

Itinéraire général de la France
Adolphe Laurent Joanne
3°
S E S P Y R É N É E S
Arzacq
Morlanne
Thèze
Arthez
ARTHEZ
Castetis
Argagnon
Loubieng
Mont
Lacq
Artix
Lescar
PAU
Jurançon
Gelos
Momas
Navailles
Baigts
Ramous
Lahontan
Belloc
Salies
Sauveterre
St Palais
Lagor
Navarrenx
Monein
Lasseube
OLORON
Verdets
Estos
Ogeu
Buzy
Arudy
Izeste
Bielle
Laruns
Eaux Chaudes
Eaux Bonnes
Gabas
St Christau
Ste Marie
Gurmençon
Asasp
Eysus
Escot
Aramits
Tardets
Trois Villes
Montory
Charritte
MAULEON
Esquiule
Osse
Bedous
Accous
Lées
Urdos
Pic d'Anie
Port d'Anso
Pic Larraille
la Covarde
Fort Torolla
Ysaba
Ustarroz
Ochagavia
Monts Abody
Port de Larrau
Salvatierra
Aragues del Puerto
Canfranc
Sallent
E
N
S





ITINÉRAIRE GÉNÉRAL DE LA FRANCE

LES PYRÉNÉES

ET LE RÉSEAU DES CHEMINS DE FER

DU MIDI ET DES PYRÉNÉES



ITINÉRAIRE GÉNÉRAL DE LA FRANCE PAR ADOLPHE JOANNE.

— **Réseau des chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée.**

emière partie : Bourgogne. — Franche-Comté. — Nivernais. — Morvan. — Jura. — Beaujolais. — Bourbonnais. — Lyonnais. — Bresse. — Bugey. — Savoie. Avec 11 cartes, 5 plans de villes et 1 panorama (*en vente*). 1 vol. 10 fr.

Deuxième partie : Dauphiné. — Provence. — Comtat. — Alpes-Maritimes. — Forez. — Auvergne. — Velay. — Vivarais. — Cévennes. — Languedoc. Avec 16 cartes ou plans de villes et 2 panoramas (*sous presse*). 1 vol.

II. — **Réseau des chemins de fer d'Orléans** (*sous presse*). 1 vol.

III. — **Réseau des chemins de fer du Midi et des Pyrénées** (*en vente*) 1 vol. 10 fr.

IV. — **Réseau des chemins de fer de l'Ouest.**

Première partie : La Bretagne. 1 vol.
Deuxième partie : La Normandie. 1 vol. (*en préparation*).

V. — **Réseau des chemins de fer du Nord** (*en préparation*). 1 vol.

VI. — **Réseau des chemins de fer de l'Est et des Ardennes** (*en préparation*). 1 vol.

Paris. — Imprimerie de Ch. Lahure et Cie, rue de Fleurus, 9.

COLLECTION DES GUIDES-JOANNE

ITINÉRAIRE
GÉNÉRAL
DE LA FRANCE

PAR ADOLPHE JOANNE

III

LES PYRÉNÉES

ET LE RÉSEAU DES CHEMINS DE FER

DU MIDI ET DES PYRÉNÉES

avec 6 cartes, 1 plan et 9 panoramas





PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1862

b 23767182
i 35339882

TABLE MÉTHODIQUE.

PREMIÈRE PARTIE.

GIRONDE, LANDES, BASSES-PYRÉNÉES, NAVARRE.

DEUXIÈME PARTIE.

LOT-ET-GARONNE, GERS, HAUTES-PYRÉNÉES.

TROISIÈME PARTIE.

HAUTE-GARONNE, VAL D'ARAN.

QUATRIÈME PARTIE.

ARIÉGE, VAL D'ANDORRE.

CINQUIÈME PARTIE.

AUDE, PYRÉNÉES-ORIENTALES, GIRONE.

CARTES, PLANS ET PANORAMA.

PRÉFACE.

Lorsque je publiai la première édition de cet itinéraire, le 10 août 1854, je la fis précéder de la préface suivante :

« Les Pyrénées françaises ont été l'objet d'un grand nombre de monographies intéressantes ; mais, jusqu'à ce jour, les touristes qui allaient les visiter avaient vainement cherché, pour s'y guider, un itinéraire complet de la chaîne entière. Cette lacune regrettable, j'essaye de la combler. Bien que, pendant deux saisons consécutives, je me sois promené, en observateur, de l'Océan à la Méditerranée, explorant les vallées les plus curieuses, escaladant les pics les plus élevés, je n'ai pas pu tout voir par moi-même ; une partie de mon travail a été nécessairement empruntée aux ouvrages que j'ai consultés. Parmi les écrivains auxquels je dois le plus de renseignements utiles, je remercierai surtout, outre Ramond, qui n'est plus, M. de Chausenque, dont les voyages seraient aussi lus que ceux de de Saussure, si la forme en était un peu plus brève et plus précise ; M. Frédéric Soutras, un de ces hommes de conscience et de talent que Paris envie

à la province; M. Lemonnier, qui a donné un titre trop modeste à une étude remarquable d'exactitude et de netteté; M. Cénac-Moncaut, le patient et scrupuleux explorateur de tous les monuments du passé; l'auteur anonyme du *Manuel indicateur de l'étranger*, et tant d'autres, qui auraient droit aussi à des éloges particuliers. Mon ami, mon collaborateur pour les *Bains d'Europe*, M. le docteur A. Le Pileur, a bien voulu rédiger, tout exprès pour ce volume, des notices spéciales sur toutes les eaux minérales et thermales fréquentées par les étrangers. M. Émile Isambert a mis à ma disposition une monographie manuscrite de Baréges; M. E. Reclus, jeune géographe, qui m'a beaucoup aidé dans la rédaction de mes notes, m'a communiqué une savante introduction qu'on lira avec autant d'intérêt que de profit. Enfin, j'ai obtenu de la complaisance de M. le colonel Blondel la communication des admirables minutes de toutes les feuilles de la carte de France, publiée par le Dépôt de la guerre, qui comprendront la chaîne des Pyrénées.

« Malgré mes voyages, mes recherches, mes soins, et tous ces secours étrangers, l'*Itinéraire des Pyrénées*, je le sais mieux que personne, sera encore, sur trop de points, inexact et incomplet. Ce n'est qu'avec le temps, et surtout avec les rectifications bienveillantes de tous ceux de ses lecteurs qui l'auront surpris en faute, que je parviendrai à le rendre vraiment digne de l'approbation des touristes, dont je me permets de solliciter, en reconnaissance de mes bonnes intentions et de mes efforts, l'indulgence et les conseils.

« Les quatre cartes des Pyrénées que contient cet itinéraire ont été dressées sous ma direction, par M. Dufour, d'après les cartes du Dépôt de la guerre qui ont déjà paru et

les meilleures cartes publiées soit à Paris soit dans les départements. Ai-je besoin de faire remarquer l'intérêt et l'utilité qu'offrent les panoramas si consciencieusement dessinés d'après nature par M. Victor Petit, et si heureusement gravés par MM. Gérin et Primaut Rousset? »

Cette seconde édition, destinée à former la troisième section de l'*Itinéraire général de la France*, est un ouvrage presque entièrement nouveau; il sera facile de s'en convaincre en la comparant à la première. Je ne me suis pas contenté de corriger et de compléter toutes les routes, toutes les courses que contenait la première édition; un grand nombre de routes et de courses nouvelles ont été ajoutées. Je dois ces importantes améliorations : aux critiques et aux rectifications que j'avais sollicitées des touristes et qui ne sont pas encore assez fréquentes pour me satisfaire; à la publication de quelques ouvrages nouveaux indiqués dans la bibliographie, et parmi lesquels je mentionnerai ici la monographie de MM. Lambron et Lezat sur les eaux thermales sulfurées des Pyrénées; *Foix et Comminges*, de M. Roschach, et les *Campagnes dans les Pyrénées orientales*, de M. Fervel; mais surtout à M. Élisée Reclus, aussi intrépide touriste que savant géographe, qui, pendant l'été si merveilleusement beau de 1861, tandis que j'explorais les départements de l'Isère et de la Drôme, a parcouru presque entièrement, tout exprès pour cet *Itinéraire*, la chaîne des Pyrénées, de Saint-Sébastien à Port-Vendres, escaladant tous les pics sur lesquels les renseignements positifs m'avaient fait défaut, vérifiant avec une intelligence supérieure toutes mes indications précédentes, passant enfin le plus souvent possible du versant français sur le versant espagnol. Ce travail de révision, si ingrat et si

difficile, dont il avait bien voulu se charger, il s'en est acquitté avec tant de conscience et de talent, que les touristes qui se serviront de cet *Itinéraire*, en visitant les Pyrénées, s'empresseront de lui accorder, j'en suis certain, les éloges et les remercîments que leur demande pour lui ma reconnaissance.

ADOLPHE JOANNE.

Paris, 10 août 1862.





Dressé par A. H. Dufour, sous la Dir.on d'Ad. Joanne.

Kilom

0 20 40 60 80 100

DE FER FRANÇAIS.

L. HACHETTE et Cie Paris.



Gravé par Primaut-Rousset.

INTRODUCTION.

I

La partie de la France comprise entre la Méditerranée et l'Océan, bornée au Sud par les Pyrénées, au Nord par les vallées de la Garonne, de l'Hers, du Fresquel et de l'Aude, constitue un domaine géographique parfaitement limité de toutes parts : on peut lui donner le nom de région pyrénéenne, car c'est à la chaîne de montagnes qui prolonge sa crête dentelée d'une mer à l'autre mer que les collines et les plaines situées à sa base doivent la nature de leur sol, leur climat, leur faune, leur flore et le groupement des peuples qui les habitent. Sans cette haute barrière placée entre les Gaules et la péninsule ibérique, le cours de l'histoire eût à jamais été changé.

Nombreuses sont les hypothèses émises par les étymologistes pour expliquer l'origine du mot Pyrénées. La plus probable nous paraît celle qui fait dériver ce nom du mot gaëlique *ber*, *per* ou *pir* (*birennou* au pluriel), signifiant pointe, hauteur, sommet : dans les vallées de l'Ariége, on appelle encore *biren* ou *piren* tous les pâturages élevés. Le système des Pyrénées s'étend depuis le cap Creus, sur les bords de la Méditerranée, jusqu'au cap Finisterre, ou plus exactement jusqu'au cap Toriñana, sur l'océan Atlantique, à l'extrémité nord-ouest de l'Espagne. Décrivant un arc légèrement infléchi vers le nord, il court de l'est-sud-est à l'ouest-nord-ouest, sur une longueur de 1018 kilomètres à vol d'oiseau, depuis 1° 1′ de longitude est jusqu'à 11° 51′ de longitude ouest de Paris; mais, en tenant compte de son inflexion vers le nord et de ses nombreux détours, la longueur totale de la chaîne dépasse 1480 kilomètres. Le système atteint sa plus grande largeur à son extrémité occidentale, où il s'épanouit pour former un large plateau de 300 kilomètres de diamètre; vers le milieu de son développement, entre la Vieille-Castille et les côtes de la Biscaye, il n'a plus que 50 et 60 kilomètres de largeur; entre l'Espagne et la France, sa largeur moyenne est de 100 kilomètres. Il est compris entre 41° 23′ et 43° 47′ de latitude boréale, et la superficie totale qu'il recouvre s'élève à plus de 135 000 kilomètres carrés.

Le simple examen du relief orographique suffit pour montrer que la

chaîne se divise en deux parties bien distinctes : celle de l'ouest, qu'on appelle Pyrénées Cantabres ou Asturiques, et celle de l'est, formant le système plus spécialement connu sous le nom de Pyrénées. Une large et profonde dépression, qui se changerait en détroit si la mer s'élevait de 600 à 800 mètres, sépare les deux parties du système. C'est par cette dépression, véritable seuil de l'Espagne, que passe le chemin de fer du Nord, de Madrid à Bayonne.

La chaîne des Pyrénées proprement dites, qui sert de frontière à la France et à l'Espagne, a une longueur de 430 kilomètres en ligne droite, ou de 670 kilomètres, en comptant toutes les inflexions de la crête. Sa plus grande largeur, entre Foix et Solsona, est de 120 kilomètres; entre Saint-Jean-Pied-de-Port et Pampelune, elle n'a que 60 kilomètres de large, et 20 seulement à son extrémité orientale, entre le Boulou et le pont de Molins. Sa superficie est d'environ 33 000 kilomètres carrés. Elle forme un tout parfaitement distinct, et ne se rattache point aux Alpes par les Cévennes, comme plusieurs auteurs et Charpentier lui-même l'ont répété. Au nord, elle est limitée par la grande dépression où passe le canal du Midi, dont le point culminant, situé aux Pierres de Naurouse, n'atteint pas une hauteur de plus de 189 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Peu de chaînes de montagnes offrent une disposition aussi régulière que les Pyrénées. De même qu'une branche d'arbre, ou, mieux encore, une feuille de fougère se divise et se subdivise à droite et à gauche en petits rameaux, en feuilles et en folioles, de même aussi chaque *nœud* de la crête donne naissance, de côté et d'autre, à une chaîne transversale en tout semblable à la chaîne mère, si ce n'est qu'elle est beaucoup plus courte et s'affaisse par chutes successives jusqu'au niveau des plaines avoisinantes. Les arêtes transversales sont parallèles entre elles et séparées les unes des autres par de profondes vallées où descendent les glaciers, où mugissent les torrents, où circulent les sentiers. Les vallées correspondent d'un côté à l'autre de la chaîne principale et communiquent ensemble par un *col*, *port* ou *passage*, c'est-à-dire par la dépression formée entre deux cimes. Comme la crête principale, chaque chaînon transversal se compose également d'une succession de cimes séparées l'une de l'autre par autant de cols dont la hauteur diminue en proportion; chaque cime donne naissance à deux contre-forts latéraux qui ne sont autre chose qu'un rudiment de chaîne tertiaire parallèle à la grande chaîne, et les cols secondaires servent à faire communiquer de courts vallons déversant leurs eaux au torrent de la vallée principale. Cette régularité remarquable des Pyrénées pourrait faire admettre qu'elles ne formaient autrefois qu'un énorme bourrelet de soulèvement dressé comme un rempart d'une mer à l'autre mer, et qu'elles doivent leurs cols, leurs gorges et leurs vallées au travail incessant des eaux qui en découlent. S'il en est ainsi, la vraie pente de la chaîne est indiquée par l'inclinaison des chaînons transversaux, depuis le point le plus élevé de la crête jusqu'au niveau des plaines qui s'étendent à leur pied. Sur le versant

français, cette déclivité varie : vers Saint-Jean-Pied-de-Port elle est seulement de 2 mètres par 100 mètres de distance ; à l'est elle devient plus forte : à la longitude d'Oloron, elle est de 5 mètres et demi ; dans les Hautes-Pyrénées, la Haute-Garonne et l'Ariége, elle oscille entre 5 mètres et 7 mètres et demi sur 100. Au sud de Carcassonne, elle est de 4 mètres. Sur le versant espagnol, la déclivité est encore beaucoup moins forte. Ce qui rend les Pyrénées souvent difficiles à gravir, ce n'est donc pas la pente réelle du système entier : ce sont les précipices qui en intersectent les versants ; ce sont les roches éboulées, les torrents, les champs de neige. La plus forte rampe qu'on trouve dans les Pyrénées françaises est celle que présente le versant septentrional du petit chaînon des Albères ; elle est de 10 mètres sur 100.

Malgré leur régularité générale, les Pyrénées s'écartent en plusieurs points du type idéal d'une chaîne de montagnes. Une première anomalie s'observe vers leur centre, à égale distance des deux mers. Là, on s'aperçoit que la chaîne n'est pas simple, comme on pourrait le croire au premier abord, mais qu'elle est en réalité formée de deux chaînes distinctes, dont l'une, venant de Vittoria, se dirige à l'est par les monts basques, le pic d'Anie, Som de Séoube, Balétous, le Vignemale, le Marboré, Troumouse, le Plan, Clarabide, Crabioules, Sauvegarde, la Picade, etc., jusqu'aux ports de Caldas et de Bonaïgue, tandis que l'autre, moins régulière et coupée en trois parties par les deux profondes échancrures du col de la Perche et du col de Puymorin, commence au cap Creus, se développe vers l'ouest en formant les massifs de Costabona et de Carlitte, les montagnes d'Andorre, Serrère, Fontargente, le Montcalm, la Pique d'Estats, le Mont-Vallier, puis court parallèlement à la chaîne venue de l'Atlantique, et, après avoir redressé sa crête par le Tuc de Mauberme, la Tour de Crabère et le Tentenade, se termine au Pont du Roi, sur la rive droite de la Garonne, à 25 kil. *à vol d'oiseau* au nord de la Picade. On pourrait comparer les Pyrénées à une chaîne normale qui aurait été divisée en deux par une gigantesque faille, et dont les moitiés, restées fixes par leurs extrémités maritimes, auraient tourné légèrement et en sens inverse autour de ces extrémités, comme sur des pivots.

Un chaînon latéral ou plutôt une croupe transversale, s'appuyant à angle droit sur la chaîne du nord, va se souder à la chaîne du sud, au col de Pallas ; un autre chaînon, projeté également à angle droit par la chaîne méridionale au pic de la Picade, et comprenant l'Entécade, Bacanère, le Pales de Burat, ne reste séparé du Tentenade que par l'étroit défilé où coule la Garonne. Ainsi, les extrémités libres des deux chaînes et les deux chaînons qui les rejoignent limitent de toutes parts une vallée profonde, véritable remous terrestre autour duquel les montagnes se dressent comme d'énormes vagues. C'est le val d'Aran, centre des Pyrénées. Bien que ses eaux s'écoulent par la Garonne dans les plaines de la France, il n'appartient orographiquement à aucun des deux bassins. A meilleur titre que le pays

d'Andorre, le val d'Aran aurait pu rester une république neutre entre les deux États limitrophes, la France et l'Espagne.

Une seconde anomalie consiste en ce que les plus hauts sommets ne sont pas situés sur la crête elle-même. Ainsi, le Mont-Perdu, le pic Posets et la Maladetta s'élèvent au sud de la chaîne des Pyrénées Atlantiques : la première de ces montagnes se rattache à l'axe central par une très-haute crête; mais le pic Posets et la Maladetta, géants qui se dressent en face l'un de l'autre, de chaque côté de la vallée de l'Essera, forment deux groupes presque complétement isolés : au nord seulement un col neigeux les relie au système principal. Il en est de même pour la chaîne des Pyrénées méditerranéennes; le Canigou n'est pas non plus situé sur l'axe, mais il est à remarquer qu'au lieu de se trouver au sud de la chaîne, comme le Mont-Perdu, le Posets et la Maladetta, il s'élève au nord; on dirait qu'une certaine polarité a présidé à la formation des deux chaînes, et au soulèvement des pics sur chaque versant.

La hauteur moyenne de la chaîne centrale, de Bayonne à Port-Vendres, est évaluée, par M. Élie de Beaumont, à 1500 mètres environ; leur masse, étendue uniformément sur tout le territoire français, en élèverait le niveau de 35 mètres. A son extrémité occidentale, la chaîne des Pyrénées proprement dites est assez basse et s'allonge en collines arrondies, hautes de 800 à 1000 mètres; graduellement elle exhausse ses pics en s'avançant vers l'est, mais elle n'a le caractère d'une chaîne alpestre qu'au pic d'Orhy, ou plutôt au pic d'Anie (2584 mètres), situé en droite ligne à 100 kilomètres de la mer; ce pic lui-même n'atteint pas la limite des neiges éternelles, et le premier sommet qui dépasse cette limite, le pic du Midi d'Ossau, ne se trouve qu'à 30 kilomètres plus à l'est, à 130 kilomètres de l'Atlantique. C'est là que la chaîne prend son véritable caractère : jusqu'aux montagnes du Val d'Andorre et du massif de Carlitte, elle se maintient à 2600 mètres de hauteur moyenne, et compte plusieurs pics dont l'altitude dépasse 3000 mètres. Au delà du col de la Perche, elle s'abaisse graduellement, et, après avoir projeté au nord le contre-fort qui se termine par la masse du Canigou (2786 mètres), elle se prolonge à l'est par l'âpre chaînon des Albères, haut de 600 mètres en moyenne, et au sud-est par le massif pittoresque de la Sierra de Rosas, aboutissant au cap Creus. A 30 kilomètres seulement à l'est du Canigou, s'étendent les plaines de Perpignan, conquises sur la mer par les alluvions du Tech et de la Têt; à 20 kilomètres plus loin, se prolongent du nord au sud les côtes sablonneuses de la Méditerranée. Ainsi, le Canigou est deux fois et demie plus rapproché de la Méditerranée que le pic du Midi d'Ossau ne l'est de l'Atlantique. D'autant plus superbe qu'il domine presque immédiatement les plaines de la mer, il semble plus élevé qu'il ne l'est en réalité, et longtemps on l'a pris pour le plus haut sommet des Pyrénées. La forte inclinaison ou la chute de la crête à son extrémité orientale se continue jusque sous les flots. A 80 kilomètres seulement à l'est du cap Creus, on ne trouve déjà plus le fond à 1000 mètres de profondeur.

La formation des Pyrénées est beaucoup plus normale et plus régulière du côté de la France que du côté de l'Espagne. Du haut des cols ou des sommets de la crête, on voit, dans la direction du nord, les vallées s'abaisser vers les plaines par une pente graduelle, tandis qu'au sud, les groupes de montagnes paraissent comme semés au hasard sur tout le pourtour de l'horizon. En certains endroits, les vallées espagnoles, ouvertes immédiatement à la base de la chaîne centrale, apparaissent creusées comme d'énormes abîmes, et parfois, au pied du Mont-Perdu, par exemple, il faut descendre jusqu'à une profondeur de 1000 à 2000 mètres le long des précipices, avant d'atteindre, au fond d'une gorge, la ferme ou le village qu'on a vu d'en haut ; mais en général le versant espagnol est beaucoup moins escarpé que le versant français, et les vallées principales descendent par une pente relativement insensible vers les plaines de l'Èbre. L'Espagne tout entière est un vaste plateau élevé de plusieurs centaines de mètres au-dessus du niveau de la mer. En divers points de la chaîne, ce plateau vient s'appuyer immédiatement sur la crête : c'est ainsi que les Albères, montagnes très-abruptes du côté de la France, semblent, vues de l'Espagne, une chaîne de collines insignifiantes. Il est probable que la différence de niveau entre les deux versants doit être attribuée à la disproportion des quantités d'eau et de neige qui s'y précipitent. Tandis que les pentes septentrionales des Pyrénées sont abondamment arrosées, et par suite donnent naissance à un grand nombre de cours d'eau qui ravinent les flancs des montagnes et creusent des gorges profondes, les pentes espagnoles n'offrent que de maigres ruisselets, sans eau pendant la plus grande partie de l'année.

Sur le versant français des Pyrénées, à une petite distance au nord de l'axe de la chaîne, à 60 ou 80 kilomètres du massif central du Val d'Aran, se trouvent deux massifs considérables de montagnes : à l'ouest, celui de Néouvielle ; à l'est, celui du Puy de Carlitte. Les cimes qui les couronnent sont d'une hauteur à peu près uniforme et renferment un grand nombre de vallées étroites où l'eau des neiges s'accumule en étangs : ce sont les deux régions lacustres par excellence de la chaîne des Pyrénées. Des étangs, des *laquets* et des *gourgs*, variant tous les ans de forme et de grandeur, selon l'épaisseur des glaciers et la durée de la fonte des neiges, remplissent les cirques pierreux de ces deux massifs, et du haut des cimes qui les dominent, on peut quelquefois en compter d'un regard une vingtaine, étagés à différentes hauteurs. C'est du massif du Val d'Aran et de ces deux régions lacustres, que rayonnent dans tous les sens les cours d'eau les plus importants du versant français. Du Val d'Aran, placé au centre, sort la Garonne, le fleuve le plus considérable des Pyrénées ; à l'ouest, l'Adour, la Neste et les principaux affluents du Gave de Pau descendent du massif du Néouvielle et de ses contre-forts ; à l'est, le massif du Puy de Carlitte donne naissance à la Têt, à l'Aude, à l'Ariége, et, du côté du sud, à la Sègre, affluent de l'Èbre. Les autres cours d'eau, tels que le Tech et la Bidassoa, qui prennent leur source loin de l'un de ces trois massifs, à l'une des extrémités de

la chaîne, sont d'une importance tout à fait secondaire. Il est à désirer que les vastes réservoirs d'eau qui se trouvent dans ces groupes de montagnes soient bientôt utilisés : grâce à eux, il serait facile de régler définitivement le débit des rivières dans les vallées inférieures et de prévenir désormais les inondations, en emmagasinant le trop-plein des eaux à l'époque de la fonte des neiges pour les rendre ensuite aux campagnes altérées pendant la saison des chaleurs. Par un hasard des plus heureux, c'est précisément au-dessus des plaines torrides du Roussillon que se trouvent les étangs et les marais les plus considérables des Pyrénées, Lanoux, Carlitte, la Bouillouse.

Dans les Pyrénées, la limite des neiges perpétuelles est en moyenne de 2730 ou 2800 mètres au-dessus du niveau de la mer, mais seulement sur les pentes septentrionales ; car sur le versant espagnol on ne trouve déjà plus de neiges au milieu d'août, si ce n'est dans les cavités où le soleil ne pénètre guère, ou qui sont abritées des vents du sud par quelques montagnes. Il faut remarquer aussi que, sur le versant septentrional, la limite des neiges éternelles va en s'élevant de l'ouest à l'est, du pic d'Anie au Canigou, à cause de la plus haute température du bassin de la Méditerranée, comparée à celle du bassin de l'Atlantique Nord. Tous les étages superposés de végétation se redressent en même temps que la limite des neiges éternelles, à mesure qu'on s'avance vers l'est, et les plantes qui ne croissent même pas dans les Basses-Pyrénées, comme l'olivier, se montrent jusqu'à 420 mètres de hauteur sur les flancs du Canigou.

Les zones de végétation ne s'étagent pas avec une régularité parfaite sur les montagnes ; mais il y a pénétration réciproque, pour ainsi dire, entre les zones, selon l'exposition, la direction générale des vents, la nature du sol et tous les phénomènes météorologiques. Ainsi, le rhododendron croît près du hêtre aussi bien que dans la zone du sapin, du bouleau et du genévrier ; seulement chaque plante ne peut descendre ni s'élever au delà de certaines limites. Sur le Canigou, la vigne ne dépasse pas 550 mètres, le châtaignier 800, le seigle 1640, le sapin 1950, le bouleau 2000, le rhododendron 2540, tandis que le genévrier, plus hardi, monte jusqu'au sommet, à 2787 mètres de hauteur.

Les Pyrénées étaient autrefois magnifiquement boisées d'une extrémité à l'autre ; mais pendant le cours des deux cents années qui viennent de s'écouler, l'étendue des forêts a constamment diminué ; en certains endroits les montagnes sont complétement nues, et les noms d'Ars, Arcé, Ercet, Lers (*arson*, incendie), appliqués à ces montagnes, rappellent l'œuvre de dévastation. De nos jours on s'occupe du reboisement des Pyrénées, mais sur une échelle relativement insignifiante. Les plus belles forêts sont celles de Roncevaux, d'Iraty, de Barétous (hêtres), de Gabas, de Bélesta (sapins), des Angles, de Montlouis (pins), etc.

Le nombre des animaux sauvages des Pyrénées a diminué en même temps que l'étendue des forêts, et plusieurs espèces, entre autres le cerf, le lynx et peut-être le bouquetin, ont complétement disparu ; les ours deviennent

de plus en plus rares; les loups sont encore assez nombreux, et les isards se comptent par milliers, principalement sur le versant espagnol. On en voit des troupeaux composés de vingt ou trente individus.

II

Dans leur ensemble, les Pyrénées offrent des formes beaucoup moins variées que les Alpes. Elles bornent l'horizon de leur muraille uniforme, hérissée de pointes comme une longue scie (*sierra*), et, vus de la plaine, les contre-forts sur lesquels elles s'appuient apparaissent à peine. Bien que, d'après Humboldt et Ritter, la hauteur moyenne de la crête centrale des Pyrénées dépasse celle des Alpes d'environ 100 mètres, et que les plaines de la France soient plus basses que celles de la Suisse, cependant cette plus grande élévation relative fait moins d'effet, à cause de la disposition régulière des pics et de la ressemblance de leurs formes. C'est à peine si quelques sommets des Pyrénées dépassent de 6 à 800 mètres la hauteur moyenne de 2450 mètres, tandis que, dans les Alpes, beaucoup de montagnes s'élèvent à 2000 et 2500 mètres au-dessus de la hauteur moyenne de 2350 mètres, et le Mont-Blanc dresse ses sommets jusqu'à plus de 4800 mètres. En même temps, les cols des montagnes alpines sont beaucoup plus profondément entaillés, et s'ouvrent comme d'immenses coupures dans la masse de la chaîne. Dans les Pyrénées, les cols sont souvent de simples plateaux régnant sur le sommet de la crête, ou bien des couloirs (*canaou*), sombres ravines creusées dans le roc par le travail séculaire des agents atmosphériques. Les grands pics de la Suisse sont isolés : gigantesques pyramides, dont la base seulement est engagée dans le massif, ils se dressent dans leur superbe et fière majesté, hérissant leur crête de pitons, d'aiguilles et de dents, tandis que les monts des Pyrénées sont le plus souvent de simples cônes posés sur le bourrelet de soulèvement. Des montagnes d'une grande importance géologique, comme le Néouvielle et les monts d'Oo et de Clarabide, se distinguent à peine par leur relief des hauteurs qui les environnent. Les pics qui se dégagent nettement du reste de la chaîne, comme le Canigou, le Mont-Vallier, le pic de Tabe, le pic du Midi de Pau et la Maladetta, sont peu nombreux.

Le rayonnement des chaînes des Alpes autour du Saint-Gothard, et la courbure de leur axe au nœud du grand Saint-Bernard et du Mont-Blanc, introduisent une grande diversité dans l'aspect des montagnes de la Suisse. Dans la vallée du Rhône ou dans celle du Tessin, on voit, au nord comme au sud, se dresser les géants couverts de neige, et de tous les côtés l'horizon est borné par les glaciers et les aiguilles; on est décidément entré dans le cœur des monts; la plaine a complétement disparu; rien ne la rappelle plus au souvenir. Dans les Pyrénées, au contraire, l'uniformité de la chaîne et son peu de largeur ne permettent pas de perdre complétement de vue les campagnes étendues à la base; si étroite et fermée que soit la gorge

dans laquelle on pénètre, on n'a qu'à descendre le cours du torrent pendant quelques heures, ou bien qu'à monter sur la cime de la première montagne, pour apercevoir aussitôt l'immense plaine s'étendre au loin et se perdre à l'horizon dans les vapeurs bleuâtres.

Ainsi, peu de vallées longitudinales dans les Pyrénées, peu de ces longs bassins, se relevant à droite et à gauche vers les bases de deux montagnes, et projetant dans toutes les gorges et jusqu'aux moraines des glaciers leurs longs bras de verdure. On n'y voit guère que des vallées transversales fortement inclinées vers la plaine, parcourues par des torrents furieux, qui descendent en écume, en poussant des alluvions de rochers devant eux ; les quelques gorges ouvertes dans le sens de la longueur, comme celles de Baréges et d'Aragnouet, sont d'une très-médiocre étendue et situées à une grande altitude, dans des régions âpres et désolées.

Par suite du manque de vallées longitudinales, les lacs, cette beauté des Alpes, manquent presque absolument aux Pyrénées. La pente des versants a partout procuré un écoulement facile à la fonte des neiges, et c'est à peine si quelques petits bassins d'eau de glace, décorés du nom de lacs, simples cavités suspendues, pour ainsi dire, aux flancs des montagnes, se sont formés çà et là. Autrefois, il existait des lacs assez considérables, tels que celui de la plaine de Tarbes et celui de la Rivière, au sud de Saint-Gaudens ; mais ils ont été graduellement comblés par les alluvions, et, depuis de longs siècles, se sont transformés en campagnes. Dans la Suisse, le rayonnement, le croisement des chaînes, et la formation de la sextuple chaîne du Jura à l'ouest des Alpes, ont fait de la formation des grands lacs une suite nécessaire du relief orographique. Qui donc oserait comparer l'étang de Gaube, entouré de quelques sapins, ou l'étang de Lanoux, dominé par des rochers croulants, au beau lac de Genève, dont les bords, parsemés de villes et de villages, se relèvent d'un côté par des croupes si molles et si charmantes, de l'autre, par des profils de montagnes si hardis et si majestueux ?

Les Pyrénées ne possèdent pas non plus de véritables glaciers, si ce n'est ceux que Ritter appelle *glaciers de sommets*, pour les distinguer des *glaciers de pentes* qu'on trouve dans les Alpes. Dans ces dernières montagnes, M. Hermann Schlagintweit compte de 1000 à 1100 glaciers, couvrant une superficie de terrain égale aux $\frac{7}{100}$ de toute la surface montagneuse ; dans les Pyrénées, la superficie des glaciers n'a pas encore été comparée à celle de la chaîne ; mais elle ne s'élève certainement pas au centième, peut-être pas au millième de la surface totale. Dans les Alpes, 35 glaciers descendent dans les vallées des montagnes jusqu'au-dessous de 2000 mètres d'altitude ; l'extrémité inférieure de la Mer de glace n'est qu'à 1100 mètres au-dessus du niveau de la mer, et l'un des glaciers du Grindelwald à 1000 mètres à peine. Ainsi les névés des Pyrénées ne peuvent aucunement se comparer à ces énormes fleuves de glace à la marche séculaire, dont la muraille bleue, haute de 100 mètres, descend tout d'un bloc de quelques lignes par jour,

entraîne avec elle des débris de montagnes, et laboure en passant par de profonds sillons le lit de rochers dans lequel il s'écoule. Ils semblent immobiles et éternels comme les pics qui les dominent, et, quand on les contemple, ils ne laissent dans l'âme que l'impression d'un immense repos, d'une paix suprême. Cependant ils coulent comme le torrent qui s'en échappe ; les vagues solides qui hérissent leur surface s'élèvent et s'abaissent à la longue comme celles de la mer ; ils ont aussi leurs remous, leurs tourbillons, et les puissantes moraines qu'ils jettent à l'issue des gorges valent bien les alluvions que les fleuves vont porter sur leurs rives.

Cet admirable contraste qu'on voit dans les Alpes, entre la fertilité de la vallée, la verdure des prairies, celle des champs cultivés, des arbres fruitiers, et l'âpre muraille de glace, ne se trouve pas non plus dans les Pyrénées, pas même dans la charmante vallée du Lis, près de Bagnères-de-Luchon. Au pied d'un glacier des Alpes, on a pu quelquefois monter sur un bloc de glace détaché, pour atteindre la branche chargée de fruits d'un cerisier, tandis que sur la Maladetta, on a déjà depuis longtemps dépassé sur les pentes les derniers sapins rabougris, et comme brûlés par le froid, avant d'arriver à la limite inférieure du champ de névé.

Le peu d'importance des glaciers dans la chaîne pyrénéenne provient de la forme même du relief des montagnes. Tout le système des Alpes est largement entaillé par de profondes dépressions descendant jusqu'à la base même de chaque pic; par suite, les neiges, accumulées en grande abondance sur les sommets, peuvent, en obéissant à leur propre poids, glisser plus bas jusqu'au débouché des gorges dans les vallées, et plus elles descendent, plus aussi elles sont soumises aux alternatives de température annuelles et journalières, à la chaleur du jour qui fond les légères couches superficielles et les fait pénétrer dans la masse, au froid de la nuit qui les congèle de nouveau et les transforme graduellement, par un long travail de fusions et de congélations successives, en un glacier bleu, transparent et limpide. Dans les Pyrénées, au contraire, les neiges tombées sur la crête ont bien vite rempli les dépressions du sommet ; ne trouvant pas, comme les neiges des Alpes, d'immenses lits destinés à les recevoir, elle ne peuvent former que des glaciers de sommets, et, toujours soumises à un froid uniforme, restent à peu près dans leur état primitif, sans jamais prendre cette merveilleuse transparence des glaces du Grindelwald ou du Rosenlaui. En outre, les sommets des Pyrénées étant moins élevés que ceux des Alpes, ils ne reçoivent qu'une moins grande quantité de neiges, et, la limite inférieure de la congélation perpétuelle étant dans la chaîne française de 2800 mètres, il en résulte que le réservoir de neiges n'est jamais suffisant pour alimenter de vastes glaciers.

Les Pyrénées, inférieures aux Alpes par leur manque de lacs et de glaciers, ne le sont pas moins sous le rapport purement géographique. Les Alpes sont le massif central de l'Europe, le relief autour duquel se sont groupés tous les plateaux et toutes les plaines de l'Europe : au nord, les

régions montagneuses de la Bavière, les vastes étendues basses de l'Allemagne jusqu'à la dépression de la Baltique; à l'est, la grande enceinte circulaire de la Hongrie et la chaîne du Balkan; au sud, le magnifique bassin de la Lombardie et la longue péninsule des Apennins. Comme des rayons partant d'un centre vers tous les points de la circonférence, de grands fleuves en découlent vers les quatre points cardinaux : au nord, le Rhin, que Ritter appelle le fleuve *héroïque* par excellence; à l'est, l'Inn, le bras le plus important du Danube, puis la Save et la Drave; au sud, l'Adige et le Pô; à l'ouest, le Rhône. Trois mers, situées aux trois extrémités de l'Europe, l'Atlantique, la mer Noire, la Méditerranée, reçoivent l'eau de ses glaciers. Environ un quart de l'eau qui tombe en Europe s'accumule dans les réservoirs des Alpes. Les Pyrénées, plus modestes, n'en recuillent que les trois centièmes environ, et n'alimentent que deux fleuves de quelque importance : au sud, l'Èbre, actuellement rendu navigable dans sa partie inférieure par un système d'écluses; au nord, la Garonne, bordée d'un canal latéral dans tout son cours supérieur et moyen, vraiment navigable seulement dans sa partie inférieure, qui se termine par un estuaire d'eau salée. Sous tous les rapports, il est donc certain que les Pyrénées sont, en comparaison des Alpes, une chaîne d'importance secondaire, et ce fier Castillan qui, par orgueil national, avait fait une carte d'Europe représentant une femme dont l'Espagne était la tête, n'avait pu faire des Pyrénées que le collier de la souveraine, tandis que les Alpes en étaient la ceinture.

Mais les Pyrénées ont aussi des beautés qui leur sont propres. Baignant la base de ses rochers, d'un côté, dans les flots verdâtres de l'Atlantique, de l'autre, dans la nappe bleue de le Méditerranée, la chaîne offre à ses deux extrémités le plus saisissant contraste. Le voyageur qui la parcourt dans toute sa longueur, de Bayonne à Port-Vendres, pourrait croire qu'il a changé de continent, bien qu'il se soit avancé de 100 lieues à peine et qu'il soit presque constamment resté sous le même degré de latitude. A l'ouest, dans le pays basque, ce sont des collines mollement ondulées, couvertes de forêts de hêtres, gracieux paysages qui rappellent les sites allemands du Harz et du Thuringerwald; à l'est, la nature est tout africaine : ce sont des rochers blanchâtres ou calcinés, des bois de chênes-liéges poudreux, des oliviers au feuillage pâle, des vignes, des haies d'aloès, des plages de sable bordées de tamaris. Enfin, les Hautes-Pyrénées présentent aussi des spectacles grandioses qu'on chercherait vainement dans les Alpes de la Suisse. C'est dans cette partie calcaire de la chaîne que sont creusés ces cirques immenses, Troumouse, Bielsa, Gavarnie, environnés de gradins où pourraient siéger des nations entières; c'est là que les montagnes se dressent en tours, en murailles, en escaliers, comme si, d'après l'expression de Ramond, un peuple de géants eût appliqué l'équerre et le niveau à la superposition de leurs assises. D'ordinaire, la nature nous semble d'autant plus belle que nous sentons davantage notre infériorité en sa présence; or, l'homme ne peut que se sentir d'une petitesse infinie dans

ces cirques vastes et déserts, où croissent à peine quelques herbes, où les rares bestiaux semblent perdus dans l'étendue des pâturages, où la seule voix est celle des avalanches et des cascades, où les seuls spectateurs sont les pics neigeux se dressant au-dessus des gradins verdoyants!

III

Si les Pyrénées peuvent être considérées comme le type d'une chaîne normale, les plaines et les plateaux qui s'étendent à leur base sont aussi distribués d'une manière régulière et pour ainsi dire harmonique. Au premier regard jeté sur la carte, on ne peut qu'être frappé du remarquable parallélisme des deux vallées de l'Èbre et de la Garonne, également inclinées relativement à l'axe de la chaîne, mais offrant en même temps un singulier contraste, puisque les fleuves qui les arrosent coulent en sens inverse, la Garonne au nord-ouest vers l'Océan, l'Èbre au sud-est vers la Méditerranée. Ces deux fleuves et les dépressions qui continuent leurs bassins indiquent d'une manière précise les limites des régions pyrénéennes. Toutes les contrées intermédiaires situées entre ces cours d'eau et la crête de la chaîne ne peuvent être étudiées isolément : leurs contours géographiques, le relief de leur sol, la nature géologique de leurs assises ne sont que de simples détails dans l'histoire générale du système des Pyrénées.

Les chaînons latéraux que projette la crête principale sur le territoire espagnol sont en général assez régulièrement disposés, et les vallées qui les séparent donnent passage à des torrents coulant parallèlement dans la direction du nord au sud; cependant, en plusieurs endroits, ces chaînons se reploient vers divers points de l'horizon et se rattachent à des groupes de montagnes presque isolés qui s'élèvent à une hauteur considérable. Ce croisement des chaînons au sud des Pyrénées avait autrefois causé la formation de vastes lacs, maintenant remplis par des atterrissements : c'est ainsi que les vallées de la Cinca, de la Sègre, et surtout celle de l'Èbre, n'étaient autrefois qu'une succession de lacs étagés de bassin en bassin. Parmi les chaînons qui se rattachent obliquement à l'axe des Pyrénées, on doit citer principalement celui de Cadiz, prolongement espagnol de l'arête que domine, du côté de la France, la cime du Canigou. Plus important par l'élévation de sa crête que la chaîne principale qu'il croise sous un angle très-aigu, ce chaînon transversal dresse sa haute muraille au sud des vallées de la Têt et de la Sègre, et forme au point de croisement les montagnes superbes de Costabona, du Géant, de Puigmal. Sur une longueur de 120 kilomètres environ, des plaines de Perpignan au bassin d'Urgel, il suit la direction du nord-est au sud-ouest; mais en aval d'Urgel, il se détourne vers le sud, s'affaisse par degrés entre le bassin de la Sègre et celui du Llobregat, et se relève tout à coup pour former au-dessus de Barcelone le célèbre Montserrat, haut de 1236 mètres.

A l'exception de la partie orientale de cette chaîne secondaire que cou-

ronne le Canigou, le versant français n'offre qu'un seul chaînon latéral important : celui qui commence au-dessus de Montlouis et des forêts de la Quillanne, et se dirige au nord vers le col de Saint-Louis pour former les montagnes de Nohédas, le Bernat-Selvaje et la Montagne-Rase. Plus au nord sont épars les groupes désordonnés des Corbières aux rochers blanchâtres, coupés çà et là par de profonds ravins.

Les chaînons parallèles à la chaîne principale ne sont pas mieux représentés du côté de la France que les chaînons latéraux : il en existe deux dans le département de l'Ariége, séparés par un intervalle de 15 kilomètres et longs d'environ 80 kilomètres, de la vallée de l'Aude à celle du Salat. Le plus rapproché de la grande crête commence au Puy de Prigue, se maintient à une grande élévation (2349 mèt.) jusqu'à la belle montagne de Saint-Barthélemy, s'abaisse près de Tarascon pour laisser passer l'Ariége, se redresse à la singulière montagne de Soudours, et se termine près de Saint-Girons; le deuxième chaînon parallèle, d'une altitude moyenne de 500 à 800 mètres, est une muraille calcaire très-remarquable par son extrême régularité : elle est traversée par plusieurs rivières, l'Hers, la Lectouire, la Douctouire, l'Ariége, et enfin l'Arize, qui s'y creuse pour son passage la magnifique grotte du Mas-d'Azil. Au nord de ce chaînon se prolongent vers Toulouse des rangées de collines peu importantes et les plateaux boueux du Lauragais.

Les hautes collines argileuses du Gers, qui s'étendent en longues rangées à l'ouest de la vallée de la Haute-Garonne, ne prennent pas leur origine dans les Pyrénées elles-mêmes, mais dans le plateau de Lannemezan. Ce plateau, lande infertile qui s'élève en terrasse en face de la chaîne, et que séparent des principaux contre-forts les vallées longitudinales de la Garonne et de la Neste, est extrêmement curieux sous le rapport géologique, par les fossiles qu'il contient, le grand nombre de rivières d'ordre secondaire qui y prennent leur source, les graviers contenus dans ses bas-fonds, et l'uniformité de ses longues croupes dépourvues de terre végétale. La dénudation du terrain tertiaire moyen dont il est composé, et que recouvrent çà et là des îlots de terrain supérieur, laissés par les eaux comme des restes de l'ancienne surface, semblent indiquer que par là s'écoula jadis, en un long déluge, la mer qui s'étendait à la base des Pyrénées. De nombreux ravins rayonnent en éventail autour du plateau et vont déverser leurs ruisseaux à l'est, au nord-est et au nord dans la Garonne, au nord-ouest dans l'Adour. C'est à l'ouest que s'ouvrent les vallées parallèles des Gaves, où les blocs amoncelés et les traces d'érosion prouvent le passage de masses énormes d'eau descendues de la chaîne à une époque géologique reculée. Par suite de l'accumulation des matériaux de déjection à l'issue des gorges pyrénéennes, les torrents qui les arrosent aujourd'hui ont souvent changé de cours. C'est ainsi que le Gave d'Ossau aurait suivi successivement quatre directions différentes. D'abord il se serait jeté dans le Gave de Pau près de l'endroit où se trouve actuellement la ville de Nay. Ensuite, coulant direc-

tement au nord, il aurait emprunté la vallée du Néez pour déboucher dans le Gave, au pied des collines de Jurançon. Son troisième lit, obliquant au nord-ouest, près d'Arudy, serait descendu à Oloron par le vallon où passe maintenant le ruisseau de l'Arrigaston. Le lit que suit à présent le Gave d'Ossau est le quatrième qu'il se serait creusé. De même, le Gave de Pau coulait autrefois vers Tarbes, d'abord par les plaines de Bénac à l'est, ensuite par celles d'Ossun à l'ouest. Enfin, refoulé de nouveau par les encombrements de blocs qu'il avait déposés lui-même, le Gave prit sa direction actuelle vers le Béarn.

De toutes les régions sous-pyrénéennes, la plus remarquable et en même temps la plus triste, est le plateau des Landes, vaste territoire de forme triangulaire, limité d'un côté par l'Océan, et des autres par l'Adour, les hauteurs cultivées de Lot-et-Garonne et les vignobles du Bazadais et du Médoc. Ce plateau, ancien lit de la mer, s'élève à une altitude moyenne de 50 à 60 mèt. au-dessus du niveau de l'Atlantique, et bien qu'il présente vers l'Océan et vers les vallées de la Garonne et de l'Adour une faible déclivité, il semble parfaitement horizontal sur une grande partie de son étendue. Les solitudes incultes y occupent une superficie de plus de 6300 kilomètres carrés, et la partie cultivée du plateau ne donne en général que de maigres récoltes. L'aspect des grandes landes est d'une beauté monotone et triste; jusqu'à l'extrémité de l'horizon s'étend la plaine de sable blanc ou rougeâtre, couverte çà et là de bruyères, d'ajoncs, de fougère, ou de genêts. Au loin, on aperçoit la masse sombre d'une forêt de pins ou bien quelques dunes ondulées comme les vagues de la mer; de distance en distance, la surface unie du plateau est coupée par de profonds ravins où coule une eau noirâtre. Tout est solitaire; personne ne se montre dans l'immense espace, si ce n'est parfois un berger monté sur ses échasses et vêtu de peaux de mouton comme un barbare des anciens jours.

Du côté de l'Océan, les Landes offrent encore un aspect plus saisissant. Aux forêts de pins, aux plaines uniformes de sable nu ou recouvert d'une maigre végétation, succèdent les bas-fonds marécageux, les champs de roseaux, les nappes des étangs. En face on voit se dresser la chaîne des dunes, haute de 80 à 100 mèt. seulement, mais beaucoup plus élevée en apparence à cause du contraste que forme avec elle la vaste surface horizontale des landes. Les étangs sont formés par les eaux du plateau qui, ne pouvant s'écouler vers la mer ou ne trouvant qu'une étroite issue, sont forcées de s'accumuler au pied des dunes; quant aux dunes elles-mêmes, elles ne sont autre chose que le sable jeté sur la plage par les flots de la mer et porté dans l'intérieur des terres par le souffle du vent d'ouest : jadis elles marchaient, pour ainsi dire, à l'assaut du plateau des Landes, et, gagnant chaque année de quelques mètres, menaçaient d'engloutir tous les villages de la côte : grâce aux semis de pins, on est parvenu à les fixer presque toutes : désormais elles servent de barrière à l'Océan, qui les poussait jadis devant lui.

IV

Les grands traits géologiques de la chaîne des Pyrénées sont aussi simples que ses traits géographiques, et doivent être étudiés simultanément. Deux axes de granit parfaitement distincts forment l'*ossature* de la chaîne méditerranéenne et de la chaîne atlantique, et, partant, l'une du cap Creus, et l'autre des environs de Fontarabie, vont à la rencontre l'une de l'autre et ne laissent entre leurs extrémités que la largeur du Val d'Aran. Dans la chaîne orientale, où les agents de dénudation ont sans doute été plus violents, le granit se montre presque partout à découvert, et l'on peut suivre sans interruption une crête de monts granitiques depuis Port-Vendres jusqu'à Vicdessos; dans le système de l'ouest, le granit a soulevé les couches surincombantes sans les briser dans toute leur étendue, et la roche primitive n'apparaît que çà et là par grands massifs ou îlots entourés de formations d'autre nature. A l'extrémité occidentale se montrent seulement deux de ces îlots, dont l'un domine la vallée de la Bidassoa, et l'autre celui de la Nive; mais plus à l'est, à partir du pic du Midi de Pau, première masse granitique imposante des Pyrénées, les îlots de roche primitive deviennent de plus en plus nombreux, et, s'allongeant dans la direction de l'est-sud-est, se terminent par deux massifs considérables : celui de Crabioules et du Port d'Oo, au sud de Bagnères-de-Luchon; et celui de la Maladetta, le plus important de tout le système des Pyrénées.

Ces îlots de granit, en se soulevant, ont redressé sous différents angles les terrains de transition qui recouvraient autrefois tout l'espace sur lequel s'élève aujourd'hui la chaîne, et les deux versants des axes se composent régulièrement d'ardoises et de grauwackes souvent métamorphosées par le contact des roches d'éruption sur lesquelles elles reposent. Les terrains de transition, subdivisés en deux étages, le devonien et le silurien, occupent une assez grande largeur, principalement sur le versant septentrional de la chaîne atlantique et sur la pente méridionale de la chaîne méditerranéenne; en outre, ils remplissent comme un détroit l'espace compris entre les axes de granit des deux chaînes, c'est-à-dire le pays d'Aran et la vallée supérieure de la Noguera Pallaresa. Là, redressés de l'est à l'ouest par les roches primitives, ils ont été plissés de manière à former une longue et tortueuse vallée au fond de laquelle coulent, d'un côté la Noguera Pallaresa, de l'autre la Garonne. C'est dans les terrains de transition, qui réunissent en une seule chaîne les deux axes de granit, que les érosions des eaux ont creusé le plus de grottes et de canaux souterrains; ainsi la Garonne du Toro, prenant sa source au pied de la Maladetta, traverse une montagne pour aller former dans le Val d'Aran, la magnifique source du Goueil de Jouéou, consacrée à Jupiter, comme tant de montagnes et de cols des Pyrénées (Jau, Hiéou, Giéou, Jouéou).

Les formations du grès bigarré, du calcaire jurassique, le grès vert et la

craie, ont été egalement redressées par le soulèvement des deux côtes de la chaîne. Le grès bigarré ne se montre en quantité considérable que près du golfe de Biscaye, aux environs de Saint-Jean-Pied-de-Port; le terrain jurassique, encore moins bien représenté dans les Pyrénées, existe entre Pampelune et Tolosa, et forme sur le versant français une étroite bande qui commence près d'Argelès, se dirige à l'ouest vers le sud de Saint-Gaudens, se redresse pour former les pics du Gar et de Cagire, et cesse d'affleurer à la surface au delà de Saint-Girons. La formation du grès vert a été soulevée avec une grande régularité; elle forme de chaque côté de la chaîne une bande de largeur assez égale, surtout au versant méridional de la chaîne atlantique, où elle s'élève à la hauteur des plus hautes montagnes granitiques. En effet, le Mont-Perdu, le Marboré, Troumouse, appartiennent à cette formation, et se dressent plus haut que l'axe de granit qui les a soulevés : on ne peut expliquer cette étrange anomalie que par un déluge qui aurait, pour ainsi dire, coupé les cimes de granit, ou par une suite de soulèvements graduels qui se seraient fait ressentir seulement sous la partie méridionale de la chaîne.

Le terrain de la craie, également soulevé des deux côtés, atteint une énorme largeur sur le versant espagnol : c'est la dernière formation dont les couches aient été dérangées par l'apparition des Pyrénées. Les autres terrains des plaines de la France et de l'Èbre appartiennent aux époques tertiaire et du diluvium, et gardent une horizontalité relative : ils se composent de marnes, de sables, d'argiles et de blocs roulés qui ont remplacé l'ancienne mer étendue à la base des Pyrénées : c'est dans les dépôts de cet âge que se trouvent les énormes quantités d'ossements qui ont rendu célèbres les noms de Sansan et d'autres localités du Gers et de la Haute-Garonne. M. Élie de Beaumont a prouvé que les Pyrénées ont pris leur apparence actuelle pendant l'intervalle qui a séparé le dépôt des craies de celui des terrains tertiaires. Les géologues français admettent en général que le soulèvement de la chaîne s'est accompli brusquement et d'un seul jet; mais la marche lente et séculaire de la nature, qui fait les changements les plus vastes par un sourd et imperceptible travail, qui soulève la Scandinavie de 13 millimètres par an, et, cependant, finit par l'exhausser tout entière, avec ses chaînes de montagnes et ses glaciers, à plus de 2000 mètres audessus de l'Océan polaire, nous permet de croire, avec sir Ch. Lyell et d'autres géologues, que cette apparition de la chaîne des Pyrénées ne s'est pas opérée en un jour, par une immense catastrophe, mais qu'elle a été produite par le long travail des siècles. Il est possible que, de nos jours encore, tout le plateau de l'Espagne et les montagnes qui le bordent soient exhaussés par les forces intérieures de la terre. Quant aux Corbières et au chaînon du Canigou, ils ont été soulevés à une époque plus récente que la chaîne principale.

Les terrains d'alluvion se rencontrent dans toutes les vallées que des lacs emplissaient autrefois, la *cuenca* de Pampelune, le bassin de l'Aragon, de Jaca à Verdun, celui de la Sègre, de Saillagousse à Isobol,

celui de la Basse-Neste et de la Garonne, de Labarthe-de-Neste à Montrejeau et de Montrejeau à Valentine. La plaine de Perpignan tout entière, sur une étendue de 1000 kilomètres carrés, depuis Sigean jusqu'à la base des Albères, est également d'origine alluviale; elle a été formée par les atterrissements de la Têt, du Tech et du Réart.

Les autres formations géologiques n'ont qu'une faible étendue; mais quelques-unes d'entre elles ont une importance considérable. Tels sont les terrains volcaniques, longtemps cherchés sans succès dans les Pyrénées. Situés dans la province de Girone, au sud de la chaîne principale, et près de la ville d'Olot, ils offrent plusieurs cratères relativement modernes; d'après M. de Chausenque, les archives d'Olot parlent d'une éruption et de violents tremblements de terre qui auraient eu lieu pendant le cours du XVIIe siècle. La région où se firent jour les volcans, éteints aujourd'hui, semble avoir été profondément modifiée dans la nature de ses rochers, et c'est non loin de là qu'on exploite les mines de houille, de sel, de fer et d'or, les plus riches de toutes les Pyrénées.

Les serpentines, les mélaphyres et les ophites qui ont percé du sol en mamelons épars, et forment en certains endroits de véritables groupes, n'ont aussi qu'une étendue peu considérable, relativement à celle de la chaîne entière; mais c'est à l'existence de ces roches que les Pyrénées sont en grande partie redevables de leurs richesses, car c'est à leur contact avec les autres terrains que jaillissent la plupart des sources qui ont donné une telle importance aux régions montueuses de l'ancienne Aquitaine (*aquas tenens*). En Europe aucune chaîne de montagnes ne rivalise avec les Pyrénées pour le nombre de ses eaux thermales et minérales de toute nature, sulfurées sodiques, sulfurées calciques, salines, ferrugineuses. D'après M. François, qui a tant fait pour la prospérité des établissements thermaux de la France, on comptait, en 1860, 554 sources minérales, dont 187 utilisées, jaillissant sur le versant français des Pyrénées. Ces eaux alimentent 83 thermes dans 53 stations thermales, à la tête desquelles se trouvent Bagnères-de-Bigorre et Bagnères-de-Luchon, les Eaux-Bonnes, Cauterets, Baréges, Amélie-les-Bains, etc. Sur le versant espagnol, les sources sont moins nombreuses, et les établissements plus clair-semés; cependant les bains de Panticosa, de Caldas de Bohi, ont une réputation européenne.

En dépit de la légende antique, d'après laquelle le nom des Pyrénées devrait être attribué à un incendie (πῦρ) qui en aurait fait découler des fleuves d'argent, cette chaîne de montagnes est relativement pauvre, non-seulement en or et en argent, mais encore en autres métaux. A l'extrémité occidentale de la chaîne, le bassin de Baïgorry renferme des mines de fer et de cuivre, mais ces mines ne sont plus assez importantes pour alimenter une seule usine. La vallée de Ferrières, située sur les confins des Hautes et des Basses-Pyrénées, possède aussi des mines de fer, ainsi que son nom l'indique, et le minerai en est utilisé dans quelques forges. Enfin les hautes vallées de l'Ariége, Tarascon, Ax, Vicdessos, et dans les Pyré-

nées-Orientales, les gorges du Tech et de la Têt sont des régions classiques pour l'extraction du minerai de fer et sa mise en œuvre; malheureusement l'appauvrissement des forêts et le manque de combustible, qui en est la conséquence, rendent chaque année l'industrie des forges plus dispendieuse et plus précaire. Quant aux mines de plomb argentifère de l'Ariége, du Salat et du Tech, elles ont été plusieurs fois exploitées, puis abandonnées. Si les mines des Pyrénées sont dans une période de décadence, en revanche, les carrières de marbre prennent chaque année un plus grand développement, principalement aux environs de Bagnères-de-Bigorre : c'est là qu'on met en œuvre les beaux marbres de Campan, de Beyrède, de Sarrancolin, etc. On exploite également le sel et le plâtre dans les vallées situées au pied des montagnes, à Salies du Béarn, à Salies du Salat, à Arignac.

Les bassins houillers des Pyrénées françaises, au nombre de trois seulement, ne peuvent aucunement être comparés par leur étendue à ceux du centre de la France. Celui de Durban, situé dans le département de l'Aude, à l'ouest de Sigean, apparaît au jour sur 2 kilomètres de longueur et sur 1 kilomètre de largeur; celui de Ségure, situé au sud-ouest du premier, est plus considérable, et s'étend sur une superficie de 4 kilomètres sur 1000 mètres. Mais le versant espagnol est plus riche et possède deux bassins houillers, qui auront une grande importance lorsqu'ils seront rendus accessibles par des routes carrossables ou des chemins de fer. Ces deux bassins sont celui de San-Juan de las Abadesas et celui de la montagne de Cadiz, à l'est de la ville d'Urgel.

V

Autrefois les deux versants des Pyrénées étaient habités par des hommes de même race, par ces Ibères, dont les descendants non mélangés sont aujourd'hui connus sous le nom de Basques ou d'Euscariens (Euscaldunac). Avant l'époque historique, il est probable que cette race occupait la plus grande partie de l'Europe occidentale, ou du moins toute l'Espagne, la Gaule méditerranéenne, les côtes de l'Italie, la Corse, la Sardaigne, les Baléares. Ces hommes qui ont laissé leurs ossements dans les cavernes des Alpes et des Pyrénées à côté de ceux de l'ours, de l'hyène et du rhinocéros, étaient sans doute des Ibères : c'étaient également des hommes de cette race qui fondèrent sur pilotis ces petites Venises dont on a récemment retrouvé les vestiges en si grande abondance dans les lacs de la Suisse et de la Savoie. Cédant à la pression des envahisseurs celtes, phocéens, romains, franks ou visigoths, les pacifiques aborigènes reculèrent peu à peu; ils abandonnèrent les rivages, puis les plaines ouvertes et les régions de collines et finirent par se réfugier dans les vallées des montagnes. A l'époque romaine, tous les escarpements des Pyrénées, depuis le cap Creus jusqu'au cap Finisterre, leur servaient de boulevard, et seulement un petit

nombre de tribus celtiques avaient obtenu, de gré ou de force, le droit de séjourner dans quelque gorge. Maintenant encore presque toutes les populations pyrénéennes, de Port-Vendres à Bayonne, sont incontestablement d'origine ibérique. Les Andorrains et les Aranais, les montagnards des vallées de Biros et de Betmale, bien qu'ils aient oublié leur langue et perdu jusqu'au souvenir de leurs aïeux, ont le même droit au nom de Basques que les habitants de la Soule et du Labourd. Brisés en plusieurs groupes distincts par les invasions, les guerres, les vicissitudes politiques de toute espèce, ils ignorent aujourd'hui leur parenté; mais ils n'en sont pas moins frères. Récemment encore l'examen des crânes a révélé à M. Baër, et par son entremise au monde scientifique, que les Romands, ces prétendus Étrusques, retranchés comme dans une citadelle dans les hautes vallées des Grisons, étaient aussi des Basques. Comme un continent assiégé par les eaux d'un déluge, la nationalité des Ibères s'est partagée en un grand nombre d'îles et d'îlots. En s'isolant, chaque partie d'un continent qui se fractionne reçoit une désignation qui n'est plus celle du massif entier; de même, chaque groupe d'Ibères a perdu son nom en voyant se rompre le lien qui l'unissait à la mère patrie. Seuls, les Basques, qui ont pu se maintenir en corps de nation considérable à l'extrémité occidentale des Pyrénées, ont dû à la force du nombre le privilége de garder leur nom, leur langue et le sentiment de leur nationalité.

Depuis plus de quarante ans déjà, Guillaume de Humboldt a prouvé par l'étude des noms de lieux que les Basques avaient occupé toute la péninsule hispanique, et récemment, la comparaison des monnaies recueillies en diverses parties du midi de la France et de l'Espagne a confirmé d'une manière éclatante les découvertes du célèbre philologue. Pour nous borner aux seules régions pyrénéennes, c'est par milliers qu'on trouve dans les parties centrales et orientales de la chaîne des noms d'origine escuara. Aussi bien que les provinces basques proprement dites, ces districts ont leurs vallées de Bastan, de Bastennes et de Bastannet; l'Andorre, comme le Labourd, possède une Ardanabia; les villes d'Elne, de Collioure, d'Auch et maint village d'Espagne étaient désignés par le titre sonore d'Illiberri; enfin, il n'est pas de localité dont le nom soit plus évidemment ibère que celui de la cité catalane de Bascara. Et les Pyrénées elles-mêmes, que les Arabes appelaient Djebel-Al-Basken, montagnes des Basques, ne doivent-elles pas aux Ibères le nom qu'elles portent encore?

Quoi qu'il en soit, les Basques proprement dits, n'occupent plus aujourd'hui qu'une très-faible partie du domaine de leurs ancêtres. Au nombre de 800000 environ, ils habitent les deux versants de la chaîne, dans le département des Basses-Pyrénées et dans les provinces espagnoles de Pamplona, de Guipuzcoa, d'Alava et de Bilbao. En France ils ne possèdent qu'une partie des vallées de la Nivelle, de la Nive, de la Bidouze et du Saison, et leur population homogène ne s'élève pas à plus de 120000 âmes. Le pays basque est borné au nord par l'Adour et le territoire de Bayonne, au sud

par la chaîne des Pyrénées, à l'ouest par l'Océan, à l'est par une ligne courbe longeant les limites des cantons de Sauveterre, Navarreinx, Sainte-Marie d'Oloron et Aramis; il comprend l'arrondissement de Mauléon et la majeure partie de celui de Bayonne. Autrefois, on le divisait en trois districts, dont le plus occidental se nommait Labourd (*Laphurdy*, pays des pirates), le plus oriental, Soule, et celui du milieu, Basse-Navarre.

Bien que Béarnais et Basques descendent des mêmes ancêtres ibères, et que les formes de leurs crânes, les traits de leurs visages se rapportent au même type, cependant il est facile de distinguer ces deux populations voisines à la simple apparence. Dès qu'on a traversé la frontière qui sépare les campagnes du Béarn de celles du pays basque, on s'aperçoit d'un changement soudain des physionomies. Au lieu des visages tant soit peu cauteleux des paysans béarnais, au lieu de leurs sourires presque douteux, on voit des têtes rejetées noblement en arrière, des regards francs, des gestes intrépides. Le Basque n'a jamais été asservi et porte encore sur le front le signe de la liberté.

En général les Basques sont bruns et de petite taille; cependant ceux qui habitent les vallées de Larrau et de Sainte-Engrace, dans le cœur même du pays basque, sont plus grands que leurs voisins les Béarnais, et leur chevelure est blonde : il est donc impossible de caractériser le type basquais par la taille et la couleur des cheveux. Ce qui distingue d'une manière spéciale les Euscariens et leur donne une incontestable supériorité sur les lourds paysans de nos campagnes françaises, qui mettent tout leur art à cacher leurs pensées secrètes, c'est l'extrême mobilité de la physionomie. Les moindres sentiments se révèlent sur leurs visages par l'éclair du regard, le jeu des sourcils, le frémissement des lèvres. Comme dans les autres races non encore mélangées, les femmes surtout conservent le type national : elles ont presque toutes de grands yeux humides et caressants, un nez finement sculpté, une petite bouche, une peau blanche et fraîche, une taille d'une merveilleuse souplesse. Malheureusement le noir est pour elle la couleur distinguée par excellence : le dimanche elles sont toujours vêtues de robes de couleur sombre.

Les Basques sont remarquables surtout par l'élasticité de leur démarche et de leurs mouvements; on dirait que leurs membres sont doués de ressorts particuliers, tant ils se meuvent avec grâce et légèreté. Quand on les voit descendre du haut de leurs rochers avec leur veste de velours, leur ceinture de soie, leur béret rouge ou bleu posé sur de longs cheveux flottants, ou mieux encore, quand on les voit l'œil ardent, la poitrine frémissante, saisir au vol la balle du jeu de paume, ils semblent plutôt rebondir que marcher ou courir. Ils ont presque toujours à la main un *makila* ou bâton plombé, qu'ils brandissent d'un air héroïque. S'ils passent à côté d'un voyageur, ils arrêtent un moment le moulinet de leur bâton, saluen avec grâce, mais comme des égaux, sans baisser le regard. Ils se savent tous gentilshommes. Quant à leur intelligence, elle est certainement au-

dessus de la moyenne, et ils en donnent des preuves par l'étonnante facilité avec laquelle ils apprennent l'espagnol, le français et le béarnais. Cependant aucun de ces génies dont les peuples gardent éternellement la mémoire n'a fait encore son apparition dans le peuple basque. Parmi les hommes remarquables, on ne cite guère que des marins, des généraux, des chefs de guérillas. Pendant une partie du moyen âge, ils furent les premiers navigateurs du monde et pourchassaient la baleine jusque dans les mers d'Islande et du Groënland. Au commencement de l'âge moderne, la Biscaye a produit cet aventurier fanatique qui, malgré ses hallucinations, garda toujours une si grande connaissance de certaines natures humaines et un si merveilleux talent d'organisateur, Ignace de Loyola.

Le peuple euscarien, qui, d'après Bory de Saint-Vincent, serait l'unique représentant de l'ancienne race atlantique, parle une langue à part, restant, au moins provisoirement, en dehors de toutes les classifications des savants. Elle se vante de n'avoir pas de sœurs et d'être une langue absolument primitive. Si par le système d'agglutination des membres de la phrase en un seul mot, elle ressemble aux langues américaines, elle reste complétement séparée de cette famille par d'autres particularités grammaticales. Le langage escuara, que plusieurs érudits basques prétendent avoir été celui du Père éternel, est véritablement beau : il a la douceur de l'italien et la mâle sonorité de l'espagnol. Écoutons M. Chaho parler de sa langue maternelle :

« La grammaire euscarienne se distingue entre toutes par une admirable simplicité et par une régularité invariable qui n'admet aucune exception à ses règles; on peut dire qu'elle réalise l'idéal de la perfection philosophique du langage. Tous les noms euscariens sont conjugables, ce qui revient à dire qu'il y a en euscarien autant de verbes que de mots, richesse qu'aucune langue connue ne partage avec cet idiome. En outre, tous les mots, quels qu'ils soient, peuvent être conjugués synthétiquement de la manière la plus régulière et la plus complète. La langue euscarienne conjugue tous ses noms avec le verbe *être-avoir*, et non-seulement les noms, mais les adverbes de lieu; et non-seulement ces adverbes, mais leurs diminutifs, approximatifs, augmentatifs, et, comme on compte ceux-ci par douzaines, cela fait pour chaque adverbe une douzaine de conjugaisons différentes. Dans cette langue, toute lettre, toute syllabe, est comme les touches sonores d'un clavier : chacune d'elles rend un son intellectuel, une note, et joue son rôle dans l'harmonie de la pensée.

« Les combinaisons entre les verbes, leurs sujets et leurs régimes, sont presque innombrables; mais leur parfaite régularité rend ces formes multiples très-faciles à apprendre. Ainsi on compte 1045 formes pour le présent de l'indicatif du verbe *être-avoir*, ce qui donne plus de 10 000 formes pour le verbe entier, et cependant pas un enfant basque ne commet d'erreur dans son langage.

« Le mécanisme de la langue basque, ses inversions, ses désinences grammaticales, facilitent singulièrement la versification. Un jeune homme

a-t-il une imagination vive, un père barde et une mère habituée à répéter les chansons du temps passé, il commencera à chanter à son tour. Bientôt il composera lui-même des chants, sans autre étude, pareil à l'oiseau qui redit d'instinct les conseils de son père veillant sur sa couvée. » Le basque d'Espelette est, dit-on, le plus élégant et le plus pur.

Fiers de leur langue, les Basques peuvent l'être à bien plus juste titre de leur histoire.

Ils ont toujours aimé l'indépendance pour eux-mêmes et pour leurs voisins. Ni esclaves, ni tyrans, telle a toujours été leur devise. Plutôt que de subir la servitude imposée par Auguste, les Cantabres se précipitent du haut des rochers et se libèrent par la mort. Ils résistent victorieusement aux Visigoths, aux Alains, aux Suèves et aux Vandales; ils se maintiennent libres au milieu de ce flux et de ce reflux d'hommes qui traversent les Pyrénées; ils arrêtent Charlemagne et chantent sur le cadavre de Roland vaincu l'hymne épique d'Altabiscar; plus tard, ils aident les Espagnols à reconquérir leur patrie sur les Maures. Ils traversent l'époque féodale sans laisser porter atteinte à leurs libertés. Jamais ils ne sacrifient leurs droits, et quand ils acceptent un chef, c'est en lui posant des conditions. Quand le prince manquait à son serment, le peuple était délié du sien. L'article fondamental de la Constitution du Guipuzcoa, cité dans le remarquable ouvrage de M. Eugène Cordier [1], est ainsi conçu : « Si quelqu'un veut contraindre quelque homme, femme, bourg ou ville du Guipuzcoa à quoi que ce soit, en vertu de quelque mandat de notre seigneur le roi de Castille qui n'aurait point été approuvé par l'assemblée générale, ou qui serait attentatoire à nos droits, priviléges, fors et libertés, qu'il lui soit incontinent désobéi. S'il persiste, qu'il soit mis à mort! » Et cet article de la Constitution n'était pas une vaine parole : plus d'une fois il fut exécuté dans toute sa rigueur. Les Basques étaient tous nobles, car, selon la remarque profonde de M. Eugène Cordier, « noblesse était le nom que la liberté avait pris pour se faire comprendre d'un monde barbare. »

Et non-seulement les Basques qui parlent encore la langue escuara, mais tous les Pyrénéens de race ibère faisaient preuve pendant le moyen âge de la même fierté démocratique. Les vallées d'Ossau, d'Aspe, de Barétous, de Lavedan, de Baréges, d'Aure et de Neste, le Val d'Aran, étaient autant de petites républiques semblables à l'État d'Andorre qui existe encore aujourd'hui. Tout en reconnaissant pour la forme tel ou tel seigneur féodal, elles n'en étaient pas moins libres et souveraines ; elles repoussaient les juges envoyés par le suzerain ; elles n'aidaient le prince dans ses guerres que lorsqu'elles trouvaient sa cause juste; elles concluaient librement des traités de paix et de commerce avec les vallées voisines, soit espagnoles, soit françaises, sans demander la ratification de personne : les droits de douane, la gabelle et autres impôts vexatoires leur étaient complétement inconnus.

1. Le *Droit de famille aux Pyrénées.*

Fortes de leur droit, ces petites républiques résistèrent même à Louis XIV; la vallée d'Aspe affirma hautement contre le grand roi la souveraineté populaire et donna un refuge aux protestants, qui, dans toutes les autres parties de la France, étaient pourchassés et mis à mort. Pendant dix années, les vallées de Baréges et de Lavedan repoussèrent la gabelle que voulait leur imposer Louis XIV et finirent par gagner leur procès. Une paix inviolée régnait entre les vallées limitrophes de la France et de l'Espagne, même lorsque la guerre était allumée entre les deux royaumes. Elles devaient s'avertir mutuellement de l'arrivée des troupes ennemies aux frontières. Pendant le sanglant moyen âge, alors que dans tous les pays de plaine la guerre, suivie de la peste et de la famine, régnait en permanence, les bergers et les cultivateurs des Pyrénées jouissaient de la tranquillité la plus profonde. Les chartes des républiques pyrénéennes avaient toutes pris pour idéal ce vœu touchant de la coutume de Bigorre : « Que le rustique ait paix à toujours! »

Toutes les populations pyrénéennes d'origine ibère et les Basques en particulier, ont un profond sentiment religieux, qu'ils manifestent surtout par leurs témoignages de vénération envers les morts. Les cimetières des moindres villages du pays basque sont de véritables jardins entretenus avec les soins les plus touchants. Malheureusement la religion des Basques dégénère souvent en superstition ou en fanatisme. Ils croient chacune de leurs montagnes habitée par un génie favorable ou malfaisant, et racontent une légende sur chacune de leurs fontaines. Dans leur opinion, des serpents gigantesques habitaient encore, du temps de la reine Jeanne, les cavernes de la Soule, et se jetaient sur les passants pour les dévorer. De nos jours, on entend parfois des hurlements étranges se mêler au murmure du vent; ces hurlements sont poussés par Rassajaona, le dieu des forêts et des montagnes. Vers le commencement du XVII[e] siècle, nulle part, si ce n'est peut-être en Alsace, on ne brûla un si grand nombre de sorcières. Les femmes allaient en foule s'accuser d'être les amantes de Satan, et demandaient avec instance d'être décapitées ou brûlées. Une d'entre elles, la plus belle fille du pays basque, fut conduite à Bayonne, où elle devait monter sur le bûcher. Quand le bourreau s'approcha d'elle et s'avança pour lui donner, selon la coutume, le baiser de paix, elle rejeta vivement sa tête en arrière en s'écriant : « Moi, qui ai touché Satan de mes lèvres, me laisserais-je embrasser par le bourreau? »

Les populations aborigènes des Pyrénées se distinguent aussi par un amour fanatique de la propriété, et cette passion leur a fait autrefois imaginer sur l'héritage des lois qui n'avaient pas leurs semblables dans le reste du monde. Afin de maintenir l'intégrité des fortunes, les Ibères et les Cantabres reconnaissaient le droit d'aînesse comme un droit primordial; quel que fût le sexe de l'aîné, ils le déclaraient l'héritier universel de la famille et le maître des autres enfants. Frères et sœurs devenaient les serviteurs, les *esclaves* de celui ou de celle qui avait eu la chance de naître avant les au-

tres : ils devaient travailler dans la maison patrimoniale; ils ne possédaient rien, et, pour vivre, devaient s'en rapporter à la munificence du maître ou de la maîtresse. Le propriétaire était chef de clan et donnait son nom à tous ses parents. La femme de l'héritier devenait aussi sa domestique et n'avait d'autre devoir que de donner des enfants au maître et d'augmenter le patrimoine; de même le mari de l'héritière était simplement le premier des serviteurs, il perdait jusqu'à son nom, et s'il quittait le toit conjugal, il n'avait pas même le droit de réclamer sa dot ni le produit de son travail. Telles étaient les anciennes coutumes des Ibères; modifiées à diverses époques au profit du sexe masculin, elles étaient encore intactes à l'époque de la Révolution française dans la vallée de Baréges. Supprimé en principe par le nouveau droit public qui régit la France et l'Espagne, le droit d'aînesse se perpétue en dépit des lois. De nos jours, dans les Basses-Pyrénées, les paysans utilisent jusqu'aux extrêmes limites la tolérance du code pour avantager l'aîné, et le plus souvent les cadets se prêtent volontiers à cette manœuvre qui les prive d'un bien qu'ils pourraient réclamer. Encore aujourd'hui, nombre de puînés se condamnent volontairement au célibat pour que le chef de la famille s'enrichisse par l'extinction de toutes les branches collatérales. Encore aujourd'hui, des paysans basques et béarnais s'identifient tellement avec la propriété dont ils héritent qu'ils oublient jusqu'à leur nom et sont connus désormais sous celui de leur terre.

Quoi qu'il en soit des dispositions exorbitantes de l'ancienne coutume, on voit que les anciens Basques reconnaissaient à la femme les mêmes aptitudes qu'à l'homme pour fonder la famille et la maintenir dans la prospérité. S'il est vrai que les sociétés sont d'autant plus morales que les femmes y sont plus respectées, il est certain que la société basque avait une moralité supérieure à celle des sociétés voisines, puisqu'elle plaçait la femme sur un pied complet d'égalité avec l'homme. D'après le témoignage de Plutarque, nous savons qu'on les choisissait comme juges à cause de leur amour de la paix; dans la république de Saint-Savin et probablement aussi dans les républiques voisines elles avaient le droit de suffrage. Tandis que presque tous les peuples de l'antiquité avaient pour la femme un sentiment qui tenait du mépris, les Ibères lui témoignaient un profond respect, et tant que la Biscaye française garda son indépendance et ses coutumes, le viol y était puni de mort. Cette grande influence des femmes, que Strabon considérait comme un signe de barbarie, n'explique-t-elle pas au contraire comment les populations pyrénéennes ont toujours préféré la paix avec leurs voisins et la tranquillité domestique, à la politique de violence, aux attaques à main armée, aux expéditions lointaines? Et cependant, l'histoire l'a bien prouvé, les montagnards des Pyrénées ne manquent pas de courage. Hardi comme un Basque! dit le proverbe. Quand il s'agissait de défendre leurs libertés, ils combattaient jusqu'à la mort. Les Basques espagnols n'ont-ils pas encore pendant ce siècle-ci guerroyé quinze années pour maintenir leurs *fueros*, et au commencement des guerres de la Révolution française, n'a-t-on pas vu

les gens de Banyuls, maire en tête, garder héroïquement un passage que les troupes républicaines venaient d'abandonner en désordre!

Les jeux des Basques rappellent ceux des Grecs par leur caractère éminemment national, par la pompe avec laquelle ils se célèbrent, par la place importante qu'ils occupent dans la vie du peuple et des individus. Et par ces jeux publics, les Basques n'ont pas seulement en vue de développer leur force et leur agilité; ils pensent aussi aux droits de leur intelligence et lui font une part considérable. Seuls entre tous les paysans français, ceux des Basses-Pyrénées jouent encore des pastorales nationales avec décors et musique. Les pièces que M. Francisque Michel a recueillies, au nombre de trente-quatre, sont empruntées, soit à la Bible, soit à la légende, à la mythologie grecque, aux traditions historiques du moyen âge et même aux annales ottomanes. Ces pastorales sont toujours représentées par des hommes. « Elles ont presque toutes été composées dans la Soule, pays dont Mauléon est le chef-lieu. C'est dans ce coin de terre, qui a vu naître les Oihenart, les Archu, tous les meilleurs poëtes basques, que l'on conserve les recueils dramatiques les plus renommés, et que se donnent les représentations les plus soignées comme les plus fréquentes. Dans le Labourd, on ne joue plus que des comédies [1]. »

La danse du saut basque, appelée *mutchico*, de *muthico*, garçon, est aussi l'un des grands amusements nationaux, et les jeunes gens s'y livrent avec frénésie. Après la représentation des pastorales, l'honneur de danser les trois premiers mutchico est mis à l'encan, et la jeunesse des diverses communes se le dispute. Le premier saut basque coûte quelquefois de 150 à 200 francs. Les autres récréations en plein air sont : la course, pour laquelle les montagnards des Pyrénées ont été de tout temps renommés; le saut simple à pieds joints, avec ou sans l'aide du bâton; les quilles; le jet d'énormes barres de charrettes ou de lourdes pierres. « Il n'y a pas encore longtemps que dans la Soule on pratiquait les jeux de la hache et du javelot, armes que le Navarrais au moyen âge, et le Cantabre dans l'antiquité, lançaient avec tant d'adresse. » En certains endroits du pays basque espagnol, on danse encore la danse de l'épée. Les femmes aussi bien que les hommes s'exercent aux divers jeux de force et d'adresse.

Mais la gloire des Basques est le jeu de paume; ils lui ont voué une espèce de culte comme à leur plus précieuse institution nationale. Un beau joueur de paume acquiert vite une renommée populaire, et son nom vole de bouche en bouche des bords de l'Océan jusqu'aux hameaux les plus haut perchés sur les montagnes. Ainsi vit le souvenir des Perkaïn, des Carutchet et des Azanza, qui furent les plus grandes célébrités du siècle dernier. Perkaïn, qui était réfugié en Espagne pendant la Révolution, apprend que Carutchet annonce une partie aux Aldudes. Il accourt, malgré les dangers de sa présence de ce côté de la frontière, combat, remporte la victoire, et

1. Voir le grand ouvrage de M. Francisque Michel sur le pays basque. Plus de la moitié de son livre est consacrée aux jeux et à la littérature des Euscariens.

rentre en Espagne, applaudi et protégé par 6000 spectateurs. M. Germond de Lavigne raconte aussi que, sous l'Empire, quatorze soldats du même régiment, ayant appris qu'il s'organisait une partie à Saint-Etienne de Baïgorry, partirent des bords du Rhin sans permission, remportèrent la victoire et revinrent au corps tout juste pour la bataille d'Austerlitz. Des enjeux énormes sont exposés plusieurs fois chaque année aux chances de ces parties. Les spectateurs ne peuvent guère parier avec honneur que pour les joueurs de leur dialecte; celui qui agirait autrement serait honni par la clameur publique. L'argent en espèces sonnantes est jeté sur la place, et le premier venu ramasse le dépôt, toujours remis fidèlement au gagnant. Entre Français et Espagnols, les paris sont immenses.

Comment se fait-il que les Basques et les autres populations pyrénéennes, avec toutes leurs qualités, n'aient pu maintenir une existence nationale indépendante? Parmi les causes morales de leur assujettissement définitif, on pourrait signaler leur esprit de famille exclusif, leur amour jaloux du patrimoine, qui n'était pas suffisamment équilibré par le sentiment de la patrie; mais c'est dans le relief du sol, dans la forme même des Pyrénées, qu'il faut chercher la véritable cause de l'absorption des Basques et des autres Pyrénéens par les deux grandes nations voisines, la France et l'Espagne. Dans l'antiquité et pendant le moyen âge, alors que les communications étaient difficiles, le rayonnement des chaînons parallèles qui descendent de la crête des Pyrénées favorisait singulièrement l'indépendance des montagnards en les isolant de tous leurs voisins; mais à mesure que les chemins se multipliaient, et que les transactions entre les gens de la plaine et ceux de la montagne croissaient en importance, cette disposition parallèle des chaînons latéraux, qui avait jadis sauvegardé la liberté républicaine des montagnards, se changeait pour eux en une cause de faiblesse. Trop étroite pour sa longueur, la rangée des petites républiques devait nécessairement se fractionner, et chacun des groupes de communes qui la composaient était condamné à périr par l'isolement. Habitant des vallées séparées les unes des autres et ouvertes du côté de la plaine, les pâtres de Baréges, d'Aure, du Lavedan, ne pouvaient opposer qu'une faible résistance à l'envahisseur, et restaient acculés au fond de leurs gorges sans pouvoir demander de secours à leurs voisins. Ils n'avaient pas, comme les Suisses, le privilége de pouvoir s'appuyer mutuellement et de se grouper autour d'un centre commun, défendu de tous les côtés par de hautes chaînes.

De toutes les anciennes républiques pyrénéennes, une seule subsiste de nos jours, celle d'Andorre, et encore doit-elle uniquement sa conservation à la tolérance de la France et de l'Espagne qui considèrent ce petit État comme une simple curiosité politique. A l'exception d'Andorre, toutes les *universités* des Pyrénées suivent maintenant la destinée de l'une ou l'autre des deux puissantes nations voisines, et, quand la guerre éclate entre les deux pays, les Barégeois ne se font aucun scrupule d'avoir pour ennemis les

gens de Bielsa ou de Broto, auxquels leurs ancêtres avaient juré une paix éternelle. De même les Basques français servent sans répugnance contre les Basques espagnols; les vieux liens sont rompus, la tradition des temps est oubliée.

Ayant perdu leur indépendance nationale, les Euscariens sont condamnés à perdre aussi leur langage dans un avenir prochain. Sur les 800 000 Basques environ qui habitent les deux versants des Pyrénées, 500 000 à peine continuent de parler la langue maternelle. Dans les vallées reculées, comme celles de Sainte-Engrace, de Roncal, d'Ochagavia, on ne trouve guère que l'instituteur et deux ou trois dignitaires qui sachent parler français ou espagnol; mais partout où le commerce, les établissements thermaux, les bains de mer, la surveillance des frontières amènent un grand nombre d'étrangers, le basque s'éteint graduellement et fait place à l'une des deux langues envahissantes. On ne parle plus le basque à Bayonne; on l'oublie peu à peu à Mauléon et à Saint-Palais; à Puente-la-Reyna et autres localités d'Espagne situées au sud de Pampelune, les vieillards seuls le comprennent; enfin dans la ville d'Elizondo, qui se trouve au cœur du pays basque, sur la grande route de Bayonne à Pampelune, on parle espagnol dans la rue principale, et le basque est relégué dans les ruelles écartées. D'après M. Francisque Michel, la langue euscarienne a perdu depuis vingt-cinq ans huit lieues de territoire dans la Navarre espagnole. Lorsque l'instruction, et par suite la compréhension du français ou du castillan sera générale dans les villages du pays basque, nul doute que l'ancienne langue des Ibères ne soit abandonnée comme inutile. Dans cinquante ans, elle ne sera plus qu'un souvenir, et rien ne permettra de distinguer le Basque de ses voisins.

L'émigration contribue également pour sa part à fondre les antiques Euscariens avec les autres races. Le nombre des Basques français qui s'embarquent tous les ans pour Montevideo, Buenos-Ayres et d'autres villes de l'Amérique méridionale, s'élève à 2000 environ, c'est-à-dire à un soixante-dixième de la population totale, et parmi ceux qui s'expatrient volontairement, on compte les hommes les plus intelligents et les plus hardis. Une foule de jeunes gens émigrent pour échapper au recrutement, de sorte que le nombre des insoumis du département des Basses-Pyrénées est égal aux deux cinquièmes, et quelquefois à la moitié des insoumis de toute la France. Un grand nombre de Basques aussi vont chercher du travail dans les grandes villes, telles que Toulouse, Bordeaux, Bilbao, et par les croisements, les mariages, le changement d'habitudes, l'oubli de leur langue, cessent bientôt d'appartenir à la nationalité des Ibères. Malgré les affirmations des patriotes basques, il est certain que les hardis émigrants, établis aujourd'hui au nombre de 40 ou 50 000 sur les bords du Rio de la Plata, ne réussiront pas à fonder une nouvelle patrie au delà des mers. On peut donc facilement prédire la disparition prochaine de ce peuple, qui fut autrefois le plus puissant de l'Europe occidentale. Ce monde ibérien, duquel, selon l'ex-

pression de Guillaume de Humboldt, on ne connaît que la décadence, va périr de nos jours. Avant qu'il disparaisse complétement, il est à désirer que la science puisse au moins en reconstruire l'histoire!

VI

Occupée d'abord par les Ibères, puis envahie çà et là par les Celtes, la chaîne des Pyrénées a, depuis l'invasion des barbares, servi de refuge aux persécutés de plusieurs nations. Ce furent d'abord les *Cagots* (chiens de Goths? *Agotacs*), que l'on considère généralement comme les descendants des anciens conquérants Visigoths et des Espagnols réfugiés en France pour échapper à la domination des Sarrasins. Voués à l'infamie après leur défaite, ces hommes, qu'on reconnaissait à leur teint blafard, à leurs cheveux blonds, à leurs yeux bleus, au lobe de l'oreille enflé et arrondi, étaient universellement méprisés, et leur vie était des plus lamentables. En plusieurs endroits on confondait avec eux les crétins et les goîtreux, si nombreux dans les Pyrénées, et l'on reprochait à ces infirmes leur malheur comme une suite de la malédiction divine. Après les croisades, lorsque la lèpre se répandit dans le midi de la France, les quartiers habités par les Cagots furent transformés en léproseries. Jusqu'en l'année 1789, voici quelle était la loi souletine appliquée aux Cagots :

« Tu bâtiras ta demeure dans les sites écartés et déserts, loin de nos habitations et de nos villes; l'on t'assignera la porte par laquelle tu dois entrer à l'église, le bénitier où tu trouveras l'eau bénite, et les galeries où il te sera permis de prendre place, semblable à la brebis infectée que l'on sépare du troupeau.

« Tu vivras avec les crétins et les lépreux; tu feras coudre sur tes habits et sur ton épaule un morceau d'étoffe rouge qui te fasse reconnaître de loin. Ne te présente jamais dans les halles et marchés; ne touche point aux provisions exposées en vente : tu serais puni de mort.

« Évite de marcher nu-pieds, sous peine d'avoir le talon percé d'un fer brûlant; si quelque Basque s'approchait de toi par mégarde, tu l'avertiras en criant, et tu fuiras loin de sa présence. »

Aujourd'hui, il n'y a plus de Cagots dans les Pyrénées : il n'en reste que le souvenir et l'injure.

Les *Bohémiens*, *Zingares* ou *Gézitains* (Égyptiens), ces tribus vagabondes qui, depuis leur fuite des bords du Scinde, parcourent l'Europe en réprouvés, sont rarement vus en France, si ce n'est dans les forêts des Pyrénées et dans les huttes délabrées des villages du pays basque et du Roussillon. Pauvres peuplades, maudites à cause de leur couleur, pourchassées à cause de leurs vols vrais ou supposés, souvent traquées par les chasseurs comme des bêtes fauves, elles avaient choisi pour demeures les régions les plus sauvages, les plus inconnues et aussi les plus rapprochées de la frontière, afin de pouvoir changer de patrie à la moindre alerte et s'enfuir des forêts

du versant français aux forêts du versant espagnol. Aussi ne voit-on les Bohémiens en nombre considérable qu'aux deux extrémités de la chaîne, là où la crête est peu élevée et facile à franchir dans toutes les saisons. Dans les Pyrénées centrales, les cols ne peuvent être traversés que pendant quelques mois de l'année, et souvent il fallait plier bagage en un seul jour, et, sous peine d'extermination, disparaître comme une volée d'oiseaux.

C'est pour une raison semblable que les *Juifs* n'habitaient en quantité assez nombreuse que les deux extrémités de la chaîne. Eux aussi étaient en butte à toutes les persécutions, parce qu'ils étaient riches et hérétiques. Après avoir été expulsés de l'Espagne au XV[e] et au XVI[e] siècle, ils s'établirent dans les villes du midi de la France situées près de la frontière, principalement à Bayonne et à Perpignan; mais là également ils avaient tout à redouter de la part de l'Église et du pouvoir temporel. Ils ne trouvèrent le repos que vers le milieu du XVIII[e] siècle. Henri IV, par un édit de 1602, leur avait défendu de passer la nuit à Bayonne. La ville de Saint-Esprit, sur la rive droite de l'Adour, était leur Ghetto

Dans les Pyrénées de la Catalogne, ont en outre existé des *Alains*, ainsi que le nom de Catalogne (*Goth-Alanie*) l'indique; ailleurs les ruines, les traditions et l'histoire authentique parlent du séjour des *Maures*, mais depuis longtemps ces populations ont cessé d'être distinctes et se sont fondues dans la masse du peuple. Le rôle ethnologique des Pyrénées a changé. Autrefois les montagnes servaient de refuge aux faibles et aux vaincus; aujourd'hui elles séparent deux *patries* de leur haute muraille, et le partage entre les nations, aussi bien que le partage entre les eaux, s'opère des deux côtés de leur crête. La principale différence qu'on observe actuellement au nord de la chaîne entre les diverses populations, toutes également françaises, est marquée par les limites des patois. A l'est de la zone linguistique des Basques, règne le béarnais, dont les divers dialectes, plus ou moins corrompus, vont se fondre sur les plateaux du Gers avec le gascon. Ce patois a pour domaine toute la région qui s'étend à l'ouest de la Garonne. Sur l'autre rive de ce fleuve, commence la zone du languedocien, qui s'arrête aux Corbières. Au delà de ces montagnes, on parle catalan.

Un fait des plus graves est la dépopulation continuelle des régions montagneuses des Pyrénées. Les pâtres et les pauvres cultivateurs quittent leurs âpres pâturages et leurs champs si péniblement mis en culture sur le flanc des rochers, et descendent dans les villes de la plaine où les appelle le désir de faire fortune et sans doute aussi un vague désir de voir et d'apprendre. De 1856 à 1861, les cinq départements pyrénéens ont perdu 3418 habitants. Cette perte est peu considérable; mais Toulouse, Pau, Bayonne, Tarbes, Bagnères, Foix, Pamiers et Perpignan ayant à elles seules gagné une population de 12 973 âmes, il en résulte que les petites villes et les simples communes rurales des plateaux et des montagnes ont perdu 16 391 habitants. Dans le Capsir, dans la vallée d'Aure, on montre encore l'emplacement d'anciens villages dont il ne reste plus même de vestiges; en plusieurs endroits,

les villages, habités en été, sont laissés en hiver à la garde de quelques femmes, des vieillards et des impotents, et pendant la saison des neiges la population valide va chercher une occupation temporaire.

Il est à remarquer que l'influence des Espagnols, comme race, se fait beaucoup plus ressentir au nord des Pyrénées, que celle des Français au sud de la même chaîne; en d'autres termes, les mœurs, les habitudes, le langage espagnols sont plus répandus sur le versant septentrional que les mœurs et le langage français sur le versant méridional; au nord de la chaîne, plusieurs villages offrent l'aspect des bourgades de la Navarre, de la Catalogne ou de l'Aragon, tandis que sur le versant opposé, rien ne rappelle la France, et les villes offrent un contraste absolu avec celles d'outre-frontière. C'est probablement dans la nature montueuse du sol de l'Espagne, dans le contraste de ses plateaux avec les plaines basses de la France méridionale, qu'il faut chercher la cause de ce fait. Tous les Espagnols sont montagnards, et franchissent plus facilement la haute chaîne des Pyrénées que leurs voisins du Nord; ils ont aussi le caractère plus héroïque et plus aventurier: presque tous les contrebandiers sont Espagnols. En revanche, la France envoie ses industriels, chefs d'usine et contre-maîtres, sur le versant méridional des Pyrénées, principalement en Catalogne et dans les provinces basques. Chaque peuple a son rôle spécial dans le commerce d'échange qui se fait par les nombreux ports de la chaîne. La France expédie surtout des objets manufacturés; les vallées espagnoles envoient des matières premières.

La pression ethnologique de l'Espagne sur la France explique assez bien pourquoi, dans la division politique faite entre les deux États, l'Espagne a été généralement favorisée: si la frontière suivait la ligne de partage des eaux, la vallée de la Bidassoa serait française; de même le val d'Aran devrait appartenir à la France, puisque la Garonne y prend sa source; mais ce val communique aussi facilement avec l'Espagne par ses divers cols qu'avec la France par le Pont-du-Roi, et la population qui l'habite est beaucoup plus espagnole que française: on comprend donc que les traités l'aient adjugé à l'Espagne. Cependant une partie du département des Pyrénées-Orientales, connue sous le nom de Cerdagne française, a été séparée de la Catalogne, bien qu'elle fasse partie du bassin de la Sègre, et que sa population soit purement catalane. La délimitation des frontières n'a été faite ni d'après les lois de l'ethnologie, ni d'après celles de l'hydrographie: il aurait fallu suivre la ligne de divorce des eaux, ou, mieux encore, la ligne de séparation entre les populations d'origines diverses.

Quoi qu'il en soit, et malgré les erreurs des divisions politiques, cette haute frontière des Pyrénées est l'une des plus parfaites que l'on connaisse; et l'absence de routes carrossables met, pendant la plus grande partie de l'année, les deux pays limitrophes à plusieurs centaines de lieues l'un de l'autre. En effet, le chemin de fer de Bayonne à Madrid ne traverse pas les Pyrénées françaises; celui de Perpignan à Barcelone est encore en projet; maintenant trois grandes routes seulement franchissent la chaîne: celles

d'Irun, d'Elizondo, de Bellegarde; mais sur ces points, la chaîne est tellement abaissée qu'elle n'est plus connue sous le nom de Pyrénées. La route du col de Puymaurin est simplement ébauchée; celle de la vallée d'Aspe n'est pas encore finie et ne peut être d'aucune utilité tant que les Espagnols ne se mettront pas à l'œuvre sur le versant qui leur appartient; de même la route future du col de Moudang ne peut avoir aucune importance si elle s'arrête sur les neiges de la frontière; partout ailleurs on ne trouve que des sentiers de mulets praticables pendant quelques mois de l'année. Comment a-t-on pu répéter si souvent depuis deux siècles qu'il n'y a plus de Pyrénées, lorsque pas une seule route ne traverse la chaîne proprement dite?

Élisée Reclus.

BIBLIOGRAPHIE.

Album pintoresco, histórico y descriptivo de la provincia de Guipuzcoa, por don Pio Zuazua. San-Sebastian. 1850.

Album pittoresque et historique des Pyrénées, par A. Fourcade. Paris, Albanel. 1836.

Annuaire des établissements thermaux des Pyrénées et des bains de mer. Pau, Vignancour.

Annuaires des départements Pyrénéens, pour les années 1856 à 1862.

Ariége, Andorre et Catalogne. Guide historique, pittoresque et descriptif aux bains d'Ussat et d'Ax, par L. Boucoiran. Paris, Giraud. 1854.

Ascension du pic de Néthou, par A. Mony. In-18. Paris. 1861.

Autour de Biarritz. Promenades à Bayonne, à la frontière et dans le pays Basque, par M. A. G. de Lavigne. Paris, L. Hachette et Cie. 1858.

Bagnères-de-Bigorre considérée sous le rapport historique et pittoresque, par Frédéric Soutras. Bagnères-de-Bigorre, Dossun. 1856.

Bagnères-de-Bigorre sous le rapport médical et topographique, par L. C. Lemonnier. Bagnères, Dossun. 1841.

Bains des Pyrénées, Cauterets, Saint-Sauveur, Luz, Gavarnie. Descriptions historiques et archéologiques, avec dessins, par Justin Lallier. Paris, Parmentier; Pau, chez tous les libraires. 1858.

Bains et courses de Luchon. Vrai Guide, etc., par Nérée Boubée. Paris, Éloffe et Cie; Luchon, Dulong. 1857.

Biarritz. Entre les Pyrénées et l'Océan. Itinéraire pittoresque, par Augustin Chaho, 2 vol. Bayonne, Andréossy.

Bulletin de la Société géologique.

Bulletin monumental, ou Collection de mémoires et de renseignements pour servir à la statistique des monuments de la France, publié par M. de Caumont. Paris, Derache, rue du Bouloi, 7.

Campagnes de la Révolution française dans les Pyrénées-Orientales, 1793-1794-1795, par J.-N. Fervel. 2 vol. in-8, avec atlas. Paris, Dumaine.

Château de Pau (le). Son histoire et sa description, par Bascle de Lagrèze. Paris, Didron. 1854.

Chemin de fer de France en Espagne, par O'Quin. Pau, Vignancour, 1856.

Chemins de fer espagnols (les), par A Germond de Lavigne. Paris, Hennuyer. 1858.

Description du département de l'Ariége par arrondissements, cantons et com-

munes, par M. C. Bergès, directeur de l'École normale de l'Ariége. Foix, Pomiès frères. 1839.

Dictionnaire géographique, historique, industriel et commercial de toutes les communes de la France, par A. Girault de Saint-Fargeau. 3 vol. Paris, librairie de Firmin Didot. 1846.

Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XI

Droit de famille aux Pyrénées (le), par Eug. Cordier. Paris, Durand. 1859.

Eaux-Bonnes (les), par le docteur de Pietra-Santa. In-18. Paris, Baillère. 1862.

Eaux-Bonnes et Eaux-Chaudes. Bains et courses. Itinéraire de Pau à ces établissements, par un touriste. Pau, Vignancour, 1851.

Eaux minérales sulfureuses de Molitg, Perpignan, Alzine. 1861.

Espagne inconnue (l'), par Cénac-Moncaut. Paris, Amyot. 1861.

Essai sur la constitution géognostique des Pyrénées. Paris, in-8. 1823.

Étude sur la basilique de Saint-Just de Valcabrère, par Louis de Fiancette d'Agos. Saint-Gaudens, Abadie, 1857.

Excursion dans les Hautes-Pyrénées, par B. Batsère. Tarbes, Telmon. 1857.

Excursion dans Toulouse et dans le département de la Haute-Garonne, par Justin Jourdan. In-18. Toulouse. 1860.

Foix et Comminges, par E. Roschach. In-12. Paris et Toulouse.

Gazette des Eaux, publiée par M. A. Germond de Lavigne. Paris.

Guia del viajero en España, par D. Francisco de Mellado. Madrid, 1849.

Guide aux établissements thermaux des Hautes et Basses-Pyrénées et de la Haute-Garonne, par Frédéric Soutras. Bagnères-de-Bigorre, Dossun. 1858.

Guide dans Toulouse, par Le Blanc du Vernet. 1 vol. in-18. Toulouse, librairie centrale, 1857

Guide de l'étranger à Pau et dans les environs, publié par la commission syndicale. Pau, chez Vignancour. 1861.

Guide des étrangers dans Toulouse. 4e édition. 1 vol. in-18. Toulouse, Delboy. 1858.

Guide du géologue dans les Pyrénées centrales, par Émilien Frossard. Bagnères-de-Bigorre, chez Plassot, 1858.

Guide du Roussillon, ou Itinéraire du voyageur dans les Pyrénées-Orientales, par D. M. J. Henry. Perpignan, Alzine. 1842.

Guide du touriste et du baigneur aux eaux de Bagnères-de-Bigorre, par H. L. Bagnères, chez Plassot. 1843.

Guide du voyageur de Bayonne à Saint-Sébastien, par Ch. Hennebutte. Paris, Maison.

Guide du voyageur en Espagne, par Bory de Saint-Vincent. Paris, Louis Janet. 1823.

Guide historique, pittoresque et descriptif du voyageur aux bains de mer d'Arcachon et à dix lieues à la ronde, par Jean Lacou. In-18. Arcachon, à la librairie nouvelle.

Guide manuel du touriste et du baigneur à Bagnères-de-Luchon, par Pâris. Luchon, chez Lafont.

Halbinsel der Pyrenäen, von M. Willkomm. Leipzig, Gustav Meyer. 1855.

Handbook for travellers in Spain, by Richard Ford. 2 vol. London, John Murray. 1855.

Histoire de Bagnères-de-Luchon, suivie de notices historiques sur les établissements thermaux, par H. Castillon d'Aspet. Toulouse, chez Dupin. 1843.

Histoire de France, par Henri Martin. Paris, Furne.

Histoire des populations pyrénéennes, du Nébouzan et du pays de Comminges, par H. Castillon d'Aspet. 2 vol. Toulouse, Delsol. 1842.

Histoire des villes de France, par Aristide Guilbert. 5 vol. grand in-8. Paris, Furne. 1848.

Histoire du Béarn et du pays basque, par A. Mazure. Pau, Vignancour. 1839.

Histoire du sol de l'Europe, par J. C. Houzeau. Bruxelles, librairie internationale. 1857.

Histoire de Bagnères-de-Luchon, par J. F. Hureau Bachevillier. 2 vol. Paris, Pourrat frères. 1842.

History of Europe from the commencement of the French Revolution to the Restoration of the Bourbons, by Archibald Alison. Paris, Baudry's european Library. 1841.

Homme fossile des cavernes de Lombrive et de Lherm (l'), par MM. Ramès, Garrigou et Filhol. Toulouse, Delboy. 1862.

Influence curative du climat de Pau et des eaux minérales des Pyrénées, par A. Taylor, docteur médecin, traduit de l'anglais par O'Quin. Pau, Vignancour, 1843.

Itinéraire de Pau aux Eaux-Bonnes et aux Eaux-Chaudes, par un touriste (M. Moreau). Pau, Vignancour. 1844.

Itinéraire descriptif et pittoresque des Hautes-Pyrénées françaises, par P. La Boulinière. Paris, Gide fils. 3 vol. in-8. 1825.

Itinéraire topographique et historique des Hautes-Pyrénées, par A. A. Paris, Didier. 1853.

Journal des Mines.

Luchon en poche. Guide de l'étranger. Toulouse, chez Gimet. 1862.

Manual del viajero de Madrid á Bayona. Madrid, imprenta de D. Gedro Montero. 1853.

Manuel de géographie historique. Ancienne Gascogne et Béarn, par Bourdeau. 2 vol. in-8. Paris, veuve Renouard. 1861.

Manuel du baigneur à Bagnères-de-Bigorre, par Aristide Pambrun. 1 vol. in-12. Bagnères-de-Bigorre, Dossun. 1858.

Manuel indicateur de l'étranger aux établissements thermaux des Pyrénées. Pau, Vignancour. 1857.

Mélanges, par D. Nisard. Souvenirs de voyage. Paris, Delloye et Lecou, 1838.

Mémoires pour servir à l'histoire naturelle des Pyrénées et des pays adjacents, par Palassou. In-8. 1819.

Monographie de l'Escale-Dieu, par Gustave Bascle de Lagrèze. Paris, V. Didron. 1850.

Monographie de Saint-Pée, par G. Bascle de Lagrèze. Paris, Didron. 1850.

Monographie de Saint-Savin de Lavedan, par G. Boscle de Lagrèze. Paris, Didron. 1850.

Nérac et Pau. Notes de deux voyages en Gascogne, par J. F. Samazeuilh. Agen, Quillot. 1854.

Notes d'un voyage dans le Midi de la France, par Prosper Mérimée. Paris, librairie de Fournier. 1835.

Notice sur les eaux minérales d'Aulus et sur le Couserans, par le docteur Bordes-Pagès. Toulouse, 1850.

Observations pour servir à l'histoire naturelle et civile de la vallée d'Aspe, par Palassou. In-18. 1828.

Panorama historique et descriptif de Pau, par A. Dugenne. Pau, Vignancour. 1847.

Patria. La France ancienne et moderne. Paris, Dubochet. 1847.

Pau. Description de la ville et du château, par Justin Lallier. Paris, Parmentier. 1856.

Pays Basque (le), sa population, sa langue, ses mœurs, sa littérature et sa musique, par Francisque Michel. Paris, Firmin Didot. 1857.

Pèlerinages des Pyrénées (les), par G. Bascle de Lagrèze. In-18. Paris. Lecoffre.

Projet de percement du Mont-Géou, par Aristide Ferrère. Toulouse. 1857.



Proyecto de las lineas generales de navegacion y de ferro-carriles en la peninsula española, por Francisco Coello. In-8. Madrid. 1855.

Pyrénées (les), ou Voyages pédestres dans toutes les régions de ces montagnes, par M. V. de Chausenque. 2 vol. in-18. Agen, Prosper Noubel. 1854.

Pyrénées (les), par le baron J. Taylor. Paris, Gide. 1843.

Pyrénées (les) et les Eaux thermales sulfurées de Bagnères de-Luchon, par MM. Ernest Lambron et Toussaint Lézat, avec une carte. 2 vol. in-12. Paris, Chaix, 1860.

Pyrénées illustrées (les), par Frédéric Soutras. Grand in-4. Bagnères-de-Bigorre, Dossun. 1858.

Recueil d'Itinéraires pour servir de guide au minéralogiste, au conchyliologiste et au géologue, par Nérée Boubée. Paris, Levrault.

Reise in Spanien, von Alexander Ziegler. 2 vol. in-8. Leipzig, Friedrich Heischer. 1852.

République d'Andorre et Saint-Marin, par Alfred de Bougy.

Revue de l'Académie de Toulouse, publiée sous la direction de M. J. Lacointa.

Revue des Deux-Mondes.

Roussillonnais (le), calendrier pour l'année 1856. Perpignan, Alzine.

Routier des provinces méridionales (le), fragments d'histoire et de voyages, etc. Toulouse, M. de Pablos, éditeur, 1842.

Saint-Jean de Luz historique et pittoresque, par Léonce Goyetche. Bayonne, Larroulet, 1856.

Souvenirs de Saint-Jean-de-Luz, par J. Fr. Samazeuilh. Bayonne, Lasserre. 1857.

Souvenirs des Pyrénées, par Samazeuilh. Agen, Prosper Noubel. 1827.

Souvenirs d'un naturaliste, par A. de Quatrefages. 2 vol. in-12. Paris, 1854. Charpentier.

Statistique générale des Basses-Pyrénées, par Ch. de Picamilh. 2 vol. in-8. Pau, Vignancour, 1858.

Statistique générale des départements pyrénéens, par A. du Mège. 2 vol. Paris, Treuttel et Würtz. 1828.

Tableaux historiques et descriptifs des Eaux-Bonnes et des curiosités environnantes, par l'abbé Ad. Guilhou, Cahors, 1858.

Théorie de la terre déduite de l'organisation des Pyrénées, par Latapie et Flamichon. Pau. 1816.

Traité des eaux minérales et des établissements thermaux du département des Pyrénées-Orientales, par J. Anglada. 2 vol. Paris, Baillère. 1833.

Tratado completo de las fuentes minerales de España, por P. M. Rubio, Madrid, Rivera. 1853.

Vallée de la Tét, affluents et itinéraire, par M. Bouis. Perpignan, Alzine. 1858.

Voyage à la Maladetta, par Alb. de Franqueville. Paris, Maison. 1845.

Voyage archéologique et historique dans le pays Basque, le Labour et le Guipuzcoa, par Cénac-Moncaut. 1 vol. in-8. Tarbes, Telmon, 1857.

Voyage archéologique dans l'ancien comté de Comminges et dans les Quatre-Vallées, par Cénac-Moncaut. Paris, Didron. 1856.

Voyage archéologique et historique dans l'ancien comté de Bigorre, par Cénac-Moncaut. Tarbes, Telmon. 1856.

Voyage archéologique et historique dans l'ancien vicomté de Béarn, par Cénac-Moncaut. Tarbes, Telmon. 1856.

Voyage archéologique et historique dans l'ancien royaume de Navarre, par Cénac-Moncaut. Tarbes, Telmon. 1857.

Voyage aux eaux des Pyrénées, par H. Taine. Paris, librairie de Hachette et Cie. 1858.

Voyage aux Pyrénées françaises et espagnoles, par J. P. P. Paris, Delion Deville. 1832.

Voyage en Espagne, par Théophile Gautier. Paris, Charpentier, 1855.

Voyage historique et pittoresque de Toulouse à Bagnères-de-Luchon, par Fons. Toulouse, Jougla. 1849.

Voyage pittoresque dans les Basses-Pyrénées, par M. J. L. Lacour. Bayonne. 1834.

Voyage pittoresque et descriptif dans les Hautes-Pyrénées, par Hardy; traduit de l'anglais par Barrère de Vieuzac. Tarbes, Lavigne. 1839.

Voyage au Mont-Perdu et dans la partie adjacente des Hautes-Pyrénées, par L. Ramond. Paris, Belin. 1801.

Voyages et voyageurs, par Cuvillier-Fleury. Paris, Michel Lévy frères. 1856.

Wanderungen durch die nordœstlichen und centralen Provinzen Spaniens, von Willkomm. 2 Bænde. Leipzig, Arnold. 1852.

CARTOGRAPHIE.

Les feuilles de la carte de la France, publiée par le Dépôt de la guerre, qui comprendront toute la chaîne des Pyrénées françaises, ne sont pas encore toutes terminées. Onze seulement ont paru : 217, Lectoure ; 226, Bayonne ; 227, Orthez ; 238, Saint-Jean-Pied-de-Port ; 241, Saint-Gaudens ; 242, Pamiers ; 244, Narbonne ; 250, Urdos ; 255, Perpignan ; 256, l'Hospitalet, 258, Céret. La carte de Cassini n'est donc pas encore remplacée. Quant au versant espagnol, les deux seules bonnes cartes que l'on possède sont celles de la Navarre et de la province de Girone, par Francisco Coello.

Parmi les cartes spéciales qui méritent d'être recommandées aux touristes, on doit citer en première ligne la *Carte des Basses-Pyrénées*, par M. Perret, géomètre en chef du cadastre, 1855 ; la *Carte de la Haute-Garonne*, par M. Duclos, conducteur des ponts et chaussées ; l'*Atlas* de M. Fervel pour la partie orientale de la chaîne ; la *Carte topographique de Bagnères-de-Luchon*, par M. Toussaint-Lezat, ingénieur civil, auteur du plan en relief des Pyrénées centrales.

LE RÉSEAU DES CHEMINS DE FER DU MIDI.

—

Le tronçon originaire des chemins de fer du Midi est la ligne de Bordeaux à la Teste, dont la concession eut lieu le 26 octobre 1837. Les travaux de cette ligne furent aussitôt entrepris, et l'exploitation commença le 7 juillet 1841.

La ligne de Bordeaux à Cette fut concédée le 21 juin 1846 à une Compagnie qui dut y renoncer en 1847.

Le 24 août 1852, elle fut de nouveau concédée à une autre Compagnie, qui obtint, le 24 mars 1853, la ligne de Bayonne et celle de Perpignan.

Le 1er septembre 1853, la Compagnie de la Teste *fusionna* avec cette nouvelle société, qui a obtenu depuis la concession du réseau des Pyrénées, sans compter le canal latéral à la Garonne, le canal du Midi et les routes agricoles des Landes.

La durée de l'ensemble des concessions est fixée à 99 ans, commençant au 24 août 1856. L'État s'est réservé la faculté de rachat, mais il ne peut l'exercer que sur la totalité des lignes, et seulement à partir du 1er janvier 1877.

L'État fournit à la Compagnie des subventions montant à la somme de 79 500 000 francs pour la ligne de Cette, 24 000 000 pour le réseau pyrénéen, et 4 000 000 pour les routes agricoles; il garantit, en outre, un intérêt annuel de 4 pour 100 sur un capital de 230 000 000 de francs. Enfin, la Compagnie est investie d'un droit de péage de 2 centimes en moyenne, par tonne et par kilomètre, sur le canal Latéral, et de 5, 6, 7 et 11 centimes sur les routes agricoles, outre un droit de transport fixé à 15 centimes par tonne et par kilomètre.

Après le complet achèvement du réseau, c'est-à-dire à partir du 1er janvier 1866, la Compagnie doit partager avec l'État les bénéfices excédant 8 pour 100 du capital qu'elle aura dépensé.

Les deux réseaux des chemins de fer du Midi sont ainsi composés :

ANCIEN RÉSEAU.

Ligne de Cette.

De La Bastide à Bordeaux..................................	5 kil.	545 kil.
De Bordeaux à Cette..	476	
De Narbonne à Perpignan..................................	64	

Report.........		545
Ligne de Bayonne.		
De Bordeaux à Bayonne..............................	198	253
De Lamothe à Arcachon..............................	16	
De Morcenx à Mont-de-Marsan........................	39	
Total de l'ancien réseau...........................		798 kil.

NOUVEAU RÉSEAU.

De Bayonne à Irun..................................	35 kil.	766 kil.
De Toulouse à Bayonne..............................	280	
De Dax à Ramous (Puyoo)............................	16	
De Mont-de-Marsan à Tarbes.........................	99	
D'Agen à Andrest...................................	124	
De Portet-Saint-Simon à Foix.......................	71	
De Castelnaudary à Castres.........................	50	
De Perpignan à Port-Vendres........................	32	
D'Agde à Lodève....................................	59	
Longueur totale des chemins de fer concédés à la Compagnie du Midi..		1564 kil.

Sur ces 1564 kilomètres concédés, 1092 sont en exploitation, savoir :

ANCIEN RÉSEAU.

Ligne de Cette.

De La Bastide à Bordeaux...........................	5 kil.	545
De Bordeaux à Cette................................	476	
De Narbonne à Perpignan............................	64	

Ligne de Bayonne.

De Bordeaux à Bayonne..............................	198 kil.	253
De Lamothe à Arcachon..............................	16	
De Morcenx à Mont-de-Marsan........................	39	

Sur l'ancien réseau, il ne reste donc plus une seule ligne à ouvrir.

NOUVEAU RÉSEAU.

De Mont-de-Marsan à Tarbes.........................	99 kil.	294
De Tarbes à Bagnères-de-Bigorre....................	21	
De Toulouse à Montrejeau...........................	103	
De Portet-Saint-Simon à Foix.......................	71	
Longueur totale des chemins de fer exploités des deux réseaux réunis..		1092 kil.

Lignes non exploitées.

Diverses causes, inutiles à énumérer, ont longtemps retardé les études et l'approbation des projets de la *ligne de Bayonne à Irun*. Aujourd'hui (rapport du 25 avril 1862) tout le tracé est approuvé, sauf une lacune de 3 kil. 1/2 comprise entre l'Adour et la rive gauche de la Nive. Sur tout le reste de la ligne, les expropriations sont prononcées et les travaux sont attaqués. Les préparatifs pour l'exécution d'un pont métallique sur l'Adour se poursuivent activement, et tout fait espérer que dans un an il pourra être terminé. L'en-

semble des travaux du chemin de fer est dirigé de telle sorte que la voie puisse être posée et l'exploitation ouverte au commencement de 1864.

L'exécution de la *ligne de Montrejeau à Tarbes* reste à la charge de l'État, aux termes de la concession. Le tracé n'est pas encore définitivement arrêté. Il est probable que le chemin de fer passera en tunnel sous le plateau de Lannemezan.

La section entreprise par l'État *entre Tarbes et Pau* a été longtemps retardée par le choix à faire entre deux directions : l'une passant par le plateau de Ger et par Pontacq, l'autre par la vallée du Gave, Nay et Lourdes. L'administration a adopté ce dernier tracé, beaucoup plus productif au point de vue du trafic, et les travaux sont commencés.

La *ligne de Pau à Bayonne*, exécutée aux frais de l'État, peut se diviser, sous le rapport de l'avancement des travaux, en deux parties : 1° de Pau à Peyrehorade; 2° de Peyrehorade à Bayonne.

Dans la première partie, les travaux sont très-avancés, et l'on pourra probablement y organiser quelques trains spéciaux pendant le courant de l'année 1862.

Dans la deuxième partie, la traversée des marais du Bas-Adour a présenté des difficultés telles, qu'elle exigera de longs travaux avant d'être mise en état de réception. Le raccordement de la ligne de Toulouse à Bayonne avec celle de Bordeaux à la frontière d'Espagne n'est pas encore définitivement arrêté par l'administration.

L'approbation des projets entre Agde et Saint-Thibéry (*ligne d'Agde à Lodève*) a été longtemps retardée par suite des études comparatives demandées par l'administration supérieure. Elle n'a été obtenue qu'au mois de juillet 1861. Entre Saint-Thibéry et Clermont, sur 27 kilomètres, les travaux sont très-avancés. On espère ouvrir l'exploitation vers le 1er mars 1863, entre Agde et Pézenas; vers le 1er juin, entre Pézenas et Clermont; et vers le 1er octobre, sur la ligne entière jusqu'à Lodève.

Sur la ligne de *Dax à Ramous*, les travaux sont entrepris sur toute la longueur de la ligne. Entre la gare de Dax et l'Adour, les terrassements sont presque terminés, et déjà les locomotives passent sur le pont de l'Adour. Depuis l'Adour jusqu'au Luy, les tranchées sont ouvertes et les remblais à peu près terminés. Cette partie pourra être achevée vers le 1er mai 1863. Le tunnel de Habas présente de grandes difficultés, dues à la nature exceptionnellement défavorable du terrain. L'avancement est ralenti par l'abondance des infiltrations. Les difficultés de cet ouvrage sont telles qu'elles ne permettent pas d'espérer que l'exploitation puisse être ouverte avant le milieu de l'année 1863.

La première moitié de la *ligne d'Agen à Andrest* pourra être livrée dans le courant de 1864; elle s'arrête à Auch. La seconde partie de la ligne, d'Auch à Tarbes, n'a encore été l'objet que d'études préparatoires.

Les travaux que l'État doit exécuter sur la *ligne de Port-Vendres* ont été adjugés en partie.

Le tracé de la *ligne de Castelnaudary à Castres* n'est pas encore définitivement fixé.

Demandes de concessions.

La Compagnie des chemins de fer du Midi sollicite en ce moment, près du gouvernement, la concession :

1° D'une ligne du littoral méditerranéen, *entre Cette et Marseille;*

2° D'une *ligne de Rodez à la Méditerranée*, qui serait le prolongement naturel du chemin de fer d'Agde à Lodève, et mettrait en communication directe le département de l'Aveyron avec les ports de la Méditerranée.

L'ensemble des lignes comprises dans cette demande de concession offre une haute importance pour toutes les contrées du Midi. Bordeaux est relié directement à Marseille, le centre de la France, les bassins houillers d'Aubin et de Graissessac, la partie productive du département de l'Aveyron, et enfin les riches salines du littoral, qui fournissent aujourd'hui la moitié du sel produit en France; la Camargue, le bas du Rhône sont également mis en communication directe avec la capitale maritime et commerciale du sud-est de l'Empire. Le parcours entre Cette et Marseille est réduit de 200 kilomètres à 160; la suppression des transbordements, des temps d'arrêt aux points de jonction améliore toutes les conditions du transport. Marseille est reliée au canal Saint-Louis, qui doit créer à l'embouchure du Rhône un port nouveau, destiné à devenir une succursale de son propre port. Enfin Marseille et Barcelone sont réunies par la voie la plus courte, la plus directe. Ce projet a rencontré une vive opposition de la part de la compagnie de la Méditerranée, mais il a reçu l'adhésion des conseils généraux, des conseils municipaux, des chambres de commerce.

La Compagnie du Midi a demandé également la concession d'une ligne de *Port-Vendres à la frontière espagnole*. Cette voie ferrée, longue de 17 kilomètres, aboutirait au col des Balistres, où elle rencontrerait la ligne de Girone, construite sur le territoire espagnol. Le chemin de fer de Port-Vendres à la frontière, simple prolongement du chemin de Perpignan à Port-Vendres, sera probablement exécuté aux frais de l'État : la Compagnie n'aura qu'à poser la voie.

EXPLOITATION DE L'ANCIEN RÉSEAU.

La recette pour la ligne de Cette s'est élevée, en 1861, à 22 431 337 fr. 37 cent., ainsi répartis :

Voyageurs	7 145 740 f. 16 c.
Transports divers à grande vitesse	1 425 870 05
Marchandises	14 425 365 11
Voitures, chevaux, bestiaux	802 343 45
Recettes diverses	303 397 20
Total	24 102 715 f. 97 c.
Recette nette	22 431 337 f. 37 c.

Elle a été, par kilomètre exploité, de 41 158 fr. 41 c.

La ligne de Bayonne a donné un résultat de 6 086 245 fr. 15 c. pour la recette totale, et de 24 056 fr. 30 c. pour la recette kilométrique.

Voyageurs	2 434 016 f. 01 c.
Transports divers à grande vitesse	469 927 72
Marchandises	3 578 024 74
Voitures, chevaux, bestiaux	94 156 48
Recettes diverses	23 810 81
Total	6 599 935 f. 76 c.
Recette nette	6 086 245 f. 15 c.

Voici maintenant le résultat total pour les deux lignes qui forment l'ancien réseau (798 kilomètres) :

	Recettes totales.	Par kilomètre.
Voyageurs	9 579 736 f. 17 c.	12 004 f. 71 c.
Transports divers à grande vitesse	1 895 797 77	2 375 60
Marchandises	18 003 389 85	22 560 64
Voitures, chevaux, bestiaux	896 499 93	1 123 43
Recettes diverses	327 208 01	410 03
Totaux des recettes brutes	30 702 651 f. 73 c.	38 474 f. 49 c.
Recettes nettes	28 517 582 f. 52 c.	35 736 f. 32 c.

En 1857, la recette nette avait été de 12 155 848 fr., et la recette kilométrique nette de 18 730 fr.

Les dépenses totales ont été de 11 306 610 fr. 73 c., répartis comme il suit :

	Dépenses totales.	Par kilomètre.
Administration centrale et frais généraux	1 055 256 f. 49 c.	1 322 f. 38 c.
Exploitation proprement dite	3 870 292 11	4 849 99
Matériel et traction	4 144 659 88	5 193 80
Entretien et surveillance de la ligne	2 336 402 25	2 802 51
Totaux	11 306 610 f. 73 c.	14 168 f. 68 c.

En 1857, la dépense nette avait été de 7 252 952 fr., et la dépense kilométrique de 11 176 fr.

Le rapport de la dépense à la recette est donc de 39 64 pour 100.

Le nombre des voyageurs transportés a été de 2 623 617, ainsi répartis :

1re classe	292 671 f. ou 11 pour 100.
2e classe	349 000 f. ou 13 pour 100.
3e classe	1 981 946 f. ou 76 pour 100.

Le parcours total a été de 169 491 000 kil.; le parcours moyen de chaque voyageur de 65 kil., et son produit moyen de 3 fr.

La recette moyenne des trains a été de 7 fr. 49 c. par kil.; la dépense de 788 fr.

Les trains de plaisir ont rapporté en moyenne 9 fr. 86 fr. par kil., ou 137 907 fr. 85 c., en totalité sur 13 989 kil. de parcours.— Les trains express,

5 fr. 27 c., soit 3 908 255 fr. 80 c. sur 739 312 kil. — Les trains omnibus, 6 fr. 17 c., soit 9 378 359 fr. 48 c. sur 1 519 792 kil. — Les trains de marchandises, 9 fr. 52 c., soit 16 957 920 fr. 59 c. en totalité pour 1 780 954 227 kil. de parcours.

Le nombre de tonnes expédiées a été de 1 194 172 pour la ligne de Cette, de 343 159 pour la ligne de Bayonne, et en tout de 1 537 331. Sur la ligne de Cette, le plus grand mouvement des transports s'est effectué dans la direction de Cette vers Bordeaux, où le tonnage a été de 558 358 tonnes, contre 555 814 tonnes dirigées de Bordeaux à Cette. Le produit moyen d'une tonne a été de 12 fr. 08 c. sur la ligne de Cette, de 10 fr. 42 c. sur la ligne de Bayonne, et de 11 fr. 71 c. sur tout l'ancien réseau. Le produit moyen par tonne et par kilomètre est de 7 c. 05.

Les principales marchandises peuvent être évaluées en chiffres ronds comme il suit :

Vins	309 925	tonnes.
Bois de chauffage et de construction	170 840	—
Houille et coke	101 537	—
Matières résineuses	31 870	—
Spiritueux et eaux-de-vie	20 820	—
Sucres	20 228	—
Plâtres et chaux	13 651	—
Sels gemme et marin	11 350	—
Quincailleries, objets manufacturés	10 944	—
Fourrages et pailles	10 771	—
Prunes sèches	10 223	—
Produits chimiques	8 748	—

Les 11 stations les plus importantes des chemins de fer du Midi sont les suivantes :

Bordeaux	7 681 116 f.[1]
Cette	4 338 408
Toulouse	2 528 395
Béziers	1 611 600
Montauban	1 573 927
Narbonne	984 220
Bayonne	910 959
Perpignan	800 558
Lésignan	595 891
Carcassonne	581 838
Labouheyre	570 555

Agen, Dax et Mont-de-Marsan ne viennent qu'après Labouheyre, ce village jadis perdu au milieu des Landes.

EXPLOITATION DU NOUVEAU RÉSEAU.

La période d'exploitation du chemin de fer de Toulouse à Pamiers a été trop courte en 1861 pour qu'on puisse l'apprécier sérieusement.

1. Un quart de tout le réseau.

Les comptes de la ligne de Mont-de-Marsan à Tarbes se résument ainsi qu'il suit :

Recette brute	916 179 .
Comptes d'ordre à déduire	95 324
Recette nette	820 855 f.
Dépense nette	678 646
Produit net	142 209 f.

	Tonnes.	Produit.
Bois de chauffage et charbon	9320	51 295 f.
Vins	6605	52 549
Céréales	4029	31 238
Métaux bruts	1835	11 855
Fourrages, paille	1541	14 552

Les dépenses d'exploitation ne dépassent pas 6855 fr. par kilomètre et par an.

MATÉRIEL ROULANT.

L'effectif du matériel roulant était, au 31 décembre 1861, de 215 locomotives et 6535 véhicules, ainsi répartis :

Machines à voyageurs	41
— mixtes	108
— Engerth à six roues accouplées, etc	66
Voitures à voyageurs	651
Wagons de grande vitesse	265
Wagons de petite vitesse	5270
Wagons de service et de terrassement	564

EXPLOITATION DES CANAUX.

La Compagnie des chemins de fer du Midi possède aussi le canal latéral à la Garonne, long de 210 kil., et le canal du Midi, long de 285 kil. Longueur totale : 495 kil.

La recette brute totale pour les deux canaux réunis a été de 2 350 337 fr. 44 c., dont 2 059 746 fr. 02 c. pour les marchandises, 78 256 fr. 06 c. pour les péages divers, 212 335 fr. 36 c. pour les diverses recettes. La recette nette et totale est de 2 266 232 fr. 26 c. Par kilomètre et par an, elle est de 4578 fr. 25 c. Les dépenses d'entretien ont été de 758 650 fr., soit 1502 fr. 02 c. par kil. et par an. Le produit net, en déduisant le prix de ferme et autres charges spéciales du canal du Midi, a été de 546 976 fr.

Le tonnage total a été de 801 215 tonnes, dont le produit moyen a été de 2 fr. 58 c. Le produit moyen par tonne et par kilomètre est de 3 c. 442.

CORRESPONDANCES.

Outre les correspondances établies par voitures sur les routes de terre, par bateaux sur les fleuves et rivières, la Compagnie a organisé des services de correspondance par navires à vapeur entre les villes maritimes situées

aux extrémités de ses lignes et d'autres ports français ou étrangers. Des services de ce genre sont établis de Bordeaux au Havre, à Rouen, Nantes, Morlaix, Liverpool, Rotterdam, Londres, Anvers; de Cette à Marseille, Nice, Gênes, Livourne, pour l'Algérie, l'Espagne, Naples, la Sicile et d'autres points de la Méditerranée.

Ces services maritimes ont transporté :

Dans l'Océan	35 457 t.	ayant produit	756 642 f.
Dans la Méditerranée	35 040	—	923 521
Totaux	70 419 t.	ayant produit	1 680 163 f.

ROUTES AGRICOLES.

Les routes agricoles ouvertes dans les Landes à diverses époques, depuis 1857, forment un réseau de 465 kilomètres, comprenant 22 routes, dont 10 dans la Gironde, et 12 dans les Landes.

Département de la Gironde.

De Pierroton à Martignas; — de Pierroton à Saucats; — de Marcheprime à Saumos; — de Marcheprime à Hostens; — de Facture à Arès; — de Facture à Béliet; — de la Hume à Sanguinet; — de Caudos à Sanguinet; — de Caudos à Salles; — de Salles à Belin.

Département des Landes.

D'Ichoux à Biscarosse; — d'Ichoux à Sore; — de Labouheyre à Sainte-Eulalie, avec embranchement de Pontenx à Mimizan; — de Labouheyre à Trensacq; — de Sabres à Escource; — de Sabres à Labrit; — de Morcenx à Mimizan, avec embranchement d'Onesse à Mézos; — de Rion à Saint-Julien en Born, avec embranchement d'Uza à Lit; — de Rion à Tartas; — de la Luque à Saint-Girons; — de la Luque à Pontoux; — de Dax à Castets.

L'État alloue à la compagnie une subvention de 4 millions.

Dans le département de la Gironde, les routes sont terminées, et leur longueur totale, de 176 kilomètres, se répartissait de la manière suivante au commencement de l'année 1862 :

Routes définitivement reçues et dont la Compagnie n'a plus à s'occuper	31 kil.
Routes reçues provisoirement et dont l'entretien est à la charge de la Compagnie, pour un temps variable dont le maximum est d'une année	113
Routes présentées à la réception provisoire	32
Total	176 kil.

Dans le département des Landes, la longueur totale des routes se subdivise ainsi :

Routes reçues définitivement	82 kil.
— reçues provisoirement	100
— présentées à la réception provisoire	38
— en cours d'exécution	69
Total	289 kil.

Les 69 kilomètres en cours d'exécution comprennent à la route de Morcenx à Mimizan, et celle de Laluque à Saint-Girons.

SITUATION FINANCIERE DE LA COMPAGNIE DU MIDI

AU 31 DÉCEMBRE 1861.

Depuis la fondation de la Compagnie, les dépenses de construction ont été pour l'ancien réseau de 292 520 904 fr., et pour le nouveau réseau de 66 897 591 fr. Le total de l'actif de la Compagnie avec d'autres valeurs s'élevait à 380 902 837 fr.

Le capital social de la Compagnie des chemins de fer était orignairement de 67 millions, représentés par 134 000 actions de 500 fr. chacune. En vertu d'une modification aux statuts à laquelle le gouvernement a consenti, le nombre des actions et le capital social ont été considérablement accrus par des emprunts successifs.

Les dépenses des divers travaux de construction, ainsi que celle des accroissements qu'il a été nécessaire de donner au matériel roulant se sont élevés, pendant l'exercice 1861, aux sommes suivantes, savoir :

Sur l'ancien réseau de	13 530 014 f.	12 c.
Sur le nouveau réseau de	30 202 320	28
Le chapitre du canal présente une augmentation de 4212 fr. 10 c. provenant de frais de bornage	4 212	10
La dépense totale est donc de	43 736 546 f.	50 c.

Pour faire face à ces dépenses, la Compagnie a trouvé dans l'actif disponible au 31 décembre 1860, une somme de 15 805 591 fr. 84 cent.

La différence, soit 27 920 954 fr. 66 cent., a été couverte au moyen de la négociation de 96 422 obligations, dont le prix net, déduction faite des pertes de jouissance, d'intérêt et des frais de commission, est ressorti à 289 fr. 74 cent.

L'exploitation des lignes composant l'ancien réseau a produit une recette de	30 702 651 f.	73 c.
dont il faut déduire, pour impôt du dixième, timbre, détaxes, indemnités et subventions	2 185 069	21
Soit une augmentation de 5 618 413 fr. 76 c. sur l'exercice 1860. Néanmoins, les dépenses, qui étaient en 1860 de 9 690 936 fr. 95 c., n'ont subi en 1861 qu'une augmentation de 1 615 673 fr. 78 c., et ne se sont élevées qu'à	11 306 610	73
Reste	17 210 971	79
Les intérêts et l'amortissement des emprunts, déduction faite du produit des placements de fonds, ayant été de	5 682 901	89
Il restait un produit de	11 528 069	90

auquel il faut ajouter celui de l'exploitation des canaux..........	546 975	97
et le solde de l'exercice précédent..............................	28 010	45
Ensemble..............................	12 103 056	32
Il avait déjà été distribué à titre d'intérêt, à raison de 4 pour 100, 20 fr. sur 238 334 actions, soit..............................	4 766 680	»
Il restait par conséquent un solde de..........................	7 336 376	32
sur lequel on a complété un dividende total de 50 fr. par la distribution de 30 fr. pour l'exercice 1861, soit, pour 238 334 actions.	7 150 020	»
ce qui a laissé un solde de....................................	186 356	32

à reporter à l'exercice 1862.

AVIS ET CONSEILS AUX VOYAGEURS.

MOYENS DE TRANSPORT.

Voitures. — Des services de diligences, correspondant avec les trains de chemins de fer, font communiquer entre elles toutes les villes des Pyrénées. Les prix des places sont fixes dans ces voitures, quelle que soit l'affluence des voyageurs ; mais pendant la saison des eaux, on voit surgir de toutes parts des entreprises temporaires de messageries qui se font parfois une concurrence acharnée. Leurs heures de départ et leurs prix changent plusieurs fois dans une même saison. En général, toutes ces voitures laissent beaucoup à désirer comme propreté, comme exactitude et parfois comme célérité.

On trouve dans toutes les villes des Pyrénées des voitures de louage pour faire des promenades, des excursions et des voyages. Quand on veut s'en procurer, il faut en général s'adresser aux aubergistes ou aux guides. Ces voitures sont généralement peu confortables, chères, mal servies, et on ne doit pas craindre de débattre les prix à l'avance.

Chevaux et ânes. — Si les diligences sont mauvaises, en revanche les chevaux sont excellents, surtout pour les touristes qui aiment à faire galoper leurs montures. On s'en sert ordinairement pour se promener sur les grandes routes qui rayonnent autour des Bains, rarement pour faire un voyage proprement dit. En Suisse, on passe constamment d'une vallée dans une autre ; on ne fait que de courts séjours dans les localités que l'on visite, tandis que dans les Pyrénées, on se fixe généralement pendant quelques semaines, ou même pendant toute la saison, dans une ville de bains, où l'on revient chaque soir quand on a fait une excursion.

Le prix ordinaire d'un cheval est de 4 ou 5 fr. par jour.

Les ânes, bien plus encore que les chevaux, ne sont utilisés que

pour les parties de plaisir. On en trouve dans tous les établissements de bains.

Chaises à porteurs. — Enfin, les personnes qui ne peuvent monter ni à cheval ni à âne, et qui ne savent pas ou ne peuvent pas marcher, trouveront dans diverses localités, où il n'existe aucune route praticable pour les voitures, un dernier mode de transport, à l'aide duquel les vieillards infirmes et les valétudinaires eux-mêmes se procurent le plaisir de visiter certaines contrées des Pyrénées : ce sont les chaises à porteurs, espèces de fauteuils mollement suspendus entre deux bâtons ou brancards, que deux hommes portent à bras ou sur leurs épaules. En général, il faut pour le service d'une chaise à porteurs quatre hommes, qui se reposent alternativement.

VOYAGES A PIED.

Les touristes, à l'exception de quelques Anglais, voyagent rarement à pied dans les Pyrénées, et cependant c'est incontestablement la manière la plus agréable et la moins fatigante de parcourir les montagnes.

« Quiconque, dit Ramond, n'a point pratiqué les montagnes de premier ordre, se formera difficilement une juste idée de ce qui dédommage des fatigues qu'on y éprouve et des dangers que l'on y court ; il se figurera encore moins que ces fatigues mêmes ne sont pas sans plaisirs, que ces dangers ont des charmes, et il ne pourra s'expliquer l'attrait qui y ramène sans cesse celui qui les connaît, s'il ne se rappelle que l'homme, par sa nature, aime à vaincre les obstacles ; que son caractère le porte à chercher des périls, et surtout des aventures ; que c'est une propriété des montagnes de contenir dans le moindre espace et de présenter dans le moindre temps les aspects de régions diverses, les phénomènes de climats différents, de rapprocher des événements que séparaient de longs intervalles, d'alimenter avec profusion cette avidité de sentir et de connaître, passion primitive et inextinguible de l'homme, qui naît de sa perfectibilité et la développe, passion plus grande que lui, qui embrasse plus qu'il ne peut saisir, devine plus qu'il ne peut comprendre, pressent plus qu'il ne peut prévoir, franchit sans cesse les bornes de sa fragile et courte existence, l'égare souvent sur le but de sa vie, mais au moins l'endort sur ses misères et l'étourdit sur sa brièveté. »

« En voyage, dit Topffer, le plaisir n'appartient qu'à ceux qui savent le conquérir, et point à ceux qui ne savent que le payer.... Il est

très-bon d'emporter, outre son sac, provision d'entrain, de gaieté, de courage et de bonne humeur. Il est très-bon aussi de compter, pour l'amusement, sur soi et ses camarades, plus que sur les curiosités des villes ou sur les merveilles des contrées. Il n'est pas mal non plus de se fatiguer assez pour que tous les grabats paraissent moelleux, ni de s'affamer jusqu'à ce point où l'appétit est un délicieux assaisonnement aux mets de leur nature les moins délicieux, de n'attendre rien du dehors et d'emporter tout avec soi : son sac, pour ne pas dépendre du roulage ; ses jambes, pour se passer du voiturier; sa curiosité, pour trouver partout des spectacles ; sa bonne humeur, pour ne rencontrer que de bonnes gens. »

« C'est, dit Jean-Jacques Rousseau (*Nouvelle Héloïse*), une impression générale qu'éprouvent tous les hommes, quoiqu'ils ne l'observent pas tous, que sur les hautes montagnes, où l'air est pur et subtil, on sent plus de facilité dans la respiration, plus de légèreté dans le corps, plus de sérénité dans l'esprit ; les plaisirs y sont moins ardents, les passions plus modérées. Les méditations y prennent je ne sais quel caractère grand et sublime proportionné aux objets qui nous frappent, je ne sais quelle volupté tranquille, qui n'a rien d'âcre et de sensuel. Il semble qu'en s'élevant au-dessus du séjour des hommes, on y laisse tous les sentiments bas et terrestres, et qu'à mesure qu'on approche des régions éthérées, l'âme contracte quelque chose de leur inaltérable pureté. On y est grave sans mélancolie, paisible sans indolence, content d'être et de penser ; tous les désirs trop vifs s'émoussent ; ils perdent cette pointe aiguë qui les rend douloureux ; ils ne laissent au fond du cœur qu'une émotion légère et douce, et c'est ainsi qu'un heureux climat fait servir à la félicité de l'homme les passions qui font ailleurs son tourment. Je doute qu'aucune agitation violente, aucune maladie de vapeurs pût tenir contre un pareil séjour prolongé, et je suis surpris que des bains de l'air salutaire et bienfaisant des montagnes ne soient pas un des grands remèdes de la médecine et de la morale. »

BAGAGE ET COSTUME.

Diminuer son bagage de poids et de volume, tel est le plus important problème que puisse se poser, avant de se mettre en route, un voyageur à pied.

Le bagage du piéton, réduit à sa plus simple expression, devra peser 6 ou 8 kilogrammes au plus, et tenir sans peine dans un lé-

ger havre-sac, semblable, pour la forme, au sac des militaires, du prix de 12 à 20 fr[1].

Alors même que les piétons se débarrasseront de leur sac, soit qu'ils l'envoient par la diligence ou par des porteurs dans une autre localité peu éloignée, soit qu'après une excursion de quelques jours ils doivent venir le reprendre à l'auberge où ils l'auront laissé, ils feront bien d'emporter avec eux une chemise, un paletot ou un châle et un manteau de caoutchouc; car il n'est pas de jour où l'on n'ait besoin, en arrivant, de changer de linge, et souvent le soir il fait très-froid dans les montagnes.

Pour les vêtements de voyage, la *laine* est de beaucoup préférable à la *toile*. Chacun s'habille à sa guise, mais de bons souliers à semelle épaisse et garnis de gros clous sont indispensables pour la marche. Avec des chaussettes de laine on n'a presque jamais d'ampoules. Un grand bâton d'environ 2 mètres, garni à son extrémité inférieure d'une pointe en fer (il coûte de 1 à 2 fr.), et en général fabriqué avec une tige de buis ou le tronc entier d'un jeune sapin, doit aussi être recommandé. Utile dans une foule de circonstances, le bâton ferré devient d'une nécessité presque absolue lorsqu'il s'agit de monter et surtout de descendre une montagne escarpée, de traverser un glacier, des flaques de neiges ou des éboulements de montagnes.

Enfin un *voile vert* et des *lunettes à verres de couleur* seront nécessaires aux personnes qui se proposent d'entreprendre de longues courses sur les glaciers ou sur les neiges, car la réverbération du soleil est parfois si éclatante et si forte, qu'elle fatigue les yeux et brûle la peau du visage.

Les conseils suivants pourront être médités avec fruit par les piétons.

— Emporter de l'insecticide.

— Ne pas faire de trop longues courses les premiers jours.

— Suivre toujours les avis des guides, des chasseurs ou des gens du pays.

— Prendre des guides toutes les fois qu'il s'agira de traverser un glacier ou un col peu fréquenté.

— Se confier à sa monture, cheval ou mulet, sans essayer de la conduire.

— Ne pas oublier, le matin, de faire un léger repas avant de se mettre en route, ou d'emporter des provisions, lorsqu'on doit marcher plusieurs heures sans rencontrer d'habitation.

1. Ceux qui s'ouvrent au milieu sont beaucoup plus commodes que ceux qui s'ouvrent par le haut.

— Monter lentement; on arrive plus vite au sommet.

— Ne pas boire d'eau fraîche ou de lait frais lorsqu'on a chaud et qu'on s'arrête; avec de l'eau-de-vie, du sucre et de l'eau qui n'est pas froide, on fait une boisson aussi agréable que saine.

— Se graisser les pieds avec du suif, ou mettre, le soir, ses pieds dans un mélange d'eau tiède et de vin ou d'eau-de-vie, lorsqu'on est fatigué.

— Percer ses ampoules avec un fil, au lieu de les couper; pour les prévenir, savonner l'intérieur de ses souliers avant de se remettre en route; pour les guérir, frotter la plante de ses pieds avec du suif et de l'eau-de-vie.

GUIDES.

De bons guides peuvent être fort utiles, et même, lorsqu'il s'agit de s'aventurer sur un glacier, de franchir un mauvais pas, de passer sur des neiges fraîchement tombées, de traverser par le brouillard un col élevé dont le sentier est à peine tracé sur les pâturages, ils deviennent absolument nécessaires; le voyageur qui voudrait s'en passer courrait le risque de périr, s'il s'engageait seul, imprudemment et comme au hasard, dans des montagnes difficiles ou peu fréquentées.

Malheureusement les bons guides sont rares dans les Pyrénées; la plupart des hommes qui prennent ce titre ne connaissent guère que leur vallée, et encore la connaissent-ils assez mal. En outre, ils sont presque tous loueurs de chevaux, et, pour ne pas se fatiguer, refusent d'aller à pied; ils vous forcent à prendre un cheval, se font payer le cheval qu'ils prennent pour eux-mêmes, et ne manquent jamais de choisir le meilleur. A peine s'ils daignent attacher votre bagage sur la croupe de leur monture; le plus souvent ils vous en incommodent.

Cependant ils se font payer d'autant plus cher qu'ils sont moins utiles. Un guide coûte de 4 à 6 fr. par jour pour lui et de 4 à 6 fr. pour le cheval qu'il monte; enfin sa nourriture et celle de ses chevaux sont à la charge des voyageurs. On paye en général 10 fr. par jour aux guides pour les ascensions difficiles.

On devra donc, autant que possible, se passer de guides, surtout pour les simples promenades dans les environs des villes de bains. Quand il s'agit de faire une excursion un peu lointaine, sur des glaciers ou sur des cols dangereux, il ne faut pas choisir son guide au hasard, mais s'adresser à des hommes éprouvés, aux bergers et aux chasseurs d'isards, qui sont bien plus intelligents que les guides de

fantaisie, et qui connaissent parfaitement les montagnes qu'ils ont l'habitude d'explorer.

HÔTELS.

Les hôtels des Pyrénées, à l'exception de ceux du pays basque, laissent d'ordinaire à désirer une plus grande propreté, surtout dans les départements de l'Ariége et des Pyrénées-Orientales où la poudre insecticide est malheureusement encore inconnue.

Les prix des chambres varient, suivant les saisons et l'affluence des voyageurs, de 2 à 6 fr. et 10 fr. par jour.

MODÈLES D'ITINÉRAIRES.

Un voyage dans les Pyrénées ne ressemble nullement à un voyage dans les Alpes. Cette différence tient surtout à la configuration de la chaîne. Au lieu d'aller chaque jour d'une station à une autre, comme en Suisse, on est obligé, nous l'avons dit, de faire des séjours plus ou moins longs dans diverses localités, pour en explorer les environs. Ces points centraux, d'où rayonnent les principales excursions, sont : les Eaux-Bonnes ou les Eaux-Chaudes, Cauterets, Luz ou Saint-Sauveur, Baréges, Bagnères-de-Bigorre, Bagnères-de-Luchon, et, dans de plus petites mesures, Aulus, Ax et le Vernet. Cependant, après avoir indiqué brièvement les parties de la chaîne qui méritent le plus la visite des touristes, nous tracerons deux modèles d'itinéraire, susceptibles de nombreuses modifications et additions.

Le pays Basque, l'Ariége, mais surtout les Pyrénées-Orientales, trop rarement visitées, ont un caractère particulier qui intéressera même les admirateurs les plus passionnés des Alpes.

Les bords de l'Océan, de Biarritz à Saint-Sébastien, les forêts de Roncevaux et d'Iraty, la vallée d'Aspe, les Eaux-Chaudes et Gabas, Argelès, Luz et Saint-Sauveur, les cirques de Gavarnie et de Troumouse, Bagnères-de-Bigorre et ses environs, la vallée d'Aure, Bagnères-de-Luchon, la vallée de l'Arboust et le lac d'Oo, Venasque, le val d'Aran, les vallées de Biros et de Betmale, celles d'Aulus et d'Ustou, Vicdessos, la république d'Andorre, Urgel, la Cerdagne, les étangs de Carlitte, les vallées de la Têt et du Tech, les montagnes de Rosas méritent surtout la visite des touristes.

Parmi les ascensions, on peut recommander principalement celles de la Haya, de la Rhune, du pic d'Anie, du Gourzy, du pic de Ger,

du Monné à Cauterets, du Vignemale, du pic de Bergons, du pic du Midi de Bigorre, du Pimené, du Mont-Perdu, de la Pène de Lhéris, du col d'Aspin, du Montné de Luchon, de l'Antenac, du Pales de Burat et de Bacanère, de l'Entécade, du Céciré, du pic Posets, de la Maladetta, du Mont-Vallier, du Cap de Bouirech, du Montbéas, du Montcalm, du pic Saint-Barthélemy, du Bernat-Selvaje et du Canigou.

ITINÉRAIRE DE BAYONNE A PORT-VENDRES[1].

Voyage d'un mois pour les personnes qui vont à cheval ou en voiture.

1er jour. De Bayonne à Saint-Sébastien. Excursion à Fontarabie.
2e jour. Retour à Bayonne.
3e jour. De Bayonne à Saint-Jean-Pied-de-Port.
+ Excursion à Roncevaux et retour.
4e jour. De Saint-Jean-Pied-de-Port à Mauléon, par Saint-Palais ou par Saint-Just.
5e jour. De Mauléon à Pau, par Tardets et Oloron.
6e jour. Pau et ses environs.
7e jour. De Pau aux Eaux-Bonnes.
8e jour. Des Eaux-Bonnes aux Eaux-Chaudes, par le Gourzy-Gabas. Retour par la route.
+ Ascension du pic de Ger.
+ Excursion aux bains de Panticosa et à Cauterets, par le col d'Aneou et le port de Marcadau.
9e jour. Des Eaux-Bonnes à Argelès, par le col de Tortes. Visite à Saint-Savin et à Beaucens.
10e jour. D'Argelès à Cauterets, au pont d'Espagne et au lac de Gaube.
+ Ascension du Monné.
+ Ascension du Vignemale.
11e jour. De Cauterets à Luz ou à Saint-Sauveur.
+ Ascension du Bergons.
12e jour. De Saint-Sauveur à Gavarnie.
+ La brèche de Roland.
+ Ascension du Mont-Perdu.
+ Le cirque de Troumouse.
13e jour. De Luz à Baréges. Le val de la Glaire.
+ Ascension du Néouvielle.
14e jour. Ascension du pic du Midi de Bigorre.
15e jour. De Baréges à Bagnères-de-Bigorre.
+ La Pène de Lhéris.
16e jour. De Bagnères-de-Bigorre à Bagnères-de-Luchon, par le col d'Aspin.
17e jour. Au port de Venasque et retour par le port de la Picade.
18e jour. Vallée du Lis.
19e jour. Promenade au lac de Seculéjo.
20e jour. De Bagnères-de-Luchon à Saint-Béat, par Bosost.
+ Ascension du Montné.
+ Ascension de l'Antenac.
+ Ascension du Pales de Burat.
+ Ascension de la Maladetta.
+ Ascension du pic Posets.
21e jour. De Saint-Béat à Montrejeau, par Saint-Bertrand de Comminges.
22e jour. De Montrejeau à Saint-Girons.
23e jour. De Saint-Girons à Aulus.
+ Excursion à Ustou et à Conflens.
+ Ascension du Tuc de Bertróne et du Montbéas.
24e jour. D'Aulus à Vicdessos, par le col de Saleix. Visite aux mines de fer.
+ Ascension du Montcalm.
25e jour. De Vicdessos à Ax, par Tarascon et Ussat.
+ Ascension du pic Saint-Barthélemy.
+ Excursion en Andorre, par le col de Fontargente.
26e jour. D'Ax à Bourg-Madame et à Puycerda, par le col de Puymorin.
+ Ascension du Canigou; descente, par le Pla-Guilhem, à Prats-de-Mollo.
+ Excursion au val d'Andorre.
27e jour. De Bourg-Madame au Vernet.
28e jour. Du Vernet à Perpignan.
29e jour. De Perpignan à Amélie-les-Bains et Arles.
30e jour. D'Arles à Port-Vendres.

1. Les excursions qui ne sont pas comprises dans l'itinéraire sont précédées du signe +.

Voyage d'environ deux mois pour les touristes piétons.

1er jour. De Bayonne à Saint-Sébastien.
2e jour. Excursion à Fontarabie. Ascension de la Haya. Retour à Saint-Jean-de-Luz.
3e jour. De Saint-Jean-de-Luz à Cambo, par la Rhune.
4e jour. De Cambo à Saint-Jean-Pied-de-Port.
5e jour. De Saint-Jean-Pied-de-Port à Roncevaux et à Orbaiceta.
6e jour. D'Orbaiceta à Saint-Jean-Pied-de-Port, par la forêt d'Iraty.
7e jour. De Saint-Jean-Pied-de-Port à Mauléon, par Ahusky.
8e jour. De Mauléon à Sainte-Engrace.
9e Ascension du pic d'Anie. Descente à Bédous, par le Pas d'Azuns, ou à Urdos, par Lescun.
10e jour. De Bédous ou d'Urdos à Canfranc.
11e jour. De Canfranc à la vallée de Tena et à Sallent.
+ Jaca. Ascension de la Peña de Oroël.
+ Excursion au cloître de San-Juan de la Peña.
12e jour. De Sallent aux Eaux-Chaudes par le col d'Anéou.
+ Ascension du pic du Midi de Pau.
13e jour. Les Eaux-Chaudes et les Eaux-Bonnes.
14e jour. Ascension du pic de Ger.
15e jour. Des Eaux-Bonnes à Arrens, par le col de Tortes. Excursion dans la haute vallée d'Arun. Retour à Arrens.
16e jour. D'Arrens à Nay, par le val de Ferrières.
17e jour. De Nay à Pau, par la rive gauche du Gave.
18e jour. Séjour à Pau.
19e jour. De Pau à Lourdes.
20e jour. De Lourdes à Cauterets.
21e jour. Ascension du Monné.
22e jour. De Cauterets aux bains de Panticosa, par le port de Marcadau.
23e jour. Des bains de Panticosa au lac de Gaube, par le petit Vignemale.
24e jour. Ascension du Vignemale. Descente à Gavarnie, par le col d'Ossoue.
25e jour. Le cirque de Gavarnie. La Brèche de Roland.
+ Ascension du Mont-Perdu.
26e jour. De Gavarnie à Héas, par le Piméné. Visite au cirque de Troumouse. Retour à Gèdre.
27e jour. De Gèdre à Luz et à Saint Sauveur.
28e jour. Séjour à Luz. Visite à la gorge de Pierrefitte.
29e jour. De Luz à Baréges.
30e jour. Ascension du pic du Midi de Bigorre.
31e jour. Ascension du Néouvielle. Descente à Aragnouet, par la vallée de Couplens.
32e jour. D'Aragnouet à Arreau.
33e jour. D'Arreau à Bagnères-de-Bigorre, par le col d'Aspin ou la Hourquette d'Arreau.
34e jour. Séjour à Bagnères-de-Bigorre.
35e jour. La vallée de Lesponne. Le lac Bleu.
36e jour. De Bagnères-de-Bigorre à Tarbes.
37e jour. De Tarbes à Saint-Bertrand de Comminges, par Labarthe de Neste.
38e jour. De Saint-Bertrand de Comminges à Bagnères-de-Luchon, par la vallée de Barousse.
39e jour. Bagnères-de-Luchon et les environs.
40e jour. Ascension de l'Antenac ou du Pales de Burat.
41e jour. Saint-Aventin. Garin. Oo. Lac d'Oo.
42e jour. Du lac d'Oo à Venasque, par le Port d'Oo.
43e jour. De Venasque à Bagnères-de-Luchon, par le port de Venasque. Visite de la vallée du Lis.
+ Ascension du pic Posets.
+ Ascension de la Maladetta.
44e jour. De Bagnères-de-Luchon au Goueil de Jouéou, par Bosost. Du Goueil de Jouéou à Viella.
45e jour. De Viella à l'ermitage de Mongarry, par le Pla de Béret.
46e jour. De l'ermitage de Mongarry à Seintein, par le pont d'Orle.
47e jour. De Seintein à Saint-Béat.
48e jour. De Saint-Béat à Castillon, par Couledoux et le col de Portet.
49e jour. De Castillon à Seix. Ascension du cap de Bouirech.
50e jour. De Seix à Aulus.
51e jour. D'Aulus à Vicdessos.
+ Ascension du Montcalm.
52e jour. De Vicdessos aux Cabannes, par Tarascon.
53e jour. Des Cabannes à Andorre, par le col de Fontargente.
54e jour. D'Andorre à Urgel.
55e jour. D'Urgel à Puycerda.
56e jour. De Puycerda à Ax.

57e jour. Ascension du pic de Saint-Barthélemy. Descente à Bélesta.

58e jour. De Bélesta à Quillan, en voiture. De Quillan aux bains d'Escouloubre.

59e jour. Des bains d'Escouloubre à Montlouis.

+ Excursions dans la haute vallée de la Têt et aux étangs de Carlitte.

60e jour. De Montlouis au Vernet.

61e jour. Ascension du Canigou. Descente à Prats-de-Mollo, par le Pla Guilhem.

62e jour. De Prats-de-Mollo à Amélie-les-Bains.

63e jour. D'Amélie-les-Bains à Perpignan.

64e jour. De Perpignan à Figueras.

65e jour. De Figueras à Cadaqués.

66e jour. De Cadaqués à Port-Vendres.

EXPLICATION DE QUELQUES EXPRESSIONS PARTICULIÈRES AUX HABITANTS DES PYRÉNÉES.

Noms des montagnes.

Bougn : rocher massif d'un sommet (Ariége et Andorre).

Caire, *Quaire*, *Quairat*, *Queire* : montagne pyramidale.

Cap : sommet d'une montagne.

Estibère : montagne couverte de prairies.

Fitte : pic, aiguille (Pyrénées centrales).

Lause, *Lausette*, *Loze*, *Llauze*, *Lose*, etc. : montagne schisteuse.

Mail : rocher.

Pech, *Poey*, *Pouey*, *Puch*, *Puig*, *Puy* : montagne. Dans les Pyrénées occidentales, on applique généralement les désignations de Pech, Poey, Pouey, aux cimes peu élevées, aux simples collines; dans les Pyrénées orientales, on donne les noms de Puy et de Puig aux plus hauts sommets : Puy de Carlitte, Puy de Prigue, Puigmal.

Pène, *Peña*, *Penne* : rocher, pointe terminale d'un rocher.

Peyre : rocher.

Pique : pic, aiguille (Pyrénées centrales).

Roque : montagne escarpée et rocheuse.

Sarre, *Sarrat*, *Serre*, *Serrat*, *Serrère* : crête dentelée, arête, contre-fort de montagne.

Tausse, *Truc*, *Truque*, *Tuc*, *Tuque* : haute montagne escarpée, à puissants contreforts (Pyrénées centrales). Dans les landes, on appelle également Tuc, Truc et Truque les dunes élevées.

Turon : cime secondaire, dominée par une montagne plus haute (Pyrénées centrales).

Noms des cols.

Core : on emploie le plus souvent cette désignation pour les cols des chaînons latéraux.

Fourque, *Fourquette*, *Hourque*, *Hourquette* : ces noms divers s'emploient aussi généralement pour les cols des chaînons latéraux; mais les exceptions sont nombreuses.

Pas : col d'un difficile accès.

Port : cols de la grande chaîne.

Porteil, *Porteich*, *Portillon*, *Pourtaneich*, *Pourteilles* : col de chaînons latéraux ou même de la grande chaîne.

Noms des pâturages, des vallons et des chalets.

Artigue (du latin *hortus*) : prairie, pâturage.

Borde, *Bourdette* : grange, chalet.

Cayolar : chalet (pays Basque).

Colline : vallon (toutes les Pyrénées).

Cortal, *Courtaou* : bergerie.

Coueyla, *Couila*, *Couillade*, *Couillas* : hutte de bergers, vallon de pâturages (Pyrénées centrales et orientales).

Estibe : prairie, pâturage.

Gias, *Giasse*, *Jasse* : cirque de pâturages.

Lane, *Lanne* : plateau herbeux, plaine.

Montagne : dans toutes les Pyrénées, ce mot à la signification de pâturage.

Orhy, *Orri* : cabane de bergers (Ariége).

Pla, *plan* : vallon de pâturages unis ou terrasse peu inclinée.

Prade, *Pradère* : prairie, pâturage.

Noms divers.

Ars, *Ercé*, *Ers*, *Lers*, *l'Hers*, *Lustou*, *Ustou* (lat. *ardere*, *ustum*) : montagne ou vallée jadis couverte de forêts et depuis dévastée par l'incendie.

Bac, *Lubac*, *Ubac* : versant de la montagne tourné vers le nord.

Barranque, *Barraucouaou* : ravin profond.

Canal, *Canaou* : couloir de neiges, étroit ravin.

Couret : petit ruisseau.

Fag, *Faitg*, *Fach* (latin *fagus*) : région qui fut jadis ou qui est encore aujourd'hui couverte de hêtres.

Gave : torrent des montagnes (Basses et Hautes-Pyrénées).

Goueil : source (Pyrénées centrales).

Gour, *Gourg*, *Gourgue* : gouffre, lac profond.

Grau : passage difficile (du latin *gradus*). Dans les Pyrénées-Orientales, le mot Grau désigne aussi les estuaires qui font communiquer la Méditerranée avec les étangs.

Neste : torrent des montagnes (Pyrénées centrales).

Oule : cirque ou fond de vallée circulaire dominé par des escarpements en étages (Hautes-Pyrénées).

Pich, *Piche*, *Pisse* : cascade.

Raillère : couloir d'avalanches, talus de déjection.

Séoube (du latin *silva*) : forêt.

Soulane : versant de la montagne exposé au midi.

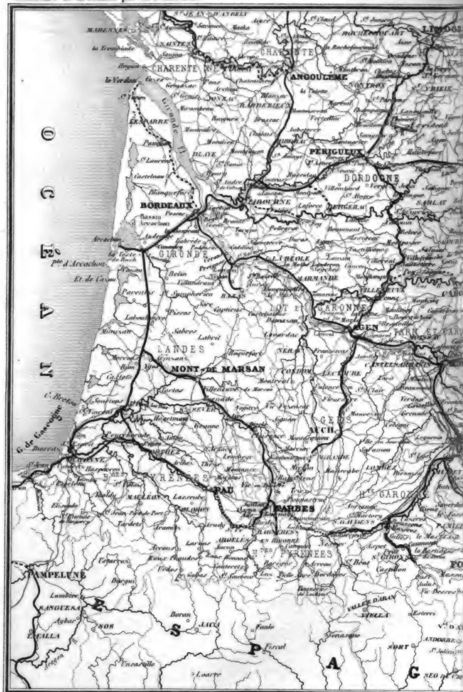
ABRÉVIATIONS.

arr., arrond	arrondissement.
aub..................	auberge.
conv..................	convoi.
ch.-l. de c...........	chef-lieu de canton.
c., com...............	commune.
dép., départ..........	département.
dr....................	droite.
g.....................	gauche.
env...................	environ.
hab...................	habitants.
ham...................	hameau.
h.....................	heure.
kil...................	kilomètre.
min...................	minute.
mèt...................	mètre.
R.....................	route.
V.....................	ville.
v.....................	village.
V.....................	voir.

N. B. A défaut d'indication contraire, les hauteurs sont toujours évaluées au-dessus du niveau de la mer.



CHEMINS DE FER D



Dressé par A. H. Dufour, sous la Dir.on d'Ad. Joanne.

Kilom



Gravé par Primaut-Rousset

ITINÉRAIRE
GÉNÉRAL
DE LA FRANCE.

III
RÉSEAU DES CHEMINS DE FER DU MIDI
ET DES PYRÉNÉES.

PREMIÈRE PARTIE.
GIRONDE, LANDES, BASSES-PYRÉNÉES, NAVARRE.

ROUTE 1.

DE PARIS A BORDEAUX,

PAR ORLÉANS, TOURS, POITIERS, ANGOULÊME.

578 kil. — Chemin de fer. Embarcadère, boulevard de l'Hôpital, n° 7, au delà du Jardin des plantes. 4 convois par jour. Trajet en 11 h. 35 min. et 12 h. 50 min. par les trains express; en 17 h. 25 min. et en 19 h. 15 min. par les trains omnibus. — 1re cl. 64 fr. 75 c.; 2e cl. 48 fr. 55 c.; 3e cl. 35 fr. 60 c.

Cette route est décrite dans le tome III (2e section, chemin de fer d'Orléans) de l'*Itinéraire général de la France*, et avec plus de détails dans l'*Itinéraire illustré de Paris à Bordeaux*. Nous renverrons à ces deux ouvrages spéciaux les touristes qui, en allant aux Pyrénées, désireraient visiter quelques-unes des villes curieuses situées sur la ligne de Paris à Bordeaux, par Orléans, Tours et Poitiers. Nous nous bornerons à rappeler ici que les trains express s'arrêtent aux stations de (20 kil.) Juvisy; — (56 kil.) Étampes (buffet); — (89 kil.) Toury; — (118 kil.) les **Aubrais-Orléans** (buffet; le train express qui part de Paris à 9 h. 10 min. s'y arrête 25 min.; on y déjeune); — (147 kil.) Beaugency; — (178 kil.) **Blois** (buffet); — (211 kil.) Amboise; — (231 kil.) **Saint-Pierre des Corps-Tours** (buffet); — (266 kil.) Sainte-Maure; — (281 kil.) les Ormes; — (299 kil.) Châtellerault; — (332 kil.) **Poitiers** (buffet); — (366 kil.) Couhé-Vérac; — (384 kil.) Civray; — (398 kil.) Ruffec; — (416 kil.) Luxé; — (445 kil.) **Angoulême** (buffet; le train express du matin s'y arrête pour le dîner); — (479 kil.) Montmoreau; — (496 kil.) Chalais; — (510 kil.) la Roche-Chalais; — (527 kil.) Coutras (buffet); — (543 kil.) Libourne (buffet).

578 kil. **Bordeaux** (*V.*, pour la description de cette ville, l'un des

deux ouvrages indiqués ci-dessus). Les voyageurs qui vont directement à Bayonne ou à Toulouse traversent la Garonne sur le pont du chemin de fer, et s'arrêtent quelques instants à la gare de Saint-Jean. Ceux qui désirent faire un séjour plus ou moins long à Bordeaux s'arrêtent à la gare de la Bastide, où ils prennent soit des voitures particulières soit l'omnibus pour se faire conduire dans la ville. Les principaux hôtels sont les hôtels de France (bon, mais cher), de Nantes, de la Paix, de Paris, Richelieu, Marin, etc. La plupart des hôtels tiennent des restaurants où l'on peut se faire servir à toute heure à la carte.

Le tarif spécial suivant a été imposé aux voitures pour les gares des chemins de fer :

Fiacres et calèches : la course, 2 fr.; *citadines ou coupés*, 1 fr. 75 c.

Les *omnibus spéciaux* des chemins de fer correspondent avec tous les convois. Ils font payer :

Au bureau : par place, 25 c.; par colis, 20 c.; *à domicile* : par place, 40 c.; par colis, 30 c. — Un sac de nuit et un carton à chapeau, par place occupée, sont transportés gratuitement. — Les bureaux des omnibus spéciaux sont les suivants : quai des Chartrons, 86; place Dauphine, 22; place d'Aquitaine, 17; quai des Salinières, 1.

Les *voitures de famille*, à six places et à un cheval, ont un tarif ainsi fixé :

Une course sans bagages pour la ville ou d'une gare à l'autre, 2 fr. 50 c.; avec 120 kil. de bagages, 3 fr. 50 c.; de 121 kil. à 200 kil., 5 fr.; — une course de gare en gare avec escale en ville de 2 h., 7 fr.; avec 120 kil. de bagages, 10 fr.; de 121 kil. à 200 kil., 14 fr.

De Bordeaux à Toulouse, R. 2; — à Bayonne, R. 3; — à Arcachon, R. 4; — à Lacanau, R. 5; — à Pau, par Dax, R. 24; — à Mont-de-Marsan, R. 26.

ROUTE 2.

DE BORDEAUX A TOULOUSE.

257 kil. — Chemin de fer. 3 convois par jour. Trajet en 6 h. 30 min. par trains express, et en 9 h. par trains omnibus. — 1re cl. 28 fr. 80 c.; 2e cl. 21 fr. 60 c.; 3e cl. 15 fr. 85 c. — De Bordeaux à Langon, il vaut mieux s'asseoir dans le wagon près de la portière de gauche; de Langon à Toulouse, près de la portière de droite.

En sortant de l'embarcadère, on traverse la gare des marchandises et les ateliers, qui occupent une grande superficie de terrain. On laisse à dr. la ligne de Bayonne (R. 3) pour remonter, à travers une plaine fertile, la rive g. de la Garonne, que l'on n'aperçoit pas.

6 kil. *Bègles*, v. de 4005 hab., entouré de belles maisons de campagne. Son *église* paraît dater du XIIIe s. — La plaine que l'on traverse devient de plus en plus riante.

7 kil. *Villenave-d'Ornon*, v. de 2161 hab. On y remarque, de même qu'à Bègles, des vestiges bien conservés d'*aqueducs* romains, qui conduisaient à Bordeaux les eaux des sources voisines, et qui ont été classés parmi les monuments historiques. L'*église* se compose d'une nef avec deux bas côtés, de deux transsepts et d'une abside en hémicycle. Le clocher est roman; les deux transsepts datent du XVIe siècle.

9 kil. *Cadaujac*, v. de 1010 hab., situé sur les bords d'un petit ruisseau, à peu de distance de la rive g. de la Garonne. Les maîtres de barque de Cadaujac passent pour être les plus habiles matelots du fleuve entre Bordeaux et Toulouse. — A 6 kil. à l'O. de Cadaujac, se trouve le v. de *Léognan* (1982 hab.), dont l'*église* est assez curieuse. Le clocher, placé sur la façade, paraît avoir été refait à la fin du XIVe s. ou au commencement du XVe. La porte ogivale de la même époque est protégée par un porche

ancien. — Un château, qui date en partie du xve s., s'élève non loin du village : cette construction, transformée par des restaurations successives, porte le nom de *château d'Ollivier*.

Le chemin de fer touche presque sur la dr. la limite des Landes.

14 kil. *Saint-Médard d'Eyrans*, v. de 506 hab. On y a trouvé en 1805 des sarcophages en marbre blanc richement sculptés. C'est l'ancienne *Stomates*, où passait une voie romaine allant de Bazas à Bordeaux.

Excursion au château de la Brède.

[**La Brède** (hôt. du Grand-Montesquieu), ch.-l. de c. de 1475 hab., est située à 6 kil. de Saint-Médard, sur un petit affluent de la Garonne. Pour y aller, on passe à *Laprade*, où M. de Carayon-Latour possède une belle propriété. L'église, autrefois classée parmi les monuments historiques, a dû être entièrement reconstruite; on n'a pu conserver qu'une partie de sa façade romane. A 15 min. environ de l'église se trouve le **château**, qui, lors même qu'il n'eût pas vu naître Montesquieu (1689), mériterait la visite des archéologues. Ce monument, fondé on ne sait à quelle époque, mais certainement avant la fin du XIIe s., a été classé parmi les monuments historiques. Il ne reste du XIIIe s. que le donjon rectangulaire où se trouve la bibliothèque. La chapelle est du xve s.; la tour ronde à mâchicoulis, faisant saillie extérieurement sur l'enceinte, appartient à la fin du xve ou au commencement du XVIe; les constructions situées entre la partie antérieure et le mur d'enceinte sont d'une époque incertaine, mais élevées postérieurement. Le château, qui offre un aspect pittoresque, forme un polygone à peu près régulier, ayant seize grands côtés et 37 mèt. de diamètre. Il est complètement entouré de fossés remplis d'une eau claire et courante, que lui versent les sources de la lande de Sesques, et dont la largeur varie de 14 mèt. 50 c. à 35 mèt. On y entre en traversant trois ponts-levis et deux ouvrages avancés. M. de Montesquieu, le propriétaire actuel, permet aux étrangers de visiter les salles ou chambres intérieures qui peuvent les intéresser.

On pénètre au château de la Brède par un *vestibule* de style ogival, dont six colonnes en bois, sculptées en forme de tire-bouchon, soutiennent le plafond orné de fleurs de lis. Sur ce vestibule s'ouvre à g. le *salon de compagnie*, décoré de portraits de famille. On passe de ce salon dans la pièce la plus intéressante du château : c'est l'ancienne *chambre à coucher*, le *cabinet de toilette* et le *cabinet de travail* de Montesquieu. Elle est restée meublée telle qu'elle l'était pendant la vie de l'immortel écrivain. On monte ensuite du vestibule, par un escalier à vis construit dans une tourelle, à la *bibliothèque* où se trouvent encore des manuscrits raturés et inachevés des *Lettres persanes* et environ 4000 vol. dont beaucoup sont annotés par Montesquieu. A la suite de la bibliothèque se trouve la *chapelle*, de 5 mèt. 50 c. sur 3 mèt. 50 c. Montesquieu a écrit à la Brède la plus grande partie de l'*Esprit des lois* et de son ouvrage sur les *Causes de la grandeur et de la décadence des Romains*.

A 10 kil. au S. de la Brède, sur les bords du ruisseau le Gua-Mort, se trouve la commune de *Cabanac* et *Villagrins* (830 hab.), où l'on voit des monticules appelés *mottes à Cabanac :* elles sont probablement d'origine gauloise. Dans le fossé d'une motte jaillit une source qu'on appelle fontaine des Fées et sur laquelle on débite diverses légendes.]

En quittant la station de Saint-Médard d'Eyrans, on laisse à g. le château de la famille de Sèze et plusieurs autres maisons de campagne,

entourées d'arbres. A dr., on continue de longer les Landes.

19 kil. *Beautiran*, v. de 767 hab., situé sur le ruisseau appelé le Gua-Mort, près d'une anse formée par le cours sinueux de la Garonne. — Au ham. d'*Aigues-Mortes*, on a découvert les vestiges d'une voie antique. Entre Beautiran et Portets, on laisse à dr. *Castres*, v. de 777 hab., ainsi nommé à cause d'un ancien camp (*castrum*) romain classé parmi les monuments historiques.

21 kil. *Portets*, b. de 1804 hab., occupant, sur la rive g. de la Garonne, un port animé auquel il a dû son nom. On y embarque des vins et différents produits des Landes. — On aperçoit bientôt, sur la rive dr. du fleuve, les restes imposants du *château de Langoiran*, qui, rebâti au commencement du XIVe s. par le pape Clément, fut détruit en partie pendant les guerres de religion. Au pied de la côte, dans l'ancien jardin du château, jaillit une fontaine incrustante remarquable. L'*église* de Langoiran, d'architecture romane, a été, comme le château, classée parmi les monuments historiques. Le village a une population de 1835 hab.

24 kil. *Arbanats*, v. de 540 hab., situé sur la rive g. de la Garonne. Son territoire produit des vins blancs renommés. — Au delà d'Arbanats, on remarque à g. le v. de *Virelade* (691 hab). Au S. s'étendent de vastes forêts.

26 kil. **Podensac**, ch.-l. de c. de 1681 hab., ancienne place forte qui, outre un château féodal, renfermait une église dédiée à sainte Sportalie, et dont il ne reste plus aucun vestige. Sur la rive dr. de la Garonne se montre le v. de *Rions*, qui a conservé quelques débris de son château fort. Les vins blancs de Podensac sont encore plus estimés que ceux d'Arbanats.

30 kil. *Cérons*, l'ancienne *Sirione* des Itinéraires romains, v. de 1302 hab., doit son nom à la rivière du Ciron, dont l'embouchure s'est déplacée et se trouve aujourd'hui considérablement en amont. L'*église* de Cérons possède un portail de style roman.

[On s'arrête à cette station pour aller visiter (2 kil.) **Cadillac**, ch.-l. de cant., V. de 2549 hab., bâtie sur la rive dr. de la Garonne et à l'embouchure de l'Euille. (Un omnibus y conduit en 15 min. pour 15 c.)

On traverse un beau pont suspendu de trois travées. A 200 mèt. environ du fleuve se dresse l'enceinte fortifiée de Cadillac, en partie conservée; une belle allée d'arbres a remplacé les anciens fossés. On entre dans la ville par la *porte de la mer*, bâtie au XIVe s. dans le style ogival. En prenant à dr. et en longeant l'enceinte flanquée de tours rondes et surmontée çà et là de maisons, on arrive devant l'*église*, ancienne chapelle du duc d'Epernon, classée aujourd'hui parmi les monuments historiques. Elle se compose d'une seule nef. On y remarque surtout la tribune, de style gothique, ornée de charmantes sculptures. A dr., près de l'autel, s'ouvre une chapelle construite au XVIe s. dans le style grec, et destinée à contenir le mausolée du duc d'Épernon. Ce monument, décoré de marbres de diverses couleurs, supportait les statues du duc et de la duchesse; il a été détruit pendant la Révolution.

En face de l'église s'élève le *château* du duc d'Épernon, aujourd'hui maison centrale de détention. Il fut commencé en 1598, sous la direction de l'architecte Langlois et du sculpteur Girardon. Saccagé pendant la Révolution, il a été racheté par l'État en 1816 et réparé sans goût pour servir à sa destination actuelle. Il peut renfermer jusqu'à 350 détenues. Les prisonnières sont employées à la filature, à la couture, à la ganterie, à

la fabrication des cabas, tricots, filets, lamiers, etc. Le produit net de la main-d'œuvre s'élève en moyenne à près de 30 000 fr., dont plus d'un tiers est mis en réserve pour les détenues. — L'intérieur du château n'a conservé de ses anciennes décorations que de belles *cheminées* sculptées probablement par Girardon; la plus curieuse, située dans l'ancienne chambre à coucher de la duchesse, s'appelle la cheminée de la Victoire. L'ancienne salle des gardes sert actuellement de chapelle. Au premier étage sont les ateliers, l'infirmerie et le dortoir; dans les offices voûtées, qui se trouvent sous le rez-de-chaussée, on a placé le réfectoire et la cuisine. — Cadillac possède aussi un asile d'aliénés. — Les rues de la ville sont tirées au cordeau et bâties à angles droits. Près de la grande halle couverte, on voit encore quelques maisons à arcades.

A 3 kil. en amont de Cadillac, et sur la rive dr. de la Garonne, se trouve *Loupiac-de-Cadillac*, dont l'*église*, classée parmi les monuments historiques, mérite la visite des archéologues. Elle est romane, du style le plus pur, et date du XIe s. Le portail est un véritable chef-d'œuvre. Cette curieuse église a été récemment restaurée par M. Abadie, qui a fait construire un charmant clocher que l'on aperçoit du chemin de fer.

[Une route, desservie par des voitures de correspondance, fait communiquer Cérons avec plusieurs communes, situées au milieu des Landes. La première (6 kil.). *Illats*, peuplée de 1628 hab., possède un vieux *château* et une *église* en partie romane, où l'on remarque un beau portail et les sculptures des chapiteaux. A 5 kil. au delà, vers le S. O., se trouve *Landiras*, v. de 1846 hab., qui a conservé une *église* romane, classée, de même que le château d'Illats, parmi les monuments historiques.]

34 kil. **Barsac**, v. de 2959 hab., dont les vins exquis ont beaucoup de corps, de spiritueux et de bouquet; ils sont plus capiteux que le Sauternes (*V.* ci-dessous). « Le *Château-Gontet*, dit M. Victor Rendu, passe avec raison pour le premier cru du territoire de Barsac. » Ce village possède aussi d'importantes carrières. — On franchit le Ciron en deçà de

37 kil. *Preignac*, v. de 2550 hab., possédant deux ports et les ruines du *château de Lauvignac;* il est situé en face du v. de *Sainte-Croix-du-Mont* (1005 hab.). Du haut de la colline qui domine ce dernier village et qui porte un ancien château, visité en 1620 par Louis XIII, on peut par un beau temps distinguer les Pyrénées. L'*église* de Sainte-Croix offre quelques détails romans du XIIIe s. Les crus de ses vignobles sont estimés. Les coteaux de Sainte-Croix sont formés de bancs de coquillages très-curieux.

[On peut se rendre par une voiture de correspondance (1 fr.) de Preignac à Villandraut. La route traverse les territoires des communes où l'on recueille les meilleurs vins connus sous le nom de vins de Grave.

On laisse à dr. la commune de *Bommes* (604 hab.), dont le vin est placé sur la même ligne que les deux grands crus de Preignac et de Sauternes; ensuite on entre dans la région des bois. A 2 kil. sur la dr. est situé le v. de **Sauternes** (948 hab.), aux crus si renommés. « Le vin de Sauternes, dit M. Victor Rendu, se fait principalement remarquer par son moelleux, sa finesse, sa transparence et son bouquet des plus agréables. Le *Château-Iquem* en est la plus haute expression et peut être regardé comme un des premiers vins de France ; il fournit annuellement une centaine de tonneaux. Dans de grandes années exceptionnelles, Iquem devient tout à fait liquoreux; il parvient alors à une grande finesse et acquiert un

bouquet si riche, qu'il ne saurait être trop payé. »

A 3 kil. à l'O. de Sauternes, sur un monticule qui domine la rive g. du Ciron, se trouve le v. de *Budos* (1047 hab.), où les archéologues visitent les ruines d'un château du XIIIe s., pris par les Anglais en 1421, et une église romane dont les chapiteaux sculptés symbolisent les sept péchés capitaux.

14 kil. *Noaillan*, v. de 2509 hab., possède aussi une église romane dégradée.

16 kil. **Villandraut,** ch.-l. de c. de 888 hab., situé sur la rive g. du Ciron. On y visite un *château*, qui appartint au pape Clément V et qui remplaça une construction plus ancienne élevée par l'Espagnol Lopez de Villandrado (de là Villandraut). C'est un rectangle de 76 mèt. sur 72 mèt. Un fossé, large de 20 mèt. et profond de 7 mèt., l'entoure de tous côtés en suivant les murs des tours qui défendent les quatre angles. Ces tours ont 11 mèt. 50 c. de diamètre et 40 mèt. d'élévation. Chacune d'elles renfermait une salle ronde voûtée. Deux autres tours défendent la porte d'entrée. Il faut, après l'avoir franchie, parcourir encore une allée de 11 mèt. de longueur avant de pénétrer dans l'intérieur du château, partagé de l'E. à l'O. par un gros mur et composé de deux corps de logis. Là, on n'a plus à contempler que des ruines. Quelques traces de décors assez élégants, des restes de peinture que l'on remarque à g., font supposer que les appartements du pape Clément V se trouvaient de ce côté. Après la mort de Clément, le château passa par alliance dans la maison de Durfort-Duras. Il fut pris par les Ligueurs en 1593 et saccagé.

On peut, de Villandraut, gagner Bazas (R. 27), en passant par **Uzeste,** v. de 980 hab., situé au milieu de vastes forêts de pins, à 5 kil. environ de Villandraut et à 9 kil. de Bazas. On y remarque une *église* collégiale, de proportions très-élégantes, rebâtie au XIVe s. par le pape Clément V sur les ruines d'une église romane dont on voit encore quelques restes. Cet édifice se compose d'une nef et de deux collatéraux tournant autour du sanctuaire. L'intérieur, assez délabré, renferme plusieurs tombeaux, outre celui du pape Clément que décore une statue mutilée et qui est relégué dans un redan, contre le mur méridional. Au-dessus du porche s'élève le clocher, probablement reconstruit après les guerres de religion, haut de 52 mèt. et terminé par une flèche hexagonale.

A 8 kil. au S. de Villandraut, non loin de la rive g. du Ciron qui traverse d'immenses forêts de pins, se trouve le village de

Préchac, ch.-l. de cant., peuplé de 2718 hab. Son église, consacrée à saint Pierre ès Liens, se compose de 4 nefs, dont 3 romanes, bâties au XIIe s.; la quatrième date du XVe s. Cette église, très-dégradée, offre quelques chapiteaux sculptés assez intéressants. Dans la forêt qui environne Préchac, on trouve un grand nombre de *clotes* (trous, cavités), évidemment creusées par la main de l'homme. « Elles sont disséminées dans la forêt, quelquefois isolées, mais plus souvent réunies par groupes. Leur profondeur varie de 1 à 10 mèt., et leur diamètre de 5 à 35 mèt. Elles sont par groupes, mais assez distinctes cependant les unes des autres; cette distance varie de 8 à 60 mèt. Les plus grandes sont réunies deux par deux. Il est à remarquer que dans aucune d'elles les arbres ne poussent dans le centre.... A côté du principal groupe existe une enceinte ovale entourée d'un *vallum* assez élevé, qui était évidemment une forteresse. » M. Léo Drouyn, auquel nous empruntons les détails qui précèdent, pense que ces cavités sont des emplacements d'habitations

gauloises. Des clotes du genre de celles de Préchac ne sont pas fort rares dans les forêts et les bruyères des Landes. On y voit aussi de nombreuses forteresses en terre. Une des plus remarquables est située à 5 kil. à l'E de Préchac, près du v. de *Pompéjac* (414 hab.) qui possède une forge.

Saint-Symphorien, chef-lieu de canton, v. de 1890 hab., dont l'église offre quelque intérêt, est situé à 12 kil. à l'O. de Villandraut, au milieu de vastes bois de pins.]

---

42 kil. **Langon** (hôt. du Cheval-Blanc), ch.-l. de canton, V. de 4114 hab., pittoresquement située sur la rive g. de la Garonne, assez élevée en cet endroit. La marée remonte jusqu'au port de Langon.

Langon fut saccagée par les Normands au IXe s. et ravagée pendant les guerres civiles de la Réformation et de la Fronde. De 1562 à 1649, protestants et catholiques se succédèrent quatre fois devant ses murs, Montgommery après Candale, en 1560; les frondeurs bordelais après Montgommery, en 1649; après les frondeurs de Bordeaux, le prince de Conti, qui faillit ruiner la ville en 1651, et qui en chassa les habitants: après Conti, le duc d'Épernon. Le 7 avril 1770, une crue de la Garonne, la plus forte que rappelle l'histoire, s'éleva à 12 mèt. 24 cent. au-dessus de l'étiage; à Castets (*V.* ci-dessous), elle atteignit 12 mèt. 97 de hauteur.

Langon, qui est aujourd'hui une ville ouverte, entourée d'agréables promenades, avait autrefois deux enceintes dont les débris ont été classés parmi les monuments historiques. Son *église paroissiale*, qui date du XIIe s., mais qui avait été rebâtie dans le style gothique, a été remaniée et complétée avec goût par M. l'architecte Duphot. L'*église Notre-Dame du Bourg* fut bâtie ou rebâtie au XIIe s. par les Bénédictins de la Sauve; on vantait l'élégance de sa nef.

Langon est un entrepôt entre l'ancien Armagnac, les Landes et Bordeaux. Son territoire produit près de 1000 tonneaux de bon vin blanc et quelques vins rouges ordinaires. Il possède des tanneries, des distilleries d'eau-de-vie et des tonnelleries.

Langon communique avec la rive opposée de la Garonne par un beau pont suspendu de deux travées, ayant 200 mèt. de longueur entre les deux culées.

De Langon à Mont-de-Marsan, R. 27. — Excursion à Roquetaillade, R. 27.

Presque immédiatement après avoir quitté la station, on traverse la Garonne sur un pont à treillis de 212 mèt. de portée, formé de trois travées en tôle, dont la travée centrale mesure 77 mèt. de longueur; les deux travées latérales ont 66 mèt. chacune. Le fer employé dans cette construction pèse 900000 kilog.

En amont de ce pont, dans le but de ménager un large débouché aux eaux de la Garonne, qui se répandent dans la vallée, sur la rive dr. du fleuve, on a construit pour le chemin de fer un viaduc courbe en pierre de 32 arches, ayant 16 mèt. d'ouverture chacune. On laisse ensuite à g. une maison fortifiée avant d'atteindre

45 kil. **Saint-Macaire**, l'antique *Ligena* des Gallo-Romains, chef-lieu de canton de 1381 hab., ancienne ville forte, aujourd'hui très-déchue, et qui posséda jusqu'à trois enceintes, dont les portes et les tours ont été classées parmi les monuments historiques.

La *porte de l'hôtel de ville* ou *de Cadillac*, la seule qui soit parfaitement conservée, s'ouvre en ogive dans une tour carrée, restaurée du XIIIe au XVIe s., et divisée en trois étages. A la hauteur du troisième étage s'étend sur toute la façade un moucharabys supporté par des consoles à trois retraits. Un toit aigu couronne la tour, dont les dimensions intérieures sont 4 mèt. 60 cent. de longueur sur 1 mèt. 72 cent. de largeur. Du côté de la ri-

vière, les murailles de la ville sont bâties sur le sommet des rochers, dont elles suivent toutes les sinuosités. Au N. et à l'O. elles étaient précédées de larges fossés, occupés aujourd'hui par des jardins, des maisons ou des promenades.

Saint-Macaire, trop bien fortifiée, devait nécessairement subir de nombreux siéges. En 1096, elle fut prise et ruinée par le duc d'Aquitaine : conquise par Louis VIII en 1224, elle retomba bientôt après au pouvoir des Anglais. De nouveau délivrée, elle fut prise d'assaut par Henri III d'Angleterre en 1253. Pendant toute la fin du XIIIe s. et le commencement du XIVe s., Saint-Macaire paraît avoir joui d'une grande prospérité ; mais en 1336 la guerre recommença : alternativement prise et reprise par les Français et les Anglais, Saint-Macaire changeait sans cesse de maîtres. On cite les siéges de 1374, de 1377, de 1420, de 1444, de 1451. Enfin, Talbot, ayant été tué à la bataille de Castillon, le sort de la Guienne fut définitivement fixé. Saint-Macaire souffrit aussi beaucoup pendant les guerres de religion : en 1577, le capitaine huguenot Favas s'en empara par une ruse de guerre ; à l'époque de la Fronde, elle fut ravagée par le duc d'Épernon.

L'église Saint-Sauveur est en partie du style roman, en partie du style gothique : c'est l'une des plus grandes de la Gironde. Fondée vers le commencement du XIIe s., elle fut continuée ou restaurée au siècle suivant et agrandie de trois travées. La façade se divise en deux étages, séparés par un cordon et surmontés d'un large fronton orné de crochets en feuilles frisées. Deux clochetons s'élèvent de chaque côté du fronton. La rose qui décore la partie supérieure de la façade paraît dater du XVe s. Dans la partie inférieure s'ouvre un portail orné de niches et de statues. Les sculptures du tympan représentent le Christ bénissant, et au-dessous les apôtres. « Les vantaux de la porte, renforcés de ferrures, sont remarquables, dit M. Léo Drouyn, au triple point de vue de leur beauté, de leur ancienneté et de leur rareté. » Contre le flanc N. de l'église, vers l'abside, s'élève un clocher hexagonal, composé de quatre étages, dont le premier sert de sacristie. La nef est plus basse que le sol : on y descend par une rampe intérieure de huit marches. L'abside et les extrémités du transsept forment des polygones composés de onze faces à l'extérieur comme à l'intérieur.

Les travées de la nef, au nombre de quatre, sont séparées par des faisceaux de colonnes à demi engagées sur des pilastres. Les bases de ces colonnes s'appuient sur des socles circulaires ; les chapiteaux offrent de belles sculptures.

Le sanctuaire et le milieu du transsept avaient été décorés, pendant le XIIIe ou le XIVe s., de belles peintures murales représentant des scènes de l'Apocalypse ou des légendes d'apôtres. Ces peintures ont été maladroitement restaurées en 1825.

L'église de Saint-Macaire dépendait autrefois d'un monastère dont il ne reste plus qu'un cloître, démoli en partie en 1842.

On remarque aussi à Saint-Macaire quelques anciennes maisons, parmi lesquelles nous citerons surtout une *maison* de la *rue des Bans*, et la *maison Messidan* (rue de Rendesse), construite au XIVe s. Cette dernière, défigurée par les locataires qui s'y sont succédé, renferme encore une salle souterraine, voûtée, divisée en deux parties par des piliers carrés de 2 mèt. 20 cent. de hauteur. On a trouvé, en creusant dans le sol, des mosaïques romaines, des fondations en briques, des médailles. Dans les environs on exploite d'importantes carrières.

[Correspond. pour (7 kil.) Verdelais, lieu de pèlerinage très-fréquenté. On arrive par une belle avenue à la chapelle de *Notre-Dame de Verdelais*,

située sur une colline couverte de riches vignobles et dominant la rive dr. de la Garonne. La façade de l'église, d'ordre ionique, est ornée de quatre statues et surmontée d'une balustrade en pierre, au milieu de laquelle s'élève une croix qu'enlace un serpent; au-dessus se dresse le clocher supportant une statue de la Vierge. Le sanctuaire est très-richement orné: on y voit des colonnes de marbre, des statues, de riches candélabres et deux beaux vases de Chine. Dans une niche encadrée de marbre blanc et rouge se trouve l'image que viennent adorer les pèlerins. La chapelle de Verdelais fut fondée au XIIe siècle, plusieurs fois détruite, puis rebâtie, rachetée en 1821 par l'archevêque de Bordeaux et érigée alors en paroisse. Pie IX, par un bref en date du 24 mai 1855, a décerné à la Vierge miraculeuse de Verdelais les honneurs de la couronne d'or, couronne que les souverains pontifes n'envoient qu'aux madones les plus célèbres de l'univers catholique.

Près de Verdelais se trouve le ham. d'*Aubiac*, formant avec lui une commune (676 hab.), où l'on voit une église romane, devenue aujourd'hui propriété particulière, qui occupe probablement l'emplacement d'une *villa* romaine, car on y a trouvé beaucoup de débris antiques.]

De Saint-Macaire à Sainte-Foy et à Bergerac, *V.* le tome III (2e section) de l'*Itinéraire général de la France.*

48 kil. *Saint-Pierre d'Aurillac*, b. de 1300 hab. — On entre dans une tranchée assez longue, puis on aperçoit, sur la rive dr. du fleuve, l'embouchure du canal Latéral de la Garonne, le village (1355 hab.) et le *château de Castets*. Ce château, de construction moderne, fut bâti sur l'emplacement d'une ancienne forteresse élevée en 1306 par Jehan de Goth, frère du pape Clément V, et démolie en 1719 par ordre du parlement de Bordeaux.

52 kil. *Caudrot*, c. de 1367 hab.

Au S. de ce village, sur la rive dr. de la Garonne, est situé le v. de *Saint-Martin de Sescas* (634 hab.), où les archéologues peuvent aller visiter une curieuse église romane très-bien conservée. Son plan est très-simple; il se compose d'une seule nef, terminée par une abside semi-circulaire plus étroite que la nef et un peu inclinée au S.; le clocher est un simple mur en pignon percé de trois arcades en plein cintre pour les cloches. Le portail est l'un des plus riches que l'art roman ait laissés sur les bords de la Garonne. Dans l'intérieur, on remarque des colonnettes décorées de chapiteaux sculptés représentant des luttes d'animaux et de personnages.

On continue de longer à g. des coteaux plantés de vignes, et en certains endroits boisés; puis on entre dans une tranchée longue d'un kil. environ, qui dérobe à la vue **Casseuil**, v. de 550 hab., l'antique *Cassinogilum*, situé au confluent du Drot et de la Garonne. Les souverains d'Aquitaine y possédaient un palais où séjourna Charlemagne et où naquit Louis le Débonnaire. — Au delà de Casseuil, le chemin de fer franchit le Drot sur un pont d'une seule arche de 28 mèt. d'ouverture.

56 kil. *Gironde*, v. de 1113 hab., où l'on voit d'épaisses murailles en ruines. Les habitants du pays prétendent que ce sont les restes d'un *château des quatre fils Aymon.* Plusieurs archéologues y voient les ruines de l'ancien palais de *Cassinogilum.*

[Correspond. pour (14 kil.) Sauveterre (*V.* le tome III de l'*Itinéraire général de la France*).]

On côtoie ensuite la Garonne, qui coule entre de belles prairies bordées de saules et de peupliers. Avant d'arriver à la Réole, on jouit d'une vue charmante sur son vieux château drapé de lierre, sa promenade de tilleuls, son église, son ancien cou-

vent, son joli pont suspendu. On passe au pied du château entre un mur de soutènement et le nouveau champ de foire, puis on traverse deux petits souterrains, et l'on s'arrête à la station construite à l'E. de

61 kil. **la Réole** (hôt. : Lafont, Réglade), ch.-l. d'arrond. du départ. de la Gironde, petite V. de 4133 hab., agréablement située sur un tertre isolé dont la Garonne baigne la base, et d'où l'on découvre de charmants paysages. Elle doit son nom à un ancien monastère (*V.* ci-dessous) où l'on introduisit la *règle* (*regula*) de saint Benoît.

La Réole a été autrefois fortifiée et entourée de trois enceintes successives dont la plus extérieure et la plus moderne date de 1324. Cette triple enceinte fait partie des monuments historiques. Comme toutes les villes fortes, la Réole fut plusieurs fois prise et le connétable de Nesle l'assiégea en 1295. Les Français s'en emparèrent en 1325 et la perdirent en 1345. Henri de Lancastre, comte de Derby, obligea la place à capituler après neuf semaines d'attaques incessantes. Trente ans plus tard, Duguesclin reprenait la Réole, qui subit encore trois siéges avant d'appartenir définitivement à la France (1450). En 1577, un capitaine huguenot s'en empara par escalade avec des échelles de 20 m. de hauteur. Livrée par un traître, elle fut reprise de nouveau par les protestants, puis reconquise par les catholiques. En 1639, sous le ministère de Richelieu, ses fortifications durent tomber comme celles de toutes les cités centrales.

L'*église Saint-Pierre*, classée parmi les monuments historiques, a une seule nef. Le simple aspect du monument indique que le chœur est antérieur au reste de l'église. Cette partie date évidemment du XIIIe s. La porte du nord appartient au style flamboyant du XVe s., ainsi que les voûtes de la nef, qui furent réparées à la fin du XVIIe s. En 1803, Saint-Pierre de la Réole a été dépouillée de ses ornements les plus précieux au profit de la cathédrale de Bordeaux. Le clocher vient d'en être reconstruit. — L'*église Saint-Michel*, élevée sur une église souterraine de la fin du XIIe s. ou du commencement du XIIIe, a été transformée en prison. — Le vieux *château fort*, construit par les Anglais en 1186, a été agrandi aux XIIIe et XIVe s. et démoli en partie en 1689. Une de ses quatre tours n'existe plus; deux autres sont ouvertes et ruinées; il n'en reste qu'une assez bien conservée pour montrer qu'elles étaient crénelées et composées d'un rez-de-chaussée surmonté de deux étages; elle est haute de 26 mèt. 20 cent. Chaque étage formait une grande salle octogonale au premier, hexagonale au second et voûtée en ogive. — La *synagogue* (rue Blandin), vieille maison du XIIe s., qui n'a jamais servi aux réunions des Juifs, mérite la visite des archéologues; elle renferme une magnifique cheminée parfaitement conservée. — On remarque aussi à la Réole l'ancien *hôtel de ville* et la maison appelée la *grande École*. — Sur l'emplacement de l'ancien monastère s'élèvent aujourd'hui de grands bâtiments sans intérêt qui renferment la sous-préfecture, la mairie, le tribunal et la gendarmerie. — Le *pont suspendu* en chaînes de fer forgé a été construit en 1835; il n'a qu'une seule travée d'une longueur de 165 mèt.

La Réole possède un collége et un hospice. Elle fait un commerce considérable de grains, de farines, d'eau-de-vie et de bestiaux. Elle a vu naître les frères Faucher, plus connus sous le nom des *Jumeaux de la Réole*, qui furent fusillés à Bordeaux, victimes de la réaction royaliste de 1815.

A 15 kil. au S. de la Réole, sur le bord d'un ruisseau qui traverse une région de landes et de bois, se trouve le village d'*Aillas-la-Ville*, autrefois chef-lieu de juridiction, aujourd'hui

simple commune de 1402 hab. Son église romane et son ancien château fort ont été classés parmi les monuments historiques.

Le village de *Pondaurat*, situé sur le ruisseau d'Aillas, à 10 kil. au N., possède aussi une église classée parmi les monuments historiques.

[De la Réole à Sainte-Foy. Correspondance pour Monségur, *V.* l'*Itinéraire général de la France*, tome III, 2e section.]

On laisse à g. *Montagoudin* (187 hab.), *Saint-André du Garn* (236 hab.), *Mongausy* (513 hab.) et *Saint-Albert*. Entre la Garonne et le chemin de fer se trouve *Bourdelles* (359 hab.).

67 kil. *La Mothe-Landeron*, v. de 1400 hab.; sa petite église offre quelques traces du style roman. — En face, sur la rive g. de la Garonne, au sommet d'un rocher élevé, se dresse la *tour de Meilhan*, reste du château du même nom, pris d'assaut par Charles VII en 1442. Au pied du château se trouve le v. de *Meilhan* (2169 hab.), ch.-l. de c. de Lot-et-Garonne.

Au sortir de la Mothe, on quitte le départ. de la Gironde pour entrer dans celui de Lot-et-Garonne.

72 kil. *Sainte-Bazeille*, b. de 3001 hab., situé sur la rive dr. de la Garonne, dans une contrée des plus fertiles. Au S. de Sainte-Bazeille se trouve le v. de *Coutures-sur-Garonne* (1294 hab.), où l'on a construit un pont suspendu.

79 kil. **Marmande** (hôt.: des Messageries, du Chemin de fer; libraires: Avit, Dubérort), ch.-l. d'arrond. du départ. de Lot-et-Garonne, V. de 8661 hab., agréablement située sur le bord de la Garonne et entourée d'une large esplanade qu'ombragent des ormeaux. Elle est propre et bien bâtie. Un beau pont la relie à la rive g. de la Garonne. Son port est commode et très-fréquenté. Sa situation à une égale distance d'Agen et de Bordeaux lui donne une grande importance commerciale; elle vend des blés, des vins, des fruits, des eaux-de-vie, des tabacs, du chanvre, des corderies; elle fabrique des chapeaux et des étoffes de laine.

Marmande existait au IIIe s., puisque les Goths l'occupèrent. Les Sarrasins la détruisirent au VIIIe s., mais Richard Cœur de lion la rebâtit et la fortifia vers le XIIe s. Pendant la guerre des Albigeois, elle souffrit beaucoup. Prise une première fois en 1214 par Simon de Montfort, elle s'insurgea et fut reprise de nouveau en 1219 par Amaury, qui la livra au pillage, au mépris d'une capitulation. En 1444, les Anglais assiégèrent vainement Marmande; trois ans après ils s'en emparèrent par la ruse, mais ils furent chassés presque aussitôt. En 1576, Henri de Navarre s'en rendit maître. En 1814, une garnison de 800 hommes y tint tête pendant un mois à toute une division anglaise.

L'*église* date du XIIIe s.: mais il ne reste que de faibles traces de la construction primitive. On les remarque à l'un des piliers, près de la chapelle Saint-Benoît, et aux piliers qui soutiennent l'arc triomphal. D'autres parties appartiennent au XVe s. Le sanctuaire, à la suite des désastres causés par la foudre en 1668 et 1672, fut reconstruit en grande partie avec son clocher. Presque tout le reste du monument est du XIVe siècle. Nous y signalerons surtout une magnifique rosace de plus de 7 mèt. de diamètre, et un retable, véritable chef-d'œuvre représentant un épisode de la vie de saint Benoît. Les autres édifices publics de Marmande sont l'*hospice*, le *collége*, la *bibliothèque*, fondée par M. de Martignac, etc.

Dans la plaine de Marmande et sur les collines environnantes s'élèvent de beaux châteaux, entre autres celui de M. de Marcellus, sur la rive dr. de la Garonne.

De Marmande à Mont-de-Marsan, R. 69; — aux bains de Cours, R. 69; — à Sainte-

Foy (correspond. jusqu'à Duras); à Bergerac (correspond. jusqu'à Eymet), V. l'*Itinéraire général de la France*, tome III, 2e section.

89 kil. *Fauguerolles*, v. de 748 hab., où l'on voit un petit château dominé par une charmante tourelle octogonale.

[Correspond. pour (5 kil.) le *Mas-d'Agenais*, chef-lieu de c. de 2153 hab., situé sur la rive g. de la Garonne (curieuse église romane).]

Après avoir laissé à g. la petite ville de *Gontaud* (1414 hab.), qui fut en partie brûlée par Biron en 1579 et où l'on remarque une curieuse église romane et quelques logis de la Renaissance, le chemin de fer traverse le ruisseau du Tolzac sur un pont d'une seule arche de 15 m. d'ouverture. A g. se montre le village de *Fauillet* (1163 hab.).

96 kil. **Tonneins** (hôt. d'Europe; libraires : Bareyre, Charlot), chef-l. de c., V. de 7947 hab., bien bâtie et agréablement située sur une terrasse de 25 à 30 mèt. d'élévation, qui domine la rive dr. de la Garonne et d'où l'on découvre une vue étendue. Fondée au VIIe s. par *Tonnantius Ferreolus*, elle devint au moyen âge le siége de deux baronnies. Convertie au protestantisme par Mélanchthon, elle fut détruite par le duc d'Elbeuf, sur l'ordre de Louis XIII, en 1622, alors qu'elle était au pouvoir du marquis de la Force, nommé par l'assemblée de la Rochelle général en chef des églises réformées de la rive dr. de la Garonne. Le roi avait interdit aux habitants de rebâtir leurs maisons à une distance moindre de 500 pas de la Garonne; mais les consuls élus par le corps de jurade, sur les décombres encore fumants, refusèrent d'obéir à cette défense, et la nouvelle ville s'éleva sur son ancien emplacement. Tonneins se compose de deux parties autrefois distinctes, maintenant réunies, entre lesquelles se trouve l'*esplanade*, magnifique promenade plantée sur une vaste terrasse, que termine du côté du fleuve une balustrade en pierre. Un pont suspendu met la ville en communication avec la rive g. de la Garonne. Elle ne possède aucun monument digne d'être visité. On peut mentionner : son *hôtel de ville*, sa *salle de spectacle*, son *temple protestant* et sa *manufacture de tabacs*, créée en 1721, supprimée pendant la Révolution et rétablie en 1811. Les produits de cette manufacture, notamment le tabac à fumer et les cigares de 5 c., dits *petits Tonneins*, sont très-estimés. Tonneins a vu naître Mme Cottin en 1773.

De Tonneins à Villeneuve-sur-Lot (V l'*Itinéraire de la France*, tome III).

104 kil. *Nicole*, v. de 497 hab., situé à la jonction du Lot et de la Garonne, et centre d'un grand commerce d'abricots dont l'Angleterre est le principal débouché. — En aval d'un pont en pierre de 7 arches, sur lequel passe la route de terre, on franchit le Lot sur un pont tubulaire de 161 mèt. de longueur, composé de trois travées, dont deux de 45 mèt. et une de 71 mèt.

108 kil. **Aiguillon**, V. de 3781 hab., agréablement située sur un mamelon, près du confluent du Lot et de la Garonne. C'est l'ancienne *Acillio;* elle était considérée au moyen âge comme une place imprenable. En 1346, lorsqu'elle était au pouvoir des Anglais, le duc de Normandie, fils de Philippe de Valois, vint en faire le siége, qu'il transforma bientôt en blocus : quelques auteurs prétendent que pendant le siége il se servit de canons. La défaite de son père à Crécy obligea le duc à rentrer en France, sans avoir réussi. Elle ne rentra sous l'autorité du roi de France qu'en 1370. Duguesclin s'étant présenté devant ses murs, elle se rendit. Elle possède un *château* inachevé que l'on voit s'élever au-dessus des maisons de la ville. Il a été bâti par le duc d'Aiguillon,

ministre de Louis XV, sur les débris de l'ancien château fort dont il reste encore quelques traces et d'anciennes fortifications. On remarque à g. du chemin de fer, au pied du château et sous le chevet de l'église Saint-Félix, un mur romain, dans l'épaisseur duquel se trouvent deux souterrains voûtés en plein cintre, longs de 17 mèt. environ, que l'on croit avoir servi de silos ou magasins militaires. — On a récemment construit à Aiguillon une belle *église* gothique à flèche très-élancée. — Des terrasses plantées d'arbres qui dominent la voie ferrée, on jouit d'une belle vue sur la plaine fertile de la Garonne; le fleuve coulait autrefois à la base même de la colline qui porte Aiguillon : il s'est déplacé vers l'ouest.

Les archéologues pourront visiter aux environs (2 kil.) deux anciennes constructions, la *Tourasse* et la *Peyrelongue*. La première est une tour ronde, revêtue de petites pierres carrées et formant une masse pleine. Elle est regardée comme un tombeau romain ou comme une borne indiquant les *fines* des Nitiobriges. A une petite distance se trouvent les vestiges d'un ancien camp. Le second monument est une tour haute de 10 mèt., composée de deux étages quadrilatères, couronnée par une petite chambre carrée et considérée comme un ancien fanal. On a trouvé près d'Aiguillon un très-grand nombre de monnaies romaines, actuellement déposées au musée d'Agen.

[Correspond. pour (18 kil.) Castelmoron (*V.* le tome III, 2e section, de l'*Itinéraire général de la France*).]

D'Aiguillon à Casteljaloux, R. 69.

Le chemin de fer décrit une grande courbe vers l'E.

116 kil. **Port-Sainte-Marie**, ch.-l. de c., V. aux rues étroites et pittoresques, peuplée de 2856 hab., et située au pied d'une colline, sur la rive dr. de la Garonne. Elle possède un port commode et sûr auquel elle a dû la première moitié de son nom. Elle fut prise et démantelée en 1228 par l'armée de Montfort, en 1345 par les Anglais, et en 1569 par les protestants. Son *église*, qui menaçait ruine, vient d'être restaurée et ornée de beaux vitraux, par M. Villiet de Bordeaux. Un *pont* suspendu, d'une seule travée de 180 mèt. de long., relie les deux rives de la Garonne.

De Port-Sainte-Marie à Condom, R. 66.

Au delà de Port-Sainte-Marie, on traverse le ruisseau de la Masse, dont la vallée est dominée à l'E. par le v. de *Clermont-Dessous* (1177 hab.). C'est une ancienne place qu'Amaury de Montfort assiégea vainement en 1221 et que les routiers prirent en 1457. Elle a conservé la plus grande partie de son ancienne enceinte et sa vieille église, qui semble avoir été jadis fortifiée.

122 kil. *Fourtic*, ham. de la commune de Clermont-Dessous.

127 kil. *Saint-Hilaire*, v. de 980 hab.

130 kil. *Colayrac*, ham. de *Saint-Cirq* (1743 hab.). — A 4 kil. au delà le chemin de fer traverse le ruisseau de Courberieu, puis passe sous le canal Latéral dont on voit de loin le beau pont; il croise ensuite la grande route et traverse la rue Saint-Côme. Après avoir laissé à dr. l'église de Saint-Caprais, il pénètre, à 464 mèt. 75 cent., dans la gare d'Agen, construite au N. E. de la ville.

136 kil. **Agen** (buffet; hôt. : du Petit-Saint-Jean, de France; — omnibus : 25 c. par personne et 25 c. par colis de la gare au bureau central; 30 c. par personne et par colis de la gare à domicile; libraires : Chairou, Allègre, Bertrand), *Aginum Nitiobrigum*, *Agenum*, ch.-l. du départ. du Lot-et-Garonne et le siége d'un évêché érigé vers 350. V. de 17 263 hab., agréablement située, sur la rive dr. de la Garonne, au pied d'une colline

couverte de vignes, d'arbres fruitiers, de villas, et nommée côte de l'Ermitage.

Agen était l'une des cités les plus antiques des Gaules: cent vingt ans avant notre ère, elle était le principal établissement des Nitiobriges. Sous la domination romaine, son histoire n'offre rien de remarquable. Les Franks, conduits par Clovis, s'en emparèrent en 507, après la bataille de Voulon; en 676, elle fut prise et pillée par Désidérius, duc de Toulouse, et bientôt après saccagée, puis brûlée par Mummolus. Les Normands détruisirent de nouveau la ville en 948; elle ne fut relevée que vers 960; un siècle plus tard, et de suzerain en suzerain, elle finit par tomber à Richard Cœur de lion, qui la donna à Raymond VI de Toulouse, comme dot de sa sœur Jeanne. Agen eut moins à souffrir que la plupart des autres villes du Midi de la guerre des Albigeois, et son orthodoxie lui valut, en 1249, l'insigne honneur de voir brûler en un seul jour, sur une de ses places, 80 victimes de l'inquisition.

Après la mort du comte Alphonse, Philippe le Hardi dut céder l'Agénois au roi d'Angleterre; mais, en dépit des traités et des conventions, cette province servit longtemps de champ de bataille aux Anglais et aux Français jusqu'en 1370, époque à laquelle Bertrand Duguesclin planta la bannière de France sur les murs d'Agen, d'où elle ne descendit plus.

Cette ville ressentit, comme tout le Midi, les commotions religieuses du XVIe siècle. Jérôme Vindocin, prédicateur protestant, fut brûlé vif sur le Gravier (*V.* ci-dessous), et 300 autres victimes le suivirent de près, au rapport de Scaliger, témoin oculaire. Le 13 avril 1562, un capitaine huguenot, nommé Truelle, s'empara d'Agen par surprise. Montluc le reprit bientôt; mais les protestants qui habitaient la ville s'étaient enfuis avec la garnison, et le terrible chef, entrant sans résistance, eut le chagrin de ne plus trouver dans Agen personne à égorger. En 1576, Henri de Navarre y entra à son tour; mais il marqua son passage par de telles débauches, que les Agénais ouvrirent leurs portes au maréchal de Biron, en 1578; ils ne se soumirent à la couronne qu'en 1594, après l'entrée d'Henri IV à Paris. La dernière prouesse des Agénais fut de repousser le prince de Condé pendant les troubles de la Fronde.

Agen a vu naître Scaliger, le comte de Lacépède et le poëte Jasmin, dont une enseigne indique la maison sur le cours Saint-Antoine.

La **cathédrale** d'Agen, consacrée à saint Caprais, fut fondée au XIe s., sur les ruines d'un ancien monument élevé par saint Dulcide. Continuée au XIIe et au XIIIe s., elle a été restaurée dans ces dernières années. L'abside du XIe s., partie la plus ancienne de l'édifice, est décorée de colonnes à chapiteaux variés, d'un travail très-délicat. Au-dessus des colonnes s'élèvent autant de gracieuses colonnettes, qui soutiennent une corniche légère. Le transsept, dans sa partie inférieure, aussi bien que les deux chapelles qui s'ouvrent dans les croisillons, parallèlement au chœur, appartient au XIIe s. Quatre piliers, d'une grandeur colossale et décorés avec magnificence, forment le centre de la croix. Les faces libres de ces piliers sont ornées de colonnes dont les chapiteaux sculptés représentent les épisodes de la légende de saint Caprais et une scène de l'histoire de Tobie. Au-dessous d'un pilier, on remarque un ancien et curieux monogramme du Christ. Au XIIIe s., on construisit les voûtes du transsept et le triforium qui règne au croisillon septentrional. Le XIVe s. commença la nef, qui ne fut achevée qu'au XVIe s. L'église, ainsi terminée, ne fut consacrée qu'en 1624; elle n'a été élevée au rang de cathédrale que dans les premières années du XIXe s., après la destruction de

l'ancienne cathédrale de Saint-Étienne. Les peintures murales du chœur, représentant des scènes de martyres et d'apothéoses, sont de M. Bézard. La cathédrale d'Agen est classée parmi les monuments historiques. La chapelle du cloître de l'ancien chapitre offre une charmante façade romane, décorée de sculptures polychromes. Elle renferme deux tombeaux chrétiens des premiers âges, dont l'un est orné d'une sculpture représentant Jonas rejeté par la baleine.

L'*église des Jacobins,* consacrée à Notre-Dame d'Agen, fut construite au XIIIe s. Elle se distingue par sa forme singulière; des colonnes médianes la divisent en deux parties. On n'y trouve aucun vestige du style roman; tout y est gothique. La décoration, nulle à l'extérieur, est très-simple à l'intérieur. Une restauration complète de ce curieux monument, où l'on doit encore signaler plusieurs belles peintures de la fin du XIIIe s., a été récemment entreprise sous la direction de MM. Just Lisch, de Paris, et Ad. Verdier, d'Agen.

La *chapelle Notre-Dame du Bourg*, plus connue sous le nom de chapelle du petit séminaire, bien que complétement séparée de cet établissement, est aussi du XIIIe s. Sa voûte élégante repose sur des nervures délicates qui s'appuient elles-mêmes sur des chapiteaux feuillagés, et retombent ensuite le long des murailles en faisceaux de colonnettes. — L'*église Saint-Hilaire* a été bâtie par les Cordeliers vers le milieu du XIVe s. On signale l'élégance et la légèreté de sa charpente. On termine maintenant sa belle façade, de style gothique. A côté s'élève le disgracieux clocher de l'église des Pénitents blancs, dont la base, construite en petit appareil romain, aurait appartenu, si l'on doit en croire certains antiquaires, à un ancien temple païen: la construction d'un boulevard doit le faire bientôt disparaître. — L'*hospice Saint-Jacques* possède une jolie chapelle, ornée de peintures murales, dues à l'habile pinceau de M. Bézard: l'autel, en marbre blanc, est richement sculpté. C'est dans l'hospice Saint-Jacques que se trouve maintenant la pierre tombale qui recouvrait autrefois, dans l'église Saint-Étienne, les restes de Mascaron, évêque d'Agen.

La *préfecture* d'Agen est l'ancien palais épiscopal, commencé en 1775. On y conserve des portraits de Mme de Pompadour et de Mme Dubarry, par Boucher; de la marquise de Nesle, de Louis XV enfant, et de plusieurs grandes dames du XVIIIe s. Toutes ces toiles proviennent du château d'Aiguillon. — Le *théâtre* a été construit avec les débris de la cathédrale de Saint-Étienne. — Le *beffroi*, autrefois classé parmi les monuments historiques, a été détruit. — La *maison de Montluc* est devenue en partie l'hôtel de ville. Il n'en reste que le pignon voisin de la porte principale de l'hôtel de ville, et quelques autres débris. — Le nouveau *palais de justice*, situé près de la préfecture, renferme les prisons. — La *bibliothèque* (ouverte tous les jours non fériés, de midi à 4 h.) se compose de 18000 vol. — Le *musée départemental* possède des débris de mosaïques, de tombeaux, etc., et une collection complète de terrains et fossiles du départ., colligés et classés par M. Bartayres, secrétaire perpétuel.

Les principales *promenades* d'Agen sont la *Plate-forme*, belle allée bordée de constructions nouvelles, et le *Gravier*, vaste place située sur le bord du fleuve et séparée en deux parties égales par la route de Tarbes; elle était plantée d'ormes qui avaient atteint une grosseur extraordinaire: mais ils dépérissent, et on est obligé de les arracher successivement. On aperçoit, de cette promenade, les ponts de la Garonne: le pont de la route de terre, de 11 arches en pierre; une élégante et gracieuse passerelle suspendue, d'une seule travée de 170 mèt.; et le pont du canal Latéral, pont en pierre, formé de 23 arches, dont 7

donnent passage au fleuve et dont les autres s'ouvrent sur une prairie souvent inondée. C'est sur la promenade du Gravier que se tiennent, au mois de juin, la foire d'Agen, une des plus importantes du midi de la France, et, tous les mois, une foire de bestiaux, récemment établie, mais déjà fort importante aussi. — De nouveaux boulevards unissent Agen avec la station du chemin de fer et le faubourg industriel du *Pin*.

On peut monter en 15 min. aux *coteaux de l'Ermitage*, qui dominent Agen et offrent une belle vue sur la ville et la vallée de la Garonne. Ils doivent leur nom à un *ermitage* creusé dans le roc et près duquel s'est établi un monastère de Carmes déchaussés. On y voit deux chapelles creusées dans le roc, l'une intérieure, c'est-à-dire réservée aux Carmes; l'autre extérieure et ouverte aux fidèles. Sur la terrasse qui s'étend devant le monastère s'élève une élégante église ogivale de construction récente.

Dans le vallon voisin de *Vérone*, on montre aux étrangers la *maison* et la *fontaine de Scaliger*, malheureusement défigurées par une restauration du plus mauvais goût. Jules-César Scaliger, né en Italie, suivit en France Antoine de la Rovère, évêque d'Agen, et se fixa près de lui comme médecin. C'est à Agen que naquit son fils Joseph Scaliger (1540). On voit aussi dans la *garenne* un fauteuil taillé grossièrement dans un bloc de pierre, et qui, d'après la tradition, servait de siége à l'illustre philologue lors de ses promenades au bois.

La préparation des pruneaux constitue à Agen une véritable industrie; on en expédie sur tous les points de la France, et notamment à Bordeaux, où des navires les attendent pour les disséminer dans toute l'Europe et en Amérique. Telle est l'importance de ce commerce que l'arrondissement de Villeneuve vend chaque année pour 3 millions de pruneaux.

D'Agen à Tarbes, R. 64; — à Aire, R. 65; — à Mont-de-Marsan, R. 67; — à Périgueux, à Cahors, à Bergerac (*V.* le tome III, 2e section, de l'*Itinéraire de la France*).

En quittant Agen, le chemin de fer traverse sur un pont de 3 arches le ruisseau de la Masse et se rapproche de la Garonne, qui décrit une forte courbe pour aller recevoir au S. les eaux que lui apporte le Gers. — On remarque à g. le *château* en partie moderne de *Saint-Marcel*, entouré d'un joli parc; puis on traverse le Mondot et la Seune. Au delà se trouve le *château de Lafox*, qui contient encore le tombeau gothique très-mutilé des ducs de Durfort.

145 kil. *Sauveterre*, v. de 620 hab., situé sur la rive g. de la Garonne et relié à la rive dr. par un pont suspendu.

150 kil. *Saint-Nicolas*, v. de 454 hab., situé sur la rive g. de la Garonne, et relié également à la rive dr. par un pont suspendu. — On quitte le départ. de Lot-et-Garonne pour entrer dans celui de Tarn-et-Garonne. On aperçoit à g. *Clermont-Dessus* (750 hab.), situé à l'extrémité d'un promontoire.

156 kil. *La Magistère*, b. de 1880 hab., qui possédait autrefois sur la Garonne un port plus animé qu'aujourd'hui. — Au delà on traverse le ruisseau de Barguelonne sur un pont de 10 mèt., et l'on franchit ensuite le canal Latéral sur un pont biais de 15 mèt.

162 kil. **Valence-d'Agen**, ch.-l. de c. de 3539 hab., situé à dr. du chemin de fer. On y voit la *maison de la foi*, où siégèrent les inquisiteurs pendant les guerres de religion et où ils rendirent des sentences de mort contre 43 individus accusés d'hérésie, qui furent brûlés vifs. — Ses fabriques pour l'apprêt des plumes à écrire ont été longtemps renommées; l'invention des plumes de fer leur a causé un grave préjudice, sans les ruiner ce-

pendant. — Ses tanneries jouissent d'une réputation méritée. — A g. du promontoire, on aperçoit les vastes constructions massives d'un ancien château.

De Valence-d'Agen à Cahors (*V.* le tome III, 2e section, de l'*Itinéraire de la France*).

[Au S. de Valence-d'Agen, sur une hauteur qui domine la rive g. de la Garonne, s'élève la ville d'*Auvillars*, chef-lieu de c. peuplé de 1863 hab. C'est une localité très-commerçante et qui possède plusieurs faïenceries. Non loin du port on remarque une petite chapelle, au charmant portail, bâtie au XIVe siècle par Bertrand de Goth (le pape Clément V).]

---

169 kil. *Malauze*, b. de 1120 hab., situé à g., à l'entrée d'un petit vallon. On y a découvert des antiquités romaines. — Le chemin de fer se rapproche ensuite du fleuve, que l'on voit serpenter à dr. entre deux rives d'une extrême fertilité. A 3 kil. en deçà de Moissac, on passe sous la travée d'un magnifique pont suspendu, l'un des plus élégants de France. Il se compose de 3 longues travées jetées sur le fleuve, d'une travée plus courte franchissant le canal, et d'un viaduc construit au-dessus du chemin de fer. Sur la rive g., il se continue par un long remblai. Ce beau pont fait communiquer la rive dr. de la Garonne avec *Saint-Nicolas de la Grave*, chef-lieu de canton, de 2984 hab. Les melons de cette localité sont très-renommés.

178 kil. **Moissac** (hôt. du Nord; libraire : Gerbaud), V. de 10445 hab., située au pied de coteaux fertiles, sur le canal Latéral et sur la rive dr. du Tarn. — Elle doit son origine à l'abbaye qui l'a rendue célèbre. Elle fut prise en 1188 par Richard Cœur de lion, en 1212 par Simon de Montfort. Pendant les guerres de religion, elle resta fidèlement attachée au parti catholique. La Révolution en fit un chef-lieu de district; elle est maintenant ch.-l. d'arrond. du départ. de Tarn-et-Garonne.

La fameuse abbaye de Moissac, autour de laquelle se groupèrent les premières maisons de la ville, passe pour avoir été fondée par Clovis; mais on doit en attribuer la fondation à saint Amand, l'ami particulier de Dagobert (entre 630 et 640). Dévastée par les Sarrasins, elle ne recouvra son ancienne splendeur qu'à l'époque où Louis, fils de Charlemagne, fut devenu roi d'Aquitaine. En 1053, elle fut rattachée à la congrégation de Cluny. Après avoir subi encore de nombreuses vicissitudes qui augmentèrent ou diminuèrent tour à tour sa prospérité, l'antique abbaye fut sécularisée par le pape Paul V en 1618, et un chapitre de chanoines augustins y remplaça les moines de Cluny; ce chapitre fut supprimé à la révolution française.

L'**église** de Moissac, consacrée à saint Pierre, a été construite vers le milieu du XVe siècle, sur l'emplacement de la grande église bâtie en 1063 par l'abbé Durand de Bredon, et détruite on ne sait à quelle époque. Elle se compose d'une seule nef, récemment peinte, que termine à l'E. une abside pentagonale. Elle n'offrirait aucun intérêt archéologique, s'il ne restait encore de l'ancienne basilique, outre un narthex et une lourde tour carrée qui semblent avoir appartenu à un château fort, un portail qui excite à juste titre l'admiration de tous les connaisseurs. Ce portail, construit au XIIe s., et ouvert sur le flanc méridional du narthex, est un véritable musée de sculpture romane. « Il se présente, dit M. Marion, avec des proportions fort modestes; il se compose uniquement d'un porche très-profond, dont la partie antérieure s'avance en forte saillie sur le reste de l'église. La grande arcade d'ouverture est de forme ogivale, mais si obtuse, si peu

sentie, qu'au premier coup d'œil on la croirait cintrée; elle repose sur quatre grandes colonnes dont les chapiteaux, très-délicatement fouillés, sont ornés de griffons enroulés dans des arabesques. Les parois latérales du porche sont couvertes, dans toute leur étendue, et du sol jusqu'à la voûte, par une triple rangée de sculptures du plus haut intérêt, dont la disposition architecturale forme deux ordonnances superposées. L'ordonnance inférieure, appuyée sur un soubassement peu élevé, consiste, de chaque côté, en une application de deux arcades cintrées que supportent d'élégantes colonnettes à chapiteaux historiés, et dont le centre est occupé par des statues de dimensions un peu moins grandes que nature. L'ordonnance supérieure, plus riche que la première, se compose de deux séries superposées de bas-reliefs, formant, entre le sommet des arcades inférieures et la naissance de la voûte dont ils ne sont séparés que par une étroite corniche, comme une double frise qui s'étend sans interruption dans toute la longueur du porche. » Du côté dr. du porche les sculptures représentent les Vertus cardinales; ce sont des statues de marbre blanc très-mutilées, l'une d'elles est même complétement détruite. Les bas-reliefs du même côté figurent des scènes de l'enfance de Jésus-Christ. Du côté g. du porche, on voit deux péchés capitaux, l'Avarice et la Luxure : cette dernière est exécutée avec des détails symboliques d'une énergie brutale et d'un *réalisme* un peu repoussant; les bas reliefs du même côté représentent la mort de l'avare, le mauvais riche, Lazare reçu dans le sein d'Abraham, la damnation des pécheurs (très-dégradé).

Les deux vantaux de la porte sont séparés par un large trumeau carré, couvert de sculptures du plus beau caractère et d'une grande perfection d'exécution. Sur la face antérieure de ce trumeau sont sculptés, en très-grand relief, trois couples superposés de lionnes énormes dans l'attitude du combat. Deux statues de prophètes occupent les faces latérales du trumeau et font face à deux statues de saint Pierre (à g.) et de saint Paul (à dr.), sculptées sur les pieds-droits polylobés qui supportent le linteau. Deux chapiteaux historiés de très-grande dimension et d'un beau travail couronnent ces pieds-droits. Le linteau, également en marbre, mais peu orné, sert de bordure inférieure à un énorme tympan dont les dimensions ne sont nullement en rapport avec celles de la porte qu'il surmonte. Les sculptures qui représentent Jésus-Christ dans la gloire, entouré des Évangélistes, des vieillards de l'Apocalypse et des anges, sont peu remarquables : elles sont probablement plus anciennes que celles du porche. Dans la profondeur de l'arcade sont disposées en retraite trois rangées de voussures, couvertes d'arabesques et séparées par des cordons de pierre dont la décoration consiste en longues files de rats et de grenouilles se tenant par la patte.

L'orgue, richement sculpté, est un cadeau de Mazarin.

Le *cloître*, dans lequel on pénètre par une porte qui s'ouvre à g. du chœur, est un des plus remarquables monuments de ce genre qui soient en France; il a été bâti de 1100 à 1108.

Les arcades sont étroites et de forme ogivale, très-nettement accusée. Elles reposent sur de belles colonnettes, alternativement simples et géminées, dont les chapiteaux sculptés offrent chacun un épisode biblique ou légendaire; chaque scène est expliquée par une inscription gravée sur le tailloir, en lettres capitales et onciales. La plupart de ces sculptures n'ont aucune valeur. Aux piliers des angles sont adossées les statues de onze apôtres et celle de l'abbé Durand, qui fit la dédicace de l'église en 1063.

Au delà de ce cloître s'étendent encore quelques bâtiments, derniers

restes des anciennes dépendances de l'abbaye. On voit également près du séminaire voisin quelques débris des fortifications élevées au XIIIe s. par Bertrand de Montagu.

Des coteaux couverts de vignes qui dominent le chemin de fer, on découvre une très-belle vue. La rive dr. du Tarn peut être aussi le but d'une intéressante promenade.

Moissac est une ville très-commerçante, elle vend chaque année d'énormes quantités de grains et de farines; ses minoteries occupent un grand nombre d'ouvriers.

Au sortir de Moissac, on entre dans un tunnel long de 85 mèt. On passe ensuite sous un pont biais de 20 mèt. 50 cent., et l'on franchit plus loin le pont de tôle construit par M. de Bauge, sur les plans de M. Flachat. Il a 308 mèt. de long; il se compose de cinq travées dont trois de 70 mèt. d'ouverture et deux de 43 mèt. Les parois s'élèvent à une hauteur de 5 mèt. 50 cent.; 2 millions de kil. de fer ont été employés à sa construction. Avant d'entrer dans ce tube étroit, on a pu apercevoir à dr. le beau pont de pierre sur lequel le canal traverse le Tarn.

187 kil. **Castelsarrasin**, chef-l. d'arrond., V. de 6838 hab., située entre le canal Latéral et la Garonne, est bien bâtie et entourée de promenades qui ont remplacé les anciens remparts, démolis au XIIIe s., pendant la guerre des Albigeois. En 1595, le parlement de Toulouse chercha un refuge dans cette ville contre les fureurs de la Ligue, et Henri IV y envoya le parlement de Béziers.

L'*église Saint-Sauveur*, construite en briques, vers le commencement du XIIe s., appartient à l'ère de transition de l'architecture romane à l'architecture ogivale. Le portail principal, du côté de l'E., est depuis longtemps muré. Une tour à deux étages, percée de nombreuses fenêtres à plein cintre, la surmonte. Cette tour, terminée par une plate-forme crénelée, est flanquée d'une tourelle un peu plus élevée, qui se termine par une petite flèche. Le portail latéral du N., le seul ouvert aujourd'hui, est précédé d'un porche assez spacieux, dont la construction paraît être postérieure à celle du reste de l'édifice. Les deux baies de la porte sont séparées par un pilier dont les sculptures, ainsi que celles du tympan, ont été mutilées pendant la Révolution ou cachées depuis en grande partie sous une couche épaisse de plâtre. Une statue de la Vierge portant l'enfant Jésus occupe une niche au-dessus du pilier.

A l'intérieur, l'édifice présente la forme d'une croix latine. La nef est séparée des collatéraux par des piliers composés chacun de douze pilastres et de quatre colonnes engagées, dont les chapiteaux rappellent le style corinthien. La voûte de la nef accuse à peine la forme ogivale: celles des bas côtés sont à plein cintre. D'épais massifs de maçonnerie ont été construits au bas de la nef, à une époque relativement récente, pour supporter un jubé d'orgues appuyé contre le portail condamné, et pour soutenir la base de la tour dont l'intérieur forme coupole sur cette partie de l'édifice. Les deux piliers qui précèdent le chœur ont été coupés par le bas et semblent suspendus à la voûte. Le chœur était primitivement carré; il se termine maintenant par une abside demi-circulaire, éclairée par cinq fenêtres ogivales. Il renferme un autel en marbres de diverses couleurs, un beau retable avec des anges adorateurs, des stalles richement sculptées et provenant de l'ancienne abbaye de Belleperche, et des peintures parmi lesquelles on remarque une copie de la *Cène* de Léonard de Vinci. Les transsepts de l'église se terminent carrément, et sont surmontés extérieurement d'un fronton percé d'une rose. Les bas côtés se continuent au delà des transsepts jusqu'à l'inflexion

de l'abside. On y trouve huit chapelles qui datent seulement du XIVe ou du XVe s. La chapelle de la Vierge, à dr. du chœur, et celle de Saint-Alpinien, à g., ont été ornées de vitraux par M. Bordieu, de Toulouse.

Castelsarrasin possède des fabriques de serges et de toiles, des tanneries, des teintureries; elle fait aussi un commerce assez important de grains, d'huile et de safran.

Le chemin de fer s'éloigne du canal Latéral et de la Garonne pour se diriger à l'E.

195 kil. *Lavilledieu*, v. de 876 hab. Il doit son nom et son origine à une maison de Templiers qui devint plus tard une commanderie de l'ordre de Malte. — On laisse à dr. le petit château et le v. de *Montbeton* (647 hab.), puis on rejoint à g. le chemin de fer de Montauban à Rodez avant d'entrer dans la gare de

206 kil. **Montauban** (hôt. : de l'Europe, de France; libraires: Deloncle, Gasc, Laforgue), V. de 27 054 hab., située sur une terrasse élevée, entre la rive dr. du Tarn et le ruisseau le Tescou, près du confluent de ces deux cours d'eau. La ville proprement dite est coupée par le profond ravin du Griffon. Le faubourg de Ville-Bourbon, à l'extrémité duquel se trouve la gare, sur la rive g. du Tarn communique avec la ville proprement dite par un beau *pont* de pierres et de briques, très-élevé au-dessus du niveau du Tarn et construit de 1303 à 1316, aux frais de la ville, par les deux architectes Estèves de Ferrières et Matthieu de Verdun. Ce pont, qui est peut-être la construction de ce genre la plus remarquable du moyen âge, se compose de sept grandes arches ogivales dont les piles sont percées de petites arcades également en ogive. Une porte en forme d'arc de triomphe et garnie d'une horloge se dresse à l'extrémité occidentale du pont, d'où l'on découvre de charmants points de vue.

Pendant la période romaine, Montauban (*Mons albanus*) était une simple station postale établie sur les *fines* des Tolosates et des Cadurques, habitants du territoire qui est devenu le Quercy. Dès le VIIIe s., un monastère s'élevait à *Montauriol* (*Mons aureolus*), là où se trouve aujourd'hui le faubourg du Moustier ; ce monastère devint riche et puissant, et au XIIe s. il comptait de nombreux vassaux. En 1144, le comte de Toulouse, Alphonse, permit la construction d'une ville fortifiée sur le plateau de Montauban; quiconque s'y établissait devenait par ce seul fait homme libre. Il n'en fallut pas davantage pour faire accourir tous les serfs du voisinage. Les moines du couvent de Montauriol ou Saint-Théodard, privés de leurs vassaux, se plaignirent au pape Eugène III, qui menaça Alphonse d'excommunication et força, après la mort de celui-ci, Raymond V à transiger. Montauban, toujours en lutte avec ses moines, adopta avec enthousiasme les idées manichéennes; elle repoussa deux fois le comte de Montfort; mais, en 1215, elle tomba au pouvoir des hommes du Nord, et après une vaine tentative de révolte, elle fut mise à sac et incendiée en 1217. Les comtes de Toulouse en reprirent possession en 1220. Plus tard, le tribunal de l'Inquisition vint fonctionner à Montauban, où se passèrent des scènes effroyables.

En 1360, le traité de Brétigny livra le Quercy au roi d'Angleterre, et le Prince Noir fit son entrée à Montauban en 1364. Bientôt après, les Anglais en furent chassés; ils réussirent à s'emparer de la ville par surprise en 1414; les habitants s'enfuirent d'abord; mais, revenus de leur panique, ils attaquèrent les envahisseurs et affranchirent pour toujours leur ville du joug de l'étranger. A dater de cette époque, Montauban jouit d'une paix profonde jusqu'à la Réforme. Vers 1560, les idées protes-

tantes y firent de tels progrès que les prédicateurs calvinistes furent pour ainsi dire les maîtres de la ville. A la fin de 1561, les consuls, devenus tous calvinistes, chassèrent les moines et les nonnes et s'emparèrent des couvents et des églises. Dès lors, l'histoire de Montauban n'est plus qu'une série de siéges et de combats. Dans le cours de la seule année 1562, elle fut assaillie quatre fois et réduisit quatre fois les assaillants à lever le siége. La paix d'Amboise mit pour un temps fin à cette lutte ; mais, en 1567, les catholiques furent chassés de nouveau, et, en 1570, Montauban devint l'une des quatre places de sûreté accordées aux calvinistes par le traité de Saint-Germain. Ce fut à l'abri de ses murailles que se réunirent, en 1578, 1579 et 1584, les députés de toutes les églises réformées de France. L'administration municipale y avait pris une grande extension : c'était une sorte de gouvernement républicain, semblable à beaucoup d'égards à celui de Genève. L'édit de 1617, qui rétablissait dans le Béarn le culte catholique aboli soixante ans auparavant par Jeanne d'Albret, mit en feu tout le Midi ; en 1620, le roi devenant de plus en plus sévère pour les réformés, la résistance armée fut résolue. Le duc de Rohan, élu généralissime des calvinistes, vint à Montauban le 18 juin 1621 pour y organiser la défense. Sous la direction du premier consul Dupuy, des fortifications furent élevées en 15 jours, grâce au concours de tous, riches, pauvres, femmes et hommes. L'armée royale, forte de 20 000 hommes et commandée par Louis XIII en personne, inspiré par le connétable de Luynes, parut devant Montauban le 17 août. Toutes les approches de la ville furent disputées pied à pied. Le 3 septembre, à minuit, le duc de Mayenne tenta un assaut qui fut repoussé après un effroyable carnage. Du côté des assiégés, des femmes, en grand nombre, prirent part au combat, ainsi qu'à toutes les affaires qui eurent lieu plus tard. Le 16 septembre, le duc de Mayenne reçut une balle dans l'œil et tomba roide mort. Enfin le connétable résolut un assaut général livré le 17 octobre; il fut désastreux pour l'armée royale, et Louis XIII se décida quelques jours après à la retraite. Le siége avait duré 86 jours.

Lorsque Richelieu fut devenu premier ministre et que la Rochelle eut succombé, les calvinistes comprirent qu'ils ne pouvaient prolonger la lutte. Montauban demanda la paix, et Richelieu y fit son entrée en 1629, après avoir fait démolir les fortifications. Cette ville fut, la même année, ravagée par la peste, et plus de 6000 personnes succombèrent. Le clergé catholique rentra; puis Louis XIV fit exiler les principaux ministres, envoyer aux galères les protestants les plus zélés et révoqua l'édit de Nantes. En 1790, une guerre civile de peu de jours y éclata et coûta la vie à plusieurs habitants. Des désordres, excités par la réaction royaliste, y ensanglantèrent de nouveau les rues en l'an v de la République.

Montauban est maintenant le chef-lieu du départ. de Tarn-et-Garonne, le siége d'un évêché, de tribunaux de première instance et de commerce. Elle possède une Faculté de théologie protestante, deux séminaires diocésains, un collége communal, une chambre d'agriculture, une Société des sciences, agriculture et belles-lettres, et une Société d'horticulture.

Montauban a vu naître Lefranc de Pompignan et M. Ingres.

La *cathédrale* actuelle ne fut achevée qu'en 1739; aussi n'offre-t-elle aucun intérêt au point de vue de l'art. Elle a la forme d'une croix grecque, de 87 mèt. de longueur sur 38 de largeur. 20 piliers en pierre de taille, ornés de pilastres doriques, et mesurant 14 mèt. de hauteur, supportent une voûte en stuc de 25 mèt. d'élévation; 16 grandes arcades, surmontées de vitraux, unissent la nef aux

bas côtés, bordés de chapelles. L'autel est placé sous la coupole. Il faut visiter dans la sacristie un des plus beaux tableaux de M. Ingres, le *Vœu de Louis XIII*, exécuté par le grand artiste en 1824 pour sa ville natale.

L'*église Saint-Jacques*, nef ogivale peu intéressante, est dominée par une curieuse tour en briques qui date du XIIe ou du XIIIe s. — La *chapelle* du faubourg de Sapiac renferme aussi un tableau de M. Ingres, né dans une des maisons de ce faubourg; ce tableau représente sainte Germaine de Pibrac.

Les autres monuments publics de Montauban sont: la *préfecture*, l'*évêché*, le *beffroi* ou *tour de Lautié*, la *bourse*, le *tribunal de commerce*, la *caserne de gendarmerie*. — Des travaux importants sont actuellement en voie d'exécution à Montauban pour la construction de fontaines publiques, d'un abattoir, d'une halle, d'une caserne, et pour la transformation du collége communal en lycée impérial. Ces travaux sont évalués à 1 200 000 fr., y compris la restauration de l'*hôtel de ville*, grande construction de diverses époques qui s'élève à l'extrémité orientale du pont.

L'hôtel de ville contient un *musée*, fondé en 1843 par un legs de M. le baron de Mortarieu, et augmenté depuis par des dons du gouvernement. Ce musée se compose actuellement d'une centaine de tableaux, dont la plupart sont des copies. Parmi les originaux ou prétendus tels, nous signalerons: la Peinture, par *Mignard;* ce tableau faisait autrefois partie des plafonds des petites galeries de Versailles: — un Portrait attribué à *Rembrandt;* — un Paysage de *Boucher;* — l'esquisse originale de la Descente de croix qui est au Louvre, par *Jouvenet;* — les Vestales de *Jacques de Wyck*, bas-relief; — la Musique, par *Valentin;* — Mme de Montespan, par *Mignard;* — le Siége d'une ville d'Italie et la Marche d'une armée, par *Verdussein;* — un beau Paysage de Corse, par *Fontenay*. — Deux salles ont été réservées à une collection particulière de 50 tableaux envoyés à Montauban, en 1851, par M. Ingres, qui a promis sa collection entière d'objets d'art à sa ville natale. Nous y signalerons: l'Entrée du cloître des capucins à Rome, par *Granet;* — un Paysage, par *Guaspre Poussin;* — une Descente de croix, dessin du père de M. Ingres; — une réduction d'Angélique et Royer, par M. *Ingres;* un torse, étude par M. *Ingres;* — une Ève (copie d'un tableau du Vatican) d'après Raphaël, par M. *Ingres* (1809).

Montauban possède aussi un *musée d'histoire naturelle* qui date seulement de 1852 (au 2e étage de la Bourse; ouvert le dimanche et le jeudi, de 2 h. à 5 h.), une *bibliothèque* de 15 000 vol. (ouverte les mardi, jeudi, samedi et dimanche, de 9 h. à midi et de 2 h. à 5 h.) et des *Archives*, conservées à l'hôtel de ville.

La *place Royale*, bâtie en 1702, est une place carrée, bordée de portiques ou d'arcades doubles, et ornée de portes à chacun de ses angles.

Les promenades sont belles: les *allées des Carmes*, situées au-dessus de la rive dr. du Tescou, offrent de charmants points de vue sur les vallées du Tescou et du Tarn. Des terrasses qui reposent sur les anciennes fortifications, on découvre au delà de la plaine, quand le temps est clair, une partie de la chaîne des Pyrénées. Au-dessous de la promenade des Carmes, sur les deux bords du Tescou, que réunit un pont gracieux, s'étend le jardin d'*horticulture* et d'*acclimatation*, dessiné avec goût par M. Lebreton. A l'angle S. O. du jardin, près du faubourg de Sapiac, est bâtie la maison qui sert aux expositions de fleurs et de fruits. Les autres promenades sont le *quai*, qui conduit au cours, et le *cours* lui-même, situé à l'O. de la ville, sur la rive dr. du Tarn.

Montauban est aujourd'hui une ville très-déchue de son ancienne

prospérité : en dépit de ses trois voies de fer, elle voit de jour en jour la vie industrielle s'éteindre dans ses murs, et l'activité commerciale se retirer d'elle. C'est l'une des cités les moins vivantes de la France. Elle fait un commerce considérable de farines et de pain ; ses plus importantes manufactures sont des fabriques d'étoffes communes, des filatures de laine et de soie, des tanneries, des teintureries, des faïenceries et poteries, des fabriques de plumes à écrire, etc.

De Montauban à Cahors, à Brives, à Figeac, par Cajarc, à Albi, à Castres (*V.* l'*Itinéraire de la France*, tome III, 2e section); — à Auch, R. 75.

En quittant la gare de Montauban, le chemin de fer franchit le canal de décharge sur un pont de 6 mèt. Il s'éloigne du Tarn, pour se rapprocher du canal Latéral et de la Garonne, en prenant la direction du S. E. Au-dessus des petits coteaux qui bordent la vallée à des distances variables, on peut, quand le temps est clair, commencer à apercevoir les Pyrénées. On passe au milieu de la forêt de Montech (R. 75), en deçà de

218 kil. *Montbartier*, v. de 633 hab.,

225 kil. *Dieupentale*, v. de 458 hab.

De Dieupentale à Auch, R. 75; — à Beaumont de Lomagne, R. 76.

A 2 kil. de Dieupentale, on aperçoit, à g., *Canals*, v. de 484 hab.

230 kil. **Grisolles**, ch.-l. de c., V. de 2116 hab., située entre le canal Latéral et la Garonne, fut jadis fortifiée. Les habitants n'ayant pas embrassé le parti de la Ligue, le ligueur Joyeuse en fit le siége, l'emporta d'assaut et fit pendre sur la brèche le capitaine Fénelon, un des aïeux de l'archevêque de Cambrai. — L'*église* a été classée parmi les monuments historiques. Son portail, du XIIIe s., est vraiment remarquable. Il se compose de dix arcs en brique et d'un arc extérieur en pierre, servant à l'encadrement, et orné d'une bande zodiacale de diverses sculptures. Huit colonnes en marbre blanc des Pyrénées supportent des chapiteaux sur lesquels ont été sculptés divers sujets de l'Écriture sainte. Le plus curieux représente la pesée des âmes.

[Correspond. pour (11 kil.) *Fronton*, ch.-l. de c. de la Haute-Garonne, peuplé de 2196 hab., situé sur une route de voitures qui rejoint celle de Montauban à Toulouse. C'est un bourg bien bâti et entouré de charmantes promenades.]

A 2 kil. de Grisolles, on aperçoit à g. le v. de *Pompignan-le-Franc* (652 hab.), dont le *château*, construit avec une certaine magnificence sur une terrasse, a vu mourir J. J. Lefranc, marquis de Pompignan, en 1784. — On quitte le départ. de Tarn-et-Garonne pour entrer dans celui de la Haute-Garonne, avant le v. de *Saint-Rustice* (286 hab.), qu'on laisse à g.

235 kil. *Castelnau-d'Estretefonds*, v. de 1710 hab., situé à 1 kil. de la station, au pied d'une colline sur laquelle on remarque un château qui paraît dater du siècle dernier. — Sur l'autre rive de la Garonne se montre le bourg de Grenade-sur-Garonne (R. 76).

Les coteaux s'éloignent; on voit s'ouvrir sur la g. la vallée du Giron, et bientôt on traverse sur un pont de pierre de 3 arches le Lhers, qui vient de recevoir cette rivière.

241 kil. *Saint-Jory*, v. de 1125 hab., qui s'occupe de la culture des jardins maraîchers.

250 kil. *Lacourtensourt*, station qui dessert le v. de *Lespinasse* (271 hab.). — On laisse à g. *Saint-Alban* (260 hab.), à dr. le petit château de *la Tournelle* et *Fenouillet* (820 hab.), puis à g. *Croix-Bénite* et *Camville*. On croise sur un pont de 13 mèt. 40 la route de Lyon, et on ne tarde pas à s'arrêter dans la belle gare de Toulouse, située à 144 mèt. d'altitude.

257 kil. Toulouse (R. 108).

ROUTE 3.

DE BORDEAUX A BAYONNE.

198 kil. — Chemin de fer. 2 convois par jour. Trajet en 5 h. 45 min. par les trains omnibus, et en 7 h. par les trains mixtes. — 1re cl. 22 fr. 20 c.; 2e cl. 16 fr. 65 c.; 3e cl. 12 fr. 20 c.

La gare des chemins de fer du Midi (Bayonne, Toulouse, Cette) se trouve située à l'extrémité méridionale de Bordeaux, dans le faubourg Saint-Jean, à 3 kil. environ de la place de la Comédie.

Quand on quitte l'embarcadère proprement dit, on traverse la gare des marchandises et les ateliers, qui occupent une vaste superficie de terrains. On laisse bientôt à g. la ligne de Toulouse-Cette, et on entre dans une longue tranchée, au sortir de laquelle on se trouve sur une vaste plaine couverte de vignes; puis la tranchée recommence. Il faut se lever dans son wagon, si l'on veut apercevoir, sur la dr., les maisons du **Haut-Brion**, dont les vignobles, qui produisent un des principaux crus du Médoc, sont les plus anciens du Bordelais. « Ce vignoble, dit M. V. Rendu, se compose de 44 hect. Ses produits sont classés immédiatement après Margaux, Laffitte et Latour. Le vin du Haut-Brion (vin rouge) se distingue par une belle couleur, un bouquet fort agréable et beaucoup de vivacité; il ne lui manque qu'un peu plus de moelleux pour égaler les plus grands vins du Médoc. »

A peine a-t-on aperçu Haut-Brion, que l'on passe, sur un remblai élevé, à côté du *viaduc* construit pour l'ancien chemin de la Teste, et à l'extrémité duquel ce chemin, qui part de l'embarcadère de Ségur[1], vient se relier à la voie nouvelle. Ce viaduc, long de 900 mèt., se compose de 91 arches élevées de 5 mèt.; il franchit la petite vallée qui sépare Haut-Bri[on] de

1. L'ancienne gare de Ségur ne sert plus que pour certaines marchandises.

6 kil. **Pessac,** ch.-l. de c. de l'a[r]rond. de Bordeaux; il compte 253[.] hab. et possède deux fontaines ferrugineuses.

Un peu au delà de Pessac, on laisse sur la g. *les vignes du pape Clément.* Bertrand de Goth occupait le siége archiépiscopal de Bordeaux quand il fut nommé pape sous le nom de Clément V. Ces vignes lui appartenaient, il les tenait de Gaillard de Goth, un de ses aïeux, et il les donna à Arnaud de Canteloup, son successeur. Elles restèrent jusqu'en 1792 en la possession des archevêques du diocèse. Elles furent vendues alors comme propriété nationale. Le vin qu'elles produisent est assez renommé. Il se rapproche des vins du Médoc par certains éléments (le fer et le tannin), et des vins de Saint-Émilion par la chaleur et le bouquet.

11 kil. *Gazinet*, ham. de la commune de Pessac. On découvre dans ses environs des traces bien évidentes de l'ancienne voie romaine qui allait de Bordeaux à Bayonne, et que les habitants du pays appellent encore *la Levade* ou la levée.

Les pins ont remplacé la vigne; aux terres cultivées ont succédé des marécages. On est entré dans les **landes,** c'est-à-dire sur de vastes plaines sablonneuses, couvertes ici de bruyères, de fougères, d'ajoncs et de larges flaques d'eau croupie, là de forêts de pins presque impénétrables, à demi peuplées par le peuple le plus sauvage de la France. Le désert commence; il a plus de 50 lieues de long. On ne retrouvera la fertilité, la vie, l'industrie et l'activité humaines que sur les bords de l'Adour. Quelquefois, sur la lande qui n'a de borne que l'horizon, on aperçoit la silhouette d'un pâtre monté sur ses échasses et appuyé sur une longue perche; ces trois lignes grêles se dessinent dans l'air comme des fils d'araignée; autour de ce sin-

gulier trépied, on entend retentir les voix lointaines et le bêlement plaintif des brebis couchées. Des chevaux libres, petits et maigres, lèvent leur tête au milieu des herbes, ou bondissent effarouchés quand le convoi passe[1].

18 kil. *Pierroton*, simple hameau.

[Deux routes agricoles partent de la station de Pierroton, se dirigeant : l'une au N. vers (15 kil.) *Martignas*, v. de 252 hab., situé sur la rive g. de la Jalle; l'autre au S. E. vers (20 kil.) *Saucats*, v. de 971 hab. Ces routes ne traversent que des landes et des bois.]

23 kil. *Mios*, com. du canton d'Audenge, située au S., et fort loin de la station qui porte son nom, au bord de la Leyre, sur un sol assez fertile, surtout en seigle et en maïs. Sa population se monte à 2443 hab. Les huit dixièmes de son territoire sont en landes.

27 kil. *Marcheprime*, ham. C'était là que s'arrêtait autrefois la patache qui faisait en treize ou quatorze heures le service entre Bordeaux et la Teste. A dr. est le petit village du *Teste-More*.

[Une route agricole, construite par la compagnie du Midi, part de la station de Marcheprime, et se dirige au N. O. vers (30 kil.) *Saumos*, v. de 500 hab., situé sur un des affluents du bassin d'Arcachon. Cette route ne traverse que des landes infertiles. — Une autre route agricole dessert le plateau des landes qui s'étend au S. E., et après avoir parcouru les com. du *Barp* (1452 hab.) et de *Saint-Magne* (897 hab.) s'arrête à (30 kil.) *Hostens*, v. de 812 hab., environné de bois de pins.]

33 kil. *Canaulay*.

37 kil. *Facture* possède une verrerie, un haut fourneau à fonte de fer (on ne le voit pas), où se coulent des plaques de cheminée et d'autres marchandises communes. La station de ce nom dessert non-seulement tous les villages situés sur la côte orientale du bassin d'Arcachon, mais ceux de toute la vallée supérieure de la Leyre, à g. du chemin de fer jusqu'à Belin.

De Facture à Arès, R. 6; — à Belin, R. 6.

Au delà de Facture, on traverse sur un pont de pierre un affluent de la Leyre, puis la Leyre elle-même. Cette rivière, que les Romains nommèrent *Sigman*, peut-être à cause de son cours sinueux, prend sa source près de Sabres (départ. des Landes), et vient se jeter par deux bras dans le bassin d'Arcachon. La marée n'y remonte qu'à 10 kil. de son embouchure. Elle est flottable en trains sur une longueur de 34 kil., entre la limite du département des Landes et le pont du chemin de fer, et navigable de ce pont à la mer. Dans la partie inférieure de son cours, elle nourrit une immense quantité de ce fretin dont les pêcheurs de sardines composent leur appât, et les riverains emploient l'argile sur lequel elle coule à la fabrication des briques et des tuiles.

40 kil. **La Mothe** (buffet), station où le chemin de fer se bifurque : l'embranchement de dr. conduit à Arcachon ; celui de Bayonne, changeant de direction, passe du S. O. au S., et s'étend en ligne droite, sur une longueur de près de 50 kil., à travers les landes. Tous les convois s'arrêtent à la Mothe, où les voyageurs qui vont à Arcachon ou qui en reviennent doivent changer de voiture. La station a été construite au milieu de marais qui ne sont pas encore assainis. Le passage de ces marais était, dit-on, fort difficile autrefois. — De la Mothe à Labouheyre le chemin de fer forme une ligne droite de 4 kil. de longueur.

De la Mothe à la Teste et à Arcachon, R. 4.

1. V. l'*Introduction*, et pour plus de détails encore, l'*Itinéraire de Bordeaux à Bayonne*, par ADOLPHE JOANNE, 1 vol. in-18. Paris, Hachette, 2 fr.

52 kil. *Caudos* est un hameau de la commune de Mios; on le cherche vainement du regard sur la lande immense qui se prolonge jusqu'à l'horizon; on n'aperçoit que deux ou trois maisons.

[Deux routes agricoles réunissent la station de Caudos, l'une (10 kil.) au v. de Sanguinet (R. 4), l'autre au v. de Salles (*V.* ci-dessous).]

63 kil. *Salles* n'est pas plus visible que Caudos. Le village dont cette station isolée porte le nom en est fort éloigné. Il se trouve situé sur la Leyre, entre Mios et Belin, à plus de 10 kil., à l'E. du chemin de fer: c'est la commune la mieux cultivée et la plus salubre du canton de Belin (Gironde). On l'appelle le Paradis des landes. Sa population se monte à 3966 hab. Elle possède de belles eaux, de fertiles prairies, d'abondants dépôts de falun, du minerai de fer, des calcaires grossiers, une vaste forêt de pins remarquablement exploitée. Une voie romaine la traversait.

[Une route agricole, de 15 kil. environ, réunit la station de Salles au **v. de Belin** (R. 6).]

On sort de la Gironde pour entrer dans le département des Landes.

76 kil. *Ichoux* est un v. de 1067 hab. environ, situé à 57 mèt. d'altit., à 2 kil. à l'O. de la station, autour de laquelle se sont déjà groupées quelques maisons. Plusieurs forges ont été établies sur le bord de son ruisseau, la Moulasse. On y coule et on y moule en fer des ustensiles de ménage. Un chemin de fer à traction de chevaux réunit la forge principale à la station d'Ichoux.

D'Ichoux à Parentis et à Sore, R. 6.

89 kil. **Labouheyre,** v. de 450 hab., a été une ville nommée *Herbefeverie*, où l'on entrait par plusieurs portes en pierre, dont l'une existe encore. L'évêché d'Acqs (ou Dax) y fut transféré en 900. Deux fois l'an, en juin et septembre, il s'y tient une foire considérable qui dure huit jours, et à laquelle se rencontrent près de 5000 personnes. Cette foire offre une particularité curieuse: c'est le marché aux vieux uniformes. L'*église* a été récemment restaurée.

[Une route agricole, partant de la station de Labouheyre, dessert les communes de *Commensacq* (749 hab.) et de (16 kil.) *Trensacq* (761 hab.), dont le territoire, jadis très-marécageux, a été assaini et mis en culture. Entre ces deux villages, elle traverse la Grande-Leyre, qui coule dans un ravin dominé par des pentes boisées.]

De Labouheyre à Sainte-Eulalie et à Mimizan, R. 6.

97 kil. **Sabres.** Le chef-lieu de cant. (2525 hab.) qui donne son nom à cette station en est éloigné d'environ 15 kil.; il est situé, à l'E., sur la Leyre, au milieu de landes marécageuses, à 35 kil. de Mont-de-Marsan. Son église, fondée par les Bénédictins, offre une voûte d'une grande hardiesse. Dans les environs, on exploite une roche coquillière qui sert de castine pour les fonderies de Pissos (R. 6).

La station de Sabres est le point le plus élevé du chemin de fer de Bordeaux à Bayonne. La hauteur de la lande atteint 85 mèt.

[Une route qui traverse d'abord une lande infertile, puis s'engage dans un vallon très-boisé, réunit la station de Sabres à (12 kil.) *Escource*, v. de 1419 hab., qui possède une fontaine prétendue miraculeuse et où se trouve une ferme importante appartenant à la Couronne.—Une autre route, longue de 34 kil., unit la station au v. de Sabres, et continue de suivre la direction de l'E. vers **Labrit,** ch.-l. de c., v. de 1036 hab., situé près des sources de l'Estrigon, affluent de la Midouze. Labrit était autrefois une ville assez considérable, chef-lieu du duché-pairie de Labrit ou d'Albret, érigé en 1556, par Henri II, en faveur d'Antoine de Bourbon. Louis XIV céda ce

duché au duc de Bouillon en 1678, en échange de la principauté de Sedan. Il reste du château, jadis habité par Henri IV, une forte redoute et quelques fossés. Non loin de là s'élève la belle villa d'Arengosse.]

109 kil. **Morcenx** (buffet), v. de 122 hab. Les voyageurs qui vont à Mont-de-Marsan et à Tarbes ou qui en arrivent doivent changer de voiture.

De Morcenx à Mont-de-Marsan, R. 26; — à Tarbes, R. 63; — à Mimizan, R. 6.

123 kil. *Rion*, b. de 1600 hab., est situé à la dr. du chemin de fer. Il possède plusieurs chantiers pour l'exploitation des pins et la fabrication de la résine.

De Rion à Saint-Julien-en-Born, R. 6; — à Tartas (14 kil. pour 2 fr. : on traverse les vastes bois de la vallée de Laretjon, puis le ruisseau lui-même), R. 28.

Au delà de Rion, on distingue plus nettement la chaîne des Pyrénées.

134 kil. *Laluque*, v. de 787 hab.

[Laluque est le point de départ de deux routes agricoles : l'une se dirigeant au S. vers Pontoux (R. 28), l'autre allant à l'O. vers Saint-Girons (R. 6).]

On sent que l'on touche à l'extrémité du désert; les cultures sont plus rapprochées. Bientôt apparaît sur la g. un véritable village, avec des champs, des jardins, une grande église. Ce village, c'est

141 kil. *Buglose*, dépendant de la commune de Saint-Vincent de Paul, qui s'appelait autrefois Pouy (507 hab.). Buglose a vu naître saint Vincent de Paul, et conserve encore le chêne au pied duquel il s'abritait tout enfant en gardant son troupeau. La chapelle voisine, qu'on doit remplacer bientôt par un grand *orphelinat*, marque l'emplacement de la maison où naquit saint Vincent. On montre à Buglose une image de la Vierge qui attire de nombreux pèlerins. Près du hameau s'élève un établissement métallurgique.

Au delà de la station de Buglose, on descend dans la vallée de l'Adour, et peu de temps après avoir croisé la grande route de Bordeaux à Bayonne, on aperçoit successivement à g. l'Adour, et le nouveau pont de pierre qui relie la ville de Dax à son faubourg de Sablar, situé sur la rive g. du fleuve.

148 kil. **Dax** (des omnibus, correspondant avec tous les trains, transportent les voyageurs de la station dans la ville pour 25 cent.; hôtels : Figaro, dans la ville; de l'Europe, dans le faubourg de Sablar; libraires : Ducos, Medan, Taulade), ch.-l. d'arrond. et ville principale du dép. des Landes, est peuplée de 9856 hab., et située sur la rive g. de l'Adour.

La gare du chemin de fer, bâtie sur la rive dr., en est éloignée de 1200 mèt. A l'extrémité de la grande rue du faubourg de Sablar, un beau pont en pierre de 5 arches a été ouvert, en 1857, en amont du vieux pont de bois.

Quand les Romains conquirent la Gaule, Dax était la capitale des Tarbelli. César, qui s'en empara, la désigne sous le nom d'*Aquæ* (les eaux), dont on a fait plus tard Acq ou Dacq, puis Dax. Sous Auguste, elle s'appela *Augusta* ou *Civitas Aquentium*. Elle occupait le second rang parmi les villes de la Novempopulanie. Saint Vincent, son premier évêque, l'avait convertie au christianisme quand l'empire romain s'écroula. Ravagée par les Visigoths, délivrée par Clovis, occupée par les Vascons, reconquise par Charlemagne, entièrement détruite par les Normands et par les Sarrasins, Dax ne commença à pouvoir effacer les traces de tous ces désastres que sous la domination anglaise. Les rois d'Angleterre, substituant des sénéchaux à ses comtes, lui accordèrent d'importants priviléges, reconnus et confirmés, en 1295, par Philippe le Bel, qui la posséda

pendant quelques années, maintenus et étendus, en 1312, par Édouard II, qui n'avait pas tardé à en reprendre possession. Si grandes étaient ses immunités, que le sénéchal recevait ses appointements sur les revenus du roi.

Déjà, pendant la guerre d'Édouard III contre Philippe VI, Dax avait été prise par le comte de Foix, puis rendue immédiatement aux Anglais. En 1441, un autre comte de Foix s'en empara après six semaines de siége. Elle fut encore prise et reprise plusieurs fois avant d'être définitivement réunie à la France. Charles VII, Louis XI, Charles VIII, Louis XII, François Ier, confirmèrent successivement tous ses priviléges.

Sous le règne de François Ier, les Espagnols essayèrent de s'emparer de Dax. Elle fit de tels préparatifs de défense, qu'ils battirent bientôt en retraite. En 1571, les protestants tentèrent vainement de la surprendre. Depuis cette époque, son histoire se confond avec l'histoire générale du pays dont elle fait partie. Son évêché, supprimé, a été, en 1801, rattaché à celui d'Aire.

Entre les deux ponts, sur la rive g. du fleuve, s'élève l'*ancien château fort*, entouré de fossés et flanqué de tours rondes et carrées. Un pont-levis donne accès dans l'intérieur, qui sert actuellement de caserne. Ce château, qui a été souvent remanié, paraît avoir été reconstruit au XIVe s. Bien que ses murailles extérieures soient évidemment romaines, il n'offre plus aucun intérêt au point de vue architectural; mais les remparts plantés d'arbres qui s'étendent autour de la ville, en amont du pont de pierre, méritent la visite des archéologues. En effet, les murailles de Dax, formées d'une masse épaisse de moellons noyés dans la chaux, sont de construction romaine; le parement se compose d'assises horizontales de briques, alternant avec des buées de petit appareil. Malheureusement le génie les avait fait blanchir et *engluer* à la chaux, et depuis que la ville ne se trouve plus dans la catégorie des places fortes, le conseil municipal a décidé qu'elles seraient détruites en partie : les murailles et les tours les plus remarquables (celles du S.) seront conservées. La *porte Julia*, dont l'arceau se dessine encore en dehors de l'enceinte, sur la promenade des boulevards, doit son nom à la fille d'Auguste. On a récemment découvert à Dax de superbes mosaïques.

Dès qu'on a traversé le pont de pierre, on voit s'élever à quelques pas devant soi une haute colonne de vapeur : c'est la **fontaine chaude** qui jaillit, au milieu de la ville, dans un bassin de 40 à 50 mèt. de surface et de 82 c. de profondeur. Ce bassin est entouré d'un portique d'ordre toscan, fermé par des grilles. Il se vide sans interruption au moyen de gros robinets ouverts entre les piédestaux, car il se remplit incessamment. Quand la vapeur n'est pas trop abondante à la surface, on distingue l'ouverture par laquelle l'eau thermale sort de terre, à la température de 70° centigrades. Cette eau est limpide; sans avoir de saveur marquée elle n'est pas agréable à boire ; son odeur faible se perd à mesure que sa température s'abaisse. MM. Thore et Meyrac en ont fait l'analyse.

Elle a donné par litre :

	gr. mil.
Carbonate de magnésie..	0,027
Sulfate de soude.............	0,151
Sulfate de chaux............	0,170
Chlorure de sodium.........	0,032
Chlorure de magnésium......	0,095
	0,475

L'eau de la fontaine chaude n'est guère employée qu'à des usages domestiques; mais on s'occupe maintenant de la construction d'un grand établissement thermal. Les *sources adouriennes* et celles *des fossés* ne sont pas non plus utilisées pour le traitement des malades. Le seul *établisse-*

ment de bains est celui des *Baignots*, situé à 400 pas de la ville, à l'extrémité d'une belle allée d'ormes. Le corps de logis destiné aux malades renferme trente appartements commodes, mais simples. Une galerie couverte règne sur toute la longueur du bâtiment et fait face à l'Adour. La source minérale jaillit dans un joli potager, où l'on trouve des bains, des douches et des boues thermales, depuis 31 jusqu'à 61° centigrades.

Les eaux de Dax s'emploient surtout en bains, en douches et en boues. On les prend toute l'année, mais principalement au printemps. Elles sont recommandées et efficaces pour la guérison des rhumatismes chroniques, des paralysies, des vieilles plaies, des contractions de muscles, etc.

L'*église cathédrale* de Dax, consacrée à Notre-Dame et bâtie au XIIIe s., s'écroula en 1646. La reconstruction, commencée en 1656, n'en fut terminée qu'en 1719. Il ne reste de l'église primitive que la sacristie et le portail de l'O., caché sous un porche ténébreux (belles sculptures), que l'on doit prochainement dégager. La partie moderne de l'église n'offre pas d'intérêt.

Dax a vu naître la célèbre danseuse Guimard, le mathématicien Borda, Roger Ducos, qui fut membre du Directoire, puis troisième consul, et Thore, le botaniste des Landes.

On fabrique à Dax des liqueurs fines et des faïences. Il s'y fait un commerce considérable des produits de la vallée de l'Adour et des Landes (liége, bois de construction, bitume, vins, grains, jambons, miel, etc.). La ville est éclairée au gaz.

[*Saint-Paul-lez-Dax*, bourg de 2817 hab., situé à 2 kil. de Dax, sur la route de terre, possède une curieuse église du XVe s., dont l'abside est du style roman (XIIe s.). Si l'entablement ne manquait pas, ce serait un morceau achevé, a dit M. Pédegert. A l'intérieur, tout le fond, orné de onze arcades creuses formant le *consessus* antique, est couvert de peintures du XVe s. qui, disposées sur trois zones, représentent des scènes bibliques. Dans les environs se trouvent les forges importantes d'*Abesse*.

Les environs de Dax abondent en sources thermales. Il suffit de creuser le sol de 4 à 10 mèt. pour en faire jaillir des jets d'eau chaude. Les sources naturelles les plus importantes sont celles de Tercis, de Pouillon, (*V.* ci-dessous), de Préchacq (R. 28), de Gamarde (R. 30).

Tercis est un village de 590 hab., situé à 7 kil. de Dax, dans un joli vallon arrosé par le Luy. Il possède un établissement thermal très-fréquenté pendant la belle saison. Les eaux minérales sont tellement abondantes, que 18 minutes suffisent pour remplir les deux bassins destinés à les contenir. L'eau de Tercis est limpide, douce, très-onctueuse au toucher; elle offre à sa surface une substance blanche, floconneuse, qui, séchée, répand en brûlant une odeur de soufre; sa saveur est légèrement salée et piquante ; son odeur est un peu hépatique ; sa température est constamment de 41°,2. Analysée par MM. Thore et Meyrac, elle a fourni par litre :

	gr. mil.
Carbonate de magnésie........	0,085
— de chaux...........	0,042
Sulfate de chaux.............	0,021
Soufre......................	0,011
Chlorure de sodium..........	2,124
— de magnésium......	0,223
Matière terreuse insoluble...	0,032
	2,538

L'eau de Tercis se prend en bains et en douches. On l'a aussi utilisée pour les bains de boue.

Pouillon est un ch.-l. de c. de 3540 hab. (arrond. de Dax), situé à 12 kil. de Dax, et à 3 kil. à l'O. du chemin de fer de Dax à Ramous, dans un ter-

ritoire fertile en châtaignes et vins rouges. Le hameau principal est dominé par les ruines d'un château fort. A 400 mèt. de la métairie de Sallenave, sur le bord du ruisseau, on trouve une source minérale qui jaillit dans un bassin, et qui dépose dans son trajet un limon ocreux. L'eau est abondante, claire, inodore, petillante, d'une saveur salée et amère. Exposée à l'air, elle ne se trouble pas; sa température, qui ne varie point, est de 20° centigrades. L'analyse en a été faite par M. Meyrac, qui a obtenu les résultats suivants pour un litre d'eau :

	gr. mil.
Carbonate de chaux..........	0,057
Sulfate de chaux............	0,492
Chlorure de sodium..........	1,359
Chlorure de magnesium......	0,043
	1,951

L'eau de Pouillon se prend à la dose de deux à trois verres dans la matinée: prise en plus grande quantité, elle devient laxative. On la recommande dans les maladies chroniques de l'estomac, la jaunisse, les fièvres intermittentes, les rhumatismes chroniques, etc.]

De Dax à Orthez et à Pau, R. 24; — à Mont-de-Marsan, R. 28; — à Saint-Sever, R. 30. — Pendant la saison des eaux, on trouve à la station de Dax des voitures de correspondance pour les Eaux-Bonnes, Cauterets, Baréges et Saint-Sauveur. — Une route agricole de 21 kil unit Dax à Castets, R. 6.

Au delà de Dax, le chemin de fer continue de descendre la vallée de l'Adour.

158 kil. *Rivière-Saas*, v. de 900 hab., qu'un pont suspendu met en communication avec la rive g. de l'Adour. Le flot de marée ne remonte pas au-dessus du hameau de *Vinport*, situé en aval de ce pont, dans la commune de Tercis (*V.* ci-dessus). Sur la rive g., entre le chemin de fer et le fleuve, s'étendent de vastes prairies marécageuses, souvent inondées, dans lesquelles des troupeaux de chevaux paissent en liberté. La traversée de ces marais, où l'on voit encore les traces d'un ancien lit de l'Adour, a nécessité de longs et coûteux travaux. — Beau château de Bédorrède.

163 kil. *Saubusse* est un joli village de 1049 hab., situé en amphithéâtre sur la rive dr. de l'Adour. De la terrasse de son *château*, on découvre une belle vue sur la vallée de l'Adour et sur la chaîne des Pyrénées. Dans les environs, on remarque les vestiges d'une colonne druidique et d'anciens campements.

Les eaux et les boues de Saubusse, connues sous le nom de *bains de Joannin*, sont situées à 2 kil. au N. de l'Adour, au milieu d'une lande marécageuse. Bien qu'il n'existe aucun établissement en cet endroit solitaire, les bains sont néanmoins fréquentés par les habitants des pays voisins. La source où l'on se baigne est un bourbier d'un mètre de profondeur. L'eau n'a ni mauvais goût, ni odeur désagréable.

L'analyse de l'eau de Saubusse, faite par MM. Thore et Meyrac, a donné les résultats suivants pour un litre d'eau :

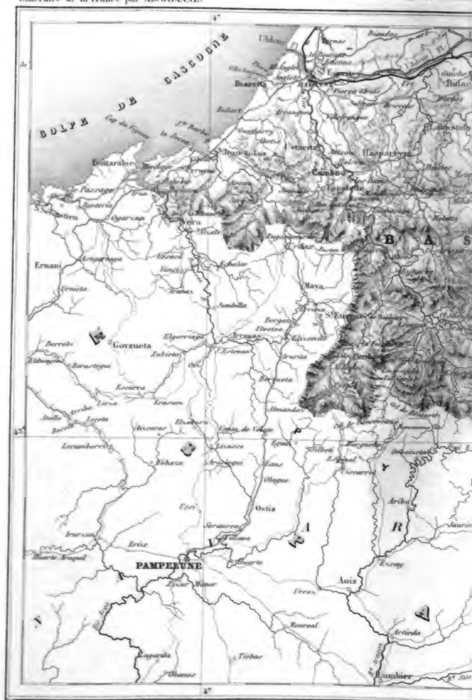
	gr. mil.
Sulfate de chaux...........	0,048
Chlorure de sodium.........	0,080
— de calcium.........	0,095
— de magnésium.....	0,047
Matière gélatineuse.........	0,010
	0,280

On ne fait usage de ces eaux qu'à l'extérieur, dans les rhumatismes chroniques, les douleurs vagues, les engorgements articulaires.

Après avoir quitté la station de Saubusse, le chemin de fer s'éloigne de l'Adour pour se rapprocher du golfe de Gascogne, à travers une plaine cultivée.

167 kil. *Saint-Géours*, v. industriel et commerçant de 1705 hab., situé à l'O. du chemin de fer, est l'entrepôt des produits résineux et métallurgiques du *Marensin :* c'est

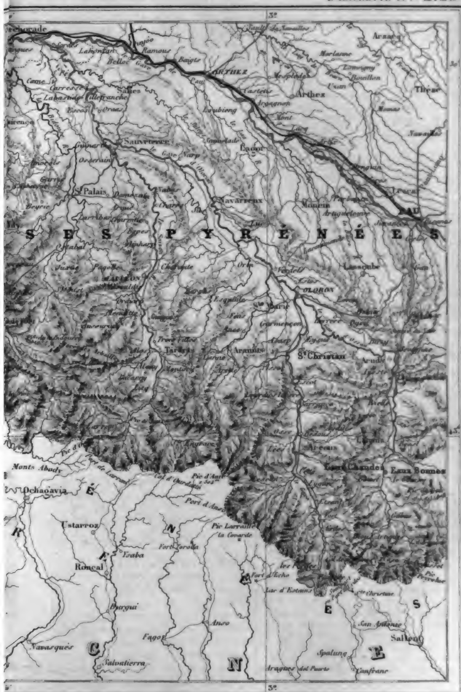




Dressé par A. H. Dufour — Impr. de Bellé, Rue Cassette, 3.

Kilom

L. HACHETTE et C.ie _ Paris.



Gravé Le Trait par Lefèvre, la Topographie par Gerin, la Lettre par P. Bousset

ainsi qu'on nomme la partie des landes qui avoisinent le golfe de Gascogne (*maris sinus*). De la station, on aperçoit à 2 kil. environ la tour carrée de son église. Plus le chemin de fer s'éloigne de l'Adour, moins la contrée qu'il traverse est fertile et cultivée. On rentre bientôt dans la forêt de pins.

173 kil. *Saint-Vincent de Tyrosse*, ch.-l. de c., v. de 1071 hab., situé à la jonction des deux routes de Bordeaux à Bayonne, désignées sous les noms de routes des grandes et des petites Landes.

De Saint-Vincent de Tyrosse à Labenne, le chemin de fer côtoie presque toujours la route de terre, en se rapprochant de plus en plus du golfe de Gascogne. Sur la lande se montrent des chênes-liéges dont les troncs noirâtres, entièrement dépouillés de leur écorce, sont encore plus tristes à voir que les carrés de pins. — On laisse à dr. *Benesse-Marenne*, v. de 915 hab., environné de terrains marécageux.

185 kil. *Labenne*, v. de 526 hab. Sur la g. se trouvait l'*étang d'Orx*, qui avait 12 kil. du N. au S., sur 2 kil. environ de largeur et 5 mèt. de profondeur. Il inondait autrefois de 4000 à 4500 hectares de terrain, qui ont été aujourd'hui presque entièrement drainés et dont les eaux vont se jeter dans l'ancien lit de l'Adour, appelé Boudigau. Les terrains, autrefois inondés par les eaux de l'étang, appartiennent à M. Walewski.

De Labenne à Cap-Breton, R. 7.

Un peu au delà de la station de Labenne, on entre dans une vaste forêt de pins, arrosée par plusieurs ruisseaux, et percée de belles routes. C'est la forêt domaniale des dunes du S. Le chemin de fer n'est plus qu'à 2 kil. de la mer. Les arbres empêchent de voir les dunes et l'ancien lit de l'Adour. Au sortir de la forêt, on aperçoit tout à coup, sur la dr. de la mer, l'Adour et son embouchure, les jetées en charpente qui contiennent les sables, la tour des signaux et les belles jetées en pierre qui enserrent le fleuve, depuis le Boucau, sur un parcours de 2 kil. Sur la rive g. se montrent les bâtiments inhabités du lazaret, et s'élèvent des dunes plantées de pins, dont la principale, surmontée d'une vigie, et nommée le Blanc-Pignon, fait face au Boucau.

195 kil. Le **Boucau,** v. dépendant autrefois de la commune de Tarnos (Landes), et réuni au départ. des Basses-Pyrénées en 1857, est situé sur la rive g. de l'Adour, à 3 kil. environ de l'embouchure de ce fleuve dans le golfe de Gascogne. La majeure partie de ses habitants sont des pilotes et des lamaneurs chargés de la difficile et périlleuse mission de faire entrer dans le port ou de conduire hors de la barre les bâtiments qui fréquentent le port de Bayonne. L'Adour, devant le Boucau, forme une rade où les navires qui ont complété leur chargement à Bayonne viennent attendre que l'état de la barre et de la mer leur permette de prendre le large.

C'est près du Boucau que le fleuve, changeant de cours, se dirigeait autrefois au N. en longeant la chaîne des dunes jusqu'à Cap-Breton et au Vieux-Boucau (R. 7).

Le chemin de fer, remontant la rive dr. de l'Adour, longe la route de terre, en face des Allées marines qui bordent la rive g., et passe au pied de la citadelle avant de s'arrêter (198 kil.) à la gare de Saint-Esprit.

BAYONNE.

Renseignements généraux.

OMNIBUS. — 25 c. par voyageur, et 25 c. par colis.

HÔTELS. — *Saint-Étienne*, du *Commerce*, tous deux rue du Gouvernement; du *Grand-d'Espagne*, rue Lormand.

CAFÉS. Sur la place Grammont.

POSTE AUX LETTRES. — A l'extrémité de la rue du Gouvernement, presque vis-à-vis du vieux château.

VOITURES. — Pour Pau, le pays Basque, Biarritz et Saint-Jean-de-Luz, dans la gare, et rue du Gouvernement.

N. B. Les services sont indiqués en tête de chaque route.

LIBRAIRES. — André, Laroullet, Desplan.

Situation, aspect général.

Bayonne, ch.-l. d'arrond. et ville principale des Basses-Pyrénées, peuplée de 25 611 hab., est située sur la Nive et l'Adour, à la jonction de ces deux cours d'eau et à 6 kil. environ du golfe de Gascogne. Le chemin de fer s'arrête actuellement près de la rive dr. de l'Adour, dans le faubourg Saint-Esprit; pour se rendre dans la ville proprement dite, il faut donc traverser l'Adour.

Saint-Esprit, réuni à Bayonne depuis 1857, appartenait autrefois au départ. des Landes. On y compte un grand nombre de juifs d'origine espagnole.

Au sortir de l'embarcadère, on traverse une vaste rue ou place, bordée de maisons d'une élégante propreté, et à l'une des extrémités de laquelle s'élève un hôtel de ville construit récemment dans le style de la Renaissance, et devenu inutile depuis la réunion de Saint-Esprit à Bayonne. Cette rue ou place aboutit au pont de l'Adour. Le pont, composé de sept arches et d'un pont-levis, est en pierre de taille. Commencé en 1845, il a été livré à la circulation en 1851. Sa longueur est de 200 mèt. On y découvre de charmants points de vue sur les deux rives de l'Adour, bordées de navires et de maisons et dominées par des coteaux pittoresquement boisés.

Sur la rive g. de l'Adour, à l'extrémité du pont, s'élève le *réduit*, qui défend le confluent de l'Adour et de la Nive. A peine l'a-t-on traversé, que l'on franchit la Nive sur un pont en pierre de 3 arches, achevé en 1857 : c'est le *pont Mayou*. A g., entre l'Adour et la Nive, s'étend le *petit Bayonne*, le quartier le plus populeux et le moins élégant; il contient l'hôpital militaire, le château neuf et l'arsenal. Les *allées de Boufflers*, promenade abandonnée, conduisent, le long de la rive g. de l'Adour, aux *chais de Mousserolles*, vastes magasins où s'entrepose une partie des produits vinicoles du Midi. Les deux quais de la Nive sont bordés de galeries couvertes ou d'arceaux appelés : à dr. les *arceaux du pont traversant*, à g. les *arceaux de la Galuperie*. Ces derniers doivent leur nom aux galupes, grands bateaux plats qui portent à l'arrière un aviron long de plusieurs mètres, et qui font les transports par eau de Mont-de-Marsan à Bayonne. Deux ponts traversent la Nive au-dessus du pont Mayou : le pont Marengo et le pont Panneceau.

La rue Chegaray, qui continue le pont Mayou, est la plus commerçante de Bayonne. Elle aboutit aux *Cinq-Cantons*, carrefour formé par cinq rues, la rue Chegaray, la rue Orbe à dr., la rue du Port-de-Castets à g., la rue Salie en face, la rue Argenterie qui conduit à la cathédrale et à la *porte d'Espagne*.

Si l'on tourne à dr., c'est-à-dire du côté du port, quand on a franchi le pont Mayou, on se trouve sur la *place Grammont*. A g. s'ouvre la rue du Port-Neuf, qui monte à la cathédrale. Au fond s'élève un édifice carré récemment bâti, entouré d'arcades comme les maisons de la rue de Rivoli, et renfermant la sous-préfecture, la mairie, l'hôtel des douanes et le théâtre. De l'autre côté de ce bâtiment s'étend la place d'Armes, à l'extrémité inférieure de laquelle s'ouvre la *porte Marine*, qui conduit aux Allées marines; enfin, à g. de la place d'Armes, la *rue du Gouvernement*, rue plantée d'arbres comme les boulevards de Paris, monte au château vieux et à la poste. C'est là que sont les principaux hôtels, les bureaux des omnibus et des diligences, et la plupart des consulats.

Bayonne est une place forte de pre-

mière classe : on n'y entre et on n'en sort que par quatre portes : porte de France ou du Réduit; porte de Mousserolles, entre l'Adour et la Nive; porte d'Espagne, à l'extrémité méridionale de la ville, et porte Marine, sur la rive g. de l'Adour, en aval. Une grande et importante citadelle la domine; une enceinte fortifiée l'enserre de tous côtés, et cependant on y respire à l'aise, on ne s'y sent pas enfermé, étouffé, comprimé comme dans presque toutes nos places fortes du Nord; une fois qu'on y est entré, on y voit rarement les murs de sa prison. Ce n'est pas au génie qu'il faut en savoir gré, c'est à la nature, qui, en réunissant l'Adour et la Nive au pied de laquelle Bayonne s'étage en amphithéâtre, assure pour toujours à cette charmante ville la vue des agréables paysages dont elle est entourée. D'ailleurs, Bayonne pût-elle être un jour complétement enveloppée, comme Metz ou Saint-Omer, d'affreux terrassements qui ne permissent plus aux regards de dépasser l'extrémité de ses dernières rues, elle plairait encore aux étrangers. Ses maisons sont toutes avenantes; ses rues propres, animées: sa population offre une grande variété de physionomies, de costumes, de langages; des marins de tous les pays, des soldats de toutes armes, des Basques, des Gascons, des Landais, des Espagnols, se croisent incessamment sur ses places, ses ponts ou dans ses rues; les femmes, surtout les femmes du peuple, les *grisettes*, dont la coiffure, un simple madras noué au sommet de la tête, ferait paraître jolies les plus laides, y captivent les juges les plus difficiles en fait de beauté, par la vivacité de leurs regards, l'élégance de leur taille, la petitesse de leurs pieds, l'éclat de leur teint, la légèreté de leur démarche, la grâce piquante de leur physionomie. J'ignore si elles ont dégénéré; mais un historien, qui devait bien les connaître, en traçait, il y a deux siècles, le portrait suivant : *Uxores maritos, puellæ amatores suos sincerissime colunt.*

Histoire.

Bayonne existait probablement avant l'ère chrétienne, car les Romains, s'en étant emparés, y construisirent une forte citadelle et y entretinrent une escadrille de galères. Mais son origine est inconnue. Elle s'appelait alors *Lapurdum* (en celte, *lapur-dun* veut dire désert profond). A quelle époque Lapurdum acquit-elle le titre et les droits de cité? On l'ignore. Quoi qu'il en soit, c'était une ville importante lorsque l'empire romain s'écroula. Les Alains, les Visigoths, les Normands la ravagèrent et l'occupèrent tour à tour; puis elle perdit jusqu'à son nom, qu'elle laissa au pays environnant (le Labourd). Quand elle reparut dans l'histoire, elle était gouvernée par des vicomtes, elle s'appelait *Bayunna* (la bonne baie, le lieu du port, le lieu des rivières, oui il est bon, oui monsieur, suivant les diverses interprétations de ce mot)! Dès lors elle ne fut plus resserrée sur la rive g. de la Nive, elle s'étendit sur ses deux rives. « La pêche de la baleine, le tannage des cuirs, la navigation et le trafic sur les côtes d'Espagne, le commerce des vins et des matières résineuses, la fabrication de ses arbalètes et de ses armes [1], dont la trempe était renommée, ses rela-

1. De là, suivant Moreri, le nom de baïonniers donné anciennement aux arbalétriers de France. L'arme appelée *baïonnette* passe à tort pour avoir été inventée, vers 1674, à Bayonne. D'abord la date est fausse, et rien ne prouve que les premières baïonnettes aient été fabriquées à Bayonne. Le mot *baïonnette* vient du mot roman *bayneto* (petite gaine, petit fourreau), et dans tous les idiomes de l'Espagne *vayna* veut dire gaine; *desvaynar*, dégainer; et *envaynar* mettre l'épée dans le fourreau. Le contenant aurait donc donné son nom au contenu. Les premiers fourreaux de baïonnettes sont d'un travail recherché; le cuir est orné d'un dessin remarquable.

tions avec l'intérieur, le passage continuel des pèlerins allant, les uns implorer la protection de saint Jacques de Compostelle, les autres s'enrôler dans les rangs de l'armée chrétienne pour combattre les Maures, telles furent, a dit un historien, les causes de cette précoce et brillante prospérité. »

Le mariage d'Éléonore de Guienne avec Henri Plantagenet avait fait passer Bayonne sous la domination anglaise. Elle se montra dévouée en toute circonstance à ses nouveaux maîtres, qui, du reste, confirmèrent et étendirent même ses priviléges. Dans les dernières années du XIIe siècle, elle avait eu le bonheur de voir mourir sans postérité Guillaume Raymond du Sault, le fondateur du château vieux et son dernier vicomte. Plus libre désormais, elle profita, en 1215, des embarras du roi Jean pour se faire octroyer une charte qui confirmait ses coutumes et franchises. Sa marine était alors très-puissante; elle triompha en une bataille rangée de la flotte normande, forte de 200 voiles. On dit que dans cette bataille, livrée sur les côtes de Bretagne, les Normands perdirent plus de 5000 hommes.

En 1294, Philippe le Bel prit possession de Bayonne; mais, dès l'année suivante, Édouard Ier la faisait occuper par une armée à laquelle elle s'empressait d'ouvrir ses portes. De nouveaux priviléges récompensèrent sa fidélité et accrurent sa reconnaissance, qui ne se démentit jamais. Aussi repoussa-t-elle, en 1374, une attaque sérieuse du roi de Castille, allié de la France, et, lorsqu'elle fut attaquée, en 1451, par les troupes de Charles VII sous les ordres de Dunois et du comte de Foix, se défendit-elle avec une rare énergie; mais force lui fut de capituler. Dunois, pour la punir de son opiniâtreté, exigea que le commandant de la garnison, Jean de Beaumont, demeurât prisonnier du roi avec tous les gens de guerre, et que les bourgeois lui payassent quarante mille écus de contribution. A ces conditions Bayonne ouvrit ses portes et redevint française. C'était la dernière place, à l'exception de Calais, que les Anglais eussent encore dans le royaume.

Les rois de France, Charles VII, Louis XI, Charles VIII, s'efforcèrent constamment de restreindre les libertés municipales de Bayonne. Sous Louis XII, le duc de Longueville fit commencer les fortifications, qui, continuées et agrandies sous François Ier, permirent à Lautrec, gouverneur de la Guienne, de repousser, en 1523, plusieurs assauts d'une armée espagnole. Les femmes, les enfants, les jeunes filles aidèrent courageusement les hommes à la défense de la ville. Trois ans après, François Ier arrivait à Bayonne, où l'attendaient sa mère et la cour. Après une année de captivité, le traité de Madrid lui avait rendu sa liberté. On sait ce qu'était ce traité. Il renonçait à l'Italie, donnait la Bourgogne, épousait la sœur de Charles-Quint, rétablissait Bourbon, abandonnait ses alliés, livrait ses deux fils en otage, et, si le traité n'était exécuté, rentrait en prison. Le matin du 14 janvier, où il devait signer et jurer, il protesta secrètement, par-devant notaire, établit par acte authentique qu'il allait faire un faux serment. Aussi à peine eut-il fait son entrée à Bayonne, qu'au lieu de ratifier le traité, comme il s'y était engagé, il manifesta le désir de « consulter ses États. »

En 1565, Bayonne donna son nom à une entrevue qui eut lieu entre le roi Charles IX et la reine Catherine de Médicis d'une part, la reine d'Espagne et le duc d'Albe d'autre part. Près de trois semaines se passèrent en bals, en joutes et en festins. Cette entrevue ne cacha peut-être pas tous les mystères tragiques que l'on y a cherchés. Les dépêches du duc d'Albe, qui ont été publiées, nous apprennent qu'un grand nombre de ques-

tions politiques y furent discutées, mais qu'aucune décision ne fut prise.

Qu'elle ait été ou non complotée à Bayonne, la Saint-Barthélemy ne devait pas y faire de victimes. « A Bayonne, dit d'Aubigné, arriva le courrier qui venait de faire mettre en pièces les hommes, les femmes et les enfants de Dax qui avaient cherché leur sûreté dans la prison. Mais le vicomte d'Orthe, gouverneur de la ville, répondit au roi en ces termes : « Sire, j'ai communiqué le comman- « dement de Votre Majesté à ses « fidèles habitants et gens de guerre « de la garnison, et je n'y ai trouvé « que bons citoyens et braves soldats, « mais pas un bourreau. C'est pour- « quoi eux et moi supplions très- « humblement Votre dite Majesté de « vouloir employer en choses possi- « bles, quelque hasardeuses qu'elles « soient, nos bras et nos vies, comme « étant, autant qu'elles dureront, « sire, vos, etc. »

Pendant la Ligue, le repos de Bayonne ne fut pas troublé. Seulement, en 1594, un traître, nommé Château-Martin, ourdit un complot qui avait pour but de livrer la ville aux Espagnols. Il fut découvert, arrêté et roué avec ses complices. En 1636, les Espagnols essayèrent de s'emparer de cette place, qu'ils n'avaient cessé de convoiter. La résistance du duc d'Épernon et du duc de la Valette fit échouer leur tentative. En 1651, une nouvelle conspiration se termina, comme la première, par l'exécution du coupable principal, qui, cette fois, était un Espagnol.

Le 17 juillet 1659, Mazarin traversa Bayonne pour aller conclure, avec don Louis de Haro, ministre d'Espagne, la paix des Pyrénées. Le roi et la reine y firent un long séjour, et les habitants, qui leur donnèrent des fêtes magnifiques, célébrèrent leur retour avec une nouvelle magnificence, quand Louis XIV ramena de Saint-Jean-de-Luz l'infante Marie-Thérèse qu'il venait d'épouser.

A dater de cette époque jusqu'aux guerres de l'Empire, l'histoire locale de Bayonne ne se compose plus pour ainsi dire que de passages de princes et de princesses. C'est d'abord Philippe V, qui, escorté des ducs de Bourgogne et de Berry, va prendre possession de son royaume d'Espagne (1701) : viennent ensuite Marie-Anne de Bavière Neubourg, reine douairière d'Espagne, qui devait passer à Bayonne trente-deux années d'exil (1706); le duc d'Orléans (1707); les ducs de Vendôme et de Noailles (1710); la princesse des Ursins (1712); Mlle de Montpensier, fiancée au prince des Asturies (1722); l'infante d'Espagne, promise à Louis XV, dont elle ne devait pas devenir la femme (1722); Mlle de Beaujolais, accordée à l'infant don Carlos; qu'elle n'épousa pas non plus (1722); Marie-Louise-Élisabeth de France, mariée par procuration à l'infant don Philippe, depuis duc de Parme (1739); l'infante Marie-Thérèse se rendant à Versailles pour épouser le Dauphin (1745), etc.

En 1718, Bayonne comptait 16000 hab. Jamais elle n'avait été plus prospère. Dans la seconde moitié du XVIIIe s., sa population était réduite de plus d'un tiers. Son commerce, de 27 millions, était tombé à 9 ou 10 millions; ses marins acceptaient du service à l'étranger. Cette décadence était le résultat du système prohibitif. La liberté du commerce ayant été proclamée, en 1784, grâce à M. de Vergennes et à M. de la Fayette, Bayonne recouvra bientôt la prospérité que la perte des institutions municipales et de mauvaises mesures administratives lui avaient fait perdre.

Sous l'Empire, Bayonne devint le théâtre d'événements si importants, que leur récit remplit presque tout un chapitre du tome VIII de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, par M. Thiers. Ce fut en effet dans cette ville, et dans le château voisin de Marrac, que Napoléon détrôna les Bourbons d'Espagne, pour

mettre à leur place son frère Joseph, et qu'il donna à l'Espagne une constitution nouvelle.

Le 7 juin 1808, Joseph avait été proclamé à Bayonne roi d'Espagne; au mois de février 1814, le général anglais Hope, ayant passé l'Adour près de son embouchure, attaquait cette ville, qui lui opposait une vive résistance.

Le 14 avril 1808 eut lieu une sortie qu'il est intéressant de suivre sur les lieux, lorsqu'on visite la citadelle.

A trois heures et demie du matin, 3800 hommes partent de la citadelle au pas de course. Ils arrivent aux premiers postes de l'ennemi, qu'ils enlèvent en passant à la baïonnette. Là, ils se divisent en trois colonnes. « La première, dit un rapport de cette époque, emporte l'église Saint-Étienne, et pousse l'ennemi devant elle. Elle a ordre de suivre le chemin creux en face de l'église, pour se porter sur le camp des Anglais aux Theys. Malgré la perte de son commandant, le chef de bataillon Lasalle, elle s'engage dans ce chemin, lorsque le jour naissant lui fait découvrir un corps de Portugais, qui vient la prendre en flanc par la route de Toulouse. Elle se replie sur la lunette de Saint-Esprit.

« Cette retraite prompte et lointaine compromet la colonne du centre, la plus nombreuse des trois, qui déjà, après avoir enlevé les retranchements de l'ennemi au carrefour des routes et à la maison l'Esperou, se trouve devant le camp des Anglais et en a formé l'attaque. Mise en déroute, elle fuit vers le cimetière des Juifs. Là le général Maucomble, avec deux compagnies de sapeurs, l'arrête et rétablit le combat jusqu'à l'arrivée de la colonne de gauche.

« Celle-ci a chassé l'ennemi du plateau de Montégut, et occupe la maison de ce nom ainsi que celle de Monnet. Elle a dépassé ce mamelon à droite, au delà de Montégut, sur lequel elle devait s'arrêter, lorsque douze ou quinze hommes du 82e régiment entendent un bruit de chevaux du côté de Boucau. L'officier ordonne de croiser la baïonnette et de tirer à bout portant. La décharge fait tomber les trois chevaux et avec eux les trois cavaliers, grièvement blessés. L'un d'eux était le général Hope, commandant en chef des troupes anglo-espagnoles qui formaient le blocus. »

Les colonnes françaises, s'étant rejointes, rentrèrent à la citadelle à six heures et demie du matin. Elles avaient perdu 800 hommes et les ennemis environ 830.

Le général Hope, fait prisonnier, apprit à la garnison de Bayonne la capitulation de Paris; mais ce fut seulement le 21, après la nouvelle de la bataille de Toulouse et de l'armistice conclu entre les généraux des deux armées, que Bayonne arbora le drapeau blanc et laissa les Anglais pénétrer dans ses murs. Elle méritait encore de porter fièrement sa devise: *nunquam polluta*, toujours vierge. En 1815, les Espagnols, sachant qu'elle ne renfermait pas un soldat, s'en approchèrent assez près pour voir les gardes nationaux et les marins qui se disposaient à les bien recevoir. A cet aspect, ils jugèrent plus prudent de se retirer, et quelques jours après ils avaient repassé la Bidassoa.

De nos jours, Bayonne a souvent servi d'asile et de retraite aux personnages les plus considérables des trop nombreux partis qui ont régné en Espagne.

Bayonne a vu naître le chimiste Pelletier, le comte Garat, les marins Bergeret, Roquebert, Dubourdieu, Bruix, le comte Cabarrus, le banquier Jacques Laffitte, la directrice de théâtre la Montansier, le chanteur Baroilhet, le violoniste Alard, Duvergier de Hauranne, abbé de Saint-Cyran, qui, en 1606, y fit nommer son ami Jansénius principal du collége, enfin M. Ferdinand de Lesseps.

Bayonne possède des tribunaux de première instance et de commerce,

une chambre et une bourse de commerce, une chambre d'agriculture, une succursale de la Banque de France, une direction des douanes, une école d'hydrographie, etc. Elle est le siége d'un évêché fondé, dit-on, au IVe s., et suffragant de l'archevêché d'Auch. Ville industrielle et commerçante, elle est l'entrepôt principal des productions diverses des départements des Landes et des Basses-Pyrénées : vins de Chalosse, maïs, eaux-de-vie, laines communes, matières résineuses, planches, bois de construction, kaolin de Louhossoa, sel de Briscous, etc. Elle fabrique un chocolat renommé; mais les *jambons* auxquels elle a donné son nom viennent des contrées voisines. Ses eaux-de-vie d'Andaïe sont estimées. On y fabrique aussi des bougies. Elle exporte des laines d'Espagne. Elle construit chaque année un certain nombre de navires pour son port et pour ceux de Bordeaux, de Marseille et du Havre (en 1856, 33 navires, jaugeant ensemble 6956 tonneaux); enfin elle arme pour la pêche de la baleine, de la morue, etc. Le mouvement de la navigation a été en 1860 de 2146 navires jaugeant 136 289 tonneaux; les droits perçus à la douane se sont élevés à 1 155 000 francs. En outre, le commerce par terre avec l'Espagne s'élève en moyenne à 40 000 tonnes. L'ouverture du chemin de fer le décuplera certainement.

Monuments et établissements publics.

Le principal monument de Bayonne est sa **cathédrale**, dont la fondation remonte à l'année 1140. Cette église primitive ayant été incendiée, l'édifice actuel fut commencé vers 1213. On construisit alors le chœur, l'abside et les chapelles, ainsi que la partie inférieure des deux transsepts avec leurs porches. Une partie du clocher, la nef, les bas côtés, les transsepts et le chœur, à partir de la galerie qui règne au-dessus de l'arcature principale, datent du XIVe siècle; la dernière partie de la haute voûte de la nef n'a même été terminée que dans les premières années du siècle suivant. Le clocher, fondé en 1500, fut continué en 1515 et en 1544; le pavillon qui le couvre est de 1605. Le cloître, que l'on a commencé en 1213, et achevé vers 1240, était formé de quatre côtés inégaux, dont le plus long (44 mèt.) était adossé au bas côté sud de la cathédrale. C'était le cimetière du chapitre. Le côté qui touchait à la cathédrale, bâti travée par travée, mal construit, remanié et mutilé à différentes époques, ne présentant plus d'intérêt au point de vue de l'art, a dû être démoli en 1860. Sur l'emplacement qu'il occupait, on a construit une grande chapelle avec une sacristie. La chapelle occupe toute la longueur de la nef jusqu'au transsept. Elle communique avec la basse nef par de grandes arcades ouvertes dans le mur et prenant toute la largeur comprise entre les contre-forts. La sacristie a son entrée par une porte du XIIIe s., qui donne accès dans le transsept récemment reconstruit.

La porte du transsept sud est la seule partie de la cathédrale dont les sculptures aient été conservées. Un trumeau la divise en deux parties, et des statues d'apôtres en décorent les deux côtés. Dans le tympan, on remarque : à g., la Vierge assise sur son trône et tenant le Christ, entourée d'anges qui jouent de divers instruments; à dr., le Christ montrant ses plaies et entouré d'anges qui portent les instruments de la Passion; au sommet et à la base, l'aigle, l'ange, le lion et le taureau, symboles des Évangélistes. Les arcatures du tympan de g. représentent la Résurrection.

La porte du transsept nord (sur la place du Marché) était plus importante et plus richement sculptée que celle du transsept sud, mais elle fut mutilée en 1793. On brisa les statues et on enleva à coups de marteau les bas-reliefs, dont les fonds étaient colo-

riés; leurs derniers débris ont été défigurés il y a une vingtaine d'années. Cette porte est précédée d'un narthex élevé de plusieurs degrés pour atteindre au niveau du parvis. C'est une espèce de dais ou de pavillon, soutenu par des arcs ogivaux, qui ont pour base des pilastres chargés de niches d'une exécution délicate. Le chevet, entouré, il y a quelques années encore, de maisons, commence à être dégagé. Quant à la façade (du côté de l'évêché), elle n'a pas été terminée et n'offre qu'une seule tour, encore cette tour reste-t-elle inachevée. De la galerie qui la couronne, on découvre un beau panorama.

La cathédrale de Bayonne, longue intérieurement de 78 mèt., large, non compris les chapelles, de 28 mèt., est divisée en trois nefs par deux rangs de piliers carrés, dont six (deux à l'entrée et quatre au maître autel) ont plus de 2 mèt. de côté. Tous sont taillés en colonnettes sur leur pourtour et ornés de chapiteaux. Des arêtes ogivales, partant de chacun de ces appuis, s'élancent jusqu'à la clef des voûtes, à une hauteur telle, que l'on y distingue à peine les médaillons ciselés aux armes d'Angleterre, portant les trois léopards. Autour de la nef et du chœur, à la hauteur de la naissance des grandes arcades, marquée par les chapiteaux qui couronnent les pilastres, règne une belle galerie, percée elle-même d'arceaux en ogive et décorée de colonnettes et de trèfles.

Un assez grand nombre de fenêtres sont encore garnies de verrières peintes, de diverses époques, depuis le XVe s. jusqu'au XVIIe. Malheureusement ces verrières ont beaucoup souffert des injures du temps et des hommes. On remarque surtout celles de la chapelle Saint-Jérôme, qui viennent d'être restaurées par MM. Steinheil et Coffetier.

En 1847, un habitant de Bayonne, nommé Lormand, légua à la cathédrale une rente de 40 000 fr. (aujourd'hui 35 000 par suite de la réduction de la rente), qui, selon les termes du testament, « devait être employée à la restauration de l'intérieur et aux autres besoins de la fabrique, ainsi qu'à la construction des chapelles ou de la chapelle du côté sud et d'une sacristie. » Les travaux de consolidation et de restauration restent donc à la charge de l'État. M. Bœswilwald a été chargé de tous ces travaux, qui dépendent les uns des autres. Depuis 1854, un maître autel magnifique, en marbre blanc d'Italie, aux panneaux de vermeil repoussés, reposant sur un socle de onze marches, s'élève au centre de l'abside. Il est surmonté d'un tabernacle flanqué de gradins formant retable. Cet autel est abrité par un ciborium en bois peint et doré, supportant aux quatre angles des anges en cuivre repoussé tenant dans leurs mains les instruments de la Passion. Au centre du ciborium s'élève une grande flèche dorée, ornée d'émaux et de peintures. Mais ce qui mérite surtout d'attirer l'attention dans le sanctuaire, c'est le dallage, terminé il y a quelques années, car il est unique en France. Il se compose de belles dalles de marbre bleu d'Italie; les dessins habilement variés qui les ornent se détachent sur des fonds de couleur incrustés dans le marbre. On croirait voir un tapis turc. A gauche de l'autel et adossé au pilier du transsept, s'élève le trône épiscopal, en face duquel sera placée la châsse de saint Léon, patron de la cathédrale. Malheureusement ce beau sanctuaire, dont la décoration fait le plus grand honneur à M. Bœswilwald, renferme encore des stalles vulgaires, trop basses, trop étroites, qui choquent tous les gens de goût, et que l'évêque de Bayonne a, assure-t-on, l'intention de remplacer dès qu'il le pourra, c'est-à-dire dès que les ressources disponibles le permettront.

M. Durand construit dans le petit Bayonne, non loin de Mousserolles, une grande église, dans le style du XIIIe s. et consacrée à *saint André*. La façade est décorée de deux flèches élégantes, les transsepts sont ornés de

rosaces, le vaisseau s'appuie extérieurement sur des contre-forts puissants. Cette belle église, due également à la munificence de M. Lormand, est terminée à l'extérieur (1862), mais l'intérieur n'est point encore achevé.

L'église de Saint-Esprit date de la fin du XVe s. Elle n'offre pas d'intérêt aux archéologues, mais elle est complétement pavée de grandes pierres tombales de 2 mèt. de longueur.

Bayonne possède encore quelques débris des murailles gallo-romaines qui l'entouraient au VIe s. Dans beaucoup d'endroits, ces murailles ont été blanchies extérieurement au lait de chaux, et on ne distingue plus ni l'appareil ni les chaînes de briques, à moins de les examiner de très-près. Elles sont, comme celles de Dax, construites en petit appareil avec chaînes de briques et flanquées de tours cylindriques. On peut en suivre tout un côté, au milieu des maisons bordant les rues qui ont remplacé les anciens fossés.

Nous avons déjà parlé (page 32) du grand bâtiment moderne, construit entre la place Grammont et la place d'Armes, et dans lequel on a eu la malheureuse idée de réunir le théâtre, la sous-préfecture, l'hôtel des douanes et l'hôtel de ville. Ce bâtiment ne mérite qu'une simple mention; il n'a aucun caractère architectural.

Le *château vieux*, qui se trouve situé à l'extrémité supérieure de la rue du Gouvernement, a été, dit-on, construit au XIIe s. par Guillaume Raymond de Sault, le dernier vicomte de Bayonne. Il a été élevé sur une partie de l'enceinte romaine. Ses quatre tours rondes doivent dater du XVe s. Ses fossés et sa plate-forme ont été détruits quand on a élargi la rue du Gouvernement. Il sert aujourd'hui de caserne.

Le *château neuf*, situé, ainsi que l'arsenal, au S. de Bayonne, entre l'Adour et la Nive, n'a été terminé qu'en 1489, sous Charles VIII. — L'*arsenal*, qui n'a aucune importance, renferme une salle d'armes, pouvant contenir 50 000 fusils et 20 000 sabres.

Le nouvel *hôpital militaire*, terminé en 1841, a été construit sur l'emplacement qu'occupaient les couvents des Jacobins et des Capucins. Il peut loger 800 malades. Il est destiné à servir de réserve à la 13e division militaire.

Louis XIV fit construire par Vauban la citadelle de Saint-Esprit et les nombreux ouvrages qui forment actuellement l'enceinte de la ville. Ces ouvrages ne méritent pas la visite des étrangers. La **citadelle** elle-même n'a d'intérêt que pour les militaires, mais les amateurs de belles vues ne devront pas manquer d'y monter, car du haut de ses bastions ils jouiront d'un admirable panorama. On découvre en effet Bayonne, l'Adour et la mer, Biarritz, le fort du Socoa qui défend le port de Saint-Jean-de-Luz, la pointe du Figuier, la Rhune, la Haya, une partie de la chaîne des Pyrénées, et le pays basque, arrosé par la Nive.

Au nord de la citadelle s'ouvre un petit vallon planté de fougères, de genêts épineux, de cerisiers, qui débouche vers le Boucau par une étroite issue. Là furent refoulés dans la sortie de 1814 trois régiments anglais qui perdirent un grand nombre d'hommes. En 1830, le consul anglais de Bayonne acheta, avec le produit d'une souscription, le terrain dans lequel avaient été inhumés les officiers, y planta des arbres et y éleva un monument commémoratif. C'est ce qu'on appelle le *cimetière anglais*.

Le *cirque de taureaux*, où ont lieu encore ces jeux barbares empruntés à l'Espagne, est situé à l'E. de Saint-Esprit.

Promenades. — Environs.

Une belle avenue d'arbres conduit de la porte Marine à la porte d'Espagne; mais la promenade la plus fréquentée de Bayonne sont les **Allées marines**. Elles commencent au delà

de la porte Marine, qui s'ouvre sur la place d'Armes, et s'étendent, le long de la rive g. de l'Adour, à plus d'un kil. de la ville. Elles furent plantées pour la première fois en 1727, coupées ou saccagées en 1814. Leurs arbres donnent aujourd'hui de délicieux ombrages. On y respire un air excellent et on y découvre de charmants paysages. A leur extrémité, au delà du ruisseau l'Aritzague, du canal d'Atchimèche et du moulin, s'élève le *Blanc Pignon*; plus loin s'étendent des *pignadas* ou forêts de pins, le jardin d'hiver de Bayonne; enfin, en continuant de descendre la rive g. de l'Adour, on trouve le lazaret, établi lors de la peste qui ravagea l'Espagne en 1812, la tour des signaux et l'embouchure du fleuve (à 6 kil. de la ville).

« La barre de l'Adour, a dit M. de Quatrefages dans ses *Souvenirs d'un naturaliste*, présente sans cesse l'aspect d'une mer en tourmente. Là, l'Océan ne connaît point de repos. Je l'ai visitée par un de ces beaux jours d'automne où la nature entière semble se reposer de l'activité des saisons passées et se préparer au sommeil de l'hiver. A peine un souffle d'air, venant de l'E., soulevait-il les banderoles des navires amarrés de loin en loin aux bords du fleuve, et, pourtant, dès les Allées marines, j'entendais ce tonnerre lointain qui annonce une mer agitée. Sous les rayons d'un soleil à demi voilé qui dorait Bayonne et son cadre de collines, je suivais l'étroite jetée de la rive g., barrière bien faible en apparence, mais suffisante jusqu'à ce jour pour protéger les rives sablonneuses contre toute érosion. En face du Boucau, le bruit du ressac redoubla; à la pointe du Lazaret, il devint vraiment formidable. J'atteignis enfin la tour des signaux, et, du haut de la plate-forme, j'embrassai d'un coup d'œil l'embouchure et ses abords.

« Des deux côtés, la plage unie et basse s'élevait insensiblement et se hérissait de dunes de sables dont quelques-unes montraient leur cône aride au-dessus des plantations de pins destinées à les fixer. A mes pieds commençaient les digues basses de MM. de Prony et Sganzin, tracées de manière à rétrécir progressivement le lit du fleuve et à agir comme écluse de chasse sur les sables et les graviers. En face s'étendait l'Océan, dont pas une ride ne creusait la surface aplanie par le vent d'E. Et pourtant un demi-cercle de vagues et d'écume séparait la mer et le fleuve : c'était la barre de l'Adour. Là grondait l'orage que j'entendais depuis une heure.

« La marée montait; des lames insensibles, venues du large, se relevaient au contact des bas-fonds et se dressaient en longues ondulations, semblables à des murailles d'une demi-lieue. Sapés à la base par le fond de plus en plus haut, elles se courbaient en volutes et s'éboulaient en laissant échapper une blanche poussière. Bientôt relevées, moins hautes, mais plus pressées, elles formaient, en face de l'Adour, comme une quadruple barrière sans cesse détruite et sans cesse renaissante, atteignaient enfin le rivage, se brisaient avec furie, et lançaient, jusqu'au haut du talus incliné qui les arrêtait, leurs longues et rapides fusées. A l'embouchure même, elles se précipitaient dans l'étroit canal, se recourbaient à dr. et à g. contre les jetées, comme pour faire à l'Océan un plus large passage, et roulaient avec elles des monceaux d'une écume jaunâtre qui semblaient un amas de roches flottantes. »

Depuis que l'ingénieur Louis de Foix a fait déboucher l'Adour directement à l'O. (R. 7), d'importants travaux ont été exécutés pour l'y maintenir. En 1696, comme il se jetait du côté de Biarritz, M. de Ferry proposa la construction d'une haute digue pour rejeter le fleuve du côté opposé. La réalisation du plan de cet

ingénieur occupa le XVIIIe s. tout entier; mais cette digue ne put que déplacer la barre et la reporter plus avant; en même temps l'embouchure, dépassant le musoir de la digue, continuait de se détourner vers le sud. En 1808, Napoléon rendit un décret en vertu duquel le lit de l'Adour, dont la largeur à la barre était de 290 mèt., devait être réduit à 150 mèt. d'après les plans de MM. Prony et Sganzin. Les résultats de ces travaux furent déplorables et ajoutèrent un obstacle artificiel aux obstacles naturels qui rendent si dangereuse l'entrée de l'Adour. « En effet, l'embouchure, dit M. Puyol, n'étant pas évasée vers la mer, se présente comme un entonnoir dont le col est tourné du côté du large. Cette disposition produit au moment du flot un dénivellement; c'est-à-dire que l'eau de mer, ne pouvant s'introduire par cet étroit goulet en assez grande quantité pour remplir le bassin du fleuve, conserve pendant toute la durée du flot un niveau plus élevé en dehors qu'en dedans. Ce dénivellement, qui se continue quelque temps après la pleine mer, prolonge de plus d'une heure la durée du flot et contribue à rendre la mer continuellement furieuse sur la barre de l'Adour. » En outre, la force du jusant, diminuée proportionnellement à la marée, n'est plus assez grande pour nettoyer les galets de la barre avec l'aide des eaux du fleuve.

En 1838, on entreprit de nouveaux travaux, et le système des jetées hautes ayant si mal réussi, on imagina de construire des jetées basses, inférieures au niveau des marées. La barre ne fut ni supprimée ni améliorée; elle avança seulement de quelques mèt. à l'O., et la passe reprit sa direction habituelle vers le S. Enfin, dans ces dernières années, on a adopté un troisième système, celui des jetées en claire-voie. Les travaux dirigés par l'ingénieur Daguenet semblent avoir produit d'assez bons résultats. Le chenal prend, dit-on, une direction fixe vers l'O. et ne s'épanouit plus au S.; la passe, qui offrait aux navires de 4 mèt. à 4 mèt. 50 cent. à l'époque des hautes marées, offre maintenant de 5 mèt. 50 cent. à 6 mèt. de profondeur. Cependant le problème est encore loin d'être résolu, et la barre de l'Adour reste un passage presque toujours difficile, souvent impossible, malgré la présence d'un bateau à vapeur uniquement destiné à la remorque des navires.

Un feu fixe blanc, d'une portée de 6 milles, est allumé toutes les nuits sur la jetée méridionale de l'embouchure.

Le **château de Marrac,** situé à 1 kil. au S. de Bayonne, fut construit vers 1707 pour la reine douairière d'Espagne, Marie-Anne de Bavière-Neubourg, veuve de Charles II, qui avait été exilée de Madrid et qui passa trente-deux ans à Bayonne. Mais quand il fut achevé, elle refusa de l'habiter, parce qu'une dame de sa suite y avait occupé un appartement avant son arrivée. Au mois d'avril 1808, Napoléon vint le visiter, car il cherchait une habitation qui lui permît de séjourner quelques mois dans cette ville. A peine l'eut-il vu qu'il voulut le posséder sur-le-champ. « Il ne fallait heureusement pour satisfaire un tel désir, a dit M. Thiers, ni les ruses ni les violences que coûtait en ce moment la couronne d'Espagne. On fut charmé de le lui vendre pour une centaine de mille francs. On le décora fort à la hâte avec les ressources qu'offrait le pays. » Ce château, qui devait être peu de temps après le théâtre de si importants événements (*V.* pages 35 et 36), a été incendié en 1825.

De Bayonne au Vieux-Boucau, R. 7; — à Biarritz, R. 8; — à Saint-Jean-de-Luz, R. 9; — à Saint-Sébastien, R. 10; — à Pampelune, R. 14; — à Cambo, R. 15; — à Saint-Palais, R. 17; — à Saint-Jean-Pied-de-Port, R. 18; — à Pau, R. 25; — à Oloron, R. 32.

ROUTE 4.

DE BORDEAUX A ARCACHON.

56 kil. — Chemin de fer. De 3 à 6 départs par jour selon les saisons. Trajet en 2 h. 15 min. — 4 fr. 50 c.; 3 fr. 50 c.; 2 fr. 50 c.

40 kil. De Bordeaux à la Mothe (R. 3).

43 kil. *Le Teich*, b. de 956 hab., situé à la dr. du chemin de fer, près de l'embouchure de la Leyre dans le bassin d'Arcachon.

Au delà du Teich, on croise la route de terre, qui reste à la g. du chemin jusqu'à la Teste. Des cultures alternent avec la lande; on aperçoit même quelques vignes. Sur la dr. commence à se montrer le bassin d'Arcachon, qui se découvre de plus en plus à mesure qu'on approche de la Teste.

47 kil. *Mestras*, v. plus considérable que le bourg de Gujan dont il dépend, se trouve à la g. du chemin de fer. Sur la dr., la compagnie des pêches du bassin d'Arcachon a fait élever un grand bâtiment en bois. Un peu plus loin, du même côté, une espèce de baraque en bois, près de laquelle on voit quelques guérites, porte cette inscription : *Hôtel des Baigneurs;* c'est l'établissement des bains de mer de Gujan, dont on aperçoit l'église à g.

48 kil. *Gujan*, commune de 2686 hab.

50 kil. *La Hume*, ham. où passe le canal de Cazau, qui y amène une certaine quantité de bois ou d'autres produits. A dr. est la maison construite par l'administration de la compagnie des Landes et du Canal.

Entre la Hume et la station suivante s'élève un grand moulin à riz qui dispose d'un moteur hydraulique d'une force de 60 chevaux-vapeur.

[Une route agricole de 20 kil., construite par la compagnie du Midi, réunit (villas Pereire) la Hume au v. de *Sanguinet*, v. du dép. des Landes, peuplé de 1040 hab., situé à l'extrémité orientale de l'*étang de Cazau* et *de Sanguinet*, vaste nappe d'eau triangulaire couvrant une surface de plus de 6000 hectares. On prétend que l'étang de Cazau, qui communique aujourd'hui indirectement avec la mer par les étangs de Parentis et d'Aureilhan (R. 6), se déversait directement dans la mer par un ancien chenal très-profond. On indique même l'endroit où il arrivait à l'Océan, et l'on ne fait pas remonter à plus de cinq siècles l'époque où l'embouchure, située près de la *pointe de Maubrucq*, finit par disparaître entièrement en partie par les sables. Cette communication directe de l'étang avec la mer semble improbable à cause de la hauteur des dunes qui dominent l'étang à l'ouest (80 mèt. environ). La nappe d'eau de Cazau est à 19 mèt. au-dessus de la mer.]

---

53 kil. **La Teste-de-Buch** (hôt. du Chemin de fer), ch.-l. de c. de l'arrond. de Bordeaux, est située sur la rive méridionale du bassin d'Arcachon, presque au pied des dunes. Les étrangers n'ont absolument rien à y voir. L'église elle-même ne mérite pas une visite, et il ne reste aucun débris de l'ancien château des captaux de Buch.

Si l'on doit en croire certains historiens, la Teste serait bâtie sur l'emplacement qu'occupèrent tour à tour la station romaine du *Boios* et la *Testa Boïorum*, la capitale des Boïens, mais rien n'est moins prouvé. Il paraît plus probable, au contraire, que ces trois villes se succédèrent sur trois points différents. Quoi qu'il en soit, la Teste fut, au moyen âge, la résidence et la capitale des captaux de Buch, qui ont joué un rôle important dans l'histoire du Bordelais et même dans l'histoire de France. Le plus célèbre de ces captaux fut

Jean de Grailly, l'un des principaux seigneurs (*capitalis*) de l'Aquitaine: il se distingua surtout au service de Charles le Mauvais, roi de Navarre. Froissart a publié un intéressant récit de la bataille de Cocherel qu'il livra, en 1364, à Duguesclin.

Depuis soixante ans, l'agriculture, le commerce et l'industrie, affranchis par la Révolution, ont pris à la Teste des développements presque inespérés, et sa population, qui, en 1782, n'était que de 1500 hab., s'élève aujourd'hui à 3601. Cette prospérité, la Teste la doit aussi à d'autres causes : d'abord à la fixation des dunes, puis aux compagnies des Landes et d'Arcachon; enfin au chemin de fer, qui a facilité l'écoulement de ses produits et créé sur la plage voisine d'Arcachon un des établissements de bains de mer les plus fréquentés de nos côtes occidentales.

Plus qu'aucune autre bourgade de la baie de Gascogne, la Teste se trouvait menacée par la marche progressive des dunes qui la dominaient. On regardait déjà comme très-prochaine l'époque où elle disparaîtrait sous les sables, lorsque, vers la fin du siècle dernier, un homme de génie, M. Bremontier, inspecteur général des ponts et chaussées, conçut le projet de fixer ces dunes mobiles et menaçantes en les couvrant de forêts. Il lui fallut douze années de travaux et de démarches pour obtenir la permission de faire des essais en grand. Enfin, il réussit au delà de toute espérance, et, dans les premières années de ce siècle, la Teste s'est montrée reconnaissante envers son libérateur : un cippe a été, en 1818, érigé à la gloire de Bremontier, sur la dune la plus voisine de la ville.

La surface des dunes et lettes dans le départ. de la Gironde est évaluée à 51 636 hect., sur lesquels plus de 40 000 sont déjà ensemencés. Un crédit de 200 000 fr. est accordé chaque année, d'après un décret du 11 octobre 1854, sur le budget des ponts et chaussées, pour achever cet important travail.

Après avoir dépassé la Teste, on se rapproche du rivage pour atteindre (56 kil.)

ARCACHON.

HÔTELS. — Hôtel *Legallais*. Cet hôtel, fondé en 1823, contient près de 100 chambres, dont 40 avec lits pour deux personnes. Il est situé entre la rue et la mer, à peu de distance de l'embarcadère d'Eyrac. Un médecin y réside pendant la saison des eaux. On y danse plusieurs fois par semaine. La mer en est tellement rapprochée que les baigneurs et baigneuses peuvent sortir de leur chambre en costume de bain. Les prix varient de 7 à 10 fr. par jour. — Parmi les autres hôtels, nous recommanderons l'hôtel des *Empereurs* et l'hôtel de *France*.

MAISONS MEUBLÉES. — La plus grande partie des maisons d'Arcachon se louent à la saison ou au mois. Les prix varient, on le conçoit, selon l'importance, l'exposition et l'ameublement de la maison, l'affluence des baigneurs, l'époque de la saison.

CABINET DE LECTURE, LIBRAIRIE. — Jean Lacou, grande agence d'affaires. Maison centrale. Renseignements gratis à tous les étrangers.

VOITURES POUR LA PROMENADE. — De 3 fr. à 5 fr. l'heure.

CHEVAUX A LOUER. — 1 fr. l'heure.

ANES. — 75 c. l'heure.

Sur la plage où **Arcachon** se développe et prospère aujourd'hui, il n'y avait, en 1830, qu'une chapelle de pèlerinage, quelques maisons de pêcheurs, et l'établissement Legallais, fondé en 1823. Des groupes d'habitations formaient deux hameaux distincts, appelés, le premier *Moueng*, le second *Eyrac*. On ne pouvait y venir qu'en bateau, à pied ou à cheval. En 1845 seulement, le gouvernement fit construire la chaussée empierrée qui conduit de la Teste à l'extrémité occidentale d'Arcachon, et qui se continuera certainement plus loin, à mesure que les constructions s'étendront. Au mois de juillet 1857, le chemin de fer ne dépassait pas encore la Teste. Il a maintenant établi

son point d'arrêt au centre même de l'Arcachon actuel. Dans quelques années, il sera probablement obligé de *suivre la foule* vis-à-vis du cap Ferret. En effet, Arcachon a pris des développements tellement extraordinaires, qu'on ne sait pas où elle s'arrêtera. *Heri solitudo, hodie vicus, cras civitas*, telle est la devise d'Arcachon. Chaque saison, un nombre considérable de nouvelles maisons se construisent des deux côtés de sa rue unique, dont la longueur dépasse aujourd'hui 3 kil. Cette rue ne peut, il est vrai, s'étendre qu'en longueur, car elle est resserrée entre la mer et la dune. Aussi toutes les maisons ont deux façades, tournées, l'une sur la rue, l'autre sur la dune ou sur la forêt qui couvre la dune. La plupart ont été construites avec des galeries extérieures; beaucoup n'ont qu'un rez-de-chaussée. Quelques-unes sont entourées de jardins agréablement dessinés, et dont les parterres de fleurs sont entretenus avec un luxe digne d'éloges. Ces maisons sont en général agréables à habiter. En en sortant, on entre d'un côté sur une plage magnifique, de l'autre dans une forêt dont les émanations résineuses ne sont pas moins salutaires à certaines constitutions que les bains de mer. M. Émile Pereire fait construire maintenant des *villas d'hiver*, qui doivent réunir l'élégance et le confort.

Arcachon commence à la Pointe de l'Aiguillon et se termine aujourd'hui près de l'ancienne chapelle. C'est de la Pointe de l'Aiguillon qu'on découvre le mieux le bassin, sur les bords duquel on voit la Teste, la Hume, Gujan, Mestras, le Teich, Biganos, Audenge, Arès et Lanton. Au delà de cette pointe (quand on vient de la Teste) commence le quartier du Moueng, l'endroit le mieux abrité de la côte, le port proprement dit. Entre Moueng et Eyrac s'élève la nouvelle chapelle romane de Saint-Ferdinand. Le débarcadère du chemin de fer se trouve à Eyrac. Autour se groupent les principaux hôtels, les plus belles maisons et le château de M. Deganne, construit dans le style de la Renaissance. Un terrain a été choisi, dit-on, pour la construction d'un casino. L'ancienne chapelle, consacrée à une Vierge miraculeuse, patronne des pêcheurs, était perdue jadis au milieu des pins et des arbousiers; mais, dès 1856, elle formait la limite des constructions. A la place de cette chapelle, qui elle-même en avait remplacé une autre bâtie en 1624 par Thomas Illyricus, puis ensevelie sous les sables en 1719, on vient d'achever une grande église gothique dans le style du XIIIe s., dominée par une flèche élégante.

La plage d'Arcachon est partout commode et sûre; on y marche sur un sable parfaitement uni. La pente est si douce que les enfants eux-mêmes peuvent, à marée haute, s'y baigner sans crainte. Mais, plus on s'avance vers l'entrée du bassin, plus la mer est forte, plus les bains sont salutaires. Au delà de la chapelle, ou plutôt de la maison forestière de Montena, il y aurait du danger, pour les nageurs médiocres, à se baigner à marée basse. Du reste, à part les jours de tempête, et les tempêtes ne sont jamais bien violentes, le flot est toujours doux et bénin. Plus de 50000 baigneurs visitent Arcachon chaque année. Les trains de plaisir qui s'y rendent tous les dimanches amènent de Bordeaux des milliers de voyageurs.

Le **bassin d'Arcachon** est une grande baie d'environ 80 à 85 kil. de tour et de 15 529 hectares de superficie, qui a la forme d'un triangle et dont l'entrée forme le sommet, tourné vers le S. O., tandis que la base est au N. E. et s'étend d'Arès à l'embouchure de la Leyre. La largeur de l'entrée est de 2960 mèt.; sur la barre, la passe a 520 mèt. de largeur et une profondeur *minima* de 7 mèt. à la basse mer. La barre

et les bancs qui bordent la passe sont formés de sable fin, sans vase ni gravier. Lors des basses marées d'équinoxe, le bassin s'assèche en grande partie, et il ne reste plus d'eau que dans une dizaine de chenaux, « semblables aux bras d'une gigantesque méduse, » qui se réunissent en deux fosses principales, l'une parallèle au rivage du N. O., l'autre à celui du S.

« La rade de Moullo (à 4 kil. au S. O., vis-à-vis du cap Ferret) est assez étendue, et la tenue y est bonne, dit M. Oscar Dejean; néanmoins, comme les navires y sont exposés aux lames du large par les vents du S. O. au N. O., ils s'y arrêtent rarement. La rade du cap Ferret (*V.* ci-dessous) et celle d'Eyrac (Arcachon) ne présentent pas le même inconvénient : la tenue y est excellente et les navires y sont parfaitement en sûreté: c'est dans les vents du N. O. qu'ils éprouvent le plus de fatigue, mais l'agitation n'est jamais assez forte pour offrir du danger, et les caboteurs eux-mêmes n'hésitent pas à s'y tenir à l'ancre pendant les plus mauvais temps. Ces deux rades, dont la profondeur est de 8 mèt. au minimum et de 19 mèt. 50 c. au maximum, ont une superficie d'environ 700 hect.; MM. Droëling et Pairier, ingénieurs en chef des ponts et chaussées, estiment qu'elles pourraient contenir de 17 à 21 navires de guerre de premier rang, isolés; quant aux navires de moindre dimension qui pourraient y mouiller, on en porte le nombre à *sept mille cinq cents.*

« Il n'existe actuellement dans le golfe de Gascogne, depuis l'embouchure de la Gironde jusqu'en Espagne, aucun port de refuge, car on ne peut pas donner ce nom au port de Bayonne, qui n'a, sur la barre, que *un mètre* de hauteur d'eau à basse mer. Cependant cette partie des côtes de l'Océan est des plus dangereuses : les vents du large, principalement ceux d'O. et de N. O., qui règnent toujours pendant les tempêtes, portent à terre, et, dès lors, si les navires ne peuvent pas se relever, ils périssent infailliblement corps et biens! Améliorer et faire bien connaître l'entrée d'Arcachon est donc un immense service à rendre à l'humanité, au commerce et à la marine en général. Mais l'utilité du bassin serait encore plus grande en temps de guerre maritime. En effet, il n'est pas possible d'établir, même avec des navires à vapeur, une croisière constante sur une côte où tous les vents du large poussent vers la terre ; et conséquemment il n'y a pas à craindre que le port d'Arcachon soit jamais bloqué.

« Les moyens proposés en 1855 par les ingénieurs, pour rendre commode et sûre l'entrée du bassin d'Arcachon, consistent en un système de travaux dont la dépense totale était évaluée à 11 millions de francs. Les travaux, décidés en principe par une commission consultative, se bornent maintenant : 1° à la défense de la rive du S. du bassin par une digue de 5300 mèt. de longueur, prenant à Moullo et aboutissant aux balises actuelles; 2° à la construction d'une jetée de 1715 mèt. de longueur, partant de l'extrémité de la digue et continuant la courbe qu'elle décrit jusqu'à la rencontre du banc du Matoc, pour empêcher la passe de dévier vers le S. par l'effet du mouvement longitudinal des sables dans cette direction. Avec ces modifications, la dépense n'est plus que de 5 millions. »

En attendant que ces grands travaux soient exécutés et que le bassin d'Arcachon devienne le plus beau port de la France, il n'est maintenant qu'un pauvre petit port de pêche possédant seulement 22 chaloupes. « Tous les jours, dit M. E. Bersot, 80 barques légères vont à la pêche d'une petite sardine appelée *royan.* Rivés au large, les pêcheurs tendent le filet, qui est tout droit, et jettent au royan une pâture mêlée de sable

pour la rendre visible; il la sent et l'aperçoit au travers du filet, et, en voulant l'atteindre, entre dans les mailles, qui le retiennent par les ouïes. On les emporte par milliers. De plus grandes barques, des chaloupes, font la grande pêche : elles passent d'ordinaire la nuit dehors, au besoin plusieurs, quand la rentrée serait dangereuse. On pêche aussi dans l'intérieur du bassin avec le filet ordinaire.... »

A peu près au milieu du bassin d'Arcachon est une île connue sous le nom d'**île de la Teste** ou **île des Oiseaux.** On l'aperçoit de la côte des bains, surtout à marée haute. Elle a 225 hect. de superficie. Il n'y croît ni un arbre ni un arbuste; nulle fleur ne peut y vivre. C'était autrefois un communal où les habitants des rives envoyaient paître leurs chevaux et nourrissaient quelques vaches à moitié sauvages. Un seul homme, chargé de la garde de ces troupeaux, y demeurait près d'une fontaine d'eau douce excellente, dans une cabane qui, pendant les gros temps, semblait perdue au milieu des vagues. En 1820, l'État en a revendiqué la propriété et en a pris possession; il la loue à un fermier qui reçoit, pour le pacage, des bestiaux au mois, et loue lui-même des permissions de chasse. Outre la cabane du garde, on y trouve maintenant quelques huttes appartenant à des pêcheurs qui, pendant l'automne et l'hiver, font la chasse aux canards sauvages.

Une demi-heure (à débattre le prix au départ) suffit pour aller de la plage d'Arcachon à l'île des Oiseaux. Les pinasses (barques en bois de pin) qui y mènent les promeneurs sont ordinairement conduites par un homme et par une femme. Le seul plaisir qu'on puisse se procurer gratis dans l'île des Oiseaux, c'est de faire lever des lapins (leur nombre est en effet considérable), mais il en coûte cher pour les chasser : 50 c. quand on les manque et 1 fr. quand on les tue. Telles sont les étranges conditions imposées par le fermier. Du reste, la chasse aux oiseaux est libre toute l'année, et on trouve à Arcachon des fusils de chasse à louer au mois, à la semaine ou à la journée.

On peut aussi aller avec une pinasse (1 h. pour l'aller et 1 h. pour le retour), avec un bon vent, au **cap Ferret,** l'extrémité de la dune de sable qui domine à l'O. l'entrée du bassin d'Arcachon. Les Romains l'appelaient le *Curianum promontorium.* Quelques cabanes de pêcheurs se sont groupées au fond d'une petite anse qui débouche dans le bassin. Un peu plus haut, un poste de douaniers et une maison de garde ont été bâtis près d'un bon puits d'eau douce et de la tour, haute de 51 mèt., qui supporte le *phare*, construit en 1839 par M. Deschamps fils. Un escalier de 150 marches conduit au sommet de cette tour, d'où l'on découvre une vue étendue, d'un côté sur l'Océan, de l'autre sur le bassin d'Arcachon et les forêts qui couronnent les dunes. Du reste, rien de plus nu, de plus triste que cette côte, le long de laquelle on se distrait à chercher des coquillages ou à cueillir des immortelles de mer. Le feu fixe du phare (1er ordre) s'aperçoit de nuit en temps ordinaire et à une distance de 18 milles. De 1826 à 1835, de grands changements se produisirent dans la forme du cap Ferret. La pointe, qui s'était avancée constamment vers le S. depuis des siècles, fut emportée sur une longueur de 1040 mèt., et la barre de la Canonnière, qui était impraticable, se creusa jusqu'à la profondeur de plus de 8 mèt.

1 h. 30 min. suffisent pour faire le tour du cap Ferret et revenir par le phare à l'endroit où l'on a laissé son embarcation. Dans ce trajet on remarque le *Matoc*, qui sépare les deux passes, banc plat et large sur lequel la mer brise sans cesse, dernier vestige de la grande île de la Mate ou de l'île de la Pile, qui se trouvait autre-

fois à l'entrée du bassin et qui n'existe plus aujourd'hui.

La **forêt d'Arcachon,** que les semis de l'État séparent de la forêt de la Teste, a 3600 hect. Elle s'étend des prés salés de la Teste à la pointe de Bernet, et de la route départementale aux semis de l'État. De nombreux sentiers la sillonnent dans tous les sens. Elle se compose principalement de pins, de chênes, de houx, d'arbousiers et d'aubépines. Les accidents du terrain, les dunes et les bas-fonds y offrent de curieux aspects qui ne tardent pas, du reste, à paraître monotones. On y remarque quelques cabanes de résiniers. L'une de ses dunes les plus hautes, le *Truc de Pey-Maou* (*truc* signifie dune abrupte et élevée), se trouve dans Arcachon même, à 500 mèt. de la route départementale. On y découvre de belles vues sur la forêt, les villas et le bassin. Un jalon peint en rouge indique aux promeneurs le sommet du Truc. Deux autres dunes voisines, mais moins élevées, sont signalées de la même manière à leur attention, car on y jouit de points de vue différents.

Les **semis de l'État,** situés entre la forêt d'Arcachon et celle de la Teste, datent surtout de la fin du siècle dernier. Les chemins qui les traversent se nomment *garde-feux*. On y fera d'agréables promenades à cheval; la plus ordinaire est celle-ci : on va d'Arcachon à Moullo (40 min. à cheval), de Moullo à la Teste (30 min.), et de la Teste à Arcachon (de 20 à 30 min.). *Moullo* est un parc d'artillerie situé au bord du bassin, sur l'emplacement d'un ancien fort, presque en face du phare du cap Ferret. Pour s'y rendre, on longe presque toujours la côte, et on traverse le garde-feu n° 4. 5 min. au delà se trouve la *maison forestière de Montena*, où viennent aboutir les garde-feux n° 3 et n° 5. Le garde-feu n° 3 (celui de g. quand on tourne le dos à la mer) conduit directement à une autre maison forestière voisine de la Teste, et d'où divers chemins ramènent les promeneurs à Arcachon. C'est près de cette maison forestière (sur la dr.) que se trouve le monument élevé à la mémoire de Bremontier.

La **forêt de la Teste** est bornée au N. par la plaine de la Teste, à l'O. par les semis de l'État, qui s'étendent jusqu'au bord du bassin d'Arcachon, au S. par l'étang de Cazau, à l'E. par la lande sur laquelle la compagnie des Landes a creusé son canal. Elle a 3980 hect. Le sol et le produit de la résine appartiennent à divers propriétaires. Les pins et les chênes sont la propriété des usagers domiciliés à la Teste, Gujan, Mestras et Cazau. Ainsi les propriétaires n'ont aujourd'hui que l'usufruit des pins e des chênes, mais il va sans dire qu'ils jouissent des mêmes droits que les simples usagers.

La **Pointe du Sud** est une espèce de promontoire arrondi qui s'avance dans le golfe de Gascogne, au S. de l'entrée du bassin d'Arcachon. On y jouit d'une belle vue sur l'Océan. Divers chemins y conduisent. M. Jean Lacou compte 2 h. à cheval si l'on suit les bords du bassin, et 1 h. 30 min. si l'on passe la Teste, la Seoube et Dulet. On peut aller par l'un de ces chemins et revenir par l'autre. 20 min. (à cheval) au delà de la maison forestière de Montena (*V.* ci-dessus), s'élève sur une haute dune le *Pilat*, restaurant des Trois-Sœurs. Avant d'atteindre la Pointe du Sud proprement dite, on rencontre encore le *poste du Sud*, abrité derrière les dunes. De ce poste on distingue bien les deux passes séparées par le banc du Matoc; mais il faut doubler la Pointe du Sud pour découvrir l'Océan dans toute son immensité. La vue s'étend jusqu'au Vieux-Boucau.

Il est assez difficile d'aller sans guide, par la forêt de la Teste et les semis, de la Pointe du Sud à la Teste. Si l'on est seul, on fera bien de revenir le long de la côte jusqu'au Moullo, et

de prendre le garde-feu n° 3, qui conduit directement à la Teste.

Le *Truc* de la *Truque*, la plus haute dune boisée de l'ancien captalat de Buch, se trouve à une distance à peu près égale d'Arcachon et de la Teste (1 h. 15 min. et 1 h. 20 min.). On s'y rend d'Arcachon par le garde-feu n° 1; de la Teste, soit par le chemin de la Seoube, soit par celui de la forêt et de la lande qui mène directement à Cazau. On peut monter à cheval jusqu'au sommet, d'où l'on découvre une vue étendue sur la forêt de la Teste, la plaine et une partie du lac de Cazau, et le bassin d'Arcachon[1].

Dans les environs de *Cazau*, v. de la com. de la Teste, situé à l'extrémité septentrionale de l'étang de Cazau, on peut aller visiter de vastes propriétés cultivées en riz.

ROUTE 5.

DE BORDEAUX A LACANAU.

44 kil. — Route de voitures.

On sort de Bordeaux par une route bordée à dr. et à g. de maisons de campagne entourées de bosquets et de jardins.

2 kil. *Caudéran*, joli v. de 5672 hab., très-fréquenté par les habitants de Bordeaux pendant les jours de fête.

11 kil. Au pied d'une colline en partie couverte de bois taillis, on traverse la Jalle de Blanquefort, petit ruisseau de 5 à 10 mèt. de largeur, qui va se jeter dans la Garonne à 8 kil. en aval de Bordeaux. Non loin de la route, sur le bord de la Jalle, on aperçoit un petit castel féodal flanqué de tourelles.

13 kil. *Saint-Médard-en-Jalle*, v. de 2315 hab., situé à peu près sur la limite des landes et des terrains cultivés. Au S. O. s'étend une vaste plaine sablonneuse de près de 3000 hect. de superficie, qui servit de camp en 1845 à un corps de 45 000 hommes commandés par le duc d'Aumale. Dans la commune de Saint-Médard s'élève une fabrique de poudre à canon; c'est également sur le territoire de cette commune et de celle de *Taillan* (1097 hab.), située plus à l'E., que commence l'aqueduc qui alimente d'eau potable la ville de Bordeaux. Les environs de Saint-Médard abondent en fossiles. On voit encore, sur les bords de la Jalle, les restes de deux camps : l'un de l'époque romaine et l'autre du moyen âge.

Au delà, on traverse quelques bois de pins, puis on entre définitivement dans la région sablonneuse des landes.

23 kil. *Salaunes*, v. de 272 hab.

28 kil. *Sainte-Hélène*, v. de 944 hab., dont l'église est très-ancienne.

44 kil. **Lacanau**, v. de 1020 hab., situé non loin du rivage oriental de l'*étang de Lacanau*, vaste nappe d'eau de 8 kil. de long et de 3 à 4 kil. de large. Du côté de Lacanau, cet étang est guéable jusqu'à moitié largeur et présente un fond de sable résistant; mais vers l'O., au pied des dunes, il devient brusquement assez profond. On prétend qu'il communiquait autrefois directement avec la mer, dont il est aujourd'hui séparé par une chaîne de dunes de 40 mèt. de hauteur. Le port de Lacanau s'appelait alors le *port d'Anchise* ou le *port Maurice*. Maintenant l'étang de Lacanau est réuni à l'étang d'Arcachon par une chaîne de nappes d'eau plus petites, par des marais et des canaux remplis d'une eau presque stagnante.

Une route de 28 kil., parallèle à cette chaîne d'étangs, conduit de Lacanau à Arès (R. 6), par *le Porge* (843 hab.), et *Lège* (465 hab.), séparé de hautes dunes par le ruisseau qui descend de l'étang de Lacanau. Deux fois ce village a dû changer de place. Les dunes mouvantes

1. Pour plus de détails, *V. l'Itinéraire de Bordeaux à Bayonne, la Teste, Arcachon, Biarritz et Mont-de-Marsan*, par ADOLPHE JOANNE. Paris, Hachette et Cie.

avançant toujours, les habitants ont été forcés de fuir devant elles: en 1480 et 1660, ils ont rebâti leurs maisons et leur église à 4, puis à 3 kil. plus avant dans l'intérieur. Lège possède une forge importante.

Une autre route, partant de Lacanau, se dirige au N. vers (12 kil.) *Carcans*, v. de 1100 hab., qui a donné son nom à un étang situé à 4 kil. à l'O. Cette nappe d'eau, couvrant avec l'étang d'*Hourtin* une surface de 5330 hect., est bordée à l'O. par des dunes dont quelques-unes ont 70 mèt. de hauteur, et entourée, surtout au N. et au S., de vastes terrains plantés de roseaux qui couvrent des flaques d'eau et des fondrières. L'étang d'Hourtin, de même que celui de Lacanau, est guéable jusqu'à moitié largeur, et s'approfondit brusquement du côté des dunes. « Au lieu dit *Pey d'au Camin* ou *Bèvre*, vers le tiers septentrional de la longueur, la partie guéable, hérissée de pieux anciennement plantés pour les pêcheries, est coupée transversalement par une fosse profonde de 15 mèt., avec un fond de vase si peu consistante qu'elle ne résiste pas à un plomb de 10 livres attaché à une corde de 50 mèt. On croit que cette espèce de chenal se prolongeait autrefois jusqu'à la mer. Par là, dit-on, s'exportaient jadis les résines du pays. » (*Statistique du département de la Gironde*, par JOUANNET.)

ROUTE 6.

CHEMINS AGRICOLES.

Avant la construction du chemin de fer de Bordeaux à Bayonne, les routes principales des Landes étaient les deux grandes voies qui se dirigent vers Bayonne, l'une partant de Bordeaux et traversant les landes de Belin, Labouheyre, Castets; l'autre, quittant la vallée de la Garonne à Langon et desservant les villes de Bazas, Roquefort, Mont-de-Marsan, Tartas. Alors le faible commerce des Landes devait nécessairement s'écouler vers Bayonne ou Bordeaux par l'une de ces deux routes; mais la création du chemin de fer des Landes, qui traverse le pays du N. au S., a complétement changé les courants du trafic local. Toutes les denrées doivent maintenant chercher à atteindre la voie ferrée par des chemins tracés perpendiculairement à sa direction. Ces chemins, aujourd'hui presque entièrement terminés, sont connus sous le nom de *routes agricoles*. Ils ont pour but de faciliter l'exploitation des immenses richesses forestières des landes et des dunes; de favoriser la création de nouvelles et plus importantes richesses au moyen de semis de pins dans les bruyères incultes: d'assainir le pays en facilitant l'écoulement des eaux pluviales qui croupissent aujourd'hui à la surface du sol; d'augmenter la population; d'accroître la consommation locale et de transformer ainsi peu à peu toute la contrée. Pendant les cinq années qui suivront l'achèvement de ces routes, l'État pourra concourir à leur entretien; mais pour assurer leur conservation après ce délai, elles seront classées comme routes départementales ou comme chemins vicinaux de grande communication. Le 1er août 1857, l'État a garanti à la Compagnie du Midi une subvention de 4 millions pour la construction de ces routes agricoles. Leur longueur totale est de 465 kil.

Les principales sont les suivantes:

1° De Facture à Arès.

24 kil. Route de voitures.

2 kil. *Biganos*, v. de 1300 hab., qui possède une verrerie de verre blanc. On y a trouvé d'anciennes tombelles de l'époque gallo-romaine et les traces d'une voie de Bordeaux à Dax. L'ancien prieuré de *Compriau* se trouvait sur cette commune.

7 kil. *Audenge*, ch.-l. de c., v. de 1172 hab., situé non loin du rivage

du bassin d'Arcachon, à l'O. de l'embouchure de la Leyre. On s'y occupe de la fabrication du sel et de la préparation de l'huile de térébenthine, ainsi que dans le village voisin appelé *Certes* et dépendant de la commune d'Audenge. — On laisse à g. des marais et des marais salants, puis on traverse un ruisseau qui coule dans un profond ravin.

10 kil. *Lanton*, v. de 643 hab., souvent visité par des fièvres paludéennes. — On longe ensuite le rivage du lac d'Arcachon.

20 kil. *Andernos*, v. de 510 hab.

24 kil. *Arès*, v. de 843 hab. C'était autrefois un bourg considérable ; mais les dunes en ont englouti une grande partie; on a été obligé de reconstruire l'église trois fois. Dans les environs d'Arès, on peut visiter le château de M. Léopold Javal et ses propriétés, admirablement cultivées. — On peut se rendre d'Arès à Lacanau par une route de voitures (R. 5).

2° De Facture à Beliet.

25 kil.

Au sortir de la station de Facture, on descend vers le ruisseau de Lacanau, qu'on traverse, et laissant à g. un étang, on longe la rive dr. de la Leyre. Au delà de (5 kil.) Mios, village qui a donné son nom à une station du chemin de fer (R. 3), on franchit plusieurs affluents de la Leyre qui coulent dans de profonds ravins, puis on entre dans une assez vaste forêt. Sur la rive dr. de la Leyre, cette forêt ne dépasse pas (15 kil.) Salles, charmant village auquel une station du chemin de fer a également emprunté son nom (R. 3); mais sur la rive g. on voit se prolonger au loin la vaste étendue des bois de pins.

On aperçoit *Lugos* (466 hab.) à dr. et sa forge, puis on franchit le ruisseau important de la Gaure avant d'atteindre (25 kil.) *Beliet*, v. de 1317 hab., situé sur la route directe de Bordeaux à Bayonne; il possède une forge importante ainsi que des poteries et des tuileries. Sur cette même route, à 2 kil. au S., se trouve *Belin*, ch.-l. de c., v. peuplé de 1768 hab. Il offre des traces encore reconnaissables d'une voie romaine et un grand tumulus dominé par les ruines d'une tour énorme qu'habitait, dit-on, Éléonore d'Aquitaine. On prétend aussi que le Prince Noir y vit le jour. Sur le territoire de la commune de Béliet on voit plusieurs tombelles.

3° D'Ichoux à Biscarosse.

22 kil.

2 kil. De la station d'Ichoux au village du même nom (R. 3).

Au delà d'Ichoux, on laisse à dr. un petit étang, puis on traverse une vaste forêt de pins. — 4 kil. plus loin, on se trouve sur le plateau des landes, que coupent de distance en distance des ruisseaux profondément encaissés. On rentre dans la forêt avant d'atteindre

11 kil. **Parentis-en-Born**, ch.-l. de c., V. de 2049 hab., située à 3 kil. environ de l'extrémité orientale de l'étang qui porte son nom. On remarque dans l'église un Christ en bois sculpté. Les habitants de Parentis font un assez grand commerce de laines, de résine, de minerai de fer.

[De Parentis on peut se rendre, par une large route mal entretenue, à (14 kil.) Sainte-Eulalie (*V.* ci-dessous). La route, tracée d'abord à travers la forêt, franchit le ruisseau d'Ichoux, non loin de son embouchure, puis contourne les bords marécageux de l'étang de Biscarosse et se dirige vers Sainte-Eulalie à travers les dunes. — On peut aller aussi de Parentis à Pontenx.]

La route de Parentis à Biscarosse longe à une assez grande distance la rive septentrionale de l'étang de Biscarosse. A g. on aperçoit une zone de bois de pins; à dr. s'étend la lande nue.

22 kil. *Biscarosse*, v. de 1695 hab., situé au bord des marais qui font communiquer l'étang de Cazau (R. 4) avec celui de Parentis, appelé aussi étang de Biscarosse. Ce dernier étang, qui couvre une superficie d'environ 3600 hect., est de forme triangulaire. Les habitants de Biscarosse s'occupent de la pêche, et en automne de la chasse aux bécasses.

4° D'Ichoux à Sore,

PAR PISSOS.

35 kil.

6 kil. *Liposthey*, v. dépendant de la com. de Pissos. — Au delà de ce village, on laisse à dr. des étangs considérables.

15 kil. *Pissos*, ch.-l. de c., v. de 1951 hab., situé sur le bord d'un affluent de la Leyre. Ses forges produisent un fer assez cassant. — A Pissos, on entre dans la région des bois, qui s'étend sur les deux versants de la vallée de la grande Leyre. On traverse cette rivière, puis le plateau désolé qui sépare le bassin de la grande Leyre de celui de la petite Leyre.

35 kil. *Sore*, ch.-l. de c., v. de 2006 hab., situé dans un pays boisé, sur la rive dr. de la petite Leyre. On y remarque une source très-abondante, connue sous le nom de *fontaine de Buren*. Sore possède des fabriques de poteries et de verre, des entrepôts de laine; son territoire produit d'excellents vins. — Restes d'une vieille enceinte.

A 10 kil. au S. E. de Sore, sur la rive g. de la petite Leyre, se trouve le village industriel de *Luxey* (1668 hab.), qui possède un haut fourneau et une verrerie. Dans les environs, on visite le *Capdet*, ancien champ de bataille, où l'on voit encore des débris de redoutes.

5° De Labouheyre à Sainte-Eulalie.

24 kil.

A Labouheyre commence une forêt de pins qui borde, sur 3 ou 4 kil. de largeur, les deux rives du ruisseau de Canteloup. On entre dans cette forêt, interrompue de distance en distance par des clairières.

5 kil. *Lue*, v. de 861 hab.

17 kil. *Pontenx*, v. de 1761 hab., qui possède une fabrique de noir de fumée, une forge et un haut fourneau. Les foires sont importantes : on y fixe le prix des laines. Dans le voisinage jaillit la fontaine de *Bourricos*, lieu de pèlerinage très-fréquenté.

De Pontenx à Mimizan (*V.* ci-dessous).

24 kil. *Sainte-Eulalie*, v. de 572 hab., situé au pied des dunes, au bord du ruisseau qui réunit les étangs de Biscarosse et d'Aureilhan.

6° De Pontenx à Mimizan.

12 kil.

On traverse d'abord le ruisseau de Canteloup, puis on se dirige au S. O., à travers les bois.

4 kil. *Saint-Paul-en-Born*, v. de 856 hab. (château), situé sur un ruisseau qui se jette dans l'*étang d'Aureilhan*. On laisse cet étang à une certaine distance à dr., ainsi que le v. du même nom, peuplé de 339 hab. C'est la patrie du général Darricau.

Avant d'arriver à Mimizan, on voit à g. un *obélisque* d'une dizaine de mèt., élevé on ne sait à quelle époque ni dans quel but (*V.* ci-dessous).

12 kil. **Mimizan,** ch.-l. de canton, v. de 1008 hab., situé au fond d'une espèce de cirque formé par de hautes dunes boisées. Cette bourgade, aujourd'hui très-déchue de son antique prospérité, était autrefois l'une des plus importantes cités de la Gascogne. Elle partageait avec Saint-Sever et Labouheyre le privilége d'être le lieu de réunion des États de la province. Elle était aussi un port de mer et faisait un assez grand commerce; mais l'envahissement des sables détruisit graduellement le port, qui est main-

tenant recouvert par la dune élevée d'Udos.

La fondation de Mimizan remonte aux premiers siècles de l'ère chrétienne; car, en 506, il se livra sous ses murs un combat opiniâtre entre les Goths et les Vascons. Ceux-ci furent vaincus et massacrés. L'église actuelle, qui a appartenu à une abbaye de Bénédictins, construite lors de la domination anglaise, est du style gothique; elle est située au pied même de la dune, et une partie de la muraille a été recouverte par les sables. Si on n'eût fixé la dune par des semis de pins, nul doute que l'église n'eût été engloutie. La porte principale, assez bien conservée, offre des sculptures en relief d'un goût bizarre, qui représentent une espèce de zodiaque. Dans les environs de Mimizan s'élèvent plusieurs *obélisques*, dont quelques-uns sont très-apparents et d'autres ruinés ou ensevelis sous le sable. Plusieurs savants ont pensé que ces obélisques étaient des tombeaux romains; d'autres les regardent comme les limites d'un lieu de refuge qu'on aurait offert aux persécutés de tous les pays voisins, fondé dans le but de retarder la décadence de Mimizan, à l'époque où l'obstruction du canal de l'étang ferma son port. Sur le territoire de la commune, on exploite des minerais de fer.

La *voie romaine*, qui longeait la plage à quelques mètres dans les terres, et que le peuple appelle encore *Camin Roumiou* et *Camin Harriaou*, passait près de l'abbaye de Mimizan. Cette voie partait de l'ancien port de *Lapurdum* (Bayonne), traversait la place qu'occupe aujourd'hui l'étang de Léon, se dirigeait sur Linxe, Mixe et Mimizan, et venait aboutir à l'antique Boïos par les étangs de Biscarosse et de Cazau; là, elle se bifurquait : l'un de ses bras se dirigeait sur Bordeaux et l'autre sur Noviomagus.

[A 1 kil. au N. de Mimizan coule la rivière très-rapide qui porte à la mer les eaux des lacs de Cazau, de Biscarosse et d'Aureilhan : on l'appelle *courant de Mimizan*. A son embouchure, située à 5 ou 6 kil. à l'O. de Mimizan, on a fondé un *établissement de bains de mer* assez fréquenté pendant l'été.

A 7 kil. au S. de Mimizan, sur la route de Saint-Julien-en-Born (*V.* ci-dessous), se trouve le v. de *Bias* (190 hab.), qu'on a dû déplacer il y a environ un siècle. Son église avait été engloutie par les sables.]

7° De Morcenx à Mimizan (40 kil.), **avec embranchement d'Onesse à Mezos** (10 kil.).

Cette route traverse une des parties les plus désolées des landes. A 7 ou 8 kil. de la station, elle pénètre dans une vaste forêt, coupée çà et là de ravins profonds. Au village de (15 kil.) *Onesse* (1234 hab.), elle laisse à g. le chemin de (25 kil.) *Mezos* (1573 hab.), qui longe un affluent de l'étang de Saint-Julien-en-Born, et se dirige au N. à travers la forêt. Après l'avoir dépassée, elle parcourt une plaine uniforme et sans arbres, inclinée en pente douce vers le N. O. et limitée à g. par quelques dunes blanchâtres. A l'extrémité de cette plaine se trouve (40 kil.) Mimizan (*V.* ci-dessus).

8° De Rion à Saint-Julien-en-Born (34 kil.), **avec embranchement d'Uza à Lit** (3 kil.).

On remonte d'abord le cours du Laretjon, aux bords ombragés de pins, puis on dépasse quelques étangs épars au milieu de landes désolées.

18 kil. *Lespéron*, v. de 1240 hab., situé sur la lisière de la plus belle forêt de pins des Landes. Le clocher, qui ressemble à un château fort, servait à la défense du village.

26 kil. *Lévignac*, v. de 1079 hab. On traverse le ruisseau pour en longer la rive g.

36 kil. *Uza*, ham. qui possède d'importantes forges; il dépend de la com-

mune de *Lit*, dont le ch.-l. est situé à 3 kil. à l'O., sur un ruisseau qui se déverse dans l'étang du même nom. Lit se trouvait autrefois au bord de la mer, ainsi que l'indique son nom (*littus*, rivage); mais son port s'est comblé peu à peu. Près de Lit, au pied d'une dune de sable, jaillit une source ferrugineuse intermittente connue sous le nom de *Yone*. L'eau de *la Brette* est très-renommée, et les habitants des communes voisines en font un très-grand usage contre les dyspepsies.

34 kil. **Saint-Julien-en-Born**, v. de 1049 hab., composé de constructions assez propres. Les deux *étangs de Lit* et *de Saint-Julien*, qu'on aperçoit à l'O. et qui sont réunis par un détroit, ont considérablement diminué d'étendue pendant la période historique. De 1846 à 1848, on en a desséché 400 hectares. Ces étangs se déversent dans la mer par le courant de Saint-Julien.

9° De Laluque à Saint-Girons.

32 kil.

Cette route pénètre dans une région de dunes couvertes de magnifiques forêts, qui peuvent donner lieu, avec des aménagements convenables, à une production annuelle de 80 000 tonnes de bois de charpente, de charbons de bois, de résines. Cette circonstance, jointe à la présence de quelques forges et de plusieurs centres de population, avait décidé la Compagnie du Midi à desservir cette région par une voie ferrée d'une exploitation spéciale. Dans ce but, la Compagnie avait soumis au gouvernement une proposition tendant à conserver l'usage de la voie ferrée; mais la proposition n'a pas été acceptée.

Cette route agricole se dirige d'abord au N. O. vers (5 kil.) le v. de Laluque, qui a donné son nom à la station, puis oblique à g. et parcourt une région de dunes sablonneuses parsemées de lacs. Au village de (12 kil.) *Taller* (600 hab.) commence la grande forêt qui se continue jusqu'à la mer.

17 kil. *Castets*, ch.-l. de c., v. de 2055 hab., situé sur le ruisseau de la Palu. La porte massive de l'ancien château, aujourd'hui détruit, est devenue le porche de l'église. Près du village coule une source ferrugineuse intermittente. Les forges de Castets sont importantes.

Au delà de Castets, on suit le bord d'un ruisseau qui se jette dans l'étang de Léon. On passe à (25 kil.) *Saint-Michel*, puis on laisse à g. le chemin qui mène à *Léon*, v. de 1610 hab., qui a donné son nom à un étang considérable environné de dunes élevées. On a découvert dans les environs de ce village un grand nombre d'antiquités gallo-romaines : c'est là que passait autrefois le *camin Roumiou* (*V.* ci-dessus).

De Léon au Vieux-Boucau, R. 7.

En suivant la rive dr. du ruisseau de la Palu, puis en laissant à dr. la route de *Linxe*, v. de 1245 hab., entouré de belles promenades d'ormeaux, on atteint

32 kil. *Vielle-Saint-Girons*, v. de 718 hab., qui s'est déplacé depuis que l'Adour a abandonné son embouchure du Vieux-Boucau. L'étang de Léon se déversait alors dans l'Adour. — De Castets à Saint-Girons on n'a cessé de traverser la forêt.

[Pour les autres routes agricoles : de Pierroton à Martignas, de Pierroton à Saucats, de Marcheprime à Saumos, de Marcheprime à Hostens, de la Hume à Sanguinet, de Caudos à Sanguinet, de Caudos à Salles, de Salles à Belin, de Labouheyre à Trensacq, de Sabres à Escource, de Sabres à Labrit, de Rion à Tartas, de Laluque à Pontoux, de Dax à Castets, *V.* les routes 3 et 4.]

ROUTE 7.

DE BAYONNE AU VIEUX-BOUCAU.

46 kil. — Chemin de fer de Bayonne à Labenne. Route de voitures de Labenne à Cap-Breton. Au delà, chemin de chars. Excursion très-recommandée à ceux qui veulent étudier la géologie des Landes.

A diverses reprises, l'embouchure de l'Adour a changé de place. Les habitants du pays assurent qu'il se jetait autrefois dans la mer entre Biarritz et Bidart, au sud de l'embouchure actuelle; mais l'examen des lieux ne confirme guère cette tradition: il est probable qu'il eut longtemps son embouchure à Cap-Breton (*V.* ci-dessous). En revanche, il est positif qu'à diverses époques le fleuve a fait irruption vers le N. En 1369[1], entre autres, la même tempête qui, sur les côtes de Normandie, détruisit la flotte d'Édouard III (?), combla le lit de l'Adour; Bayonne et les campagnes voisines furent inondées: moissons, bestiaux, marchandises, les eaux détruisirent tout; enfin elles trouvèrent une issue, et le fleuve, se creusant un nouveau lit, alla se jeter dans la mer au Vieux-Boucau, à 36 kil. env. du côté du N. Pendant deux siècles, il suivit cette direction.

Le long détour que les eaux de l'Adour étaient obligées de faire pour se rendre de Bayonne à la mer avait rendu la navigation de ce fleuve difficile, puis impossible. Les barques de 25 à 30 tonneaux pouvaient seules arriver dans le port de cette ville importante, qui, avant que l'Adour eût changé d'embouchure, recevait des navires de 400 à 500 tonneaux. En outre, les eaux coulant très-lentement par leur nouveau lit, dès qu'il arrivait une crue extraordinaire, elles inondaient toutes les campagnes voisines à une grande distance, détruisaient les récoltes, et causaient des maladies pestilentielles quand elles se retiraient. De grands et coûteux travaux, entrepris sous Henri II et sous ses successeurs, pour remédier à un état de choses si déplorable, n'eurent aucun résultat. Enfin, vers 1578, on chargea Louis de Foix de corriger le cours tortueux de l'Adour, et de lui creuser un lit à travers l'isthme de sable qui le séparait de la mer à l'O. Ce célèbre ingénieur-architecte revenait d'Espagne, où Philippe II l'avait appelé pour élever le palais et le monastère de l'Escurial. Peut-être n'eût-il pas réussi sans le secours d'un violent orage. « Il tomba tout d'un coup des Pyrénées qui sont dans le voisinage une si affreuse quantité d'eau, dit de Thou, que la ville pensa d'être submergée; et cette eau, en s'écoulant vers la mer avec beaucoup de violence, jeta les sables à dr. et à g., ouvrit le port et boucha le canal sur la dr., qui depuis ce temps-là s'est rempli de sable. Cette chute d'eau arriva le 28 oct. 1579, et tous les ans on fait une procession solennelle à Bayonne pour un événement si heureux, qui a donné à la ville un port très-commode. »

Depuis cette époque, l'Adour s'est jeté dans le golfe de Gascogne, par l'embouchure du Nouveau-Boucau; mais s'il n'était contenu au N. par les digues de Louis de Foix, il reprendrait probablement son ancien cours vers Cap-Breton (*V.* ci-dessous).

---

13 kil. De Bayonne à Labenne (R. 3).

La route de Labenne à Cap-Breton se dirige au N., à travers une région de dunes boisées de pins. Après avoir laissé à g. le petit étang de la Pointe, puis une dune circulaire assez élevée, elle descend dans la vallée du Boudigau, ruisseau qui coule dans l'ancien lit du fleuve Adour.

20 kil. **Cap-Breton**, V. connue au XIIIe s. sous le nom de *Caput-Bruti*, située sur la rive dr. du Boudigau, qu'alimentent les eaux de tous les

1. Cette date est contestée : certains historiens lui préfèrent celles de 1360, 1437 et même de 1500.

étangs. La marée refoule ce ruisseau à une hauteur suffisante pour permettre aux petites embarcations de le remonter à plus d'un kil. de son embouchure. Mais le port de Cap-Breton était bien autrement important avant que le lit de l'Adour n'eût été déplacé par Louis de Foix; c'était alors un entrepôt général, car les grands vaisseaux, ne pouvant remonter plus haut, devaient y opérer leur déchargement. Cap-Breton était une ville considérable, et l'on y compta jusqu'à cent capitaines de vaisseaux. Mais la dérivation de l'Adour porta un coup mortel à la prospérité de Cap-Breton: cette ville déclina peu à peu, et maintenant elle n'a plus qu'une population de 1131 hab. En 1613, les Algériens firent une descente sur les côtes de Cap-Breton et emmenèrent un grand nombre d'hommes en esclavage.

[En traversant le Boudigau et en prenant un chemin sinueux qui serpente vers l'O., entre des dunes plantées de vignes qui produisent l'excellent vin connu sous le nom de *vin de sable*, on atteint en 15 min. le bord du rivage de la mer, immédiatement au S. de l'embouchure du Boudigau, qui vient de faire un détour de 3 kil. Cette embouchure est le havre de Cap-Breton. Récemment l'ingénieur Descombes a construit dans la mer une longue estacade pour protéger la crique contre la force des vagues; mais les habitants de la ville réclament la création d'un vaste port, où les navires chassés par les terribles tempêtes du golfe de Gascogne puissent trouver un refuge. En effet, le fond de la mer, vis-à-vis de Cap-Breton, semble admirablement disposé pour faciliter la création de ce port. Au lieu de s'abaisser lentement, comme de Bayonne à Cordouan, le sol du plateau sous-marin qui continue dans le golfe de Gascogne le plateau des landes, s'abaisse brusquement en face du havre de Cap-Breton, et forme une espèce de vallée perpendiculaire à la côte, appelée **Fosse** ou **Gouf** de **Cap-Breton**. Cette fosse, longue de 10 kil. environ, s'ouvre vers la haute mer comme un immense entonnoir, large de 4 kil., et se rétrécit graduellement vers la côte, où il n'a plus qu'une largeur d'un kil.; son extrémité occidentale est à 400 mèt. environ de la laisse des basses mers.

La profondeur de ce gouffre est considérable près de terre, la sonde donne 33 mèt.; mais déjà à quelques centaines de mèt. plus à l'O. on trouve des sondes de 380 mèt., tandis qu'à égale distance de la côte, vis-à-vis de l'embouchure de l'Adour ou de tout autre point, on n'obtient qu'une profondeur de 35 à 40 mèt. Les bords, en quelques endroits, principalement dans la partie N., sont des roches d'une pente assez rapide, faisant l'office de digues sous-marines: les marins les nomment *accores du Gouf*. Enfin, cette fosse, sans cesse nettoyée par des courants, dont on ne connaît pas bien encore la force et la direction, ne se remplit point d'atterrissements, et les ingénieurs hydrographes ont constaté que les sondages du Gouf étaient en 1860 exactement les mêmes que ceux de 1826. Au-dessus de ce gouffre caché, l'eau est beaucoup plus tranquille que dans les autres parages du golfe de Gascogne. Lorsque les navires sont forcés de s'échouer, ils font tous leurs efforts pour entrer dans la fosse du Cap-Breton, où ils ont plus de chance de salut que sur la côte inhospitalière qui s'étend au N. et au S.

M. Puyol, de Cap-Breton, a trouvé dans les archives de Bayonne quelques documents qui semblent prouver qu'avant de se diriger vers le Vieux-Boucau, l'Adour se jetait dans la mer vis-à-vis de la Fosse de Cap-Breton. Il propose de ramener le fleuve dans son ancien lit.]

Au N. de Cap-Breton, on peut se diriger parallèlement à la côte et longer

la rive orientale du charmant *étang de Hossegort*, environné de dunes boisées; mais le chemin le plus praticable est celui qui traverse (25 kil.) *Soorts*, v. de 290 hab., et vient aboutir à (37 kil.) *Soustons*, ch.-l. de c., v. de 3285 hab., situé non loin de la rive méridionale de l'étang du même nom. Dans la commune, on a trouvé un autel gallo-romain. Au delà de Soustons, on se dirige à l'O. en longeant la rive de l'étang, on en traverse l'affluent, et on atteint, par un chemin tortueux qui se glisse entre les dunes boisées,

46 kil. le **Vieux-Boucau**, v. de 339 hab., situé à l'embouchure d'un ruisseau marécageux, sur le bord d'un estuaire à sec pendant les basses mers. C'était autrefois un simple hameau qui servait de refuge aux pêcheurs de Soustons. On l'appelait *plech* (plage), ou simplement *boucau* (bouche). Les dunes qui s'élèvent à l'O., des deux côtés de l'embouchure, quoique hautes de 60 mèt., n'existaient pas: la mer venait chaque jour créer ou détruire un banc de sable sur l'emplacement qu'elles occupent. Mais à peine l'Adour, en changeant de lit, y eut-il formé un port, que le nombre des habitants augmenta. Des maisons s'élevèrent tout alentour, des navires s'y construisirent. Bientôt la pêche ne suffit plus à la population croissante. On sema des pins, on planta dans le sable même des vignes qui donnèrent des produits estimés. Dès lors le port du Vieux-Boucau prit une telle importance que, dans les dernières années de ses beaux jours, on y faisait levée de 200 matelots de la marine royale. En 1630, il pouvait encore recevoir des vaisseaux de ligne. On voit, par une supplique adressée à Louis XIII, que, lors du fameux siége de la Rochelle, les habitants du Vieux-Boucau fournirent à l'armée vingt pinasses et autant de chaloupes. Mais, à cette époque, il avait déjà reçu un coup terrible, dont il ne devait plus se relever : l'Adour était entré dans le lit creusé par Louis de Foix.

A 2 kil. au N. du Vieux-Boucau, on trouve l'*étang de Moïsan*, qui faisait autrefois partie de la rade, avant la formation des dunes qui le séparent de la mer. Il est ainsi nommé d'un capitaine qui laissa échouer son navire sur la barre lors du retrait des eaux.

[Du Vieux-Boucau, on peut se rendre à (14 kil.) Léon (R. 6), à travers une région de dunes plantées de pins et de chênes-liéges. On passe aux v. de (4 kil.) *Messanges* (482 hab.), qui produit, comme Cap-Breton, d'excellents vins de sable, et de (8 kil.) *Moliets* (405 hab.), puis on gravit une très-haute dune et on contourne à une certaine distance le rivage méridional de l'étang de Léon.]

ROUTE 8.

DE BAYONNE A BIARRITZ.

7 kil. — Chemin de fer concédé. Omnibus partant d'heure en heure pendant la semaine, et toutes les demi-heures les dimanches : 1 fr. ou 75 c. le coupé, 75 c. ou 50 c. l'intérieur et la banquette, rue du Gouvernement et porte d'Espagne, à Bayonne; hôtel des *Ambassadeurs*, à Biarritz. Le trajet se fait en 40 min. Pendant la saison des bains, la route est arrosée. — Outre les omnibus, on trouvera à Bayonne et à Biarritz de nombreuses voitures particulières, dont les prix varient selon les saisons et l'affluence des voyageurs.

On sort de Bayonne par la porte d'Espagne, et, laissant à g. la route de Cambo, on prend la route d'Espagne, qui, bordée de peupliers et de maisons de campagne, monte et descend en ligne dr., selon les ondulations du terrain. Bientôt on commence à apercevoir sur la g. une partie de la chaîne des Pyrénées. Au delà (3 kil.) d'*Anglet*, v. de 3605 hab., on quitte la route d'Espagne

pour prendre celle qui se dirige à l'O. A mesure que l'on s'avance, la végétation devient plus maigre, les arbres diminuent de nombre et de grosseur. On gravit une pente douce du haut de laquelle on découvre, sur la dr., le phare de Biarritz, sur la g. les derniers contre-forts des Pyrénées; bientôt après, on voit la mer. La route se bifurque : l'ancienne mène directement à Biarritz, la nouvelle laisse à dr. un étang, passe devant les communs de la villa Eugénie et rejoint la première à l'entrée de la rue principale de Biarritz (7 kil.), où sont les hôtels et les bureaux des omnibus.

BIARRITZ.

HÔTELS. — *Hôtels des Ambassadeurs, des Princes, Dumont, d'Angleterre, de France, de l'Europe, de l'Océan, d'Espagne, de Russie, Joseph*, etc. Les prix de ces hôtels varient suivant l'époque de la saison et l'affluence des baigneurs. En général, on paye la chambre 3 fr. et au-dessus, 3 fr. le déjeuner et 4 fr. le dîner (vin compris).

Les *restaurants* et les *cafés* sont aussi nombreux que les *maisons garnies* à louer. Chaque baigneur, chaque famille choisira, en consultant ses goûts et sa bourse, l'habitation qui lui conviendra le mieux et qui sera libre, car pendant la saison, c'est-à-dire du 1er juillet au 15 septembre, il est souvent difficile de trouver un logement, quelque prix qu'on soit résolu à en offrir.

Les prix de location des *chevaux* et des *ânes* sont sujets à de telles variations que nous ne pouvons pas les indiquer. Ils se règlent de gré à gré, toujours suivant l'offre et la demande.

Un *cercle* et un *casino* ont été établis depuis plusieurs années à Biarritz.

Libraire : Casteran.

Le *médecin inspecteur* des bains de mer est M. le docteur Affre; le sous-inspecteur, M. le docteur Adhéma.

Les *bains* se prennent sur la côte du Moulin, au Port-Vieux et sur la côte des Basques (*V* ci-dessous). On paye 50 c. pour la baraque, 50 c. pour le baigneur (si on en prend un), et 25 c. pour le costume quand on n'a pas le sien. On trouvera, près des principaux hôtels, plusieurs marchands de costumes. Des établissements de *bains chauds* existent à la côte du Moulin et au Port-Vieux. On peut y prendre des bains d'eau de mer et d'eau douce.

Biarritz, v. de l'arrond. et du cant. de Bayonne, actuellement peuplé de 2271 hab., est situé sur le bord du golfe de Gascogne, au-dessus d'une falaise escarpée et rocheuse, qui, en certains endroits, domine la mer de plus de 40 mèt. Composé de maisons et d'hôtels épars dans un assez grand désordre, il n'offre par lui-même rien d'intéressant. Sa nouvelle église est une simple chapelle de style roman; vue de loin, la résidence impériale, la *villa Eugénie*, construite en 1855-56, et depuis cette époque rebâtie ou restaurée quatre fois, ressemble plus à un collége ou à une caserne qu'à un château. Mais la mer se montre à Biarritz tout à la fois plus admirable, plus puissante, plus fougueuse et plus soumise que sur aucune des côtes de la France.

Étudions, en nous dirigeant du N. au S., la topographie de cette côte, aux aspects si variés et si intéressants.

Au N., on voit s'avancer dans la mer les rochers grisâtres qui forment l'extrémité du *cap Saint-Martin* et qui portent le phare (*V.* ci-dessous). Une falaise rocheuse se prolonge du cap Saint-Martin à la terrasse qu'occupe la villa Eugénie : c'est la *côte du Cout* ou du *Château*. Au S. de la villa commence la *côte du Moulin*, plage découverte, entourée de pentes gazonnées qui décrivent une belle courbe. Une longue ligne de baraques en planches, couvertes de tuiles rouges, s'y étend pendant l'été hors de la portée de la plus haute mer. C'est dans ces baraques que baigneurs et baigneuses échangent leur toilette de ville contre leur toilette de bain : de longs vêtements de laine qui ne laissent voir que les extrémités des bras et des jambes. On se baigne en commun. Le sable est fin et uni, la lame généralement forte; mais, bien que la côte du Moulin ait été nom-

mée quelquefois la *côte des Fous*, on n'y court aucun danger, si l'on n'y commet pas d'imprudence; d'ailleurs une société de sauvetage est établie à Biarritz, et ses membres sont toujours prêts à se dévouer pour sauver les nageurs fatigués qui se trouveraient en danger de périr.

A l'extrémité méridionale de la côte du Moulin, au pied de la falaise, s'abrite contre le rocher un établissement de bains chauds d'eau de mer et d'eau douce, bâti dans le style mauresque.

Quand la mer est basse, on peut passer au pied des rochers que surmonte un petit kiosque pour gagner le *port des Pêcheurs*, anse étroite et resserrée où quelques pêcheurs abritent leurs barques, et dont la plage s'appelle la Chinaougue. Sur les rochers de la Chinaougue s'élève le *casino*, splendide édifice possédant salle de spectacle, salle de concert et de bal, restaurant, café, terrasses; il a été bâti par un Espagnol, M. de Montfort, fondateur du journal scientifique *le Cosmos*. L'église neuve est située plus au S., sur la même terrasse de rochers que le casino.

Des sentiers pittoresques montent du port des Pêcheurs au sommet de l'*Atalaye*, promontoire couronné des ruines d'un ancien château, et « semant tout autour de lui ses roches percées, ses écueils isolés, tous plus ou moins façonnés par les vagues qui les rongent rapidement. » *Atalaya* est un mot espagnol signifiant tour de guet, lieu d'observation. De ce point, en effet, on découvre au loin l'Océan et ses côtes, au N. jusqu'au delà de l'embouchure de l'Adour, au S. jusqu'à l'Espagne.

De l'Atalaye, on descend en quelques minutes au *Port-Vieux*, autre anse étroite encaissée entre des rochers à pic et dominée au fond par un amphithéâtre de maisons pittoresques. Un grand établissement de bains, nouvellement construit, prolonge ses trois corps de bâtiment au pied des rochers; il renferme 100 cabines pour les baigneurs. On y descend du côté de la ville par un large escalier monumental, coupé de distance en distance par des paliers de repos. Le palier inférieur, qui communique aux galeries de l'établissement, se trouve à 1 mèt. 60 c. audessus de la partie la plus élevée de la plage, afin de laisser le champ libre aux flots des hautes marées. Les baigneurs descendent des galeries vers la mer par des escaliers en bois qu'on peut redresser dans les gros temps.

« Le Port-Vieux, a dit l'auteur des *Souvenirs d'un naturaliste*, ressemble à un bassin taillé de main d'homme pour la sécurité des baigneurs. A dr. et à g., les deux pointes du cap brisent partout l'effort des vagues et neutralise les courants. La grève sablonneuse s'élève doucement vers la rive, que dominent les maisons du village et quelques-uns des principaux établissements destinés aux voyageurs. De petits sentiers en zigzag courent tout autour du port, et, à l'heure du bain, se couvrent de promeneurs qui désertent pour ce spectacle les rochers de l'Atalaye ou la falaise des Basques. » En effet, la plage de Port-Vieux est préférée par les baigneurs.

Le promontoire qui forme au S. le Port-Vieux est couronné des débris d'une petite tour que les vieilles cartes nomment le fanal de *Port-Hart*. Ce n'était qu'une vaste cheminée dans laquelle, lorsque venait le mauvais temps, on faisait un grand feu et beaucoup de fumée pour rappeler les pêcheurs au port. Du pied de cette ruine, on découvre au S. de la côte des Basques, que domine une belle ligne de falaises abruptes et blanchâtres, et, au delà de Saint-Jean-de-Luz, la côte escarpée de la Biscaye. Parallèlement aux falaises rocheuses de Biarritz s'étend une rangée d'îlots escarpés. Près de la côte de Cout, ce sont la *Frégate* et la *Roche-Ronde;*

vis-à-vis du port des Pêcheurs, c'est tout un archipel d'écueils; le promontoire de l'Atalaye se rattache par une barre sous-marine à l'île de *Cucurlong;* enfin, en face du Port-Vieux se dresse le *Boucalot*, où se rendent en nageant les plus hardis baigneurs.

La *côte des Basques* — on y descend par un chemin nouvellement construit, qui se continue par un quai — est, comme son nom l'indique, réservée aux Basques seuls, qui dédaignent la placidité du Port-Vieux, et qui ne trouvent à la côte du Moulin ni assez de plaisirs ni assez de dangers. Ici c'est la grosse lame du large que rien n'amortit, et qui rencontre, au contraire, dans les basses roches semées sur la grève, des obstacles qui l'irritent et la rendent furieuse, même en temps de calme. — « Les Basques n'y viennent du reste qu'une fois l'an, au mois d'août, le dimanche qui suit l'Assomption, et descendent par bandes de tous leurs villages du Labourd, de la Soule et même de la basse Navarre. »

Biarritz a longtemps joui d'une grande prospérité commerciale. Au moyen âge, ses hardis marins harponnaient la baleine dans les mers voisines, et les produits de leurs expéditions les enrichissaient. Mais les baleines, lasses d'être trop vivement poursuivies, allèrent chercher un peu de repos dans les mers du Nord. La pêche devint plus pénible et moins productive. Biarritz vit diminuer peu à peu le nombre de ses habitants et de ses maisons. Au commencement de ce siècle, ce n'était qu'un misérable hameau composé de quelques cabanes. La mode en a fait un des bains de mer les plus célèbres et les plus fréquentés des côtes de France. Aujourd'hui ses habitants exercent presque tous les professions de baigneurs, cochers, aubergistes, cafetiers, épiciers, etc. Biarritz est une vaste auberge qui s'agrandit chaque année, mais elle commence depuis quelque temps à rechercher l'élégance et le confort pour justifier la faveur extraordinaire dont elle jouit sur tout le continent. Les rues viennent d'être macadamisées. Le service de l'éclairage est assuré, et une fontaine presque monumentale s'élève sur la place de la Chapelle. La ville possède même une source minérale, dont on a fait récemment la découverte. Ce qui manque principalement à Biarritz, ce sont des promenades, c'est de l'ombrage. Quelques châteaux particuliers possèdent des jardins qualifiés du nom de parc. Le plus beau est celui du *château Grammont*, situé sur la colline du haut Biarritz, près de l'ancienne église. A 1 kil. au S. de la ville, près du lac de Chabiague, on a dessiné une espèce de bois de Boulogne qui promet de devenir charmant.

Pour aller de Biarritz au **phare**, il faut contourner l'enceinte de la villa Eugénie. 30 min. sont nécessaires à un piéton.

Le cap Saint-Martin domine le niveau ordinaire de la mer de plus de 20 mèt. Le phare a 47 mèt. de hauteur; il est de premier ordre; son feu tournant, qui s'éclipse de demi-minute en demi-minute, a une portée de 27 kil. On peut le visiter en s'adressant au gardien. On inscrit son nom sur le livre des voyageurs, dans une salle ornée de deux bustes : Auguste Fresnel (1788-1827), et Beautemps-Beaupré (1766-1854); puis on gravit un escalier de 256 marches, remarquablement propre, pour s'élever jusqu'à la lanterne, d'où l'on découvre un admirable panorama : au N., sur Anglet, l'embouchure de l'Adour, Bayonne et les côtes du golfe de Gascogne; au S., sur Biarritz, Bidart, Guettary, Saint-Jean-de-Luz, les côtes d'Espagne et la chaîne des Pyrénées, que dominent la Rhune et la Haya.

Du phare, on peut aller à pied à Bayonne, en passant par l'embouchure de l'Adour et les Allées ma-

rines. C'est une promenade de 3 h., mais 15 min. suffisent pour descendre à la **Chambre d'Amour**, grotte insignifiante, à demi fermée par les sables, et située dans une anse profonde, au pied d'une falaise escarpée. Selon la tradition, elle doit son nom à deux amants qui, s'y étant donné un rendez-vous, y furent surpris par la marée montante et ne purent pas en sortir. Le lendemain, on y retrouva leurs cadavres entrelacés. Cette légende a été racontée souvent en vers et en prose avec de nombreuses variantes. Pareille catastrophe n'est plus à craindre. Depuis quelques années, sous le choc répété des vagues, une portion de la falaise s'est écroulée, des sables venus du large ont recouvert ces débris et obstrué l'entrée de la grotte. Aujourd'hui, le voyageur surpris par la marée et enfermé dans l'anse de la Chambre d'Amour en serait quitte pour être pendant quelques heures emprisonné en plein air; tout au plus, si la mer était grosse, serait-il forcé de chercher un refuge au sommet du monticule qui recouvre le tombeau des deux amants. La mer ne monte même plus, quand elle n'est pas furieuse, jusqu'à l'entrée de la grotte, protégée par les sables qui l'obstruent en partie.

« Pour le naturaliste, plus encore que pour le poëte, un intérêt très-vif s'attache à la Chambre d'Amour, a dit M. A. de Quatrefages dans ses intéressants *Souvenirs d'un naturaliste*. L'ondulation du terrain qui l'entoure marque l'extrême frontière de la chaîne des Pyrénées. A quelques pas au N. de cette petite baie, les falaises s'abaissent pour ne plus se relever; leurs dernières roches plongent sous la mer de sable qui s'étend jusqu'à la Gironde et transporte au milieu de nos plus riches provinces la réalisation en petit d'un désert africain. »

Les étrangers pourront aller visiter, à 1 et 2 kil. de la Chambre d'Amour, l'établissement de filles repenties fondé par l'abbé Cestac, et la chartreuse des bernardines. L'abbé Cestac a défriché le sol aride des landes environnantes et obtenu de très-beaux résultats[1].

ROUTE 9.

DE BAYONNE A SAINT-JEAN-DE-LUZ.

21 kil. — Chemin de fer en construction. Diligence tous les jours pour 4 fr. 50 c. et 3 fr. 75 c. Bureaux, rue du Gouvernement.

A 3 kil. de Bayonne, on laisse à dr. (R. 8) la route de Biarritz, et on continue de suivre la route d'Espagne qui, bordée de peupliers, monte et descend selon les ondulations du terrain. A g. se montre le *château Chegaray*, au pied d'un coteau boisé. La Rhune et la Haya dominent à l'horizon la chaîne un peu basse des Pyrénées. Sur la dr., au delà du *lac Mouriscot* que la route domine, on distingue la mer de distance en distance. Le long des sentiers qui bordent la route, on voit souvent courir, pieds nus, jupes retroussées jusqu'au genou, les *maréyeuses* de Bidart, de Guettary, de Saint-Jean-de-Luz qui vont à Bayonne vendre les poissons pêchés le matin. On se rapproche de la mer en descendant à

11 kil. *Bidart*, v. de 1333 hab., aux maisons propres et riantes. On y fabrique des huiles, de la grosse poterie et du ciment. Continuant de descendre, on vient côtoyer une petite baie dont on ne domine le niveau que de 2 mèt.; puis, s'éloignant de nouveau de la mer, on remonte à

15 kil. **Guettary**, v. de 682 hab., le vrai type du village basque. « Une

1. Voir, pour plus amples détails, l'*Itinéraire de Bordeaux à Bayonne, Biarritz, Arcachon*, par ADOLPHE JOANNE. 1 vol. in-18. Paris, L. Hachette et Cie.

église autour de laquelle se groupent dix à douze maisons d'un blanc de lait, aux volets rouges ou verts, puis une cinquantaine d'habitations semblables, dispersées dans un espace d'environ une demi-lieue carrée, enfermant des collines basses et de petites vallées, semé de bouquets d'arbres, de champs de blé et de maïs, sillonné par d'étroits sentiers qu'ombragent l'aubépine et la prunelle : voilà ce qu'est Guettary, dit M. de Quatrefages dans ses *Souvenirs d'un naturaliste*. La falaise, rompue à la hauteur d'un des principaux groupes de maisons, s'abaisse en pente roide jusqu'à un petit havre sablonneux que protégent, comme des jetées naturelles, deux longues traînées de rochers. Grâce à cette circonstance, Guettary est aussi un rendez-vous de baigneurs. Le bon marché de la vie, le calme et l'isolement du village y attirent tous ceux qu'effraye le luxe de Biarritz et qui viennent demander à la mer le soulagement de souffrances réelles. Aussi retrouve-t-on ici le sans-façon des anciens jours. On se baigne, pour ainsi dire, en famille....

« A Guettary tous les hommes sont marins. La plupart s'engagent chaque année à bord des navires frétés pour Terre-Neuve, et reviennent après la campagne, rapportant une somme qui varie de 800 à 1500 francs. Les autres se livrent à la pêche, surtout à celle du thon. Cette pêche se fait tout autrement ici que dans la Méditerranée. La baie de Biscaye, avec ses abîmes, ses roches et ses tempêtes, ne se prêterait pas à l'établissement des madragues; l'espèce même du poisson est différente. Pour atteindre le thon, les pêcheurs se servent de la ligne. C'est à 20 ou 30 lieues au large qu'ils vont jeter leurs hameçons garnis d'un appât de toile peinte imitant grossièrement une sardine. Il faut toute l'intrépidité proverbiale des marins basques pour se hasarder à de telles distances avec de simples chaloupes non pontées, sur une mer qu'entoure de toutes parts cette redoutable *côte de fer*, où tout navire qui échoue est fatalement perdu corps et biens; mais aussi, quand la pêche est bonne, les profits sont considérables. J'ai vu une de ces chaloupes revenir à Guettary chargée de plus de 80 thons pesant au moins 15 kilogr. en moyenne. Dans sa campagne de deux jours, l'équipage, composé de cinq hommes et d'un mousse, avait gagné plus de 1000 francs. »

Une route droite et plate relie Guettary à (21 kil.)

SAINT-JEAN-DE-LUZ.

HÔTELS. — *Hôtels de France, Saint-Étienne, des Voyageurs, des Diligences.*

CAFÉS. — *Cafés Français, de la Mairie, National.*

Les étrangers trouveront à Saint-Jean-de-Luz un grand nombre de *maisons meublées* à louer; un *casino* à l'*établissement des bains*, qui a été récemment agrandi, embelli, amélioré; des *chevaux* et des *voitures* à louer, pour la promenade, chez la veuve Harispe, chez Etcheverria et chez Pandèle; des *bains d'eau douce* chez Harriet.

Saint-Jean-de-Luz, ch.-l. de cant. de l'arr. de Bayonne, V. de 2793 hab., est située à l'extrémité S. E. de la baie à laquelle elle donne son nom, sur une langue de sable que la Nivelle borne d'un côté, que l'Océan assiége de l'autre, en face de Ciboure, dont la sépare le fleuve qui l'arrose.

« La rade, dit M. Léonce Goyetche, dessine une courbe à ses pieds, terminée au N. par les hauts rochers de Sainte-Barbe, au S. par la tour ronde et les massives jetées de Socoa. Rien de plus noble et de plus imposant que cette enceinte correctement découpée, large de 1500 mèt., profonde de 1000 mèt. environ, montrant partout une nappe d'eau d'un sombre azur, ouvrant aux regards, du côté de l'O., l'infini de l'Atlantique. Dans la direction opposée et au delà du cours de la rivière, c'est la chaîne

des Pyrénées qui se dresse, déroulant sur ses pentes rapprochées le plus charmant paysage. Des coteaux boisés ou plantés de vignes, des collines en amphithéâtre, portant à leur faîte la maison blanche et rouge du paysan basque, ou l'ancienne résidence d'été des riches armateurs Saint-Jean-de-Luziens, se succèdent et s'étagent jusqu'aux premiers contre-forts de la Rhune, dont la masse plane sur leurs champêtres perspectives. A la dr., les Pyrénées espagnoles ferment l'horizon; le pic de Haya ou des Trois-Couronnes lève son front dentelé, et une file de sommets bleus, au loin prolongés et décroissants, va se perdre insensiblement dans la mer.... »

L'origine de Saint-Jean-de-Luz est inconnue; on ignore même la véritable étymologie de son nom. Luz vient-il du mot latin *lux*, lumière, ou du mot basque *lohitzun* (lohitz, loys et luz), signifiant marais? Si l'on doit en croire M. Léonce Goyetche, sa fondation ne remonterait qu'aux dernières années du VIe s. Quand le régime féodal s'établit dans l'ancien duché de Vasconie, elle dépendait, en qualité de baronnie (1059), de la vicomté de Bayonne. Plus tard, lorsque le Labourd, se séparant de Bayonne, se donna pour chef-lieu politique Ustaritz, le siége du *Bilçaar* (ancien conseil), elle devint sa cité commerciale et son débouché sur l'Océan. Enfin le mariage d'Éléonore avec Henri de Plantagenet la livra à l'Angleterre, et dès lors son importance commença à s'accroître. Non contents de se signaler par leurs opérations commerciales qui les enrichissaient, — la pêche de la baleine, la pêche de la morue et la construction des navires, — ses habitants se distinguèrent dans toutes les expéditions militaires des XIIIe et XIVe siècles.

Dès qu'il eut achevé la conquête de la Guienne et expulsé les Anglais du sol de la France, Charles VII confirma tous les priviléges de Saint-Jean de Luz; Louis XI, qui vint deux fois à Saint-Jean-de-Luz, Louis XII, et presque tous leurs successeurs, les étendirent, les confirmèrent à leur tour. Déjà les Basques du Labour, bien avant tous les autres marins de l'Europe et peut-être du monde entier, avaient osé attaquer les baleines (au moyen âge ces cétacés abondaient dans le golfe de Gascogne). Quand elles s'enfuirent au loin pour échapper aux coups meurtriers de leurs ennemis, ils ne craignirent pas de les poursuivre partout où elles se retirèrent. Dès les premières années du XVe s., ils avaient, à ce qu'il paraît, exploré les bancs de Terre-Neuve. En 1492, ils découvrirent, assurent quelques géographes, l'île de Cap-Breton, dont le nom primitif, *île des Bacalaos* (morues), est basque. Non-seulement ils enseignèrent aux autres peuples à pêcher la baleine, mais ils leur apprirent à en fondre la graisse sur mer. Saint-Jean-de-Luz était en outre un nid formidable de corsaires. Ainsi, sous François Ier, ils se distinguèrent à l'assaut du château d'Irun et à la prise de Fontarabie; ils poursuivirent les Espagnols jusque dans la Méditerranée.

Mais la guerre a ses vicissitudes. Plus tard, les Espagnols se vengèrent de toutes leurs défaites passées. Franchissant la Bidassoa, ils s'étaient déjà avancés, en 1542, jusqu'à Saint-Jean de Luz, où ils avaient commis de grands dégâts; en 1558, ils la surprirent sans défense, et, malgré la résistance désespérée de quelques habitants, ils l'incendièrent après l'avoir pillée. En 1636, ils s'en emparèrent de nouveau et l'occupèrent pendant une année. A cette époque, Ciboure fut presque entièrement détruite. A la rentrée des habitants, sur 660 maisons, 473 furent trouvées rasées ou brûlées.

Cependant l'industrie et le commerce devaient réparer promptement ces désastres. Dans la première moi-

tié du XVII° s., Saint-Jean-de-Luz et Ciboure comptaient en mer plus de quatre-vingts bâtiments pêcheurs. La population seule de Saint-Jean-de-Luz dépassait 12 000 hab. Telle était sa prospérité, qu'en 1625, des lettres patentes de Louis XIII ordonnèrent au bayle (maire) de construire et d'équiper quatre vaisseaux pour la protection de leur commerce en Terre-Neuve et la sûreté des côtes. Quand l'île de Ré, bloquée par la flotte anglaise et assaillie par le corps de débarquement du duc de Buckingham, fut sur le point de se rendre, Saint-Jean-de-Luz, répondant à l'appel de Richelieu, arma 15 pinasses de guerre, chargea de vivres et de munitions 26 flûtes, et organisa une flottille imposante. Sous Henri IV on avait commencé la construction du pont et bassin du Socoa, qui devait contenir de 40 à 50 navires; Louis XIII lui avait fait don, en 1628, de 20 000 livres par an pendant vingt ans. En 1640, Richelieu fit commencer la construction du fort Socoa, destiné à protéger la rade et le port, et, bien qu'il s'efforçât incessamment de tout ramener dans l'État à cette unité qui fut le but de sa politique, il respecta toujours les priviléges et immunités dont les Saint-Jean-de-Luziens avaient joui jusqu'alors.

Le 28 juillet 1659, Mazarin arriva à Saint-Jean-de-Luz avec 150 gentilshommes et autant de gens de service et de suite, une garde de 100 chevaux et de 300 fantassins, 24 mulets couverts de riches housses brodées de soie, 7 carrosses pour sa personne et quantité de chevaux de main. Il venait négocier, à la frontière pyrénéenne, un traité de paix avec Louis de Haro, premier ministre de Philippe IV (R. 10). Pour que les approvisionnements et les vivres ne montassent pas à un prix trop élevé, un tarif moyen fut fixé. Cette taxe, « publiée par le prosne de l'église et affichée au devant la porte de l'hostel de monseigneur le cardinal, contenait les prix suivants : 4 sols la livre de bœuf, 14 sols la paire de poulets, 2 sols le pain blanc d'une livre quatre onces. » Les négociations qui illustrèrent l'île de la Conférence (R. 10) durèrent quatre mois. Enfin le 7 novembre fut signé le traité des Pyrénées, en vertu duquel Louis XIV devait épouser l'infante Marie-Thérèse. Ce mariage fut célébré à Saint-Jean-de-Luz le 9 juin 1660. Le jeune roi était arrivé dans cette ville le 8 du mois précédent avec la reine Anne d'Autriche, la grande Mademoiselle et les princesses, son frère Philippe, le cardinal Mazarin; il s'était logé dans le château Lohobiague, dont les élégantes tourelles se dressent encore sur la place, et qui depuis s'est appelé la maison de Louis XIV. Anne d'Autriche occupait le château de Joannot de Haranader, où l'infante descendit plus tard, et qui a conservé son nom.

Les *Mémoires* de Mme de Motteville et les *Lettres* de Montreuil contiennent de curieux détails sur la cérémonie du mariage, l'ordre et la marche du cortége, les toilettes et la tenue des époux, la décoration de l'église. Rappelons seulement que les magistrats de la ville ordonnèrent, après la conclusion de la cérémonie, que la porte par laquelle les fiancés avaient pénétré dans l'église fût murée et condamnée, et ne servît plus à personne. A cette porte murée s'adosse aujourd'hui l'échoppe d'un menuisier. Outre les présents particuliers laissés à chacun des hôtes des maisons Lohobiague et Joanoënia, et qu'on voyait encore dernièrement briller dans leur trésor de famille, Louis XIV fit don à l'église d'un assortiment complet de vases et ornements sacrés d'un beau travail, connus sous le nom de *chapelles*. Monsieur et Mademoiselle l'enrichirent à leur tour de divers tableaux de maîtres, dont un seul, portant la signature de Restout, est parvenu jusqu'à

nous. Il orne une des chapelles latérales.

Saint-Jean-de-Luz fut si fière et si heureuse d'avoir été le théâtre de ce grand événement qu'un de ses poëtes populaires, voulant exprimer le sentiment général, fit les vers suivants :

Sen Jan dé Lutz, pétit Paris.
Bayonne l'escuderie;
Lou rey qué s'y maride;
L'abesque qué y ès mourt;
L'intenden qué y ès démourat.

Saint-Jean-de-Luz, petit Paris,
Bayonne l'écurie.
Le roi s'y marie;
L'évêque y est mort;
L'intendant y a demeuré.

C'est du reste sous le règne de Louis XIV que Saint-Jean-de-Luz atteignit à l'apogée de sa prospérité. Sans compter les navires employés au grand et au petit cabotage, elle armait avec Ciboure 80 bâtiments de haut bord, montés par 3000 marins, pour la pêche de la baleine et celle de la morue. Mais l'heure de sa décadence approchait. D'abord l'édit de 1669, relatif à l'enrôlement général et à la levée régulière des matelots pour le service de la flotte, lui fut appliqué, malgré les franchises dont elle avait joui jusqu'alors. En vain elle tenta de résister : force lui fut de se soumettre et de subir la loi commune. La guerre ou plutôt les guerres finies, elle avait perdu la meilleure partie de sa population mâle. Au lieu de 80 navires, elle put à peine en armer 15 ou 20. Puis la paix d'Utrecht, en dépouillant la France de Terre-Neuve, porta un coup non moins funeste à Saint-Jean de Luz et à Ciboure. La misère devint telle que l'émigration commença. Enfin une dernière cause de ruine, et la plus formidable de toutes, se manifesta tout à coup. « La mer, dit M. Léonce Goyetche, contenue jusque-là dans ses bornes naturelles, franchit brusquement ses rivages et marcha à l'assaut de la ville. Ses progrès incessants sur la plage, le bouleversement qu'elle amena dans les régions de la barre et du port, achevèrent l'œuvre de décadence commencée. »

La première attaque de la mer contre Saint-Jean-de-Luz datait de la seconde moitié du XVIIe s. Jadis la ville avait ses digues naturelles. L'entrée de la baie était plus étroite : un banc de roche faisait l'office de brise-lames, et l'embouchure de la Nivelle restait encaissée, comme l'a constaté M. A. de Quatrefages, entre la montagne de Bordagain et une grande dune. Mais les pointes du Socoa et de Sainte-Barbe cédèrent peu à peu, sous les coups répétés des vagues; le plateau de l'Arta s'abaissa de plus en plus, et la mer, arrivant sans obstacle sérieux jusqu'à la plage, finit par l'entamer. En 1686 Vauban fut chargé de constater le mal et d'y apporter un remède. Il conçut et proposa de grands projets, que les guerres ruineuses de la fin du règne de Louis XIV ne permirent pas de mettre à exécution. A quoi bon raconter ici toutes les tentatives inutiles qui furent faites pour sauver la ville menacée d'une ruine totale? Les tempêtes de 1749, 1782, 1822 détruisirent tous les travaux entrepris, emportèrent des rues entières, et cependant la digue, construite sous la Restauration par M. de Baudres, avait 15 mèt. de largeur à la base, 10 mèt. de hauteur au-dessus du sol; elle était munie d'enrochements et d'une triple rangée de pilotis profondément enfoncés. La tempête de 1822 dura huit jours. Quand elle s'apaisa, on ne trouva pas même un débris de cette digue sur une longueur de 140 mèt. Partout, sur ces ruines qu'il avait faites, l'Océan avait passé son niveau. De mémoire d'homme, a dit un ingénieur chargé de constater les dégâts, aucun spectacle de destruction n'avait été plus terrible.

Les parages du golfe ne sont pas moins périlleux que la baie. Dans la

haute mer, en face de Saint-Jean-de-Luz, s'étend un large plateau de rochers, où les tempêtes sont extrêmement redoutables. « Quoiqu'il n'y ait sur le plateau de Saint-Jean-de-Luz qu'un petit nombre de points sur lesquels un grand bâtiment puisse craindre de tomber, nous pouvons affirmer, dit M. Bontemps-Beaupré, que toutes les parties de ce plateau sont dangereuses, même pour un vaisseau de ligne dans un fort coup de vent du large. La baie de Saint-Jean-de-Luz est inabordable quand la mer brise avec violence sur les fonds de roches qu'il faut traverser pour y arriver. »

Au lieu des cent navires de haut bord qui animaient autrefois son bassin, Saint-Jean-de-Luz possède à peine une ou deux barques de pêche. Ciboure, sa voisine et souvent sa rivale, n'est pas moins ruinée; sa population n'est plus que de 1700 âmes. Toutefois un avenir meilleur semble réservé à Saint-Jean-de-Luz. Ses bains de mer, fondés en 1850, sont de plus en plus fréquentés. L'établissement de Sainte-Barbe, qui, malgré son installation provisoire, avait reçu, en 1853, 1854 et 1855, un grand nombre de baigneurs, s'est, à l'aide d'une souscription publique, agrandi en s'embellissant; il a construit des cabanes commodes, fondé un buffet et un cabinet de lecture, créé des bains chauds, organisé un service d'omnibus, etc., etc.

L'*église* de Saint-Jean-de-Luz, dédiée à saint Jean-Baptiste, a été fondée au XIII[e] siècle; mais, souvent remaniée depuis, elle n'a conservé de la construction primitive que quelques fenêtres ogivales, et ses deux portes du S. aux archivoltes gothiques. Le sol de l'église est tout entier réservé aux femmes; comme dans toutes les autres églises du pays basque français, les hommes occupent les tribunes établies autour de la nef. Nous avons déjà parlé du tableau de Resout, qui décore une de ses chapelles. M. Léonce Goyetche y signale en outre un tableau à légendes du Jugement dernier, et une Vierge demi-nature tenant son fils sur ses genoux; ces tableaux, relégués sous le porche, rappellent le XIV[e] s. par leurs inscriptions gothiques et leur style.

Les autres monuments publics ne sont pas plus intéressants que l'église. Mentionnons seulement l'*hôtel de ville*, construit en 1657, et l'*hôpital civil* (l'ancien hospice des pèlerins de Saint-Jacques). Parmi les maisons particulières, les plus curieuses, pour leur architecture ou pour leurs souvenirs, sont : la *maison Esquerenea* (rue Montante), une des rares maisons qui échappèrent à l'incendie de 1568; — le *château Louis XIV*, bâti sous Henri III ou Henri IV, flanqué de deux tourelles en encorbellement, au toit aigu et couvert en ardoise; il n'a plus malheureusement que deux rangs d'arcades au lieu de trois; — *Joanoenia* ou le château de l'Infante, construction irrégulière des premières années du XVII[e] s., et récemment restaurée. Sur une plaque de marbre placée au-dessus de la porte d'entrée se lit cette inscription :

L'infante je reçus l'an mil six cent soixante,
On m'appelle depuis le chasteau de l'Infante.

On peut visiter à l'intérieur deux tableaux de Gérôme, représentant le mariage de Louis XIV et l'alliance des royaumes de France et d'Espagne, accomplie temporairement en 1701[1]. Les anciennes fresques qui décoraient le plafond de la grande salle et des appartements voisins avaient été tellement dégradées par

1. A ce propos, il n'est peut-être pas sans intérêt de relever une erreur historique trop accréditée. Louis XIV n'a jamais dit : *Il n'y a plus de Pyrénées.* « L'ambassadeur d'Espagne dit fort à propos, raconte Dangeau dans son *Journal*, que le voyage d'Espagne devenait aisé, et que présentement les *Pyrénées étaient fondues.* » Mme de Genlis signala la première l'erreur commise par Voltaire.

les pluies qu'on a dû les effacer; les fresques actuelles sont modernes. De la décoration générale de 1660, il ne reste que les armes de France, peintes au tympan supérieur de l'escalier, avec un entourage de fleurs de lis et de lettres L majuscules.

M. Léonce Goyetche cite encore : — la *maison Betbeder*, qui déploie sur le quai de belles lignes ; — la *maison Saint-Martin*, qui a conservé une tour au centre, des mansardes à écusson et un balcon en fer ouvragé datant de 1713; — la *maison Lerembourе*, couronnée d'une corniche à médaillon et de pinacles en boules; — la *maison des Pendelet*, du temps de Louis XIV ; — la *maison des Dasconaguerre* (entre le château de l'Infante et la mer), où a logé le cardinal Mazarin; — enfin, sur la place de l'Église, un vaste édifice en forme de chalet, vrai *fac-simile* du style indigène et prototype des constructions basques, à trois corps et trois étages surplombant, à la façade verticalement rayée de colombages peints en vert.

Au N. de Saint-Jean-de-Luz, au delà de l'établissement des bains, se dressent à 30 mèt. les hauteurs de Sainte-Barbe, couronnées des débris d'un fort ruiné; on y découvre une belle vue sur la mer. A la *Croix d'Archiloa*, située à 1 kil., plus au N. en remontant vers Guettary, la falaise atteint 50 mèt.

Quand on traverse la Nivelle, on voit à dr. la douane, qui occupe l'ancien couvent des Récollets, et on entre dans **Ciboure,** dont la population mâle, adonnée exclusivement à la carrière maritime, est presque toujours absente, surtout pendant la saison d'été. Son église n'a rien d'intéressant; mais, dans la cour de l'ancien couvent des Récollets, on peut voir une fontaine de la Renaissance, malheureusement fort mutilée. Un établissement de bains a été fondé à Ciboure il y a quelques années. Il est dominé par le coteau de Bordagain, qui, à son point le plus élevé, atteint 81 mèt., et d'où l'on découvre un beau panorama. Si, au delà de Ciboure, on continue de longer la côte méridionale de la baie, on ne tarde pas à franchir une petite rivière, et bientôt on atteint le *Socoa*, petit port créé par Henri IV en face de Sainte-Barbe, à l'entrée de la baie, prospère à une certaine époque, ruiné aujourd'hui. On y voit, outre de belles falaises, un fort en miniature bâti sur un rocher isolé de la rive et que vient battre la lame, un phare de troisième ordre, visible à la distance de 16 kil., et une jetée reconstruite en 1829 par M. l'ingénieur Vionnois.

Au pied de la jetée sont épars d'énormes blocs en béton préparés sous la direction de M. Coignet; ils devaient servir à la construction d'un brise-lames.

De Saint-Jean-de-Luz à Irun et à Saint-Sébastien, R. 10 ; — ascension de la Rhune, R. 16 ; — de Saint-Jean-de-Luz à Cambo, R. 16.

ROUTE 10.

DE BAYONNE A SAINT-SÉBASTIEN,

PAR SAINT-JEAN-DE-LUZ.

A. Par le chemin de fer.

54 kil.

Le tracé du chemin de fer de Bayonne à Irun présente un développement de 35 kil. La voie ferrée partira de la gare actuelle (rive dr.), passera au-dessous du coteau de Saint-Esprit par un souterrain de 150 mèt., et franchira l'Adour à 1 kil. environ en amont du pont de pierre, vis-à-vis de Mousserolles. Un pont métallique, de 280 mèt. d'ouverture, doit être construit d'après un système analogue à celui du pont en fer de Bordeaux et comprendra une voie charretière de 6 mèt. de largeur. Il sera formé de cinq travées dont les trois centrales auront 60 mèt. et les deux

extrêmes 45 mèt. d'ouverture. Elles seront supportées par quatre piles en fonte, fondées par le système de l'air comprimé. Au delà du pont, le chemin s'engage aussitôt dans le coteau de Mousserolles par un court souterrain de 90 mèt., franchit la Nive sur un pont en tôle de 130 mèt. d'ouverture, et passe à côté du faubourg de Saint-Léon, où l'on établira sans doute la gare centrale des chemins de Bordeaux, d'Irun et de Toulouse. Ensuite le tracé se développe à l'E. de la route de terre, passe à 2 kil. 1/2 de Biarritz, qui donnera son nom à la station, puis, au delà du lac de Mouriscot (R. 9), franchit, dans le tunnel de la Négresse (325 mèt.), le faîte qui sépare le bassin de la Nive de celui de l'Ouhabia. Il laisse à dr. Bidart, Guettary, Saint-Jean-de-Luz, où doit être établie la deuxième station, traverse la Nivelle sur un pont de 3 arches de 15 mèt., et se rapproche de la mer en passant sous le mamelon des Redoutes, entre Ciboure et Hendaye, par un souterrain de 404 mèt. de longueur. Enfin, au S. du village d'Hendaye, où l'on doit construire une station, le pont de la Bidassoa termine la ligne concédée à la Compagnie du Midi. Ce pont aura 110 mèt. de longueur entre les culées et sera formé de cinq arches en anse de panier, de 20 mèt. d'ouverture chacune; il doit appartenir en commun aux deux Compagnies du Midi de la France et du Nord de l'Espagne. De là, le chemin de fer se dirigera au S. O. vers Irun et Saint-Sébastien: malheureusement, la largeur de la voie ferrée ne sera pas la même en Espagne qu'en France, et il faudra nécessairement établir, soit à Hendaye, soit à Irun, une gare centrale de transbordement commune aux deux territoires. On espère que le chemin de fer de Bayonne à Saint-Sébastien sera complétement achevé en 1864. L'étude du tracé a présenté les plus grandes difficultés à cause des sujétions nombreuses et très-compliquées imposées aux compagnies par le génie militaire.

Entre Irun et Saint-Sébastien, on ne doit établir qu'une station, Renteria. A l'E. de cette station, le chemin de fer franchira par un petit tunnel le faîte qui sépare le bassin de la Bidassoa de celui de l'Oyarçun.

B. Par la route de terre.

61 kil. — Route de poste desservie par les voitures publiques. Deux départs par jour. — Coupé 15 fr.; intérieur et banquette 12 fr. 50 c.

N. B. Il ne faut pas oublier de faire viser son passe-port à Bayonne par le consul d'Espagne (5 fr. 50 c.).

Pendant l'été, des bateaux à vapeur font un service régulier entre Bayonne et Saint-Sébastien; la durée du trajet est d'environ 6 h.

21 kil. Saint-Jean-de-Luz (R. 9).

Après avoir, au sortir de Saint-Jean-de-Luz, traversé le pont de pierre jeté sur la Nivelle, la route d'Espagne, bordée de peupliers, comme presque toutes les routes du département des Basses-Pyrénées, laisse la douane et Ciboure à dr. (R. 9), longe un petit coteau et ne tarde pas à monter pour redescendre. Au delà d'un ruisseau qui se jette dans la baie de Saint-Jean-de-Luz, on aperçoit, du sommet d'une petite côte, le vallon d'Urrugne, entouré de montagnes rondes sans caractère, derrière lesquelles disparaît le sommet de la Haya, visible depuis longtemps. A 1500 mèt. en deçà d'Urrugne s'élève, à dr. de la route, le *château d'Urtubie*, ancien manoir, dont les fossés ont été comblés et les meurtrières murées. « Il a vu, en 1462, Louis XI se rencontrer avec les rois de Castille et d'Aragon; en 1643, il a été le centre des intrigues et des luttes des *Sabelchouri* et des *Sabelgorri* (les ventres blancs et les ventres rouges), entre les d'Uturbie et les Saint-Pé, à propos de la charge de bailli du Labour. Aujourd'hui, ajoute M. G. de Lavigne, c'est un

riche domaine, entouré de métairies, de moulins, de bois. »

25 kil. *Urrugne*, V. de 3566 hab., située sur un coteau au pied duquel se réunissent deux ruisseaux, est célèbre par l'inscription latine de son horloge :

Vulnerant omnes, ultima necat.
Toutes frappent, la dernière tue !

Sauf cette inscription latine, qu'on peut, du reste, lire ailleurs, Urrugne n'a rien de curieux. L'église est grande et assez bien construite ; ses murailles ont été percées de meurtrières pendant les guerres de religion, en prévision de quelque attaque des huguenots.

Au delà d'Urrugne, la route se dirige presque en droite ligne vers l'O. et gravit une petite chaîne de collines qui sépare la vallée d'Urrugne du bassin de la Bidassoa. Du point culminant, appelé *burru* (sommet), on aperçoit de nouveau la mer, qu'on avait cessé de voir depuis le pont de la Nivelle. A g. et en face apparaissent les deux montagnes de la Rhune et de la Haya; à dr. s'étendent les alluvions de la Bidassoa et la mer; et à 7 kil. de distance, de l'autre côté de la baie de Fontarabie, s'avance dans la mer la pointe du Figuier. Les croupes qu'on laisse à dr. s'appellent la *Croix des Bouquets ;* l'importance de cette position stratégique sur la frontière des deux pays en a fait le théâtre d'un certain nombre de combats. En 1793, les troupes républicaines le défendirent vaillamment contre l'armée espagnole : en 1813, il fut emporté par les alliés, malgré l'énergique résistance des Français. On descend en décrivant des zigzags, par une pente assez roide, entre des champs de maïs, à

31 kil. **Béhobie** (hôtels : du Nord, des Pyrénées), v. dépendant d'Urrugne, et situé sur la rive dr. de la Bidassoa. On vient d'y construire une église assez élégante. Pour avoir l'autorisation d'entrer en Espagne, il faut être porteur d'un passe-port en règle, c'est-à-dire visé par le consulat espagnol de Bayonne. Quand on entre en France, on subit également à Béhobie la visite de la douane, et on y exhibe son passe-port aux autorités françaises.

Dans la partie inférieure de son cours, la Bidassoa sert de limite à la France et à l'Espagne sur une quinzaine de kilomètres. Son lit est assez étroit dans toute sa partie supérieure ; mais à Béhobie même il s'élargit brusquement, embrasse plusieurs îles parmi lesquelles se trouvent les îles célèbres des Faisans et de la Conférence[1], et s'étale sur de vastes bancs vaseux que la mer couvre quand elle monte, et découvre quand elle descend. Enfin il devient assez large pour former un véritable estuaire alluvial; à son embouchure, entre la pointe de Sainte-Anne et la pointe du Figuier, il a 4 kil. de largeur. Autrefois, les Espagnols possédaient tout le terrain couvert à marée haute ; maintenant, le milieu du pont de Béhobie et le milieu du chenal servent de limites.

« La célèbre *île des Faisans* est un espace marécageux où les faisans sont aussi rares que les oiseaux de paradis dans les Champs-Élysées, » a dit un voyageur contemporain; quant à l'**île de la Conférence**, située au milieu du chenal, elle était constamment rongée par les eaux, et nul doute qu'elle n'eût bientôt disparu si l'on n'eût pris soin de la protéger contre les érosions du fleuve par des pilotis et des percés. A l'extrémité de cet îlot presque artificiel, on vient d'élever une pyramide commémorative. C'est là qu'eut lieu une célèbre conférence entre Louis XI, roi de France, et Henri IV, roi de Castille. Commines nous raconte que le costume pauvre du roi de France offensa les Espa-

1. Voir la carte du Dépôt de la guerre : cependant on confond le plus souvent ces deux îles l'une avec l'autre.

gnols, qui s'habillent toujours avec splendeur pour visiter leurs amis, et de leur côté les Français se moquèrent de la magnificence et du luxe des seigneurs castillans. Les rois ne s'en embrassèrent pas moins avec des sourires et des paroles d'affection sur les lèvres; mais depuis ils se haïrent d'autant plus qu'ils s'étaient plus énergiquement serré la main.

En 1526, ce fut près de cette île fameuse que cessa la captivité de François I[er] (V. page 34). L'échange du roi captif contre ses deux fils, qu'il donnait en otages, eut lieu sur la Bidassoa, dans une barque, au milieu de la rivière. Le roi y sauta, mit ses deux enfants à sa place, et sur le bord français, monta sur un cheval turc plein de feu, qui, d'un tourbillon, le porta à Bayonne. L'Espagne, qu'il fuyait, l'attendait encore là. Les envoyés de l'empereur y étaient pour le prier de ratifier le traité qu'il avait juré. Il les paya « en monnaie de singe, » d'une farce, d'un sourire, disant en substance : « Vous avez vos cortès, moi mes états; je dois les consulter. » (MICHELET, *Réforme*.) Plus tard, en 1615, les ambassadeurs de France et d'Espagne vinrent échanger deux fiancées sur l'île de la Conférence : Isabelle, fille d'Henri IV, roi de France, destinée à Philippe IV, et la sœur de ce dernier, la fameuse Anne d'Autriche, destinée à Louis XIII. Enfin, en 1660, elle fut le théâtre d'une nouvelle entrevue, encore plus célèbre dans l'histoire ; le cardinal Mazarin y vint s'entendre avec don Luis de Haro pour traiter de la paix dite des Pyrénées et régler le mariage de la fille de Philippe IV avec Louis XIV (V. page 63). Leur conférence dura quatre mois. C'est en travaillant aux embellissements des deux galeries élevées au milieu de la rivière pour cette entrevue que le grand peintre Velasquez fut saisi des fièvres intermittentes qui le conduisirent au tombeau.

Le dimanche 6 juin, la paix fut jurée dans l'île des Faisans par les deux rois de France et d'Espagne, à genoux et la main sur l'Évangile, en présence des deux cours. Pendant cette cérémonie, le roi d'Espagne, ayant aperçu M. de Turenne, dit à la reine mère : « Voilà un homme qui m'a fait passer de bien mauvaises nuits! » Le lendemain, Louis XIV alla, accompagné de ses courtisans, chercher l'infante dans l'île des Faisans, pour l'amener à Saint-Jean-de-Luz, où le mariage devait être célébré.

En descendant le cours de la Bidassoa, on trouve sur sa rive dr. (2 kil.) *Andaïe*, pauvre village de 427 habitants. « Dans un jour de colère, le matin de l'affaire de la Croix-des-Bouquets, en 1793, Fontarabie, dit M. G. de Lavigne, se mit à faire pleuvoir sur Andaïe des boulets et des obus. Un fort protégait le village; une redoute occupait cette élévation au nom pompeux, qu'on appelle la montagne de Louis XIV; tout cela fut enlevé, surpris, détruit par les Espagnols de don Caro.... » Depuis, Andaïe n'existe réellement que sur la carte, elle n'offre que des décombres. Çà et là cependant, au milieu des ruines, quelques maisons sont restées debout, blanches, coquettes, ornées de treilles, de fleurs et de guirlandes de piments rouges. Andaïe était autrefois célèbre pour son excellente eau-de-vie, et donne encore son nom aux produits alcooliques expédiés par les négociants de Bayonne. D'Andaïe on peut traverser la Bidassoa en bateau pour aller à Fontarabie, située sur la rive opposée du fleuve, ou gagner directement la route de Saint-Jean-de-Luz sans revenir à Béhobie.

La Bidassoa débouche dans la mer à 2 kil. au nord d'Andaïe. A l'extrémité de la pointe orientale se dressent deux rochers isolés qui semblent être posés là comme deux bornes frontières de la France.

Après avoir traversé la Bidassoa sur un pont de bois de 7 arches, reposant

sur des piles en pierre, on longe pendant 1 kil. la rive g. de la Bidassoa, en laissant à g. sur la colline les ruines couvertes de lierre d'un château construit au commencement du XVIe s., par le roi de Castille, pour repousser les invasions des Français.

Plus au S. on aperçoit, sur une colline escarpée, d'où l'on découvre un admirable panorama, l'*ermitage de Saint-Martial:* il a été élevé en l'honneur de la victoire remportée, en 1522, par Bertrand de la Cueva, sur les troupes françaises que commandait Bonnivet. En 1813, le maréchal Soult, faisant un dernier effort pour dégager Saint-Sébastien, donna l'ordre au général Reille de traverser la Bidassoa, et d'attaquer les troupes espagnoles postées sur la colline de Saint-Martial. Les Français, vaincus malgré leurs vaillants efforts, durent repasser en désordre la Bidassoa. Ce fut la dernière bataille livrée sur le sol espagnol pendant la retraite du maréchal Soult. Les habitants des villes et des villages voisins se rendent chaque année en pèlerinage à la chapelle de Saint-Martial.

Quand on a dépassé le contre-fort rocheux de la colline de Saint-Martial, on cesse de longer la Bidassoa, et on entre dans une plaine marécageuse couverte de beaux champs de maïs. De cette plaine, on aperçoit, à dr., les murs de Fontarabie, à g., la montagne de la Haya, moins belle que de loin, puis, laissant à dr. un beau jardin, on monte à

34 kil. **Irun** (Parador de las Diligencias, café de la Iberia; voitures pour Saint-Sébastien, Fontarabie, Burgos, Pampelune, Madrid), V. de la province de Guipuzcoa, peuplée de 7000 hab., située sur la rive g. de l'estuaire de la Bidassoa, entre l'arête encore imposante du mont Jaizquivel au N. et les dernières ramifications de la Haya au S. Son nom, qui signifie *bon lieu* en langue basque, pourrait lui avoir été donné par ironie, car les voyageurs y sont trop souvent rançonnés. Les autorités espagnoles y visitent les passe-ports et y examinent les bagages.

La ville d'Irun paraît avoir été l'*Hanusa* des Romains; on y a trouvé plusieurs débris de murailles et des médailles qui attestent son antiquité. Cependant son nom d'Irun apparaît pour la première fois dans un édit d'Alphonse VIII, en 1203. Comme toutes les autres villes de la frontière, elle a été souvent incendiée. En 1837, elle fut prise d'assaut et pillée par les troupes de la reine, sous les ordres du général Evans; 700 carlistes y furent massacrés.

Le faubourg d'Irun qui se trouve du côté de la frontière française se distingue par sa saleté, mais l'intérieur de la ville est assez propre. *L'église*, dédiée à *Nuestra Señora de los Juncales* (des Joncs), parce qu'elle est située au milieu de terrains marécageux, ne ressemble nullement aux églises romanes et gothiques : on peut la regarder comme un type de l'architecture religieuse du Guipuzcoa pendant la Renaissance. Son beau vaisseau a 28 mèt. de largeur et 43 de longueur. Du reste, l'ornementation y est à peu près nulle : l'autel et deux tombeaux assez bien sculptés méritent seuls d'être visités. — Sur la *place d'Isabelle II, reine constitutionnelle*, place assez vaste et ornée de belles maisons, s'élèvent l'*hôtel de ville*, assez lourde construction du XVIIe s., et un beau *château* moderne, décoré de sculptures.

Irun possède une forge et une fabrique de savon. A peu de distance de la ville, et près de l'ermitage de Saint-Martial, jaillit une fontaine d'eau ferrugineuse. Dans les montagnes avoisinantes, on exploite des mines de zinc et de plomb argentifère.

Excursion d'Irun à Fontarabie.

Au sortir d'Irun, on aperçoit les deux villes ennemies d'Hendaye et de Fontarabie, et l'embouchure de la Bi-

dassoa, dominée par les pointes rocheuses de Sainte-Anne et du Figuier. On fait un grand détour à g. pour éviter les canaux marécageux remplis par les eaux de marée, et l'on traverse sur des levées une plaine alluviale couverte de magnifiques champs de maïs. Après avoir laissé à g. un ancien couvent de capucins, on atteint (1 h. env.) le pied de la petite colline que couronne

Fontarabie, en espagnol *Fuenterabia*, en latin *Fons rapidus*, V. de 2000 hab. C'est la ville espagnole par excellence, avec ses toits qui se rejoignent presque au-dessus des rues, ses maisons noircies par le temps, ses portes chargées d'écussons gigantesques, ses balcons en fer ouvragé, ses fenêtres grillées à travers lesquelles regardent les jeunes filles, ses boutiques sombres. Ce qui lui donne surtout un aspect tout particulier, c'est l'état de ruine, de solitude, de désolation dans lequel elle se trouve. Ses fortifications et ses portes sont à demi écroulées. En certains endroits on ne voit que des decombres; les débris des murailles sont percés à jour par les boulets, et quelques gitanos habitent seuls ces ruines abandonnées.

François Ier s'empara de Fontarabie en 1521; en 1638 le prince de Condé et l'archevêque de Bordeaux l'assiégèrent, mais une partie de leurs troupes se révolta, et la garnison, tombant à l'improviste sur les Français, n'en fit qu'une boucherie; pendant la déroute, plus de 2000 soldats français se noyèrent dans les eaux de la Bidassoa. En cette occasion, les Espagnols de la ville firent des prodiges de valeur. En 1794, défendue par 800 hommes et 50 bouches à feu, Fontarabie accueille par une décharge à mitraille 300 Français qui venaient, sous les ordres du capitaine Lamarque et du représentant Garreau, venger la destruction d'Andaïe; le détachement républicain répond par une fusillade nourrie, s'empare d'une position qui domine la place et la somme de se rendre. Deux capucins la défendaient. Lamarque leur déclare qu'ils seront, aussi bien que d'autres, passés au fil de l'épée, si la place n'est pas livrée dans un délai de six minutes, et les capucins, qui ne se soucient pas qu'on tienne parole, n'essayent plus de la défendre. En 1808, en 1813, en 1823 et en 1837, cette malheureuse ville fut encore prise ou reprise. Il va sans dire qu'elle s'est donné les titres de *muy noble, muy leal y muy valorosa ciudad*.

L'*église* est à l'extérieur du style de la Renaissance et à l'intérieur du style gothique; elle n'a de remarquable que les sculptures de l'autel. De la terrasse de la sacristie, on jouit d'un beau point de vue. Le *château* fut construit par le roi de Navarre, Sancho Abarca, qui régnait vers 907. Il renferme deux parties bien distinctes: la façade du couchant, située du côté de la place, et qui doit dater de la dernière partie du XVIe s. tout au plus, et des constructions beaucoup plus anciennes qui dominent la Bidassoa. La première partie, attribuée à Charles-Quint, et connue sous le nom de Palais de Jeanne la Folle, est d'une architecture lourde et massive; maintenant elle tombe de vétusté. Du reste cette curieuse ville, si morte et si ruinée, possède encore un grand nombre de *palacios* qui témoignent de son ancienne splendeur. « Leurs façades offrent, sur des dessins assez peu variés, dit M. Cénac-Moncaut, le caractère de lourdeur pompeuse et de solidité grandiose qui forme le cachet de la Renaissance espagnole, dans les églises comme dans les constructions civiles. Celui du comte de Torrealta, entre autres, élève ces qualités et ces défauts à leur plus haute expression. »

Au nord de Fontarabie se trouve le petit *port de la Madeleine*, habité par des marins qui s'occupent de la pêche, surtout de celle du saumon. Plus loin s'avance dans la mer le *cap* ou *pointe du Figuier*, qui porte un phare à feu fixe élevé de 100 mèt. au-

dessus du niveau de la mer : on le voit à 7 milles de distance. Du phare on peut jouir, pendant les temps clairs, d'une superbe vue sur la côte de France et l'embouchure de l'Adour.

Le port de Fontarabie est sûr, mais dans les basses eaux il reste presque à sec : il reçoit quelques goëlettes des Asturies chargées de minerai de fer et de houille pour les usines de la province de Guipuzcoa. On peut s'y procurer des bateaux pour traverser la Bidassoa, moyennant quelques pièces de menue monnaie : on va aborder à Hendaye, d'où l'on peut gagner directement, à travers des collines couvertes de landes, Saint-Jean-de-Luz, sans passer par Béhobie. (*V.* ci-dessus.)

Ascension de la Haya.

Excursion facile. 3 h. à la montée ; 2 h. à la descente. On peut sans crainte se passer de guide.

On se dirige d'abord vers le S. en suivant le fond d'un vallon que traverse un ruisseau souvent à sec, puis (40 min.) on monte à g. sur une colline au sol rougeâtre et infertile, portant quelques bosquets de châtaigniers. En longeant en biais le flanc de cette colline, on pénètre dans un étroit ravin aux pentes couvertes de taillis, et, franchissant un petit ruisseau, on s'élève à dr., par un sentier roide tracé en zigzag, sur un plateau de pâturages d'où l'on jouit déjà d'une vue admirable. Il faut encore une heure environ pour monter jusqu'au sommet de la **Haya** (987 mèt.), dont la triple couronne se dresse en face au-dessus de pentes gazonnées et escarpées. Le panorama que l'on découvre alors est d'une grande beauté. Au S., on voit se ployer en un vaste demi-cercle la chaîne principale des Pyrénées, depuis les pics d'Anie et d'Orhy jusqu'aux montagnes de Vittoria; mais les chaînons parallèles qui, se détachant de la grande chaîne, s'abaissent, de croupe en croupe, jusqu'à la mer, font encore un plus grand effet dans le paysage. A l'E., c'est la Rhune couronnée de rochers; à l'O., au delà du profond abîme que dominent les rochers de la Haya comme un entassement de tours, on compte cinq rangées parallèles de montagnes : les premières, vertes d'arbres et de prairies, les autres revêtues d'un voile bleuâtre de vapeurs. Au N., la vue est plus riante : d'un côté, ce sont les coteaux boisés et les vallons verdoyants de l'Espagne avec leurs nombreux villages, et sa côte hérissée de rochers et de promontoires, depuis le Mont-Jaizquivel et le Mont-Orgullo de San-Sébastien jusqu'au cap Machichaco; de l'autre côté, c'est la France, immense plaine qui semble aussi unie que la mer : les deux pointes de Saint-Jean-de-Luz, les rochers de Biarritz et la barre de l'Adour rompent seuls l'uniformité de la longue ligne de côtes qui s'étend vers le N. E. Le centre du tableau est occupé par Irun, les méandres de la Bidassoa et la barre blanchissante de Fontarabie.

On peut redescendre de la Haya, soit du côté de l'E., à Vera (R. 12), soit vers l'O., à *Oyarzun*, V. de 3200 hab., située sur l'ancienne route de Bayonne à Madrid. Elle a été souvent prise et reprise à cause de son importante position stratégique : en 1522, elle repoussa héroïquement une armée française; mais en 1638, elle fut mise au pillage et brûlée. Dans les environs se trouvent des mines de sulfure, de zinc et de plomb argentifère.

D'Irun à Pampelune, R. 12; — à Elizondo, R. 13.

A peu de distance d'Irun on quitte la route d'Oyarzun pour prendre, à dr., le chemin nouvellement construit qui passe par Saint-Sébastien. On traverse, entre Irun et Fontarabie, la Jaïzubia, rivière tributaire de la Bidassoa, et, par une succession de côtes assez rapides, on s'élève sur le plateau qui sépare la Bidassoa de l'Oyarzun, et l'on franchit le *col de*

Gainchuzqueta, large d'environ 3 kil., qui relie la base de la Haya au Jaizquivel, montagne nue, l'*Oleaso* des anciens. De là on voit encore, en se retournant, les murailles grises d'Hendaye; mais bientôt la vallée de la Bidassoa disparaît. Quand on a dépassé une tranchée courte, haute de 15 mèt. environ et creusée dans le roc, on est dans un autre bassin; on descend par un joli vallon dans la vallée de l'Oyarzun qu'on traverse à

50 kil. **Renteria**, bourg de 1000 hab., bien déchu de son importance passée. On y construisait autrefois des navires de 800 tonneaux. La première fonderie de l'Espagne y fut établie par le marquis de Iranda. Il fait encore un assez grand commerce de clous et de quincaillerie. L'église est une espèce de forteresse crénelée. Sur le point le plus élevé du bourg, on remarque un vaste bâtiment carré, ancien palais particulier ou maison de ville, dont la construction remonte évidemment, dit M. Cénac-Moncaut, au XVe s.; du reste, on trouve à Renteria un grand nombre de vieilles maisons du XVe s., percées de petites fenêtres géminées ogivales.

Au delà de Renteria, sur la rive g. de la rivière d'Oyarzun, on gravit un coteau d'où l'on peut apercevoir, en se retournant, la Haya et les montagnes qu'elle domine; à dr., de l'autre côté de la rivière, on remarque une église de capucins entourée de quelques maisons en ruines. A dr., sur l'autre rive de l'Oyarzun, on voit le bourg de *Leso*, près duquel se trouvent d'importantes carrières. Autrefois de nombreux navires y apportaient les richesses des deux Indes. Son christ de bois y attire seul chaque année un grand nombre de pèlerins.

Bientôt la route incline à l'O., et l'on voit se dérouler à ses pieds le grand bassin du **Passage**, alternativement rempli et vidé par la marée. Ce port est le plus sûr des côtes de la Biscaye, mais les atterrissements de l'Oyarzun et d'autres petits ruisseaux le comblent graduellement, et sans doute peu d'années suffiront pour le rendre inutile. Il communique avec la mer par une étroite embouchure ouverte entre deux promontoires, et pourrait, s'il était nettoyé, devenir un port militaire de premier ordre. De ses chantiers sont sortis un grand nombre de navires pendant les XVIe, XVIIe et XVIIIe s. Six vaisseaux, qui étaient sur le point d'y être achevés, y furent brûlés en 1719 par le duc de Berwick. C'est du Passage que la Fayette partit pour l'Amérique. C'est là que s'embarquent aujourd'hui pour l'Amérique la plupart des émigrants basques.

Sur le promontoire qui domine l'entrée du côté de l'E., s'élève une tour ronde adossée à un bâtiment carré et construit peut-être sous Isabelle la Catholique, pour la défense du port; elle porte le nom de Sainte-Isabelle. La ville, pittoresquement située au fond de la rade, se divise en deux parties autrefois séparées, *San-Juan*, sur la rive dr., et *San-Pedro*, sur la rive g., comprenant ensemble une population de 900 âmes. Ses habitants sont tous pêcheurs. Les femmes sont renommées pour l'habileté avec laquelle elles manient l'aviron: les voyageurs qu'elles se disputent pour leur faire traverser le bassin, et qui ne comprennent pas leur langage, pourraient se croire tombés en de fort mauvaises mains s'ils n'étaient assurés à l'avance de leurs bonnes intentions. L'église de San-Juan, la plus importante des églises du Passage, est une lourde construction sans intérêt; elle n'a pas de clocher. San-Juan du Passage possède une fabrique de porcelaine importante; elle importe le kaolin de Limoges.

Après avoir dépassé la retenue d'eau établie en amont du port, la route monte par une côte assez longue au faîte qui sépare le bassin de l'Oyarzun de celui de l'Urumea. De

chaque côté s'élèvent des collines un peu arides, quoique couvertes çà et là de verdure. Parvenu au point culminant, on aperçoit, pour la première fois, la ville de Saint-Sébastien, que dominent deux collines de forme conique, couronnées, l'une par un télégraphe, l'autre par une forteresse. On traverse l'Urumea et ses bords marécageux sur un long pont de bois : on passe entre le Prado et le nouveau cirque de taureaux, et on longe la baie avant d'entrer à

61 kil. **Saint-Sébastien** (hôt. : Parador real ; Lafitte, tenu par un Français), ancienne capitale du Guipuzcoa, ville maritime et forte, peuplée de 12 000 hab. environ, très-pittoresquement située sur un isthme, au pied méridional de la colline conique d'Orgullo, qui la sépare de la mer ; à l'O. de l'isthme s'arrondit une baie large de 2 kil., entourée d'une plage de sable et protégée au N. par l'îlot rocheux de Santa-Clara; on la connaît sous le nom de *Concha*. Cette grande baie offre un mouillage peu sûr ; aussi les navires qui fréquentent Saint-Sébastien sont-ils obligés de se réfugier à la base même du mont Orgullo, dans un petit bassin entouré de môles, qui reste à sec à marée basse.

Saint-Sébastien est une ville entièrement neuve, dont toutes les rues, tirées au cordeau, se coupent à angle droit. Cependant c'est dans la nuit des temps qu'il faut chercher l'époque de sa fondation. Il est en Espagne peu de villes qui aient eu tant à souffrir de siéges, d'incendies et d'autres fléaux. Il est probable qu'elle fut détruite une première fois par les Normands. Dévastée par le feu en 1338, 1361, 1378, 1397, 1433, elle eut à se défendre contre les Français en 1513, en 1542 et en 1638. Le duc de Berwick s'en empara en 1719; elle dut capituler aussi en 1794 et en 1808; mais c'est en 1813 qu'elle eut à subir le désastre le plus complet.

« Depuis cinq ans, dit M. A. de Quatrefages, les Français étaient maîtres de Saint-Sébastien, quand le 28 juin 1813, les troupes du général Graham, et les trois bataillons de Guipuzcoa vinrent mettre le siége devant la place. Les Sébastianais accueillirent avec les démonstrations de la joie la plus vive cette armée soidisant libératrice, et nombre d'entre eux s'échappèrent pour se ranger parmi les alliés. Du 23 au 29 juillet, les batteries anglo-portugaises détruisirent 63 maisons dans la ville; mais les habitants de la ville n'en faisaient pas moins des vœux pour le triomphe des alliés, et quand le dernier assaut fut livré et la ville prise, ils s'empressèrent de courir au-devant des Anglais. Leur confiance devait être cruellement trompée.

« Pendant que les Français se retranchaient paisiblement dans la citadelle et aux abords du mont Orgullo, pendant qu'on négligeait à leur égard jusqu'aux plus simples précautions indiquées par l'art militaire, Saint-Sébastien était mis à sac par ses prétendus libérateurs. Une soldatesque effrénée, et que pas un officier ne tenta d'arrêter, pillait les maisons, massacrait les habitants, outrageait l'épouse sous les yeux de son époux, la fille sous les yeux de sa mère. Ici le manifeste publié après le siége par les habitants de Saint-Sébastien signale des actes d'une barbarie atroce. Enfin l'incendie vint couronner dignement ces effroyables scènes. Dans la soirée, les soldats anglais et portugais mirent le feu à une maison de la Grande-Rue, puis sur d'autres points encore, et dansèrent à la lueur des flammes; ce fut en vain que quelques habitants demandèrent qu'il leur fût permis d'éteindre les flammes; ce fut en vain qu'un ordre dérisoire, arraché par les alcades, fut donné dans ce sens. Les charpentiers qui s'étaient offerts, bien loin de se voir escortés, furent maltraités, contraints d'indiquer les maisons où le pillage devait être le plus lucratif,

et forcés de s'enfuir pour sauver leur vie. Ainsi, pendant que la cité brûlait d'un côté, le viol, le meurtre continuaient de l'autre. Le manifeste cite ici les noms de quelques-unes des victimes les plus remarquables, et parmi elles on voit figurer des magistrats et des prêtres.

« Pendant toute la nuit, les portes de Saint-Sébastien avaient été fermées. Enfin le jour parut, et, sur les vives instances des alcades, il fut permis aux habitants de quitter leur patrie en ruines. La plupart se hâtèrent de fuir. Une foule absolument sans ressources, des femmes entièrement nues, des vieillards couverts de blessures, s'échappèrent dans la campagne, où un grand nombre périrent. Quelques personnes restèrent, espérant que, la première soif de pillage apaisée, elles pourraient sauver des débris de fortune; mais l'incendie durait toujours, et, quand les alliés crurent n'avoir plus rien à prendre, ils trouvèrent que les flammes allaient trop lentement. Alors ils eurent recours à des cartouches incendiaires qu'on leur vit préparer ouvertement dans la rue Narrica. Grâce à l'emploi de ces artifices destructeurs, le feu se propagea avec une effrayante activité. Saint-Sébastien tout entier fut détruit. Trente-six maisons demeurèrent seules debout, la plupart adossées aux rochers du Castillo qu'occupaient les Français, les autres attenantes aux deux églises qui servaient d'hôpital et de caserne aux vainqueurs. Livres, registres publics et privés, archives civiles et ecclésiastiques, tout fut réduit en cendres, et l'on évalue à plus de 100 millions de réaux les pertes immédiates.

« Les troupes qui étaient montées à l'assaut ne prirent pas seules part au pillage. Les soldats venus sans armes du camp d'Astigarraga, distant d'environ une lieue, se joignirent à leurs campagnons. Les mulets qui suivaient l'armée servirent à enlever le butin, et les employés des brigades alliées aidèrent eux-mêmes à les charger. Les équipages de vaisseaux anglais mouillés au port du Passage eurent leur part, comme l'armée de terre. Vingt-quatre jours après l'assaut, Anglais et Portugais fouillaient encore les cendres de Saint-Sébastien pour y découvrir quelque objet de la plus mince valeur, et pendant ce long intervalle de temps, pas un effort ne fut tenté pour réprimer ces excès, pas un officier ne chercha à arrêter les soldats. Bien plus, les objets volés, quelle que fût leur nature, étaient étales et mis publiquement en vente au quartier général de l'armée alliée. En présence de ces faits, attestés par une population entière, il est impossible de douter de la connivence des officiers; il est impossible de ne pas faire remonter jusqu'à eux, et surtout jusqu'au général Graham, la responsabilité de cette incroyable destruction.

« L'incendie et le sac de Saint-Sébastien laissaient plus de quinze cents familles sans asile, sans pain, presque sans vêtements. Quatre mois après, le tiers de cette population avait péri de misère et de faim. Les autorités civiles, retirées à Zubieta, après avoir fait constater les faits par une enquête solennelle, demandèrent des secours temporaires et une indemnité qui leur permît de relever leurs habitations; mais en vain s'adressèrent-elles à Wellington, à la régence d'Espagne, au congrès national: l'un et l'autre leur furent refusés. Alors elles publièrent le manifeste et les correspondances d'où nous avons tiré ces détails. Elles en appelèrent à l'Europe entière, et ouvrirent une souscription publique, dont le montant devait servir à rebâtir Saint-Sébastien. Ici encore le mécompte fut aussi complet que possible. Seul, un négociant allemand, établit à Bilbao, s'inscrivit pour une demi-once. Après quelques mois d'attente, l'ayuntamiento dut remercier son unique souscripteur dont l'offrande isolée devenait inutile; mais

les registres de la ville constatent encore aujourd'hui que Saint-Sébastien, brûlée par ses alliés, abandonnée par ses compatriotes, ne trouva de sympathies que chez un seul homme et chez un étranger....

« On ne peut en douter, le 31 août 1813, Saint-Sébastien a été détruit par ses propres alliés, et sa ruine était préméditée. La responsabilité de cette destruction retombe évidemment tout entière sur les généraux anglais qui commandaient l'armée assiégeante et qui tenaient des événements une véritable omnipotence. Quelle raison pouvait motiver, de leur part, une conduite aussi étrange qu'odieuse? Certes, ils n'obéissaient pas à un instinct de barbarie gratuite, qui n'est nullement dans le caractère de leur nation. Au moment même où les soldats pillaient et massacraient leurs alliés espagnols, on les voyait accueillir avec une générosité chevaleresque les Français pris les armes à la main. Ils n'avaient pas non plus à faire un exemple, à terrifier des populations hostiles; comme toutes les provinces d'Espagne, le Guipuzcoa les accueillait en libérateurs. Mais Saint-Sébastien était le ch.-l. d'une des provinces basques où l'industrie et le commerce ont toujours tendu à se développer; elle avait été le siége de riches compagnies qui exploitaient les colonies espagnoles; le retour de la paix allait raviver les rapports actifs avec la France, que sa position géographique rend inévitables. Pour cela seul peut-être, Saint-Sébastien devait périr. Tout en faisant la guerre à Napoléon, les Anglais profitaient de l'occasion pour assurer leur commerce, pour étouffer jusqu'aux moindres germes dont le développement aurait pu soustraire leurs alliés à ce vasselage industriel que subit encore le Portugal. En Catalogne et jusqu'aux portes de Madrid, les soldats de Wellington brûlaient les fabriques de draps, de cotonnades et de porcelaines; en Andalousie, ils détruisaient les plantations de cannes à sucre. Le sac de Saint-Sébastien n'eut sans doute pas d'autre cause. C'était toujours cette politique implacable qu'on retrouve au fond de tous les actes de l'Angleterre, et qui lui ferait brûler la moitié du monde pour être seule à vendre des cotons à la moitié restante. »

En 1836, Saint-Sébastien fut assiégée par les carlistes, qui ne purent pas s'en emparer, grâce à la résistance que leur opposa la légion anglaise, commandée par le colonel Arbuthnot. En 1848, Espartero y reçut un accueil enthousiaste à son retour d'Angleterre.

M. de Quatrefages décrit ainsi l'aspect de Saint-Sébastien, vu du sommet du *Mont-Orgullo* ou *del Castillo*, haut de 130 mètres :

« Un ampithéâtre de collines, assez élevées pour mériter le nom de montagnes, se courbe devant vous en demi-cercle et projette dans la mer, à g. la pointe et les falaises du Mont-Ulia; à dr. le phare et les rochers du Igueldo. Une langue de terre étroite et basse se détache du continent, partage en deux parties à peu près égales ce bassin de trois quarts de lieue de large sur un quart de lieue de profondeur, et s'élargit un peu en atteignant le Mont-Orgullo. C'est là qu'est bâti Saint-Sébastien. A l'E., au pied des remparts de la ville, vous voyez l'embouchure de l'Urumea, dont l'œil suit le cours tortueux jusqu'à ce qu'il disparaisse à un redan de la vallée. La rade proprement dite est de l'autre côté. Protégée par les roches avancées du Mont-Orgullo, par l'îlot de Santa-Clara et la chaîne d'écueils qui rattachent ce dernier au Mont-Igueldo, cette rade ne présente à la mer qu'un étroit goulet. Une magnifique plage l'entoure d'un demi-cercle de sable fin, interrompue seulement par la pointe rocheuse où s'élevait avant les dernières guerres la chapelle de la Antigua. Cette plage, plongeant dans la mer sous une pente à peine sensible, est chaque été le rendez-vous de nom-

breux baigneurs, qui, de tous les points de l'Espagne, viennent chercher ici le plaisir et la santé. Le port lui-même est placé immédiatement au pied du Mont-Orgullo, complétement abrité de toutes parts et couvert même du côté de la rade par quatre jetées qui se protégent mutuellement.

« Des fortifications à la Vauban, un rempart élevé dont les fossés se remplissent à marée haute, occupent toute la largeur de l'isthme qui joint Saint-Sébastien au continent, et le protégent du côté de la terre. Tapie au pied du Mont-Orgullo, comme si elle aussi cherchait un abri du côté du N., arrêtée par ses murailles que la mer bat des deux côtés, la capitale du Guipuzcoa forme un carré irrégulier dont la surface est moindre que celle de l'entrepôt des vins à Paris; mais cet espace étroit a été mis à profit autant que possible. Deux églises paroissiales, un couvent, un arsenal, une caserne, tels sont les principaux édifices publics, presque tous rejetés sur les dernières pentes du Mont-Orgullo. Au centre de la ville, l'*hôtel de l'ayuntamiento* occupe tout un côté d'une place à arcades, espèce de Palais-Royal au petit pied. Le reste des terrains est entièrement occupé par de hautes maisons bordant des rues presque toutes en ligne droite, et dont la largeur semble avoir été strictement calculée d'après les nécessités de la circulation. Ici, point de jardins; à peine quelques cours intérieures. Grâce à cette économie du sol, plus de 10 000 âmes ont trouvé à se loger.

« Malgré cette accumulation d'habitants, malgré les professions assez sales de plusieurs d'entre eux, on voit régner partout une propreté bien rare dans nos grandes villes. Ce fait s'explique surtout par le mode de répartition de la population. Saint-Sébastien n'a pas de ces rues, de ces quartiers, ramassis de masures et de bouges, qui défigurent nos plus riches cités et où s'entassent les classes peu aisées. Partout les maisons sont à peu près semblables, et comptent des locataires de toute sorte. Le commerçant, le propriétaire occupent le rez-de-chaussée et les premiers étages; le manœuvre du port, le pêcheur, l'artisan se logent dans les greniers et dans les combles. »

Ce que Saint-Sébastien offre de plus curieux à un étranger, à part sa situation, c'est sa population : pour la bien voir sous ses aspects les plus saisissants, les plus opposés, il faut aller sur la *place de la Constitution*, le matin, à l'heure du marché, le soir, à l'heure de la promenade. Parmi les édifices publics, l'*église de Santa-Maria Fabricata* mérite seule une visite. M. Cénac-Moncaut l'appelle un chef-d'œuvre de majesté : c'est, dit-il, l'édifice le plus irréprochable dans son ensemble et dans ses détails que la Renaissance ait élevé dans les provinces basques; elle a 52 mèt. de long sur 35 de large. Les nefs sont très-larges et très-élevées; le chœur, auquel les Espagnols donnent tant d'importance dans l'ornementation de leurs églises, se fait remarquer par son élégance; malgré la lourdeur des autels, on ne peut se dispenser d'en admirer la majesté et la richesse. Cependant l'ensemble et les détails de l'édifice semblent convenir à un monument civil plutôt qu'à une église catholique.—L'église de *San-Vincente*, édifice à trois nefs, du XIe siècle, est beaucoup moins belle que celle de Santa-Maria.

En dehors de cette ville se trouvent les *Arènes* destinées aux courses de taureaux : elles peuvent contenir 10 000 personnes.

L'importance commerciale de Saint-Sébastien est encore assez considérable : il entre dans son port environ 700 ou 800 navires par an. L'été, la ville prend une animation extraordinaire. Elle est, en effet, le Brighton ou le Dieppe de Madrid. Ses bains de mer sont très-fréquentés. Elle possède une fabrique de chocolat, une scierie, une clouterie importante.

Les étrangers devront surtout s'empresser de gravir le Mont-Orgullo, du sommet duquel on découvre les points de vue si bien décrits par M. de Quatrefages. 45 min. suffisent pour atteindre la forteresse qui couronne le point culminant. Rien de plus charmant, de plus varié que cette promenade. A mi-côte on remarque, parmi les rochers, les tombeaux des officiers anglais qui périrent en 1836, en défendant Saint-Sébastien contre les carlistes.

On jouit aussi d'une vue magnifique du haut de ***Mont-Igueldo*** (240 mèt.), où se dresse un *phare* à feu fixe avec éclats de 2 min. en 2 min. Sa portée est de 15 milles. Il est élevé de plus de 150 mèt. au-dessus du niveau de la mer.

De Saint-Sébastien à Pampelune, R. 11; — à Saint-Ignace de Loyola (*V.* l'*Itinéraire en Espagne*, par A. GERMOND DE LAVIGNE.)

ROUTE 11.

DE SAINT-SÉBASTIEN A PAMPELUNE.

A. Par le chemin de fer.

136 kil. La ligne, en construction (1862), doit être inaugurée en 1863 jusqu'à Beasain.

Au S. de Saint-Sébastien, le chemin de fer entre dans le petit tunnel de Loyola, et s'élève doucement, sans rampes excessives, en suivant la vallée de l'Urumea et en contournant les jolis vallons qui descendent de la chaîne Cantabrique. La première station est

6 kil. **Hernani**, V. de 2250 hab., située dans un charmant bassin, sur la rive g. de l'Urumea et les pentes de la montagne de Santa-Clara, couronnée par un ancien château fort. Dans l'église paroissiale, décorée avec une somptueuse magnificence, est enterré le célèbre capitaine Juan de Urbieta, auquel François I[er] se rendit à la bataille de Pavie. Hernani possède une forge assez importante, une fabrique d'allumettes chimiques et de bougies. Dans les environs se trouvent des gisements de charbon de terre.

Au delà d'Hernani le chemin de fer traverse, par le tunnel d'Asconovieta, le faîte qui sépare la vallée de l'Urumea de celle de l'Oria, et remonte le cours de cette dernière rivière à

13 kil. Andoain (*V.* ci-dessous).

26 kil. Tolosa (*V.* ci-dessous).

Plus au S., la voie ferrée, qui suit toujours une direction parallèle à la route de Madrid, s'élève par des rampes plus fortes vers la chaîne principale des Pyrénées. La vallée de l'Oria devient plus étroite et plus accidentée. Quatre tunnels creusés dans le roc se succèdent à d'assez courts intervalles.

41 kil. *Beasain-Villafranca*, station qui dessert les deux villages de ce nom. Beasain (1000 hab.) possède quelques forges; Villafranca (800 hab.) est situé sur une hauteur et entouré de vieilles murailles. Elle fut prise en 1835 par les carlistes, sous les ordres de Zumalacarreguy. On peut y visiter les hôtels (*palacios*) du marquis de Villamediana et du comte de Villafuertes : le premier possède une intéressante galerie de tableaux.

A la station de Beasain, le chemin de fer se trouve en présence de hauteurs infranchissables. Ne pouvant se diriger en ligne droite vers la chaîne de San-Adrian, derrière laquelle se trouve Alsasua, point de raccordement de la ligne de Pampelune, il se dirige vers l'O., en remontant le cours d'un affluent de l'Oria. Les travaux d'art sont nombreux dans cette section du chemin de fer. On compte huit tunnels entre la station de Beasain et celle de

55 kil. *Villareal-Zumarraga*. Les deux villages de ce nom, contenant ensemble une population de 1600 hab., sont situés chacun sur une rive de l'Urola. Un pont de pierre les met en communication. L'église de Zumarraga (rive dr.) a un fort beau portail.

Après avoir dépassé la station de Villareal, le chemin de fer s'engage au S. dans la vallée de l'Urola, puis arrive par un tunnel de 400 mèt. auprès des sources de l'Oria et de la petite ville de *Cegama* (1500 hab.), située sur le versant nord des Pyrénées Cantabriques. L'église renferme la dépouille mortelle de Zumalacarreguy (la clef du cercueil a été envoyée à don Carlos). — Dans les environs se trouvent plusieurs forges, une fabrique d'acier et des gisements de fer et de cuivre.

Au delà commence la traversée des Pyrénées : c'est là que sont groupés les travaux d'art les plus importants de toute la ligne du nord de l'Espagne. Le premier *souterrain* qui se présente est celui d'*Oazurza*, d'une longueur de 2900 mèt. Il n'offre en lui-même pas de difficultés exceptionnelles, mais le relief particulier du sol, qui a obligé d'espacer de 700 mèt. les deux puits du milieu, en retardera l'achèvement. Il est probable qu'on emploiera pour le percement de ce tunnel les moyens de perforation mécanique usités au souterrain de Modane (Savoie); mais on ne compte pouvoir ouvrir cette partie du chemin de fer qu'en 1865, tandis que la ligne d'Irun à Beasain doit être inaugurée dès le commencement de 1863. En attendant que le percement des Pyrénées soit achevé, une route de 25 kilomètres réunira la station de Beasain à celle d'Alsasua.

Sur le versant méridional des Pyrénées, appelées en cet endroit *Sierra de San-Adrian*, 9 tunnels de différentes longueurs se succèdent jusqu'à la limite de la province de Guipuzcoa. On entre dans la province de Pampelune avant d'atteindre

87 kil. **Alsasua**, V. de 1200 hab., située à 630 mèt., dans une vallée fertile, sur la rive dr. du Rio Borunda, à la base septentrionale des montagnes d'Urbasa. C'est là que se bifurquent les lignes ferrées de Barcelone et de Madrid. Cette petite ville paraît appelée à devenir bientôt un centre commercial très-important.

D'Alsasua à Madrid (*V.* l'*Itinéraire en Espagne*, par A. GERMOND DE LAVIGNE).

A l'E. d'Alsasua, le chemin de fer de Barcelone remonte l'agréable vallée du Boronda, qui change bientôt son nom pour celui d'Araquil. On touche aux bourgs d'*Echarri-Aranaz* (1000 hab.), situé dans un large bassin, à la jonction de plusieurs vallons; *Arbizu* (800 hab.), au N. duquel, dans le vallon de Lizarrate, se trouve une forge de fer; *Arruazu*, que domine au S. le promontoire boisé de Beriain; *Huarte-Araquil* (600 hab.). L'aspect du pays varie peu : on voit au N. la chaîne des Pyrénées et au S. quelques vallées qui s'ouvrent entre les contre-forts de la Sierra d'Andia, et amènent à l'Araquil de petits affluents. On nomme montagne *San-Miguel in Excelsis*, la haute colline qui domine au N. Huarte-Araquil et dont le sommet est couronné par une chapelle de pèlerinage : c'est un promontoire de la haute chaîne d'*Aralar* (1000 mèt.).

119 kil. Irurzun (*V.* ci-dessous).

Au delà le chemin de fer n'a plus qu'à côtoyer la route de terre pour pénétrer dans la *cuenca* de Pampelune. Le débarcadère est situé au N.O. de la ville, sur le bord de l'Arga.

136 kil Pampelune (R. 14).

B. **Par la route de terre**[1].

82 kil. — Diligences.

Quand on sort de Saint-Sébastien du côté de l'O., on suit la plage pendant plus de 1 kil., ayant à g. une longue suite d'établissements et d'édifices, le cimetière, des hôtelleries, des chapelles. La route est neuve et bien construite; elle évite l'ancien chemin qui, se dirigeant au S., allait

1. Cette route est en partie empruntée à l'*Itinéraire de l'Espagne*, par A. GERMOND DE LAVIGNE.

rejoindre à Hernani la grand'route d'Irun à Madrid, aux côtes roides et pénibles. Bientôt, à un détour, on s'engage au milieu d'une campagne charmante, riche et bien cultivée, laissant derrière soi ce magnifique panorama de la baie de Saint-Sébastien, de la ville, du château, du môle, au fond duquel se dessinent les côtes sablonneuses de la France. Une route neuve, qui s'embranche sur la dr., conduit à Bilbao par la côte et par les villes d'Usurbil et de Zarauz. De tous côtés s'élèvent de nombreuses habitations presque toutes neuves. La route se dessine au milieu d'une succession de petites vallées et de collines cultivées jusqu'au sommet, puis se rapproche de la jolie rivière d'Oria en arrivant à

5 kil. *Lasarte*, dépendant par moitié des deux villes voisines d'Hernani et d'Urnieta. Lasarte possède une grande usine de construction de machines, mue par les eaux de l'Oria, et qui a pris dans ces dernières années un grand développement. L'Oria fait mouvoir également une fonderie, et à 1 kil. 1/2 de Lasarte, sur la route d'Andoain, une vaste filature de coton appartenant à la maison José et Francisco Brunet de Saint-Sébastien. Cet établissement mérite l'attention du voyageur comme spécimen de l'activité de cette belle province : il possède 15000 broches et une centaine de métiers à tisser. Le bâtiment est vaste, bien construit, et occupe une nombreuse population d'ouvriers qui habitent une série de maisonnettes bâties selon le système anglais et groupées autour de la fabrique. Sa position est très-pittoresque, à l'extrémité de la vallée de Lasarte, au pied du Mont-Borunza et en vue des belles pentes boisées de Zubieta. — La route suit la rive dr. de l'Oria et passe avec lui entre deux hautes montagnes.

10 kil. *Andoain*, petite ville de 1450 hab., située sur la rive dr. de l'Oria, station future du chemin de fer du Nord. Elle est la patrie du jésuite Manuel Larramendi, auteur de travaux importants sur l'idiome basque et du célèbre dictionnaire en trois langues : basque, latin et espagnol. L'église, qui date de la Renaissance, est, dit M. Cénac-Moncaut, une des plus belles de la contrée.

En quittant Andoain, on traverse le Leizarun sur un beau pont de pierre. L'Oria, qu'on côtoie, fait mouvoir des moulins et les roues de plusieurs fabriques.

15 kil. *Villabona*, v. de 1000 hab., composé uniquement d'une rue bien empierrée et bordée de trottoirs. Au delà, la route, suivant toujours l'Oria au milieu d'une riante ligne de coteaux, de vallées et de plantations d'arbres, rencontre la bourgade d'Irura, une filature et une fonderie de fer, puis une belle fabrique de papier, un vaste cimetière, une maison de miséricorde, et enfin elle franchit l'Oria sur un beau pont de pierre de 5 arches avant.

21 kil. **Tolosa** (hôt. El Parador); les diligences *postes de Navarre* font le service de Tolosa à Pampelune : prix : 60 réaux dans le coupé[1] et 50 dans l'intérieur), ch.-l. de c. de la province basque du Guipuzcoa, V. de 5050 hab., agréablement située au confluent des deux rivières l'Oria et l'Azpiroz ou Arages et du ruisseau de Berasteguy, dans une jolie vallée formée par les monts d'Izazcun et de Choritequieta. Ses rues sont belles, bien tracées, bien empierrées, bordées de maisons élégantes. L'*hôtel de ville* est bâti sur une jolie place, où se trouve aussi le *jeu de paume*, la distraction favorite des Basques. La *cathédrale* ne se fait pas remarquer extérieurement par son architecture; le portique qui la précède est surmonté d'une statue en marbre de

1. Dans les voitures publiques espagnoles, le coupé se nomme le plus souvent *berlina*.

saint Jean-Baptiste. Mais l'intérieur forme un temple somptueux à trois nefs. Un rétable de construction moderne, en beau marbre du pays, a remplacé le magnifique rétable fort ancien en bois sculpté, qui fut détruit par un incendie en 1781. On voit aussi dans la cathédrale des bas-reliefs naïfs rappelant une bataille mémorable, gagnée en 1321 par les montagnards basques sur les troupes françaises commandées par Mortaing, gouverneur de Navarre. L'église des Franciscains est décorée avec une richesse d'un mauvais goût prodigieux. Le bel édifice de la *Misericordia*, construit au commencement du XVIIe siècle, et dans lequel l'État avait établi une manufacture importante d'armes blanches, est occupé aujourd'hui par la garde civile et par la halle. Il y a de belles promenades, l'une sur les bords de l'Oria, l'autre nommée *Paseo de Igarondo*, le long du ruisseau de Berasteguy.

Tolosa, ville industrielle, possède une forge, une fonderie de cuivre, des fabriques de draps, de chapeaux, d'allumettes chimiques. Il s'y fait aussi un mouvement considérable de voyageurs. — Le climat de Tolosa est excellent. Les paysans des localités voisines viennent y chercher la guérison, lorsqu'ils sont attaqués de fièvres intermittentes.

En quittant Tolosa pour prendre vers l'E. la route de Pampelune, on passe de nouveau l'Oria sur un beau pont de cinq arches. Le paysage est pittoresque et varié. Les hautes montagnes qui l'avoisinent, cultivées jusqu'au sommet, sont couvertes de troupeaux, d'habitations et de métairies aux aspects agréables.

29 kil. *Lizarza* est un joli b. de 640 hab., situé dans une gorge étroite et traversé par l'Azpiroz. Son église paroissiale possède un rétable, dont le premier corps est considéré comme une œuvre d'un grand mérite. On voit aussi dans une petite chapelle ou ermitage une petite peinture de Notre-Dame, de l'école flamande, apportée en 1628. On franchit la limite des provinces de Guipuzcoa et de Pampelune. — Ici la vallée prend le nom de *val d'Araiz*.

39 kil. *Atallo*, v. de 250 hab., dont le territoire très-fertile et parfaitement cultivé produit du blé, du maïs, du lin. Les collines sont couvertes de beaux arbres, chênes et châtaigniers, et produisent des bois recherchés pour les travaux de construction. A l'O. se dressent les principales cimes de la Sierra de Aralar.

40 kil. *Arriba*, v. de 460 hab., où l'Azpiroz reçoit une foule de petits cours d'eau déjà abondants à leur sortie du sol, est situé à la base occidentale du Mont-Elosua. La route bien entretenue monte rapidement vers

42 kil. **Betelu**, v. de 675 hab. Les sources de l'Azpiroz sont à peu de distance. Les sources sont très-abondantes dans tout ce pays; l'une des fontaines du village est chaude et sert de lavoir public. Un *établissement de bains*, situé en amont du village, sur le versant opposé de la vallée, est alimenté par une source sulfureuse fort efficace, dit-on, pour le traitement des maladies de la peau; il est assez fréquenté. A environ 3 kil. de Betelu, à 2 kil. du ham. de *Lezaeta*, on franchit, près du hameau d'*Aspiroz*, le *col* du même nom, élevé de 670 mèt., et l'on redescend dans la vallée de

54 kil. *Lecumberri*, v. de 400 hab., situé au milieu d'un joli bassin, et dominé par de hautes montagnes toutes boisées. La route, descendant au S. E., s'éloigne d'abord du ruisseau de Larraun, puis elle s'en rapproche, serpente entre deux pentes boisées et s'engage dans un défilé profond dont l'issue est gardée par deux rochers élevés. On appelle ce passage le *Paseo de las dos Herma-*

nas. A quelque distance au delà, on rencontre à dr. la route qui vient d'Alsasua par la vallée de l'Araquil (*V.* ci-dessus). Les deux routes se confondent, et, prenant la direction du S. E., arrivent à

65 kil. *Irurzun,* v. de 120 hab., situé au S. de la montagne de la Trinidad.

71 kil. *Erice*, v. de 100 hab. — On passe ensuite aux villages de *Sarasa*, situé sur une colline élevée; d'*Anescar* et de *Berrio Plano*. C'est là qu'on se trouvé à l'entrée de la *cuenca* de

82 kil. Pampelune (R. 14).

ROUTE 12.

D'IRUN A PAMPELUNE.

90 kil. — Diligences 2 fois par jour de Béhobie à Pampelune.

3 kil. D'Irun à Béhobie (R. 10).

En quittant Béhobie, on longe la rive g. de la Bidassoa. La vallée se rétrécit graduellement : elle offre d'abord dans le fond quelques champs fertiles; mais au delà de *Biriatou*, v. français de 432 hab., dont les maisons éparses se montrent à g. sur une colline verdoyante, elle se resserre tout à fait, et la route a dû en plusieurs endroits être creusée dans le roc, au pied des contre-forts de la Haya. A g. se dressent les escarpements de *Choldorogagna*, en partie couverte de taillis de chênes. De distance en distance, des casernes de douaniers espagnols sont bâties sur le bord de la Bidassoa; mais en dépit de la douane, la contrebande n'a pas cessé d'être la principale industrie des habitants de la vallée.

Le versant oriental de la vallée appartient à la France jusqu'à 8 kil. environ en amont de Béhobie : plus haut ce versant fait partie de la Navarre. La route, cessant de suivre la rive g., franchit la Bidassoa sur un pont massif en bois. Bientôt après elle dépasse une forge et les entrepôts où les bateaux de Fontarabie viennent débarquer du minerai de fer et de la houille pour les importantes usines de la vallée de la Bidassoa. Les montagnes s'éloignent de part et d'autre en deçà de

15 kil. *Vera*, v. malpropre de 500 hab., dominé par une église massive, construite sur une haute terrasse en pierre. Vera fait partie de la confédération des Cinco-Villas, dont Lesaca (*V.* ci-dessous) est la capitale.

A peu de distance de Vera, on laisse à dr. une forge très-importante, occupant une centaine d'ouvriers, et bientôt à un tournant de la route, on perd de vue la Rhune, qui dresse ses assises grisâtres au-dessus de Vera. En face, on ne voit des deux côtés de la Bidassoa que de petites collines arrondies couvertes de bois taillis et de fougères.

19 kil. Sur la rive opposée, on aperçoit une forge mise en mouvement par un ruisseau assez abondant. Un chemin se détache de la grande route, traverse la Bidassoa en aval du ruisseau, sur un pont très-pittoresque de quatre arches en pierre, et pénètre dans le vallon grisâtre que parcourt le ruisseau de la forge. Ce chemin conduit à (2 kil.) **Lesaca**, v. de 1000 hab., capitale de la confédération ou de l'*université* des *Cinco-Villas* (Cinq-Villes) : Lesaca, Vera, Echalar, Yanzi et Aranaz. « Alliée à la Navarre plutôt que soumise à l'Espagne, la petite république a ses impôts, ses priviléges, ses magistrats.... Les habitants rappellent avec orgueil que leur université fut, avec celle d'Elizondo (R. 14), la première à lever l'étendard de l'indépendance dans la dernière guerre des *fueros*, à l'appel de Martin Luis, Etchavarria et de Sagastibelza, un des plus dévoués lieutenants de Zumalacarreguy. » (CÉNAC-MONCAUT). La grande tour carrée qui s'élève au centre du village est l'ancien donjon communal de la pe-

tite capitale : bien que les habitants de Lesaca en attribuent la fondation aux Maures, elle date probablement du XIVe s. Lesaca possède deux forges importantes.

21 kil. La route franchit le ruisseau de Sari, qui longe la route d'Echalar (R. 13), et, laissant à dr., sur un monticule, une ruine couverte de lierre, on continue de remonter la rive orientale de la Bidassoa. Bientôt on voit s'ouvrir au S. O. la vallée du Lassa, où se trouvent deux autres villages de la Pentapole basque, *Yanzi* et *Aranaz*, qui possèdent aussi leurs forges, comme Vera et Lesaca.

32 kil. *Sumbilla*, v. situé sur la rive g. de la Bidassoa, dans un large bassin bien arrosé.

La vallée de la Bidassoa s'élargit de plus en plus, et, changeant sa direction, remonte d'abord vers le S. E., puis vers l'E. De nombreux cours d'eau, descendant des montagnes verdoyantes qui se dressent en amphithéâtre du côté du S., viennent s'unir à la Bidassoa; de beaux villages sont épars sur les terrasses et dans la vallée où les prairies alternent avec les champs de maïs.

40 kil. **San-Esteban de Lerin**, chef-lieu d'une petite confédération de 8 villages, échelonnés dans la vallée de la Bidassoa et dans les vallons tributaires. On y voit une grande tour semblable à celle de Lesaca (*V.* ci-dessus). — Les bois voisins alimentent une forge.

On continue encore de suivre pendant quelque temps la rive dr. de la Bidassoa, on laisse à dr. sur l'autre bord le hameau de *Legassa*, puis on traverse la Bidassoa au village de *Narvarte*, et le ruisseau de Santa-Marina vis-à-vis de

41 kil. *Bertiz*, v. construit à la base de la montagne d'Abarzan, dont le revers septentrional est couvert de belles forêts de hêtres appartenant au marquis de Besolla. C'est là qu'on laisse à g. la route d'Elizondo (R. 13), pour remonter au S. le long du ruisseau de Santa-Marina.

60 kil. Mugaïri (R. 14).

30 kil. De Mugaïri à (90 kil.) Pampelune (R. 14).

ROUTE 13.

D'IRUN A ELIZONDO.

A. Par la route de voitures.

53 kil. Service de diligences jusqu'au pont de Bertiz.

3 kil. D'Irun à Béhobie (R. 10).

38 kil. (41 kil.) De Béhobie au pont de Bertiz (R. 12).

Après avoir traversé *Oronoz* (300 hab.), on passe sur la rive dr. de la Bidassoa, qu'on franchit de nouveau en deçà d'*Arroyoz*. La vallée principale, dans laquelle viennent déboucher plusieurs vallons latéraux, change de direction et s'ouvre vers le N. E. A g. on aperçoit

Lecaroz, v. situé sur un monticule et dominé par un élégant campanile en briques. Pendant les guerres des carlistes et des cristinos, Lecaroz fut en entier détruit par les flammes.

On rejoint à (49 kil.) Irurita la route de Bayonne à Pampelune (R. 14).

53 kil. Elizondo (R. 14).

B. Par Echalar.

26 kil. et 5 h. de marche environ. — Route de voitures d'Irun à Echalar. Sentier de mulets d'Echalar à Elizondo. Cette route, plus courte, est généralement suivie par les muletiers.

21 kil. D'Irun à la bifurcation de la route d'Echalar (R. 12).

On quitte la vallée de la Bidassoa pour longer la rive dr. de son affluent le Sari. Bientôt on dépasse une forge, et on s'élève à g. pour éviter les défilés sous lesquels le Sari s'engage par une suite de brusques détours. On n'aperçoit plus de cultures : le ver-

sant méridional de la vallée n'offre plus que des broussailles et quelques bois taillis, le versant septentrional est couvert de fougères.

24 kil. Arrivé au sommet d'un promontoire dont la route traverse la crête rocheuse par un tunnel de 60 mèt., on voit tout à coup le paysage changer d'aspect. A ses pieds, on aperçoit le bassin fertile d'Echalar arrosé par de nombreux ruisseaux et entouré de croupes boisées.

26 kil. *Echalar*, v. de 1000 hab., divisé en deux principaux groupes de maisons, situés sur les deux bords du Sari. Il doit probablement son nom à sa difficulté d'accès. Ce village, qui fait partie de la confédération des Cinco-Villas (R. 12), possède quelques établissements industriels, des moulins, une tuilerie, etc. Le vin d'Echalar jouit d'une certaine réputation dans le pays.

Au delà d'Echalar, on longe pendant 10 min. environ le torrent principal, puis après avoir traversé sur un joli pont de pierre le torrent d'Ybara, descendu des montagnes de la frontière française, on s'élève obliquement par un sentier pierreux sur le versant septentrional de la vallée. En 1 h. 30 min. on atteint un col boisé d'où l'on jouit d'une vue magnifique : à ses pieds, on voit les premiers vallons du Sari aux pentes couvertes de taillis. Tout à fait en face, se dresse la Haya, terminée par ses trois couronnes, à g. s'élève la Rhune; par-dessus les échancrures des montagnes, on aperçoit le golfe de Gascogne et les plaines unies du Labour.

Arrivé au col, on oblique à dr. et on contourne vers l'E. la montagne pointue d'*Asxculezi*, où croissent encore de magnifiques hêtres, restes d'une belle forêt dévastée par les charbonniers. Après avoir marché pendant 20 min. env. sur le flanc de la montagne, on descend à g. sur une croupe qui sert de ligne de faîte entre deux vallées, dont l'une, inclinée du côté du N., n'offre guère que des landes, tandis que l'autre, qui descend au S. vers la Bidassoa est remplie de forêts de hêtres, appartenant toutes au marquis de Besolia. Les Pyrénées renferment peu de régions aussi admirablement boisées que cette partie de la Navarre.

En suivant la croupe qui sépare les deux vallées, on arrive (15 min.) au pied des rochers qui couronnent le sommet du ***Mont-Achuela*** : il faut prendre à g. et monter obliquement vers (15 min.) une échancrure appelée *col d'Adacan*. De là on voit à ses pieds la charmante vallée de la Bidassoa, les villages épars du côté du S. dans les vallons verdoyants de l'Abarzan, et la route de Pampelune gravissant, entre des croupes boisées, les rampes du col de Velate.

On descend, par un vallon parsemé de bouquets de châtaigniers, à (1 h.) Lecaroz (*V.* ci-dessus).

20 min. (4 h. 50 min. d'Echalar) Elizondo (R. 14).

ROUTE 14.

DE BAYONNE A PAMPELUNE.

101 kil. : 27 kil. en France; 74 kil. en Espagne. — Deux entreprises de diligences, rue du Gouvernement, la *Nueva Union* et *les Péninsulaires*, font le service alternativement. Durée du trajet, 16 h. de Bayonne à Pampelune. — Prix : 146 réaux, 132, 107 et 80. Ces prix varient souvent.

Au sortir de Bayonne, on laisse à dr. la route de Saint-Jean-de-Luz pour prendre celle qui se dirige au S. en remontant la rive g. de la Nive, dont elle est souvent éloignée d'un et même de deux kil. Bientôt on passe devant le château de Marrac (*V.* p. 41), au delà duquel on se rapproche un instant de la Nive. Plus loin, on laisse à g. (3 kil.) le ***château Weymann***, et à dr. le v. ***Bassussary*** (467 hab.), où l'on exploite une car-

rière à plâtre. Ensuite, après avoir traversé l'Urdains, on dépasse (6 kil.) le *château d'Urdains* et on monte dans le bois de Berriotz pour redescendre par *Arraunts* à

13 kil. **Ustaritz,** ch.-l. de c. de l'arrond. de Bayonne, V. de 2272 hab., bâtie sur la rive g. de la Nive, bien déchue aujourd'hui du rang qu'elle occupait autrefois. Elle fut en effet le siége du bailliage du Labour avant la Révolution, et le *bilçaar* s'y assemblait. Le bilçaar était la réunion des députés qui, jusqu'au siècle dernier, ont rendu leurs décisions administratives et politiques sous un chêne antique, à la manière des Gaulois. « Il est vrai, ajoute M. Cénac-Moncaut, que ces *champs de mai* en plein air étaient restés une nécessité, car le pays basque ne posséda jamais de monuments, et cette absence complète d'architecture publique n'est pas le caractère le moins curieux de cette étrange nation. » Lors de la division de la France en départements et des départements en districts, Ustaritz fut désignée comme le chef-lieu du district qui représentait l'ancien Labour; mais le directoire de ce district siégea toujours à Bayonne. Ustaritz, malgré sa décadence, possède encore une minoterie, des moulins et plusieurs usines ou fabriques. La plupart de ses maisons se distinguent par leur architecture pittoresque; leurs toits en saillie et les balcons de leur façade leur donnent un aspect orignal qui attire les regards des étrangers. L'église n'a rien d'intéressant, bien que certaines de ses parties datent peut-être du XIVe s. Elle n'a pour voûte qu'un plancher horizontal, et, comme toutes les églises basques, elle est entourée de galeries exclusivement réservées aux hommes. Le cimetière renferme la tombe de Dominique-Joseph Garat, fils d'un médecin d'Ustaritz, né à Bordeaux en 1749 et mort en 1833. Nommé ministre de la justice en remplacement de Danton, il fut chargé de lire à Louis XVI l'arrêt qui le condamnait à mort. L'Empire en fit plus tard un sénateur, un comte, un académicien; mais la Restauration l'exclut de l'Académie. On l'a surnommé le *Jacobin malgré lui*. Son frère aîné Dominique, né en 1735 à Ustaritz, mort en 1799, fit aussi partie de l'Assemblée constituante. Enfin son neveu, Pierre-Jean, né à Ustaritz en 1764 et mort à Paris en 1823, ne se rendit pas moins célèbre par son talent de chanteur que par sa fatuité.

La route, s'éloignant encore de la Nive, traverse à 1 kil., près du moulin Ospitalia, le ruisseau Laxa, et 300 mèt. plus loin environ, elle se bifurque. Le bras qui se dirige au S. E. mène à Cambo (R. 15): celui de dr. est la route de Pampelune. Cette route, commençant à monter au delà du point de bifurcation, s'élève de 27 mèt. à 140, sur des coteaux, couverts d'arbres et de fougères. Puis, laissant à g. un autre chemin qui conduit à Cambo, elle descend par une pente rapide. Dans ce trajet, trois montagnes attirent principalement les regards : l'Ursouia à g., le Mondarrain presque en face, et la Rhune à dr.

19 kil. **Espelette** (hôtel du Mondarrain, chez Gracieuse), ch.-l. de canton de 1549 hab., est situé à 62 mèt., sur une petite éminence, dans l'une des parties les plus accidentées et les plus riantes du pays basque. Il n'offre par lui-même rien d'intéressant. Son église, qui s'élève à la dr. de la route, ne mérite pas une visite. Mais la plupart de ses maisons témoignent par leur apparence extérieure de l'aisance de ses habitants. Tous les quinze jours, en effet, il s'y tient des marchés considérables, très-fréquentés par les Espagnols.

Les mines de fer d'Espelette sont abandonnées.

A 1200 mèt. environ d'Espelette,

on laisse à dr. la route de Souraïde (R. 16), et, 1200 mèt. plus loin, le chemin de Sare (R. 16). La route, qui décrit des zigzags habilement tracés, et qui offre de charmants points de vue sur une vaste étendue de pays, s'élève jusqu'à 176 mèt., entre des hauteurs qui la dominent de 100 à 150 mèt., puis redescend, par une route accidentée, à

24 kil. *Ainhoue* (840 hab.), le dernier village français.

Ses mines de fer carbonaté spathique sont abandonnées comme celles d'Espelette.

A 3 kil. d'Ainhoue, on franchit la Nivelle sur le pont de *Danchariaenea*, qui forme les limites de la France et de l'Espagne.

C'est à Ainhoue que la douane française visite les bagages des voyageurs qui entrent en France; c'est au petit hameau de *Landibar*, situé tout près de la frontière, et dépendant de la commune espagnole d'Urdax, que les autorités espagnoles procèdent à l'examen des passe-ports et au signalement minutieux de la voiture et des chevaux (si l'on voyage avec une voiture particulière qui doit rentrer en France).

La frontière franchie — frontière toute politique et sans aucune raison géographique, — on longe la rive g. de la Nivelle, et, après avoir traversé le hameau de *Leordax*, on ne tarde pas à atteindre

30 kil. **Urdax** (posada de la Toreta), v. de 600 hab., qui doit son origine à un vieux monastère de San-Salvador, aujourd'hui inhabité, dont la chapelle est l'église paroissiale de la ville. « Là, dans une délicieuse position qui rappelle celle de Lescaladieu dans le Bigorre, et celle du val Suzon dans la Bourgogne, vivait, dit M. Cénac-Moncaut, une pieuse colonie monastique, établie d'abord dans les bruyères et les forêts, près d'une étable à pourceaux, comme l'indique le nom d'Urdach (Urdetche, maison des porcs). Nous voyons, dès la plus haute antiquité, les Béarnais et les Cantabres se livrer sur la plus grande échelle à l'élève des pourceaux. La principale générosité des rois de Navarre et d'Aragon envers les abbayes fut toujours d'ouvrir leurs forêts aux troupeaux de porcs des monastères, et Bayonne dut peut-être à la prospérité de ce système agricole la réputation européenne de ses jambons. »

L'*église*, dominée par un lourd clocher carré, est noire et solide comme une forteresse féodale; elle appartient à la fin du XVe s.; les galeries du cloître ne remontent qu'au XVIIe.

Le vallon où se trouve Urdax, et qu'arrose le ruisseau d'Ugarana, affluent de la Nivelle, forme presque une enclave au milieu du territoire français. Bien que séparé de la vallée de Bastan par l'une des ramifications des Pyrénées, et principalement par la montagne d'Ochondo, d'où descend la Nivelle, il appartient administrativement au district d'Elizondo.

C'est par Urdax que le prétendant don Carlos entra en Espagne, le 9 juillet 1834, et qu'il se retira en France, le 13 septembre 1839, après la transaction de Vergara, avec environ 5000 hommes, reste de son armée. Le général Espartero, qui le poursuivait, arriva à Urdax deux heures après lui, et s'empara de l'artillerie et des munitions qu'il y avait abandonnées.

Sept jours auparavant, le général carliste Vincente Moreno y avait été fusillé et massacré. Désespérant du succès, il avait cru prudent de se retirer en France avec sa femme et sa famille. Il était près d'atteindre la frontière, quand il fut rejoint et arrêté par des soldats du 11e bataillon de Navarre. En vain il s'adressa pour obtenir un sursis à l'officier qui les commandait. Il ne demandait que le temps de se confesser. « Tuez-moi demain, s'écriait-il, laissez-moi vivre encore aujourd'hui, seulement une demi-heure. — Meurs, traître, lui

répondirent ses assassins; on n'aura pas plus pitié de toi que tu n'as eu pitié de Torrijos. » Moreno s'était fait connaître en 1808, en massacrant les Français à Valence. En 1831, il feignit, sous le nom de *Viriatus*, de conspirer contre Ferdinand VII avec Torrijos, et, quand il eut suffisamment compromis Torrijos, il le fit fusiller avec cinquante de ses complices, comme rebelle et traître, sans jugement, sur la plage de Malaga. Ferdinand VII le récompensa de ses infamies en le nommant capitaine-général de Grenade. Mais, en 1832, la reine Christine le disgracia lorsqu'elle voulut se rapprocher du parti libéral Alors il se fit carliste.

Au delà d'Urdax, la route traverse l'Ugarana et s'élève peu à peu, sur les versants occidentaux des monts Aguerre et Urtamendi, jusqu'au *port d'Ochondo* ou *de Maya*.

En 1813, ce port fut le théâtre d'un combat acharné entre les Français et les Anglais. Après la défaite de Vittoria, les Français voulaient reprendre l'offensive pour aller dégager Pampelune. Le 25 juillet, les divisions d'Armagnac et de Marransin enlevèrent le col de Maya, malgré la vigoureuse résistance des alliés. Malheureusement le comte d'Erlon se contenta d'occuper cette importante position, au lieu de poursuivre son succès, et Wellington eut le temps d'accourir au secours de son corps d'armée menacé (*V.* ci-dessous Sorauren).

Si le voyageur se retourne avant d'atteindre le point culminant du passage, il découvre tout le pays qu'il vient de parcourir: le territoire de l'arrond. de Bayonne s'étale sous ses pieds, au N., comme une immense carte géographique. Bien qu'il ait passé la frontière, il est encore, logiquement, sur le versant français: le territoire espagnol ne semble devoir commencer qu'au delà du port.

A dr. de la route, vers le port de Maya, s'élèvent les collines incultes, couvertes de bruyères et de bois chétifs, au milieu desquelles on remarque un cône très-régulier et quelques groupes de belles roches. A g., au sommet du port, une grande pierre carrée indique l'ancienne division du territoire d'Urdax et de la vallée de Bastan. Le col franchi, on descend rapidement dans le beau vallon de

41 kil. **Maya**. Ce village, peuplé de 500 hab., s'élève à g. à une portée de fusil, sur un petit plateau, à la base du *Gorramendi*. Après avoir ensuite franchi le ruisseau d'Arana, l'un des affluents de la Bidassoa, on laisse également à g. le bourg d'*Arizcun*, situé sur une petite hauteur. Vis-à-vis de ce village se trouve établie, sur la route, la première chaîne ou *portazgo* indiquant un péage pour l'entretien des voies publiques. A 2 kil. à dr., sur le versant du Mont-Achuela, au sommet duquel le roi Joseph bivouaqua la dernière nuit qu'il passa en Espagne, est le v. d'*Azpilcueta* (500 hab.). Entre Ariscun et Azpilcueta, le ruisseau d'Arana et un autre ruisseau descendu d'Errazu vont se réunir pour former le Bastanzubi, qui plus loin prend le nom de Bidassoa. Après avoir traversé le ruisseau d'Errazu, on ne tarde pas à atteindre le fond de la vallée. On franchit plusieurs fois la rivière; puis, au delà d'un hameau, on remonte pour redescendre bientôt à

45 kil. *Elvetea*, v. de 350 hab. Après avoir traversé de nouveau le Bastanzubi, on voit à dr. une maison d'un aspect assez monumental, composée de trois façades à galeries formant une grande cour carrée, fermée sur la route par une grille en fer : cette maison est la *Casa de Misericordia*, où les pauvres de la vallée, au nombre de 80 environ, trouvent un asile. A peine l'a-t-on dépassée qu'on entre dans

46 kil. **Elizondo** (fonda de Estevan Fort), V. de 1300 hab., ch.-l. de la vallée de Bastan, « assise, dit M. Cé-

nac-Moncaut, dans une vallée large et fertile, au milieu de vergers et de champs bien cultivés. Elle s'élève au-dessus de la sphère des bourgs pour entrer dans celle des villes. L'élégance de son clocher gréco-romain, l'architecture recherchée de certains hôtels aristocratiques, décorés du titre de palais, la propreté de ses maisons, tout peut lui mériter un titre qui n'est pas en Espagne une distinction purement conventionnelle.... Elizondo doit, à plus d'un titre, occuper la première place parmi les nombreuses agglomérations de la vallée : elle ne se contente pas d'avoir le titre de ville, elle porte celui de capitale de la *vallée*, ou *université de Bastan*.... Ce caractère de capitale vient se refléter en signes visibles sur son hôtel de ville, grand bâtiment carré du XVIIe s., surchargé de médaillons de bois, sous la forme d'aigles impériales, qui retracent en lettres d'or le passage et le séjour d'évêques et de dignitaires considérables. L'église est peu remarquable; l'objet le plus intéressant qu'elle renferme est un *saint Jacques le Majeur* qui se dresse à cheval sur le maître autel. Il tient l'épée à la main, porte le manteau rouge par-dessus la robe du pèlerin, et se montre, enfin, tel qu'il apparut au roi Ramiro à la bataille de Clavijo. Il foule aux pieds de son palefroi deux Arabes terrassés ... »

Au rez-de-chaussée d'une aile du *palacio de los Gobernadores* s'étend une vaste galerie qui sert de jeu de paume, et, à côté de cette galerie, s'ouvre une porte en arcade, par laquelle on descend à la rivière. En avançant de quelques pas à dr. au pied du rempart, quand on a franchi cette arcade, on voit Elizondo, avec ses deux ponts de pierre, sous son aspect le plus pittoresque.

Elizondo a souvent figuré dans les dernières guerres civiles. Les carlistes l'assiégèrent deux fois en février et mars 1835, deux fois ils furent repoussés par le général Mina ; mais elle fut prise et reprise à d'autres époques, et servit alternativement de quartier général aux deux partis. Dans les villages avoisinants on parle encore basque, mais dans la grande rue d'Elizondo, le langage usuel est déjà le castillan.

La **vallée de Bastan** est un des territoires les plus riches de la Navarre. Ses habitants sont laborieux et très-habiles cultivateurs. Comme toutes les autres vallées des provinces basques espagnoles et françaises, elle avait autrefois une organisation indépendante et formait une espèce de petite république. Elle élisait son alcade, qui exerçait la juridiction civile et criminelle, infligeait les peines et exécutait les décisions supérieures de l'assemblée générale. L'alcade avait, sous le titre de *capitan a guerra*, le commandement des forces militaires de la vallée, qui pouvait fournir au besoin 800 hommes régulièrement armés. Sa population actuelle est d'environ 7700 hab. Elle a 39 kil. du N. au S., du pont de Danchariaenea, frontière de France, au port de Velate, à l'entrée de la vallée d'Ulzama, et 22 kil. de largeur de l'E. à l'O. Le mot *Baztan*, d'après les étymologistes, est une métathèse du vocable basque *baznat*, qui signifie *je suis seul :* il exprime donc l'indépendance du pays. Plusieurs autres vallées des Pyrénées portent le même nom (R. 96). Aujourd'hui les Basques de la vallée de la Bidassoa émigrent en grand nombre pour Montevideo et Buenos-Ayres. Un agent d'émigration réside à Elizondo.

On pénètre dans un vallon verdoyant en allant d'Elizondo à

50 kil. *Irurita*, v. de 900 hab., situé sur une hauteur. « Enrichi par le commerce d'Amérique, lieu de retraite préféré des armateurs aventureux qui ont rapporté du Mexique ou de Cuba ces dernières miettes de galions qui gorgèrent l'Espagne de Philippe II et de Charles IV, ce village, dit M. Cé-

nac-Moncaut, renferme de grandes et vastes maisons à l'aspect confortable, montrant encore les machicoulis trilobés et les fenêtres mauresques géminées que fit naître l'influence andalouse. » L'une de ces maisons est surmontée d'une tour carrée et porte sur sa façade l'écu à échiquier de la vallée de Bastan.

D'Irurita à Irun, R. 13.

Au delà d'Irurita, la route traverse un affluent du Bastanzubi et s'élève graduellement au-dessus de la vallée de la Bidassoa, en contournant le flanc des collines.

56 kil. *Berrueta*, v. de 279 hab., situé sur le penchant d'une montagne dont le ruisseau de Santa-Marina baigne la base. Ensuite on remonte la vallée de ce ruisseau qui, d'abord riante, fertile, animée, se rétrécit entre des montagnes boisées et rocheuses, devient solitaire, puis s'élargit de nouveau. On remarque alors sur la dr. une jolie habitation carrée, surmontée d'un belvédère, entourée de jardins au milieu desquels on aperçoit une serre. Un pont de bois la réunit à la route. Cette propriété, d'une grande étendue, porte le nom de palais de Reparazea; elle appartient au marquis de Besolla. Bientôt après l'avoir dépassée, on entre au hameau de ***Mugairi*** où vient aboutir la route d'Irun (R. 12) par la vallée de San-Esteban.

Mugairi[1] dépassé, on suit d'abord la rive dr. du Santa-Marina; mais on traverse deux fois ce torrent avant de s'élever au-dessus de son lit profondément encaissé. A mesure qu'on monte, on découvre, en se retournant, une belle vue sur les montagnes de Bertiz. Bientôt la route incline à g. en contournant les pentes de la montagne. Elle longe un grand mur de soutènement au-dessus duquel passe une autre route qui, par un tracé nouveau et plus direct, évite Mugairi, pour aller rejoindre à Berrueta le chemin d'Elizondo. A l'endroit où, contournant le fond du vallon, elle revient vers la dr., elle est elle-même supportée par un massif considérable en maçonnerie. Les travaux de cette nature sont nombreux de Mugairi au port de Velate, et quelques-uns n'ont pas moins de 20 mèt. d'élévation. Le plus remarquable est un pont de trois arches en marbre; celle du milieu a 22 mèt. de hauteur sous clef. Après avoir franchi ce pont, on découvre

61 kilom. *Almandoz*, v. de 345 hab., situé à 428 mèt. de hauteur, appartenant encore à la vallée de Bastan. Il est entouré de carrières de marbre, de fontaines ferrugineuses et de magnifiques forêts de hêtres qui s'étendent jusque vers le port de Velate. A son extrémité supérieure on trouve une bonne posada.

Au-dessus d'Almandoz, la route décrit de nombreux zigzags (les piétons peuvent prendre des sentiers qui abrègent) sur les flancs des montagnes de Macanaz et de Gozara. On y découvre des points de vue variés. Quand on cesse d'apercevoir la vallée d'Almandoz, on s'engage entre d'autres montagnes en se dirigeant vers le S. Quelques-unes sont boisées jusqu'au sommet. Çà et là on aperçoit des bergeries couvertes en grandes pierres plates. On atteint enfin une maison blanche entourée de quelques arbres qui cachent à la vue un ravin boisé d'une grande profondeur et semblable à un entonnoir; cette maison est la *venta de Velate*. Sur ce point s'élevait autrefois une chapelle bâtie par les Templiers, et dont il ne reste plus de traces. La route, bordée seulement de barrières en bois brut chevillé, et ombragée pendant quelques instants de hêtres magnifiques, droits et élancés, monte au **port de Velate** ou de ***Matacola*** (1030 mèt.), qui sé-

1. La description de cette section de la route est en grande partie empruntée à l'*Itinéraire de l'Espagne*, par M. A. GERMOND DE LAVIGNE.

pare la vallée de Bastan de celle d'Ulzama, court de niveau pendant 200 mèt. au milieu d'arbres centenaires, et enfin atteint la *venta de Arraiz*, belle maison construite en 1846 sur un plateau planté d'arbres, couvert de bruyères et de daphnés. Au delà de cette seconde venta, on commence à descendre dans la vallée de l'Ulzama, ayant à g. des ravins, et à dr. les pentes du Mont-Ocolin. Bientôt la descente devient rapide, l'horizon s'élargit; les profondeurs sont moins effrayantes: la vallée est plantée de chênes énormes. A g. court un ruisseau qui fait mouvoir une scierie de planches. Plus loin, la route franchit sur un pont de pierre l'Ulzama ou Mediano, qui s'est formé de divers ruisseaux descendus de Velate, de Lanz, et qui va se réunir à l'Arga au delà de Villava, à peu de distance de Pampelune.

79 kil. *Olagüe*, v. de 285 hab., situé à 491 mèt. au-dessus de la mer, possède une fontaine ferrugineuse. L'église offre quelques restes du style roman du XIe ou XIIe s.

A la sortie d'Olagüe, un ruisseau, l'Ezcati, vient se jeter dans l'Ulzama. Après avoir gravi une petite côte, on passe à (82 kil.) *Etulain*, puis à (83 kil.) *Burutain*, hameau qui possède une posada comparable à celle d'Olagüe. Presque tous les villages de la Navarre contrastent par leur laideur et la misère avec ceux des provinces basques.

90 kil. *Ostiz*, v. de 215 hab., est situé sur le penchant d'une montagne à la g. de la route et en aval du confluent de l'Ulzama et du Rio Argui. La vallée porte le nom de *val d'Olaibar*. On traverse plusieurs hameaux entre Ostiz et

94 kil. **Sorauren**, v. de 218 hab., dont l'église couronne une hauteur sur la g. Un pont de 4 arches y franchit l'Ulzama.

Après le désastre de la Maya et la retraite de Roncevaux (*V.* ci-dessus et R. 16), les Anglais se retirèrent en désordre vers Pampelune et ne s'arrêtèrent qu'à Sorauren, à 7 kil. au N. de cette ville. En même temps la garnison de Pampelune fit une sortie, et le général anglais O'Donnel, qui commandait les assiégeants, fut obligé d'enclouer les canons et de faire sauter ses magasins; sans l'arrivée opportune d'un corps espagnol, il aurait entièrement levé le siége. A la nouvelle de la défaite de ses troupes, Wellington s'empressa de partir pour Sorauren et se fit accompagner de toutes les divisions disponibles. Quand il arriva, il était temps: les Français occupaient déjà les hauteurs situées au N. du village, au nombre de 32 000; les alliés n'étaient que 28 000, mais ils occupaient une position redoutable sur une chaîne de rochers très-escarpés. Vers midi la bataille commença; la droite des Français, commandée par le général Clauzel, essaya de tourner la gauche des Anglais en pénétrant dans la vallée de Lanz (de l'Ulzama?); mais tout à coup une brigade portugaise apparut sur les hauteurs à dr., et les Français furent pris entre trois feux; ils se virent obligés de battre en retraite. Au centre, la lutte fut plus longue et plus terrible: pendant toute la journée, le sommet de la colline fut énergiquement disputé; plusieurs fois les Français rejetèrent les alliés vers Pampelune; mais, sans cesse attaqués par des troupes fraîches, ils se virent enfin obligés de se retirer en désordre au fond de la vallée, et laissèrent 3000 morts sur le champ de bataille. La gauche de l'armée, commandée par d'Erlon, plus heureuse, avait chassé les Anglais devant elle jusqu'à une lieue de Pampelune; mais après la défaite du centre, elle dut se retirer précipitamment. Le lendemain, le maréchal Soult ordonna la retraite, et fut harcelé par les troupes anglaises, dont le nombre augmentait à chaque instant; presque enveloppé dans la vallée d'Es-

tevan, il parvint à grand'peine à ramener son armée au delà de la frontière.

97 kil. *Arre* ou *Vinarrea*, v. de 405 hab., dont l'église, de même que celle de Sauroren, est du style roman du XIIe s. On franchit l'Ulzama sur un beau pont de pierre.

98 kil. *Villava*, v. de 372 hab., situé sur la rive dr. de l'Ulzama, à une petite distance de son confluent avec l'Arga. A l'entrée de la ville sont les ruines d'un monastère roman de trinitaires, jadis très-considérable.

De Villava à Roncevaux, R. 22.

On passe ensuite dans la vallée de l'Arga : mais dès la sortie de Villava, on aperçoit Pampelune sur un mamelon, au centre d'une plaine formée par un immense cercle de montagnes d'un aspect un peu gris. Cette plaine, qui a 40 kil. de conférence, et qui est d'une fertilité et d'une richesse remarquables, se nomme la *campina* ou *cuenca* de Pampelune. Les montagnes commencent à 3 ou 4 kil. de la ville, et leurs pentes sont couvertes de vignes, d'habitations et de villages pittoresquement groupés. Le pic de *Relate*, le point le plus élevé de cet amphithéâtre, est à 22 kil.; d'autres sommets qui courent de l'E. au S. sont à une distance double. La route traverse l'Arga et monte doucement sur un talus élevé qui domine une partie de la plaine et décrit une grande courbe à l'E. et au N. de la ville. Les monuments, les habitations, les clochers, les vieux remparts de Pampelune, apparaissent successivement aux regards du voyageur à mesure qu'il s'en approche. Enfin il entre dans la ville par la porte Saint-Nicolas (101 kil.).

PAMPELUNE.

HÔTELS. — Le *Parador general*, à l'entrée de l'avenue de la Taconera, et la *Fonda del Infante*, en face, au-dessus du bureau principal des diligences.

CAFÉ. — *Suisse*, à côté du théâtre.

CASINO. — Très-bien tenu, également près du théâtre.

BAINS. — Aux deux extrémités de la ville : *plazuela de Recoletas*, auprès du palais du capitaine-général.

Pampelune, en espagnol *Pamplona*, la capitale de la province de Navarre, est assise à 500 mèt. d'altitude, sur une éminence à l'E. et au N. de laquelle coule l'Arga, et d'où elle domine une vaste étendue de pays. Sa population actuelle s'élève à 15 000 âmes. C'est une ville forte, bien bâtie et bien administrée; les rues en sont bien pavées et proprement tenues. Elle est la résidence d'un capitaine-général, le siége d'un évêché et d'une *audiencia* ou cour suprême ayant juridiction sur 230 000 hab. Ses fortifications, dont une partie paraît devoir être abandonnée ou reculée, sont en assez mauvais état, notamment celles de la citadelle. Elles forment à peu près un quadrilatère rectangulaire. La citadelle, commencée en 1571, d'après les ordres de Philippe II, sous la direction de George Paleazo, est un pentagone régulier de 252 mèt. de côté, fortifié d'après l'ancien système de Vauban. Elle s'élève au S. E. de la ville.

Histoire.

Pampelune a reçu les titres de *muy noble y muy leal*, et quelquefois aussi elle prend celui d'*impériale;* elle a pour armes un lion rampant couronné, tenant une épée dans sa patte dextre, et pour *orle* les chaînes de Navarre. Son origine se perd dans la nuit des temps; elle avait été déjà détruite une première fois lorsque Pompée la fit rebâtir et lui donna son nom : *Pompeiopolis*. Le roi des Visigoths, Euric, s'y établit en 466. Près d'un siècle après, les Franks s'en emparèrent sous Childebert : ils la conservèrent jusqu'à l'invasion de Leovigilde et des Goths. En 738, elle tomba au pouvoir des Arabes, qui s'y maintinrent douze ans. Les Navarrais, ayant expulsé les Arabes, se placèrent sous

la protection de Charlemagne; mais celui-ci devint bientôt pour Pampelune un ennemi plus redouté que ne l'avaient été les Maures; voulant, dit-on, la punir de la résistance qu'elle apportait à ses désirs d'adjoindre la Navarre à la France, il profita de son passage à main armée à travers la Navarre, lorsqu'il marcha sur Saragosse, pour ravager le pays et renverser les murailles de la capitale. La déroute et la destruction de l'arrière-garde de Charlemagne dans les gorges de Roncevaux furent la vengeance des Navarrais (R. 22).

Pampelune fut la capitale de la monarchie que Sancho Abarca fonda en 905. Le 22 juin 1512, une armée nombreuse, envoyée par le roi de Castille Ferdinand le Catholique, sous le commandement du duc d'Albe, profitant des dissensions qui partageaient la Navarre, vint mettre le siége devant Pampelune. Elle dut capituler deux jours après. Le roi Jean d'Albret tenta en 1521, avec le secours du roi de France, de reprendre sa capitale: il s'empara du château, mais sans aucun résultat, et cette attaque fut signalée par un seul incident mémorable, la blessure que reçut, en prenant part à la défense de la ville, un jeune homme d'un grand courage, capitaine au service du roi catholique et gentilhomme de Biscaye, Ignace de Loyola. Lorsque le nom du fondateur de la Société de Jésus fut devenu célèbre, les habitants de Pampelune se souvinrent de ce fait d'armes et érigèrent à la mémoire de saint Ignace, et sur la place même où il était tombé blessé, une chapelle (*basilica*) qui existe encore aujourd'hui, près de la place des Taureaux et derrière le palais de la Députation provinciale.

En février 1808, une division française, reçue comme alliée, entra dans Pampelune et y prit ses logements. Le général d'Armagnac, qui la commandait, avait ordre de s'installer dans la citadelle; voici comment s'effectua, sans coup férir, ce hardi coup de main. Un détachement de soldats sans armes avait été conduit dans la citadelle pour y recevoir des vivres; le chef de bataillon Robert était parmi eux déguisé. Il avait neigé; en attendant la distribution, quelques soldats firent des boules de neige et s'amusèrent à se les jeter. La partie s'engagea, tous y prirent part, et un groupe vint, en jouant, se placer sur le pont-levis de manière à empêcher qu'on pût le lever. Alors, à un signal convenu, d'autres se précipitèrent sur le corps de garde, surprirent les hommes et les désarmèrent. Un peloton de grenadiers caché dans une maison voisine vint prêter main-forte, une force plus nombreuse accourut aussitôt, et la citadelle fut occupée en un instant. Après la triste déroute de Vittoria, Joseph se réfugia à Pampelune et s'opposa à la destruction des murailles de cette ville, que ses généraux voulaient renverser en se retirant. La place fut laissée sous le commandement du général Cassan, qui y soutint pendant quatre mois un siége pénible, et qui fut enfin obligé de capituler quand le maréchal Soult eut en vain essayé de le délivrer.

Curiosités.

La *plaza de la Constitucion*, une des plus belles places de la Péninsule, présente un grand carré régulier de 133 mèt. de côté, formé, au S., par le théâtre et le palais de la Députation provinciale, derrière lesquels est la place des Taureaux, et sur les autres faces, par des édifices à trois ou quatre rangs de balcons, dont quelques-uns ont un caractère d'ancienneté assez remarquable. Les rez-de-chaussée sont disposés en galeries ou en arceaux, mais sur des plans différents, et dont l'aspect nuit à l'harmonie de l'ensemble. Au centre est une belle fontaine monumentale surmontée de la statue de la Bienfaisance et alimentée par les eaux

de l'aqueduc de Subiza (*V.* ci-dessous).

La *plaza della Fruta* (aux fruits) est un petit quadrilatère situé au centre de la ville: à l'une de ses extrémités s'élève la maison de ville. La place de *Abajo*, sur laquelle se tient le marché, mérite l'attention des étrangers. La surveillance de l'administration municipale se porte avec un soin exclusif sur les denrées de toute nature destinées à l'alimentation publique. Les règles qui président à la fixation du prix des denrées, les précautions employées pour prévenir la hausse des grains, pour éviter les coalitions et les monopoles, pour empêcher les erreurs volontaires de poids de la part des vendeurs, pour contrôler le bon état des denrées, des viandes et des poissons, pour assurer la bonne et saine fabrication du pain au meilleur marché possible, toutes ces institutions, très-remarquables, sont réellement dignes d'une étude sérieuse. Les étrangers ne devront pas manquer, en se faisant expliquer l'organisation du marché, de voir le *vinculo*, où la municipalité emmagasine les grains apportés sur le marché aux époques où la hausse serait à craindre, et les *hornos*, où le pain est fabriqué pour les particuliers et en raison d'un compte courant de grains qu'ils fournissent.

« La *cathédrale*, dit M. Cénac-Moncaut, est un des établissements religieux les plus importants, les plus complets et les plus corrects que l'Europe ait conservés. » Elle est dédiée à la Vierge del Sagrario (du Sanctuaire), et possède une image de Marie, dont on fait remonter l'existence aux temps apostoliques. La première église de Pampelune fut détruite par les Maures avec la ville, en 860. Don Sanche le Majeur ordonna sa reconstruction en 1023, et elle fut achevée en 1101, sous l'épiscopat de Pedro de Roda. Trois siècles après, la plus grande partie s'écroula; Charles le Noble la fit réédifier sur de nouvelles bases et telle qu'elle existe aujourd'hui. Les seuls débris qu'on ait recueillis de la basilique du XIIe s. ont été placés avec soin dans la niche d'un tombeau vide de la chapelle de *Santa-Catalina*. Ils se bornent à huit chapiteaux de la porte principale.

La façade actuelle, qui date du siècle dernier, fait regretter l'ancien portail. Cette construction gréco-romaine contraste péniblement avec les richesses du style gothique que la cathédrale de Pampelune étale de toutes parts. Lors même qu'il serait vrai, ainsi que paraît en être convaincu M. Cénac-Moncaut, que la France ne possède rien qui soit comparable à l'harmonie majestueuse des deux tours, il est regrettable qu'elles n'aient pas été placées partout ailleurs. Ces deux tours, hautes de 50 mètres, d'abord carrées, deviennent octogonales au troisième étage, et sont terminées par huit colonnes corinthiennes qui soutiennent une coupole *impériale*, et surmontées d'une corniche supportant huit urnes. Dans les entre-colonnes sont suspendues 10 cloches dont la principale, réservée pour les grandes fêtes, pèse, dit-on, 119 quintaux métriques.

La cathédrale affecte la forme d'une croix latine; elle se compose de cinq nefs qui ont ensemble une largeur de 24 mètres sur une longueur de 65 mètres, depuis la porte principale jusqu'à l'abside où se trouve le maître autel. Les ogives qui naissent dans les chapiteaux des colonnes présentent, à leur point d'intersection sous la voûte, des écus d'armes parmi lesquels sont ceux d'Aragon et de Navarre. Au milieu de la principale nef est le chœur (*el coro*), qui, comme tous ceux des églises espagnoles, a le tort grave d'intercepter la lumière et d'interrompre la perspective.

Une belle grille, chef-d'œuvre de serrurerie de la Renaissance, entoure le chœur; une inscription, placée sur l'une des barres, indique que cette

grille fut faite par Guillaume Croenat, en 1507.

L'élégance, le confort et la richesse du chœur contrastent avec la nudité glaciale du reste de l'église. Nulle part, ni une chaise ni un banc; quelques paillassons seulement, étendus entre les deux chœurs, préservent les femmes, qui restent agenouillées ou assises sur leurs talons pendant la durée de l'office, de la froideur humide des dalles.

A l'entrée du chœur est le tombeau de Charles III de Navarre et de sa femme Léonore de Castille[1]. Les deux statues royales, en albâtre, sont couchées sur le couvercle, et, sur les coussins qui supportent leurs têtes, on lit les mots *Bonnè foy*, *bonne foy*. Tous les deux portent le manteau royal et la couronne en tête; leurs mains sont croisées; le roi a les pieds appuyés sur un lion, la reine sur deux lévriers couchés.

La boiserie du chœur a été sculptée en 1530 par Miguel Anchetea: elle est toute en chêne, apporté exprès d'Angleterre. Elle se compose de deux rangs de stalles, l'un plus élevé que l'autre, et comptant 56 siéges au rang supérieur, 44 au rang inférieur, toutes précieusement travaillées. Chaque dossier du premier rang est occupé par un personnage en demi-relief, de 40 cent. de hauteur. Ces personnages représentent des saints, des prophètes, des patriarches, et, au-dessus du siége central, le Christ ressuscité portant la croix. « Une riche corniche Renaissance, dit M. Cénac-Moncaut, règne au-dessus des grands personnages et complète cette magnifique boiserie... Dans le couronnement nous trouvons une petite tête profane, correspondant à chaque caricature, et mille caprices Renaissance se jouant dans les intervalles. Ce magnifique couronnement de l'œuvre se termine par de gracieuses têtes d'hommes, de femmes et d'enfants, correspondant deux par deux à l'intérieur de chaque stalle. »

1. Et non Charles IV, comme dit l'inscription gravée sur le tombeau du roi. Charles le Noble était le troisième du nom, et il n'y a pas eu de Charles IV.

Nous sommes obligé de signaler rapidement et sans détails les autres particularités remarquables de la cathédrale de Pampelune: — la *capilla mayor*, où se trouve le maître autel, fermée comme le *coro* par une grille magnifique; le maître autel est en bois doré, dans un style gréco-romain qui contraste avec l'ornementation du temple; — les nefs latérales: dans celle de gauche sont les fonts baptismaux en jaspe rouge; plus loin, au sixième pilier, une statue de la Vierge de grandeur naturelle, sculptée en pierre; — les *sacristies*: l'une servant aux chapelains et dans laquelle existe une grande fenêtre ouvrant sur le rempart, et d'où l'on contemple un panorama magnifique; l'autre consacrée aux chanoines. Cette sacristie très-vaste a la forme d'un T; elle est tendue en damas et entourée de peintures dont quelques-unes sont remarquables. On y conserve une image de *N. D. del Pilar* et une motte de terre sur laquelle la tradition dit que la Vierge a posé le pied. Dans la *salle capitulaire* se voit l'image de *N. D. del Sagrario* dont nous avons parlé; elle est placée au-dessus du siége destiné à l'évêque.

En se dirigeant vers le cloître, on remarque l'image colossale d'un saint Christophe, auprès d'une petite porte ogivale, ouvrant sur un bel escalier en limaçon qui monte aux galeries supérieures. La porte qui conduit au cloître est une des plus belles que la fin du XVIe siècle nous ait laissées; elle se trouve dans le croisillon méridional de la cathédrale, et débouche dans l'angle N. O. des galeries. Cette porte magistrale, dessinée dans les proportions les plus harmonieuses, possède un tympan orné d'une grande composition en relief représentant la mort de la Vierge. Tout autour, dans les piliers, dans

les soubassements, sont des ornements et des scènes qui en font un véritable chef-d'œuvre de goût et d'harmonie.

Il faut encore énumérer à la hâte les trésors de sculpture et les monuments que renferme ce cloître magnifique : le tombeau en marbre élevé au général Mina; le mausolée du comte de Gages, Français, ancien vice-roi de Navarre, monument élevé en 1755, par ordre du roi d'Espagne Charles III, et par les soins du sculpteur Robert Michel; le tombeau de don Lionel de Navarre, fils naturel de Charles le Noble; l'Adoration des Mages, groupe considérable dû au ciseau de Jacques Perut; la *Barbazana*, belle chapelle gothique construite par l'évêque Barbazano, et dans laquelle on conserve de précieuses reliques (deux épines de la couronne de J.-C., données par un roi de France, un morceau de la vraie croix envoyé en 1400, à Charles le Noble, par l'empereur Manuel Paléologue, etc.). En face du tombeau de Lionel de Navarre est, sous un arc richement orné, celui de l'évêque don Miguel Sanchez de Asyain; les sculptures de ce monument ont gravement souffert pendant la guerre de l'indépendance. A côté s'ouvre une porte remarquable donnant accès dans la *Salle précieuse*. Les sculptures de cette porte sont dignes d'attention, comme toutes celles du cloître. Les deux piliers sont formés par les statues de l'ange Gabriel et de la Vierge, et le tympan, divisé en quatre panneaux, représente une série de scènes de la vie de Marie. Sur la porte elle-même est sculpté un paysage. La Salle précieuse servait autrefois à la réunion des cortès du royaume de Navarre, et les évêques y prêtaient serment. Son nom ne lui vient pas des richesses qu'elle pouvait renfermer ni des ornements qui la décoraient; elle est ainsi appelée parce que, lorsque les chanoines s'y rendaient pour tenir chapitre, ils chantaient le cantique : *Pretiosa in conspectu tuo....* La chapelle de la *Santa-Cruz*, bâtie en saillie complète dans l'intérieur du préau, nous semble plus digne d'attention. La grille qui ferme les quatre arcades qu'elle occupe sur la galerie est un vénérable souvenir de l'histoire belliqueuse de Navarre. Au jour de la célèbre bataille de las Navas de Tolosa, la tente du miramolin Mohamed-al-Nassr était entourée d'un retranchement formé de chaînes de fer; don Sanche enleva ces chaînes comme trophée de la victoire; des fragments qui en ont été conservés se retrouvent encore dans la cathédrale de Tudela et dans la salle des archives de la députation provinciale à Pampelune; et la plus grande quantité fut reforgée pour contruire les grilles de la chapelle de la *Santa-Cruz*.

L'inscription suivante a été placée sur un panneau à l'entrée de la chapelle.

« Cingere quæ cernis crucifixum ferrea vincla.
« Barbaricæ gentis funere rupta manent,
« Sanctius exuvias discerptas vindice ferro
« Hunc, illuc sparsit stemmata frusta pius.
Anno 1212.

En sortant du cloître on doit aller visiter le *réfectoire*, dont la porte s'ouvre à peu de distance de la chapelle de la *Santa-Cruz*, puis contempler des galeries des combles la belle campagne de Pampelune. « La meilleure partie de la Navarre, dit l'écrivain que nous avons déjà cité, étale aux regards des vallées fertiles, couvertes de bourgs et de moissons.... Les couvents de Sainte-Claire et de Sainte-Engrace, où Jean d'Albret s'était établi en 1512 pour diriger le siége de Pampelune, s'élèvent sur l'autre bord de l'Arga. Plus au S., Villava, Bureta, Cuatro-Ventos, Berrio-Plano et Carrasa, forment au pied du mont de Riniega une ligne de villages dépourvus d'animation et de fraîcheur, mais non de souvenirs récents, encore chers aux belliqueuses popula-

tions de la montagne... Puis l'ermitage de Saint-Firmin de Aldapa, dont la chapelle s'élève sous les fenêtres du vieux Palais-Royal, ceux de N. D. de la O, de Sainte-Anne; de Saint-Martin, de Saint-Michel, celui de la Trinidad, près de Carrasa, audacieusement perché sur des rochers inabordables, parmi lesquels le regard n'oserait chercher que des nids d'aigles et de vautours. »

L'ancienne *église de Saint-Saturnin*, consacrée au premier évêque de Pampelune, renferme de curieuses sculptures, une chapelle dédiée à *Notre-Dame del Camino*, un autel placé sous l'adoration de saint Michel et richement doré. Non loin de la paroisse, au carrefour formé par plusieurs rues, dont l'une est la *calle Mayor*, une pierre porte en espagnol l'inscription suivante :

« Ici est le puits avec l'eau duquel, d'après la tradition, saint Saturnin baptisa les premiers chrétiens en cette ville. »

Mentionnons encore l'*église de San-Lorenzo*, sa sacristie, son clocher de forme bizarre, sa chapelle principale, dédiée à saint Firmin et spécialement consacrée aux cérémonies de l'Ayuntamiento; enfin la *basílica* de Saint-Ignace de Loyola.

La *casa municipal* est un ancien édifice en pierre de taille, dont l'architecture ne se distingue que par son mauvais goût. Au bas de l'escalier, qui est vaste et bien éclairé, on a placé, au milieu du pavage, une curieuse mosaïque découverte dans les fondations d'une maison de la ville. Sur le premier palier a été incrustée dans le mur une mosaïque de même origine; contre le mur opposé pend un tableau fort ancien, portant les armoiries de la ville, et sur lequel des clous figurent toutes les mesures du royaume de Navarre, avec une légende explicative en vieux castillan. Deux beaux salons richement ornés sont destinés aux réunions de l'Ayuntamiento. Dans le plus moderne, sous un dais de damas et de velours rouge, sont les portraits du roi et de la reine, peints par don Federico de Madrazo; le plus ancien est orné d'autres tableaux représentant les douze rois de Navarre. La casa municipal possède quelques richesses particulières, des ornements, des bijoux qui témoignent de l'ancienne importance de Pampelune.

Le palais de la *Députation provinciale* renferme quelques peintures, des documents curieux, et possède de beaux jardins.

Le *théâtre* a été construit en 1840 et 1841, sur l'emplacement d'un couvent de carmélites déchaussées ; il a peu d'apparence au dehors : sa façade n'a rien de monumental, mais l'intérieur en est commode, bien distribué; les couloirs en sont vastes; et il peut contenir 800 personnes.

La *place des Taureaux*, située à côté du théâtre et de la porte Saint-Nicolas, peut contenir 8000 personnes. Ce chiffre, comparé à celui de la capacité du théâtre, indique d'une manière assez exacte combien les Espagnols préfèrent cet amusement barbare aux distractions plus douces et plus calmes de la comédie ou des œuvres lyriques.

Les *jeux de paume* sont dans le voisinage du théâtre et de la place des Taureaux. Deux salles, placées l'une à côté de l'autre, appartiennent à la municipalité, qui les afferme au profit des établissements de bienfaisance.

L'*hôpital général* est un vaste édifice, placé du côté N. de la ville et près de l'Arga. Il peut contenir jusqu'à 800 lits. La *casa de la Misericordia*, située sur la promenade de la Taconera, sert de refuge aux pauvres valides; les enfants de l'*Inclusa* y viennent, lorsqu'ils ont atteint sept ans, pour y recevoir l'éducation primaire et se préparer à suivre un état.— L'*Inclusa*, ou la *Maternité*, a été fondée, en 1804, par don Joaquin Xavier

de Lasaga, prieur de Roncevaux et depuis évêque de Pampelune. Elle recueille les enfants trouvés de toute la province et les orphelins de père et de mère jusqu'à l'âge de sept ans; on y reçoit également les orphelins de mère et les enfants que les mères ne peuvent nourrir ou faire nourrir par des nourrices. A sept ans, les garçons élevés par l'établissement passent à la casa de la Misericordia; les filles restent jusqu'à ce qu'elles puissent être, soit placées au dehors comme servantes ou comme ouvrières, soit mariées.

Parmi les promenades de la ville, la *Taconera*, qui s'étend au N. de la citadelle, est la plus importante. La municipalité fait entretenir avec un soin particulier cette belle promenade, qui est le point de réunion de toute la population. Le *salon* (on nomme ainsi dans les promenades d'Espagne l'allée principale, où se montrent de préférence les promeneurs élégants et les riches toilettes) a 126 mèt. de long et 38 mèt. de largeur.

L'industrie de Pampelune est peu mportante et consiste simplement en quelques minoteries et fabriques de toile.

Dans les environs on ne peut guère visiter d'autres monuments que l'*aqueduc de Subiza*, ainsi nommé d'un petit village situé à 10 kil. au S. de Pampelune. Cet aqueduc, construit en 1780, par l'architecte Ventura Rodriguez, prend son origine au Mont-Francoa, où jaillissent de magnifiques sources : il se compose d'abord de conduites souterraines, aérées de 20 mèt. en 20 mèt., puis, à la hauteur de Noain (R. 46), il franchit une vallée profonde sur 97 arcades ayant ensemble une longueur de 1245 mèt. Ensuite il traverse en galerie la montagne de Tajonar, sur une longueur de 1000 mèt., passe sur une autre rangée de 12 arcades et dans plusieurs tunnels, et arrive à travers le rempart au réservoir principal, situé à l'E. de la ville.

De Pampelune à Saint-Sébastien, R. 11; — à Irun, R. 12; — à Saint-Étienne de Baïgorry, R. 20; — à Saint-Jean-Pied-de-Port, R. 22; — à Jaca, R. 46; — à Saragose, Barcelone et Madrid, par le chemin de fer (*V.* l'*Itinéraire de l'Espagne*, par M. A. GERMOND DE LAVIGNE).

ROUTE 15.

DE BAYONNE A CAMBO.

18 kil. — Diligence tous les jours pour 2 fr. et 1 fr. 50 c. Quand on va de Cambo à Bayonne, on peut descendre la Nive dans des barques qui font ce trajet avec une très-grande rapidité (*V.* ci-dessous). Prix variable à débattre.

13 kil. De Bayonne à Ustaritz (R. 14).

Après avoir laissé à dr. la route de Pampelune, celle de Cambo se rapproche de la Nive. On laisse sur la rive dr. de la Nive, *Jatxou* (420 hab.) et *Halsou* (272 hab.); puis, au delà de *Laressore* (833 hab.), dont le petit séminaire et la chapelle bordent la route sur la dr., on monte, après avoir franchi le ruisseau Araga, par une pente douce, à (18 kil.)

CAMBO.

Renseignements généraux.

HÔTELS. — Des *Étrangers*. Il n'a pour lui que sa situation, et ses prix sont élevés; mais c'est le seul établissement où les touristes puissent espérer trouver un gîte à peu près convenable.

MAISONS MEUBLÉES. — Les deux maisons bâties près de l'établissement des bains ne pouvant pas suffire pendant la saison pour loger tous les baigneurs, la majeure partie des étrangers qui viennent prendre les eaux de Cambo sont obligés de se loger dans le village. Ils y trouvent de nombreuses maisons meublées avec ou sans cuisine. Nous leur recommanderons surtout celle de M. Fagalde, pharmacien, qui est admirablement située et qui paraît on ne peut mieux tenue. Chacun, du reste, fera son choix selon ses goûts et sa fortune. Les prix, on le conçoit, varient selon l'époque de la saison et l'affluence des baigneurs. A l'établissement on est logé et nourri pour 5 fr. et 6 fr. par jour.

MÉDECIN-INSPECTEUR. — Il est tous les jours à des heures fixes à l'établissement.

PHARMACIEN. — Fagalde.

CABINET DE LECTURE. — Fagalde (livres et journaux).

ANES ET CHEVAUX, VOITURES. — Prix variables.

Situation.

Cambo est une ville de 1467 hab., située sur la Nive, qui la divise en deux parties éloignées l'une de l'autre de près d'un kilomètre. Le *haut Cambo*, où sont les hôtels et les maisons meublées, couronne, à 62 mèt. au-dessus de la mer, une terrasse tellement escarpée qu'on ne peut même pas se promener dans les bois qui en tapissent les pentes. De ses maisons et de ses promenades, on découvre un charmant paysage. A la base de la colline boisée, qui décrit le plus gracieux contour, la Nive aux eaux limpides descend à la mer avec la rapidité d'un torrent; sur la rive dr. s'étend une vaste plaine couverte de prairies et de champs et dominée par un amphithéâtre de coteaux aux aspects variés. A l'extrémité inférieure de cette plaine, à 1 kil. environ du haut Cambo, en ligne directe, se trouve le bas Cambo. Si on se tourne au contraire du côté des montagnes, on remarque à g. la montagne d'Ursouia, et à dr. le Mondarrain et la Rhune. Un pont de bois, auquel descend un chemin trop rapide et mal entretenu, met le haut Cambo en communication avec le bas Cambo. Ce paysage n'a rien de grand, mais il est riant, champêtre, calme; il repose les yeux et l'esprit. On le contemple avec plaisir, même quand on vient d'admirer des sites plus grandioses, plus pittoresques, plus intéressants.

A part sa situation et ses eaux, dont nous allons parler, Cambo n'a rien de curieux à montrer à un étranger. Son église ne mérite pas une visite; ses maisons sont toutes modernes; sa fabrique de chocolat est peu importante. Rien ne peut donc, si ce n'est la vue d'un joli paysage, y retenir les étrangers qui ne viennent pas y prendre les eaux.

L'établissement thermal.

A 1200 mèt. environ du haut Cambo, sur la rive g. de la Nive, se trouve l'établissement thermal. Pour y aller, il faut gagner la route de Bayonne, qui y conduit après avoir laissé le haut Cambo sur la g. La rue par laquelle on rejoint cette route aboutit à un carrefour d'où partent également les routes d'Espelette et de Saint-Jean-Pied-de-Port (R. 19). Laissant ces deux routes à dr., on descend à la Nive à l'ombre de beaux arbres, et bientôt on atteint le petit ham. que forment, sur la rive g. de la rivière, l'établissement proprement dit, la maison du médecin, la chapelle et les hôtels ou pensions. Un pont suspendu vient d'être jeté sur la Nive, et une bonne route de voitures, partant de l'autre extrémité de ce pont, va rejoindre à 5 kil. à l'E. la route directe de Bayonne à Saint-Jean-Pied-de-Port.

Les eaux de Cambo étaient connues au XVII[e] s., mais on ne sait ni à quelle époque ni comment elles avaient été découvertes. Si l'on doit en croire Davity, elles étaient en 1635 très-fréquentées par les Français et les Espagnols. Le petit bâtiment construit sur la source sulfureuse fut démoli en 1698. On l'avait jeté bas pour le rebâtir d'après un plan beaucoup plus vaste, mais ce projet ne reçut pas son exécution. En 1819, une ordonnance royale décréta la construction d'un établissement thermal à Cambo. En 1821, M. Fagalde, concessionnaire des sources qui appartiennent à la commune, acheva le pavillon demi-rotonde, près duquel il a fait construire, en 1857, un bâtiment carré, contenant une vaste piscine, et destiné aux bains de vapeur, aux douches, aux bains aromatiques.

L'établissement proprement dit, le

pavillon demi-rotonde, soutenu par deux corps de logis quadrangulaires, est simple et propre. C'est tout ce qu'on peut en dire quand on veut en faire l'éloge. L'eau sort d'une roche calcaire; elle est reçue dans un bassin en maçonnerie contenant 44 mèt. cubes d'eau et qui se remplit en 57 min. Une pompe verse dans une chaudière de cuivre étamé l'eau destinée aux bains, et qui, après avoir été suffisamment chauffée, est conduite par des tuyaux dans les deux baignoires que possède l'établissement. « Il est à remarquer, dit M. Délissalde dans sa *Notice sur les eaux minérales de Cambo*, que le bassin et la chaudière étant toujours couverts avec le plus grand soin, l'eau ne peut en aucune manière être modifiée par l'air atmosphérique. » Une buvette ayant deux robinets en cuivre est placée à mi-hauteur d'homme, au point central de la façade qui regarde la Nive.

On remarquera sur les murs la hauteur à laquelle s'est élevée la crue du 16 juin 1856.

Les eaux.

A. Eau thermale, sulfureuse.

B. Eau froide, ferrugineuse.

Émergence : vers la limite du calcaire sédimenteux et presque à son point de contact avec le granit, d'un côté, et le schiste de transition, de l'autre. Non loin des sources et à l'O., existe une carrière de gypse contigu au schiste de transition et à des ophites.

Deux sources : S. sulfureuse, S. ferrugineuse.

Débit en 24 h. : S. ferrugineuse, 9920 hectol. Le débit de cette S. ne varie jamais (Délissalde).

Densité : S. sulfureuse 1003.

Température : S. sulfureuse, 22° à 23°; S. ferrugineuse, 15° à 16°.

Caractères particuliers : Eau sulfureuse, limpide, douce et onctueuse au toucher, odeur sulfhydrique prononcée, saveur d'œufs couvés, arrière-goût fade et douceâtre; dépose dans son réservoir un mélange de soufre et de carbonate de chaux.

Eau ferrugineuse, limpide, saveur astringente; exposée à l'air, perd sa transparence, précipite en flocons jaunes et se couvre d'une pellicule irisée.

Établissement aménagé pour bains, douches et buvettes; une piscine.

Service médical : Un médecin inspecteur.

Emploi : Boisson, bains, douches.

Situation : 50 mèt. au-dessus de la mer, climat délicieux et salubre au printemps et à l'automne, trop chaud en été. Deux saisons : avril et mai, septembre et octobre.

Effets physiologiques : Eau sulfureuse excitante des fonctions en général, diurétique ou laxative chez certains malades, utile dans l'état d'inertie, de langueur, consécutif aux longues maladies, contre-indiquée chez les convalescents vigoureux, et dont les organes ont assez d'énergie par eux-mêmes.

Eau ferrugineuse : une des plus riches en fer; action proportionnée sur l'économie.

L'eau de Cambo ne se transporte pas.

Classification chimique : A. Eau sulfatée (sulfurée accidentelle) à base de chaux. *B.* Eau ferrugineuse.

Analyse (Salaignac 1827).

	S. sulf. gr.	*S. fer.* gr.
Carbonate de chaux	0.3159	0,0133
— de magnésie	0,1256	
— de fer		0.0500
Sulfate de magnésie	0,4960	
— de chaux	0,9300	0,0200
Chlorure de magnésium	0,1250	
— de calcium		0,0266
Alumine	0,0160	
Acide silicique	0,0120	traces
Oxyde de fer	0,0006	
Matière végétale grasse soluble dans l'éther	0,0260	traces
Insoluble	0,0060	traces
	2,0531	0,1099

	lit	lit.
Azote mêlé de traces d'oxygène	0,170	0,021
Acide sulfhydrique	0,004	
Acide carbonique	0,002	0,010

Bibliographie : Délissalde, *Des eaux minérales de Cambo.*. Bayonne, 1843.

La veille de la Saint-Jean, un grand nombre de Basques se rendent à Cambo et bivaquent autour de l'établissement, non pour se livrer au sommeil, mais pour danser, chanter, rire, manger et boire. C'est un véritable champ de foire A peine le premier coup de minuit a-t-il sonné que tous, les hommes, les femmes, se précipitent vers les sources, et là, moyennant 5 centimes donnés aux distributeurs, ils se font remplir autant de verres d'eau qu'ils en peuvent avaler. D'après une antique tradition, qui leur paraît parfaitement digne de foi, tout individu qui boit de l'eau de Cambo la nuit de la Saint-Jean est préservé de toute maladie pendant une année entière. Quand les pèlerins ont assuré du mieux qu'ils ont pu leur santé future, ils font des provisions pour ceux de leurs parents et de leurs amis qui n'ont pas pu les suivre. Chevaux et mulets sont chargés de barriques. Si l'on doit en croire la *Nouvelle chronique de Bayonne*, publiée en 1827, un nommé Pidegart fit, il y a environ 90 ans, un objet de commerce des eaux de Cambo dans les îles d'Amérique et gagna des sommes considérables. Ce qui est certain, c'est que si les Basques, qui viennent à Cambo la veille de la Saint-Jean, ne s'y guérissent pas des maladies qu'ils pourraient avoir pendant l'année, ils y prennent un exercice salutaire en y amassant de joyeux souvenirs (pour les jeux des Basques, *V.* l'Introduction).

Rien de plus calme que les environs des bains de Cambo. Les belles allées d'arbres qui vont de l'établissement à la source ferrugineuse offrent, surtout aux heures chaudes du jour, une agréable promenade. On peut, quand on en a atteint l'extrémité supérieure, continuer de remonter la rive g. de la Nive ou gravir les coteaux qui la dominent. De quelque côté que l'on tourne ses pas, on se trouve dans une sorte de parc anglais, et dès qu'on s'élève, on découvre de charmants points de vue.

La plupart des malades ou des touristes qui viennent à Cambo vont visiter le v. d'Itsassou et le Pas de Roland, décrits dans la R. 19. Parmi les excursions plus longues et plus difficiles, mais qu'on peut faire à cheval, nous recommanderons surtout l'ascension du Mondarrain et de l'Ursouia : elles exigent chacune environ 3 h., retour non compris. Des guides sont nécessaires.

Le **Mondarrain** s'élève au S. O. de Cambo. Sa forme conique le rend facile à distinguer des montagnes qui l'environnent; sa hauteur totale est de 750 mèt.: il domine : au N., le pic d'*Ézeandray*, haut de 550 mèt., dont le sépare le col d'*Amezheta* (405 mèt.); au S., le pic d'*Ourezty*, haut de 694 mèt. La montée, qui commence au delà d'Itsassou, n'est pas pénible. Des noyers, des cerisiers, des chênes ombragent le chemin; des sources d'eau pure jaillissent du sol de distance en distance; l'eau de ces sources est ferrugineuse. Parvenu au sommet, que couronnent les ruines d'une ancienne forteresse dont les murailles n'avaient pas moins de 1 mèt. 60 c. d'épaisseur, on découvre un vaste et beau panorama; on voit en effet presque toute la vallée de la Nive et une grande partie du pays basque, l'embouchure de l'Adour, Biarritz, Saint-Jean-de-Luz, l'embouchure de la Bidassoa, la Haya, la Rhune, etc. On peut redescendre à Itsassou par le Pas de Roland (R. 19), ou bien gagner la route de Pampelune (R. 14), en suivant le ruisseau qui prend sa source sur le versant occidental du Mondarrain et se jette dans la Nivelle au pont de Dancharianea.

La montagne d'**Ursouia,** située au S. E. de Cambo, n'a que 678 mèt.; la vue y est moins étendue, car la chaîne du Mondarrain arrête les regards au S. O., mais elle récompensera suffisamment les touristes de leurs fatigues. En outre, les minéralogistes pourront faire sur cette montagne d'intéressantes études et de curieuses collections.

—

[Quand on va de Cambo à Bayonne, on peut descendre la Nive en 2 h. Une barque coûte 15 fr. Dans son livre intitulé : *Autour de Biarritz*, M. A. Germond de Lavigne donne sur cette manière de voyager les détails suivants :

« Jusqu'à l'endroit où ses eaux rencontrent la mer montante, la Nive est à peine navigable: son lit est large, mais sans profondeur; et, si l'industrie locale y creuse à grand'-peine un passage pour les bateaux, ce passage est promptement comblé par les premiers bouleversements torrentiels. Il a donc fallu construire, de distance en distance, des barrages qui maintinssent les eaux et donnassent plus de force au courant. Ces barrages, qu'on appelle *nasses*, sont formés de palissades en branches de saule soutenues par des accotements de galets : ils s'emparent de la rivière, la contiennent, la resserrent, et vont, en se rétrécissant, jusqu'à former une passe d'un mètre au plus d'ouverture.

« Les batelets de la Nive n'ont pas plus de largeur; leur longueur est comparativement immense. Plats de fond, ils ressemblent aux navettes de tisserand ou aux troncs d'arbre des navigateurs primitifs.

« Dirigés par un seul homme, les chalands s'engagent lentement entre les palissades avec la rivière endormie; ils s'introduisent dans la passe et glissent, doucement d'abord, entre deux pièces de bois lustrées par le frottement. Puis la Nive redevient le torrent d'Itsassou : elle court, elle se précipite avec furie, entraînant le chaland, qui s'élance au milieu de flots d'écume.

« Sept fois, sur la distance qui sépare Cambo du point où remonte la mer, deux lieues au plus, des nasses ont été construites, et sept fois le voyageur ressent les vives émotions d'une course en *rapide*. Le véhicule n'a rien de commode : on s'assied à la file, sur des chaises ou sur des ballots de marchandises : on doit être immobile ; on ne se penche ni à dr. ni à g., sous peine d'entraîner le chaland, qui roulerait sur lui-même; la tête seule est libre, et certes elle a besoin de cette liberté pour admirer au passage la magnifique vallée que parcourt la Nive.

« Les nasses cessent à Ustaritz ; la dernière chute de la Nive y fait tourner les moulins qui alimentent toute la contrée. Désormais la rivière coule dans un lit profond.

« A ce point extrême, où la Nive s'arrête deux fois le jour devant le flux, était un pont qui a maintenant disparu, et qui fut le théâtre d'une cruelle exécution dont les chroniques locales ont conservé le souvenir.

« Pez ou Pierre de Pouyane, maire de Bayonne en 1341, sous la domination anglaise, était Landais et ennemi acharné des immunités basques. Au nombre de ces immunités était le passage en franchise des marchandises et des denrées sur tout le territoire de Bayonne, et notamment sur le pont de Proudines, au lieu même où nous sommes. Pour mettre un terme à ce dernier privilége, le maire s'empare du pont, y met des gardes et exige un péage, en déclarant que le pont dépend de la juridiction de Bayonne, laquelle remonte jusqu'au point de la plus haute marée. Les Basques protestent, courent au pont de Proudines, massacrent plusieurs gardes et chassent les autres. Leur vengeance ne s'arrête pas là, et des marchands bayonnais, qui traversaient le

Labour pour se rendre en Espagne, sont tués et leurs marchandises pillées. Pez de Pouyane se réserva le soin d'exercer de terribles représailles [1].

« Un jour de Saint-Barthélemy (24 août 1342), fête patronale de Villefranque, la noblesse basque s'était réunie, selon l'usage, au château de Miots, dont on aperçoit les ruines couvertes de lierre au sommet des coteaux qui dominent la Nive.

« Pez de Pouyane est averti de cette réunion; il rassemble à la hâte ses hommes les plus dévoués, quitte Bayonne après le coucher du soleil, court à Villefranque, arrive sous les murs du château, en fait enfoncer les portes, y met le feu, tue tout ce qui s'y trouve, à l'exception de cinq gentilshommes qu'il veut, dit-il, se réserver pour arbitres. Il les emmène jusqu'au pont, en leur disant qu'ils pourront à leur aise vérifier si la mer remonte jusque-là. Puis il les fait amarrer aux piles et dans l'eau jusqu'à mi-corps.

« En ce moment la marée commençait à monter; elle gagna peu à peu les cinq gentilshommes, et les Basques de Villefranque, contenus par les bandits du sire de Pouyane, les virent bientôt disparaître sous les eaux.

« Entre le point où fut le pont de Proudines et Bayonne, la Nive, devenue une belle rivière large, profonde et transparente, passe au pied des coteaux les plus riches, fertilisés par le soleil du Midi et couverts d'habitations élégantes. Le chaland, désormais conduit par un courant placide, glisse sous les beaux ombrages du château de Marrac avant de s'arrêter à Bayonne. »]

De Cambo à Saint-Jean-de-Luz, R. 16; — à Saint-Jean-Pied-de-Port, R. 19.

1. *V.* les *Chroniques bayonnaises*, l'*Histoire de Bayonne*, de M. F. MOREL, et le *Voyage en Navarre*.

ROUTE 16.

DE SAINT-JEAN-DE-LUZ A CAMBO.

A. Par Saint-Pée.

30 kil. — Route de voitures jusqu'à Olha, 15 kil.; sentiers d'Olha à Souraïde, 8 kil.; route de voitures de Souraïde à Cambo, 7 kil.

On sort de Saint-Jean-de-Luz par la route de Bayonne, et, après avoir dépassé les dernières maisons du faubourg, on prend à dr. un chemin qui va traverser à l'E. un petit vallon, pour s'élever ensuite sur un plateau boisé, dont la hauteur absolue au-dessus de la mer est d'environ 85 mèt., et que recouvre en partie le grand bois de *Fagossou*. On laisse à dr. le château de Fagossou, puis on incline vers le S. E., et à 9 kil. environ de Saint-Jean-de-Luz, on redescend dans la vallée de la Nivelle au hameau d'*Ibarron*, où plusieurs chemins viennent converger sur une petite place; on prend celui de l'E. pour longer la rive dr. de la Nivelle jusqu'à

14 kil. **Saint-Pée sur Nivelle**, gros b. de 2708 hab., près duquel on voit les ruines d'un ancien château. La route, tournant alors brusquement vers le S., laisse à dr. l'église et à g. les ruines du château de Saint-Pée, dont les traditions populaires ont fait pendant longtemps le séjour d'êtres fantastiques; puis elle se détache de celle qui conduit à Sare (*V.* ci-dessous *B*), incline à g., traverse (15 kil.) le petit groupe de maisons d'*Olha*, et abandonne la vallée de la Nivelle, pour remonter à l'E. un vallon arrosé par un ruisseau latéral. Elle s'élève ensuite à travers de petits bois à plus de 100 mèt., près du ham. de *Behola*, passe à *Amespetlou*, franchit plusieurs petits ruisselets descendus des hauteurs assez escarpées du S., et, contournant la base méridionale d'une colline haute de 196 mèt., touche à Ordotx avant d'atteindre

23 kil. *Souraïde*, v. de 611 hab., situé au débouché de plusieurs vallons d'où descendent les ruisseaux qui forment le Laxa. A 1200 mèt. de ce village, la route qui domine la rive dr. de ce ruisseau vient aboutir à la grande route de Bayonne à Pampelune par Elizondo, que l'on suit en descendant vers Bayonne.

25 kil. Espelette (R. 14).

A 2 kil. de ce bourg, sur le sommet du plateau compris entre la vallée du Laxa à l'O. et celle de la Nive à l'E., la route se bifurque; celle de Bayonne continue de monter au N. vers Ustaritz; celle de Cambo, se dirigeant à l'E., descend par un petit ravin dans le *vallon de l'Araga*, où l'on exploite une carrière de pierres et qui est arrosé par un des affluents de la Nive. On remonte de nouveau sur un plateau couvert de bruyères, du haut duquel on découvre en face de soi l'Ursouia et derrière soi la Rhune et le Mondarrain.

30 kil. Cambo (R. 15).

B. **Par la Rhune.**

6 kil. jusqu'à Ascain; 2 h. 1/2, ascension de la Rhune; 2 h., descente. On peut escalader la Rhune de plusieurs côtés. En suivant le chemin que nous indiquons, on pourrait monter à cheval presque jusqu'au sommet. — 19 kil. de Sare à Cambo.

Pour aller de Saint-Jean-de-Luz à Ascain, on peut remonter en bateau avec la marée montante le cours de la Nivelle, que bordent à dr. et à g. de belles collines boisées, ou bien prendre le chemin, praticable seulement pour les chevaux, qui domine la rive g. de cette rivière et qui va être indiqué.

Après être sorti de Saint-Jean-de-Luz par le pont de Ciboure, on prend à g. un chemin creux, et, au delà d'une ferme qu'il faut traverser, on gravit une petite colline du haut de laquelle on jouit d'un joli point de vue sur les villas éparses du coteau de dr. et sur la baie de Saint-Jean-de-Luz. Le chemin monte et descend sans cesse, suivant les ondulations des collines couvertes de chênes verts et de châtaigniers. Arrivé à 4 kil. du pont de Ciboure, il faut prendre le chemin de dr. Enfin après une heure de marche, on voit s'ouvrir à l'E. un petit vallon d'aspect assez triste, dominé par des hauteurs couvertes de bruyères et d'ajoncs. Au fond de ce vallon, sur la rive g. de la Nivelle et à l'embouchure d'un ruisseau, se groupent les maisons formant la commune de

6 kil. *Ascain* (hôt. de la Rhune), v. de 1112 hab., qui possède une source d'eau ferrugineuse froide, mais n'offre rien d'intéressant.

[Un chemin de chevaux conduit directement en 2 h. d'Ascain à Sare, par un col dont le point culminant n'a que 179 mèt. Il faut 4 h. environ pour faire ce trajet si l'on passe par la Rhune.]

Après avoir traversé Ascain, on prend à dr. le premier chemin, que l'on suit pendant 40 min., jusqu'au delà d'un banc d'argile rouge. Puis on tourne à dr. et l'on monte à travers des bosquets de châtaigniers sur le versant N. E. de l'Hucelhaya. Le sentier aboutit à un chemin pavé, qui longe une gorge où tombe un ruisseau de cascatelle en cascatelle. On atteint (1 h.) une bergerie, puis on monte à travers de hautes fougères vers un autre chalet situé dans la partie supérieure du vallon qui sépare l'Hucelhaya de la Rhune. Alors on tourne à g. et l'on gravit (45 min.), par des pâturages rocheux, en décrivant des zigzags, jusqu'au sommet de la **Rhune**, haut de 900 mèt. Là on jouit d'un admirable panorama. Du côté de l'O. s'étendent les plaines du littoral et sa côte dentelée, de Saint-Sébastien à l'embouchure de l'Adour.

A l'E., au S. et au S. O., s'étagent en un demi-cercle concentrique de hautes chaînes de montagnes, parmi lesquelles le pic de la Haya (R. 10) attire surtout l'attention. On distingue très-bien les vallées de la Nivelle et de l'Adour, tout le pays basque et une partie du Béarn. La vue de la Rhune est certainement une des plus belles vues de la chaîne des Pyrénées.

Sur le flanc de la Rhune, on a découvert des gisements de vraie houille appartenant au terrain de transition et ne donnant que de très-modestes produits.

Si l'on veut retourner à Saint-Jean de Luz, on fera bien de descendre au N. E. par le ruisseau de la Rhune et le vallon d'*Olhette*. On atteint la vallée de la Nivelle, à 2 kil. environ en aval d'Ascain.

Au sommet de la Rhune existent encore les ruines d'une redoute qui rappellent la bataille sanglante que se livrèrent les Français et les alliés en octobre 1813 pour la possession de cette montagne, que le maréchal Soult avait choisie comme centre de ses opérations militaires.

L'armée française, chassée d'Espagne, occupait un grand triangle dont les Pyrénées, depuis Irun jusqu'à Saint-Jean-Pied-de-Port, formaient la base; presque toutes les hauteurs étaient couronnées de redoutes, et la Rhune, déjà fortifiée par les escarpements qui l'entourent de trois côtés, était en outre défendue par de nombreux ouvrages. Mais l'armée anglo-portugaise avait l'avantage du nombre et celui de l'attaque; Wellington avait à sa disposition 44 000 hommes, dont 24 000 devaient tenter le passage de la frontière par la Bidassoa et 20 000 par la Rhune. Soult n'avait sous ses ordres que 31 000 hommes, dont 16 000 étaient de simples conscrits. En outre les troupes françaises étaient démoralisées par leurs défaites successives.

Dans la nuit du 7, qui précéda l'attaque, un orage terrible se forma sur le sommet de la Rhune et éclata avec une incroyable violence sur les positions françaises près de l'embouchure de la Bidassoa. Pendant la tempête, qui épargna le camp des Anglais, Wellington avait fait transporter ses canons sur les hauteurs de Saint-Martial (R. 10) et préparer à l'insu des Français des fascines et des pontons pour le passage de la Bidassoa. A sept heures du matin, le canon commença à tonner, et avant que le général Soult, qui passait alors une revue, eût pu faire galoper son cheval jusqu'au bord de la rivière, les positions étaient déjà emportées et les Français battaient en retraite. La résistance ne fut obstinée qu'aux redoutes de Louis XIV et de la Croix-des-Bouquets (R. 10). En même temps, le général espagnol Giron, à la tête des troupes d'Andalousie, gravissait les pentes méridionales de la Rhune: bientôt après, les chasseurs portugais montèrent du côté de l'O., s'emparèrent de la redoute de la *Bayonnette*, située au pied de la Rhune, et repoussèrent une première attaque du général Clausel, qui occupait le sommet de la montagne. Les chasseurs portugais essayèrent les premiers l'escalade de la redoute; mais ils furent repoussés avec énergie par les Français; ils se retiraient en désordre, quand le régiment anglais du colonel Colbourne, venant à leur aide, renouvela l'attaque. Cependant le général Clausel se maintint sur la montagne pendant toute la journée, et ce fut seulement après avoir appris que les Espagnols de Giron avaient contourné la Rhune du côté de l'E. et qu'ils avaient déjà occupé des positions très-importantes sur le territoire français, qu'il évacua sa position. Dans cette bataille, les alliés perdirent environ 1600 hommes et les Français 1400.

La résistance énergique de Pampelune empêcha Wellington de poursuivre sa marche, et les deux armées restèrent en présence pendant un

mois entier : le maréchal Soult employa ce temps à fortifier ses camps de Saint-Pée, Espelette, Souraïde, Sare, et plusieurs redoutes furent reprises par les Français. La droite, sous les ordres du général Reille, occupait les environs de Saint-Jean-de-Luz ; le général Clausel gardait les redoutes du centre et le pied de la Rhune ; la gauche, commandée par d'Erlon, était campée à l'E. derrière Aïnhoue, tandis que l'extrême gauche, ayant à sa tête le général Foy, menaçait la vallée de Maya en Espagne.

Le 9 novembre, la bataille s'engagea sur toute la ligne, et presque partout les Français furent obligés de battre en retraite. Le général Conroux, frappé d'une balle à la poitrine, tomba sur la brèche de la redoute de Sainte-Barbe, et les Français, postés sur les escarpements que domine la Rhune, s'empressèrent de redescendre à Sare pour éviter d'être tournés. Le général d'Armagnac, campé en avant d'Aïnhoue, se replia au N. sur Ustaritz, livrant la dr. du camp de Souraïde aux alliés, qui attaquèrent et poursuivirent, au nombre de 12000, les troupes du général Abbé. Le général Foy fut le seul qui obtint quelques succès. Ayant reçu l'ordre de faire une diversion sur l'Espagne à la première alerte, il culbuta les troupes qui lui étaient opposées, franchit les Pyrénées et pénétra jusqu'à Maya ; mais la perte de la position de Sare rendant cet exploit inutile, il dut se retirer pour défendre le pont de Cambo, qu'il fit sauter dans l'espoir d'arrêter la marche de Wellington. Dans cette bataille, la perte des alliés fut de 2694 hommes, et celle des Français de 4265, en y comprenant environ 1400 prisonniers (*V.* Alison, *History of Europe.*)

On voit aussi sur la Rhune les vestiges d'un ancien ermitage entretenu autrefois par trois communes françaises et une commune espagnole. Avant 1793, les enfants de Sare s'y rendaient à l'école avec des vivres pour toute la semaine.

Pour descendre de la Rhune à Sare par le versant oriental, on laisse à dr. un premier col, et, contournant la pointe haute de 548 mèt. que ce col relie à la Rhune, on vient passer entre cette pointe et la *redoute Mouiz*, située à 542 mèt. On remarque au S. E. la route de Bayonne à Pampelune qui gravit en zigzag une montagne élevée au-dessus d'Urdax. Alors on descend par des pentes roides et déboisées dans le vallon ondulé où se trouve, à 2 h. du sommet de la Rhune,

Sare, commune de 2039 hab., dont les maisons sont disséminées sur un vaste territoire. Près de l'église sont groupés sur une place l'hôtel de ville, quelques magasins et des cafés. On fabrique dans la commune du chocolat, des sandales, des clochettes pour le bétail.

Les montagnes qui entourent ce vallon sont trop nues et trop rondes pour offrir des aspects pittoresques. On y exploite des carrières de plâtre, de marbre, de schiste ; mais les mines de fer ont été abandonnées ; on voit encore dans la commune les restes d'une ancienne forge.

Au sortir de Sare, on prend la route de voitures qui mène à (7 kil.) Saint-Pée ; on traverse un petit cours d'eau, puis, au delà de quelques petits hameaux et d'un bosquet de chênes verts, on laisse à g. (30 min.) la petite chapelle de *Sainte-Catherine*. A 1 kil. plus loin, on atteint la rive g. de la Nivelle qui coule tranquillement au milieu des prairies entre des collines basses ombragées de châtaigniers.

A 4 kil. de Sare et à 3 kil. de Saint-Pée, on laisse à g. la route de voitures qui, continuant de descendre la vallée de la Nivelle, va traverser le ham. d'Amots et se dirige par Olha sur Saint-Pée (*V.* ci-dessus *A*). Franchissant alors la Nivelle sur un pont de



3 arches en pierre, nommé le pont d'Amots, on prend à l'E. un sentier escarpé qui s'élève sur des couches de pierre singulièrement stratifiées, à travers un bois de chênes verts, de châtaigniers et de genévriers. Après avoir laissé à dr. une éminence haute de 201 mèt., on atteint (30 min. du pont) un plateau à g. duquel s'étend un petit vallon sans caractère. Suivant toutes les ondulations du plateau, on laisse ensuite à dr., avant de commencer à descendre, trois redoutes dont la première est séparée de la deuxième par une profonde vallée. Des points culminants, on découvre de hautes montagnes à l'E., et au S. on aperçoit tous les zigzags de la route de Pampelune. On distingue en France Aïnhoue, en Espagne Zugaramurdy; au N., la vue s'étend sur le pays basque: à l'E., la Haya, la Rhune et la mer attirent surtout les regards. Après une courte descente, on rejoint, près de la ferme Harismendia, la route de Pampelune, où vient déboucher à g. le chemin direct de Souraïde. On se dirige alors au N. E., et, à 3 kil. de la jonction des routes (13 kil. de Sare) on atteint Espelette (R. 14).

6 kil. D'Espelette à Cambo (*V. A*).

ROUTE 17.

DE BAYONNE A SAINT-PALAIS.

53 kil.—Route de poste.

On sort de Bayonne par la porte de Mousserolle, entre l'Adour et la Nive, et, se dirigeant au S. E., on passe à (2 kil.) *Saint-Pierre-d'Irube*, v. de 864 hab., où l'on voit le château du Petit-Lissague, habité quelque temps par Anne de Neubourg, reine d'Espagne : dans les environs, on montre une fontaine qu'on appelle source du Dragon et à laquelle se rattache une ancienne légende.

On laisse ensuite à g. la route d'Oloron (R. 32), et on s'élève à travers une contrée accidentée, mais un peu monotone d'aspect, jusqu'à la hauteur de 173 mèt. La route, qui décrit de grandes courbes, monte et descend presque constamment en traversant des bois et des landes incultes. On n'aperçoit aucun village avant d'atteindre le point où elle se bifurque. On laisse à dr. la route de Saint-Jean-Pied-de-Port.

24 kil. **Hasparren,** ch.-l. de cant. de l'arrond. de Bayonne, bourg de 5074 hab., situé à 48 mèt., dans une riche vallée entourée de hauteurs dont l'élévation varie de 150 à 210 mèt. Il s'y tient tous les quinze jours (le mardi) l'un des marchés aux bestiaux les plus importants du pays basque. On y fabrique ces grosses et fortes étoffes qu'on appelle *marrègues*. Hasparren compte aussi un grand nombre d'ouvriers cordonniers, charpentiers, corroyeurs, etc.

En 1660, on trouva dans les fondations du maître autel de l'église Saint-Jean une pierre sur laquelle était gravée l'inscription suivante :

Flamen, item duumvir, quæstor pagique magister,
Verus ad Augustum, legato munere functus,
Pro novem obtinuit populis se jungere Gallos,
Urbe redux, Genio pagi hanc dedicat aram.

« Vérus, grand prêtre, duumvir, questeur et gouverneur de la bourgade, envoyé par Auguste, a obtenu la séparation des neuf peuples (de la Novempopulanie) d'avec les Gaules. De retour de Rome, c'est au génie du lieu qu'il dédie cet autel. »

Cette inscription a souvent occupé les savants, qui ne sont pas encore parvenus à se mettre d'accord.

Hasparren a doné le jour à l'abbé d'Iharce de Bidassouet, auteur d'une *Histoire des Cantabres, ou des premiers colons de l'Europe*, qui fait venir le nom de Versailles du mot basque *bertzguille*, chaudronnier, alléguant pour preuve qu'il y eut an-

ciennement beaucoup de chaudronniers à Versailles.

Les ateliers de cordonnerie occupent à Hasparren et dans les environs près de 100 ouvriers; on y travaille aussi à la fabrication du chocolat et au tannage des peaux.

A (28 kil.) *Bonloc*, v. de 307 hab., situé sur la Joyeuse et près duquel jaillit une abondante source, la route se bifurque de nouveau. On laisse à dr. une route qui va rejoindre à Attissane celle de Saint-Jean Pied de Port (R. 18), en laissant à l'O. *Gréciette* et le château de *Garro*, et on remonte pendant 3 kil. environ la haute vallée de la Joyeuse où se trouvent plusieurs moulins. Ensuite on s'élève graduellement de colline en colline; à dr. se prolonge une arête de montagnes boisées que termine, du côté du N., le *pic de Garralda*, haut de 465 mèt.

35 kil. *Saint-Esteven*, v. de 630 hab. Bientôt après, on traverse l'Arberoue, affluent du Lihurry, et on laisse à g. *Saint-Martin d'Arberoue*, v. de 574 hab., où s'élèvent les ruines d'un vieux fort. Au N. O. de ce village, on montre une longue grotte creusée dans les rochers : c'était là que passait autrefois le ruisseau d'Arberoue, qui s'engouffre aujourd'hui dans un canal inférieur, sous une arête calcaire dominée par une vieille tour, et ne reparaît au jour qu'à 1 kil. de distance. Pendant les inondations, les eaux s'élèvent souvent jusqu'à la caverne supérieure, qui sert alors de dégorgeoir.

On franchit une nouvelle chaîne de collines pour descendre dans la vallée du Laharane. On traverse ce ruisseau à (44 kil.) *Méharin*, v. de 644 hab. Ensuite on s'élève sur un plateau de landes très-accidenté, on passe au (48 kil.) v. de *Luxe* (357 hab.), et l'on rejoint à (49 kil.) *Garris* (391 hab.) la route de la Bidache à Saint-Palais (R. 32). L'ancien château de Garris, construit, dit-on, par les rois de Navarre, est aujourd'hui affecté aux divers services de la commune. Dans les environs, on voit une ancienne redoute mise en état de défense par les Français, en 1814.

53 kil. Saint-Palais (R. 33).

ROUTE 18.

DE BAYONNE A SAINT-JEAN-PIED-DE-PORT.

60 kil. — Route de voitures. Service de diligences.

20 kil. De Bayonne à la bifurcation de la route de Saint-Palais (R. 17).

La route, qui traverse un district assez inhabité, passe à la base N. E. de la montagne d'Ursouia, qu'elle laisse à dr., s'élève jusqu'à 247 mèt., à peu de distance de *Mendionde*, v. de 1303 hab., qu'elle laisse aussi à dr.; puis, après avoir traversé le Garro, remonte à *Attissane*, où elle rejoint une route qui se réunit, à Bonloc, à celle de Bayonne à Saint-Palais (R. 17). A 2 kil. à l'O. se dresse le pic de Garralda.

A 4 kil. du point de jonction des deux routes, on atteint (36 kil.) *Helette*, village de 1159 hab., où vient aboutir la route de Cambo (R. 15). Le pays accidenté que l'on traverse est de moins en moins peuplé. A peu de distance en deçà d'Irissary, on laisse à g. une route qui conduit à Saint-Palais par (6 kil.) *Iholdy*, chef-lieu de canton de 847 hab., et au village d'*Armendaritz* (184 hab.), qui possède un vieux château et une jolie petite église moderne. C'est là que naquit, en 1652, le fameux marin et constructeur de vaisseaux, Renaud d'Eliçagaray, plus connu sous le nom de Petit-Renaud.

42 kil. **Irissary**, v. de 1223 hab., où l'on voit la maison *Ospitalia*, ancienne propriété des chevaliers de Malte. L'église et le principal groupe des habitations sont à la dr. de la route. Après avoir dépassé (46 kil.) *Sohescun*, v. de 415 hab., et traversé l'Uhalde, dont on a remonté pendant

quelque temps la rive dr., on laisse à dr. la route directe (8 kil.) de Sohescun à Saint-Jean-Pied-de-Port, qui passe par *Jaxu* (415 hab.) et contourne le pied de l'Arradoy. Ensuite, on gravit un petit col et on descend dans un joli vallon au fond duquel serpente la route de Pau à Saint-Jean-Pied-de-Port; bientôt on atteint (52 kil.) *Lacarre*, v. de 270 hab., où le général Harispe possédait un modeste château. On voit en passant, dans le cimetière voisin de l'église, son tombeau, qui ne se distingue que par sa simplicité.

56 kil. *Saint-Jean-le-Vieux*, v. de 1063 hab., situé sur la rive dr. du Lauribar. On y fabrique des tuyaux de drainage. A une petite distance au S., on voit un château moderne entouré de beaux arbres et une église à porche roman réparée en 1630.

Une route droite, qui longe, à travers de beaux champs de maïs, la rive dr. du Lauribar, mène à Saint-Jean-Pied-de-Port. On laisse à g. un mamelon, le château d'*Irumberry*, et on traverse la rivière sur le pont de Saint-Laurent.

60 kil. **Saint-Jean-Pied-de-Port** (hôt. : de France, de la Pomme-d'or), en basque, *Donajouna*, V. de 1939 hab., place de guerre de 4e classe, chef-lieu de canton de l'arr. de Mauléon, située au pied de collines gracieusement arrondies, près du confluent des trois Nives d'Arnéguy, de Béhérobie et de Lauribar. La Nive de Béhérobie la divise en deux parties : la ville basse, qui s'étend dans la plaine le long de la rive g., et la ville haute, sur la rive dr., qui s'élève en amphithéâtre sur une éminence, et que domine la citadelle. Ces deux villes sont réunies par 3 ponts, dont un de pierre.

Saint-Jean-Pied-de-Port, ainsi nommée à cause de sa position au-dessous des *ports* ou *cols* des Pyrénées, a été bâtie en 716 par Garcia Ximènes, sur l'emplacement d'une ville que les Maures avaient brûlée, et dont Saint-Jean-le-Vieux rappelle seul aujourd'hui le souvenir. Garcia l'éleva près du confluent des trois rivières pour commander à la fois les trois vallées et les trois cols aboutissant en Espagne. La France et l'Espagne s'en disputèrent longtemps la possession; enfin, le traité des Pyrénées (1659) la céda à la France. Depuis, Vauban chercha à utiliser cette belle position militaire, fortifia la ville, agrandit la citadelle, que le chevalier Deville avait construite en 1668, et en fit, comme il le disait lui-même, son *bijou*, sa *bonbonnière*. Cependant, c'est par Saint-Jean-Pied-de-Port que l'armée de Wellington pénétra en France en 1813.

A l'exception de la citadelle, Saint-Jean-Pied-de-Port n'offre rien d'intéressant. L'église, réparée grossièrement, est du style ogival; son clocher, qui s'élève à l'extrémité orientale du pont principal de la Nive, servait autrefois de tour de défense, et c'est à sa base que s'ouvre la porte de la ville. *Uhart-Cize*, commune de 862 hab., qui est en réalité un simple faubourg de Saint-Jean-Pied-de-Port, située sur la rive g. de la Nive de Béhérobie, offre une église plus curieuse; elle possède un chœur ogival de belles proportions, qui date du XIIIe s. Uhart-Cize est le siége d'une agence d'émigration.

Parmi les excursions que l'on peut faire aux environs de Saint-Jean-Pied-de-Port, la plus agréable est celle du pic d'*Arradoy* (661 mèt.), montagne rougeâtre située au N. du petit bassin où les Nives opèrent leur jonction. On y monte par le v. d'*Ispoure* (550 hab.), près duquel on aperçoit les ruines d'un ancien château fort appelé *Palacio de Loustau*. Il suffit d'une heure et demie pour atteindre le sommet de la montagne, d'où l'on domine une assez grande étendue de pays : les vallées des Nives, les montagnes d'Ahusky, d'Ochagavia, de Roncevaux. On exploite sur les flancs de l'Arradoy des carrières importantes de pierre rouge. Dans les environs,

on trouve des gisements de zinc et d'argent sulfuré.

De Saint-Jean Pied de Port à Saint-Étienne de Baïgorry et à Cambo, R. 19; - à Pampelune, par Roncevaux, R. 22; — à Orbaïceta, R. 23; — à Orthez, R. 33; — à Mauléon, par Saint-Just, R. 36; — à Mauléon et Tardets, R. 37.

ROUTE 19.

DE CAMBO A SAINT-JEAN-PIED-DE-PORT.

A. Par Louhossoa.

40 kil. — Route de voitures.

Au sortir de Cambo on suit la route qui s'ouvre au S., entre celle des bains (à g.) et celle d'Espelette (à dr.) et qui traverse d'abord une plaine cultivée d'où l'on découvre, à dr., le Mondarrain, à g., la montagne d'Ursouia. Bientôt on entre dans la région montagneuse; on gravit et on descend des collines couvertes de fougères, de bruyères et de châtaigniers, puis on laisse à dr. le chemin d'Itsassou (*V.* ci-dessous *B*), avant de traverser (5 kil.) la Nive sur un pont suspendu. On monte alors dans le joli vallon verdoyant où se trouvent disséminées, à de grandes distances, les maisons de (8 kil.) *Louhossoa*, v. de 501 hab., qui exploitent du kaolin et du pétunsé pour la préparation des pâtes à porcelaine. Au delà de l'église, remarquable seulement par sa solidité, on traverse l'Oyhène dont on remonte la rive g., puis la rive dr., jusqu'à sa source. On franchit ensuite (14 kil.) un petit col au S. duquel se dresse le *pic Bordacaharra* (868 mèt.), aux longues coupes boisées, et, 2 kil. après avoir dépassé le point de partage des eaux, on atteint, à *Caminoa*, hameau dépendant de Helette, la route de Bayonne à Saint-Jean-Pied-de-Port (R 18).

22 kil. Irissary (R. 18),

40 kil. Saint-Jean-de-Port (R. 18).

B. Par Saint-Étienne de Baïgorry.

8 h. 30 min. de marche environ. — Route de voitures de Cambo jusqu'à 1 kil. d'Itsassou, et de Saint-Étienne de Baïgorry à Saint-Jean-Pied-de-Port. Chemin de mulets d'Itsassou à Saint-Étienne de Baïgorry.

A 4 kil. environ de Cambo, on quitte la route de voitures décrite ci-dessus *A*, pour prendre à dr. un chemin vicinal qui conduit à (15 min.) **Itsassou**, v. de 1470 hab., le Montmorency de Bayonne pour les cerises. L'église, qu'on laisse à dr. sur la hauteur, possède une croix et d'autres ornements d'autel en argent massif doré, enrichis de pierres précieuses. Ces divers objets, dont le travail est remarquable, lui ont été donnés par un enfant du village nommé Pedro Detchegaray, qui avait fait en Amérique une fortune considérable. Ils ont souvent pendant la guerre d'Espagne tenté la cupidité des maraudeurs; on fut plus d'une fois obligé de les enfouir pour les soustraire à un coup de main, et, un jour même, des chauffeurs s'étant emparés du sacristain, Pierre Tharons, lui mirent des charbons ardents sous les pieds, en le menaçant d'une mort affreuse, s'il ne leur révélait pas le lieu où il les avait cachés. Il avait courageusement gardé son secret lorsqu'on vint le délivrer.

Cinq minutes après avoir dépassé Itsassou, on entre dans la gorge rocheuse d'où sort la Nive; de magnifiques châtaigniers en ombragent les abords. Ils deviennent bientôt plus rares, puis disparaissent entièrement. La gorge est aride et triste. Le sentier suit la rive g. de la Nive, dont les eaux vertes roulent sur un lit de roches noirâtres. En divers endroits il passe sous le rocher qui surplombe. Enfin, à 10 min. de l'entrée de la gorge, il traverse un rocher bas, mince et étroit, qui domine presque à pic la rivière. Cette porte, ouverte on ne sait à quelle époque ni par qui, s'appelle le **Pas de Roland**. Selon

la tradition, le célèbre paladin n'a eu, pour se frayer un passage, qu'à frapper de son pied vigoureux ce rocher qui arrêtait sa marche. Une ligne noire et une inscription rappellent l'inondation du 16 juin 1856. Les eaux de la Nive se sont élevées ce jour-là jusqu'au sommet de l'espèce d'ogive que forme cette ouverture évidemment artificielle.

Le pas de Roland franchi, on aperçoit, à l'extrémité de cette gorge désolée, une montagne couverte de champs, de prés et d'arbres; on franchit sur un pont de pierre d'une seule arche, près du moulin de *Laxia*, un ruisseau limpide, descendu d'un joli petit vallon latéral que domine le Mondarrain et qui s'étend jusqu'à la frontière d'Espagne. De ce pont à Bidarray, on continue de remonter la vallée de la Nive, qui, de distance en distance, s'élargit ou se rétrécit. C'est une agréable promenade; on est presque toujours à l'ombre: le sentier, qui tantôt monte, tantôt descend, tantôt reste en plaine, suit presque constamment la rivière. Sur deux points seulement il s'en éloigne pour éviter ses trop longs circuits. Les montagnes manquent d'élévation, de caractère et de variété; mais la Nive est limpide, la végétation abondante, le paysage toujours gracieux, le calme profond; pendant deux heures de marche on ne rencontre que des fermes isolées. De nombreux ruisseaux aux eaux claires descendent dans la Nive sur ses deux rives.

En arrivant à (3 h. 15 min. de Cambo) *Bidarray* (aub.), commune de 1165 hab., dont les maisons sont disséminées sur une vaste étendue, et qui est célèbre dans le pays à cause d'une *grotte sainte* où l'on voit, dit-on, l'empreinte d'une forme humaine, on traverse, sur un pont de pierre d'une seule arche, l'Ychuri[1], qui prend sa source en Espagne. Des montagnes plus élevées, mais nues et d'un aspect triste, apparaissent au fond de la vallée. La frontière espagnole n'est, au S., qu'à 4 kil. (à vol d'oiseau). Cinq minutes après avoir traversé l'Ychuri, on atteint un vieux pont de pierre jeté sur la Nive. Ce pont a quatre arches. La plus grande, en plein cintre, est flanquée de deux petites arches ogivales.

Ici le chemin se bifurque; un bras passe par la vallée de la Nive, l'autre bras par la montagne.

Le chemin de la vallée, plus long que celui de la montagne, remonte la rive g. de la Nive, dont le lit est profondément encaissé. Arrivé à (6 kil.) *Saint-Martin d'Arossa*, v. situé à l'extrémité occidentale d'une assez grande et belle plaine, il se dirige vers (1 kil.) *Eyharce*, v. situé à la jonction de la Nive et de la Nive de Baïgorry. Là le chemin se bifurque encore. A g., au delà du pont de la Nive, s'ouvre une route de voitures nouvellement construite qui conduit à (8 kil.) Irissary (R. 18), par *Gahardou* et *Ossès* (2004 hab.): le bassin de ce dernier village est regardé par les Basques comme l'un des plus fertiles et des plus variés de leur pays. Ossès possède une belle église, construite en grès rouge. Plus loin, le chemin de la vallée continue de remonter la rive g. de la Nive de Baïgorry, resserrée entre deux chaînes de collines et rejoint, au delà du ham. de *Leispars*, près des premières maisons de Saint-Étienne de Baïgorry, la route de Saint-Jean-Pied-de-Port (8 kil. environ d'Eyharce).

[Le chemin de la montagne, un peu plus court, ne demande que 3 heures de marche, et n'est praticable que pour les bêtes de somme. Il remonte d'abord une jolie vallée arrosée par un petit ruisseau qu'on traverse (30 min.); 40 min. plus haut on atteint le point culminant du passage, dont l'élévation au-dessus du niveau de la mer est de 345 mèt. La vue y est bor-

1. D'après la carte du dépôt de la guerre. Cassini appelle cette rivière Espaloutra.

née. La crête des montagnes qu'on aperçoit sur la dr. forme les frontières de la France et de l'Espagne. On redescend dans un vallon boisé qui ne tarde pas à s'élargir, et au fond duquel se dressent des montagnes plus élevées que celles dont on est entouré. A 45 min. du col, on traverse le torrent sur un pont de pierre, et, 25 min. plus loin, on rejoint la route de la vallée (*V.* ci-dessus), à 40 min. de Saint-Étienne de Baïgorry.]

---

6 h. 30 min. de Cambo. **Saint-Étienne de Baïgorry**, ch.-l. de cant. de 2600 hab., situé sur les deux rives de la Nive à laquelle il donne son nom, dans une vallée verdoyante, dominée par des montagnes arrondies trop dépouillées d'arbres. La partie qui se trouve sur la rive g. se nomme *Baïgorry;* celle de la rive dr., qui possède l'église, s'appelle *Saint-Étienne.* Les maisons formant la commune sont disséminées sur une étendue de plus de 12 kil. Près du beau jeu de paume qui a été récemment reconstruit, on trouve quelques auberges.

Saint-Étienne de Baïgorry a vu naître, en 1769, dans le vieux château d'Etchaux, le général Harispe, inhumé à Lacarre (R. 18). Dans les environs, on trouve des gisements non exploités d'antimoine, de plomb sulfuré, de cuivre pyriteux, et la mine de fer d'Usteleguy.

De Saint-Étienne de Baïgorry à Roncevaux et à Pampelune, par les Aldudes, R. 20.

Au sortir de Baïgorry, la route de Saint-Jean-Pied-de-Port gravit une assez longue côte, d'où l'on découvre, en se retournant, de jolis points de vue. On passe d'abord à *Occos*, où se trouve également une mine de fer spathique abandonnée, puis on continue de s'élever jusqu'à 251 mèt. On redescend à *Irouleguy*, v. de 363 hab., d'où l'on découvre une belle vue à l'E., sur les montagnes, puis on s'abaisse dans un vallon monotone et insignifiant. On laisse à dr. *Anhaux*, v. de 660 hab.; puis à g. les hameaux de *Moussourils* et de *Sorhoueta*. Ensuite on franchit deux petits affluents de la Nive, séparés par une petite colline du haut de laquelle on aperçoit pour la première fois Saint-Jean-Pied-de-Port et sa jolie vallée.

8 kil. *Ascarat*, v. de 375 hab., au delà duquel on traverse le ruisseau d'Arnéguy

9 kil. Uhart-Cize.

10 kil. de Saint-Étienne de Baïgorry. Saint-Jean-Pied-de-Port (R. 18).

ROUTE 20.

DE SAINT-ÉTIENNE DE BAIGORRY A PAMPELUNE.

Chemin de fer projeté. 21 kil. de Baïgorry à Urepel. — 3 h. d'Urepel à Burguete; 55 kil. de Burguete à Pampelune. — Route de voitures jusqu'à la Fonderie, puis chemins de chars et sentiers de montagne jusqu'à Burguete, sur la route de Saint-Jean-Pied-de-Port à Pampelune, par Roncevaux.

A la sortie de Saint-Étienne de Baïgorry, on remonte la rive dr. de la Nive par une route taillée sur certains points dans le roc. Le pic d'Arro (860 mèt.), vers lequel on semble d'abord se diriger, reste bientôt à l'O., et la route continue de longer la rivière en contournant la base d'une montagne dont le sommet porte une chapelle ruinée. Puis elle se bifurque, et l'on peut indifféremment suivre la rive dr. ou la rive g. de la Nive pour atteindre

8 kil. *La Fonderie*, v. de 1069 hab., situé à la base occidentale du Mont-Adarca, qui atteint une hauteur de 1253 mèt. Sa population se composait autrefois d'ouvriers groupés autour de l'usine abandonnée (1862). Des mines de fer voisines avaient déterminé la fondation de cet établissement, où des muletiers espagnols apportaient aussi le minerai d'exploitations plus

éloignées. On trouve des mines de cuivre à peu de distance.

A 1 kil. de la Fonderie, la route franchit le ruisseau du Hayra, et 1 kil. plus loin elle traverse la Nive, dont elle remonte alors la rive g. Les montagnes se resserrent; à l'O. le pic d'Urisès (909 mèt.), à l'E. un pic moins élevé (698 mèt.), prolongent leurs escarpements, couverts de taillis de chênes, jusque dans le lit de la Nive, qui prend tout à fait le caractère d'un torrent des montagnes. Mais après avoir franchi une seconde fois la Nive et contourné une colline escarpée, on voit la vallée s'élargir de nouveau et l'on entre dans le bassin des

17 kil. **Aldudes** (aub. chez Marco), v. de 2358 hab., situé sur les deux rives du ruisseau, bordé de prairies et de champs de maïs. Le paysage n'est point du tout celui d'un pays de montagnes : au loin, vers le S., on n'aperçoit que des collines verdoyantes et de longues pentes couvertes de fougères. Le village des Aldudes fait un assez grand commerce avec l'Espagne : il en reçoit des vins, des fruits, de la laine, et expédie en échange des étoffes de contrebande. C'est aux Aldudes que les Basques espagnols et français se donnent le plus souvent rendez-vous pour jouer à la balle.

Des Aldudes à Elizondo, par le col de Berdaritz, R. 21.

21 kil. *Urepel*, dernier v. français, dépendant de la commune des Aldudes et situé au confluent de plusieurs ruisseaux qui forment la Nive. Au-dessus, on ne trouve plus que des sentiers de montagnes praticables aux chevaux. Au S. O. le *pic d'Iszterbegui*, et d'autres cimes hautes de 1000 à 1080 mèt., dominent ces solitudes, qui jusqu'à ces dernières années restèrent indivises entre la France et l'Espagne, et qui maintenant sont pour la plus grande part adjugées définitivement à ce dernier pays.

Au delà d'Urepel, on monte à g. en suivant des sentiers difficiles à choisir sans guide ou sans une excellente carte. En laissant à dr. des ravins infertiles, on s'élève obliquement sur le flanc d'une montagne en partie boisée de hêtres vers le sommet. En 1 h. 40 min. environ, on atteint le col de *Burdincuruch*, qui s'ouvre à 1025 mèt. de hauteur entre deux cimes arrondies, dont l'une porte encore une redoute carrée parfaitement reconnaissable. La frontière, que l'on a tracée suivant une ligne parfaitement droite, passe exactement sur le col de Burdincuruch. Le paysage est assez désolé, surtout du côté de l'Espagne, où l'on ne voit que des landes. Si l'on monte à g. (15 min.) sur la *redoute de Lindux* (1207 mèt.), où passe également la ligne de frontière, on jouit d'une vue beaucoup plus belle : on a sous les yeux toute la vallée des Aldudes entourée de larges croupes, l'étroit Valcarlos, les magnifiques bois de hêtres de Burguete, et dans le lointain ceux de Bentarte. A l'E., séparé par le col et les belles forêts de Lindux, se dresse le pic du même nom, qu'il faut escalader pour se rendre directement à Roncevaux (1 h. 40 min.).

Du col de Burdincuruch, on peut descendre en 1 h. 20 min. (3 h. d'Urepel) à Burguete (R. 22), à 3 kil. au S. O. de Roncevaux.

[Il a été souvent question, dans ces derniers temps, de faire passer par la vallée des Aldudes le chemin de fer de Paris à Madrid ou de Bayonne à Pampelune. En effet, si l'on trace une ligne droite sur la carte entre Bayonne et Pampelune, on verra que ce tracé est le plus court; car on ne compte que 108 kil. entre ces deux villes, 72 de Bayonne à la frontière, et 36 de la frontière à Pampelune, tandis qu'il y en a 188 par Irun : mais cet avantage disparaît presque entièrement lorsqu'on compare entre eux

les deux chemins prolongés jusqu'à Madrid.

Le tracé des Aldudes a :

De Bayonne à Pampelune......	108 kil.
On compte de Pampelune à Saragosse....................	167
Et de Saragosse à Madrid......	360
Total..............	635 kil.

Le chemin de fer du Nord a

De Bayonne à Irun............	35 kil.
D'Irun à Burgos...............	270
De Burgos à Madrid...........	352
Total..............	657 kil.

La différence n'est donc que de 22 kil.; mais, à d'autres égards, le chemin de fer du Nord offre de grands avantages sur celui des Aldudes. Il dessert des contrées plus peuplées et plus riches. Aussi a-t-il été préféré, et le chemin des Aldudes ne sera probablement construit que dans un avenir éloigné.

Le tracé de ce chemin part de la gare de Saint-Esprit de Bayonne, passe l'Adour à l'extrémité du faubourg de Mousserolle, et longe la rive dr. de la Nive jusqu'à l'entrée de la plaine d'Ossès. Là, il traverse la Nive pour la première fois, puis revient sur la rive dr. à la sortie de la plaine, après avoir traversé en tunnel le saillant de Saint-Martin d'Arrossa. Il entre alors dans la gorge qui sépare Ossès de Baïgorry, traverse quatre fois la Nive et se retrouve encore sur la rive dr., à l'entrée de la plaine de Baïgorry.

Au sortir de la station de Baïgorry, le tracé s'engage dans la gorge des Aldudes, traverse dix fois la Nive, coupe en tunnel le saillant d'Arambelia, et débouche dans la plaine des Aldudes, qu'il suit jusqu'au confluent du ruisseau Lohitzé, un peu avant le village d'Urepel. De là, il suit le ruisseau jusqu'à 522 mèt. au-dessus du niveau de la mer, traverse le faîte des Pyrénées par un tunnel de 5350 mèt., et sort sur le versant espagnol à 697 mèt. de hauteur. La plus forte pente du chemin de fer serait de 0m 03 sur une longueur de 6 kil., c'est-à-dire 0 005 de moins que sur le chemin de fer de Gênes à Alexandrie. Sur le territoire espagnol, la ligne offrirait peu de difficultés, et la portion à exécuter entre la station de Zubiri, située à 11 kil. de la frontière, et Pampelune, n'exigerait pas plus de travaux d'art que la ligne de Bordeaux à Bayonne.]

ROUTE 21.

DES ALDUDES A ELIZONDO.

3 h. de marche environ : 1 h. à la montée; 2 h. à la descente. — Chemin de mulets. Il est facile de s'écarter du chemin.

En sortant de la partie des Aldudes située sur la rive g. de la Nive, on suit la rivière pendant quelques minutes, puis on monte à g. sur une croupe parsemée de châtaigniers. Arrivé au sommet de cette croupe, on perd de vue le bassin fertile des Aldudes, et on s'élève de biais sur le versant méridional d'un profond ravin qui remonte vers (1 h.) le *col de Berdaritz* (700 mèt.), large échancrure ouverte entre deux montagnes de grès rouge, dont l'une est couronnée d'une redoute. Au loin, on ne voit guère que des cimes pelées. Le col de Berdaritz est très-fréquenté.

Sur le versant espagnol, il ne faut pas se hâter de descendre, de peur de s'engager dans un étroit défilé; il vaut mieux passer à g. à travers un taillis de hêtres, et se diriger vers un bloc de granit qui se dresse comme un menhir au milieu d'un plateau couvert de fougères. C'est là que commence la véritable descente. Après une marche fatigante d'une heure par des chemins pierreux entre des collines infertiles, offrant çà et là des bouquets de châtaigniers et de chênes, on atteint le sol de la vallée; puis on laisse à g., sur un monticule, la chapelle de *Sainte-Engrace*, et (30

min.) on franchit le Bearzun sur un pont de pierre, pour entrer à

30 min. (3 h. des Aldudes) Elizondo (R. 14).

ROUTE 22.

DE SAINT-JEAN-PIED-DE-PORT A PAMPELUNE.

80 kil. environ. — Route de voitures, terminée de Saint-Jean à Valcarlos et de Burguete à Pampelune; en projet de Valcarlos à Burguete. A Saint-Jean-Pied-de-Port (hôtel de France), on trouve des voitures pour Valcarlos et des chevaux pour Roncevaux. — Prix de la voiture, 4 fr.; prix du cheval 5 fr., sans guide; 15 fr. avec un guide. — Deux services de diligences par semaine entre Burguete et Pampelune. — L'ascension de Roncevaux est très-recommandée.

On sort de Saint-Jean-Pied-de-Port par le pont de l'église, et on gravit une côte assez pénible pour redescendre aussitôt dans la charmante vallée du ruisseau d'Arnéguy ou de la petite Nive; mais prochainement on doit construire près d'Uhart-Cize un pont de pierre qui permettra d'atteindre la vallée d'Arnéguy par une rampe insignifiante.

Bientôt la vallée se change en gorge, et le chemin ne peut y pénétrer que par une tranchée creusée dans le roc. Jusqu'à 6 kil. 1/2 de Saint-Jean, les deux rives appartiennent à la France; mais, à partir d'un groupe de maisons appelé Benta, la rive g. de la petite Nive devient espagnole : la frontière française continue de suivre le sommet des montagnes qui ferment la vallée à l'E.

8 kil. *Arnéguy*, v. d'apparence très-misérable, peuplé de 941 hab. qui s'adonnent en grande partie à la contrebande, très-facile dans cette étroite vallée, malgré les nombreux douaniers. C'est là qu'il faut passer sur la rive espagnole de la Nive par un pont scabreux où les voitures pourraient facilement verser. On s'occupe actuellement de rectifier la route et de construire un nouveau pont en aval d'Arnéguy. — On contourne un ravin et on gravit une côte pénible pour atteindre

12 kil. *Luzaïde* (bonne aub. chez Ferran), v. de 500 hab., plus connu sous le nom de **Valcarlos**, qui est en même temps celui de la partie espagnole de la vallée. Luzaïde est situé à une assez grande hauteur au-dessus du torrent, sur la pente d'une montagne ombragée, et domine un charmant paysage de vallons, de rochers, de prairies et de bois. C'est là que s'arrête aujourd'hui (1862) la route de voitures.

Au delà de Valcarlos, on suit un chemin de mulets qui tantôt monte, tantôt descend à travers des bosquets de châtaigniers. Le versant espagnol est plus beau que le versant français : celui-ci n'offre bientôt plus que des rochers et des pentes couvertes de fougères. Après avoir franchi quelques ruisseaux, on voit (30 min.) à g. un âpre ravin s'ouvrir à dr., entre deux promontoires rocheux, et remonter vers le pic de Leiçar-Atheca : c'est la limite de la France et de l'Espagne. Quelques maisons se sont groupées à l'issue même du ravin, sans doute pour la plus grande facilité de la contrebande : c'est le hameau de *Boaneco-Horeca*.

Bientôt les châtaigniers disparaissent; on ne voit plus que des rochers et des pentes nues, lorsque tout à coup (30 min.), à un détour de la route, le paysage change d'aspect : les montagnes qui bornent l'horizon se développent en un immense cirque rempli de forêts; un promontoire aigu, à la base duquel se réunissent deux ruisseaux, partage ce cirque en deux moitiés égales. Deux chemins se présentent, remontant chacun dans l'un des vallons. Celui de dr., plus large, longe le ruisseau le plus important, et s'élève à travers les forêts vers (1 h. 20 min.) le *col de Lindux*,

d'où l'on peut redescendre en 1 h. à Burguete (*V.* ci-dessous); l'autre sentier, plus étroit, mais très-fréquenté, traverse le ruisseau descendu du col de Lindux, et pénètre dans le vallon oriental où l'on marche à l'ombre des hêtres. Après avoir suivi pendant quelque temps le bord du ruisseau, on monte par des zigzags faciles à (50 min.) une maison de garde située au milieu d'une clairière, puis on rentre dans la forêt, en obliquant à g. pour contourner le mont de Lindux. En 30 min. (2 h. 20 min. de Valcarlos), on atteint par une montée très-douce le **col de Roncevaux** (1100 mèt. environ), appelé aussi *port de Valcarlos* et port d'*Ibañeta*, du nom d'une chapelle abandonnée qui s'élève sur le col à côté du chemin.

Le col lui-même est nu et dominé par des croupes recouvertes de bruyères et offrant quelques restes de retranchements, mais vers le N., on jouit de la vue d'une des plus belles forêts des Pyrénées espagnoles; au S., on voit aussi de vastes forêts et une plaine fertile limitée par une chaîne bleuâtre. A g., on remarque la cime de l'Altabiscar (*V.* ci-dessous). Le port d'Ibañeta est très-fréquenté : depuis l'invasion de l'*oïdium*, c'est là que passe presque tout le vin espagnol importé dans la Basse-Navarre et le Béarn. Les Espagnols apportent aussi des laines et achètent en échange des mulets, des étoffes, des articles de quincaillerie. Parfois jusqu'à 100 mulets chargés franchissent en un seul jour le port de Roncevaux. Nul doute que si la route de Valcarlos à Burguete était achevée, le port de Roncevaux ne devînt un des passages les plus fréquentés des Pyrénées et l'une des grandes voies internationales, comme elle était du temps de Charlemagne, car sur ce point, la distance entre Bayonne et Pampelune est moindre que partout ailleurs. La construction de la route n'offre aucune difficulté : on évalue la dépense à 1 200 000 fr. environ.

On descend du col par une pente très-facile, et, au sortir d'un petit bois, on aperçoit en travers de la route

20 min. (2 h. 40 min. de Valcarlos) le **couvent de Roncevaux** (en espagnol *Roncesvalles*, en latin *Roscida vallis*), vaste bâtiment massif, lourd, dont l'architecture n'a aucun caractère, dominé par deux tours carrées dont l'une est à mâchicoulis; il est situé sur le bord d'un ruisseau, à 981 mèt. d'altitude. On pénètre dans la rue intérieure, qui est la continuation de la route, par des voûtes à double porte, et, si la herse n'y manquait pas, on pourrait se croire dans une forteresse du moyen âge. L'église, située à g. de la rue, est un vaisseau gothique à trois nefs assez élégant : au côté S. est adossé un cloître ogival qui communiquait avec le couvent par une belle porte gothique, placée entre deux charmantes fenêtres en partie murées. Les moines augustins auxquels on a permis de finir leurs jours à Roncevaux montrent encore dans la sacristie le gantelet de Roland, ses bottes, et deux petits boulets rattachés par des chaînes assez courtes à deux manches de deux pieds de longueur environ : c'étaient les masses d'armes du paladin. Ils possèdent aussi les pantoufles de velours rouge et les guêtres de soie cramoisie de l'archevêque Turpin.

Au S. du couvent, grand corps de bâtiment qui tombe en ruines, se sont groupées quelques maisons, la douane, l'auberge, ancienne construction où l'on entre par l'écurie, comme dans toutes les auberges espagnoles. Le foyer est établi sur des pierres plates au milieu de la pièce, et entouré de pots noirs de suie; une chaîne pendue au plafond porte la marmite; la fumée s'élève et sort par une ouverture pratiquée dans le toit. Des bancs sont installés tout autour du foyer.

Les environs de Roncevaux offrent

beaucoup de paysages gracieux et de sites intéressants : les forêts et la redoute de Lindux (R. 20), surtout le pic d'**Altabiscar**, haut de 1494 mèt. Le ruisseau qui baigne le pied des murailles de Roncevaux descend de cette montagne en ouvrant un charmant vallon boisé. C'est là que fut consommée la sanglante défaite de Charlemagne, la seule qu'il n'ait pas vengée.

D'après la légende, les douze pairs de l'empereur frank furent écrasés dans les défilés voisins de Roncevaux, sous les rochers que les Basques firent rouler sur eux. Roland y brandit en vain son épée Durandal, et sonna pour la dernière fois dans son merveilleux cor d'ivoire. Les Basques, vainqueurs de l'armée franque, célèbrent encore leur victoire par le chant de guerre suivant :

LE CHANT D'ALTABISCAR.

(Dialecte de la Basse-Navarre.)

Un cri s'est élevé — Du milieu des montagnes des Basques, — Et le maître de la maison debout devant sa porte — A ouvert l'oreille et dit : « Qui est là ? Que me veut-on ? » — Et le chien qui dormait aux pieds de son maître — S'est levé et a rempli de ses aboiements les environs d'Altabiscar.

Au col d'Ibañeta un bruit retentit ; — il approche en frappant à droite, à gauche les rochers : — C'est le murmure sourd d'une armée qui vient. — Les nôtres y ont répondu du sommet des montagnes. — Ils ont fait entendre le signal de leurs cors, — Et le maître de la maison aiguise ses flèches.

Ils viennent ! Ils viennent ! quelle haie de lances ! — Comme les bannières de toutes couleurs flottent au milieu d'eux ! — Quels éclairs jaillissent de leurs armes ! — Combien sont-ils ? — Enfant, compte-les bien. — Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze, douze, — Treize, quatorze, quinze, seize, dix-sept, dix-huit, dix-neuf, vingt.

Vingt, et par milliers d'autres encore. — On perdrait son temps à les compter. — Unissons nos bras nerveux et souples, déracinons ces rochers, — Lançons-les du haut de la montagne en bas — Jusque sur leurs têtes : — Écrasons-les, frappons-les de mort. — Que voulaient-ils de nos montagnes, ces hommes du Nord ? — Pourquoi sont-ils venus troubler notre paix ? — Quand Dieu fit ces montagnes, il voulut que les hommes ne les franchissent pas.

Mais les rochers en tombant écrasent les troupes. — Le sang ruisselle, les débris de chair palpitent. — Oh ! combien d'os broyés ! Quelle mer de sang !

Fuyez ! fuyez ! vous à qui il reste de la force et un cheval. — Fuis, roi Carloman avec tes plumes noires et ta cape rouge : — Ton neveu bien-aimé, Roland le robuste, est étendu mort là-bas ! — Son courage ne lui a servi à rien. — Et maintenant, Basques, laissons ces rochers, — Descendons vite en lançant nos flèches à ceux qui fuient. — Ils fuient, ils fuient ! où est donc la haie des lances ? — Où sont ces bannières de toutes couleurs flottant au milieu d'eux ? — Les éclairs ne jaillissent plus de leurs armes souillées de sang. — Combien sont-ils ? Enfant, compte-les bien — Vingt, dix-neuf, dix-huit, dix-sept, seize, quinze, quatorze, treize, — Douze, onze, dix, neuf, huit, sept, six, cinq, quatre, trois, deux, un.

Un ! il n'en paraît pas un de plus. — C'est fini. Maître de la maison, vous pouvez rentrer avec votre chien, — Embrasser votre femme et vos enfants, — Nettoyer vos flèches, les serrer avec votre cor, et ensuite vous coucher et dormir dessus. — La nuit, les aigles viendront manger ces chairs écrasées, — Et tous ces os blanchiront dans l'éternité.

Le récit d'Eginhard confirme de tous points le chant basque d'Altabiscar. Appelé par le *wali* de Saragosse, qui voulait se rendre indépendant du calife de Cordoue, Charlemagne envoya deux armées en Espagne. Lui-même passa les Pyrénées au port de Roncevaux et marcha sur Saragosse; mais son perfide allié lui ferma les portes de la ville, et Charlemagne, qui ne s'était pas préparé pour un siége et dont les armées manquaient déjà de vivres, fut obligé de traiter. Moyennant une « immense quantité d'or » et des otages, les légions franques consentirent à abandonner l'Espagne, puis elles rentrèrent dans les gorges des

Pyrénées, par Roncevaux et les vallées voisines.

« La traversée, cette fois, ne devait pas être si heureuse ni si paisible. Des milliers de sauvages ennemis, tapis comme des loups affamés dans les noires sapinières, attendaient du haut du mont Altabiscar, les bataillons qui montaient lentement de Roncevaux vers le port d'Ibañeta; c'étaient les Wascons (Basques) d'Espagne et de Gaule. Toutes les haines amassées dans le cœur des Escaldunac par leurs longues et malheureuses guerres d'Aquitaine s'étaient réveillées avec fureur à la vue de la grande armée franque qui traversait leurs montagnes en triomphant appareil, et les braves de toutes les tribus de langue euskare étaient accourus au rendez-vous de l'Altabiscar. Le roi Karle et le principal corps de l'armée franque atteignirent cependant le port d'Ibañeta, redescendirent vers la vallée de la Nive et les terres de la Gaule, sans avoir vu paraître un seul ennemi; mais quand l'arrière-garde, qui protégeait les bagages, et qui comptait dans ses rangs la fleur des leudes et la plupart des paladins, eut commencé de se déployer le long de l'étroit sentier qui serpente sur le flanc de l'Altabiscar, une avalanche de quartiers de rocs et d'arbres déracinés roula, avec un horrible fracas, du sommet de la montagne, broyant, écrasant ou entraînant au fond des précipices tout ce qu'elle rencontra. Tout ce qui n'avait pas été balayé par cette effroyable tempête se rejeta en désordre au fond du val de Roncevaux, où les Wascons s'élancèrent après les Franks : là s'engagea une lutte atroce, implacable, une lutte d'extermination; ni la discipline des Franks, ni leurs armes redoutables auxquelles ils avaient dû tant de victoires, ne les sauvèrent à cette heure; entassés les uns sur les autres dans l'étroite vallée, embarrassés par leurs heaumes, leurs hauberts, leurs pesantes haches et leurs longues lances, ils tombaient, sans pouvoir se défendre, sous les javelines acérées des Wascons, qui perçaient les cottes de mailles comme si elles eussent été de laine; leur courage ne leur servit qu'à mourir. » Là périrent Eginhard, prévôt de la table royale (ou sénéchal), Anselme, comte du palais, et Roland (Hruodlandus, Rotlandus), commandant (præfectus) de la marche de Bretagne, et bien d'autres. « La nuit vint, et la vallée rentra dans un silence qu'interrompaient seulement les plaintes des blessés et les râles des mourants : l'arrière-garde franque, « jusqu'au dernier homme, gisait dans le val et dans les gouffres qui l'environnent. » (HENRI MARTIN.)

A dater de cette défaite mémorable jusqu'en l'année 1794, les défilés d'Ibañeta ne livrèrent passage à aucun soldat étranger. A cette époque, Moncey, qui venait de s'emparer de la province espagnole de la Guipuzcoa, fit envahir la vallée de Roncevaux par le général Marbot, à la tête de 6000 hommes, et, du 16 au 17 août, le duc d'Ossuna, général des Espagnols, fut obligé de battre en retraite. Les chefs de l'armée française regardèrent ce triomphe comme une vengeance de la mort du paladin Roland.

Après avoir été déjà rejeté une première fois en deçà de la chaîne des Pyrénées, le maréchal Soult résolut en octobre 1813 de pénétrer de nouveau en Espagne pour secourir Pampelune qui résistait encore, et détruire la droite de l'armée anglaise. Le matin du 25, il passa le col de Roncevaux à la tête de 35 000 combattants et attaqua à l'improviste les 18 000 Anglais postés dans la vallée. Ceux-ci ne tinrent pas longtemps; le corps de l'armée abandonna la vallée en toute hâte, et la division, qui occupait une position inexpugnable sur la montagne, se hâta de battre en retraite pour ne pas être coupée. Le maréchal Soult poursuivit l'armée en déroute jusqu'au village de Sauroren,

où s'engagea une bataille décisive (R. 14).

De Roncevaux à Orbaiceta (R. 23), 3 h. de marche.

Quand on a traversé la plaine de Roncevaux dans la direction du N. au S., on arrive en une demi-heure de marche à *Burguete*, où commence la route de voitures, et d'où un sentier de montagnes mène à dr. vers les Aldudes (R. 20).

Au delà de Burguete, les piétons et les cavaliers qui veulent se diriger vers Pampelune feront bien de ne pas suivre la route de voitures, beaucoup plus longue et moins pittoresque que l'ancienne route muletière. Celle-ci franchit un petit col à Espinal et redescend dans la vallée de l'Erro pour remonter aussitôt à l'O. par *Viscarret* et *Linzoain*, et atteindre la vallée du Zilbeti, puis celle de l'Arga, où passe le tracé du chemin de fer des Aldudes (R. 20). On compte environ 45 kil. de Burguete à Pampelune par ce chemin de mulets.

La route de voitures suit la rive dr., puis la rive g. du ruisseau d'Urrobi. La vallée peu fertile et presque déserte que l'on parcourt dans toute sa longueur est connue sous le nom de vallée d'Arce, d'un village que traverse la route. On s'engage dans un étroit défilé, puis on débouche dans la vallée de l'Iraty, on franchit l'Urrobi et on longe la rive dr. de l'Iraty jusqu'à (25 kil.) la ville d'*Aoiz*, où l'on rejoint la route d'Orbaiceta (R. 23). Alors on se dirige au S. E., puis on remonte la vallée de l'Erro, qu'on traverse à *Urroz*, et l'on s'engage dans un pays montueux pour redescendre dans la petite vallée de l'Urbi, affluent de l'Arga. On franchit cette rivière à *Huarte* pour la franchir immédiatement après deux autres fois en amont de son confluent avec l'Ulzama. Un quatrième pont se trouve en deçà de Villaba (R. 14).

55 kil. De Burguete à Pampelune (R. 14).

ROUTE 23.

DE SAINT-JEAN-PIED-DE-PORT A ORBAICETA.

6 h. de marche environ. — Chemin de montagnes très-fréquenté par les muletiers espagnols.

En sortant de Saint-Jean-Pied-de-Port, on remonte par le versant occidental la vallée de la Nive de Béhérobie. Après avoir aperçu sur un monticule de la rive opposée *Caro*, v. de 204 hab., on descend vers la Nive, que l'on traverse à

3 kil. *Saint-Michel*, v. de 555 hab., jadis très-prospère. Lors de l'invasion des Espagnols en 1814, 24 maisons furent incendiées et les autres mises au pillage. Saint-Michel ne s'est pas encore complétement relevé de ce désastre. On y voit les ruines d'une église détruite il y a deux siècles. — Au delà de Saint-Michel, on longe la rive dr. du torrent.

8 kil. *Esterençuby*, v. de 814 hab., situé sur une colline au-dessus du confluent de la Nive de Béhérobie et de l'Esteren-Guibel. C'est le dernier village français; plus haut, on ne voit que des hameaux peu considérables. — En suivant toujours la rive dr. de la Nive, on arrive en 1 h. à un groupe de maisons près duquel se réunissent l'Orion et la Nive. On cesse alors de longer le cours de l'eau, et, franchissant la Nive, dont la source jaillit à peu de distance sur la g., on monte en zigzags à travers les bois d'Orion. En 1 h. d'ascension, on atteint le *col d'Orgambide* ou d'*Orbaiceta* (980 mèt.), très-fréquenté par les mineurs espagnols. 1 h. de descente par les pâturages et les bois que dominent à l'E. le mont *Yeropil* (1330 mèt.) suffit pour atteindre la *fonderie de canons* d'Orbaiceta, établissement très-important situé sur les deux bords du Lagarza; il avait été presque complétement détruit par les Français pendant les guerres de l'Empire.

On traverse ce ruisseau, affluent de l'Iraty, et on laisse à g. le chemin de la forêt d'Iraty (R. 37), entre la fonderie et

1 kil. (6 h.) *Orbaiceta*, v. situé à 777 mèt., sur la rive g. de l'Iraty. Pour descendre à Aoiz (R. 22), en suivant le cours de l'Iraty, on compte de 5 à 6 h. de marche.

ROUTE 24.

DE BORDEAUX A PAU,

PAR DAX.

227 kil. – Chemin de fer ouvert de Bordeaux à Dax, en construction de Dax à Pau : il doit être ouvert en 1863. Voitures de Dax à Orthez, en correspondance avec les voitures de Bayonne à Pau.

148 kil. De Bordeaux à Dax (R. 3).

Le chemin de fer en construction de Dax à Ramous se détache de la ligne de Bordeaux par une courbe à grand rayon, franchit l'Adour en aval de Dax, sur un pont de 147 mèt. entre culées, formé de 6 arches en pierre, de 21 mèt. 65 c. d'ouverture, puis, laissant la route d'Orthez à g., traverse le Luy, passe à *Mimbaste* (1295 hab.), et remonte la vallée de l'Arrieugrand. Après avoir laissé à dr. le v. de *Misson* (978 hab.), à g. le bourg de *Habas* (2013 hab.), il arrive au pied d'une chaîne de collines rougeâtres, offrant çà et là sur ses pentes des bouquets de châtaigniers : il traverse la ligne de faîte par un souterrain de 343 mèt. de longueur, descend par un ravin latéral dans la vallée du Gave de Pau et vient s'unir à la voie ferrée de Bayonne à Pau, non pas à Ramous, ainsi que l'indique le nom officiel de l'embranchement, mais au village de Puyoo (R. 25). La longueur totale du tracé est de 26 kil. Les pentes ne dépassent pas 6 mill. 1/2.

Au sortir de Dax, la route de terre, ombragée de beaux arbres, se développe parallèlement au chemin de fer. Elle traverse le Luy entre *Saugnac* (fabrique de poteries), v. de 936 hab., qu'on laisse à dr., et *Cambran*, simple ham., puis elle commence à s'élever sur le flanc des collines.

17 kil. On passe près d'*Estibeaux* (884 hab.) et de *Mouscardès* (427 hab.), et après une succession de descentes et de montées on atteint

25 kil. *Tilh*, v. important, peuplé de 1510 hab. : dans les environs on cultive en grand le lin, qui sert à la fabrication de toiles d'une finesse extrême. On se trouve alors presque au sommet de la chaîne de collines qui sépare le bassin du Luy de celui du Gave de Pau. On n'a plus qu'à suivre la crête, en laissant à g. de profonds vallons boisés. Arrivé à la limite du départ. des Landes et de celui des Basses-Pyrénées, d'où l'on jouit d'une vue admirable sur la chaîne des Pyrénées, depuis le pic de Montaigu jusqu'à la Rhune, on descend rapidement vers Orthez; à dr. s'étendent les croupes infertiles où se livra la bataille d'Orthez (R. 25); à g. de la route, on remarque un obélisque rappelant qu'en cet endroit le général Foy reçut sa quatorzième blessure.

39 kil. Orthez (R. 25).

40 kil. (79 kil.). D'Orthez à Pau (R. 25).

ROUTE 25.

DE BAYONNE A PAU.

A. Par le chemin de fer.

102 kil. — Le chemin de fer doit être inauguré en 1863.

Les difficultés suscitées par le génie militaire ont retardé l'adoption d'un tracé définitif pour la traversée des remparts de Bayonne. C'est à 4 kil. seulement de cette ville que les travaux ont pu être commencés avant 1862. Le chemin de fer parcourt d'a-

bord une plaine alluviale qui s'étend au S. de l'Adour, laisse à dr. Mouguerre (R. 32) et *Lahonce*, v. de 561 hab., longe la rive g. de l'Adour, puis l'Ardanabia, qu'il traverse sur un pont de 20 mèt. d'ouverture.

15 kil. Urt (*V.* ci-dessous *B*). — Cessant alors de suivre le bord du Gave, la voie ferrée rase le pied de la colline d'Urt et longe pendant quelque temps la rive g. de l'Aran ou Joyeuse, qu'elle franchit ensuite sur un pont de 3 arches, long de 43 mèt. Bientôt après se présente un nouveau pont de 3 arches et de 51 mèt. de longueur, jeté sur la Bidouze.

23 kil. Guiche (*V.* ci-dessous *B*). — Laissant à dr. le village de *Saint-Jean d'Etchart*, le chemin de fer traverse la plaine alluviale et se rapproche du Gave, dont il atteint la rive g. en amont de son confluent avec l'Adour. Il passe ensuite sur le beau *pont d'Hastingues*, formé de 5 grandes arches en plein cintre, jetées sur la rivière, et de 2 petites arches latérales construites sur les chemins de halage, et, laissant Orthevieille sur la g., se dirige vers

33 kil. Peyrehorade (*V.* ci-dessous *B*). — Le tracé passe au N. de la ville, et, croisant la route de terre, contourne la colline à pic de Cauneille puis suit la rive boisée du Gave.

46 kil. Ramous. — La station de ce nom est située, non pas au village de Ramous, mais immédiatement à l'E. de Puyoo (*V.* ci-dessous *B*).— Au delà le chemin de fer longe constamment le bord du Gave, à dr. de la route de terre.

54 kil. Baigts. — La voie ferrée continue de longer le Gave. En arrivant à Orthez, elle traverse le ruisseau Grec sur un viaduc de 8 arches de 6 mèt. 50 c. d'ouverture, laisse la ville à g., puis à dr. plusieurs usines.

62 kil. Orthez (*V.* ci-dessous *B*).

A l'E. de la station d'Orthez, le chemin de fer passe sur un remblai jeté dans le lit même du Gave, puis entre dans une profonde tranchée. Au delà de Castetis se trouve un autre remblai de plusieurs kilomètres, élevé dans l'ancien lit du Gave.

68 kil. Argagnon. — La station est établie un peu au delà du château (*V.* ci-dessous *B*).

78 kil. Lacq. — Le tracé du chemin de fer contourne la colline qui porte ce village.

82 kil. Artix. — Immédiatement à l'E. des maisons, la voie ferrée croise la route de terre, et longe la base des hauteurs.

95 kil. Lescar. — Le chemin de fer passe de nouveau au S. de la route de terre, se rapproche du Gave, puis le longe sur un remblai, passe à la base de la colline du parc et au-dessous du château de Pau. La station (102 kil.) sera établie au S. O. de la ville près du pont de Jurançon (R. 49).

B. Par la route de terre.

107 kil. — Diligences tous les jours.

Au sortir de Saint-Esprit, on quitte le département des Basses-Pyrénées pour entrer dans celui des Landes. A *Saint-Étienne* (1876 hab.), laissant au N. la route de Bordeaux, on prend à dr. celle de Toulouse, qui se dirige à l'E., puis au N. E., à travers une contrée accidentée, où les landes couvertes de fougères alternent avec des plantations et des fermes.

17 kil. *Biaudos*, v. de 801 hab., possède un château situé au N. de la route et une fabrique de tuyaux de drainage.

20 kil. *Biarotte* (216 hab.). On passe entre le *château de Camiade* (g.) et celui de Biarotte. A 3 kil. environ au sud et à la même distance de l'Adour, se trouve *Saint-Laurent* (source d'eau salée), v. de 867 hab., où Mme Excelmans possède un autre château (22 kil.). Après avoir dépassé, à dr., *Sainte-Marie*, v. de 1570 hab., on descend, en contournant une col-

line, dans la vallée de l'Adour, que l'on traverse pour remonter à (30 kil.) *Port-de-Lanne*, v. de 1161 hab.

A 3 kil. environ au-dessous du pont sur lequel passe la route de terre, l'Adour reçoit le Gave de Pau, dont on remonte, à des distances variables, la rive dr. jusqu'à Pau.

On laisse : à dr. *Orthevieille* (station d'étalons), v. de 867 hab.; — puis *Igaas;* — à g., la *Lande du port de Lanne;* et on traverse une petite vallée avant d'atteindre

37 kil. **Peyrehorade** (hôtels : Lafont, des Voyageurs), en français, Pierre-Percée, ancienne capitale de la vicomté d'Orthez, aujourd'hui chef-lieu de canton du département des Landes, V. de 2516 hab., située à 1 kil. en aval de la jonction du Gave de Pau avec celui d'Oloron, au pied d'une montagne que couronnent les ruines du vieux château d'Aspremont. Ce château a été construit ou seulement rebâti vers la fin du XVe siècle. Ses ruines se composent d'un vaste donjon de forme quadrilatérale allongée, et contenant des salles de 17 mèt. de longueur. Au XVIe les seigneurs de Peyrehorade (les Montréal) se firent bâtir, sur les bords du Gave, un autre château carré, flanqué de quatre tours rondes aux quatre angles, entouré de fossés que traversait un seul pont-levis. La nouvelle église renferme de belles verrières.

Peyrehorade est surtout une ville d'entrepôt. On s'y occupe aussi de la fabrication des cordes et de la pêche du saumon. Un pont de bois de 12 travées y traverse la rivière.

[On peut aussi prendre la voie du fleuve pour se rendre de Bayonne à Peyrehorade (bateaux à vapeur, deux fois par semaine pour Peyrehorade, une fois pour Dax).

Les deux rives, basses et plates, offrent d'abord fort peu d'intérêt : des ruisseaux marécageux viennent se jeter dans l'Adour, des îles couvertes de saules partagent son courant en plusieurs bras. Cependant à l'embouchure de l'Ardanatia, les collines de la rive méridionale viennent baigner leur base dans le fleuve. En amont du *château de Montpellier* à dr. et d'*Urt*, v. de 1626 hab. (construction de bateaux, scieries), situé à l'embouchure de la Joyeuse, le fleuve change de direction : ses eaux, qui coulaient de l'est à l'ouest, descendent au nord-est par un large lit, presque aussi régulier qu'un canal. On laisse à dr. la large embouchure de la Bidouze, que le chemin de halage traverse sur un pont en bois de six arches. A 2 kil. en amont cette rivière décrit un vaste méandre autour de la colline qui porte le village de *Guiche* (1541 hab.) et les ruines du château de même nom, dont les Français s'emparèrent en 1449, avant d'aller enlever Bayonne aux Anglais. — A 3 kil. du confluent de l'Adour et de la Bidouze (24 kil. de Bayonne), on arrive au *Bec de Gave*, où se réunissent l'Adour et le Gave de Pau, presque égaux en apparence. Le charmant *château de Lanne*, entouré de grands arbres, s'élève sur la péninsule formée par la jonction des deux fleuves. En amont du confluent, l'Adour est moins profond : au lieu d'un mètre et demi, il n'offre plus qu'un mètre, et la navigation y est souvent difficile; la marée ne se fait sentir que jusqu'à *Vinport*, dans la commune de Tercis (R. 3), au-dessus de l'embouchure du Luy et à 10 kil. en aval de Dax. Quant au Gave, il roule plus d'eau que l'Adour; mais sa pente est plus forte et son courant plus rapide; il est navigable seulement jusqu'à Peyrehorade, ou plutôt à la jonction des deux Gaves de Pau et d'Oloron. En le remontant on passe sous le beau pont-viaduc d'*Hastingues*, et on laisse à dr. le v. du même nom (828 hab.) et le parc qui a remplacé le château fort bâti par les Anglais.

On évalue le mouvement commercial de l'Adour, entre Bayonne, Dax et Peyrehorade à 112 000 tonnes à la

descente et 58 500 tonnes à la montée. L'ouverture du chemin de fer modifiera considérablement ces chiffres.]

—

[La route de Peyreohade à Dax (25 kil.), qui s'élève, par des rampes habilement ménagées, au-dessus du château d'Aspremont, offre de beaux points de vue. On redescend par d'autres rampes, à travers des pâturages et des forêts, au fond du vallon de *Cagnotte*, où existait, avant la Révolution, une abbaye de Bénédictins fondée au IXe s., dépouillée et saccagée par les Normands, et relevée au XIe s. Il n'en reste qu'une église du XIIe s., modifiée aux XIIIe et XIVe, une masure flanquée d'une tourelle ronde destinée à un escalier, et un lambeau de façade. Au delà de Cagnotte, on traverse une gorge pittoresque pour descendre dans la vallée du Luy, dominée par le château de Saint-Pandelon, ancien poste militaire, dont les évêques de Dax avaient fait une villa (sources salées).]

—

Au sortir de Peyrehorade pour continuer sa route vers Bayonne, on traverse le chemin de fer, et on laisse à dr. une route qui, franchissant le Gave de Pau à sa jonction avec le Gave d'Oloron, sur un pont suspendu, conduit, par Sorde et *Cassaber* (345 hab.), où se trouve un beau château moderne, à Salies (R. 33). Après avoir ensuite dépassé le confluent des deux Gaves, on gravit la côte de *Cauneille* pour atteindre le v. du même nom (788 hab.), qui possède un château moderne, on aperçoit, sur la dr., la petite ville de *Sorde* (1165 hab.), dont l'*abbaye*, construite en 960, rebâtie aux XVIIe et XVIIIe s., a été presque entièrement détruite: mais dont l'église, rebâtie aux XIIe et XIIIe s., est encore debout. Cet édifice a 49 mèt. de long sur 38 mèt. de large. Ses sculptures ont été mutilées par les calvinistes et, en 1522, par les soldats du prince d'Orange. Sorde possède aussi un beau moulin.

La route franchit ensuite plusieurs petites gorges d'où descendent de petits cours d'eau, laisse à dr. la plaine vaste et fertile où se trouvent *Saint-Cricq* (647 hab.), avec un beau château, *Lahontan* (1174 hab.) et l'église ruinée d'*Abet;* puis, se rapprochant du Gave, franchit le ruisseau de Lataillade, qui sépare le département des Landes de celui des Basses-Pyrénées, à peu de distance de

53 kil. *Puyôo*, v. de 649 hab., où se réunissent les chemins de fer de Bayonne et de Dax. En face, sur la rive dr. du Gave, *Bellocq*, v. de 1007 hab., que dominent les ruines d'un ancien château dont il reste encore six tours rondes et une enceinte de murailles. Le vin de Bellocq jouit d'une grande réputation dans le pays. La vallée du Gave de Pau devient de plus en plus riche, variée, accidentée. On laisse à dr. Ramous (533 hab.), qui donnera son nom à la station de Puyôo, puis la route de Salies et de Sauveterre (R. 33), et l'on côtoie le Gave, profondément encaissé, et dominé au S. par le cône boisé de *Montgiscard*, célèbre dans les légendes du pays.

Bientôt après avoir dépassé (63 kil.) *Baigts*, v. de 1001 hab., on aperçoit, sur la rive g. du Gave, les rochers à pic de *Baure*, au pied desquels se trouve un petit ham. et un établissement de bains jadis très-fréquenté. L'eau qui jaillit en abondance de la base du rocher est d'une rare limpidité.

67 kil. **Orthez** (hôt. Bergerot, à la Belle-Hôtesse, libraire, Dattas), ch.-l. d'arr. du dép. des Basses-Pyrénées, V. de 6724 hab., située sur la pente et à la base d'une colline de la rive dr. du Gave de Pau, à la jonction des routes de Dax, de Bayonne, de Pau, d'Oloron, de Mauléon et de Mont-de-Marsan. Malgré sa position, son industrie, son commerce qui est assez considérable, elle manque d'a-

nimation ; mais on y visitera avec intérêt le pont et la tour de Moncade.

Avant d'être la capitale du Béarn, Orthez, dont l'origine est inconnue, appartint aux vicomtes d'Acqs (Dax). Ce fut Gaston VI, dit le Bon, qui, s'en étant emparé, la réunit à ses domaines, et Gaston VII, y ayant fait construire le château de Moncade, y fixa sa résidence. Pendant tout le temps que régna la dynastie de Foix, la ville d'Orthez brilla du plus vif éclat; mais elle commença à décliner dès que le château de Pau devint le séjour favori des seigneurs d'Albret. Elle ne fut plus qu'une des cinq sénéchaussées du Béarn. Malheureusement pour elle, elle recouvra pendant les guerres de religion une partie de son ancienne influence. Le protestantisme, qui y avait été introduit en 1561, y avait fait, en moins de deux années, de tels progrès que Jeanne d'Albret y fonda une université calviniste, où professa Théodore de Bèze. Quand Terride, envoyé par le roi de France pour y rétablir le culte catholique, se fut acquitté de sa mission, il se vit bientôt obligé de s'y renfermer ; mais Montgommery, le général protestant, emporta la place d'assaut le jour même de son arrivée et déshonora sa victoire par un horrible carnage. Plus de 3000 catholiques périrent égorgés; le Gave roula des flots de sang; les tombeaux des morts furent violés, et des soldats jouèrent aux quilles avec le crâne de Gaston Phœbus. La peste, qui ne tarda pas à éclater, enleva le petit nombre d'habitants échappés à cette boucherie. Repeuplée de protestants, Orthez s'opposa longtemps au rétablissement du catholicisme et à la réunion de la Navarre à la France. Enfin, Louis XIII supprima son université, et, à dater de cette époque, la résistance alla s'affaiblissant. Toutefois, les protestants sont encore plus nombreux (1500 environ) à Orthez que dans toute autre ville du Béarn.

Le 27 février 1814, le maréchal Soult, qui n'avait que 20 000 hommes sous ses ordres, fut battu sur les collines nues qui dominent Orthez au N. et au N. O., par l'armée anglo-hispano-portugaise, que commandait Wellington et qui était forte de 50 000 hommes. Les vainqueurs perdirent plus de 10 000 hommes dans cette journée, et Soult se retira avec ses blessés et ses canons sur Saint-Sever. Les écrivains anglais soutiennent que Soult avait 40 000 hommes y compris 9000 conscrits, et Wellington 37 000 seulement. Les Français, disent-ils, perdirent 4000 hommes, et les alliés 2300. Une blessure que reçut Wellington sauva, si l'on doit les en croire, l'armée française menacée d'une destruction presque complète dans sa retraite.

Le nouveau pont d'Orthez n'a qu'une arche. Le vieux *pont* construit sur les rochers qui encaissent le Gave se compose de quatre arches ogivales, fort inégales en hauteur et en largeur, et, comme presque tous les ponts du moyen âge, il forme le dos d'âne. Sa largeur est de 3 mèt. 50 cent. Au milieu s'élève une *tour* assez bien conservée qui servait à sa défense, et dont la voûte ogivale ne porte aucune trace de herse. L'étage supérieur, auquel on montait par une porte quadrilatérale ouvrant sur le pont, n'était percé que de deux meurtrières à arbalète, l'une en regard de la ville, l'autre en regard de l'ennemi. L'ouverture ménagée à l'angle S. O. du même étage s'appelle la *frinesto dous caperans* (la fenêtre des prêtres). Lors de la prise d'Orthez, les calvinistes forcèrent un certain nombre de prêtres à se précipiter par cette ouverture dans les eaux du Gave.

La *tour de Moncade*, le seul débris qui reste du château d'Orthez bâti au XIII[e] s. par Gaston VII, s'élève sur un plateau entouré de trois côtés de ravins profonds, et accessible seulement du côté de l'E. Elle a trois étages. Sa couronne de mâchicoulis a été récemment rétablie. Les bâtiments d'ha-

bitation, qu'entourait une triple enceinte de murailles détruite par Richelieu, s'étendaient sur le plateau à l'O. du donjon. De la terrasse de la tour, on jouit d'une vue très-belle sur la vallée du Gave et les Pyrénées.

Le château d'Orthez, appelé quelquefois le château noble, à cause de sa magnificence, a été, sous le règne de Gaston Phœbus, visité en 1388 par Froissart, qui nous en a laissé une curieuse description.

« Je fus envoyé querri en mon hôtel (de la Lune), car c'étoit où est, si il vit, le seigneur du monde qui le plus volontiers veoit étrangers pour ouïr nouvelles. Quand il me vit, il me fit bonne chère et me retint de son hôtel, où je fus plus de douze semaines. Avant que je vinse en sa cour, je avois été en moult de cours de rois, de ducs, de princes, de comtes et de hautes dames, mais je n'en fus oncques en nulle qui mieux me plut ni qui fut sur le fait d'armes plus réjouie que celle du comte de Foix étoit. On veoit en la salle, et ès chambres et en la cour, chevaliers et écuyers d'honneur aller et marcher, et d'armes et d'amour les oyoit-on parler....

« L'usage du comte de Foix est tel ou étoit alors, et l'avoit toujours tenu d'enfance, que il se couchoit et levoit à haute none et soupoit à mie nuit, et quand de sa chambre à mie nuit venoit pour souper en la salle, devant lui avoit douze torches allumées que douze varlets portoient, et icelles douze torches étoient tenues devant sa table qui donnoient grande clarté à la salle; laquelle salle étoit pleine de chevaliers et de écuyers, et toujours étoient à foison tables dressées pour souper qui voulait souper.... »

Ce château, témoin de fêtes si brillantes, fut aussi le théâtre de crimes épouvantables. Gaston Phœbus y jeta dans un cul de basse-fosse, après l'avoir poignardé de sa propre main, Pierre de Béarn, gouverneur de Lourdes, qui refusait de lui rendre cette place; il y assassina son propre fils, qui s'y laissait mourir de faim parce qu'il était accusé injustement d'avoir voulu empoisonner son père. Blanche de Navarre y mourut empoisonnée par son beau-frère et par sa sœur.

L'*église* d'Orthez, dominée par une hideuse flèche en forme de pyramide et badigeonnée de rouge, a été construite aux XIVe et XVe s. Le chevet à pans coupés est formé de trois parties qui correspondaient aux trois nefs primitives. Elle n'a maintenant qu'une large nef divisée en quatre travées égales par des faisceaux de colonnes saillantes. Les anciens couvents d'Orthez, aujourd'hui transformés en granges, offrent peu d'intérêt, si ce n'est au point de vue historique. L'un d'eux avait été transformé par Jeanne d'Albret en université calviniste. Il sert aujourd'hui de séchoir pour les jambons.

Orthez possède une fabrique importante d'allumettes chimiques, et sur les bords du Gave, une papeterie, une minoterie, une scierie, un moulin à huile, une batteuse, une fabrique de chocolat, mises en mouvement par le Gave, qui forme en cet endroit une chute artificielle extrêmement pittoresque. On doit bientôt y construire une filature. Ses tanneries et ses mégisseries sont les plus importantes du département. Le commerce d'exportation consiste surtout en jambons (de Bayonne) et en cuisses d'oie, etc.

D'Orthez à Mont-de-Marsan, R. 29; — à Saint-Palais et à Saint-Jean-Pied-de-Port, R. 33; — à Navarreinx et à Mauléon, R. 34; — à Oloron, R. 41.

D'Orthez à Pau, la route reste sur la rive dr. du Gave de Pau, qui tantôt s'en éloigne, tantôt s'en rapproche. On y découvre presque constamment de gracieux paysages. Quand le temps est clair, on voit très-bien le pic du Midi d'Ossau, au-dessus de la chaîne des Pyrénées.

[A 4 kil. d'Orthez se détache une route qui se dirige au N. E. et va rejoindre à Garlin celle d'Aire à Pau. Traversant d'abord les communes de *Balansun* (329 hab.) et de *Mesplède* (547 hab.), elle atteint par de roides montées le bourg de (14 kil. d'Orthez) *Arthez* (1556 hab.). ch.-l. de c., situé sur une colline escarpée, d'où l'on jouit d'une très-belle vue. D'Orthez, on descend par de roides lacets dans la vallée en partie marécageuse du Luy de Béarn. Après avoir traversé cette rivière, on laisse à g. *Casteïde-Candau*, v. de 378 hab., et l'on monte à (23 kil.) *Morlanne*, v. de 897 hab., dont la colline porte encore les restes d'un ancien château fort. Ensuite la route continue de se développer sur les hauteurs : on aperçoit à dr., dans la plaine, *Bouillon*, v. de 295 hab., où la fabrication de la poterie de terre occupe environ 200 ouvriers; puis au delà de *Garas* (658 hab.), qu'on laisse à dr., on traverse le ruisseau de la Rance. A dr., près du v. de *Lourigny* (336 hab.), s'élèvent les ruines d'un ancien château des princes de Gramont. On franchit l'arête de collines qui séparent la vallée de la Rance de celle du Luy de France, qu'on traverse pour remonter encore.

35 kil. *Arzacq*, ch.-l. de cant., b. de 1296 hab. : on y voit les débris d'un vieux château. A l'E. d'Arzacq, la route se développe à travers une région peu fertile qu'arrosent des ruisseaux coulant uniformément du S. E. au N. O. Après avoir dépassé (38 kil.) *Poursiugues* (409 hab.), on franchit le Gabas, et on rejoint, non loin de (48 kil.) Garlin, la route d'Aire à Pau (R. 31).]

En laissant à g. la route d'Arzacq, celle d'Orthez à Pau commence à monter. On passe aux v. de *Castétis* (507 hab.) et d'*Argagnon-Marcerin* (401 hab.), où l'on remarque de très-beaux châteaux, et l'on redescend à *Mont*, v. de 448 hab., situé sur la Geûle, dans une très-fertile plaine. On atteint par une nouvelle montée *Lacq*, v. de 614 hab., où se trouve un château entouré de grands arbres et vis-à-vis duquel l'on aperçoit, sur l'autre rive du Gave, Lagor (R. 41) et *Abidos* (216 hab.).

87 kil. *Artix*, v. de 710 hab. A peine l'a-t-on quitté que l'on voit la route se dérouler en ligne dr., au S. E., sur une longueur de plus de 16 kil., dans la belle et fertile vallée du Gave de Pau. Au delà de l'Aulouse, on trouve successivement la *Bastide-Cézéracq* (605 hab.), au pied de la colline qui porte la *Bastide-Montréjeau* (260 hab.), et quelques ruines où l'on a cru voir les restes de *Beneharnum* (R. 49); *Denguin* (605 hab.); *Aussevieille*, v. de 151 hab., situé sur l'Ousse, que l'on traverse; *Siros* (211 hab.); *Poey*, v. de 418 hab., situé à g., sur la rive dr. de l'Ousse, au pied d'une colline boisée. Enfin, à 7 et à 6 kil. de Pau, on laisse à g. les routes qui conduisent à Lescar (R. 49), et, après avoir aperçu à g. Lons et traversé Billière, on entre à

107 kil. Pau (R. 49).

ROUTE 26.

DE BORDEAUX A MONT-DE-MARSAN.

148 kil. — Chemin de fer. Trois convois par jour. — Trajet en 3 h. 45 min. et 5 h. 30 min. — 16 fr. 60 c.; 12 fr. 45 c.; 9 fr. 10 c.

109 kil. De Bordeaux à Morcenx (R. 3).

A peu de distance de la station de Morcenx, le chemin de fer laisse à dr. *Arjuzanx*, ch.-l. de c. de 758 hab., situé, de même que le v. de Morcenx, sur le Bez, un des affluents de l'Adour.

118 kil. *Arengosse*, v. plus considérable que son ch.-l. de c., car sa po-

pulation dépasse 1100 hab.; il possède un beau château.

125 kil. *Igos*, v. de 1605 hab.

134 kil. *Saint-Martin-d'Oney*, v. de 909 hab., au delà duquel un tunnel ou canal de 3000 mèt., dont 1500 en maçonnerie, que l'on a été obligé de construire tout exprès pour un ruisseau, a retardé longtemps l'ouverture du chemin de fer. On longe la Midouze, puis on la traverse immédiatement en aval de l'embouchure de l'Estrigon, et on s'élève par une longue rampe sur une terrasse qui domine Mont-de-Marsan du côté du S.

148 kil. **Mont-de-Marsan** (hôt. des Ambassadeurs, libraires : Amiel, Gès), le ch.-l. du dép. des Landes, V. de 5574 hab., occupe une position avantageuse au confluent du Midou et de la Douze, dont la réunion forme la Midouze. Elle est en général bien bâtie et bien arrosée. Elle renferme un certain nombre d'édifices publics, — préfecture, hôtel de ville (bibliothèque de 4000 vol.), palais de justice, maison de détention, théâtre, casernes, — qui, sans être remarquables par leur architecture, attirent cependant les regards; ses promenades sont agréables, surtout celle qu'on nomme la *Pépinière*, jardin public, situé hors de la ville, sur le bord de la Douze. Elle fait un commerce considérable avec les Landes et avec Bayonne; elle possède une source minérale ferrugineuse froide[1]; mais elle n'offre d'intéressant que son histoire.

Un temple, fondé probablement à l'époque de la domination romaine, avait été élevé sur la petite éminence qu'occupe la ville actuelle. Celle-ci, qui doit peut-être à ce temple le nom de Mont-de-Marsan (montagne de Mars), a été fondée à l'époque de Charlemagne. Une vieille charte en langue romane en fait foi. Au IXe s., les Normands qui avaient remonté la Midouze l'assiégèrent et s'en emparèrent malgré la résistance héroïque de ses défenseurs, commandés par Déodat ou Dieudonné de Lobanner, et en détruisirent jusqu'aux derniers vestiges. « En 1141, les descendants de Déodat songèrent à en relever les ruines, dit M. Pascal Duprat, qui a recueilli pour l'*Histoire des villes de France*, publiée par M. Aristide Guilbert, des documents complétement inédits. Ce n'était pas seulement pour eux un acte de piété domestique; plus d'une raison les y conviait. Les habitants de l'Armagnac, par de fréquentes incursions, dévastaient le pays. En outre, les rives du Midou, envahies par une épaisse forêt, étaient devenues le théâtre de toutes sortes de brigandages; on avait donné le nom de *maü-pas*, mauvais pas ou pas fatal, à ce foyer de crimes. Après avoir obtenu de Béranger de Canteloup la donation du territoire, Pierre de Lobanner, comte de Bigorre, prit solennellement possession du Cap de Mars, en attestant l'âme de l'empereur Karl, le bienfaiteur de sa lignée. »

Cette ville, ainsi fondée pour la seconde fois, se développa péniblement. D'abord l'abbaye de Saint-Sever et l'évêché d'Aire se disputèrent la possession de l'église, et l'abbé de Saint-Sever dut acheter 130 sous morlas (R. 50) le désistement de l'évêque d'Aire. Puis, deux siècles après, Gaston Phœbus, héritier des comtes de Bigorre, bâtit dans la ville un château fort, qu'il nomma, par ironie, *Nou li bos* (tu ne l'y veux pas), et qui n'était pas fait pour attirer un grand nombre de nouveaux habitants.

Ce fut à Mont-de-Marsan que François Ier rencontra pour la première fois Mlle d'Heilly, qui devint si célèbre et si influente sous le nom de du-

1. Cette source doit son origine à une dissolution produite par les eaux sur les dépôts de minerai de fer hydroxydé que renferme le sable quartzeux des landes. L'établissement dans lequel elle est utilisée ne reçoit des malades qu'accidentellement; il contient neuf baignoires et une buvette.

chesse d'Étampes. Ce fut aussi dans cette ville qu'il épousa, en vertu du traité de Madrid, Éléonore d'Autriche, sœur aînée de Charles-Quint et veuve d'Emmanuel de Portugal. Le mariage fut célébré, en 1527, dans l'église du couvent de Sainte-Claire, dont Marie d'Albret, la tante du roi, était alors abbesse. Ce couvent, fondé en 1270 par Gaston VIII, fut pillé et démoli pendant les guerres de religion par les protestants. Sous Louis XIII, de nouveaux troubles religieux éclatèrent; les protestants et les catholiques occupèrent tour à tour la ville et le château. En 1622, le château fut rasé par ordre du roi, et les habitants aidèrent à le démolir. On transforma en promenade l'emplacement qu'il avait occupé. Mais ce n'était qu'un demi-remède: car, si elle avait perdu sa forteresse, la ville conservait son enceinte. Pendant les troubles de la Fronde, le prince de Condé y logea un corps de troupes considérable. Enfin, en 1727, les habitants reçurent l'autorisation d'abattre une partie de leurs murailles, et sur les débris de l'enceinte on traça la promenade qui a pris le nom du gouverneur Montrevel.

Mont-de-Marsan a peu d'établissements industriels; à côté de la gare, on vient de construire une fonderie.

La Midouze, qui se forme à Mont-de-Marsan de la réunion de la Douze et du Midou, est navigable depuis ce confluent jusqu'à son embouchure dans l'Adour, au Hourquet, sur une longueur de 43 kil.

Les principales denrées ou marchandises qui descendent la Midouze sont les céréales, les légumes, les fruits, les vins, les eaux-de-vie et les bois. Le commerce remonte surtout des fourrages, des métaux, de la houille, des matériaux de construction et des minerais.

De Mont-de-Marsan à Langon, R. 27; — à Dax, R. 28; — à Orthez, R. 29; — à Pau, R. 31; — à Tarbes, R. 63.

ROUTE 27.

DE LANGON A MONT-DE-MARSAN.

84 kil. — Route de voitures desservie régulièrement par les diligences.

En quittant la vallée de la Garonne, la route se dirige en droite ligne vers le sud; bientôt on s'élève sur un plateau peu fertile où les bois de pins alternent avec les champs de céréales. A g. se détache une route de voitures qui se dirige au S. E., à travers une région boisée, vers (10 kil.) *Auros*, ch.-l. de cant. de 600 hab., situé sur le ruisseau de Loubens et dominé par les ruines pittoresques d'un ancien château.

A 6500 mèt. de Langon, on laisse à dr. le v. de *Mazères* (615 hab.), sur le territoire duquel se trouve le **château de Roquetaillade**, dont les ruines, qu'on aperçoit de la route, méritent d'être visitées. Il est classé parmi les monuments historiques. Ce château, bâti au commencement du XIVe s., par le cardinal de la Mothe, allié à la famille du pape Clément V, se compose d'un parallélogramme de 35 mèt. de côté, entouré de fossés et défendu par six tours dont quatre aux angles et deux de chaque côté de la porte d'entrée. Au milieu se dresse, à 35 mèt. de hauteur, un donjon carré de 8 mèt. de côté, crénelé comme les tours et percé sur la face occidentale de trois fenêtres de diverses époques qui éclairent les trois étages de l'intérieur. Cet ensemble offre un aspect important et n'a subi que d'insignifiantes dégradations. L'intérieur a dû être modifié aux XVIII[e] et XIX[e] s. pour devenir habitable. Mais on remarque encore dans la grande salle une belle cheminée ornée de statues, d'écussons, de marbres et de sculptures. Près du château, du côté de l'E., existe une chapelle du XIII[e] s., et du côté de l'O. on aperçoit encore les restes considérables d'un manoir antérieur seu-

lement de quelques années au château actuel.

15 kil. **Bazas** (hôt. du Cheval-Blanc), ch.-l. d'arrond. du départ. de la Gironde, V. de 4471 hab., située à l'extrémité d'un promontoire plus ou moins abrupt de trois côtés, et relié seulement du quatrième à des coteaux plus élevés. L'intérieur de la ville se compose de rues étroites et tortueuses convergeant vers une grande place à peu près carrée, très-inclinée et bordée de maisons à arcades.

Bazas existait avant la conquête romaine : c'était une ville gauloise, la capitale des *Vocates*. Crassus, lieutenant de César, l'assiégea et la prit. Pendant la période gallo-romaine, elle devint l'une des villes les plus importantes de la Novempopulanie, la première peut-être après Eauze, qui en était la métropole. Le faubourg actuel de Paillas (Pallas) et le quartier Font-des-Pan rappellent encore aujourd'hui les divinités tutélaires auxquelles les habitants avaient élevé des autels. Tous les peuples barbares la ravagèrent; elle se releva cependant de ses ruines, car Charlemagne y fonda une université et réunit sous ses murs les débris de la grande armée écrasée à Roncevaux. Détruite de nouveau par les Normands (847), elle se releva encore et devint le siége de l'évêché de Gascogne. En 1096 et 1135, le pape Urbain II et saint Bernard y prêchèrent la première et la seconde croisade. Pendant les guerres des Anglais, Bazas fut souvent prise et reprise; mais en 1442, elle fut définitivement délivrée de la domination étrangère. Dans la nuit de Noël 1561, les protestants, devenus assez nombreux dans la cité, s'insurgèrent et saccagèrent la cathédrale. On mit en croix ceux qui avaient commis cette profanation.

« A dater de ce moment, on n'entendit plus à Bazas, a dit un de ses historiens, que le tocsin ou le choc des armes. Reprise par les catholiques, puis par les protestants, évacuée par ces derniers à l'approche de Montluc, livrée en 1576 par le gouverneur Favas aux soldats du roi de Navarre, qui vengèrent leurs pères crucifiés en versant des torrents de sang, devenue l'un des boulevards des Ligueurs vers 1586, devastée par l'affreuse peste de 1606, elle ne vit luire quelques jours sereins que dans la courte période qui sépara les guerres religieuses de la Fronde. Au commencement de 1650, les Bazadais se déclarèrent pour le Parlement; mais le fils du duc d'Épernon s'étant présenté devant leurs murailles avec une petite armée, ils s'en tinrent à cette manifestation. En 1792, l'évêché de Bazas fut supprimé et réuni à l'archevêché de Bordeaux. Il n'a pas été rétabli. »

La **cathédrale** de Bazas, consacrée à saint Jean et classée parmi les monuments historiques, bâtie pendant les Xe et XIe s., agrandie ou plutôt reconstruite en 1233, a été fondée sur l'emplacement d'une ancienne église élevée au IVe et peut-être au IIIe s., et rasée au IXe siècle par les Normands. Il ne reste du XIe s. que plusieurs piliers de la nef. Le clocher est des XVe et XVIe s.; il est couronné d'une jolie galerie et surmonté d'une flèche octogonale fleuronnée ; sa hauteur totale est de 48 mèt. L'ancien pignon de la façade a été remplacé par une espèce de fronton dans le style jésuite. A l'extérieur de la façade on remarque surtout le *portail occidental*, construit au XIIIe s. et au XVIe s. Malgré bien des niches vides, on compte encore sur cette belle façade 290 statues. Aucun autre monument du Midi ne présente un tel luxe d'ornementation. Sur le tympan de la porte centrale, composé de cinq tableaux, on reconnaît la *Naissance de saint Jean*, le *Festin d'Hérode*, la *Résurrection des morts*, le *Jugement dernier*, la *Cour céleste*. Les sculptures des voussures représentent des saints, des

martyrs et des anges. Dans le *portail de la Vierge*, à dr., sont figurés des épisodes de la vie de Marie ; le tympan du *portail de saint Pierre*, à g., reproduit d'autres scènes bibliques.

L'intérieur de l'église se compose d'une grande nef et de deux latéraux prolongés autour du sanctuaire. Cinq chapelles s'ouvrent symétriquement dans le chœur.

L'*église Notre-Dame dou Mercadil*, plusieurs fois reconstruite, en grande partie démolie en 1577 par les protestants, fut rétablie vers la fin du XVIe s. Dévastée et vendue comme propriété nationale en 1793, sa nef, sans bas-côtés, a été coupée à l'intérieur par trois étages de planchers et par de nombreuses cloisons.

Les autres monuments de Bazas sont la sous-préfecture, construite sur l'emplacement de l'ancien évêché, et deux maisons ogivales du XVIe s. L'*enceinte murale* date du XVe ou du XVIe s. ; elle existe presque en entier au N., à l'E. et au S. ; elle est encore flanquée de ses tours massives ; les portes seules ont disparu, à l'exception de la *porte Gisquet*, située à l'angle N. O. de la ville. De belles allées plantées d'arbres entourent les remparts.

On remarque aux environs de Bazas un certain nombre de monticules formés de main d'homme, isolés les uns des autres et dépourvus de fossés. Une série de ces élévations semble suivre une ancienne voie aujourd'hui abandonnée, qui conduisait de Pompéjac (R. 2) au château d'Aillas (R. 2), et qui a pu avoir une destination stratégique. Ces monticules étaient-ils des points de reconnaissance, des espèces de postes ? Ils sont connus dans le pays sous le nom de *devises*, en gascon *debises*.

De Bazas à Uzeste et à Villandraut, R. 2 ; — à Casteljaloux, R. 69.

Au delà de Bazas, on parcourt une région boisée, puis on traverse le Liron, profondément encaissé, et l'on se trouve sur le plateau des Landes proprement dites.

32 kil. *Captieux*, ch.-l. de c., v. assez bien bâti, peuplé de 1478 hab. Dans les environs, on exploite des minerais de fer. — La partie des Landes qui s'étend au S. de Captieux est la plus désolée du plateau. En certains endroits le sol est coupé de terrains marécageux, et on a dû établir la route sur des madriers.

47 kil. Le *Poteau* (relais de poste), simple auberge, située à 130 mèt., sur la limite des départements de la Gironde et des Landes.

62 kil. **Roquefort,** ch.-l. de c., V. de 1745 hab., située à la base de rochers de tuf et au confluent de la Douze et de l'Estampon, est l'ancienne *Martiani Rupefortium*. Au centre de la ville, on voit les ruines d'un ancien château fort. On fabrique à Roquefort des chandelles et des bougies. La chaux exploitée dans les environs est très-estimée.

On franchit l'Estampon, puis la Douze, et l'on gravit la haute berge méridionale pour remonter sur le plateau. La route se bifurque : l'embranchement de g., long de 36 kil., se dirige au S. pour aller rejoindre à Cazères (R. 63) le chemin de fer de Mont-de-Marsan à Tarbes. Il passe à côté du beau château de la *Bataille* et traverse *Villeneuve de Marsan*, ch.-l. de cant., V. de 2059 hab., située sur un coteau qui domine au S. le cours tortueux du Midou et entourée de magnifiques promenades ; il ne reste plus que des débris de ses murailles ; la tour carrée de son ancienne église, à une seule nef, de construction hardie, se termine par une flèche moderne. Villeneuve fabrique des droguets et de grosses étoffes de laine.

74 kil. *Caloy*, relais de poste où l'on rejoint la route d'Agen à Mont-de-Marsan (R. 67). Les deux bords du chemin sont ombragés d'arbres

magnifiques qui deviennent de plus en plus beaux à mesure qu'on approche de

84 kil. Mont-de-Marsan (R. 26).

ROUTE 28.

DE MONT-DE-MARSAN A DAX.

50 kil. — Route de voitures desservie régulièrement par des diligences.

En sortant de la ville, on traverse d'abord la plaine verdoyante de l'Adour, puis on s'élève peu à peu sur le plateau dont le chemin de fer longe le rebord. On croise la voie ferrée à dr. du v. de Saint-Pierre (R. 26), puis on entre dans une interminable forêt de pins.

8 kil. *Saint-Perdon*, v. de 942 hab., où l'on s'occupe de la fabrique d'essence de térébenthine.

13 kil. *Campagne*, v. de 1068 hab.

18 kil. *Meilhan*, v. de 1118 hab., situé à l'extrémité d'un promontoire qui domine la large vallée de la Midouze.

27 kil. **Tartas**, ch.-l. de c. de l'arrond. de Saint-Sever, V. de 3084 hab., située sur le penchant d'une colline au pied de laquelle coule la Midouze, qui la divise en basse et haute ville. Elle est généralement bien bâtie, et d'agréables promenades l'entourent. Avant la conquête romaine, elle était habitée par la peuplade des *Tarusates*, qui lui donna son nom; plus tard elle devint le siége d'une vicomté. Au xve s., elle fut une des places les plus fortes de la Gascogne, et dans le siècle suivant, elle devint le principal boulevard des calvinistes. En 1642, par suite de l'échange de l'Albret contre la seigneurie de Bouillon, la vicomté de Tartas fut réunie à la couronne de France. Quelques années plus tard, la ville, qui possédait un château fort, ayant donné asile aux protestants, Louis XIII fit démolir ses fortifications ; on ne laissa debout que deux tours qui ont été abattues en 1830. En 1814, les Français, battant en retraite devant les Anglais, coupèrent le pont de pierre, qui a été reconstruit depuis. Elle est la patrie du célèbre mathématicien Bossut.

Tartas possède un petit musée, plusieurs couvents. Ses manufactures les plus importantes sont des tanneries et des fabriques d'huile de lin et de vinaigre. Les cultivateurs des environs se livrent à la culture du safran.

De Tartas à Rion, R. 3; — à Saint-Sever, R. 30.

On traverse la Midouze, puis, laissant à dr. la route de Rion (R. 3.), on franchit la vallée du Laretjon; quelques marécages se montrent sur la gauche.

31 kil. *Begaar*, v. de 958 hab., situé sur une colline qui domine à l'E. le cours du Lizon. Au delà de cette rivière, on longe le bord d'un plateau boisé.

39 kil. *Pontoux*, v. de 1610 hab., bâti sur un promontoire au-dessus de la rive dr. de l'Adour. Un pont y traverse ce fleuve pour rejoindre les deux routes de Montfort et de Mugron (R. 30).

[A 5 kil. au S. de Pontoux, sur la rive g. de l'Adour, se trouve le v. de de *Préchacq* (717 hab.). Il possède des eaux minérales sulfureuses froides, connues des Romains, comme la fontaine de Dax. A 20 min. env. du village jaillit une source d'eau thermale sur laquelle on a construit un établissement assez fréquenté et bien disposé pour la réception des malades. La température de l'eau est de 7.° centigrades; mais on la réduit dans les bains particuliers au degré nécessaire. Les eaux de Préchacq passent pour être très-efficaces contre les douleurs rhumatismales, les tremblements nerveux, la paralysie, les scro-

fules, etc. Les bains de boue, qu'on prend aussi dans l'établissement, sont encore plus efficaces.]

De Pontoux à Laluque, R. 3.

Au delà de Pontoux, on continue de longer le bord du plateau qui domine la vallée boisée de l'Adour. On laisse à g. *Thétien*, v. de 514 hab., puis, après avoir traversé un petit ruisseau, le v. de Saint-Vincent de Paul (R. 3). On croise ensuite la ligne de fer.

50 kil. Dax (R. 3).

ROUTE 29.

DE MONT-DE-MARSAN A ORTHEZ.

53 kil. — Route de poste desservie par des voitures publiques.

On croise le chemin de fer tout près de la gare pour se diriger au S. O. par une belle allée de platanes. La route, parfaitement rectiligne, traverse une plaine monotone où les champs de maïs alternent avec les bois de pins. — On laisse à dr. la route de Tartas (R. 28). Après avoir franchi l'Adour sur un beau pont de 12 travées en fer, nouvellement reconstruit, on gravit une forte côte avant d'atteindre

16 kil. **Saint-Sever** (hôtels : des Voyageurs, du Commerce; libraire, Perris), chef-lieu d'arr. du dép. des Landes, V. de 4818 hab., appelée au moyen âge *Cap de Gascogne*, agréablement située à 1 kil. environ de la rive g. de l'Adour, sur une colline escarpée.

Un des lieutenants de César avait fondé sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui Saint-Sever un camp qui, appelé d'abord *castrum Cæsaris*, prit ensuite le nom de *Palestrion*. Vers le ve s., les Vandales martyrisèrent au pied de ce château fort un des apôtres de la France méridionale, saint Sever, dont la ville actuelle porte le nom. Quand, vers la fin du xe s., les Normands envahirent l'Aquitaine, le duc de Gascogne, Guillaume Sanche, se prosterna devant le tombeau de saint Sever et fit vœu d'ériger en l'honneur de ce saint un magnifique monastère, s'il triomphait de ses ennemis. Il fut vainqueur et réalisa sa promesse (982). Le monastère fondé, des moines de l'ordre de Saint-Augustin vinrent l'habiter, et bientôt une ville, s'étant bâtie alentour, s'entoura de fortes murailles. En 1296, les Anglais parvinrent à s'en emparer, après trois mois d'un siége opiniâtre. Ils la gardèrent un siècle et demi. Charles VII la leur enleva en 1426. En 1559, Montgommery y étant entré, ses soldats s'y livrèrent aux plus affreux excès. L'année suivante les catholiques, commandés par Montluc, la reprirent aux protestants, mais il leur fallut l'emporter d'assaut. Sous la Fronde elle eut beaucoup à souffrir des violences d'un chef militaire nommé Balthasar, que le prince de Condé y avait envoyé. Depuis elle n'a plus fait parler d'elle; mais elle a vu naître le célèbre naturaliste Léon Dufour et le général Lamarque, auquel elle a élevé un monument funéraire sur la place triangulaire des Platanes, à côté de l'église (le corps du général repose à Eyres, à 4 kil. au S. E. de la ville). « Petit centre, peu de vie, telle est Saint-Sever, » a dit un de ses historiens contemporains. Quelques relations commerciales la rattachent cependant aux contrées environnantes. Elle a des tanneries et des fabriques d'huile de lin; il s'y fait en outre un commerce assez considérable de bestiaux, de vins et d'eau-de-vie.

« La *basilique*, construite par Guillaume Sanche, en commémoration de l'expulsion des Normands, présente, dit M. Cénac-Moncaut, des particularités architecturales qui en font la création la plus grandiose et la plus intéressante de la Novempopulanie. » Malheureusement le temps et les hommes ne l'ont pas épargnée. Elle a beaucoup souffert surtout lors

de la prise de la ville par Montgommery : « Ils n'en laissèrent debout, selon un procès-verbal évidemment exagéré, que la voûte ; » aussi offre-t-elle des parties de diverses époques, à partir du XIIIe s. « A côté des trois absides du N., qui ont conservé leur grand appareil, quelques débris de leurs corniches et de leurs modillons, celles du S., complétement détruites, n'offrent qu'une construction grossière et récente. Une haute tour carrée, bâtie sur le croisillon septentrional, comme un donjon destiné à défendre ce sanctuaire, porte de nombreuses traces de l'incendie qui rongea la porte romane du transsept. Le gable du couchant, enfin, qui ne put arracher aux flammes que le grand arc roman de son porche, reçut une immense fenêtre ogivale au XVe s. et une porte gréco-romaine au XVIIe : on vient de le réparer. » A l'intérieur, M. Cénac-Moncaut signale un certain nombre de colonnes romanes cylindriques, ici renflées à la romaine, là couronnées d'énormes chapiteaux dans le goût du Xe s., les galeries basses et hautes des croisillons, et certaines dispositions excessivement rares. Les orgues dataient du XVe s. ; brisées par les protestants, elles ont été rétablies au siècle dernier.

Les bâtiments de l'abbaye renferment aujourd'hui plusieurs bureaux de l'administration municipale. On remarque aussi à Saint-Sever une galerie de tableaux, un salon d'ornithologie et les collections précieuses de M. Léon Dufour.

Des anciennes fortications de Saint-Sever, il ne reste plus que des fossés et quelques pans de remparts couronnés de créneaux.

Des hauteurs de *Morlane* et de *Mirande*, près de la ville, on découvre de beaux points de vue.

De Saint-Sever à Dax, R. 30.

Au sortir de Saint-Sever, la route d'Orthez franchit le Gabas, puis, se dirigeant au S., à travers une région très-accidentée où les descentes alternent avec les montées, passe à *Dume* (239 hab.), v. situé sur une colline, et non loin duquel on voit, à g. de la route, un menhir druidique.

28 kil. **Hagetmau,** chef-l. de canton de l'arr. de Saint-Sever, V. de 3029 hab.,* bien bâtie et située dans une position agréable sur le Louts, au milieu d'une contrée riche en gibier à plume. Elle possède plusieurs tanneries.

Hagetmau a eu le malheur d'être fortifiée ; aussi fut-elle prise, pillée, incendiée pendant les guerres de religion. Henri III, roi de Navarre, mourut dans son beau château, aujourd'hui détruit, qui fut, en 1574, le théâtre d'un drame terrible. Après le massacre de la Saint-Barthélemy, le comte de Gramont, ayant reçu la mission d'aller rétablir le culte catholique dans le Béarn, se rendit à son château de Hagetmau, où il réunit plus de deux cent cinquante gentilshommes. A cette nouvelle, le baron d'Arros, ancien lieutenant général de la reine Jeanne dans le Béarn, alors octogénaire et aveugle, fit venir son fils, et, lui remettant une épée nue, raconte d'Aubigné, il lui parla en ces termes :

« Qui vous a donné la vie?

— C'est à vous, mon père, que je la dois après Dieu, lui répond le jeune homme.

— Or, votre Dieu, s'écria le vieillard, vous redemande cette vie.... Allez, mon fils, et, pour accomplir l'entreprise à laquelle je vous invite, n'ouvrez point les yeux sur le nombre de ceux qui vous accompagneront, mais sur leurs vertus et sur leur courage ; ne fixez point vos ennemis pour les compter, mais seulement pour les frapper de mon épée que Dieu bénira dans vos mains. »

Le jeune homme obéit. Bien qu'il n'eût que trente-sept compagnons, il n'hésita pas à attaquer les deux cent

cinquante gentilshommes réunis au château de Hagetmau; il les surprit, et massacra tous ceux qui ne prirent pas la fuite. Déjà il levait son épée teinte de sang sur la tête du comte de Gramont, lorsqu'une femme, jeune et belle, s'élança tout à coup hors du château, lui demanda la vie de son prisonnier. C'était cette Corisande d'Andouins, la belle-fille du comte, qui devint plus tard maîtresse de Henri IV. Le jeune d'Arros céda aux larmes de la comtesse, et, à son retour, son père le blâma d'avoir épargné « le corbeau qui lui crèverait les yeux. »

Le Louts franchi au sortir de Hagetmau, on monte à

34 kil. *Momuy*, v. de 804 hab., d'où l'on découvre un vaste panorama; puis on descend, en inclinant au S. O., dans la vallée du Luy de France, que l'on traverse. Après avoir ensuite laissé à g. *Castaignos* (508 hab.) et *Beyrie* (211 hab.), où se trouve la ferme école du dép. des Landes, à g., on sort du départ. des Landes pour entrer dans celui des Basses-Pyrénées.

39 kil. *Sault-de-Navailles*, v. de 1303 hab., situé sur le Luy de Béarn et dominé par les ruines pittoresques d'un vieux château.

En suivant les bords du Luy de Béarn, on arrive à (10 kil.) *Amou*, ch.-l. de cant., v. de 1824 hab., dominé par un château et possédant quelques curiosités celtiques. 5 kil. au N. O., le Luy passe dans un petit défilé au-dessus duquel s'élèvent à g. le v. de *Castelsarrazin* (810 hab.), dont le nom rappelle les anciens habitants, et à dr. le château de *Gaujacq* (1015 hab.); à 3 kil. plus loin, sur la rive dr. du Luy, se trouve *Bastennes*, v. de 511 hab., près duquel on exploite d'importantes mines d'asphalte, utilisées pour les trottoirs de Paris. Son territoire produit d'excellents vins.

46 kil. *Sallespisse*, v. de 772 hab. De la route on peut apercevoir à g., sur la colline, les restes d'un camp attribué aux Romains.

53 kil. Orthez (R. 25).

ROUTE 30.

DE SAINT-SEVER A DAX.

A. Par Tartas.

46 kil. — Route de poste.

On suit la route de Mont-de-Marsan jusqu'au delà du pont de l'Adour, puis on tourne à g. pour longer à une assez grande distance la rive dr. du fleuve.

8 kil. *Cauna*, v. de 796 hab. (château).

13 kil. *Souprosse* (*Super Ossa*), v. de 1983 hab., situé sur un ruisseau qui va se perdre dans un marais de la vallée de l'Adour. Dans les environs on voit un ancien camp romain.

23 kil. Tartas (R. 28).

23 kil. De Tartas à Dax (R. 28).

B. Par Mugron.

46 kil. — Route de voitures desservie par des diligences.

De Saint-Sever on descend par une pente rapide dans un étroit ravin qui débouche dans la vallée du Gabas. Cette rivière franchie, on monte à

8 kil. *Montaut*, v. de 1228 hab., situé sur une colline escarpée qui domine le cours du Gabas et d'où l'on jouit aussi d'une fort belle vue sur les Pyrénées. L'*église* est très-ancienne et date probablement du IXe siècle. De belles allées d'arbres entourent le village. — A l'E. se trouvent les vestiges d'un camp romain qui pouvait contenir 1500 hommes. — Au delà de Montaut, la route continue de serpenter sur la crête des collines. On voit à dr. le confluent du Gabas et de l'Adour.

17 kil. **Mugron**, chef-lieu de cant., V. de 2150 hab., située sur le pen-

chant d'un coteau, non loin de la rive g. de l'Adour. C'est là que résidait l'économiste Frédéric Bastiat. Elle possède des ateliers où l'on fabrique d'excellentes charrues. On y fait un grand commerce de vins, d'eaux-de-vie et de matières résineuses.

[A 4 kil. à l'O. de Mugron, sur la route de Pontoux (R. 28), se trouve le village de *Laurède* (698 hab.), près duquel jaillit une source d'eau minérale sulfureuse, très-fréquentée par les habitants des communes voisines.]

On descend de la colline de Mugron dans la vallée de Louts, qu'on franchit après avoir laissé à g. le village du *Lourquen* (540 hab.).

24 kil. *Nousse*, v. de 373 hab.

26 kil. *Montfort-en-Chalosse*, chef-lieu de canton, V. de 1633 hab., encore entourée de ses vieilles murailles et dominée par une église qui servait autrefois de forteresse. Elle est située sur une colline au pied de laquelle plusieurs ruisseaux prennent leur source.

[Le v. de *Gamarde* (1258 hab.), à 5 kil. au N. O. de Montfort, sur la route de Pontoux (R. 28), possède une source thermale sulfureuse qui jaillit à 3 kil. de toute habitation. L'eau de cette source, appelée *fontaine de Boucurron*, offre une température constante de 14° centigrades et renferme du muriate de magnésie, du muriate de soude et divers sels de chaux. Une autre source jaillit dans le lit même du Louts, au milieu duquel on a construit un bassin où l'eau minérale sourd en trois ou quatre endroits différents. A l'E. de Gamarde, on remarque les débris d'un ancien camp.]

En sortant de Montfort, on se dirige à l'O. par de nombreux zigzags tracés sur le flanc des collines.

34 kil. *Hinx*, v. de 968 hab. (restes d'un château féodal), au delà duquel on se rapproche de l'Adour.

40 kil. *Candresse*, v. de 462 hab.

46 kil. Dax (R. 3).

ROUTE 31.

DE MONT-DE-MARSAN A PAU.

83 kil. — Chemin de fer et route de poste. Voitures de correspondance entre Aire et Pau. Prix des voitures : 7 fr. 50 c., 6 fr., 5 fr. Elles n'appartiennent pas à la compagnie du chemin de fer.

33 kil. De Mont-de-Marsan à Aire (R. 63).

Après avoir gravi la côte du Mas-d'Aire, la route, bordée de châtaigniers, se dirige au S. sur un plateau ayant à l'O. la vallée de la Grave, à l'E. celle du Lées. On laisse à g. le bois de Cazamont. Au delà des hameaux de *Larqueral* et de Pourin, on passe du dép. des Landes dans celui du Gers, puis on rentre dans les Landes, et, à peu de distance du v. de *Sarron* (569 hab.), on pénètre dans les Basses-Pyrénées.

50 kil. *Garlin*, ch.-l. de c. de 1340 hab. La route le laisse à g. Le pays devient de plus en plus accidenté; la route monte et descend sans cesse. Au sommet des côtes que l'on gravit, on découvre au S., au delà d'une contrée riante et fertile, toute la chaîne des Pyrénées, qui se développe de l'E. à l'O. Le pic du Midi d'Ossau attire surtout les regards par sa hauteur et sa forme particulière. A l'O. du pic du Midi d'Ossau, on distingue le pic d'Anie; à l'E. se montre le Vignemale, couvert de neiges, et le pic du Midi de Bigorre.

De Garlin à Orthez, R. 25.

Avant de traverser le Gabas, on laisse à g. sur la colline le v. de *Claracq* (417 hab.), d'où une route, longue de 5 kil. environ, conduit directement à l'E. vers **Taron**, v. de 610 hab., situé sur une autre colline, au delà du vallon de la Palu. L'église de Taron n'a conservé de ses anciennes constructions romanes qu'une sacristie surmontée d'un clocher quadrangulaire de 35 mèt. de

hauteur, roman dans sa partie inférieure, ogival au sommet. L'église proprement dite, construite au XVIe s., est d'un style assez régulier, et ses chapelles latérales offrent de riches sculptures. L'intersection de la nef et du transsept est couronnée par une coupole pittoresque, flanquée de quatre tourelles. L'église de Taron s'élève au milieu de l'enceinte du château de Pidorrieuse. On y voit encore un fragment de mosaïque romaine, représentant une feuille de vigne, des palmes, etc.

Au delà du Gabas, on laisse à dr. *Garlède*, v. de 358 hab., à g. la *Lonquette*, v. de 320 hab., près duquel on a découvert des vestiges de mosaïques et les restes d'une voie romaine qui se dirigeait vers Taron, puis on recommence à monter pour redescendre encore.

62 kil. *Auriac*. v. de 293 hab. — A 4 kil. en droite ligne vers l'E., sur une colline qui domine le cours du Gabas, se trouve le v. de *Sévignac* (969 hab.), qui possède une église assez curieuse où l'on remarque un portail de la Renaissance et les boiseries sculptées du chœur. Près du v. de *Barinque* (592 hab.), situé dans la vallée du Luy de France, à 6 kil. au S. E. d'Auriac, jaillit une fontaine minérale peu utilisée.

On franchit le Luy de France, et on laisse à dr. *Astis*, v. de 227 hab., pour gravir par de longs lacets l'arête de collines, qui sépare le Luy de France du Luy de Béarn.

68 kil. On aperçoit à g. *Navailles*, v. de 844 hab., dominé par le haut donjon et les vastes constructions d'un château appartenant à la famille de Gontaut-Biron. L'*église* romane de Navailles, construite dans le style du XIe au XIIe s., a été agrandie et modifiée par des constructions postérieures; il ne reste de l'édifice primitif que le portail, l'abside et quelques murs.

Ensuite on laisse à dr. *Sauvagnon* (787 hab.), qui possède une fabrique de tuyaux de drainage, puis à g. *Serres-Castets* (682 hab.), où se trouve un ancien camp, avant de franchir le Luy de Béarn et d'atteindre une triple plaine de landes appelée le *Pont-Long*. Elle est traversée par de nombreux cours d'eau coulant tous du S. E. au N. O., et indiquant probablement la direction du terrible flot d'inondation produit dans les âges géologiques par la rupture des lacs situés au pied des Pyrénées. Au Xe s., le Pont-Long, dont le nom vient, dit-on, de *Pontus Longus* (mer longue), s'étendait dans toute la longueur du Béarn, depuis les confins du Bigorre jusqu'à Dax. Aujourd'hui il couvre encore plus de 4000 hectares, appartenant en grande partie aux habitants de la vallée d'Ossau (R. 53). Dans ces derniers temps, on a fait de grands efforts pour mettre en culture les solitudes du Pont-Long, et les paysans doutent peu du succès, car ils offrent déjà 1000 fr. d'un hectare de landes.

On aperçoit Lescar à dr., puis on dépasse l'hippodrome avant d'atteindre

83 kil. Pau (R. 49).

ROUTE 32.

DE BAYONNE A OLORON.

95 kil. — Route de voitures. Diligences tous les jours pendant la belle saison, place du Gouvernement, nº 9. On peut aller aussi directement de Bayonne aux Eaux-Bonnes et aux Eaux-Chaudes.

Après avoir dépassé Saint-Pierre d'Irube et laissé à dr. la route de Saint-Jean-Pied-de-Port (R. 18), on prend la direction de l'E. à travers une contrée accidentée, aux collines couvertes de landes ou de bois, dont les plus hauts sommets ne dépassent pas 130 mèt. Au delà du château d'Aguerria et de (8 kil.) *Mou-*

guerre, v. de 1306 hab., qu'elle laisse à g., la route s'élève jusqu'à 82 mèt., puis descend, en décrivant une forte courbe au S., dans la vallée de l'Ourhandia, qu'elle traverse.

Bientôt on aperçoit à g., dans a vallée de l'Ardanabia, des bâtiments assez vastes, construits en grande partie de planches goudronnées, et au milieu desquels jaillissent quelques sources: ce sont les **salines de Briscous**; plusieurs autres sources, celles de Laxalde, Satharitz ,etc., se trouvent à une certaine distance, au N. E., dans la vallée.

« Le bassin salifère de Briscous, dit M. Germond de Lavigne, est formé par un banc de sel gemme d'une grande puissance, traversé par des sources abondantes. Avant la découverte encore récente de cette importante richesse (1833), ces sources s'élevaient doucement jusqu'au niveau du sol et formaient des marécages dans toute l'étendue de la vallée. On raconte que l'empressement des bestiaux à courir à ces marécages conduisit à la connaissance de leur nature particulière et à une exploitation qui n'en est encore qu'au début. Des trous de sonde ont été conduits jusqu'à une profondeur de 30 à 50 mèt., des tubes soutiennent le sol, et les pompes amènent à la surface une eau salée abondante, qui présente une force de saturation de 23 à 25 degrés. » En 1857, les pompes, mises en mouvement par des manéges à traction de chevaux, puisaient chaque jour de 140 à 150 mèt. cubes d'eau salée. La production annuelle était d'environ 7000 tonnes; une quarantaine d'ouvriers travaillaient à la fabrication.

Près du v. d'*Urcuit* (1011 hab.), situé également dans la vallée de l'Ardanabia, à peu de distance de sa jonction avec la vallée de l'Adour, il jaillit aussi une fontaine d'eau salée, non exploitée depuis 1857.

Au delà des salines, on franchit l'Ardanabia, puis on remonte la rive g. d'un affluent de ce ruisseau jusqu'à

14 kil. *Briscous*, v. de 1658 hab. On descend le long de la rive g. de l'Argachoury, on traverse le Médialcou, puis la Joyeuse (le Laran), et on laisse à dr. la route de (4 kil.) la *Bastide-Clairence*, ch.-l. de c., b. de 1578 hab. , situé sur la rive dr. de la Joyeuse; elle a été fondée, dit-on, en 1314, par des paysans du Bigorre, forcés de s'expatrier après une lutte malheureuse contre leurs seigneurs. On y voit une jolie église avec un beau portail roman. Les fabriques de bérets, de bas et de tricots du bourg et des environs occupent près de 1000 ouvriers.

Quand on a dépassé la route de la Bastide, on recommence à monter, on passe à *Burgain*, puis, au delà d'un ravin, à (25 kil.) *Bardos*, v. de 2518 hab., qui possède divers monuments : une église avec un portail dans le style du XIII[e] s.; le château de Salha, flanqué de deux tours; l'ancien château de Gramont, situé sur le sommet de la colline. Dans les environs, on voit plusieurs camps attribués aux Romains ou aux Maures. — De Bardos, on descend à

33 kil. **Bidache**, ch.-l. de c. de 2706 hab. (arrond. de Bayonne), agréablement situé sur les rives g. du Lihurry et de la Bidouze. On y remarque les belles ruines de l'ancien château féodal des Gramont. Ce château, construit sur un promontoire élevé, accessible seulement par la langue de terre qui le réunit au reste du plateau, fut détruit en 1522 par le prince d'Orange, rebâti au XVII[e] s. et incendié en 1793. « Il n'offre plus aujourd'hui, dit M. Cénac-Moncaut, qu'un squelette de murs noircis et lézardés, et hérissés de cheminées et de mansardes aériennes. » On voit aussi à Bidache une église du XVI[e] s., qui renferme les tombeaux des ducs de Gramont.

Bidache était autrefois une ville de guerre. Elle soutint en 1623 un siége de 20 jours contre une armée espagnole, forte de 24000 hommes, et, après avoir été emportée d'assaut, fut mise au pillage. C'est aujourd'hui une ville industrielle occupant de 300 à 400 ouvriers à la fabrication des gants, des clous, de la poterie, et à l'exploitation des carrières.

—

[De Bidache à Saint-Palais (23 kil.), la route parcourt une région de landes appelées *bois de Mixe*, et passe aux v. d'*Arraute* (721 hab.), dont l'église renferme de curieuses sculptures; *Masparraute* (565 hab.), et Garris (R. 17).]

—

On traverse le Lihurry, puis la Bidouze, en allant de Bidache à (36 kil.) **Came**, v. de 1571 hab., situé sur la rive dr. de la Bidouze, et dont le château, aujourd'hui ruiné, rendez-vous de chasse au XVIe s., a appartenu à la puissante famille de Gramont. Il ne reste plus des anciennes constructions qu'un rectangle flanqué de deux tours. En 1813, l'armée française en fit une redoute que l'ennemi n'essaya pas de forcer. Dans les environs, on voit un autre château appelé de la Ferrerie, à cause d'une usine à fer qui a depuis longtemps cessé d'exister. Un grand nombre d'ouvriers s'y occupent de l'exploitation des carrières de plâtre et de pierres de taille. Came fait un assez grand commerce par eau avec le pays basque d'un côté, et de l'autre avec Bayonne, Dax et Peyrehorade. On évalue le commerce de la Bidouze à plus de 40000 tonnes à la descente et à 16000 tonnes à la remonte (1858). Au delà de Came, on passe du bassin de la Bidouze dans celui du Gave d'Oloron.

45 kil. *La Bastide-Villefranche*, v. de 774 hab. Avant la Révolution, il s'appelait la *Bastide de Béarn*. Son donjon, construit au XIVe ou au XVe s., forme un carré équilatéral de plus de 10 mèt. de côté, haut de 4 étages, dont les deux supérieurs sont percés de fenêtres ogivales. On pénétrait probablement dans l'intérieur à l'aide d'une échelle mobile, placée sur le parapet du rempart, qui devait aboutir au-dessous des fenêtres ogivales du troisième étage.

Dans les environs, on remarque quatre petits lacs.

—

[Une route de voitures, partant de la Bastide, va rejoindre à Caresse la route de Peyrehorade à Salies. Elle traverse le Gave, près d'*Auterive*, v. de 311 hab., où l'on voit un ancien château et des vestiges de fortifications détruites.

Une autre route, qui remonte au S. sur les hauteurs des landes de Lauhire, redescend ensuite dans la vallée de la Bidouze, dont elle remonte la rive dr. Après avoir dépassé les v. de *Camou-Mixe* (322 hab.), où se trouve également un ancien château, et de *Aïcirits* (240 hab.), elle franchit la Bidouze pour entrer à Saint-Palais (R. 33).]

—

47 kil. *Escos*, v. de 481 hab., où s'élève une ancienne église, fortifiée par ordre de Catherine de Navarre pour repousser les attaques des catholiques. Sur l'autre rive du Gave, on aperçoit *Castagnède*, v. de 420 hab., dominé par un coteau qui porte un ancien camp retranché. Un peu plus au S. se montre le v. d'**Oraas** (553 hab.), appelé peut-être à une grande prospérité à cause de ses gisements considérables de sel gemme. On y a creusé deux puits qui ont atteint le banc de sel à une profondeur de 62 mèt., et se sont enfoncés à 60 mèt. plus bas sans rencontrer la limite inférieure des couches. La quantité de sel évaporée chaque année dans des chaudières chauffées au

bois s'élève à 1600 tonnes environ; l'usine occupe 25 ouvriers en moyenne.

51 kil. *Abitain*, v. de 280 hab. Près du ham. de *Saint-Martin*, le Saison se jette dans le Gave d'Oloron. On traverse cette rivière au delà d'*Autevieille* (383 hab.), et l'on croise près de Guinarthe (59 kil.) la route d'Orthez à Saint-Jean-Pied-de-Port (R. 33).

On continue de remonter (rive g.) la vallée du Gave d'Oloron, peuplée de nombreux villages: *Barraute* (359 hab.), *Montfort* (403 hab.), *Araujuzon* (518 hab.), *Araux* (290 hab.), *Viellenave* (288 hab.), *Castetnau* (667 hab.), *Susmiou* (189 hab.), sur la rive g.; *Andrein* (325 hab.), *Laas* (559 hab.), *Narp* (273 hab.), *Audaux* (415 hab.), *Bugnen* (574 hab.), sur la rive dr. Avant d'arriver à Sus, on laisse à g. deux routes conduisant à (1 kil.) **Navarreinx**, ch.-l. de c., V. de 1636 hab., située sur la rive dr. du Gave d'Oloron, entre l'Arroder au N. et le Laüs au S. C'est une place de guerre de 4e classe, percée de rues larges et droites, et défendue par quatre bastions. Henri d'Albret fortifia cette ville quand il eut été dépouillé de son royaume de Navarre. Il fit raser ses anciennes murailles, détruisit le bourg et le monastère de la rive g. du Gave, et ne conserva que la tour Herrère, tour carrée du XVe s. qui s'élève encore au milieu d'un champ. Terride l'assiégea vainement en 1569. Défendue par le gouverneur Basillon et le baron d'Arros, lieutenant de la reine de Navarre, elle résista à toutes ses attaques, et donna au comte de Montgommery le temps d'accourir au secours du Béarn menacé. A l'approche de ce terrible adversaire, Terride se replia sur Orthez (*V.* p. 123). Toutefois elle ne tira pas un seul coup de canon contre Louis XIII le jour où il vint en personne détruire l'indépendance béarnaise (1620). Des fortifications à la Vauban ont remplacé l'enceinte de Henri d'Albret. Du règne du père de Jeanne, il ne reste que le pont du Gave, pont de 5 arches, étroit et élevé, dont l'arche du milieu a une ouverture double de celle des quatre autres.

De Navarreinx à Mauléon, R. 34; — à Orthez, R. 34; — à Pau, R. 42.

75 kil. *Sus*, v. de 484 hab., qui possède une fabrique de tuyaux de drainage. La route continue de remonter la rive g. du Gave d'Oloron, qui tantôt s'en éloigne, tantôt s'en rapproche.

78 kil. *Gurs*, v. de 683 hab., situé en face de *Dognen* (469 hab.). On traverse les v. de *Geus* (285 hab.), *Saint-Goin* (323 hab.), et on aperçoit à dr. *Geronce*, v. de 802 hab., où se trouve une petite filature occupant une trentaine d'ouvriers.

Au delà d'*Orin* (321 hab.), on franchit le Vert, qui descend de la vallée de Barétous, et on laisse à dr. *Montmour* (688 hab.), dont le nom rappelle l'ancienne domination des Sarrasins, et qui possède une tour attribuée à ces conquérants. La marbrerie de Montmour est assez importante. — On côtoie le Gave d'Oloron, mais on s'en éloigne en deçà de

94 kil. **Sainte-Marie** (hôt. de la Clef-d'Or), ch.-l. de canton, séparé de son chef-lieu d'arrondissement (Oloron) par le Gave d'Aspe : c'est là que viennent aboutir les trois routes de Bayonne, de Mauléon et de la vallée d'Aspe. Son *église*, autrefois cathédrale, mérite la visite de tous les archéologues. Elle offre un mélange un peu disparate de constructions des XIe, XIIe, XIIIe, XIVe et XVe s., car, depuis sa fondation (1080), elle a été souvent mutilée par les divers peuples ou partis qui se sont disputé la possession du Béarn. On remarque à l'extérieur, outre le porche formé de trois grandes arcades ogivales et de colonnes moitié engagées, dont

les chapiteaux sont décorés de figures de singes accroupis et de quadrupèdes mutilés (XIIe et XIIIe s.), le portail roman qui s'ouvre dans l'intérieur de ce porche, et qui se compose de trois arcades en plein cintre (XIIe s.). Les sculptures du tympan de l'arcade principale représentent en bas-relief Jésus-Christ sur la croix; celles de l'archivolte supérieure, les 24 vieillards de l'Apocalypse couronnés, jouant de divers instruments et présidés par l'Agneau accroupi dans une auréole que supportent deux anges; celle de l'archivolte inférieure, une tête d'animal monstrueux et les travaux des Saisons. La porte est divisée par une colonne de marbre que surmonte une jolie corbeille de palmes, et qui appuie sa base, à deux tores, sur un groupe de quatre cariatides, représentant des captifs enchaînés dos à dos. Enfin, au-dessus de ce curieux portail, on voit encore des statues d'hommes d'armes et des fragments d'un haut relief très-fruste (peut-être la Résurrection), postérieur, selon toute apparence, aux autres sculptures. L'intérieur de Sainte-Marie se compose de cinq nefs de 45 mèt. de longueur sur 32 de largeur. Les premiers bas-côtés franchissent le transsept et font le tour du sanctuaire; le chœur est du XIVe s., les chapelles du N. sont du XVe.

La rue principale de Sainte-Marie descend au Gave d'Aspe, que l'on traverse pour entrer à Oloron. Du pont, on découvre des vues pittoresques sur le Gave, profondément encaissé et dominé par des terrasses et des jardins.

95 kil. **Oloron** (hôtel Condesse, place Marcadet : le bureau des messageries se trouve dans l'hôtel même; voitures particulières; hôtel des Voyageurs, tenu par Loustalot; cafés Condesse, Loustalot, des Pyrénées; libraires : Lapeyrette, Loustau-Chartez), ch.-l. d'arrond. du départ. des Basses-Pyrénées, siége de tribunaux de 1re instance et de commerce, ancien évêché, V. contenant, avec Sainte-Marie, une population de 5794 hab., agréablement et pittoresquement située sur les pentes et le sommet d'une colline escarpée, au pied de laquelle le Gave d'Aspe et le Gave d'Ossau se réunissent pour former le Gave d'Oloron. Un quartier s'est aussi construit, le long des routes de Pau et d'Orthez, sur la rive dr. du Gave d'Ossau et du Gave d'Oloron. C'est une ville industrielle et commerçante. Elle possède des fabriques de draps, de ceintures et de bérets de laine, des filatures de laine, des tanneries, des fabriques de coutellerie, une papeterie mécanique, des minoteries, occupant plus de 500 ouvriers, etc. Elle vend et achète des laines, des peaux de mouton, des jambons (de Bayonne), des chevaux, des bestiaux, etc. Enfin elle sert d'entrepôt pour les bois de mâture exploités dans les Pyrénées. Ses marchés (mardi et vendredi) sont très-fréquentés; ses foires (1er mai et 9 sept.) durent trois jours. Une chambre consultative des manufactures, arts et métiers y a été établie, et l'Espagne y entretient un vice-consulat.

Oloron s'appelait *Iluro* quand elle était une ville de la Novempopulanie, située sur la voie romaine qui reliait *Beneharnum* à Saragosse. Deux de ses évêques assistèrent, en 506 et en 593, aux conciles d'Agde et de Mâcon. C'est tout ce qu'on sait de son histoire avant sa destruction par les Sarrasins et les Normands au VIIIe s. Son évêché fut alors incorporé dans l'évêché général de Gascogne. Centulle IV, vicomte du Béarn, releva ses ruines vers l'an 1080 et la réunit, par un pont jeté sur le Gave, au bourg de Sainte-Marie, qui n'avait pas été complétement détruit et qui, lors de la division de l'évêché de Gascogne, était devenu le siége d'une église épiscopale. Pour attirer des habitants dans la ville naissante, il accorda à tous ceux qui viendraient s'y établir

la charte d'affranchissement la plus libérale peut-être du moyen âge. Sept hommes de Canfranc (Aragon) furent les premiers qui répondirent à cet appel. Dès lors Oloron et Sainte-Marie prirent des développements rapides. Heureusement pour elles, elles n'ont pas d'histoire. Lors de la Réformation, l'évêque d'Oloron, nommé Roussel, y prêcha lui-même et y fit adopter les nouvelles doctrines; puis, emporté par son zèle, il alla se faire tuer à Mauléon (*V.* page 144) par Arnaud Maytie. L'évêché resta vacant jusqu'à ce que l'armée catholique, sous les ordres de Terride, eut occupé le Béarn; alors Montgommery reprit Oloron et en expulsa l'évêque Claude Régine, qui, retiré d'abord à Vendôme, où il se disait l'évêque non d'Oloron, mais *dolorum* (de douleur), vint plus tard s'établir à Mauléon. Trois membres de la famille d'Arnaud Maytie, le meurtrier de Roussel, occupèrent, au XVIe s., le siége épiscopal d'Oloron, maintenu par la Révolution et supprimé depuis.

Au XVIIe s., Oloron faisait un commerce considérable avec l'Aragon. Ses plus riches négociants avaient des comptoirs à Saragosse. Mais, en 1694, les Espagnols pillèrent ces comptoirs, et chassèrent les correspondants des Oloronais, dont ils étaient jaloux. Ce fut une grande perte pour Oloron, qui vit sa population diminuer rapidement, mais qui a réparé depuis les suites de ce désastre.

Outre sa position, les débris de ses anciens remparts, ses jolies promenades d'où l'on découvre de beaux points de vue sur les vallées des Gaves d'Ossau, d'Aspe, d'Oloron et sur la chaîne des Pyrénées, Oloron n'a rien à montrer aux étrangers que son *église de Sainte-Croix*, qui domine la ville, et sa colline escarpée. Elle fut bâtie vers 1080 par le vicomte Centulle IV et l'évêque Amatus, dont le nom est gravé sur un des chapiteaux du transept. L'extérieur a beaucoup souffert. La porte a perdu toutes ses sculptures; les chapelles absidales surtout sont en ruine. La grosse tour carrée, redoublée de contre-forts qui s'élèvent jusqu'au dernier étage, date du XIIIe s. L'intérieur se compose d'une nef, de deux bas côtés, de transepts et de trois absides: nous y signalerons seulement les sculptures des chapiteaux; de hideux autels dorés font un contraste choquant avec le style général de l'édifice.

D'Oloron à Saint-Palais, R. 35; — à Orthez, R. 41; — à Saint-Christau, R. 43; — à Jaca, R. 46; — à Pau, R. 52; — aux Eaux-Bonnes et aux Eaux-Chaudes, R. 54.

ROUTE 33.

D'ORTHEZ A SAINT-JEAN-PIED-DE-PORT.

69 kil. — Route de poste.

On suit d'abord la route de Bayonne (R. 25); mais, à 7 kil. d'Orthez, au delà de Baigts, on la quitte pour prendre celle qui traverse le Gave de Pau, encaissé entre des rochers à pic, et profond en cet endroit de plus de 10 mèt. On laisse à dr. *Bérenx* (741 hab.), puis, se dirigeant au S. O., on contourne le Montgiscard (R. 25) pour franchir un petit col et descendre dans la vallée du ruisseau le Saleys, à

15 kil. **Salies**, ch.-l. de c. de l'arrond. d'Orthez, V. de 5298 hab., renommée dans tout le Béarn par la saleté de ses rues. Elle doit toute son importance et son nom à une fontaine d'eau salée, dont l'exploitation occupe une trentaine d'ouvriers, et dont les produits (3000 tonnes par an) servent à conserver d'excellents jambons de Bayonne. Un *établissement de bains* d'eau salée, assez fréquenté par les habitants du pays, a été récemment annexé à la raffinerie de sel.

Salies est une des villes de France qui ont le plus perdu par l'émigration vers le nouveau monde. En 10 ans,

sa population a diminué de 2000 personnes. On attribue cette dépopulation à la prise de possession des salines par l'État. Autrefois, la fontaine était la propriété indivise de tous les citoyens de Salies, mariés et âgés de plus de 15 ans : aussi tous les garçons se mariaient-ils à cet âge.

De Salies à Peyrehorade, par Sorde, R. 25.

La route de Saint-Jean-Pied-de-Port franchit le Saleys, laisse à g. un chemin qui va aboutir à Navarrenx, puis, après avoir traversé le ruisseau appelé Beigman, gravit le faîte qui sépare le vallon du Saleys de la vallée du Gave d'Oloron, et franchit deux ruisseaux, le Heuré et l'Arriutèque, en descendant à

25 kil. **Sauveterre,** ch.-l. de c. de l'arrond. d'Orthez, V. de 1544 hab., agréablement située sur la rive dr. du Gave d'Oloron, à 2 kil. au-dessus de la jonction de ce Gave et du Saison.

Quand Philippe le Hardi se dirigea, en 1276, sur le Béarn, résolu de pénétrer en Castille par la Navarre, pour forcer les cortès à révoquer le décret qu'elles avaient rendu en faveur de Sanche, fils d'Alphonse le Sage, il s'avança jusqu'à Sauveterre avec une imprévoyance étrange, même pour ces temps où l'art de pourvoir aux besoins des armées était pourtant presque inconnu ; ses mesures avaient été si mal prises, qu'il se trouva sans vivres et sans munitions. Il ne put effectuer le passage des montagnes, et s'estima heureux, pour sauver son honneur, de recevoir la nouvelle d'une trêve conclue par le comte d'Artois avec le vieux roi de Castille. Aussi la chronique métrique de saint Magloire contient-elle ces deux vers :

En Espagne et à Saulveterre,
Alla le roi folie querre (querir).

Sauveterre était une place forte au moyen âge ; elle soutint un siége contre le prince d'Orange. Les débris de son vieux château de Montréal et de ses anciens remparts témoignent de son ancienne importance. « En venant de Mauléon, dit M. Cénac-Moncaut, on y arrivait par un pont de 5 à 6 arches, offrant une voie de 2 mèt. de largeur. Sur la culée de l'arche qui touche à la ville, la seule qui ait résisté aux siéges et aux débordements, s'élève encore une tour de défense qui suit la forme de la culée. On passait sous la voûte de cette tour par une porte ogivale, et l'on montait à son premier étage à l'aide d'un escalier intérieur ouvrant sur une porte très-étroite. » Quant aux ruines du vieux château de Montréal, il est difficile de leur assigner une date. La tour d'angle du S. E. doit avoir été bâtie au XVe s.

L'*église* de Sauveterre, classée, de même que la tour du pont, parmi les monuments historiques, est un édifice roman du XIe au XIIe s. Le portail à plein cintre est décoré de bas-reliefs représentant le Père éternel, les évangélistes et les anges en diverses postures d'adoration : malheureusement il est incomplet. L'intérieur est formé de 3 nefs, séparées par des arcades romanes aux piliers de formes diverses. Au-dessus de l'intersection de la grande nef et du transsept s'élève la tour carrée du clocher, semblable au donjon d'un château fort.

Au sortir de Sauveterre, on traverse le Gave d'Oloron, et bientôt après on croise la route de Bayonne à Oloron (R. 32).

27 kil. *Guinarthe*, v. de 274 hab., situé sur la rive dr. du Saison, en face d'*Osserain*, v. de 427 hab., situé sur la rive g., et possédant un ancien château nouvellement restauré. La marbrerie d'Osserain occupe de 30 à 40 ouvriers.

Près du hameau du *Bois*, on franchit un affluent du Saison, puis on gravit le chaînon qui sépare la vallée du Saison de celle de la Bidouze. Au delà d'*Arberats* (271 hab.), qu'on

laisse à g., on descend, par une côte qui offre de beaux points de vue, sur la route de Mauléon, à 1 kil. environ de

39 kil. **Saint-Palais** (hôtel de la Poste), ch.-l. de c. de l'arrond. de Mauléon, et ch.-l. judiciaire du même arrond., V. de 1579 hab., agréablement située sur la rive g. de la Bidouze, dans une large et fertile vallée. Saint-Palais est déjà une ville du pays basque.

De Saint-Palais à Oloron, R. 35; — à Bidache, R. 32; — à Bayonne par Hasparren, R. 17.

La route de Saint-Jean-Pied-de-Port, s'éloignant de la Bidouze, qui décrit de grandes courbes à l'E., gravit, à peu de distance de Saint-Palais, une côte assez longue, d'où l'on découvre de charmants paysages, puis redescend, sur la rive g. de la Bidouze, à (45 kil.) *Uhart-Mixe*, v. de 350 hab. (ancien château), situé sur la rive dr., près de l'embouchure du Gave de Lambare. Le chemin, de plus en plus pittoresque, se développe sur des versants boisés, à une assez grande hauteur au-dessus de la rivière. Après avoir laissé à dr. *Ostabat* (501 hab.), non loin duquel se trouvent les ruines de l'ancien château fort de Laxague, on commence à s'éloigner de la Bidouze, et bientôt on atteint

54 kil. *Larceveau*, v. de 572 hab., où s'embranche à g. la route de Mauléon (R. 36). On y voit les ruines d'anciennes murailles détruites pendant les guerres de religion. La route de Saint-Jean-Pied-de-Port, qui se dirige en ligne dr. au S.O., remonte alors une vallée large et monotone, arrosée par un affluent de la Bidouze; puis, au delà d'*Utxiat*, elle franchit un petit col.

60 kil. *Montgelos*, v. dépendant de la commune d'*Ainhice* (417 hab.), dont le ch.-l. est situé à 1 kil. au N. Montgelos était jadis fortifié. On y voit encore de profonds fossés et 2 maisons très-anciennes, appelées Fleur de lys et la Tour. — A l'E., on aperçoit *Gamarthe*, v. de 258 hab.

61 kil. On rejoint, près de Lacarre, la route de Bayonne (R. 18).

69 kil. Saint-Jean-Pied-de-Port (R. 18).

ROUTE 34.

D'ORTHEZ A MAULÉON.

43 kil. — Route de poste.

A peine a-t-on traversé le Gave, qu'on laisse à g. la route d'Oloron par Lagor et Monein (R. 41). A *Magret*, on laisse à dr. celle de Sauveterre par l'*Hôpital d'Orion* (510 hab.) et *Burgaronne* (180 hab.). Le premier v. que l'on rencontre au delà du ruisseau le Lalaas, *Laa-Mondrans* (350 hab.), est à 3 kil. d'Orthez : on y voit un ancien château.

6 kil. *Loubieng*, v. de 1120 hab., situé au confluent du Laa et du Laas. Le premier ruisseau arrose la commune de *Sauvelade* (266 hab.), où l'on remarque une église romano-byzantine et une abbaye construite au commencement du XVII[e] s., sur les ruines d'un monastère fondé en 1227 par Gaston IV, et détruit pendant les guerres de religion.

Loubieng dépassé, on suit d'abord le Laas, et l'on passe de la vallée de ce ruisseau dans celle du Saleys, puis de celle du Saleys dans celle du Gave d'Oloron; on traverse *Bastanès* (243 hab.) et *Méritein* (380 hab.), où se trouve un ancien camp, avant de franchir le Gave d'Oloron à (24 kil.) Navarreinx (R. 32), et l'on rejoint la route de Bayonne à

26 kil. Sus (R. 32).

Au delà du hameau du *Bourguet*, on traverse le Lausset, puis, passant de la vallée du Gave d'Oloron dans celle du Saison, on descend, par

Moncayolle (710 hab.) et *Berrogain* (172 hab.), sur la rive dr. du Saison. On laisse à g. *Chéraute*, v. de 1212 hab., avant d'entrer à

43 kil. Mauléon (R. 35).

ROUTE 35.

DE SAINT-PALAIS A OLORON.

65 kil. — Diligences tous les jours. Coupé, 4 fr. 90 c.; intérieur, 4 fr. 40 c.

En sortant de Saint-Palais, on traverse d'abord la Bidouze, puis on gravit un coteau qui offre de jolis points de vue, et sur lequel on laisse à g. la route de Sauveterre et d'Orthez (R. 33). A dr. se trouve (2 kil.) *Béhasque*, v. de 329 hab. Quand on est arrivé sur le sommet du plateau, on commence à découvrir les montagnes de la grande chaîne derrière les collines boisées qui s'étendent du côté du S. Le pays ondulé que l'on traverse offre des aspects riants et variés.

7 kil. *Domezain*, v. de 951 hab., situé à g. de la route, au milieu de beaux champs de maïs et de vignes. On y remarque une église gothique à laquelle M. Cénac-Moncaut donne avec raison le nom de donjon religieux. Elle est percée de meurtrières à fusil que surmonte le monogramme de la Compagnie de Jésus. Après l'avoir dépassée, on traverse les deux petites rivières de l'Heurque et de la Thaincoene, qui vont au N. se jeter dans le Saison. On laisse ensuite à dr. (8 kil.) *Ithorots*, v. de 249 hab., qui possède un beau château, agréablement situé, puis à g. *Etcharry*, v. de 367 habitants.

11 kil. *Aroue*, v. de 466 hab., a conservé son église romane, remarquable par les sculptures grossières de sa porte, qui représentent : la Vierge tenant l'enfant Jésus; les trois rois mages portant la couronne sur la tête, le sceptre à la main et un oiseau sur l'épaule; un guerrier à cheval brandissant un large glaive, et paraissant charger deux personnages accompagnés de chiens ; un homme tenant un tonneau sur ses genoux et buvant à même, et plusieurs autres figures d'hommes et de quadrupèdes. D'après M. Cénac-Moncaut, ces bas-reliefs, d'ailleurs assez rudement sculptés, appartiennent au XII[e] siècle.

D'Aroue on descend dans une charmante vallée arrosée par le ruisseau Lafaure, qui va se jeter dans le Saison, à travers des campagnes boisées; on remonte presque aussitôt pour franchir une chaîne de collines, puis on descend, par une côte fort roide, dans la riante vallée du Saison, à

15 kil. *Charitte-de-Bas*, v. de 361 hab., où l'on remarque une église d'une construction bizarre (*V.* Mauléon), dont la voûte à berceau est couverte de peintures en mauvais état. La ville possède une tannerie et une fabrique de sandales, occupant 20 ouvriers.

La vallée du Saison, que l'on remonte vers le S., sur la rive g., se rétrécit bientôt et offre quelques paysages pittoresques. On traverse (18 kil.) *Espès*, v. de 516 hab., *Abense-de-bas* (20 kil.), *Viodos*, v. de 585 hab., où se trouve une église bâtie dans le style de celle de Charitte, et où près de 100 moines s'occupent de la fabrication des sandales. Enfin, après avoir contourné le pied d'une colline verdoyante qui s'avance vers l'E., vis-à-vis de Chéraute, on entre dans un petit bassin fertile, et l'on voit se dresser devant soi les tours de

24 kil. **Mauléon-Licharre** (hôtels : Habiague, de la Maréchale, chez Dufaure; libraire, d'Etcheverry), V. de 1718 hab., ancienne capitale de la Soule, aujourd'hui ch.-l. d'arrond. des Basses-Pyrénées.

Cette ville, dont l'histoire peut se résumer en quelques lignes, s'est bâtie peu à peu autour du château

de Mauléon ou *Mauvais Lion*, élevé on ne sait par qui ni à quelle époque, sur la colline qui domine la rive dr. du Saison. Ce château fort, assiégé et pris par les Anglais au milieu du XVe s. et bientôt repris par Gaston, a perdu sa forme féodale. Les catholiques s'y rassemblèrent pour organiser la résistance contre les tentatives de Jeanne d'Albret; mais les protestants ne tardèrent pas à le leur reprendre. Il est aujourd'hui en assez mauvais état; ses murailles, flanquées de larges tours rondes et percées de meurtrières, menacent ruine; les fossés qui l'entourent sont à demi remplis de pierres. Il paraît inhabité. A l'entrée du pont, on découvre de charmants points de vue sur la vallée du Saison.

Un pont pittoresque, dont les arches inégales sont festonnées de lierre et de ronces, réunit le faubourg de la rive dr. à celui de la rive g. De ce pont, on jouit d'une vue charmante sur un moulin, d'où l'eau s'échappe en plusieurs chutes de 8 à 10 mèt. de hauteur, se brise sur les rochers, se divise latéralement en nombreuses cascatelles, et recouvre d'écume toute la surface du Saison. Vis-à-vis du jeu de paume et de la promenade, sur la rive g. du Saison, s'élève une grande maison du style de la Renaissance, appartenant à M. Dandenna. Quatre pavillons carrés entourent le corps principal, dont les murs ne sont pas même crépis. Le portail à plein cintre est orné de colonnes et surmonté d'un balcon. Çà et là sur les murailles on remarque des têtes sculptées. Du reste, au-dessous du château, on trouve quelques autres maisons de la Renaissance ornées aussi de têtes sculptées, des débris d'une tour plus ancienne et quelques fragments de murailles.

L'église de Mauléon est située à plus de 300 mèt. de la ville. Composée d'une seule nef, elle se termine par un chevet à pans coupés qui occupe toute la largeur de l'édifice. Comme presque toutes les églises de la Soule, elle est surmontée d'un clocher à triple pignon, symbolisant, à ce qu'il paraît, le dogme de la sainte Trinité. Vers le XIIe s., les Basques éprouvaient encore beaucoup de difficultés à saisir les mystères de la religion chrétienne, quand un prêtre eut l'heureuse idée de faire bâtir un clocher à trois pointes. La lumière se fit aussitôt dans l'esprit de ses ouailles, et bientôt tous les habitants de la Soule purent voir s'élever au-dessus de leur église la preuve matérielle de l'Unité en trois personnes. M. Cénac-Moncaut appelle ces clochers des *clochers arguments*.

Le bâtiment, d'une laideur peu commune, qui a été élevé récemment à l'entrée de Mauléon, renferme un couvent de dominicains et le collége. On visite aussi la maison de Maytie, berceau de la famille de ce nom.

C'est dans la ville de Mauléon que, vers le milieu du XVIe s., fut assassiné Roussel, évêque d'Oloron (*V.* p. 140). Désirant convertir les Basques aux idées de la Réforme, Roussel s'était fait précéder à Mauléon par un missionnaire qui entama tout d'abord le sujet des indulgences, et fut obligé de descendre de chaire, poursuivi par les huées et les imprécations de la foule. A cette nouvelle, l'évêque se rend aussitôt à Mauléon, et parle hardiment contre le dogme de l'intercession des saints. Dès les premiers mots, des cris l'interrompent; Arnaud Maytie, l'un des notables du lieu, s'avance jusqu'au pied de la chaire, et frappe à coups de hache sur la tribune, qui s'écroule et entraîne l'évêque dans sa chute. Roussel fut relevé grièvement blessé, et peu de jours après mourut en allant prendre les bains des Eaux-Bonnes pour se rétablir de ses blessures. Après la fin des guerres de religion, Henri IV récompensa ce pieux attentat en nommant au siége d'Oloron le fils (ou le neveu?) du meurtrier.

Mauléon est la patrie du savant

Henri Spondé et de l'historien des Basques Oyhenart.

De Mauléon à Orthez, R. 34; — à Saint-Jean-Pied-de-Port, par Saint-Just et Larceveau, R. 36; — à Ahusky, R. 37.

Après avoir laissé derrière soi le château et la ville de Mauléon, on remonte la rive droite du Saison presque parallèlement à la rivière : à l'O., ou à dr., on voit la route de Mauléon à Larceveau serpenter à travers une jolie vallée jusqu'au sommet d'un col peu élevé; à l'E., ou à g., s'élèvent des collines aux pentes douces : sur les deux rives du Saison s'étendent des champs cultivés, des prairies et des oseraies. Au printemps, la rivière roule une grande masse d'eau à travers ces campagnes, se creuse un nouveau lit sur plusieurs points, et recouvre les cultures de galets et de sable. En 1793, un ingénieur offrit de l'encaisser, à la condition qu'on lui donnât en échange la propriété des terrains sablonneux que dévastent les inondations. Le marché ne fut pas accepté, et le Saison continue de ravager périodiquement les campagnes qu'il arrose.

Cette belle vallée-plaine, qu'entourent des montagnes trop nues, est parsemée de nombreux villages. Ceux que l'on rencontre sur la rive dr. en allant de Mauléon à Tardets sont : (27 kil.) *Libarrenx* et *Gotein* (ensemble 470 hab.) ; (31 kil.) *Saint-Étienne;* (32 kil.) *Sauguis* (360 hab.); (34 kil.) *Trois-Villes* (336 hab.)

36 kil. *Sorholus*, faubourg de

37 kil. **Tardets** (hôt. des Voyageurs), com. de 1050 hab, ch.-l. de c. de l'arrond. de Mauléon. Tardets n'a de remarquable que son torrent, sa plaine admirablement fertile et ses châtaigniers épars sur les collines.

De Tardets à Saint-Jean-Pied-de-Port, par Ahusky, R. 37; — à Ochagavia, R. 38; — à Roncal, R. 39; — à Bedous, R. 40.

Presque au sortir de Tardets, on laisse à dr. la route de Larrau (R. 38), et on entre dans un vallon arrosé par un affluent du Saison appelé *Gaston*, où se trouve

42 kil. *Montory*, v. de 1142 hab., — le premier village béarnais, — situé au pied d'une montagne élevée. La route, quittant la vallée du Gaslon, qui incline au S., s'élève, par une pente roide, au *col de Lapixe*, d'où l'on n'a qu'une vue peu intéressante, et redescend presque immédiatement dans une vallée-plaine arrosée par le Barlanès, qui descend du pic d'Agonce (1390 mèt.), près de Sainte-Engrace.

48 kil. *Lanne*, v. de 1261 hab., n'offre aucun intérêt par lui-même, mais on voit se dresser, vers le S., le pic d'Anie, souvent couvert de neige.

Au sortir de Lanne, la route ne traverse pas de nouveau le Barlanès, comme l'indiquent plusieurs cartes fautives, mais elle longe toujours la rive dr. de ce ruisseau, et franchit le Vert d'Arette, — qui vient d'arroser toute la vallée de Barétous (R. 44), — pour atteindre (51 kil.) Aramis.

14 kil. (65 kil.) D'Aramis à Oloron (R. 44).

ROUTE 36.

DE SAINT-JEAN-PIED-DE-PORT A MAULÉON,

PAR SAINT-JUST.

38 kil. — Route de voitures.

15 kil. De Saint-Jean-Pied-de-Port à Larceveau (R. 18 et 33).

On prend à dr. une route qui se dirige au S. E., et qui, après avoir traversé *Cibits* et franchi plusieurs petits cours d'eau, remonte la rive g. de la Bidouze, ombragée de chênes magnifiques. Au delà de *Bunus*, v. de 272 hab., situé sur la rive dr. de la Bidouze, on franchit cette rivière, près de son confluent avec le Hosla, à peu de distance de

21 kil. *Saint-Just*, v. de 648 hab., situé au pied de collines boisées. De là, on découvre dans la direction du S. E. les montagnes au milieu desquelles la source de la Bidouze, éloignée de 7 kil., jaillit d'une grotte très-pittoresque, entre le bois Cabocé et la forêt des Arbailles, formée probablement par les eaux qui se sont perdues dans les gouffres du plateau calcaire d'Elçarre (R. 37).

Au sortir de Saint-Just, la route, s'éloignant de la Bidouze, s'engage à l'E., puis au N. E., dans un vallon latéral dont elle gravit en serpentant le versant septentrional, pour passer du bassin de la Bidouze dans celui du Saison. Le point culminant est à 5 kil. environ de Saint-Just. A mesure que l'on s'élève, on voit l'horizon s'étendre vers l'O. et vers le N. Enfin on atteint le sommet d'un plateau couvert de bruyères, et l'on découvre: à l'E., la vallée du Saison, parsemée de riants villages, de Mauléon à Tardets; au S. la chaîne des montagnes boisées de Saint-Engrace, et, au delà, le pic d'Anie; au N., une jolie vallée boisée et arrosée par le Gave de Lambarre, affluent de la Bidouze; à dr., sur le sommet d'une colline, on aperçoit la *chapelle de Saint-Antonin*, où les montagnards des environs vont en pèlerinage, et non loin de laquelle se trouve une grotte très-spacieuse où jaillit une des sources de la Bidouze; à g., une autre colline porte la *chapelle de Saint-Grégoire*.

La descente est un peu moins longue que la montée, et le premier village que l'on rencontre,

31 kil. *Musculdy* (512 hab.), est situé à l'extrémité supérieure d'une petite vallée riante, arrosée par l'Abaraquia, affluent du Saison. 2 kil. plus loin, on laisse à dr. le gros village d'*Ordiarp* (893 hab.), puis on vient côtoyer la rive g. du Saison à 1 kil. en deçà de *Garindein*, v. de 297 hab.

38 kil. Mauléon (R. 35).

ROUTE 37.

DE SAINT-JEAN-PIED-DE-PORT A MAULÉON ET A TARDETS,

PAR AHUSKY.

DE SAINT-JEAN-PIED-DE-PORT A AHUSKY.

5 h. 30 min. environ. Route de voitures jusqu'à Lecumberry. Au delà, chemin de mulets. De crainte de s'égarer, il est bon de prendre un guide. Prix à débattre.

4 kil. De Saint-Jean-Pied-de-Port à Saint-Jean-le-Vieux (R. 18).

Laissant à g. la route de Bayonne et de Pau, on tourne à dr. à côté de l'église; on dépasse le château, et on remonte la vallée du Lauribar par un chemin sinueux qui se développe sur une croupe couverte de fougères. Après avoir laissé à dr. *Bascassan*, dans un vallon situé de l'autre côté du Lauribar, au pied du mont Handiague, on descend à

7 kil. *Ahaxe*, v. de 738 hab., dominé par une tour ronde et des murailles croulantes, seuls restes d'un vieux château. Ce village possède une fabrique de lainages occupant une quarantaine d'ouvriers. — A 1 kil. plus loin, on traverse un affluent du Lauribar.

10 kil. *Lecumberry* (en français Maisonneuve), v. de 622 hab.

[La route de voitures ne s'arrête pas à Lecumberry ; elle se rapproche du Lauribar, en longe la rive dr. pendant 5 kil., dans la direction du S. O., puis le traverse pour gravir de biais une longue chaîne de collines, sur un promontoire de laquelle se trouve (1 h.) la *chapelle de Saint-Sauveur*, lieu de pèlerinage fréquenté. De cette chapelle, on peut facilement se rendre, par un col ouvert à l'O. du *mont Chocolucé*, dans la magnifique **forêt d'Iraty**, composée surtout de

hêtres, comme celle de Roncevaux (R. 22). Cette forêt, située sur le versant méridional des Pyrénées, appartient cependant à la France. La limite des deux pays est formée par le torrent de l'Errequide, dans lequel viennent se jeter tous les ruisseaux du vaste cirque de montagnes qui entoure la forêt. En suivant l'Hurbelea, un de ses affluents, on atteint cette rivière en 1 h. 30 min., puis on en longe tantôt la rive espagnole, tantôt la rive française jusqu'au (1 h. 30 min.) confluent de l'Iraby et de l'Errequide, formant ensemble l'Iraty, dont les deux bords appartiennent à l'Espagne. On pénètre dans le défilé que dominent au N. les pentes du Mendiçahar; on traverse le Legarza, et on rejoint, non loin d'Orbaiceta (R. 23), le chemin du col d'Orgambide. — On peut aussi se rendre de la forêt d'Iraty à (4 h.) Ochagavia par le Mont-Abody.]

Au delà de Lecumberry, on se dirige à g. vers (20 min.) une usine métallurgique importante appartenant au v. de *Mendive* (673 hab.), que l'on voit à g. sur la pente d'une colline, et on gravit une croupe couverte de fougères dont on apercevait depuis Saint-Jean-le-Vieux les longs lacets développés sur les hauteurs. On laisse à g., de l'autre côté d'un ravin profond, *Béhorléguy*, v. de 239 hab. Arrivé (1 h. de Lecumberry) au sommet de la croupe qui domine le beau panorama de Saint-Jean-Pied-de-Port et du val d'Arnéguy, on monte sur une seconde, puis sur une troisième terrasse d'où la vue est encore plus étendue, et bientôt on s'élève par une pente très-facile au (2 h. 30 min.) *col d'Aphanicé*, au N. duquel se dresse la pyramide rocheuse du même nom (1263 mèt.), que l'on n'a cessé de voir à partir de Saint-Jean-Pied-de-Port. A dr. s'ouvre le profond ravin de l'Uhaïtra, affluent du Lauribar; la forêt de *Mendibelza* (montagne noire) revêt les pentes opposées. En deçà du col, on remarque des trous de mines où s'exploite le minerai de fer pour les forges de Mendive. — On contourne ensuite du côté de l'O. le pic d'Aphanicé, pour descendre par un long plateau couvert de bruyères et çà et là percé de gouffres où se perdent les eaux.

3 h. 30 min. de Lecumberry. **Ahusky** ou *Ahunsky*, ham. composé de deux auberges et de quelques cabanes; il est situé à 902 mèt. d'altitude, sur une terrasse en pente douce que domine au nord une montagne à la cime ronde. D'Ahusky on jouit d'une vue très-belle sur le vallon de l'Aphourra, sur les forêts et les pâturages de Mendibelza, sur les ravins sauvages des *Escaliers*, les cinq cônes de Bostmendy (cinq montagnes), et enfin sur la chaîne principale des Pyrénées, depuis le pic d'Anie à l'E. jusqu'au Mont-Orhy, qui se dresse en droite ligne au S.

Ahusky doit son existence à un filet d'eau qui jaillit du flanc de la montagne, à une centaine de mètres au-dessus du hameau. Cette petite source jouit d'une grande réputation locale depuis des siècles, mais elle a commencé à être connue hors du pays basque seulement depuis quelques années. De tout temps les Basques des environs avaient l'habitude de visiter Ahusky à cause de son eau, du bon air qu'on y respire, du beau paysage qu'on y contemple. Après la fatigue des moissons, ils venaient s'y reposer en célébrant une fête nationale. Depuis que l'établissement est fondé et que des étrangers viennent visiter Ahusky, la fête locale du 18 août a perdu de sa popularité, et la taxe de 1 fr. 50 c. par deux semaines qu'on exige pour l'usage de la source n'a pas peu contribué à effaroucher les paysans des environs.

L'*eau* d'Ahusky est d'une grande limpidité, et par le goût ne semble pas différer des bonnes eaux de source des Pyrénées. Cependant elle con-

tient, dit-on, en très-petites quantités des silicates de soude et de potasse, des carbonates, des sulfates, des chlorures, de l'iode, du fer et de l'alumine. On les recommande surtout pour les affections de la vessie, les fièvres intermittentes rebelles, l'atonie des organes digestifs, les aberrations du système nerveux.

Les auberges (6 fr. par jour, y compris la table d'hôte), appartiennent à MM. Darroquain et Irigoyen. Tout y est encore un peu primitif; mais il est impossible de fonder un grand établissement avant qu'une route de voitures vienne aboutir à Ahusky. Le hameau est complétement abandonné pendant l'hiver.

De l'auberge principale, on peut monter en 25 min. sur le sommet de la montagne. On y jouit d'une vue très-étendue d'un côté sur la chaîne, de l'autre sur les plaines de Mauléon et d'Oloron. Mais ce que les environs offrent de plus curieux, ce sont les gouffres ou entonnoirs circulaires dans lesquels se perdent les eaux du plateau. Plusieurs, d'une grande profondeur, ont donné lieu à des légendes merveilleuses.

D'AHUSKY A MAULÉON.

4 h. environ. Route de voitures en projet. Chemin de mulets.

En quittant Ahusky, on descend dans le ravin d'*Elçarre*, large sillon du plateau couvert de fougères qui s'étend au sud de la forêt des Arbailles. La pente du ravin est à peine sensible; de distance en distance on voit à côté du sentier de profonds entonnoirs. Après 1 h. de marche, on laisse à dr. le chemin de Tardets (*V.* ci-dessous), et, tournant à g., on descend à travers un bois de hêtres, d'abord assez clair-semé, puis beaucoup plus épais. Arrivé au pied d'une côte roide et pierreuse, on traverse un petit ruisseau pour atteindre (2 h. 20 min.) *Aussurucq*, v. de 660 hab. Bientôt on entre dans la vallée du Saison; on laisse à dr. *Menditte*, v. de 444 hab., puis on traverse *Mendy* et *Idaux*, villages comprenant ensemble une population de 414 hab. Au delà, on rejoint, à 2 kil. au S. de Garindein (R. 36), la route de Larceveau à

4 h. Mauléon (R. 35).

D'AHUSKY A TARDETS.

3 h. environ à la descente. 4 h. à la montée. Chemin de mulets assez pierreux.

1 h. D'Ahusky à la bifurcation du chemin de Mauléon (*V.* ci-dessus).

On monte à dr. pendant quelques minutes pour atteindre le *col d'Elçarre*, d'où l'on jouit d'une vue assez limitée, si ce n'est vers le Mont-Orhy et le pic d'Anie; puis, tournant à g., on descend sur le flanc de la montagne par un chemin très-roide et très-pierreux. Au pied de la côte se trouve (2 h. d'Ahusky) *Alçay*, v. de 688 hab., situé sur le bord de l'Aphourra.

A 2 kil. au S. O., au milieu d'un vallon de prairies, on aperçoit *Lacarry*, v. de 621 hab., près duquel s'élève un petit établissement d'*eaux sulfureuses* contenant 6 baignoires et fréquenté par une cinquantaine de baigneurs. Sur la pente de la colline qui domine Lacarry du côté du sud, on montre un grand bloc isolé qu'on appelle la *Pierre-de-Roland* ou de *San-Miquelaou*. La légende confond maintenant le paladin Roland et l'archange Michel.

2 h. 20 min. *Suhharette*.

2 h. 35 min. On traverse l'Aphourra.

2 h. 50 min. *Alos*, v. de 565 hab. (avec Abense-de-Haut), situé au pied d'une colline, près de la jonction de l'Aphourra et du Saison. On laisse à dr. *Abense-de-Haut*, v. qui est en réalité un faubourg de Tardets, et on franchit le Saison sur un pont de bois qui doit être prochainement remplacé par un pont de pierre.

3 h. Tardets (R. 35).

ROUTE 38.

DE TARDETS A OCHAGAVIA.

8 h. de marche environ. Route de voitures de Tardets à Licq; en construction (1862) de Licq à Larrau. Au delà sentier de montagnes.

Au sortir de Tardets, on laisse à g. la route d'Oloron (R. 35), on traverse le petit ruisseau le Gaslon, et on se rapproche du Saison, qui coule à dr. sous l'ombrage des peupliers.

4 kil. *Laguinge*, v. de 321 hab., situé en face de *Lichans* (233 hab.). — On s'engage ensuite dans un petit défilé dominé à dr. et à g. par des collines rocheuses, puis on traverse un ruisseau qui descend de la large vallée des *Haux* (330 hab.), et va se jeter dans le Saison vis-à-vis du ham. d'*Atherey*, réuni à la rive dr. par un long pont de bois. — On dépasse une forge de fer avant d'atteindre

6 kil. *Licq*, v. de 831 hab., formé de deux groupes de maisons situées sur les deux rives, et mises en communication par un pont de pierres qui menace ruine. On laisse à g. la route de Sainte-Engrace (R. 40), on traverse le Saison, et on remonte la vallée le long de la rive g., à travers de beaux champs de maïs. La route en construction suit le versant oriental de la vallée jusqu'à la jonction des deux Gaves, le Saison et l'Uhaïtxa.

8 kil. Arrivé au confluent, on tourne au S. O. pour pénétrer dans la vallée supérieure du Saison, que dominent des pentes uniformes, les unes (celles de dr.) couvertes de fougères, les autres (celles de g.) revêtues de bois taillis de chênes. En face, à l'extrémité de la vallée, on aperçoit le sommet du Mont-Orhy, grand rocher blanc posé sur des croupes herbeuses. A 13 kil. de Tardets, on franchit le ruisseau l'Arpune, qui forme le Saison en se réunissant avec l'Olhadu.

16 kil. **Larrau**, v. de 1190 hab., situé sur une haute terrasse au S. de l'Arpune. A 3 kil. à l'O., sur les bords du même ruisseau, se trouve une usine métallurgique importante appartenant à M. Davantès, d'Oloron. Elle comprend un haut fourneau pour la fabrication de la fonte, 3 foyers d'affinerie pour le fer et la tôle, 2 marteaux pour l'étirage, etc., et occupe de 100 à 300 ouvriers. Elle tire le minerai des montagnes des environs sur les deux versants.

A Larrau même on commence à gravir la montagne. Le chemin étroit, difficile, suit tous les escarpements des gorges; près de la chapelle de *Saint-Joseph*, il devient excessivement roide, puis il monte en zigzag jusqu'au *port d'Uthurcehetta*, que les neiges recouvrent pendant une grande partie de l'année. En contournant, à dr., les premiers ravins où l'Olhadu prend sa source, on gagne ensuite 2 h.) le passage de *Marinachilona* ou *port de Larrau*, dominé à l'O., ainsi que le port d'Uthurcehetta, par le sommet du *Mont-Orhy*, haut de 2016 mètres. C'est au port de Larrau qu'on passe la frontière.

Du col on descend par (2 h.) le v. d'*Itzazu* à

4 h. 30 min. de Larrau. **Ochagavia**, V. de 1300 hab., située au pied du Mont-Musguilde, au confluent des deux ruisseaux Anduña et Satoya, qui forment la rivière de Salazar. On remarque dans cette ville deux anciens châteaux du moyen âge, la tour et le *palacio* de M. Esperun. Sur la montagne de Musguilde, au milieu d'un bois de chênes, s'élève un ermitage très-vénéré, consacré à la Vierge; des appartements y ont été disposés pour les pèlerins et les visiteurs; de la terrasse, on jouit d'une très-belle vue sur la plaine riante du Salazar. Ochagavia possède en outre de belles promenades, deux ponts de pierre, et dans les environs deux sources sulfureuses.

D'Ochagavia à Lumbier par la val-

lée du Salazar, on compte 45 kil. environ :

2 kil. *Escaroz*. — 4 kil. *Oronz*. — 6 kil. *Esparza*, v. qui possède une fabrique de draps. — 8 kil. *Ibilcieta* et *Sarriès*, situés au confluent du Jaurrieta et du Salazar, à la base orientale du pic *de Araxamendi*, haut de 1500 mèt. — 13 kil. *Ribalda*, *Güesa*, *Iciz* et *Galluès*, *Uscarrèz*, hameaux très-rapprochés les uns des autres. — 20 kil. *Navascuès*. La vallée, qui descendait en droite ligne vers le S., prend la direction du S. O. — 28 kilom. *Pont-d'Iso :* la rivière s'engage dans l'étroit défilé appelé Foz de Arbagon. — 45 kil. Lumbier (R. 46).

ROUTE 39.

DE TARDETS A RONCAL.

10 h. de marche environ. Route de voitures achevée de Tardets à Licq, en construction de Licq à la caserne des douanes. Au delà chemin de mulets très-fréquenté.

6 kil. De Tardets à Licq (R. 38).

On suit la rive dr. du Saison jusqu'à son confluent avec l'Uhaïtxa, et l'on s'engage dans le défilé que parcourt ce dernier torrent. Le sentier s'élève à une assez grande hauteur au-dessus de la vallée et se développe à mi-flanc de la montagne, d'abord sur des pentes nues, puis sur d'étroites terrasses cultivées où croissent des chênes magnifiques. En 1 h. 20 min. environ, on atteint la *caserne* des douanes, à côté de laquelle se trouve une auberge très-proprement tenue. C'est là que l'on quitte le chemin de Sainte-Engrace (R. 40) pour descendre vers l'Uhaïtxa, qu'on traverse près du hameau de *Saint-Laurent*. Aussitôt après on monte par de nombreux lacets sur des croupes verdoyantes où les bois alternent avec les prairies, laissant à g. une gorge profonde, puis on parcourt de vastes pâturages en laissant à g., de l'autre côté du ravin, la forêt d'Ihircondissé, et en 2 h. de marche depuis la douane, on arrive au **col de la Piz**, ouvert sur la frontière espagnole à 1400 mèt. environ, entre le *Mont-Carchile*, *Carcheta* ou *Bimbalette* (1738 mèt.), à l'O., et le *Mont-Lacourre*, à l'E. C'est le col le plus fréquenté des Pyrénées entre le passage de Roncevaux (R. 22) d'un côté et le Somport (R. 45) de l'autre. Presque tout le commerce qui a choisi cette voie est entre les mains de contrebandiers aragonais, qui portent en France des laines et du vin et achètent en échange des étoffes, des verres, des bouteilles, des articles de quincaillerie; parfois soixante contrebandiers passent en caravanes, armés jusqu'aux dents, et, grâce à leur nombre, peuvent impunément braver les carabiniers espagnols; du côté de la France, ils sont en règle avec les douaniers; les articles qu'ils introduisent ne payant que peu ou point de droits.

[Au lieu de traverser la côte au col de la Piz, on pourrait se diriger à g. vers le *col d'Ourdaïté* (1422 mèt.), dont le sentier, un peu plus difficile et moins fréquenté que celui de la Piz, aboutit également dans la vallée de l'Ezca. Deux autres cols s'ouvrent à l'O. du Pic de Bimbalette : ce sont le *port de Bimbalette* ou *Guimbaleta* et le *col de Belhay* (1727 mèt.); pour atteindre ces passages, de 300 mèt. plus élevés que ceux de la Piz et d'Ourdaïté, il faut, à partir de Saint-Laurent, obliquer vers la dr., et descendre sur le versant espagnol dans la vallée d'un affluent de l'Ezca, l'Erroiza, qui vient passer à une petite distance à l'E. du village d'*Ustarroz*, jadis assez important, mais en grande partie détruit en 1860 par un violent incendie. De la douane à Ustarroz on compte environ 5 h. de marche, 2 pour l'ascension du col et 3 pour la descente. D'Ustarroz à Roncal, il faut marcher pendant 2 heures.]

Du col de la Piz ou du col d'Ourdaïté, on descend à travers les pâturages dans la vallée de l'Ezca, dont on n'a plus qu'à suivre l'un ou l'autre bord jusqu'au (3 h. du col) village d'Izaba, situé sur le versant oriental de la vallée, au confluent de plusieurs torrents. On dépasse ensuite *Urzainqui* avant d'atteindre

1 h. 40 m. Izaba (10 h. de Tardets).

Roncal, v. de 500 hab., situé sur les pentes d'une colline, au pied de la montagne de Santa-Barbara, près de la rive dr. de l'Ezca. L'église est vaste, bien bâtie, couronnée d'une tour très-élevée, une agréable promenade longe les bords de l'Ezca.

Les villages de la vallée forment une sorte d'université ou de confédération, comme la vallée de Bastan (R. 14); leurs archives sont déposées à Roncal, qui peut être considérée comme la capitale des sept bourgades de la confédération. Cette apparence de république s'administre par une députation siégeant tour à tour dans l'une ou l'autre des localités de la vallée.

Le nom de Roncal n'est guère moins célèbre en Espagne que celui de Roncevaux. La tradition rapporte qu'en 810, le roi Abd-er-Rahman de Cordoue, ayant pénétré dans le défilé qui mène à cette ville, y fut assailli par les montagnards; les femmes elles-mêmes, vêtues d'habits d'hommes, prirent part au combat. L'armée du roi maure fut mise en déroute, le roi fut fait prisonnier; les femmes l'entraînèrent sur un pont et le décapitèrent. Un siècle après, un autre Abd-er-Rahman, voulant punir les Navarrais d'avoir prêté secours aux Asturiens, envoya contre eux son lieutenant Modhafer. Celui-ci, victorieux de deux armées chrétiennes à Val-de-Junquera, pénétra dans la vallée de Roncal; mais les habitants, ayant à leur tête le roi Sancho et son fils Garcia, assaillirent les troupes de Modhafer et les accablèrent sous les rochers de leurs montagnes.

De Roncal à Tiermas, par la vallée de l'Ezca, on compte 5 lieues 1/2: (de Roncal à *Burgui*, 2 lieues; — de Burgui à *Salvatierra*, par le défilé de Salvatierra, 1 lieue; — de Salvatierra à Tiermas (R. 46), par le défilé de Sigues, 2 lieues 1/2).

ROUTE 40.

DE TARDETS A LA VALLÉE D'ASPE,

PAR SAINTE-ENGRACE.

10 h. de marche environ. Route de voitures ouverte de Tardets à Licq, en construction de Licq à Sainte-Engrace. Au delà chemins de montagnes praticables aux mulets. Un guide est indispensable de Sainte-Engrace à la vallée d'Aspe. En l'absence de guides sûrs, s'adresser à un contrebandier.

3 h. de marche de Tardets à la caserne des douanes (R. 38 et 39).

Le chemin qui reste à une assez grande hauteur au-dessus du torrent d'Uhaïtxa contourne la montagne. De petits bosquets de chênes se montrent çà et là dans les ravins du versant septentrional; mais on n'y voit guère que des croupes recouvertes de fougères. A dr., de l'autre côté de la vallée, s'ouvre une gorge étroite, énorme entaille au fond de laquelle le ruisseau descendu du col d'Ourdaïté (R. 39) forme une cascade magnifique. Sur les pentes qui dominent cette gorge du côté de l'E., s'étendent les bois de Heyle.

4 h. de Tardets. **Sainte-Engrace** (aub.), v. de 1221 hab., formé de plusieurs hameaux épars dans les vallons et sur les terrasses, au N. de la vallée de l'Uhaïtxa. A 10 min. à l'E. du principal groupe de maisons s'élève l'*église*, édifice roman du XIe s., classé parmi les monuments historiques. A l'extérieur elle ne se fait remarquer que par sa tour, lourde masse carrée posée au-dessus du bas

côté méridional. On entre dans cette église comme dans toutes les églises du pays basque, par le cimetière, planté de fleurs odoriférantes, puis on passe sous une galerie couverte, dont le pavé est composé de pierres tombales. Le portail, formé de plusieurs archivoltes cintrées, présente sur le tympan le monogramme du Christ, soutenu par deux anges et entouré d'une inscription latine; les peintures du tympan sont à peu près effacées. Ce portail donne accès dans la nef latérale de dr. L'intérieur de l'église se compose de trois nefs très-courtes et d'un chœur à trois absides demi-circulaires. Les bases des colonnes qui séparent les nefs sont ornées de sculptures diverses, dont quelques-unes représentent des têtes de monstres. Les sculptures des chapiteaux figurent des feuilles larges et à fruits pendants, des monstres, des éléphants chargés de tours, des personnages armés, des animaux dévorant des hommes, les trois mages se présentant à Hérode, les mêmes adorant l'enfant Jésus. On voit en outre dans l'église des tableaux espagnols peints sur bois, racontant la légende de sainte Engrace.

Les habitants de Sainte-Engrace s'occupent de la fabrication des fromages et de celle des cercles à tamis. La plupart ne parlent que le basque. Ils sont en général grands et blonds, tandis que les Basques de la plaine sont petits et bruns.

[En face de Sainte-Engrace, on voit s'ouvrir directement au S., entre deux parois de rochers, une gorge boisée. En s'engageant dans cette gorge, on peut monter en 2 h. à travers les bois, puis de magnifiques pâturages, au *col d'Eraycé* (1600 mèt. environ), où se trouve la borne-frontière de la France et de l'Espagne. A 2 kil. au N. E. s'étend une terrasse herbeuse, d'où l'on jouit d'une vue très-étendue, au N., sur les Pyrénées françaises, au S., sur les montagnes espagnoles. Les Basques des deux versants s'y réunissent le 13 juillet de chaque année pour y échanger leurs produits.

Du col d'Eraycé, on descend dans la vallée de Roncal, en suivant les bords de l'Ezca naissante. On compte de 4 à 5 heures de marche du col à Roncal.]

Au delà de Sainte-Engrace et de l'église romane, on continue de remonter la vallée dans la direction de l'E. Le versant septentrional n'offre guère que des fougères, mais les pentes opposées sont couvertes de bois magnifiques au-dessus desquels apparaissent çà et là de hauts rochers calcaires. En 1 h. de marche, on arrive au confluent de deux ruisseaux qui forment l'Uhaïtxa, et, pénétrant alors par une montée assez rude dans le vallon d'Achavar, on se trouve au milieu d'une forêt vierge où les hêtres et sapins croissent en toute liberté sans redouter ni les bûcherons ni les charbonniers; grâce à l'absence de chemins d'exploitation, les plus beaux arbres meurent de vieillesse et pourrissent sur le sol. On atteint (1 h., 6 h. de Tardets) un premier col, le *port de Sescous*, d'où l'on jouit d'une vue assez limitée, mais belle, sur la vallée de Sainte-Engrace, puis on descend pendant 5 min. par un petit ravin pierreux. A g. on voit s'ouvrir la vallée du Vert ou de Barétous, dominée de part et d'autre par des collines uniformes couvertes de fougères. Il faut éviter avec soin de descendre dans cette vallée, et s'enfoncer de nouveau dans la forêt de hêtres en gravissant obliquement les pentes vers le S. E. En 30 min. on arrive aux confins de la forêt, on traverse quelques pâturages au-dessus desquels se dresse à dr. une longue crête de rochers bleuâtres, et l'on se trouve (15 min.) sur le *Pas de Guliers*, défilé ou plutôt fissure étroite d'où l'on contemple, par un beau temps, le panorama très-étendu des mon-

tagnes de Larrau, de Sainte-Engrace et de Barétous.

A dr. du col on aperçoit une gorge de rochers que l'on doit suivre pour monter, à travers les pâturages, aux cabanes d'Arlas et (1 h. 30 min.) à la **Pierre de Saint-Martin,** col situé sur la frontière, entre le *pic d'Arlas* (2062 mèt.) à l'E. et le pic de *Lèche* à l'O. Ce col est chaque année le théâtre d'une scène qui rappelle les mœurs des anciens jours.

Les montagnards de Barétous ont eu jadis, comme tous les autres montagnards des Pyrénées, de longues luttes à soutenir avec leurs voisins pour la possession des pâturages ; mais ils ne furent pas toujours les plus forts, et les Navarrais espagnols leur imposèrent un tribut annuel de trois chevaux ayant une étoile au front et des balzanes aux quatre pieds. La difficulté de trouver tous les ans trois chevaux de cette espèce obligea les habitants de Barétous à demander à leurs vainqueurs d'autres conditions : les trois chevaux furent remplacés par trois vaches, qui se remettent solennellement chaque année, le 14 août, à la frontière, au col de la Pierre de Saint-Martin. C'est ainsi que M. Chaho raconte l'entrevue des ambassadeurs montagnards : « Trois députés français et trois députés espagnols, armés ainsi qu'en temps de guerre, s'avancent vers le rocher limite, lentement, gravement, comme des gens qui s'attendent à voir paraître des adversaires. L'un des Navarrais, selon qu'il est armé, incline sa pique, sa lance, son fusil ou son épée, vers la ligne séparative des deux royaumes, et pose cette arme sur le gazon, la pointe tournée du côté de la France. De son côté l'un des Français laisse tomber son arme sur celle du Navarrais, de manière à figurer une croix sur la limite des deux empires. Ces préliminaires étant achevés dans un religieux silence, les députés montagnards, se découvrant, mettent un genoux en terre, posent la main droite sur cette croix improvisée et prononcent un serment solennel. » Une tradition locale voit dans cette redevance annuelle l'expiation d'un massacre de Navarrais espagnols dont les Français se seraient rendus coupables au Pas de Guliers (*V.* ci-dessus).

On compte environ 1 h. de marche de la Pierre de Saint-Martin au champ de foire international (*V.* ci-dessus), situé au S. O., sur une terrasse de la crête. On n'a qu'à suivre la crête où passe la frontière.

—

[Le Pas de Guliers franchi, on traverse (5 min.) un petit plateau de pâturages, puis on descend par une pente rapide dans (10 min.) la prairie de Coueïloge, que domine à dr. une muraille de rochers couronnée de hêtres. Au sortir de la prairie, on rentre dans la forêt, que traversent d'anciens chemins de chars aujourd'hui couverts de mousse, et, prenant pour sentier le fond d'un ravin très-pittoresque, au-dessus duquel se joignent les branches des hêtres, on arrive (40 min.) sur le flanc d'un cirque très-vaste, rempli par une partie de la grande *forêt d'Isseaux*, l'une des plus considérables des Pyrénées. Laissant à g. un chemin d'exploitation qui monte vers le *pic de Soulaing*, on prend une bonne route de chars qui contourne de niveau le flanc du cirque et traverse, près d'une cabane (5 min.), le ravin profond et pittoresque où coule le ruisseau d'Aydi, alimenté par les neiges du Pas d'Azuns (R. 47). On recommence à monter pour atteindre (40 min.) le troisième col appelé *port de Bouesso* ou de *Serrelongue;* puis on descend par quelques lacets dans la vallée du Maiugar, dont on suit le versant septentrional couvert de maigres taillis.]

—

1 h. Athas (R. 45).

30 min. (10 h. de Tardets). Bedous (R. 45).

ROUTE 41.

D'ORTHEZ A OLORON.

A. **Par Navarreinx.**

46 kil. Route de voitures desservie tous les jours par une diligence.

26 kil. D'Orthez à Sus (R. 34).

20 kil. (46 kil.) De Sus à Oloron (R. 32).

B. **Par Monein.**

47 kil. Route de voitures non desservie par des diligences.

On traverse le Gave sur le nouveau pont, et on longe la base des collines qui bornent la vallée du côté du S.

4 kil. *Biron*, v. de 342 hab.

7 kil. *Sarpourenx*, v. de 287 hab., situé sur le bord du Gave, qui en cet endroit forme un assez grand nombre d'îles couvertes de saules et de peupliers.

9 kil. *Maslacq*, v. de 1000 hab., situé dans une plaine très-fertile, au confluent du Gave et du Geü. Il possède un assez beau château et une importante papeterie, ayant occupé jusqu'à 300 ouvriers.

Au sortir de Maslacq, on cesse de suivre la plaine du Gard, et on s'élève par une longue montée sur la croupe qui sépare le Gave et le Geü.

17 kil. *Lagor*, ch.-l. de canton, v. de 1170 hab., formant une rue de plus d'un kil. de longueur et situé sur une colline très-escarpée du côté du Gave : on y jouit d'une vue très-belle et très-étendue. — Au delà, on continue de se diriger au S. E. par un chemin assez accidenté ; le paysage est de plus en plus triste et désolé.

22 kil. *Lahourcade*, v. de 635 hab., où l'on remarque une ancienne église et quelques débris de fortifications. — Bientôt après, on traverse le Luzouet.

28 kil. Monein (R. 42).

On remonte ensuite la vallée de la Baylongue, dont les versants n'offrent que des ajoncs et des bruyères, puis, franchissant une arête, on redescend à

38 kil. *Cardesse*, v. de 507 hab., situé à l'issue d'un étroit ravin et environné de landes. Après avoir gravi une seconde rangée de collines, puis traversé le vallon de l'Auronce, on atteint enfin la vallée du Gave d'Oloron. On passe aux villages de *Ledeuix* (163 hab.) et d'*Estos* (167 hab.), en deçà de

47 kil. Oloron (R. 32).

ROUTE 42.

DE NAVARREINX A PAU.

42 kil. Route de voitures non desservie par des diligences.

Au sortir de Navarreinx, la route traverse d'abord le petit ruisseau du Laüs à *Bererenx*, et se dirige vers le S. jusqu'à (2 kil.) *Jasses*, v. de 353 hab., situé près de la rive dr. du Gave d'Oloron ; là, elle incline vers l'E. pour remonter la vallée du Laüs, où l'on voit encore quelques arbres. Laissant à g. le v. d'*Ogenne* (506 hab.), où naquit Palassou, elle s'élève bientôt sur un plateau aride dont la végétation se compose uniquement d'ajoncs et de fougères. Ces landes, ou *touyas*, s'étendent dans la direction du S. E. au N. O., depuis les environs d'Oloron jusqu'à ceux d'Orthez, et rien n'en varie la désolante uniformité, si ce n'est, de distance en distance, quelque ravine creusée par les eaux dans le gravier rouge du sol.

A 9 kil. de Navarreinx, on aperçoit à dr., dans la vallée du Layon, le v. de *Luc* (2175 hab.), qui possède une *église* intéressante, fondée au xe s., mais remaniée au xvie ; elle a été classée parmi les monuments historiques. Les trois absides romanes sont du plus beau style et de la plus riche ornementation, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Dans l'église, on voit un beau sarcophage en marbre blanc

du VIe ou VIIe s., couvert sur trois de ses faces de bas-reliefs représentant des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament. L'église de Luc faisait partie d'une abbaye dont il reste encore des ruines. L'ancien château offre aussi quelques débris.

On descend du plateau pour traverser la vallée de la Lèze, mais on remonte aussitôt sur une autre colline aride et couverte d'ajoncs avant d'atteindre

18 kil. **Monein,** V. de 4637 hab., ch.-l. de cant. de l'arrond. d'Oloron, située à une petite distance de la rive g. de la Baylongue, dans une plaine fertile, qu'entourent des collines incultes. L'église, composée d'une nef et d'un seul bas côté aussi élevé que la nef, est un édifice régulier de l'architecture ogivale du commencement du XIVe s. La porte, ornée de charmantes sculptures, est de l'époque de la Renaissance, de même que la haute tour carrée du clocher. On peut visiter aussi à Monein les débris des anciennes fortifications, et, dans les environs, les ruines de plusieurs châteaux.

En sortant de Monein, on traverse la Baylongue, puis on gravit une chaîne de collines qui sépare la Baylongue de la Bayse. On laisse à dr. *Cuqueron* (310 hab.); et on traverse (22 kil.) *Parbayse*, v. de 288 hab.

Dans la même vallée, à 8 kil. au S., se trouve le v. de *Lacommande* (300 hab.), dont la petite église est classée parmi les monuments historiques.

Au delà du ruisseau de la Bayse, la contrée devient plus riante, quelques bouquets recommencent à se montrer çà et là, et quand on a laissé à dr. *Arbus*, v. de 776 hab., on entre dans la plaine alluviale, si riante et si fertile, du Gave de Pau. Là le Gave atteint, quand il déborde, une largeur extraordinaire; il recouvre d'une rive à l'autre près de 2 kil. de bancs de sable et d'oseraies. Sur ce point, des travaux bien entendus pourraient rendre à l'agriculture 3 ou 400 hectares.

On franchit plusieurs petits ruisseaux, et on laisse : à dr. (30 kil.) *Artiguelouve*, v. de 590 hab., qui possède un ancien château restauré, ainsi que les vestiges de deux camps retranchés, construits, dit-on, par les Maures. Ensuite on aperçoit à g. le pont suspendu qui réunit la commune d'Artiguelouve à celle de Lescar; on traverse (34 kil.) *Laroin*, v. de 506 hab.; enfin on longe le Gave jusqu'à Jurançon (R. 49), où l'on rejoint, à 2 kil. de Pau, la route de Pau aux Eaux-Bonnes (R. 53).

42 kil. Pau (R. 49).

ROUTE 43.

D'OLORON A SAINT-CHRISTAU.

8 kil. Route de voitures. Diligences tous les jours; 2 fr. et 1 fr. Voitures à volonté.

La route d'Oloron à Saint-Christau remonte d'abord la rive g. du Gave d'Aspe, qu'elle traverse en deçà de (2 kil.) *Bidos*, v. de 171 hab., dominé par les ruines d'un ancien château. Ensuite, laissant à g. des carrières de moellons, on passe à (3 kil.) *Soeix*, où l'on remarque l'importante usine de M. Davantès; 4 kil. plus loin, on voit à g. (7 kil.) *Eysus*, v. de 750 hab., qui possède un château bâti par Gaston X, vicomte de Béarn. La route se bifurque; le bras qui continue de remonter la rive dr. du Gave conduit à Lurbe; le bras qui s'en éloigne mène à

8 kil. **Saint-Christau** (hôt. : de la Poste, du Grand-Turc, du Grand-Mogol; chambres de 2 à 5 fr.; dîners à la carte et à table d'hôte), ancienne Commanderie qui relevait du monastère de Santa-Cristina (R. 45), en Aragon, ham. dépendant de *Lurbe* (561 hab.), qui se trouve situé sur la rive dr. du Gave d'Aspe, à 2 kil. au S. La position de Saint-Christau à l'entrée de la vallée d'Aspe, dans un joli vallon arrosé par l'Ourtau et do-

miné par les bois du Pic d'Esplom et par le Mont-Binet, est des plus agréables; grâce à l'abri offert par les montagnes environnantes, la température y est d'une grande douceur.

Les eaux de Saint-Christau, découvertes par un lépreux dès le XIVe s., dit la tradition, ne sont utilisées d'une manière privée que depuis 1835. Les eaux sont froides sulfureuses et froides salines. Efficaces, assure-t-on, dans un assez grand nombre d'affections (maladies de la peau, hémorroïdes, blessures, rhumatismes, etc.), elles s'emploient sous toutes les formes, excepté celle du Pêcheur, qui ne se prend qu'en boisson.

Il y a cinq sources donnant ensemble un volume d'eau extrêmement abondant : source des Bains-Vieux (13° c.), fontaine de la Chapelle (16°), source tiède de la Prairie (15°), source froide de la Prairie (1?°), fontaine des Œufs-Pourris ou du Pêcheur (15°).

Les quatre premières sources contiennent des carbonates de chaux et de magnésie, du chlorure de chaux, de l'hydrosulfate de soude, de la glairine, de la carégine, du carbonate de fer, etc. La source du Pêcheur contient [1] des carbonates de potasse de chaux et de magnésie, du sulfate de chaux (quantité minime), du sulfate de soude, du chlorure de sodium, de la silice et des traces de fer.

Les deux établissements de bains appelés du Pré ou de la Rotonde, et des Dartres ou des Bains-Vieux, appartiennent à M. le comte de Barraute. Il y a un médecin inspecteur et un sous inspecteur. On paye un bain 1 fr., une douche 1 fr. 25 c. L'abonnement pour la saison (boisson ou lotion) est de 4 fr. Pendant toute la saison, on administre les bains gratuitement aux malades indigents. On trouve à l'établissement un cabinet de lecture avec un salon de compagnie et piano.

1. Pour plus de détails, *V. les Bains d'Europe*, par AD. JOANNE et le Dr LE PILEUR.

Le séjour de Saint-Christau est très-recherché des pêcheurs et des chasseurs. Les promeneurs vont surtout à la *Hourcade*, colline facile à gravir, d'où l'on découvre Oloron, Sainte-Marie, les vallées d'Aspe et de Barétous. Mais l'ascension du **Mont-Binet,** qui domine Saint-Christau du côté du S. E., offre encore plus d'intérêt (2 h. pour monter et 1 h. 30 m. pour descendre). Du sommet de cette montagne, haute de 1226 mèt., on découvre une vue admirable sur les plaines de la Soule et du Béarn, les vallées d'Aspe, d'Ossau et de Barétous. Il faut avoir soin de redescendre par la gorge de l'Ourtau. Au pied de la montagne, on remarque un pont de rochers que la nature a jeté sur le lit encaissé d'un torrent.

On peut aussi faire de nombreuses excursions dans la vallée d'Aspe (R. 45).

ROUTE 44.

LA VALLÉE DE BARÉTOUS.

D'OLORON A ARETTE.

A. Par Aramis.

18 kil. Route de voitures. Diligences tous les jours d'Oloron à Aramis.

La **vallée de Barétous,** arrosée par le Vert, qui se jette dans le Gave d'Oloron à 4 kil. au-dessous d'Oloron, a pour limites : au N. les campagnes d'Oloron, à l'O. la vallée de Tardets, au S. la grande forêt d'Isseaux, à l'E. une chaîne de montagnes basses qui la séparent de la vallée d'Aspe. Sa plus grande longueur est, en ligne droite, de 25 kil., et sa plus grande largeur de 10 kil. environ. Sa population s'élève à 5700 hab. C'est la première vallée béarnaise qui se trouve à l'E. du pays basque; mais le grand nombre de coutumes souletines du

pays et la physionomie des habitants autorise à penser que la race y est en entier d'origine euskarienne. D'ailleurs, les noms basques des montagnes et des ruisseaux indiquent l'ancienne prédominance des Ibériens dans ce pays.

Les Sarrasins ont laissé dans la vallée de Barétous de nombreux souvenirs de leur passage : sur les bords du Vert, près d'Oloron, leur nom reste encore attaché au village de Montmour ou mont des Maures (R. 32); à Agnos, on voit l'emplacement d'un camp construit par eux; sur le Mont-Laventagne se trouvent les ruines de plusieurs châteaux maures; enfin, au village d'Aramis, on montre une maison dite maison de la Vallée, que l'on regarde également comme d'origine sarrasine.

La vallée de Barétous est célèbre dans toute la France par son excellente race bovine, qui semble être l'ancienne race béarnaise, presque entièrement détruite par la terrible épizootie de 1774 qui désola la France entière. Le bétail de la vallée de Barétous échappa seul au fléau. « La vache barétone, dit M. Barthe, mérite d'être comptée parmi les meilleures races du midi de la France : elle se fait remarquer par l'élégance de ses formes, par la vigueur de ses membres et par la vivacité de son allure; elle est essentiellement faite pour le travail. Sa taille moyenne, sa complexion ferme et nerveuse, ses muscles durs, ses cornes robustes, qui se dressent fièrement, ses jambes grêles et sèches, ses articulations élastiques comme l'acier, son œil ouvert et saillant, son museau mince, sa tête intelligente, son poil rouge et luisant, tout en elle indique la race, un noble animal né pour les rudes travaux. C'est le cheval arabe de l'espèce bovine. En résumé, la race barétone est inférieure aux races du nord pour la précocité du développement, pour la taille et l'ampleur des formes et pour la production du lait, mais elle leur est préférable pour la force, pour la résistance au travail, pour l'agilité dans la marche et pour la sobriété. » Ce sont les qualités les plus précieuses dans un pays de montagnes, où le labour est très-pénible et où les pâturages n'offrent en général qu'une herbe assez courte et peu succulente. On s'occupe maintenant de régénérer tout le bétail du Béarn par des croisements avec la race barétone. Pendant les dix dernières années, on a réalisé sous ce rapport une amélioration considérable du type béarnais. L'ancien Béarn portait la vache barétone dans ses armoiries.

En sortant de Sainte-Marie, on traverse la Mielle, qui arrose le territoire d'*Agnos*, v. de 431 hab., possédant un château de la Renaissance.

A 4 kil., la route abandonne la plaine pour entrer dans la vallée de Barétous proprement dite, au milieu de laquelle serpentent les eaux du Vert. Après avoir longé la base de hauteurs uniformément rondes et boisées, on passe sur la rive g., en deçà de (10 kil.) *Féas*, v. de 551 hab.; 1 kil. plus loin, on traverse *Ance*, v. de 416 hab., puis on repasse sur la rive dr., à moitié chemin entre Ance et

15 kil. **Aramis**, chef-lieu de canton, de 1150 hab. La position de ce village au milieu d'une plaine fertile lui donne une certaine importance commerciale ; mais les étrangers n'ont à y voir que la maison de la Vallée ou maison commune, où se réunissaient autrefois les administrateurs de la vallée de Barétous.

A Aramis, la route se bifurque; le bras de dr., franchissant le Vert, se dirige sur Lanne et Tardets (R. 35); celui de g. remonte la rive dr. du Vert jusqu'à

18 kil. **Arette**, v. principal de la vallée, peuplé de 2113 hab., et situé dans un bassin fertile, au pied d'une chaîne de collines escarpées.

B. **Par Issor.**

22 kil. Route de voitures.

12 kil. D'Oloron, au confluent du Lourdios et du Gave (R. 45).

En quittant la route de la vallée d'Aspe, on remonte le cours du Lourdios, qu'on traverse deux fois.

15 kil. *Issor*, v. de 828 hab., composé de divers hameaux situés au pied et sur les pentes du monticule qui domine le confluent du Lourdios et de l'Elaboo. Le Lourdios, dont on voit la vallée remonter vers le S., entre des collines couvertes de fougères et de bois taillis, n'arrose qu'une seule commune, celle de *Lourdios-Ichère*. Le chef-lieu (653 hab.), situé dans le vallon latéral d'Arrie, au N. du *Mont-Layens*, communique à l'O. par le *col de Soës* avec Arette (*V.* ci-dessus), à l'E. avec la vallée d'Aspe, par un sentier qui vient aboutir au pont Suzon (R. 45), entre Sarrance et Bédous. En remontant l'étroite vallée du Lourdios vers le S., on pénétrerait bientôt dans la magnifique forêt d'Isseaux, et on atteindrait, en 3 h., le sentier de Sainte-Engrace à Bédous (R. 40), soit près du Mont-Soulaing, soit près du port de Bouesso.

Au delà d'Issor, le chemin d'Arette pénètre dans la vallée de l'Élaboo, qu'elle longe d'abord sur la rive dr., puis sur la rive g., ensuite il s'élève par de longs lacets sur la chaîne qui sépare le bassin du Gave d'Aspe de celui du Vert et redescend à

22 kil. Arette (*V.* ci-dessus).

[Au sud d'Arette, la vallée de Barétous ne renferme pas même un hameau; mais elle possède de magnifiques forêts de hêtres qui recouvrent toutes les pentes des montagnes. D'Arette, on peut rejoindre en 4 h., entre le col de Sescous et le pas de Guliers, le sentier de Sainte-Engrace à Bédous (R. 40), qui contourne au S. la haute vallée de Barétous.]

ROUTE 45.

D'OLORON A JACA.

LA VALLÉE D'ASPE.

40 kil. et 5 lieues espagnoles. Route de voitures construite jusqu'à 6 kil. au delà d'Urdos, en construction jusqu'au Somport, en projet de Somport à Jaca. Voitures à volonté à Oloron.

La **vallée d'Aspe** a pour limites : au N. la vallée d'Oloron; à l'O. la vaste forêt d'Isseaux, la vallée de Barétous et le val d'Aragon; au S. le Somport et le pic d'Aspe, qui lui a donné son nom; à l'E. une ligne sinueuse de pics qui s'étend depuis le col des Moines jusqu'à celui de Marieblanque. Sa plus grande longueur est, en ligne droite, de 40 kil., et sa plus grande largeur de 18 kil. environ; mais, sauf le petit bassin de Bédous, situé à son point central, elle se compose de défilés étroits. Sa population actuelle est de 11 600 hab.

La vallée d'Aspe formait autrefois une république sous la protection des princes de Béarn. Lorsque le Béarn fut réuni à la couronne de France, elle subit le même sort. Cependant le roi Louis XIII lui conserva tous ses priviléges. Jamais la féodalité ni le fisc n'y pénétrèrent. Les habitants étaient exempts du service militaire, mais obligés de défendre leur pays; ils avaient le droit d'élire leurs magistrats. Les protestants de la vallée, dont les descendants habitent encore le village d'Osse, furent même les seuls protestants de France qui, après la révocation de l'édit de Nantes, conservèrent le droit de se réunir dans un temple.

Les Aspois passaient autrefois pour de mauvais voisins; ils étaient toujours en lutte avec les montagnards de la vallée d'Ossau, et les chassaient à main armée des meilleurs pâturages; ils allèrent même, par le col des Moines, la vallée du Soussoueou et le col de Lavedan, attaquer les habitants de

la vallée d'Aucun, et les condamnèrent à leur payer tribut. Le traité conclu en 1348 par les deux parties belligérantes montre quelles étaient les raisons des habitants de la vallée d'Aspe.

Voici cette pièce curieuse :

DU 1er JUIN 1348.

(Traduit de l'original béarnais).

Soit chose connue à tous, que, comme la terre de Lavedan d'Arraigues eut demeuré six ans sans porter de fruit, ni femme, enfant, ni vache, veau, ni jument, poulain, ni bétail d'aucun poil, à raison de ce que le petit abbé de Saint-Savin aurait fait périr les gens d'Aspe qui avaient fait et faisaient des courses et des ravages en Lavedan, après avoir lu sur un sureau un livre qu'il avait tiré par art diabolique de Salomon; à cause de quoi, les gens de Lavedan furent conseillés d'envoyer deux prud'hommes d'entre eux vers le saint-père à Rome pour demander l'absolution; en observant les choses par lui ordonnées, et ci-dessous déclarées, ainsi qu'il les écrivit par lettres qu'il envoya, savoir : une à l'évêque de Lescar, une autre à l'évêque de Tarbes, une autre au sénéchal de Béarn, et une autre au sénéchal de Bigorre, tendante aux fins, qu'en ensuivant les pénitences et amendes par eux imposées, ils fissent la paix entre les deux montagnes, et pour cet effet appelassent dix prud'hommes d'Aspe et autant de Lavedan, et fissent rédiger cela par écrit, et moyennant ce, absoudre les terres, gens, bestiaux et autres choses de Lavedan, et accordèrent comme s'ensuit : Et tout premièrement paix soit entre les parties à jamais, et que celui qui la rompra ait la malédiction du saint-père et paye deux cents marcs d'argent (cent marcs aux endommagés seront), et qu'ensuite ceux de Lavedan envoyeront dix hommes de sainte vie vers Monseigneur saint Jacques en Galice, qu'ils fassent chanter quatre messes d'évêques et dix d'abbés avec crosses, et cent messes à prêtres ou frères, et que ceux de Lavedan fassent à jamais les réparations ci-dessous écrites et payent au messager d'Aspe, le jour et fête de Saint-Michel de septembre, dans l'église de Saint-Savin ou en celle d'Odot, avant que l'étoile paraisse.

La validité de ce contrat fut officiellement reconnue par les tribunaux judiciaires, et l'on cite une sentence du conseil de Béarn, du 18 mai 1593, et une autre du parlement de Navarre, du 28 septembre 1693, ordonnant aux habitants du Lavedan de payer aux Aspois la somme de sept livres deux sols.

Deux routes conduisent d'Oloron à Escot, l'une sur la rive dr. du Gave d'Aspe, l'autre sur la rive g. Celle de la rive dr. passe par Bidos, Soeix, Eysus, Lurbe, et laisse Saint-Christau à g. entre ces deux derniers villages (R. 43); celle de la rive g. traverse : (6 kil.) *Gurmençon*, v. de 337 hab., qui possède une papeterie; (7 kil.) *Arros*, v. de 210 hab.; et (10 kil.) *Asasp*, v. de 649 hab., situé en face de Saint-Christau et dominé par une vieille église ogivale.

Au delà d'Asasp, dominé par le pic de ce nom, et vis-à-vis de Lurbe, on laisse à dr. la route d'Issor (R. 44), et on franchit le Lourdios. Cependant les montagnes se resserrent et s'élèvent; en certains endroits, la vallee devient un défilé. Sur la dr.; le rocher est souvent taillé à pic. Sur la g., le Gave coule au fond d'un précipice profond et escarpé. Au S., la pène d'Escot (*V.* ci-dessous), semblable à une gigantesque muraille, attire les regards bien en deçà de (13 kil.) *Escot*, v. de 750 hab., situé sur la rive dr. du Gave, à l'embouchure du Barescou. « On montre à l'étranger, raconte M. le baron Taylor, les ruines d'une maison démantelée qui, sur la fin du siècle dernier, était le repaire d'une famille de brigands. »

D'Escot à Bielle dans la vallée d'Ossau, par le col de Marieblanque, R. 48.

A peu de distance d'Escot, la route franchit le Gave. Le pont est étroit, le Gave profond. A peine a-t-on atteint la rive dr., qu'on aperçoit à g. une inscription romaine, gravée sur le rocher appelé *pène d'Escot.* Cette in-

scription, effacée en partie par le temps ou par les hommes, est ainsi conçue :

L. VAL. VERNUS CER
II VIR BIS HANC
VIAM RESTITUIT
LA MIIIXIV
AMICUS S. C.

Parmi les écrivains qui s'en sont occupés, les uns la regardent comme romaine, les autres soutiennent qu'elle est moderne. Ce qui paraît positif, c'est qu'elle ne se trouve pas mentionnée dans la *Notitia utriusque Vasconiæ* du savant Oyhenart. Du reste, au-dessus du nom du duumvir L. Valerius Vernus, on lit maintenant celui d'un entrepreneur qui a construit ou réparé la route.

Près du pont d'Escot, sur la rive dr. du Gave, s'élève une maisonnette isolée : c'est le modeste *établissement thermal* où viennent se baigner les paysans des environs. « Ces eaux, dit Bordeu, sont d'un grand usage dans toute la contrée voisine : on les emploie pour les tempéraments vifs et bouillants qui ne peuvent pas en supporter de plus actives ; elles rafraîchissent le sang ; elles sont aussi recommandées pour les vieilles fièvres, ou plutôt pour les embarras qui en sont la cause ou la suite. »

On repasse sur la rive g. du Gave, en deçà de

16 kil. *Sarrance* (hôt. de France), commune de 1140 hab., lieu de pèlerinage célèbre et fréquenté. On y remarque les ruines, tapissées de mousse et de lierre, d'un couvent de Prémontrés, où Louis XI fit ses dévotions à la madone. L'église, dont l'intérieur offre un aspect propre et régulier, est flanquée d'une petite tour que décorent des statues dans des niches.

A 1500 mèt. environ de Sarrance, on franchit le Gave sur le pont Suzon. Avant d'y arriver, on voit tomber en cascade un ruisseau dont les eaux ont creusé dans les rochers calcaires une cavité circulaire de plusieurs mèt. de profondeur. La vallée s'est de nouveau resserrée. Au point où elle s'élargit, on découvre, du haut d'une côte, le joli bassin de Bédous, auquel ses nombreuses éminences coniques donnent un aspect tout particulier. « Qu'on se figure, dit un admirateur de cette oasis, un vaste bassin sillonné par le Gave, qu'entourent de tous côtés des montagnes capricieusement accidentées, puis des champs, des prairies, dix ou douze villages répandus dans ce riche vallon, pittoresquement groupés les uns après les autres, étendus dans la plaine, tapis au pied de la montagne, ou audacieusement suspendus sur la crête de quelque roche.... Ce grand village qui s'étend à nos pieds et qui nous apparaît comme la capitale de ce petit royaume, c'est Bédous ; un peu plus loin, nous découvrons Accous, où le tendre Despourrins soupira ses élégies passionnées : voilà Osse, où le temple calviniste s'élève rival de la chapelle catholique ; là, c'est Athas, où, sous les vêtements grossiers de la villageoise, l'artiste trouve plus d'un type de beauté dont la pureté semble aujourd'hui étrangère à nos grandes cités. »

24 kil. d'Oloron. **Bédous** (hôt. de la Poste), commune de 1253 hab., située sur la rive dr. du Gave d'Aspe, au débouché du vallon latéral arrosé par le Gabarret.

De l'autre côté du Gave, on aperçoit, au pied de monticules d'ophite, *Osse*, v. de 773 hab., et les deux villages de *Lées-Athas*, formant une commune de 824 hab.

De Bédous à Laruns dans la vallée d'Ossau par Aydius, R. 48 ; — à Sainte-Engrace, R. 40 ; — ascension du pic d'Anie, R. 47.

Après avoir traversé le Gabarret, on passe à côté d'un petit établissement de bains dans lequel jaillit une source d'eau minérale sulfureuse : c'est la source de *Suberlaché*, men-

tionnée par Bordeu. « Cette eau, dit le célèbre médecin, est tiède, soufrée, ferrugineuse, et très-recommandable par les cures qu'elle a faites dans les maladies externes et internes, pour l'estomac et pour toute sorte d'affections chroniques où il est besoin de réparer le baume naturel du sang, son huile, sa lymphe, etc. » L'établissement actuel de Suberlaché contient dix baignoires. A 800 mèt., on trouve une source ferrugineuse, à laquelle les habitants de la vallée attribuent de grandes vertus.

27 kil. **Accous,** v. de 1505 hab., situé à la g. de la route, sur la Berthe, qui descend d'un vallon latéral. C'est le plus ancien village de la vallée. Il était, dit-on, connu des Romains, qui y avaient élevé un temple, comme l'indique le nom d'*Aspa Luca*, qu'ils lui avaient donné. Mais, à l'exception de quelques médailles, on n'y a découvert aucun vestige d'antiquités romaines. Il a vu naître, ainsi que nous l'avons déjà dit, Despourrins, le Tibulle des pasteurs, auquel « les montagnards et la reconnaissance des Béarnais ont élevé, avec le concours du roi Bernadotte, un gracieux monument qui s'harmonie avec le paysage. » Le monticule boisé que couronne cette colonne était la retraite favorite de Despourrins: c'est là qu'il composa, assure-t-on, cette élégie que les Béarnais trouvent si touchante et qui faisait dire au poëte Jasmin qu'il était fier d'être « le grand prêtre de l'autel montagnard dont Despourrins était le Dieu. »

Du reste, le lecteur en jugera; en voici la traduction mot à mot :

Là-haut sur la montagne, un pasteur malheureux, — Assis au pied d'un hêtre, noyé dans ses larmes, — Songeait au changement de ses amours.

« Cœur léger, cœur volage, disait l'infortuné, — La tendresse et l'amour que je t'ai donnés, — Sont-ce là les rebuffades que j'ai méritées?

« Depuis que tu t'es accostée avec des gens de condition, — Tu as pris un si haut vol que ma maison — N'est pas assez haute pour toi d'un chevron.

« Tes brebis avec les miennes ne daignent plus se mêler, — Et tes superbes moutons depuis lors — Ne s'approchent des miens que pour les battre.

« De richesses je me passe, d'honneurs, de qualités, — Je ne suis qu'un pasteur, mais il n'y en a aucun — Que je ne surpasse (tous) en amitié.

« Encore que je sois pauvre en mon petit état, — J'aime mieux mon béret tout pelé — Que (non pas) le plus beau chapeau bordé.

« Les richesses du monde ne font que tourments; — Et le plus beau seigneur, avec son argent — Ne vaut pas le pasteur qui vit content.

« Adieu, cœur de tigresse, bergère sans amour; — Changer, oui, tu peux de serviteur, — Jamais tu n'en trouveras un tel que moi. »

D'Accous aux Eaux-Chaudes, R. 48.

Au delà d'Accous, la vallée d'Aspe se resserre de nouveau, les montagnes se rapprochent, la *Pène d'Esquit* se dresse comme un portail gigantesque formé par deux pyramides de marbre. Entre deux pics nus et décharnés, qui, des deux côtés, dominent la route creusée dans le roc, le torrent s'est frayé un passage. Ses eaux battent les piles de pierre du hardi *pont d'Esquit*, situé à 2 kil. d'Accous. A 3 kil. plus loin, on voit à dr. le pont pittoresque de Lescun qui conduit dans la verdoyante vallée de Lescun.

Ascension du pic d'Anie, R. 47.

32 kil. *Eygun*, v. comprenant avec *Cette*, situé plus haut, sur une terrasse cultivée, une population de 453 hab. On franchit ensuite l'Escuarp, qui descend à l'E., d'un vallon boisé (bois de Pedaing), que ferme à son extrémité supérieure le pic de *Premayou* (2371 mèt.)

35 kil. *Etsaut*, v. de 432 hab. On y remarque une tour en ruines, un pont pittoresque et une maison, de construction assez récente, sur la façade de laquelle sont incrustées des pier-

res qui portent des traces de caractères arabes. Vis-à-vis d'Etsaut, sur une terrasse qui domine la rive g. du Gave, se trouve le v. de *Borce* (722 hab.).

A 1500 mèt. environ d'Etsaut, la route passe sur la rive g. du Gave, par le pont de Sebers, d'où l'on peut voir l'ancien chemin de la Mâture, hardiment taillé dans le roc; c'est par là qu'on faisait descendre les bois de construction. On pénètre dans un défilé étroit dominé par deux montagnes hérissées de hauts rochers blanchâtres. A g., sur un énorme rocher surplombant le torrent à 150 mèt. de hauteur, se dressent de vastes murailles qui semblent faire partie de la montagne; c'est le **fort d'Urdos** ou le **Portalet**. Un pont d'une seule arche, appelé le pont d'Enfer, réunit la route à la base du rocher, longe un profond défilé latéral que parcourt le torrent du Sescoué, s'élève de là, par un escalier en zigzag taillé dans le flanc du rocher, jusqu'au bord d'une coupure qui le sépare du fort, et traverse cet abîme sur un pont-levis. Un autre pont, plus éloigné, pénètre dans les entrailles mêmes du rocher et permet à la garnison de sortir sans être vue. La principale façade, flanquée de deux tourelles élégantes, se dresse sur le bord même du rocher perpendiculaire, dont il semble être la continuation. Au-dessus, on aperçoit d'autres étages de forts et de murailles; au-dessous, la paroi du rocher est percée de casemates nombreuses, dont on devine la position par des rangées de noires embrasures. Ce fort, situé à 794 mèt. au-dessus du niveau de la mer, a été terminé en 1848, après dix ans de travail. Il pourrait contenir 3000 hommes de garnison. Une heure suffit pour y monter et le visiter. L'escalier par lequel montent les voyageurs compte 506 marches.

Au delà du fort, le défilé cesse tout à coup, et la route, passant de nouveau sur la rive dr., laisse à dr. un vallon latéral d'où descend le Baralet, et qui remonte jusqu'à la frontière.

40 kil. **Urdos** (hôt. des Voyageurs), en latin *Forum Ligneum*, dernier village français (670 hab.), situé sur la rive dr. du Gave, à 760 mèt. au-dessus du niveau de la mer, dans une petite plaine. Ce village, composé d'une large rue, est habité par une population qui a longtemps eu la réputation de vivre de contrebande.

Au sortir d'Urdos, la route s'éloigne un peu du Gave, traverse (1 kil.) le ruisseau de Lorry, passe (2 kil.) près des ruines du Lazaret, établi en 1823 lors du cordon sanitaire; ces ruines sont dominées par des montagnes en partie boisées et couronnées de roches qui jaillissent comme des tours blanches du milieu des flots de verdure. Au delà, on s'engage dans un étroit défilé où la route a dû être taillée sous une roche surplombante, puis on entre dans un second bassin moins large que celui d'Urdos. On laisse à dr. le bois bien clair-semé de Couecq, où se trouvent de beaux gisements d'albâtre, et bientôt après on arrive à la bifurcation du chemin. L'ancienne route monte à g. sur le versant de la montagne et s'élève par une rampe égale, tandis que la nouvelle route, dont les rampes les plus fortes n'ont que 7/100es d'inclinaison, suit encore le bord du Gave jusqu'à

47 kil. la *Fonderie* de M. d'Abel, grande usine métallurgique aujourd'hui abandonnée. Cette usine est située dans une charmante position, au confluent de l'Espugna et du Gave d'Aspe et au-dessous de vastes promontoires richement boisés.

Au S. de la Fonderie, la route pénètre d'abord par un long lacet dans le vallon de l'Espugna, puis dans la gorge sauvage du Gave d'Aspe, qu'elle franchit deux fois, se suspend, pour ainsi dire, aux flancs des rochers, puis, laissant à dr. le sentier du Pas d'Aspe (*V.* ci-dessous), con-

tourne un promontoire que recouvre la forêt de hêtres de Sansane, et après avoir décrit plusieurs lacets sur une terrasse de prairies, traverse l'ancienne route, près de l'auberge de Peyrenère, pour gravir obliquement la montagne. Elle laisse à dr. l'*auberge de Paillette*, où l'on peut au besoin passer la nuit, et, croisant une seconde fois l'ancienne route, atteint enfin

52 kil. **Somport,** *summus Portus*, situé à 1640 mèt. de hauteur. « et largement ouvert entre des hauteurs médiocres, dit M. de Chausenque, sur la voie romaine qui de Cæsarea Augusta (Saragosse) conduisait à Beneharnum par Iluro, Aspa Luca et Forum Ligneum. » C'est par ce port et ceux de la Navarre qu'Abd-er-Rahman fit passer cette redoutable armée qui menaça toute la chrétienté. Ainsi dans tous les temps la vallée d'Aspe a été une des grandes communications avec l'Espagne. Une pyramide plantée sur le roc y marque la limite des deux empires, limite naturelle entre les affluents de l'Èbre et de l'Adour, entre le Gave d'Aspe et l'Aragon. Une inscription gravée sur la pierre en lettres d'or rappelle que la route, décrétée en 1808, a été continuée en 1861; on pense que sur le versant français elle sera achevée en 1863 ou 1864. Une fois terminée, elle aura une très-grande importance commerciale.

Du col même, on jouit d'une vue assez limitée sur les pâturages et sur des pentes rougeâtres offrant quelques bouquets de sapins clair-semés. Au N. E., on aperçoit le vallon de pâturages qui descend du col des Moines (R. 48).

[A l'endroit où la nouvelle route quitte la vallée du Gave d'Aspe, si on avait continué de remonter ce torrent, on aurait pu s'élever en 2 h. au col appelé *Pas d'Aspe*, qui offre aussi un passage vers l'Espagne; sa hauteur, supérieure d'une trentaine de mètres seulement à celle du Somport, est de 1676 mèt. A l'O. de ce port s'étend le vaste plateau des pâturages de *Cousia*, qui, jusqu'à ces derniers temps, restèrent indivis entre la France et l'Espagne et sont maintenant adjugés à ce dernier pays. Ils forment un bassin fermé que domine au S. O. le *pic d'Aspe*, haut de 2500 mèt. Au sommet de ces rochers on peut voir Jaca, ainsi qu'une grande étendue des montagnes de l'Aragon et de la Navarre. Au N. du plateau s'ouvre un vaste cirque, tout semé de fragments de rochers, que semble avoir formé un effondrement du sol, et dont le fond est occupé par une belle nappe d'eau de 45 min. de tour : c'est le **lac d'Estains**, dont la rive septentrionale sert de frontière à la France.

« Excepté au midi, où des roches le surplombent, des tapis de gazon dessinent ses rives sinueuses et se développent, dit M. de Chausenque, sur des mamelons parallèles, comme les ondes d'une mer mollement agitée. Ses eaux, toujours limpides, sont peuplées, dit-on, d'excellentes truites.»

C'est principalement sur le plateau de Cousia qu'on recueillait le minerai de fer employé autrefois dans la fonderie de M. d'Abel.]

Dès que l'on a dépassé le Somport, les mauvais chemins commencent. On tourne à dr. pour descendre obliquement à travers les pâturages, puis (40 min.) on passe à la base d'un rocher qui porte les ruines de l'hôpital de *Santa-Cristina*, jadis l'un des plus riches de la chrétienté. Les montagnards d'Aspe le brûlèrent, dit-on, pour se venger de ce que les Espagnols avaient fait paître leurs brebis sur des pâturages français. On traverse le torrent, puis on descend en zigzag dans un petit bassin où se réunissent plusieurs vallons, et l'on entre dans la vallée comparativement large de *Gaicipol-*

lepa. A g. (20 min.) on laisse une fonderie de fer abandonnée.

[En remontant d'abord sur le versant méridional, puis sur le versant septentrional la vallée de pâturages qui s'ouvre dans la direction de l'E., on atteint en 1 h. 30 min. l'extrémité supérieure d'une espèce de cirque dominé au S. par la pyramide superbe du *Mont-Anajet*. En gravissant à g. des pentes gazonnées très-roides, on arrive en 1 h. au *col de Canaourouye* (couloir rouge), ainsi nommé à cause de terres rougeâtres qu'on aperçoit çà et là sur les montagnes, et situé à 2000 mèt. environ, entre le pic de Canaourouye (2345 mèt.) au N. et le pic d'Anajet au S. Du plateau du col, on n'aperçoit guère que de vastes pâturages limités à l'E. par les montagnes de Bondellas (R. 85), à l'O. par celles d'Aspe.

La descente vers Sallent est assez facile. On laisse d'abord à dr. (10 min.) le sentier du col d'Izas (*V.* ci-dessous), puis (15 min.) on traverse un petit bassin jadis occupé par les eaux d'un lac, et après avoir marché pendant 30 min., on rejoint le sentier du col d'Anéou à Sallent (R. 58).

1 h. 25 min. (4 h. 20 min.) Sallent (R. 58).]

A une petite distance en aval de la fonderie se trouve la grange de *San-Antonio*, au-dessus de laquelle un petit fort couronne un promontoire escarpé.

Un sentier partant de San-Antonio fait communiquer la vallée de l'Aragon avec celle du Gallego. De la chapelle il s'élève à l'E. sur des pentes gazonnées assez roides, passe (4 h.) au *col d'Izas*, ouvert à 2817 mèt., au S. des escarpements à pic du Mont-Anajet, laisse à g. une mine de cuivre et une maison d'exploitation, et vient rejoindre, à 40 min. du col, le sentier qui va du col de Canaourouye à (2 h. 10 min., plus de 7 h. de San-Antonio) Sallent.

Après avoir dépassé San-Antonio on ne trouve plus de maisons jusqu'à

63 kil. **Canfranc**, charmant petit v. de 130 hab., situé à 989 mèt., sur la rive dr. de l'Aragon, composé d'une seule rue et d'une place que traverse la route, et dominé par un vieux château assez bien conservé, dont on attribue la fondation à Philippe II. De ce château on découvre une belle vue sur l'Aragon et sur le *Can-Gran*, une des sommités les plus élevées de la chaîne des Pyrénées. Les produits de la fabrique de couteaux de Canfranc sont expédiés jusqu'à Oloron.

Au sortir de Canfranc, on suit la rive dr. de l'Aragon, qui coule doucement à l'ombre des aunes, des hêtres et des érables, et bientôt on arrive à l'extrémité du bassin [1]. Des deux côtés les parois des montagnes se rapprochent, le torrent mugit de cascade en cascade et s'engouffre en tournoyant dans de vastes entonnoirs; à dr. et à g. s'ouvrent de grandes ravines d'où se précipitent des ruisseaux, et à travers lesquelles on voit briller un instant les sommets neigeux des Pyrénées. A la fin la gorge devient si étroite, que le sentier a dû être taillé dans le roc, et c'est à peine si l'on voit l'eau du torrent se briser au fond de l'abîme sur les rochers de grès rouge. Tout à coup la gorge s'ouvre, et l'on entre dans le petit bassin où est situé le v. de *Villanueva*, sur la rive dr. de l'Aragon. En face, au-dessus des escarpements qui bordent la rivière du côté de l'E., se dresse, à une hauteur de 2800 mèt., la montagne de *Peña Colorada* (Pierre Rouge), ainsi nommée à cause de la couleur de ses roches.

A l'extrémité inférieure du bassin on atteint *Castillo*, misérable v. situé sur une pente rocheuse au-dessus de

1. La plupart des détails qui suivent sont empruntés à l'ouvrage de M. Willkomm.

la rive g. Ses rues, formées par le roc lui-même, sont tellement polies par la pluie et par les fers des chevaux, qu'il faut les traverser avec précaution. sur le sommet de la colline s'élèvent les ruines d'un vieux château.

Au delà de Castillo, on pénètre dans un nouveau défilé par un sentier d'abord pierreux et étroit qui longe la rive g. de l'Aragon ; mais à 1 h. de marche environ, la vallée devient un peu plus large et le chemin meilleur; de belles prairies et des champs cultivés commencent à se montrer, et sur les bords de l'Aragon on voit quelques moulins. On laisse à g. derrière soi les derniers escarpements de la Peña Colorada, et, tournant à g. pour suivre une allée de peupliers, on arrive à

4 h. de Canfranc. **Jaca** (posada del Esquilador, del Canfranc), V. de 3000 hab. environ, située sur une colline de la rive g. de l'Aragon, à 790 mèt. de hauteur moyenne au-dessus de la mer. D'épaisses murailles, noircies par le temps et flanquées de distance en distance par des tours carrées, l'entourent d'un cercle parfaitement régulier ; on ne pénètre dans l'intérieur que par six portes gothiques. Les maisons ont un aspect misérable et ne sont pas garnies de balcons comme la plupart des maisons espagnoles; les fenêtres, de grandeur inégale et disposées sans aucune symétrie sur les façades, leur donnent un caractère mauresque.

Jaca est une ville très-antique, qui montre encore des restes de fortifications romaines. Elle ne resta guère qu'une soixantaine d'années entre les mains des Arabes, et, lorsque ceux-ci revinrent en 795 pour la reconquérir, don Asnar, s'étant mis à la tète des habitants du pays, hommes et femmes, livra bataille aux infidèles sur les bords de l'Aragon, au lieu appelé las Tiendas, situé à une demi-lieue environ de Jaca. Les Arabes s'enfuirent, laissant derrière eux les cadavres de quatre de leurs principaux cheiks. Sur le champ de bataille on éleva une petite chapelle dédiée à Notre-Dame de la Victoire, et, le premier vendredi de mai, les jeunes filles s'y rendent en foule et se livrent à des combats simulés pour rappeler le courage des héroïnes leurs ancêtres.

Jaca fut l'une des premières villes d'Espagne qui s'organisa en commune, et sa charte municipale fut reconnue dès l'an 1065 par le roi d'Aragon Sancho Ramirez. De 1809 à 1814 elle resta en la possession des Français.

La *cathédrale*, ornée d'un beau portail gothique, se compose de trois nefs ogivales; les autels sont surchargés de décorations et de dorures. Sa fondation date de l'époque du roi don Ramirez, en 1040. On montre sur le seuil de l'un des portails le modèle, gravé sur la pierre, de la *vara* (aune) aragonaise avec toutes ses divisions; dans la salle capitulaire se trouve un beau tableau de saint Jean-Baptiste.

La *maison de ville* date de 1544; on y conserve, attaché sur une table avec une chaîne, le livre sur lequel sont enregistrés les anciens privilèges et les lois particulières de la commune. La *prison* est aussi un vieux monument : elle s'élève au pied d'une tour portant l'horloge de la ville sous un campanile de fer-blanc. La *maison* du comte de Belveder mérite également une visite : on y remarquera la façade, des tours du XVI[e] siècle, les restes d'un ancien escalier, et surtout une magnifique cheminée dans une des salles de l'étage inférieur. La *citadelle*, commencée par Philippe II et achevée par Philippe III, au N. de la ville, couronne une éminence, et se dresse comme un promontoire au-dessus de la rivière Aragon. Elle a été restaurée par les Français en 1810. Du haut de ses murailles, la vue est magnifique. Au N., le regard plonge dans la vallée profonde et sauvage de Canfranc, parcourue par les eaux de l'Aragon, et dominée à son extrémité par la montagne de la Peña Colorada. A l'O., on

voit une grande partie de la vallée de l'Aragon qui, déjà plus vaste, étale ses vergers, ses jardins et ses prairies parsemées de maisonnettes, et se redresse pour former la base de la montagne San-Juan de la Peña, toute noire de sapins. Au S. et au S. O, on a sous ses pieds la ville hérissée de tours et de clochers, et, de l'autre côté de la vallée, les regards sont attirés par la masse gigantesque de la Peña de Oroel.

De belles *promenades* d'ormeaux et de frênes font le tour des murailles; des bancs disposés de distance en distance permettent au voyageur d'admirer à son aise le beau panorama qui se déroule au pied de la ville.

De Jaca à Pampelune, R. 46.

Ascension de la Peña de Oroel.

Une journée, aller et revenir, 8 h. de montée; sentier jusqu'à mi-côte. Cette excursion et la suivante sont empruntées à M. Willkomm (*V.* la *Bibliographie*).

Vue de Jaca, cette montagne de grès, qui fait partie d'une chaîne parallèle à celle des Pyrénées, apparaît comme une crête prolongée de l'E. à l'O., et redressée à son extrémité de manière à imiter la forme d'un sphinx au repos; elle n'est accessible que du côté de l'O., car des trois autres côtés elle se termine par des parois perpendiculaires de plus de 300 mèt. de hauteur.

Après avoir marché pendant une heure environ dans la direction de la montagne que l'on voit toujours se dresser en face de soi, on arrive à l'ermitage de *Nuestra Señora de la Cueva*, ainsi nommé parce qu'on a utilisé comme chapelle l'entrée d'une grotte profonde. Là, on fera bien de se munir d'eau, car on ne doit pas en trouver plus haut dans les anfractuosités des rochers. Au delà de l'ermitage, on s'élève peu à peu à travers les taillis, et bientôt on se trouve sur un vaste plateau désert qui forme la base même de la pyramide, et dont les pentes, couvertes de genêts et de buis, se relèvent doucement du côté de l'O. Plus haut on pénètre dans une vaste forêt composée de pins, de sapins et de hêtres, et, après deux heures de marche, on atteint enfin la partie inférieure de la crête, où se dresse une grande croix de bois.

Le reste de l'ascension est assez difficile; il faut suivre une arête de rochers d'environ 2 mèt. de large, qui contourne le sommet du côté du N. et de l'O.: quelques fentes interrompent çà et là ce chemin dangereux, au-dessous duquel s'ouvre le précipice; mais on peut se retenir aux broussailles qui croissent parmi les pierres. Enfin, quand on est arrivé à l'O. même du cône, il faut s'aider des mains et des pieds, et gravir en ligne dr. jusqu'au sommet, dont la hauteur totale au-dessus de la mer est de 1760 mèt. environ. Le panorama que l'on découvre alors est immense, mais triste; car, aussi loin que peut s'étendre le regard, on ne voit que des vallées noires de forêts, des parois de rochers et des sommets dénudés; cependant au N., les sommets des Pyrénées interrompent un peu la monotonie de ce chaos montagneux, et au S. apparaissent les lignes bleuâtres et indistinctes de la sierra de Moncayo.

Excursion au cloître de San-Juan de la Peña.

Route de mulets. Une journée, aller et retour.

On suit pendant 1 kil. 1/2 le chemin très-fréquenté qui mène de Jaca dans la vallée inférieure de l'Aragon, puis on prend à g. un sentier qui s'enfonce dans un beau vallon boisé, au-dessus duquel surplombent des rochers dominés par une vieille ruine de construction mauresque. Peu à peu les arbres diminuent, et l'on rencontre à peine encore quelques maisons de paysans entourées de noyers et de pommiers; mais la vue devient de

plus en plus belle, surtout sur la Peña de Oroel, dont on peut voir, en se retournant, l'imposant profil se dresser au-dessus de la vallée. Bientôt on entre dans un petit vallon hérissé de rochers, où un ruisseau, descendu de la montagne de San-Juan, fait tourner les roues de nombreux moulins. Vers l'extrémité supérieure de ce vallon, au milieu de belles prairies, et au pied de grands escarpements rouges, se trouve le petit v. de *Santa-Cruz*, à côté duquel le ruisseau forme une belle cascade ondoyante d'environ 30 mètres de haut. Là, on est au pied même de la montagne, et il ne reste plus qu'à monter péniblement, par un sentier en zigzag, entre les pierres écroulées, et dans quelques ravines profondes creusées par les eaux, pour arriver sur le plateau au centre duquel se trouve le *nouveau couvent* de **San-Juan de la Peña**, à 1144 mèt. au-dessus du niveau de la mer. De tous les côtés, sauf à l'O., s'étendent de vastes forêts qui augmentent la solitude et rendent d'autant plus étrange l'aspect imprévu de ces constructions de briques. Elles forment un grand carré régulier, au centre duquel se trouve l'église, qui d'ailleurs n'offre rien de remarquable, et dont les fresques ont été entièrement détruites par les pluies.

L'*ancien couvent*, situé à 100 mèt. plus bas, à une petite demi-heure de distance, dans un beau vallon ombragé de hêtres, est dans un meilleur état de conservation et présente de plus un grand intérêt historique. En effet, c'est le berceau de l'Aragon.

Quand les Arabes pénétrèrent en Espagne, l'an 711, et chassèrent les Visigoths, quelques hommes résolus se réfugièrent dans la grotte de l'ermite Galéon, renfermée aujourd'hui dans les constructions du vieux cloître. Cette grotte devint peu à peu le rendez-vous de tous les chevaliers chrétiens; après la mort de l'ermite, arrivée en 730, des pèlerins, venus des provinces voisines pour vénérer ses reliques, se croisèrent en son honneur, et, conduits par un chef Vascon nommé Inigo Arista, qui avait eu la vision d'un arbre merveilleux, battirent complétement les Arabes à la bataille d'*Arasuet*. La victoire gagnée, le général fut proclamé roi de *Sobrarbe* (sous l'arbre), province qui comprend encore aujourd'hui les vallées de l'Aragon, du Gallego et de la Cinca, et devint le chef de la puissante maison d'Aragon. Le petit v. de *Panno*, qu'il construisit à une petite distance de la grotte, servit de capitale au royaume naissant.

Vers le milieu du XIe s., Ramirez Ier fit bâtir, au-dessus des ossements de ses pères qu'on avait déposés dans la grotte de Galéon, le couvent de San-Juan, qui existe encore aujourd'hui. Le nouveau couvent fut construit seulement dans la moitié du XVIIe s.

Le vieux couvent, appuyé sur le rocher, se compose de trois murailles grises, drapées de lierre et abritées par un toit d'ardoises. Une porte ogivale étroite mène directement dans l'intérieur de l'église à peine éclairée par de petites fenêtres; l'autel n'offre rien de remarquable, si ce n'est qu'il est placé à l'entrée de la grotte; mais à g., derrière une grille de fer, s'ouvre la *Capilla real*, petite pièce admirablement et cependant simplement ornée, que Charles III d'Espagne fit construire de 1770 à 1802. Un pavé de marbre blanc couvre le sol; les degrés de l'autel, les deux colonnes qui le soutiennent et le crucifix qui le domine, sont de marbre noir tacheté de blanc, tandis que les figures sculptées sont d'un marbre entièrement blanc; les chandeliers sont d'albâtre. A dr. de l'autel, vis-à-vis des fenêtres, sont disposés trois étages de niches renfermant les os de 27 princes et princesses de la maison de Sobrarbe et d'Aragon. Chaque niche est encadrée de marbre violet et recouverte d'une plaque de marbre blanc, qui porte en lettres d'or le nom du personnage Sur la muraille opposée aux

niches, on voit des bas-reliefs en marbre blanc représentant les combats des rois de Sobrarbe contre les Maures. Sur la porte d'entrée se trouve le buste de Charles III, et la voûte est décorée de fresques malheureusement dégradées par l'humidité.

De Jaca à Saragosse, 19 1/2 lieues espagnoles. Pour la description de cette route, V. l'*Itinéraire de l'Espagne*, par M. A. G. DELAVIGNE.

Projet de chemin de fer entre Pau et Saragosse.

En 1855, un ingénieur, nommé Boura, a proposé, à la suite de consciencieuses études, un chemin de fer qui partirait de Pau pour aller aboutir directement à Saragosse en passant par Oloron, Urdos, Canfranc et Jaca. Si ce projet s'exécute jamais, ce ne sera pas avant de longues années, car les lignes qui des deux côtés doivent aboutir aux Pyrénées sont loin d'être achevées. Toutefois nous allons indiquer sommairement le tracé de M. Boura.

De Pau jusqu'à la station de Buzy, c'est-à-dire jusqu'au pied de la chaîne des Pyrénées, la construction de la voie de fer n'est ni plus difficile ni plus coûteuse que sur la moyenne des chemins de fer; mais là, après avoir envoyé un embranchement à l'O. vers Oloron, le tracé traverse le Gave d'Ossau, pénètre dans le roc vif, passe sous l'établissement thermal de Saint-Christau et reparaît à ciel ouvert, près de *Barescou*, dans la vallée du Gave d'Aspe. Entre la station de Barescou et celle d'Aydius, les difficultés se multiplient Huit petits tunnels, de 80 à 460 mèt. de longueur, parmi lesquels on en remarque un de 360 mèt., destiné à traverser la Pène d'Escot, et deux grands souterrains, l'un de 730 mèt., vis-à-vis de Sarrance, l'autre de 3240 mèt., sous la montagne d'Aydius, tels sont les ouvrages d'art nécessaires sur cette section. Puis on entre dans le bassin de la vallée; là les difficultés sont moins nombreuses; cependant, il faudra percer un tunnel de 1700 mèt. en face d'Accous, jeter un viaduc sur la Berthe et percer la Pène d'Esquit sur une longueur de 410 mèt.

De la station de Cette-Eygun à la frontière on compte 22 kil. seulement; mais c'est là que se trouve la région des avalanches. Du village de Cette au village d'Etsaut, on n'en compte pas moins de huit. Cependant M. Boura ne s'en effraye pas. D'après lui, « les avalanches de la vallée d'Aspe ne sont formées que de simples glissades de neige, se mouvant suivant une vitesse peu considérable sur des plans assez inclinés, et ne déplaçant que de faibles colonnes d'air. Pour en neutraliser les effets, il ne sera même pas nécessaire de creuser des souterrains: des ponts suffiront pour protéger la voie contre les avalanches, auxquelles ils livreront passage. » Viennent ensuite plusieurs travaux d'art moins importants, jusqu'au ravin du Sescoué, au pied du fort d'Urdos. M. Boura propose de construire sur ce point un pont en tôle, ou bien d'élever un viaduc en maçonnerie, précédé par deux tunnels de 460 mèt. et 230 mèt. de longueur, sur la rive dr. du Sescoué, et suivi d'un troisième souterrain de 1690 mèt. sur la rive g. de ce torrent.

D'Urdos au Lazaret, le tracé ne rencontre plus que des obstacles relativement faciles à vaincre; trois tunnels de 200, 330 et 600 mèt. sont cependant échelonnés dans ce trajet. En amont du Lazaret, le passage du ravin de l'Arnousse, où vient déboucher une avalanche exceptionnellement menaçante, oblige à percer un tunnel long de 380 mèt., rattaché, par un pont jeté sur le torrent l'Arnousse, à un autre souterrain de 780 mèt., au sortir duquel la voie se développe librement jusqu'au plateau de Sansane.

C'est là que la voie entre pour la dernière fois en souterrain du côté

de la France, à la hauteur de 1305 mèt., pour en sortir, à celle de 1352 mèt., sur le territoire espagnol. Le tunnel projeté a 4150 mèt. de long; 970 mèt. en France, 3180 mèt. en Espagne, et traverse le faîte des Pyrénées au-dessous du plateau de Cousia.

Ainsi, entre Pau et la frontière, le chemin compterait 41 tunnels d'une longueur totale de 23 390 mèt.; la rampe moyenne serait de 0^{m},012 ; la rampe maximum de 0^{m},018, et la dépense évaluée à 762 189 fr. par kilomètre. Un grand avantage du tracé serait de ne rencontrer nulle part de roches granitiques ou porphyriques, mais simplement des calcaires, des ardoises ou des grès. Près de Bédous seulement, on effleurerait quelques roches d'ophite. — Du col de Somport à Jaca, la pente du chemin de fer serait de 15 à 20 mill. par mètre.

Le trafic entre la France et l'Espagne n'est pas encore très-considérable sur ce point; mais on peut dire que les chemins créent les trafics. En 1854, lorsqu'il y avait encore 82 kil. de lacune sur la route de Pau à Saragosse, le mouvement des entrées et des sorties par le bureau d'Urdos comprenait, sans compter la contrebande, 5722 tonnes à l'importation (vin, céréales, laines), et près de 700 mulets à l'exportation. En 1855, la lacune ayant diminué de 40 kil., l'importation d'Espagne en France dépassa, pendant les six premiers mois, le chiffre total de l'année précédente.

ROUTE 46.

DE JACA A PAMPELUNE.

28 lieues espagnoles. Route de voitures, Les détails de cet itinéraire sont empruntés en partie à l'ouvrage de M. Willkomm.

Après être descendu de la colline de Jaca, on suit la rive g. de l'Aragon, qui coule dans la direction de l'O., à travers une plaine parsemée de vergers, de granges et de petits hameaux. Vue de ce côté, la Peña de Oroel, dont on longe la base septentrionale, présente une longue crête noire de sapins, et ce n'est qu'après l'avoir dépassée qu'on la voit graduellement prendre la forme d'un cône gigantesque. Au bout d'une heure et demie de marche, on laisse à dr. le chemin qui monte au couvent de San-Juan de la Peña (*V.* ci-dessus), et l'on côtoie de belles forêts pour entrer bientôt dans un petit bassin bien cultivé, au centre duquel se trouve le gros v. de *Santa-Cecilia*. Au delà, la vallée de l'Aragon devient triste et nue; pendant 3 h. de marche, on n'aperçoit ni champs, ni prairies, et la vue ne s'étend, à g., que sur une chaîne de grès et ses noires forêts, à dr., sur les Pyrénées. Enfin on arrive à un moulin solitaire, *molino de Arres*, situé sur un petit affluent de l'Aragon. Ce moulin sert en même temps d'auberge, et l'on peut y passer la nuit.

Au-dessous du moulin, la vallée s'élargit peu à peu et devient un vaste bassin de 3 lieues de diamètre, dont le fond est évidemment le lit d'un ancien lac; en effet, de tous les côtés, il semble parfaitement entouré par une enceinte de montagnes : c'est un cirque immense, sans aucune issue apparente. Au centre, sur un petit mamelon qui domine la rive dr. de l'Aragon, s'élève la petite ville de **Verdun**, qui donne son nom à la vallée.

De Verdun à Anso, et de là au port d'Anie, R. 47.

Le chemin de Jaca à Pampelune ne passe pas à Verdun; mais, laissant la ville à dr. sur la rive dr. de l'Aragon, il continue de longer la rive g. Bientôt on entre dans un défilé sauvage, et l'on perd de vue la Peña de Oroel, dont on avait pu jusqu'ici, en se retournant, voir le cône se dresser au-dessus des autres montagnes de l'E. La région que l'on traverse devient

de plus en plus solitaire; çà et là on aperçoit dans le lointain quelque pauvre village suspendu aux flancs de la montagne, au-dessus d'affreux précipices; à peine quelque champ mal cultivé; à peine quelques barrières en planches pour retenir le bétail pendant la nuit. La vallée est triste, infertile, inhabitée. De distance en distance, l'Aragon se cache derrière un promontoire de rochers; au N. apparaît dans toute sa majestueuse grandeur la crête des Pyrénées, depuis le pic d'Anie jusqu'au Mont-Orhy.

A 3 ou 4 h. de marche, au delà du bassin de Verdun, la vallée devient un peu plus cultivée; on commence à voir çà et là des vignes et des champs de blé; puis, après avoir franchi, sur un pont de bois, le torrent large et rapide, on gravit la colline sur laquelle est bâti

18 l. **Tiermas**, v. de 375 hab., qui doit sa réputation à ses eaux sulfureuses, jaillissant un peu plus bas, sur les bords de l'Aragon, au pied d'une colline presque perpendiculaire, appelée *Petrillon*. Une autre source se trouve à une lieue en aval; on la désigne sous le nom de *los Herpes* (bains de dartres).

Le nom même de Tiermas (Thermes) donné à ce village prouve que la vertu de ses sources est connue depuis longtemps: on prétend même que les Romains y avaient bâti quelques maisons. Vers le commencement de ce siècle, Tiermas était rarement visité, et ce fut en 1819 seulement que M. Alexandre Olivan y fonda un établissement thermal.

Les eaux des sources sont sulfureuses et ont une température de 30 à 34° c.; on s'en sert en bains, en boissons et en douches. L'*établissement thermal* (bains, chambre et linge pendant neuf jours : 1re cl., 18 fr.; 2e cl., 13 fr. 50 c.; table d'hôte, 3 fr.; chevaux et mulets, 3 fr. jusqu'à Liedena) est situé à un quart de lieue environ du village; il contient 52 chambres commodes, 8 baignoires et un certain nombre de pièces où l'on peut prendre des bains de vapeur. De 1847 à 1851, la moyenne des baigneurs a été de 335 par an. Le propriétaire paye une rente annuelle de 4000 réaux (1000 fr.) à la commune de Tiermas.

Le prix d'un bain est de 4 réaux (1 fr.). Pour les pauvres les bains sont gratuits.

De Tiermas à Roncal et à Tardets, R. 39.

On descend de Tiermas pour suivre de loin la rive dr. de l'Aragon, qui coule entre des escarpements calcaires ravinés par les eaux et complétement dépourvus de végétation. L'aspect de la vallée change graduellement : des rochers pittoresques de grès (*Sierra de Leyre*), couverts de forêts magnifiques, bordent l'horizon du côté du N. et cachent la vue des Pyrénées; au S., les bois qui tapissent les pentes sont assez clair-semés et se composent en général de chênes verts.

19 l. 1/2. *Yesa*, le premier village navarrais, triste et misérable groupe de maisons. Sur la rive g. de l'Aragon, dans un petit ravin, se trouvent les *salines de Javier*. Bientôt après, la vallée, qui depuis Jaca se dirigeait uniformément du côté de l'O., décrit une vaste courbe vers le S., pour aller se réunir à l'Èbre en amont de Tudela. On cesse de suivre la rive dr. de l'Aragon, et l'on remonte à l'O. sur un plateau aride. De cet observatoire naturel on jouit d'une vue remarquable sur la vallée de l'Aragon, qui descend à dr. vers le S., entre des collines boisées.

De l'autre côté du col se trouve

20 l. 1/2. *Liedena*, v. de 400 hab., situé à 379 mèt. de hauteur, dans un vallon où apparaissent çà et là quelques oliviers.

Au delà de Liedena, la route descend vers le torrent d'Iraty, en

amont du confluent de cette rivière avec l'Aragon. On traverse l'Iraty, puis on tourne à g. pour remonter la rive g. du torrent, qui coule doucement à travers les prairies. Ici le paysage est charmant : à dr. brillent les eaux de l'Iraty, à travers les arbres qui le bordent ; en face se dresse le rocher perpendiculaire de *la Foz* ou du défilé, semblable à une énorme muraille. L'ancien chemin suivait la rivière jusqu'à la base même de ce rocher, et l'on se demandait avec étonnement de quel côté s'ouvrait la vallée, lorsque tout à coup, au delà d'un petit détour du sentier, on voyait cette barrière, en apparence infranchissable, se diviser comme par enchantement. On dirait que la montagne a été fendue en deux, car on peut voir d'une extrémité à l'autre de la gorge, et les parois, éloignées seulement d'une dizaine de mèt., et hautes de 60 mèt. environ, sont parfaitement polies. L'eau coule lentement dans le profond canal qu'elle s'est creusé, et au sortir du défilé forme un petit lac. On comprend à peine comment l'ancien lac de la vallée supérieure a pu se frayer une route à travers le rocher, au lieu de le contourner du côté de l'O., où s'élèvent seulement de petites collines sans importance. Un petit pont, appelé autrefois *pont du Diable*, et aujourd'hui *pont de Jésus*, traverse le torrent en aval même du défilé : il faut y passer si l'on veut monter jusqu'à la chapelle construite au sommet du rocher, sur le bord même du précipice. De ce point, on jouit d'une vue charmante sur la vallée inférieure de l'Iraty, appelée aussi vallée d'*Aiba*, sur l'ancienne ville fortifiée de Lumbier (R. 38), et sur le petit lac que forme l'Iraty à sa sortie de la gorge.

Après avoir laissé à dr. le défilé et la vallée de l'Iraty, on s'engage dans un pays montueux, parsemé de quelques petits hameaux : *Narduès*, *Aldunate*, etc. : on longe çà et là des taillis de chênes. Après 4 h. de marche, on arrive au petit et misérable village de *Monreal* (425 hab.), dominé au S. O. par la **Higa de Monreal**, l'un des points de la Navarre d'où l'on peut le mieux se faire une idée de l'ensemble du pays. De la cime, on distingue Sangüesa, à l'O., Tudela, à 15 lieues au S., et Viane, plus éloignée encore, au S. E. D'après M. Bory de Saint-Vincent, on peut embrasser, du sommet de la Higa, un horizon de 90 lieues de diamètre, plus de 8000 kil. carrés.

On suit le versant septentrional de la *vallee d'Elorz*, ainsi nommée d'un village qui s'y trouve à 2 h. de marche de Monreal. — On longe ensuite la base méridionale du Mont-Tajonar, que traverse l'aqueduc de Subiza (R. 14).

27 l. **Noain**, v. de 100 hab. et station du chemin de fer de Pampelune à Saragosse. C'est là que Louis d'Albret perdit la bataille qui devait décider du sort de son royaume de Navarre, et le réunir aux vastes possessions de Ferdinand le Catholique. On laisse à g. le magnifique pont-aqueduc qui franchit la vallée de Noain (R. 14).

De Noain on peut se rendre à Pampelune, soit par le chemin de fer, qui fait un grand détour à l'O. par la vallée de l'Izagaondaa et par celle de l'Arga, soit par la route de voitures, beaucoup plus directe.

28 lieues. Pampelune (R. 14).

ROUTE 47.

ASCENSION DU PIC D'ANIE.

On peut faire l'ascension du pic d'Anie par plusieurs côtés ; mais c'est ordinairement par le village de Lescun que l'on en tente l'escalade.

8 kil. De Bedous au pont de Lescun (R. 45).

En montant à Lescun par les sentiers rocailleux de la vallée, on trouve, à 30 min. du pont, une maison-

nette isolée où les cavaliers doivent laisser leurs chevaux. Près de là la **cascade de Lescun**, l'une des plus belles des Pyrénées, tombe avec fracas au fond d'un gouffre profond. Un pont tremblant, formé d'un seul tronc de sapin, traverse le ravin à l'endroit même où le torrent se précipite en bouillonnant, et, quand on se penche pour regarder le fond de l'abîme, c'est à peine si, à travers la poussière de gouttelettes qui s'élèvent de la cascade comme un tourbillon de fumée, on peut distinguer dans l'obscurité l'écume blanche des eaux.

De la cascade un sentier étroit et pierreux monte jusqu'à (15 min.) *Lescun*, v. de 1458 hab., perché sur le sommet d'un plateau, à 902 mèt. de hauteur. L'église est du style gothique. De Lescun, on jouit d'une belle vue : en face, du côté du S., s'étend un autre plateau couvert de pâturages et de chalets épars; au S. O., dominant la gorge du ruisseau d'Ansabe, s'élève le pic de *Larraille* (2323 mèt.); à l'O. se dresse au-dessus de plusieurs autres montagnes la pyramide neigeuse du pic d'Anie. — En 1794, les habitants de Lescun et les compagnies franches de la vallée d'Aspe, commandés par Laclède, de Bédous, repoussèrent 6000 Espagnols qui venaient envahir le village.

[Pour aller de Lescun en Espagne, il faut descendre dans la vallée du gave de Lescun, puis entrer dans la gorge du gave d'Ansabe, qui s'ouvre à dr. dans la direction du S. O. Après avoir traversé ce gave deux fois, et laissé à g., au milieu de beaux pâturages, la fontaine d'Ansabe, on atteint (4 h.) le **Port d'Anso**, ou bien, à une petite distance sur la dr., le *col de Pétregenne*, ouvert un peu au S. du *pic d'Ansabère*, qui a 2376 mèt. de hauteur. Du col d'Anso, passage étroit où deux mulets peuvent à peine passer de front, on descend dans la vallée du Veral jusqu'à (4 h. du col) la ville d'*Anso*, peuplée d'environ 1400 hab. Cette ville, assez bien bâtie, offre quelques édifices remarquables. Le commerce de la France et de l'Espagne, par le col d'Anso, peut s'élever annuellement à 50 000 francs environ. D'Anso à Verdun (R. 46), par la vallée du Veral, on compte 3 lieues.

De Lescun, on peut aussi pénétrer en Espagne par un autre col. En gravissant la terrasse de pâturages qui s'étend au S. du gave de Lescun, on pénètre dans le vallon de l'Irhaxe, qu'on remonte jusqu'à son origine en suivant le versant occidental. Là, on tourne à g., et on gravit les dernières pentes pour atteindre (2 h. 30 min.) le *col d'Écho* ou de *Pau*, dominé au S. par le *pic de Burcq* (2105 mèt.). Du col de Pau, on descend en 4 h. à *Echo*, dans le val de l'Aragon.]

Au delà de Lescun, le sentier du pic d'Anie quitte la gorge principale pour entrer dans le vallon arrosé par le Lahourque de Lauga. Pendant quelque temps, on traverse encore des prairies parsemées de maisonnettes : mais bientôt la gorge se recourbe vers le N., et les rochers deviennent de plus en plus escarpés. On aperçoit à g. le vallon du gave d'Anaye, d'où l'on peut monter en 3 h. au *col de l'Insole*, puis on laisse à dr. le chemin qui mène aux *bains de Laberou*, eaux minérales où les hommes et les femmes de Lescun se baignent encore pêle-mêle; ensuite se dirigeant à l'O., on traverse le *bois de Braca d'Azuns*, avant d'atteindre (2 h. 40 m.) la cabane d'Azuns, située au S. du Pas de même nom (*V.* ci-dessous). De là, on voit, du côté du S., les sources du ruisseau jaillir des flancs du pic d'Anie; on en suit les bords; puis, après avoir laissé à dr. le petit lac d'Anie, on gravit enfin le cône terminal du pic. De Lescun au sommet, l'ascension dure 5 heures.

[On peut aussi monter au pic d'Anie par le col de Bouesso, à 2 h. 15 min. de Bedous (R. 40). Arrivé (30 min.) au ruisseau d'Aydi, au-dessus du cirque magnifique de la forêt d'Isseaux, on tourne à g. et on monte, d'abord à travers la forêt de Barlagne, puis à travers d'énormes éboulées de pierres, où le sentier devient très-pénible. En 2 h. 30 min., on atteint le *Pas d'Azuns*, col ouvert à 1874 mèt. de hauteur, à l'E. du pic de *Soumcouy* (2302 mèt.). Ensuite on descend (30 min.) à la cabane d'Azuns, où l'on rejoint le sentier de Lescun (*V.* ci-dessus).

Un autre sentier plus facile est celui de Sainte-Engrace aux cabanes de Pescamon, par le Pas de Guliers (R. 40). Après avoir atteint le défilé (2 h. 50 min.), on monte à dr. pendant 1 h. jusqu'aux cabanes d'Arlas (même R.), non loin de la Pierre-Saint-Martin, puis, tournant à g., on se dirige à travers des pâturages faciles vers (30 min.) les cabanes de *Pescamon*, d'où l'on gravit par les pierres et les débris le revers occidental du (2 h.) pic d'Anie. Il faut 6 à 7 h. de marche pour atteindre la cime en partant de Sainte-Engrace.]

Du haut du **pic d'Anie** (2504 mèt.) on jouit d'une vue très-étendue, surtout du côté de la France : on découvre, à l'O., les montagnes du pays basque et la mer ; au N., les collines et les vallées du Béarn jusqu'à Orthez et Pau; puis, au delà, la surface violette des Landes; à l'E., les plus hauts sommets de la chaîne; au S., les monts arides de l'Espagne ; enfin, immédiatement au-dessous des neiges, le petit lac d'Anie et les gorges qui se dirigent vers le gave de Lescun.

Le pic d'Anie est moins élevé que les sommets des Hautes-Pyrénées, mais il se distingue par sa forme pyramidale et régulière, et par la beauté de ses contours; les Basques en avaient fait un Olympe. « Sur le sommet de l'Ahuñemendi (Anie, en basque montagne des chèvres), brille le palais enchanté de Maithagarri, la plus jeune et la plus séduisante des péris ibériennes. Une ceinture magique presse la taille svelte de la jeune fée, et fixe les plis de sa robe d'azur parsemée d'étoiles; un cercle diamanté retient sa blonde chevelure, et brille sur son front avec moins d'éclat que le feu divin de ses yeux bleus; une lance d'argent arme son bras délicat; un daim agile est son coursier. Un jour la fée Maithagarri trouva le beau Luzaïde endormi sur l'herbe, au bord d'un ruisseau, l'enchaîna de lianes et de fleurs, et le transporta dans ses bras jusqu'à son palais magique, avant de le réveiller. »

Les habitants de Lescun, pour lesquels cette montagne, située à l'O. de leur vallée, est un *laboratoire d'orages*, n'en font pas le séjour d'une belle fée, mais bien celui d'un « esprit mélancolique, solitaire, inhospitalier. » « Sa taille, dit M. le baron Taylor, surpasse celle du plus haut sapin ; son jardin, qu'il cultive avec soin et d'où il écarte toujours les neiges et les frimas, est situé sur le haut du pic. Là croissent des végétaux dont le suc a des puissances surnaturelles ; la liqueur qui en provient décuple la force des hommes; quelques gouttes suffisent pour écarter les démons gardiens des trésors que renferment les cavernes et les vieux châteaux. Si des étrangers tentaient de cueillir ces végétaux puissants ou de visiter la demeure du génie, celui-ci susciterait aussitôt d'effroyables tempêtes. »

Au commencement du siècle, M. de Borda voulut braver ces dangers; mais les habitants de Lescun le poursuivirent, et, sans l'intervention du curé, ils l'auraient peut-être maltraité. Palassou, craignant d'être arrêté s'il passait par Lescun, fit son ascension par la forêt de Barlagne et le Pas d'Azuns. Aujourd'hui les touristes n'ont plus aucun danger à redouter de la part des indigènes.

ROUTE 48.

DU VAL D'ASPE AU VAL D'OSSAU.

Les vallées d'Aspe et d'Ossau, qui descendent parallèlement de la crête des Pyrénées, sont séparées l'une de l'autre par une chaîne assez élevée que domine une ligne de près de 2000 à 2500 mèt., et que traversent des cols nombreux. Les passages les plus importants qui font communiquer les deux vallées sont les suivants :

A. Du Pont d'Escot à Arudy,

PAR LURBE.

24 kil. — Route de voitures qui doit être inaugurée en 1862. Chemin classé parmi les routes thermales (*V.* l'Introduction).

En aval du pont d'Escot, la nouvelle route, qui suit le tracé de l'ancien chemin vicinal, traverse le Barescou et le village d'Escot et longe la rive dr. du Gave jusqu'à (5 kil.) Lurbe. Ensuite elle franchit une petite colline pour atteindre (7 kil.) Saint-Christau (R. 43), et remonte la charmante vallée de l'Ourtau, que dominent au S. les versants boisés du Mont-Binet (R. 43) et de l'Esplom. Après avoir atteint (15 kil.) le *col d'Arrachette*, on sort de la région des bois pour entrer dans celle des pâturages, et l'on descend par un chemin pierreux dans le gracieux bassin cultivé au centre duquel se trouve (24 kil.) Arudy (R. 54).

B. D'Escot aux Eaux-Bonnes.

5 heures de marche. Sentier de mulets.

Au sortir d'Escot (R. 45), on remonte à l'E., d'abord le long de la rive dr., puis le long de la rive g., le ruisseau de Barescou, qui forme plusieurs jolies cascades, dont la plus belle est appelée le *saut de la Corne*. La vallée qu'il traverse, connue sous le nom de *vallée de Maillerougé*, est dominée au S. par les magnifiques sapins de la Pène d'Escot, au N. par le Binet. Le *col de Marieblanque*, le point culminant du passage, est à 992 mèt. au-dessus de la mer. Là, dans un bassin ovale, d'une demi-lieue de long, s'étendent les *pâturages du Benou*, que les habitants de la vallée d'Aspe et ceux de la vallée d'Ossau se sont disputés pendant des siècles. Ce plateau traversé, on descend, par la riante vallée du Rieutort, au v. de *Bilhères* (441 hab.), bâti en amphithéâtre sur le versant de la montagne, et d'où 20 min. de marche suffisent pour atteindre le v. de Bielle, sur la route de Laruns.

12 kil. De Bielle aux Eaux-Bonnes (R. 53).

C. De Bédous à Laruns.

4 à 5 heures de marche.

Le sentier, se dirigeant à l'E., passe d'abord par le petit hameau d'*Orcun*, longe le petit ruisseau du Gabarret ou Gave d'Aydius, et s'élève, en serpentant sous des bois de sapins, jusqu'à (5 kil.) *Aydius*, v. de 735 hab., situé au pied d'une montagne percée de grottes ; dans les environs se trouvent, dit-on, d'excellentes mines de cuivre non encore exploitées. De là, un sentier pénible monte à travers de grands bois dans un vallon latéral, arrosé par l'Arcès et dominé par le pic Larie, franchit le *col de las Arques*, à une hauteur d'environ 1700 mèt., et descend à Laruns. Ce sentier, ainsi que plusieurs autres qui mènent d'Aydius à Bielle et à Gabas, n'est guère fréquenté que par les montagnards.

D. D'Accous aux Eaux-Chaudes.

4 à 5 heures de marche.

En sortant d'Accous, on traverse la Berthe, et, longeant la rive g. de ce torrent, on remonte, à l'E., une vallée riante et peuplée, que dominent la forêt d'Arapoup et le pic du même nom, dont le sommet atteint 1669 mèt. de hauteur. Plus loin, on passe

sur la rive dr. de la Berthe, qui s'est élargie de manière à former une espèce de lac; puis, revenant encore sur la rive g., on s'engage dans une gorge étroite, où le sentier décrit d'innombrables zigzags, pour s'élever au *col de Gée*, appelé aussi de *Sesques* ou d'*Iseye*. On y découvre une belle vue sur la gorge de la Berthe et le bassin de Bédous. Là s'étend un vaste plateau de verdure, entouré de tous les côtés de pics hauts de 2160 à 2300 mèt., et semé de petits lacs profonds que les montagnards appellent des puits. A la descente de ce beau plateau, où paissent de nombreux troupeaux de brebis, le sentier traverse de belles forêts de sapins, laisse à dr. le vallon à l'extrémité supérieure duquel se trouve le *lac d'Isabe*, dominé à l'O. par le pic du même nom (2475 mèt.) et les escarpements du pic de Sesques (2487 mèt.), passe auprès de l'une des plus jolies cascades des Pyrénées, et atteint la route des Eaux-Chaudes à Gabas, à 2 kil. 500 mèt. des Eaux-Chaudes (R. 57).

E. **D'Urdos à Gabas par le col d'Aas de Vielle.**

5 heures de marche. Chemin de mulets.

On suit d'abord la grande route de Jaca, puis, à 1 kil. environ d'Urdos, on commence à gravir obliquement la montagne. Le roide sentier s'élève sur des escarpements arides, traverse une petite forêt sans ombrage, et, après avoir longé de grands précipices qui s'ouvrent à dr., atteint (2 h. 50 min.) un premier col appelé la *Hourquette de Lary*. Ensuite on laisse à dr. un plateau de pâturages où se trouvent les lacs *Bersou*, *Ayous*, *Romassot* (1812 mèt.), et on franchit (1 h.) la crête au *col d'Aas de Vielle*, haut de 2100 mèt. environ. Là, on est pour ainsi dire à cheval sur les deux vallées d'Urdos et de Bious, et, par un beau temps, on jouit d'une vue très-étendue. A l'O., on entrevoit les gorges du Gave d'Aspe, dominées par une ligne de sommets à peu près égaux en hauteur, depuis le pic d'Aspe jusqu'au pic d'Anie. Que l'on descende un peu dans la direction de Gabas, et bientôt l'on verra se dresser en face, dans sa fière majesté, le double cône du pic du Midi. A ses pieds, un immense entassement de rochers écroulés forme comme une autre montagne de débris et ne laisse qu'un étroit passage aux eaux du Gave; partout ailleurs, la vallée ressemble à une vaste prairie semée de bouquets d'arbres, et s'abaisse, par de gracieuses pentes, jusqu'à la ligne sombre que la forêt de Gabas dessine du côté du Nord.

On descend d'assises de rochers en assises de rochers du col d'Aas de Vielle dans la vallée de Bious. Là, on suit l'une ou l'autre rive du Gave de Bious, et on arrive bientôt à la forêt de Gabas, où croissent peut-être les plus beaux sapins des Pyrénées. En 1 h., à partir du col, on atteint la scierie de Bious-Artigues, d'où l'on descend par une route de voitures à (1 h.) Gabas (R. 57).

De Gabas aux Eaux-Chaudes (R. 57).

[On peut aller aussi d'Urdos à Gabas par le col des Moines. Un sentier de montagnes assez pénible s'élève jusqu'à ce passage, mais il vaut mieux s'y rendre par le Somport. Arrivé au Somport (12 kil. d'Urdos, *V.* R. 45), on longe à g. pour tourner le versant espagnol de la chaîne, dominée au N. par le *pic d'Arnousse* (2140 mèt.). La distance n'est en ligne dr. que de 4 kil., mais ce trajet demande plus d'une heure et demie.

Après avoir gravi les pentes herbeuses du *col des Moines* (2204 mèt.), qui forme la frontière de l'Espagne et de la France, on descend directement sur un plateau pierreux, souvent inondé par les eaux de neige, et l'on n'a plus qu'à suivre le Gave de Gabas. Par ce chemin, on compte 7 h. d'Ur-

dos à Gabas. — Du col des Moines on peut descendre aussi en 1 h. au pied du rocher qui portait le monastère de Santa-Cristina (R. 45).

ROUTE 49.

PAU ET SES ENVIRONS.

Renseignements généraux.

HÔTELS. — De *France*, place Royale; de la *Poste*, place Gramont; de la *Daurade* (hôtel des voyageurs de commerce), rue Préfecture; de l'*Europe*, rue Préfecture; des *Voyageurs*, rue Marca; de la *Croix-Blanche*, côte de la Fontaine, etc.

RESTAURANTS. — *Bernis*; *Saintgez*; *Michel Manet*; de la *Fontaine Melo*.

CAFÉS. — *Henri IV*, place Royale; de la *Comédie*, place Gramont; du *Commerce*, rue Préfecture; *Sansarricq*, rue Notre-Dame; *Champagne*, place Royale, etc.

BAINS PUBLICS. — *Mme Barrau*, place Royale; *Noguez*, rue des Bains; *Poeyharré*, rue des Ponts; *Henri IV*, à la Basse-Plante.

DILIGENCES. — *Messageries impériales*, *Manescau*, place Gramont. Voitures pour Dax et le chemin de fer, Bayonne, Toulouse, Bagnères, les Eaux-Bonnes, les Eaux-Chaudes, Cauterets, Baréges, Luz, Saint-Sauveur, Oloron, etc. *V.*, pour plus amples renseignements, les routes partant de Pau dans ces diverses directions. — *Entreprise Condesse*. Voitures pour Oloron; correspondance pour tout le pays basque, hôtel de la Daurade. — *Correspondance des chemins de fer du Midi*. Départ tous les jours pour Dax, Tarbes, Orthez et Oloron. Service pendant la saison pour toutes les eaux thermales.

VOITURES DE REMISE. — *Abbadie*, rue du Château; *Apas*, rue Bernadotte; *Bazillac*, rue Serviez; *Puyuiet*, rue Corisande, 3; *Forassies*, rue d'Etigny, 2; *Carrère*, rue Serviez, 12; *Saingez*, rue Serviez; *Berrouet*, rue Notre-Dame; *Boudrot*, rue du Lycée; *Ithurralde*, id.; *Arrabouzet*, rue Duplaà; *Beguin*, rue du Lycée; *Barrans*, rue Corisande; *Cabanné*, rue Henri IV; *Caillavet*, id.; *Laborde*, rue Henri IV; *Darré*, id.; *Delacour*, id.; *Goffinet*, rue Serviez; *Croharé*, rue Montpensier; *Gardères*, place Royale; *Ribettes*, rue des Orphelines, etc.

Les voitures à deux chevaux se payent à raison de 2 fr. l'heure ou 15 fr. la journee.

LOUEURS DE CHEVAUX ET CABRIOLETS. — Le nombre de ces industriels est considérable, surtout pendant la saison. S'adresser aux hôtels ou mieux encore à l'Union syndicale. Les chevaux de selle se louent au mois ou à la journée.

POSTE AUX LETTRES. — Bureau central, place de la Nouvelle-Halle, à côté de la préfecture, ouvert de 7 h. du matin à 7 h. du soir, excepté les dimanches et les fêtes; ces jours-là il est ouvert de 7 h. à 11 h. du matin. — Bureau supplémentaire, place Gramont.

TÉLÉGRAPHE. — Bureaux, rue de la Préfecture, 44, ouverts tous les jours de 7 h. du matin à 9 h. du soir. — *N. B.* Le télégraphe électrique est établi de Pau à Bayonne, à Oloron, aux Eaux-Bonnes, à Tarbes et aux villes de bains des Hautes-Pyrénées.

DOCTEURS EN MÉDECINE. — *Bagnell*, *Bordes*, *Boutilhe*, *Buron*, *Cassou*, *Cazenave*, *Daran*, *Drewy-Ottley*, *Duboué*, *Henri*, médecin homœopathe, *Hounau*, *Iribarne-Aitcin*, *Jacob*, *Manes*, *Roussille*, *Smythe*, *Tarras*, *Taylor*, *Terrier*.

LIBRAIRES. — *Bassy*, *Chirou*, *Delrieux*, *Lafon*, *Lauga*, *Laussat*, *Monguillet*, *Pelanne*, *Véronèse*. La librairie de M. Lafon, rue Henri IV, est remarquablement assortie en livres français, anglais, italiens, espagnols, etc. (cabinet de lecture). L'établissement de M. Bassy, 2, rue Henri IV, ne se recommande pas seulement par son riche assortiment de livres de voyages et de nouveautés; on y trouvera le magnifique *album* de M. Victor Petit, représentant les *vues et les costumes des Pyrénées*, de la papeterie, des bronzes, des objets en marbre des Pyrénées, des pianos, etc., etc.

CABINETS DE LECTURE. — *Lafon*, rue Henri IV; *Laussat*, rue des Cordeliers; *Dufourcq*, rue des Cordeliers.

CERCLES. — *Cercle béarnais*, rue de la Préfecture; *Cercle Henri IV*, place Royale; *Cercle anglais*, rue Henri IV.

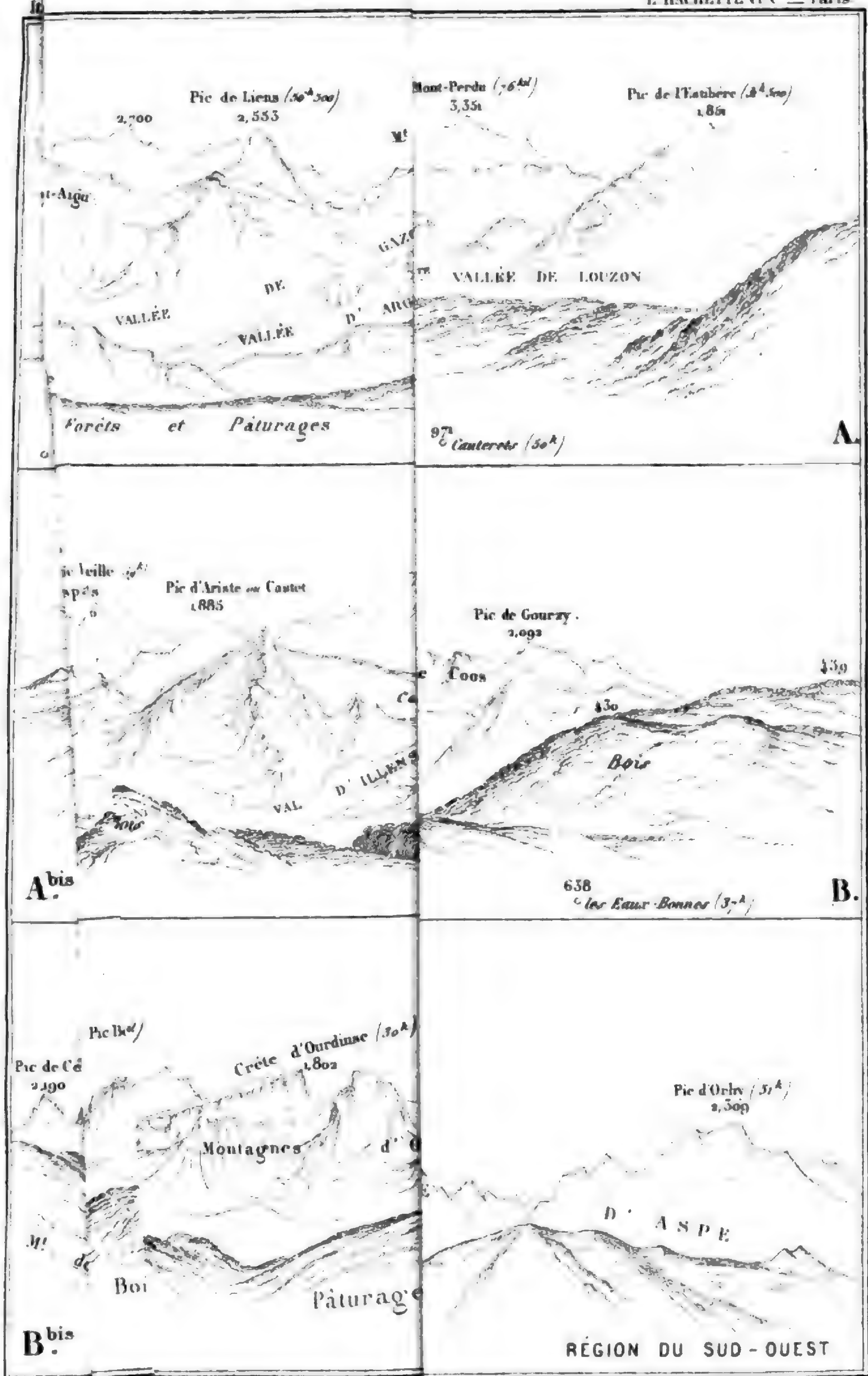
BANQUIERS. — *Merillon*, *Veuve Léon Francez*, *Bergerot*, *Fourcade*, *Taylor*, vice-consul d'Angleterre.

SALLES D'ARMES. — *Delcourt*, fils, 8, rue Cerrérot. — *Tir au pistolet*, chez Labeille, etc. — *Équipage de chasse*, entretenu par souscription et dirigé par M. Power, propriétaire à Bilhères.

APPARTEMENTS MEUBLÉS. — On trouve dans la ville de Pau environ 400 appartements meublés dont le prix varie depuis

VUE PRISE DE LA PL

L. HACHETTE et Cie — Paris



Dessiné d'après en • de la Pl. Royale, à Pau. — Gravé. les Montagnes par Gérin, la Lettre par P. Rousset

1200 jusqu'à 8000 fr. On peut louer aussi des maisons de campagne garnies dans les environs.

UNION SYNDICALE instituée par la ville de Pau, pour fournir gratuitement aux étrangers les renseignements qu'ils peuvent désirer, et our régler à l'amiable tous les différends qui peuvent surgir entre les étrangers et les habitants. Agent, M. Langlumé, 14, rue Serviez.

Situation. — Aspect général. — Panorama. — Climat.

Pau, l'ancienne capitale du Béarn, aujourd'hui le chef-lieu du département des Basses-Pyrénées et le siége d'une cour d'appel, s'étend de l'E. à l'O., à 144 mèt. au-dessus du niveau de la mer, sur le bord d'un plateau haut de 50 mèt. environ, qui, du côté du N., se rattache aux landes du Pont-Long, et, du côté du S., domine la rive dr. du Gave de Pau et de l'Ousse. Un ruisseau profondément encaissé, appelé Hédas, la sépare en deux parties, que cinq ponts relient l'une à l'autre; la plus grande et la plus ancienne est celle qui se trouve resserrée entre ce ravin, le Gave et l'Ousse; deux rues principales, qui n'ont de remarquable que leur longueur, viennent aboutir à son extrémité occidentale, c'est-à-dire au promontoire escarpé que couronne le château. L'autre moitié plus moderne, et traversée dans toute sa longueur par une rue parallèle à l'Hédas, pourra du moins se développer à son aise, car l'espace ne lui manquera jamais ; mais la vieille ville aura toujours pour elle l'avantage de sa situation. C'est en effet de ses maisons, de ses terrasses, de ses jardins, que l'on découvre le magnifique panorama qui, selon certains artistes, rivalise avec celui de la terrasse de Berne. Ce panorama, dont notre gravure représente les profils, et dont M. Victor Petit a publié une admirable lithographie, a inspiré à M. Taine le dithyrambe que l'on va lire :

« De là, on voit toute la vallée et au fond les montagnes. Le cœur se dilate dans cet espace immense ; l'air n'est qu'une fête, les yeux éblouis se ferment sous la clarté qui les inonde et qui ruisselle, renvoyée par le dôme ardent du ciel. Le courant de la rivière scintille comme une ceinture de pierreries; les chaînes de collines s'allongent à plaisir sous les rayons pénétrants qui les échauffent, et montent d'étage en étage pour étaler leur robe verte au soleil. Dans le lointain, les Pyrénées bleuâtres semblent une traînée de nuages; l'air qui les revêt en fait des êtres aériens, fantômes vaporeux, dont les derniers s'évanouissent dans l'horizon blanchâtre, contours indistincts, qu'on prendrait pour l'esquisse fugitive du plus léger crayon. Au milieu de la chaîne dentelée, le pic du Midi d'Ossau dresse son cône abrupt; à cette distance les formes s'adoucissent, les Pyrénées ne sont que la bordure gracieuse d'un paysage riant et d'un ciel magnifique. Rien d'imposant ni de sévère ; l'idée qu'on emporte est celle d'une beauté sereine, et l'impression qu'on éprouve est celle d'un plaisir pur. »

Outre sa belle position, Pau a pour elle un climat délicieux, qui y attire pendant l'hiver un grand nombre d'étrangers, de malades, de convalescents. Les loyers y atteignent alors des prix fort élevés, et la vie y devient plus chère que dans les plus grandes capitales de l'Europe; du reste les maisons y sont meublées avec luxe, et l'on peut s'y procurer tout le confortable possible; enfin les fêtes les plus animées, les plus brillantes s'y succèdent presque sans interruption. Cette ville offre donc, de septembre à mai, un séjour des plus agréables à tous les heureux de ce monde qui jouissent d'une grande fortune et d'une bonne santé.

« De toutes les villes du continent où se rend le malade anglais, il n'en est peut-être pas une seule dont le séjour soit aussi salutaire dans certaines maladies que celui de Pau, a

dit le docteur Taylor. En effet, la position naturelle de Pau met si bien cette ville à l'abri du vent, qu'il n'est pas une saison de l'année dans laquelle les fonctions d'un organe puissent être troublées, pourvu qu'on ait soin de se bien vêtir et d'éviter les rayons du soleil. Quelque abondante que soit la pluie, quelque intense que soit le froid, il ne fait pas à Pau de ces vents perçants qui en Angleterre et même à Nice, à Montpellier, à Florence et à Rome, attaquent jusqu'aux *penetralia* des organisations affaiblies, et jamais l'atmosphère ne communique au corps une sensation d'humidité glacée.

« L'influence du climat de Pau est très-remarquable sur les étrangers. Pendant les quatre années qui ont précédé 1842, la mortalité ne s'est pas élevée chez les Anglais à plus de 1 sur 65, et parmi les poitrinaires, la proportion n'a été que de 1 sur 150. Pendant cet espace de temps il n'y eut pas un seul décès parmi les enfants anglais au-dessous de l'âge de 12 ans, et cependant plusieurs d'entre eux avaient à leur arrivée une santé très-délicate. »

Le docteur Cazenave explique en ces termes la salubrité du climat de Pau :

Situé par le 43° de latitude N., Pau se trouve bâti à l'extrémité d'un plateau qui domine une large vallée, dans le fond de laquelle le cours torrentiel du Gave dessine ses capricieux méandres. Au N. s'élève un amphithéâtre de coteaux superposés les uns aux autres. L'E. et l'O. sont complétement à découvert. Au S. se dresse, à quelques myriamètres, la chaîne des Pyrénées.

De cette disposition topographique résultent les conditions anémographiques suivantes : Les vents de N. viennent-ils à souffler? les assises de collines qui s'élèvent de ce côté les arrêtent dans leur course. Sont-ce les vents du S.? sur leur passage se dressent les Pyrénées, dont les pics élevés et les cimes neigeuses brisent leur violence et rafraîchissent leur souffle brûlant. Aussi la *tramontana* et le *sirocco* sont-ils inconnus à Pau.

Sans défense à l'O. et au N. O., la ville de Pau semblerait destinée à être soumise, ainsi qu'Hyères, Nice et Montpellier, à l'action périodique du vent du N. O., le *mistral*, cet impétueux et violent fléau du littoral de la Méditerranée. Or, l'expérience de tous les jours, aidée des observations météorologiques impartiales, prouve de la manière la plus péremptoire que Pau échappe à ce redoutable tribut. J'ajouterai même que c'est précisément à ce privilége exceptionnel, dont nous allons essayer d'expliquer la cause, que Pau doit ce calme atmosphérique qui frappe, de premier abord, le malade aussi bien que le climatologiste.

Tous les auteurs qui se sont occupés du climat de Pau sont unanimes à reconnaître cette absence d'agitation de l'air, et ses effets sédatifs. Ainsi, sir James Clark s'exprime dans ces termes à cet égard : « Le calme de l'atmosphère est un caractère frappant de ce climat, où les grands vents sont rares et de courte durée. » Plus loin, il ajoute, avec plus de détails : « Les vents d'O. sont peu fréquents et durent rarement plus de vingt-quatre heures. Pau paraît presque exempt des vents chauds du S. et des vents froids du N. O., qui sont généralement dominants dans cette partie de la France. »

Au témoignage de Clark vient se joindre l'appréciation impartiale d'une de nos illustrations médicales, M. le docteur Louis, qu'une douloureuse circonstance avait amené à Pau l'hiver de 1855.

« Après la magnificence du paysage, dit ce profond observateur, on est surtout frappé, en arrivant à Pau, du calme de l'atmosphère, calme si complet du 25 octobre au 12 décembre, l'an dernier, que j'ai bien vu, pendant cet espace de temps, les feuilles des arbres osciller, mais jamais leurs branches; en sorte que, pendant les six premières semaines de mon séjour dans la capitale du Béarn, j'étais dans un étonnement perpétuel, n'ayant jamais rien vu ni lu de semblable. Si, depuis le milieu de décembre, l'atmosphère de Pau n'a pas été aussi parfaitement calme, le vent y a toujours été rare, et, si je ne puis affirmer, d'après mon expérience personnelle, qu'il en soit toujours ainsi pendant la mauvaise saison, il m'est impossible, après avoir consulté les tableaux météorologiques dressés à Pau, et recueilli les témoignages des personnes les plus dignes de foi, de croire que, sous le rapport du vent, l'hiver qui finit diffère beaucoup des autres hivers. » Ainsi donc, absence de mis-

tral à Pau, tel est le fait reconnu, unanimement admis. Où en est la cause?

Si nous montons sur la tour du château d'Henri IV, et si nous jetons un coup d'œil sur la chaine des Pyrénées, nous remarquons que la chaine des Pyrénées prend une direction E. S. E. jusqu'au mont Vignemale et à Gavarnie. Là se détache de l'arête principale un chaînon qui, fuyant vers le N. E., va se terminer au pic du Midi de Bigorre, formant ainsi, avec l'arête principale S. de la chaine, un angle dans lequel se trouve par le fait renfermée la ville de Pau.

Le vent N. O. vient-il à souffler? ces masses aériennes, poussées avec violence dans la direction du S. E., rencontrant, dans leur course vagabonde, cette vaste enceinte angulaire, s'y engouffrent, s'y accumulent avec d'autant plus de rapidité que l'absence d'une issue directe s'oppose à leur sortie : il arrive nécessairement alors un instant où les colonnes d'air se trouvent tellement concentrées dans cette enceinte, qu'il se produit dans toute cette masse atmosphérique une sorte d'immobilité: le vent, forcé dès lors de s'élever, va porter l'agitation dans les hautes régions, tandis que le calme règne au-dessous de lui.

Il résulte de ces dispositions topographiques que l'action du vent N. O. est de très-courte durée sur la ville de Pau, puisqu'il doit nécessairement arriver un moment où le *golfe pyrénéen* est rempli par les masses aériennes. Il découle de ce fait une autre vérité, justifiée par l'expérience : c'est que l'action de ce vent est d'autant plus courte qu'elle a été plus violente.

Pour ce qui concerne les vents d'E., dont les effets exercent une action si funeste à Nice et à Naples sur les constitutions nerveuses, irritables et frappées de tuberculose, ces vents, que le Provençal appelle *doura rourra*, le Toulousain *vent marin*, sont pour ainsi dire inconnus à Pau. Faut-il rattacher, avec un climatologiste anglais, cette heureuse circonstance à ce que ces vents traversent, avant d'arriver à Pau, une grande étendue de pays sec et bien abrité, et perdent ainsi l'humidité pernicieuse dont ils s'étaient imprégnés en glissant sur le golfe du Lion et les marais d'Aigues-Mortes? Je serais porté à le croire, sans oser l'affirmer.

Enfin, si à ce calme atmosphérique, dû, comme nous venons de le voir, à l'absence des vents réguliers, nous ajoutons la présence de ces immenses forêts de pins qui bornent le Béarn au N. et à l'O., ne pourrons-nous pas ainsi nous rendre compte des causes qui donnent à l'air qu'on respire à Pau ces qualités sédatives, et en quelque sorte hyposthénisantes, dont nous sommes à même chaque jour de constater les heureux effets dans la marche de la phthisie pulmonaire?

A ces avantages anémographiques viennent s'en ajouter d'autres qui se rattachent d'une manière plus directe à la ville et à sa configuration intérieure. Ainsi, peu de villes présentent un percement de rues aussi favorable à la circulation de l'air et à la ventilation. En outre, la ville de Pau se trouve bâtie principalement dans sa moitié méridionale, qui est, du reste, la mieux abritée et la plus favorablement exposée, sur un terrain essentiellement sablonneux, dont la perméabilité empêche la stagnation des eaux, et concourt aussi à accroître les conditions de salubrité de l'air qu'on y respire.

Bien que les pluies y soient assez abondantes, il y pleut toutefois moins qu'à Pise. A Pau, il tombe, en moyenne, 40 pouces d'eau, et à Pise 45. De plus, par une singularité météorologique des plus heureuses, l'état hygrométrique de l'air est beaucoup moins élevé que la quantité annuelle des pluies ne le ferait supposer.

Il est, enfin, une dernière observation climatérique qui ne peut échapper à personne, et que les malades dont les souffrances exaltent l'impressionnabilité ont surtout notée : c'est qu'à température thermométrique égale, il fait moins froid ou plus chaud à Pau qu'à Rome, à Nice et à Hyères. Où en est la cause? encore dans l'absence des vents réguliers et périodiques. La température moyenne de l'hiver à Pau est de 6° 75 c. A Rome, elle est, d'après M. le docteur E. Carrière, de 10° c., et à Pise, de 6° 27 c. Enfin, la température moyenne de l'année est de 18° 8 c. à Rome, et de 16° 68 c. à Pau. On voit que la différence n'est pas considérable; mais le fût-elle davantage, cette divergence thermométrique n'infirmerait en rien la valeur des arguments en faveur de la ville de Pau. En climatologie, la supériorité d'une station médicale est loin d'être exclusivement subordonnée à une température plus ou moins élevée.

Ainsi, les caractères climatériques qui distinguent cette station médicale sont : *l'absence de vents réguliers, le défaut d'humidité libre dans l'air, et l'uniformité dans les oscillations thermométriques*. Cette dernière donnée climatologi-

que assure surtout à Pau une supériorité marquée sur le climat de Rome, où les transitions de température sont si fréquentes et si funestes aux malades dont la poitrine est délicate.

Histoire.

Pau vient du mot latin *Palum*, pieu, et a dû longtemps s'écrire ainsi : *Pal*. Un vicomte du Béarn du xe siècle, si l'on en croit les traditions locales, frappé des beautés de la vallée, voulut s'y construire un château, et marqua par trois pieux les limites du terrain que ce château devait occuper. On ignore d'ailleurs quel fut ce vicomte de Béarn, et l'on ne sait pas davantage à quelle époque le château fut bâti. Ce fut probablement dans le courant du xe ou du xie siècle. Les vicomtes de Béarn résidaient alors à Morlaas (R. 50). Sans doute ils élevèrent à Pau quelque rendez-vous de chasse qui sera bientôt devenu une maison de plaisance.

Si nous devons en croire l'*Histoire du château de Pau*, par M. Bascle de Lagrèze, c'était l'usage du pays de planter des pieux à l'endroit où l'on voulait bâtir et attirer la population. On lit, dans plusieurs vieilles chartes retrouvées par M. Alcide Curie, ces mots qui ne laissent aucun doute : *Palum pro nova populatione ibidem facienda figi et apponi fecimus*. Les armoiries conférées plus tard à la ville étaient *d'azur à trois pals*. On trouve, dans les anciens monuments historiques du Béarn, *Castellum de Palo*, *Castrum de Palo*, le château du *Pieu*, du *Pal*, et finalement le château de Pau.

Il arriva là ce qui est arrivé partout : des habitations de paysans se groupèrent en peu de temps au pied du manoir féodal, et peu à peu le village devint une ville.

Relativement à Pau, l'histoire des Centulle et des premiers Gaston, vicomtes de Béarn, n'offre pas grand intérêt, mais il est bon de dire que leur gouvernement était un gouvernement constitutionnel, modéré par une *cour* ou assemblée délibérante, représentant les gouvernés. Cette cour se réunissait parfois au château de Pau, et prenait avec le souverain d'assez grandes licences.

Le vicomte Gaston IV avait suivi à la première croisade son suzerain Raymond de Saint-Gilles, comte de Toulouse, et s'était illustré par mille prouesses. De retour en Béarn, il alla bientôt guerroyer contre les Maures de l'autre côté des Pyrénées, et, en échange de ses services, reçut du roi d'Aragon, Alphonse le Batailleur, le présent d'une riche seigneurie. Pour ce domaine il était vassal d'Aragon; cela était indifférent aux Béarnais. Mais, après sa mort, sa fille et son unique héritière, qui avait épousé Guillaume de Moncade, seigneur catalan, fit hommage de la vicomté de Béarn au roi d'Aragon. Là-dessus les Béarnais se soulevèrent et chassèrent du pays le vicomte et la vicomtesse.

Ici nous ne pouvons mieux faire que de transcrire le préambule du *Vieux For* du Béarn, traduit par M. Bascle de Lagrèze (l'original, écrit en béarnais, est aux archives de la ville de Pau).

« En ce temps-là, ils entendirent vanter un chevalier de Bigorre, et ils allèrent le chercher, et ils le firent leur seigneur pendant un an. Et après, il ne voulut pas les garder en leurs *fors*[1] et coutumes, et la cour de Béarn se réunit alors à Pau, et ils le requirent de les tenir en leurs fors et coutumes, et lui ne voulut pas, et alors ils le tuèrent dans la cour même.

« Item, après on leur vanta un prud'homme chevalier en Auvergne, et ils allèrent le chercher. Ils en firent leur seigneur pendant deux ans, et après, il se montra trop orgueilleux; il ne voulut pas les tenir en leurs fors et coutumes, et la cour alors le fit tuer au bout du pont de Saranh par un écuyer, lequel le férit d'un tel

1. *Fueros*, en espagnol.

coup d'épieu que l'arme lui sortit par le dos; et ce seigneur avait nom : Saintonge. »

Après ces deux épreuves malheureuses, les Béarnais retournèrent à l'ancienne famille. La vicomtesse Marie avait eu, de Guillaume de Moncade, deux fils jumeaux encore en bas âge. « Les gens de Béarn, ajoute la chronique, eurent conseil entre eux, et ils députèrent deux prud'hommes du pays pour demander l'un de ces deux frères pour seigneur; et quand ils furent là, ils allèrent les voir, et les trouvèrent endormis, l'un les mains fermées, l'autre les mains ouvertes, et ils s'en revinrent avec celui qui avait les mains ouvertes. »

Gaston *à la main ouverte* ne mentit pas à son horoscope. Il défendit son pays avec le plus grand courage contre les bandes avides et fanatiques de Simon de Montfort. Son frère, Guillaume Raymond *à la main fermée*, ne put lui succéder qu'après avoir consenti à la création d'une *cour majour*, institution qui paraît avoir eu pour but de donner de plus solides garanties à la bonne administration de la justice. Le château de Pau était un des lieux où devait siéger la cour majour. Cependant Morlaas était toujours la ville principale du Béarn.

Le fils de Guillaume Raymond ne régna que six ans et laissa un enfant mineur, Gaston VII. Celui-ci eut deux filles, Constance et Marguerite. Constance, l'aînée, épousa le comte d'Armagnac. Mais ce comte d'Armagnac ayant refusé d'aider son beau-père dans une guerre qu'il avait à soutenir contre le roi de Navarre, Gaston réunit à Pau les états de Béarn et de Bigorre, et leur demanda qui ils préféraient pour souveraine, de Constance ou de Marguerite. Tous optèrent pour Marguerite et pour son mari Roger-Bernard, en haine du comte d'Armagnac. « Et dès lors, dit l'auteur des *Annales de Foix*, tant par ledit Gaston de Moncade, que par les gens desdits Estats, fut faite l'union des pays de Béarn et de Bigorre avec la comté et la maison de Foix. »

Gaston-Phœbus fut le petit-fils de Roger-Bernard. Dans sa jeunesse il chercha les aventures lointaines, alla combattre les païens du Nord sous la bannière des chevaliers teutons, visita la Suède et la Norvége, et délivra, en revenant, les belles dames de la cour de France assiégées par les *Jacques* dans l'île de Meaux. De retour en Béarn, il eut à combattre le comte d'Armagnac, son voisin et son ennemi, et le battit en maintes rencontres. « Il passait, dit l'historien des ducs de Bourgogne, pour le prince le plus sage, le plus courtois, le plus riche, le plus économe à la fois et le plus magnifique de son temps. » Il avait, dit-on, une meute de gros chiens qu'il faisait nourrir par les habitants d'Orthez. Il écrivit aussi sur la chasse un livre rempli d'emphase et de mauvais goût, qui a donné lieu aux célèbres dictons : *faire du Phébus*, *donner dans le Phébus*. L'histoire reproche deux meurtres à ce prince littérateur, ceux de son frère et de son propre fils. Il avait épousé Agnès de Navarre, sœur de Charles le Mauvais, avec laquelle il vivait assez mal. Charles donna au jeune Gaston, fils unique de Phœbus, un philtre qui devait réconcilier les deux époux, et Gaston se chargea de le faire boire à son père. Or, ce philtre était tout simplement du poison. Phœbus crut son fils coupable, et le fit mourir. (*V.* Orthez, p. 124.)

C'est à Gaston-Phœbus que l'on doit la reconstruction du château de Pau. « Dans le temps, dit Froissart, que le prince de Galles (le prince Noir) et la princesse estoient à Tarbes, estoit le comte (de Foix) en la ville de Pau : car il y faisoit édifier un moult bel chastel, tenant à la ville au dehors sur la rivière du Gave. » On ne peut douter que ces grands travaux n'aient beaucoup accru l'importance de la ville et sa prospérité; mais Or-

thez, sa principale résidence, resta pendant cinquante ans encore celle de ses successeurs. Ce fut seulement le quatrième, Gaston XI, contemporain de Charles VII et de Louis XI, qui s'établit à Pau. « Il fit du château, dit M. de Lagrèze, un palais royal. Il l'embellit et l'agrandit encore. Il construisit les parties nord et est de l'édifice. Il créa le Parc, cette promenade si admirée des étrangers. Il fit de Pau une ville, lui donna des armoiries, élargit son enceinte, exhaussa ses remparts. C'est Gaston XI qui tint quelque temps prisonnière sa belle-sœur Blanche de Castille, héritière de la couronne de Navarre (*V.* Orthez, p. 124), puis l'empoisonna. Après avoir ainsi débarrassé les abords du trône, il le réclama pour sa femme Léonor. En effet Léonor devint reine de Navarre quelques années après la mort de son mari et régna deux semaines.

Gaston eut pour successeur son petit-fils François-Phœbus, qui fut vicomte de Béarn et comte de Foix en 1472, et devint roi de Navarre en 1479, après son aïeule Léonor.

François-Phœbus mourut très-jeune. Sa sœur, Catherine de Foix, lui succéda en 1483, et épousa Jean d'Albret l'année suivante. Leur règne fut heureux jusqu'en 1512. Mais une puissance formidable s'était formée à côté d'eux. Le roi d'Aragon, Ferdinand le Catholique, avait épousé la reine de Castille, Isabelle, et réuni sous ses lois l'Espagne tout entière, moins la Navarre, dont il avait résolu de s'emparer à la première occasion. Il épousa plus tard en secondes noces Germaine de Foix, petite-fille de Gaston XI et sœur de Gaston de Foix, duc de Nemours, qui périt à la bataille de Ravenne. Ferdinand le Catholique, s'appuyant sur des droits prétendus, envahit la Navarre à l'improviste et en chassa Jean d'Albret, qui mourut quatre ans après sans avoir pu s'y rétablir. Catherine le suivit de près.

Leur fils, Henri d'Albret, fut le compagnon d'armes de François Ier. Il partagea son malheur à la bataille de Pavie. Prisonnier des Espagnols, il réussit à s'évader après dix mois de captivité. En 1527 il épousa Marguerite de Valois, la spirituelle et charmante sœur du roi de France.

« Marguerite, dit M. de Lagrèze, vint fixer sa résidence à Pau. Son premier soin fut d'embellir ce séjour. Elle appela des artistes italiens pour décorer les vastes appartements qu'elle fit construire au midi, le grand escalier que l'on admire encore, la cour intérieure et tout le dehors de l'édifice, remanié selon le style de la Renaissance. Elle créa, près de sa royale demeure, *les plus beaux jardinages qui fussent pour lors en Europe.* »

Henri avait conservé le titre de roi de Navarre et recouvré du royaume perdu par son père les vallées qui descendent au nord des Pyrénées, et qu'on appelle encore la Basse-Navarre. La cour de Pau fut très-brillante à cette époque. L'instruction, l'esprit, la grâce de Marguerite y attiraient, avec les seigneurs les plus illustres de ce temps, les artistes, les poëtes, les savants les plus distingués. Quelques-uns des premiers docteurs de la Réforme y furent également bien reçus. Calvin persécuté s'y réfugia, ainsi que Roussel et Lefèvre d'Étaples. Clément Marot trouva auprès de la reine de Navarre un asile honorable, et s'enorgueillit du titre de son valet de chambre. On la crut plus d'une fois au moment d'embrasser le calvinisme; elle l'aurait fait probablement, si elle n'eût été retenue par la crainte de déplaire à son frère et d'affliger son mari.

Il n'eut qu'un fils, qu'il perdit en bas âge, et une fille, qui fut nommée Jeanne, et qui devait jouer un grand rôle dans l'histoire. Comme elle était destinée à régner sur le Béarn et la Navarre, François Ier jugea prudent de s'assurer qu'on ne la marierait pas malgré lui. Il exigea qu'elle lui fût remise tout enfant, et la fit élever

— avec le plus grand soin d'ailleurs — au Plessis-lès-Tours. Il était permis à sa mère de venir la voir, mais non de l'emmener. Cependant plus d'un prince convoitait sa main. Charles-Quint la demanda pour son fils don Felipe (Philippe II). Mais François Ier rompit tout à coup la négociation entamée, et maria sa nièce Jeanne à Guillaume de la Mark, duc de Clèves. Henri d'Albret et Marguerite, n'osant s'y refuser directement, firent protester les états du Béarn : mais le roi de France passa outre, « fit célébrer les noces à Châtellerault, et exigea que le duc de Clèves entrât, en présence de témoins, dans le lit de sa femme, afin que le mariage fût réputé indissoluble[1]. » Ce n'était pourtant qu'une vaine cérémonie : Jeanne d'Albret n'avait encore que douze ans. Trois ans après, en 1543, le duc de Clèves étant devenu l'allié de Charles-Quint, François Ier fit lui-même casser le mariage. En 1548, Jeanne d'Albret épousa Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, et devint mère, en 1553, d'Henri de Bourbon, qui devait être roi de Navarre après elle, et, après Henri III, roi de France.

Ce fut au château de Pau qu'elle accoucha, auprès d'Henri d'Albret, qui l'avait engagée à le rejoindre, lorsqu'il avait appris sa grossesse. Les circonstances singulières de la naissance d'Henri IV ne sont ignorées de personne (V. ci-dessous, p. 188). Henri d'Albret avait perdu sa femme en 1549. Il mourut lui-même en 1555, et le chef de la maison de Bourbon devint alors roi de Navarre.

Ce prince embrassa, en 1558, la religion réformée, qu'il devait abandonner plus tard : Jeanne d'Albret ne se décida pas immédiatement à le suivre dans cette voie ; mais lorsqu'elle y fut entrée, elle n'en sortit plus.

Leur union était mal assortie, et ne fut point heureuse. Jeanne avait une intelligence supérieure et un caractère énergique ; Antoine était borné, faible, versatile et libertin. Ses mœurs dissolues, ses amours de passage, blessèrent souvent la fierté de la mère d'Henri IV. Il la relégua à Vendôme lorsqu'il rentra dans le giron de l'Église romaine, et s'abandonna tout entier à l'empire de Mlle du Rouet, dont les charmes n'avaient pas été étrangers à sa conversion. Bientôt après il fut blessé à mort au siége de Rouen, et mourut dans cette ville le 17 novembre.

Jeanne se trouvait alors à Pau. Maîtresse d'elle-même et du gouvernement, elle abjura bientôt le culte catholique dans une cérémonie publique et solennelle, puis elle rendit à l'Église romaine guerre pour guerre, interdit les processions, ferma les couvents, fit prêcher partout le calvinisme, et prit des mesures pour que l'instruction fût gratuite et obligatoire dans toute l'étendue de son royaume.

Les seigneurs catholiques du comté de Foix et du Béarn appelèrent à leur secours leurs coreligionnaires de France. Montluc entra dans le Bigorre, Terride pénétra jusqu'à Pau, mais il n'y resta pas longtemps. Jeanne avait eu recours à la reine Élisabeth d'Angleterre et au prince de Condé. Aidée par eux d'hommes et d'argent, elle organisa rapidement une armée, et lui donna pour chef le comte de Montgommery, le même qui avait blessé à mort Henri II dans le dernier tournoi qu'ait vu la France. Le Béarn fut reconquis plus vite encore qu'il n'avait été perdu, et les protestants vainqueurs se signalèrent par leurs violences. De représailles en représailles, les deux partis en étaient arrivés à des excès effroyables; mais il faut reconnaître que les catholiques avaient commencé et que les protestants n'avaient, pendant trente ans, opposé aux persécutions, aux exécutions, aux massacres, que le courage du martyre. Terride, qui s'était réfugié dans Orthez, y fut enfin assailli par

1. Henri Martin.

Montgommery, « et forcé de se rendre, *vie et bagues sauves*. La capitulation fut fort mal observée, et plusieurs des principaux seigneurs du Béarn, qui avaient pris parti pour les catholiques contre la reine de Navarre, furent livrés par Montgommery aux officiers de Jeanne d'Albret, qui les firent mettre à mort comme rebelles à leur souveraine[1]. » C'est à Pau, et dans le château même que s'accomplit, en 1569, cette terrible tragédie.

Jeanne d'Albret revint à Pau, y régna paisiblement et y promulgua un code de lois tout empreint de la sévérité calviniste. Elle mourut en 1572 à Paris, où elle s'était rendue pour marier son fils Henri avec la sœur de Charles IX. On ne sait trop comment le Béarn fut gouverné après sa mort. Henri, devenu roi de Navarre, était prisonnier au Louvre, et avait abjuré sa religion pour sauver sa vie. Il rétablit par un édit le culte catholique dans ses domaines. Mais l'assemblée des états du Béarn, réunie à Pau, repoussa l'édit; la guerre civile recommença bientôt. Le comte de Gramont, chargé de l'exécution des ordres de la cour de France, dont Henri captif et menacé n'avait été que l'instrument, fut vaincu, fait prisonnier, et aurait été égorgé (*V.* p. 133) sans le dévouement et les éloquentes supplications de sa bru, Corisande d'Andouins, qui fut depuis la maîtresse du roi de Navarre. Celui-ci rapporta, dès qu'il fut libre, l'édit que la violence lui avait arraché. Il ne fit du reste à Pau que de rares et courtes apparitions pendant les treize années de combats et d'aventures qui précédèrent le jour où le couteau de Jacques Clément lui donna la couronne de France. Il s'y rendit en 1581 pour y prêter solennellement, selon l'usage, le serment de respecter les *fors* ou libertés du Béarn.

Ce fut Catherine, sœur d'Henri, qui gouverna le Béarn. Le pays n'en demeura pas moins séparé de la France, et Pau conserva son rang de ville capitale jusqu'en 1620. Déjà, en 1614, les états généraux de France avaient demandé la réunion du Béarn et de la Basse-Navarre à la couronne; le clergé, en particulier, avait réclamé le rétablissement du culte catholique dans ce petit État, et la restitution des biens d'Église que Jeanne d'Albret avait affectés à l'entretien du culte protestant. Un arrêt du 25 juin 1617 avait fait droit à la requête du clergé, et les plaintes des états du Béarn, formulées avec une grande vivacité, n'avaient point été écoutées. En mai 1618, le parlement de Pau avait donné l'exemple et le signal de la résistance. Enfin, en 1620, Louis XIII se rendit à Bordeaux, puis, après quelques pourparlers sans résultat, « il marcha droit à Pau, remit lui-même les évêques et le clergé béarnais en possession de leurs églises, de leurs domaines, de leurs priviléges, établit un gouverneur catholique dans Navarreinx, la plus forte place de la contrée, cassa les *Persans* ou milices du Béarn, qui étaient indépendantes de l'autorité royale, et fit enregistrer au parlement de Pau un édit qui réunissait le Béarn et la Basse-Navarre à la couronne de France; et qui fondait en un seul corps de parlement séant à Pau les deux cours souveraines de Pau et de Saint-Palais[1]. »

Le Béarn s'agita de nouveau quand le roi fut parti, et la guerre civile éclata. Mais le parti calviniste, un moment vainqueur à Montauban, fut vaincu définitivement à la Rochelle, et Pau dut se résigner à n'être plus que le chef-lieu d'une province française.

Son histoire finit là. La lutte du parlement de Pau contre le chancelier Maupeou, en 1771, mérite-t-elle qu'on s'y arrête? Vingt ans plus tard, Pau devint le chef-lieu du départe-

1. Henri Martin.

1. Henri Martin.

ment des Basses-Pyrénées. Elle figure à peine dans l'histoire de la Révolution. M. d'Argout, en 1815, y brûla en cérémonie, devant l'hôtel de la préfecture, le drapeau impérial, qu'il avait longtemps servi, et auquel on le vit se rallier plus tard. Pau, depuis cette époque, n'a cessé de prospérer, de croître et de s'embellir. Le commerce et l'industrie y sont peu considérables; on doit citer cependant ses fabriques de linge.

Pau a donné naissance à Henri IV (*V.* ci-dessous, p. 188), au maréchal de Gassion (1609) et à Bernadotte, devenu roi de Suède sous le nom de Charles-Jean XIV. Sa maison est rue de Tran, n° 6.

La population de Pau s'élevait, en 1861, à 21 140 hab.

Monuments. Curiosités.

Si la ville de Pau n'était pas si admirablement située, dans un si beau climat, et si elle ne possédait pas son parc et son vieux château, elle serait vraiment indigne d'une visite. Elle n'offre par elle-même rien d'intéressant. Ses rues sont en général mal pavées, ses maisons sont vulgaires, ses édifices publics sans beauté. L'*église Saint-Martin*, où Jeanne d'Albret reçut la communion selon le rite de l'Église réformée, et où Viret prêcha, est un des monuments les plus disgracieux. On parle de le reconstruire prochainement en façade sur le nouveau boulevard. On rebâtirait aussi l'*église Saint-Jacques*.

Le nouveau *palais de justice*, construit au N. de la ville, sur le sommet du plateau, est décoré d'un péristyle en marbre blanc, mais son double fronton soulève de trop justes critiques. — La *halle neuve*, située au centre de la ville, est formée de grandes arcades surmontées d'une tour; les appartements réservés, au-dessus des arcades, contiennent la *mairie*, qui possède la statue en marbre blanc de Henri IV par Bosio, et la *bibliothèque*, qui se compose d'environ 20 000 volumes tirés, pour la plupart, des anciennes universités protestantes du Béarn (ouverte tous les jours, excepté le dimanche et le lundi, de 9 h. à 4 h.); le *musée*, situé dans le même local, renferme une belle collection de marbres des Pyrénées, des spécimens d'ornithologie, de géologie, etc., et deux tableaux, dont l'un est une copie, faite par M. Eugène Devéria lui-même, de la *Naissance d'Henri IV*, exposée au musée du Luxembourg. On montre aussi, dans l'église de Saint-Martin, un tableau (la *Résurrection*) de cet habile artiste, qui habite depuis de longues années la ville de Pau. — La *caserne*, située à l'extrémité N. O. de la ville, sur l'un des côtés du champ de manœuvre ou place Napoléon, est une des plus grandes de France; de sa terrasse, on jouit d'une vue très-étendue sur toute la chaîne des Pyrénées, et sur la plaine du Gave jusqu'au delà d'Orthez. — Le nouveau *théâtre*, édifice en marbre blanc qu'on bâtit sur l'emplacement occupé jadis par les arcades ruinées de l'église Saint-Louis, au côté N. de la place Royale, doit être inauguré en 1862, ainsi que la grande salle de concert attenante. — Le *lycée*, situé à l'extrémité S. E. de la ville, occupe les bâtiments de l'ancien collége des Jésuites, devenu plus tard celui des Bénédictins. — L'*hôpital* n'offre aucun intérêt; il en est de même de l'*hôtel Gassion*, aujourd'hui transformé en prison départementale. — L'*asile des aliénés*, où l'on recueille les malades des Basses-Pyrénées, des Hautes-Pyrénées et des Landes, renferme environ 200 malades. Il est situé sur la place Bosquet. — Le *couvent des Carmélites*, bâti sur le plateau au N. E. de la ville, domine une vue magnifique. — Les curieuses *archives* du Béarn, si bien classées par l'archiviste M. Ferron, qui a réuni dans une salle particulière un intéressant *musée paléographique*, sont déposées à l'*hôtel de la préfecture*.

La *place Royale*, qui s'est appelée aussi la *place de l'Égalité* pendant la Révolution, est l'une des plus belles places du monde entier. Elle ne doit cette supériorité ni à son étendue, ni à ses beaux arbres, ni aux cafés qui la bordent, mais au panorama que l'on y découvre (*V.* p. 175). Les Béarnais y ont érigé, le 27 août 1843, en présence du duc de Montpensier, une *statue* en marbre blanc de Gabas, représentant *Henri IV* debout, la main droite étendue, la main gauche appuyée sur la garde de son épée. Cette statue, trop vantée, est de M. Raggi; les bas-reliefs sont de M. Etex; ils représentent: 1° l'enfance d'Henri de Navarre au milieu des montagnes de Coarraze; 2° Henri IV secourant Paris affamé; 3° Henri IV à la bataille d'Ivry. — On travaille maintenant à continuer vers l'O. la terrasse de la place Royale, et à former ainsi un boulevard qui ira rejoindre l'extrémité orientale du parc à la Basse-Plante. Lorsque ce boulevard en terrasse, à la base duquel s'étend la charmante promenade de Bois-Louis, sera relié à la terrasse du château et bordé dans toute sa longueur d'élégantes maisons, tournant leurs façades vers les Pyrénées, Pau deviendra certainement l'une des villes les plus agréables de l'Europe. Parmi les travaux d'embellissement et d'utilité publique dont on s'occupe, citons aussi la création d'un square et d'un promenoir couvert, près du boulevard, sur l'emplacement de l'ancien jardin Gontaut; enfin l'alimentation hydraulique de la ville au moyen d'un aqueduc franchissant le Gave pour apporter les eaux du Néez.

Le **château d'Henri IV**[1] s'élève, au confluent du Gave et du Hédas, sur un promontoire borné, au N. et à l'O., par le ruisseau le Hédas, au S. par le canal du moulin, et, à l'E., par un large fossé de 9 mèt. de profondeur qui le sépare de la ville. La base de son enceinte, de forme irrégulière, a une longueur de 170 mèt. sur une largeur moyenne de 100 mèt., et sa forme est à peu près celle d'un triangle tronqué, dont la base serait tournée vers l'E. Trois ponts le relient maintenant (1861) à la ville et au parc; le premier, qui traverse le fossé et qui sert d'entrée principale au château, a été construit par les ordres de Louis XIII; le second date de 1838, il passe comme un arc de triomphe au-dessus de la route de Jurançon; le troisième franchit le fossé au fond duquel coule le Hédas.

Le château de Pau est flanqué de cinq tours carrées ayant chacune leur nom. Le donjon, ou tour de *Gaston-Phœbus*, se dresse au S.-O., à gauche de l'entrée; c'est une tour en briques plus élevée et plus forte que les autres; sa hauteur est de 34 à 35 mèt., et l'épaisseur de ses murs de 2 mèt. 80 c. La tour de *Montaüset* ou *Monte-Oiseau* est située au N. E., vis-à-vis de la porte d'entrée qu'elle défendait. Dans cette haute tour, comme dans celle d'Orthez et dans plusieurs autres, l'escalier était remplacé par des échelles que l'on retirait après être monté; c'est cette disposition qui a fait donner à la tour son nom poétique de Monte-Oiseau. Sa hauteur est de 33 mèt. 50 c. On dit que les oubliettes se trouvaient dans l'épaisseur de ses murailles. La tour de *Bilhères*, qui flanque le château au N. O., regarde le village du même nom. Elle n'offre rien de remarquable. A l'O. s'élèvent la tour de *Mazères* et celle de *Louis-Philippe*, ainsi appelée parce qu'elle a été construite pendant le règne de ce prince. Leur hauteur est d'environ 30 mèt., comme celle de la tour de Bilhères. Une petite terrasse en hémicycle s'étend au pied des tours de Mazères et de Louis-Philippe, au-dessus du pont

1. Cette description est empruntée en grande partie aux ouvrages de M. Bascle de Lagrèze et de M. Justin Lallier. On est admis à visiter le palais tous les jours, excepté le lundi, de 1 h. à 4 h. de l'après-midi.

de la Basse-Plante. On y a placé deux vases de porphyre envoyés par le roi Bernadotte, et l'on doit *prochainement* y ériger une statue de Gaston-Phœbus, par M. de Triquety. Au S. du château, au bord de l'escarpe qui domine le Gave, s'élève une sixième tour appelée du *Moulin* ou de la *Monnaie*, parce que la fabrication des monnaies béarnaises y avait été établie. Elle servait à défendre le vieux pont du Gave, dont on ne voit plus que les ruines. Le camp Batalhé ou champ clos, où se décidait le jugement de Dieu, s'étendait à sa base, dans l'espace connu maintenant sous le nom de Basse-Ville. On montrait autrefois l'entrée d'un souterrain profond qui, d'après la tradition, allait déboucher à Lescar, à 7 kil. de distance. En 1838, on a fermé cette entrée par des travaux de maçonnerie servant d'appui à l'une des piles du nouveau pont qui joint le palais au Parc.

On entre dans le château par le pont de Louis XIII, on laisse à g. la tour du donjon, et, passant à travers une fort laide construction en galets de rivière appelée *Chancellerie*, on pénètre dans la cour d'honneur qui forme, comme le château dont elle est entourée, un triangle tronqué par le sommet. A dr. de l'entrée, dans l'angle N. E. de la cour, se trouve un puits de 68 mèt. de profondeur; son diamètre est de 2 mèt. 38 c., et la hauteur moyenne de ses eaux dépasse 30 mèt. Il a été fermé extérieurement en 1855.

REZ-DE-CHAUSSÉE. On entre par une petite porte placée à dr. au fond de la cour, et, après avoir traversé le *salon d'attente* et la *salle à manger des princes*, on parcourt les pièces dans l'ordre suivant :

Grande salle à manger ou *salle des États*. Cette pièce est longue de 26 mèt. et large de 11 mèt. Autrefois les états du pays de Béarn s'y réunissaient : maintenant c'est la salle des banquets; une grande table de cent couverts en occupe le milieu. Pendant la Révolution, elle servait d'écurie. Les magnifiques tapisseries de Flandre qui recouvrent les murs ont été faites par ordre de François Ier pour orner le château de Madrid (bois de Boulogne). Elles représentent des scènes de chasse et divers mois de l'année. Dans le fond de la salle, près de la porte de sortie, on remarque une statue en marbre blanc d'Henri IV, attribuée à Francheville. Dans l'épaisseur des murailles de cette salle existe encore l'ancien chemin de ronde ; il sert aujourd'hui pour communiquer avec les cuisines souterraines.

Le *grand escalier* a une largeur de 2 mèt. 65 c.; ses marches sont au nombre de 107. Les arcs des voûtes varient de forme à chaque palier, et sont tour à tour en ogive, en plein cintre, en cintre surbaissé. Dans les frises, on voit des H et des M enlacés : ce sont les initiales d'Henri II et de Marguerite de Valois, qui ont restauré le château. Au haut du premier palier, on lit H. S. R. S. M. S. R. Les S. ne sont qu'un signe séparatif; il faut lire H. R. M. R. (Henri, roi, Marguerite, reine.) Toutes les sculptures ont été réparées par M. Piquenot.

PREMIER ÉTAGE. — *Petit salon*. On y voit de belles tapisseries des Gobelins représentant les scènes principales de la vie d'Henri IV : 1° le roi chez le meunier Michaud; 2° le roi devant Paris; 3° le roi avec Sully; 4° le roi surprenant Bellegarde chez Gabrielle; 5° le roi faisant ses adieux à Gabrielle.

Salon Bernadotte, situé dans la tour de Gaston-Phœbus. La cheminée de porphyre vert et une table en mosaïque de marbre ont été envoyés par le roi de Suède, Charles-Jean. Pendant l'hiver, on voit aussi dans ce salon les deux grands vases de porphyre suédois qui servent en été à décorer l'hémicycle (*V.* ci-dessus). Les tapisseries proviennent des Gobelins; elles servaient autrefois de portières

au cabinet de Louis XIV à Versailles, et datent de 1670.

La *chapelle* est de construction moderne; car elle n'a été terminée qu'en 1843. On y remarque un beau vitrail peint par Pirbussel, d'après un tableau de Zurbaran, représentant l'Adoration des Mages. Une pierre sculptée portant la légende : *Phœbus me fe*, qui se lit sur tous les édifices bâtis par ce prince, est incrustée dans le mur. La chapelle est adossée au donjon.

Salon d'attente ou *salle des gardes*. Les deux tentures de Flandre qui décorent ce salon datent du commencement du XVIe s. Les six autres petites tapisseries proviennent des Gobelins. La table en chêne sculpté a servi à François Ier.

Le grand salon de réception de Henri II. Les tapisseries ont été commandées en Flandre par François Ier. La première représente le mois de mars, le *jardinage* et la *pêche;* la seconde, le mois de juillet, la *chasse au faucon;* la troisième et la quatrième, la *tonte des moutons;* la cinquième, le *tir à l'arc*. La statue en bronze d'Henri enfant a été exécutée d'après la statue en marbre de Bosio (*V.* ci-dessus). La cheminée est du style de la Renaissance; la pendule de Boule décorait le cabinet de Louis XIV à Versailles : des vases de Sèvres ornent les consoles.

Le *salon de famille*. On y voit un clavecin à double clavier fabriqué à Anvers en 1590, et ayant appartenu à Marie-Antoinette. La table rouge du milieu est en porphyre rose de Suède : c'est un don du roi Charles-Jean. Devant la cheminée est le bureau de Napoléon.

La *chambre de l'empereur*, ancienne chambre des rois de Navarre. Les tapisseries sont des Gobelins; deux représentent les mois de janvier et de février. On montre dans cette pièce : un beau bahut du XVIe s. ; deux vieux fauteuils de la même époque et un vieux coffre gothique que le cicerone affirme être un don du Vieux de la Montagne à saint Louis, mais qui a été tout simplement acheté à Malte en 1838; ce n'en est pas moins un meuble très-curieux, et, sans aucun doute, le plus ancien de tous les objets conservés dans le palais. Quelques personnes pensent qu'Henri IV est né dans cette pièce.

Le *cabinet de l'empereur*. Tapisseries de Flandre et des Gobelins.

Cabinet de toilette de l'impératrice. Une tapisserie des Gobelins représentant Henri IV chez le meunier Michaud.

La *chambre à coucher de l'impératrice*. Quatre tableaux en tapisserie des Gobelins représentant Henri IV devant Paris; l'évanouissement de Gabrielle, surprise avec Bellegarde; le départ d'Henri IV et ses adieux à Gabrielle; Henri IV et Sully. La glace, d'une seule pièce, a 2 mèt. 93 cent., sur 1 mèt. 56 cent.; elle a été fabriquée à Saint-Gobain.

A la suite de cette pièce se trouvent plusieurs salles qu'on ne montre plus au public.

DEUXIÈME ÉTAGE. — *Chambre de la reine Jeanne*. Cinq tentures très-belles des Gobelins, représentant l'apparition de Dieu à Moïse, l'hiver, le printemps, Tobie et la toilette de Vénus, une des plus remarquables tapisseries du château sous le rapport du dessin. Le lit, en bois richement sculpté, porte la date de 1562. La petite statuette en bronze est la reproduction de celle du pont Neuf. Un bahut en chêne sculpté date du temps de François Ier.

Le *cabinet de la reine Jeanne*. Tapisseries des Gobelins; statue et statuettes d'Henri IV. Au milieu de la pièce, fauteuil de Jeanne d'Albret.

Chambre d'Henri IV. C'est dans cette pièce que naquit Henri IV, le 14 décembre 1553. On y remarque un bahut du temps de Louis XII, et un lit, véritable chef-d'œuvre de sculpture, qui provient du château de Richelieu; mais ce qui attire le plus l'attention, c'est le berceau royal

formé par une carapace de tortue dont les dimensions sont de 1 mèt. 8 cent., sur 0 mèt. 81 cent. On connaît le récit de Favyn sur la naissance du prince. Le roi de Navarre avait promis à Jeanne d'Albret de lui montrer son testament et de lui donner une chaîne d'or qui pourrait faire vingt-cinq fois le tour de son cou, si elle chantait une chanson béarnaise pendant les douleurs de l'enfantement. En effet, quand le moment arriva, la courageuse femme entonna le cantique de Notre-Dame du bout du Pont (ainsi appelé d'un oratoire où les femmes venaient prier pour avoir d'heureuses couches).

Nouste Dame deü cap deü Poun,
Adyudat me a d'aquest' hore;
Pregats aü Aiü deü Ceü
Qu'em bouille bié delioura leü,
D'un maynat qu'am hassie lou doun;
Tout d'inqu'aü haüt dous mounts l'implore.
Nouste Dame deü cap deü Poun,
Adyudat me a d'aquest' hore.

Notre-Dame du bout du Pont, — Aidez-moi à cette heure, — Priez le Dieu du ciel — Qu'il veuille bien me délivrer au plus vite; — D'un fils qu'il me fasse le don; — Tout jusqu'au haut des monts l'implore.

« Le bon Henry, remply d'une ioye indicible, mit la chaîne d'or au col et la boeste où estoit son testament dans la main de la princesse sa fille, luy disant : « Voylà qui est à vous, « ma fille, mais ceci est à moi, » prenant l'enfant dans sa grande robbe sortant du ventre de sa mère et l'emporta en sa chambre, où il le fit accommoder. Ce petit prince vint au monde sans crier ny pleurer, et la première viande qu'il receut fut de la main du roy, son grand-père, lequel ayant pris une gousse d'ail, luy en frotta ses petites leuvres qui susserent le ius de ce thériaque de Gascogne, et prenant sa couppe d'or, il luy en mist une goutte dans la bouche qu'il aualla fort bien. Dont ce bon roy, étant remply d'allégresse, se mist à dire devant les gentilshommes et dames qui étoient dans sa chambre : « Tu seras un vrai Bearnois. »

Sur la cheminée on lisait autrefois une inscription qui contenait l'acte de naissance d'Henri IV; elle est effacée aujourd'hui. En général, il reste dans le château peu d'objets du temps d'Henri IV : presque tous ont été donnés par Louis XIV à l'intendant Foucault pour le récompenser de son zèle contre les protestants pendant les dragonnades.

Troisième pièce. Belles tapisseries de Flandre représentant l'histoire de Psyché. Bahut Renaissance.

Quatrième pièce, ancienne chambre à coucher des femmes d'Abd-el-Kader. Belles tapisseries de Flandre datant du XVIe s., et représentant les quatre saisons.

Cinquième pièce. C'est dans cette chambre, sur un lit très-modeste, que couchait Abd-el-Kader, lors de sa captivité dans le château de Pau. Depuis son départ, on a dû réparer le parquet qu'il avait détérioré par ses fréquentes ablutions. Les tentures sont en tapisseries de Flandre du XVIe s. On voit encore dans cette chambre un lit magnifique en tapisserie au petit point, brodé pour Louis XIV par les dames de Saint-Cyr, sous la surveillance de Mme de Maintenon. Il appartenait à Mme de Montespan et se trouvait au château de Ménars.

Tels sont les principaux appartements où le public est admis. Dans ceux qui sont réservés au ministre d'État et au grand maréchal du palais se trouvent cinq tapisseries admirablement conservées représentant diverses scènes de la vie de saint Jean. Ces tapisseries avaient appartenu autrefois au château de Pau, puis longtemps on les avait crues perdues, jusqu'à ce qu'on les découvrit de nouveau dans le garde-meuble de la couronne.

On s'occupe actuellement (1862) de restaurer le château. Toute la façade qui regarde l'église Saint-Martin doit être refaite sur de nouveaux plans. On parle d'ouvrir une entrée d'honneur

dans la grande cour intérieure, d'abattre une partie du mur d'enceinte pour agrandir le château, etc. Les bâtiments qui remplaceront ceux qui vont être démolis seront appropriés au logement des fonctionnaires du château.

Promenades.

Le château de Pau était entouré autrefois des « plus beaux jardinages qui fussent en Europe, » car ils avaient valu à la ville le surnom de *Pau la Jardinière*. « Mandez-moi des nouvelles de mes jardins de Pau, et s'ils sont beaux et bien entretenus, » écrivait Henri IV quand il fut devenu roi. Sous Louis XIII, tout tomba en décadence autour du palais abandonné. L'ancien taillis devint en 1706 la *Haute-Plante*. Elle a perdu aujourd'hui ses arbres antiques, vendus à la marine en 1833; mais « elle est ornée par une des plus belles casernes qui existent en France (*V*. p. 185). » Les anciens parterres royaux furent successivement envahis par la ville. « Aujourd'hui le palais de Pau n'a plus de jardin; il ne possède que sa Basse-Plante, nommée jadis les *Ormelettes*, et son *parc*, une des promenades les plus gracieuses, les plus pittoresques, les plus renommées du monde. »

La Basse-Plante, qu'un pont met en communication avec la terrasse du château (p. 186), sert de vestibule, ou pour mieux dire d'avenue au parc, long d'un kil. environ, qui déroule ses belles allées de hêtres sur une butte étroite entre le Gave et la route de Bayonne, butte qui semble être formée de terres de rapport.

Nous avons déjà parlé de la place Royale, qui offre aux promeneurs une admirable vue (p. 175). De cette place on descend à un établissement de bains, d'où l'on gagne, en remontant la rive dr. de l'Ousse, le *bois Louis*, poétique et solitaire allée qui mène au village de Bizanos (*V*. ci-dessous). Cette promenade doit être continuée vers l'O. jusqu'à la route de Jurançon, au-dessous du château. On peut visiter aussi, près de la Porte-Neuve, les jardins de M. Rippert, et près de Bilhères la *fontaine ferrugineuse*, et les jeux d'arc et de cricket, fréquentés par les Anglais.

EXCURSIONS.

Lescar.

7 kil. Route de voitures.

Pour aller de Pau à Lescar, on suit la route d'Orthez, qui se dirige au N. O. A 1 kil. de la ville, à dr. de cette route, se trouve *Bilhères*, joli v. de 741 hab., qui possède encore la maison où Henri IV a été mis en nourrice; on y voit aussi un château moderne. Ensuite on laisse à dr. *Lons*, v. de 803 hab., dominé par un autre château moderne; et on quitte la route d'Orthez pour prendre, à dr., celle de

7 kil. **Lescar**, V. de 1776 hab., ch.-l. de c. de l'arrond. de Pau, siége d'un évêché jusqu'en 1789, et probablement l'antique *Beneharnum*, qui a donné son nom au Béarn. On l'appelait dans les vieilles chroniques la *ville septennaire*, parce qu'elle possédait, dit-on, 7 églises, 7 fontaines, 7 moulins, 7 bois, 7 vignes, 7 portes et 7 tours sur ses remparts. Elle n'offre par elle-même rien d'intéressant, mais sa basilique romane, classée parmi les monuments historiques, mérite la visite de tous les archéologues. Cette belle *église*, d'une régularité à peu près parfaite, a une longueur de 61 mèt. sur 22 mèt. 50 c. de largeur; seulement on doit regretter que l'élévation de la grande nef ne soit pas proportionnée à sa largeur. On y remarque surtout des chapiteaux historiés, dont les curieuses sculptures représentent l'Adoration des Mages, Daniel entouré de lions, la Décollation de saint Jean-Baptiste, Adam et Eve, des saints, des cavaliers, des anges et des animaux. Dans le chevet, on montre encore sous le plancher du chœur des fragments précieux de mosaïque (une chèvre attaquée par deux

lions); cette scène a du mouvement, dit M. Cénac-Moncaut, et la tête du lion dévorant est d'une énergie qui ne déparerait pas une composition romane ou byzantine. Les stalles du chœur placées dans le chevet absidal sont du XVIIe s. et peu remarquables. Quant aux pierres tombales, elles ne remontent pas au delà du XVIIe s., car les tombeaux antérieurs à cette époque furent détruits par les calvinistes. L'évêque Louis d'Albret n'essaya pas même d'arrêter alors la profanation de sa cathédrale; aussi, quand l'invasion française fit triompher la religion catholique dans le Béarn, fut-il impitoyablement massacré avec les membres du chapitre qui s'étaient le plus compromis par leur complaisance envers les protestants. Catherine de Navarre, Marguerite de Valois, Jeanne d'Albret et d'autres souverains du Béarn ont été ensevelis dans la cathédrale de Lescar.

M. Cénac-Moncaut, appuyant son opinion sur certains points de ressemblance qu'il énumère, donne à la cathédrale de Lescar la même date qu'à celle de Sainte-Croix d'Oloron (R. 32), et en fixe la construction à la fin du XIIe s. Elle passe cependant pour avoir été fondée à la fin du Xe s. par le duc Sanche de Gascogne.

On voit encore à Lescar quelques restes des anciennes fortifications et un vieux château de briques, qui couronne l'escarpement de la colline; la tour carrée de ce château, appelée le *fort de l'Esquirette*, paraît remonter au XIIe ou au XIIIe s. A peu de distance s'élèvent quelques ormeaux, où des prêtres qui avaient osé protester contre la dévastation de la cathédrale furent pendus par les huguenots aux sons du fifre et du tambour.

Depuis le moyen âge, Lescar a singulièrement perdu de son importance: elle a eu beau descendre de sa colline et s'étendre dans la plaine, elle n'en reste pas moins déserte et solitaire; tout le mouvement afflue vers Pau. L'édifice le plus remarquable de la ville moderne est l'ancienne école des Barnabites, devenue *école normale;* elle s'élève au N. et à quelques centaines de mètres de la route de Bayonne. Mais l'agriculture a fait de grands progrès dans cette partie du département. Le lin et le maïs de Lescar sont renommés. On remarque près de Lescar le château de M. Dariste.

Jurançon.

2 kil. Route de voitures.

Les collines de Jurançon, que l'on voit de la place Royale s'élever de l'autre côté du Gave, sont plantées de vignobles qui produisent des vins renommés, et parsemées de charmants châteaux qu'entourent des bois de pins et de hêtres; on y découvre en outre de ravissants points de vue. Au sortir de Pau, on traverse le Gave sur un pont de pierres de 7 arches, construit en 1748 à la place d'un ancien pont dont on voit encore à g. les piles, et on prend la route des Eaux-Bonnes (R. 53), qu'on suit pendant 1 kil. et demi pour tourner ensuite à dr. vers le N. O.

2 kil. **Jurançon**, v. de 2826 hab., dont les maisons sont groupées çà et là dans la plaine, et qui en lui-même n'a rien de remarquable. Il possède une minoterie, une fabrique de bougies et de produits chimiques, une fonderie de fer.

La célèbre vigne de *Gaye*, située à 2 kil. environ sur la droite, produit le meilleur vin du Béarn, qui humecta les lèvres d'Henri IV, le jour où il vint au monde. On prétend que ce roi faisait un cas si particulier du vin de Gaye, qu'on plaçait des sentinelles autour de la vigne, afin qu'aucune grappe n'en fût détournée. Et cette précaution n'était pas de trop en effet, quand on pense qu'on ne recueille chaque année qu'un tonneau tout au plus de ce nectar [1].

Si l'on continue de suivre la route

1. Le raisin de Gaye a de très-petits grains.

des Eaux-Bonnes jusqu'au (3 kil. de Pau) *pont d'Oly*, ainsi nommé parce que le Néez, qu'il franchit, ressemble en cet endroit à une rivière d'huile, on n'a plus à marcher que pendant quelques minutes pour apercevoir à g., sur la rive dr. du Néez, l'endroit où un Anglais, M. Baring Gould, découvrit en 1850 la célèbre *mosaïque de Jurançon.* Cette mosaïque est sans doute le dernier vestige d'un établissement de bains. Sur les seize pièces que comprenait primitivement l'édifice, huit ont conservé tout ou partie de leur pavage, consistant en petits cubes de pierres calcaires ou de terre cuite formant mosaïque. Des feuilles, des fleurs et des fruits, des étoiles, des entrelacs sont le thème ordinaire des sujets. On remarque aussi une tête de Neptune et un corps de femme nue. Ces mosaïques sont garanties de la pluie par un hangar.

Gélos.

2 kil. Route de voitures.

La première route qu'on laisse à g. au delà du Gave (1 kil.) se dirige à l'E., passe le ruisseau de Soust, près de son embouchure, et atteint bientôt (2 kil.) **Gélos**, v. de 1171 hab., dont le nom harmonieux comme celui de tant d'autres villages du Béarn, Uzos, Estos, Syros, Bizanos, Sestos et Abidos, semblerait d'abord indiquer une origine grecque, mais est probablement basque. Le beau château de Gélos a été transformé en un *haras* qui contient une soixantaine d'étalons.

L'Hippodrome.

L'*Hippodrome* se trouve sur la route de Pau à Bordeaux, à 5 kil. de Pau. Les courses, qui ont lieu du 18 juillet au 10 août, y attirent un grand nombre d'étrangers. En temps ordinaire il ne mérite pas une visite.

De Pau à Bizanos, R. 61; — à Bordeaux, par Dax, R. 24; — à Bayonne, R. 25; — à Mont-de-Marsan, R. 31; — à Navarreinx, R. 42; — à Maubourguet et à Vic, R. 50; — à Oloron, R. 52; — aux Eaux-Bonnes, R. 53; — aux Eaux-Chaudes, R. 56; — à Tarbes, R. 60; — à Saint-Sauveur, Baréges, Cauterets, etc., R. 61.

ROUTE 50.

DE PAU A MAUBOURGUET,

PAR LEMBEYE.

48 kil. Route de voitures.

En sortant de Pau par la route de Tarbes, on trouve une belle avenue de chênes, connue sous le nom d'*allées de Morlaas;* elle s'étendait autrefois à travers les bruyères jusqu'à la ville qui lui a donné son nom. A plus de 2 kil. de Pau, on laisse à dr. la route de Tarbes, et l'on prend un embranchement qui, se dirigeant vers le N. E., traverse le plateau inculte et marécageux du Pont-Long, dont nous avons déjà parlé en allant de Mont-de-Marsan à Pau (R. 31). Près de Morlaas on voit de nombreuses ruines qui prouvent que le sol était autrefois cultivé. Au delà de ce désert, traversé par l'Ousse-du-Bois et le Luy-de-Béarn, s'élève une chaîne de collines arides; à leur base, du côté du N., se trouve

10 kil. **Morlaas,** b. de 1681 hab., ch.-l. de c. de l'arr. de Pau, qui fut pendant un certain temps la capitale du Béarn et le siége de l'hôtel des monnaies des souverains du pays. D'après une version plus qu'improbable, il devrait son nom au meurtre d'un vicomte de Gascogne, qui est *mort là* au XIe siècle, assassiné par un de ses vassaux, Fortun-Loup.

L'*église* de Morlaas, bâtie et consacrée à sainte Foi, par Centule IV, celui qui fonda Sainte-Croix d'Oloron (R. 32), est classée parmi les monuments historiques. Elle a une longueur de 56 mèt.; composée de trois nefs, elle présente à peu près le même aspect général que Sainte-Croix. « S'il n'est plus permis de suivre cette comparaison dans les détails, dit M. Cénac-Moncaut, il faut s'en prendre à l'incendie et aux dévastations que lui ont fait subir les

protestants pendant les guerres de religion, et aux réparations successives qui ont eu lieu depuis, et qui, faites à la hâte et sans goût, ont complété sa mutilation. Son architecture n'est pas unitaire; le chevet, la nef et la façade appartiennent à l'époque romane, et tout le reste de l'édifice est gothique. La façade est surmontée d'une flèche hardie, au sommet de laquelle on voit deux sculptures représentant les vaches du Béarn. La grande porte est du plus pur style roman; les colonnettes qui l'entourent sont à demi engagées dans des débris de maçonnerie; mais elles supportent encore plusieurs rangs de voussures fuyantes de la plus grande élégance, figurant des scènes de chasse, des oiseaux, des guirlandes de feuillages, et les vingt-quatre vieillards couronnés de l'Apocalypse, entièrement semblables à ceux de Sainte-Marie d'Oloron. » L'ancienne crypte de l'église est aujourd'hui murée. C'est sur l'autel de cette église que fut promulgué le for de Morlaas ou loi du Béarn, et que les princes juraient d'être *fidèles et bons seigneurs à leur peuple.*

On ne voit plus de vestiges du formidable château de Gaston, appelé la *Hourquie* ou *Hourquerie*, dans lequel toutes les monnaies ou *morlannes* du Béarn avaient été frappées, depuis le XIe siècle jusqu'à l'établissement de la monnaie de Pau. Il reste encore quelques débris des anciennes fortifications.

Au delà de Morlaas, on traverse le Luy de France, puis son affluent la Hagède.

12 kil. *Saint-Jammes*, v. de 265 hab. On y laisse à dr. une route très peu intéressante qui se dirige à l'E. par *Gabaston* (663 hab.), *Baleix* (388 hab.), *Vieillepinte* (350 hab.) et Casteide (R. 63). Cette route, longue de 30 kil. environ, parcourt un pays très-accidenté et en général peu fertile. Entre toutes les vallées dans lesquelles elle doit successivement descendre, celles de Gabas, du Léez, du Louet et de l'Adour, se prolongent du S. au N. des chaînes de collines élevées.

Après avoir dépassé Saint-Jammes, on franchit la Longe, puis on gravit une forte côte pour redescendre dans la vallée du Gabas, où l'on traverse la commune de *Saint-Laurent-Bretagne* (526 hab.). Ensuite on arrive par une succession de montées et de descentes dans la vallée du Gros-Léez, dirigée comme les précédentes vers le N. O., et on laisse à g. *Monassut-Audiracq*, v. de 450 hab.

26 kil. *Simacourbe*, v. de 454 hab., situé sur l'arête de collines qui sépare la vallée du Gros-Léez de celle du Léez. On remarque dans ce village une église romane du Xe ou XIe siècle, dont le portail est assez bien conservé, et l'abbaye, ancienne maison seigneuriale, construite vers le XVIe siècle. De Simacourbe on descend dans la vallée du Léez pour remonter à

31 kil. **Lembeye**, ch.-l. de c., v. de 1271 hab., situé sur un plateau très-élevé. L'*église* de Lembeye, construite dans le style ogival du XVe siècle, consiste en trois nefs qui se terminent à l'E. par autant d'absides à cinq faces, et en deçà desquelles se trouve de chaque côté une chapelle tenant lieu de transsept; les piliers sont ornés de bas-reliefs très-variés. Au-dessus du porche ogival qui abrite le portail s'élève un clocher tronqué. L'ensemble de l'édifice est assez dégradé. On l'a cependant classé parmi les monuments historiques. On remarque aussi à Lembeye une tour carrée d'une assez grande élévation, percée à sa base d'un passage voûté en pierres de taille. Elle paraît avoir fait partie, comme ouvrage avancé, d'un système de fortifications dont on voit encore quelques traces. Les vins de Lembeye jouissent d'une grande réputation.

De Lembeye à Aire, R. 51.

Au sortir de Lembeye, on suit pendant 2 kil. environ la crête du plateau vers le S. E., puis on descend dans la vallée du Larcis, qu'on traverse sur le territoire de la com. de *Luc-Armau* (317 hab.), où se trouvent une église et un château, restes des bâtiments d'une ancienne commanderie. On quitte le département des Basses-Pyrénées pour entrer dans celui des Hautes-Pyrénées.

38 kil. *Vidouze*, v. de 812 hab. La route descend par un vallon latéral dans la vallée du Louet, qu'elle traverse pour monter à

43 kil. *Lahitte-Toupière*, v. de 600 hab. A 4 kil. au S., dans le départ. des Basses-Pyrénées, s'élève, sur une colline, le v. de *Labatut* (764 hab.), qui possède un antique château, flanqué d'un haut donjon. Labatut est peuplé de tisserands.

Au delà de Lahitte-Toupière, il ne reste plus qu'à descendre à

48 kil. Maubourguet (R. 63).

ROUTE 51.

DE LEMBEYE A AIRE.

33 kil. Route de voitures.

Cette route suit pendant longtemps, dans la direction du N. O., la crête du plateau uniforme qui sépare la vallée du Léez à l'O. de celle du Larcis à l'E. Le premier village qu'on laisse à g. est celui d'*Escurès* (248 hab.), qui possède une église ancienne et d'où une longue ligne de retranchements en terre se dirige au N. vers

4 kil. *Castillon*, v. de 208 hab. On dépasse ensuite (6 kil.) *Bordes*, v. de 126 hab., puis (17 kil.) *Arricau*, v. de 215 hab., dominé par un ancien château fort, jadis propriété de la famille d'Artagnan.

10 kil. *Cadillon*, v. de 336 hab. A 2 kil. à l'E. se trouve la com. d'*Aurious-Idernes* (391 hab.), où l'on remarque une église du XIII[e] s. et les ruines du château de Sarramone. *Arrosés*, v. de 515 hab., situé sur la rive dr., à 4 kil. à l'E. de Cadillon, a pour église un édifice sans style déterminé, ayant servi longtemps de forteresse. Au-dessous du cimetière jaillit la *source de Sainte-Rôle*, dont l'eau est considérée dans le pays comme un spécifique pour la guérison des plaies provenant de l'âcreté du sang. Le v. de *Saint-Jean-Poutge* (316 hab.), bâti vis-à-vis de Cadillon, sur le versant occidental de la vallée du Léez, possède aussi des antiquités consistant en un vieux château et en une église, où l'on voit une porte à *cagots* (*V.* l'Introduction), dont l'encadrement est entouré d'un cordon noir.

12 kil. *Conchez*, ancienne ville aujourd'hui ruinée (362 hab.). C'était autrefois une place forte très-importante; mais les traces de ses fortifications ont à peu près disparu. En 1814, ses précieuses archives communales furent brûlées par les Anglais. On remarque, au-dessus de la porte principale d'une maison fort ancienne, deux bas-reliefs figurant : le premier des bœufs, et le second des figures humaines séparées par une charte en partie déroulée ; les inscriptions gothiques de ces bas-reliefs sont à peu près illisibles. A l'O., de l'autre côté du Léez, on aperçoit *Tadousse-Ussau* (230 hab.), où s'élève une ancienne forteresse nouvellement restaurée.

En sortant de Conchez on descend dans la plaine du Larcis ; on laisse à g. sur la colline (15 kil.) *Diusse*, v. de 329 hab., dont l'église moderne conserve quelques restes d'une construction romane, et à dr. *Aubous*, v. de 255 hab., où jaillit la fontaine de Sainte-Quiterie dont l'eau a la réputation de faire des cures miraculeuses.

17 kil. La route descend dans la vallée du Larcis et traverse ce ruisseau, qui forme la limite du dép. des Basses-Pyrénées et de celui du Gers.

—

[A dr. se détache la route de (4 kil.) *Viella*, V. de 1696 hab., autrefois très-importante, si l'on en croit la tradition. Elle couronne le bord d'un coteau pittoresque et domine des campagnes parfaitement cultivées. On y remarque l'ancien château, encore habité, qui se dresse à l'E., la halle et l'hôtel de ville, un riche couvent. On récolte dans les environs d'excellents vins, des châtaignes, du lin, etc.]

Après avoir laissé à dr. la route de Viella, on n'a plus qu'à suivre la rive dr. du Larcis. On traverse (21 kil.) *Aurensan*, v. de 545 hab., qui possède un établissement d'eaux minérales ferrugineuses, fondé récemment, et déjà fréquenté par les malades du pays; puis on dépasse le hameau de *Lanux*, qui possède un château.

Au-dessous de *Bernède*, v. de 387 hab., où se trouve une église très-ancienne, fondée peut-être sur l'emplacement d'un temple païen, on franchit (29 kil.) le Larcis, à moins de 1 kil. en amont de son confluent avec l'Adour, et on longe à distance la rive g. de ce fleuve.

33 kil. Aire (R. 63).

ROUTE 52.

DE PAU A OLORON.

A. Par Belair.

33 kil. Route de voitures. Diligences tous les jours. Messageries Condesse. Prix : 3 fr. et 2 fr.

8 kil. De Pau à Gan (R. 53).

Laissant à g. la route des Eaux-Bonnes, on franchit une première arête de collines, on traverse le Lasties, et on gravit par une longue côte le versant occidental de la vallée où ce ruisseau prend naissance. Après avoir dépassé le *château du Haut de Gan*, on atteint bientôt le sommet du plateau et (19 kil.) *Belair*, relais de poste et ham. d'où l'on jouit d'un magnifique panorama. A dr. se détache une route qui mène à (8 kil.) Lasseube (*V.* ci-dessous *B*) par *Lasseubetat*, v. de 464 hab. A dr. une autre route descend vers Rébenac (R. 53).

De Belair on descend dans la vallée de l'Escou, que l'on traverse non loin de sources minérales abandonnées, puis on laisse à g., près d'*Herrère* (432 hab.), la route d'Oloron aux Eaux-Bonnes (R. 54). On franchit ensuite l'Arrigaston, et on aperçoit à dr. *Escou*, v. de 413 hab., puis *Escout*, v. de 506 hab., où s'élève un château, ancienne propriété de Corisande d'Andouins.

33 kil. Oloron (R. 32).

B. Par Lasseube.

32 kil. Route desservie par des diligences.

8 kil. De Pau à Gan (R. 53).

On se dirige directement à l'O., et après avoir franchi la vallée du Lasties, on gravit par de longs lacets la chaîne de collines infertiles qui sépare le bassin de la Bayse de celui du Gave.

20 kil. **Lasseube**, ch.-l. de canton, v. de 2672 hab., situé dans un vallon, au confluent de plusieurs ruisseaux qui forment la Bayse.

Les environs offrent des sites charmants. Au delà du gracieux vallon de Lasseube, on remonte sur un plateau de landes infertiles, on laisse à dr. *Estialescq*, v. de 335 hab. On traverse un petit bois, et l'on redescend par *Goes*, v. de 404 hab., à

32 kil. Oloron (R. 32).

ROUTE 53.

DE PAU AUX EAUX-BONNES.

44 kil. Diligences tous les jours en 6 h. à l'aller et en 5 h. au retour, pour 7 et 6 fr. Voitures particulières pour 25 ou 30 fr. Service d'omnibus entre Pau et Gan.

3 kil. De Pau au pont d'Oly (R. 49).

Au delà du pont, la route ne cesse

de longer la rive g. du Neez jusqu'à sa source. Après avoir dépassé le 4e kil., on laisse à dr. une allée d'arbres, bordée d'un trottoir toujours sec qui conduit à la propriété des *Astous*. Beaux châteaux sur les collines environnantes.

8 kil. **Gan**, V. de 3052 hab., a été une des treize cités et une des trois places fortes du Béarn; elle a soutenu plusieurs siéges. Elle a la prétention d'avoir vu naître Cujas, mais elle est certainement la patrie de Pierre Marca, l'historien du Béarn (1554-1662). La maison dans laquelle il reçut le jour forme l'angle g. de la grande place, au milieu de laquelle s'élève la halle. La source ferrugineuse de Gan, célèbre du temps de Bordeu, est presque abandonnée. Il ne reste plus des remparts qu'une porte massive. Gan possède deux scieries de marbre et deux marbreries, des fabriques de bas et de tricots. Dans les environs, on exploite plusieurs carrières de pierres de taille et une carrière de plâtre. Sur le coteau qui domine la ville au S. O. se trouve une ferme-école.

De Gan à Oloron, R. 52.

On continue de longer le Néez, dont les eaux abondantes font mouvoir les roues d'une filature de lin, située à 4 kil. de la ville; elle occupe environ 150 ouvriers. On traverse un pont, sous lequel le Néez fait une petite chute avant d'entrer à Rébenac.

15 kil. **Rébenac**, v. de 1027 hab., n'a absolument rien d'intéressant, mais il est le berceau de la famille Bitaubé, que la révocation de l'édit de Nantes força de s'exiler. Le *château* qui attire les regards sur la dr. au milieu de vastes prairies a conservé le nom de *Bitaubé*. Dans les environs on voit aussi quelques ruines de l'ancien château des marquis de Saint-Chamans. Rébenac possède un petit établissement de bains minéraux. Récemment on a découvert une autre source thermale dans le lit même du Néez.

Les établissements industriels de Rébenac sont une papeterie, une distillerie et de nombreux moulins.

De Rébenac à Bélair (R. 52).

[Une route, qui traverse un pays montueux et presque inhabité, va de Rébenac à (16 kil.) Nay (R. 61).]

Près du 18e kil., on peut aller visiter, à dr., à trente pas de la route, les *sources du Néez;* l'une semble jaillir du rocher, l'autre sort de la terre avec tant de force et d'abondance qu'elle fait immédiatement mouvoir des usines. Ces sources ne sont autre chose qu'un bras souterrain du Gave d'Ossau, qui s'engouffre près d'Izeste, à 8 kil. en droite ligne plus au sud. Près des sources, on a découvert en 1853 une grotte de 160 mèt. de longueur.

Cependant la route a gravi le coteau verdoyant qui couronne le village de Sévignac. On a quitté la vallée du Néez; on va descendre la vallée d'Ossau.

21 kil. *Sévignac*, v. de 922 hab., situé à 550 mèt. de hauteur. Il possède deux sources minérales, l'une sulfureuse, l'autre ferrugineuse, qui ne sont pas plus utilisées que celle de Gan.

Du haut du coteau de Sévignac on découvre une vue étendue; on aperçoit à ses pieds le joli bassin au milieu duquel s'est bâti le bourg d'Arudy (R. 54), dominé par sa butte calcaire. A l'O. se montrent Bescat et Buzy; dans la direction du S., on voit Izeste, que traverse la route d'Oloron (R. 54). A l'entrée de la vallée d'Ossau sont groupées les maisons de Louvie-Juzon, où va descendre la route, et, au fond, au-dessus des montagnes qui la forment, se dresse le pic du Midi d'Ossau, facile à reconnaître par ses deux pics d'inégale hauteur.

On laisse à dr. le château de Sévi-

gnac, puis on descend par une côte rapide, longue et taillée en spirale. On traverse (22 kil.) *Meyrac*, et l'on atteint le bord du Gave d'Ossau, au pied du *rocher de Sainte-Colome*, où la route a été ouverte par la mine. Au-dessus du rocher s'élève le village du même nom (718 hab.), dominé par une belle église gothique et un vieux donjon.

26 kil. *Louvie-Juzon*, v. de 1681 hab., dont l'église ogivale du XVe ou XVIe siècle possède un clocher plus ancien, terminé par une pyramide octogonale, et où l'on remarque une petite tour tronquée et plusieurs maisons du XVIe et du XVIIe siècle. On franchit le Gave d'Ossau, sur la rive g. duquel la route de Pau se relie à celle d'Oloron (R. 54). En face du pont s'élève l'hôtel des Pyrénées, qui fait parfois manger de bonnes truites, un peu trop chères, aux hôtes qu'il a l'honneur de traiter.

[Un chemin de grande communication relie Louvie-Juzon à Nay et à Lestelle. Après avoir gravi un col, il descend dans la vallée de l'Estarresou, qui, suivant toute probabilité, servait jadis de lit au Gave d'Ossau. On monte à *Mifaget* (249 hab.), dont l'église est classée parmi les monuments historiques, et l'on redescend dans la vallée du Landistou, à *Bruges*, v. de 1580 hab., dont l'église, du XIVe ou XVe siècle, offre un beau portail, et qui possède des fabriques d'étoffes et des ateliers de tissage pour sandales. Ensuite la route franchit le Béez et s'élève sur le chaînon qui sépare la vallée du Béez de celle du Gave de Pau. Avant d'atteindre Asson (R. 61), près duquel s'élèvent les ruines d'un château fort, elle se bifurque. L'embranchement de g. (nord) descend au Béez, qu'il traverse, pour gagner Nay (R. 61); celui de droite (est) passe à Asson, traverse le torrent de Louzon, et va rejoindre la route de Pau à Baréges, à 3 kil. de Lestelle (R. 61). On compte environ 21 kil. de Louvie-Juzon à Nay, et 23 kil. jusqu'à Lestelle.]

Au delà de Louvie-Juzon, on entre dans la **vallée d'Ossau** proprement dite, vallée trop vantée par certains écrivains, car ses montagnes, peu variées de formes, sont presque entièrement dépouillées des forêts qui les embellissaient autrefois. Le torrent a de belles eaux, mais il manque de force et d'ampleur; la végétation est maigre, chétive et rare; les maisons ont un aspect gris et froid que les plus habiles coloristes ne parviendraient pas à rendre agréable; le soleil le plus ardent perd son éclat sur leurs toitures d'ardoises.

Parcourue dans toute sa longueur par le Gave du même nom, cette vallée, perpendiculaire à la chaîne des Pyrénées, s'étend, sur une longueur de 16 kil. environ, de Sévignac jusqu'à une faible distance au delà de Laruns. Au N. O., elle s'ouvre par une vaste échancrure, et va se perdre dans la plaine d'Oloron; à l'O., un chaînon transversal, qui s'élève graduellement à mesure qu'il se rapproche de la chaîne centrale, la sépare de la vallée d'Aspe (R. 48); au S., elle est limitée par les rochers du Hourat (*V.* plus bas), au-dessus desquels il n'y a plus que la gorge des Eaux-Chaudes et les vallons étroits qui entourent la base du Pic du Midi; à l'E., un autre chaînon, perpendiculaire à l'axe des Pyrénées, la sépare des vallées d'Azun et d'Asson. La largeur du bassin n'est pas uniforme et devient plus considérable au débouché des vallons latéraux; en moyenne, elle est de 2 kil. environ. Dix-sept villages se groupent çà et là sur les bords du Gave et sur les flancs des montagnes qui le dominent; d'après le recensement de 1861, la population totale de la vallée est de 6239 hab., presque tous adonnés à l'agriculture et à l'élève des bestiaux. Le nombre

des animaux de toute espèce est évalué à plus de 60 000. En été, les pasteurs mènent leurs troupeaux sur les pâturages des montagnes, mais en hiver, ils descendent dans la plaine et font pacager leurs brebis et leurs vaches dans les landes du Pont-Long, situées au N. de Pau (R. 31). Ces landes appartenaient jadis en entier aux montagnards de la vallée d'Ossau, qui s'en étaient emparés « à main armée et avec enseignes déployées. » Pendant les XIVe, XVe et XVIe, et même jusqu'au milieu du XVIIe siècle, elles ont été la cause de collisions sanglantes entre les Ossalois et les Béarnais des environs de Pau, de Lescar et de Morlaas. Récemment les Ossalois ont vendu une grande partie du Pont-Long.

Jusque vers le commencement du XIIe siècle, la vallée d'Ossau a été gouvernée par des comtes héréditaires; depuis cette époque, son histoire se confond avec celle du Béarn. Ses armoiries portent un hêtre séparant un ours et un taureau dans l'attitude du combat, avec cette légende : *Ossau et Bearn, vive la Vacca.* C'est une allusion aux combats que se livrent les taureaux et les ours dans les pâturages élevés. Le nom de la vallée lui-même, Ossau, venant du latin *ursi saltus*, prouve que les ours étaient nombreux dans les montagnes avoisinantes.

Les mœurs et les coutumes des Ossalois diffèrent peu de celles des Béarnais de la plaine, et le grand nombre d'étrangers qui visitent annuellement les Eaux-Bonnes ne peut manquer de faire perdre aux habitants de la vallée tous leurs traits distinctifs. Le costume lui-même s'altère de jour en jour; il n'est conservé dans toute sa pureté que par les pâtres des montagnes ou par les guides et les baigneurs, qui spéculent sur l'effet de leurs vêtements pittoresques pour se faire plus grassement rémunérer.

Les Ossaloises qui s'habillent encore à l'antique mode du pays portent sur la tête un capulet de drap écarlate doublé de soie de même couleur : chez les plus riches et les plus coquettes, la doublure est damassée. Sous le capulet, un petit bonnet rond, de mousseline ou de toile, en forme de calotte, retient les cheveux et s'attache sous le menton, laissant passer par derrière de longues tresses qui tombent sur les épaules : la taille est serrée dans un joli corset, ordinairement noir, mais dont le devant est revêtu de soie ou de velours cramoisi; sur le cou repose un fichu de soie ou de mousseline peinte, dont les pointes se cachent dans le corset, laissant passer entre elles les bouts du ruban de fil blanc qui forme coulisse, et serre la chemise autour de la gorge. Les manches du corsage sont assez courtes. Deux jupes noires d'étoffe de laine descendent un peu plus bas que les genoux en plis symétriques; celle de dessus, bordée d'un large ruban bleu, est relevée et va s'agrafer derrière la taille. Enfin des bas blancs, sans pieds, se collent sur les jambes, et s'évasent au-dessus du soulier par une cannelure à côtes.

Les jeunes gens portent une veste écarlate; en dessous, un gilet blanc, à larges revers, qui laisse voir la chemise blanche plissée et serrée au cou par trois petits boutons rapprochés; une culotte courte de drap ordinairement brun, ou même de velours noir, avec des poches à revers garnis de galons dorés; pour jarretières, des cordons en soie de diverses couleurs, terminés par des glands; sur la chemise, une épingle à verroteries pendantes. Les bas blancs ont la même forme que ceux des femmes. Le soulier est quelquefois remplacé par des sandales en fil, garnies de bandelettes noires ou rouges qui se croisent sur le pied. Les cheveux, coupés presque ras sur le devant de la tête, flottent sur le cou, et sont couverts du béret brun.

L'âge mûr apporte quelques changements dans le costume des deux

sexes. Les hommes, en vieillissant, abandonnent la veste courte et rouge pour en prendre une de couleur foncée. Les femmes aussi renoncent au capulet qu'elles avaient porté jusque-là, et lui en substituent un de couleur noire, ou s'affublent quelquefois d'un mantelet à capuchon.

Les étrangers qui désirent voir les costumes des Ossalois dans toute leur richesse pittoresque doivent assister aux fêtes du 15 août à Laruns.

A 1 kil. environ de l'hôtel des Pyrénées, sur la rive dr. du Gave, se dressent, au sommet d'un mamelon rocheux, les ruines d'un vieux château. Ce château, qui dominait le v. de *Castets* (395 hab.), s'appelait *Castel-Gelos* (Château-Gelé); des murailles crénelées le reliaient autrefois à l'éminence voisine, dont le sépare un ravin profond et que couronnent l'église et le cimetière du village. Cette double forteresse commandait l'entrée de la vallée. Quand l'Ossalois formait un État indépendant, le vicomte souverain héréditaire résidait à Castel-Gelos et ne pouvait le quitter que pour aller en guerre.

La vallée s'élargit, surtout sur la dr.; de ce côté, elle forme une espèce de cirque cultivé, au milieu duquel se trouve *Bilhères* (441 hab.), qui communique avec la vallée d'Aspe par le col de Marieblanque (R. 48); presque en face, sur la rive dr. du Gave, se montre le *Port-de-Béon*, sur une terrasse au pied de laquelle on voit un petit château et une forge à la catalane produisant annuellement 5 à 600 tonneaux de fer, et appartenant au marquis d'Angosse.

29 kil. **Bielle,** v. de 859 hab., dont la fondation remonte pour le moins à l'époque de la domination romaine, est l'ancienne capitale de l'Ossau. Son nom, très-commun dans les Pyrénées (*Vielle*, *Viella*), est probablement d'origine basque. C'était là que se réunissaient autrefois les députés de la vallée. « C'est encore là que, dans les grandes occasions, et lorsqu'il s'agit d'un intérêt commun à toute la vallée, s'assemblent les autorités des divers villages. Un coffre à trois clefs et à trois serrures contient les anciennes archives de la vallée, dites *trésor d'Ossau*, et confiées à la garde de trois maires qui possèdent chacun une clef. »

L'église de Bielle, classée parmi les monuments historiques, est de style gothique et construite avec les débris d'un monument romain; elle est à trois nefs: on y remarque de nombreuses sculptures aux portails, aux clefs de voûte, sur les chapiteaux, sur les consoles, et des piliers en marbre d'Italie, qu'Henri IV, dit-on, demanda vainement aux habitants du village. — Près de l'église se trouvent encore quelques restes d'une abbaye offrant des fragments d'architecture romane. On peut aussi visiter dans le village des maisons des XVe et XVIe siècles, ornées de sculptures d'anges, de sirènes, de bas-reliefs, d'écussons, etc.; les débris d'une tour et d'une maison fortifiée; le château de la famille de la Borde, originaire de Bielle, et surtout de curieuses *mosaïques* romaines découvertes en 1842 par M. Ad. Moreau. Elles se composent de 7 pièces contiguës, divisées autrefois par des murs dont quelques débris subsistent encore. On y a trouvé un sarcophage en marbre renfermant un squelette. D'après MM. Ch. Lenormant et Héricart de Thury, ces mosaïques datent de la fin du IIe ou du commencement du IIIe siècle, et ont fait partie d'un établissement de bains. Quelques planches à peine défendent les mosaïques contre les intempéries des saisons.

32 kil. *Belesten*, v. formant avec *Gère*, qu'on aperçoit à dr., sur le versant de la montagne, une com. de 447 hab. Près de Belesten se trouve un petit bois de hêtres auquel on a donné le nom d'*oasis*, et que les tou-

ristes des Eaux-Bonnes viennent souvent visiter. Gère est dominé par les ruines d'un castel avec meurtrières. Sur l'autre rive du Gave, au débouché du vallon de Lamay, on voit le v. d'*Aste*, comprenant avec Béon (*V.* ci-dessus) une population de 588 hab Aste possède une maison du XVIe siècle assez remarquable.

Ensuite on laisse à dr., de l'autre côté du Gave, le v. de *Louvie-Soubiron* (394 hab.), situé au pied d'une montagne où l'on exploite des carrières d'ardoise. Sur cette même montagne, une tache blanche attire les regards : c'est une *carrière de marbre* qui fournissait à nos plus grands artistes les blocs qu'ils transformaient en chefs-d'œuvre. De cette mine inépuisable, mais aujourd'hui presque abandonnée malgré la supériorité de ses produits, — car, d'après les rapports faits en 1823 et 1829 par MM. Héricart de Thury, Gisors et David, les marbres de Louvie peuvent soutenir la comparaison avec ceux de Carrare et de la Grèce, — sont sorties les statues de la place de la Concorde, celles qui décorent l'extérieur de la Madeleine, le Cincinnatus de Foyatier, le Caïn d'Étex, le Tambour républicain et le Talma (buste) de David, etc.

La montagne de Louvie-Soubiron fournit aussi des marbres rubannés et *fleuris*. Il est probable que les couches de marbre de Louvie-Soubiron ne formaient autrefois qu'un seul et même banc avec les carrières de Laruns, situées presque vis-à-vis et à la même hauteur, de l'autre côté du Gave.

—

[Un chemin de montagne (16 kil. environ) conduit de Louvie-Soubiron dans la vallée du Louzon, par le *col de Louvie*, ouvert à 1440 mèt., entre le sommet d'*Aiguemorte*, au N., et le *Mont-Lé* (1539 mèt.), au S. Avant de franchir ce col, on remonte la vallée du Canceig, on traverse le hameau de *Listo*, qui possède quelques bois sur le versant méridional de la vallée. Au delà du col, on descend par le vallon de Laussies aux Ferrières, où l'on rejoint la route d'Arbéost à Nay. (R. 61).]

—

A dix minutes au plus de Louvie-Soubiron, sur la rive g. du Canceig, se trouve *Béost*, v. de 378 hab., où l'on voit une église romane du XIIe siècle, restaurée en partie aux XVe et XVIe siècles, et classée parmi les monuments historiques; une jolie fontaine et des maisons des XVe, XVIe et XVIIe siècles. Un peu au-dessus, à l'extrémité supérieure d'un plateau, quelques cabanes forment le hameau de *Bagès*. C'est là que demeurait en qualité de berger Gaston Sacaze, aujourd'hui maire d'Aste, qui a étudié sans maître le latin, le grec, le dessin, la musique, etc., et s'est fait un nom comme botaniste.

Dans les environs de Béost, on exploite une ardoisière, une carrière de marbre, et on a reconnu des gisements de fer et de cuivre.

38 kil. **Laruns** (hôt. : des Touristes, des Étrangers), chef-lieu de canton de 2370 hab., possède un vaste territoire qui s'étend jusqu'à la frontière espagnole, et qui comprend le Pic du Midi d'Ossau. C'est un amas assez laid de maisons grises, couvertes en ardoises. Sur la place s'élève une fontaine en marbre, qu'un enfant du bourg, M. Coudurat, établi à Saint-Pétersbourg, où il s'est enrichi par son industrie, a fait construire à ses frais. C'est le 15 août qu'il faut voir cette place; elle devient, ce jour-là, le théâtre d'une grande fête d'autant plus intéressante pour les étrangers, que presque tous les acteurs ou spectateurs ont conservé les costumes pittoresques de leurs ancêtres (*V.* p. 198).

L'église de Laruns n'a rien de remarquable; elle doit être prochainement (1862) reconstruite à un autre endroit de la place.

Les carrières de marbre blanc de la montagne de Laruns sont activement exploitées. On trouve aussi près du village des gisements de nickel arsenical et du kaolin.

De Laruns à Bédous par le col de las Arques, R. 48.

A peine a-t-on quitté Laruns que l'on traverse sur un pont de marbre le lit large et gris de l'Arrieuzé, qui se transforme souvent en torrent dévastateur; puis, laissant à dr. l'ancien chemin des Eaux-Chaudes, on vient franchir le Gave d'Ossau avant d'atteindre le point de bifurcation des routes qui conduisent : celle de dr., aux Eaux-Chaudes (R. 57), celle de g., aux Eaux-Bonnes.

Cette route, récemment inaugurée, remplace un ancien chemin construit en 1808, qui montait par une pente trop rapide aux Eaux-Bonnes. La route neuve décrit plusieurs lacets comme l'ancienne, mais elle est plus longue de 1100 mèt., et sa pente ne dépasse pas 5 millimètres; en divers endroits elle a été creusée dans le roc vif. Elle se développe sur le versant méridional de la vallée, que parcourt le torrent le Valentin, à la base du Gourzy aux flancs boisés. Du côté opposé se dresse la montagne nue appelée Montagne Verte. Sur la rive dr. du Valentin, on aperçoit, en montant, une espèce de château appelé le *château d'Espalongue*, qui appartient à la famille de Livron, et plus haut, les villages d'Assouste (*V.* ci-dessous) et d'Aas. A g. de la route, à peu près à moitié de la montée, une plaque de marbre noir porte le nom d'une villa, la villa Castellane, qui n'a jamais été construite, et au-dessous de l'emplacement de laquelle s'ouvre la grotte Castellane ou Bonnecaze, moins curieuse que ne le promet un écriteau trop louangeur. Rien ne vient, dans cette montée passablement fastidieuse, détourner les regards qu'attirent les roches grises et nues du Pic de Ger, jusqu'au moment où, la route tournant brusquement, on atteint les premières maisons des

44 kil. Eaux-Bonnes (R. 55).

ROUTE 54.

D'OLORON AUX EAUX-BONNES ET AUX EAUX-CHAUDES.

38 kil. Route de voitures desservie par des diligences pendant la saison des eaux.

6 kil. D'Oloron à la bifurcation des routes de Pau et des Eaux-Bonnes (R. 52).

On remonte au S. E. la riche et fertile plaine du Gave d'Ossau en suivant la rive dr. de l'Arrigaston. Ce ruisseau semble, comme le Néez (R. 53), devoir son origine à un écoulement souterrain du Gave d'Ossau. On raconte qu'il cesse parfois de couler : il aurait même disparu complétement pendant une période de plusieurs années; d'autres fois, il n'aurait tari que pendant huit jours. Cette intermittence est probablement due aux atterrissements déposés par le Gave d'Ossau à l'entrée de la caverne où passent les eaux qui vont former à l'O. le ruisseau d'Arrigaston. On laisse à droite *Ogeu*, v. de 1498 hab., puis *Buziet* (681 hab.), et l'on passe à (15 kil.) *Buzy*, v. de 1356 habitants, à la rue étroite et tortueuse, où l'on remarque quelques maisons du style de la Renaissance. On gravit ensuite une côte, sur le haut de laquelle on doit aller visiter, à 200 pas environ à la g. de la route, un *dolmen celtique*. « C'est, dit M. Moreau, un énorme bloc de granit posé horizontalement sur sept pierres placées verticalement; la partie inférieure de ce bloc, qui est tournée vers le sol et sous laquelle il existe une assez vaste cavité, présente une teinte rougeâtre. »

« En descendant de Buzy vers Arudy, on voit, dit M. Flamichon, les vestiges de l'ancienne caverne qui servait de lit au Gave d'Ossau. Les

prairies sont criblées de trous en forme d'entonnoir. Une longue dépression, de 120 mèt. de large, règne à côté du chemin. »

On traverse le Gave d'Ossau pour entrer dans un petit bassin au milieu duquel se trouve (18 kil.) **Arudy**, ch.-l. de canton, b. de 1930 hab., dominé par une butte calcaire que couronne la chapelle de Saint-Michel. On remarque dans le bourg une église du style gothique, défigurée par des restaurations modernes; les débris d'une vieille tour; une ancienne maison fortifiée et plusieurs maisons du style de la Renaissance. Arudy fut presque en entier renversé par le tremblement de terre de 1772; maintenant c'est un village industriel où l'exploitation des marbres coquilliers, la pelleterie et la mégisserie occupent en moyenne 200 ouvriers.

D'Arudy à Saint-Christau et au pont d'Escaut, R. 48.

Au delà d'Arudy, qu'on laisse un peu à g., on longe la base de la montagne qui s'élève à l'ouest. Sur le flanc de cette montagne on aperçoit l'entrée de la **grotte d'Izeste**, que les baigneurs des Eaux-Bonnes (R. 55) viennent souvent visiter. Cette grotte, à laquelle on peut monter en 7 ou 8 min. par un sentier assez roide, est connue dans le pays sous le nom d'*Espelungue* (*spelunca*, caverne); c'est une des plus grandes des Pyrénées; son entrée a environ 17 mèt. de hauteur; comme presque toutes les grottes remarquables, elle a été formée par les eaux dans la roche calcaire. Si l'on doit en croire une tradition locale, lors de l'invasion des Sarrasins d'Espagne, un grand nombre d'entre eux, repoussés par les Béarnais, furent obligés de se réfugier dans cette grotte, où ils se fortifièrent au moyen d'un retranchement dont on voit encore les restes à l'entrée. Ils y séjournèrent pendant quelque temps et n'en sortirent qu'après avoir traité avec leurs ennemis. Maintenant la grotte d'Izeste n'est plus habitée que par d'innombrables chauves-souris qui y ont déposé une couche épaisse de guano.

N. B. On peut se procurer au village d'Izeste des guides, des torches et de la paille.

20 kil. **Izeste**, v. de 495 hab., situé au commencement d'un défilé, sur la rive g. du Gave d'Ossau. C'est là que naquit, en 1722, le célèbre médecin Bordeu : on montre encore un grand chêne planté le jour de sa naissance. Une partie du Gave s'engouffre près d'Izeste pour aller reparaître, près de Rébenac, sous le nom de Néez (R. 53). Dans les environs se trouvent des couches de marbres coquilliers avec serpules. A une petite distance d'Izeste, on traverse le Gave d'Ossau pour rejoindre à (21 kil.) Louvie-Juzon la route de Pau aux Eaux-Bonnes.

17 kil. (37 kil.) De Louvie aux Eaux-Bonnes (R. 53).

17 kil. (38 kil.) De Louvie aux Eaux-Chaudes (R. 56).

ROUTE 55.

LES EAUX-BONNES ET LEURS ENVIRONS.

Renseignements généraux.

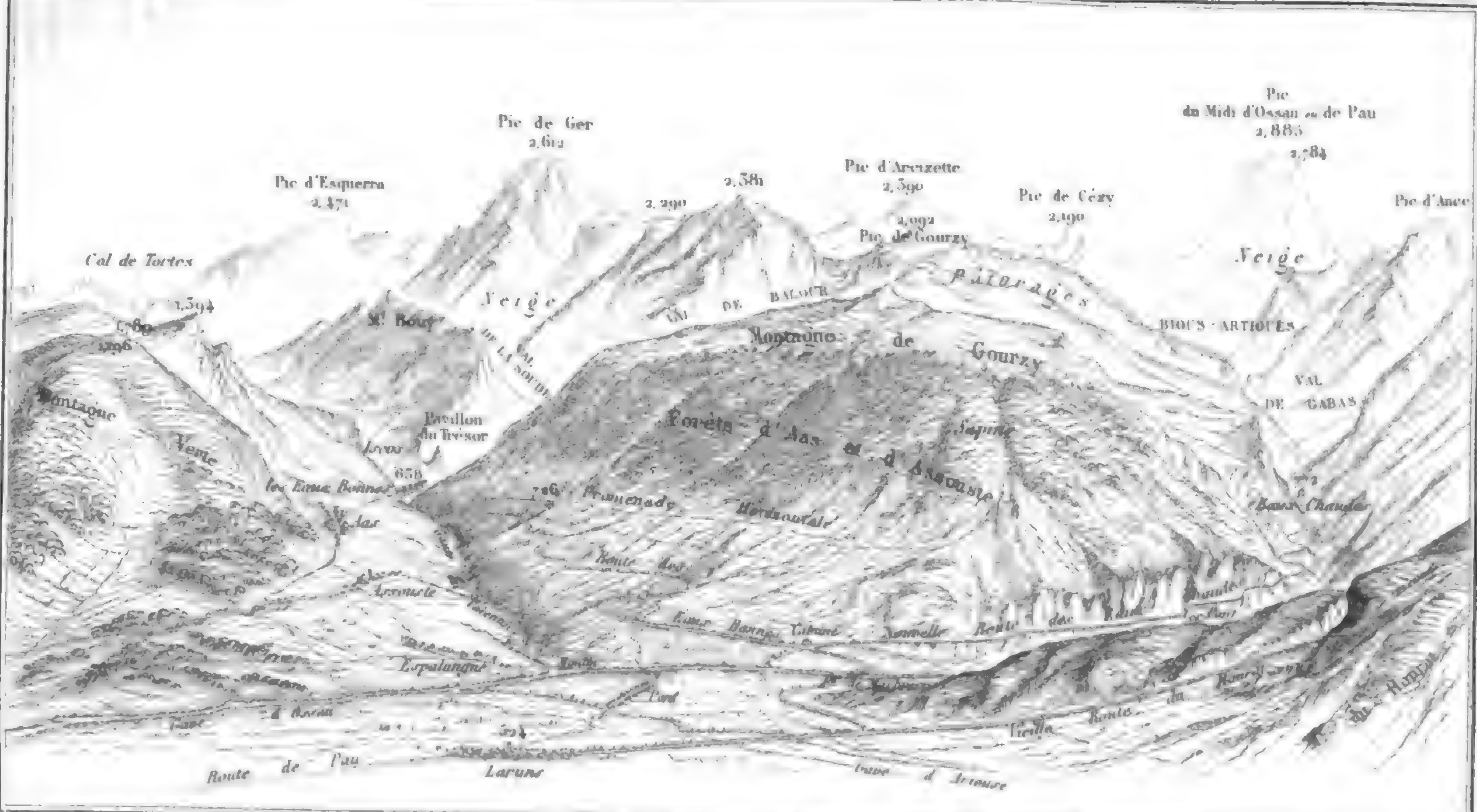
HÔTELS : *de France*, tenu par Taverne aîné; *d'Orient*, tenu par Longa; *de Richelieu*, tenu par Lahore; *des Ambassadeurs*, tenu par Jeanbat; *de la Paix*, tenu par Manet; *des Princes*; *Taverne jeune*; *Muret Labarthe*; *Pomme*; *Bonnecaze*; *Tourné*; *Mme veuve Incamp*, etc., etc. Les prix de ces hôtels sont à peu près les mêmes. Du 1er juillet au 15 août, on paye une chambre au premier ou au deuxième étage, bien exposée, 5 à 6 fr. par jour. Dans les étages supérieurs on paye de 2 fr. à 4 fr. Au commencement et à la fin de la saison, les prix sont beaucoup moins élevés. La nourriture coûte 6 fr. par jour à la table d'hôte.

MAISONS MEUBLÉES. — Presque toutes les maisons des Eaux-Bonnes se louent meublées aux étrangers pendant la saison

VUE GÉNÉRALE DE LA VALLÉE DES EAUX-BONNES ET DE LA VALLÉE DES EAUX-CHAUDES.

Itinéraire des Pyrénées par AD. JOANNE.

L. HACHETTE et Cie — Paris.



Dessiné d'après nature par Victor Petit

Gravé les Montagnes par Germ. la Lettre par P. Rousset

des eaux. Les prix des appartements et des chambres varient sans cesse. Il est souvent difficile de choisir, par conséquent de marchander. Les malades qui sont forcés de prendre les eaux subissent quelquefois des conditions trop rigoureuses.

CAFÉ. — *Dorothée.*

MÉDECINS. — Le médecin-inspecteur est M. Pidoux; les inspecteurs adjoints sont MM. Baud et Mane. Les autres médecins sont MM. Briot, Cazenave, Leudet, Mane, Tarras, Pietra-Santa.

PHARMACIENS. — MM. Cazaux frères, Léon Vergez.

POSTE AUX LETTRES. — Derrière l'hôtel des Princes, rue des Guides.

TÉLÉGRAPHE ÉLECTRIQUE. — Au bas du jardin anglais, ouvert jusqu'à 9 h. du soir.

LIBRAIRIE, PAPETERIE, OBJETS D'ART ET DE FANTAISIE. — M. Auguste Bassy, libraire à Pau, tient aux Eaux-Bonnes, pendant la saison (maison Pommé), un magasin dans lequel les étrangers trouveront, outre des collections de cartes et de livres heureusement choisis, des albums de vues et de costumes des Pyrénées, des fournitures de bureau, des objets en marbre provenant de la fabrique de M. Geruzet, des bijoux, etc.; — Fischer.

CABINETS DE LECTURE. — A l'hôtel de France et à l'hôtel des Princes.

GUIDES. — Les guides des Eaux-Bonnes ne sont soumis à aucun règlement, à aucun examen. Tout individu à qui la fantaisie en prend, se fait guide. C'est là un grave abus auquel il serait temps de porter remède. Plus d'une fois des voyageurs ont été égarés dans les passages difficiles par de prétendus guides qui connaissaient à peine le chemin des Eaux-Bonnes aux Eaux-Chaudes. Nous recommanderons donc tout particulièrement aux touristes Esterle, Lanusse, Maucor, Titon, Cazaux.

Pas de règlement, pas de tarif par conséquent. Il faut débattre le prix pour chaque course et ne pas craindre de marchander; on obtient souvent des rabais considérables et bien mérités. En général, pour les courses ordinaires, un guide à pied se paye 5 fr., 2 fr. 50 c. ou 3 fr. pour une promenade d'une demi-journée. Moyennant le prix de 7 fr., tant pour le cheval que pour le guide, on n'a pas à s'occuper de leur nourriture.

CHEVAUX. — Les chevaux ne sont pas plus tarifés que les guides. On en trouve de fort bons pour 4 fr. par jour, 7 fr. quand la course est longue; Montblanc, le Major, Lanusse, Cazaux, etc. Un cheval au mois coûte 120 fr. environ.

VOITURES. — Une voiture à deux chevaux se loue de 8 à 10 fr. pour la demi-journée, et de 18 à 20 fr. pour la journée. Faire ses conditions à l'avance. On trouve des voitures chez Salenave, Maucor, Lahore, Fourcade, Courtade.

PORTEURS. — Les prix varient selon la longueur des courses. Il est bon de les débattre et de les fixer (sans les payer, bien entendu, avant le départ).

TIRS. — Labeille et Lissonde.

BAINS. — Voir ci-dessous le paragraphe spécial consacré aux eaux.

OMNIBUS. — Des Eaux-Bonnes aux Eaux-Chaudes, plusieurs départs par jour. — 1 fr. 10 c.

DILIGENCES. — Pour Pau, Bayonne, etc., à l'hôtel des Princes et à l'extrémité supérieure du jardin anglais.

Situation et aspect général.

Le village des **Eaux-Bonnes**, chef-lieu d'une com. de 762 hab., est situé à 748 mèt. d'altitude, à l'entrée de la gorge étroite de la Soude ou la Sourde, au-dessus du confluent de ce ruisseau et du torrent le Valentin. Il se compose d'une rue, jadis unique, qui monte par une pente malheureusement trop roide à l'établissement thermal, et de quelques ruelles assez tortueuses, qui forment au nord de la Grande-Rue les quartiers neufs de la rue des Guides, de la rue de la Cascade et de la Chapelle. Quand on entre aux Eaux-Bonnes, on a sur la g. une ligne de maisons et d'hôtels construits avec un certain luxe, mais sans style, et sur la dr. un espace assez vaste planté d'arbres qu'on appelle le jardin Darralde; au S., on aperçoit à travers les arbres une rangée d'hôtels neufs, adossés à la montagne, et qui forment presque un nouveau quartier. « La première maison que l'on remarque à dr., au delà de ce jardin, est bien mal placée, dit M. Moreau; elle coupe la vue, brise la ligne, droite jusqu'ici, et lui fait faire une espèce de crochet disgracieux. On l'appelle la *Maison du gouvernement;* elle appartient au département, qui la fait affermer comme hôtel. Il avait été

question de la vendre, à la charge de la démolir et de reculer à l'alignement en cas de nouvelles bâtisses. Des difficultés sur le partage du prix entre Bonnes, qui voudrait avoir tout, et les Eaux-Chaudes, qui prétendent avoir droit à la moitié du gâteau, ont empêché la réalisation de ce projet. Au lieu de se donner la peine de résoudre ces difficultés et de lever les obstacles, on a préféré rester dans le *statu quo*, si cher à toutes nos administrations. Cette maison servait autrefois d'hôpital et de logement pour les militaires qui venaient prendre les eaux dans cette localité. Comme depuis longtemps on envoie à d'autres sources pour la guérison des blessures, il a fallu changer la destination première de ce bâtiment. »

Au delà de la Maison du gouvernement, la rue est bordée des deux côtés de maisons, ou plutôt d'hôtels, jusqu'à l'établissement et à la chapelle. En 1806, il n'y avait aux Eaux-Bonnes que des maisons de bois. Depuis cette époque on élève chaque année, souvent à la place des rochers que la mine a fait sauter, des constructions élégantes qui ont inspiré à M. Lemonnier les réflexions suivantes : « Nulle part dans les Pyrénées, pas même dans le voisinage de l'établissement thermal, à Luchon, on ne voit dans les constructions autant d'art et de symétrie; mais, il faut le dire, cette magnificence tranche si durement avec la nature sauvage de ces lieux, qu'il en résulte quelque chose de triste et de fatigant. Telle est l'impression que ce petit morceau de grande ville a produite sur moi et sur beaucoup d'autres visiteurs. N'aurait-on pu avoir ici ses aises, comme à Saint-Sauveur, comme à Bagnères-de-Bigorre, sans défigurer entièrement un site assez joli? Est-ce donc pour avoir des maisons alignées et parées que l'on vient aux Pyrénées? Il me semble que tout ce luxe, au milieu d'une nature paisible et solitaire, s'oppose à la douce quiétude que les malades viennent chercher aux eaux. »

« On comptait trouver la campagne aux Pyrénées, dit M. Taine : un village comme il y en a tant, de longs toits de chaume ou de tuiles, des murs fendillés, des portes branlantes, et dans les cours un pêle-mêle de charrettes, de fagots, d'outils, d'animaux domestiques; bref, tout le laisser-aller pittoresque et charmant de la vie rustique. On rencontre une rue de Paris et les promenades du bois de Boulogne. Jamais campagne ne fut moins champêtre; on longe une file de maisons alignées comme des soldats au port d'arme, toutes percées régulièrement de fenêtres régulières, parées d'enseignes et d'affiches, bordées d'un trottoir, ayant l'aspect désagréable et décent des hôtels garnis. Ces bâtisses uniformes, ces lignes mathématiques, cette architecture disciplinée et compassée, font un contraste visible avec les croupes vertes qui les flanquent. On trouve grotesque qu'un peu d'eau chaude ait transporté dans ces fondrières la cuisine et la civilisation. Ce singulier village essaye tous les ans de s'étendre, et à grand'peine, tant il est resserré et étouffé dans son ravin; on casse le roc, on ouvre des tranchées sur le versant, on suspend des maisons au-dessus du torrent, on en colle d'autres à la montagne, on fait monter leurs cheminées jusque dans les racines des hêtres; on fabrique aussi, derrière la rue principale, une triste ruelle qui se creuse ou se relève comme elle peut, boueuse, à pente précipitée, à demi peuplée d'échoppes provisoires et de cabarets en bois, où couchent des artisans et des guides; enfin, elle descend jusqu'au Gave, dans un recoin tout pavoisé de linge, qu'on lave au même endroit que les cochons[1]. »

1. La rue de la Cascade, dont M. Taine parle en termes si peu flatteurs, ne mérite plus ces critiques : c'est maintenant une assez jolie rue bordée d'hôtels.

Les Eaux-Bonnes sont visitées chaque année par plus de 6000 malades ou touristes. En effet, on ne rencontre pas seulement des malades aux Eaux-Bonnes; les valides y sont presque toujours en majorité : aussi, que de promenades à pied, à âne, à cheval, en voiture! Le temps est-il beau? dès le lever du soleil, souvent même avant qu'il ait doré le sommet du Pic de Ger, le fouet strident des guides retentit le long de la rue, et les caravanes se mettent en marche, développant leurs longues files dans toutes les directions. Vers 4 h. reviennent les cavalcades. « Il est défendu, dit M. Taine, de rentrer au galop, c'est pourquoi tout le monde rentre au galop. Le moyen d'arriver à la façon des bœufs? On se cambre sur la selle, la chaussée résonne, les vitres tremblent? on passe superbement devant les badauds qui s'arrêtent; c'est un triomphe : l'administration des Eaux-Bonnes ne connaît pas le cœur humain, ni surtout le cœur féminin. »

Ce fut en 1356 que les chartes du pays mentionnèrent pour la première fois les sources des Eaux-Bonnes. Plus tard, Gaston-Phœbus en fit un rendez-vous de chasse; mais la première cure qui attira sur elles l'attention ne date que du XVIe s. : Henri II, roi de Navarre, et ses compagnons d'armes obtinrent, à ces sources, la guérison de blessures reçues à Pavie. Elles prirent, à cette occasion, le nom d'*eaux d'arquebusades*, et l'échangèrent dans la suite contre celui de *Gramontaises*, que leur donna complaisamment Montaigne, en l'honneur d'un duc de Gramont. Mais la dénomination primitive d'Aygos-Bounos (Eaux-Bonnes) a prévalu.

Monuments.

Ce n'est pas la faute des architectes qui ont construit l'établissement thermal des Eaux-Bonnes, s'il se trouve aussi incommodément situé au haut d'une longue et fatigante montée; il a bien fallu le placer à l'endroit où les sources principales jaillissent; on a tant d'autres reproches plus sérieux à leur faire, qu'en vérité on doit se montrer impartial à leur égard. Cet édifice, jugé au point de vue architectural, ne se distingue que par sa vulgarité; mais, quand bien même la commune, propriétaire des sources, se fût montrée encore plus absurdement économe qu'on l'accuse de l'avoir été, les entrepreneurs de cette grosse *bâtisse* ne pouvaient-ils pas en combiner avec plus d'intelligence et de goût les dispositions intérieures? Les malades y manquent de tout ce qui leur serait nécessaire ou simplement agréable. Il est difficile de concevoir un établissement thermal moins confortable et plus barbare. Sur l'esplanade qui précède l'établissement se trouvait autrefois un petit promenoir très-utile aux buveurs. On vient de le détruire en partie pour élever à la place une espèce de blockhaus, épais massif de maçonnerie à l'intérieur duquel on a ménagé, tout autour de la salle, une rangée de stalles formées de grands panneaux de chêne : ces *boxes*, semblables à ceux d'une écurie, servent aux malades qui viennent, après avoir bu leur verre d'eau, prendre un bain de pieds ordonné par le médecin.

En 1770, les sources des Eaux-Bonnes étaient affermées moyennant 3 livres tournois par mois. En 1861, le fermier Macquet, représentant d'une association de laquelle fait partie M. Arsène Houssaye, a pris l'établissement thermal à bail pour une période de 25 années. En même temps il s'est engagé à payer 17 500 fr. par an; mais outre le prix de fermage annuel et les frais ordinaires de l'établissement, que le cahier des charges a évalués à 10 000 fr., le fermier est tenu de faire exécuter, pendant les trois premières années du bail, des travaux d'une grande importance et d'une valeur de 250 000 fr. Parmi ces travaux, on compte en première ligne la construc-

tion d'un élégant et vaste promenoir couvert, réclamé si souvent et depuis si longtemps par les malades; il rejoindrait par des pentes insensibles la route de l'Impératrice, près de la butte du Trésor. Espérons que toutes les améliorations si vainement demandées depuis tant d'années vont enfin avoir lieu, et que désormais l'établissement thermal des Eaux-Bonnes sera vraiment digne d'éloges. On doit prochainement construire, sur la source d'Ortech (*V.* ci-dessous), un petit établissement contenant une buvette et 6 baignoires.

A dr. de l'établissement thermal s'élève la *chapelle*, petit édifice d'un style simple, construit en marbre gris-bleu. On y remarque une copie d'un tableau de Raphaël faite par un artiste anglais, et une copie de la Vierge des Consolations, par Court. D'autres tableaux qui décorent cette chapelle ont été offerts par M. Moreau. Elle doit être agrandie aux frais du fermier de l'établissement, qui s'est engagé à bâtir l'*hospice Sainte-Eugénie*, pour les malades pauvres. A côté des terrassements où s'élèvera l'hospice, dans la partie la plus haute du village, on a récemment construit, au pied de la butte du Trésor, une jolie *chapelle protestante*.

Il est question, pour contribuer à l'embellissement des Eaux-Bonnes, de dériver l'une des deux abondantes sources qui jaillissent près de la cascade de Discoo (*V.* ci-dessous), à 1400 mèt. environ. Ce travail exécuté on établirait des jets d'eau et des fontaines publiques en différents quartiers du village, ainsi que des réservoirs qui permettraient à chaque propriétaire de conduire un filet d'eau jusque dans sa maison pour les besoins de son ménage.

Les sources.

Eau thermale, sulfureuse.

Émergence : Du calcaire, non loin du point d'affleurement des ophites.

Six sources : S. Vieille, S. inférieure, S. supérieure, S. Nouvelle, S. du Bois ou Froide, S. d'Ortech. L'Annuaire des Eaux minérales de France en indique 8. La S. Froide est peu utilisée; mais elle doit alimenter une buvette à l'émergence, puis être dirigée sur les salles d'inhalation.

Débit : Toutes les sources fournissent ensemble 75 370 litres par 24 heures.

Température : S. Vieille, 32° 8; S. Froide, 11° 9; S. inferieure, 30° 4; S. Nouvelle, 30° 2.

Caractères particuliers : Eau limpide, onctueuse au toucher, odeur sulfhydrique prononcée, saveur peu désagréable.

Établissement aménagé presque uniquement pour l'usage de l'eau en boisson. Il est de tradition de ne pas se baigner aux Eaux-Bonnes, et c'est fort heureux, car le faible débit des sources ne permettrait pas l'application d'une autre doctrine. 12 cabinets, dont 11 pour les bains et 1 pour les douches.

Service médical : Un médecin inspecteur; deux inspecteurs adjoints.

Climat : doux, assez constant en été. D'après Gaston Sacaze, la moyenne thermométrique est de 11° 07; le maximum de 33°, le minimum de 6°. Les orages sont fréquents, et les pluies plus abondantes qu'à Pau.

Effets physiologiques : Appelées autrefois *eaux d'arquebusades*, comme spécifiques dans le traitement des blessures anciennes, ces eaux agissent principalement en activant les fonctions des organes de la respiration, et sont appliquées aujourd'hui presque uniquement au traitement de certaines affections de l'appareil respiratoire; signalées dès longtemps comme devant être employées avec prudence et surveillées dans leurs effets.

Les Eaux-Bonnes se transportent. En 1857, on en a expédié 120 000 bouteilles.

Classification chimique : Eau sulfatée à base de chaux, avec forte proportion de chlorure alcalin.

L'analyse d'une certaine quantité d'Eaux-Bonnes, *expédiée à Paris*, a donné les résultats suivants :

Analyse (O. Henri 1833).

	Eau 1 kil.
	gr.
Carbonate de chaux	0,0048
Sulfate de chaux	0,1180
— de magnésie	0,0125
Chlorure de sodium	0,3423
— de potassium	traces
— de magnésium	0,0044
Acide silicique et oxyde de fer	0,0160
Matière organique sulfurée	0,1065
	0,6045
	lit.
Acide sulfhydrique	0,0055
Acide carbonique	0,0064

Bibliographie : A. F. Andrieu, *Essai sur les Eaux-Bonnes....* Paris, 1847. — E. Cazenave, *Recherches cliniques sur les Eaux-Bonnes....* Paris, 1854 ; in-8.

Tarif des bains et de la buvette.

Le tarif des bains et des douches est fixé ainsi qu'il suit :

Bains : du 1er juin au 1er sept.	1 f. »» c.
Pendant le reste de l'année	» 80

(Le prix du linge n'est pas compris dans ce tarif.)

Pour les domestiques et journaliers, le prix des bains, par exception, est réglé ainsi :

Du 1er mai au 1er novembre	0 f. 50 c.
Du 1er novembre au 1er mai	0 30
Bains de pieds	0 10

Boissons.—Abonnement à la saison.

Pour les domestiques et journaliers.	2 f.
Pour les personnes de toute autre classe	10

Le prix des bains et des boissons se paye d'avance entre les mains du fermier ou d'un de ses agents, dont le bureau est situé à l'établissement.

Promenades.

Le *jardin Darralde* ou *jardin anglais* s'étend en face de la Grande-Rue et à l'ouest de la Maison du gouvernement, le long du ruisseau de la Soude, aujourd'hui recouvert. De grands arbres l'ombragent ; des massifs de fleurs l'embellissent. C'est le principal rendez-vous des promeneurs et des guides. On lui a donné le nom de Darralde en souvenir de l'ancien médecin inspecteur des Eaux-Bonnes.

Deux sentiers, dont l'un s'ouvre dans l'angle occidental et l'autre au centre même du jardin anglais, montent à la *promenade Gramont*, qui conduit, par une pente d'abord assez douce, puis plus roide, jusqu'à l'un des premiers plateaux de Gourzy. De là on découvre une vue étendue sur la vallée d'Ossau et les montagnes qui la séparent de la vallée d'Aspe.

La *promenade Jacqueminot*, une branche de la promenade Gramont, commence à mi-côte et monte à travers une belle forêt de sapins, d'où la vue s'étend à une grande distance du côté du N. On peut même, par un beau temps, apercevoir la ville de Pau au delà des vallées d'Ossau et de Néez. Des bancs commodes ont été placés sur toutes les éminences d'où l'on découvre des points de vue remarquables. Elle se prolonge par de grands zigzags jusqu'au plateau de Gourzy.

Le *kiosque* est un petit pavillon bâti sur une hauteur rocheuse isolée qui domine la gorge de la Soude. Les sources thermales qui font la richesse des Eaux-Bonnes sortent de la base de ces rochers, et ce n'est pas sans raison que les habitants des Eaux-Bonnes leur ont donné le nom de *butte du Trésor*. Un sentier monte en serpentant de l'établissement thermal au kiosque.

La *promenade Eynard*, due à la munificence de M. Eynard le philhellène, a été établie sur les pentes boisées qui dominent la rive g. du Valentin, vis-à-vis de la Montagne-Verte.

La *promenade de l'Impératrice*, inaugurée en 1861, part de la nou-

velle place de l'hospice Sainte-Eugénie, se développe dans la gorge du Pic de Ger, passe derrière la butte du Trésor, qu'elle isole complétement, pénètre ainsi dans la vallée du Valentin et se prolonge, sous forme de promenade horizontale, le long des contre-forts boisés de hêtres. Elle passe au-dessus de la cascade de Discoo (*V.* ci-dessous); traverse ensuite le Valentin sur un pont de 25 mèt. de hauteur, et se dirige vers la cascade du Gros-Hêtre, puis vers celle du Serpent, où elle rejoint la route de Cauterets. Son développement ne dépasse guère 3 kil.; mais il est facile d'en prévoir toute l'importance pour la résidence des Eaux-Bonnes. Elle y crée, au-dessus du temple protestant, des superficies considérables de terrains propres aux constructions, permet l'établissement de chalets et de maisons de luxe sur le plateau du Discoo, facilite la dérivation des sources du Discoo sur les Eaux-Bonnes, et, par sa combinaison avec la route thermale, à laquelle elle se réunit, forme une double promenade circulaire autour de la vallée du Valentin.

La **Promenade horizontale,** cette belle allée ouverte en 1842 et exclusivement réservée aux piétons, contourne le flanc de la montagne de Gourzy, en restant toujours à la même hauteur. Elle doit, quand elle sera terminée, rejoindre la route des Eaux-Chaudes au Pont-Crabé (R. 56). A l'entrée de cette promenade, au-dessus du jardin Darralde, se trouvent d'affreuses baraques où s'abritent une foule de petites industries, et qui doivent être prochainement remplacées par de belles devantures de magasins pratiquées sous la chaussée. « La route horizontale, dit M. Taine, serpente sur un versant boisé que les eaux d'hiver sillonnent de ravins blanchâtres; des sources épuisées se glissent sous ces traînées pierreuses et les couvrent de plantes grimpantes; on passe sous les gros hêtres, puis le long d'une plaine inclinée, peuplée de fougères, où les vaches paissent, agitant leurs clochettes; la chaleur est tombée, l'air est doux, un parfum de verdure saine et sauvage arrive avec la moindre brise; dans le demi-jour passent de belles promeneuses en blanche toilette, dont les ruches de dentelle et les mousselines flottantes se soulèvent et frémissent comme des ailes d'oiseau. Nous allions tous les jours nous asseoir sur une pierre au bout de ce chemin; de là, à travers toute la vallée d'Ossau, on suit le torrent devenu rivière; la riche vallée, coupée de moissons jaunes et de prés verts, s'ouvre largement au bout du paysage, et laisse le regard se perdre dans le lointain indistinct du Béarn. De chaque côté, trois montagnes avancent leur pied vers la rivière et font onduler le contour de la plaine; les dernières descendent comme des pans de pyramide, et leurs pentes d'un bleu pâle se détachent sur les bandes rougeâtres du ciel terni. Le fond des gorges est déjà sombre; mais en se retournant on voit la cime nue du Ger resplendir d'un rose tendre et garder le dernier sourire du soleil. »

Une plaque de marbre blanc des environs de Gabas, érigée à l'entrée de la promenade horizontale, porte les noms de MM. de Kergolay, Deville, Moreau et Dulong de Rosnay, qui en ont conçu les premiers le projet, et commencé l'exécution.

Une autre promenade, non praticable aux voitures, traverse le Valentin, passe au village d'Aas et gravit en serpentant les flancs de la *Montagne-Verte*, ainsi nommée parce qu'elle est couverte de fougères et de bruyères. On devait y planter 2000 tilleuls, mais ce projet n'a point encore été réalisé. Il faut deux heures pour aller des Eaux-Bonnes jusqu'au sommet du plateau. Pour y monter il faut prendre la rue de la Cascade, traverser le Valentin, sui-

vre le chemin d'Aas jusqu'au village même, puis tourner à dr.

Aas, hameau qui dépend de la com. des Eaux-Bonnes, n'a rien de remarquable, si ce n'est une assez bonne copie d'un bon tableau de Crayer, dont l'original se trouve au musée de Lille.

Du haut de la Montagne-Verte, on peut redescendre dans la vallée de Laruns, soit par Assouste, soit par Béost.

Assouste conserve encore quelques vestiges de son ancien château. « Pendant les guerres entre les catholiques et les protestants qui désolèrent le Béarn en l'année 1569, Bonasse (singulier nom pour un forcené), général au service de Catherine, mère de Charles IX, s'étant emparé du château d'Assouste, le renversa de fond en comble, fit massacrer et pendre au mur de la grange qui existe encore le vieux Abère, seigneur d'Assouste, et livra la fille du vieillard aux soldats, qui, après l'avoir outragée, la précipitèrent dans le torrent. On montre encore la poutre où fut suspendu le cadavre d'Abère.

De Béost (R. 53), on descend à Laruns par le pont de bois jeté sur le Gave d'Ossau.

EXCURSIONS.

Les cascades.

Les cascades des Eaux-Bonnes se trouvent toutes dans la vallée qui, des Eaux-Bonnes, remonte vers le col de Tortes, en longeant les flancs nord et est du pic de Ger; elles sont formées par le torrent ou Gave du Valentin, l'un des principaux affluents du Gave d'Ossau. Les lacs de Louesque et d'Anglas, situés près du sommet des montagnes qui forment la ligne de faîte du partage des eaux (à l'ouest dans le Gave d'Ossau, à l'est dans celui de Pau), sont les principales sources du torrent du Valentin, auquel se réunissent un grand nombre de petits ruisseaux.

Cascade des Eaux-Bonnes. Cette belle chute, dont le nom indique la situation, se trouve en effet au-dessous de l'escarpement que domine, à l'est, la grande rue des Eaux-Bonnes. Un large sentier tracé en lacet permet de la voir de différentes hauteurs, sous tous ses aspects. Quelques minutes suffisent pour visiter l'entonnoir que les eaux ont creusé à la base d'un grand banc de rochers, autrefois recouvert d'épais massifs de buis ombragés par des hêtres séculaires. Mais depuis quelques années, les arbres ont été coupés, et de longues et interminables bandes de pierrailles, provenant de carrières et de démolitions, ont renversé et détruit l'admirable végétation qui recouvrait si agréablement les flancs de la montagne.

C'est surtout en allant à (30 min.) la **cascade de Discoo** que l'on constate, en les déplorant, les ravages causés par les carriers, que l'administration a eu le tort de laisser s'établir le long des promenades favorites des étrangers. La nouvelle route de Cauterets conduit directement à la cascade de Discoo, qu'on ne peut bien voir qu'en tournant à gauche aussitôt après avoir traversé le pont de pierre fort laid qui franchit le Gave. Ici encore la cognée des bûcherons a détruit tous les vieux arbres.

Cascade du Gros-Hêtre. Cette cascade est journellement le but de nombreuses promenades. Il faut une heure pour s'y rendre; mais la promenade de l'Impératrice, que l'on suit continuellement, rend cette excursion facile pour les enfants et les jeunes personnes d'une santé délicate. Après avoir dépassé la partie ombragée, le chemin traverse de vastes pelouses ondulées. Les promeneurs qui se donnent le naïf plaisir de marcher ou de s'asseoir sur l'herbe s'exposent à voir tout à coup paraître un berger qui réclame une indemnité avec impertinence.

Le Gave du Valentin, après avoir coulé à plein bord sur un lit de roches

et de cailloux, tombe brusquement d'un seul jet dans un entonnoir, profond de 25 mètres environ, et se répand dans une crevasse étroite, inabordable, où bientôt il disparaît aux regards. De vieux hêtres offrent aux promeneurs de pittoresques ombrages dans cette fraîche solitude.

On peut, au retour, jeter un coup d'œil sur la *cascade du Serpent*, simple filet d'eau coulant le long d'une paroi de rochers.

La **cascade de Laressec** est le terme plutôt que le but d'une course assez fatigante, que nous ne conseillerons qu'aux touristes bons marcheurs, curieux de voir les grandes forêts de hêtres et de sapins qui recouvrent les flancs nord du pic de Ger. Il faut deux heures de marche pour atteindre le ravin à demi comblé de troncs d'arbres et de blocs de rochers que le torrent a roulés pêle-mêle à l'époque de la fonte des neiges, et où tombe la cascade assez peu importante de Laressec. On peut, avec l'aide d'un guide, monter jusqu'aux lacs d'Anglas et de Louesque, puis revenir par la Coume de Ger, c'est-à-dire le vallon boisé qui aboutit à la Butte du Trésor. De Laressec au lac de Louesque, il faut une heure et demie de marche, et, de là, trois heures sont nécessaires pour rentrer aux Eaux-Bonnes.

Ascension du Pic de Ger.

A. PAR LA COUME D'AAS.

10 h. environ, aller et retour. Un guide (20 fr.) est nécessaire, et il faut emporter des provisions. On travaille actuellement à la construction d'un chemin de mulets pour l'exploitation des forêts.

On remonte d'abord la rive g. du torrent de la Soude; on laisse à dr. la gorge de Balourd (*V.* ci-dessous *C*), et, après avoir passé à côté d'un énorme rocher de 13 mèt. de long, qui, détaché des flancs de la montagne, est tombé là, presque en équilibre sur l'une de ses arêtes, on vient se reposer, près de l'origine du vallon nommé la *Coume d'Aas*, à la *fontaine de Gesque*, dont l'eau coule goutte à goutte dans un tronc de sapin creusé. Trois cents pas plus loin on tourne à dr. au fond de la gorge pour entrer dans une forêt de sapins, et, s'élevant sur une pente escarpée, toute parsemée de pierres mobiles, on longe (2 h.) la base de cinq aiguilles menaçantes appelées *las Quintettas*. 30 min. après on arrive à la *cabane du Ger*, où en été on trouve toujours des bergers. La partie du chemin qui reste à faire est de beaucoup la plus fatigante, et, pendant plus de trois quarts d'heure, il faut remonter une pente très-roide où l'on marche tantôt sur le gazon, tantôt sur des rochers blancs et polis. On contourne ainsi (30 min.) la base d'un contre-fort du Ger appelé le pic du *Caperan* (pic du Curé), d'où jaillit une source très-limpide, la dernière, et où l'on fait halte pour déjeuner, et bientôt on atteint le pied de l'arête de rochers qui ferme le bassin des Eaux-Bonnes à l'E., et réunit le pic de Ger (à g.) au pic de *Pembécibé* (à dr.) : il faut alors escalader cette arête pour s'élever jusqu'au point où commence la base même du pic. Là, on gravit une pente roide; mais, quand on croit avoir presque atteint la cime, on voit deux nouveaux sommets se dresser en face de soi.

« Celui de dr., peu visible des Eaux-Bonnes, a la forme conique, dit M. Javary, et porte vraiment le nom de pic de Ger : il est facile à grimper, et c'est à lui que se bornent beaucoup de promeneurs. Le second sommet qui cache le premier à Bonnes, et y usurpe le nom de pic, n'est qu'une longue crête contournée, aussi élevée que le pic dans une partie, mais s'abaissant progressivement du côté où elle est tournée vers Bonnes. On y parvient en suivant la base du sommet de dr., par un passage très-étroit, et en prenant à g. une espèce de pont, muraille fort mince qui, entre les deux abîmes, réunit

E LA CHAÎ | ET DU PIC

L. HACHETTE et Cie __ Paris

Itiné

Pic Cristail 2,992

Pic d'Arrieu-Grand ou Cujes las Palas (10k 500) 2,976

de Bigorre 1,877

d'Estaubé

Mont

de

et de Ma

Vallée d'Azun

Éboulements

Éboulements

Chaîne

ndant du Pic

d'Anglas

Lac

A.

RÉGION

RÉGION

Pic d'Aspe

Pic Mondaut ou Scarput (8k 800) 2,808

Pic d'Iaeye (8k 300) 2,590

Col d'Iaeye

Port de

val Espagnoles

JACA (5 k)

Pic d'Ance

Neige

Chaîne

Pâturages

Forêts

Mt de Bouerzy

VAL DE CUJELATTE OU DE BIFET

VAL DES EAUX-CHAUDES

Roc

Lac

A bis

RÉGION DE L'OUEST

Dessiné d'ap

Centre par | niveau de la Mer.

Gravé les Montagnes par Gérin, la Lettre par P. Rousset

les deux sommets; on se hisse jusqu'à une plate-forme, appelée le *Salon*. C'est la partie la plus haute de la crête. » L'élévation du Salon est de 2613 mèt.

M. de Charsenque décrit ainsi le vaste et beau panorama que l'on découvre du sommet du pic de Ger : « Ce panorama se partageait en deux tableaux bien distincts : au S., les perspectives du pôle; au N., la verdure et la vie. Je plongeais bien bas sur les fonds de Gourette, avec leurs milliers d'êtres vivants, et sur les pâturages, en apparence à leur niveau et non moins peuplés, d'Arbas et d'Asson. Toutes ces hauteurs, jusqu'aux obscurs mamelons du pays basque, se développaient en chaînons monotones, et les teintes sombres qu'elles doivent aux bruyères et aux taillis faisaient ressortir les nuances variées des plaines du Béarn et du Bigorre, étendues jusqu'aux vapeurs de l'horizon.... La ville de Tarbes était visible; mieux encore celle de Pau, coupée en deux parties par la pointe de la montagne de Loubie, qui me cachait justement le château.

« A l'E., de l'autre côté des fonds de Sourince et d'Anglas que je découvrais par-dessus les crêtes de Péneméda, le pic de Gabisos, de niveau avec le Ger et l'emportant sur lui en formes hérissées, m'opposait ses pics aigus et ses crêtes, sans me cacher rien de Monné et des montagnes de Cauterets, toutes commandées par les fleurons de Vignemale. Au S., la barrière formidable de la haute chaîne se déployait devant moi ; les monts élancés des ports d'Azun, Costerillou, Pène d'Aragon, Arieugrand, Som de Séoube, les masses d'Arrious, celle de Peyrelue et d'Anéou, plus rabaissées auprès du pic d'Ossau qui tout à coup se redresse à la hauteur des plus fiers.... tout était confondu.... Derrière la grande fourche d'Ossau, les pics d'Aspe et de Bernère et le pic d'Anie terminaient à l'O. la perspective. »

B. PAR LE GOURZY.

11 h. environ, aller et retour. Un guide est nécessaire. C'est la route la plus fréquemment suivie.

Ce chemin est plus long que celui qui s'élève au pic par les Quintettes, car la montée exige de 6 à 7 heures ; mais on peut aller à cheval pendant 5 heures environ. On suit d'abord le sentier qui mène aux Eaux-Chaudes par le Gourzy (*V.* p. 212); puis à 1 h. 35 min. environ des Eaux-Bonnes, on le quitte près de la fontaine de Lagas pour se diriger, à g., par les passes de Breca, sur un plateau, où l'on trouve une source et des cabanes (3 h. des Eaux-Bonnes); on y laisse d'ordinaire les chevaux. Ce vaste et verdoyant plateau, aux surfaces inégales, connu sous le nom d'*Anouillas*, est limité à l'E. par le pic de Ger, au N. par le Pembécibé et le Gourzy, à l'O. par la gorge des Eaux-Chaudes, et au S. par le col de Lordé (*V.* ci-dessous). On y voit des cirques et entonnoirs qui semblent avoir été produits par des affaissements soudains de la surface du sol. Ce seraient des lacs sans les issues souterraines où vont se perdre les eaux. Le plateau de *Cardoua*, qui suit celui d'Anouillas, doit son nom béarnais à un vaste champ de chardons qu'on y rencontre. A 45 min. des cabanes, la montée devient plus difficile, surtout quand les pentes gazonnées que l'on gravit sont encore couvertes de neige. A 1 h. du sommet on découvre déjà d'un point élevé une fort belle vue.

C. PAR LA COMBE DE BALOUR.

6 h. de marche environ. On trace actuellement un chemin de mulets dans la combe pour l'exploitation des forêts. De ce côté on pourra facilement monter à cheval jusqu'au plateau d'Anouillas.

On suit d'abord la gorge de la Soude, comme si on voulait monter au pic de Ger, puis on laisse à g. le vallon principal de la Coume, et l'on

prend à dr. le chemin qui monte en zigzags dans la combe très-escarpée de Balour, où glissent souvent les arbres renversés par les avalanches. On traverse en 1 h. une grande forêt de sapins, et l'on descend ensuite dans une espèce d'entonnoir, dont l'herbe fine est très-recherchée par les troupeaux.

On atteint bientôt (2 h. 45 min.) le plateau d'Anouillas (*V.* ci-dessus), d'où l'on monte en 3 ou 4 h. au pic de Ger par le plateau de Cardoua (*V.* ci-dessus *B*).

Excursion au lac d'Artouste.

6 h. à pied. On peut aller à cheval jusque dans le vallon de Soussouéou. Un guide est nécessaire.

D'ordinaire on monte, par la promenade Jacqueminot, le plateau de Gourzy, les passes de Breca et le plateau d'Anouillas, d'où l'on gagne (3 h.) le *col de Lordé*. On se trouve tout à coup en face de la haute chaîne d'Ossau et des ports des montagnes qui descendent vers l'Espagne dans la vallée du Gallego. On voit le val de Bious-Artigues.

[On peut aussi monter au col de Lordé par la combe de Balour (*V.* ci-dessus).]

Du col de Lordé, on descend (20 min.) dans le *vallon du Soussouéou*, traversé par le Gave de même nom, qui va se jeter un peu plus bas dans le Gave de Gabas. On s'engage alors dans une gorge couverte de sapins renversés et de rochers écroulés; puis (30 min.) on laisse à g. un vallon qui remonte vers l'Amoulat, et à l'extrémité supérieure duquel se trouve une mine de plomb; on dépasse ensuite plusieurs scieries et (1 h. 20 min.) un groupe de cabanes; on gravit une dernière rampe très-escarpée, et l'on arrive enfin au *lac d'Artouste*, entouré de toutes parts de rochers élevés. Ce lac est alimenté par les neiges de l'*Arriel* (Arrieu ou Arriou) et du *Som de Séoube*, dont le point culminant est à 2825 mèt. au-dessus du niveau de la mer.

Avant d'arriver au lac d'Artouste, si l'on monte à dr., sur les rochers, on atteint (1 h.) le *col d'Arriou*, d'où on peut redescendre dans la vallée du Gave de Broussette (R. 57), et d'où l'on voit s'ouvrir en face, vers le S. (1 h.), le col de *Sobe*, de *Séoube* ou de *Lavédan*, ouvert sur la frontière espagnole, entre le Som de Séoube, à l'O., et l'Arriel, à l'E. Du col de Sobe on descend dans le charmant vallon de l'Agua-Limpia, et, traversant des pâturages faciles, puis des bois de sapins clair-semés, on atteint, en 3 h., Sallent (R. 58).

Un autre col, plus difficile, s'ouvre à l'E. du col de Sobe : c'est le *port d'Arrémoulit*, qui fait également communiquer le val d'Artouste avec le vallon de l'Agua-Limpia.

Des Eaux-Bonnes aux Eaux-Chaudes

A. PAR LA ROUTE.

9 kil. — Omnibus plusieurs fois par jour. 1 fr. 10 c. par place. — Voitures à volonté.

La route des Eaux-Bonnes à la vallée du Gave d'Ossau a été décrite à la page 201. On descend des Eaux-Bonnes jusqu'au point de jonction des deux routes, et l'on prend la route de Pau aux Eaux-Chaudes pour traverser la gorge du Hourat (*V.* p. 213).

B. PAR LE GOURZY.

4 à 5 h. de marche : l'une des plus agréables promenades que l'on puisse faire dans les environs des Eaux-Bonnes. Un guide n'est pas absolument nécessaire (3 à 4 fr.). Cependant on risque de s'égarer sur le sommet de la montagne, où le sentier disparaît de distance en distance. Cette course peut se faire entièrement à cheval et même à âne.

Le sentier de Gourzy, c'est-à-dire la promenade Jacqueminot, s'ouvre à la g. de l'église. Il monte en zigzag dans un bois d'essences variées, puis de hêtres et enfin d'arbres verts, jusqu'à (50 min.) une sorte de plateau

incliné où les arbres, devenant plus rares, permettent déjà de voir la vallée de Laruns, le col de Louvie et les pâturages du Benou. 20 min. plus haut on découvre la vallée d'Ossau, Arudy et la plaine. La pente, qui s'était beaucoup adoucie, reprend sa première roideur. A mesure qu'on s'élève, la vue s'étend dans toutes les directions.

Près d'une fontaine où l'on ne manque jamais de se rafraîchir, on laisse à g. le vallon sauvage que remonte le sentier conduisant (*V.* ci-dessus) au col de Lordé et au pic de Ger, qui se montre ici sous un de ses plus beaux aspects. Contournant alors (15 min.) un petit vallon couvert d'un gazon court et parsemé d'arbres isolés, on ne tarde pas (5 min.) à rentrer dans un bois de hêtres, puis on traverse (5 min.) un champ de buis, et 25 min. plus loin, c'est-à-dire 2 heures après avoir quitté les Eaux-Bonnes, on atteint le **plateau de Gourzy**, haut de 1839 mèt., d'où l'on découvre un panorama presque aussi beau que celui du pic du Midi, sur les vallées des Eaux-Bonnes et d'Ossau, la plaine du Béarn et toute la belle chaîne qui sépare la vallée d'Ossau de la vallée d'Aspe. A g. se dressent deux sommités complétement nues. En s'avançant vers l'O., sur le rebord du plateau, on ne voit pas encore le village des Eaux-Chaudes, mais on aperçoit le pont d'Enfer, le village de Goust et la route de Gabas, qui serpente au fond d'une gorge étroite entre de sombres forêts de sapins.

Pour descendre dans cette gorge, il faut contourner une grande ravine, du haut de laquelle on découvre sur la dr. un grand et beau paysage, passer (30 min.) près d'un petit ruisseau et d'un gros sapin dont le guide ne manque jamais de faire remarquer les nombreuses branches, puis suivre un sentier escarpé et à demi tracé qui descend à travers les pâturages et des bouquets de bois où le buis domine. Enfin on rejoint (45 min.) le chemin de la grotte des Eaux-Chaudes (R. 57), d'où l'on gagne en 30 min. les Eaux-Chaudes.

Pour l'ascension du pic du Midi d'Ossau et la course au lac d'Aule, *V.* les Eaux-Chaudes. Des Eaux-Bonnes à l'Oasis, R. 53 ; — à la grotte d'Izeste, R. 54; — aux pâturages de Benou, R. 48; — à Argelez, R. 59; — à Nay, R. 59 et 61.

ROUTE 56.

DE PAU AUX EAUX-CHAUDES.

44 kil. — Diligences tous les jours en 6 h. à l'aller et 5 h. au retour, pour 5 et 6 fr. Voitures particulières pour 25 et 30 fr.

38 kil. De Pau à la bifurcation de la route des Eaux-Bonnes et des Eaux-Chaudes (R. 53).

Au sortir de Laruns, on voit se dresser, dans la direction du S., une haute muraille de rochers, où l'œil cherche en vain l'issue par laquelle le Gave a pu se frayer un passage; il faut arriver très-près de cette paroi rocheuse pour apercevoir le **Hourat**, ou *trou*, au fond duquel mugit le torrent, et qu'une tradition locale très-accréditée prétend être de formation récente. Jusqu'au milieu du siècle dernier, un sentier de mulets, qui existe encore, était la seule voie de communication entre Laruns et les Eaux-Chaudes; on devait gravir cet escarpement qui s'opposait au passage, par une rampe très-roide taillée de biais dans le roc vif, puis redescendre dans la gorge du Hourat par des escaliers étroits et sans parapets, dominant le Gave à plus de 75 mèt. de hauteur. Pour franchir ce pas dangereux, on pouvait, a dit un ancien écrivain, demander les services de « grandes, fortes et belles Ossaloises, qui emportaient sur le col tous ceux qui se présentaient. Elles couraient d'une vitesse prodigieuse,

et sans rien craindre, tant il est vrai que l'habitude rend tout aisé. » La France avait alors ses *cargueros*, comme la Nouvelle-Grenade et la Bolivie.

Sous le règne de Louis XV, l'intendant général du Béarn, M. d'Étigny, fit ouvrir à travers le rocher une route de voitures qui a longtemps été considérée comme une merveille de l'art. Elle gravit la montagne par une forte rampe, franchit le sommet par une large tranchée creusée dans le roc vif, puis, dominant d'une hauteur de 60 mèt. le torrent qui mugit à g. au fond du précipice, descend en suivant le versant escarpé de la rive g. du Gave jusqu'au *pont Crabé* (pont des Chèvres), où elle passe sur la rive dr. Depuis 1849, cette route hardie est très-peu fréquentée. En effet la nouvelle route, ouverte à cette époque et que suivent maintenant les diligences, fait brusquement un coude vers le S. O. après s'être séparée de celle des Eaux-Bonnes, et remonte par un plan faiblement incliné le défilé du Hourat, sur la rive dr. du Gave. Cette route, assez large pour trois voitures et parfaitement entretenue, est un magnifique travail d'art. Pour la tailler dans le roc vif, les ouvriers ont dû se suspendre au moyen de cordes au-dessus du gouffre, profond de plus de 40 à 50 mèt. Plus d'une fois une pierre bondissant sur le rocher, une branche de sapin glissant le long des pentes, ont entraîné les travailleurs au fond de l'abîme.

« Pour pratiquer le chemin des Eaux-Chaudes, dit M. Taine, on a fait sauter tout un pan de montagne; le vent s'engouffre dans ce froid défilé; l'entaille perpendiculaire, d'une noire couleur ferrugineuse, dresse sa masse formidable comme pour écraser le passant; sur la muraille de roches qui fait face, des arbres tortueux se perchent en étages, et leurs panaches clair-semés flottent bizarrement entre les saillies rougeâtres. La route surplombe le Gave, qui tournoie à cinq cents pieds plus bas[1]. C'est lui qui a creusé cette prodigieuse rainure; il s'y est repris à plusieurs fois et pendant des siècles; deux étages de niches énormes, arrondies, marquent l'abaissement de son lit et les âges de son labeur. Le jour paraît s'assombrir quand on entre; on ne voit plus sur sa tête qu'une bande de ciel. »

A dr., sur les rochers de la rive opposée et au bord de l'ancienne route de M. d'Étigny, on aperçoit un petit oratoire consacré à la Vierge; on y lisait autrefois cette étonnante inscription:

Arrête-toi, passant; admire ce que tu ne vois pas, et regarde les choses que tu dois admirer; nous ne sommes que des rochers, et cependant nous parlons; la nature nous a donné l'être, et la princesse Catherine nous a fait parler; nous l'avons vue lisant ce que tu lis; nous avons ouï ce qu'elle disait; nous l'avons soutenue. Ne sommes-nous pas heureux, passant, de l'avoir vue, quoique nous n'ayons pas d'yeux? Heureux toi-même de ne l'avoir pas vue! Nous étions morts, et nous avons été animés; toi, voyageur, tu serais devenu pierre.

A peu de distance de cette chapelle, on laisse à dr. le pont Crabé, que la route de M. d'Étigny franchit pour se réunir à la nouvelle route et où doit aboutir bientôt la promenade horizontale des Eaux-Bonnes (R. 55); puis la vallée, faisant un détour, reprend sa direction du S. au N. Le paysage devient de plus en plus intéressant et beau. Au delà des montagnes un peu nues qui dominent la vallée à dr. et à g., on voit se dresser de beaux pics à la base boisée, parmi lesquels on remarque surtout le pic Gaziès et le pic d'Ere. Enfin, à 6 kil. de Laruns, « se montre un blanc bâtiment de marbre, soutenu d'arcades régulières, percé de jolies fenêtres du meilleur goût, derrière lesquelles flottent des rideaux de mousseline. A côté de ce petit palais sont des sentiers, des

1. M. Taine n'a pas bien mesuré la profondeur du Gave.

sources jaillissantes, une esplanade de tilleuls, des bancs pittoresques d'où l'on regarde la rivière transparente encadrée d'arbres. Ce sont les thermes des Eaux-Chaudes. » (R. 57.)

ROUTE 57.

LES EAUX-CHAUDES ET LEURS ENVIRONS.

Renseignements généraux.

HÔTELS : *de France*, *de Londres*, *Baudot*, etc. En général, les prix sont moins élevés aux Eaux-Chaudes qu'aux Eaux-Bonnes. Le prix des chambres est en moyenne de 3 à 4 fr. par jour. Un appartement complet revient à 16 ou 20 fr. par jour pendant le fort de la saison. Plus tôt ou plus tard, les prix sont beaucoup moins élevés.

5 fr. la table d'hôte, dîner et déjeuner compris.

MAISONS MEUBLÉES. — Le prix des appartements varie beaucoup, selon l'affluence des étrangers et l'époque de la saison : en été, il est souvent deux fois plus élevé qu'au commencement de l'automne. Les principales sont celles de Larqué et de Callon, sur la route de Gabas; de Bussy, de Souques et de Laplace, sur la promenade Henri II.

CAFÉ. — A l'*hôtel de France*, maison Dumolin.

MÉDECINS. — MM. Lemonnier, médecin-inspecteur; Lafaille, sous-inspecteur. Autres médecins : MM. Bataille, Guirette. Médecin anglais : M. Smith.

PHARMACIENS. — MM. Cazaux frères, à l'établissement.

CABINET DE LECTURE. — A l'hôtel de France, maison Dumolin.

GUIDES. — Camy, Grangé, Larrouy, Biraben, Laroque, Bertrand. Un guide se paye ordinairement de 4 à 5 fr. par jour, la nourriture non comprise; mais comme il n'y a pas de tarif officiel, il ne faut pas craindre de débattre les prix à l'avance.

CHEVAUX. — Le prix moyen d'un cheval est d'environ 3 fr. par jour. On peut en louer aux différents hôtels et chez plusieurs loueurs de profession.

VOITURES. — Une voiture de promenade se loue de 12 à 15 fr., selon la longueur de la course.

PORTEURS. — On ne se sert que très-rarement de porteurs pour aller aux bains. Le tarif est de 50 c., aller et retour. Pour de longues courses, il faut debattre le prix.

BAINS. — Voir le paragraphe spécial consacré aux eaux.

TARIF DES BAINS ET DE LA BUVETTE. — *Bains* pris de 7 à 9 h. du matin, 1 fr., sans distinction de personnes. Pendant le reste de la journée : pour les ouvriers, 25 c.; pour les artisans et laboureurs, 50 c.; pour toutes les autres personnes, 1 fr.

Bains de pieds. — Pris immédiatement après le bain, 10 c.; pris isolément à l'établissement, 20 c.; pris hors de l'établissement, 15 c.

Bains de vapeur. — Y compris le lit, 2 fr.; sans le lit, 1 fr.

Bains dans la piscine. — Isolément, 3 fr.; aux heures ordinaires, 20 c.

Boisson gratuite à toutes les sources.

Douches. — 50 et 25 c., suivant les personnes.

OMNIBUS. — Des Eaux-Chaudes aux Eaux-Bonnes, plusieurs départs par jour, 1 fr. 10 c.

DILIGENCES. — Il n'y a pas de relais aux Eaux-Chaudes; l'établissement est desservi par le relais des Eaux-Bonnes.

Situation. — Aspect général. Établissement.

Le village des **Eaux-Chaudes** (com. de Laruns) est situé sur le Gave d'Ossau ou de Gabas, à une hauteur de 675 mèt. au-dessus du niveau de la mer, dans une gorge sauvage et pittoresque, qui s'étend du N. au S., tellement étroite que les maisons ont trouvé à peine la place nécessaire pour s'y construire des deux côtés de la route.

La nature n'y est pas riante, mais âpre et grande. Partout où le regard peut atteindre, on n'aperçoit que des rochers et des forêts. Les montagnes sont trop escarpées pour que la culture humaine ait pu s'en emparer. Aussi, l'auteur d'un *Voyage dans les Pyrénées* les a-t-il qualifiées de montagnes *inutiles*. Si toutefois elles ne produisent rien, comme le leur reproche M. D. Nisard, elles sont belles à contempler. La gorge des Eaux-Chaudes est assurément un des paysages pyrénéens qui rappellent le plus les Alpes.

La température annuelle des Eaux-Chaudes est de 10° c. Le docteur Izarié a recueilli avec soin la moyenne de l'été de 1851, du 1er juin au 30 sept., et il l'a trouvée de 17° c. « Sans doute, dit-il, il y a une grande différence aux Eaux-Chaudes entre la température de la journée et celle du matin et du soir; l'humidité peut même se faire sentir, surtout le soir, avec une certaine force; mais n'est-ce pas la condition de tous les pays appartenant soit au système des Alpes, soit au système des Pyrénées? Avec quelques précautions recommandées par les médecins et prises par les malades, tous les inconvénients disparaissent. Ils sont d'autant moins redoutables que la modération de la chaleur dans la journée, produite par la fraîcheur du vent régnant, rend la transition beaucoup moins forte et son influence moins sensible sur l'organisation impressionnable des baigneurs. Une brise fraîche s'élève avec le soleil, c'est-à-dire règne principalement lorsque la chaleur commence à se faire sentir; elle diminue et s'éteint quand la chaleur elle-même décline et tend à s'éteindre. Aussi la brise souffle généralement vers 9 h. du matin; vers 3 h. elle décline et devient presque insensible. C'est alors que les montagnes commencent à projeter leur ombre sur le fond de la vallée. » La saison thermale dure plus longtemps aux Eaux-Chaudes que dans les stations voisines des Pyrénées; c'est que, resserré entre deux montagnes, ce village a moins à souffrir de l'action du froid que des localités moins élevées. En outre, les maisons sont groupées autour des bains, et les malades n'ont que quelques pas à faire pour y arriver.

Les Eaux-Chaudes, ainsi nommées, sans doute, parce qu'elles sont parmi les moins chaudes des Pyrénées, étaient, dit-on, connues des Romains. Au IXe s. un roi d'Aragon les visita. Sous les rois de Navarre, elles devinrent célèbres; Henri IV y mena Mlle de Fosseuse; mais comme, grâce à lui, la belle demoiselle avait besoin d'un chaperon, il voulut la faire accompagner par sa femme. « Il me dit, raconte la reine Marguerite, que sa fille (car il appelait ainsi Fosseuse) avait besoin de prendre les eaux pour un mal d'estomac. » Ce n'était pas un mal d'estomac, et Marguerite refusa; sur quoi il amena, avec « sa fille, » la gouvernante et Mlle de Rebours, sa précédente maîtresse. On ne pouvait mieux choisir.

Quelques années après, Catherine, sœur d'Henri IV, vint aux Eaux-Chaudes. Nous avons déjà rapporté l'inscription de la chapelle du Hourat, qui devait éterniser le souvenir de cette visite mémorable. Au-dessus de la source de Larresecq on grava une autre inscription.

On offrait alors de singuliers amusements aux dames. Sully raconte qu'Henri voulut leur faire voir la chasse aux ours. « Mais on leur en fit si grande peur qu'il n'y eut pas moyen de les mener aux montagnes. Aussi arriva-t-il en icelles des cas fort étranges de la force et furie de ces animaux. Car il y en eut deux qui démembrèrent des chevaux de médiocre taille, quelques autres qui forcèrent dix Suisses et dix arquebusiers, et un des plus grands qu'il était possible de voir, lequel, percé de plusieurs arquebusades et ayant sept ou huit bris et tronçons de piques et hallebardes, embrassa sept ou huit qu'il trouva en l'accul d'un haut rocher, avec lesquels il se précipita en bas, et furent tous déchirés et brisés en pièces. »

Les dames qui aimeraient ces divertissements trouveront encore des ours dans les forêts des Eaux-Chaudes.

Après le XVIe s., la vogue des Eaux-Chaudes diminua peu à peu, et lorsque, au mois d'octobre 1745, des syndics furent délégués par les états du Béarn pour s'enquérir de leur situation, ils répondirent qu'ils avaient trouvé le tout dans un désordre affreux et qu'il n'était pas possible que des

honnêtes gens pussent y résister. Les états eurent beaucoup de peine à contraindre la commune de Laruns, propriétaire des Eaux-Chaudes, à entreprendre les constructions indispensables. En l'année 1781 seulement commencèrent les travaux, qui se sont continués depuis presque sans interruption et qui sont assurément loin d'être achevés. En 1848, le nombre des baigneurs s'éleva à 1419; en 1857, il a dépassé 2000. En 1860, on donnait 250 à 280 douches par jour.

L'*établissement thermal*, bâti de 1848 à 1850, par MM. François et Latapie, s'élève sur la rive dr. du Gave. Il forme un carré de 32 mèt. de côté et tourne sa principale façade vers le midi. Il est flanqué de trois bâtiments semi-circulaires, qui contiennent les réservoirs, les buvettes, les cabinets de bains, la piscine et les douches. Les principales sources sont amenées par des conduits dans ces annexes de l'édifice. Le bâtiment principal, construit tout en marbre des Pyrénées et spécialement consacré aux malades, se compose de salons de réunion, de galeries couvertes et d'appartements bien disposés, qui forment ce qu'on appelle l'hôtel de Londres. La cour principale est ornée d'un bassin et d'un jet d'eau. De la terrasse qui domine le Gave, on découvre une très-belle vue sur la haute chaîne dont les sommets forment les limites de la France et de l'Espagne; le pic Gaziès attire surtout les regards.

Nous ne parlerons que pour mémoire de la petite chapelle située à côté de l'établissement. On doit aussi construire aux Eaux-Chaudes un temple protestant.

Les eaux.

Eau thermale, sulfureuse.

Six sources différant par leur température et par les proportions de leurs éléments : c'est le Clot, le Rey, l'Esquirette, S. Baudot, S. Larresecq, S. Minvielle. Cette dernière est froide. Un captage récent a divisé l'Esquirette en deux sources : l'une chaude, l'autre tempérée.

Débit en 24 h. : Le Clot, l'Esquirette et le Rey 1365 hectol.

Température : Clot, 36° 4; Esquirette chaude, 35°; Esquirette tempérée, 31° 5; Rey, 33° 5; Baudot, 25° 7; Larressecq, 24° 9; Minvielle, 10° 5.

Caractère: Celui des eaux sulfureuses en général.

Établissement nouvellement reconstruit et bien aménagé. 34 baignoires ou appareils à douches fixes ou mobiles; buvettes élégantes, piscine pour trente malades.

Service médical : Un médecin inspecteur, un inspecteur-adjoint.

Emploi: Boisson, bains, douches.

Effets physiologiques : Eaux excitantes, quoique à un degré moindre que beaucoup de leurs congénères des Pyrénées; précieuses par cela même; en général, elles amènent, dès les premiers jours, une diurèse abondante, ou des sueurs, ou la poussée. La science a enregistré un grand nombre de cas de stérilité guéris par les Eaux-Chaudes; de là le nom d'*Emprégnadères*, qu'elles portèrent longtemps dans le langage caractéristique du pays. La source Baudot, très-employée en boisson, est considérée comme succédanée des Eaux-Bonnes. Elle se digère bien et elle agit dans le même sens que les Eaux-Bonnes, mais avec moins d'énergie. C'est la plus chlorurée.

Classification chimique: Eau sulfurée à base de soude. La source Baudot a été analysée complétement par M. Filhol en 1852 :

	Eau 1 lit. gr.
Sulfure de sodium	0,0087
Chlorure de sodium	0,1150
Sulfate de chaux	0,1030
Silicate de chaux	0,0050
— de magnésie	traces
— d'alumine	traces
Sulfate de soude	0,0420
Carbonate de soude	0,0350
Iode	traces sensib.
	0,3087

M. Filhol indique les proportions suivantes de sulfure et de chlorure de sodium dans un litre d'eau des autres sources :

	Sulfure. gr.	*Chlorure.* gr.
L'Esquirette............	0,8003	
Larresecq.............	0,0083	
Le Clot................	0,0090	0,0997
Le Rey	0,0098	0,0969
Minvieille..............	0,0043	

Bibliographie: J. Laffore, *Notice historique et médicale sur l'établissement thermal des Eaux-Chaudes*.... Pau, 1849. — Izarié, médecin inspecteur de l'établissement, *Aperçu historique, topographique et médical sur les Eaux-Chaudes*.... Pau, Vignancour, imprimeur, 1852, in-12.

Promenades.

A l'extrémité du village s'étend une promenade ombreuse, garnie de bancs commodes. On l'appelle indifféremment *promenade Henri IV*, *Bussy*, ou *du château*.

La *promenade d'Argout*, qu'un pont de bois relie à l'établissement, serpente sur le flanc de la montagne, vis-à-vis du village, de l'autre côté du torrent. Pour y aller, on suit d'ordinaire la route de Gabas jusqu'à (5 min.) un pont qu'on appelle *pont d'Enfer*, sans doute parce que toutes les villes de bains doivent en montrer un aux touristes, mais qui n'a rien d'infernal.

A 5 min. environ au-dessus du pont d'Enfer tombe une jolie petite cascade. Là, près d'un petit pavillon tricolore, commence une *promenade horizontale*, qui suit le flanc de la montagne sur une longueur de 2000 mèt., au-dessus de la promenade d'Argout, et vient aboutir à un second pavillon très-élégant.

Sur le versant oriental de la vallée, on a tracé une deuxième promenade horizontale de 2 kil. de longueur, ornée également de deux pavillons. Elle va rejoindre une autre promenade qui a reçu le nom du médecin Minvielle et qui se développe sur un beau plateau.

EXCURSIONS.

Goust.

45 min. — Sentier de mulets.

Au-dessus du pont d'Enfer, les montagnes un peu moins rapprochées laissent respirer plus facilement; mais, « sans un sentier tracé en zigzag sur le versant occidental, on ne devinerait pas, a dit M. Moreau, le plateau écarté où, dans une vaste anfractuosité, se cache le hameau de **Goust**, composé depuis des siècles de douze maisons, qui abritent souvent des hôtes centenaires. Dans cette oasis aérienne, située à 600 mètres au-dessus des Eaux-Chaudes, vivent entre le ciel et la terre à peu près 70 individus, tous plus ou moins cousins l'un de l'autre, formant une petite république gouvernée par un conseil d'anciens, qui décide en premier et dernier ressort sur toutes les contestations et juge de la convenance des mariages entre les filles de la république et les jeunes gars de la plaine.

« Le petit État n'a pas de budget ni de liste civile; mais il fournit à peu près tous les ans son homme au contingent cantonnal. Le garde-champêtre est la seule notabilité de l'endroit.

« Les habitants de Goust sont obligés d'aller à Laruns pour célébrer toutes les solennités importantes : baptêmes, mariages, enterrements. Pour le baptême et le mariage, nulle difficulté; les nouveau-nés sont portatifs, et les jeunes fiancés n'ont pas besoin qu'on les porte. Mais lorsqu'il y a un mort à Goust, on s'est avisé de faire glisser le cercueil le long du rocher et de venir le reprendre au bas de la montagne. »

Les exemples de longévité sont relativement très-nombreux dans le village de Goust. On dit qu'on y trouve généralement trois ou quatre centenaires, et le docteur Cayet rapporte qu'en l'année 1605 il mourut à Goust un vieillard âgé de 123 ans.

La grotte des Eaux-Chaudes.

45 min. de montée. — Chemin de mulets. — Pour droit de visite et éclairage dans l'intérieur : par personne, 1 fr. 50 c. ; un enfant au-dessous de douze ans, 75 c.; un domestique, 1 fr. Tout guide pris aux Eaux-Chaudes pour conduire jusqu'à la grotte a droit à 1 fr. 50 c.

Le sentier que l'on suit pour aller à la grotte monte à g. de la route de Gabas, et domine à une grande hauteur la vallée, sur laquelle il offre de beaux points de vue. On laisse à g. le chemin de Gourzy (*V.* page 213) 20 min. avant d'atteindre l'entrée de la grotte, où le fermier offre des rafraîchissements aux visiteurs. Là il est bon de prendre quelques précautions pour ne pas avoir à souffrir d'un trop brusque changement de température.

La *grotte des Eaux-Chaudes*, affermée 700 fr. par an, a 450 mèt. de profondeur, ou du moins on y pénètre jusqu'à cette distance; elle communique probablement avec le plateau d'Anouillas ; un petit torrent qui la parcourt dans toute sa longueur, et qu'on y traverse sur des ponts, en sort en bondissant de cascatelle en cascatelle parmi les sorbiers et les sureaux suspendus aux rochers.

Des Eaux-Chaudes à Gabas et à Bious-Artigues.

13 kil. — Route de voitures. Promenade pittoresque recommandée à toutes les personnes qui viennent aux Eaux-Bonnes ou aux Eaux-Chaudes. On y admire de grands et beaux paysages. — De Bious-Artigues, on découvre une vue admirable sur le pic du Midi.

Après avoir franchi le pont d'Enfer, la route suit jusqu'à Gabas la rive g. du Gave d'Ossau, qu'elle domine souvent à une assez grande hauteur. De magnifiques forêts de sapins, autrefois exploitées pour le compte de la marine, couvrent les flancs des montagnes. Maintenant cette exploitation est presque entièrement abandonnée, à cause des frais énormes qu'elle occasionne et de l'infériorité des sapins des Pyrénées comparés aux pins du Nord. On traverse, à 2 kil. du pont d'Enfer, le Gee, qui descend du col d'Izeye (R. 48), et 500 mèt. plus loin, en deçà de la scierie d'Arrincaou, le Gaziès, qui descend du pic de ce nom.

A 5 kil. des Eaux-Chaudes, vis-à-vis du val d'Héréna ou de Sousouéou (R. 55), l'espace s'étend « et les masses s'écartent pour former un pittoresque amphithéâtre de forêts et de sommets granitiques. Un nouveau défilé vient ensuite, et de toutes parts l'œil n'apercevrait que des sapins, depuis le précipice où mugit le torrent jusqu'à la hauteur des sommets, si le pic du Midi, jusqu'alors caché, ne montrait tout à coup sa fourche sourcilleuse au-dessus des pentes. »

8 kil. **Gabas** (hôt. : du Pic du Midi, chez Salenave), hameau composé de quelques maisons et du dernier poste de la douane française, est situé à 1125 mèt., à la jonction des deux routes d'Espagne par les vallons de Broussette et de Bious, qui décrivent une demi-circonférence autour du pic du Midi d'Ossau, en l'isolant du reste de la chaîne. Les deux Gaves qui se réunissent à Gabas (Gaves) pour former le Gave d'Ossau ont donné leur nom au village.

L'ancien hôpital de Gabas, transformé depuis en auberge, fut bâti vers le commencement du XIe siècle, sous Gaston IV, vicomte de Béarn, qui fournit les fonds. Il dépendait du monastère de Santa-Cristina, dont les ruines se voient près de Somport, sur le versant espagnol (R. 45). L'ancienne chapelle de Gabas doit être prochainement restaurée.

A l'entrée du vallon de Broussette (2 kil. de Gabas, 10 kil. des Eaux-Chaudes), se trouve une carrière de marbre blanc, découverte en 1836 par M. Fabrége, exploitée aujourd'hui par M. Cazaux, de Laruns. Le marbre qu'elle fournit est d'un grain saccharoïde et d'une finesse remarquable.

Les marbres des Eaux-Chaudes et une partie de ceux qu'on a employés dans la construction du palais de justice de Pau viennent de Gabas. Non loin de Gabas, on exploitait autrefois des mines de cuivre.

Ascension du pic du Midi d'Ossau (*V.* ci-dessous).

En quittant Gabas, on monte au S., par une route nouvellement construite, dans la vallée étroite et boisée d'où descend, en faisant de nombreuses chutes, le Gave de Bious. Les paysages, toujours grands et pittoresques, varient pour ainsi dire à chaque pas. 1 h. 1/2 suffit pour s'élever jusqu'au plateau où se trouve la scierie de **Bious-Artigues**, dont M. de Chausenque a fait la description suivante: « Comme si un voile fût subitement tombé, la masse entière du pic du Midi, que rien encore n'avait décelé, s'offre à nous à la fois.... C'est une de ces scènes de la jeunesse de la terre, telle que l'imagination aime à se la représenter, où la grâce s'unit à la fraîcheur, où le grandiose des formes n'exclut point l'agrément des détails, et où la suavité s'allie partout avec la hardiesse..... Une vaste pelouse, partout ondoyante et du vert le plus frais, que nuançaient des fleurs alpines, s'étend en demi-cercle sur l'autre rive du Gave, qui, maintenant ruisseau paisible, roule ses eaux pures sur un lit de roche bordé de gazon. Quelques bouquets d'arbres rompent l'uniformité de cette prairie alpestre et varient ses aspects, tandis qu'une zone de hêtres séculaires la ceint de toutes parts. Les flancs redressés de la montagne se revêtent ensuite d'une forêt de sapins de plus en plus éclaircie, jusqu'à des mamelons isolés, que ces enfants des monts couronnent de leurs noires pyramides. Enfin, par-dessus ce sombre amphithéâtre s'élance, fier et majestueux dans sa nudité, le cône entier du Pic. Ce colosse de granit, le dernier de la chaîne, divisé en deux parties, paraît d'autant plus imposant qu'il est isolé des cimes voisines. »

De la scierie de Bious-Artigues, on peut aller au lac d'Aule (*V.* ci-dessous), au pic du Midi d'Ossau (*V.* ci-dessous), au col d'Aas de Vielle et au col des Moines (R. 48).

Des Eaux-Chaudes au lac d'Aule.

Une journée, aller et retour.

13 kil. Des Eaux-Chaudes à Bious-Artigues (*V.* ci-dessus).

Si l'on est à cheval, il faut laisser sa monture à Bious-Artigues; car le sentier devient très-escarpé. On monte d'abord au N. O. jusqu'au *cirque de Bious-Vermette*, ancien lac desséché, qu'environnent de toutes parts de hautes montagnes. Puis on s'engage à dr. dans une gorge profonde, et, après une heure de marche, on arrive sur les bords du **lac d'Aule**. En gravissant les rochers nus qui le dominent, on atteint bientôt la ligne de séparation des eaux. Du haut de ces sommets presque toujours couverts de neige, le regard embrasse les montagnes les plus élevées des deux versants des Pyrénées et les premières vallées espagnoles. On peut revenir aux Eaux-Chaudes par les pâturages de *Gaziès*, bordés de forêts où abonde le coq de bruyère.

Ascension du pic du Midi d'Ossau.

Une forte journée. Un bon guide est indispensable, et il faut emporter des provisions. Il vaut mieux monter par la case de Broussette et descendre par Bious-Artigues. Les guides des Eaux-Bonnes demandent des prix exagérés. On ne devra pas craindre de marchander.

Cette ascension, l'une des plus difficiles des Pyrénées, ne doit être entreprise que par un beau temps parfaitement sûr; par un mauvais temps, elle pourrait devenir dangereuse. Je l'ai faite en 1857 dans des conditions excellentes avec Esterle, un des meilleurs guides de montagne que l'on puisse trouver aux Eaux-Bonnes et aux Eaux-Chaudes. Mais je ne la conseillerai à personne; on n'est pas suffisamment récompensé de ses fatigues. Du reste on ne

doit pas l'entreprendre si l'on n'a pas la tête et le pied sûrs, et si l'on n'est pas habitué aux courses de montagnes.

N. B. On peut coucher soit à Gabas, soit à la case de Broussette. Mais, en partant de bonne heure des Eaux-Chaudes et même des Eaux-Bonnes, on a le temps d'arriver au sommet avant midi.

Le **pic du Midi d'Ossau**, la dernière masse granitique des Pyrénées du côté de l'Atlantique, se distingue des autres pics de la chaîne par son isolement, par sa forme particulière, par sa double pointe, par son aspect nu et désolé, enfin par ses escarpements presque partout à pic, où la neige trouve à peine un point d'appui. Son plus haut sommet est à 2885 mèt. au-dessus du niveau de la mer. Pendant des siècles il a été regardé comme inaccessible.

En 1581, un seigneur de la maison de Foix, le duc de Candale, en tenta cependant l'ascension. M. de Thou, qui tenait de sa bouche le récit de ce voyage, l'a conservé dans ses Mémoires (XIe vol.). On voit dans cette relation que, après s'être élevé au-dessus de la retraite des chèvres sauvages et des aires d'aigles, il ne trouva plus de marches taillées dans le roc, ni de chemin, et que, s'en frayant un au moyen des échelles, des grappins et des crochets, il ne parvint qu'à une station voisine du sommet. Le sieur Cayet, lecteur d'Henri IV, pendant un séjour de la cour de Navarre aux Eaux-Chaudes, essaya aussi de gravir le pic du Midi, mais il ne put, dit-il, « monter qu'en un jour et demi, encore bien las; et pour descendre, il fallut s'écouler d'asséant. » Cependant le souvenir de ces tentatives se perdit peu à peu, et pendant longtemps le pic du Midi d'Ossau conserva son ancienne réputation. Enfin, MM. Delfau, en 1796, et depuis cette époque un grand nombre de savants et de touristes, parmi lesquels nous citerons Picoul, Gaston Sacaze, le duc de Montpensier, ont gravi le pic; des femmes mêmes sont parvenues jusqu'au sommet. Les bergers qui font paître leurs troupeaux au pied de cette montagne ne craignent pas d'en entreprendre l'escalade.

---

8 kil. Des Eaux-Chaudes à Gabas (*V.* ci-dessus).

En quittant Gabas, on remonte d'abord la rive g. du Gave de Broussette dans une vallée étroite et sans caractère, dont les sapins deviennent de plus en plus rares et chétifs à mesure qu'on s'élève. Après avoir laissé à g. (45 min.), dans le vallon de Sagette, des carrières de marbre, on passe sur la rive dr. au (30 min.) pont de Camps; puis on traverse le ruisseau d'Arriou, descendu du col du même nom (*V.* page 212), et vis-à-vis de la Case on repasse sur la rive g. du torrent.

La **Case de Broussette** a été récemment dévorée par un incendie, mais on doit la rebâtir dans de meilleures conditions. Elle avait été établie de temps immémorial par la commune de Laruns pour offrir un asile aux voyageurs qui passent les cols de Peyrelue ou d'Anéou; c'était un gîte des plus misérables. Pendant deux mois de l'année, les habitants de cette auberge (à 1382 mèt.) restaient ensevelis sous 15 ou 20 pieds de neige; pendant 8 mois, ils étaient isolés du reste du monde. Aussi, la Case était-elle ordinairement munie de provisions pour six mois. Parfois, pendant les mois d'hiver, 70 ou 80 voyageurs bloqués par les neiges y séjournaient des semaines entières. La moitié du rez-de-chaussée servait de fromagerie; on y voyait jusqu'à 1800 fromages rangés sur des étagères.

De la Case de Broussette au col d'Anéou, R. 58.

On peut monter à cheval de la Case de Broussette jusqu'au *col de Pombie* ou de *Suzon;* mais les pentes sont fort roides, et les guides eux-mêmes,

qui s'adjugent d'ordinaire les meilleurs chevaux, mettent souvent pied à terre. Le sentier, à peine tracé, gravit d'abord pendant 30 min. des gazons escarpés dans une forêt chétive de hêtres et de sapins. Au sortir de cette forêt, on aperçoit une vallée nue et désolée, dominée par le pic. A dr. se montre le col de Pombie, au-dessus des pâturages aux pentes roides que l'on gravit péniblement. Enfin, 2 h. environ après avoir quitté la Case de Broussette, on atteint ce col, sorte d'arête gazonnée et courbe qui relie le pic du Midi au *pic Saoubiste*, haut de 2209 mèt. De l'autre côté s'étend, dans la direction du N., un vallon nu par lequel on descend à Bious-Artigues. Là, si l'on est monté à cheval, il faut mettre pied à terre, abandonner sa monture, qu'on retrouvera plus tard, et monter à g. jusqu'au pied même du pic du Midi (15 min. environ).

Gaston Sacaze a trop bien décrit, à partir de ce point, l'ascension du pic, pour que je ne lui emprunte pas le passage suivant :

« 1° Déposant son sac, sa boîte, ses souliers et son bâton ferré, le voyageur attaque le rocher par sa face N. E. Environ 30 mèt. de rocher perpendiculaire sont le premier escalier de cette pyramide. Il surmonte cet obstacle en s'aidant des mains et des pieds, et souvent des genoux et du dos, à la façon des ramoneurs.

« 2° On rencontre, au-dessus de ce premier et grand escalier, une pente moins inclinée d'environ une centaine de mèt., où le granit n'est pas uni, mais plus ou moins chargé d'aspérités, et même de blocs détachés de différentes grandeurs, se soutenant les uns sur les autres.

« 3° Ensuite on attaque un autre escalier plus difficile que le premier, mais de la même direction perpendiculaire et même orientation; parvenu au-dessus, on gravit une seconde pente moins inclinée, au sommet de laquelle on rencontre un troisième escalier moins difficile que les deux précédents. Jusque-là on suit la même orientation. Ici on trouve une pente transversale d'environ 200 mèt. du S. au N. Cette pente est inclinée de 30°, et se trouve placée entre deux grands rochers à parois perpendiculaires, dont l'un au-dessous de celui qu'on vient de monter, l'autre au-dessus, qu'après environ 100 mèt. de trajet, il faut se disposer à gravir. Ici, on a devant soi trois espèces de ravines, mais peu enfoncées ou creusées; celle du milieu est la plus large, et par conséquent celle où l'on doit monter; elle est inclinée au moins de 60°, et présente plusieurs zigzags à faire. En arrivant au sommet, on trouve un mur rond, haut d'un demi-mètre, que des chasseurs ont construit, pour qu'en revenant du haut du pic l'on puisse se reconnaître. De ce lieu on monte une pente très-longue et assez large sans gazon (tout comme ce qu'on vient de monter); celle-ci est inclinée à 35°, et vous conduit au Pic, à travers des fentes et des blocs de différentes grandeurs. »

A la base du pic, les guides font ôter aux touristes leurs souliers, et les font remplacer par des espadrilles, pour rendre leur pied plus sûr dans les passages vraiment difficiles. Cette précaution n'est pas aussi indispensable à la descente qu'à la montée.

Le panorama du pic du Midi est plus étendu que beau; on est entouré d'abîmes nus, désolés, béants: on se croirait sur le sommet d'un immense obélisque. Au S. s'étendent les pâturages verts d'Anéou et de Roumigas, sur les frontières d'Espagne, jusqu'au chaînon longitudinal de Canaourouye, dont les schistes hérissés semblent tachés de sang; plus loin apparaissent le chaînon plus élevé de Sainte-Hélène, les versants de Sallent et de Canfranc, les cours du Gallego et de l'Aragon, les campagnes de Panticosa.

A l'O. se déploie toute la chaîne,

depuis les pics d'Aspe et de Bernère jusqu'au pic d'Anie, dont la tête se détache en blanc sur les bois sombres que ses contre-forts vont porter au loin dans la plaine. Au-dessus de la vallée du Gave de Bious on distingue le lac Peyreget, le lac d'Ayous et le lac Bersou.

Au N. s'enfonce la vallée d'Ossau, dominée par la masse du pic d'Aule, drapée de neiges et de bois; plus loin se montrent les bassins de Laruns et d'Arudy; plus loin encore on découvre la ville de Pau, à moitié cachée dans une brume bleuâtre. A dr. enfin s'élève une haute barrière de montagnes, les pics de Ger, d'Amoulat, de Gabisos et de Som de Séoube, qui, à l'exception de la pointe du Vignemale et du Mont-Perdu, empêchent de voir les sommets des Hautes-Pyrénées. Cependant, à côté de Som de Séoube, on aperçoit vaguement une petite ligne ronde : c'est le pic du Midi de Bigorre.

1 h. 30 min. suffisent pour descendre du sommet du pic du Midi au col de Pombie, où l'on retrouve ses chevaux. On descend alors en 1 h. dans la vallée qui s'étend au S., entre le pic de Saoubiste et la chaîne de rochers bizarrement découpée qui se détache de la base même du pic. On y trouve quelques misérables cabanes où l'on peut se procurer du lait. A l'extrémité inférieure s'ouvre une gorge pittoresque, trop escarpée pour qu'on s'y hasarde; il faut traverser le ruisseau, et, prenant la direction de l'O., contourner la base de la ramification rocheuse du pic du Midi, pour descendre, par un sentier fort roide, à travers une belle forêt de sapins, dans le vallon de Bious-Artigues (1 h., soit 3 h. 30 min. en comptant du sommet du pic du Midi).

1 h. De Bious-Artigues à Gabas (*V.* ci-dessus).

Des Eaux-Chaudes à la vallée d'Aspe, par le col d'Iseye, R. 48; — aux bains de Panticosa, R. 58.

ROUTE 58.

DES EAUX-CHAUDES AUX BAINS DE PANTICOSA.

11 h. de marche environ. — On peut aller à cheval jusqu'à l'établissement des bains.

4 h. Des Eaux-Chaudes à la Case de Broussette (R. 57).

Quand on a dépassé la Case de Broussette, on continue de longer le torrent d'abord sur la rive g., puis (10 min.) sur la rive dr. Bientôt après avoir traversé le torrent, on laisse à g. (5 min.) un sentier qui remonte au S., par le vallon de Peyrelue, au *col de Sallent* ou des *Pierres de Claude*. La dernière partie de la montée est très-pénible : aussi préfère-t-on passer par le col d'Anéou.

Au delà du ruisseau de Peyrelue, on s'engage dans le défilé appelé *escalar de Turmon*, en continuant de longer d'abord au N. O., puis à l'O. et enfin au S. le Gave de Broussette, et on atteint en 1 h. le **col d'Anéou** ou de *Pourtalet*, qui s'ouvre à 1795 mèt., à la base orientale de la montagne de ce nom (2179 mèt.) et à l'O. du *pic d'Estremère* (2116 mèt.). Là quelques débris de redoutes et un petit mur en pierres sèches, élevé pour empêcher les bestiaux d'aller de France en Espagne, indiquent la frontière des deux États (France et Espagne), mais la ligne de séparation des eaux est à peine marquée.

Du col d'Anéou[1] on descend par des sentiers en pente douce dans la vallée du Gallego, dont les versants offrent de magnifiques pâturages. Ce sont les pâturages du *Roumigas*, remarquables, disent les botanistes, par la grande quantité de plantes qui y crois-

1. La carte de l'État-major donne le nom de col d'Aneou à un autre passage plus élevé, situé à 3 kil. à l'O.; mais dans le pays, on désigne sous le nom d'Anéou le port appelé sur cette carte col de Pourtalet.

sent : c'est un des plus beaux centres de la flore pyrénéenne. En se retournant, on aperçoit par-dessus l'échancrure du col d'Anéou la magnifique double pyramide du pic du Midi.

Après une descente de 35 min., on rejoint le sentier du Somport par le col de la Canaourouye (R. 45), puis celui qui descend du col de Sallent (*V.* ci-dessus), et on longe la rive g. du Gallego. Bientôt (25 min.) on atteint la caserne de douaniers, construite sur l'emplacement de l'ancien village de *Segeton* ou *Segoste*, brûlé en 1808 par les Français. A dr. s'élève le *pic de Peyrelue*, couvert de pâturages.

1 h. du col (7 h. 15 min. des Eaux-Chaudes). **Sallent** (aub. chez Bergua, chez Gonzalez), v. de 1000 hab., bâti (1252 mèt.) en amphithéâtre, à la base de la pyramide blanche appelée par les Espagnols *Peña Foratata*, et confondue souvent par les Français avec le pic de Peyrelue, situé plus au nord, sur la frontière même. Le village est arrosé par le ruisseau d'Agua-Limpia (eau pure), qui à une centaine de mèt. en aval va se réunir avec le Gallego. Sallent n'offre rien de remarquable que sa lourde église assez bien décorée, qui possède un trésor plus riche que celui de beaucoup de cathédrales.

De Sallent aux Eaux-Bonnes et aux Eaux-Chaudes, par le col de Sobe, R. 55 ; — au val d'Arrens, par le col de Pierrefitte, R. 59; — au Somport et à San-Antonio, par les cols de Canaourouye et d'Izas, R. 45 ; — à Cauterets, par le col d'Enfer, R. 85.

Au sortir de Sallent, on traverse (5 min.) le Gallego, et on suit la rive dr. du torrent. Au S. on voit s'ouvrir la belle *vallée de Tena*, ancien lac dont les eaux sont remplacées aujourd'hui par de magnifiques cultures. Resserrée de tous les côtés entre des montagnes blanchâtres portant des taillis sur leurs escarpements, parsemée de 11 villes ou villages qui brillent comme des points blancs sur sa surface verte, elle s'étend à perte de vue vers le S. O. et laisse apercevoir au loin les vastes plaines de l'Aragon. Derrière soi on a la gorge de Sallent, qu'on vient de traverser, et au fond de laquelle se dresse, formidable et isolée, la Peña Foratata.

En 20 min. on atteint le v. de *Lanuza*, situé sur une terrasse qui domine à l'E. le cours du Gallego. Le sentier ne descend pas au fond de la vallée, mais il serpente sur le flanc de la montagne, à une assez grande hauteur au-dessus du torrent. On laisse à dr., de l'autre côté du Gallego, les villages d'*Escarilla*, de *San-Dionisio*, à demi cachés par des bosquets de noyers.

1 h. *El Puyo*, v. de 300 hab., situé sur une croupe qui domine le confluent du Rio Gallego et du Rio Colomperdre.

[A 45 min. au S., sur la rive dr. du Gallego, on aperçoit le village de *Saques*, où commence la route de voitures qui se dirige vers Sarragosse par (2 h.) *Biescas* (*V.* l'*Itinéraire en Espagne*, par M. A. GERMOND DE LAVIGNE.)]

Au delà d'El Puyo, on tourne à g. pour longer le versant septentrional du vallon de Colomperdre. En 20 min. on arrive à **Panticosa**, v. entouré de châtaigniers et de noyers magnifiques, mais composé de misérables cabanes; l'église elle-même est très-dégradée, et ses autels, autrefois dorés, sont maintenant dans un assez mauvais état.

Il faut au moins 1 h. 1/2 ou 2 h. pour aller de Panticosa aux Bains. « Presque en sortant du village on entre dans une gorge étroite qui a pour nom l'*Escalar* (escalier), et jamais nom ne fut mieux mérité. La route s'attache aux flancs du rocher et surplombe par moments le torrent de *Calderas*, qui descend du lac de

Panticosa et roule au fond du précipice. Plus on s'élève en gravissant le long de cette corniche, qui laisse à peine un passage suffisant aux chevaux, plus la gorge se resserre, plus son aspect devient sauvage et la végétation rare et rabougrie ; on ne voit plus autour de soi que le rocher. » Trois quarts d'heure après être parti du village, on aperçoit sur la g., à 100 mèt. de hauteur, une source d'eau minérale qui jaillit de la roche vive; l'âpreté des sentiers rend son exploitation presque impossible.

Enfin, le chemin tourne brusquement, et l'on découvre une espèce de cirque formé par des rocs de granit presque entièrement dénudés, de l'effet le plus pittoresque et le plus sauvage : c'est là que se trouve l'établissement thermal de Panticosa (R. 85).

On travaille maintenant (1862) à la construction d'une route de voitures de Saques aux bains de Panticosa.

ROUTE 59.

DES EAUX-BONNES A ARGELÈS.

31 kil. — Route de voitures, construite des Eaux-Bonnes jusqu'à la cascade de Larressecq et d'Arrens à Argelès; en construction de Larressecq à Arrens. Elle doit être prochainement inaugurée sur toute sa longueur.

La nouvelle route d'Argelès commence vis-à-vis du jardin Darralde, traverse une tranchée profonde et à pic, et, contournant le promontoire de rochers qui s'élève au N. E., monte par une pente douce vers le pont Discoo. C'est là qu'elle traverse le Valentin pour se développer sur le versant méridional de la montagne, en laissant à dr. les cascades du Gros-Hêtre, du Serpent, de Larressecq (R. 55), que ne dépasse pas encore la route de voitures. Au delà on s'élève par une montée assez roide. Bientôt les arbres deviennent plus rares; leurs troncs rabougris dépassent à peine en hauteur les blocs de pierre épars sur la pente : on est déjà sur la limite de la végétation arborescente. A mesure qu'on s'élève, le pic de Ger change de forme : il prend l'aspect d'un plateau ondulé. Mais l'attention est attirée par les roches bizarres qui dominent à g. et à dr. le col de Tortes, vers lequel on se dirige, et paraissent près de s'écrouler au premier souffle du vent; une d'elles offre l'aspect d'une dent à une seule racine. Quand on a dépassé les derniers sapins rabougris, abrités dans les anfractuosités du roc, on continue de monter en zigzag, à travers les graminées et les rhododendrons croissant sur des schistes en décomposition, jusqu'au

8 kil. **Col de Tortes**, qui s'ouvre à 1799 mèt. Des deux côtés du col la vue est assez limitée ; les deux fonds de vallée, à l'O., du Valentin, à l'E., du Louzon, sont presque entièrement cachés par les pentes croisées des montagnes. En face, par-dessus un plateau couvert de pâturages, on aperçoit au loin le sommet du pic du Midi de Bigorre.

La descente est plus roide que la montée, et l'on s'abaisse rapidement dans un petit vallon nu et monotone, en suivant le cours du ruisseau. En 30 min., on atteint (11 kil.) le fond de l'étroit bassin où le Louzon prend son origine.

Le paysage est sauvage et triste, mais sans caractère; on n'aperçoit d'arbres que sur la montagne d'Aubisque qui s'élève au N. O.; à dr. se dresse le pic de *Gabisos* (2577 mèt.), aux flancs escarpés, la seule curiosité de ce passage. En face, un peu à dr. du col de Saucède que l'on doit gravir, apparaît le petit sommet pyramidal de même nom; à g. du col s'étend un vaste sommet arrondi, couvert de pâturages et veiné de sentiers de brebis; vers le N., la vallée de Louzon disparaît bientôt entre les pentes qui se croisent, et, du côté du col de Tortes, la vue ne s'étend que sur des rochers à demi éboulés.

Après avoir franchi le Louzon, laissé à g. le sentier d'Arbéost (R. 61), et dépassé quelques chalets, on tourne un peu à dr., et l'on s'élève à travers des pâturages jusqu'au *col de Saucède* (1494 mèt.). Il faut 1 h. environ pour l'atteindre depuis le fond de la vallée du Louzon. Du col, la vue est assez insignifiante, mais si l'on tourne à dr. pour s'élever par une pente escarpée jusqu'à une petite échancrure qui s'ouvre à la base méridionale du pic de Saucède, on découvre un panorama étendu.

On descend du col de Saucède par des pentes douces et gazonnées; bientôt on aperçoit à ses pieds la belle et large **vallée d'Azun**, verte de forêts et de prairies; la descente est longue, mais intéressante, car on a toujours sous les yeux de charmants paysages. Après avoir traversé un torrent, il faut avoir soin d'incliner sur la dr. Enfin, on arrive par un chemin ombragé à (18 kil.) la base d'un mamelon rocheux, haut d'une vingtaine de mèt., et couronné par la petite *chapelle de Poey la Houn* (montagne de la Fontaine), ainsi nommée à cause d'une source qui jaillit au milieu de l'église. C'est un petit édifice roman, sans aucune valeur architecturale. L'intérieur est surchargé de dorures. Le roc schisteux qui en forme le sol a été taillé au ciseau. L'esplanade qui précède l'entrée, et d'où l'on jouit d'un joli point de vue, est plantée de châtaigniers et de noyers. A certaines époques de l'année, les montagnards y viennent en pèlerinage. Le couvent voisin est occupé par des missionnaires.

A 1 kil. de la chapelle se trouve

19 kil. **Arrens** (aub.: Au repos des voyageurs), v. de 955 hab., situé à 888 mèt., la commune la plus riche et la plus importante de la vallée d'Azun.

La position d'Arrens est charmante. Presque vis-à-vis de l'auberge, sur les bords du ruisseau, s'étend une petite pelouse où les montagnards s'exercent à la lutte et à la danse pendant les jours de fête. Par-dessus les hêtres et les aunes qui bordent le ruisseau, on voit le *pic du Midi d'Arrens* (2268 mèt.), en apparence inaccessible, prolonger du N. E. au S. O. sa crête hérissée de pitons; à dr. vers l'extrémité de la vallée s'élèvent d'autres pics, ceux d'Aste, d'Arrieugrand, de Baletous, puis, en se tournant du côté de l'O., on revoit le Gabisos, dont on vient de côtoyer l'énorme base.

L'église d'Arrens est entourée d'un mur crénelé; sa porte plein-cintre, surmontée d'une ogive, est décorée de sculptures grossières, mais anciennes. Le clocher, carré et lourd, n'a aucun style. L'intérieur a été nouvellement réparé avec un mauvais goût déplorable.

Dans les environs d'Arrens on a découvert des gisements de cuivre non encore exploités.

[On peut se rendre d'Arrens à Sallent par un sentier peu fréquenté, si ce n'est par les contrebandiers, et cependant bien digne d'être choisi par les voyageurs, à cause de la vallée pittoresque et sauvage dans laquelle il pénètre. En amont d'Arrens on suit la rive g. du Gave, à travers de beaux pâturages parsemés de cabanes. Au débouché du ravin de Labardaous (1 h.), la vallée devient plus déserte, et désormais on n'aperçoit plus que de rares cabanes. On traverse (1 h. 45 min.) le ruisseau de Labas, puis, aussitôt après, celui moins important de Lalie, descendu du *lac du Pouylunt;* à g. des forêts de sapins recouvrent les pentes des montagnes. A 3 h. 45 min. d'Arrens, on franchit le ruisseau d'Arriougrand, alimenté par les eaux de plusieurs lacs, dont le plus important est celui de *Miguelou*, long de plus d'un kilomètre. Au pied de la montagne, appelée *Arriougrand*, comme le ruisseau, on traverse (4 h.) le Gave d'Arrens, on gravit un res-

saut de la vallée. et on contourne à l'est le *lac de Suyen*, formé par une accumulation des eaux dans un bassin de rochers et dominé à g. par les sapins de la forêt de Montmaou. Au delà la gorge se rétrécit pour ne s'élargir momentanément qu'au débouché des ravins de Larrivet et de Labassa. Au S. O. se dresse le **pic de Baletous** ou de *Marmuré* (3146 mèt.), la plus haute cime française de la chaîne après le Vignemale (Hautes-Pyrénées) et la Pique d'Estats (Ariége); sur ses flancs, à l'origine du ravin de Labassa, brille le glacier de *Néouvielle*. Après avoir dépassé les cabanes de Labassa, on laisse à dr. (5 h. 20 min.) les deux *lacs de Remoulis*, et l'on gravit les derniers escarpements qui se redressent vers (6 h. 30 min.) le col de la *Pierre-Saint-Martin*, ou col de *Pierrefitte* (en espagnol *Piedrafita*), ouvert à 2500 mèt. environ entre le *pic Cambalés* (à l'E.) et le *pic de Cristail* (à l'O.), contrefort du Balétous.

De la Pierre-Saint-Martin on descend sur le versant espagnol par une vallée désolée où sont épars quelques petits lacs. En 1 h. (7 h. 30 min.) on rejoint le sentier qui descend du col d'Enfer (R. 85).

8 h. 30 min. Sallent (R. 58).]

Au-dessous d'Arrens, on traverse successivement:

21 kil. ***Marsous***, v. de 606 hab.

22 kil. ***Aucun***, v. de 551 hab, ch.-l. de c., situé à 800 mèt. au-dessus de la mer. Au nord du village on montre, sur le flanc de la montagne, un puits naturel appelé *gouffre d'Aubès*, que l'on dit être insondable (?). Un hameau d'Aucun, appelé Terranère et situé de l'autre côté du Gave, était autrefois habité par des cagots, qui y exerçaient tous le métier de charpentiers.

24 kil. ***Gaillagos***, v. de 404 hab.

26 kil. ***Arcizans-Dessus***, v. de 257 hab., situé sur un beau plateau herbeux, au-dessus de la rive g. du torrent. On a exploité jadis quelques mines de plomb et de cuivre dans le voisinage. De ce village on voit à dr. le confluent du Gave de Labat de Bun avec celui d'Arrens. A l'entrée de l'étroit vallon latéral qui remonte au S. vers la Pène d'Aragon, on aperçoit deux villages: sur le versant oriental, *Sireix* (189 hab.), et sur le versant occidental, *Bun* (324 hab.), dominé par une vieille ruine.

[Quand on a traversé le Gave d'Arrens, il faut, pour parvenir dans le vallon de *Labat*, monter pendant 30 min. dans un défilé tortueux, tour à tour sauvage et riant, et formé sur la rive dr. du torrent par une immense muraille aux couches inclinées et épaisses de marbre gris et de schiste argileux. « On trouve dans le bas-fond, dit M. Lemonnier, quelques prairies et quelques champs; mais les pentes supérieures n'offrent que des pâturages couronnés çà et là par des bouquets de bois. Quelques touristes vont dans ce vallon visiter le petit lac d'*Estaing*, situé sur le revers méridional du pic du Midi d'Arrens, à 10 kil. de l'entrée de la vallée, et offrant une eau transparente, colorée d'un beau vert par les herbes du fond. La vallée remonte ensuite jusqu'au centre de la chaîne où se trouve la *Hourquette de Bun*. On peut, mais à pied seulement, passer directement de cette vallée dans celle de Cauterets.] »

Au delà d'Arcizans-Dessus, la vallée se rétrécit; le torrent coule au fond d'une belle gorge boisée, et quand on a dépassé (28 kil.) *Arras*, v. de 739 hab., près duquel se dressent les ruines encore importantes du château de *Castelnau-d'Azun*, jadis occupé par les Anglais et pris d'assaut par les Azunois en 1404, on voit s'ouvrir à ses pieds la belle vallée d'Argelès,

où l'on descend rapidement par des pentes fertiles et ombragées.

Une partie du défilé dans lequel s'engage le Gave d'Azun en descendant du plateau d'Arras s'appelle le *Saut du Procureur*, parce que les Azunois y précipitèrent autrefois un collecteur d'impôts envoyé dans leur république par le comte de Bigorre.

31 kil. Argelès (R. 82).

ROUTE 60.

DE PAU A TARBES.

39 kil. — Chemin de fer concédé, qui doit remonter la vallée du Gave de Pau jusqu'à Lourdes. Route de poste. Diligences tous les jours.

On sort de Pau par les allées de Morlaas, et, laissant à g. la route de Lembeye (R. 50), on oblique à dr. pour se diriger vers le S. E. en remontant le versant septentrional de la vallée de l'Ousse. La route s'élève graduellement en laissant à dr. dans la vallée les villages d'*Idron* (469 hab.), *Lée* (254 hab.), *Ousse* (489 hab.), *Artigueloutaa* (710 hab.), *Nousty* (773 hab.), et à g. sur le plateau *Sendets* (567 hab.).

16 kil. *Soumoulou*, v. de 491 hab., dont les maisons et les granges espacées occupent plus d'un kil. de longueur. Au delà de ce village, on laisse à dr. la route qui, continuant de longer la vallée de l'Ousse, monte au S. E. vers (10 kil.) Pontacq (R. 62) par *Espoey* (957 hab.), *Livron* (410 hab.) et *Barzun* (660 hab.), puis l'on gravit une forte côte pour s'élever sur le sommet d'un plateau boisé qui sépare la vallée de l'Ousse de celle du Luy de France. On franchit ensuite quelques petits ruisseaux, premiers affluents du Luy, puis on traverse pendant quelques min. l'extrémité méridionale d'une étrange enclave dépendant du départ. des Hautes-Pyrénées, et on laisse à g. le ch.-l. de cette enclave, *Gardères*, v. de 715 hab., situé sur la rive g. du Gabas, dans une campagne peu fertile et cependant parsemée de grands arbres. Bientôt après on franchit le Gabas, encore simple ruisseau, qui se dirige vers le N. O. et va se jeter dans l'Adour en aval de Saint-Sever. Au delà de

29 kil. *Ger*, v. de 1747 hab., dont les maisons sont éparpillées au loin dans la campagne, et qui possède une espèce de fort en ruines et une église du XVe s., on sort définitivement du départ. des Basses-Pyrénées pour entrer dans celui des Hautes-Pyrénées, et on atteint l'extrémité du plateau qui domine toute la plaine de Tarbes. De ce point, on découvre une vue magnifique. La colline qu'on va descendre incline vers l'E. ses pentes rapides, couvertes de chênes et de châtaigniers; à sa base, la plaine fertile arrosée par l'Adour et par ses affluents s'étend à perte de vue, et semble n'avoir rien perdu de la mollesse de ses contours depuis l'époque où elle était le lit d'un grand lac; en face, la route, blanche et droite, s'allonge comme un ruban légèrement ondé, jusqu'à Tarbes dont les maisons grisâtres font comme une tache au milieu de la verdure. A dr. la chaîne bleuâtre des Pyrénées se dresse audessus de la plaine.

On descend du plateau par une pente rapide formant un grand lacet sur le flanc de la colline, et bientôt on se trouve dans la plaine, qu'on n'a plus qu'à traverser en ligne dr. On franchit d'abord deux affluents de l'Echez, puis on laisse à dr. **Ibos**, v. de 1916 hab., dont la vieille église attire de loin les regards par sa grande masse. La tour carrée de cette église, placée au couchant, élevée de quatre étages, fut construite à la fin de l'époque romane : elle servait de donjon de défense plutôt que de clocher. La nef date du XIVe s.; mais le chevet, dont la hauteur égale presque celle de la tour, ne fut proba-

blement construit que vers le XVe s. Ses proportions sont gigantesques, et si l'on avait eu le temps de reconstruire tout l'édifice d'après le même plan que le chevet, Ibos posséderait aujourd'hui l'église la plus remarquable du Bigorre. Pendant les guerres de religion, les huguenots firent de cette église leur château fort.

Après Ibos, on traverse l'Echez, et on entre par une longue et triste rue à

39 kil. Tarbes (R. 63).

ROUTE 61.

DE PAU A CAUTERETS, A SAINT-SAUVEUR ET A BARÉGES.

Routes de poste. Diligences tous les jours pendant l'été.

DE PAU A LOURDES.

40 kil. — Chemin de fer en construction. Route de poste. Diligences tous les jours. Voitures à volonté. La route que suivent les diligences longe la rive dr. du Gave ; mais il y a aussi une route de voitures sur la rive g., jusqu'à Nay, 17 kil.

A 2 kil. de Pau, au delà du petit ruisseau de l'Ousse, se trouve le village de *Bizanos* (1145 hab.), le Longchamp de Pau, situé sur la rive dr. du Gave. C'est là que chaque année, le mercredi des Cendres, les habitants de Pau célèbrent les funérailles du carnaval. Autrefois personne ne manquait de prendre part à cette fête. On remplissait les salles des cabarets, on s'attablait sous les tonnelles et dans les jardins, et, suivant la vieille coutume du pays, on savourait le plat obligé du jour, la salade de *broutous*. Tout le monde répétait en chœur le refrain populaire :

Si ten bas, jou que demouri,
Adiü praübe Carnabal !

« Si tu t'en vas, je demeure,
Adieu donc, pauvre carnaval ! »

Bizanos ne se recommande pas seulement par ses cabarets; il possède encore un certain nombre d'établissements industriels : usine à gaz, fabrique de chocolat, établissement pour le tissage de fil. Un beau château moderne domine le village à g. de la route.

La plaine fertile qui, à partir de ce point, s'étend vers le S. E., offre de charmants aspects. Elle est dominée à g. par des collines boisées, qui portent un ancien *camp*, faussement attribué à César, et dont la crête est longée par un sentier appelé *chemin d'Henri IV*. Le Gave, qui parcourt la vallée dans toute sa longueur, y forme un grand nombre d'îles bordées de peupliers. Les villages se suivent presque sans interruption et ressemblent à une longue rue de métairies de plusieurs kilom. d'étendue. Malheureusement, toutes ces maisons, d'apparence extérieure assez triste, ne montrent au voyageur que des murailles blanchies à la chaux; toutes les façades sont tournées vers une cour intérieure.

4 kil. *Aressy*, v. de 345 hab., situé sur le ruisseau du Lagoin. En face, de l'autre côté du Gave, se trouve *Mazères-Lezons* (400 hab.), dont le vieux château, encore existant, était le rendez-vous des protestants à l'époque de la reine Jeanne.

6 kil. *Meillon*, v. de 629 hab., qui possède une importante minoterie. On voit les ruines d'un vieux château à *Rontignon*, v. de 451 hab., situé en face.

8 kil. *Assat*, v. de 871 hab., qui possède un château du XVe s. Près d'Assat, un beau pont suspendu traverse le Gave vis-à-vis du village (8 kil. de Pau) de *Narcastet* (286 hab.), d'où l'on peut gagner la ville de Nay par la rive g. Mais la diligence continue de suivre la rive dr.

10 kil. *Bordes*, beau et riche v. de 860 hab. Les maisons de cette commune longent les deux côtés de la route pendant au moins 1 kil. sans

aucune interruption. On y élève beaucoup de chevaux pour la remonte militaire.

11 kil. *Bezing*, v. de 139 hab. On trouve ensuite

12 kil. *Boeilh*, v. de 643 hab., dont la petite église romane a conservé sa porte sculptée et son abside.

Plus loin, la route départementale de Morlaas à Nay, descendant des hauteurs qui s'élèvent à g., vient se réunir à la route de Pau près du village de

14 kil. *Baudreix*, v. de 314 hab., construit vers la fin du dernier siècle, après la destruction de l'ancien village, emporté par le Gave en 1760 et 1772. Baudreix possédait au XVIe s. un couvent de Récollets, dont on voit encore quelques ruines; l'église, de style ogival, est de construction récente. Une filature, une fabrique de tricots de laine sont les établissements industriels de Baudreix.

16 kil. *Mirepeix*, v. de 822 hab., est aussi une localité industrielle : on y voit deux usines, l'une pour le tissage du calicot, l'autre pour la fabrication des lainages.

A 1 kil. au S. O. de Mirepeix, on aperçoit *Claracq*, ch.-l. de c., v. de 326 hab., situé vis-à-vis de **Nay**, jolie ville de 3132 hab, bâtie sur la rive g. du Gave de Pau et dominée par le château moderne de l'Angladure. Au commencement du XIIe s., les religieux de Santa-Cristina (R. 45) achetèrent le territoire de Nay pour 360 sous et un cheval; puis ils y construisirent une église autour de laquelle se groupèrent quelques maisons. Les souverains du Béarn y établirent des fabriques; mais, en 1545, trois météores enflammés, que les historiens du Béarn appellent des *rugles*, tombèrent sur la ville, et, de cinq ou six cents maisons qui la composaient, une seule échappa à l'incendie. Nay s'était cependant relevée de ses ruines, quand les guerres de religion vinrent encore la désoler. Lors de l'invasion de Terride en Béarn, Sainte-Colombe marcha de Pontacq sur Nay, des bouchers lui en livrèrent les portes, et les huguenots furent tous hachés jusqu'au dernier.

L'*église* de Nay, construite à la fin du XVe s., dans le style ogival, a été récemment restaurée. A côté du grand portail, qui est abrité sous un toit, on remarque une tête humaine sculptée, tenant à la bouche un anneau, dans lequel passent des cordons que deux lions retiennent par la patte à dr. et à g. Une autre porte plus petite, de style roman, est probablement le seul reste de l'ancienne église, fondée par les moines de Santa-Cristina. A l'intérieur, tout est de forme originale : ce qui frappe le plus, ce sont les panneaux de la porte de la sacristie, décorés d'élégantes sculptures, et les murs du sanctuaire, tapissés de bas-reliefs en bois doré, représentant diverses scènes du Nouveau Testament. A dr. du gable de la façade s'élève un clocher carré de 40 mèt. de hauteur, que termine une plate-forme octogonale.

On montre aussi à Nay un édifice remarquable connu sous le nom de *Maison carrée;* semblable à toutes les autres par sa façade extérieure, elle en diffère par la cour intérieure. Trois rangées d'arceaux superposés et soutenus par des colonnes des ordres dorique, ionique et corinthien, forment sur un des côtés une décoration tout à la fois majestueuse et élégante. On suppose que cet édifice de la Renaissance a été construit par les ordres de la sœur de François Ier. La ville de Nay est renommée pour sa minoterie, ses tanneries, corderies, teintureries et ses fabriques de draps, de bérets, de calicots, de tricots, etc.; occupant pendant les années d'activité industrielle plus de 1000 ouvriers et ouvrières. On y manufacture un très-grand nombre de ces *fez* rouges dont les Turcs se coiffent aujourd'hui. Nay expédie chaque année une grande

quantité de ses produits à Constantinople. Elle fait aussi le commerce des jambons. Le célèbre théologien protestant Jacques Abbadie naquit à Nay en 1657.

De Nay à Rébenac, R. 53 ; — à Arudy, R. 53 ; — à Tarbes, par Pontacq, R. 62.

[Au N. O. de Nay, sur la route de Pau, on peut visiter plusieurs localités intéressantes. A 2 kil., c'est d'abord *Bourdettes* (272 hab.), où se trouve, entre autres établissements industriels, une filature de coton à moteur hydraulique, occupant parfois plus de 200 ouvriers. A 1 kil. plus loin se groupent les maisons du v. d'*Arros* (1164 hab.), dominé par un ancien château. Ensuite on arrive par (4 kil. de Nay) *Saint-Abit*, v. de 318 hab., à (5 kil.) *Pardies*, v. de 547 hab., qu'on dit être d'origine très-ancienne. Les invasions normandes et plus tard les guerres de religion portèrent une rude atteinte à sa prospérité. On y voit un château appartenant à M. de Laussat. Les deux églises furent brûlées par les calvinistes en 1563. A 4 kil. à l'O., sur le plateau des *Couts* ou *Testamale*, s'élève la *chapelle de Piétat* (391 mèt.), qu'on aperçoit de loin. Elle fut bâtie à la place d'une ancienne église qui rappelait la mort du seigneur Adalbarde, duc de Périgord, tué au VIIe s. dans le bois de Pardies. Le dimanche de la Trinité, anniversaire prétendu de la mort d'Adalbarde, de nombreux pèlerins se rendent à Piétat.]

---

19 kil. **Coarraze**, V. de 2438 hab., était chargée par sa position de défendre la frontière du Béarn du côté du Bigorre. Près de la ville s'élève un château de construction moderne, appartenant à M. Dufau. Il a été construit sur les ruines du château où fut élevé Henri IV, et dont il ne reste plus que la tour et le portail, sur lequel se lit encore cette inscription espagnole : *Lo que ha de ser no puede faltar* (ce qui doit être ne peut manquer).

En parlant de l'ancien manoir, Froissard raconte une étrange histoire d'esprit frappeur :

« Le sire de Coarraze s'étoit disputé avec un de ses clercs, qui partit en faisant des menaces.

« Quand le chevalier y pensoit le moins, environ trois mois après, vinrent en son château de Coarraze, là où il se dormoit en son lit de lez de sa femme, messagers invisibles qui commencèrent à bûcher et à tempêter tout ce qu'ils trouvoient parmi ce chastel, en tel manière que il sembloit que ils dussent tout abattre; et bûchoient les coups si grands à l'huys de la chambre du seigneur, que la dame qui se gisoit en son lit en étoit toute effrayée ; le chevalier oyoit bien tout ce, mais il ne sonnoit mot, car il ne vouloit pas montrer courage d'homme ébahi; et aussi il étoit hardi assez pour attendre toutes aventures....

« Quand ce vint l'autre nuit après ensuivant, encore revinrent ces tempêteurs mener plus grand noise que devant, et bûcher les coups moult grands à l'huys et aux fenêtres de la chambre du chevalier. Le chevalier saillit sus lit, et ne put ni se volt abstenir que il ne parlât et ne demandât : « Qui est-ce là qui ainsi « bûche en ma chambre à cette « heure ? »

« Tantôt fut répondu : « Ce suis-je, « ce suis-je. » Le chevalier dit : « Qui « t'envoye ici ? — Il m'y envoye le « grand clerc de Casteloigne à qui « tu fais grand tort, car tu lui tols « les droits de son héritage. Si ne te « lairay en paix, tant que tu lui en « auras fait bon compte et qu'il soit « content. » Dit le chevalier : « Et « comment t'appelle-t-on, qui es si « bon messager ? — On m'appelle Or- « ton. — Orton, dit le chevalier, le « service d'un clerc ne te vaut rien, « il te fera trop de peine si tu veux

« le croire; je te prie, laisse-le en « paix et me sers, et je t'en saurai « gré. »

« Orton fut tantôt conseillé de répondre, car il s'enamoura du chevalier et dit : « Le voulez-vous? — Oui, « dit le sire de Coarraze; mais que « tu ne fasses mal à personne de « céans, je me chevirai bien à toi et « nous serons bien d'accord. — Nennil, dit Orton, je n'ai nulle puis« sance de faire autre mal que de toi « réveiller et destourber ou autrui, « quand on devroit le mieux dormir. « — Fais ce que je dis, dit le cheva« lier, nous serons bien d'accord, et « laisse ce méchant désespéré clerc. « Il n'y a rien de bien en lui, fors « que peine pour toi, et si me sers. « — Et puis que tu le veux, » dit Orton, « et je le veuil. »

« Là s'enamoura tellement cil Orton du seigneur de Coarraze, que il le venoit voir bien souvent de nuit, et quand il le trouvoit dormant, il lui hochoit son oreiller, ou il hurtoit grands coups à l'huys ou aux fenêtres de la chambre, et le chevalier, quand il étoit réveillé, lui disoit : « Orton, laisse-moi dormir, je t'en « prie. — Non ferai, disait Orton, si « t'aurai ainçois dit des nouvelles. » Là avoit la femme du chevalier si grand paour que tous les cheveux lui dressoient, et se muçoit en la couverture. Là lui demandoit le chevalier :

« Et quelles nouvelles me dirois-tu « et de quel pays viens-tu? » Là disoit Orton : « Je viens d'Angleterre, « ou d'Allemagne, ou de Hongrie, ou « d'un autre pays, et puis je m'en par« tis hier, et telles choses et telles y « sont avenues.... »

« Cependant le sire de Coarraze ne voulut plus se contenter d'entendre la voix de l'esprit et désira voir son visage. L'esprit lui dit de regarder le lendemain matin par la fenêtre, mais le sire de Coarraze « ne vit rien chose « que il put dire : Vecy Orton. » Ce jour passe, la nuit vient. Quand le sire de Coarraze fut en son lit couché, Orton vint, et commença à parler ainsi, comme accoutumé avoit : « Va, va, » dit le sire de Coarraze, « tu n'es qu'un boudeur; tu te de« vois si bien montrer à moi hier qui « fut, et tu n'en as rien fait. — Non! « dit-il, si ai, m'aist Dieu! — Non as. « — Et ne vîtes-vous pas, ce dit Or« ton, quand vous saulsistes hors de « votre lit, aucune chose? — Oil, « dit-il, en séant sur mon lit, et « pensant après toi, je vis deux longs « fétus sur le pavement, qui tournè« rent ensemble et se jouoient. — Et « ce étois-je, dit Orton, en celle « forme là m'étois-je mis. » Dit le sire de Coarraze : « Il ne me suffit « pas; je te prie que tu te mettes en « autre forme, telle que je te puisse « voir et connoître. » Répondit Orton : « Vous ferez tant que vous me per« drez et que je me tannerai de vous, « car vous me requérez trop avant. » Dit le sire de Coarraze : « Non feras « tu, ni te tanneras point de moi; si « je t'avois vu une seule fois, je ne « te voudrois plus jamais voir. — Or, « dit Orton, vous me verrez demain, « et prenez bien garde que la pre« mière chose que vous verrez, quand « vous serez issu hors de votre cham« bre, ce serai-je. — Il suffit, dit le « sire de Coarraze ; or, t'en va mes« huy, je te donne congé, car je « veuil dormir. »

« Orton se partit. Quand ce vint à lendemain à heure de tierce, que le sire de Coarraze fut levé et appareillé, si comme à lui appartenoit, il issit hors de sa chambre et vint en unes galeries qui regardoient emmi la cour du chastel. Il jette les yeux, et la première chose que il vit, c'étoit que, en sa cour a une truie la plus grande que oncques avoit vu, mais elle étoit tant maigre que, par semblant, on n'y veoit que les os et la pel; et avoit un musel long et tout affamé. Le sire de Coarraze s'émerveilla trop fort de cette truie, et ne la vit point volontiers, et commanda

à ses gens : « Or tôt mettez les chiens « hors, je veuil que cette truie soit « pillée. » Les varlets saillirent avant, et défrênèrent le lieu où les chiens étoient et les firent assaillir la truie. La truie jeta un grand cri, et regarda contremont sur le seigneur de Coarraze, qui s'appuyoit à une étaie. On ne la vit oncques puis, car elle s'esvanouit, ni on ne sçut que elle devint. »

Coarraze est, comme Nay, une ville industrielle. Elle possède une filature importante et des fabriques de tissus de laine et de coton occupant environ 200 ouvriers. C'est à Coarraze que commence le *canal de Lagoin*, qu'alimentent les eaux du Gave et qui doit servir à l'irrigation de toute la partie occidentale de la vallée jusqu'à Pau. Il traverse en souterrain le promontoire de Coarraze.

Au sortir de ce village la route passe sur la rive g. du Gave.

20 kil. *Igon*, v. de 892 hab., situé au confluent du Gave et du Louzon. On y voit une ancienne église, dont le chœur est roman, tandis que la nef et les chapelles sont du style ogival.

Au delà d'Igon, on pénètre enfin dans les montagnes qu'on avait vues s'élever graduellement en face de soi; déjà des pentes escarpées se dressent des deux côtés de la route.

[A dr. se détache une route qui se dirige vers (3 kil.) *Asson*, v. de 2626 hab., situé sur la rive g. du Louzon, et possédant les ruines d'un ancien château fort, construit au XIIIe siècle. Asson est à la jonction de deux routes : celle d'Arudy, par Bruges (R. 53), et celle de la vallée du Louzon. En remontant le cours de ce torrent, encaissé entre des montagnes assez élevées, on passe à (7 kil.) *Arthez-d'Asson*, v. de 1220 hab., où se trouvent une forge à la catalane, plusieurs moulins et deux scieries; puis on laisse à dr. un vieux château, et continuant de suivre le Louzon d'abord sur la rive g., puis sur la rive dr., on quitte (8 kil.) le département des Basses-Pyrénées pour entrer dans celui des Hautes-Pyrénées.

On dépasse les forges à la catalane de *Nogaro*, appartenant au marquis d'Angosse, comme celles d'Arthez-d'Asson, et l'on traverse de nombreux hameaux dépendant de (13 kil.) *Ferrières*, v. de 645 hab., situé au confluent du Louzon et du ruisseau de Haugaron. A l'O., sur le flanc de la montagne de *Baburet*, on aperçoit les travaux d'une mine de fer, exploitée également pour le compte du marquis d'Angosse. Après avoir franchi le Haugaron, on laisse à dr. la vallée de Laussie, où passe le sentier du col de Louvie (R. 53), puis on traverse successivement plusieurs hameaux de la (16 kil.) commune d'*Arbéost* (870 hab.), et l'on rejoint (22 kil.) la route du col de Tortes (R. 59), en contournant à g. les pâturages marécageux de *Soussoueou*.]

---

24 kil. **Lestelle** (hôt. : de France, de la Poste), V. de 1222 hab., située en face de *Montaut*, v. de 1328 hab., qui possède une église gothique du XIVe s. et plusieurs établissements industriels : papeterie, fabrique de chaux, etc.

A l'extrémité supérieure de Lestelle s'élève le séminaire de **Bétharram**, dominé par le Calvaire, où un grand nombre de paysans se rendent en pèlerinage à certains jours de l'année. L'église, ou la chapelle de la Vierge, attenante au séminaire, ne se distingue nullement par son architecture. Cependant on remarque au-dessus du portail une vierge assez jolie, dans le style du XVIIe s., et quatre évangélistes en marbre. L'intérieur de l'église, d'une grande richesse, est décoré sans goût; les murailles sont entièrement tapissées de tableaux, de cariatides gigantesques et de grossiers ex-voto. La voûte représente le ciel, dans lequel figurent la lune, le

soleil et les planètes; des saints, des martyrs, des prophètes et des madones de toutes les grandeurs et de toutes les formes, complètent ce paradis du moyen âge; les orgues ont été récemment données à l'église. Le trésor renferme la robe et le voile de noces de Mme la comtesse de Chambord, qui les a envoyés en *ex voto* à la madone.

Quand on veut aller visiter l'église aux époques de pèlerinage, « il faut passer entre des rangées de boutiques remplies de chapelets, de bénitiers, de médailles, de petits crucifix, à travers un feu croisé d'offres, d'exhortations et de cris. »

A quelques pas de la chapelle commence le sentier du *Calvaire*, qui s'élève en lacets au milieu d'un bois, pour aboutir à une plate-forme d'où l'on voit les cimes abruptes des montagnes environnantes.

Selon quelques auteurs, Bétharram tire son nom de celui d'une vallée voisine du Jourdain, inconnue des géographes. Gaston IV, désirant perpétuer le souvenir de son expédition en terre sainte, et trouvant dans la colline de Bétharram une certaine ressemblance avec le Calvaire, y éleva des chapelles qui représentaient les principales scènes de la Passion, puis plaça trois croix au sommet. En 1793, ces chapelles furent abattues, mais depuis elles ont été relevées et ornées de bas-reliefs en plâtre par M. Renoir. Quant à l'église ou chapelle de la sainte Vierge, elle fut incendiée en 1569, par Montgommery, et rétablie en 1630.

On attribue encore une autre étymologie au nom de Bétharram. Une jeune fille tomba, dit-on, dans le Gave et allait perir, lorsqu'elle fit un vœu à la sainte Vierge; alors le courant poussa près d'elle un rameau qu'elle saisit et qui la ramena saine et sauve sur le rivage. De là le nom de *Beth ram* (beau rameau).

A une distance de 3 kil. environ, au S. de Bétharram, s'ouvre une des plus magnifiques *grottes* des Pyrénées. Pour y arriver, on longe la rive g. du Gave jusqu'à 45 min. de Bétharram, puis on pénètre à dr. dans la gorge du *Riocaude*, et, après l'avoir traversée, on gravit un petit sentier qui mène à l'entrée de la grotte. Cette grotte renferme de magnifiques stalactites.

Des rochers de la gorge jaillissent plusieurs fontaines abondantes : celles de Nabal, des Abeourades, de Caude-Porte.

Au sortir de Bétharram, la route, se recourbant brusquement, traverse le Gave sur un joli pont d'une seule arche, qui s'appuie sur la roche nue, et laisse pendre dans l'eau sa chevelure de lierre : il a été construit en 1687. On gravit alors de belles collines boisées, dont les pentes arrondies descendent mollement jusqu'à la rivière. Dans les grandes forêts qui dominent ces hauteurs, il existe encore des sangliers. Peu de temps après être sorti du départ. des Basses-Pyrénées pour entrer dans celui des Hautes-Pyrénées, on arrive à

30 kil. **Saint-Pé,** V. de 2524 hab., resserrée, sur la rive dr. du Gave, entre des collines couvertes de bruyères, au N., et des montagnes assez élevées qui se dressent immédiatement de l'autre côté de la rivière. Elle s'appelait anciennement *Geyres;* mais, en 1032, Sanche Guillaume, duc de Gascogne, désirant consacrer par un monument son éclatante victoire sur les pirates normands, y fonda un monastère de Bénédictins auquel il donna le nom de Saint-Pé (Saint-Pierre), qui peu à peu devint celui de la ville. Outre les priviléges qu'il accorda aux moines, le duc les enrichit de meubles précieux dont Marca nous fait l'énumération. Entre autres, « il leur fit don de ses armes de guerre, très-artistement travaillées en or, avec son bouclier et sa lance; et d'une maison dans Salies (R. 33), avec la poêle à faire du sel; et il fit la

délivrance de toutes ces choses avec sa ceinture d'argent qu'il mit sur l'autel. » Pendant les guerres de religion, Montgommery brûla l'église de ce monastère. Les trois absides du chevet, le fond du bas-côté du S. orné à l'intérieur et à l'extérieur de trois grandes arcatures à chaque travée, la tourelle d'escalier de l'angle S. O., sont les seuls débris de cette basilique, qui était sans contredit l'une des plus belles du Béarn.

« Il ne reste du cloître, dit M. Cénac-Moncaut, que quatre doubles corbeilles avec leurs colonnettes; mais ces fragments suffisent encore pour nous apprendre que les galeries primitives, détruites par quelque accident ignoré, avaient été reconstruites au xv[e] s. par un sculpteur dégagé des entraves de l'art symbolique du moyen âge; dans ces bas-reliefs, les saints ont perdu leur limbe, et l'enfant Jésus est accompagné par deux petits quadrupèdes lilliputiens qui ressemblent plutôt à des joujoux qu'au bœuf et à l'âne respectables des anciennes sculptures symboliques.

« Le bas-relief le plus remarqué est celui qui représente l'apparition de l'ange aux bergers. Sur le haut de la montagne, deux bergers plus rapprochés de l'ange ont déjà reçu la bonne nouvelle et réveillent un de leurs camarades; mais celui-ci montre peu d'empressement et semble répondre par ce verset du noël patois[1] :

Lechem droumi !
Noun bengues troubla ma cerbello,
Lechem droumi !
Tiro d'abans à toun cami ;
N'ey pas besouin de sentinello,
N'ey que ha de ta noubello
Lechem droumi !

Laisse-moi dormir !
Ne viens pas me troubler la cervelle,
Laisse-moi dormir !
Tire de l'avant par ton chemin ;
Je n'ai pas besoin de sentinelle,
Je n'ai que faire de ta nouvelle.
Laisse-moi dormir !

Saint-Pé possède un collége; elle est en outre renommée pour son industrie. Ses martinets, sa clouterie, ses fabriques d'instruments aratoires et d'ustensiles de cuisine (employant plus de 2000 quintaux métriques de fer), ses fabriques de peignes de buis et de mouchoirs occupent un grand nombre d'ouvriers. Les fers qu'on y travaille viennent de la vallée d'Asson (*V.* ci-dessus). Dans le voisinage de la ville, sur la montagne de *Tres-Crous*, on a reconnu une mine de fer, que l'on a exploitée pendant quelque temps, puis abandonnée. On a découvert aussi dans les environs des gisements de zinc, de cuivre, de cobalt arsenical.

« Sur les hauteurs qui dominent la ville, dit M. Laboulinière, on fait tous les ans la chasse des ramiers en septembre et en octobre. Cette chasse consiste à dresser de distance en distance, sur les versants d'une gorge, des trépieds composés de trois longs arbres. On construit sur ces trépieds, à la hauteur d'une vingtaine de toises, des cabanes de verdure où se cachent les chasseurs. Des hommes, placés en avant et à l'entrée de la gorge, y font entrer les oiseaux qu'ils effrayent en poussant des cris et portant des drapeaux blancs; alors les chasseurs les reçoivent, se les renvoient de l'un à l'autre, en lançant des raquettes que les ramiers prennent pour des oiseaux de proie, et les rabattent par centaines dans les filets. Ceux-ci sont connus dans le pays sous le nom de *pantières*. » Ce genre de chasse est pratiqué dans toutes les Pyrénées.

1. Ce noël, l'un des plus curieux monuments du Béarn au moyen âge, est connu sous le nom de *Noël de Monein*, parce qu'il fut probablement composé dans cette localité. Chose curieuse, et qui prouve qu'à l'époque de la composition de ce noël, les Français étaient déjà considérés en Béarn comme étant le peuple policé par excellence, l'ange fait ses exhortations chrétiennes en français.

Sur un tertre qui domine la route, à g., s'élève la petite chapelle de *Saint-Marc*.

Au delà de Saint-Pé, la route remonte toujours, dans la direction de l'O. à l'E., la vallée pittoresque du Gave. A 1 kil., on laisse à dr. un pont qui conduit au ham. de *Rieuilhès*, situé sur la rive g., au débouché d'un vallon verdoyant.

34 kil. *Peyrouse*, v. de 488 hab., situé en face des pentes du *Soum d'Exh* (914 mèt.), que couvre le bois de Subercarrère. Sur le plateau qui domine Peyrouse au N. s'étend la vaste forêt de Mourle.

On longe ensuite le pied de la montagne dont le sommet porte le charmant lac de Lourdes; on passe devant la vaste propriété de M. Dauzat-Dembarrère, où se trouve un dépôt de remonte, et l'on débouche dans la petite plaine de

40 kil. Lourdes (R. 82).

DE LOURDES A CAUTERETS, A SAINT SAUVEUR ET A BARÉGES.

Routes de voitures, *V.* R. 82, 89 et 96.

ROUTE 62.

DE NAY A TARBES,

PAR PONTACQ.

33 kil. — Route de voitures.

Au sortir de Claracq, on croise la route de Pau à Lourdes (R. 61), et on se dirige à l'E. à travers la plaine, l'une des plus larges qu'offrent les Basses-Pyrénées.

4 kil. *Bénéjac*, v. de 1665 hab., situé sur le Lagoin, ruisseau qui coule peut-être dans un ancien lit du Gave, remplacé plus tard par des marécages (lagoin, lagune). L'église de Bénéjac est moderne; l'ancienne chapelle est bâtie sur les ruines d'un château dont quelques fondations existent encore. Le tissage à la main occupe à Bénéjac un grand nombre d'ouvriers. Au nord de ce bourg, sur les bords du Lagoin, on voit plusieurs autres villages qui forment comme une ville continue : ce sont *Bordères* (471 hab.), *Lagos* (443 hab.) et *Beuste* (720 hab.), que dominent à l'E. de vastes bois portant le nom des communes.

Au delà de Bénéjac, on traverse le Lagoin, puis on s'engage dans le vallon du Badé, et l'on gravit une côte assez longue. Arrivé au sommet de la colline (467 mèt.), d'où l'on voit à l'O. la belle plaine du Gave, et à l'E. un vaste plateau de landes, on croise le chemin d'Henri IV (R. 61), qui suit la crête des collines.

10 kil. *Labatmale*, v. de 329 hab.

14 kil. **Pontacq**, chef-lieu de canton, V. de 3015 hab., située sur un plateau de landes traversé par des cours d'eau qui se dirigent vers le N. O. Le seul monument de Pontacq est une église du XVe s., dominée par une tour du XIIe. L'industrie de la ville consiste en fabrication de draps, de tricots, de souliers, de briques; une cinquantaine d'ouvriers s'y occupent aussi de l'exploitation du plâtre.

—

[De Pontacq, une route de voitures se dirige vers Lourdes par un pays de landes très-accidenté. Au sortir même de Pontacq, elle quitte le département des Basses-Pyrénées pour entrer dans celui des Hautes-Pyrénées, où se présente immédiatement le v. de *la Marque* (823 hab.), véritable faubourg de Pontacq. On traverse ensuite les villages de *Barlest* (368 hab.), *Loubajac* (537 hab.), *Poueyferré* (674 hab.).]

—

De Pontacq à Soumoulou R. 60.

La route de Pontacq à Tarbes, qui se dirige toujours à l'E., reste encore dans le département des Basses-Pyrénées pendant plus de 4 kil. Après

avoir dépassé le château de Couet d'Aban, elle franchit le Gabastou, qui forme la limite des deux départements. Ensuite elle traverse le Souy. On ne voit que des landes et des bois.

22 kil. **Ossun**, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Tarbes, V. de 2733 hab. Elle doit une certaine importance à son commerce de jambons. Les habitants d'Ossun, presque tous rouliers, étaient connus autrefois dans toute la France sous le nom de *beurraires;* ils différaient complétement de leurs voisins sous le rapport des mœurs et portaient un costume particulier : veste courte, ceinture rouge, béret blanc bordé d'un liséré rose; la plus légère infraction au costume obligé était punie par le seigneur.

Au nord-ouest d'Ossun, on voit un ancien château près duquel on distingue, sur une hauteur, les vestiges d'un camp romain. La tradition rapporte que Crassus, lieutenant de César, s'y fortifia; cet ancien camp forme un carré long, ayant 4 ouververtures, entouré de fossés d'une largeur et d'une profondeur considérables; il pouvait contenir 4 à 5000 hommes.—Dans la lande d'Ossun, on a aussi découvert plusieurs sarcophages qu'on attribue, comme toutes les antiquités du moyen âge, aux chevaliers du Temple. Les paysans du Midi ne connaissent que César, Roland, les Maures et les Templiers.

On exploite avec succès les tourbières des environs d'Ossun.

27 kil. *Juillan*, v. de 1607 hab. Son nom (*Julianus*) semble indiquer une origine romaine. A en croire une tradition locale en contradiction avec l'histoire, Jules César aurait établi un camp sur l'emplacement occupé aujourd'hui par le village.

A 1 kil. de Juillan, on rejoint la route de Tarbes à Lourdes (R. 82).

33 kil. Tarbes (R. 63).



DEUXIÈME PARTIE.

LOT-ET-GARONNE. — GERS. — HAUTES-PYRÉNÉES.

ROUTE 63.

DE BORDEAUX A TARBES.

247 kil. — Chemin de fer. 3 convois par jour. Trajet en 7 h. 25 min. et 8 h. 10 min. — Prix : 27 fr. 70 c., 20 fr. 75 c., 15 fr. 20 c.

148 kil. De Bordeaux à Mont-de-Marsan (R. 3 et 26).

En sortant de la gare de Mont-de-Marsan, on traverse la route d'Orthez (R. 29). Le chemin de fer, se dirigeant au S. E., s'élève par une succession de tranchées sur l'uniforme plateau qui sépare la Midouze de l'Adour. De vastes bois de pins, interrompus çà et là par des champs de maïs, s'étendent des deux côtés de la voie. Dans une clairière on aperçoit à g. quelques maisons éparses du village de *Bretagne* (457 hab.). Bientôt après on sort de la région des pinadas pour entrer dans une zone cultivée, et de plus en plus fertile à mesure qu'on se rapproche de l'Adour. De l'autre côté du fleuve, on aperçoit une chaîne de charmantes collines boisées. Au loin, vers la droite, se dressent les Pyrénées, où l'on remarque surtout le Pic du Midi d'Ossau, complétement isolé.

163 kil. *Grenade*, chef-lieu de canton, ham. de 1589 hab., situé sur la rive dr. de l'Adour, à 500 mèt. à dr. du chemin de fer. Sur la rive opposée, on aperçoit le village de *Larivière* (973 hab.), dominé par une colline qui porte l'église de Saint-Savin. Le maréchal Perrignon et le général Durrieu sont nés à Grenade.

Le chemin de fer se dirige à l'est, à travers une plaine fertile. On laisse à dr. *Bordères*, v. de 512 hab.

172 kil. *Cazères-sur-l'Adour* (906 hab.) Au pied de la terrasse qui porte le village, le fleuve entoure de ses canaux un grand nombre d'îles boisées. Cazères possède des tanneries et des teintureries importantes. A une petite distance de Cazères, on traverse la route d'Aire à Roquefort (R. 27), puis on se dirige en droite ligne vers le sud. Les collines qui s'élèvent de l'autre côté de l'Adour sont boisées de la base au sommet.

181 kil. **Aire** (hôt. de la Poste), chef-lieu de canton de l'arrond. de Saint-Sever (Landes), V. de 5144 hab., est située sur la rive g. de l'Adour, qui vient de recevoir les eaux du Lées.

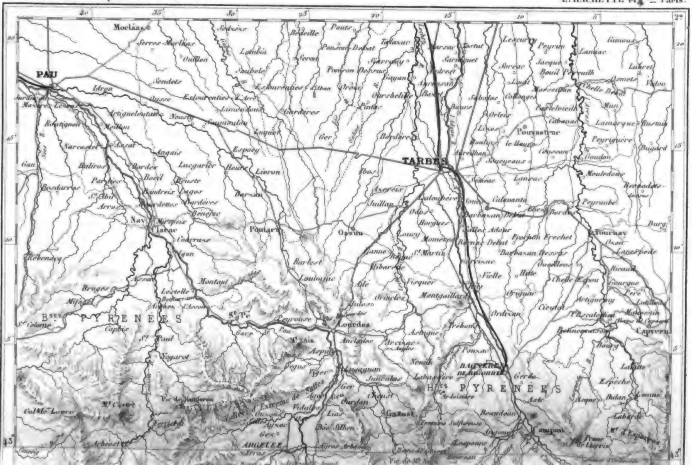
Sous les Romains, Aire, dont la fondation est inconnue, s'appela *Vicus Julii*. Ravagée par les Vandales, elle plut à Alaric II, roi des Visigoths, qui l'habita pendant quelque temps, et qui y fit publier, en 506, par Amien, l'abrégé des seize livres du code Théodosien. Après la bataille de Voulon, elle passa sous la domination des Franks. Elle fut ensuite occupée, c'est-à-dire ravagée par les Vascons, les Sarrasins, les Normands. Elle appartint plus tard aux Anglais; mais, au mois de février 1337, Gaston de Foix, s'en étant emparé, l'obtint du roi de France, en dédommagement des frais qu'il avait faits pour la conquérir. Elle eut beaucoup à souffrir pendant les guerres de religion. Enfin, en 1814, après la bataille d'Orthez, le général Clausel y



Itinéraire de la France par AD. JOANNE

PYRÉNÉES, 2e PARTIE _ HAUTES PYRÉNÉES.

L. HACHETTE et Cie _ Paris.



MONTS PYRÉNÉES

ESPAGNE

Eaux Bonnes
Pic de Ger
Pic d'Ane
Cauterets
St. Sauveur
Luz
Mt. Quiou
Pic de Bergons
Barèges
Tourmalet
Gèdre
Vielle-Aure
Pic de Peyrelue
Col de Sallent
Pt. de Lavedan
Sallent
Vallée de Rena
Baños de Panticosa
Panticosa
El Pueyo
Saques
Vallée de Broto
Bujaruelo
Mt. Perdu
Marboré
Port de Plan
Hospice de Gistain
Cinca R.
Gallego

Dressé par A.H. Dufour.

Kilomètres.

10 5 4 3 2 1 0 10 20

Gravé le Trait par Lefèvre, la Topographie par Gerin, la Lettre par P. Rousset

repoussa une attaque de l'armée anglaise avant de se replier sur Toulouse. Aire est le siége d'un évêché fondé vers l'an 500.

La *cathédrale* d'Aire, consacrée à saint Jean-Baptiste, souvent détruite et reconstruite, assemblage bizarre de différents styles, est petite et dépourvue de caractère. Le chœur a été bâti dans la seconde moitié du XIIIe siècle; les nefs collatérales datent de 1837. — L'*église du Mas d'Aire*, consacrée à saint Quitterie, est plus intéressante, bien qu'elle ait été rebâtie en briques au XIIIe et au XIVe siècle; car de l'ancien édifice roman, il reste encore le chevet central, qui est de plain-pied avec les autres parties de l'église, et que des *cachots* séparent des absides latérales qui servent de cages aux escaliers descendant dans la crypte. « On peut encore voir, dit M. Cénac-Moncaut, scellés à la muraille de ces cachots humides, les deux anneaux et les chaînes de fer qui retenaient les prisonniers du chapitre par la jambe et par le cou. » L'auteur du *Voyage archéologique dans le Béarn* signale aussi aux archéologues qui visiteraient cette église un *sarcophage* placé dans l'ancienne crypte de la basilique romane, près du tombeau primitif de saint Quitterie, cuve grossière de marbre, entièrement dépourvue d'ornementation. Ce sarcophage, fort ancien, a conservé son couvercle, orné d'une tête à double profil à chaque angle; il est divisé en deux bas-reliefs par un cartouche central destiné à recevoir le nom du défunt. Les bas-reliefs représentent des scènes de l'ancien et du nouveau Testament : Adam et Ève, le sacrifice d'Abraham, Jonas, Tobie, la résurrection de Lazare, etc. Les artistes de la Gascogne n'étaient pas capables d'exécuter les sculptures de ce curieux sarcophage, qui a dû être, dans l'opinion de M. Cénac-Moncaut, sculpté en Italie au IVe ou au Ve siècle, comme celui du Luc, et acheté par un évêque.

Un pont de pierre, achevé en 1834, unit les deux rives de l'Adour.

Aire possède aujourd'hui un collége, un grand séminaire, situé au sommet de la colline, un couvent consacré à l'éducation des filles, une belle halle aux grains. Les principaux établissements industriels sont des tanneries et une fabrique de chapeaux. Les archéologues visitent dans les environs un grand nombre d'anciens camps.

D'Aire à Pau, R. 31 ; — à Lembeye, R. 61 ; — à Agen, R. 65 ; — à Auch, R. 72.

En sortant de la gare d'Aire, on quitte le département des Landes pour entrer dans celui du Gers, et l'on passe au milieu de l'ancienne cité de *Barcelonne*, aujourd'hui simple v. de 1220 hab. Au S. on aperçoit dans le vallon du Clacassot, affluent de l'Adour (rive g.), les belles ruines du *château du Corneillan*. On entre dans le village du même nom par une porte en arceau, reste de l'ancienne enceinte fortifiée. Sur un promontoire voisin qui domine à l'E. le confluent du Saget et de l'Adour, s'élève le village de *Saint-Mont* (726 hab.), et les restes d'un monastère fondé en 1045.

Après avoir laissé à dr. *Saint-Germé*, v. de 415 hab., on dépasse une scierie, puis on passe au milieu du village important de *Tarsac* (448 hab.). On franchit l'Adour sur un pont de pierre, à corniches de marbre. Les bords du fleuve sont ombragés de trembles et de saules.

196 kil. **Riscle**, ch.-l. de c., bourg de 2010 hab., situé à 110 mèt. d'altitude, dans un bassin d'une extrême fertilité. Les pentes des collines qui s'élèvent au S. sont couvertes de bois appartenant à la commune. On contourne la base de ces collines, et bientôt on dépasse *Cahuzac*, v. de 600 hab., où s'élève un château moderne orné de pavillons à tourelles. Vis-à-vis de Préchac (R. 73), on sort du dé-

partement du Gers pour entrer dans celui des Hautes-Pyrénées.

205 kil. **Castelnau-Rivière-Basse,** ch.-l. de c., V. de 1232 hab., située à l'ouest du chemin de fer, sur une colline escarpée (200 mèt.) qui domine la plaine traversée par les eaux de l'Adour et de l'Arros. Cette ville a longtemps appartenu aux comtes d'Armagnac, qui y possédaient un château, dont il reste encore une tour ruinée et quelques autres vestiges. On y jouit d'une vue magnifique sur la chaîne des Pyrénées. L'*église* gothique, fondée au XIVe siècle, a été classée au nombre des monuments historiques. On fait à Castelnau un grand commerce de vins; dans les environs on prépare des cuisses d'oie et des jambons, qui se vendent ensuite comme ceux d'Orthez, sous le nom de jambons de Bayonne.

[A 6 kil. au S. O. de Castelnau, dans la vallée du Bergons, se trouve le v. de **Madiran** (1133 hab.), où l'on recueille, ainsi que dans les communes voisines, d'excellent vin rouge, célèbre dans tout le midi de la France. « Le commerce, dit M. Victor Rendu, le livre rarement pur à la consommation; presque toujours il le vend mélangé avec des vins blancs d'une qualité inférieure; aussi recherche-t-il de préférence, le madiran le plus corsé et le plus chargé en couleur, deux conditions qui ne portent guère le propriétaire à s'attacher à la qualité essentielle en dehors de la qualité marchande. »]

De Castelnau à Auch, R. 73.

214 kil. **Caussade**, v. de 241 hab., situé à 1 kil. env. du chemin de fer. L'Adour, dont le cours a souvent changé de direction pendant les siècles historiques, entoure de ses bras de charmantes îles boisées. On franchit l'Echez en deçà de

221 kil. **Maubourguet,** ch.-l. de cant., V. de 2747 hab., située au confluent de l'Adour et de l'Echez, et divisée par ces cours d'eau en trois quartiers distincts. L'*église* a été bâtie par les Templiers à leur retour de la Palestine.

A 3 kil. au S. de Maubourguet, au confluent de l'Echez et du Lys, se trouve *Larreule*, v. de 705 hab., près duquel s'élève un château ruiné et qui possède les restes d'une *église abbatiale* du XIIe siècle, classée parmi les monuments historiques.

De Maubourguet à Pau, R. 50; — à Auch, R. 74.

230 kil. **Vic-en-Bigorre,** ch.-l. de cant., V. de 3725 hab., située sur la rive dr. de l'Echez. Elle était autrefois défendue par un château fort construit en 1151, dont il reste encore quelques murailles et des portes surmontées de tours carrées. La ville est environnée d'assez jolies promenades. Elle possède des fabriques de cuirs et des distilleries d'eau-de-vie, un dépôt d'étalons. Son *collége* est fréquenté par plus de cent élèves. A 2 kil. au N. E. de Vic, près la rive g. de l'Adour, se trouve le v. d'*Artagnan* (672 hab.), qui possède un ancien château.

[La principale curiosité des environs de Vic est le château de Montaner, à 11 kil. au S. O. On suit d'abord la route de Pau (R. 50) jusqu'aux (7 kil.) ham. de *Casteïde-Doat*, qui forment ensemble une commune de 274 hab.; on tourne alors au S., on dépasse les ruines du château de Doat, et bientôt après on entre à

Montaner*, ch.-l. de cant. du département des Basses-Pyrénées, V. de 839 hab., située sur la pente d'un coteau qui domine le confluent de deux ruisseaux. Au-dessus du v. s'élève une *tour* superbe, construite au XIVe s. par ordre de Gaston Phœbus : un acte de 1378 accorde certains privi-

léges à des ouvriers cagots (*V.* Introduction) chargés de l'exécution d'une partie des travaux. « Cette tour, dit M. de Picamilh, compose, avec quelques remparts, les seuls restes d'une forteresse importante. Les remparts, disposés en forme de polygone, ont une épaisseur de 3 mèt.; des assises de pierre de leur revêtement alternent avec des assises de briques. Les contre-forts, les mâchicoulis et les fenêtres, dans le style du XIIIe siècle, dont on aperçoit encore les débris ou les vestiges, dénotent que la construction fut antérieure à celle du donjon. Celui-ci, semblable à la grande tour du château de Pau (R. 49), forme un carré de 13 mèt. de côté. Sa hauteur est de 37 mèt., sa plate-forme a conservé quelques-uns des créneaux dont elle fut couronnée, et sa façade nord, percée de cinq ouvertures superposées, présente des traces de mâchicoulis; celle du sud est éclairée par quatre croisées ogivales. Au-dessus de la porte d'entrée, également taillée en ogive, on remarque un écu, où l'on a cru pouvoir lire comme sur un mur du château de Pau : FEBVS ME FE. » La tour de Montaner est classée parmi les monuments historiques : elle est aujourd'hui affectée à divers services communaux.]

De Vic à Pau, R. 50; — à Rabastens, R. 64.

On laisse à g. le v. de *Camalès* (488 hab.), puis à dr. celui de *Pujo* (608 hab.).

237 kil. *Andrest*, V. de 851 hab., située à dr. du chemin de fer, sur les bords d'un canal d'irrigation appelé l'Agou-Andrest. Les campagnes que l'on parcourt sont d'une fertilité prodigieuse. Des vergers, des vignes, dont les sarments se marient aux branches des arbres, entourent les nombreux villages parsemés sur les bords de l'Adour et de l'Echez. Au loin les Pyrénées se montrent dans toute leur beauté. — C'est à Andrest que le chemin de fer d'Agen à Tarbes (R. 64) doit se raccorder avec celui de Mont-de-Marsan à Tarbes.

On décrit une forte courbe à g., et l'on entre dans la gare provisoire (247 kil.) de Tarbes, au N. du jardin Massey.

TARBES.

HÔTELS. — *Hôtel de la Paix*, tenu par Plaus; *du Grand-Soleil*, tenu par Carrère; *du Commerce*, tenu par Dupont, situés sur la place Maubourguet ou dans la rue Massey; *de France*, tenu par Mengelle, sur la place Marcadieu; *des Pyrénées*, tenu par Dastugue; *de Paris*, tenu par Crussol; *du Chene-Vert*, tenu par Richard; *de Mme veuve Despalangues*, place de la Portette; *d'Espagne, du Nord*, tenu par Galop, etc. — *N. B.* On mange dans les hôtels de Tarbes d'excellentes coquilles aux champignons.

PRINCIPAUX CAFÉS. — Dans les environs des hôtels : *cafés Divan, Candelon, Wagram, Gaye, Bergouignan, Millettes, de Paris, de la Brasserie, du Commerce, de la Paix.*

RESTAURANT. — *Restaurant du Bon-Pasteur*, chez Lasserre.

VOITURES PUBLIQUES. — Les bureaux de diligences sont situés sur la place Maubourguet. *Messageries du Midi* et du *Commerce*, service sur Bayonne et sur Toulouse, bureau à l'hôtel Carrère (M. Gaye, directeur); *Messageries* de l'hôtel d'Espagne, service de Tarbes à Toulouse, bureau à Tarbes, maison Duplan; *Messageries Dodé*, service sur Argelès et Cauterets; *Messageries Ribettes*, pour Bagnères de Bigorre, trois départs tous les jours avec correspondance pour Bagnères de Luchon par la montagne. — Service de Tarbes à Agen tous les jours.

VOITURES DE LOUAGE. — Principaux loueurs : Mathieu, rue des Grands-Fossés; Lamontine, rue Maubourguet; Lalanne-Bruno, Polinice-Lalanne, Lacomme, place Marcadieu; Perez.

POSTE AUX LETTRES. — Rue des Grands-Fossés, près de l'église Saint-Jean; une boîte est placée sur la place Marcadieu, maison Cénac, et une autre à l'entrée de de la rue de l'Hôpital.

TÉLÉGRAPHIE. — Rue du Petit-Quartier, près de la préfecture. Le bureau est ouvert tous les jours en été, de 7 h. du matin à 9 h. du soir; en hiver, de 8 h. du

matin à 9 h. du soir. Il n'y a pas de service de nuit.

POSTE AUX CHEVAUX. — Rue des Grands-Fossés, en face de la poste aux lettres.

LIBRAIRES. — *J. M. Dufour*, rue des Grands-Fossés, nouveautés, estampes, costumes des Pyrénées, cabinet de lecture; *Collongue*, rue des Grands-Fossés, classiques et littérature; *Millas*, rue Bourieu, 1 (*Guide-Album des Pyrénées*, nouveautés, papeterie, bronzes, etc.); *Dufour*, place Maubourguet.

MÉDECINS. — MM. Duplan, chirurgien en chef de l'hospice, place Maubourguet; Dimbarre; Danglade; Corbin; Vignes, médecin en chef de l'hospice, rue de l'Harmonie; Dastas, rue Bourg-Vieux.

BAINS. — Bains Péré, rue Massey; Artigala, rue des Petits-Fossés; Bié, place Marcadieu.

Tarbes, le chef-lieu du départ. des Hautes-Pyrénées, le siége d'un évêché fondé au ve siècle, est une ville de 14 768 hab., agréablement située, à 309 mèt. d'alt., au milieu de l'une des plus belles plaines de la France, sur la rive g. de l'Adour, dont les eaux sont distribuées par deux larges canaux dans tous les quartiers. Elle se compose pour ainsi dire de deux villes aux rues irrégulières, qui se soudent à la place centrale du *Maubourguet*, et qu'une rue sinueuse traverse dans toute leur largeur, depuis le pont de l'Adour jusqu'à la route de Pau.

Tarbes existait du temps de César sous le nom de *Bigorra*, nom qu'elle devait sans doute au dieu *Baigorry*. Elle fut conquise par Crassus; plus tard elle porta, suivant plusieurs auteurs, les noms de *Tarvia*, *Turva*, *Tarba*, etc. Après la chute de l'empire romain, elle eut beaucoup à souffrir des invasions des Goths, des Vandales, des Alains, des Vascons, des Sarrasins. Au commencement du IXe siècle, elle fut ruinée de fond en comble par les Normands; ses habitants se virent alors forcés de se réfugier dans les bois et dans les landes, où ils menèrent longtemps une vie errante et sauvage. Enfin, au milieu du Xe siècle, Raymond Ier rebâtit la ville détruite, et reconstitua le comté de Bigorre, dont elle devint la capitale. En 1097 furent proclamés les *Fors*, véritable charte constitutionnelle consentie à la fois par la noblesse, le clergé et le peuple; sous la protection de cette charte où le mot de *serf* n'est pas même prononcé, le Bigorre et sa capitale jouirent d'une paix relative.

Malgré les protestations des Bigorrais, leur pays avait été cédé à l'Angleterre par la France dans le traité de Bretigny. En 1360, le prince Noir fit son entrée à Tarbes, accompagné de la princesse de Galles, sa femme, et du comte de Foix, Gaston-Phœbus, qui, héritier de la maison de Béarn, devait bientôt recommencer les guerres contre les Anglais. Quand le Bigorre eut été délivré de l'occupation étrangère, grâce au courage de ses habitants, la couronne de France le rendit aux princes de Béarn.

Au XVIe siècle, les doctrines des huguenots se répandirent rapidement dans le Bigorrais, et la tranquillité du pays n'en fut d'abord aucunement troublée; les églises étaient même communes aux deux cultes. Mais, lorsque les armées catholiques de Montluc et de Terride vinrent attaquer le Bigorre, le fanatisme religieux éclata, et bientôt le pays fut couvert de ruines. Montgommery, général des protestants, occupa la ville, en chassa les habitants, brûla les églises et les couvents. Après son départ, les Tarbais revinrent et commencèrent à rebâtir leurs maisons, puis, à la nouvelle que le vicomte de Montamat, autre chef huguenot, venait les attaquer, ils s'enfuirent de nouveau dans la campagne. Huit cents d'entre eux seulement osèrent résister, mais ils furent tués jusqu'au dernier sur les barricades qu'ils avaient construites. Pendant trois ans après cette bataille, la ville resta complétement inhabitée, et ses places se couvrirent d'herbe comme des

prairies. Si, en 1570, la paix de Saint-Germain permit aux habitants d'y rentrer, quand les hostilités eurent recommencé, elle fut de nouveau prise et reprise quatre fois par les parties belligérantes, et les campagnes voisines furent tellement ravagées, qu'après ces brigandages les paysans de Bigorre abandonnèrent la culture des terres à cause du manque de bétail, et la plus grande partie d'entre eux prirent la route d'Espagne.

Henri IV confirma les fors et priviléges particuliers du Bigorre, lorsqu'en 1607 il prononça la réunion de ses anciens États à la couronne de France. La Révolution transforma le Bigorre, réuni aux quatre vallées et à une partie du Nébouzan, en un département qui reçut le nom de Hautes-Pyrénées.

En 1814, il se livra près de Tarbes un combat très-vif entre les Anglais et les Français, dans lequel les Français eurent le dessous.

La **cathédrale** de Tarbes, appelée aussi église de la *Séde* (siége), est une « œuvre romane ou plutôt timidement gothique du XIIe et du XIIIe s., classée parmi les monuments historiques : » elle occupe l'emplacement de l'ancien château des comtes de Bigorre. « Son chevet, à trois absides inégales, dit M. Cénac-Moncaut, s'ouvre sur le transsept par trois arcades ogivales très-accusées, celle du centre ayant une hauteur double de celle des bas côtés. La grande nef est formée de quatre travées sans nefs latérales; elle se distingue par l'absence complète de toute sculpture : point de chapiteaux historiés, point d'archivoltes, point de voussures à chevron ou à palmettes; les clefs de voûte elles-mêmes ne se composent que d'un simple tourteau évidé portant l'écu de Bigorre. La charmante coupole du transsept rappelle le style le plus pur de la première époque ogivale : elle est de forme octogone et reçoit la lumière par quatre ogives élégantes, situées aux quatre points cardinaux. Le maître-autel est soutenu par six belles colonnes de marbre d'Italie, œuvre du sculpteur Ferrère, citoyen de Tarbes. »

L'*église de Saint-Jean* date du XIVe siècle; mais l'énorme tour carrée du N. E., percée de meurtrières à ses cinq étages, a dû être certainement construite vers la fin du XIIe siècle. Les chapiteaux carrés et grossièrement sculptés qui couronnent les douze pilastres intérieurs de l'église, doivent probablement avoir appartenu à un édifice antérieur.

L'*église des Carmes*, ou de *Sainte-Thérèse*, fut fondée par le baron Vital de Bazillac en 1282, puis brûlée par Montgommery en 1559; elle n'a conservé de cette époque qu'un clocher simple, carré jusqu'à la hauteur du toit de l'église, et octogone dans la partie supérieure. Ce clocher, classé parmi les monuments historiques, supporte une aiguille avec huit arêtes ornées de fleurs volutées, et se trouve flanqué jusqu'à la hauteur de sa galerie par une petite tourelle carrée destinée à l'escalier et terminée en pyramide. L'église nouvellement construite à côté de cette tour a été décorée de tableaux peints par M. Lagarrigue.

L'ancien *palais épiscopal* est aujourd'hui transformé en préfecture. Dans le jardin de cet hôtel, on retrouve encore les ruines d'une chapelle et d'un cloître, des inscriptions et deux statues romanes.

Le *palais de justice*, édifice de construction moderne, donne sur deux rues à la fois : une façade est ornée de statues allégoriques en marbre; l'autre est précédée d'un beau jardin. Le grand *dépôt d'étalons* a été entièrement reconstruit en 1852. La *caserne de cavalerie* est aussi l'une des plus belles de France. Le *lycée* et *l'hospice civil* n'ont droit qu'à une simple mention.

Du château de Marguerite de Béarn, il ne reste aujourd'hui qu'une

tour qui fait partie de la prison et qui est classée parmi les monuments historiques.

Tarbes possède plusieurs belles promenades; la principale est le **jardin Massey,** ainsi nommé d'un ancien directeur général des parterres de Versailles qui en a dessiné les allées sinueuses. Il est situé au N. E. de la ville, non loin de la gare du chemin de fer. Aucun étranger ne doit quitter Tarbes sans avoir visité ce charmant jardin où des massifs d'arbres exotiques, des ruisseaux dérivés de l'Adour, des ponts rustiques, des tapis de gazon, forment un paysage des plus gracieux. Au centre du jardin s'élève un édifice en briques d'un assez beau style, surmonté par une tourelle d'architecture presque moresque : c'est le *musée.* Le rez-de-chaussée, destiné aux œuvres de sculpture, n'est pas encore terminé. Le premier étage est réservé aux tableaux. On y remarque : un Portrait, par *Sebastiano del Piombo ;* Loth et ses filles, par le *Guerchin* (?); une ébauche, de *Carrache ;* deux Portraits de *Guyp ;* un grand tableau de *Louis Boulanger*, représentant la Paix, l'Agriculture et l'Abondance; la Cathédrale de Tolède, par *Dauzats ;* Achille soutenant le corps de Patrocle, par *Gérard ;* un Paysage d'hiver par *le Poitevin*, etc. Au-dessus des tableaux, on a placé des oiseaux des Pyrénées. Du balcon, on jouit d'une vue vraiment admirable sur les jardins, la plaine fertile qui s'étend au loin et la chaîne bleuâtre des montagnes : il est peu d'endroits dans toutes les Pyrénées qui offrent un plus admirable panorama, et, sous ce rapport, Bagnères ne saurait certainement se comparer à Tarbes.

Parmi les autres promenades de Tarbes, on peut citer les *allées Napoléon* et le *Prado*, qui borde le canal.

Les *courses* de Tarbes sont les plus célèbres et les plus fréquentées du midi de la France. Tous les ans, au mois d'août, les étrangers descendent des villes thermales de la montagne pour assister aux courses de l'*hippodrome* de Laloubère (R. 100), situé à une petite distance au S. de Tarbes. L'élève des chevaux est une des industries principales du département.

Tarbes possède un bel *établissement industriel*, appartenant à MM. Frogé et Cie et comprenant une fonderie de métaux et un atelier de construction mécanique, une fabrique de feutres et autres grosses étoffes de laine, une filature avec carderie pour les laines et les lins. On cite aussi, parmi les industries de Tarbes, la fabrication des papiers, celle des voitures, celle des cuirs vernis, la scierie des marbres, etc. Depuis 1861, la ville est éclairée au gaz.

Les *marchés* et les *foires* de Tarbes méritent la visite des étrangers qui y verront rassemblés tous les costumes du pays.

De Tarbes à Pau, R. 60; — à Nay, R. 62; — à Agen, R. 64; — à Cauterets, R. 82; — à Luz, R. 89; — à Baréges, R. 96; — à Bagnères-de-Bigorre, R. 100; — à Bagnères-de-Luchon, R. 104; — à Toulouse, par Lombez, R. 79; par Montrejeau, R. 110.

ROUTE 64.

D'AGEN A TARBES.

A. Par le chemin de fer.

134 kil.

La première section d'Agen à Auch, longue de 66 kil., sera terminée dans le courant de l'année 1864 : elle ne présente qu'un travail d'art important : le pont qui doit être construit sur la Garonne, à l'origine du raccordement avec la ligne de Bordeaux à Cette. La seconde section, d'Auch à Andrest, a une longueur de 58 kil. Elle n'a encore (1862) été l'objet que d'études préparatoires. La troisième section, d'Andrest à Tarbes, est inau-

gurée; elle fait partie du chemin de fer de Bordeaux à Tarbes.

B. **Par la route de voitures.**

146 kil. — Services réguliers entre Agen et Auch, correspondant avec les diligences de Toulouse à Tarbes et Pau.

En sortant d'Agen par la promenade du Gravier, on traverse la Garonne, puis, aussitôt après, un canal dérivé de la Garonne. La route s'engage dans le *faubourg des Monnines*, au milieu duquel se détache à dr. la route de (26 kil.) Nérac (R. 67) par Roquefort. 800 mèt. plus loin s'embranche du même côté la route d'Aire par Condom (R. 65). La route est bordée de beaux peupliers.

4 kil. On voit, à une petite distance à g., l'église et le v. de *Doulmayrac* (90 hab.). Au loin se montrent, sur la colline qui fait face au voyageur, l'église et les moulins à vent de *Moirax* (761 hab.). Après avoir laissé à g., dans les vignes, une maisonnette qui porte l'inscription : *procul a tumultu*, on descend dans un ravin boisé où coule, à une grande profondeur, le petit ruisseau de Brimont, au delà duquel on passe auprès du *château de Lécussan*. A g. la Garonne, dont on n'est qu'à une centaine de mètres, coule large et profonde.

On traverse un second ruisseau, puis la route s'élève sur les flancs d'une colline. A mesure que l'on monte, la vue devient plus étendue; à g. se montre la Garonne, sur l'autre rive de laquelle se groupent, autour de l'église, les maisons du v. de *Boé* (1222 hab.). La plaine fertile que ce beau fleuve arrose est une des plus belles de France et n'est pas la moins féconde. Les maisons, les hameaux, les cultures les plus variées l'animent; au loin, des coteaux riches en vignes ferment l'horizon ; avant de perdre de vue ce beau spectacle, on aperçoit sur la Garonne, qui fait un détour à angle droit au point où elle reçoit le Gers, caché par la colline elle-même, un pont suspendu que traverse une route allant aussi d'Agen à Layrac, et plus courte, mais moins pittoresque que celle de la rive g. A peine les mouvements de terrain l'ont-ils caché aux regards, que l'on voit devant soi le dôme ardoisé de l'église de Layrac, et, à côté, les massives constructions du couvent des sœurs.

10 kil. **Layrac,** ch.-l. de c. de 2890 hab., bâti sur une colline dont le Gers baigne le pied avant d'aller tomber à 1 kil. plus bas dans la Garonne. Cette petite ville, qui est fort ancienne, s'est développée peu à peu autour d'une abbaye de Bénédictins, fondée en 1071 par Hunaud, vicomte de Brulloiset, et transformée aujourd'hui en une maison de sœurs. L'église, qui faisait partie de ce couvent et qui est devenue l'église paroissiale, a été classée au nombre des monuments historiques.

La route laisse la ville à g. et suit une espèce de boulevard qui se continue, quand on a dépassé les dernières maisons, par une magnifique avenue plantée de grands ormeaux. La vallée du Gers, qui n'a rien de pittoresque, est bordée des deux côtés par des coteaux couverts de vignobles.

14 kil. *Goulens*, v. de 288 hab., dont l'église et les habitations se montrent à dr. sur une petite hauteur. A g., sur le haut d'une colline au bas de laquelle coule le Gers, s'étendent les maisons du v. de *Fals* (322 hab.). Après être passé au pied d'un mamelon qui porte une belle maison de campagne entourée de jolis jardins et d'un petit parc, on s'élève sur le haut d'un coteau, d'où le regard embrasse parfaitement toute la ville d'Astaffort.

Une petite descente mène dans l'étroite vallée du Gers, triste lit de rivière qui n'a pas même assez d'eau en été pour faire mouvoir une seule meule de moulin, bien que son cours ait déjà 140 kil. de longueur. A peine

l'a-t-on traversé, que l'on monte par une côte extrêmement roide à

19 kil. **Astaffort**, ch.-l. de c. de 2434 hab., bâti en amphithéâtre. « Cette petite ville dont l'étymologie paraît anglaise (*Stafford*), était au moyen âge une place forte entourée de murs et de tours dont on voit encore les ruines. Sa devise était : *Sta fortiter*. Elle est célèbre dans l'histoire des guerres de religion par une défaite sanglante que les protestants y essuyèrent. Commandés par le prince de Condé, et forts d'environ 400 hommes, ils se rendaient de Miradoux à Layrac, où ils voulaient passer la Garonne, quand ils furent attaqués à l'improviste par les catholiques et tellement taillés en pièces que le prince seul et son valet de chambre purent se sauver. « Le lieu où se passa le combat devint le lieu de la sépulture des vaincus, et on y éleva, en mémoire de cette victoire, une croix qui subsiste encore aujourd'hui.... derrière l'église de la paroisse. » (LAFONT DE CUJULA.)

—

La route d'Astaffort à Beaumont-de-Lomagne, longue de 43 kil., traverse l'Auroue au *pont de Micouleau*, monte à (12 kil.) *Miradoux*, ch.-l. de c. de 1562 hab., petite ville fondée vers la fin du XIIIe s. et assiégée par le grand Condé durant les troubles de la Fronde, passe ensuite à (16 kil.) *Flamarens*, v. de 480 hab., situé à 238 mèt. d'altit., d'où l'on descend dans la vallée de l'Arrats. On entre dans le département de Tarn-et-Garonne, où la route traverse (21 kil.) *Mansonville* et passe près du *château du Bosc*, et à (31 kil.) *Lavit-de-Lomagne*, ch.-l. de c. de 1547 hab., avant d'atteindre (43 kil.) Beaumont-de-Lomagne (R. 75).]

—

Au sortir d'Astaffort, on continue de monter sur des collines sans caractère jusqu'au ham. de *Barbonvielle*, situé à 200 mèt. d'alt., c'est-à-dire à 150 mèt. plus haut que le Gers au pont d'Astaffort.

La contrée est nue, mais riche en vignobles. De temps en temps s'ouvrent quelques larges échappées de vues, à dr. sur la vallée du Gers, à g. sur celle de l'Auroue. On passe du départ. du Lot-et-Garonne dans celui du Gers, et presque aussitôt se montre, à 1500 mèt. à dr., le v. de *Sempessère* (903 hab.), qui a donné le jour au général Lagrange.

27 kil. *Sainte-Mère*, v. de 430 hab., situé à dr. de la route. On y remarque les deux tours carrées et les murailles, percées de meurtrières en croix, d'un château construit ou restauré en 1277 par Géraud de Montlezun, évêque de Lectoure.

La route monte et descend des collines trop nues; à g. s'ouvre un vaste horizon sur la vallée de l'Auroue, de l'autre côté de laquelle se dresse la colline qui porte la petite ville de Miradoux (*V.* ci-dessus). A dr. se montrent, à 2 kil. environ, le v. de *Saint-Avit-Frandat* (336 hab.) et l'ancien *château de Lacassaigne*, qu'entourent les beaux arbres d'un parc. Il appartient au comte de Lupé. Un peu plus loin, à 6 kil. à vol d'oiseau, on aperçoit, par delà la forêt de Gajon et les vallons de l'Esquerre et de l'Auroue, l'église et la *vieille tour de Plieux*. Tout à coup, on découvre une ville dominée par la haute tour d'une vieille cathédrale et à laquelle on arrive en décrivant un vaste détour. On laisse à dr. la route de Saint-Clar (*V.* ci-dessous) avant d'entrer à

38 kil. **Lectoure** (hôt. : Darolles, Labadie; libraire : Mme Camicas), chef-lieu d'ar., V. de 6122 hab., bâtie à env. 215 mèt. d'alt., sur un plateau élevé de près de 150 mèt. au-dessus du vallon où coule le Gers, réuni au ruisseau de Lauze. Taillé à pic de trois côtés, sur la rivière et sur deux gorges latérales, le plateau de Lectoure ne tient à l'ensemble des collines du

pays que par un isthme que coupait jadis une profonde tranchée et que suit aujourd'hui la route d'Agen. Cette singulière situation lui aurait valu, selon quelques savants, son nom, qui dériverait du mot basque *ligorra*, haut pays.

L'origine de cette ville est fort ancienne. C'était, lors de l'invasion des Gaules par les Romains, la capitale des *Lactorates*, peuplade ibérienne que Crassus, lieutenant de César, eut beaucoup de peine à soumettre. Prise par le conquérant après plusieurs jours de tranchée ouverte, Lectoure devint une colonie romaine avec le titre de république. Elle conserve encore de cette époque « des marbres précieux, avec des inscriptions commémoratives d'un grand sacrifice ou taurobole qu'elle offrit, en 242, pour recommander à ses divinités, et particulièrement à Cybèle, les jours de l'empereur Gordien III et de sa femme Tranquillana. » (BOURDEAU, *Ancienne Gascogne et Béarn*). Respectée par les Visigoths, les Francs et les Sarrasins, mais détruite de fond en comble par les Normands, Lectoure se releva de ses ruines et eut l'honneur d'être vers la fin du Xe s. le siége d'un évêché et la capitale de la Gascogne. Devenue en 1312 partie intégrante des domaines de la maison des comtes d'Armagnac, elle fut souvent habitée par eux, et le château qu'ils s'appliquèrent à rendre imprenable fut bientôt l'une des plus fortes places de cette partie du midi de la France.

La construction de cette forteresse fit le malheur de Lectoure : les comtes d'Armagnac se crurent assez puissants pour lutter contre les rois de France. Occupée par les troupes de Charles VII, en 1444 et 1455, elle fut défendue pendant huit mois, en 1469, contre les 40 000 soldats qu'avait envoyés Louis XI. Son défenseur, le comte Jean V, que sa passion pour sa propre sœur Isabelle et son mariage avec elle ont rendu célèbre, fut forcé par le manque de vivres de capituler; il reprit Lectoure l'année suivante; mais, en 1472, une armée, encore plus nombreuse que les précédentes et commandée par Jean-Geoffroi, cardinal-archevêque d'Albi, se porta devant la ville et s'en empara par la ruse après plusieurs assauts vaillamment repoussés. Bien qu'elle n'eût ouvert ses portes qu'à d'honorables conditions, la malheureuse Lectoure fut livrée à la plus horrible des dévastations par le cardinal, jaloux peut-être des exploits de Simon de Montfort. Jean V fut poignardé, la ville fut livrée aux flammes, les habitants furent égorgés : six seulement survécurent, trois hommes et trois femmes auxquels on avait permis de suivre la comtesse.

Les guerres de religion n'épargnèrent pas non plus cette cité, qui fut tour à tour prise et saccagée par les deux partis, et, en particulier, par Montluc, en 1562, puis par Henri IV, en 1577. En 1632, son château servit de prison au vaincu de Castelnaudary, le duc de Montmorency, dont les dames de Lectoure sollicitèrent en vain le pardon; le captif ne sortit de son cachot que pour livrer sa tête au bourreau de Toulouse.

Le monument le plus important de Lectoure est l'*église paroissiale*, bâtie au XIIIe s., par les Anglais, dans le style saxon-gothique, et restaurée en 1515 par l'évêque Jean de Barton, qui rebâtit le chœur et jeta les fondements de la nouvelle nef. Elle est surmontée d'un haut clocher carré qui portait autrefois une des plus hautes flèches de France. Souvent frappée de la foudre et menaçant ruine, cette flèche a été démolie. En 1858, une partie des reliques de saint Clar a été solennellement transportée dans une des chapelles.

A côté de l'église se trouve l'ancien palais épiscopal, « acquis par le maréchal Lannes et donné par sa veuve à la ville de Lectoure, qui en a fait une mairie, une sous-préfecture et un tribunal de première instance. » La chambre où s'assemble le conseil

s'appelle la *chambre des Généraux*, parce qu'elle renferme les portraits des hommes de guerre nés à Lectoure ou dans les environs : Lannes, Lagrange, Subervie, etc.

C'est dans une place assez mal entretenue et presque sans arbres, située derrière l'église et l'ancien palais, que s'élève la *statue* en marbre blanc *de Lannes*, duc de Montebello, le plus illustre des enfants de Lectoure et l'une des gloires les plus pures des guerres de l'Empire (né à Lectoure en 1769, mort à Vienne en 1809 d'une blessure reçue à la bataille d'Essling). Le maréchal est représenté tête nue, vêtu d'un ample manteau militaire; il tient de la main droite un rouleau de papier, et sa gauche s'appuie sur le pommeau de son épée. Le piédestal est en marbre rouge veiné, et porte deux inscriptions qui rappellent les principales batailles auxquelles assista Lannes. La maison où il naquit se trouve au fond d'une ruelle qui s'embranche sur la Grand'-Rue avant la halle, à dr.; elle n'offre rien de remarquable.

On visite encore à Lectoure l'*hôpital* et le *couvent* qui ont remplacé le vieux château, et, au pied de la colline, la *fontaine d'Houndélie*, qui remonte à l'ère gallo-romaine et qui était consacrée, suivant les uns, à Diane, suivant d'autres, au Soleil. On y descend par plusieurs degrés; la voûte en est peinte à fresque, mais l'humidité en a rendu les sujets méconnaissables. L'eau s'en échappe avec abondance par des mascarons figurant des têtes de béliers.

Les promenades de Lectoure sont surtout agréables à cause des jolis points de vue dont on y jouit, chose rare dans le reste du département du Gers, l'un des moins riches de France en beautés naturelles. C'est de la *promenade* dite *du Bastion* qu'on embrasse l'horizon le plus étendu. De ce point « on distingue le monticule de Taco, couvert d'arbres et remarquable par les fossiles qu'il renferme; un peu plus loin, la ville de Terraube, encore entourée de remparts et dominée par son vieux château; plus loin, vers le sud, est Fleurance, et, dans la même direction, paraissent dans le lointain les tours de la cathédrale d'Auch; lorsque l'atmosphère est pure, on distingue facilement l'immense chaîne des Pyrénées. On dit que Lannes fut longtemps employé comme ouvrier à la plantation des arbres de cette promenade; ce travail pénible lui rapportait 6 sous par jour. Lorsque la gloire en eut fait un homme célèbre, il venait souvent se promener avec d'autres vieux soldats sous les arbres qu'il avait plantés. »

De Lectoure à Condom, R. 70.

[La route de Lectoure à (8 kil.) Terraube se détache de celle de Condom; elle n'offre rien d'intéressant. *Terraube* est un bourg de 1024 hab., situé à 180 mèt. d'alt., sur une colline d'où découlent de petits affluents du Gers. On y voit encore les vieux remparts qui ne l'empêchèrent pas d'être prise en 1562 par Peyrot, fils de Montluc. Toute la garnison fut égorgée, et les cadavres des victimes servirent à combler un puits profond situé dans le jardin du couvent. Le château qui domine cette ville est une des demeures féodales les plus anciennes de la Gascogne.

[De Lectoure à Saint-Clar (14 kil.), on suit un instant la route d'Agen, et, prenant à dr., on descend dans le vallon de l'Esquerre, puis dans celui de l'Auroue. Après avoir traversé ce dernier ruisseau, on entre à (9 kil.) l'*Isle-Bouzon*, v. de 871 hab., au delà duquel on gravit les collines qui portent (14 kil.) *Saint-Clar*, chef-lieu de c. de 1638 hab. Cette petite ville possède une église du XIIIe s., qui était la chapelle du château, aujourd'hui ruiné. Au delà de Saint-Clar, la route descend vers l'Arrats, dont la rive dr. est dominée par la colline abrupte portant l'antique forte-

resse d'*Avezan*. Le ruisseau franchi, on monte au bourg de (20 kil.) *Tournecoupe* (901 hab.), puis, laissant à dr. (25 kil.) *Pessoulens*, on descend vers la route de Montauban à Auch (R. 75), qu'on atteint près de Gimat.]

Après être péniblement descendu par des lacets multipliés au bas de la colline de Lectoure, on se dirige vers le Gers, qui coule dans d'assez jolies prairies. Cette rivière franchie, la route en suit constamment la rive g. à une distance plus ou moins grande de son lit, trop souvent à sec. Quand on a dépassé le ham. de *Saint-Joseph*, on laisse à dr. un chemin qui mène aux ruines de l'*abbaye de Bouillas*, situées à 2 kil. à l'O. Cette abbaye, restaurée au XVIIIe s., avait été fondée en 1125 par un vieux seigneur, Ardoin de Bouillas, qui avait des fautes de jeunesse à expier. Elle dépend de *Pauilhac*, v. de 837 hab., qui possède un château et au nord duquel s'étend la vaste *forêt du Ramier*, où le comte de Lagrange a établi une belle verrerie. On traverse le ham. de *Caillavet*. Plus loin se détache à dr. le chemin du *château du Bosc*.

49 kil. **Fleurance**, ch.-l. de c. de 4275 hab., situé sur la rive g. du Gers, dans la contrée la plus fertile du département. Il a sans doute tiré son nom du site agréable qu'il occupe. Ce ne fut, dans l'origine, qu'un hameau groupé autour d'une petite église desservie par les moines de Bouillas; mais, en 1280, Fleurance fut fondée à nouveau sur un plan régulier et dotée de franchises qui lui assurèrent une prompte prospérité. Prise tour à tour et pillée par le prince Noir, les Français, les Anglais, les catholiques et les protestants, Fleurance n'a rien conservé de ses anciennes murailles, de ses 5 portes, de ses 3 couvents, de ses 3 hôpitaux et de son château d'Albret. Seul, l'*hôpital Saint-Jacques* subsiste encore; il est occupé par un pensionnat. C'est une ville régulière, bien bâtie, traversée du N. au S. par une jolie rue qui suit la route d'Agen à Auch, et possédant, outre une halle et un abattoir moderne, une église du commencement du XIVe s., ornée de vitraux dus à Arnaud de Moles, « l'immortel verrier de Sainte-Marie d'Auch. » L'industrie y est assez active, et l'on y remarque, en particulier, une fabrique de gants et une filature de laine.

[De Fleurance à Condom (31 kil.), la route passe au hameau de *Saint-Jean*, traverse le ruisseau de Lauze, et monte à (12 kil.) *la Sauvetat*, bourg de 1194 hab., en deçà duquel elle laisse à dr. *le château de Sérillac*, un des plus anciens manoirs du départ. du Gers. — 19 kil. *Saint-Puy*, petite ville de 1620 hab., située sur une colline au pied de laquelle coule la petite rivière de Gèle, affluent de la Bayse à Condom. On y couronne tous les ans une rosière. Après avoir laissé à g. (23 kil.) le *château de Polignac*, on passe à (25 kil.) *Béraut*, v. près duquel se trouve, sur les bords de la Gèle, *le château d'Armagnac*. On traverse la Gèle. 31 kil. Condom (R. 65).

[De Fleurance à Mauvezin (26 kil.). On franchit le Gers au sortir de Fleurance, et l'on monte à (5 kil.) *Brugnens*, d'où un embranchement se dirige sur la g. vers Lavit-de-Lomagne par Saint-Clar. La route traverse ensuite l'Auroue, laisse à g. *Cadeillan*, et franchit l'Orbe, affluent de l'Arrats à (16 kil.) *Montfort*, bourg de 1289 hab., fondé en 1275 par Geraud V d'Armagnac. A 3 kil. au S. O. de Montfort se trouve *Sainte-Gemme*, dont le château a vu naître, en 1502, le trop célèbre Blaise de Montluc, le plus froidement cruel et l'un des plus courageux guerriers de son siècle. La carrière militaire de ce terrible

capitaine est une des plus longues que l'on connaisse. Dès l'âge de 17 ans il combattait avec Bayard, et 51 années plus tard, il était couvert de blessures au siége de Rabastens. Ses plus beaux titres de gloire sont la victoire de Cérisolles, due à ses conseils, et l'héroïque défense de Sienne, qui usa pendant 8 mois les troupes les plus solides de Charles-Quint. Comme César, il a laissé des Commentaires, où il raconte avec la plus incroyable naïveté les cruautés abominables qui lui avaient fait donner par les protestants le surnom de *boucher royaliste*. — De Montfort, on descend dans la vallée de l'Arrats, dont on suit la rive g. et que l'on traverse avant de monter à (26 kil.) Mauvezin (R. 75).]

Au sortir de Fleurance, la route d'Auch se tient à une certaine distance de la rive g. du Gers, dont elle se rapproche de plus en plus pour l'atteindre et le traverser au village de

56 kil. ***Montestruc*** (752 hab.), relais. On se trouve alors sur la rive dr. de la rivière qui vient de temps en temps, dans un de ses méandres, toucher presque la route. A dr. se montrent, de l'autre côté du Gers, les v. de ***Puységur***, de ***Roquefort*** (château), d'***Arcamont*** (château), et le ***château de Rieutort***; à g. le v. de ***Sainte-Christie*** (953 hab.), le ch.-l. d'une des communes les plus riches en vignes de l'Armagnac. Après avoir franchi le petit ruisseau de l'Arçon, on arrive au faubourg de la *Patte-d'Oie*, où l'on rencontre la route de Montauban à Auch ; traversant alors le Gers, sans eaux en été, fossé d'eau jaune et bourbeuse en hiver, on monte par une route escarpée, bordée par endroits de maisons, et flanquée par des murs de soutènement, à la grande place de

74 kil. **Auch** (hôtels : de France; libraires : Ferran, Icard), ch.-l. du département du Gers, V. de 11 899 hab., bâtie en amphithéâtre sur le penchant d'une colline tellement rapide que l'une des rues qui joignent la haute à la basse ville, la *Pousterlo* (Poterne), consiste en un escalier de plus de 200 marches. Au bas de la ville coule le Gers, qui la sépare d'un petit faubourg.

Auch eut pour premier nom *Elliberri* (en basque, ville neuve), et fut la capitale d'une peuplade ibérienne, les *Ausci* (Euskes, Euscaldunac), soumise par Crassus, lieutenant de César. « Située avant la conquête sur la hauteur qu'elle occupe aujourd'hui, elle s'étendit, splendidement décorée par les Césars, sur la rive dr. du Gers, où l'on a trouvé des ruines de beaux monuments en pierre, en brique et en marbre, des médailles, des monnaies et de superbes mosaïques. » De magnifiques villas l'entouraient de tous les côtés. Elle n'était pas néanmoins la métropole du pays; ce privilége avait été octroyé par les Romains à *Eluza*, aujourd'hui Eauze (R. 65), qui le perdit on ne sait à quelle époque.

Au commencement du IVe s., l'évêque saint Taurin, abandonnant Eauze, vint bâtir une chapelle à Auch, qui devint ainsi ville épiscopale. Cette chapelle se transforma vers la fin du règne de Clovis en une église dédiée à sainte Marie. C'est à peu près à la même époque que la ville commença à grouper ses maisons sur l'emplacement actuel; 200 ans plus tard, elle grandit aux dépens de la ville gallo-romaine de la rive dr., détruite probablement par les Sarrasins. En 879, les évêques d'Auch reçurent de Jean VIII la qualité d'archevêque. En 956, un comte d'Armagnac y construisit un beau couvent de Bénédictins avec une belle église, à laquelle a succédé, en 1809, l'église actuelle de Saint-Orens; à la fin du XIe s. un palais archiépiscopal s'éleva sur l'emplacement du palais actuel.

Entourée de murs dès le milieu du

XIIe s., prise et pillée en 1246, puis en 1473, à la suite du sac de Lectoure, et enfin pendant les guerres de religion, Auch fut pourtant une des villes du midi les moins maltraitées par les guerres féodales et civiles. Aussi son histoire est-elle peu intéressante.

Le monument le plus remarquable d'Auch est **l'église Sainte-Marie**, une des plus belles cathédrales du midi de la France. — La basilique bâtie par Clovis, en remplacement de la chapelle de Saint-Taurin, ayant été détruite par les Sarrasins, l'évêque Taurin II en reconstruisit une autre à partir de 845; cette nouvelle église fut restaurée et agrandie, deux siècles plus tard, par saint Austrude, et consacrée seulement en 1127, 73 ans après le commencement des travaux, par l'archevêque Bernard de Sainte-Christie. A peine était-elle terminée, qu'elle fut en partie abattue à la suite de la victoire de Bernard IV d'Armagnac sur l'évêque Géraud de la Barthe. Arnaud d'Albert, neveu du pape Innocent VI, en entreprit la reconstruction en 1371; les travaux marchèrent fort lentement; ils allaient pourtant s'achever quand un violent incendie les détruisit (1483). L'année même de ce désastre, la restauration de ces ruines fut entreprise par François Ier, cardinal de Savoie, puis poussée vivement par les deux prélats qui lui succédèrent, Jean de Tremouille et François de Clermont Lodève. La dédicace eut lieu en 1548 mais quelques parties accessoires restaient encore à finir. Léonard de Trapes, en 1597, acheva les voûtes et compléta les vitraux du chœur; Dominique de Vic, quelque temps après, donna les verrières des chapelles de la nef.... Enfin le couronnement fut posé par Henri de la Mothe Houdancourt, archevêque d'Auch, en 1662. Il est vivement à regretter que les derniers travaux ne soient pas en harmonie avec le reste de l'édifice. Ils comprennent le jubé à l'entrée du chœur, le porche et les clochers, les balustres des chapelles, les orgues et la tribune qui les supporte.

« Le plan de Sainte-Marie d'Auch, grand et majestueux dans l'ensemble, riche et pompeux dans les détails, est en forme de croix latine. » D'après M. Bourassé (*Cathédrales de France*), l'édifice est divisé en trois nefs, coupées par la nef transversale du transsept, et se termine à son chevet par une abside semi-circulaire. La longueur de l'église est de 105 mèt. 90 c.; sa largeur totale, de 22 mèt. 74 c.; la grande nef seule est large de 11 mèt. 04; la hauteur sous la clef de la voûte principale est de 26 mèt. 74 c. « L'effet intérieur de la cathédrale d'Auch est plein de grandeur et de majesté; la vaste nef, soutenue par ses 40 piliers largement espacés; le chœur, avec ses inimitables boiseries; l'abside, avec ses vitraux brillants et sa noble structure architectonique forment un ensemble ravissant. L'admiration serait entière si le massif jubé ne venait durement briser toutes les lignes et rompre leur symétrie. Le chœur est un des plus beaux de France par son étendue, et surtout par sa décoration merveilleuse; les stalles sont en chêne et sculptées avec une science et une délicatesse véritablement prodigieuses. Sur chaque dossier on voit sculptés en demi relief une figure de l'ancien et du nouveau Testament, ou quelque personnage allégorique. Chaque figure est posée sur une espèce de coupole en pendentif, décorée de petits bas-reliefs ou d'arabesques. Les stalles sont séparées les unes des autres par des pilastres chargés de statuettes placées dans des niches surmontées de dais et de pinacles. Le jubé est décoré de colonnes d'ordre corinthien, en marbre du Languedoc, avec une balustrade en marbre rouge d'Italie, posée sur l'entablement. Considéré isolément, cette construction n'est pas sans mérite, mais dans la place qu'elle occupe, elle est un hors-d'œuvre inqualifiable. Les vitraux de Sainte-

Marie jouissent d'une immense réputation, et sont regardés comme les plus beaux de ceux qui appartiennent à la fin du règne de l'ogive. La plupart des Prophètes y sont représentés, et au milieu d'eux on voit les figures des sibylles de Samos, d'Afrique et d'Europe ou de Cumes, etc. Tous les personnages sont en pied, d'une dimension plus grande que nature, entourés de décorations architecturales. Les draperies et les ornements accessoires brillent des couleurs les plus vives. » Parmi les monuments funéraires de la cathédrale d'Auch, aucun ne mérite d'attirer l'attention. Citons pourtant ceux des intendants de Pomereu et d'Étigny. Sous l'église s'étendent cinq cryptes, éclairées par des jours pris dans les cours du palais archiépiscopal et des tribunaux. « L'extérieur du monument est majestueux, mais un peu lourd et dépourvu de mouvement. La façade principale est du style classique. Elle est grande et élevée, mais les proportions en sont écrasées par les colonnes corinthiennes ou composites. Les tours qui surmontent les portiques latéraux sont également épaisses et pesantes; elles attendent toujours un couronnement plus en rapport avec le plan de l'édifice. Aux extrémités du transsept sont deux larges ouvertures ogivales; la décoration en est mieux entendue que celle du frontispice.... Les deux portes latérales du nord et du midi sont flanquées de deux tours carrées terminées en dôme. »

La *tour* carrée *de César* ou *d'Anté* (rue Dessolles), regardée autrefois comme le reste d'un *capitolium* romain, est un monument de l'architecture ogivale du XIVe siècle.

On remarque encore à Auch : l'*archevêché*, bâti au milieu du siècle dernier, sur l'emplacement de celui qu'avait élevé en 1098 l'archevêque Raymond de Pardiac; la *préfecture*, ancien palais des intendants de la généralité d'Auch, vaste construction d'une apparence grandiose qui possède de véritables beautés architecturales; le *lycée*, ancien collége des Jésuites, fondé en 1545, par le cardinal de Tournon, ministre de François Ier; l'*hôtel de ville*, avec une salle de spectacle; le *séminaire*, bâti à peu près à la même époque, et réuni, en 1785, par un grand vestibule aux premières constructions du petit séminaire, achevé seulement dans ces derniers temps; la *bibliothèque*, qui contient 20000 volumes environ : elle est établie dans l'ancienne *chapelle des Carmélites*, gracieux monument du style de la Renaissance, fondé au commencement du XVIIe s. par M. le Mezuyer, premier président du parlement de Toulouse, etc. On doit prochainement ériger un château d'eau qui alimentera 39 bornes-fontaines.

La seule place d'Auch est la *place Royale*, dont la cathédrale forme un des côtés; elle se continue, du côté opposé à la façade de Sainte-Marie, par le *cours d'Étigny*, promenade assez agréable, plantée d'arbres et décorée de la *statue de M. d'Étigny*, intendant de la généralité d'Auch, qui fit beaucoup de bien à la ville pendant la seconde moitié du siècle dernier.

Auch, où l'on fabriquait jadis d'excellents draps, est à peu près sans commerce et sans industrie; elle ne doit son importance qu'à sa qualité de chef-lieu d'un département, et à la présence de nombreux fonctionnaires et de troupes de cavalerie cantonnées dans une caserne située sur la rive g. du Gers, presque en face du faubourg de la Patte-d'Oie. Elle a donné naissance à l'amiral Villaret-Joyeuse, l'un des héros de la bataille de Brest, où périt le vaisseau *le Vengeur;* au général Dessolle, lieutenant de Moreau dans la campagne de 1800; aux généraux Espagne, tué à Essling; au marquis de Villaret-Joyeuse, et enfin au maréchal Montesquiou d'Artagnan, qui se distingua à Ramillies et à Malplaquet; au duc de Roque-

laure; à du Bartas, l'un des poëtes de la pléiade.

D'Auch à Condom, R. 71; — à Aire, R. 72; — à Castelnau-Rivière-Basse, R. 73; — à Maubourguet, R. 74; — à Montauban, R. 75; — à Toulouse, R. 77; — à Lombez, R. 78; — à Lannemezan, R. 81.

En quittant Auch, la route descend dans la vallée du Gers. Bientôt se détache à g. la route de Lannemezan. A partir de cet embranchement, on quitte la rive g. du Gers pour suivre celle du Sousson.

83 kil. On laisse à dr. *Lasséran*, v. de 341 hab. Après avoir passé à une petite distance du v. de *Saint-Jean les Comtal*, bâti à sa dr., la route quitte la vallée du Sousson pour s'élever sur les collines qui la séparent du vallon de la Bayse-devant, et pour descendre ensuite à

89 kil. *Labéjan*, v. de 632 hab., et de là à

91 kil. *Miramont*, v. de 582 hab., bâti sur la rive dr. de la Bayse-devant. Il possède une tour carrée, reste d'un antique château, et une belle habitation moderne. On franchit la Bayse-devant, puis on gravit la chaîne de collines qui sépare la Bayse-devant de la Bayse-derrière; ensuite, descendant au fond de la jolie vallée qui parcourt la dernière de ces petites rivières, on la traverse pour entrer presque aussitôt à

98 kil. **Mirande** (hôt.: Dupuy, Lafont, Roussel, Tartas), ch.-l. d'arrond., V. de 3379 hab., située sur la rive g. de la Bayse-devant. Elle fut fondée en 1280 par l'abbé de Berdoues et Bernard IV, comte d'Astarac, sous le nom de *Lézian;* mais elle le quitta bientôt pour prendre celui de Mirande (admirable), qu'elle doit aux charmants paysages qui l'entourent. Dix-sept ans après sa fondation, la petite ville, percée de rues tirées au cordeau et protégée par des murailles solides, était déjà assez prospère pour devenir la capitale du vicomté d'Astarac. Elle souffrit beaucoup des guerres de religion; les protestants s'en emparèrent en 1577 et détruisirent le petit bourg de *Saint-Jean de Lézian*, qui l'avoisinait et qui possédait, outre l'église paroissiale de Mirande, un superbe château, dont on ne voit plus que quelques ruines. Mais, la même année, les habitants, aidés par quelques seigneurs des environs, chassèrent eux-mêmes l'ennemi après un combat sanglant, et le roi de Navarre, qui était accouru au secours de ses compagnons d'armes, fut le témoin impuissant de leur défaite.

Outre les ruines du château et de l'église de Saint-Jean de Lézian, on remarque encore à Mirande : des débris de ses anciennes fortifications, qui ont subsisté avec leurs quatre portes jusqu'au commencement de ce siècle; des restes du large escalier et des fresques du *couvent des Cordeliers*, fondé en 1383, saccagé pendant les guerres religieuses et détruit sous la Révolution; l'*église Notre-Dame*, bâtie au commencement du XVe siècle, et devenue église paroissiale après la ruine de l'église de Saint-Jean; le *collége*, qui occupe les bâtiments d'un couvent de clarisses fondé en 1630 et rebâti dans le courant du siècle dernier; le nouveau *palais de justice;* la *place*, agrandie de l'espace occupé jadis par l'hôtel de ville, récemment démoli pour être reconstruit ailleurs; l'*hospice*, qui a remplacé l'hôpital Saint-Jacques, élevé autrefois près de la Bayse; les *bains*; la promenade des boulevards, nivelée depuis peu. Mirande est une ville peu industrielle; elle possède cependant une vaste tannerie qui a occupé jusqu'à 200 ouvriers. On y fabrique aussi des machines et des instruments agricoles.

En quittant Mirande, la route de Tarbes remonte le vallon d'un petit affluent de la Bayse-derrière.

104 kil. *Saint-Maur*, petit village, dont l'église renferme, derrière le

maître-autel, dans une chapelle basse, un tombeau qu'on dit être celui de saint Maur. Le chemin de fer d'Agen à Tarbes doit, tout près de là, traverser par un tunnel la colline que monte et descend la route de terre avant d'arriver à la petite rivière de l'Osse. Après avoir franchi ce cours d'eau, la route envoie à dr. un embranchement vers (15 kil.) Marciac (R. 74), par (4 kil.) *Tillac*, v. de 788 hab., bâti, sur la rive g. du Bouès, dans un vallon charmant et offrant aux visiteurs une tour et des pans de murailles, débris de ses anciennes fortifications. Plus loin (9 kil.), sur le même embranchement, se trouve ***Montlezun*** (746 hab.). Cette dernière localité possède les ruines du vaste *château des comtes du Pardiac*, qui attirent de loin les regards du voyageur par leur masse, leur hauteur et leur situation pittoresque.

On gravit péniblement un des coteaux les plus élevés du département du Gers, coteau qui sépare les deux vallons de l'Osse et du Bouès, et que le chemin de fer doit couper par un tunnel.

111 kil. ***Miélan***, ch.-l. de c. de 1916 hab., d'où l'on jouit d'une des plus belles vues du département, car de ses promenades, on découvre parfaitement les sommets dentelés de la chaîne pyrénéenne. Cette ville était jadis plus considérable et défendue par un château puissant, mais la force même de sa position attira sur elle tous les malheurs de la guerre, elle fut saccagée bon nombre de fois pendant la guerre de Cent ans, et en particulier en 1370, année où elle fut presque anéantie par les Anglais. C'était, avant la Révolution, le chef-l. du duché-pairie d'Antin.

[De Miélan à Trie (12 kil.), on se tient sur la petite chaîne du *Mont-d'Astarac*, la plus haute du département du Gers, atteignant env. 390 mèt. dans ses points les plus élevés. Au delà du v. de (6 kil.) ***Castex***, on entre dans le départ. des Hautes-Pyrénées, et, après avoir laissé à dr. les sources de l'Osse, on se rapproche peu à peu de la Bayse-derrière, qu'on atteint à Trie (R. 79).]

En sortant de Miélan, la route descend par des lacets multipliés dans le vallon où coule le Bouès, petite rivière qui va verser dans l'Arros, affluent de l'Adour, le tribut trop souvent insignifiant de ses eaux.

116 kil. *Laguian*, v. de 496 hab., v. au delà duquel on traverse les collines qui s'étendent entre le Bouès et l'Arros. On descend dans la délicieuse vallée où serpente ce dernier cours d'eau.

122 kil. *Villecomtal* (931 hab.), bâti sur la rive dr. de l'Arros. — Après avoir traversé, au sortir du village, cette rivière, la seule du département du Gers, avec l'Adour, qui ait de l'eau en été, on se rapproche des tranchées du chemin de fer, et, franchissant une crête de collines, on passe du départ. du Gers dans celui les Hautes-Pyrénées, et, en même temps, on descend dans la plaine immense qu'arrosent l'Adour, l'Estreux, le canal d'Alaric, l'Echez et les mille canaux d'irrigation dérivés de tous ces cours d'eau. Au loin se dressent les sommets des Pyrénées, qui, jusqu'à Tarbes ne cessent pas d'attirer les regards.

127 kil. **Rabastens**, ch.-l. de c. de 1266 hab., bâti au confluent de l'Estreux et du canal d'Alaric, dans une plaine d'une fécondité admirable. Cette ville se compose d'un petit nombre de rues aboutissant sur une grande place, au milieu de laquelle se trouve la maison commune. Elle est célèbre dans l'histoire de nos guerres de religion par le siége qu'en fit Blaise de Montluc en 1540. Cet abominable capitaine y reçut un coup d'arquebuse qui lui défigura tellement le visage, qu'il fut obligé

de porter un masque pendant tout le reste de sa vie. Son fanatisme et sa férocité, doublée encore par la rage que lui causait une blessure si horrible, ne connurent plus alors de bornes; et, la ville prise, il en fit massacrer les habitants, sans distinction de sexe et d'âge, fit jeter 60 députés protestants du haut d'une tour et mit Rabastens en cendres.

De Rabastens à Vic-en-Bigorre, où l'on peut prendre le chemin de fer pour Tarbes (8 kil.; on traverse l'Adour), R. 63.

De Rabastens à Tarbes. la route, inflexiblement droite, longe le *canal d'Alaric*, creusé en 507, par ordre d'Alaric, roi des Visigoths. Ce canal, qui sert aux irrigations de la plaine, fait, en outre, mouvoir une soixantaine de moulins. Au delà du canal, à g., s'étend une chaîne de collines boisées; à dr. la vaste plaine de l'Adour, où de petits canaux d'eau courante, coupés par des vannes mobiles, sillonnent de magnifiques prairies. Arrivé au village d'*Aureilhan* (1426 hab.), on franchit le vaste lit de l'Adour.

146 kil. Tarbes (R. 63).

ROUTE 65.

D'AGEN A AIRE.

106 kil. — Route de voitures. Service régulier de Condom à Nogaro et Riscle.

3 kil. D'Agen à la bifurcation de la route d'Auch (R. 64).

On traverse la plaine fertile qui borde la rive g. de la Garonne, et l'on gravit une forte côte.

7 kil. *Estillac*, v. de 448 hab., qui possède un château; on laisse à g. deux moulins à vent.

9 kil. *Aubiac* (623 hab.). Le chemin ne cesse de monter jusqu'à

14 kil. *La Plume*, ch.-l. de c. de 1742 hab., situé à 215 mèt. d'altit., entre des collines couronnées de moulins à vent. C'était autrefois la capitale du petit pays de *Brullois*. — La route descend au *château des Couchurles*, et de là à

19 kil. *Lamontjoie*, bourg de 962 hab., bâti sur le penchant d'une riante colline, près de la rive dr. du Petit-Auvignon, ruisseau qui se joint plus bas au Grand-Auvignon, affluent de la Garonne. Sa fondation remonte au XIIIe s. « On a trouvé tout près, au lieu dit *Laplaigne*, les fondements d'un édifice vaste et élégant, qu'on croit avoir été un temple de druides. On a recueilli dans ces ruines des vases de marbre, des anneaux d'or ornés de pierres précieuses et des médailles de divers empereurs romains. » (LAFONT DE CUJULA). A 1500 mèt. du pont du Petit-Auvignon, on passe, en traversant le petit ruisseau des Pontets, du département de Lot-et-Garonne dans le département du Gers. A moins d'un kil. à g. se montre un château, situé sur le territoire de la commune de *Pouy-Roquelaure*. Ensuite on monte à (25 kil.) *Ligardes*, v. de 659 hab., où l'on croise une route qui se dirige d'un côté vers (10 kil.) Lectoure (R. 64), de l'autre vers (20 kil.) Nérac (R. 66). Sur cette route, on traverse *Francescas*, ch.-l. de c., bourg de 1112 hab., dans le voisinage duquel se trouvent les ruines d'un château qu'habita La Hire.

Après avoir franchi de petits ruisseaux, affluents du Grand-Auvignon, on arrive dans le vallon de ce dernier cours d'eau, où se détache à g., près du moulin de Tardon, un petit chemin qui conduit à (1 kil.) *Gazaupouy* (884 hab.; ruines des remparts avec une porte bien conservée), puis à (6 kil.) *Larroumieu*, petite V. de 1333 hab., très-ancienne, dont le nom même rappelle le grand peuple conquérant et colonisateur de l'antiquité. On y a découvert un assez grand nombre de bronzes, « avec les grands bustes de plusieurs Césars Ce fut dans le moyen âge une

ville importante et bien fortifiée, qui possédait la plus belle église du pays avant que la cathédrale d'Auch fût achevée. Cette église subsiste encore, malgré les ravages des bandes protestantes de Montgomery; ses deux tours sont les plus remarquables du pays après celles de Sainte-Marie d'Auch. Sa nef, d'une grande élévation, est éclairée par une rosace superbe, qui surmonte le portail et où l'on voit un sphinx et des fragments de figures symboliques. Dans l'intérieur sont les quatre tombeaux du cardinal Arnaud d'Auch, fondateur de l'église, et de ses trois neveux, tombeaux dévastés pendant les guerres religieuses, en 1569, et sous la Révolution, en 1793, et restaurés sous Louis XVIII par M. de Lally-Tollendal. On remarque encore à la Romieu *la halle*, ancien cloître détruit par les protestants et dépouillé en 1793 des belles sculptures qu'il renfermait; diverses constructions ogivales; des vestiges d'un mur d'enceinte; une porte. En démolissant une vieille tour déjà à demi-écroulée, on a trouvé un cadavre, les pieds en haut, comme enseveli dans le mur, ayant la tête dans un pot, recouvert par une pierre creusée en forme de cylindre. Exposé au contact de l'air, ce corps s'est bientôt dissous et n'a offert qu'un amas de cendres. » (Bourdeau.)

On traverse le Grand-Auvignon et l'on monte, en laissant à dr. le *château d'Oriole*, jusqu'au sommet d'une colline élevée de 172 mèt., d'où l'on descend à la rivière de Gèle, que la route franchit avant d'entrer à

40 kil. **Condom** (hôtels : du Lion-d'Or, du Cheval-Blanc, des Voyageurs), ch.-l. d'arrond., V. de 8175 hab., bâtie à 80 mèt. env. d'altit., sur une colline au pied de laquelle se réunissent la Bayse et la Gèle. Sur la rive g. s'étend un petit faubourg qui communique à la ville par deux ponts en pierres, l'un de deux, l'autre de trois arches, jetés sur les eaux jaunes et dormantes de la Bayse, qui n'aurait pas d'eau en été sans les retenues des moulins et les écluses du canal. Condom, dont le nom latin veut dire *assemblée de seigneurs*, fut fondée dans la première moitié du VIII[e] s. par des seigneurs gascons, sur le territoire qu'habitait, avant et pendant la domination romaine, la tribu des *Nitiobriges*. Vers 840, les Normands firent un monceau de cendres de la cité naissante. 60 ans après, Honorette, femme de Sanche le Courbé, duc de Gascogne, édifia sur ces ruines un monastère qui, incendié presque aussitôt, fut rebâti en 1011 par Hugues, évêque d'Agen, et devint le noyau autour duquel se groupa une ville florissante devenue, en peu de temps, la capitale du *Condomois*, pays d'États, et dans laquelle Édouard, roi d'Angleterre, résida trois mois avec toute sa cour, en 1289. En 1317, l'abbaye fut érigée en évêché par le pape Jean XII. 23 ans plus tard, Condom repoussa vaillamment les Anglais, qu'elle eut, en 1369, la gloire de chasser par ses seules forces. Retombée sous leur joug, puis délivrée de nouveau en 1374, elle fut encore reprise et gardée par eux jusqu'à la fin de la guerre de Cent ans. Enfin, en 1569, Montgomery, à la tête d'une petite armée protestante, aussi cruelle que brave, entra dans ses murs et détruisit par le fer et la flamme presque tous les édifices religieux.

Le monument le plus remarquable de Condom est l'*église*, autrefois cathédrale, dont la fondation remonte aux premières années du règne de François I[er]. Commencée en 1521 par l'évêque Jean Marre, qui avait été grand aumônier de Louis XII, elle fut achevée en 1531 par son successeur Hérald de Grossoles-Flamarens. Moins de 40 ans après sa consécration, elle n'échappa à la destruction que par le dévouement des habitants de la ville, qui la rachetèrent moyennant 30000 livres comptées au capitaine huguenot. Elle est située à peu

près au centre de la ville, sur une grande place dont elle forme un des côtés ; on y entre par une fort belle porte ornée de voussures sculptées, représentant de saints personnages ; l'intérieur est imposant, la voûte élevée ; les nervures, un peu trop multipliées peut-être, aboutissent à de beaux écussons dorés. Le chœur est horriblement défiguré par un entourage de stalles en terre cuite, ornées de vingt statues médiocres d'anges et de saints. Les vitraux qui éclairent le chœur proviennent d'une fabrique établie dans la ville même de Condom, par l'abbé Goussard.

A côté de l'église, que surmonte un clocher de près de 40 mèt. de hauteur, se trouvent les restes des *anciens cloîtres* qui communiquaient avec elle par une porte ogivale aujourd'hui murée. Ils se composaient de trois rangées de cellules donnant sur une cour, dont la cathédrale formait le quatrième côté. Ils servent de magasin à bois.

Tout près des cloîtres se trouve la *Chapelle de l'évêché*, communiquant, avec le jardin de la sous-préfecture, qui était autrefois celui de l'évêque, par une porte surmontée de deux médaillons, dont un seul a gardé ses sculptures.

Condom offre encore à la curiosité des visiteurs le *collége*, ouvert en 1628, et longtemps fameux dans cette partie du Midi ; la *promenade des allées;* la *pépinière;* le *canal* creusé pour faciliter la navigation de la Bayse, et qui forme, dans les hautes eaux, une assez jolie cascade. Dans les environs, on visite le vieux *château de Cahuzac*, avec tours, terrasses et chapelles, qui s'élève près de la rive dr. de la Bayse ; et enfin à *Grazimis*, sur les collines de la rive g., « des restes d'un mur d'enceinte et une porte avec son arceau. »

Condom est l'entrepôt des eaux-de-vie d'Armagnac, les plus estimées après celles de Cognac. Elle fait, en outre, un assez grand commerce des vins et des blés du pays. L'industrie n'y est pas inactive, et on y trouve, sans compter la fabrique de vitraux de l'abbé Goussard, des fabriques d'alambics, de vinaigre, de droguet, de poteries, etc. C'est là que la Bayse commence à devenir navigable.

L'historiographe Scipion Dupleix, le ministre Persil et M. de Salvandy sont nés à Condom. En 1660 Bossuet y occupa le siége épiscopal.

De Condom à Fleurance, R. 64 ; — Nérac et à Port-Sainte-Marie, R. 66 ; — à Lectoure, R. 70 ; — à Auch, R. 71 ; — à Saint-Jean-Poutge, R. 71 ;— à Vic-Fézensac R. 71.

—

[De Condom à (14 kil.) Montréal la route, qui se détache de celle d'Aire au delà du pont de la Bayse, monte en laissant à dr. le *château de Beauhas* et à g. (6 kil.) *Larresingle*, v. de 355 hab., qui possède les ruines encore très-importantes d'un château, résidence des évêques de Condom jusqu'au XVI[e] s. Elle descend ensuite dans la vallée de l'Osse pour traverser ce petit cours d'eau et s'élever de nouveau sur les collines. A g. se montre (8 kil.) *Beaumont* (355 hab.), avec son château achevé, en 1670, par le marquis de Montespan ; plus loin on aperçoit le *château de la Marque*, puis celui *de Malme*, et bientôt après on entre à (14 kil.) Montréal (R. 68).]

—

On sort de Condom par le pont en pierre de deux arches jeté sur la rivière, et d'où l'on voit en aval le pont de trois arches et l'origine du canal de la Bayse. Après avoir laissé à g. un magasin d'eaux-de-vie, qui fut un couvent de Carmes, la route envoie à dr. l'embranchement de Montréal et Gabarret, et se transforme en une espèce de boulevard bien ombragé. A g. se montre la Bayse, roulant ses eaux boueuses. A 2 kil. de Condom on cesse de suivre de loin la

rivière pour tourner à dr. et monter sur la colline à g. L'attention est attirée par un château aux tourelles couvertes en ardoises, situé sur les bords de la Bayse. Arrivée au sommet de la côte, la route descend dans un bas-fond où coule un petit ruisseau, affluent de l'Osse. A quelques mèt. en avant du pont qui réunit les deux rives du ruisseau, se détache à g. le chemin de (6 kil.). Valence (R. 71) par (1 kil.) *Cassaigne*, v. de 472 hab., où l'on remarque les restes imposants, les terrasses et les fossés d'un château, habité par les évêques de Condom, à partir du milieu du XVIᵉ s. A 1 kil. plus loin on laisse à dr. un chemin qui mène à (4 kil.) Montréal (R. 68), par (1 kil.) *Vopillon*, où se trouvait jadis une abbaye de religieuses, saccagée par les protestants.

50 kil. *Mouchan*, v. de 671 hab., situé sur la rive dr. de l'Osse, dans un vallon boisé, dominé par des collines basses. Au sortir de Mouchan la route franchit l'Osse sur un pont en pierre d'une arche et s'élève sur une espèce de plateau d'où l'on jouit à g. d'une vue très-étendue sur la vallée de l'Osse; à une petite distance à dr. se montre une belle villa. En face se dessine la chaîne pyrénéenne. Une allée plantée d'arbres mène à

56 kil. **Gondrin** (hôt. Sarthon), b. de 1912 hab., bâti à 183 mèt. d'altitude, sur le point le plus élevé d'un plateau d'où la vue se porte de tous côtés sur un horizon immense. Il fut le berceau des seigneurs de Pardaillan-Gondrin, qui se firent remarquer pendant les guerres contre les Anglais et les luttes religieuses, et dont l'un fut le mari de Mme de Montespan. Le château de cette famille a été démantelé; sur ses ruines se sont élevées plusieurs maisons particulières. Le monastère qu'ils avaient fondé est devenu une auberge.

Au sortir du bourg, on descend, par des pentes bien ménagées, contournant une jolie maison de campagne entourée de beaux arbres, dans la vallée de l'Auzoue, que l'on traverse sur un pont neuf en pierres, pour remonter aussitôt, par une côte assez douce, mais très-longue, sur un plateau au sommet duquel on laisse à g. la grande maison de campagne, la tuilerie et la fabrique de tuyaux de drainage de la *Pelinguette*. A 3 ou 4 kil. à dr. se dresse la haute tour du *château* ruiné *de la Mothe-Gondrin*, qui appartenait à une branche cadette des Pardaillan-Gondrin. Après avoir franchi l'Izaute en aval d'un moulin, la route s'élève au-dessus de la jolie vallée boisée qu'arrose ce ruisseau, en laissant à 500 mèt. sur la dr. les ruines du *château de Garderon*, et traverse un plateau d'où l'on aperçoit parfaitement la chaîne bleue des Pyrénées.

On commence ensuite à descendre dans la vallée que parcourt la Gelise et que domine la majestueuse église d'Eauze, couronnant la colline opposée. Arrivé à la petite rivière qui roule au milieu de charmantes prairies des eaux jaunes et dormantes, on la franchit pour gravir une côte en pente douce; la route est bordée des deux côtés par des arbres derrière lesquels se montrent des vignes et des vergers.

68 kil. **Eauze**, ch.-l. de c., petite v. bâtie à environ 160 mèt. d'altitude. Sa population se monte à 4255 hab. Cette modeste cité fut jadis une des reines du Midi et la capitale de la Novempopulanie ou troisième Aquitaine. Quand les Romains envahirent cette partie du Midi de la Gaule, sous les ordres de Crassus, lieutenant de César, Eauze était la capitale de la tribu ibérienne des *Elusates*, qui possédait tout le territoire compris entre l'Adour et le Gers, de Saint-Sever à Fleurance. Les conquérants en firent en peu d'années une ville magnifique, remplie de monuments splendides. Mais tour à tour saccagée par les Vandales, les Goths, les Sarrasins,

les Normands, elle perdit ses édifices, ruinés par le fer et le feu, et ses habitants furent, à différentes fois, obligés de chercher un asile contre de si grands désastres dans les autres villes du pays, et, en particulier, à Auch, où avait été transféré, dès le IVe s., le siége épiscopal d'Eauze. La ville actuelle s'est élevée, à partir de la seconde moitié du Xe s., autour d'une abbaye fondée dans un des faubourgs de la cité détruite. En 1576, Henri IV, alors simple roi de Navarre, « voulut s'emparer par surprise d'Eauze, soulevée par la Ligue naissante. Il entra sans obstacle dans la place, avec quelques-uns des siens, ayant leurs armes cachées sous leurs habits; mais son projet fut découvert : on s'empressa d'abattre la herse, de lever le pont-levis, et le tocsin appela aux armes toute la garnison. Une lutte terrible s'engagea. Après avoir cherché à vendre chèrement sa vie, le roi de Navarre, acculé à une porte et continuant de se défendre, était sur le point d'être pris ou tué, lorsque trois ou quatre de ses compagnons, s'étant fait jour jusqu'à une tour voisine, ouvrirent un passage à la garde du prince. Il repoussa alors les Ligueurs, resta maître de la ville, » et honora son triomphe par une clémence bien digne de louanges, à cette fatale époque qui venait d'assister aux sinistres exécutions de Blaise de Montluc et du baron des Adrets.

Il ne reste plus rien de l'antique *Elusa*, qui était bâtie à environ 1 kil. de la ville actuelle, sur le plateau maintenant couvert de vignes qui domine les prairies de la rive g. de la Gelise, à quelques centaines de mèt. en amont du pont de la route de Condom. Ce plateau porte le nom de *Cieutad* (Cité). On y a trouvé, à différentes reprises, après des fouilles de peu de durée, des statues de Mithra et de Mercure, des briques et des médailles qu'un amateur, simple employé aux droits réunis, a fini par posséder presque toutes et par emporter avec lui hors du pays.

Sans compter quelques restes de ses fossés et de ses fortifications du moyen âge, Eauze offre aux visiteurs une fort belle *église* gothique du XVIe s., bâtie par le même Jean Marre auquel Condom doit la construction de son ancienne cathédrale. La nef en est haute et majestueuse; les bas-côtés abritent 12 chapelles. Un haut clocher qu'on aperçoit de fort loin surmonte l'édifice.

[D'Eauze à (32 kil.) Saint-Justin, la route, qui se dirige au N. O., serpente sur des plateaux peu accidentés jusqu'à (18 kil.) *Cazaubon*, ch.-l. de canton de 2800 hab., situé à 124 mèt. d'altitude, sur une colline au pied de laquelle se réunissent la Douze et le Luby, dans un pays fertile qui a valu au bourg son nom de Cazaubon (*cazaou boun*, bon jardin). A 3 kil. au N. E. de cette petite ville, qui a conservé les restes de deux de ses vieilles portes et d'une partie de ses murailles, se trouve le petit v. de **Barbotan** (56 hab.), qui possède des eaux fréquentées tous les ans par 1000 à 1100 malades, venant surtout des départements voisins.

Montluc en parle avec éloge dans ses Mémoires et raconte qu'il y trouva la guérison radicale de douleurs aiguës qui le faisaient beaucoup souffrir.

L'établissement, fondé en 1820, refait à neuf et couvert d'une toiture vitrée, possède une buvette, une piscine ou bain des pauvres pouvant contenir 8 à 10 personnes, 12 baignoires pour les bains chauds, 3 baignoires pour les bains froids, et un bassin de boues très-renommées dans le pays et pouvant recevoir 20 personnes. On y compte 6 sources principales : la *buvette*, dont la température est de 32°5, la *piscine* (33°7), les *bains chauds* (35°), les *bains froids* (31°2), la *source des dou-*

ches (38°7), le *bassin des boues* (36° au fond, 26° à la surface). Les eaux, comme les boues, sont de nature ferrugineuse. Elles sont connues depuis le XVe s. (*V.*, pour plus de détails, le *Guide aux Bains d'Europe*, par AD. JOANNE et A. LE PILEUR.)

On remarque à Barbotan les ruines d'un château féodal, dont une tour est encore debout, et une église du XIe s., qui faisait jadis partie d'un couvent de Templiers.

En quittant Cazaubon, la route de Saint-Justin descend dans la vallée de la Douze, traverse cette rivière, qui ne coule que pendant les pluies, s'en éloigne pendant quelques kil. pour se développer sur les collines, la rejoint au-dessus du confluent du Lomné, entre dans le départ. des Landes et atteint

28 kil. *La Bastide-d'Armagnac*, V. de 1794 hab., située sur la rive dr. de la Douze. Sa fondation remonte à la fin du XIIIe s.; elle fut alors bâtie sur un plan régulier, comme toutes les autres villes de cette époque, par Édouard Ier, roi d'Angleterre. — Au sortir de cette ville, on continue de suivre de loin la rive g. de la rivière, et l'on rejoint la route de Nérac à Mont-de-Marsan (R. 67) à

32 kil. Saint-Justin.]

D'Eauze à Nérac, par Montréal, R. 68; — à Auch, R. 72.

On passe, en quittant Eauze, près de ses anciens fossés, et l'on parcourt un plateau ondulé planté de vignes et qui semble assez fertile. Longtemps encore, on aperçoit en se retournant la petite ville dominée par sa haute église. En face se déroulent les Pyrénées, blanches de neiges et de glaciers. A 2 kil. à dr. se voient les tourelles du *château de la Barthe*.

72 kil. On laisse à g. la route d'Auch (R. 72), puis à dr. l'étang rempli de joncs et la petite église de *Bernède*. On franchit un coteau, et l'on atteint par une belle avenue de peupliers et d'ormeaux

78 kil. **Manciet**, V. de 2004 hab. Elle est bâtie sur le penchant d'une colline au bas de laquelle coule la Douze. Bien que le nom de Manciet paraisse dériver du mot latin *mansio* (station), la fondation de cette cité ne remonte pas à une époque plus reculée que le XIe s. Peu à peu, elle devint l'une des villes les plus importantes de l'Armagnac et le boulevard du protestantisme dans ce pays; les catholiques s'en emparèrent en 1577, après un siége opiniâtre, et en démantelèrent les murailles et le château fort. Relevée bientôt après, elle fut encore saccagée en 1588 et 1591. Aujourd'hui Manciet fait un assez grand commerce de vins et d'eaux-de-vie d'Armagnac. On y remarque un joli clocher. Un modeste moulin à vent occupe la place de l'ancien château.

De Manciet à Auch, R. 72.

On sort de Manciet par une allée d'ormeaux, et l'on descend vers la Douze, petite rivière sans eau en été, au delà de laquelle on laisse à dr. un chemin qui mène à Montguilhem (*V.* ci-dessous) et Villeneuve-de-Marsan par *Bourrouillan* (444 hab.), *Lias*, v. de 568 hab. (château appartenant à la maison de Lustrac), *Estang*, v. de 1400 hab., possédant des fabriques de liqueurs, et *Castex* (573 hab.), v. situé en face de Montguilhem et offrant aux visiteurs le château moderne du comte Abbadie de Barrau.

Arrivé sur la ligne de collines qu séparent le vallon de la Douze de celui du Midou, on jouit d'une vue très-étendue à g. sur le fond de coteaux d'où descend la Douze, le village, l'église et le *château de Séailles* (237 hab.). En face se déroule la chaîne des Pyrénées; à dr. s'étend à perte de vue la vallée que suit la Douze jusqu'à son entrée dans les Landes.

Après être descendu au fond d'un assez joli vallon boisé et avoir laissé sur la dr., à 1500 mèt., le v. de *Sainte-Christie* (953 hab.), dominé par une église au clocher carré, la route remonte sur des hauteurs d'où l'on aperçoit au loin sur la dr. *Panjas*, v. de 1084 hab., qui possède une église dont la voûte est fort belle et des ruines du château de ses anciens seigneurs. On descend bientôt une côte extrêmement rapide au bas de laquelle coule le Midou, petite rivière habituellement à sec, dont on traverse les différents bras sur trois ponceaux. Déjà se montrent les toits rouges et l'église de Nogaro, où l'on arrive par une belle allée d'ormeaux.

85 kil. **Nogaro** (hôt. : Montlezun, du Midi), ch.-l. de c., petite V. de 2323 hab., bâtie au pied d'une colline, près de la rive g. du Midou, dans une des contrées les plus peuplées et les plus fertiles, surtout en vignes, du départ. du Gers. Elle fut fondée vers le milieu du XIe s., par saint Austrude, évêque d'Auch, en même temps que son église, consacrée en 1062, et un vaste cloître destiné aux réunions des ecclésiastiques du pays, tenues jusqu'alors à l'abbaye de Saint-Mont. Elle eut bientôt assez d'importance pour devenir la capitale des comtes d'Armagnac, qui y résidèrent pendant quelque temps dans un magnifique château maintenant détruit. Trois conciles se sont tenus, en 1290, 1303, 1315, dans cette ville. Nogaro reçut, durant les guerres de religion, la visite du terrible lieutenant de la reine de Navarre, Montgomery. L'église, à trois nefs, bâtie dans la période de transition du plein cintre à l'ogive, conserve encore, malgré d'inintelligentes restaurations, les caractères architecturaux de cette époque. Nogaro est une des petites villes les plus actives et les plus commerçantes du Gers, et surtout l'un des principaux entrepôts des eaux-de-vie d'Armagnac.

[De Nogaro à Villeneuve-de-Marsan (32 kil.). La route se détache de celle d'Aire, à une petite distance de Nogaro, suit le sommet des collines qui bordent la rive dr. de l'Izaute, affluent du Midou, et passe entre les *châteaux de Lan*, à g., et *de Labeyrie*, à dr. — 13 kil. *Montlezun*, v. de 358 hab., où l'on voit le château de M. de Coyrs et au bas duquel on franchit l'Izaute. — 16 kil. *Toujouse*, v. de 382 hab. — 19 kil. *Monguilhem*, bourg de 530 hab., bâti sur la rive g. de l'Izaute. On entre dans le départ. des Landes. — 29 kil. *Perquie*, v. de 933 hab., situé à 500 mèt. sur la g. de la route. Ce village possède une vieille église et le *château de Ravignan*, reconstruit en 1633 et appartenant à la famille des Ravignan, qui a fourni à l'église catholique de nos jours un de ses orateurs les plus distingués. — 32 kil. Villeneuve-de-Marsan (R. 27).

[De Nogaro à Riscle (15 kil.). La route, desservie tous les jours par les voitures et le courrier de Condom, quitte Nogaro en laissant à dr. le couvent des Ursulines, puis à g. l'embranchement de (11 kil.) *Thermes*, bourg de 451 hab., bâti à la source de l'Izaute et à 1500 mèt. seulement de la rivière d'Arros, qui se jette près de là dans l'Adour. On y remarque une tour à créneaux, aux murs extrêmement épais, reste d'un château du moyen âge. Arrivé au sommet de la côte, au petit village et à l'église d'*Urgosse*, on jouit d'une vue très-étendue à g. sur la vallée de l'Adour et sur les Pyrénées. A 1 kil. à g. se montre *Sorbet* (440 hab.). Le pays n'a rien d'attrayant; mais il est assez riche en vignes; quand on a dépassé le *château de Saint-Martin*, dont les pavillons couverts d'ardoises attirent à dr. l'attention, on aperçoit sur la g., s'élevant au-dessus des

taillis, la pointe du clocher de l'église de *Sarragachies*, v. de 604 hab. Près de cette église, qui date du XIe s., « un champ, appelé *au temple*, occupe la place d'une ancienne construction des Templiers. » A 1500 mèt. au N. E. du v., *Laleugue* possède quelques débris d'un ancien château.

10 kil. On arrive sur le sommet d'une dernière colline du haut de laquelle on découvre l'immense plaine de l'Adour, dominée au loin par les Pyrénées. Après avoir croisé la route d'Aire à Trie, on franchit successivement un bras rapide de l'Adour qui fait mouvoir des moulins, l'Adour lui-même, un autre bras assez étroit où s'engloutit, il y a quatre ans, une diligence avec ses voyageurs, et enfin un quatrième canal, fort abondant, qui met en mouvement des usines.

15 kil. Riscle, station du chemin de fer de Mont-de-Marsan à Tarbes (R. 63).

[De Nogaro à Aignan (15 kil.). La route descend dans la vallée du Midou, franchit cette rivière, passe au pied de (7 kil.) *Bétous* (307 hab., vieille église, vieux château), et à (11 kil.) *Sabazan*, v. de 407 hab., bâti sur le haut d'une colline. On y remarque un ancien château à tourelles, restauré récemment.]

La route d'Aire sort de Nogaro en passant près de l'église, qu'elle laisse à g., et monte aussitôt sur la colline qui domine la ville.

89 kil. *Arblade-le-Haut* ou *le Comtal*, v. de 573 hab., sur le territoire duquel se trouvent l'antique *château de Loissan*, récemment reconstruit, et le *château de Clarens*, situé sur une colline qui domine l'Izaute. On traverse deux bras de cette rivière, au delà de laquelle s'embranche, sur la dr., la route du Houga et de Mont-de-Marsan.

95 kil. *Lupé*, v. de 353 hab. La route continue de se développer sur des collines entrecoupées de vignes, de champs cultivés, de bouquets de bois.

101 kil. *Vergognan*, v. de 348 hab., dont les maisons bordent les deux côtés de la route ; il est dominé par un château. A peine a-t-on dépassé les dernières maisons, que l'on commence à descendre dans la plaine de l'Adour, dont les cultures et les bouquets d'arbres offrent un magnifique paysage. A dr., en face, elle est bordée de jolis coteaux; à g. se dressent au loin les pics de la grande chaîne pyrénéenne ; on aperçoit un grand nombre de villages et deux villes, Aire et Barcelonne.

104 kil. Barcelonne (R. 63).

106 kil. Aire (R. 63).

ROUTE 66.

DE PORT-SAINTE-MARIE A CONDOM.

40 kil. — Route de voitures.

En quittant Port-Sainte-Marie, on traverse la Garonne sur un pont suspendu, d'une seule travée, long de 180 mèt., à l'extrémité duquel on laisse à g. *Saint-Laurent* (675 hab.). La route, tournant alors à angle droit, suit la rive g. du fleuve jusqu'au ham. de *Ménaux*, où elle traverse la petite rivière d'Auvignon, puis s'éloigne de la Garonne, pour traverser le canal latéral près du *château de Castelviel* et pénétrer dans la vallée de la Bayse.

5 kil. *Feugarolles* (1581 hab.), v. d'où se détache une route qui dessert (4 kil.) *Thouars*, v. de 472 hab., situé sur la rive g. de la Garonne. A 1 kil. à peine au delà de Feugarolles, se montre, à quelques mètres à dr., sur les bords de la Bayse, le *château de Trenquéléon*, près duquel on franchit un petit ruisseau pour s'élever aussitôt sur les collines qui bordent la

rive dr. de la rivière. Sur la rive g. s'étalent les maisons de **Vianne,** ville de 926 hab., bâtie sur un plan régulier ; les rues, toutes tirées au cordeau, se réunissent à une grande place au centre de la ville ; l'enceinte est formée de murs bien conservés, flanqués de tours et percés de quatre portes. Vianne porta d'abord le nom de *Notre-Dame de Villelongue*, parce que sa forme est celle d'un parallélograme allongé. « La chronique du pays fait mention d'un guerrier célèbre sous le nom de Montcassin. Si Vianne ne fut pas sa patrie, elle fut longtemps le lieu de sa résidence et le théâtre de ses exploits ; une rue, une place et une vigne portent encore son nom. C'était une opinion généralement reçue que la ville ne serait jamais prise tant que Montcassin y resterait. Les habitants firent embaumer son corps apres sa mort, et le placèrent dans un fauteuil, sur les remparts, dès qu'ils virent approcher les ennemis. Ceux-ci l'ayant aperçu battirent en retraite en s'écriant : « Oh ! voilà ce diable de Montcassin qui vit encore ! » (LAFONT DU CUJULA.)

[De Vianne part une route qui conduit à (3 kil.) *Mongaillard* (364 hab.), et de là à (6 kil.) *Xaintrailles* (878 hab., fabrique d'essence de térébenthine et de bouchons de liége). Ce dernier village possède, au milieu de bois de pins et d'étangs poissonneux, les ruines du château où naquit le fameux Poton de Xaintrailles, l'un des compagnons de la Pucelle d'Orléans, et l'un des plus vaillants libérateurs de la France sous Charles VII.]

---

11 kil. *Lavardac*, ch.-l. de c. de 2025 hab., bâti sur la rive dr. de la Bayse. C'est le point de départ d'une route de 5 kil. de longueur qui mène au château de Xaintrailles. A peine a-t-on dépassé les dernières maisons de cette petite ville, qu'on arrive au ham. de *Pont-de-Bordes* (247 hab.), où se trouvent une fabrique très-considérable d'eaux-de-vie et une fabrique de bouchons et de semelles en liége ; la route y traverse la Bayse.

Immédiatement à l'extrémité du pont s'embranche, sur la dr., un chemin qui franchit la Gelise à (1 kil.) **Barbaste,** petite ville de 1826 hab., dont les jolies maisons bordent la rive g. de la Gelise et que domine une jolie colline boisée. A la tête du *pont* gothique, de sept arches, qui relie les deux rives de la rivière, on remarque un vaste édifice carré, « surmonté de quatre petites tourelles terminées en pointe et inégales entre elles, qu'on prétend avoir été bâti par quatre sœurs, qui voulurent, par ces tourelles, désigner l'inégalité de leur âge et de leur taille. » On ne sait pas à quelle époque remonte la construction de ce singulier bâtiment, mais on conjecture qu'il fut élevé au XIIIe s. pour fermer le passage de la Gelise et défendre Nérac. Il servait en même temps de moulin. « Henri IV, auquel il appartenait, y tenait une garnison, et aimait à se qualifier de *meunier de Barbaste.* » Barbaste est une des villes les plus industrieuses du Lot-et-Garonne, et possède des minoteries, des vinaigreries, et surtout un grand nombre de fabriques de bouchons, de semelles de liége, d'encriers dont la matière brute est fournie par les forêts de chênes-liége qui couvrent les landes du Lot-et-Garonne. La route de Pont-de-Bordes à Barbaste se prolonge en traversant en ligne droite le plateau des Landes jusqu'à (26 kil.) Casteljaloux (R. 69), par *Pompiey* (306 hab.) et *Fargues* (825 hab. : château de Terrefort).

Après avoir laissé à dr. l'embranchement de Barbaste, la route de Condom suit la rive g. de la Bayse jusqu'à

18 kil. **Nérac** (hôtel de Tertre, renommé pour ses pâtés ou terrines

de perdrix), ch.-l. d'arrond., V. de 7283 hab., située sur les deux rives de la Bayse, mais pour la plus grande partie sur la rive g., où l'agglomération porte le nom de *Grand-Nérac*, par opposition au *Petit-Nérac* de la rive dr. Deux vieux ponts de pierre réunissent les deux bords de la rivière.

Nérac, dont quelques auteurs font dériver le nom du latin *Nereidum aquæ*, eaux des Néréides, à cause de l'abondance de ses fontaines, est probablement une antique cité romaine ou gauloise. Des fouilles faites en 1832 ont mis à découvert, dans le parc du château, des ruines romaines d'une grande beauté, et, en particulier, une superbe mosaïque, et les débris d'un palais, d'un temple, de thermes. Ces constructions remontent, dit-on, à l'époque de Gallien : Les médailles qu'on y a trouvées indiquent qu'elles sont dues à Tetricus, qui se créa un empire indépendant dans les Gaules. Les thermes et le temple, qui passent pour avoir été consacrés aux divinités infernales, étaient contigus. Les thermes sont assez bien conservés : entre deux niches demi-sphériques, qui servaient de vestiaire, règne une suite de onze à douze siéges de même forme, mais de petite dimension, tous revêtus de marbre blanc. Ces siéges, séparés par des colonnes, se trouvent adossés à un aqueduc qui aboutissait à une chaudière.

On a pu s'assurer ainsi que Nérac existait déjà sous les empereurs, sinon comme station, du moins comme une villa d'une grande magnificence; mais le document le plus ancien où le nom de cette ville se trouve mentionné ne remonte pas au delà de 1011, date à laquelle un certain Arrius d'Olbion en céda la seigneurie aux Bénédictins de l'abbaye de St-Pierre de Condom. Ces derniers, trop faibles pour résister aux attaques des hobereaux de l'Armagnac, des Landes et de l'Agenais, se mirent sous la protection des sires d'Albret, qui, d'empiètement en empiètement, devinrent en 1306 maîtres de la ville et de ses dépendances. Amanieu d'Albret, à qui les Bénédictins firent la cession de leurs droits, jeta les fondements d'un vaste *château* sur le haut de la colline de la rive gauche de la Bayse ; 150 ans après, en 1460, s'éleva le corps de logis du nord; 20 ans plus tard Alain d'Albret bâtit la partie qui borde la rivière; Jeanne d'Albret enfin construisit le quatrième corps de logis « avec les pierres des églises et des monastères qu'elle fit démolir après avoir embrassé le calvinisme. » Tel quel, le château formait un vaste quadrilatère communiquant, à l'ouest, avec la ville par un pont-levis jeté sur les fossés, et, à l'est, avec le parc situé sur la rive droite de la Bayse, par un pont de pierre. Toutes les constructions restèrent intactes jusqu'en 1789; mais, depuis la révolution, un seul des quatre corps de logis subsiste encore : c'est l'aile du nord qui remonte à l'an 1460 et dont « la galerie, décorée d'arceaux surbaissés et de chapiteaux avec figures d'hommes et d'animaux, attire, chaque jour encore, l'attention des archéologues et des artistes. » (SAMAZEUILH, *Nérac et Pau*). Il ne reste plus que les murs du corps de logis méridional qu'habita Henri IV. Rien de plus triste à voir que ces ruines. Devenues depuis quelque temps la propriété d'un boulanger, elles n'offrent aux visiteurs que d'informes débris. Elles semblent d'ailleurs toujours prêtes à s'écrouler, surtout les restes de deux grandes cheminées qui surplombent à une grande hauteur, et qui, selon l'expression d'un artiste, ne tiennent que par entêtement.

Le « seul roi dont le peuple ait gardé la mémoire » passa une partie de sa jeunesse en visites au château de Nérac, de 1565, année où il y parut pour la première fois, à l'âge de douze ans, jusqu'en 1588. Tout ce seizième siècle fut une époque brillante pour Né-

rac. « Trois reines célèbres y tinrent successivement leur cour, toute littéraire sous la première Marguerite de Valois, femme d'Henri d'Albret, qui y reçut Marot, toute puritaine sous Jeanne d'Albret, qui en fit le refuge des réformés, et toute galante ou guerrière sous la seconde Marguerite de Valois, femme de Henri IV. » (SAMAZEUILH). En 1578 et 1579 se tinrent à Nérac les fameuses conférences terminées par une paix de trop courte durée, signée le 28 février 1579. « Catherine de Médicis y amena Marguerite de Valois, ainsi que les fêtes, les intrigues, les galanteries, les trahisons et les duels, en un mot, toutes sortes de plaisirs honnêtes, pour se servir de l'expression de la belle reine de Navarre... Catherine s'y joua des ministres de la réforme, dont elle imitait le langage puritain tout en poursuivant sa campagne contre les chefs du même parti à la tête de son escadron de filles d'honneur. Pour les beaux yeux de la belle et rieuse Anna d'Aquaviva, le vieux Ussac livra la Réole aux catholiques, trahison dont le roi de Navarre se vengea sur Fleurance, qu'il prit au sortir d'un bal. » Pendant la guerre des amoureux, qui éclata quatorze mois seulement après le traité de Nérac, cette cité, devenue avec la Rochelle le boulevard du parti protestant, fut la place d'armes d'où Henri tentait à l'improviste contre les forteresses catholiques de l'Armagnac, de la Guienne et de la Gascogne, des coups de main menés avec une promptitude, une audace et une fortune merveilleuses. L'ennemi battu, le roi de Navarre revenait en toute hâte dans la ville neutre de Nérac soupirer auprès des nobles dames dont l'esprit et la beauté faisaient l'ornement de la cour galante de Marguerite.

Les beaux jours de Nérac finirent en juin 1585, époque où Marguerite quitta le roi pour se mettre au nombre de ses ennemis. Monté quatre ans plus tard sur le trône de France, Henri IV n'eut plus le temps de visiter sa ville de prédilection et le château où s'étaient écoulés les jours les plus heureux de son adolescence. Il n'oublia pas pour cela Nérac, et la dota, en 1601, de la chambre de l'édit de Guienne, qui lui fut enlevée en 1622 en même temps que la chambre des comptes, lorsque la ville protestante fut obligée d'ouvrir ses portes aux troupes royales, après un siége de quatre jours. Les murs de la vieille cité calviniste furent démantelés, et Nérac perdit irrévocablement toute importance politique. Elle passa dans les mains du grand Condé, pour tomber enfin au pouvoir des ducs de Bouillon, qui la négligèrent toujours et n'y habitèrent jamais. La révocation de l'édit de Nantes, qui lui enleva ses plus industrieux habitants, consomma sa décadence, et la Révolution, qui lui démolit aux trois quarts son château, ne remplaça qu'imparfaitement, par l'installation d'une sous-préfecture et d'un tribunal de première instance, tout ce qu'avait perdu d'importance, d'établissements et de priviléges la cité favorite de Jeanne d'Albret et d'Henri.

Des deux parties, séparées par la Bayse, qui forment Nérac, la vieille ville ou petit Nérac, bâtie sur la rive droite, est fort triste, mal percée; ses rues sont très-escarpées et bordées de maisons, pour la plupart en bois. La nouvelle ville ou grand Nérac est assez bien construite. On y remarque les ruines du *château* royal, une enceinte de jolis *boulevards* et deux *places*. Sur l'une de ces deux places, qui fut la cour du château, s'élève, au milieu des ordures les plus dégoûtantes qui puissent offenser les yeux et l'odorat, une belle *statue* pédestre en bronze de Henri IV, due au ciseau du sculpteur Raggi et donnée à la ville par le comte de Dijon, ancien député. Le piédestal en marbre blanc porte l'inscription suivante, remarquable par sa simplicité : *Alumno*,

mox patri nostro, Henrico quarto. On y lit aussi une légende en patois gascon. — Nérac, offre encore aux curieux de vastes halles, supportées par trente gros piliers.

La ville avait jadis trois enceintes. Les murailles de l'ancienne cité, renfermée entre la rive droite de la Bayse et les coteaux voisins, existent encore ou servent de fondements aux maisons bâties au bord de la rivière ; la seconde enceinte, qui comprenait toute la partie de la ville neuve située entre la rivière, les halles, l'allée et la rue de Cujon, a presque disparu sous les maisons. Plus tard, la ville s'est étendue jusqu'aux boulevards qui forment l'enceinte actuelle.

La *promenade de la Garenne*, une des plus agréables du midi de la France, longe, en amont de la ville neuve, la rive gauche de la rivière, que domine un coteau boisé. A l'entrée se trouvent les restes du temple et des thermes romains. Cette promenade, qui suit pendant 2000 mètres environ les sinuosités de la Bayse, et qu'ombragent des ormeaux et des chênes, est arrosée par les *fontaines de las Poupettos et du Griffon*. La Garenne renferme, en outre, le *pavillon des bains du roi de Navarre* et le *palais de Marianne*, bâti, d'après la tradition, par Henri d'Albret, en l'honneur de sa maîtresse, Marianne Alespée, la *fontaine du Dauphin* et la *fontaine St-Jean*, ombragées par deux ormes, dont l'un a été planté par Henri IV et l'autre par Marguerite de Valois. C'est là que, selon la tradition locale, Fleurette, la jolie jardinière, se serait noyée parce que Henri IV ne l'aimait plus. Cette tradition est évidemment mensongère. En effet, il serait difficile, pour ne pas dire impossible, de se noyer dans cette charmante fontaine. On sait d'ailleurs que Fleurette est morte en 1592, trop longtemps après les infidélités du Béarnais, pour qu'on puisse attribuer sa mort à un suicide par amour.

A l'extrémité de la Garenne, les rochers, les arbres, les belles eaux, les maisons, les moulins et les ruines du vieux *château de Nazareth*, forment de ravissants paysages. Les anciens jardins du château, qui portent encore aujourd'hui le nom de *jardins du Roi*, sont divisés en un grand nombre de jardins particuliers.

Nérac, dont la population a plus que doublé depuis le commencement du siècle, doit cette augmentation de population à la fertilité de la campagne, qui produit en abondance des céréales et des vins qu'on transforme en eaux-de-vie d'Armagnac. L'industrie de Nérac est assez active ; elle possède des fabriques de grosses draperies, de biscuits de mer, de bouchons de liége, des amidonneries, des tanneries, de nombreux moulins à farine, et fait un grand commerce de tous les produits de son industrie et de son sol, surtout en bouchons de liége, en vins, en eaux-de-vie et en farines.

[La route de Nérac à Agen, longue de 26 kil., offre peu d'intérêt : elle traverse la Bayse, passe à *Calignac*, v. de 815 hab., puis, au delà de l'Auvignon, s'engage dans un pays de collines où les montées et les descentes se succèdent. On dépasse *Moncaud*, v. de 628 hab., puis *Roquefort*, v. de 305 hab.]

De Nérac à Mont-de-Marsan, R. 67 ; — à Eauze, R. 68.

Au sortir de Nérac, la route suit, à une distance variable, la rive g. de la Bayse, sur la rive opposée de laquelle se montre le vieux *château* en ruines *de Nazareth* ; à dr. se montre le *château du Crézeau*. Après avoir aperçu de ce dernier côté le *château de Commun*, on laisse à g. la route de (20 kil.) Ligardes par Francescas (R. 65). On passe ensuite près du *château de Lescout* au delà duquel on aperçoit, sur le sommet d'une colline

escarpée dont la Bayse baigne le pied, *Moncrabeau*, V. de 2197 hab. La forte position de Moncrabeau et la solidité de ses remparts en firent un point disputé pendant les guerres de religion. Elle fut saccagée par les troupes de Montgomery. Quelques années plus tard, les catholiques, commandés par le capitaine Gondrin, taillèrent en pièces, au bas de sa colline, les huguenots qui étaient sous les ordres des trois seigneurs de Trans, petits-fils de Gaston de Foix. Les fortifications de Moncrabeau furent démolies en 1622. Sous la halle de cette ville se trouve *la pierre de la vérité*, sur laquelle s'assoit, par suite d'une vieille plaisanterie, tout récipiendaire « jugé digne d'entrer dans la confrérie des menteurs, lequel reçoit le droit de mentir en tous lieux, sans porter préjudice à aucun autre qu'à la vérité. »

La route laisse à droite le *château de Charrin*, et, passant du départ. du Lot-et-Garonne dans celui du Gers, se maintient à une petite distance de la Bayse. Sur la dr. se montrent les *châteaux de la Roche* et *de Bole*. Bientôt on aperçoit les maisons en amphithéâtre de Condom, où l'on pénètre en passant sur l'un des deux ponts en pierre jetés sur la rivière.

40 kil. Condom (R. 65).

ROUTE 67.

DE NÉRAC A MONT-DE-MARSAN.

83 kil. — Route de voitures.

On sort de Nérac par une côte assez rude, longue d'environ 1500 mèt. Arrivé à la *Maison-Neuve*, sur le plateau de Bellevue, d'où l'on découvre la vallée de la Bayse, les châteaux de Xaintrailles, de Montgaillard, d'Espiens, la ville de la Plume et le clocher de Montagnac, on descend dans la profonde vallée de l'Osse, qu'on franchit à *Mesplet*, à 1 kil. de son embouchure dans la Gelise, pour s'élever de nouveau sur le massif de collines situé entre les deux rivières. On dépasse la tour du *château de Hordosse*, que Du Bartas a habité, et dont on remarque les beaux rochers et les beaux arbres, les débris du *château de Caudrone*, sur la Gelise, puis le *donjon du Tasta*.

7 kil. *Andiran*, bourg de 549 hab., bâti à 108 mèt. d'altitude, à la dr. du chemin qui se développe, en le quittant, sur une succession de collines. A dr. et à g. se dressent, au milieu des arbres, les ruines de plusieurs châteaux.

13 kil. **Mézin** (hôtels : du Centre, du Cheval-Blanc, Saint-Hubert, Trois-Étoiles), chef-lieu de canton, V. de 2992 hab., située sur une colline au bas de laquelle se réunissent la Gelise et l'Auzoue, et d'où l'on embrasse un paysage immense, vivifié par la première de ces rivières, qui serpente dans une jolie vallée, en séparant les forêts de pins et de chênes-liége des Landes, les prairies et les terres à céréales de l'Armagnac. Mézin a dû son origine à un couvent de Bénédictins, fondé dans le XIIe s. Elle devint bientôt assez importante pour rivaliser d'influence avec Condom, et, comme cette dernière ville restait, pendant la guerre de Cent ans, attachée au parti français, Mézin se montra d'autant plus fidèle aux Anglais, qui en firent, d'ailleurs, une cité florissante dont les riches vignobles exportaient leurs produits à Londres. Elle fut prise et reprise par les troupes des deux nations, mais elle s'était pleinement relevée de ses désastres, lorsqu'elle fut emportée après une vigoureuse défense, et saccagée par Favas, lieutenant de Montgomery (1569). Les églises furent brûlées et les moines pendus à la porte de leur couvent. Onze ans après, les catholiques la reprirent sur les protestants.

Mézin possède une *église* classée au nombre des monuments historiques,

mi-partie romane, mi-partie gothique, et attribuée, sans aucune raison plausible, à Charlemagne.

L'industrie et le commerce de Mézin sont assez considérables. On y voit des fabriques de chapeaux, de droguets, d'huile épurée, de bouchons, de liége en planches, d'écritoires, de toile de chanvre, une filature de laines, etc.

[De Mézin à Condom (16 kil.). La route passe près des *châteaux du Bègue* et de *Lassalle*, entre, en traversant l'Osse, dans le département du Gers, laisse à dr. les *châteaux de l'Osse* et de *Mousseron* et descend à Condom (R. 65).]

De Mézin à Montréal, R. 68.

On entre, en quittant Mézin, dans la vallée de la Gelise. Après avoir traversé cette rivière au-dessous de son confluent avec l'Auzoue, on en remonte la rive g.

18 kil. *Poudenas*, bourg de 948 hab., bâti sur la rive g. de la Gelise et dominé par un vieux château ayant appartenu au comte de Dijon, qui fit cadeau à Nérac de la statue en bronze d'Henri IV. A 1500 mèt. de ce village, la route abandonne les bords de la rivière pour gravir une longue côte en laissant sur la g. le *château de Matilon*.

23 kil. **Sos**, V. de 1328 hab., bâtie sur une colline de 130 mèt. d'élévation, à plus de 60 mèt. au-dessus du confluent de la Gelise et de la Gueyze, dont les deux vallons offrent de jolis points de vue. La conformité du nom et les distances données par les itinéraires prouvent à peu près que Sos était la capitale des *Sotiates*, peuplade vaincue par Crassus, lieutenant de César. En effet, si aucune trace d'édifices romains n'y a été découverte, le territoire de la commune est traversé par une voie romaine appelée le *Ténarèse* ou chemin de César. Il ne reste plus que d'informes débris d'un château-fort qui défendait cette ville au moyen âge. Sos possède des fabriques de bouchons, de droguets, de toiles de chanvre et une filature de laine.

La route descend, au sortir de Sos dans le vallon de la Gueyze, ruisseau assez abondant venu des forêts de pins et de chênes-liége des landes, et que l'on traverse au-dessus de son embouchure dans la Gelise.

31 kil. La route franchit le Rimbes, affluent de la Gelise, formé au pied du plateau de Lubbon par des sources considérables. On quitte en même temps le département du Lot-et-Garonne pour entrer dans celui des Landes. La contrée devient sauvage. La culture du blé, celle du maïs, importée pendant la guerre de la succession d'Espagne, font place aux bouquets de pins et de chênes-liége.

37 kil. **Gabarret**, chef-lieu de canton peuplé de 1146 hab., petite ville située à 150 mèt. d'altitude, sur un plateau qui envoie un petit affluent à la Gelise. Gabarret, dont le nom veut dire en latin lieu planté d'ajoncs, fut sous les Romains un oppidum, détruit, comme Eauze et sans doute Sos, par les Sarrasins et les Normands. Relevée peu à peu de ses ruines, elle devint la capitale du Gabardan, vicomté dont les seigneurs prétendaient descendre de la souche mérovingienne. Ses fortes murailles, sa tour, une forteresse située sur l'emplacement actuellement occupé par un couvent, en firent une des places les plus puissantes du pays, et lui donnèrent une importance qu'elle perdit sans retour en 1569; à cette date, les protestants s'en emparèrent, la livrèrent au pillage et détruisirent son monastère, fondé en 1080, et ses autres édifices religieux. On remarquait encore il y a peu d'années, à Gabarret, une vieille tour carrée servant de vigie, et le portail du couvent dé-

moli par les huguenots. Depuis que ces derniers débris ont été rasés, la petite ville n'offre plus aux curieux que les restes d'une maison qu'habitèrent Jeanne d'Albret et Henri IV, et l'église actuelle, ancien réfectoire des moines, édifice appartenant au roman secondaire. Le porche de l'abbaye, qui sert d'entrée à cette église et qui est fort beau, a été surmonté d'un clocher du plus mauvais goût. Aux environs, près de la métairie du *Bourneau*, se montrent les ruines d'un camp retranché.

—

[De Gabarret à Cazaubon (10 kil.). La route passe au *château des Marais*, bâti sur un marais de 1400 hectares, desséché avant la Révolution par M. Capo de Feuillide, et aux bains de Barbotan (R. 65).]

—

De Gabarret à Casteljaloux, R. 69.

On entre en pleine lande au sortir de Gabarret; à 2 kil. à dr. se trouve *Herré*, v. de 332 hab., où la petite rivière d'Estampon naît dans des marais presque à sec en été.

46 kil. *Créon*, v. de 749 hab., bâti à la naissance d'un petit affluent de la Douze; on y voit quelques restes d'un vieux château.

Les landes cessent à partir de Créon. La route se développe sur le flanc de collines assez fertiles et de vallons arrosés par de petits tributaires de la Douze; à g. se détache un petit chemin qui mène à *Betbeyer* (368 hab.; château récemment restauré des anciens marquis de Juliac), et de là à la Bastide-d'Armagnac, en traversant la Douze (R. 65). On rejoint la route de Marmande à Mont-de-Marsan, avant de traverser la Douze et d'entrer à

58 kil. **Saint-Justin**, v. peuplée de 2793 hab., située au confluent de l'Espagne, sur la rive g. de la Douze, dont les eaux mettent en mouvement un établissement métallurgique. Saint-Justin, que certains antiquaires ont élevé à la dignité d'oppidum romain, détruit par les Goths, est dans tous les cas une ville ancienne qui a conservé, malgré les dévastations commises en 1569 par les bandes de Montgomery, une partie de ses remparts et de ses fossés, et une église du XIIIe s., construite à côté d'un couvent de chevaliers du Temple, auxquels succédèrent des chevaliers de Malte.

—

[La route de Saint-Justin à Roquefort (12 kil.) traverse le vallon de l'Espagne, monte sur un plateau couvert de landes, laisse à g., sur la rive droite de la Douze, le *château de Saint-Martin de Noët* (945 hab.), franchit le ruisseau de Lugardon, et suit les collines qui bordent la rive dr. de la Douze jusqu'à Roquefort (R. 27).]

—

De Saint-Justin à Eauze, R. 65.

Après avoir quitté Saint-Justin, on parcourt un pays de collines où les cultures se mêlent aux bois de pins.

65 kil. *Pille-Lardit*, hameau où l'on croise la route de Roquefort à Villeneuve-de-Marsan (R. 27). A 1 kil. à dr. est le v. de *Pouydesseaux* (1067 hab.).

70 kil. *Escudé*, hameau.

73 kil. Caloy (R. 27).

83 kil. Mont-de-Marsan (R. 26).

ROUTE 68.

DE NÉRAC A EAUZE.

43 kil. — Route de voitures.

13 kil. De Nérac à Mézin (R. 67).

Au sortir de Mézin, on suit encore pendant 1/2 kil. environ la route de Mont-de-Marsan, puis on tourne brusquement à g. pour remonter la rive dr. de l'Auzoue. Bientôt on sort du

départ. du Lot-et-Garonne pour entrer dans celui du Gers.

22 kil. *Fourcès*, v. de 1015 hab., situé sur l'Auzoue; on y remarque un ancien couvent très-bien conservé.

28 kil. **Montréal-du-Gers**, ch.-l. de c. de 2790 hab., bâti sur une hauteur, au pied de laquelle coule la petite rivière d'Auzoue. C'était, au temps des guerres de religion, une des villes les plus florissantes du pays, mais le terrible Montgomery la détruisit de fond en comble. On y voit les belles ruines de l'église de Saint-Orens, dévastée par le capitaine protestant.

[A l'O. de Montréal, sur la route de Gabarret (R. 67) se trouvent (5 kil.) *Labarrère*, v. de 632 hab., dont le beau château appartient au vicomte de Castillon, et (12 kil.) *Castelnau-d'Auzan*, bourg de 1680 hab., jadis ville fortifiée. On y voit encore des restes d'anciennes murailles, des portes et des fossés.]

A Montréal, la route d'Eauze traverse l'Auzoue, dont elle remonte ensuite la rive g. pendant 3 kil. environ, puis elle s'élève sur un plateau de landes, franchit l'Izaute en deçà de *Bretagne*, v. de 573 hab., et rejoint au pont de la Gelise, et à 1 kil. au N. E. d'Eauze, la route d'Agen à Aire.

43 kil. Eauze (R. 65).

ROUTE 69.

DE MARMANDE A MONT-DE-MARSAN.

100 kil.—Route de voitures.

On sort de Marmande en traversant la Garonne, puis on parcourt la belle et fertile plaine qui s'étend du fleuve au canal Latéral, que l'on franchit pour se rapprocher de l'Avance. Cette petite rivière n'a guère plus de 4 mèt. de largeur; mais elle n'en est pas moins remarquable par l'abondance de ses eaux et la singularité de son cours. Sa première source se trouve dans les environs marécageux de Boussès; elle disparaît une première fois, renaît près de Durance (*V.* ci-dessous), se perd de nouveau dans les sables, et reparaît aux magnifiques *sources de Neuffons*, qui mettent en mouvement des forges et une papeterie.

14 kil. Après avoir traversé l'Avance une première fois, et quelques mèt. avant de la franchir encore, on laisse à dr. une route qui monte à (1 kil.) *Bouglon*, ch.-l. de c., petite ville peuplée de 901 hab., située à 137 mèt. d'altit., sur une colline dont la base est baignée par l'Avance et le ruisseau d'Argenton. Sur la rive dr. de ce dernier cours d'eau, au pied de Bouglon, *Argenton*, v. de 628 hab., possède une église du XIe s.

La route, après le second pont de l'Avance, suit la rive dr. de cette rivière, dominée par des collines escarpées au sommet desquelles se trouvent le v. de *la Bastide* (1082 hab.) et le *château de la Caze*. Au bas de la hauteur sur laquelle s'élève ce castel se détache, à g., une route qui mène au Mas-d'Agenais (R. 2).

A 200 ou 300 mèt. plus loin, au ham. de *Fonpeyre*, on a découvert des ruines romaines, que protégeaient des postes fortifiés.

24 kil. **Casteljaloux**, ch.-l. de c., V. de 3002 hab., située à 92 mèt. d'altitude, sur l'Avance, que la route y traverse. Son nom, qui s'écrivait naguère Casteljelou (*castellum gelidum*), signifierait par, conséquent, forteresse bâtie dans un lieu froid. Bien que les ruines trouvées à Fonpeyre témoignent d'une occupation romaine quelconque, il n'est pas fait mention de Casteljaloux avant le XIe s. C'est à cette époque qu'elle commença à grandir autour d'un

château bâti par les seigneurs d'Albret, sur la rive g. de l'Avance, et devint, sous Henri IV, un charmant rendez-vous de chasse. On en voit encore les ruines, et, en particulier, celles de la cuisine, vulgairement appelée la *culotte de Gargantua*.

On remarque encore à Casteljaloux l'*hôpital*, ancien couvent des Cordeliers, et les ruines d'un *couvent* de Saint-François, démoli sous la reine Jeanne.

Une écurie a remplacé le *prieuré des Bénédictins de Saint-Raphaël*, dont la flèche subsiste encore; le *couvent des Templiers* est devenu la mairie. « Sous ses sombres voûtes, faites pour attendre la fin des siècles, on trouve des cachots souterrains, et il existe encore une espèce de niche qui n'a pas plus de 7 pieds de haut sur 3 de large, où un homme furieux a vécu 15 ans, se tenant presque toujours debout et ne respirant que par une lucarne qui servait pour lui donner le pain et l'eau. » Une boulangerie a pris la place du *couvent des Capucins*, où siégea la cour des aides de Bordeaux, de 1772 à 1774; enfin, une partie des anciennes murailles, rasées en 1622, existent encore.

Casteljaloux possède une source d'eau minérale ferrugineuse exploitée dans deux beaux établissements de bains. Elle fait un grand commerce de bois de pins; on y trouve des fabriques de bougies, de cierges, de papier-paille, de produits chimiques.

[De Casteljaloux à Bazas (34 kil.). On traverse le ruisseau de Beauziac. — 10 kil. *Antagnac*, v. de 405 hab. — 13 kil. *Timbecau*, ham. d'où un chemin mène au *moulin de la Rode*, alimenté par les eaux naissantes du Lizos, afluent de la Garonne. On y trouve des bains minéraux assez fréquentés, appelés aussi *bains de Cours*, du nom d'une commune voisine (425 hab.) (voiture de correspondance pour Marmande, R. 2). — 14 kil. On passe du Lot-et-Garonne dans la Gironde. — 17 kil. *Grignols*, ch.-l. de c. de 1832 hab., le point le plus élevé de tout le dép. de la Gironde (147 mèt.). On y remarque un assez beau château antique. — 23 kil. *Lavazan*, v. de 381 hab. — 31 kil. *Saint-Côme*, v. 481 hab. — 34 kil. Bazas (R. 27).

[De Casteljaloux à Aiguillon (26 kil.) Après avoir laissé à g. le *château* moyen âge *de Sendat*, restauré de nos jours, on passe à 1 kil. d'*Anzex* v. de 614 hab.; (tumuli remarquables près du château de Montcassin). Traversant ensuite le ruisseau de Lourbise, affluent de la Garonne à Lagruère, et laissant sur la dr. le *château de Caubeyres*, on descend dans la vallée de la Garonne à (20 kil.) **Damazan**, ch.-l. de c., V. de 1855 hab., située sur le canal latéral de la Garonne. Cette ville, propre, bien construite et entourée d'agréables promenades, a été bâtie par les Anglais. Elle eut à soutenir plusieurs siéges. — 26 kil. Aiguillon (R. 2).]

De Casteljaloux à Barbaste et à Nérac, R. 66.

[En quittant Casteljaloux par le *faubourg de Saint-Gervais*, la route de Mont-de-Marsan se développe en ligne dr. sur un plateau qui prend peu à peu le caractère de landes. A dr. se montre le *château de la Roque*; à g. (2 kil.) se détache un petit chemin qui mène aux (1 kil.) forges, à la fabrique d'essence de térébenthine et à la papeterie de Neuffons.

Ces établissements sont mis en mouvement par les eaux d'un réservoir qu'alimentent les magnifiques sources de l'Avance, les plus belles du Lot-et-Garonne et de tout le plateau des Landes. « Le maître des forges a su créer au milieu de ces sables arides et marécageux des prairies aujourd'hui bordées de magnifiques

peupliers, qui font l'admiration de tous les étrangers. » L'éclaircie où sont situées les forges est bordée de tous côtés par une sombre forêt de pins, dans laquelle s'étendent plusieurs étangs très-poissonneux. « En remontant au delà des forges, le long du ruisseau, on trouve dans une vaste solitude que le voisinage des marais rend presque inhabitable, à 8 kil. de Casteljaloux, *Coutures* (60 hab.), ancien village qui possédait un couvent et une église qui existe encore, avec son porche armé de meurtrières. » De là, on rejoint les bords de l'Avance, au-dessus du gouffre où il disparaît, et l'on suit des chemins, assez difficiles à reconnaître. Il faut avoir soin de se tenir toujours dans les environs de la rivière et de passer à *la Barthe*, au *Moulin-Neuf* et au *moulin de Trille*. En continuant de remonter la vallée on dépasse (16 kil.) la *tour d'Avance*, antique tour carrée à trois étages, située sur la rive g. de la rivière, au milieu des pinadas. Il n'y a plus que 6 kil. de landes rases à parcourir pour atteindre (22 kil.) *Durance*, v. de 580 hab., près duquel on va visiter les sources de l'Avance et d'où l'on peut se rendre, à son choix, à (17 kil.) Nérac, par Barbaste, ou à (12 kil.) Houeillès (*V.* ci-dessous).]

A peine a-t-on dépassé l'embranchement des forges, que l'on franchit, au confluent d'un ruisseau qui fait mouvoir une papeterie, le Tren, dans le vallon duquel se trouve plus haut l'antique château de la famille de Brocas.

30 kil. On laisse à dr. un sentier qui mène à (3 kil.) *Pindères*, v. de 638 hab., dont l'église paraît remonter au XIVe s.; il est situé sur un ruisseau qui s'engouffre peu après dans les sables, mais reparaît plus loin avec assez d'abondance pour faire mouvoir une papeterie. Dans les environs se trouvent plusieurs étangs poissonneux, dont deux, celui de la *Tasque* et celui de *Leutres*, possèdent chacun une petite île flottante.

34 kil. *Pompogne*, v. de 490 hab., où l'on a découvert les restes d'une petite villa romaine, et dont l'église a des parties du XIe s., d'autres du XIIIe s., d'autres enfin du XVIe s. — La lande continue, et la route, qui monte constamment, se dirige en ligne dr. vers

40 kil. *Houeillès*, ch.-l. de c., bourg de 1044 hab., « dont l'antique église est flanquée de deux tours qui ne se ressemblent pas; la contrée environnante est admirablement cultivée; c'est un pays de grandes propriétés et de châteaux, » qui fut le théâtre de nombreuses chasses de Henri IV, et où se passa l'histoire si connue du charbonnier Capchicot, qui hébergea le Béarnais dans une nuit obscure. La femme du charbonnier était jolie, Henri IV peu scrupuleux; Capchicot fut fait noble, et le fils du *vert galant* et de la charbonnière devint, dit-on, la souche des Lavaissière du Mas-d'Agenais.

[D'Houeillès à Captieux (30 kil.) — 6 kil. On traverse le Ciron au moulin de la Clède, près duquel s'élève un vaste tumulus gallo-romain. — 8 kil. *Allons*, v. de 892 hab., situé sur un affluent du Ciron et qui possède un château. De ce village, de petites routes mènent au S. à (2 kil.) *Capchicot*, où était le château du charbonnier annobli, au (5 kil.) *château de la Tour-Neuve*, où d'immenses et prospères champs de culture ont pris la place des landes rases, des marais et des lagunes, et à (8 kil.) *Pelbusoc*, point de la lande déserte, sur la limite du Lot-et-Garonne et des Landes; il s'y tient, le 16 juillet, sous des tentes, une foire très-fréquentée. — 17 kil. On franchit le ruisseau de Giscos, affluent du Ciron. — 21 kil. *Maillas* (489 hab.), sur le

ruisseau du Thus, tributaire du Ciron. De ce village, on va rejoindre la route de Bordeaux à Pau, à (30 kil.) Captieux ou au (31 kil.) Poteau (R. 27).]

En quittant Houeillès, la route traverse d'abord une région de champs de culture, puis une lande rase sur laquelle elle passe du départ. de Lot-et-Garonne dans celui des Landes; puis les cultures, entremêlées de pinadas, recommencent. On franchit, à quelques centaines de mètres de sa source, le Ciron, rivière qui va se jeter dans la Garonne au-dessous de Preignac. A dr. de la route s'étend la vaste lagune de Lubbon, alimentée par la rivière naissante.

52 kil. On croise une route qui se dirige à dr. par (1 kil.) *Lubbon*, (v. de 467 hab.), (*château de Peyrebeyre*) vers (8 kil.) *Losse*, v. de 1183 hab., dont la vieille église est surmontée d'une tour carrée, et (13 kil.) *Lussonne* (22 hab.), où l'on voit un ancien tumulus et les restes d'un camp retranché. A g., cette route se dirige, en ligne dr., sur (6 kil.) *Baudignan*, v. de 301 hab., qui possède un château. — La lande rase recommence bientôt.

57 kil. *Lapeyrade*, ham. de 18 hab., dans une situation charmante, près de la petite rivière d'Estampon, affluent de la Douze qu'on traverse pour se retrouver de nouveau sur un plateau nu, entrecoupé de lagunes.

65 kil. On laisse à dr. un chemin qui conduit à (1500 mèt.) *Estigarde* (316 hab.), v. bâti sur la petite rivière du Launet, qui fait mouvoir un assez grand nombre de moulins avant de se jeter dans l'Estampon. Près de l'église jaillit, dans un bassin de 80 cent. de diamètre, une source d'une extrême abondance, dont l'eau, bouillonnant sans cesse, « s'élève par intervalles et subitement, en forme de cône, à plus de 60 cent. au-dessus de sa base. » La force d'ascension de cette fontaine, dont la profondeur est inconnue, est telle qu'une pierre assez pesante est rejetée à la surface.

70 kil. Sur la g. s'embranche le chemin de (1 kil.) *Arouille* (448 hab.), v. bâti sur un ruisseau affluent de la Douze, dans un agréable vallon. Sur son territoire se trouve le *château du Fondat*, entouré de jolis jardins et possédant une admirable broderie de Jeanne d'Albret. Tout près de ce château est l'antique église d'*Argelouse*, dont la nef est du XVe s. et le chœur du VIIIe ou du IXe., « car il porte, dit M. Dorgan, tous les caractères du roman pur, et, comme toutes les églises du VIIIe s., celle-ci penche insensiblement à g. pour imiter l'inclinaison de la tête du Christ mourant sur le Calvaire. »

75 kil. On franchit la Douze pour entrer à Saint-Justin.

25 kil. (100 kil.). De Saint-Justin à Mont-de-Marsan (R. 67).

ROUTE 70.

DE CONDOM A LECTOURE.

22 kil. — Service journalier de voitures.

La route traverse la Gèle en sortant de Condom et monte aussitôt par une pente assez douce. A dr., dans le vallon de la Gèle, se montre une maison qu'a remplacée l'*abbaye de Prouillan*, dont l'abbesse, mariée pendant la Révolution au prieur des Oratoriens, fut la mère de M. de Salvandy. A mesure que l'on s'élève, la vue s'étend et le regard finit par embrasser toute la vallée de la Bayse et le château de Grasimis, situé près de la route de Mézin, sur le sommet d'un coteau qui domine la rive g. de la rivière. A plus de 20 kil. se montre Gondrin couronnant un haut plateau traversé par la route de Condom à Aire. Avant d'atteindre le sommet de la colline, on voit à dr. les vieilles masures du *château de Peyriac*.

5 kil. *Caussens*, v. de 701 hab., possède, sur le bord de la route, à dr., une porte d'entrée et des tronçons de solides murailles, seuls restes d'une antique demeure féodale. On y remarque en outre le *château de Mons*, restauré de nos jours. Sur son territoire se récoltent les meilleurs vins blancs du Gers.

En sortant de Caussens, on voit à g. une maison bâtie par un aide de camp du maréchal Brune, et à dr., le château de Mons, auquel mène une avenue. A 3 kil. au N. se montrent, sur le sommet d'une colline, le village, l'église et la haute tour ruinée de *Castelnau-sur-Auvignon* (377 hab.). On descend ensuite dans le vallon où coule le faible ruisseau d'Auvignon. Quand on l'a traversé, on remonte sur une suite de collines d'où la vue est parfois assez vaste, sans devenir jamais belle. Si l'on se retourne, on aperçoit au loin le village de *Blaziert*, qui a conservé quelques restes de ses anciens remparts et un arceau de porte. Plus près, à g., sur une hauteur dont on est séparé par le vallon du ruisseau d'Auchié, s'étale le groupe assez pittoresque des maisons de *Marsollan* (1187 hab.). La route descend vers le ruisseau d'Auchié, qu'elle franchit pour gravir aussitôt une côte d'une roideur excessive, au sommet de laquelle se détache, à g., la route de (1500 mèt.) Marsollan, et à dr., celle de (3 kil.) Terraube (R. 64). Après avoir monté et descendu diverses côtes à travers un pays assez boisé, mais sans caractère, on franchit, sur plusieurs petits ponceaux, des fossés habituellement sans eau, destinés à donner passage au trop-plein du Gers pendant les inondations, puis on traverse le Gers lui-même, sur un pont en pierres de 3 arches, au delà duquel on gravit péniblement par de longs lacets la colline abrupte au sommet de laquelle se montrent les vastes bâtiments de l'hospice de

22 kil. Lectoure (R. 64).

ROUTE 71.

DE CONDOM A AUCH.

43 kil. — Route de voitures.

De Condom à Valence, la route est peu intéressante. Elle court d'abord sur l'arête des collines qui s'étendent entre la Bayse et la Gèle, laisse à dr. le *château de Fondelin*, traverse l'Auloue à quelques mètres au-dessus de son embouchure dans la Bayse, et entre immédiatement à

9 kil. **Valence,** chef-lieu de canton de 1642 hab., ville bâtie sur une colline au pied de laquelle coulent, avant de se réunir, la Bayse et l'Auloue. Sur l'emplacement qu'elle occupe s'élevait, dans les premiers temps du moyen âge, une forteresse détruite au IXe s. Vers la fin du XIIIe s. ou au commencement du XIVe, quelques maisons se groupèrent autour de l'abbaye des Bernardins de Notre-Dame de Flaran, fondée en 1151 près de la Bayse. Pillée en 1378 par la garnison anglaise de Lourdes, Valence fut assiégée, prise et démantelée 200 plus tard, par Biron, après une vigoureuse résistance des huguenots. Ce qui lui restait encore de ses fortifications disparut sous Louis XIII, et elle n'offre plus de nos jours que des vestiges de murs et une porte. On remarque au N., sur la rive g. de la Bayse, l'*abbaye de Flaran*, dont le cloître et l'église sont dans un bon état de conservation. Comme l'un et l'autre datent du milieu du XIIe s., ils offrent tous les caractères du style de transition. A une très-petite distance se trouvent également (1 kil. 1/2 au N. E.) le vieux *château de Tauzia* (1 kil. au S. O.), le *château des Rouquettes*, reconstruit par Mme la comtesse de Galard, et flanqué de quatre belles tours, et (2 kil. au N. O.) le *château de Léberon*, qui a été restauré dans ces derniers temps. Il appartient aujourd'hui à M. de Cugnac. On cite, parmi ses

anciens seigneurs, le chevalier qui sauva la vie de Louis IX à la bataille de Mansourah, et le vaillant Léberon, neveu de Montluc, qui se signala dans nos guerres civiles aux siéges de Sainte-Foy, de Libourne, de Rabastens. Sa bravoure était si grande, à cette époque « où tout le monde était brave, » que son oncle disait souvent : « On est invincible quand on a pour devise : *Deo duce, ferro comite*, et pour neveu M. de Léberon. »

—

[La route de Valence à Vic-Fézensac (17 kil.) sort de Valence en traversant le Gers, laisse à dr. le château de Rouquettes et à g. le chemin de Saint-Jean-Poutge, et, se développant sur les collines qui séparent la Bayse de l'Osse, passe à (1 kil. à l'E., 7 kil.) *Lagardère*, v. de 162 hab., que domine une vieille tour en ruines. Elle descend ensuite dans la vallée de l'Osse, près du *château de Bautiau*, et traverse (15 kil.) *Marambat*, v. de 399 hab., qui possède aussi un château en ruines et une vieille porte, dite du village, que surmonte une tour. A 2 kil. plus loin (17 kil.), on entre à Vic-Fézensac (R. 72).

—

[Le chemin de Valence à Saint-Jean-Poutge (20 kil.) se détache, au delà du château des Rouquettes, de la route de Vic-Fézensac; il suit constamment à des distances variables la rive g. de la Bayse et passe au *château de Camarade*, puis à (6 kil.) *Beaucaire*, v. de 650 hab., sur le territoire duquel se trouve (3 kil. à dr. de la route) le *château de Pardaillan*, dont les seigneurs étaient comptés parmi les quatre grands barons du Fézensac. Après avoir laissé, à 1500 mèt. sur la droite (9 kil.), *Rozès*, v. de 397 hab. (château), et à 1 kil. du même côté (13 kil.), *Saint-Paul-de-Bayse* (363 hab.), la route passe près du *château de Barbazan*, et atteint (28 kil.), Saint-Jean-Poutge, où elle rejoint celle d'Auch à Aire (R. 72).]

—

En quittant Valence, la route d'Auch, qui se développe d'abord sur d'assez hautes collines, abandonne la vallée de la Bayse pour entrer dans celle de l'Auloue, qui remonte au S. E. On passe près du *château d'Aulagnères.*

16 kil. *Ayguetuite*, v. de 331 hab., au delà duquel on continue de suivre la rive g. de l'Auloue, jusqu'au hameau de *Cridel*, où l'on passe sur la rive dr.

21 kil. **Castéra-Verduzan** ou *Castéra-les-Bains*, bourg de 1064 hab., situé dans le riant et fertile vallon de l'Auloue, sur la rive dr. de ce ruisseau, à environ 120 mèt. d'altitude. Il possède un établissement de bains, longtemps négligés, mais aujourd'hui aussi fréquentés que ceux de Barbotan. Acquis en 1817 par le marquis de Pins, cet établissement, qui reçoit environ 1200 personnes par an, est un vaste édifice contenant 30 baignoires et un appareil à douches. De belles promenades plantées de tilleuls l'entourent de tous côtés. Toutes les routes qui y aboutissent sont bordées de grands arbres. Les sources sont au nombre de trois : la *Grande-Fontaine*, débitant 1339 hectolitres par 24 heures, la *Petite-Fontaine* (10 514), une source sans nom (648 hect.). Leur température est de 23° à 24°. Les eaux, qui sont sulfureuses, ferrugineuses et calcaires, sont surtout employées contre les affections gastriques. La saison dure du 1er juin au 15 octobre.

Sur un plateau au S. E., on aperçoit le *Vieux-Castéra*, village très-élevé, qui domine la grand'route, le ruisseau et la plaine. On y remarque les ruines d'un antique château, ancienne demeure des Templiers.

Dans les environs de Castéra se trouve « un gisement de marbre, remarquable par sa belle couleur jaune d'or, où l'on distingue des concrétions

à zones concentriques : c'est un des plus beaux marbres jaunes que l'on connaisse. Il prend parfaitement le poli. Le marbre de Castéra-Verduzan sert à faire des cheminées, des guéridons, des autels. On en sculpte aussi de petits objets d'ornement, vases, bougeoirs, chandeliers, épingles, bracelets. Il vaut environ 270 à 280 fr. le mètre cube. » (*Dictionnaire du commerce.*)

[Trois routes assez importantes relient les bains de Castéra-Verduzan à Lectoure (28 kil.), Vic-Fézensac (14 kil.) et Fleurance. La route de Fleurance s'élève jusqu'au sommet de la colline qui porte (7 kil.) le village de *Cézan* (486 hab.), descend à (11 kil.) *Réjaumont*, v. de 661 hab., bourg de fondation royale, comme l'indique son nom, qui signifie mont royal, laisse à g. le *château de Laurensan* et arrive à (23 kil.) Fleurance en suivant la rive dr. du ruisseau de Cussé.]

Au sortir de Castéra-Verduzan, la route remonte la rive dr. de l'Auloue jusqu'au point où ce cours d'eau reçoit le ruisseau de la Loustère, dans le vallon duquel on s'engage et dont on longe la rive dr. On traverse le ruisseau de la Guzerde, suivi par une petite route qui mène à (2 kil. de Castéra) l'établissement thermal assez fréquenté de la *Masca*, pourvu de 54 baignoires et de 3 appareils à douches. A dr. se montre, sur l'autre bord de la Loustère, le *château de Lescout*.

26 kil. Un chemin qui se détache à dr. et franchit aussitôt la Loustère monte à (1500 mèt.) *Jégun*, chef-lieu de canton de 1984 hab., petite ville qui remonte au XIe s., et qui fut fortifiée par Bernard IV d'Armagnac, vers la fin du XIIe s.

On laisse ensuite à g. une route qui se dirige vers (21 kil.) Fleurance par (3 kil.) *Lavardens*, v. de 1074 hab., que dominent les restes imposants d'un magnifique château flanqué de deux tours carrées. Près de ce village, traversé par la Guzerde, jaillit une *source thermale* recommandée dans les affections nerveuses et les fièvres intermittentes. — On continue de remonter le vallon du ruisseau de la Loustère.

33 kil. *Saint-Lary*, v. de 340 hab., au delà duquel la route se développe sur une série de collines, dans une contrée peu intéressante.

37 kil. On rejoint la route d'Auch à Aire à 6 kil. de

43 kil. Auch (R. 64).

ROUTE 72.

D'AIRE A AUCH.

80 kil.—Route de voitures.

28 kil. D'Aire à Manciet (R. 65).

On laisse à g., au pied du coteau de Manciet, la route d'Agen par Eauze et Condom, et l'on se dirige à l'E., à travers un pays accidenté. A g. se détache une route qui va rejoindre celle d'Agen, au S. d'Eauze.

[Bientôt après, on laisse à dr. une autre route qui se dirige au S. vers Plaisance (R. 73) par (10 kil.) *Aignan*, chef-lieu de canton de 1686 hab., bâti sur une colline au bas de laquelle coule la Riberette, affluent du Midou.

Cette petite ville fut, dit-on, fondée au commencement du VIIe s. par Aignan, duc de Gascogne, favori de Clotaire II. Ce fut, « selon toute apparence, la première capitale de l'Armagnac. » Les protestants la mirent à feu et à sang en 1590. On y remarque une tour ruinée, seul reste du château des comtes d'Armagnac, bâti au Xe s., et surtout l'église gothique, surmontée d'un clocher carré et ornée de huit colonnes du style du XIe ou

XIIe s., dont les chapiteaux offrent des sculptures de la plus grande délicatesse. Enfermées après les ravages des calvinistes dans un mur de soutènement devenu nécessaire à la solidité de l'édifice, ces colonnes n'ont été remises au jour qu'en 1843. Dans les environs de la ville se trouvent le *château de Blanin*, visité plusieurs fois par Henri IV, et le vieux *château* à tourelles *de Laspeyres*.]

Après avoir traversé la Gelise, qui arrose de jolies prairies, la route d'Auch monte à

41 kil. *Dému*, v. de 1094 hab., une des communes les plus riches du département du Gers. Sur son territoire se trouve le vieux *château de Burosse*.

On franchit le ruisseau de Sanipon, affluent de l'Auzoue, à 1500 mèt. au S. de *Lagraulas*, v. de 474 hab., bâti sur une colline. Il possède un vieux castel féodal. La route traverse ensuite l'étroit vallon de l'Auzoue, à 2 kil. en amont du *château de Beaulieu*, puis laisse à dr. la route qui mène à (24 kil.) Bassouès (R. 73), par *Préneron* (331 hab.) et *Belmont* (395 hab.), deux communes qui possèdent chacune un château considérable.

52 kil. **Vic-Fézensac,** chef-lieu de canton, V. de 4206 hab., bâtie sur les deux rives de l'Osse, mais pour la plus grande partie sur la rive g., à environ 120 mèt. d'altitude. Fondée au VIIe ou au VIIIe s., Vic grandit, comme toutes les villes du moyen âge, à l'abri de fortes murailles et de tours crénelées, et sous la protection d'un puissant château fort, qui ne l'empêcha pas d'être prise par les Anglais, par Montgomery (1569), par les catholiques, puis encore par les protestants (1585). Ceux-ci la perdirent, la reprirent et enfin l'évacuèrent définitivement en 1589, malgré l'héroïque défense de Parabère contre les 4000 fantassins de l'ennemi. Elle fut alors démantelée en partie; les derniers restes de ses remparts disparurent sous Richelieu, et c'est à peine si on l'aperçoit çà et là quelques débris des anciennes murailles de cette capitale du Fézensac. De tous les vieux monuments de Vic, la *halle* seule, élevée en 1426 et rebâtie en 1733, est restée debout. L'ancien couvent des Cordeliers, qui datait de 1383, fut rebâti en 1762 avec les ruines du château des comtes. C'est aujourd'hui l'hôpital, dont l'église renferme un maître-autel surmonté d'un beau groupe. L'église paroissiale, bâtie en 1090, fut jetée à bas par les soldats de Montgomery. Restaurée en 1616, elle conserva, avec ses murs et une partie de ses ornements, de jolis fonts baptismaux et les sculptures du maître-autel.

Vic est la patrie des généraux Delort et Cassagnoles. C'est une des villes les plus actives du Gers. Elle possède des fabriques de bascules, d'instruments d'agriculture, de ventilateurs, de presses, de tartre, de produits chimiques. Il s'y fait un commerce considérable d'eaux-de-vie. Dans les environs se trouvent les *châteaux de Fagia*, *de Rouède* et *de Grassio*.

[De Vic-Fézensac à Eauze (23 kil.). Cette route descend au château de Beaulieu dans la vallée de l'Auzoue, traverse cette rivière au-dessous du confluent du Sanipon et monte à (9 kil.) *Lannepax*, petite ville de 1520 hab., fondée vers 1300. On y remarque les restes d'un aqueduc qui porte le nom de *pont de César* et des vestiges d'une voix romaine appelée *chemin de César* ou *Ténarèse*. — 14 kil. *Ramouzens*, v. de 551 hab., sur le territoire duquel se trouve la *source sulfureuse et ferrugineuse du Mourra*. On laisse à g. le *château de Noulens*, puis celui de *Mauras*, et, après avoir traversé la Gelise à la

jonction du ruisseau de Bergon, on monte à Eauze (R. 65).

[De Vic à Montesquiou (24 kil.) Après avoir longé pendant quelque temps la rive dr. de l'Osse, on prend la rive g., qu'on ne doit plus quitter. De l'autre côté de la rivière se montre (7 kil.) *Caillavet* (541 hab.). La route passe près du *château de Las*, au delà duquel (10 kil.) elle laisse, à 2 kil à dr., *Bazian* (513 hab.). — 14 kil., *Riguepeu*, v. de 685 hab., fondé vers le milieu du XIIIe s. et détruit au XVe par une inondation de l'Osse. — (24 kil.) Montesquiou (R. 73).]

De Vic-Fézensac à Valence, R. 71; — à Castéra-Verduzan, R. 71.

En sortant de Vic, où elle a franchi l'Osse, la route d'Auch monte sur les hautes collines qui séparent cette petite rivière de la vallée de la Bayse, où l'on descend bientôt.

60 kil. *Saint-Jean-Poutge*, relais, v. de 404 hab.. Les deux rives de la Bayse y sont reliées par un pont qui a remplacé celui que Soult fit sauter en 1814, dans sa retraite sur Toulouse.

De Saint-Jean-Poutge à Valence, R. 71.

De Saint-Jean-Poutge à Auch, la route ne présente aucun intérêt. Elle se maintient d'abord sur une série de collines et laisse à dr. *Biran*, v. de 1114 hab., sur le territoire duquel on trouve « des restes d'autels gaulois construits avant la conquête des Romains. Ce sont des maçonneries en forme de tours pleines, au haut desquelles des niches ouvertes à l'E., abritaient des statues. » (BOURDEAU.)

Après avoir franchi l'Auloue, on monte de nouveau sur des hauteurs trop nues, souvent plantées de vignes, et du sommet desquelles on ne découvre que des paysages insignifiants. On rejoint sur la g. la route de Condom à Auch, et l'on descend à cette dernière ville où l'on entre en suivant les murs du cours d'Étigny, à l'extrémité duquel se trouve la place de la Cathédrale.

80 kil. Auch (R. 64).

ROUTE 73.

D'AUCH A CASTELNAU-RIVIÈRE-BASSE.

65 kil. — Route de voitures.

La route se développe d'abord sur les collines qui séparent la rive g. du Gers des sources de l'Auloue, affluent de la Bayse, traverse ce ruisseau et passe à (15 kil.) *Barran*, bourg de 1737 hab. Franchissant ensuite la Bayse-devant et la Bayse-derrière au-dessus de leur confluent, puis le Lizet, affluent de l'Osse, on entre à

28 kil. **Montesquiou**, ch.-l. de c. de 1800 hab., berceau de l'une des plus illustres maisons de la Gascogne qui y possédait un château dont quelques ruines subsistent encore. Après avoir traversé, au delà de ce bourg, l'Osse, puis un de ses affluents, la Guirone, on monte à

35 kil. **Bassouès**, V. de 1418 hab., dont le nom, d'origine basque, signifie, dit-on, broussailles ou forêts. Cette cité, très-ancienne, est située près des sources de l'Ossoue, affluent de l'Osse. On y remarque une haute *tour* octogonale à créneaux, seul reste, avec un portail, d'un beau château des archevêques d'Auch. Sur le sommet, haut de quatre étages, on jouit de l'une des vues les plus vastes de tout le département; tout près s'élèvent les ruines d'une *église* fondée vers le Xe s., détruite en 1570 par les protestants et rebâtie après leur passage, pour être encore abattue par la Révolution. Ces ruines consistent en une nef avec un portail latéral. De nombreux fidèles s'y pressent encore pour y faire leurs dévotions auprès du tombeau d'un saint légen-

daire, qui passe pour un vainqueur des Sarrasins. Dans les environs, jaillissent des eaux minérales dont les propriétés curatives sont utilisées depuis 1860.

La route descend vers l'Ossoue, qu'elle traverse près de son origine, puis franchit, près de leurs sources, les ruisseaux qui forment le Midou ou rivière de Mont-de-Marsan.

48 kil. **Beaumarchès**, V. de 1356 hab., bâtie près du confluent du Bouès et de l'Arros. On y remarque des restes de l'ancien mur d'enceinte et une fort belle église dont on admire la nef, et dont le clocher, commencé sur un plan magnifique, n'a jamais été achevé. — On franchit l'Arros.

55 kil. **Plaisance**, ch.-l. de c. de 1922 hab., situé sur la rive g. de l'Arros, dans une situation charmante qui lui a valu son nom (Plaisance s'appelait autrefois Rive-Haute). Sa fondation date de l'année 1300. Elle a été deux fois détruite de fond en comble par les Anglais. C'est le centre d'un important commerce de vins. La plaine qui l'environne va bientôt voir se doubler sa fertilité, déjà fort grande, par l'achèvement d'un canal d'irrigation. La ville est entourée de charmantes promenades.

Au delà de Plaisance, on traverse *Préchac*, v. de 319 hab., dont l'église est très-ancienne, puis l'Adour, et l'on atteint le chemin de fer à la station de

65 kil. Castelnau-Rivière-Basse (R. 63).

ROUTE 74.

D'AUCH A MAUBOURGUET.

60 kil. — Route de voitures.

35 kil. D'Auch à Bassouès (R. 73).

40 kil. *Mascaras*, v. au delà duquel on traverse celui de *Laveraët*. La route franchit le Bouès.

46 kil. **Marciac**, ch.-l. de c. de 1848 hab., V. située dans une plaine très-fertile et très-bien arrosée. Elle fut fondée en 1298 sur un plan régulier, et entourée de murailles percées de huit portes surmontées de tourelles. Duguesclin s'en empara en 1373; les protestants la prirent une première fois en 1569, et la saccagèrent en 1578. On y remarque l'*église* paroissiale, restaurée à la fin des guerres de religion, avec un clocher octogonal, un portail sculpté et de beaux vitraux; le *couvent*, sa chapelle, sa flèche des Augustins, et quelques restes des anciennes murailles.

Au delà de Marciac, la route traverse l'Arros, et, entrant dans le département des Hautes-Pyrénées, parcourt la fertile plaine coupée de canaux d'irrigations, au milieu de laquelle se trouve

60 kil. Maubourguet, station du chemin de fer de Mont-de-Marsan à Tarbes (R. 63).

ROUTE 75.

D'AUCH A MONTAUBAN.

83 kil. par Montech; 90 kil. par Lavilledieu. — Service journalier de voitures.

Arrivé au bas de la colline escarpée qui porte Auch, la route franchit le Gers et passe dans le faubourg de la Patte-d'Oie. Avant de laisser à dr. la route de Toulouse, on traverse l'Arçon au-dessous de

7 kil. *Montégut*, v. de 282 hab. On y remarque un vieux château à tour crénelée et la belle tour, les murailles et les fossés de l'antique manoir de *Saint-Cricq*.

10 kil. *Léboulin*, v. de 220 hab.

16 kil. *Nougaroulet* (633 hab.), v. au delà duquel on passe du bassin du Gers dans celui de l'Arrats.

23 kil. *Saint-Antonin*, v. de 526 hab. La route descend vers l'Arrats, qu'elle traverse avant d'entrer à

28 kil. ***Mauvezin***, ch.-l. de c. de 2704 hab., situé à environ 160 mèt. d'alt., sur une colline dont l'Arrats baigne le pied à l'O. et la Gimone à l'E. Cette petite ville tire certainement son nom, qui veut dire en gascon *mauvais voisin*, de son ancien château, terreur des hobereaux et surtout des paysans d'alentour.

Une promenade occupe l'emplacement du château, dont il ne reste plus que d'insignifiantes ruines; l'église, qui était du XIIe s., a été reconstruite en 1829. On remarque en outre à Mauvezin deux châteaux, dont l'un possède une belle terrasse.

—

[La route de Mauvezin à Verdun (45 kil.) traverse la Gimone et le Sarampion, son affluent, passe à (11 kil.) *Cologne*, ch.-l. de canton, V. de 886 hab., fondée en 1286 par Odon de Terride et Philippe le Bel, entre dans le département de la Haute-Garonne, y traverse les villages insignifiants de *Laréole*, *Cox* et *Lagraulet*, passe dans le Tarn-et-Garonne, laisse à g. Beaupuy (R. 76), et atteint enfin Verdun, d'où un service d'omnibus mène à la station de Dieupentale (R. 2).

—

[La route de Mauvezin à l'Isle-Jourdain (27 kil.) se détache de celle de Verdun à Cologne, et traverse (19 kil.) *Montbrun*, v. de 576 hab., où l'on admire le magnifique château récemment reconstruit par le marquis de Pins-Montbrun.]

—

De Mauvezin à Fleurance, R. 64.

Au sortir de Mauvezin, la route de Montauban se développe sur une suite de hauteurs, entre l'Arrats et la Gimone, dont les deux vallées ne sont pas à 3 kil. de distance l'une de l'autre. A dr. se trouve le *château de Bouvées*.

31 kil. Sur la g. se détache une route qui passe à (1 kil.) *Labrihe*, v. de 439 hab. Son église, détruite au temps des guerres de religion, a conservé une porte ogivale, dont les sculptures en feuillages indiquent le XIIIe ou le XIVe s. On y trouve aussi deux châteaux, dont l'un vient d'être restauré; l'autre, bâti à côté, sert de décharge. Des fenêtres des deux manoirs, l'œil embrasse tout le pays à 30 ou 40 kil. à la ronde.

La route de Montauban se rapproche de la vallée de la Gimone.

37 kil. *Solomiac*, autrefois *Villefranche*, V. de 860 hab., située près de la rive g. de la Gimone, à 1500 mèt. au-dessus de sa jonction avec le Sarampion. Elle fut bâtie en 1332 par un abbé de Gimont, et entourée de murs qui ne l'empêchèrent pas d'être prise par les protestants en 1589.

40 kil. Un petit chemin se dirige à g. vers (1500 mèt.) *Avensac*, v. de 230 hab., bâti à 201 mèt. d'alt. et fondé vers les premières années du XIVe s. On remarque sur son territoire les débris d'une voie romaine, les vestiges de deux temples attribués aux Césars, et un joli *château*, construit, il y a quelques années, sur les ruines d'un couvent de Templiers, et renfermant quelques objets d'art antiques trouvés dans les ruines de l'un des temples.

La route passe, en traversant le petit ruisseau de Mayré, du département du Gers dans celui de Tarn-et-Garonne, et continue de suivre, à des distances variables, la rive g. de la Gimone. Immédiatement après le pont du petit ruisseau de la Baysolle se détache, sur la g., le chemin de (30 kil.) Lectoure, par Saint-Cler (R. 64).

42 kil. *Gimat* (345 hab.). — Sur la rive dr. de la rivière se montre *Auterive* (251 hab.). Une forte montée aboutit à

49 kil. **Beaumont-de-Lomagne**, ch.-l. de c., V. de 4300 hab., bâtie

en amphithéâtre sur une colline au bas de laquelle s'étale la jolie et verdoyante vallée de la Gimone. L'altitude de l'église est de 135 mèt. Beaumont a été construit sur un plan régulier. La plupart de ses rues, qui sont larges et se coupent à angle droit, aboutissent sur une vaste place bordée d'arcades de deux côtés, et au centre de laquelle se trouve une halle couverte. C'est une ville très-industrieuse, qui possède des fabriques de chapeaux, de faïence, et une filature de laine. Le mathématicien Fermat est né à Beaumont-de-Lomagne.

De Beaumont à Astaffort, R. 64 ; — à Toulouse, R. 76.

La route, en quittant Beaumont-de-Lomagne, continue de se maintenir sur la rive g. de la Gimone, qu'elle domine à une assez grande hauteur. Cette rivière fait de nombreux détours dans une fraîche et fertile vallée.

58 kil. *Larrazet*, bourg de 848 hab., où la route se bifurque : les deux chemins mènent à Montauban.

L'un de ces deux chemins traverse la Gimone au-dessous de Larrazet, se développe sur une série de collines, atteint (64 kil.) *Bouvret*, v. de 990 hab., bâti sur la rive g. de la Tessonne, près de son embouchure dans la Garonne. Là on laisse à dr. la route de Verdun et de Grenade (R. 76). On franchit le fleuve, et l'on entre, après avoir traversé la route de Moissac à Toulouse, dans la ville de

70 kil. **Montech,** ch.-l. de c., V. de 2696 hab., bâtie à 103 mèt. d'alt., sur la rive g. du canal latéral à la Garonne. Montech, qui s'était élevée peu à peu autour d'un château fort, et qui avait été pendant le moyen âge une des places de guerre du pays, devint, lorsque les catholiques eurent été chassés de Montauban par les protestants, le centre de la résistance des habitants du pays restés fidèles à l'église catholique. En 1569, les réformés mirent le siége devant ses murs avec une armée de 6000 hommes de pied et de 600 chevaux, mais les assiégés se défendirent si bien qu'ils forcèrent l'ennemi à revenir à Montauban. Les anciennes murailles ont disparu; çà et là se voient autour de la ville quelques restes des fossés.

Montech possède une papeterie et une minoterie à six meules, mue par les eaux du canal latéral de la Garonne.

La route traverse, en quittant la ville, la forêt ou plutôt le vaste bois taillis de Montech, suit de loin le canal de Montech, qui fait communiquer le canal latéral avec le Tarn, et atteint enfin la gare de

83 kil. Montauban (R. 2).

La deuxième route, au sortir de Larrazet, se maintient sur la pente des collines qui bordent la rive g. de la Gimone.

61 kil. *Labourgade*, v. de 402 hab., à 2 kil. duquel se trouve, sur le sommet d'un coteau, le *château de Terride.*

65 kil. *Lafite*, v. de 526 hab. On y traverse la Gimone.

68 kil. La route franchit, près de l'ancien *couvent de Belleperche*, la Garonne sur le long pont suspendu de Belleperche, et, laissant à 4 à 5 kil. sur la g. la ville de Castel-Sarrazin, croise la route de Moissac à Toulouse, et passe, par un nouveau pont suspendu, sur le Canal latéral, au delà duquel elle se rapproche du chemin de fer de Bordeaux à Cette.

78 kil. Lavilledieu, station du chemin de fer (R. 2).

On suit la voie ferrée, qu'on a d'abord sur la g., jusqu'à un viaduc au delà duquel on l'a constamment sur la dr., et, après avoir croisé la voie ferrée de Montauban à Rodez, on entre dans le faubourg de Villebourbon.

90 kil. Montauban (R. 2).

ROUTE 76.

DE BEAUMONT-DE-LOMAGNE A TOULOUSE.

A. Par Aucamville.

59 kil. — Route de voitures.

La route, d'abord tracée en ligne dr., dans la direction du S. E., décrit ensuite plusieurs lacets pour descendre dans la vallée de la Tessonne, et franchir ensuite l'arête de collines qui sépare cette vallée de celle du Lambon.

11 kil. *Comberouger*, v. de 536 hab., situé sur la rive g. du Lambon. On traverse ce ruisseau, puis, après avoir gravi une forte côte et laissé à g. la *forêt de Grand-Selve*, on franchit la Nadesse, et l'on croise la route d'Auch à Verdun (R. 75).

23 kil. *Aucamville*, v. de 1096 hab. On traverse la Save immédiatement en deçà de

31 kil. Grenade (*V.* ci-dessous *B*).

28 kil. (59 kil.) De Grenade à Toulouse (*V.* ci-dessous *B*).

B. Par Verdun.

70 kil. — Route de voitures.

16 kil. De Beaumont-de-Lomagne à Bourret (R. 75).

A Bourret, on quitte la route de Montauban pour s'élever graduellement sur une terrasse qui domine le cours de la Garonne.

23 kil. Le *Mas-Grenier*, v. de 1531 hab. On traverse ensuite plusieurs ruisseaux.

30 kil. **Verdun-sur-Garonne**, ch.-l. de c., V. de 3972 hab., possédait autrefois une tour qui fut le théâtre d'un épouvantable drame. « En 1320, disent les *Grandes Chroniques de Saint-Denis*, des pastoureaux, sous la conduite d'un prêtre fourbe et d'un moine apostat, massacraient tous les juifs dans les terres du Languedoc, sans que les baillis pussent s'y opposer, les chrétiens refusant de combattre les chrétiens pour les juifs. Il advint donc qu'ils s'enfuirent dans la tour de Verdun, au nombre de 500 hommes, femmes ou enfants; et les pastoureaux les assaillirent, et eux se défendaient vaillamment avec pierres et flèches; et lorsqu'ils n'eurent plus ni bois ni pierres, ils jetèrent leurs enfants. Alors les pastoureaux mirent le feu à la tour; et les juifs, voyant qu'ils ne pouvaient échapper, s'entre-tuèrent eux-mêmes. »

Verdun possède des fabriques de cadies et des tanneries.

[Un omnibus qui correspond avec tous les trains mène de Verdun à (3 kil.) Dieupentale (R. 2), où l'on peut prendre le chemin de fer pour Toulouse; mais la route directe de Toulouse continue de suivre la rive g. de la Garonne.]

On sort du département de Tarn-et-Garonne pour entrer dans celui de la Haute-Garonne, puis on traverse la Save en deçà de

42 kil. **Grenade-sur-Garonne**, ch.-l. de c., V. de 4158 hab., bâtie sur la rive dr. de la Save, et à 1 kil. de la rive g. de la Garonne. Elle forme un carré presque parfait, et toutes ses rues se coupent à angles droits. Elle est entourée de jolies promenades.

On y fabrique, comme à Verdun, des cadies et des serges. C'est là que naquit le célèbre constituant Cazalès.

Grenade est desservie à tous les trains par un omnibus qui communique avec (5 kil.) la station de Castelnau-d'Estrétefonds (R. 2).

De Grenade à Lombez, R. 80.

La route directe de Toulouse suit toujours la rive g. du fleuve en se maintenant sur la terrasse qui le domine. On traverse Blagnac (R. 108).

70 kil. Toulouse (R. 108).

ROUTE 77.

D'AUCH A TOULOUSE.

77 kil. — Route de diligences. Service journalier.

8 kil. D'Auch à la bifurcation de Montauban (R. 75).

On passe du bassin du Gers dans celui de l'Arrats. A 2 kil. sur la g., *Marsan* (431 hab.) possède un magnifique château appartenant au duc de Montesquiou-Fézensac, et dans lequel sont nés les généraux François et Joseph de Montesquiou et l'abbé Xavier de Montesquiou. La route traverse l'Arrats avant de monter à

17 kil. *Aubiet*, relais, v. de 1440 hab. On traverse la chaîne de collines qui sépare la vallée de l'Arrats de celle de la Gimone, et l'on franchit cette dernière rivière sur la rive dr. de laquelle se trouve

26 kil. **Gimont**, relais, ch.-l. de c., V. de 3073 hab., qui s'est élevée peu à peu autour d'une abbaye fondée en 1145, dans la forêt de Planseure. Cet édifice fut ruiné pendant la Révolution, mais on en voit encore des restes imposants. On remarque aussi à Gimont une assez belle rue passant sous les halles; une belle *église* gothique, bâtie en briques, à une seule nef sans piliers, « et dont le maître-autel est orné de gracieuses figures à jour représentant des scènes bibliques; » la *chapelle de Notre-Dame de Cahusac*, fondée en 1513, et le *château* de M. de Mauléon.

[De Gimont à Saramon (15 kil.). La route remonte constamment la rive g. de la Gimone par (8 kil.) *Bédéchan* (336 hab.) et (13 kil.) *Boulaur*, v. de 443 hab., où l'on remarque un ancien couvent de Fontevrault, fondé en 1142. L'église de cette abbaye offre aux curieux une porte du XIIIe siècle, une belle nef en briques et un chœur à 42 stalles en bois de chêne sculpté. « Un escalier en pierre conduit jusqu'au faîte de l'église, où règne une longue galerie, éclairée par des fenêtres à arceaux continus. De cette galerie, appelée l'*optique*, la vue s'étend au loin sur la délicieuse vallée de la Gimone et jusqu'aux sources de l'Auze. » (BOURDEAU). — 15 kil. Saramon (R. 78).]

Au delà de Gimont, les montées et les descentes se succèdent sans interruption.

34 kil. *Garbic*.—On traverse la ligne de faîte qui sépare les bassins de la Gimone et de la Save, et l'on descend vers cette dernière rivière, que l'on franchit après avoir laissé à g. la route de Mauvezin (R. 75).

43 kil. **L'Isle-Jourdain**, relais, ch.-l. de c., V. de 4894 hab., propre et assez bien bâtie, située sur la rive g. de la Save. Son double nom vient de sa position sur la rivière et du surnom de Jourdain que prit un de ses seigneurs, baptisé en Palestine, sur les bords du fleuve sacré. Bien que le château, aujourd'hui détruit, ait été la place d'armes de très-puissants barons, l'Isle-Jourdain n'offre qu'une histoire sans intérêt. Elle fut prise par Henri de Lancastre, comte de Derby (1344), par le Dauphin, depuis Louis XI, cent ans après, et enfin par les troupes républicaines, à la suite d'une échauffourée royaliste (1799). C'est alors que son château fut rasé, en même temps que ses remparts.

De l'Isle-Jourdain à Mauvezin, R. 75; — à Lombez, R. 80; — à Grenade, R. 80.

Au delà de l'Isle-Jourdain, la route monotone parcourt un pays de collines sans caractère

50 kil. *Pujaudran*, v. de 635 hab. On passe du département du Gers dans celui de la Haute-Garonne

59 kil. *Léguevin*, relais, ch.-l. de

c. de 974 hab., situé dans un petit vallon.

La route franchit l'Aussonnelle à 1 kil. au S. de Pibrac (R. 108).

67 kil. *Colomiers*, v. de 1414 hab. — On traverse, près de *Saint-Martin du Touch* (960 hab.), la petite rivière de Touch qui, non loin de là, va se jeter dans la Garonne.

74 kil. A g. se détache la route qui mène à (25 kil.) Grenade (R. 76), en longeant la rive g. de la Garonne. Après avoir dépassé la butte du Polygone (R. 108) et laissé à dr. la route de Tarbes par Lombez, on entre par l'allée de la Patte-d'Oie dans le faubourg Saint-Cyprien.

77 kil. Toulouse (R. 108).

ROUTE 78.

D'AUCH A LOMBEZ.

A. Par Saramon.

41 kil. — Route de voitures.

La route, sortie d'Auch en traversant le Gers, monte sur des collines, pour redescendre dans la vallée de l'Arçon que l'on traverse.

7 kil. *Pessan*, v. de 690 hab., qui possède le *château de la Rochette* et les débris d'une abbaye, fondée au VIIe siècle, détruite tour à tour par les Sarrasins, les Normands, l'incendie, et rebâtie à la suite de chacun de ses désastres. On passe du bassin du Gers dans la vallée de l'Arrats, réduit ici aux proportions d'un ruisseau, et l'on traverse ce cours d'eau avant d'entrer à

16 kil. *Castelnau-Barbarens*, bourg de 1184 hab., bâti en amphithéâtre sur une colline élevée d'où le regard embrasse un immense horizon. C'était, au moyen âge, une des quatre châtellenies du comté d'Astarac. Depuis quelques années ont disparu les derniers débris de son immense château, considéré comme inexpugnable avant l'invention de l'artillerie. Il était bâti sur un haut rocher; « ses murailles étaient d'une épaisseur et d'une hauteur extraordinaires, » et son enceinte renfermait un puits d'une effrayante profondeur. Il avait remplacé en 1050 une autre forteresse bâtie peut-être par les Arabes. La route franchit une chaîne de collines et entre dans la vallée qu'arrosent la Gimone et l'Auze, son affluent. On traverse ce dernier cours d'eau.

25 kil. **Saramon**, chef-lieu de canton, V. de 1299 hab., bâtie entre l'Auze et la Gimone, à une petite distance au-dessus de leur confluent. Elle commença à grouper ses maisons vers 960 autour du monastère fondé en 817 par l'abbé de Sorèze, dans un lieu appelé *Byzentium*. On y voit quelques restes de ses anciens remparts et une tour garnie de créneaux.

[Une route qui remonte la rive gauche de la Gimone se dirige de Saramon à (9 kil.) **Simorre**, bourg de 1806 hab., situé sur le penchant d'une colline. Simorre s'est élevé sous la protection d'une abbaye qui fut l'une des plus opulentes de cette partie du midi de la France, et qui, tour à tour abattue par les Sarrasins et les Normands, fut somptueusement restaurée au XVIe siècle. Le couvent a presque totalement disparu; on n'y distingue, dit M. Cénac-Moncaut, que le puits carré qui occupait un de ses angles, quatre niches ogivales à tourteaux, ménagées dans le mur de l'église, et une jolie cheminée du XIIIe siècle, avec colonnes torses, et dépendant, dit-on, de la chambre de l'abbé. Quant à l'église du couvent, consacrée en 983, restaurée en 1301 et en 1442, « c'est un des monuments les plus intéressants et les plus homogènes du midi. » Elle est bâtie en briques. « Sa croix latine, formée d'un transsept dont les bras sont pareils au chevet, présente une de ces curieuses coupoles octogonales du commencement du XIIIe siècle que l'on re-

marque à Saint-Sernin de Toulouse, à Saint-Savin, à la cathédrale de Tarbes, à Sanguesa dans la Navarre, et principalement dans la cathédrale de Périgueux. Cette voûte, sillonnée de huit fortes nervures, est éclairée par un même nombre de lucarnes; quatre piliers la soutiennent. Le chevet est voûté en ogive avec de fortes nervures croisées. Il n'y a qu'une nef sans bas-côté, avec deux chapelles, l'une du XIVe et l'autre de la fin du XVe siècle. Les 36 stalles du chœur offrent des statues et des bas-reliefs du XVe siècle qui ne sont pas sans mérite. Elles sont séparées par des accoudoirs à têtes grimaçantes, telles que singes, moines encapuchonnés, paysans jouant de la flûte et autres caricatures; une d'elles porte assez loin ses hardiesses indécentes. » Les vitraux peints, qui sont très-remarquables, se rapprochent de ceux de Sainte-Marie d'Auch et sont attribués au même verrier.]

En quittant Saramon, la route de Lombez franchit la Gimone et passe de cette vallée dans celle du Marcaou.

31 kil. *Montgauzy*, v. de 300 hab. — On traverse le Marcaou. La route n'offre rien d'intéressant jusqu'à

41 kil. Lombez (*V.* ci-dessous *B*).

B. **Par Gimont.**

45 kil. — Route de voitures.

26 kil. D'Auch à Gimont (R. 77).

Au sortir de Gimont, la route de Lombez se dirige au S.

34 kil. *Saint-André*, v. de 291 hab.

On traverse ensuite un pays accidenté d'où l'on descend dans la vallée de la Save à

42 kil. Samatan (R. 79).

45 kil. **Lombez**, chef-lieu d'arrond. du départ. du Gers, V. de 1726 hab., située sur la rive g. de la Save, dans une plaine très-fertile, souvent ravagée par les débordements de la rivière qui, en revanche, est presque sans eau en été.

L'origine de Lombez remonte à la fondation d'une abbaye construite en 793, près du tombeau de saint Majau, et érigée en évêché en 1317. Malgré la possession de ce siége épiscopal, Lombez n'était qu'un petit village, qui s'accrut en 1355 d'une partie de la population de Samatan, évacuée par ses habitants à l'approche du prince Noir. Elle fut prise et ravagée deux fois par les protestants, et en particulier par Montgomery.

« Nous mentionnerons à Lombez : une *église* du XIVe siècle, en briques, remarquable par la hauteur de sa voûte, l'ampleur de ses nefs, ses vitraux du XVe siècle, ses fonts baptismaux et les pierres tombales de quelques évêques; les *promenades* publiques nouvellement plantées; l'ancien *palais épiscopal* converti en sous-préfecture; l'*hôtel de ville*, le *théâtre*, le *tribunal*, récemment construit, et, à une petite distance, les *châteaux* de MM. de Gaujac et de la Busquière. »

Le grand commerce de Lombez est celui des bestiaux que nourrit son territoire et qui sont les plus beaux de la Gascogne. Sa seule industrie est la fabrication des liqueurs.

De Lombez à Tarbes, R. 79; — à Toulouse, R. 79; — à Grenade, R. 80.

ROUTE 79.

DE TARBES A TOULOUSE.

PAR LOMBEZ.

141 kil. — Route de voitures.

Au sortir de Tarbes, on suit la route d'Auch pour ne la quitter qu'après avoir traversé le dernier bras de l'Adour. On franchit le canal d'Alaric et de petits ruisseaux qui s'y jettent. Sur la g. se trouvent les deux villages de *Boulin* (114 hab.) et *Lizos* (129 h.).

10 kil. *Pouyastruc*, ch.-l. de c. de 653 hab. — Au delà de ce bourg, on

descend dans le vallon de l'Estreux, affluent du canal d'Alaric à Rabastens. Ce ruisseau traversé, on monte à

14 kil. *Castelvieil*, v. de 408 hab.— Arrivée à la ligne de faîte d'entre Estreux et Arros, la route descend dans la jolie vallée que parcourt cette dernière rivière.

16 kil. *Marseillan*, v. de 402 hab. — On traverse les eaux limpides de l'Arros avant d'entrer à

18 kil. *Chelle-Debat*, v. de 347 hab. La route remonte ensuite le vallon d'un affluent de l'Arros jusqu'à

21 kil. *Osmets* (250 hab.), v. au delà duquel on croise, près de *Luby* (452 hab.), la route de Miélan à Labarthe-de-Neste.

30 kil. **Trie**, ch.-l. de c., V. de 1680 hab., située sur la rive g. de la Bayse-derrière. La plupart de ses rues débouchent sur une grande place carrée au milieu de laquelle s'élève une église à flèche très-haute, et qu'entourent des arcades en bois formant une espèce de halle couverte. Trie date de la période gallo-romaine. Les soldats calvinistes de Montgomery y exercèrent, en 1571, d'horribles cruautés, y détruisirent un couvent de carmes fondé par un roi de Navarre, en pendirent le prieur et jetèrent dans le puits du cloître les autres religieux, au nombre de vingt.

[Une route sans intérêt fait aussi communiquer Trie avec Galan (R. 81) et Lannemezan (R. 104).]

De Trie à Miélan et à Mirande, R. 64.

On sort de Trie en traversant la Bayse-derrière sur un pont d'une seule arche, d'une grande élévation, puis la route se développe sur les plateaux qui séparent la Bayse-derrière de la Baysolle, ruisseau que l'on traverse pour franchir aussitôt la croupe derrière laquelle coule la Bayse-devant. Avant d'atteindre cette dernière rivière, on laisse à dr. un chemin qui se dirige par la vallée de la Bayse-devant sur (22 kil.) Lannemezan (R. 104) par Galan.

43 kil. *Puntous*, v. de 688 hab., situé entre la Bayse-devant et l'un de ses affluents, la Selle.

46 kil. *Castelnau-Magnoac*, ch.-l. de c., bourg de 1632 hab. On y remarque une belle église paroissiale et une assez belle mairie supportée par des piliers élevés qui forment une halle. C'est la patrie du général de génie Dabadie. Elle possède des fabriques d'étoffes de laines, de bougies, et des blanchisseries de cire.

A peine est-on sorti de cette ville qu'on croise la route d'Auch à Lannemezan (R. 81). 3 kil. plus loin, on traverse le Gers.

54 kil. *Thermes*, v. de 493 hab. que dominent les ruines imposantes d'une forteresse bâtie au XVIe s., sur l'emplacement d'une autre plus ancienne. A une petite distance au delà, on passe, en franchissant la Gimone, du départ. des Hautes-Pyrénées dans celui de la Haute-Garonne.

60 kil. **Boulogne**, ch.-l. de c., V. de 2003 hab., située sur une colline entre la Gimone et la Gesse, affluent de la Save; elle est bâtie sur un plan régulier et encore entourée d'une partie de ses fossés et de ses anciennes murailles. On y remarque une assez belle *église* élevée dans les premières années du XIVe s. et restaurée du temps de François Ier.

[Quatre routes font communiquer Boulogne avec la vallée de la Garonne : l'une aboutit à Montrejeau, l'autre à Saint-Gaudens, la troisième à Martres et la quatrième à Muret (*V.*, pour les deux dernières, R. 110).

On a le choix entre deux routes pour se rendre de Boulogne à Lombez. La plus courte des deux suit la rive g. de la Gesse et rejoint la plus longue près du confluent de la Gesse et de la Save. Cette dernière route, qui est la plus fréquentée, franchit la Gesse au bas de Boulogne, atteint

les bords de la Save à *Saint-Pé del Bosc* (305 hab.), tourne alors brusquement à g. et longe cette rivière.

76 kil. *Anan*, v. de 620 hab.

80 kil. **L'Isle-en-Dodon**, ch.-l. de c. de 2156 hab. On y remarque une église qui se recommande surtout par un chevet à pans coupés du XIIIe s., un clocher octogone du XIVe s., assis sur une base carrée du XIIIe s., et d'assez jolis vitraux du XVIe.

A 4 kil. de l'Isle-en-Dodon, la route passe du départ. de la Haute-Garonne dans celui du Gers. Le premier village qu'elle y rencontre est *Cadeillan* (196 hab.), au delà duquel, franchissant la Gesse au-dessus de son confluent dans la Save, elle rejoint la route plus courte de Boulogne à Lombez. On continue de suivre la rive g. de la Save.

90 kil. Lombez (R. 78).

On passe, en quittant cette ville, de la rive g. sur la rive dr. de la Save.

93 kil. **Samatan,** ch.-l. de c., V. de 2135 hab., agréablement située près de la rive dr. de la Save, sur laquelle s'étend une jolie place publique, embellie par une halle et une mairie récemment achevée. C'est une des plus anciennes cités du département. Entièrement détruite et dépeuplée en 1355, année où presque tous les habitants, épouvantés de l'approche du prince Noir, allèrent s'établir à Lombez, Samatan avait recouvré une partie de son ancienne prospérité lorsqu'elle fut de nouveau dévastée, en 1589, par les calvinistes qui y restèrent quatre mois et y démolirent les quatre églises, les couvents et les maisons des principaux catholiques. Son église en briques, qui était fort belle avant les ravages des protestants, a été reconstruite dans ces dernières années.

On s'éloigne de la Save pour se rapprocher de l'Ausson, que l'on traverse près de l'embranchement qui mène à (16 kil.) l'Isle-Jourdain (R. 77).

100 kil. *Nizas*, v. de 268 hab.

105 kil. On quitte le départ. du Gers pour passer dans celui de la Haute-Garonne.

108 kil. *Bragayrac*, v. de 362 hab.

115 kil. *Sainte-Foy*, v. de 1460 h.

119 kil. *Saint-Lys*, ch.-l. de c., b. de 1471 hab., bâti sur l'Aiguebelle, affluent du Touch.

125 kil. *Fonsorbes*, v. de 825 hab., situé à une petite distance à dr. de la route.

132 kil. *Plaisance-du-Touch* (1088 hab.). Cette petite ville est située sur la rive g. du Touch, que la route suit jusqu'à

137 kil. *Tournefeuille*, v. de 682 hab., bâti près du confluent du Touch et du Merdanson. Après avoir traversé le Touch à 1 kil. de ce village, on rejoint, près de la butte du Polygone, la route d'Auch, par laquelle on entre dans le faubourg Saint-Cyprien.

141 kil. Toulouse (R. 108).

ROUTE 80.

DE LOMBEZ A GRENADE.

50 kil. — Route de voitures.

3 kil. De Lombez à Samatan (R. 79).

On suit encore la route de Toulouse pendant 3 kil., jusqu'au delà du pont de l'Aussoue, puis, tournant brusquement à g., on longe la rive dr. de cette dernière rivière.

9 kil. *La Bastide-Savè*, v. de 340 hab., situé près du confluent de la Save et de l'Aussoue. Sur la colline qui s'élève de l'autre côté de la rivière, se montre le v. de *Cazaux* (350 hab.), dont les habitants s'occupent de l'élève des mérinos. Le magnifique *château de Caumont*, entouré de beaux parcs et de jardins, est situé dans cette commune; il appartient à M. de Castelbajac.

Au delà de la Bastide, on n'a plus

qu'à suivre la rive dr. de la Save qui serpente dans une charmante vallée.

22 kil. L'Isle-Jourdain (R. 77). — On continue de longer la rive dr. de la Save.

47 kil. *Ségouvielle*, v. de 470 hab., où se trouvent les plus belles prairies du Gers. On sort de ce départ. pour entrer dans celui de la Haute-Garonne. La route traverse ensuite *Lévignac-sur-Save*, v. de 843 hab., qui possède une filature et une minoterie, puis *Montégut*, v. de 489 hab.

50 kil. Grenade (R. 76), d'où une route de 5 kil., desservie par des omnibus, mène à la station de Castelnau-d'Estrétefonds (R. 2).

ROUTE 81.

D'AUCH A LANNEMEZAN.

68 kil. — Route de voitures.

Cette route se détache de celle de Tarbes, près du confluent du Gers et du Sousson, petite rivière longue d'environ 40 kil., et le plus souvent à sec. Après l'avoir franchie, on suit la rive g. du Gers.

5 kil. *Pavie*, V. de 1008 hab., bâtie au confluent du Gers et du Cédron. Sa fondation, comme celle de beaucoup de localités du département, remonte aux dernières années du XIIIe siècle, époque à laquelle elle fut construite en carré parfait, toutes les rues alignées au cordeau. C'était sous Charles VII une des places fortes des routiers. On y remarque le château du général de Luppé. — On traverse le Cédron.

9 kil. *Auterive* (château de Mondeau).

10 kil. *Boucagnères*. — On suit toujours la rive g. du Gers.

16 kil. *Orbessan*, v. qui possède un château du XIVe siècle, flanqué à deux angles de deux grosses tours carrées.

19 kil. **Sansan**, v. de 818 hab., bâti vers le milieu du XIIIe siècle.

C'est dans les environs de ce village que se trouvent les plus célèbres gisements de fossiles découverts par les géologues dans les Pyrénées. Là sont entassées des quantités énormes d'ossements appartenant à plus de 36 genres différents de mammifères, 11 genres de reptiles, et une foule d'oiseaux et de reptiles non déterminés. Parmi les grands animaux se distinguent les mastodontes, les rhinocéros, les paléothérium, l'anisodon, le cheirothérium, le dinothérium, le macrothérium, le singe, etc. « Les fossiles de Sansan, dit M. Frossard, étaient considérés, dans un âge reculé, comme ayant été accumulés dans le *camp de las hossos* (champ des fosses) par le démon qui, jaloux des créations de Jéhova, voulut rivaliser de puissance, mais demeura incapable de communiquer la vie. En 1854, l'attention de M. Lartet fut attirée vers ces immenses dépôts par un berger. Plus tard le gouvernement fit l'acquisition de la colline qui renferme, aujourd'hui encore, vingt fois autant de fossiles qu'il n'en a encore été extrait. »

21 kil. *La Barthe*.

26 kil. *Masseube*, ch.-l. de c. de 1781 hab. Cette ville remonte à la fin du XIIIe siècle, et comme toutes les petites villes de cette époque dans le Midi, elle est régulièrement percée de rues droites qui aboutissent à une place centrale carrée. On y remarque l'église (même date que la ville) et la plus grande partie de ses anciennes fortifications. — On continue de remonter la rive g. du Gers.

38 kil. *Chélan*, v. au delà duquel la route entre dans les Hautes-Pyrénées. Le premier v. que l'on traverse est *Sarriac* (548 hab.).

43 kil. On laisse, à une petite distance à dr., Castelnau-Magnoac (R. 79). La route monte peu à peu sur de froids et stériles plateaux.

Le Gers, faible ruisseau, coule toujours à g. On le suit de loin jusqu'auprès de ses sources, en laissant à dr. le chemin de (8 kil.) *Galan*, ch.-l. de c. de 1249 hab., bâti entre la Baysedevant et la Baysolle. L'église de ce bourg, qui remonte aux premiers temps de la féodalité, paraît avoir été jadis une forteresse. On traverse le v. de *Monlong* (370 hab.), et l'on débouche sur la route de Tarbes à Montrejeau par Lannemezan (R. 104).

64 kil. Lannemezan (R. 104).

ROUTE 82.

DE TARBES A CAUTERETS.

46 kil. — Route de poste. Messageries impériales, plusieurs départs par jour pendant la saison des eaux. Trajet en 8 h. 1/2. Diligences partant de la place Maubourguet. Messageries Carrère et Mathieu, service quotidien. — Prix des places : de 8 à 10 fr. Voitures de louage : de 20 à 25 fr. par jour.

En sortant de Tarbes, on laisse à g. la route de Bagnères, et l'on se dirige au S. O. à travers une plaine fertile qui semble avoir été autrefois le fond d'un vaste lac. Après avoir franchi le canal de Jespes, qui va se jeter près de là dans la rivière d'Échez, on aperçoit, à g., à peu de distance du v. d'*Odos* (714 hab.), l'ancien château où mourut en 1549 la reine Marguerite de Navarre, puis, à dr., la route qui mène par Ossun à Pontacq (R. 62).

On traverse ensuite une fois l'Échez, puis trois fois son affluent, le Geune, qui serpente à dr. et à g. de la route, et bientôt l'on se trouve sur une haute plaine qui s'étend à l'O. vers Ossun. C'est *Lanne-Mourine* (landes des Maures), champ de bataille où les débris des Sarrasins, vaincus par Charles Martel entre Tours et Poitiers, furent écrasés par les Bigordains sous les ordres de Missolin ou Mesclin. Les levées de terre d'origine inconnue que l'on voit près d'Ossun sont peut-être des *tumuli* funéraires construits après ce jour de bataille; cependant on les considère généralement comme des restes d'anciens *castra* élevés par les Romains.

A l'E. de cette plaine on aperçoit (10 kil.) les v. de *Louey* (593 hab.) et de *Lanne* (496 hab.). Tout près de Lanne, dans la plaine fertile de l'Échez, se trouve, à la même distance de Tarbes, *Bénac*, v. de 806 hab. « Lors des croisades, dit la légende, un vieux gentilhomme, qui venait d'épouser femme gentille, se sentit consumé par le zèle de la foi, et partit pour la Palestine, disant à sa femme qu'elle pourrait se remarier si elle ne recevait pas de ses nouvelles avant sept ans. Les sept ans étaient près de finir, et le vieux gentilhomme, malade et captif, songeait tristement dans son cachot, quand soudain le diable lui apparut. « Marquis, lui « dit-il, ta femme doit épouser ce soir « même le baron des Angles. Donne-« moi ton âme, et je te transporte dans « le château. — Mon âme, répond le « marquis, est à Dieu. — Ton cœur. « — Mon cœur est au roi, mais je te « donnerai les restes de mon souper. » Le diable, qui sans doute avait faim, accepta le marché, mit le chevalier mourant sur ses ailes rouges et le transporta au manoir de Bénac. Les deux amants venaient de s'asseoir au banquet nuptial; l'évêque de Tarbes, mitre en tête, crosse en main, allait leur donner la bénédiction, quand le vieillard paraît soudain, couvert de vêtements en lambeaux, hideux, semblable à une bête fauve. Les domestiques le repoussent; mais le cheval hennit dans l'écurie en entendant les pas de son maître, et le chien se traîne à ses pieds pour lécher les cicatrices qu'y avaient laissées les ceps de fer. »

Au sortir de la plaine de Lanne-Mourine, on franchit le ruisseau de Rieutort entre deux collines, puis on

gravit une petite côte avant d'atteindre

14 kil. *Adé*, v. de 619 hab. Le paysage commence à prendre un caractère montagneux; des collines escarpées, couvertes de fougères ou de bois, s'étendent de chaque côté dans la direction du S. D'après la tradition locale, on y trouvait encore des sangliers il y a quelques années. A peu de distance d'Adé, la tour carrée du château de Lourdes apparaît sur son rocher, et à l'E. se dresse, dans le lointain, la Pène de Lhéris, au sommet recourbé (R. 101).

La route, de plus en plus accidentée, laisse à dr. le v. de *Saux*, puis, à g., sur les pentes du *Miramont* (647 mèt.), *Julos*, com. de 312 hab., où se trouvent les restes d'un camp connu dans le pays sous le nom de *Castra de Julos* (camp de Jules). Ensuite on dépasse une métairie dont le nom *Estrade*, ou *Strada*, semblerait indiquer que l'ancienne voie romaine de Dax à Saint-Bertrand passait en ce lieu. Quelques archéologues ont voulu voir dans Strada le poste intermédiaire d'*Oppidum Novum*.

Vis-à-vis de cette métairie, la route fait un circuit pour éviter une prairie marécageuse. Dans ce lieu, qu'on appelle *marais du Monge* (du Moine), une montagne disparut, dit-on, engloutie tout à coup par un tremblement de terre. Après avoir franchi la petite ramification qui sépare le bassin de l'Adour de celui du gave de Pau, on descend à

19 kil. **Lourdes** (hôt. : de France, chez Maumus; des Pyrénées, chez Lacrampe; de la Poste, chez Laffite); ch.-l. de c., siége du tribunal de 1re instance de l'arr. d'Argelès, V. de 4310 hab., située sur la rive dr. du Gave, au point de jonction des deux vallées du Gave de Pau et du Magnas. Du côté de l'O. elle est dominée par un rocher gris et escarpé sur lequel se dresse un ancien château fort.

On montre encore à Lourdes des restes de murs qui passent pour avoir été construits par les Romains. En tout cas il est certain que le **château** existait déjà du temps de Charlemagne; on l'appelait alors *Mirambel* (belle vue). Les chroniqueurs de l'époque rapportent que le prince sarrasin Mira occupait cette forteresse à l'époque où les Franks vinrent l'attaquer. Les assiégés, menacés par la disette, allaient bientôt se rendre, quand un aigle apparut soudain sur la tour la plus élevée de la citadelle et y laissa tomber un grand poisson vivant. Émerveillé de ce prodige qu'il prit pour un avertissement du ciel, Mira envoya le butin de l'aigle à Charlemagne et lui fit dire qu'il n'était pas entièrement dépourvu de vivres, puisqu'il prenait de tels poissons dans son vivier. Cependant il finit par capituler et se rendit au Puy, suivi de ses chevaliers qui tous portaient au bout de leurs lances des bottes de foin dont ils firent litière dans l'église de Notre-Dame; l'émir y reçut le baptême, fut nommé Louis, et de retour dans son château changea le nom de Mirambel en celui de Lordes ou Lourdes (*V.* Marca).

D'après M. Cénac-Moncaut, le nom de Lourdes, d'origine romane, serait un synonyme de château fort; en tout cas, il est certain que ce mot ne vient pas de *Lapurdum*, dénomination qui n'a jamais appartenu qu'à Bayonne.

On pourrait dire jusqu'à un certain point que l'histoire de la ville de Lourdes résume celle du Bigorre.

« En 1218, ce boulevard du comté fit échouer les tentatives du redoutable Simon de Montfort. Bientôt après cependant Lourdes ouvre ses portes au successeur de Simon, le comte de Leicester, en vertu de la cession d'une partie du Bigorre faite à ce prince par le faible Esquivat de Chabannes. Dès ce moment elle ne cesse d'être le point de mire de tous les partis qui se disputent la possession de ces

contrées.... Véritable clef des riches et populeuses vallées qui se réunissent à sa base, le château de Lourdes devient l'arbitre des destinées du comté de Bigorre. »

Leicester ayant péri à la bataille d'Evesham, son fils Simon vendit ses droits à Thibaut Ier, comte de Champagne, et ce dernier confia la garde du château de Lourdes à Garcie Arnaud de Volente (1265). Ce fut à la suite de cette cession que le château passa à Philippe le Bel, ou pour mieux dire à sa femme Jeanne de Navarre (1293), et il ne fallut rien de moins que le traité de Brétigny (1360) pour en déposséder la France.

Le prince Noir vint le visiter, lui donna pour commandant Pierre Arnaud, frère naturel du comte Gaston-Phœbus, et « le recommanda moult et grandement et chèrement, tant pour la force du lieu comme parce que Lourdes sied sur la frontière de plusieurs pays; car ceux de Lourdes peuvent courir moult avant dans le royaume d'Aragon, et jusqu'en Catalogne et Barcelone. » Mais Gaston-Phœbus, qui comptait obtenir la cession de ce château si les Français s'en rendaient maîtres, envoya prier son frère Arnaud de venir le trouver à Orthez, afin de conférer sur la situation politique. Celui-ci pressentit quelque supercherie.

« Quand il dut partir, il vint à Jehan des Angles, son frère, présents les compagnons : « Monseigneur « le comte de Foix me mande, irai; « si veux que ne rendiez le châtel « de Lourdes qu'au roi d'Angleterre, « mon seigneur naturel, de même « que je le tiens : » ainsi le jura. Advint que le troisième jour qu'il fut arrivé à Orthez, en présence de plusieurs chevaliers, le comte de Foix lui fit commandement de mettre le châtel pour le duc d'Anjou.

« Le chevalier pensa un petit pour savoir quelle chose il répondrait. Toutefois, tout pensé et tout considéré, il dit : « Monseigneur, vrai« ment je vous dois foi et hommage, « car je suis un pauvre chevalier de « votre sang et de votre terre; mais « ce châtel de Lourdes ne vous ren« drai-je jà. Vous m'avez mandé, si « vous pouvez faire de moi ce qu'il « vous plaira. Je le tiens du roi d'An« gleterre, qui m'y a mis et établi, « et à personne qui soit je ne le ren« drai, fors à lui. » Quand le comte de Foix ouït cette réponse, si lui mua le sang en félonie et en courroux, et dit, en tirant hors une dague : « Ho! « faux traître, as-tu dit ce mot de « non-faire? Par cette tête, tu ne « l'as pas dit pour néant. » Adonc férit-il de sa dague sur le chevalier, par telle manière que il le navra moult vilainement en cinq lieux, et il n'y avoit là baron ni chevalier qui osast aller au-devant. Le chevalier disoit bien : « Ah! monseigneur, « vous ne faites pas gentillesse; vous « m'avez mandé, et si m'occiez. » Toutes voies, point il n'arrêta, jusque à tant qu'il eût donné cinq coups d'une dague. Puis après commanda le comte qu'il fût mis dans la fosse, et il le fut, et là mourut, car il fut pauvrement curé de ses plaies. »

Néanmoins, loin de succomber avec son commandant, le château de Lourdes opposa à ses assaillants une résistance de plus en plus énergique, grâce à son défenseur le baron des Angles. Fidèle au cri de guerre : *Saint-Georges Lourdes*, la garnison exécuta des sorties si vigoureuses, que le duc d'Anjou dut renoncer au siége, et battre en retraite après avoir brûlé la ville. Assiégé de nouveau, Jehan des Angles ne capitula qu'après dix-huit mois de blocus. Depuis cette époque, le donjon de Lourdes a toujours appartenu à la France. Pendant les guerres de religion, Montgomery prit la ville, mais il ne put se rendre maître du château.

Sous le règne de Louis XV, le fort de Lourdes devint une prison d'État. On y envoya les protestants coupables d'avoir lu la Bible, les magistrats

qui avaient osé faire des remontrances au ministre, les jeunes gens qui avaient le malheur de déplaire aux courtisanes de Versailles. En 1788, l'archevêque de Sens, Loménie de Brienne, y fit enfermer plusieurs membres des parlements qui s'étaient opposés à son plan des cours plénières.

Les états généraux de 1789 rendirent la liberté à tous les prisonniers de Lourdes. Ce fut seulement en 1803 que le général Bonaparte, devenu premier consul, déclarant de nouveau le château de Lourdes une prison d'État, y fit, entre autres prisonniers, enfermer en violation du droit des gens l'ambassadeur anglais lord Elgin, qui était revenu de Constantinople pour rétablir sa santé aux eaux de Bagnères. Depuis lors, le château de Lourdes, classé parmi les monuments historiques, a cessé d'être une prison d'État; il est gardé par une garnison de vétérans.

« Ce castel, dit M. Cénac-Moncaut que nous avons si souvent l'occasion de citer, n'a conservé de l'époque féodale que ses deux chemins couverts et son donjon carré. L'un des chemins couverts, garni d'escaliers dans une partie de son étendue, descend vers la ville et passe sous une porte du XVIe s., précédée de son pont-levis; l'autre se dirige vers le Gave, en serpentant sur les flancs de la montagne; il servait d'accès aux cavaliers et passe sous une ancienne tour voûtée en pont et garnie de sa lourde herse de fer. La voûte montre encore le soupirail supérieur par lequel on pouvait écraser l'ennemi sous une pluie de projectiles, d'huile bouillante et de pots à feu, lorsque la herse était retombée sur les derrières et le retenait emprisonné dans l'enceinte du château. Le donjon a perdu presque tous ses anciens aménagements. La basse-fosse a été transformée en simple cave, et les fenêtres, élargies pour la commodité des prisonniers militaires, n'offrent rien de leur forme première.... Il en est de même des anciennes murailles de la ville. La tour *de la prison*, située au pied méridional du rocher, n'a conservé que l'arcade voûtée en pont sous laquelle passait autrefois la route de la vallée du Lavedan.... »

L'*église* de Lourdes n'a rien de remarquable; elle date du Xe ou du XIe s.; mais la nef proprement dite ne doit pas remonter au delà du XIIIe s. — On remarque à 1 kil., au milieu de la place d'Armes, la *pierre de la Liberté*, scellée dans le sol sous la première République. — De charmantes promenades, qu'on appelle *Paradis*, longent le bord du Gave.

A 1 kil. au N. O. de la ville, sur le penchant d'une colline, on ne doit pas manquer d'aller visiter le magnifique domaine de Visens appartenant à M. Dauzat Dambarrère, et où se trouve, outre l'école d'agriculture du département, une annexe du dépôt de remonte de Tarbes.

A l'O. de Lourdes, non loin du Gave, s'ouvrent plusieurs grottes creusées dans une montagne calcaire et peuplées de chauves-souris. Les principales sont les grottes des *Espalungues* (*speluncæ*) et du *Loup*. Après avoir pénétré dans cette dernière par une entrée spacieuse, on la voit se diviser en trois parties. « A l'extrémité de celle du milieu (longue de 250 mèt. environ) est un précipice dont il est difficile de déterminer la profondeur. Lorsqu'on y jette une pierre, l'eau bouillonne sourdement. »

Une autre grotte, qui s'ouvre dans la même direction à quelques minutes de la ville, s'appelle *grotte de Massavieille;* elle est assez insignifiante par elle-même; mais elle est devenue célèbre dans le pays par la prétendue apparition de la Vierge dont tous les journaux ont parlé en 1858. On affirme que, pendant les six mois qui ont suivi le miracle, 150 000 personnes ont visité la grotte; elle dut être fermée par ordre de l'autorité; mais depuis, l'évêque de Tar-

bes a déclaré, par mandement solennel, que le miracle était authentique.

Sur le sommet du plateau qui domine Lourdes au N. O., se trouve un *lac* de 4 kil. de circonférence et de 8 mèt. de profondeur moyenne. Il est bordé de tous les côtés par des bruyères stériles; on croirait voir un paysage d'Écosse. Tout autour s'étendent des ravins, remplis de galets, de grès, d'ardoises, témoins du travail géologique accompli jadis par les glaces. C'est à un barrage de moraines poussé par le glacier qui a déposé tant de blocs erratiques sur le flanc des montagnes environnantes et dans la vallée de Surguère que le lac de Lourdes doit probablement son existence. La région qui environne le lac est une des contrées pyrénéennes où les tremblements de terre se font ressentir avec le plus d'intensité.

Les *carrières de marbre* sont échelonnées, sur un périmètre de 3 à 4 kil., autour de la ville en allant de l'E. à l'O., et en passant par le S.; 600 ouvriers sont occupés à ces carrières. On extrait, par an, 4000 mèt. cubes de marbre coquillier servant à la construction ou à l'ameublement, et dont le produit s'élève au chiffre de 400 000 fr.

Les *carrières d'ardoises*, au nombre de 40, sont en général au S. de la ville, sur la route d'Argelès et dans les vallées de Castelloubon et de Surguère; 260 ouvriers y sont occupés. On extrait, par an, de 16 à 18 000 mèt. cubes d'ardoises, évalués à 245 000 fr. Les ardoises de Lourdes sont en général assez épaisses, mais elles durent longtemps, et c'est pour cela qu'elles sont préférées par un grand nombre de constructeurs.

En outre on extrait pour environ 280 000 fr. d'autres pierres schisteuses servant à la construction des ponts et des barrages.

Les *vaches* de Lourdes sont les meilleures laitières du S. O. de la France.

De Lourdes à Pau, R. 61; — à Gazost, R. 83; — à Bagnères-de-Bigorre, R. 102.

Au delà de Lourdes, on entre dans la célèbre **vallée de Lavedan**, où viennent déboucher sept autres vallées latérales, appelées *rivières* dans le pays, car elles sont formées en effet par les rives plus ou moins escarpées des torrents qui les arrosent: elles ne sont à leur origine que des gorges profondes et ne s'élargissent un peu qu'en descendant vers la vallée principale; elles portent les noms de Surguère, Castelloubon, Estrem de Salles, Azun, Davantaïgue, Saint-Savin et Baréges.

La première vallée qui s'offre à la vue à l'O., de l'autre côté du Gave, est celle de *Surguère*, ou *Batsouriguère*. Cette vallée, assez petite, renferme quatre beaux villages : à l'entrée *Aspin* (224 hab.), et plus haut *Ossen* (392 hab.), *Ségus* (405 hab.) et *Omex* (410 hab.). Les habitants, industrieux et sobres, donnent un soin particulier à la culture du lin et à l'exploitation des carrières d'ardoises et de marbre. C'est dans les environs du village d'Aspin qu'on extrait le marbre noir et veiné de spath, si connu sous le nom de marbre d'Aspin. A Ségus les géologues visitent un barrage remarquable qui interrompt le cours des eaux : il est formé par des blocs erratiques de granit.

22 kil. On atteint le confluent du Gave et du Nez, qui vient d'arroser le val de Castelloubon, et, laissant à g. la route qui remonte cette vallée (R. 83), on traverse le Gave sur le pont neuf. Le promontoire qui domine le confluent porte le village de *Lugagnan* (133 hab.), où s'exploitent d'importantes carrières d'ardoises; un peu plus au S., sur le versant oriental de la vallée du Gave, se groupent les maisons de *Ger*, v. de 173 hab. En face, sur le versant occidental, s'élève *Viger*, v. de 202 hab.

Une belle route, qui côtoie la base des montagnes escarpées de la rive g., conduit à

27 kil. *Agos*, chef-lieu d'une comm. de 359 hab., dans les environs duquel on exploite des marbres bréchiformes noirs et jaunes. De l'autre côté du torrent, on aperçoit le village de *Geu* ou *Hiéou* (355 hab.), que dominent au N. les débris du *château Gélos*; son état de ruine est tel qu'on peut à peine distinguer, au centre d'une enceinte très-étroite, les débris informes d'un donjon carré. Le château de Hiéou était autrefois un poste occupé par une petite garnison chargée de surveiller la vallée et de transmettre les signaux à Labarrère du côté de l'E. et à Vidalos du côté du S. Elle faisait partie du système d'*atalayes* ou forts guetteurs espacés de distance en distance à travers le Bigorre.

28 kil. *Vidalos*, v. dépendant de la comm. d'Agos. A g., sur un petit monticule qui s'élève au bord du Gave, se dresse une vieille tour télégraphique bâtie par Centulle III, comte de Bigorre : elle transmettait autrefois à Vieuzac les signaux faits par la tour de Hiéou.

30 kil. *Ost*, v. dépendant d'Ayzac, situé sur la rive g. du torrent de Bergons, qui vient d'arroser dans toute sa longueur la vallée d'*Estrem de Salles*, remarquable par les beaux groupes de noyers qui ombragent ses pentes. Elle est séparée de la vallée du Louzon (R. 61) par des montagnes de 1500 à 1800 mèt. de hauteur, faciles à franchir : assez nue du côté du N., elle offre quelques bois sur le versant méridional. Ses trois villages, situés à une petite distance du débouché de la vallée, sont *Ouzous* (270 hab.), *Salles* (560 hab.) et *Sère-Argelès* (179 hab.) : ce dernier est bâti sur la rive dr. du torrent.

Après avoir traversé le Bergons, la route monte un peu, et, du haut d'une petite côte, on peut contempler le beau bassin d'Argelès, « riche plaine de deux lieues d'étendue, dit M. de Chausenque, nivelée par d'anciennes alluvions et fertilisée par les eaux du Gave qui, au sortir des sombres gorges où mille obstacles l'irritaient, s'étend et ne mugit plus. De loin, elle ressemble à une forêt, et, sur les diverses zones de ses montagnes, des champs, des prairies, des villages à demi cachés dans les arbres ou couronnant des mamelons, des pâturages, des bois de sapin et enfin de belles sommités neigeuses, lui forment un cadre digne d'elle. En s'éloignant de la plaine, la température est de plus en plus refroidie; mais ici, le soleil a retrouvé sa force pour mûrir les fruits de la vigne et du figuier.... Au delà, presque plus de fruits; le domaine de la culture est restreint à des prairies ou à quelques champs épars au milieu des rochers.

« Au milieu du bassin paraît la ville d'Argelès, au débouché de la vallée d'Azun qui, plus haute que celle du Gave, est aussi moins réchauffée, mais ne le cède à nulle autre en sites gracieux.... Au fond de la plaine s'élève la montagne de Soulom, base du pic de Viscos, qui sert de méridienne à Lourdes. A ses côtés, deux gorges fameuses, aux pentes abruptes, se croisant dans l'éloignement, remontent jusqu'à la crête de la chaîne : celle de Cauterets, de l'aspect le plus hérissé, avec ses monts granitiques drapés de sapins, et celle de Baréges se prolongeant entre de hautes pyramides jusqu'aux sommités de Gavarnie, où l'on reconnaît la pointe du Piméné. Il est même un endroit sur la route, auprès de Vidalos, d'où se découvrent la tour du Cylindre et le dôme blanc du Mont-Perdu. »

Avant d'entrer à Argelès, on traverse le faubourg de *Vieuzac*, patrie du célèbre Barrère. On y voit encore un donjon télégraphique plus considérable que ceux de Vidalos et de Hiéou. « Comme tour à signaux, Vieuzac transmettait ses feux au château de Saint-Savin, dépendant de

l'abbaye de ce nom, et maintenant détruit de fond en comble; puis à celui du prince Noir, dont les belles ruines dominent encore la vallée d'Azun. »

32 kil. **Argelès** (hôt. : de France, Laborde), ch.-l. d'arr. du dép. des Hautes-Pyrénées, petite V. de 1686 hab., située sur la rive g. du Gave d'Azun, près de son confluent avec le Gave de Pau, et adossée aux pentes boisées du Gez (1097 mèt.). Elle n'a de remarquable que sa position, car elle ne possède aucun édifice curieux à montrer au voyageur, et son histoire est presque nulle. On y a construit une nouvelle église.

D'Argelès aux Eaux-Bonnes, R. 59; — à Bagnères-de-Bigorre, R. 102.

Au sortir d'Argelès, on franchit le Gave d'Azun; on laisse : à g., le petit village de *Lau*, dont l'église neuve est sans aucun style, puis, à dr., *Balagnas* (ensemble 334 hab.); on aperçoit dans le lointain, sur la rive dr. du Gave, le *château d'Areyte*, et bientôt on arrive près de l'abbaye de Saint-Savin, qui se trouve un peu à l'O. de la route, ainsi que le village du même nom (586 hab.).

[Sur l'emplacement qu'occupent aujourd'hui les restes de l'**abbaye de Saint-Savin** s'élevait le *Palatium Æmilianum;* mais, comme tant d'autres édifices du midi de la France, ce palais romain fut détruit par l'armée du calife Abd-er-Rahman. Plus tard, saint Savin, fils de Hentilius, comte de Poitiers, vint chercher une retraite au milieu de ces ruines, et y passa treize années dans la prière. Enfin, sur ces débris, Charlemagne bâtit un monastère, où, d'après la chronique, Roland, le merveilleux paladin, magnifiquement accueilli par les moines, pourfendit, pour payer son écot, les deux géants impies Alabastre et Passamont. Aussi l'abbaye garda-t-elle une grande réputation de sainteté, et lorsque Louis le Débonnaire fit demander des contributions et des hommes de guerre à presque tous les couvents de France, il n'osa réclamer des moines de Saint-Savin que leurs prières.

En 843, les Normands envahirent le Bigorre, et le monastère de Saint-Savin s'écroula dans les flammes. Raymond Ier, comte de Bigorre, le rebâtit vers le milieu du xe s., et confirma la donation de Charlemagne, en y ajoutant l'octroi de l'épaule droite et de la peau de tous les sangliers, cerfs et isards pris dans la vallée. Le fermier du lac de Gaube devait aussi apporter un demi-quintal de truites à l'abbé de Saint-Savin, et les pasteurs acquittaient un tribut de deux fromages par an. Ce n'est pas tout : lors des processions l'abbé payait d'un *baiser de paix* un bouquet que lui donnait la plus jolie fille d'Argelès. (BASCLE DE LAGRÈZE.)

Bertin a célébré dans ses poésies :

Le long dîner, la courte messe
Du bon abbé de Saint-Savin.

La vallée de Saint-Savin formait une véritable république fédérale sous la présidence de l'abbé. Les femmes y avaient voix délibérative aussi bien que les hommes, et l'histoire nous rapporte qu'un jour une femme appelée Gualhardine de Fréchon opposa son veto à l'unanimité de tous les citoyens.

Les bâtiments de l'abbaye de Saint-Savin, qui s'élevaient au N. de l'église, ont été récemment restaurés par M. Bœswilwald, architecte des monuments historiques.

La salle capitulaire a été rendue à l'église pour lui servir de sacristie. Le grand jardin est entretenu pour l'agrément des voyageurs. L'ancienne cuisine et la salle à manger ont été mises à la disposition du maître d'hôtel de Pierrefitte, afin que les étrangers qui viennent visiter Saint-Savin puissent y trouver un restaurant convenable. En outre, pour faciliter les

excursions à cheval ou en voiture de Pierrefitte à Argelès par Saint-Savin, on a rectifié la route de Saint-Savin à Argelès.

L'*église de Saint-Savin* est l'un des édifices du style roman les plus remarquables des vallées pyrénéennes. La seule porte qui y donne entrée est située sur la façade occidentale. « Neuf colonnes doriques, dont cinq à fûts de marbre, ornent chacun de ses côtés et supportent des chapiteaux couverts de sculptures très-grossières. La nef, dit M. Cénac-Moncaut, est éclairée au couchant par une grande rose sans meneaux, et au S. par deux fenêtres romanes de moyenne grandeur. A la suite d'un transsept, d'où partent les bras assez profonds d'une croix latine, voûtée à plein cintre comme la nef principale, nous voyons se développer un chevet à trois absides, voûtées en cul-de-four et d'inégale profondeur, conformément au plan de toutes les églises romanes des Pyrénées. » Sur cette église, datant probablement du x[e] s., s'élève un clocher octogonal à quatre fenêtres ogivales, qui évidemment n'a pu être construit avant le XII[e] s. Quant au tombeau du saint, il est d'une plus haute antiquité. « Sa table, de 2 mèt. 10 c. de longueur et de 1 mèt. de largeur, repose sur quatre arcatures plein cintre, ornées de colonnes géminées avec chapiteaux à feuilles hautes. » Il date probablement du VII[e] s.

Les travaux exécutés sous la direction si intelligente et si consciencieuse de M. Bœswilwald à l'église de Saint-Savin depuis 1855, à la suite du tremblement de terre de 1853, qui avait renversé une partie de la voûte de la nef et fendu la façade principale, comprennent la reconstruction des trois quarts d'une façade, celle des voûtes des deux premières travées de la nef, la reconstruction du pilier d'angle N. O. du transsept, la dépose de la couverture et de la charpente ruinées, la reconstruction à neuf de ces parties, ainsi que du mur de défense qui, au-dessus de la corniche de l'église primitive, porte la charpente.

A une petite distance du S. de l'abbaye, on voit sur un rocher la chapelle de *Piétad*, qui rappelle un peu l'église de Lourdes; il n'est pas impossible qu'elle date du VIII[e] ou du IX[e] s. Un peu plus loin, dans la même direction, s'élève le château dégradé de *Miramont*, bâti par le poëte béarnais Despourrins.

De ce château, mais surtout de la chapelle et de l'église, on découvre des points de vue admirables sur la vallée d'Argelès et les montagnes qui la dominent.

Du côté de l'E., sur la rive dr. du Gave, se dressent, sur un monticule isolé du pied des montagnes de Davantaïgue, les ruines pittoresques du **château de Beaucens,** ancienne résidence des comtes de Lavedan, propriété actuelle de M. Fould. « Cette forteresse féodale rentre dans les principes stratégiques du moyen âge, qui voulaient que les châteaux fussent construits sur des élévations moyennes de 80 à 120 mèt. En effet, situées plus haut, les forteresses auraient été d'un accès trop pénible pour les habitants; situées plus bas, l'attaque aurait été trop facile; tous les châteaux importants des Pyrénées se conforment à cette règle invariable.... Beaucens, comme la plupart des constructions féodales, appartient à plusieurs époques. La porte du N., le chemin couvert et les remparts d'enceinte datent du XIII[e] s. Le donjon, situé au centre de la place, remonte au XIV[e] ou au XV[e] s. Les trois premières poternes du chemin couvert du S. E. montrent tous les caractères du XV[e] et du XVI[e] s. dans leurs montants de marbre et leurs meurtrières à mousquets. Ces constructions sont formées de cailloux cimentés avec si peu de soin qu'elles s'écroulent au moindre choc; aussi le tremblement de terre du

mois de juillet 1853 a-t-il renversé un lambeau de mur d'enceinte et fortement ébranlé la base d'une tour carrée de l'angle S. E. Le donjon seul est bien construit. » (CÉNAC-MONCAUT.)

[Avant 1855, on n'arrivait aux ruines de Beaucens que par un sentier assez étroit. Le plateau rocheux, situé à l'O. du château et touchant du coté N. à un fossé assez profond, ne possédait plus les parapets qui le bordaient au S. et à l'O. La cour intérieure était encombrée de débris de pierres renversées par le tremblement de terre de 1853, et embarrassée de broussailles qui rendaient la visite de ces ruines presque impossible. En 1855, M. Fould fit remplacer le sentier par une route carrossable. En même temps, le sol rocheux du plateau et du passage compris entre la première et la deuxième porte a été escarpé à 80 c. de profondeur. Les débris produits par cet escarpement ont servi à élever des parapets tout autour du plateau et à combler le fossé situé au N. Le plateau ainsi nivelé, et recouvert de terre végétale, forme aujourd'hui une belle plate-forme gazonnée. Les arcades des portes, les maçonneries qui menaçaient ruine ont été consolidées, et l'on a reconstruit en sous-œuvre la partie écroulée de la tour située à l'angle S. E. Le mur d'enceinte à l'E. a été relevé. Enfin, on a disposé dans la cour intérieure un hangar destiné à abriter les chevaux des visiteurs.

Au pied du château se trouve le v. de *Beaucens* (457 hab.). A moins d'un kil. à l'E., on voit un autre v., *Artalens-Souin* (324 hab.), dont les rochers sont percés de grottes mystérieuses habitées, dit-on, par les fées.]

Ces excursions terminées, revenons à la route d'Argelès à Cauterets.

36 kil. *Adast*, v. de 126 hab.

38 kil. **Pierrefitte** (hôt. de la Poste) n'est en réalité qu'un faubourg de *Nestalas*, v. de 523 hab., situé à 507 mèt. au-dessus de la mer, sur la rive g. du Gave de Cauterets.

Au S. s'élève la superbe montagne pyramidale appelée *pic de Soulom*.

A Pierrefitte la route se bifurque : à g., celle de Luz et de Baréges (R. 89) continue de remonter le Gave de Pau; à dr., celle de Cauterets pénètre dans la vallée du Gave de Cauterets, étroit défilé dominé des deux côtés par de hautes montagnes. Avant 1838, la route offrait encore deux pentes très-rapides, l'une, en sortant de Pierrefitte à la côte de l'Estains, et l'autre à moitié chemin parmi les rochers écroulés du Limaçon; depuis, les rampes ont été adoucies, et la plus forte ne dépasse pas 7 centimèt.; cependant on s'occupe de les adoucir encore en adoptant un nouveau tracé.

« Le chemin, taillé à pic et quelquefois en surplomb aux flancs schisteux des montagnes de dr., s'élargit bientôt, dit M. Lemonnier, tout en suivant la rive g. du Gave, dont on aperçoit les eaux bouillonnantes à travers le feuillage épais des noyers, des frênes, des aunes et des tilleuls. La rive dr., formée par les flancs de la montagne de Soulom, offre çà et là, au milieu des rochers qui les festonnent, de verdoyantes prairies ornées de bouquets d'arbres et de quelques métairies. A mi-chemin de Pierrefitte à Cauterets la route actuelle passe sur la rive dr. du torrent et au pied de la *butte* dite du *Limaçon*, non loin d'une assez jolie cascade. Le tracé de la nouvelle route suit le versant occidental de la vallée jusqu'à une faible distance de Cauterets.

« La butte du Limaçon est formée par un double éboulement de roches calcaires, séparées des montagnes de dr. et de g., et dont les débris forment une sorte de chaos, au milieu duquel mugit le Gave. Un bloc énorme attire surtout l'attention par sa masse et sa position presque verticale au

milieu des eaux qui, en cet endroit, font plusieurs chutes d'un bel effet. Le ravin qui près de là descend des hauteurs déchiquetées du *Cabaliros* mérite aussi un coup d'œil pour sa sauvage et affreuse beauté.

« Au delà du Limaçon, la gorge devient plus spacieuse ; en même temps le Gave s'éloigne de la route, les champs ensemencés et les tertres couverts d'habitations deviennent plus fréquents ; enfin apparaît l'étroit et pittoresque bassin de Cauterets, formé par la réunion du Cambasque avec le Gave de Cauterets. »

46 kil. Cauterets (R. 84).

ROUTE 83.

DE LOURDES AUX BAINS DE GAZOST.

15 kil. — Route de voitures de Lourdes à la scierie de Gazost. Chemin de mulets de la scierie aux bains.

3 kil. De Lourdes au confluent du Gave et du Nez (R. 82).

Presque aussitôt après avoir quitté la grande route de Cauterets, on traverse le Nez, et, laissant à dr. une route qui dessert les villages de la rive dr. du Gave, on pénètre dans la vallée du Nez. Un deuxième pont se présente, et l'on revient sur la rive dr. du Nez, qu'on longe jusqu'à son confluent avec l'Aucère.

7 kil. On cesse de suivre le chemin de Castelloubon (R. 102), pour franchir l'Aucère et s'élever sur une haute terrasse parfaitement cultivée. A dr., de l'autre côté du Nez, qui coule à une grande profondeur dans un lit de rochers, on aperçoit les villages d'*Ousté* (198 hab.) et d'*Ourdon* (78 hab.).

10 kil. **Gazost,** v. de 502 hab., situé à 800 mèt. d'élévation.

De Gazost, on peut facilement aller en 40 min. à Cotdoussan (R. 102), en prenant un large col qui s'ouvre au N.

Au delà de Gazost, le chemin, ombragé d'aunes, contourne plusieurs ravins et descend graduellement vers la vallée. Après avoir franchi (13 kil.) le Nez, on en longe la rive g. à travers les prairies, et bientôt (14 kil.) on atteint une *scierie* considérable située au confluent des deux torrents qui forment le Nez et dominée par un promontoire faiblement boisé. Un joli chalet s'élève à côté de la scierie : c'est là que se termine la route de voitures. Le chemin de mulets qui monte à l'établissement de bains est assez roide et pierreux ; mais il doit être prochainement amélioré : il pénètre au S. dans le vallon étroit que parcourt le ruisseau de la Penne. Bientôt (15 kil.) on atteint

LES BAINS DE GAZOST.

L'établissement de bains est une maison d'assez pauvre apparence renfermant seulement quatre baignoires (1862). Une source sulfureuse froide, à laquelle l'ancien propriétaire, M. Burgade, a donné son nom, jaillit dans l'établissement; une autre source, appelée *fontaine Noire*, se fait jour à travers les roches tout près du torrent ; elle est d'un puissant effet pour la guérison des plaies, mais les paysans des environs sont les seuls qui l'utilisent. Le nombre des baigneurs ne dépasse pas 80 en moyenne; les uns demeurent dans l'établissement même, les autres louent des chambres au chalet de la scierie. Les sources ont été récemment achetées par une société de riches négociants de Toulouse qui en ont confié l'exploitation à un ingénieur civil, M. Vaussenat.

Les eaux.

Eau froide, sulfureuse, iodo-bromurée.

Connue très-anciennement sous le nom de *houn pude* (fontaine puante).

Émergence : Des schistes de transition.

Deux sources : S. Burgade, S. froide

ou de Nabas, appelée par M. O. Henry S. du Torrent.

Débit en 24 h. : Abondant.

Température : 12° 5 à 14°.

Caractères particuliers : Eau limpide, odeur et saveur sulfureuses.

Effets physiologiques : Eau excitante, détersive, résolutive, réunissant aux propriétés des eaux sulfureuses froides celles des eaux iodo-bromurées.

Se transporte et se conserve bien en bouteilles.

Classification chimique : Eau sulfurée sodique, avec proportion notable de chlorure sodique, d'iodure et de bromure alcalins.

Analyse (O. Henry).

	Eau, 1 kil. gr.
Sulfure de sodium	0,0320
— de calcium	0,0036
— de magnésium	tr. sen.
Chlorure de sodium	0,4000
Iodure et bromure alcalins	0,0101
Carbonate de soude et de pot. / Silicate de soude et de potasse	0,0180
Carbonate de chaux et de magnésie / Silicate de chaux et de magnésie	0,0480
Sulfate de soude	0,0100
Alumine avec silice / Phosphate terreux / Sel ammoniacal sensible / Oxyde de fer / Matière organique azotée / — sulfurée / Glairine rudimentaire	0,0540
	0,5757
Azote	indét.

Bibliographie : Filhol, *Eaux minérales des Pyrénées.* — O. Henry père, *Eaux sulfureuses, iodo-bromurées, de la vallée de Gazost*, analyse chimique. Bordeaux, 1857, in-8.

Le médecin inspecteur, résidant à Gazost, est M. Vital-Lacrampe.

Les renseignements suivants sont extraits d'une brochure publiée en 1857 par M. O. Henry père :

« L'eau de Gazost, par sa composition chimique et sa richesse sulfureuse, se place au nombre des meilleures eaux sulfureuses de la chaîne des Pyrénées. La présence des éléments sulfureux associés aux principes *iodés* et *bromés* justifie pleinement les bons effets que cette eau produit dans une foule de cas où son usage est conseillé comme agent thérapeutique.

« On peut boire sur place cette eau minérale et la prendre en bains ou en douches : elle sera alors très-précieuse. Mais lorsque, dans un établissement mieux organisé que celui qui existe aujourd'hui, on saura l'administrer rationnellement en la chauffant, soit par serpentinage dans des appareils appropriés, soit mieux encore peut-être en la chauffant par le système des coupages, c'est-à-dire en ajoutant aux 2/3 ou aux 3/4 de l'eau vierge, 1/3 ou 1/4 d'eau portée à 95 ou à 100 degrés centigrades, la diminution de 1/3 ou de 1/4 dans la proportion du principe sulfureux pour les bains laissera encore un degré très-satisfaisant pour l'usage balnéaire (9° 9 et 8° 8).

« D'après ces considérations, je pense que l'existence des sources sulfureuses, et même de celles de nature ferrugineuse dont il a été question, doivent être un jour une véritable richesse pour la vallée de Gazost. Mais ce résultat ne pourra être obtenu que lorsque les propriétaires auront construit près des sources un établissement thermal capable de répondre à toutes les exigences des applications hydro-thérapeutiques. »

[Pour revenir de l'établissement de Gazost à la vallée du Lavedan, le chemin le plus intéressant est celui qui remonte jusqu'à l'extrémité supérieure de la vallée de Gazost pour redescendre ensuite par celle d'Isaby. En quittant l'établissement, on prend un sentier facile qui s'élève au S., en traversant d'abord un bassin de prairies, puis une forêt de hêtres;

ensuite (40 min.) on franchit le torrent, et l'on gravit à dr. une montagne assez escarpée où se dressent çà et là quelques sapins isolés. Quand on est entré (1 h. 20 min.) dans la zone des pâturages, l'ascension devient beaucoup plus facile : on passe (1 h. 40 min.) à côté de l'excellente fontaine des Trois-Seigneurs; puis, laissant à g. les pics de *Moulata* (1719 mèt.) et de *Naouil* (1807 mèt.), on arrive en 5 min. (1 h. 45 min.) au *col de Tramassel*, d'où l'on jouit d'une vue vraiment magnifique sur la vallée d'Argelès, le confluent des deux Gaves, les montagnes d'Arrens et de Cauterets, les superbes pyramides de Soulom et de Viscos; en arrière, du côté de l'E., on voit les deux pics de Montaigu et de Lhenz, aux pentes couvertes de sapins.

Du col de Tramassel, on pourrait descendre directement à Beaucens, que l'on distingue à ses pieds; mais il vaut mieux contourner à g. le pic de Moulata par un chemin tracé de niveau sur le flanc de la montagne; on atteint alors en 10 min. (1 h. 55 min.) un autre col d'où l'on peut voir à g. une partie du lac d'Isaby, et en face le pic de Léviste, hérissé de pointes. En 30 min. (2 h. 25 min.) on arrive en descendant obliquement sur une pente assez roide, couverte de myrtils, au sentier principal de la vallée d'Isaby (R. 102). Pour faire l'excursion que nous indiquons, il est presque indispensable de prendre un guide.]

ROUTE 84.

CAUTERETS ET SES ENVIRONS.

Renseignements généraux.

HÔTELS. — Hôtels : *de France*, *du Lion d'Or*, *des Ambassadeurs*, *de la Paix*, *de Paris*, place Saint-Martin; *Richelieu*, rue de la Raillère; *des Princes*, *du Parc*.

TABLES D'HÔTE. — Déjeuner, 2 fr. 50 c.; dîner, 3 fr.

MAISONS MEUBLÉES. — Presque toutes les maisons de Cauterets ont une partie ou la totalité de leurs appartements à louer pendant la saison des bains. Les plus belles sont situées sur la place, dans la rue principale, dans la rue Saint-Martin et dans celle de la Raillère. Le prix moyen d'une chambre à deux lits est de 5 fr. par jour. Il s'élève parfois jusqu'à 7, 8 fr., et même 10 fr. Dans des maisons moins favorablement exposées et plus éloignées du centre, le prix d'une chambre varie de 2 fr. 50 c. à 4 fr. par jour. Les prix se réduisent des deux tiers pendant les mois d'août et septembre.

MÉDECIN INSPECTEUR. — M. Dimbarre.

INSPECTEUR ADJOINT. — M. Cardinal.

DOCTEURS MÉDECINS. — M. Daudirac; Broca; Darré; Buron, etc.

PHARMACIENS. — MM. Ibos; Broca, rue Richelieu.

BAINS. — *V.* le tarif ci-dessous.

LIBRAIRES. — MM. Dufour, rue de la Raillère, nouveautés littéraires, estampes, gravures des Pyrénées; Dufour, entrée du parc Brauhanban.

CABINET DE LECTURE. — Mlle Pujo Bergé Debat, place Saint-Martin.

CERCLE, SALLE DE BAL ET CONCERT. — Chez Mme veuve Dupont.

CAFÉS. — Larramiau, maison du cercle Dupont; Larramiau, place Saint-Martin; Gaye, à la mairie; Larramiau aîné, rue de la Raillère.

GUIDES. — Les guides de Cauterets sont au nombre de 50. Ils sont divisés en deux classes : ceux de première classe peuvent conduire les étrangers sur les sommets lointains et sur les cols périlleux; les guides de deuxième classe sont autorisés à faire voir aux touristes les endroits rapprochés et d'un facile accès.

Les guides ne peuvent exercer leur industrie qu'après s'être munis de la carte de leur classe; ils sont tenus d'exhiber cette carte aux étrangers, s'ils en sont requis.

Le prix des guides a été fixé en 1853 par un tarif (*V.* chaque course); mais lorsqu'il y a grande affluence de voyageurs, ce tarif est une lettre morte : il faut toujours débattre les prix d'avance. Se méfier aussi des guides qui font des marchés avec les aubergistes au détriment des voyageurs.

LOUEURS DE VOITURES : Très-nombreux pendant la saison. Le tarif de la journée est ordinairement de 20 à 25 fr.

LOUEURS DE CHEVAUX. — On compte à Cauterets plus de 100 chevaux de louage. Le tarif est de 3, 4 et 5 fr. par jour, suivant les époques de la saison. — On

trouve aussi à Cauterets des loueurs d'ânesses.

OMNIBUS. — De Cauterets à la Raillère. Prix des places : 40 c. pour aller, 20 c. le retour.

VOITURES PUBLIQUES.— Messageries impériales et générales pour toute la France, par Tarbes et Pau, chez Pons, place Saint-Martin; Carrère et Mathieu, pour Tarbes et correspondances. Pendant la saison, voitures pour Pau, Luz, Baréges, etc.

Situation. — Aspect général. Histoire.

Cauterets, b. de 1457 hab., composé d'environ 200 maisons, est situé à 992 mèt. au-dessus de la mer, dans un étroit bassin, entre de hautes montagnes : à l'E., *Peyraute* et le *pic des Basses*, drapé de sombres et magnifiques forêts de sapins; au S., *Péguère*, dont le sommet est couvert de sapins et le flanc de hêtres; au N. O., *Peyrenère*, parsemé de maisonnettes et de cultures, presque jusqu'aux pâturages de son triple sommet. Entre Péguère et Peyrenère, on aperçoit à l'O. la cime du Monné; au N. se dresse l'énorme masse du Cabaliros.

Cauterets est généralement bien bâti; « malheureusement, dit M. Lemonnier, les maisons, étant fort élevées, interceptent le peu de lumière et de soleil que les montagnes y laissent descendre; d'où résulte pour cette petite vallée un air de tristesse que le mouvement continuel des étrangers ne saurait entièrement dissiper. » Les blocs éboulés qui parsèment les bords du torrent, surtout en amont de Cauterets, jusqu'à l'établissement de la Raillère, contribuent à donner à l'ensemble du paysage un aspect très-sévère.

En dehors de l'établissement, le bourg n'offre aucun édifice remarquable : l'église n'a d'autre mérite que d'être propre et bien tenue.

La ville de Cauterets est très-ancienne, puisque certains historiens parlent d'une visite qu'y aurait faite le grand César. Quoi qu'il en soit, on ne peut douter que ses eaux ne fussent très-fréquentées au temps des rois de Navarre. La reine Marguerite, sœur de François Ier, y venait avec sa cour, ses poëtes, ses musiciens et ses savants. Un poëte du pays composa sur elle la jolie chanson que voici :

Aüs thermes de Toulouse
Ue fountaine claire y a.
Bagnan s'y paloumettes (colombes)
Aü noumbre soun de tres.
Tan s'y soun bagnadettes (baignotées)
Pendant dus ou tres mes
Qu'an près la bouladette (qu'elles ont pris le vol)
Taü haüt de Cauterès.

Digat mi paloumettes,
Que ay à Cauterès ?
« Lou rey et la reynette
S'y baignan dab (avec) nous tres.
Lou rey qu'a üe cabane
Couberte qu'ey de flous ;
La reyne que n'a gn'aüte (en a une autre)
Couberte qu'ey d'amous. »

A cette époque, nous dit la reine Marguerite, un voyage aux eaux avait bien ses dangers.

« Le 1er jour de septembre, que les bains des monts Pyrénées commencent d'entrer en vertu, se trouvèrent à ceux de Caulderets plusieurs personnes, tant de France, Espagne, que d'autres lieux; les uns pour boire l'eau, les autres pour s'y baigner, les autres pour prendre de la fange, qui sont choses si merveilleuses, que les malades abandonnés des médecins s'en retournent tous guéris. Mais sur le temps de leur retour, vinrent des pluies si grandes, qu'il semblait que Dieu eût oublié la promesse qu'il avait faite à Noé de ne détruire plus le monde par eau; car toutes les cabanes et logis dudit Caulderets furent si remplis d'eau qu'il fut impossible d'y demeurer.

« Les seigneurs français et dames (pensant retourner aussi facilement à Tarbes comme ils étaient venus) trouvèrent les petits ruisseaux si crus qu'à peine purent-ils les gayer. Mais

quant ce vint à passer ce Gave béarnais, qui en allant n'avait point deux pieds de profondeur, le trouvèrent tant grand et impétueux, qu'ils se détournèrent pour chercher les ponts, lesquels, pour n'être que de bois, furent emportés par la véhémence de l'eau. Et quelques-uns, cuidant rompre la violence du cours pour s'assembler plusieurs ensemble, furent emportés si promptement que ceux qui voulaient les suivre perdirent le pouvoir et le désir d'aller après. » Sur quoi ils se séparèrent, cherchant chacun un chemin. « Deux pauvres dames, à demi-lieue deçà Pierrefitte, trouvèrent un ours descendant de la montagne, devant lequel elles prirent la course à si grande hâte, que leurs chevaux, à l'entrée du logis, tombèrent morts sous elles: deux de leurs femmes, qui étaient venues longtemps après, leur contèrent que l'ours avait tué tous leurs serviteurs. »

C'est à Cauterets que Marguerite écrivit en grande partie son *Heptaméron*. Elle allait avec ses femmes dans un beau pré, « le long de la rivière du Gave, où les arbres sont si feuillés que le soleil ne saurait percer l'ombre ni échauffer la fraîcheur, et s'asseyoient sur l'herbe verte, qui est si molle et si délicate qu'il ne leur falloit ni carreaux ni tapis. » Et chacun à son tour contait une aventure galante.

Rabelais visita également les sources de Cauterets. Aujourd'hui le nombre des visiteurs annuels, malades ou touristes, dépasse 13000. On y compte généralement deux saisons : la plus fréquentée commence le 1er juillet pour finir avec le mois d'août. Avant ou après ces époques il fait souvent froid le matin et le soir.

La richesse hydrologique de Cauterets a peu de rivales, même dans les Pyrénées, qui offrent un si grand nombre de thermes. Les sources utilisées sont actuellement au nombre de 24, et alimentent neuf établissements formant deux groupes bien distincts, l'un à Cauterets même, et l'autre plus au S., au confluent des Gaves de Lutour et de Marcadau. Le premier groupe comprend les eaux de César, des Espagnols, de Bruzaud, de Rieumizet, de Pause-Vieux, de Pause-Nouveau, du Rocher et du Vieux-César. Le groupe du S., situé à la jonction des Gaves de Lutour et de Marcadau, se compose des eaux de la Raillère, du petit Saint-Sauveur, du Pré, des Œufs, des Yeux, du Mauhourat et du Bois. Les habitants de la vallée de Saint-Savin sont les propriétaires de tout le premier groupe des sources et ont le droit de les utiliser gratuitement; la source de Rieumizet appartient seule à un particulier. Les renseignements que nous allons donner sur les établissements des deux groupes ont été puisés en grande partie dans l'ouvrage de M. Gouët.

GROUPE DE CAUTERETS.

Grand Établissement.

Chaise à porteurs, 50 c.

Cet édifice, situé à 1002 mèt. de hauteur, dans le bourg même, au pied de la montagne de Peyraute, date de 1844; il a été construit en marbre gris des Pyrénées, d'après les plans de M. Artigala. Un grand escalier de 12 marches environ conduit à des degrés latéraux qui, sous un péristyle à quatre grandes colonnes, également en marbre, donnent accès de chaque côté dans une vaste salle que divise en deux parties égales une double rangée de cabinets; au fond, un large corridor fait communiquer ces deux moitiés, dont l'une, celle de g., est alimentée par la source des Espagnols, et l'autre, celle de dr., reçoit l'eau de César; au milieu du corridor est un bassin en marbre vert dans lequel deux robinets versent incessamment l'eau de la source correspondante. Toutes les baignoires sont en marbre poli.

Avant 1834, les eaux thermales qui alimentent l'établissement émer-

geaient au-dessous du bois de Peyraute, à 160 mèt. au-dessus de Cauterets; mais à cette époque on les recueillit par des conduits séparés contenus dans un aqueduc en pierre, et on les fit descendre au point où elles jaillissent aujourd'hui; elles perdent 5 à 6 degrés centigrades de chaleur pendant le trajet.

Bains Bruzaud.

Chaise à porteurs, 50 c.

Ces bains, construits dans l'origine à l'endroit même de la source, sur le flanc de la montagne, étaient alors appelés *Canaries* ou *bains de la Reine*. En 1520, les Bénédictins se les attribuèrent par le droit du plus fort, et le jugement du Seigneur, c'est-à-dire le poing de leur vigoureux champion, décida en leur faveur. Plus tard, la famille Bruzaud, devenue propriétaire de l'eau thermale, voulant la faire descendre, comme était descendu le village, fit bâtir vers 1800 l'établissement actuel: il appartient aujourd'hui à la vallée. C'est une maison sans aucune prétention architecturale, assez mal distribuée à l'intérieur, et située près du côté N. du grand établissement; on y arrive par deux petites terrasses précédant un vestibule de 4 mèt. de large sur lequel s'ouvrent dix cabinets; les baignoires sont en bois de sapin recouvert de zinc. Il est question de reconstruire cet établissement et d'y réaliser toutes les améliorations indiquées par la science.

Source Rieumizet.

Chaise à porteurs, 50 c.

L'établissement est situé un peu en dehors de Cauterets, à 1010 mèt. de hauteur, au N. des bains Bruzaud. Il se trouve, pour ainsi dire, à l'entrée du parc, dans la partie la plus élevée d'une prairie qu'on pourrait convertir à peu de frais en jardin anglais. Il consiste en une galerie spacieuse exposée au S. O. et largement éclairée par cinq arcades; au fond sont les douze cabinets de bains. Cet établissement doit être reconstruit en 1862.

Source de Vieux-César.

Chaise à porteurs, aller et retour, 1 fr.

Cette source, située sur le flanc de la montagne de Peyraute, à 1116 mèt. de hauteur, est une des plus anciennement exploitées. On voit encore au-dessus de l'édifice actuel, tout près de l'endroit où fut érigée la première chapelle de Cauterets, des vestiges de constructions anciennes, des traces de murs et une sorte de niche cintrée au milieu de laquelle débouchait un tuyau. C'est là, dit-on, que le grand César serait venu prendre des bains. Plus bas, et un peu à dr., sont les restes du premier établissement de Pause-Vieux, jadis appelé bain des Pères, et maintenant réduit à un simple hangar où l'on remplit des bouteilles d'eau de César. Beaucoup de gens du pays viennent encore boire à cette source par habitude. Des galeries souterraines, exécutées avec un soin particulier par M. François, ont beaucoup augmenté la quantité de l'eau disponible.

Pause-Vieux.

Chaise à porteurs, aller et retour, 1 fr.

Pause-Vieux est un petit édifice construit en 1852 et 1853, à 10 mèt. au-dessous et un peu à dr. de l'ancien bain de ce nom, à 100 mèt. environ au-dessus du grand établissement. Un joli vestibule, éclairé par cinq grandes ouvertures vitrées à arcades, sert de salle d'attente et donne accès à 12 cabinets, que divise en deux parties une élégante buvette en marbre noir. Au-dessus s'élève un pavillon vitré. Les baignoires sont toutes en marbre poli, munies d'une douche ascendante et pourvues de trois robinets, un d'eau chaude à la température naturelle de la source, un second de la même eau refroidie, et un troisième d'eau froide ordinaire. Devant l'éta-

blissement est une terrasse d'où la vue s'étend sur Cauterets et son bassin, sur le Monné et sur les vallons de Cambasque et de Catarabe.

Pause-Nouveau.

Chaise à porteurs, aller et retour, 1 fr.

Cet établissement particulier, appartenant à la famille Cazenave-Manuguet, est situé au N. du Pause-Vieux; il fut construit pour la première fois en 1816; mais, par une combinaison inconcevable, on le plaça au-dessus du point d'émergence de la source, de sorte qu'il fallut établir un système de pompes pour faire monter l'eau. En 1843, on éleva les bâtiments actuels dont le sol est à 4 mèt. au-dessous du Griffon, ce qui donne aux douches une chute suffisante. On y pénètre par un grand vestibule donnant sur une galerie exposée au S. O.; c'est là que s'ouvrent les cabinets, pourvus de baignoires en marbre; ils sont au nombre de 18.

On arrive très-facilement aux trois établissements de Pause-Vieux, Pause-Nouveau et Vieux-César, par une rampe très-large et bien entretenue, qui commence sur la place des Thermes, se dirige au S. sur le flanc de la montagne, et fait un coude vers le N. E. pour atteindre le Pause-Vieux. De ce coude part à dr. une autre rampe facile qui mène au pont de la Raillère. On pourrait aisément desservir ces établissements par des omnibus; mais la distance est si faible que les malades préfèrent monter à pied ou en chaise à porteurs.

Source du Rocher.

Cette source, découverte en 1858, en contre-bas des sources de Pause, de César et des Espagnols, est sulfureuse, comme celle de la Raillère, et renferme en outre des sels d'iode et de fer qui lui assurent des propriétés spéciales. L'eau en a été analysée par M. Latour de Trie. La source a un débit de 120 000 litres par jour et peut fournir ainsi 490 bains toutes les vingt-quatre heures. Elle est déjà exploitée.

GROUPE DU SUD.

Bains de la Raillère.

1 kil. en ligne droite, 1800 mèt. par la grande route. — C'est de la place que partent les omnibus de la Raillère; il faut avoir soin de se munir d'un billet pour chaque départ. C'est sur la place aussi que stationnent les porteurs. Tarif des chaises, aller et retour, 1 fr.

En remontant la gorge du Gave, on passe sur un pont au pied d'un grand éboulement dont les anfractuosités sont toujours remplies de neige, et où vont s'approvisionner les habitants de Cauterets; puis, laissant à g. l'ancienne route et à dr. la promenade de Péguère, on arrive par une route sinueuse à l'*établissement thermal* de **la Raillère** (1110 mèt.), ainsi nommé à cause du couloir d'avalanches (ou raillère) qui a laissé sa trace blanche sur la paroi de la montagne, au-dessus d'un éboulis de rochers. L'édifice des bains est élevé sur un amas de débris; d'énormes blocs gisent çà et là sur les escarpements et jusque dans le lit du Gave.

La Raillère est la plus fréquentée des sources de Cauterets, et chaque jour il y a foule depuis quatre heures du matin jusqu'à midi. L'eau est d'une abondance telle qu'elle suffit au besoin de 30 baignoires, pendant 14 heures de la journée, sans compter toute celle qui se consomme en boisson et en gargarismes. La source fut découverte en 1600, et dès cette époque on commença à la fréquenter; on creusa un petit bassin sous un bloc de granit, et l'on fit passer l'eau par deux canons de fusil qui servaient de buvette. Les premiers bains furent établis au S. de ce bassin, dans quelques baraques contenant chacune deux baignoires en bois enfoncées dans le sol; plus tard on éleva un pavillon en pierres; mais ce n'est qu'en

1817 que, la concession des eaux ayant été faite à M. Fêche, on commença l'établissement actuel par la construction de l'aile gauche.

Les Thermes forment un long parallélogramme construit sur une large terrasse de 90 mèt. de long, dominant le cours du Gave et l'entrée du val de Lutour. De la terrasse, au centre de laquelle s'élève un petit pavillon où se gargarisent les buveurs, on pénètre dans une galerie largement éclairée par des fenêtres vitrées. Au milieu de l'édifice se trouve la buvette, et sur toute la longueur s'ouvrent les cabinets contenant 50 baignoires en marbre poli. En dehors de l'établissement, on a construit une écurie pour les chevaux du haras de Tarbes, que l'on envoie prendre en boisson l'eau de la Raillère.

De l'établissement on voit en partie la belle cascade formée par le Gave de Lutour, à son issue de la vallée supérieure (*V.* ci-dessous).

Petit-Saint-Sauveur.

Chaise à porteurs, aller et retour, 1 fr. 50 c.

A 250 mèt. au delà de la Raillère, on franchit sur une passerelle le Gave de Géret ou de Marcadau, qui un peu plus bas va se réunir au Gave de Lutour, et à 100 mèt. plus loin (2150 mèt. de Cauterets), on trouve à g. de la route l'établissement particulier du *Petit-Saint-Sauveur*, situé à 1125 mèt., et ainsi nommé à cause de la ressemblance de ses eaux avec celles de la vallée de Luz (R. 90); il appartient aujourd'hui à M. Laurent Sarrète. La source n'a été exploitée que vers 1805; il n'y eut d'abord, comme partout à l'origine, qu'une baraque en planches, avec quatre baignoires en bois. C'est en 1814 qu'on construisit le corps de bâtiment le plus rapproché de la route, et qui se compose d'un petit vestibule dans lequel s'ouvrent six cabinets dont quatre à deux baignoires. En 1818 on y adjoignit la petite aile de l'E., qui contient quatre cabinets. Les baignoires sont en planches doublées de zinc.

Le Pré.

Chaise à porteurs, aller et retour, 1 fr. 50 c.

Un peu plus loin, et sur le bord même du Gave, à 1135 mèt. de hauteur, on rencontre le Pré, autre établissement particulier, appartenant à la famille Capdegelle. Les cabinets, au nombre de 17, sont pour la plupart pourvus de baignoires en marbre. Les douze premiers sont établis autour d'un large corridor; les cinq autres se trouvent dans une petite galerie plus rapprochée du Gave, à laquelle on parvient par une petite terrasse presque exclusivement réservée aux malades espagnols. Chaque année, ceux-ci passent la montagne en grand nombre pour faire ce qu'ils appellent une *neuvaine* de bains. Après avoir pris un bain tempéré pour se préparer, ils boivent pendant neuf jours de six à huit verres de l'eau de Mauhourat (*V.* ci-dessous) et prennent au Pré deux bains par jour, qu'ils supportent une demi-heure à la température naturelle de 47 à 50 degrés. En sortant du bain, ils s'enveloppent d'une couverture de laine, et complètent l'effet du bain par une sudation si abondante que le sol en est inondé. Puis ils s'habillent, et, s'entourant d'une autre couverture en guise de manteau, ils regagnent gravement leur logis.

Mauhourat, les Yeux et les Œufs.

Chaise à porteurs, aller et retour, 1 fr. 50 c.

En quittant le Pré, la route fait un détour à g., puis à dr., pour diminuer la pente qui conduit à Mauhourat. L'endroit où jaillissait la source était, ainsi que son nom l'indique (maü hourat, *mauvais trou*), une étroite fissure ouverte sur le Gave, qui la remplissait dans ses crues, et où l'on n'arrivait qu'en se laissant glisser sur les poutres, au risque de

tomber dans l'eau du torrent; aujourd'hui on entre dans la grotte, située à 1160 mèt. d'altitude, par un joli chemin garni de parapets. A l'entrée sont des bancs grossiers; au fond, la source jaillit dans un petit canal en bois où l'on puise l'eau. A côté du Mauhourat, le Gave bondit en cascade.

La *Source des Yeux* est un filet d'eau coulant immédiatement derrière la grotte de Mauhourat, dans une petite rigole qu'elle tapisse de dépôts de matière organique.

A peu de distance, en descendant au bord du Gave, une forte odeur de soufre signale la présence de la source des *OEufs*, ainsi nommée parce qu'elle est assez chaude (55°) pour cuire des œufs, ou bien peut-être parce qu'elle répand une odeur d'œufs pourris. Cette source, d'un volume énorme, puisqu'elle fournit 250 000 litres en 24 heures, était autrefois d'un accès très-dangereux. Elle a été récemment, ainsi que la source du Mauhourat, l'objet d'un important travail d'aménagement souterrain, dirigé par MM. François et Balagna.

Aujourd'hui ce groupe comprend 10 sources sulfureuses, dont la température varie de 44 à 60 degrés, et qui débitent près de 400 000 litres par 24 heures.

Ces eaux, conduites par un aqueduc actuellement en construction au sommet de la prairie de Benquès, qui termine d'une manière si pittoresque la vallée de la Raillère, sont destinées à alimenter un vaste établissement thermal dont la création vient d'être décidée. Déjà elles sont reçues dans une petite buvette provisoire, construite au confluent même des deux Gaves.

Sources du Bois.

Chaise à porteurs, aller et retour, 2 fr.

De la source des Œufs, on monte, par une pente assez roide, aux *bains du Bois*, les plus éloignés de tous, et situés à 1210 mèt. d'altitude; on y a récemment construit un établissement commode, contenant 2 piscines et 4 cabinets de bains. Le premier étage est disposé en logements pour les personnes qui ne pourraient pas supporter la fatigue d'un trajet de plus de 3 kil.

LES EAUX.

A. Eaux thermales, sulfureuses.
B. Eaux thermales, salines.
Connues dès l'époque romaine.

Vingt-quatre sources. Les quinze principales sont : à l'E., sources de César, Vieux et Nouveau, des Espagnols, Pause, Vieux et Nouveau, de la Reine, de Bruzaud, Rieumizet, du Rocher. — Au midi, de la Raillère, du Pré, du Petit-Saint-Sauveur, de Mauhourat, des Œufs, du Bois.

Débit en 24 h. : Il a considérablement augmenté depuis les derniers travaux de M. François; la source César-Vieux, qui donnait 21 000 litres, en donne 110 000 à présent; Pause-Vieux, 69 100 au lieu de 39 000.

Température maxima des sources : César-Vieux, 48°5; la Raillère, 39°; les Œufs, 55°.

Caractères particuliers : Analogues à celles de Bagnères-de-Luchon à beaucoup d'égards, ces eaux laissent dégager moins d'acide sulfhydrique et ne déposent pas de soufre dans les conduits; elles sont, comme celles de Luchon, très-altérables; quelques-unes déposent au contact de l'air de la barégine; aucune ne blanchit.

Service médical : Un médecin inspecteur, un inspecteur adjoint.

Emploi : Boissons, bains, douches.

Climat : Pluvieux, brouillards fréquents.

Classification chimique : A. Eau sulfurée sodique.

Effets physiologiques : Ces eaux diffèrent dans leurs effets comme dans leurs éléments chimiques et dans leur température. Les sources César-Vieux et des Espagnols sont les plus excitantes; la source de la Raillère

agit spécifiquement comme les Eaux-Bonnes, mais avec moins d'activité et d'une manière moins locale; elle produit moins la congestion pulmonaire. La source Bruzaud passe pour résolutive; c'est la plus alcaline et l'une des plus riches en barégine. En somme, ces eaux, analogues, dans leurs effets comme dans leur nature, à celles de Luchon, sont plus douces et plus sédatives.

L'eau des sources César et de la Raillère se transporte.

Tarif des eaux appartenant à la vallée de Saint-Savin. — Boisson pour une personne, par jour et à chaque source, 10 c.; abonnement à la boisson pour une source, pendant toute la durée du séjour, 3 fr.; abonnement à la boisson pour toutes les sources pendant toute la durée du séjour, 5 fr.; prix d'un litre d'eau, y compris le remplissage, bouchonnage, goudronnage et capsule, etc., 30 c.; prix d'un demi-litre, y compris remplissage, etc., 20 c. — Bains à heure fixe, de 7 h. à 10 h. du matin, au Grand-Établissement ou à la Raillère, 1 fr. 50 c.; grande douche, aux mêmes heures, au Grand-Établissement, 1 fr. 50 c.; bains et douches, à heure fixe, hors les heures ci-dessus désignées, pour tous les établissements, 1 fr. 25 c.; bains et douches, pris simultanément au Grand-Établissement ou à la Raillère, de 7 à 10 h., 2 fr. 25 c.; bains et douches pour tous les établissements en dehors de ces heures, 1 fr. 75 c.; bains de pieds, 30 c.

Dans ces prix se trouvent compris tous les frais de préparation de bains, de chauffage du linge, ainsi que les soins des garçons et filles de bains.

PROMENADES.

Le Parc.

Le *Parc*, qui s'étend le long de la route, à l'entrée méridionale du bourg, offre aux promeneurs des allées de tilleuls, des pelouses entourées de peupliers, et un terrain heureusement accidenté. Quelques milliers de francs suffiraient pour le convertir en un magnifique jardin anglais; car rien n'y manque, ni l'espace, ni l'eau, ni les rochers pittoresques, ni les gazons, ni les massifs d'arbres.

Promenade du Mamelon-Vert.

Chaise à porteurs pour le tour de la promenade, 2 fr.

En traversant le pont du Gave, vis-à-vis de la mairie, on prend la route qui se présente à dr.; c'est la *promenade du Mamelon-Vert;* elle n'est pas encore assez ombragée, mais elle offre une vue agréable sur le bourg et la gorge de Cauterets; le soir elle est le rendez-vous général des promeneurs. Longue d'un kil. environ, elle traverse le Gave de Cambasque, au-dessus du point où ce torrent se partage en deux bras pour aller se jeter dans le Gave de Cauterets, longe le versant de la montagne et aboutit au mamelon qui lui a donné son nom.

On élève maintenant beaucoup de constructions du côté du Mamelon-Vert : on remarque surtout le chalet de la princesse Galitzin, entouré de jardins. A côté de la promenade, on a aussi ouvert un restaurant.

Un sentier, destiné à devenir bientôt une allée d'arbres, continue la promenade et descend par un pont de bois à la route de Pierrefitte. A quelques pas au-dessous de la jonction, on trouve un autre sentier appelé chemin de *Cancéru*, qui gravit la montagne de Peyraute, passe derrière le Parc et rentre à Cauterets par la place des Thermes.

Promenade de Péguère.

1 kil. 1/2. — Chaise à porteurs, 2 fr.

On traverse également le pont, puis on laisse à dr. la promenade du Mamelon-Vert et le chemin du Monné (*V.* ci-dessous), et l'on s'élève par de longs zigzags en pente douce sur le flanc du Péguère; de là, on redescend au S. vers la grande route au pont de la Raillère.

La grange de la reine Hortense.

1/2 h. de marche. — Chaise à porteurs, aller et retour, 6 fr. Guide, 2 fr.

Un sentier part de l'établissement de Pause-Vieux et conduit en pente

douce, à travers les prés et les petits bois du *Lisey*, à une petite maisonnette où la reine Hortense fut surprise un jour par l'orage en revenant de Luz. Une inscription, souvent effacée et rétablie sur une plaque de marbre, rappelle cet événement.

Du rocher où se trouve la grange, on domine la petite ville et son riant bassin; la tête obtuse du Monné se montre par l'échancrure de Cambasque; à l'extrémité de la gorge de Pierrefitte, on aperçoit la vallée d'Argelès jusqu'à la tour de Lourdes.

EXCURSIONS.

Cascade de Cérisey, pont d'Espagne.

2 h. ou 2 h. 1/2 de marche. — Excursion recommandée. Un guide n'est pas nécessaire. Chaise à porteurs jusqu'à la cascade de Cérisey, 2 hommes, 6 fr.; jusqu'au pont d'Espagne, 4 hommes, 15 fr. Guide pour la cascade, 2 fr.; pour le pont d'Espagne, 3 fr.

On passe devant tous les établissements thermaux du groupe du S., et, après avoir laissé derrière soi les bains du Bois et la *cascade d'Escanaga*, on cesse de monter, pour suivre de niveau un sentier qui longe la rive dr. du Gave de Géret ou de Marcadau. Le paysage est l'un des plus sauvages et des plus grandioses de la chaîne des Pyrénées. Partout des fonds bouleversés, des masses ruinées, de noires forêts de sapins dominées par des aiguilles superbes. C'est là, d'après M. de Chausenque, que vivait autrefois le lynx. En 1777 encore, on y aperçut une mère avec son petit, qui seul put être pris, et que l'on envoya au Jardin des Plantes.

1 h. « La **cascade de Cérisey**, dont le bruit sourd va croissant, est une des plus belles de ces vallées. Pour bien la voir, il faut descendre au travers des sapins, sans cesse humectés de ces vapeurs où, sous le soleil, brillent les couleurs du prisme.... La gerbe, compacte, brisée à moitié chute, s'élance une seconde fois et retombe dans un canal profond où s'enfuient ses eaux, toujours sombres, excepté lorsqu'un rayon de soleil vient montrer leur limpidité parfaite. — Un petit pont traverse le Gave près de la cascade de Cérisey et permet d'aller visiter les forêts du versant occidental de la vallée.

« Plusieurs autres ressauts élèvent rapidement le fond de la vallée et donnent lieu à d'autres cascades, dont celles du (1 h. 30 min.) *Pas de l'Ours* et de *Beausset* sont belles, surtout cette dernière, qui tombe d'un seul jet au milieu des sapins. » La première est ainsi nommée parce que, selon les gens du pays, un chien et un ours s'y rencontrèrent un jour; l'habitant des bois ne voulut point céder le pas à celui des villes, qui refusa de son côté de se déranger de sa route : or, le chemin n'ayant en cet endroit qu'un pied au plus de largeur, nos héros, comme on le pense, durent vider la querelle, et les deux adversaires roulèrent dans le précipice.

Le paysage devient de plus en plus beau : les forêts de hêtres qui recouvrent les talus alternent avec les forêts de sapins croissant dans les gorges et sur le bord des torrents; à g. se dressent la pyramide de *Peyrelance* et le pic de *Labasse*.

On arrive (1 h. 55 min.), par une succession de ressauts, tout près de la cascade du pont d'Espagne. On ne l'aperçoit pas encore; seulement, un sourd mugissement annonce qu'on s'en approche. Après avoir passé sur la rive dr. par un pont jeté entre deux saillies de rochers, on gravit pendant quelques minutes un sentier qui monte au sommet d'un petit monticule où se trouve une *auberge* (repas très-chers); puis, tournant à g., on descend, à 1530 mèt. d'altitude, sur le **pont d'Espagne**, composé de quelques sapins de 9 à 10 mèt. de longueur; il est jeté sur le Gave de Marcadau, qui plonge immédiatement au-dessous dans un gouffre étroit. En

face, le Gave de Gaube descend d'une gorge noire de sapins, glisse en une grande nappe de 10 mèt. de hauteur sur un rocher poli, puis, bondissant de nouveau, forme une seconde nappe de même hauteur dans une étroite faille où il se réunit avec le Gave de Marcadau, pour continuer son cours de chute en chute. Une poussière de vapeurs irisées s'élève constamment des cascades.

Une courageuse artiste, Mlle Sarrazin, osa rester seule trois mois près de la cascade du pont d'Espagne, pour s'exercer à la peinture.

Du pont d'Espagne aux bains de Panticosa (R. 85).

De Cauterets au lac de Gaube.

3 h. à 3 h. 1/2 de marche. — On peut aller à pied, en chaise à porteurs et à cheval. Chaise à porteurs, 4 hommes, 18 fr. Un guide n'est point indispensable. Tarif, 6 fr.

Pour aller visiter le lac de Gaube, on laisse à dr. le pont d'Espagne, et l'on prend à g. le nouveau sentier qui suit la rive dr. du Gave de Gaube. Pendant près d'une heure on monte en pente douce, en suivant le fond de la vallée, entre les colonnes pressées des sapins et les pins rouges; vers le haut de la gorge, les arbres deviennent cependant plus maigres et plus rares. L'ancien chemin gravissait un escarpement du haut duquel on découvre en même temps le lac de Gaube, les montagnes qui le dominent et le Vignemale; le nouveau sentier ne cesse de longer le bord du Gave.

3 h. Le **lac de Gaube** est situé à 1788 mèt. de hauteur au-dessus de la mer; sa longueur est de 720 mèt., sa largeur de 320 mèt., et sa superficie totale dépasse 16 hectares; c'est l'un des lacs les plus visités des Pyrénées, mais il ne vaut pas sa réputation. De tous les côtés, il est encaissé entre de hautes montagnes âpres et nues : à l'E., les monts *Pechmeya* et la *Palomière* de Gaube; à l'O., les pics de *Gaube* et de *Peyrot;* au fond, le gigantesque Vignemale, dont la Pique-Longue couronne les glaciers. A l'extrémité supérieure, une pelouse et quelques sapins sont la seule verdure qu'on aperçoive dans le vallon bouleversé qui monte au Vignemale, et où la cascade de Spumouse se laisse à peine entrevoir (R. 86). L'eau du lac, descendue des neiges éternelles du Vignemale, est toujours glacée et conserve une belle couleur bleue assez rare dans les lacs de montagnes.

Les seules habitations des bords du lac sont les deux auberges, perchées sur un escarpement de granit au S. E. du lac. Les amateurs de truites ne manquent pas de s'arrêter à l'une d'elles; on y est très-bien, mais assez chèrement traité. Tout près de là, sur un rocher qui s'avance dans le lac, un petit monument de marbre blanc rappelle la mort fatale des époux Pattisson qui, à peine mariés depuis un mois, se hasardèrent sur le lac dans un misérable petit bateau et se noyèrent ensemble. Il va sans dire que pour visiter ce monument, il faut payer une redevance au fermier du lac.

De Cauterets aux lacs d'Estom et d'Estom-Soubiran.

5 h. 1/2 de marche pour aller, 4 h. 1/2 pour revenir. — On peut faire la course à cheval, mais certaines parties du sentier étant assez pénibles, il vaut mieux marcher. Tarif des chaises à porteurs, 4 hommes, 25 fr. Guide, 5 fr.

Un peu en amont des bains de la Raillère, les deux Gaves de Marcadau et de Lutour, venant, le premier du S. O. et le second du S., se réunissent pour former ensemble le Gave de Cauterets. Après être (15 min.) arrivé au point de jonction des deux torrents, on franchit le Gave de Lutour, et l'on gravit à g. un sentier très-roide et très-pierreux pour arriver au niveau de la vallée supérieure de Lutour. A dr., le torrent, ombragé de sapins, forme la magnifique

cascade de *Pisse-Arros*. Enfin (1 h.) on entre dans la vallée de Lutour proprement dite. « Les paysages de Lutour, dit M. de Chausenque, réunissent l'aménité des basses vallées aux formes grandioses des montagnes centrales. Ce ne sont plus les accidents si variés et les versants alpestres de Gaube, ni ses bois sauvages; mais des bois de sapins et de pins rouges, divisés par des espaces herbeux, ou couronnant des étages rapprochés, couvrent les pentes basses où les yeux reposent.»

Depuis quelques années, on a coupé beaucoup d'arbres, et la vallée de Lutour présente maintenant un aspect assez triste. A dr. et à g. les pentes des montagnes sont flanquées de grands talus d'éboulement; les chemins et les pâturages sont parsemés de pierres.

Après avoir monté pendant une heure et demie (2 h. 30 min.) par un sentier à peine incliné, on arrive au pied d'un escarpement de rochers où le Gave de Lutour forme trois belles cascades. Quand on a escaladé (3 h.) cette ancienne moraine, on apercoit tout à coup à ses pieds le **lac d'Estom,** situé presque à la hauteur de la région des neiges perpétuelles. Moins grand que le lac de Gaube, il est plus froid et ne nourrit point de poissons; de hautes montagnes, parmi lesquelles on distingue surtout le *pic de Labassa*, qui se dresse du côté du S., l'environnent de toutes parts. Des pasteurs espagnols du val de Broto louent, pendant l'été, les pâturages d'Estom.

On contourne le lac du côté de l'O. en passant au-dessus de torrents souterrains, dont on entend le bruit, mais qu'on ne peut distinguer audessous des blocs amoncelés, et bientôt après on laisse à dr. le ravin pierreux d'Araillé qui remonte à la *Hourquette-d'Araillé*.

Pour voir en une même journée le lac d'Estom, la cascade de Spumouse et le lac de Gaube, quelques touristes montent à la Hourquette de l'Araillé (1 h. du lac d'Estom) et descendent aux Oulettes de Vignemale (R. 86), où ils rejoignent le sentier de la vallée de Gaube. On compte 3 h. de la Hourquette au lac de Gaube. Un guide est absolument nécessaire.

Au S. du ravin d'Araillé, on voit se dresser en face un escarpement de granit presque perpendiculaire : c'est le *Tuc dous Monges* (rocher des Moines). On le gravit par un sentier de chèvres très-pénible et très-difficile à trouver au milieu des pierres éboulées. Il faut au moins 1 h. 30 min. (4 h. 30 min.) pour accomplir cette escalade et atteindre le plateau supérieur des lacs. On dépasse successivement quatre lacs d'inégale grandeur, connus sous le nom de lacs d'*Estom-Soubiran*, et se déversant l'un dans l'autre par des cascades, dont les eaux se perdent sous des éboulis de roches. Les troupeaux peuvent encore pâturer deux mois de l'année sur ce triste plateau : on ne voit de toutes parts que des blocs granitiques et des schistes rayés de jaune et de noir; les roches polies et striées offrent encore des témoignages évidents de l'ancienne action des glaciers. On affirmait autrefois que des fées apparaissaient parfois sur les lacs d'Estom-Soubiran, guidant de légères nacelles aux flancs bleus, à la poupe couverte de lames d'or.

En 40 min. (5 h. 10 min.) on atteint le quatrième lac, et l'on entre dans un cirque de neiges et de glaces où se trouve (5 h. 30 min.) un autre lac appelé *lac Glacé*, parce que, même au plus fort de l'été, il est couvert des débris de névé qui descendent en longues traînées du pic de *Pouy-Mouroun* au S., et du *Soum d'Aspé* à l'E. Les hardis touristes qui ne craignent pas le danger et qui sont accompagnés par un guide expérimenté, peuvent faire l'ascension (1 h.) de cette dernière montagne, l'une des plus escarpées des Pyrénées. De l'étroite arête de la

cime on jouit d'une vue très-belle sur le Vignemale, le Marboré, le Mont-Perdu, la cascade de Gavarnie, le Piméné, les Aiguillons, le Néouvielle. La descente du Soum d'Aspé à Gèdre (R. 91) par la vallée du Gave d'Aspé n'est pas sans péril.

Ascension du Monné.

4 h. pour la montée, et près de 3 h. pour la descente. — On peut gravir jusqu'à une certaine distance du sommet en chaise à porteurs et à cheval. On laisse les chevaux dans des cabanes de pasteurs, situées au milieu d'un plateau appelé les *Cinquets*. De là à la cime, il faut encore 1 h. 1/2 de marche. Tarif des chaises à porteurs, 4 hommes, 30 fr. Un guide se paye 6 fr.

Le **Monné** est la montagne granitique qui s'élève immédiatement à l'O. de Cauterets, de l'autre côté du torrent. Son point culminant, qui atteint 2724 mèt., est souvent environné de vapeurs, dont les habitants de Cauterets consultent la forme et la couleur pour pronostiquer le bon ou le mauvais temps; ces vapeurs sont le baromètre du pays.

On traverse le Gave en sortant de Cauterets, et, laissant à dr. la promenade du Mamelon-Vert, puis à g. celle de Péguère, on suit un sentier qui, après avoir longé la base de la montagne de Péguère, tourne à dr. pour atteindre le revers du Monné, du côté du Gave de Cambasque, appelé aussi Gave de Paladère: il est alimenté par les eaux du *lac d'Illéon*, que les touristes de Cauterets visitent rarement. A l'endroit où on la traverse, la gorge du Gave prend le nom d'*Arresto*. « Près de là, dit M. Bascle de Lagrèze, on montrait, il y a peu d'années, un abîme où, suivant la tradition, furent engloutis les Aspois vaincus par les sortiléges de l'abbé de Saint-Savin (R. 82). Si vers le soir, quand la brume enveloppait le précipice d'un voile mystérieux, deux ou trois pasteurs venaient à s'approcher, des gémissements souterrains se faisaient entendre. A la voix du berger, appelant son camarade, souvent une voix inconnue répondait: Que veux-tu? »

Au delà de la gorge d'Arresto, on s'élève par de larges croupes couvertes de genévriers et de rhododendrons jusqu'au plateau herbeux des *Cinquets*, où coule une source d'eau vive; puis on continue de monter en longeant l'arête de g., moins difficile à escalader, et bientôt on peut s'asseoir sur la roche du sommet.

De toutes les montagnes qui environnent Cauterets, le Monné est celle dont la vue est la plus étendue. On découvre, du côté de l'O., Labat-de-Bun, branche orientale de la vallée d'Azun, toute marquetée de prés, de bois, de champs et de villages. On distingue aussi le bosquet qui entoure la jolie chapelle de Poey-la-Houn, sur la route des Eaux-Bonnes à Argelès. (R. 59). La vallée d'Argelès apparaît à peine au-dessous de Cabaliros; mais les plaines de Tarbes et du Béarn se montrent entièrement. A l'horizon du S., se dressent les pics de Badescure, Barétous, Pène d'Aragon, Costerillou, Som de Séoube, et les cimes du Vignemale, dominées par la Pique-Longue, sourcilleux promontoire visible de 50 lieues. Le Pic du Midi d'Ossau doit être également visible; mais, comme la fourche est tournée vers le N. O., et qu'il ne présente qu'une pointe, il reste confondu avec les masses du haut Azun et du Soussoueou. En abaissant les yeux, on aperçoit à ses pieds Cauterets, au fond d'un large précipice vert.

On peut redescendre par la gorge du *Lion*, ainsi nommée à cause de la forme des rochers qui la dominent; les pentes de cette gorge, qui aboutit au vallon de Catarabe, sont très-douces.

De Cauterets aux Eaux-Bonnes, R. 59; — à Saint-Savin, à Beaucens, R. 82; — aux bains de Panticosa et à Sallent, R. 85; — au Vignemale, R. 86; — à Gavarnie, R. 87; — à Luz, R. 88; — à Saint-Orens, R. 102.

ROUTE 85.

DE CAUTERETS AUX BAINS DE PANTI COSA ET A SALLENT.

A. De Cauterets aux bains de Panti cosa.

3 h. de marche. — Sentier assez difficile à trouver du côté de Panti cosa, praticable en été seulement. Un guide est nécessaire. Prix à débattre.

2 h. De Cauterets au pont d'Espagne (R. 84).

Au delà de l'auberge, on se dirige à l'E., à travers les prairies de *Cayan*, qui s'étendent le long de la rive g. du Gave de Marcadau. A g. les forêts recouvrent encore les pentes des montagnes opposées; mais à dr. les sapins sont très-clair-semés.

Au pied de la montagne de *Castelabarque*, qui s'élève à l'O., la vallée change de direction et remonte vers le S. On traverse le Gave (3 h.), et l'on gravit par une espèce d'escalier naturel un ressaut de rochers très-élevé, du haut duquel on aperçoit en face le col de Marcadau. On franchit (3 h. 25 min.) une seconde fois le Gave, et montant à dr. à travers des pâtis pierreux, pour éviter un défilé dans lequel s'engouffre le torrent, on atteint (4 h.) la *cabane de Marcadau*, située au milieu d'un cirque de pâturages.

[A g., on aperçoit le large ravin d'Aratille, qui remonte au S. E. vers le Vignemale, où se montrent quelques forêts, et plus haut des pâturages alternant avec des éboulis de pierres. En suivant le sentier assez facile de ce vallon, on atteindrait en 1 h. 30 min. le *lac d'Aratille*, et 30 min. après le *col d'Aratille*, que domine à l'E. la cime neigeuse du Vignemale. Du col on descend en 5 h. à Boucharo, dans la vallée de Broto (R. 92).]

Aussitôt après avoir quitté la cabane, on passe le ruisseau de Marcadau, et on s'élève insensiblement à travers les pâturages du *Pla de la Gole*, en laissant à dr. le vallon de Cambalès, grand cirque environné de roches et dominé à l'O. par la masse pyramidale de la *Fache*. En 20 min. (4 h. 20 min.) de marche, on atteint la base des escarpements, et l'on commence à monter vers le col de Marcadau, échancrure qu'on aperçoit en face, entre deux autres de hauteur à peu près égale; le sentier est assez roide, et en certains endroits disparaît sous les roches éparses. On arrive (5 h.) à la *fontaine froide*, où l'on s'arrête le plus souvent pour déjeuner, puis on gravit une forte pente où les champs de neige alternent avec les éboulis.

5 h. 30 min. Le **col de Marcadau** (2500 mèt. environ), dominé à l'E. par le superbe *pic de Péterneille*, n'est qu'une étroite arête de rochers. Le panorama de montagnes qui s'y déroule à la vue est extrêmement désolé. En arrière, on ne voit que les pâturages de Marcadau, se redressant à dr. et à g. vers des cimes arides : au S., on n'aperçoit que des bassins de roches et des pentes recouvertes çà et là de gazons couleur de rouille. Le Vignemale est caché par le pic de Péterneille; les montagnes, dressant leurs sommets au-dessus de la vallée naissante de Panti cosa, sont, à l'E., *Pramatura* et *Tendaniera*; à l'O., Machimaña (*V.* ci-dessous). Des étangs sont épars dans les creux des rochers.

La première partie de la descente sur le versant espagnol est assez roide. Près du (5 h. 35 min.) petit lac de *Zaraguala*, haut de 2231 mèt., on laisse à dr. la gorge, qu'il faut suivre pour se rendre à Sallent (*V.* ci-dessous). Ensuite on laisse à dr. le vallon de Pramatura, où se trouve le lac de même nom et d'où l'on pourrait facilement s'élever au Vignemale (R. 86). En descendant vers les bains de Panti cosa, le voyageur doit avoir

soin de ne pas longer le bord du ruisseau; mais il faut qu'il appuie, autant que possible, sur la g. pour éviter les défilés du fond de la gorge. Après avoir contourné dans la descente quatre bassins de rochers superposés comme les gradins d'un amphithéâtre, on atteint enfin (8 h.) le vallon des bains. Sans guide, on eût risqué de se perdre dans ce dédale de rochers et d'abîmes qui forme la gorge supérieure de Machimaña ou de Baccimaille.

BAINS DE PANTI COSA.

Renseignements généraux.

HÔTELS. — Les neuf maisons qui forment l'établissement appartiennent toutes au même propriétaire, et sont parfaitement disposées pour la réception des étrangers. La maison de *Abajo* (en bas) est à 3 étages; elle contient 23 appartements distincts et une chapelle. La maison de *los Herpes* (Dartres) a 2 étages et contient 11 appartements élégants et commodes. Les maisons *del Estomago* (de l'Estomac), *Borda*, *Nueva*, sont également bien disposées pour recevoir les voyageurs, et peuvent loger de 120 à 140 malades. L'établissement thermal de Panticosa est un des meilleurs de l'Espagne.

Prix d'une chambre, par jour: 3 à 4 réaux (environ 1 fr.).

En sus, prix d'un lit: 4 réaux (1 fr.).

Appartement dans la maison de la *Pradera* (Prairie): 11-15 réaux (3 à 4 fr.).

Déjeuner et dîner: 14 réaux (3 fr. 50 c.).

CHEVAUX. — Dans la maison Borda. On les paye ordinairement 20 réaux (5 fr.) par jour.

PORTEURS. — 2 réaux (50 c.). Les malades s'en servent pour aller à la maison de l'Estomac, située un peu en dehors de l'établissement, sur le sommet d'une colline.

MÉDECIN. — Le médecin inspecteur de l'établissement est don Victoriano Usera.

Le *hameau des Bains* se compose simplement de quelques maisons groupées çà et là sur les bords d'un petit lac bleu dans lequel de belles cascades se précipitent du haut des rochers: le tout est renfermé dans une enceinte de 1 kil. de diamètre environ.

L'établissement de Panti cosa n'existe que depuis 1820. A cette époque don Nicolas Guallart acheta ces sources moyennant une redevance annuelle de 4000 réaux (1000 fr.), et depuis il a fait construire les neuf maisons de l'établissement et le petit édifice élégant du *Templete*, qui s'élève sur les bords du lac. En 1851, le nombre des baigneurs fut de 594. Le bénéfice annuel du propriétaire peut s'évaluer à 50 000 réaux (12 500 fr.) environ. Les malades pauvres des communes voisines sont reçus, soignés et hébergés gratuitement.

Les Espagnols, qui craignent moins que les Français de s'attaquer à la réalité, ont osé donner à leurs sources des noms très-significatifs, et il n'est pas besoin des indications d'un médecin pour guider les malades dans le choix qu'ils doivent faire parmi ces diverses sources. La plus sulfureuse est renfermée dans un bel édifice qu'on appelle *Casa de las Herpes* (maison des dartres); une autre se nomme *del Estomago;* la troisième, la plus fréquentée, est la fontaine *del Higado*, ou du foie; une autre est celle *del Purgante*, ou purgatif.

Les eaux.

A. Eau thermale, saline.

B. Eau thermale, sulfureuse.

Connues depuis longtemps, exploitées depuis une trentaine d'années seulement.

Émergence : Du granit.

Quatre sources : del Higado (du Foie) saline; de las Herpes, salines; de l'Estomac, sulfureuse; de la Lagune; de l'Étang ou de l'Ibon. Ces sources sont peu éloignées les unes des autres. Celle de l'Estomac est à 60 mèt. au-dessus de l'établissement. Une cinquième source coule près de là dans la montagne: c'est la source de la Jaqueca (de la Migraine), sulfureuse.

Débit en 24 h.: Ensemble des sources, 882 hectol.

Densité : 1002 (Higado), 1005 (Estomac).

Température : 26°4, Herpes et Laguna; 27°5, Higado; 31°2, Estomago; 20°, Jaqueca.

Caractères particuliers : Eau des sources salines : limpide, inodore, d'un goût agréable (Higado, Laguna), très-légèrement amère (Herpes); dégage beaucoup de bulles de gaz (Higado); eau de l'Estomac: limpide, odeur et saveur d'œufs gâtés, disparaissant par l'exposition à l'air libre, dépose un sédiment blanc et onctueux.

Établissement : Comprend plusieurs bâtiments construits sur les sources. L'un de ces bâtiments (Herpes) renferme 8 baignoires dans autant de cabinets; 7 autres, installées dans le bâtiment de l'Estomago, portent à 15 le nombre total des baignoires. La plupart des malades logent dans les bâtiments de l'établissement, qui peuvent contenir 120 à 140 personnes.

Emploi : Boissons, bains, aspirations d'azote.

Climat : Le thermomètre ne s'élève pas au-dessus de 30°; dans la plaine il monte jusqu'à 35° et 40° (Rubio).

Classification chimique : A. Eaux sulfatées sodiques avec forte proportion de chlorure alcalin et de gaz azote. *B.* Eau sulfurée sodique.

Analyse : Herrera (1845).

	Eau, 1 kil.	
	S. Hidalgo.	*S. Estomago.*
	gr.	gr.
Sulfure de sodium......		0,0159
Sulfhydrate de soude....	0,0735	0,6460
Carbonate de soude......		0,5400
— de chaux.....	0,0035	
Chlorure de sodium.....	0,0177	0,2476
— de magnésium..	0,0035	
Acide silicique.........	0,0141	0,1590
Sulfate de chaux........		0,0353
Glairine ou matière végéto-animale.........		0,2300
	0,1123	1,8738
Gaz azote...............	0,5870	
Acide sulfhydrique......		0,2300

Effets physiologiques : Les sources Higado et Herpes agissent comme hyposthénisantes sédatives du système nerveux. Elles assouplissent la peau et réussissent dans certaines dermatoses. L'eau de la Laguna ne s'emploie qu'en boisson; elle est purgative, excitante de l'appareil digestif et de l'organisme en général; elle paraît avoir dans ses effets de l'analogie avec les eaux purgatives d'Allemagne. L'eau del Estomago, excitante, active, modifie les sécrétions et agit comme les eaux sulfureuses en général.

Ces eaux se transportent en Espagne jusqu'à Saragosse et même à Madrid.

Bibliographie : P. M. Rubio, *Tratado completo de las fuentes minerales de España....* Madrid, 1853, in-8.

La seule promenade de Panti cosa est un simple chemin de 200 mèt. devant la maison de Abajo ; on peut aussi tourner avec une barque sur le petit lac qui, dans son plus grand diamètre, offre une largeur d'environ 170 mèt. La saison des bains est très-courte ; elle dure du 1er juillet au 20 septembre seulement, et cela ne doit étonner personne, car l'établissement est à 1616 mèt. au-dessus de la mer. L'établissement del Estomago est à 1779 mèt.

Parmi les *cascades* des environs de Panti cosa, la plus belle tombe dans l'angle N. du cirque : le ruisseau qui la forme descend à travers un rocher que ses eaux ont creusé à la longue, et jaillit en plusieurs bonds jusqu'au fond du cirque. La hauteur totale de la chute est d'environ 200 mèt.; mais le peu de largeur de l'entaille à travers laquelle elle se précipite ne permet pas de la voir tout entière d'en bas. Pour bien la contempler, il faut gravir le plateau où se trouve le lac, et descendre à travers les rochers sur une saillie située aux deux tiers environ de la hauteur de la cascade. Une énorme colonne d'eau de plus de 60 mèt. d'élévation et de 3 mèt. de

diamètre, se brisant avec fracas, fait constamment trembler le roc sous son poids. Si l'on regarde en haut, on dirait que la cataracte va se précipiter sur vous et vous entraîner dans l'abîme; en bas, on ne voit à travers un voile de vapeurs qu'une masse d'écume plongeant dans de sombres profondeurs; c'est un des plus beaux spectacles des Pyrénées.

Une autre cascade, également digne d'une visite, tombe à une très-petite distance des bains. Deux autres moins importantes apparaissent en face de l'établissement, sur la paroi occidentale du cirque; malgré la hauteur totale de leurs jets successifs, qui dépasse 330 mèt., elles produisent peu d'effet, à cause de leur petite quantité d'eau.

Ascension de la Punta de Machimaña.

Pas de sentier; 8 h., montée et descente.

Trois beaux sommets s'élèvent à l'O. du lac de Panti cosa et forment de ce côté l'enceinte du cirque. Le sommet central, qui se distingue par la hardiesse de son profil, s'appelle *Punta de Bondellas*, et celui qui continue la crête du côté du N. est connu sous le nom de **Punta de Machimaña** (en français, *Baccimaille*).

On s'élève d'abord pendant 1 h. 1/2 à travers des rochers de granit écroulés et de petits plateaux marécageux, jusqu'à ce qu'on arrive au pied d'une grande pente neigeuse qui monte au sommet de la Punta de Bondellas, entre deux parois de rochers; on évite cette pente et on incline sur la dr. pour gravir à travers des débris de rochers jusqu'au point culminant de la Machimaña, haut de 2752 mèt.

La Punta de Bondellas est de 100 à 130 mèt. plus élevée.

Du magnifique observatoire où l'on se trouve, on aperçoit à ses pieds le cirque des Bains, puis, bien au delà, les pics du Vignemale et du Marboré, les larges pyramides neigeuses des Tres-Sorellas (Mont-Perdu), et tout à fait à l'extrémité de l'horizon les montagnes d'Oo, de Venasque, et la crête hérissée de la Maladetta. A g., au milieu des neiges, s'étendent quatre lacs à la surface glacée.

Du pic de Machimaña, on peut redescendre aux bains de Panti cosa par la lagune de Zaraguala (*V.* ci-dessus) et la gorge de Machimaña, que suit le sentier descendu du col de Marcadau.

***B.* De Cauterets à Sallent.**

De 9 à 10 h. de marche. — Excursion très-fatigante. Un guide est absolument indispensable.

5 h. 35 min. De Cauterets au premier lac de la gorge de Machimaña (*V.* ci-dessus *A*).

On traverse le ruisseau naissant, et l'on se dirige à dr. : toute trace de sentier disparaît bientôt, et il faut marcher péniblement à travers les rochers dont les anfractuosités offrent encore un maigre gazon. En 25 min. (6 h.), on atteint une croupe d'où l'on aperçoit, à l'E., le col de l'Enfer, ses neiges et le vallon sauvage qui en descend.

On y pénètre en contournant à dr. la base d'un énorme éboulis de pierres, très-riche au point de vue minéralogique, mais offrant de très-grandes difficultés pour la marche. Arrivé (6 h. 30 min.) à l'extrémité de ce chaos, on dépasse un petit lac et on monte directement vers le col par de longues pentes de neige alternant avec des éboulis. Peu à peu les névés prennent l'aspect de véritables glaciers, et vers le sommet, la glace crevassée présente cette belle couleur bleuâtre qu'on admire dans les Alpes; à g. s'étend une longue moraine de blocs et de boue poussée incessamment vers le fond de la vallée par un champ de glace. La montagne, hérissée de roches noires qui domine ce champ de glace, est connue sous le nom de **pic d'Enfer**; elle est à peine moins élevée que le Vignemale.

7 h. 40 min. On atteint l'arête de

rochers éboulés qui forme le *col d'Enfer* (2800 mèt. environ). Immédiatement au delà du col se trouve un lac circulaire, aux eaux d'un bleu intense, dans lesquelles se reflètent les pans de névé et les talus de pierre d'un vaste cirque d'éboulement semblable à un cratère volcanique : c'est le *lac d'Enfer*. En arrière, on n'aperçoit que les éboulis et les neiges du vallon d'Enfer, et dans le lointain, la masse imposante du Vignemale.

Au risque de tomber dans les eaux du lac, on traverse l'éboulis de rochers qui en forme la rive méridionale, et l'on atteint (7 h. 50 min.) l'échancrure du cirque qui laisse échapper les eaux du lac. On franchit ce petit ruisseau, et bientôt on se trouve sur une croupe de pâturages d'où l'on embrasse un beau panorama de montagnes offert par le revers occidental du pic de Bondellas, la Peña de Oroel (R. 45), la double cime du pic du Midi d'Ossau et la chaîne principale jusqu'au pic d'Anie, facile à reconnaître à sa forme pyramidale.

De cette croupe, on descend une pente très-roide, puis on traverse (8 h. 5 min.) le ravin de Bondellas, et l'on gravit à g. un escarpement très-incliné, pour éviter un étroit défilé le plus souvent rempli de neige, même au plus fort de l'été. Enfin, après avoir dépassé (8 h. 20 min.) une mine de plomb argentifère abandonnée, on trouve un chemin qu'on peut suivre désormais sans crainte de se tromper. On descend au fond de la vallée (8 h. 30 min.), où l'on rejoint le sentier de la Pierre-Saint-Martin (R. 59), puis on suit le bord du torrent qu'on traverse deux fois. Ensuite (9 h. 10 min.), contournant à g. une croupe de pâturages jadis ombragés de forêts dont il reste à peine quelques arbres, on aperçoit tout à coup à ses pieds le village de Sallent, le cours du Gallego, la vallée de Tena et ses belles prairies.

9 h. 30 min. Sallent (R. 58).

ROUTE 86.

ASCENSION DU VIGNEMALE.

Un jour entier. — Pour être prêt à commencer l'ascension dans la matinée, il faut aller coucher à l'une des auberges du lac de Gaube, ou bien à l'origine du val d'Ossoue, au pied du Mont-Cardal. Un guide est absolument nécessaire. Le prix est par jour, d'après le tarif, de 8 fr. Chaise à porteurs, aller et retour, 4 hommes, 50 fr.

Le **Vignemale** est la plus haute montagne des Pyrénées françaises, car le Mont-Perdu, le pic Posets et la Maladetta sont en Espagne. A l'E., il s'appuie sur le haut contre-fort du Montferrat, tandis qu'à l'O., il se dresse de toute sa hauteur au-dessus de l'énorme précipice au fond duquel s'ouvre le port d'Oulette. Il est couronné par quatre pitons, dont trois seulement sont ordinairement accessibles; le quatrième, la *Pique-Longue*, haut de 3368 mèt., a été gravi pour la première fois en 1834 par le chasseur Cantouz. Le nom de Vignemale est peut-être dérivé de *Via mala*.

A. Ascension par le lac de Gaube.

On peut aller à pied, en chaise à porteurs, ou même à cheval, jusqu'à la base du Vignemale, à la cascade de Spumouse.

3 h. De Cauterets au lac de Gaube (R. 84, page 309).

« Du lac de Gaube jusqu'au pied du Vignemale, dit M. de Laboulinière, on monte sans cesse, et l'on remarque cinq ressauts successifs, à travers lesquels le Gave s'est ouvert un passage. Il en est résulté autant de *cascades*. La première (4 h. 30 min.), celle de *Splumouse* ou de *Spumouse*, ainsi nommée à cause de son écume, est la plus remarquable. Autant de vallons successifs séparent ces chaussées naturelles, et reçoivent les débris des montagnes. Quelques pâturages peu fertiles y alimentent les troupeaux dans la belle saison.

6 h. « Sur ce dernier ressaut, on est de plain-pied avec un plateau différent de tout ce qui précède (les *Oulettes* de Vignemale). C'est un dédale de buttes herbeuses, de roches calcaires et granitiques et de petits bassins, où le Gave dans son enfance coule lentement entre des bords marécageux. Les cimes granitiques du *Chabarrou* (à l'O.) et de l'*Araillé* (à l'E.) terminent de part et d'autre les chaînons latéraux, puissants contreforts du mont dominateur qui couronne leurs masses de granit par son énorme crête de calcaire et de schistes. »

« Enfin, ajoute M. de Chausenque, le glacier se montre au bout d'une esplanade, percé à sa base de plusieurs arches d'où sortent des ruisseaux troublés par la boue de la moraine e couvrant de débris ce sol nivelé, d'une pente assez égale ; il s'élève jusqu'au pied des murailles de la Pique-Longue, d'où, tournant à l'E., il monte par des gonflements crevassés ou des pentes de neige très-rapides, jusqu'au port d'Ossoue et beaucoup plus haut, dans les plis qui séparent les pènes. La masse obtuse de la pointe orientale du Vignemale est séparée de la seconde pointe par un col qui semble n'être qu'une crête en ruines; celle-ci se relève brusquement, puis par ressauts aplatis, jusqu'au cône tronqué qui la termine. La troisième, plus aiguë, s'élève entre deux profondes déchirures, mais rien n'égale la majesté de la Pique-Longue, dont le cône allongé se dresse à l'extrémité occidentale de la crête; du haut de ce cône, de brusques ressauts descendent à l'O. jusqu'au col de l'Oulette, entre la France et l'Espagne.

« Le glacier du Vignemale, pas plus que les autres glaciers des Pyrénées, n'est comparable à ceux des Alpes. On n'y voit pas ces belles crevasses transparentes, ces jeux d'aiguilles et d'arêtes qui hérissent ceux-ci et les font ressembler à des vagues surprises par la congélation, et la belle teinte de vert marin ne s'y montre que dans les tranches épaisses ou les parois des crevasses. Les glaciers des Pyrénées, d'ailleurs relégués sur les pentes dépouillées ou dans des fonds déserts, ne peuvent offrir, comme dans les Alpes, ces contrastes charmants, ces oppositions pittoresques de leurs pyramides et de leurs cavités azurées avec les chalets, les bois et les prairies. »

Du haut du Vignemale, la vue est très-vaste, mais elle ne s'étend que sur des montagnes, et les plaines lointaines du Béarn sont à peine indiquées par des couches de vapeurs bleuâtres. De quelque côté qu'on porte ses regards, on voit des crêtes, des rochers, des forêts noires, des neiges éclatantes, des gorges sauvages ou des pâturages déserts. Du côté de l'Espagne surtout, le paysage est presque effrayant à contempler : ce n'est qu'une étendue bouleversée, aride, et d'une teinte généralement jaunâtre et brûlée, excepté là où quelque nuance terne indique des bruyères ou des bois. Du côté du N., c'est une confusion de pics ruinés, sans verdure et repoussants par leur nudité. A l'E. et à l'O., le regard plane sur tant de cimes qu'il est difficile de les reconnaître; cependant, on distingue parfaitement la masse superbe du Marboré, les Tours, la brèche de Roland et ses murailles, et enfin les Tourettes, plus humbles, voisines du port de Gavarnie.

—

[Des Oulettes de Vignemale (*V.* ci-dessus), on peut se rendre en Espagne en montant à dr. vers le *col du Petit-Vignemale*, qu'on atteint en 1 h. 15 min. (7 h. 15 min. de Cauterets). Il faut alors tourner à g. en longeant la base méridionale du Vignemale, à travers les débris des rochers éboulés. En 2 h. (9 h. 15 min.), on arrive à l'origine de la vallée de Broto, où l'on rejoint le sentier qui descend du

col d'Aratille (R. 85). De l'origine de la vallée, on compte encore 3 h. (12 h. 15 min.) de marche jusqu'à Boucharo (R. 92).]

B. **Ascension par le val d'Ossoue.**

8 h. de montée. — On peut rester à cheval jusqu'au delà du plan d'Aube. C'est par là que Cantouz parvint le premier à gravir le Vignemale, en 1834. Quatre ans plus tard, il servit de guide à M. de la Moskowa, qui publia dans la *Revue des Deux Mondes* (tome XV, p. 807) le récit de son ascension.

2 h. 30 min. De Gavarnie à la plaine de Lourdes (R. 87).

Parvenu au pied du Cardal, dont la masse s'élève au S. O., on pénètre d'abord dans la vallée qui en descend, puis on tourne à dr. pour entrer dans le vallon du Lécadé. Après une heure (3 h. 30 min.) d'une montée roide, on atteint le *Plan d'Aube*, long plateau dominé à l'O. par les escarpements du Montferrat. Au lieu de tourner à dr. et de s'élever sur les flancs de ce pic pour atteindre le sommet de la crête qui se redresse vers le Vignemale, on continue de se diriger vers le S., et l'on descend en Espagne dans la première gorge de la vallée de la *Serbigliana*. C'est alors seulement qu'on prend à dr., pour contourner les pentes méridionales du Montferrat. Ici les cavaliers doivent descendre de leur monture. « Au commencement, la route suivie est presque horizontale; on s'élève à peine, afin d'éviter les rochers peu abordables dont est revêtue la partie moyenne du Montferrat, et l'on suit prudemment le pied de la montagne pendant plus d'une heure. (5 h.) On rencontre bientôt des ardoises mouvantes, des schistes en décomposition sur des pentes rapides. Au delà de ces pentes parsemées de pierres glissantes, on arrive de nouveau sur le rocher solide, et l'on monte sans fatigue, de saillie en saillie. Il n'y a qu'un seul pas difficile : c'est une espèce de cheminée de 5 à 6 mèt. de hauteur, tellement étroite que le corps a peine à y entrer. Au-dessus de ce passage, on est déjà en vue des grandes neiges, et l'inclinaison des talus augmente sans cesse. A g. un vaste cirque, semblable à ceux de Gavarnie et de Troumouse, étend son arc immense; c'est vers la g. de l'amphithéâtre qu'il faut se diriger pour atteindre la base du grand glacier.

« Alors, dit M. de la Moskowa, commence la marche la plus fatigante et la plus monotone qu'on puisse imaginer, sur ces neiges dont la blancheur éblouit. A mesure qu'on s'élève, elles présentent une inclinaison plus rapide et une surface plus ferme. Chaque guide, à son tour, marchant en tête, taille dans la neige des degrés pour placer les pieds. On avance en file, les uns derrière les autres, et toujours en zigzag, revenant sur ses pas quand on rencontre le rocher, et s'élevant à peine au-dessus de l'horizon de 10 mèt. à chaque fois. On marche ainsi pendant plus de deux heures. »

Le glacier dont on vient d'atteindre le sommet forme le rebord méridional d'une grande plaine de neige, espèce d'entonnoir autour duquel s'élèvent quatre pitons d'inégale grandeur, les quatre sommets du Vignemale. Vue du rebord de l'entonnoir, la *Pique-Longue*, située à l'O., au delà du champ de neige, offre l'apparence d'une pyramide triangulaire. On l'atteint sans difficulté en une heure de marche à travers la neige.

[On peut assez facilement descendre du Vignemale aux bains de Panticosa (R. 85). On va rejoindre le sentier du port de Marcadau, en traversant le col du Petit-Vignemale (*V.* ci-dessus) et en suivant la combe rocheuse de Pramatura, dominée au S. par la montagne de même nom, au N. par la masse du Vignemale.]

ROUTE 87.

DE CAUTERETS A GAVARNIE.

Le point de départ ordinaire pour l'excursion de Gavarnie est Luz ou Saint-Sauveur. C'est là qu'il faut aller coucher pour employer à la course de Gavarnie une journée entière, et regagner Cauterets le soir du second jour ou le troisième jour dans la matinée. Cependant un touriste intrépide peut partir en voiture de Cauterets à 4 h. du matin, arriver à Luz à 7 h., monter immédiatement à cheval, aller jusqu'à Gavarnie, déjeuner dans le cirque, revenir dîner à Luz vers 6 h. du soir, et rentrer à Cauterets à 10 h.

A. Par Saint-Sauveur.

De Cauterets à Luz ou à Saint-Sauveur : 1° par la route de voitures (R. 82 et R. 89); 2° par la montagne (R. 88).

De Luz ou de Saint-Sauveur à Gavarnie (R. 91).

B. Par le val d'Ossoue.

Excursion très-intéressante. Sentier de montagnes. 10 à 12 h. de marche fatigante. Un bon guide est nécessaire.

6 h. De Cauterets à la base du Vignemale (R. 84 et R. 86).

Parvenu à la base du Vignemale, on monte à g. vers (6 h. 30 min.) la *Hourquette* ou *col d'Ossoue*, qui est dominée au N. par le pic de Labassa, et par le Vignemale au S. Longeant alors la base septentrionale du glacier d'Ossoue ou de Montferrat, qui recouvre le flanc oriental du Vignemale, on descend (7 h.) dans le cirque où se réunissent, sous des ponts de neige, les eaux qui forment le Gave d'Ossoue. Le sentier longe d'abord la rive dr. du torrent, laisse à g. une cascade, puis entre (7 h. 15 min.) dans le bassin marécageux des *oulettes* (petits bassins) *d'Ossoue*, recouvert jadis par les eaux d'un lac. On s'éloigne alors du Gave pour suivre à dr. le flanc de la montagne, tandis que le torrent s'engage dans un défilé où il forme la belle cascade de Tapou.

8 h. A la base d'un promontoire escarpé que le sentier descend en lacets, on entre dans la *plaine de Lourdes*, où le ruisseau de la Canaou, alimenté par les neiges de la combe supérieure de Lourdes et du pic de *Cardal*, vient s'unir au Gave d'Ossoue. A l'origine même du vallon de la Canaou se trouve le *lac* assez considérable *de la Bernatoire*, que contournent les pâtres pour descendre dans le val de Broto par la *Hourquette* (col) *espagnole*. Au S. O. s'ouvre un autre port connu sous le nom de *port de Cardal :* sur son versant français on voit un petit lac.

De la plaine de Lourdes au Vignemale (R. 86).

On continue ensuite de longer la rive dr. du Gave d'Ossoue à travers des pâturages semés d'énormes pierres. Plus loin, de l'autre côté de la vallée, se dresse la haute muraille de la *Courbe* ou du *Soum-Blanc de Sécugnac*, formée d'un calcaire rose et uni où le regard découvre à peine quelques anfractuosités.

On franchit (8 h. 15 min.) le ruisseau de Saousse, puis on se rapproche du Gave que resserrent, du côté du S., les escarpements du *Pouy-Aubry*, et l'on entre (8 h. 40 min.) dans un joli bois de hêtres et de noisetiers. Enfin on arrive (9 h. 20 min.) au bord du plateau qui domine la vallée de Gavarnie, et l'on descend par une côte rapide et pierreuse. On a le choix entre le chemin de la rive g. et celui de la rive dr.

10 h. Gavarnie (R. 9).

Cette course demande une certaine prudence. Le 24 août 1836, deux jeunes gens, MM. Couturier et Coquillaud, partirent des cabanes du lac de Gaube accompagnés d'un guide, mais trop légèrement vêtus. En route, ils furent saisis par le froid, et le lendemain, on retrouva leurs cadavres à demi ensevelis dans la neige.

ROUTE 88.

DE CAUTERETS A LUZ ET A SAINT-SAUVEUR.

A. **Par la route**.

25 kil.—Route de poste.

De Cauterets à Pierrefitte (R. 82).
De Pierrefitte à Luz et à Saint-Sauveur (R. 89).

B. **Par la montagne.**

4 h. de marche environ. — On peut faire la course à pied, en chaise ou à cheval. Un guide n'est pas absolument nécessaire.

On prend d'abord le chemin qui conduit à la grange de la reine Hortense, puis on monte sur le plateau du *Lisey*, à 45 min. de la grange (page 308); c'est un vaste pâturage occupé depuis une vingtaine d'années pendant l'été par des pasteurs béarnais. De ce point, situé entre la montagne de Peyraute au S. et le pic des Basses au N., on passe le col de Lisey (1943 mèt.) pour descendre sur le versant occidental, à travers de grands pâturages, dont les divers sentiers conduisent à *Grust*, v. de 189 hab., soit par les granges de Bayèse, soit par les chalets de Bederel.

De ce village, situé à 4 kil. de Luz, un bon chemin, qui longe le flanc de la montagne presque parallèlement à la grande route de la vallée, descend à Sazos, puis à Sassis, où il rejoint la route de Luz vers le deuxième kilomètre.

[De Cauterets, on peut aussi se rendre à Luz par le *col d'Aulian* et par d'autres échancrures de la crête ouvertes au S. du col de Lisey. Du col d'Aulian, on descend au N. E. dans la combe de Houre, où jaillit une belle fontaine, puis aux granges d'Aulian, situées dans les pâturages de Grust (*V.* ci-dessus).]

ROUTE 89.

DE TARBES A LUZ.

51 kil. — Route de poste. Diligences Dodé. 4 départs par jour pendant la saison. Diligences de la place de Lafayette. 1 départ par jour. Voitures à volonté. — *Tarif de la poste aux chevaux* : chaises et cabriolets, 4 et 6 fr. par myriamètre; berlines, 8 fr. par myriamètre.

38 kil. De Tarbes à Pierrefitte (R. 82).

De l'autre côté du Gave de Cauterets, séparé de Pierrefitte seulement par un pont de pierre, se trouve le village de *Soulom* (372 hab.). On y remarque l'église, dont le clocher. formé par une simple élévation du mur, est surmonté d'une galerie couverte et garni de mâchicoulis et de créneaux. A 2 kil. au N. E. de cette église, sur le versant oriental de la vallée, s'élève l'ermitage de *Notre-Dame de Bédouret*, confiée naguère à trois femmes qui se succédaient sans vœux ni statuts. Tous les habitants de la vallée racontent que les deux églises furent bâties en même temps par des maçons amis. Quoiqu'elles fussent éloignées l'une de l'autre d'une demi-lieue, tous les outils qu'ils se lançaient les uns aux autres venaient tomber à leurs pieds (pourquoi pas dans leurs mains?) en traversant miraculeusement tout le vallon.

Vis-à-vis de Soulom, sur la rive dr. du Gave de Baréges et à l'issue d'un très-pittoresque vallon, on aperçoit *Villelongue*, v. de 619 hab., presque entièrement caché par de magnifiques ombrages.

De Villelongue à Bagnères-de-Bigorre, R. 102.

A 800 mèt. de Soulom, on traverse le Gave de Baréges sur le beau pont de Villelongue, formé d'une seule arche, et l'on se trouve à l'embouchure d'une majestueuse tranchée que les

eaux supérieures se sont ouverte, entre des roches schisteuses, taillées à pic et d'une grande hauteur. « Cette gorge, a dit George Sand, est sans contredit la partie la plus austère et la plus caractérisée des Pyrénées. Tout y prend un aspect formidable; les monts se resserrent; le Gave s'encaisse et gronde sourdement en passant sous des arcades de rochers et de vignes sauvages; les flancs noirs du rocher se couvrent de plantes grimpantes dont le vert vigoureux passe à des teintes bleues sur les plans éloignés et à des tons grisâtres vers les sommets. L'eau du torrent en reçoit des reflets, tantôt d'un vert limpide, tantôt d'un bleu mat et ardoisé comme on en voit sur les eaux de la mer. De grands ponts de marbre, d'une seule arche, s'élancent d'un flanc à l'autre de la montagne audessus des précipices. Rien n'est si imposant que la structure et la situation de ces ponts jetés dans l'espace et nageant dans l'air blanc et humide qui semble tomber à regret au fond du ravin. »

Pendant l'espace de 8 kil., la route est tantôt ouverte à l'aide de la poudre le long des flancs de la roche dure, tantôt suspendue sur des voûtes ou sur de longs soutènements qui vont chercher leur appui dans les profondeurs du gouffre, à plusieurs centaines de mèt. au-dessus du torrent. Le paysage, toujours grand, toujours beau, varie à chaque pas que l'on fait dans cette magnifique gorge, un peu trop dépouillée d'arbres dans sa partie supérieure. Non loin de l'entrée jaillit une source ferrugineuse très-abondante, que l'on devrait utiliser.

42 kil. On laisse à dr. le pont de l'Échelle sur lequel l'ancienne route traversait autrefois le Gave; mais afin d'obvier aux éboulements fréquents des rochers de la rive g., les ingénieurs ont tracé la route actuelle qui suit la rive dr. jusqu'au-dessous de Chèze. A 600 mèt. en amont du pont de l'Échelle, un autre pont, inutile désormais, franchit le Gave: c'est le pont neuf ou pont d'Arsimpé, étrange construction de bois superposée à une arche de pierre.

44 kil. Immédiatement au sortir de la partie la plus étroite du défilé, on traverse sur un pont très-élevé le ruisseau du Pla : à g. on entrevoit au milieu des arbres l'arche très-pittoresque du pont de l'ancienne route et deux rochers menaçants en forme de tour, qui gardent l'entrée du vallon supérieur du Pla, descendu du pic de Léviste.

46 kil. Au-dessous du village de *Chèze* (159 hab.), que l'on ne voit pas, on traverse le Gave sur le pont de la Hiladère, dont l'obélisque porte l'inscription suivante : *La vallée de Baréges à la Reine Hortense*. 1807. Le village de Chèze, près duquel on trouve des gisements de zinc, fut emporté en 1301 par un éboulement formidable de neige qui engloutit plus de cent personnes. Les églises de ce village et du hameau voisin de Saint-Martin, ayant résisté à l'avalanche, sauvèrent ceux qui y avaient cherché un asile. Chèze fut seul rebâti, et les habitants de Saint-Martin s'établirent dans les villages voisins moins exposés. *Saligos* (232 hab.), situé en amont, sur la rive dr. du Gave, à 3 kil. de Luz, a été également menacé d'une destruction totale.

Au-dessous de *Sazos* (533 hab.), et à une faible distance de *Sassis*, v. de (90 hab.), situé sur la rive g., on passe sur la rive dr. du Gave pour entrer dans le charmant bassin de Luz, et bientôt après on arrive au groupe de maisons de *Serre* ou *Lasserre*. L'église de ce hameau, assez complète, rappelle le type primitif des églises romanes; elle date certainement d'une époque antérieure au XIIe s. En en déblayant récemment les abords, qui s'étaient considérablement exhaussés par suite d'inhumations séculaires,

on a relevé un grand nombre de tombeaux. Cette circonstance, rapprochée de l'importance de l'édifice, permet de supposer que l'église de Lasserre fut construite pour une agglomération d'habitants beaucoup plus considérable que celle qui l'entoure aujourd'hui. Sa situation sur un lieu escarpé, favorable à la défense, pourrait donner à croire que les premiers habitants de la vallée de Luz se groupèrent sur ce point et y fondèrent leur première capitale. Mais, lorsque les Templiers eurent construit leur établissement au milieu des vertes prairies de la vallée, il est probable que la population afflua sur les rives plus riantes du Bastan, et Luz finit par remplacer l'ancienne ville de Serre. Elle ne forme plus qu'une moitié de commune, ayant, avec le village d'*Esquièze*, une population de 409 hab.

C'est à Esquièze qu'on danse le *gabaret* mieux que partout ailleurs. Les jeunes gens se réunissent, parés de tous les falbalas et de tous les accoutrements ridicules du canton. Un d'entre eux, représentant *Bayard*, s'avance d'un air héroïque sur un cheval de bois. Tous les jeunes gens dansent avec des contorsions grotesques une espèce de drame dont l'action consiste dans l'enlèvement d'une jeune fille; mais le chevalier sans peur et sans reproche la délivre et la reconduit à ses parents.

La chapelle d'Esquièze, malgré sa reconstruction toute moderne, a conservé une petite fenêtre percée d'un fer de lance à la clef, dans le genre mauresque, une lucarne à astérisque et une porte ogivale qui rappelle le XIVe et le XVe s. Sur le mur du S. se trouve un grossier bas-relief qui appartient évidemment à l'époque romane et prouve ainsi qu'il existait une chapelle en ce lieu avant le XIIe s.

Après avoir dépassé Esquièze, on traverse le Bastan sur un pont de marbre et on entre à

51 kil. Luz (R. 90).

ROUTE 90.

LUZ ET SAINT-SAUVEUR.

LUZ.

Situation. — Aspect général.

Luz (hôtels : de l'Univers, bon, le meilleur de la vallée, recommandé; du Midi; des Pyrénées, etc.; nombreuses maisons meublées : pendant la saison des bains, on peut dire que la ville tout entière est à louer), chef-lieu de la vallée de Baréges, se trouve situé à 739 mèt., au débouché de la vallée du Bastan, dans un bassin triangulaire qui était certainement un lac avant que le Gave ne se fût taillé dans le roc la gorge de Pierrefitte. Sa population fixe s'élève à 1641 hab. « C'est une petite ville toute rustique, dit M. Taine, d'apparence originale et agréable. Les rues, étroites et cailloutées, sont traversées d'eaux courantes; les maisons grises se serrent pour avoir un peu d'ombre. Le petit bassin triangulaire où se sont groupées les maisons de Luz et les treize villages qui l'environnent est charmant de fraîcheur et de grâce; dans le fond, des prairies et des ruisseaux; sur les collines, des pâturages verts; tout autour, des pics, des crêtes et des sommets descendant vers la plaine par des croupes mollement arrondies.

Histoire.

« Luz était autrefois la capitale des vallées environnantes, qui formaient une sorte de république; chaque commune délibérait sur ses intérêts particuliers; quatre ou cinq villages formaient un *vic*, et les députés des quatre vics se réunissaient à Luz.

« Le rôle des impositions se faisait de temps immémorial sur des morceaux de bois qu'ils appelaient *totchoux*, c'est-à-dire bâtons. Chaque communauté avait son *totchou*, sur lequel le secrétaire faisait avec un couteau des chiffres romains dont

seul il connaissait la valeur. L'intendant d'Auch, qui ne se doutait pas de ces usages, ordonna en 1784 à un des employés du gouvernement de lui apporter les anciens registres; celui-ci arriva suivi de deux charretées de totchoux. »

Ces pays de montagnes sont naturellement libres. Ils savaient conserver leurs libertés et ne laissèrent jamais impunies les tentatives que firent les seigneurs contre leurs *fors*.

La charte de Bigorre est une des plus anciennes qu'on connaisse. Le comte Bernard la donna en 1090, et en cela ne fit que confirmer des priviléges acquis. Voici quelle était cette charte :

« Les gentilshommes ne peuvent bâtir un château ni le rebâtir de pierre sans le consentement du comte, sous peine de démolition, et ceux qui en ont doivent assurer le comte qu'il ne lui sera fait aucun dommage au moyen de ce château, et qu'ils le lui mettront dans la main, qu'il soit courroucé ou qu'il ne le soit pas.

« La franchise, paix, sauveté et immunité seront conservées aux monastères et aux églises paroissiales dans les limites désignées, sauf qu'un voleur public y pourra être pris. La paix sera gardée en tout temps aux clercs, aux moines, aux *dames* et à leur suite, en sorte que, si quelqu'un s'est réfugié auprès d'une *dame*, sa personne soit assurée en réparant le dommage qu'il aura fait. Les rustiques seront toujours en paix, et ni les bœufs ni les fers du labourage ne pourront être saisis. S'ils sont cautions de leurs seigneurs, ils ne pourront être contraints que jusqu'à la concurrence de ce qu'ils doivent à leur seigneur.

« La chasse et la pêche sont défendues aux paysans, sauf pour l'usage des seigneurs et des gentilshommes. Le comte a trois corvées de charroi chaque année sur les personnes franches et libres, et un repas chaque année, une *poule* à Noël et un *agneau* à Pâques. Les personnes franches, non plus que les paysans, ne sont obligées d'aller à la guerre que pour la défense de la terre. Le comte a droit à *un repas* chez le vicomte de la Barthe, à Pouzac, à Bénac, à Ossun, à Antin, à Labatut. » (*V.* Marca.)

M. de Laboulinière ajoute d'autres détails. D'après lui, les femmes étaient toujours servies à table par leurs maris avec toutes les marques du respect. Maintenant les progrès de la civilisation ont tout changé : la femme n'oserait plus s'asseoir à table en même temps que son mari, elle ne jouit qu'une fois de cet honneur, au jour de la noce.

Les états du Bigorre se composaient de trois chambres qui opinaient séparément : celle du clergé, celle de la noblesse, celle du tiers état, qui comprenait des consuls ou officiers principaux des communes, et des *députés des vallées*. Dans ces assemblées, on répartissait les impôts et l'on discutait toutes les affaires importantes. Le Bigorre, réuni par Henri IV à la monarchie, resta pays d'états et garda ses libertés.

« Mais le pays est indigent, dit M. Taine. On trouve des ordonnances qui réduisent de moitié le nombre des hommes d'armes auquel il est taxé, se fondant sur ce que les grêles et les gelées détruisent chaque année ses récoltes. Plusieurs fois, pendant les guerres religieuses, il fut désert. En 1575, Montluc déclare « qu'il est maintenant si pauvre que « les habitants d'icelluy sont forcés « d'abandonner leurs maisons et d'aller mendier. » En 1592, les gens de Comminges ayant dévasté la contrée, « les paysans de Bigorre abandonnèrent la culture des terres par manque de bétail, et la plus grande « partie d'iceux prit la route d'Espagne. » Il n'y a pas cent ans, on n'y connaissait que trois chapeaux et deux paires de souliers. »

La vallée de Luz a la réputation d'avoir été habitée autrefois par des

géants de 8 pieds de haut. On les appelait les *Prousous* ou les Preux. Le dernier était le vieux *Barrique*, mort au commencement du siècle, à l'âge de 108 à 110 ans. On l'a enterré à côté de ses ancêtres, dans un endroit séparé que l'on montre encore.

Monuments.

Les antiquités de Luz se réduisent à l'*hôtel de ville*, qui tombe en ruines, et à l'*église* paroissiale, qui fut construite par les Templiers. « Cette église, moins vaste que celle de Saint-Savin, reproduit, sur des dimensions plus étendues, dit M. Cénac-Moncaut, la simplicité toute primitive de la chapelle de Soulom. Même absence de croix latine, même abside en cul-de-four, même voûte, même galerie sous toiture, percée d'une rangée d'ouvertures servant de créneaux.

« Une inscription incrustée dans le mur et ainsi conçue :

Ecca esta edificata anno inc.... b. Blane Passalo lose d'aqest bila,

semble nous dire que l'église fut bâtie dans le XIIe s. par Blane Passalo, habitant du bourg. Quoi qu'il en soit, le style de l'édifice prouve incontestablement par l'ensemble et les détails qu'il appartient à la seconde époque de l'ère romane.

« L'église de Luz se distingue entre toutes par son aspect belliqueux. Son chevet est placé entre deux tours carrées de défense, dont l'une, celle du N., est surmontée de créneaux et percée de meurtrières. Si l'on monte à son premier étage par l'escalier extérieur, on voit quatre gros fusils de rempart du XVIe siècle, laissés là sur leurs chandeliers tournants par les derniers ligueurs, et tout prêts à faire feu sur les huguenots; puis, pour compléter cet appareil de guerre, mors de brides, étriers, fers de lance, lanternes à fanal, sont suspendus aux murailles de ce donjon. Telle est la basilique romane, dominée par deux tours, au milieu d'une enceinte de remparts complétement crénelée et percée d'un double rang de meurtrières. Cette enceinte, chargée de protéger les vivants et les morts contre les attaques des Albigeois et des huguenots, entourait le cimetière. »

A l'entrée de l'église, un petit tombeau découvert sert de bénitier, et l'on montre une porte basse par laquelle passaient les goîtreux et les Cagots, race maudite. Une des tours renferme un petit musée pyrénéen (prix d'entrée, 50 c., au profit de l'église), où l'on voit quelques armes anciennes, une urne romaine, un glaive et des fers de prisonniers découverts dans les oubliettes de la prison de Luz, démolie en 1851; un Christ en bois, trouvé sous un escalier; un calice et un encensoir d'argent, découverts, il y a environ cinquante ans, dans l'ermitage de Saint-Pierre; une statuette d'albâtre, représentant probablement un saint Michel terrassant le dragon. « Mais l'objet le plus intéressant au point de vue archéologique, dit M. Lallier, est, sans aucun doute, un tombeau d'enfant du XIIIe s., creusé dans un bloc de marbre gris noir et encore muni de son couvercle. » L'inscription est gravée en caractères italiques. En voici le sens :

« Ici dessous gît la bonne.........,
« fille de Narano de Baréges, et de
« Madeleine Nahera, morte en la
« dernière semaine d'avril de l'an-
« née 1236. Gille de Sera creusa ce
« tombeau et grava l'inscription. »

A part l'église et la *salle d'asile Eugénie*, récemment fondée, la ville de Luz n'offre rien de remarquable; on visitera seulement avec intérêt les fabriques de laines dites de Baréges.

Promenades.

Un monticule qui se dresse au-dessus de Luz, de l'autre côté du Bastan, porte encore les ruines du vieux *château de Sainte-Marie*. D'a-

près M. Cénac-Moncaut, « c'était autrefois un poste fortifié, occupé par des routiers anglais; maintenant il en reste peu de chose : au N., une tour carrée, percée de quelques meurtrières et de grandes ouvertures servant de créneaux couverts; au S., une seconde tour cylindrique, dont l'élancement hardi semble prolonger l'aiguille de rocher qui la supporte. Ce château resta en la puissance des Anglais quatorze ans de moins que celui de Lourdes. En 1404, Jean de Bourbon le prit avec le concours d'Auger de Laffite de Luz, chef des troupes de la république barégeoise. »

Sur le mamelon nu, qui forme promontoire au S. du bassin de Luz, s'élève la *chapelle Solferino*, qui remplace l'ancien ermitage de Saint-Pierre. Les fondations et quelques restes de murs de la première chapelle ont servi pour la nouvelle construction romane, qu'on dit être la fidèle reproduction de celle qui l'a précédée. Le portail est surmonté d'un clocher très-élégant. A dr. de la chapelle, on a, parmi les ruines, trouvé le cercueil en pierre contenant les ossements du dernier ermite, mort vers la fin du XVIIIe s. Ce cercueil a été transporté et déposé dans le roc, à l'extrémité du plateau qui domine la vallée : sur la nouvelle tombe on a érigé une pyramide funéraire en pierre de taille. Du pied de cette pyramide on jouit d'une vue charmante sur le bassin de Luz et la gorge de Saint-Sauveur.

A 3 kil. au N. de Luz, près du pont de Sazos (R. 89), et sur le penchant méridional du *Som de Nère* (2401 mèt.), se trouve le village de *Visos* (114 hab.), qui n'offre de remarquable que sa situation pittoresque et une *source minérale* froide (11°) sulfureuse, d'un débit peu abondant. Cette source, connue de tout temps par les habitants du pays, est à peine utilisée; les paysans des environs l'emploient en bains ou en lotions sur les plaies.

Un autre but de promenade peut être aussi la *fontaine pétrifiante* qui se trouve sur la rive g. du Gave, avant d'arriver à Saint-Sauveur. Le ruisseau qu'elle produit dépose sur le sol des incrustations calcaires en forme de larges dalles; les plantes, les racines, les mousses qui trempent dans l'eau sont bientôt revêtues d'une couche de pierre.

Mais ce qui fait la beauté du bassin de Luz et plaît surtout à ceux qui s'y promènent au hasard le long des petits sentiers, c'est, dit M. Taine, « l'abondance des eaux courantes. Les prairies sont traversées de filets d'eau qui se croisent, se séparent, se réunissent et sautent ensemble dans le Gave. Les paysans arrosent ainsi toutes leurs cultures : un champ a cinq ou six étages de ruisseaux qui courent serrés dans des lits d'ardoise. La troupe bondissante s'agite au soleil comme une bande folle d'écoliers en liberté. Les gazons qu'elles nourrissent sont d'une fraîcheur et d'une beauté incomparables; l'herbe se presse sur leurs bords, trempe ses pieds dans l'eau, se couche sous l'élan des petites vagues, et ses rubans luisants tremblent dans un reflet de perles sous les remous argentés. On ne fait pas dix pas sans rencontrer une chute d'eau : grosses cascades bouillonnantes qui descendent sur une traînée de blocs rougeâtres, nappes transparentes qui s'étendent sur un large feuillet de roche, filets d'écume qui serpentent en raies tortueuses depuis la cime jusqu'à la vallée, sources égarées qui suintent le long des graminées pendantes et tombent goutte à goutte. Le Gave roule sur la droite et couvre tous ces murmures de sa grande voix monotone. De beaux iris bleus croissent sur les pentes marécageuses; les bois et les cultures montent bien haut entre les roches. La vallée sourit, encadrée de verdure; mais, à l'horizon, les pics

crénelés, les crêtes en scie, les noirs escarpements des monts ébréchés, montent dans le ciel bleu, sous leur manteau de neige. »

DE LUZ A SAINT-SAUVEUR.

1400 mèt. — Bonne route de voitures.

Saint-Sauveur est réuni à Luz par une belle route plantée d'arbres qui a 1400 mèt. de longueur. Cette route traverse d'abord le petit torrent de la *Lise*, contourne le pied du mamelon qui porte la chapelle de Solferino, franchit le Gave sur un beau pont de marbre, et remonte la rive g. jusqu'au village.

On peut aussi prendre la route de Gèdre et remonter la rive dr. du Gave, jusqu'au magnifique pont Napoléon (*V.* ci-dessous).

SAINT-SAUVEUR.

Renseignements généraux.

HÔTELS. — *Hôtel de France*, tenu par Espy; *des Princes*, tenu par Salafa. Beaucoup de baigneurs se logent à Luz, où l'on trouve plus facilement des appartements.

MAISONS MEUBLÉES. — A Saint-Sauveur comme à Cauterets, toutes les maisons sont construites pour les étrangers.

MÉDECIN-INSPECTEUR DES EAUX. — M. Fabas; adjoint, M. Chamasson de Puylaval.

DOCTEURS-MÉDECINS. — MM. Cazavielle, Druène, Fabas, Fabas fils, Hédouin.

PHARMACIENS. — MM. Claverie, Lacoste, directeur de la poste aux lettres.

CABINET DE LECTURE. — A l'établissement; on y trouve quelques journaux.

BUREAU DES MESSAGERIES. — Les voitures de Baréges, passant à Luz, font aussi le service de Saint-Sauveur.

LOUEURS DE VOITURES. — La plupart des loueurs de voitures, de chevaux et d'ânesses se trouvent à Luz; mais, pendant la saison, ils se tiennent presque tous sur la route, prêts à partir.

GUIDES. — Ils sont presque tous domiciliés à Luz, aussi bien que les guides-chasseurs. Ne pas oublier de faire les prix d'avance.

Tarifs des guides pour les diverses excursions : pic de Léviste, 6 fr.; pic du Midi, 6 fr.; Monné, 6 fr.; pic de Viscos, 5 fr.; Tourmalet, 4 fr. 50 c.; Pierrefitte et Argelès, 5 fr.; Saint-Savin et Baucens, 5 fr.; Gripp, par la montagne, 5 fr.; Poey-la-Houn, 6 fr.; Bagnères-de-Bigorre, 6 fr. par jour; Eaux-Bonnes, 6 fr. par jour; Eaux-Chaudes, 6 fr. par jour; Bagnères-de-Luchon, 6 fr. par jour; Cauterets, par le Vignemale, 10 fr.; pic de Néouvielle, 10 fr.; lac Vert, 10 fr.; simple promenade, 3 f. La plupart de ces excursions se font de Baréges ou de Cauterets (*V.* en tête de chaque course).

Tarif des chevaux : pic de Léviste, 5 fr.; pic du Midi, 6 fr.; Monné, 6 fr.; pic de Viscos, 5 fr.; Tourmalet, 4 fr. 50 c.; Pierrefitte et Argelès, 4 fr. 50 c.; Saint-Savin et Baucens, 4 fr. 50 c.; Gripp, par la montagne, 6 fr.; Poey-la-Houn, 6 fr.; Bagnères-de-Bigorre, Bagnères-de-Luchon, Eaux-Bonnes, Eaux-Chaudes, 5 fr. par jour; simple promenade, 2 fr.

On paye 50 c. en sus par course et par chaque selle de dame.

On paye les chevaux des guides aux prix du tarif.

TARIF DES CHAISES A PORTEURS : de l'établissement en ville, 25 c.; aller et retour, de Saint-Sauveur à Luz, 1 fr. 50 c.; au pic du Midi, 40 fr.; à Pierrefitte et Saint-Savin, 20 fr.; au château de Baucens, 20 fr.; à Bagnères-de-Bigorre, 60 fr.; Monné, 46 fr.; Argelès, 25 fr.; Cauterets, 30 fr.; Poey-la-Houn, 40 fr.; Gripp, par la montagne, 40 fr.; Bagnères-de-Bigorre, 60 fr.; Vignemale, 40 fr.; simple promenade, 4 fr.

Description.

« Saint-Sauveur, dit M. Taine, est une rue en pente, régulière et jolie, sans rien qui sente l'hôtel improvisé et le décor de l'opéra. Elle n'a ni la grossièreté rustique d'un village, ni l'élégance salie d'une ville; tout y est simple, propre et de bon goût. Les maisons alignent sans monotonie leurs croisées encadrées de marbre brut : à dr., elles s'adossent contre des roches à pic d'où l'eau suinte; à g., elles ont sous les pieds le Gave qui tonne au fond du précipice. »

Un évêque de Tarbes, Gentieu d'Amboise, qui avait fui l'armée des protestants, s'était réfugié à Luz; il y découvrit, dit-on, sur la montagne voisine, une source minérale près de laquelle il fit construire une chapelle portant cette inscription : *Vos hau-*

rietis aquas e fontibus Salvatoris. Telle serait, au dire de certains historiens, l'étymologie du nom de Saint-Sauveur. Il n'y a pas encore un siècle, cette source, presque inconnue, sans autre ornement que le roc creusé en voûte au-dessus d'elle, tombait dans un large bassin d'un mèt. de profondeur. Un M. de Béségua, professeur à l'école de droit de Pau, ayant trouvé à Saint-Sauveur une guérison qu'il avait inutilement cherchée à Baréges, recommanda ces eaux, qui, déjà fréquentées sous l'Empire, eurent sous la Restauration une vogue brillante, due au patronage de la duchesse d'Angoulême et de la duchesse de Berry, dont deux *colonnes de marbre*, placées aux deux extrémités du village, rappellent le séjour. Le nombre des baigneurs, qui avait ensuite diminué pendant quelques années, suit maintenant une progression constante.

Monuments.

La nouvelle *église de Saint-Joseph*, qui s'élève à l'extrémité supérieure du village, est un bel édifice gothique dont la façade regarde la vallée de Luz. Au-dessus du porche se dresse une tour carrée, flanquée de deux tourelles et terminée par une flèche élégante. L'intérieur de la nef est simple et de bon goût; l'autel est en marbre; les treize fenêtres sont décorées de vitraux peints.

Le monument principal de Saint-Sauveur est le **pont Napoléon**, qui met en communication la station thermale avec la route de Gavarnie; il a été terminé en moins de deux ans, sous la direction de l'architecte Gratelot. Ce pont grandiose a 67 mèt. de longueur; l'ouverture de l'arche est de 47 mèt., et la clef de voûte est à 65 mèt. au-dessus du torrent. Le bandeau de la voûte et le couronnement sont en pierre de taille; les tympans se composent de pierres dont les couleurs variées forment mosaïque; les balustrades sont en fer. Pour construire la voûte, on a dû élever au-dessus du Gave plusieurs ponts en bois superposés. Quand on vient de Luz, l'arche semble une porte gigantesque donnant accès vers la gorge sauvage au fond de laquelle mugit le torrent; mais c'est d'en bas surtout que le pont offre un aspect grandiose. Du côté de Saint-Sauveur, le flanc des rochers a été escarpé de manière à former de charmantes allées qui descendent jusqu'au Gave, à travers des plates-bandes garnies d'arbustes et soutenues par des rampes gazonnées. Du côté opposé, la promenade s'arrête à la naissance de la pile, sur un promontoire en saillie au-dessus du torrent. De cet endroit, l'aspect de l'énorme voûte, qui se déroule à 50 mèt. plus haut, est tout à fait saisissant.

Établissement thermal.

« Le bâtiment des bains, dit encore M. Taine, est un portique sous un double rang de colonnes, d'un style aisé et simple; les marbres, d'un gris bleuâtre, ni éclatants ni ternes, font plaisir à voir. Une terrasse plantée de tilleuls s'avance au-dessus du Gave, et reçoit les brises fraîches qui montent du torrent vers les hauteurs; ces tilleuls répandent dans l'air une odeur délicate et suave. Au-dessous du mur d'appui, l'eau de la source sort en gerbe blanche et tombe entre les têtes des arbres dans une profondeur qu'on n'aperçoit pas. »

Cette description est charmante, comme tout ce qui sort de la plume de M. Taine; mais, jugé au point de vue pratique, l'établissement de Saint-Sauveur mérite encore plus de reproches peut-être que celui des Eaux-Bonnes. Les malades n'y trouvent rien de ce qui leur serait utile ou agréable : ni galerie couverte et fermée pour s'y promener en cas de mauvais temps, ni siéges commodes pour s'y reposer, ni même une salle d'attente. Quelque temps qu'il fasse, si fatigués, si souffrants qu'ils soient,



ils y demeurent exposés, sur leurs jambes, avant ou après leur bain, à tous les vents qui peuvent souffler dans la vallée. Du reste, l'établissement a été récemment agrandi.

Un *établissement* élégant et commode a été inauguré en 1858 près de la source de la Hontalade, qui jaillit à 600 mèt. de Saint-Sauveur et à 50 mèt. du point d'émergence de la source des thermes. L'eau de la Hontalade a été longtemps livrée aux baigneurs dans des bouteilles portant l'étiquette des Eaux-Bonnes; elle est maintenant utilisée sans fraude, grâce à sa réputation croissante.

Les eaux.

Eau thermale, sulfureuse.

Émergence : Du terrain primitif (eurite).

Deux sources : Celle qui alimente l'établissement principal et la source de la Hontalade, dont l'exploitation a été autorisée en 1855.

Débit en 24 h. : Source principale, 1240 hectolitres.

Température : Source principale, à la douche, 33°, à la baignoire, 32° ; la Hontalade, 22°.

Caractères particuliers : Eau limpide, odeur et saveur hépatiques, très-onctueuse à la peau, analogue à celle de Barzun par ses caractères physiques, laissant comme cette dernière dégager des bulles de gaz dans le verre, assez stable et ne blanchissant pas, contenant beaucoup de barégine. Quelques malades ont peine à supporter la température un peu basse des bains.

Établissement contenant une buvette, 16 baignoires et deux cabinets de douches.

Climat de montagne assez rude, brouillards fréquents.

Effets physiologiques : Eaux douces, sédatives, hyposthénisantes, agissant principalement sur le système nerveux; passaient, au siècle dernier, pour favoriser la conception.

Ne se transportent pas.

Classification chimique : Eau sulfurée à base de soude. On a constaté la présence de l'iode dans la Hontalade.

Analyse (Filhol 1855).

	S. de l'établissement.	*S. Hontalade.*
	gr.	gr.
Sulfure de sodium......	0,0218	0,0179
Chlorure de sodium.....	0,0995	0,0780
Sulfate de soude........	0,0400	0,0780
Silicate de soude........	0,0704	0,0701
— de chaux........	0,0062	0,0054
— de magnésie.....	0,0031	0,0028
— d'alumine.......	0,0070	0,0060
— de potasse.......	traces	
Matière organique.......	0,0820	0,0318
Iode....................	traces	
Acide borique...........	traces	
Borate de soude........		traces
	0,2500	0,2662
Azote..................	q. not.	q. not.

Règlement des thermes. — Il est affiché dans tous les établissements. Le prix des bains et douches est de 1 fr. 20 c.; la durée du bain, de 1 h.

Bibliographie. Fabas, *Lettres sur l'action des eaux de Saint-Sauveur....*, 1849. — *Aperçu sur les propriétés des eaux sulf. de Saint-Sauveur....* 1849. — Filhol, *Eaux minérales des Pyrénées*, Paris, 1853, in-12. — O. Henry, *Bulletin de l'Académie de médecine*, mai 1855. Hédouin : *Des eaux de Saint-Sauveur....* Paris, 1858, in-8.

Promenades.

« Au bout du village, les sentiers sinueux du *jardin anglais* descendent jusqu'au Gave, dit M. Taine; un frêle pont de bois traverse ses eaux d'un bleu terni, et l'on remonte le long d'un champ de millet jusqu'au chemin de Sia.... Au fond de l'abîme, le Gave se tord dans un corridor de roches que le soleil de midi n'atteint qu'à peine; la pente est si rapide qu'en plusieurs endroits on ne l'aperçoit pas; le précipice est si profond que son mugissement arrive comme un murmure. Il disparaît sous les corniches et bouillonne dans les cavernes; à chaque pas il blanchit d'écume la pierre lisse. Son allure tourmentée, ses soubresauts furieux, ses

reflets noirs et livides, donnent l'idée d'un serpent écumant et blessé. Mais le plus étrange spectacle est celui de la muraille de roches qui fait face : la montagne a été fendue perpendiculairement comme par une immense épée, et l'on dirait qu'ensuite des mains acharnées et plus faibles ont mutilé cette première entaille. Du sommet jusqu'au Gave, la roche a la couleur du bois mort écorché; le prodigieux tronc d'arbre, fendillé et déchiqueté, semble moisir là depuis des siècles; l'eau suinte dans ses déchirures noircies comme dans celles d'un bloc vermoulu; il est jauni de mousses semblables à celles qui végètent dans la pourriture des chênes humides. Ses blessures ont les teintes brunes et veinées qu'on voit aux anciennes plaies des arbres. C'est vraiment une poutre pétrifiée, débris de Babel. Les géologues sont heureux; ils expriment tout cela et bien d'autres choses encore, en disant que le roc est schisteux. »

Une autre promenade très-fréquentée est celle qui remonte au *plateau de la Hontalade* dominant Saint-Sauveur. Les allées sont faciles et bien entretenues; et du kiosque construit par le propriétaire de la fontaine, on aperçoit à ses pieds Luz et son gracieux bassin, la gorge du Gave, les flancs escarpés du pic de Bergons et la vallée du Bastan, qui remonte à l'E. vers Baréges.

Le *chemin de Sassis* est aussi une agréable promenade. De ce chemin, ombragé de chênes et de hêtres, on domine toute la vallée de Luz commel du sommet d'une énorme muraille; à mesure qu'on approche du village de Sassis, on voit se dérouler l'un après l'autre tous les points de vue du bassin, la ville de Luz dominée par ses deux vieilles tours, l'eau du Bastan toute blanche d'écume, et les noyers touffus épars au milieu des prairies.

Au lieu de descendre à Sassis, on peut continuer de suivre le versant de la montagne jusqu'à Sazos (R. 89), traverser le Bernazaou, qui vient du vallon d'Ardiden, passer au-dessous de Grust (R. 88) et rejoindre la route de Luz à Pierrefitte au pont de la Hiladère. On peut aussi laisser ce pont à dr. pour contourner la base du pic de Viscos, et monter à *Viscos*, v. de 146 hab., situé à 8 kil. de Saint-Sauveur, sur une terrasse dominée par un bois de sapins.

Les promenades les plus fréquentées par les baigneurs de Saint-Sauveur sont la route de Luz et celle de Gèdre jusqu'au pont Napoléon (*V.* ci-dessus).

En amont de l'église, un sentier qui traverse de petits ruisseaux, conduit dans les montagnes et jusqu'au pont de Sia; il n'est praticable qu'à pied et assez difficile.

La route de Gavarnie, le pas de l'Échelle, le pont de Sia, Pragnères, Gèdre, etc., sont décrits dans la route 91.

EXCURSIONS.

Le pic de Bergons.

A. PAR LUZ ET VILLENAVE.

3 h. pour monter, 2 h. pour descendre. — On arrive facilement à cheval jusqu'au sommet. Guide, 5 fr.; cheval, 3 fr.; chaise à porteurs, 20 fr.

Au lieu d'escalader la montagne immédiatement vis-à-vis de Saint-Sauveur, on contourne sa base et on la gravit par le N. E. De ce côté, un ruisseau, appelé la *Lise*, prend sa source dans les neiges du Bugaret, onge la montagne de Bergons et vient se jeter dans le Gave par le bassin de Luz. En sortant de Luz, on traverse le hameau de *Villenave* (798 mèt.); puis on s'élève lentement par les molles prairies de l'*Estibe* de Luz, qui s'étendent sur les bords du ruisseau de la Lise; on tourne ensuite à dr., et un sentier de plus en plus roide, mais néanmoins très-praticable pour les chevaux, monte jusqu'au sommet du pic.

B. PAR SAINT-SAUVEUR.

3 h. à la montée, 2 h. à la descente. Sentier de piétons.

Vis-à-vis du village, les flancs du pic de Bergons sont assez escarpés, mais l'ascension n'offre cependant pas de difficultés sérieuses; ce n'est que plus au S., près du pas de l'Échelle, que le Bergons devient vraiment inaccessible. Après avoir traversé le Gave, on passe au milieu de petits champs, et l'on se dirige obliquement vers le plateau de *Bué* ou d'*Abié*, situé sur le versant N. O. du Bergons; de là, on voit parfaitement l'Estibe de Luz et le vallon de la Lise s'élevant jusqu'aux crêtes du Maucapéra. On n'a plus qu'à gravir un petit mamelon, et on se trouve sur la cime du Bergons, à 2112 mèt. d'altitude.

Le **pic de Bergons** est presque isolé de toutes les autres montagnes: à l'O. par la gorge du Gave de Pau, au S. par le Gave de Pragnères, au N. O. par la Lise; sa masse granitique forme donc une espèce de pyramide triangulaire et ne se rattache à la masse de Néouvielle que par l'isthme étroit du *Maucapera* (mauvais moine), dont le point le plus élevé a 2710 mèt. De toutes les montagnes des Pyrénées, le Bergons est le belvédère le plus favorable pour observer la grande chaîne calcaire; car tous les sommets, depuis le Vignemale jusqu'à Troumouse, décrivent un arc de circonférence parfait dont il occupe le centre.

« A g., dit M. de Chausenque, se dressent les deux cônes égaux du *Brada*, laissant entre eux une porte gigantesque, que les paysans appellent *Fourche du Brada*. En face se dresse le cône de Coumélie, sur le sommet duquel semble s'élever un second cône, celui du Mont-Perdu. Tout à côté, vers la dr., la tour énorme du Cylindre apparaît immédiatement au-dessus de l'aiguille du Piméné. Plus à l'O. s'étend cette haute plate-forme, chargée de glaciers, dont l'extrémité est le troisième de ces points culminants qui, vus plus distinctement d'Espagne, y ont reçu le nom de *las Tres Sorellas*. L'amphithéâtre du Marboré se présente en suite tout entier, depuis le fond du cirque où la cascade de Gavarnie apparaît comme un ruban vertical, jusqu'aux Tours, à la muraille supérieure, et jusqu'à la brèche ouverte par l'épée merveilleuse de Roland, avec les terrasses brillantes qui composent ces gigantesques gradins. Plus loin, la masse arrondie du Taillon, blanchie par étages, verse encore quelques glaciers dans le vallon du port, et les hauteurs plus humbles des Tourettes terminent la partie visible de la crête calcaire....

« A dr., on saisit aussi dans leur ensemble les sommités granitiques du chaînon de Saint-Sauveur. Au-dessus des bois qui recouvrent ses bases et de la zone aride qui leur succède, on ne voit que des crêtes dentelées et des pics drapés de neige, entremêlés d'immenses débris et couronnés par les fières cimes Ardiden, *Candemil* (Camp det Milh), *Santché* (Chanchou ou Barbe-de-Bouc). » (*V.* du reste le panorama gravé par M. Gérin d'après le dessin de M. Victor Petit.)

Le pic de Bergons joue un grand rôle dans les légendes pyrénéennes. C'est au milieu de cette montagne, au fond d'une vaste grotte, que les fées ont bâti leur plus magnifique palais; elles y passent leur temps à filer et à broder; les paysannes qui découvrent l'entrée de la grotte peuvent y déposer leur lin; le lendemain, elles le retrouvent merveilleusement filé.

Le pic d'Aubiste.

4 h. de marche à cause des détours. — Guide, 6 fr.; cheval, 6 fr.; chaise à porteurs, 46 fr.

De Saint-Sauveur, on monte à l'O. sur les riants plateaux de *Trazères* et

Pic de Néouvie...

Port ou Brèche de Pinede d'Estaubé

le Taillon 3 146

Mallerouge

2 881

2 771

Neige

TROMBAREILLE

CENTRÈDE ou

Pic de Coubarolles ou de



A.

de Gèdre 980

Arripede

VALLÉE

B

Pic de Bar...

Pic de Viscos 2 145

Pic de Villelongue

1 660

Pau

Castillon



B

Ville de Luz 739

C

Pic d'Aubert

2 700

Pic de

Pales de

Montaspéra

Mont



C bis

VALLÉE

RÉG

A bis

Dessiné d'... ligne droite... la Mer.

Gravé les Montagnes par Gérin, la lettre par P. Rousset

d'*Agnouède*, qui portent quelques bois, puis on gravit la butte du *Moura*, d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur les flancs escarpés du Bergons, la gorge de Sia et les vastes pâturages du Coumélie. Contournant ensuite à g. la montagne de Camp det Milh, on se dirige vers le S. O., à travers des pentes herbeuses monotones, parsemées de fragments de granit. Sur le plateau du pic, un petit lac, aux eaux noires, donne naissance au torrent d'Aubiste ou de Badet; à dr. s'élève l'énorme pyramide du pic d'*Ardiden* (2988 mèt.); à g. se montre le *Cavalier*, ainsi nommé à cause de la forme du bloc qui le couronne : il fait partie du massif de Barbe-de-Bouc.

Du sommet d'**Aubiste** (2791 mèt.), la vue est très-étendue, surtout vers le S. où se dressent tous les pics de la chaîne calcaire. On voit très-bien le Piméné, le Coumélie, le Vignemale, le Casque du Marboré; à l'E., on suit toute la ligne des pics, le Brada, le Bugaret, le Bergons. En se retournant vers le N. on découvre la plupart des cimes du groupe de Saint-Sauveur.

[On peut faire d'autres excursions dans le groupe de Saint-Sauveur : aux lacs de Bastempe, aux lacs du vallon supérieur d'Ardiden : le lac Grand, le lac Cantet, le lac de Pène, etc.; mais la plupart des touristes sont rebutés par les difficultés des sentiers et la désolation des paysages. « S'élevant d'un seul jet des profondeurs du Gave jusqu'aux neiges éternelles, l'ascension de ces montagnes, dit M. de Chausenque, est presque sans repos, et nul site riant n'interrompt la sévérité de l'ensemble. A des pentes nues, encombrées d'éboulements, ou à des bois impénétrables, succèdent des talus neigeux et d'âpres crêtes. »]

De Saint-Sauveur à Cauterets, R. 88; — à Tarbes, R. 89; — à Gavarnie, R. 91; — au Piméné, R. 91; — à la brèche de Roland, R. 92; — à la vallée d'Héas et au cirque de Troumouse, R. 93; — au Mont-Perdu, R. 94; — à Baréges, R. 96; — au pic du Midi de Bigorre, R. 97.

ROUTE 91.

DE LUZ ET DE SAINT-SAUVEUR A GAVARNIE.

19 kil. — Route de chars assez mauvaise de Luz à Gèdre; en construction de Gèdre à Gavarnie. Voitures, de 12 à 15 fr. Un guide est inutile aux piétons.

DE SAINT-SAUVEUR A GÈDRE.

Les deux routes de Luz et de Saint-Sauveur à Gèdre se rejoignent sur la rive dr. du Gave, au pont Napoléon (R. 90), à plus d'un kil. de Luz.

On suit d'abord le pied du Bergons; le chemin est bordé de haies et de noyers qui laissent apercevoir Saint-Sauveur pittoresquement étagé au-dessus des eaux brillantes du Gave. Plus loin, la vallée se resserre, et bientôt on arrive à de grands entassements de pierres roulées qui annoncent les ravages fréquents du Rioumaoü (Mauvais-Ruisseau). Au-dessus de ces masses de débris se trouve une carrière où les habitants de Luz vont extraire le marbre veiné de noir et de gris, dont ils se servent pour la construction de leurs maisons.

De l'autre côté du Rioumaoü, la gorge n'est plus qu'une vaste tranchée au fond de laquelle mugit le Gave, à une grande profondeur. Ce beau et imposant défilé ne pouvait être franchi autrefois qu'en escaladant les périlleux rochers du *Pas de l'Échelle*, ainsi nommés parce qu'ils étaient taillés en gradins. La nouvelle route, construite au-dessus de l'ancien chemin, qui n'est pas encore entièrement détruit, a été ouverte dans le roc vif. Ce défilé était autrefois gardé par la tour ou *fort de l'Esca-*

lette, ou la *Redoute*, ou la *porte d'Espagne*, dont on aperçoit quelques vestiges. On raconte qu'en 1708, 700 miquelets aragonais, qui venaient ravager la vallée de Luz, furent repoussés par un petit nombre de montagnards de Bigorre qui s'étaient renfermés dans cette tour.

Le Pas de l'Échelle franchi, au bas d'une petite descente, les guides ne manquent jamais d'interroger l'écho que les deux parois de la montagne se renvoient l'une à l'autre, puis de montrer la *Peyre Redoune*, grand rocher qui, en roulant le long des pentes, s'est arrêté en équilibre sur le bord du précipice.

Bientôt on aperçoit, au pied du pic d'Aubiste, qui dresse à l'O. ses escarpements jaunâtres et pelés, la cascade de Sia, et plus haut, les quatre petits moulins élevés sur le ruban argenté qui lui donne naissance. La route descend rapidement au (5 kil.) *pont de Sia*, formé par une travée de bois reposant sur deux culées de pierre. En amont se voit encore l'arche en ruine, toute drapée de lierre, d'un ancien pont. Plus haut, le Gave tombe d'une grande hauteur, au milieu des rochers écroulés. Sur le flanc de la montagne, quelques maisons éparses parmi les noyers forment le misérable hameau de *Sia;* au fond de la gorge de Bachebiron, qui s'ouvre à g., s'élève la montagne de Brada.

La cascade dépassée, on remonte la rive g. du Gave. La route, assez bonne en cet endroit, manque malheureusement d'ombre ; toute cette gorge est aride. On passe en dessous des rochers appelés *spélungues* (*speluncæ*) par les montagnards, on franchit un passage étroit, où les avalanches sont à redouter pendant l'hiver, et on arrive, par un tournant trop rapide, au pont (7 kil.) *Desdouroucat* (déraciné), ainsi nommé parce qu'il fut emporté jadis par un grand éboulement. Un peu en deçà du pont, on aperçoit, en face de soi, le Piméné, et, en se retournant, le pic de Viscos. Au delà, on voit pendant un instant la cime du Taillon.

Peu après, on entre dans le bassin de *Pragnères*, où vient se jeter dans le Gave le torrent de Brada, alimenté par les neiges de l'*Estibère-Mâle*, ou *Pic Vierge*, ou *Cap-Longue*, montagne de près de 3000 mèt. de hauteur, qui fait partie du massif de Néouvielle, et prolonge son arête au S., vers le Pic-Long et le Pic-Badet. Le Pic Vierge fut pour la première fois gravi par le duc de Nemours, accompagné de plusieurs guides ; depuis cette époque, on en a renouvelé quelquefois la pénible ascension (tarif officiel des guides : 10 fr.). A la base méridionale du Pic Vierge s'étend un lac très-allongé, dont les trois nappes principales, traversées par le torrent de Brada, portent les noms de lac de Rabiet, Couyela det Mey et Bugarret.

Après avoir franchi le Brada ou Gave de Pragnères, on voit (9 kil.) s'ouvrir à dr. une autre gorge, assez nue à l'entrée et à son extrémité supérieure, mais boisée sur les deux pentes vers le milieu : c'est le vallon du Bué ou de Cestrède. En partant de *Trimbareille*, hameau situé sur la rive g. du Gave, et à son confluent avec le Gave de Cestrède, on peut remonter en 1 h., par des chemins assez pénibles, au hameau de *Bué*, près duquel jaillit une source d'eau thermale sulfureuse. Pour visiter cette source, on peut facilement se passer de guide (tarif : 10 fr.).

Au delà de Trimbareille, on continue de suivre la rive dr. du Gave, entre des touffes de buis et quelques ormeaux.

Une petite montée aboutit à deux vastes courbes que décrit successivement la route au-dessus du Gave. On commence à apercevoir le Marboré : « c'est d'abord une tour, puis une autre ; ensuite apparaissent les murailles, et enfin la brèche, au haut d'un plan vertical, où sont suspendus des lambeaux de neige. »

12 kil. **Gèdre** (aub. de la Grotte, chez Palasset), v. de 1010 hab., est situé à 995 mèt., au point de jonction des vallées d'Héas et de Gavarnie; des bosquets de hêtres et de buis ombragent le confluent des deux torrents.

Si l'on veut visiter la grotte, qui s'ouvre immédiatement derrière l'auberge, il faut payer une contribution de 50 c. à l'auberge de Palasset. « La prétendue *grotte de Gèdre* ou de *Palasset* n'est plus, depuis la débâcle du lac d'Héas, en 1788, que le débouché d'une longue tranchée d'où s'échappe le Gave d'Héas entre deux murailles de granit, et sous les branches croisées des érables et des tilleuls, qui n'y laissent pénétrer qu'une demi-clarté. Les parois de cette tranchée sont ornées de plantes toujours fraîches, de grêles saxifrages et de framboisiers dont les fruits, hors d'atteinte, mûrissent et se dessèchent sur leur tige. Lorsque les rayons du soleil, filtrant au travers du feuillage, viennent tomber sur les eaux du petit bassin où le Gave s'endort au-dessous de son tortueux canal, ils répandent dans la grotte un demi-jour, merveilleux mélange de lumière et d'obscurité. » (DE CHAUSENQUE.)

De Gèdre à Héas et au cirque de Troumouse, R. 93; — à Aragnouet, R. 95.

Excursion de Gèdre au Piméné.

4 h. à 4 h. 30 min. — On peut faire une partie du chemin à cheval. Cette ascension est très-recommandée. « Peu de sommets, dit Ramond, sont d'un accès plus facile ; aucun peut-être ne dédommage aussi complétement de ce qu'il en a coûté pour l'atteindre. »

On gravit d'abord les flancs arides du Coumélie (1 h. 15 min.), et quand on a laissé à dr. les escarpements d'où se sont écroulés les rochers du *Chaos*, on arrive à une dépression dont les eaux du petit étang de *Hosse* (1963 mèt.) occupent le fond ; un gazon court recouvre toutes les pentes; quelques rochers seulement en déchirent la surface, mais pas un arbre n'interrompt l'uniformité du paysage.

Après être descendu sur les bords du lac, on commence à gravir les pentes du Piméné, dont le sommet se dresse, en face, du côté du S. Peu à peu la pente devient tellement escarpée, que les cavaliers doivent descendre de leur monture et continuer à pied leur ascension. Cependant il n'y a point de dangers à courir, et bientôt on arrive sur le sommet du pic, à 2803 mèt. d'altitude.

Du **Piméné** on jouit d'une vue très-étendue, analogue à celle du pic de Bergons, mais plus détaillée (*V.* le panorama de M. V. Petit): on a sous les pieds, du côté du S., le cirque de Gavarnie ; à dr. s'élèvent les hauts pitons et les glaciers du Vignemale ; en face les terrasses et les tours du Marboré, le port de Gavarnie, la brèche de Roland, les cimes du Mont-Perdu, en partie cachées par l'Astazona (Estazou); à g. le cirque de Troumouse et toute la vallée d'Héas, les ports de la Canaou et de Cambielle; en se retournant, on voit Néouvielle, le pic de Bergons, le Pic du Midi, toutes les montagnes du Bigorre, Argelès et la plaine de Tarbes.

La vue du Piméné a inspiré de belles pages à Ramond. « Est-ce des aspects que l'on cherche ? Voilà le Mont-Perdu, le Cylindre, le Marboré, ses tours et ses créneaux. On les a vus du fond des vallées; il faut les voir de niveau, dominer ces vallées, ces cirques, ces amphithéâtres, et la source des longues cascades qui en franchissent les degrés. Comme ces murailles s'élèvent du sein de ces obscures profondeurs ! comme elles surmontent ce confus amas des Pyrénées! quelles formes! quelle couleur ! quel jour en éclaire le faîte, et quelle distance ces clartés mettent entre elles et tout ce qui rivalise avec elles ! C'est ainsi que les hauteurs extraordinaires se distinguent des hauteurs communes. Plus on s'élève, plus on est accablé de leur supériorité, et la comparaison

de ce qui en approche de plus près est encore ce qui les rehausse davantage.

« Le spectateur est-il occupé de plus vastes pensées? s'agit-il de reconnaître l'ordonnance de la chaîne? Voici l'observatoire du géologue, aussi longtemps que l'accès du Mont-Perdu lui demeurera fermé; les montagnes primordiales sont derrière lui, les secondaires sous ses yeux, la transition à ses pieds, les alignements de tous côtés. Il contemple le chaînon tertiaire dans toute son étendue, et il médite sur les révolutions de la terre, en promenant ses regards sur cet immense cimetière des habitants de l'ancien monde. Nulle part des dépouilles aussi vénérables n'ont un monument si auguste. Élevé dans la haute région où le temps passe sans jamais rajeunir, la neige l'entoure de sa ceinture funèbre. Partout la mort ; elle est dans sa substance, elle est dans ses formes, elle repousse tout ce qui vit de sa redoutable enceinte. Comme elles menacent ces vallées, ces cimes démantelées qui ne leur envoient que des orages, des ruines, des torrents, des lavanges! »

Du Piméné, on peut descendre soit à Gavarnie par un vallon qui prend son origine à la brèche d'Allanz (2516 mèt.), soit à Héas, par le vallon d'Estaubé.

DE GÈDRE A GAVARNIE.

Au delà de Gèdre, le chemin, pierreux et rapide, s'élève sur la base du Coumélie, dont on voit à peine quelques sapins couronner les escarpements. Mais du côté opposé, entre le pic de *Soumaoute* (2293 mèt.), au N., et le *Pic Saugué*, au S., les pentes du *Saussa* offrent un aspect plus agréable. Les petits filets d'eau qui les parcourent, tels que des fils d'argent, vont se jeter dans le Gave d'Aspé, qui à son tour bondit en cascade du haut d'un rocher et se résout en poussière de vapeur avant d'atteindre le Gave de Gavarnie, qui mugit au fond de la gorge.

[La vallée du Gave d'Aspé est l'une des plus sauvages et des plus nues des Pyrénées. A l'O. du charmant hameau de Saussa, ce ne sont que pentes rougeâtres et pierreuses, avalanches de rochers, anciennes moraines. A 1 h. de Saussa, on rencontre le *Chaos de Tromaguère*, presque aussi considérable que celui du Coumélie (*V.* ci-dessous); plus haut les montagnes d'*Eoucor*, du Soum d'Aspé (R. 84) et de *Malle-Rouge*, se dressent en muraille presque infranchissable, excepté au S. O., d'où l'on peut facilement atteindre le val d'Ossoue (R. 87) par le *col d'Aquiou*. Du hameau de Saussa la vue est admirable.]

Après avoir dépassé l'entrée de la gorge d'Aspé, on entre dans le **Chaos** ou dans la *Peyrada*, débris d'un contre-fort du Coumélie qui s'est écroulé en fragments énormes. « Là, au bout d'un quart d'heure, dit M. Taine, les arbres disparaissent, puis les genévriers et les buis, enfin les mousses; on ne voit plus le Gave, tous les bruits cessent. C'est la solitude morte et peuplée de débris. Trois avalanches de roches et de cailloux écrasés sont descendues de la cime jusqu'au fond. L'effroyable marée, haute et longue d'un quart de lieue, étale comme des flots ses myriades de pierres stériles, et la nappe inclinée semble encore glisser pour inonder la gorge. Ces pierres sont fracassées et broyées; leurs cassures vives et leurs pointes âpres blessent l'œil; elles se froissent et s'écrasent encore. Pas un buisson, pas un brin d'herbe; l'aride traînée grisâtre brûle sous un soleil de plomb; les débris desséchés sont roussis d'une teinte morne comme dans une fournaise. Une montagne ruinée est plus désolée que toutes les ruines humaines.

« Cent pas plus loin, l'aspect de

la vallée devient formidable. Des troupeaux de mammouths et de mastodontes de pierre gisent accroupis sur le versant oriental, échelonnés et amoncelés dans toute la pente. Ces croupes colossales reluisent d'une fauve couleur ferrugineuse; les plus énormes boivent au bas l'eau du fleuve. Ils semblent chauffer au soleil leur peau bronzée, et dormir, renversés, étalés sur le flanc, couchés dans toutes les attitudes, tous gigantesques et effrayants. Leurs pattes difformes sont reployées, leurs corps demi-enfoncés dans la terre; leurs dos monstrueux s'appuient les uns sur les autres. Lorsqu'on entre dans cette prodigieuse bande, l'horizon disparaît, les blocs montent 50 pieds en l'air;le chemin tortueux se glisse péniblement entre les masses qui surplombent; les hommes et les chevaux paraissent des nains; ces croupes rouillées montent en étages jusqu'à la cime, et la noire armée suspendue semble prête à fondre sur les insectes humains qui viennent troubler son sommeil.

« La montagne autrefois, dans un accès de fièvre, a secoué ses sommets comme une cathédrale qui s'effondre. Quelques pointes ont résisté, et leurs clochetons crénélés s'alignent sur la crête; mais leurs assises sont disloquées, leurs flancs crevassés, leurs aiguilles déchiquetées. Toute la cime fracassée chancelle. Au-dessous d'eux la roche cassée manque tout à coup, par une plaie vive qui saigne encore. »

Sur un des rochers on montre encore l'empreinte des pieds de Bayard, le cheval de Roland, qui, lancé du haut du Marboré, a bondi jusque-là d'un saut de 4 lieues.

Du Chaos jusqu'à Gavarnie, la vallée, plus ouverte, mais resserrée entre des gorges remplies de ruines et des montagnes où les sapins sont très-clairsemés, où le calcaire se montre souvent superposé au granit qui, du côté de l'O., s'exhausse sensiblement, offre un aspect triste et monotone. Le sentier, qui domine le Gave à une grande hauteur, dépasse une fonderie ruinée et des mines de plomb, puis traverse quelques hameaux. Au débouché de la haute vallée d'Ossoue (R. 87), à dr., on découvre, par-dessus l'escarpement qui en défend l'entrée, les cimes brillantes du Vignemale. Aussitôt après on voit s'ouvrir au S. O. une autre vallée, parcourue par le Gave de Holle, qu'alimente le petit lac de Luhos. Ensuite on passe sur le pont *Barygui*, au-dessous duquel le Gave fait plusieurs jolies chutes, et l'on ne tarde pas à atteindre

19 kil. **Gavarnie** (auberge, chez Bélou), v. de 331 hab., situé à 1109 mèt., qui doit sa réputation plus qu'européenne au cirque dont il porte le nom. Il était autrefois occupé par les Templiers, qui y construisirent une église et un hôpital. En 1307, lors de la destruction de l'ordre, ceux du Bigorre furent conduits et brûlés à Auch. Treize d'entre eux, restés à leur hôpital de Sainte-Madeleine à Gavarnie, y furent massacrés, et les habitants montrent encore leurs treize crânes poudreux rangés sur une poutre de l'église.

« Le nom sous lequel on désigne Gavarnie a une signification complexe et s'applique également, dit M. Cuvillier Fleury, au cirque qui termine la vallée, à la cascade qui la couvre de sa poussière d'argent, et enfin au passage pratiqué au milieu des neiges de la montagne. »

Il se tient à Gavarnie chaque année, le 22 juillet, une foire internationale où les habitants de la vallée de Broto et les montagnards bigourdans viennent échanger leurs produits.

Gavarnie est hors de la ligne des douanes : on doit donc, si l'on est à cheval, prendre un *acquit à caution* à Gèdre; sinon, l'animal pourrait être saisi.

De Gavarnie à Cauterets, par le col d'Ossoue, R. 87; — à Broto, R. 92; — à Fanlo, R. 92; — à Héas, R. 93.

De Gavarnie au Cirque.

1 h. de marche. — On peut aller à cheval jusqu'à l'auberge, à l'entrée du cirque.

Laissant à dr. le chemin du port de Gavarnie, on se dirige en suivant la rive g. du Gave vers l'immense amphithéâtre qui s'ouvre du côté du S. Pour arriver au cirque, il faut traverser successivement trois bassins échelonnés l'un au-dessus de l'autre, qui furent autrefois des lacs. Le dernier de ces bassins est un ovale régulier dont le sol, parfaitement nivelé par les eaux, est couvert d'une belle prairie nommée *Prade de Saint-Jean*. Le Gave silencieux y serpente en nombreux filets, et, du côté de l'E., les hautes montagnes maigrement boisées de Caousillet et d'Estasou la dominent.

« Une butte gazonnée, festonnée vers sa base par des débris de rochers et quelques arbustes, masque l'ouverture du cirque, et, le fermant au N., opposait autrefois une digue aux eaux des cascades réunies en un grand lac, dont la nature du sol démontre la récente existence. On voit en effet, vers la dr., la profonde coupure que les eaux de ce bassin supérieur se sont ouverte elles-mêmes, ou à la suite de commotions terrestres, vers les régions plus basses. » Une rampe assez facile conduit en peu de temps au sommet de cette dernière barrière (auberge de Palasset, écurie pour les chevaux, guide pour les courses des environs). On découvre presque en entier l'enceinte demi-circulaire ouverte au centre même du Marboré. Pour contempler l'ensemble du cirque, il faut monter sur une petite colline qui domine l'auberge à gauche.

« Il en est de Gavarnie, dit M. Cuvillier Fleury, comme de toutes les choses vraiment grandes et dont la grandeur n'est relevée que par l'étude, la réflexion, et souvent même par la puissance du calcul.... Vu à distance, le cirque de Gavarnie ne laisse que l'idée la plus fausse et la plus imparfaite. Sa grandeur vous échappe. Vous pouvez vous croire à quelques pas d'un cirque bâti de main d'homme, et sur un plan donné par un architecte du département. Mais avancez : le cirque vous semblait tout près de vous; eh bien! vous allez juger de sa grandeur par sa distance. Il ne vous fallait, disiez-vous, qu'un quart d'heure de marche du point de départ; voici une heure que vous marchez, et vous n'avez pas encore pénétré dans l'enceinte; vous montez, vous montez toujours, vous traversez les bassins de plusieurs grands lacs aujourd'hui taris; vous cheminez au milieu des roches aiguës, sous un soleil ardent, et, à chaque pas que vous faites, le but que vous touchiez du doigt au départ semble s'éloigner davantage et fuir devant vous. Cette déception vous irrite. J'ai vu des voyageurs s'arrêter de fatigue et de dépit avant d'avoir franchi la limite qui les séparait encore de l'enceinte, et tourner le dos à la montagne perfide qui les avait appelés de si loin et semblait se retirer à leur approche. D'autres se couchaient sur le rocher, les yeux fixés sur l'inaccessible barrière, et la contemplaient douloureusement avec le sentiment de leur petitesse et de leur impuissance. »

Le cirque de Gavarnie a 400 mèt. de haut, 3600 mèt. de tour, trois étages de murs perpendiculaires, et, sur chaque étage, de nombreux gradins. Les neiges éternelles qui recouvrent les sommets sont dominées à l'E. par les môles énormes d'*Estazou* ou *Frazona* (3080 mèt.), au S. E. s'élèvent le Pic de Marboré (3253 mèt.) et le *Cylindre* (3327 mèt.); au S., se dressent les Tours du Marboré (2938 mèt.) et à l'O. le Casque, la Brèche, la fausse Brèche (*V.* ci-dessous), le Taillon; mais ce qui attire surtout les regards, ce sont les *cascades*. « Les filets d'eau arrivent par milliers de la plus haute as-

sise, dit M. Taine, bondissent de gradin en gradin, croisent leurs raies d'écume, serpentent, s'unissent et tombent par dix ou douze ruisseaux qui glissent de la dernière assise en traînées floconneuses pour se perdre dans les glaciers du sol. » Le nombre des cascades varie suivant les saisons et la quantité des neiges; mais il en est deux qui ne tarissent jamais. L'une d'elles, la troisième sur la g., a 422 mèt. de haut. « Elle tombe lentement comme un nuage qui descend, ou comme un voile de mousseline qu'on déploie; l'air adoucit sa chute; l'œil suit avec complaisance la gracieuse ondulation du beau voile aérien. Elle glisse le long du rocher, et semble plutôt flotter que couler. Le soleil luit, à travers son panache, de l'éclat le plus doux et le plus aimable. Elle arrive en bas comme un bouquet de plumes fines et ondoyantes, et rejaillit en poussière d'argent; la fraîche et transparente vapeur se balance autour de la pierre trempée, et sa traînée rebondissante monte légèrement le long des assises. »

La neige ne disparaît presque jamais du fond du cirque, et le Gave, formé par les eaux des cascades, est obligé de passer sous un long pont de neige qui varie de longueur et d'épaisseur suivant les saisons. Peu de curieux vont plus loin; cependant on ne peut avoir une idée exacte de la cascade qu'en allant la voir de près.

En été, elle est rompue aux deux tiers par une saillie du rocher, et, quand on arrive au-dessous d'elle, on n'en voit plus que la partie inférieure, haute de 130 mèt. environ. « Ces eaux, qui semblent tomber de la nue, ne forment d'abord qu'une nappe déployée, dit M. de Chausenque. La résistance de l'air la divise en vapeur que la moindre brise pousse au loin; un brouillard humide voltige dans l'atmosphère.... Si la cascade est encore belle au soleil d'août, alors que les glaciers sont le plus réduits, combien doit-elle être majestueuse et terrible au printemps, lorsque le vent d'Espagne venant à souffler sur les neiges accumulées, les eaux, rapidement fondues, se précipitent des terrasses supérieures, et, doublant leur volume de tous les rochers qu'elles entraînent, viennent à s'élancer du haut de ces murailles en une masse énorme qui ébranle la montagne dans tous ses fondements? C'est alors qu'il faut la voir: la saillie du roc qui la brise a disparu; dans sa hauteur de plus de 400 mèt., ce n'est qu'une nappe large, unie, continue, et tous ces filets qui drapent le pourtour du cirque sont devenus d'imposantes chutes. Ce sont toutes les trombes du ciel qui fondent à la fois. »

On disait autrefois que la cascade de Gavarnie prenait sa source dans un lac glacé, situé sur les hauteurs du Marboré. C'est une erreur, ainsi qu'on peut s'en convaincre quand on observe le Marboré du haut du Vignemale. La source, reconnue pour la première fois en 1847, est à 2331 mèt. d'altitude. Le niveau moyen du cirque est à 1220 mètres.

De Gavarnie à la brèche de Roland.

6 h. environ, aller et retour. — Un guide est absolument nécessaire. Cette course intéressante est beaucoup plus facile et surtout moins dangereuse qu'on ne le dit généralement; mais il ne faut l'entreprendre que si l'on a le pied sûr, et si l'on n'est pas sujet aux vertiges. Des guides ont monté des femmes en chaises à porteurs jusqu'à la brèche. Des crampons pourront être utiles aux personnes qui n'ont jamais escaladé de glaciers. On fera bien d'emporter des provisions.

Quand on a dépassé (40 min.) l'auberge de Palasset, on suit d'abord le sentier qui mène au fond du cirque; puis, après avoir traversé le torrent, on oblique sur la dr. Le point vers lequel on se dirige ne présente d'abord,

comme les autres parois du cirque, que de hautes murailles à pic : on ne sait par où l'ascension peut être possible. Mais, quand on est arrivé en face de la cascade, près d'un enfoncement noirci par l'eau, tout à coup le rocher semble s'ouvrir et laisse voir une espèce de ravin caché qui monte, avec une inclinaison extrêmement rapide, dans un schiste calcaire, dont les couches obliquement rompues forment de légères aspérités suffisantes pour un pied exercé.

En 45 min. de montée on s'élève sur le premier gradin, et on se trouve à l'extrémité inférieure d'une longue pente herbeuse, nommée *Ets-Sarradets*. De là on voit parfaitement le cirque s'ouvrant comme une *oule* (chaudière) immense et noire au milieu des neiges éblouissantes du plateau.

La pente d'Ets-Sarradets se convertit peu à peu en un vallon étroit et rapide, semé de flaques de neige entre les escarpements du faux Taillon et la partie inférieure du glacier de la brèche, qui dresse à g. son talus inaccessible. Au sommet de ce vallon, il faut gravir un mur de rochers entassés et couverts de neige, pour atteindre le glacier escarpé que l'on doit escalader; là, on est souvent obligé de tailler des degrés dans les glaces. Un faux pas pourrait être mortel. On doit donc marcher avec précaution et suivre les conseils du guide. A mesure qu'on s'élève, la pente devient plus douce, et, arrivé au point culminant (1 h.), on peut marcher librement vers la brèche sur un plateau de neige. Là, on croit d'abord pouvoir franchir la brèche de plain-pied; mais l'accès en est toujours défendu par un large fossé que les rayons du soleil ont creusé dans la glace, et dans lequel il faut descendre pour remonter de l'autre côté, au moyen des aspérités du roc. Enfin le seuil est dépassé (2804 mèt.), et le regard avide plane sur les régions vaporeuses de l'Espagne.

La **brèche** que **Roland** tailla dans le roc vif d'un coup de sa Durandal est, dit M. de Chausenque, « une ouverture d'environ 40 mèt. à la base et 60 mèt. au tiers de sa hauteur; les deux murailles se prolongent d'environ un quart de lieue avec une élévation assez régulière de plus de 100 mèt., en se courbant au S. jusqu'à la fausse brèche; à l'E. se dressent d'énormes assises dominées par les Tours de Marboré, qui couronnent cet édifice de géants. Au-dessous, sur une pente rapide, gisent les fragments épars qui, en s'écroulant, ont formé la brèche. Le couronnement de la muraille surplombe d'au moins 12 à 15 mèt. du côté du S., où les pluies battantes, les alternatives subites de chaud et de froid, et toutes les causes atmosphériques de dégradation, ont plus de force. La roche, toute criblée de fissures, se délite en menus débris rectangulaires, et, dans un temps peu éloigné, cette masse énorme ne peut manquer de s'écrouler, comme il est arrivé aux rochers dont les ruines ont formé la brèche et la fausse brèche. Tôt ou tard, l'immense bloc qui sépare les deux brèches tombera en débris; un tremblement de terre assez violent suffirait pour en déterminer la chute. A l'E., les masses plus épaisses et s'appuyant au cœur du Marboré sont pour longtemps inébranlables.

« Au S., les montagnes, brusquement abaissées de 1200 à 1600 mèt., pour ne diminuer ensuite que par des gradations insensibles, font un contraste frappant avec le versant du N. Les premières pentes au-dessous de la brèche ne sont qu'un désert brûlé, sans neige et sans végétation; au bas de cet espace aride s'aperçoivent les crevasses d'*Ordessa*, si profondément ouvertes dans le plateau qui, du côté de l'O., sert de base au Mont-Perdu; et plus loin la vue s'égare sur une suite de chaînons arrondis jusqu'aux collines bleuâtres dont l'Èbre suit la base, et

même dans les jours sereins jusqu'à la Sierra de Moncayo, qui sépare l'Aragon de la Castille.

« Ce qui frappe surtout dans cette vue générale du versant espagnol, c'est l'absence complète de végétation; seulement à l'E., on voit de petits bouquets d'arbres; partout ailleurs, c'est à peine si on aperçoit quelques pelouses vertes. Le manque d'herbe sur le versant espagnol a de tout temps troublé la paix entre les populations contiguës : les chroniques locales rapportent qu'en 1319, les Espagnols de Broto firent une incursion armée dans la vallée de Baréges pour y conquérir des pâturages. Les Bigourdans parvinrent à repousser les Espagnols et les forcèrent de signer à Gavarnie une paix onéreuse, qui les soumettait à un tribut de vin et de brebis; plus tard, en 1390, les Espagnols obtinrent cependant la jouissance de certains pâturages moyennant une redevance annuelle. Aucune de ces anciennes habitudes ne s'est perdue : les Espagnols afferment toujours des plateaux herbeux sur le versant français, et, récemment encore, il ne se passait guère d'étés sans querelles sanglantes entre les montagnards des deux pays. »

De la brèche de Roland, on peut monter en 1 h. 30 min. aux *Tours du Marboré*, et en 30 min. au *Casque*. L'ascension du Casque, bien que demandant moins de temps, est plus difficile que celle des Tours. C'est l'une des plus périlleuses des Pyrénées. La *fausse brèche*, que de la plaine on confond si facilement avec la véritable brèche, s'ouvre à 1 kil. environ à l'O., immédiatement à la base orientale du *Taillon*. C'est là que commence le glacier du Taillon. On peut se rendre à la fausse brèche en contournant, à travers les roches éboulées, la base méridionale de la haute muraille de rochers qui se dresse à l'O. de la Brèche.

De la Brèche à Fanlo, R. 92.

ROUTE 92.

DE GAVARNIE A BROTO ET A FANLO.

A. A Broto.

7 à 8 h. de marche. — Le port, qui n'offre aucune difficulté, est praticable même en hiver, et c'est par ce passage que les Espagnols de la vallée de Broto amènent leurs troupeaux aux pâturages des lacs d'Estom et d'Estom-Soubiran (R. 84), dans le groupe des montagnes de Saint-Sauveur.

Au sortir de Gavarnie, on prend à dr. pour remonter la vallée, en s'élevant graduellement au-dessus du torrent. Après avoir laissé à ses pieds le ham. de la Rivière-Dessus, on s'élève au S. O. par un sentier en lacets appelé la *montée des Entortes*, et l'on contourne la montagne de *Lapahule* pour pénétrer dans le vallon qu'arrose le Gave de Tourettes. Après avoir marché pendant 1 h., on perd le cirque de vue, et la montée devient plus roide, surtout vers le sommet, où le sentier forme de nombreux zigzags. On atteint cependant en 1 h. (2 h.) le **port de Gavarnie,** haut de 2280 mèt., et d'où l'on découvre une vue bornée. Le sentier, changeant alors de direction, descend rapidement vers le S., à travers des rochers escarpés, jusqu'à la vallée de l'Ara, qu'on voit s'ouvrir à ses pieds comme un abîme, et, 1 h. 1/2 après avoir quitté le col qui forme la limite entre la France et l'Espagne, on traverse un joli pont, pour entrer dans le ham. de *Boucharo* (*Bujaruelo*), situé dans la vallée de Broto, arrosée par l'Ara. Pendant toute la descente, on a toujours pu voir en se retournant l'énorme masse du Taillon. L'unique auberge de Boucharo, assez bien tenue, se trouve située sous un rocher dont le sommet est couvert de neiges.

De Boucharo à la grange de Marcadau, par l[e] col d'Aratille, R. 85; — au lac de

Gaube, par le Petit-Vignemale, R. 86. On peut aller de Boucharo à Panticosa par la montagne de Tendaniera (7 h. de marche).

De Boucharo à **Broto**, v. situé sur le bord de l'Ara, non loin du confluent de cette rivière avec celle qui descend du val de Fanlo ou de Niscle, on compte environ 4 h. de marche. On n'a qu'à suivre le cours de l'Ara. A 1 h. en deçà de Broto se trouve le v. de *Torla*.

B. **A Fanlo.**

9 h. de marche environ. — Course difficile. Un guide est absolument nécessaire.

3 h. De Gavarnie à la brèche de Roland (R. 91).

Sur le versant espagnol, la descente est fort roide.

De cette cabane, on gagne en 2 h. le *port de Gaulis*, situé à peu près à la même hauteur, au S. du Mont-Perdu. On descend ensuite en 1 h. à la cabane de la *Cazotte* (carabiniers), d'où 2 h. 30 min. à 3 h. suffisent pour atteindre *Fanlo*.

De Fanlo on peut aller en 3 h. à Broto en descendant le long du torrent de Niscle, puis en remontant l'Ara.

Projet de chemin de fer entre Paris et Madrid par Lourdes et Gavarnie.

Deux tracés ont été proposés par M. Colomès de Juillan : l'un, à pentes douces, fait de nombreux lacets dans les vallons latéraux; l'autre, plus court de près de moitié, remonte la vallée de Lourdes à Gavarnie, par de fortes pentes de 3 cent. par mèt. : le tunnel est le même pour les deux projets.

Le premier tracé, en partant de Lourdes, traverse le Gave sur un viaduc, longe le versant occidental de la vallée, fait un lacet vers la dr. pour entrer dans le vallon d'Omex, puis revient sur la rive g. du Gave. De là, en laissant Viger à 400 mèt. à dr., il gagne le vallon de l'Estrem de Salles, passe par Ouzous, Salles, Serre; laisse à g., à 500 mèt. de distance, la ville d'Argelès, et, tournant de nouveau dans la direction de l'O., pénètre au cœur même de la vallée d'Azun. Revenant dans le canton d'Argelès par Bun et Sireix, il laisse à 500 mèt. à g. Arcizans-Avant et Saint-Savin, touche Uz et pénètre dans la gorge de Cauterets jusqu'au ham. de Cancéru, à 500 mèt. de la ville des Bains.

Après Cancéru, le tracé contourne à l'O. et au N. la base du pic de Viscos, laisse à 200 mèt. à g. le village de même nom, puis touche celui de Grust, et passe au-dessus de Sazos, à 500 mèt. de distance. Puis il longe le versant des montagnes qui dominent à l'O. Luz, Saint-Sauveur, l'Escalette, Sia, Pragnères, Trimbareille, pénètre dans le vallon de Cestrède, et revient par les plateaux cultivés de Saussa sur le revers occidental du bassin de Gèdre. Un peu plus loin, il se rapproche rapidement du fond de la vallée, passe par le ham. de Bareilles pour arriver à Gavarnie, traverse le bassin, et à 3 kil. du village, entre par un tunnel dans la masse du Marboré, à 1440 mèt. de hauteur. La longueur totale de ce tracé, de Lourdes jusqu'au Marboré, est de 74 077 mèt.

A la sortie du tunnel, long de 6243 mèt., la voie entre sur le versant espagnol dans la vallée de l'Ara, qu'elle suit jusque vis-à-vis de Fiscal, à 4 lieues en aval de Broto. Là, un tunnel conduit dans la haute vallée du Guarga, d'où l'on sort par le col de la Pardine de Vall, pour entrer dans la vallée du Flumen et arriver à Huesca par la plaine de l'Isuela. De là à Saragosse, sur plus de 50 kil., la voie ferrée, n'ayant plus devant elle qu'une vaste plaine, reprend des pentes douces sur de longs alignements droits.

Le second tracé, long de 50 kil., suit le fond de la vallée du Gave de-

puis Lourdes jusqu'au village de Lau-Balagnas, au delà d'Argelès; là seulement il commence à s'élever sur le versant O. de la vallée.

ROUTE 93.

LA VALLÉE D'HÉAS ET LE CIRQUE DE TROUMOUSE.

De Gèdre à la chapelle d'Héas, 2 h. de marche. De la chapelle au cirque, 1 h. 30 min. — Le chemin est partout praticable pour les chevaux. C'est une excursion de 6 à 8 h., aller et retour. Un grand nombre de touristes vont à Gavarnie par la vallée d'Héas et le Coumélie, et reviennent par le Chaos. — Itinéraire très-recommandé.

DE GÈDRE A LA CHAPELLE D'HÉAS.

Quand on vient de Saint-Sauveur, on n'a pas besoin d'aller jusqu'à Gèdre, à moins que l'on ne veuille s'y rafraîchir, y déjeuner, ou visiter la grotte; mais, avant d'arriver à ce village, on prend à g. le chemin qui monte à *Gèdre-Dessus*, situé à 1149 mèt., sur le versant méridional de la montagne, à 5 min. environ de Gèdre. D'abord on suit le flanc de la colline; au-dessous, une double ligne d'arbres désigne la tranchée où le Gave d'Héas coule sous un berceau de verdure avant de déboucher à la grotte de Gèdre. On longe constamment la rive dr. du Gave. Quand on se retourne, on aperçoit le pic d'Aubiste et le pic de Santché. En face, se dresse le Montferrand; à dr., de l'autre côté du Gave, le Coumélie empêche de voir le Piméné.

Après avoir traversé (15 min.) sur un pont le torrent qui descend à g. du pic de Cambielle (R. 95), le paysage change tout à coup d'aspect. Le torrent se brise en écume, à travers des débris, au fond d'un ravin triste et nu; une gorge sauvage remplace les prairies verdoyantes et les bouquets d'arbres. « On passe de la vie à la mort : ce ne sont plus que terres éboulées, blocs entassés, parmi lesquels on distinguait naguère des tronçons de sapins, misérables restes de la forêt qu'entraîna l'effroyable débordement de 1788. » Ce passage est dangereux quand il pleut, mais surtout au printemps : les terres détrempées glissent et entraînent des blocs de rochers.

On se trouve alors (1 h. 10 min.) au niveau du Gave, qu'on avait longtemps dominé, et bientôt on débouche dans un petit bassin, formé par le confluent de la vallée d'Héas et de la vallée d'Estaubé (*V.* ci-dessous).

Un énorme monceau de ruines qu'il faut escalader sépare ce petit bassin du bassin supérieur où se trouve, à 1480 mèt. de hauteur (1 h. 40 min.), le hameau d'*Héas*, ainsi nommé à cause de ses beaux pâturages (*hé*, foin). Il serait naturel de croire que tous ces rochers amoncelés sont descendus du sommet des montagnes dont ils couvrent les flancs; mais la tradition montre encore dans la partie moyenne du pic d'Héas l'escarre d'où ils se sont détachés. C'est de là qu'en 1650 tomba l'avalanche de pierres qui remplit le fond du vallon et rebondit jusque sur la pente opposée. L'accumulation des eaux du torrent en amont de cette barrière infranchissable forma un vaste lac qui dura un siècle et demi. En 1788, une autre convulsion de la nature ou simplement l'action du courant détruisit ce lac avec l'obstacle qui l'avait créé. L'inondation fut tellement terrible, que la plaine de Luz disparut entièrement sous les eaux, et que le Bastan fut refoulé jusqu'à Baréges. Des étrangers, saisis de terreur, s'enfuirent à Bagnères-de-Bigorre par le col de Tourmalet.

La nature, l'origine, la situation de ces blocs, à travers lesquels on chemine péniblement, rappellent le Chaos de Gavarnie; mais les rochers sont loin d'être aussi grands. Un seul bloc soutiendrait la comparaison : on l'appelle par excellence le *caillou de*

l'Arrayé ou de la Raillère (*V.* l'Introduction).

On raconte que la statue de la Vierge descendit des cieux pour s'abattre sur ce bloc, où elle resta jusqu'à ce que les pasteurs, touchés de la voir sans abri, lui eussent bâti plus loin une chapelle. Dès ce moment, l'heureux bloc fut doué de propriétés miraculeuses, et le moindre de ses fragments est un talisman préservateur; les pèlerins viennent en procession en casser chacun un petit morceau. Après la mort du duc de Berry, M. de Vaudreuil proposa de transporter le roc de l'Arrayé à Paris, pour élever au duc de Berry un monument qui rappelât, dit-il, « l'énormité de l'attentat, la grandeur de notre perte et l'étendue de nos regrets : douze à quinze millions et dix années suffiraient. » M. de Chausenque pense que la vénération des montagnards pour ce rocher date de l'époque des druides, alors que le bloc d'Hagetmau, le dolmen de Sem, près de Vicdessos (R. 140), les pierres sacrées de Héchette, à l'entrée de la vallée d'Aure (R. 105), et tant d'autres rochers, étaient considérés comme des autels que la nature elle-même avait dressés pour son culte.

Ce petit chaos traversé, on aperçoit une sorte de vallée nue, sans arbres, arrosée par l'Aguila, et au fond de laquelle s'élève (2 h.) la **chapelle de Notre-Dame d'Héas,** entourée de quelques maisons, à 1547 mèt. d'alt. « Cette chapelle, dit la légende, a été bâtie par trois maçons, que trois chèvres, suivies de trois chevreaux, venaient tous les jours nourrir de leur lait; au bout de trois mois, l'édifice était presque achevé, lorsque les trois maçons, sans doute ennuyés de boire toujours du lait, résolurent, à la première occasion, d'égorger l'un des chevreaux et de le faire rôtir. Mais les chèvres étaient fées; elles devinèrent le complot et ne reparurent plus, si bien que les maçons se virent exposés à mourir de faim et furent obligés de descendre dans la vallée pour y chercher de la nourriture. » Un prieuré s'était établi à Héas pendant le moyen âge.

La chapelle d'Héas, bâtie en forme de croix, est surmontée d'un petit dôme ; la porte est ornée d'une statue de la Vierge en marbre blanc. Les deux figures les plus vénérées sont dans l'intérieur de la chapelle : l'une, en bois, est ornée d'un riche manteau et coiffée du capulet rouge des montagnards; l'autre, en faïence, est très-petite, et on ne l'expose à la vénération des fidèles que dans les grandes solennités. Les murs sont ornés de peintures à fresque assez grossières. L'église peut contenir trois ou quatre cents personnes. Le 15 août et le 8 septembre, l'affluence des pèlerins est considérable.

Près de la chapelle se trouve une espèce de cantine où l'on peut, au besoin, passer la nuit.

Dans la vallée d'Héas on a reconnu des gisements d'anthracite et de graphite, trop pauvres pour être exploités.

D'Héas à Gavarnie par le Coumélie (*V.* ci-dessous); — à Bielsa (*V.* ci-dessous); — à Aragnouet, par les Aiguillons, R. 95.

D'HÉAS AU FOND DU CIRQUE DE TROUMOUSE.

1 h. 30 m. pour aller. 1 h. pour revenir. — Chemin en partie praticable à cheval.

Au fond du vallon d'Héas se dresse un rocher très-aigu qui se détache fièrement du flanc de la montagne : c'est une véritable aiguille que l'on nomme fort improprement la tour de *Lieuzaube ;* d'après Ramond, elle offre beaucoup de ressemblance avec le Mönch, dans l'Oberland Bernois. Au pied de cette aiguille, la vallée se rétrécit, puis, s'élargissant de nouveau, elle forme le petit cirque de verdure (*oule* ou *oulette*) de la *Combe du four*, entouré de hautes montagnes et dominé au fond par la belle masse de *Troumouse* (3086 mèt.),

avec ses étages superposés de gazon et de neige.

La vallée d'Héas se bifurque : du bras de l'O., plus élevé, descend le Gave de Maillet, qui fait plusieurs chutes; l'autre bras, celui de Touyères, beaucoup plus large, suit la direction de la vallée principale, et se termine au pied du cirque du côté de l'E. Le Gave qui le parcourt forme aussi plusieurs belles cascades dont la plus élevée est celle de *Mataras*. C'est dans ce vallon que se trouvent les mines abandonnées de *Touyères* et de *Sainte-Marie*, d'où l'on tirait autrefois de l'argent, du cuivre et du plomb.

En face s'élève une masse considérable de granit, qui forme au N. le mur de soutènement du **cirque de Troumouse**. Pour apercevoir le cirque, il faut encore gravir ce dernier escarpement. « La vue subite ajoute à l'effet, dit M. de Chausenque, lorsqu'on découvre à la fois cette aire au loin prolongée, reposant sur le granit que voile la verdure, et son enceinte circulaire régulièrement construite de gradins gigantesques. Ce plateau n'est point un plan nivelé comme la *Prade de Gavarnie*, le Bénou ou même le Pla de Béret ; c'est une continuité d'ondulations, de petites buttes et de courbes, dont toutes les formes sont adoucies et toutes les pentes revêtues de pelouses. Mais ces inégalités disparaissent sous les masses du pourtour, et l'œil n'y voit qu'une plaine de verdure dont la teinte paraît plus fraîche auprès de la zone continue de neige et d'éboulis, qui, sur de rapides talus, précèdent partout les murailles, noirs soubassements des glaciers et des crêtes qui sont les fleurons de cette immense couronne. »

« Je n'ai rien vu dans les Alpes, dit Ramond, qui ressemblât parfaitement à nos oules, parce que les Alpes n'ont rien qui ressemble à la chaîne du Mont-Perdu. L'oule de Gavarnie, surtout, est un de ces objets qu'on cherche en vain hors des Pyrénées; je ne pourrais en donner une idée aux habitants de la Suisse qu'en la comparant au petit bassin de Louèche, où la Gemmi, surmontée de ses tours, représenterait le Marboré, moins ses cascades et ses glaciers ; encore cette légère analogie ne soutiendrait guère plus les regards du peintre que ceux du géologue. L'oule d'Estaubé, beaucoup plus développée, est cependant moins remarquable en ce genre, et ne se refuserait pas tant aux comparaisons. Mais ce qui n'en souffre aucune, ce qui est extraordinaire, même dans les Pyrénées, c'est l'oule d'Héas. Lorsque, après une heure d'ascension, nous atteignîmes le plateau de Troumouse, et que nous nous trouvâmes au niveau de ce cirque majestueux, nous demeurâmes interdits à l'aspect d'un objet aussi nouveau pour nous que si nous n'avions jamais vu de montagnes.

« Les deux chaînes qui nous avaient jusqu'ici resserrés entre elles s'écartent tout d'un coup et décrivent une courbe immense qui forme environ les quatre cinquièmes d'une circonférence complète. L'une des branches du croissant se termine à côté du spectateur par deux énormes rochers qui se projettent en avant, comme deux bastions, à la base du *Mont-Herrant* ou *Mont-Ferrand* (2789 mèt.) ; l'autre branche est formée par la longue montagne d'*Aquila* (2852 mèt.), tout unie, sans ressauts, sans anfractuosités, dont le sommet terminé en plate-forme est surmonté d'un rocher tronqué. Ce rocher, qu'on appelle *Tour des Aiguillons*, rappelle les Tours du Marboré, et, quoique son élévation réelle soit bien moindre, cependant son isolement lui donne l'avantage (?); il domine sans concurrents le cirque et son enceinte. Le pic de Troumouse réunit les deux branches du croissant; rien ne voile ses brillants glaciers, ses

noires saillies, ses deux obélisques d'égale hauteur, qu'on appelle les *Sœurs de Troumouse;* il semble régner seul sur le vaste cirque ouvert à ses pieds. Ce cirque serait un gouffre s'il n'était immense : il n'a nulle part moins de huit à neuf cents mètres de haut, mais il a plus de deux lieues de circuit; l'air est libre, le ciel ouvert, la terre parée de verdure; de nombreux troupeaux s'égarent dans cette étendue dont ils ont peine à trouver les limites; trois millions d'hommes ne la rempliraient pas, dix millions auraient place sur son amphithéâtre; et ce vaste amphithéâtre, cette vaste plaine, c'est à la crête des Pyrénées qu'on les trouve, c'est à 1800 mèt. d'élévation absolue, c'est au fond d'une gorge hideuse où le voyageur se glisse en tremblant le long d'un misérable sentier dérobé aux précipices. »

De la chapelle d'Héas au port de la Canaou.

Aller et retour, 4 à 5 h. de marche.

Pour aller au *port de la Canaou* il faut, au delà du cirque de la combe du Four (15 min.), remonter le second bras de la vallée parcouru par le Gave de Maillet. Rien n'égale la désolation de ce ravin. Dans tout le trajet on ne retrouve pas un gazon, pas un mètre de terrain solide. Ce ne sont que graviers mouvants, pierres entassées, neiges durcies, où l'on ne fait un pas en avant qu'au risque d'en glisser dix en arrière. L'entrée même du port est peut-être ce qu'il a de plus difficile; il suffit d'un coup de vent pour la rendre périlleuse, d'un peu de neige pour la rendre impraticable. Cette entrée n'est autre chose qu'un canal fort étroit et fort incliné, une véritable gouttière resserrée entre les deux bastions, et qui vomit tour à tour des torrents, des lavanges et des pierres. Elle a donné son nom *(canaou)* au port.

2 h. 30 min. Du haut de la crête, le regard plonge dans les profondeurs de la vallée de Pineda, appelée aussi par les montagnards Béousse (en espagnol Bielsa); on y voit comme au fond d'un gouffre les prairies qu'arrose la Cinca, et les bois voisins de l'hospice; à dr., les plaines de l'Espagne apparaissent au loin par l'ouverture du *col de Niscle* ou *de Fanlo;* le Mont-Perdu et ses vastes glaciers se dressent à 1800 mèt. au-dessus de la vallée, par delà les montagnes du Port-Vieux.

La pente est excessivement rapide du côté de l'Espagne, et l'on descend sans aucun repos des neiges du sommet aux pelouses de la base. Il faudrait 3 heures pour monter du val de Pineda au port de la Canaou, tandis qu'il suffit de 1 h. 30 min. pour gravir le col en partant de l'extrémité supérieure du vallon de Maillet: ainsi la pente du versant méridional est deux fois plus forte que celle du versant septentrional. Au pied de la montagne se trouve l'*hospice*, refuge très-nécessaire pour ceux qui se hasardent dans ces redoutables défilés. Pour voir l'*oule de Bielsa*, creusée à la base du Mont-Perdu, et le lac d'où tombe la Cinca, il faut s'arrêter à l'hospice de Pineda.

De l'hospice de Pineda à *Bielsa*, on compte 3 h. La vallée que l'on descend est tantôt aride, tantôt boisée. Les habitants de la vallée d'Héas vont y chercher pendant l'hiver le bois qui leur est nécessaire pour se chauffer, et ils passent le col avec une charge de 60 kilog. Souvent ils enfoncent jusqu'à mi-corps dans la neige avec leur fardeau.

Bielsa est à 8 à 9 h. de Fanlo (R. 92).

D'Héas au cirque d'Estaubé.

3 h. de marche. — Un guide n'est pas absolument nécessaire.

20 min. D'Héas au confluent des Gaves d'Héas et d'Estaubé (*V.* ci-dessus).

La **vallée d'Estaubé**, qui s'ouvre au S. entre le Coumélie et la montagne d'Héas, appelée aussi pic de Mont-Ferrand ou pic d'Agudes, est très-étroite dans sa partie inférieure, et son niveau est fort élevé au-dessus du niveau de la vallée d'Héas : elle se termine, à son extrémité inférieure, par une haute muraille de rochers, du haut de laquelle bondit le Gave d'Estaubé pour former deux charmantes cascades entourant un îlot de rochers couronné de sapins : c'est un charmant spectacle.

On prend le sentier pénible qui remonte en lacets sur le versant oriental de la vallée d'Estaubé et qui a reçu le nom de *Passet des Glouriettes :* on y trouve des échantillons de baryte sulfatée. En 30 min. (50 min.) on arrive, vis-à-vis des granges de *Gargantua*, au niveau d'un bassin de pâturages où le Gave d'Estaubé coule paisiblement avant d'entrer dans la gorge de la cascade. Ce bassin est un des sites les plus charmants des Pyrénées. « La vallée d'Estaubé, la plus intéressante de ces régions, dit M. de Chausenque, réunit tout ce que les hauts pâturages ont d'aimable et de gracieux à la beauté de ses montagnes, qui seraient des colosses encore, quand elles ne reposeraient pas sur un piédestal si élevé. Leurs masses largement dessinées, que ne dégradent point les ruines hideuses du schiste ou du granit, se montrent de part et d'autre avec ces contours purs et fiers, qui sont l'apanage du calcaire; et sur de longs talus la végétation s'étend jusqu'au pied des escarpements, où elle a recouvert toutes les vieilles roches détachées d'en haut. » Les beaux pâturages qui recouvrent à l'O. les flancs du Coumélie, du Piméné et du pic intermédiaire de *Larrue* de (2600 mèt.) sont connus sous le nom de *pâtures de Larrue*.

On suit pendant quelque temps un sentier presque horizontal, puis après une légère montée, on entre (1 h. 30 min.) dans le deuxième bassin (1768 mèt.), où les pâturages, arrosés d'un côté par les eaux qui descendent du Piméné, de l'autre par les ruisseaux du Mont-Ferrand et du pic d'Estaubé, forment de magnifiques tapis de verdure. Les pâturages renommés, où sont épars les chalets d'*Aguedor*, de *Pouey-Arraby*, de *Mazou*, sont visités chaque année par de nombreux troupeaux.

On dépasse ensuite (2 h.) le chalet de *Labassa*, et, tournant à dr., on gravit le dernier ressaut qui cache la vue du cirque d'Estaubé. A g., un vallon parcouru par les eaux du Pla-d'Aillet, qui forme une belle cascade, remonte dans la direction de l'E. et se divise dans la partie supérieure en deux gorges, dont l'une se termine à l'échancrure du *Port-Vieux*, et l'autre, plus au S., au port de la *Canaou d'Estaubé*. Ces deux cols, très-rarement pratiqués, communiquent avec la vallée de Bielsa.

2 h. 30 min. Du haut de l'escarpement qui ferme, à l'E., le **cirque d'Estaubé**, on contemple ce bassin dans son entier. Moins considérable que ceux de Gavarnie, de Troumouse et de Bielsa, « il a, dit M. de Chausenque, des beautés qui lui sont propres. Le gradin inférieur, peu remarquable, à cause de son irrégularité, soutient une large terrasse d'un plan très-incliné, couronnée par de hautes murailles qui, dans tout leur développement, n'offrent que deux sillons assez marqués pour mériter le nom de brèches. Le sillon de dr. n'est qu'une affreuse glacière, toujours inaccessible, ayant à sa base deux pyramides accolées, d'où part un autre glacier qui, suivant le pied des escarpements, monte jusqu'à la brèche d'Estazou, où il se joint sans doute avec ceux qu'on voit à son revers. L'autre sillon, plus large, se montre en face, rempli d'un glacier presque aussi rapide, jusqu'à la brèche dominée par un sourcilleux roc tronqué : c'est le glacier de *Tuquerouye*, que Ramond

a escaladé (R. 94). Un coup d'œil jeté sur sa forte inclinaison et sur ses parois à pic me convainquit qu'il n'avait pas exagéré les difficultés de cette audacieuse ascension. En bas se trouve la grande borne, masse conique qui ailleurs serait une montagne. A g., les murailles moins entières se hérissent de pointes et de sillons jusqu'au *port de Pinède* (2822 mèt.). Ce passage, large et profondément taillé, forme l'une des plus belles portes qui soient ouvertes dans le faîte des Pyrénées; il est commandé à l'E. par la cime hardie du pic d'Estaubé, qui le sépare du Port-Vieux (*V.* ci-dessus), plus élevé et moins praticable. Dans la partie orientale du cirque, on aperçoit un sentier en lacets qui s'élève sur un talus rapide: c'est le chemin du port. Il fait communiquer la vallée d'Estaubé avec celle de Bielsa (*V.* ci-dessus).

D'Héas à Gavarnie

PAR LE COUMÉLIE.

Sentier de montagnes, 3 h.

Après avoir descendu la vallée d'Héas à une certaine distance en suivant la base septentrionale de la montagne d'Héas, on monte pour aller traverser la vallée d'Estaubé au-dessus de la cascade. Alors on contourne par un sentier facile, à travers de beaux pâturages, les flancs du Coumélie. En face, on voit le vallon d'Aguila, les blocs épars sur les flancs du Camplong, la gorge au fond de laquelle mugit le Gave d'Héas. Quand on est parvenu à peu près au-dessus du village de Gèdre, on tourne à g.; on passe au-dessus du Chaos, et bientôt on voit du côté du S. se développer peu à peu l'arc immense du cirque de Gavarnie (R. 91). C'est un des beaux spectacles de la chaîne des Pyrénées.

Des flancs du Coumélie, on descend, par un sentier en zigzag qui offre d'admirables points de vue, au village de Gavarnie.

ROUTE 94.

LE MONT-PERDU.

2 jours : 1er jour, de Gèdre à la cabane de Gaulis; 2e jour, ascension et retour à Gavarnie. On fera bien de prendre deux guides; chaque guide coûte 10 fr. par jour. — Prix à débattre.

Le **Mont-Perdu**, la plus haute cime des Pyrénées après la Maladetta et le Pic-Posets, a 3351 mèt. d'élévation; il est situé en Espagne, au S. de l'axe de la chaîne et de la ligne de séparation des eaux.

Il était regardé comme inaccessible avant que Ramond, l'intrépide explorateur des Pyrénées, fût parvenu à en gravir le sommet, le 2 août 1802. Il lui fallut trois voyages pour atteindre la cime; les montagnards ne l'avaient jamais escaladé et n'y connaissaient pas de chemin; ils égaraient Ramond quand ils essayaient de le conduire : ce fut lui qui les guida.

Ramond raconte ainsi ses dangers et ses fatigues lors de la seconde tentative qu'il fit pour escalader le Mont-Perdu.

« .... Nous approchions de cette rampe, et depuis longtemps je considérais le glacier (Tuquerouye, au-dessus du cirque d'Estaubé, R. 93) avec quelque souci. Il avait beaucoup changé depuis mon premier voyage. Plus de neige : sa surface était nue et n'offrait pas un point sur lequel le pied pût laisser son empreinte. Le milieu s'était excavé. Deux grandes crevasses le parcouraient de haut en bas, et vers les deux tiers de sa hauteur je remarquai une dépression transversale qui augmentait considérablement l'inclinaison de la partie supérieure. Nous ne pûmes même l'aborder de front : il fallut le prendre de côté, et à la moindre inclinaison il était déjà dangereux. Les crampons n'y mordaient pas, et nos bâtons ferrés, appuyés de toutes nos forces, y

laissaient à peine la trace de leur pointe. Au reste, nous étions munis de bons instruments pour fendre la glace, et dès lors on fut obligé de les mettre en œuvre. Mais le travail était des plus rudes, et nous n'avions pas seulement la liberté de le diriger à notre gré.

« Le glacier se creusait en gouttière : au milieu, on le voyait tout criblé de crevasses et de trous; il fallait s'en éloigner, sans cependant se rapprocher des bords, qui se redressaient au voisinage des rochers; nous étions donc réduits à gravir en ligne droite, entre les deux écueils que nous avions à éviter. C'était une échelle de glace à monter; point de zigzags à tracer; rien qui dissimulât l'inclinaison; et l'inclinaison augmentait sans cesse, comme le précipice s'approfondissait toujours.

« Nous marchâmes plus de deux heures dans cette position, et nous n'avions fait encore que le moins difficile. Nous approchions de la bosse que le glacier formait au-dessus de la dépression dont j'ai parlé. Cette bosse, on ne savait par où la prendre, et nous étions au terme de nos expédients. Rondo proposa de la tourner en montant sur le bord que nous avions si soigneusement évité.

« Il faut savoir ce que c'était que ce bord : c'était une arête en tranchant de couteau, séparée du rocher par un large intervalle qui s'ouvrait en entonnoir dans les cavités du glacier. Cette proposition qui, une heure plus tôt, nous aurait paru dérisoire, était en ce moment la seule qui nous offrît un moyen de sortir honorablement de cette périlleuse aventure.

« Une douzaine de degrés que nous taillâmes presque à pic nous portèrent sur ce bord, qu'il fallut écrêter avant d'y poser le pied, et sonder à grands coups pour s'assurer qu'il était capable de nous porter. En sondant et en écrêtant toujours, nous réussîmes à faire treize pas en vingt minutes, montant en équilibre sur une ligne glissante, le précipice derrière et des deux côtés. Une pareille position, et surtout une pareille lenteur, étaient bien propres à refroidir le courage. Cependant, après ces treize pas, il fallut s'arrêter et délibérer encore.

« Durant cette inaction, qui devenait d'autant plus pénible qu'elle se prolongeait davantage, je voyais voltiger de rochers en rochers le grimpereau de muraille, que Saussure a vu de même aux approches du Mont-Blanc; je le rencontrais toujours sur le penchant des précipices, et il me rappelait tous ceux que j'ai vus. La mouche apiforme vint se poser auprès de moi, et nettoyer ses petites ailes, dont nous étions réduits à envier la puissance. Trois autres insectes vulgaires, la punaise équestre, la forficule commune, et le huitième bupreste de Geoffroy, rampaient sur la glace, où ils étaient moins déplacés que nous.

« Profonde obscurité des causes finales! désolante disproportion des facultés et des moyens! l'homme mesure les cieux, et il est attaché à la terre, il pèse l'air où l'aigle se balance : l'aérostat y crève et précipite l'observateur; un frêle insecte se joue ici, et moi j'y rampe!... Je fus tiré de cette désagréable rêverie par un accident plus désagréable encore.

« Le guide novice que nous avions amené de Baréges déclara que la tête lui tournait, et qu'il était au moment de se précipiter. Il se trouvait sur le devant : il fallut le mettre entre nous, et l'on comprend ce que cette opération avait de dangereux et de difficile sur une ligne sans largeur, et qui était exactement la ligne géométrique. Le mouvement que cela occasionna fit tomber du sac de mon Laurens ma lunette et ma boussole; elles roulèrent ensemble dans le creux qui nous séparait du rocher.

« Le brave Rondo voulut y descendre; j'essayai en vain de l'en dissuader. Nous étions munis de cordes, sur lesquelles il fondait son espérance.

Il se glissa dans la fente et pénétra dans les cavernes intérieures, où il trouva la boussole. Nous lui jetâmes la corde; il s'en ceignit, et il fallut l'extraire avec effort d'un étranglement où son poids l'avait fait couler en descendant.

« Mon Laurens prétendit y descendre à son tour. Nous l'en tirâmes de même; et certes ceux qui prêtaient secours n'étaient pas dans une position moins critique que ceux qui le recevaient. Il ne rapporta rien : j'avais perdu une excellente lunette, mais nous avions trouvé dans l'action une nouvelle confiance en nos forces, et nous fîmes encore une trentaine de pas sur la crête, prenant à peine le loisir de l'ébrécher.

« Cependant à chaque instant cette crête nous exposait à de nouveaux hasards. Deux fois nous fûmes arrêtés par des saillies de rochers qui se projetaient en avant et nous barraient le chemin. On ne pouvait ni monter ni descendre; il fallait se plier autour de ces saillies, au risque de perdre l'équilibre et de se précipiter. Bientôt il fut tout à fait impossible de passer outre, et nous n'eûmes plus d'autre refuge que ces mêmes rochers qui, la première fois, avaient paru inaccessibles. Ils sont, il est vrai, taillés en degrés par les coupes croisées des couches et des tranches; mais pour concevoir la disposition de ces degrés, qu'on se figure d'abord une rampe d'escalier, dont les marches seraient presque toujours plus hautes que larges, et qu'on aurait redressée, de façon que l'inclinaison eût augmenté d'un tiers ; qu'on ajoute ensuite à cette idée celle de toutes les irrégularités et de toutes les dégradations que peut occasionner un pareil redressement dans une structure; l'incertitude où nous étions de ce que nous trouverions plus haut; la prévention que devait exciter l'infructueuse tentative des guides de Coumélie; et l'on jugera de quel œil nous regardions la dernière ressource qui nous restait. Ce fut là pourtant qu'il fallut se hisser de gradins en gradins. Le premier y était poussé par le second, et, une fois accorché, il lui prêtait la main à son tour.

« Les risques étaient au moins égaux, si même le désavantage n'était pas du côté des derniers. Ceux qui gravissaient en avant ne pouvaient faire un faux pas qui ne compromît le reste de la troupe, ni ébranler un quartier de terre qui ne volât sur la tête des autres. Je fus moi-même blessé assez grièvement par un de ces débris contre lequel je ne pus me roidir, puisque ma position ne me permettait pas de l'éviter. Cette dernière escalade dura plus d'une heure, et ce que nous courûmes de dangers dans ce voyage apprendra à quiconque voudra aborder le Mont-Perdu par cette route qu'elle n'est praticable qu'au gros de l'été, et tandis que les glaciers sont encore couverts de neige. Un mois auparavant, nous n'avions pas employé deux heures à la monter, et ce n'avait été qu'un jeu pour ceux qui avaient la moindre expérience des montagnes. Aujourd'hui elle en exigea cinq, et dans ces cinq heures pas une minute où nous n'eussions couru risque de la vie.

« Nous approchions enfin du sommet de la crête; il ne restait plus qu'un petit nombre de degrés à monter, et le redressement des couches en adoucissait déjà la pente. Je regardai mes compagnons; aucun n'avait donné des signes de crainte, mais aucun ne donnait des signes de joie. Une sorte de tristesse, produite par une longue anxiété, laissait à peine apercevoir ce que la vue du Mont-Perdu nous préparait de dédommagement. Après tant de plans inclinés, de rochers droits, de glaces si perfides, nous ne sentions d'autre besoin que celui d'un peu de terrain plat, où le pied pût se poser sans délibération; mais ce terrain, nous ne le touchions pas encore, que déjà la scène changea et que tout fut ou-

blié. Du haut de ces rochers, nous considérions avec une muette surprise le majestueux spectacle qui nous attendait au passage de la brèche. Nous ne le connaissions pas; nous ne l'avions jamais vu; nous n'avions nulle idée de l'éclat incomparable qu'il recevait d'un beau jour. La première fois, ce rideau n'avait été que soulevé : le crêpe suspendu aux cimes répandait le deuil sur les objets mêmes qu'il ne couvrait pas. Aujourd'hui, rien de voilé; rien que le soleil n'éclairât de sa lumière la plus vive : le lac, complétement dégelé, réfléchissait un ciel tout d'azur; les glaciers étincelaient, et la cime du Mont-Perdu, toute resplendissante de célestes clartés, semblait ne plus appartenir à la terre. En vain j'essayerais de peindre la magique apparence de ce tableau : le dessin et la teinte sont également étrangers à tout ce qui frappe habituellement nos regards. En vain je tenterais de décrire ce que son apparition a d'inopiné, d'étonnant, de fantastique, au moment où le rideau s'abaisse, où la porte s'ouvre, où l'on touche enfin le seuil du gigantesque édifice. Les mots se traînent loin d'une sensation plus rapide que la pensée; on n'en croit pas ses yeux; on cherche autour de soi un appui, des comparaisons : tout s'y refuse à la fois; un monde finit, un autre commence : un monde régi par les lois d'une autre existence. Quel repos dans cette vaste enceinte, où les siècles passent d'un pied plus léger qu'ici-bas les années! Quel silence sur ces hauteurs, où un son, quel qu'il soit, est la redoutable annonce d'un grand et rare phénomène! Quel calme dans l'air et quelle sérénité dans le ciel! Tout était d'accord, l'air, le ciel, la terre et les eaux, tout semblait se recueillir en présence du soleil, et recevoir son regard dans un immobile respect.

« En comparant l'imposante symétrie du cirque au désordre hideux qu'il offrait lorsqu'une brume épaisse se traînait autour de ses degrés, nous reconnaissions à peine les lieux que nous avions parcourus. Ce n'était plus la lourde masse du Cylindre qui fixait exclusivement les regards. La transparence de l'air rectifiait les apparences qu'avait brouillées l'interposition de la nue; la cime principale était rentrée dans ses droits; elle ramenait à l'unité toutes les parties de cet immense chaos : jamais rien de pareil ne s'était offert à mes yeux. J'ai vu les Hautes-Alpes; je les ai vues dans ma première jeunesse, à cet âge où l'on voit tout plus beau et plus grand que nature; mais ce que je n'ai pas vu, c'est la livrée des sommets les plus élevés revêtue par une montagne secondaire. Ces formes simples et graves, ces coupes nettes et hardies, ces rochers si entiers et si sains, dont les larges assises s'alignent en murailles, se courbent en amphithéâtres, se façonnent en gradins, s'élancent en tours, où la main des géants semble avoir appliqué l'aplomb et le cordeau : voilà ce que personne n'a rencontré au séjour des glaces éternelles; voilà ce qu'on chercherait en vain dans les montagnes primitives, dont les flancs déchirés s'allongent en pointes aiguës et dont la base se cache sous des monceaux de débris. Quiconque s'est rassasié de toutes leurs horreurs trouvera encore ici des aspects étranges et nouveaux; du Mont-Blanc même il faut venir au Mont-Perdu. Quand on a vu la première des montagnes granitiques, il reste à voir la première des montagnes calcaires. »

Enfin la troisième tentative de Ramond réussit. Sa première station fut au port de Pinède, sur le sommet de la muraille qui domine au S. le cirque d'Estaubé, à 2866 mèt. de hauteur. Là il se trouvait exactement au même niveau que le col de Fanlo, qui s'ouvre au S., de l'autre côté de la vallée de Béousse.

« Mais en vain nous étions à la

hauteur du col de Fanlo; il fallait descendre, et descendre beaucoup, pour y remonter. Nous nous dirigeâmes obliquement vers les énormes murailles qui soutiennent le lac du Mont-Perdu ainsi que sa terrasse, et nous arrivâmes au point d'où le torrent de décharge se précipite en une épouvantable cataracte jusqu'au fond de la vallée de Béousse. Là se trouve un petit plateau très-herbeux, mais très-incliné. Nous y rencontrâmes un berger avec lequel nous passâmes la nuit, environnés de la vapeur des cascades et l'orage grondant de toutes parts autour de nous.

« Le premier travail de la matinée fut de traverser le torrent de décharge du lac. Sa profondeur, sa rapidité, surtout le froid de l'eau, rendent cette opération assez difficile. Du torrent jusqu'au *col de Niscle* ou *de Fanlo*, nous n'éprouvâmes d'autre difficulté que celle de la forte inclinaison des pentes.

« C'est à l'occident du col de Niscle que se montrent les premiers étages du Mont-Perdu, et ils s'annoncent tout à coup avec une fierté qui prépare dignement aux avenues de sa cime. Quatre ou cinq terrasses empilées les unes sur les autres forment autant de degrés, dont les marches sont comblées en partie ou de neige ou de débris, qui facilitent un peu l'accès de ces murailles, autrement inaccessibles. Les premiers de ces débris sont d'assez gros blocs. Ils paraissent appartenir au prolongement de la couche parasite de grès qui couronne la montagne de Niscle.

« J'outre-passai ces blocs en peu de temps, et, en continuant de m'élever obliquement du N. E. au S. O., c'est-à-dire dans une direction qui coupait à peu près à angle droit la direction générale des bancs, j'atteignis bientôt les ruines qui appartiennent à la continuation des couches dont le corps même de la montagne de Niscle est formé.

« Nous employâmes près d'une heure à traverser ces débris, et cette partie du voyage nous excéda de fatigue, par l'effort qu'il fallait faire tant pour gravir des pentes fort inclinées, que pour lutter contre la tendance qui entraîne incessamment ce terrain mobile vers le précipice. Enfin, nous parvînmes à la terrasse supérieure, et nous nous trouvâmes sur une bande de rochers qui forme d'abord une étroite arête, mais qui, s'élargissant peu à peu, conduit commodément et de plain-pied à une espèce de vallon où commencent les glaciers dont le pic est entouré. Bientôt après nous étions sur le pic. Vers le haut, l'épaisseur des neiges est peu considérable, parce que la forme tranchante du faîte de la montagne n'en souffre point l'accumulation. Au sommet, elles ne m'ont pas paru avoir plus de 3 mèt. de profondeur. Leur consistance est rare et légère, et elles ne recèlent que peu ou point de glace, attendu que les dégels sont ici de trop courte durée pour les imprégner d'eau, et que la plus petite quantité qui se forme durant les plus beaux jours de l'été s'écoule promptement le long des deux versants. Mais sur la pente septentrionale, ces mêmes neiges prennent peu à peu de la solidité, et se transforment bientôt en un vaste glacier qui descend jusqu'au bord du lac, et dont la hauteur verticale est d'environ 800 mèt.

« Au S., au contraire, le sol du pic était à découvert : ce qui résulte moins de l'action de la chaleur que de l'extrême roideur de l'escarpement, les neiges ne pouvant s'y soutenir; elles tombent continuellement du haut de la montagne sur un talus situé à 600 ou 700 mètres au-dessous, et elles forment un glacier assez considérable pour résister à la chaleur directe et réverbérée à laquelle cette situation l'expose.

« Au N., s'élèvent les montagnes primitives qui constituent l'axe de la chaîne. Leurs cimes aiguës et déchi-

rées s'enchaînent étroitement, et forment une bande de plus de 4 myriamètres d'épaisseur transversale, dont l'élévation intercepte totalement la vue des plaines de France. Telle est de ce côté l'insensible progression des abaissements, que cette large bande se compose de sept à huit rangs de hauteur graduellement décroissante, et que le pic du Midi de Bagnères, qui se trouve au dernier rang visible, n'est encore qu'à 500 mèt. au-dessous du Mont-Perdu.

« Au S., le spectacle est bien différent. Tout s'abaisse tout d'un coup et à la fois. C'est un précipice de 1000 à 1100 mèt., dont le fond est le sommet des plus hautes montagnes de cette partie de l'Espagne. Aucune n'atteint à 2500 mèt. d'élévation absolue; elles dégénèrent bientôt en collines basses et arrondies, au delà desquelles s'ouvre l'immense perspective des plaines de l'Aragon. »

Depuis Ramond, une route plus courte a été découverte : on gravit maintenant le Mont-Perdu par son versant méridional, beaucoup plus facile à escalader, parce qu'il n'est pas recouvert de neiges et de glaces comme le versant du nord. On part de Gavarnie (*V.* page 335), pour monter (3 h.) à la brèche de Roland (*V.* page 338), puis, tournant à g., on franchit le *pas* difficile *de Bourette*, pour aller coucher à la *cabane de Gaulis* (4 h. 30 min. de Gavarnie), située au pied même du Mont-Perdu. Il est vrai que de ce côté, on n'a pas de glaciers à franchir; mais, vers la cime, après avoir contourné la base d'une montagne appelée *Tour de Gaulis*, il faut gravir des pieds et des mains à travers trois fissures de rochers ou cheminées dont les escarpements sont presque verticaux. Le dernier passage est le plus dangereux; il est cependant moins difficile que celui du Casque de Marboré (R. 91).

ROUTE 95.

DE GÈDRE A ARAGNOUET.

A. Par le col de Cambielle.

7 h. environ. 4 h. pour monter, 3 h. pour descendre. — Chemin de piétons fréquenté, mais assez difficile par le mauvais temps. Un guide est nécessaire.

On suit d'abord (15 min.) le chemin d'Héas jusqu'au pont qui traverse le Gave de Cambielle. On le quitte alors pour s'engager dans la vallée aride et nue d'où descend ce torrent, et que l'on remonte dans la direction de l'E. entre le Camplong (2400 mèt.) au S. et plusieurs montagnes dont la principale est le Pic Long (3195 mèt.) au N. Le col est à 2595 mèt., dominé à g. par le Cambielle (3175 mèt.), et à dr. par le Pic des Aiguillons ; on y trouve presque toujours de la neige. Une descente excessivement roide aboutit au fond de la vallée sauvage du Badet, où le sentier rejoint celui qui vient d'Héas et qui va être indiqué.

B. Par Héas et les Aiguillons.

7 à 8 h. de marche. — D'Héas à Aragnouet, il n'y a pour ainsi dire aucun chemin tracé. Ce passage, préférable à celui du col de Cambielle, à cause de la vue, est peu fréquenté, si ce n'est à certaines époques de l'année, par les pèlerins de la vallée d'Aure qui viennent à Héas.

2 h. De Gèdre à la chapelle d'Héas (R. 93).

En quittant Héas, on gravit la montagne qui domine la chapelle au N. E. Aucun arbre n'ombrage cette côte escarpée et pierreuse. Après 45 min. d'une montée roide, on atteint un vallon supérieur, dominé par des montagnes nues et tristes et arrosé par le gave d'Aquila. Des bergers de Lourdes viennent chaque année faire paître leurs troupeaux sur ces pâturages, où se trouvent souvent réunis plus de 20 000 moutons, brebis et agneaux. De misérables chalets y ont été con-

struits près de la fontaine de Notre-Dame. Continuant de s'élever par une pente assez escarpée, et, laissant à g. une petite cascade, on atteint en 45 min. (3 h. 30 min.) un premier col d'où l'on jouit déjà en se retournant d'une belle vue sur le Coumélie, le Montferrand et le Piméné, mais d'où l'on aperçoit devant soi un vaste cirque de pierre d'un aspect désolé. A dr., on est dominé par les montagnes qui ferment de ce côté le cirque de Troumouse. De ce point il faut encore 1 h. de montée roide (les pierres que l'on gravit forment des escaliers), pour s'élever jusqu'à la crête (2596 mèt.) qui, large à peine de 30 à 40 cent., s'étend du pic des *Aiguillons* ou *Aiguillous* (2960 mèt.), au N., jusqu'au pic *la Gela* (2840 mèt.), au S. Bien qu'on appelle ce passage *Hourquette d'Héas*, il n'y a pas de col dans le sens propre de ce mot; on passe où l'on veut, c'est-à-dire où l'on peut. La vue est fort belle; on aperçoit le Coumélie, le Piméné, le Montferrand, le cirque de Marboré, la brèche de Roland, le Mont-Perdu, le Vignemale, les montagnes du cirque de Troumouse, de la vallée d'Aure, etc.

La descente est encore plus roide que la montée. Quelques flaques de neige la rendent tantôt plus facile, tantôt plus difficile. Aux pierres éboulées succèdent les gazons. En 1 h. cependant on atteint le fond du vallon de Badet, nu, triste, solitaire, parsemé de pierres tombées des flancs escarpés des montagnes de g., où le port de Cambielle attire les regards par sa dépression neigeuse. On ne doit pas continuer de suivre le torrent, car on arriverait à des escarpements difficiles et dangereux. Il faut le traverser pour se diriger à dr. et gagner des pâturages d'où le sentier, désormais bien tracé, descend par une pente roide à un pont jeté sur le Badet. Dans cette descente, on remarque surtout l'inclinaison extraordinaire des montagnes qui dominent la rive g. du Badet.

Le premier groupe d'habitations que l'on rencontre se nomme le *Plan*. Il se trouve à 2 h. du col et à 1 h. d'Aragnouet (R. 105).

ROUTE 96.

DE TARBES A BARÉGES.

59 kil. — Route de voitures. Diligences tous les jours.

28 kil. De Tarbes à Pierrefitte (R. 82).

13 kil. (51 kil.). De Pierrefitte à Luz (R. 89).

Au sortir de Luz, « on marche sous une allée d'arbres, dit M. Taine, entre un ruisseau et le Gave de Bastan, le long d'un taillis d'aunes élancés, qui montent pour chercher l'air et le soleil. Pendant la première lieue, les paysages au bord du Gave sont d'une grâce infinie. Les ruisseaux qui coupent la prairie tombent tous les vingt pas sous un moulin. Ce moulin est une cabane en plaques d'ardoises où tourne une roue horizontale ; l'eau arrive dans un tronc d'arbre creusé et sort par une crevasse du mur. Rien de plus joli que cette troupe de petites maisons toutes posées sur une cascade. Les bords du Gave gardent leur fraîcheur sous le soleil brûlant ; les ruisseaux d'arrosement laissent à peine entre eux et lui une étroite bande verte ; on est entouré d'eaux courantes ; l'ombre des frênes et des aunes tremble dans l'herbe fine ; les arbres s'élancent d'un jet superbe, en colonnes lisses, et ne s'étalent en branches qu'à 40 pieds de hauteur. L'eau sombre de la rigole d'ardoise va frôlant les tiges vertes ; elle court si vite qu'elle semble frissonner. De l'autre côté du torrent, des peupliers s'échelonnent sur la côte verdoyante ; leurs feuilles, un peu pâles, se détachent sur le bleu pur du ciel ; au moindre vent, elles s'agitent et reluisent. Des ronces en fleur descendent le long du rocher et vont toucher les crêtes des

vagues. Plus loin, le dos de la montagne, chargé de broussailles, s'allonge dans une teinte chaude d'un bleu sombre. »

En montant ainsi de Luz à Baréges on trouve successivement

52 kil. *Esterre* (300 hab.), v. dont le nom est évidemment d'origine basque (*Esterry*), comme celui de la vallée elle-même.

53 kil. *Viella* (300 hab.). Ce village, au nom également basque, est abrité, ainsi que le précédent, du côté de la montagne par des rideaux de grands arbres qui le protégent contre la chute des avalanches. Sur l'autre rive du Gave se trouve *Viey*, v. de 198 hab.

55 kil. *Betpoey* ou *Belle-Colline*, v. de 586 hab., situé à 982 mèt. de hauteur, au milieu des cultures et des prairies, couronne de ses petites maisonnettes le dernier mamelon du *Casaou d'Estibe*. En face, de l'autre côté de la route et du Gave, se trouve le triste village de *Sers* (283 hab.), perché sur des roches croulantes à 1130 mèt. La butte qui le domine du côté de l'E. porte les ruines de l'ermitage de saint Justin (R. 97). Plus loin, on laisse à dr. le vallon de la Justé, qui descend dans la direction du N. O., de la base du Néouvielle, et, gravissant une petite côte, premier contre-fort du pic d'Ayré, on passe devant les sources thermales de *Pontis*, abandonnées aujourd'hui.

Ici le tableau change totalement. « Au paysage riant de la plaine, dit M. Taine, succède une affreuse gorge de rochers. Le flanc de la montagne est crevassé d'éboulements blanchâtres ; la petite plaine ravagée disparaît sous les grèves ; la pauvre herbe, séchée, écrasée, manque à chaque pas ; la terre est comme éventrée, et la fondrière, comme une plaie béante, laisse voir jusque dans ses entrailles ; les couches de calcaire jaunâtre sont mises à nu ; on marche sur des sables et sur des traînées de cailloux roulés; le Gave lui-même disparaît à demi sous des amas de pierres grisâtres, et sort péniblement du désert qu'il s'est fait. Ce sol défoncé est aussi laid que triste ; ces débris sont sales et petits ; ils sont d'hier; on sent que la dévastation recommence tous les ans. Pour que des ruines soient belles, il faut qu'elles soient grandioses ou noircies par le temps; ici les pierres viennent d'être déterrées ; elles trempent encore dans la boue; deux ruisseaux fangeux se traînent dans les effondrements; on dirait une carrière abandonnée. »

Enfin, après avoir dépassé l'établissement thermal de Barzun, on entre à

58 kil. Baréges (R. 97).

ROUTE 97.

BARÉGES ET SES ENVIRONS.

Renseignements généraux.

HÔTELS. — Hôtels de l'*Europe*, de *France*, de *la Paix*.

MAISONS ET APPARTEMENTS A LOUER. — Une amélioration notable s'est opérée depuis quelques années dans les habitations de Baréges, qui étaient jadis dans un état complet de délabrement et d'abandon. — Le prix d'une chambre varie de 1 fr. à 5 ou 6 fr., selon son exposition, ses dépendances et le nombre de lits qu'elle contient.

La pension, dans les hôtels de premier ordre, se paye de 4 fr. 50 c. à 5 fr. par jour, déjeuner et dîner à table d'hôte. — Le dîner seul, 2 fr. 50 c. à 3 fr. au plus. — Par mois, 90 fr. à 100 fr. — Le dîner, servi à part dans l'hôtel ou à domicile, se paye de 3 fr. 50 c. à 5 fr. pour une ou deux personnes; si le nombre des personnes dépasse trois, les prix subissent une réduction qui doit être débattue.

Il en coûte un tiers de moins dans les hôtels de second ordre. — En cas de séjour à Baréges pendant toute la durée de la saison, il est plus économique de faire son prix par mois. Dans ce cas, les absences ne se défalquent pas. La nourriture est en général moins bonne, moins soignée à Baréges qu'aux Eaux-Bonnes et dans la plus grande partie des autres bains des Pyrénées.

Une journée de malade revient, terme moyen et tout compris, à 9 fr. ou 10 fr. environ.

TRAITEURS. — Ve Jacomet, Ve Troy, Benqué, Ducomte, de Bétas.

MÉDECIN-INSPECTEUR. — M. Lebret; sous-inspecteur, M. Balencie; Baudens, médecin militaire.

DOCTEURS-MÉDECINS. — MM. Fabas père; Theil d'Esterre. — Les médecins de Luz et de Saint-Sauveur (R. 90) visitent aussi les malades de Baréges.

PHARMACIENS. — MM. Barzun; Bernissant.

POSTE AUX LETTRES. — En amont de l'hôpital militaire.

BUREAU TÉLÉGRAPHIQUE. — A côté de la chapelle, dans la partie inférieure du village.

CABINET DE LECTURE. — Coméra, Sempé.

CERCLE. — Salle pour bal, concerts: Laborde.

CAFÉS. — Laborde; Coumétous; des Pyrénées; de l'Union; de Paris.

LIBRAIRES. — J. M. Dufour, éditeur des costumes des Pyrénées; Millas.

VOITURES PUBLIQUES. — Messageries pour Tarbes. Pendant la saison, on organise d'autres services de Pau et de Tarbes à Baréges.

LOUEURS DE CHEVAUX. — Les courses des environs de Baréges sont si variées et si nombreuses, que plus de 25 loueurs de chevaux suffisent à peine aux besoins des baigneurs. — Les loueurs de voitures sont nombreux. S'adresser, de même que pour les loueurs de chevaux et les guides, à l'établissement et aux différents hôtels.

GUIDES. — 6 guides de 1re classe ont seuls le droit de conduire les voyageurs au sommet des montagnes et sur les cols d'un accès difficile. — Plus de 20 guides de 2e classe.

CHAISES A PORTEUR. — Établissement, aller et retour, 30 c.; bains Barzun, 75 c.

Situation. — Aspect général.

Baréges, village dépendant de la commune de Betpouey, canton de Luz, est une longue rue bâtie tout entière sur la rive g. du Gave de Bastan, et continuée, à son extrémité supérieure, par le chemin du Tourmalet, à son extrémité inférieure, par la route de Luz; elle se compose d'une centaine de maisons assez tristes et d'une longue file de baraques et de cahuttes de bois. Autrefois les avalanches qui se formaient chaque hiver sur les pentes de la montagne de Labas-Blancs (*V.* ci-dessous), située au N. de Baréges, glissaient par quatre ravins dans la vallée du Bastan, franchissaient le torrent, et remontaient à travers le village jusque sur les flancs du pic d'Ayré. Les habitants du pays, connaissant par l'observation les habitudes des avalanches, laissaient dans la direction qu'elles suivent ordinairement de larges espaces pour leur livrer passage. Malgré ces précautions, il était rare qu'un hiver s'écoulât sans que les avalanches causassent quelque dégât; souvent des maisons ont été rasées et des meubles ont été emportés sur le versant opposé à plusieurs centaines de mètres au-dessus de Baréges. Toutes les baraques de planches se démontaient à l'entrée de l'hiver, et les diverses pièces, étiquetées et numérotées, étaient mises à l'abri pour être rajustées au mois de mai.

On dit que des quatre ravins qui descendent sur Baréges de la montagne de Labas-Blancs, deux, ceux de *Couratgé* à l'O. et d'*Egat*, à l'E. du village, sont aujourd'hui moins redoutables qu'autrefois; déjà même celui d'Égat voit ses flancs se couvrir de verdure. Le plus dangereux est toujours celui de *Midaou*, qui verse ses avalanches d'une hauteur de 1200 mèt. et sous un angle de 35 degrés, directement en face du nouvel hôpital militaire.

Ne pouvant empêcher la chute des avalanches, on essaye depuis quelques années de ralentir le mouvement des neiges au moyen de banquettes de 2, 3 et 4 mèt. de largeur, pratiquées sur les parois des ravins, et de les y retenir au moyen d'une forêt de pieux en fonte, placés en quinconce de distance en distance. On complète ces travaux par des clayonnages sur les crêtes et des ouvrages en pierre sèche, en forme de brisants, construits sur les parties déclives. Les pieux en fonte sont destinés à faire sur la neige l'of-

fice que remplissent les troncs des arbres des forêts. Cet office n'est que temporaire. Il doit protéger contre le fléau destructeur les jeunes pousses des essences que l'on empruntera à des pépinières spéciales, pour garnir progressivement les parois de l'entonnoir des avalanches. Ce travail, exécuté par une compagnie de soldats, payés tantôt à la tâche, tantôt à la journée, protégera-t-il d'une manière efficace le village de Baréges, situé immédiatement à l'issue du ravin que suivaient les avalanches de neiges? C'est là une question à laquelle l'expérience peut seule répondre. On dit qu'en 1860, les piquets ou arbres artificiels ont parfaitement rempli leur rôle, et que les neiges sont restées fixées sur leurs banquettes. La seule avalanche qui ait glissé dans le ravin n'avait pas 300 mèt. cubes, et s'est arrêtée sur la rive dr. du Bastan, tandis que les masses de neige qui s'écroulaient autrefois sur Baréges dépassaient 75 000 mètres cubes. Il est vrai que l'hiver de 1860 a été d'une douceur exceptionnelle.

Du côté du S., les chutes de neige sont moins à craindre, à cause d'une belle forêt de hêtres qui s'étend à la base du pic d'Ayré. Cependant le Rioulet (ruisselet) qui traverse le bois tout entier, à l'O. du village, en emporte des lambeaux chaque année. Lorsque, après un orage, on entend un bruit sourd de craquements et de chocs, comme si quelque montagne croulait, on se dit : « C'est le Rioulet qui descend, » et l'on voit d'énormes blocs et des troncs de sapins glisser et bondir dans l'eau écumeuse qui mugit au fond du ravin.

Baréges est situé à 1232 mèt. au-dessus du niveau de la mer, à 800 mèt. seulement plus bas que la limite de la végétation des arbres. Aussi les hivers y sont-ils extrêmement rigoureux. Le sol est enseveli sous 5 mèt. de neige : tous les habitants émigrent; on y laisse sept ou huit montagnards avec des provisions pour veiller aux maisons et aux meubles. Souvent ces pauvres gens ne peuvent arriver jusqu'à Luz et restent emprisonnés plusieurs semaines. Au commencement de mai, les propriétaires, les industriels de toute espèce qui spéculent sur le séjour des étrangers, se hâtent d'accourir. On répare les brèches des maisons, on restaure les toitures, on blanchit les façades, et le village remis à neuf est bientôt prêt à recevoir ses hôtes. Ils arrivent en foule dès les premiers jours de juin, et ne quittent Baréges qu'à la fin de septembre. Souvent même, bien que le village puisse loger 1200 personnes à la fois, des baigneurs attendent à Luz qu'une chambre soit devenue vacante. Cette affluence s'explique facilement par l'efficacité toute spéciale et la supériorité incontestée des eaux de Baréges pour le traitement des douleurs, des blessures et des maladies de la peau.

La découverte des eaux de Baréges remonte à plusieurs siècles; mais les habitants du pays en usèrent seuls pendant longtemps : au lieu appelé *Vieux-Baréges*, situé plus bas dans la vallée que le village actuel, on voit encore les restes de sombres piscines construites probablement au moyen âge. Les eaux ne commencèrent à jouir d'une réputation étendue qu'après l'année 1677, époque à laquelle Mme de Maintenon y conduisit le jeune duc du Maine. En 1745 l'ingénieur Polard fit construire la route qui conduit de Tarbes à Baréges, par Pierrefitte. En 1760, l'hôpital militaire fut fondé et reçut les blessés de la guerre de sept ans. Le fontainier Chevillard, aidé des conseils de Polard, avait réussi à capter les sources, et fondé les *bains de l'Entrée*, *du Fond*, *de Polard*, la *buvette* et les *douches*. Quant aux piscines, deux, la piscine militaire et la piscine des pauvres, furent établies d'après les avis de l'ingénieur Moisset, chargé de retrouver les sources de Lachapelle et de l'Entrée, qui en 1777 avaient dis-

paru. Les autres constructions thermales sont modernes.

Trois ponts traversent le Bastan, en amont, en aval et au centre du village; celui du centre n'est pas public, il appartient à l'hôpital militaire, et communique avec un préau où se promènent les soldats convalescents.

Établissement thermal.

L'*établissement des bains* est situé sur le côté S. de la rue, aux deux tiers à peu près de sa hauteur : c'était autrefois un édifice misérable, sans air et sans lumière, ne renfermant que des cabinets délabrés. On travaille actuellement à la construction d'un nouvel établissement plus vaste, plus commode, et plus en rapport avec l'importance des sources et les progrès de la thérapeutique moderne. Grâce à un captage plus complet des eaux thermales entrepris sous la direction de M. François, le nombre des baignoires, qui était de 16 seulement, avec 3 piscines et 2 douches, sera considérablement augmenté, et l'établissement sera en outre doté de tous les appareils d'invention moderne destinés à rendre plus commode ou plus actif l'emploi des eaux minérales. Déjà plusieurs parties de l'édifice nouveau sont terminées et livrées au public. La grande piscine, couverte en béton, est située sur la place qui s'ouvre à l'O. de l'établissement.

Un autre établissement thermal, celui de *Barzun*, se trouve à 500 mèt. en aval de Baréges : c'est une espèce de forteresse élevée presque au milieu du torrent qui, chaque année, la menace de ruine. Il est la propriété de M. Barzun, pharmacien; il comprend six cabinets de bains, deux douches et une buvette.

La source non utilisée de Vieux-Baréges (*V.* ci-dessus) appartient au même propriétaire.

N. B. M. Barzun possède une belle collection de cristaux de roche.

Le nouvel *hôpital militaire*, situé sur le bord du Gave de Bastan et vis-à-vis de l'établissement thermal, avec lequel il communique par un conduit souterrain, se compose de deux vastes casernes construites parallèlement l'une à l'autre, de manière à ne présenter sur la rue que leur façade latérale. Ces deux édifices pourront recevoir commodément plus de 400 officiers et soldats.

L'*hospice Sainte-Eugénie*, grand bâtiment en forme de couvent qui s'élève sur le flanc de la montagne d'Ayré, immédiatement au-dessous du bois, est en réalité un hôtel : car, pendant la vraie saison des bains, du 15 juin au 15 septembre, les religieux qui dirigent cet établissement n'y reçoivent que des [malades payant leur pension. Les pauvres, auxquels l'hospice devait être destiné, y sont admis du 15 mai au 15 juin et du 15 septembre au 15 octobre, c'est-à-dire lorsque les froids empêchent les autres malades de se rendre à Baréges ou les forcent à se retirer. La commune de Betpouey vote chaque année des subsides pour l'entretien des malades indigents reçus à l'hospice.

Les eaux.

BARÉGES.

Eau thermale, sulfureuse.

Huit sources : le Tambour, l'Entrée, Lachapelle, Polard, Bain-Neuf, le Fond, Dassieu, Genecy.

Débit en 24 h. : 26 000 lit. environ depuis le captage opéré récemment par M. François.

Température : Varie de 45° (S. Tambour, grande douche) à 31° (S. Lachapelle.)

Caractères particuliers : Eaux limpides, onctueuses au toucher, odeur d'acide sulfhydrique, saveur hépatique avec arrière-goût fade et nauséabond (C. James), contiennent en abondance cette substance azotée que Longchamps décrivit le premier sous le nom de barégine; s'altèrent peu à l'air et ne blanchissent pas comme celles de Bagnères-de-Luchon, ce

qui tient, suivant M. Filhol, à ce qu'elles ne contiennent pas de silice en excès.

Emploi : Boisson, bains, douches, piscines.

Climat : Variable, grande chaleur et froid vif se succédant fréquemment. Nécessité des vêtements de laine.

Effets physiologiques : Eaux les plus excitantes du groupe pyrénéen; graduation du traitement rendue facile par la différence des sources comme température et comme sulfuration. Action vive sur la peau et sur l'économie en général, mais surtout action locale énergique : l'eau ne se décomposant pas et ne donnant que peu de ses éléments à l'absorption bronchique. Spécifique dans les cas de blessures anciennes, dans les rhumatismes et dans les affections scrofuleuses.

Se transporte en bouteilles (eau de la douche).

Classification chimique : Eau sulfurée sodique.

Analyse (O. Henry.)

	S. de l'Entrée. Eau 1 lit. gr.
Sulfure de sodium	0,0360
Sulfate de soude	0,0300
Carbonate et silicate de soude.	0,0240
Chlorure de sodium	0,0219
Matière organique	traces
Iode.	traces
Chaux et magnésie	traces
	0,1119

Bibliographie. Filhol, *Eaux minérales des Pyrénées*.... Paris, 1853, in-12.

Tarif.

Boisson gratuite.		
Bains ou douches	1 fr.	
En sus aux baigneurs ou baigneuses qui fournissent le linge.	»	20 c.
Idem qui ne fournissent pas le linge	»	10

Piscine de 5 à 8 heures du matin, de 50 c. à 1 fr., suivant le nombre des baigneurs, qui ne peut excéder 12 personnes.
Pendant le reste de la journée, 25 c.

BARZUN.

Eau thermale, sulfureuse.

Une source.

Température : 31° 2.

Caractères particuliers : Eau limpide, transparente et semblable par ses propriétés physiques aux autres eaux sulfureuses des Pyrénées; très-gazeuse et dégageant dans le verre beaucoup de bulles composées principalement d'azote, contenant beaucoup de barégine, stables comme celles de Baréges et supportant mieux le transport.

Service médical : Commun à Baréges.

Emploi : Boisson, bains, douches.

Effets physiologiques : Eau notablement sédative et hyposthénisante; différant essentiellement de celles de Baréges dans son mode d'action; utile pour préparer les malades à l'usage de ces dernières, ou pour calmer l'excitation trop vive et les accidents thermaux qu'elles ont produits; convenant surtout aux malades dont le système nerveux est irritable; comme boisson, analogue aux Eaux-Bonnes, et à celles de Saint-Sauveur comme effet de sédation.

L'eau de Barzun se transporte en bouteilles.

Classification chimique : Eau sulfurée sodique, avec forte proportion de chlorure alcalin.

Analyse (Boullay et O. Henry.)

	Eau 1 lit. gr.
Sulfure de sodium	0,033
Chlorure de sodium	0,117
» de potassium » de magnésium	traces
Sulfate de soude » de chaux	0,064
Carbonate de soude	sensib.
Silicate de soude Carbonate et silicate de chaux..	0,106
Oxyde de fer Glairine ou barégine	0,030
	0,350

Bibliographie. Filhol, *Eaux minérales des Pyrénées*.... Paris, 1853, in-12.

Promenades.

La *promenade horizontale*, qui contourne la base de la montagne d'Ayré, immédiatement au-dessus du bourg, est la plus fréquentée par les invalides. Elle va de l'hospice Sainte-Eugénie au profond ravin que dévaste le Rioulet (*V.* ci-dessus).

Au-dessus de l'hospice et de la promenade horizontale s'étend une belle forêt de hêtres, sillonnée par des allées dont la pente est assez douce et qui s'élèvent en serpentant jusqu'à une clairière coupant horizontalement toute la forêt : cette clairière, qu'on appelle l'*allée Verte*, et où des bancs ont été disposés de distance en distance, est aussi une ressource pour les baigneurs. On y jouit d'une belle vue sur le pic de Labas-Blancs et sur les ravins des avalanches.

L'*Héritage à Colas* est une ferme construite sur un petit plateau à la base du pic d'Ayré ; on y monte par un sentier facile. De ce point, situé à une demi-heure de Baréges, on découvre une assez jolie vue sur la vallée du Bastan et les montagnes de Saint-Sauveur.

Une autre promenade facile est celle de Baréges à l'*ermitage de Saint-Justin*. On va d'abord aux bains Barzun, et, passant le pont, on tourne à g. pour prendre un sentier en partie détruit qui traverse un banc de pierres éboulées, puis un petit bois. On s'élève ensuite par de nombreux zigzags sur un mamelon situé en face, et bientôt on se trouve au niveau de Saint-Justin, qu'on peut atteindre, soit en longeant horizontalement le versant de la montagne, au-dessus du Bastan, soit par un sentier plus facile qui monte encore, puis tourne à g. et suit la crête jusqu'à (40 min.) Saint-Justin. On y aperçoit quelques vestiges d'un ancien ermitage : c'est là, dit la légende, que saint Justin, premier évêque de Tarbes, habitait au commencement du v[e] siècle.

De ce point, qui forme un promontoire rocheux entre la vallée de Bastan au S. et celle de Sers à l'O., on jouit d'une vue agréable. Outre les deux vallées que l'on domine, on voit aussi en face celle de la Justé, descendue des neiges du Néouvielle. A dr. apparaît le bassin de Luz ; à g. on n'aperçoit qu'en partie le vallon de Baréges. Vers le S., l'horizon a pour limites les premières sommités du Bugaret, qui se relie au Bergons par la longue crête du Brada; à l'O., on découvre bien tout le groupe de Saint-Sauveur, entre autres le pic d'Ardiden, reconnaissable à son long contre-fort arrondi en forme de bosse de chameau.

Au lieu de suivre en redescendant le sentier qu'on a pris pour monter, il vaut mieux revenir à Baréges par la vallée de Sers. Si l'on veut passer par le village de Sers, il faut remonter la vallée pendant quelque temps sur le bord de la rive g., puis traverser le ruisseau et longer la rive dr. jusqu'au village ; de là on regagne la route de Baréges, en face de Betpoey.

EXCURSIONS.

Ascension du pic d'Ayré.

Course à pied, à cheval ou en chaise à porteurs; 3 h. de montée, 2 h. de descente. Pour l'ascension, 1 cheval, 3 fr.; 2 porteurs, 4 fr.; 1 guide, 3 fr.

On n'a pas besoin de suivre une direction précise pour gravir le pic d'Ayré ; seulement il vaut mieux tourner le bois que de le traverser directement.

Le meilleur chemin est celui qui, passant par l'Héritage à Colas et longeant la lisière orientale du bois, gagne les pelouses du Lienz, qui s'étendent au S. jusqu'au chaos de Néouvielle. Un petit torrent descend en filets argentés à travers la prairie et

circule au milieu des blocs de granit; plus haut jaillit une petite fontaine dont l'eau descend en murmurant pour aller se cacher sous les touffes de fraisiers. De ce point, situé à l'extrémité du plateau, on commence à voir déjà le Pic du Midi de Bigorre au-dessus des autres montagnes du côté du N.

Aux hêtres succèdent les sapins, les plantes des montagnes, rhododendrons, anémones, narcisses, thymélées. S'élevant alors sur le flanc du pic par un de ces mille sentiers que tracent les troupeaux, on gagne une large dépression d'où l'on voit très-bien la cime au-dessus des pentes herbeuses; deux cabanes occupent le centre de ce plateau. Le chemin n'offre aucun danger, et la montagne serait du plus facile accès sans la crête de rochers croulants qui la termine; la seule difficulté consiste à suivre une arête étroite entre deux précipices descendant brusquement au fond des gorges latérales, dont l'une, le Lienz, montre ses verts gazons, tandis que celle de l'O. est couverte de pierres et de débris.

Du sommet du pic d'**Ayré,** haut de 2418 mèt., on découvre au N. toutes les montagnes plus rapprochées qui bordent sur sa rive dr. la vallée du Bastan, de la Butte de Sers au Pic du Midi de Bigorre. Mais c'est au S. E. que se portent de préférence les regards, sur le colossal Néouvielle, son beau glacier, ses trois pics égaux en hauteur, ses lacs nombreux, parsemés à sa base. De ce côté, jusqu'aux murailles qui soutiennent le glacier, on ne distingue que des blocs amoncelés ou des rochers croulants. La verdure ne se montre presque nulle part, et des tapis de neige, ou bien les nappes sombres de quelques petits lacs, interrompent seuls la monotonie de l'ensemble. On compte jusqu'à treize de ces lacs ou *laquets*, qui varient de forme et d'étendue, suivant les saisons, et parfois même se dessèchent entièrement; encore plusieurs restent-ils cachés derrière les crêtes des rochers.

D'après M. de Chausenque, auquel nous empruntons presque tous les détails qui précèdent, le sommet du pic serait formé mi-partie de schiste, mi-partie de granit; la rencontre des deux systèmes aurait lieu justement à la pointe.

On peut redescendre par le vallon du Lienz, qui s'ouvre à l'E., ou par le vallon de la Justé ou de Bolou, qui longe la pente occidentale de l'Ayré. La descente par ce dernier vallon demande au moins deux heures et demie.

Pic de Lienz ou d'Ereslids ou de la Piquette.

2 ou 3 h. de montée; descente directe, 1 h. 1/2.

Aucun chemin tracé ne mène à la cime du pic de Lienz; cependant il est à peu près impossible de se tromper. On se rend d'abord à l'entrée du vallon du Lienz, comme si l'on voulait monter au pic d'Ayré; puis, passant sur la rive dr. du torrent, on commence aussitôt l'ascension du pic de Lienz, en s'aidant des mille petits sentiers que les troupeaux ont tracés dans tous les sens sur le flanc de la montagne. Après avoir gravi le mamelon inférieur, on se trouve au pied d'une vaste pente gazonnée qui mène jusqu'au sommet : il faut, autant que possible, l'éviter, pour gravir, à dr. ou à g., les escarpements schisteux, dont les anfractuosités offrent aux pieds une base plus solide que le gazon glissant.

Du **pic de Lienz,** haut de 2286 mèt., la vue est un peu moins étendue que de l'Ayré. Du côté du S. O., cette dernière montagne cache le pic de Bergons; du côté du S. l'Escoubous ou Coueylarets cache également le Néouvielle; on voit aussi moins bien le bassin de Luz. Dans la vallée qui plonge, à l'E. et au S. E., au-dessous du pic, on découvre les quatre lacs d'Escoubous.

Le pic de Lienz est celui des environs de Baréges qui offre le plus de richesses aux botanistes. Il était célèbre autrefois à cause de ses nombreux échantillons minéralogiques : amiante, grenat, cristaux de roche; mais ces trésors sont aujourd'hui presque épuisés.

La vallée de la Glaire et ses lacs.

1 h. 1/2 ou 2 h. jusqu'au lac de la Glaire. 1 h. 1/2 de retour, 2 h. pour visiter les autres lacs.

Le lac de la Glaire se trouvant situé au S. de Baréges, à l'extrémité supérieure de la vallée du Lienz, il suffit, pour aller le visiter, de suivre le torrent qui descend de cette vallée, en remontant la rive g.; les sentiers sont à peine tracés, mais les pentes ne sont pas assez fortes pour rendre la marche difficile. A une certaine distance de l'entrée de la vallée, le torrent se resserre entre les rochers; la rive g. que l'on côtoie est encombrée des débris éboulés du pic d'Ayré; il faut alors traverser le Gave en sautant de rocher en rocher. Sur la rive dr. on retrouve un sentier facile; mais, après avoir dépassé une petite cabane, on est de nouveau obligé de franchir le torrent. Bientôt après on arrive au *lac de la Glaire*, le premier et le plus considérable des lacs du vallon. Ce lac se trouve situé dans une région affreuse et désolée. Les debris amoncelés sur ses bords forment un chaos plus effrayant que celui de Gavarnie.

En remontant les petits torrents qui se jettent dans le lac de la Glaire, et en escaladant les entassements des blocs écroulés, au milieu desquels ils se frayent un passage, on atteindra bientôt les bords du lac supérieur. Plus haut, on découvrira les autres lacs par le même procédé, car toutes ces flaques d'eau occupent les enfoncements de gradins superposés : c'est un gigantesque escalier de lacs appuyé sur la base du Néouvielle.

Pour revenir à Baréges, on peut s'élever à dr. sur les hauteurs qui séparent la vallée du Lienz de celle d'Escoubous, et revenir par cette dernière vallée (R. 99). En ce cas, le retour demandera environ 3 h.

Le vallon de la Justé offre également une descente facile. En effet, ce vallon prend son origine tout près du lac de la Glaire, en sorte que le pic d'Ayré est parfaitement isolé de toutes les autres montagnes par trois vallées disposées en triangle : au N., celle du Bastan; à l'E., celle du Lienz; au S. O., celle de la Justé. On peut compter 1 h. 1/2 de marche du lac de la Glaire jusqu'à Betpoey (R. 96) et 3/4 d'h. de Betpoey à Baréges.

Ascension du Néouvielle.

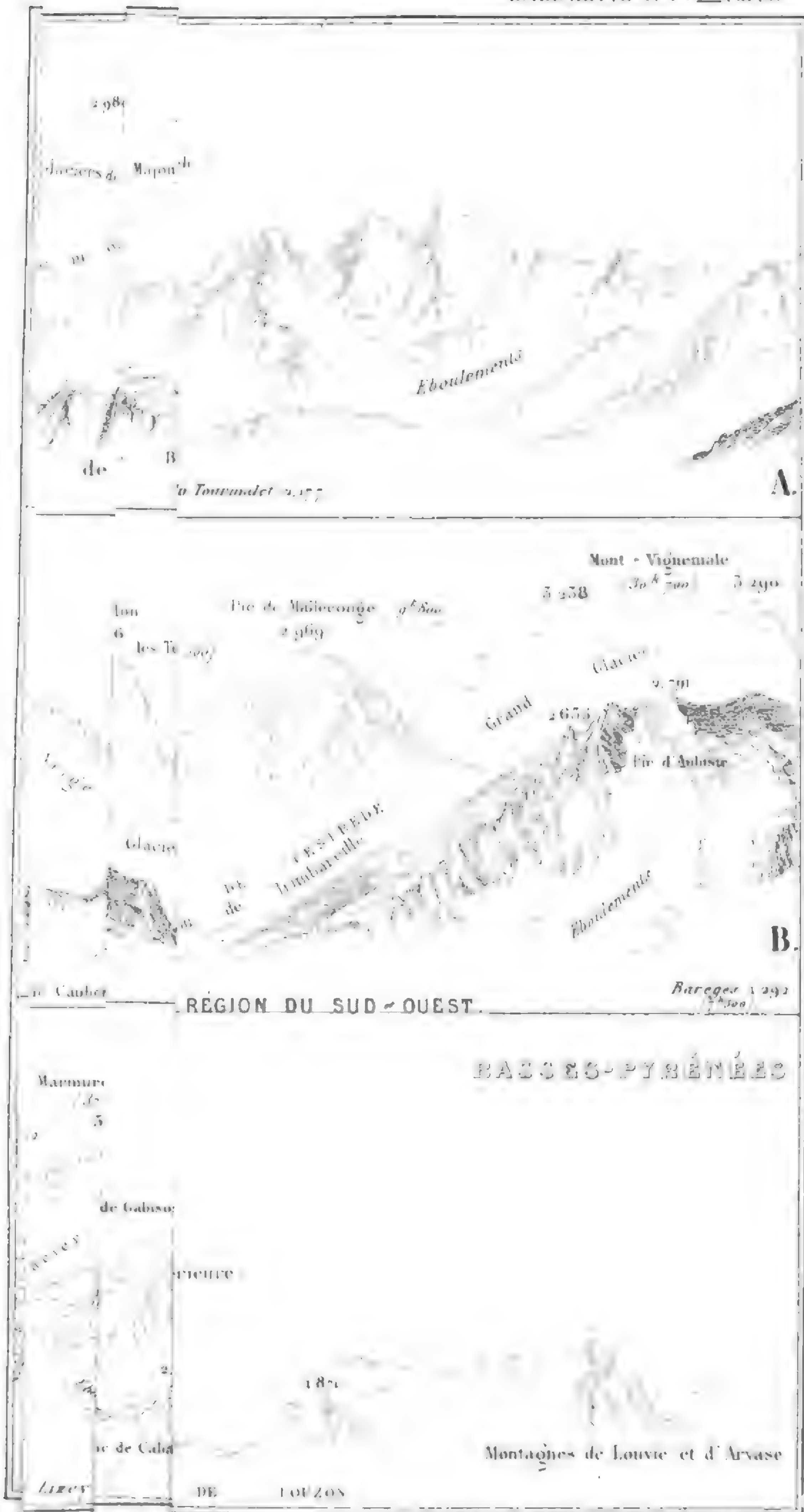
11 à 12 h. de marche pour monter et descendre. — Cette course ne demande en réalité que du temps; il n'y a point de dangers à craindre.

2 h. De Baréges au lac de la Glaire (*V.* plus haut).

On se dirige à g. vers une montagne grise, coupée à pic et formant de ce côté le principal contre-fort du Néouvielle. Après avoir remonté les étages de lacs superposés, on se trouve au pied même de la haute muraille où commence la véritable ascension du Néouvielle. C'est là que les cavaliers doivent laisser leurs montures.

Il semble d'abord impossible d'escalader cette énorme paroi presque complétement verticale; mais à g., derrière un vaste éboulement, on découvre une brèche, qui offre un passage assez facile. Bientôt on arrive (4 h.) sur un grand champ de neige qui se déverse du côté du S. sur la haute vallée du Couplan. Là, on se trouve au-dessous du grand contre-fort du Néouvielle, et on doit maintenant tourner à dr. pour en longer la base, à travers la neige, à la base d'une saillie de rocher. En 1 h. (5 h.) on atteint l'immense pente de neige qu'il faut traverser avant d'aborder le

L. HACHETTE et Cie — Paris.



Gravé: les Montagnes par Gérin, la Lettre par P. Rousset



grand pic; elle n'offre aucun danger, pas plus que l'arête de granit sur laquelle on s'élève enfin jusqu'au sommet (7 h.).

[On pourrait monter aussi par les lacs d'Escoubous et le col d'Aure (R. 99). Au col, on laisse à g. le sentier assez bien tracé que l'on a suivi jusqu'ici, et l'on se dirige à dr. à travers les rochers, en longeant la cime de la crête; une heure environ après avoir quitté le sentier, on arrive au sommet de la brèche qui vient du lac de la Glaire.]

Du sommet du **Néouvielle** (Neige-vieille), appelé aussi *pic d'Aubert*, l'observateur peut contempler l'immense panorama de toutes les Hautes-Pyrénées. Au S. se dressent, parfaitement distincts, les tours, les cylindres, les amphithéâtres de la chaîne calcaire. Le Mont-Perdu les domine de sa masse colossale, et, dans les entrailles du Marboré, on voit se creuser comme un gouffre le cirque de Gavarnie; plus rapprochées, les cimes élevées du Pic Long et du pic de Cambielle se réunissent à Néouvielle par la crête neigeuse de Caplongue. A l'O. s'étend toute la chaîne de Saint-Sauveur, dominée par les pics de Barbe-de-Bouc et d'Ardiden; à leur base, le petit triangle de verdure de la vallée de Luz brille comme une émeraude au milieu des rochers; du côté du N. les montagnes semblent à peine mériter le nom de collines, et le pic du Midi lui-même, cette montagne qui, vue de la plaine, paraît si fière, et qu'on a prise pendant longtemps pour la plus élevée de la chaîne, n'est plus qu'une cime modeste; toutefois, elle suffit encore pour cacher la vue de la plaine; seulement, à côté du pic d'Arbizon, une vapeur bleuâtre, comme une mer éloignée, laisse deviner les campagnes de Saint-Gaudens.

M. de Chausenque a le premier gravi la cime du Néouvielle, réputée jadis inaccessible. Elle a 3092 mèt. au-dessus de la mer. Du grand pic, il est très-facile d'atteindre le petit pic, situé à peu de distance vers l'O.

La descente demande 4 à 5 h. par la vallée d'Escoubous, et à peu près autant par le lac de la Glaire. Pour descendre la grande pente, il faut se laisser glisser sur la neige; en 1/4 d'heure on arrive ainsi vis-à-vis de la brèche. Cette descente expéditive n'offre aucun danger, car il n'y a, dans la neige, ni pierres, ni crevasses. Du col d'Aure, on peut descendre dans la vallée de Couplan, qui débouche dans la vallée d'Aure (R. 99).

Ascension du pic du Midi de Bigorre.

3 h. à cheval avec un guide, 4 h. en chaise. A peu près autant pour le retour. 1 cheval, 5 fr.; 1 guide, 5 fr.; 4 porteurs, 32 fr. Un guide est parfaitement inutile.

On suit d'abord le chemin du Tourmalet pendant 1 h. 30 min. On le quitte près des cabanes de Toue (R. 98) pour remonter au N., à travers des pâturages, le vallon sauvage d'où descend le ruisseau d'Oncet. En 30 min. (2 h.) on atteint le lac d'*Oncet* (2238 mèt.); on en fait le tour sur la dr., et l'on voit distinctement le chemin s'élever en zigzags sur les flancs du pic. Un quart d'heure après on arrive à la *Hourque des Cinq-Ours* (2372 mèt.), espèce de col où aboutit le chemin qui vient de Bagnères, et où une auberge, détruite une première fois par une avalanche, a été rebâtie depuis quelques années (les objets de consommation y sont tarifés). De la Hourque des Cinq-Ours, on monte en 1 h. par un grand nombre de lacets, toujours praticables pour les chevaux, à l'étroite plateforme qui couronne le **pic du Midi**, et que surmonte une pyramide de pierres sèches, à 2877 mèt. au-dessus du niveau de la mer. Là on découvre une des plus vastes et des plus belles vues

de la chaîne des Pyrénées (*V.* le panorama).

« Les basses montagnes de Bagnères, depuis le Mont-Aigu jusqu'à la vallée d'Aure à l'E., la vallée de Campan tout entière avec ses champs et ses bouquets d'arbres, la ligne de bois blanchâtres où se montre la tête chauve du Lhéris, forment, dit M. de Chausenque, un premier plan très-varié. Au delà, ce n'est de toutes parts qu'une immense topographie, toute nuancée de couleurs qui, se dégradant toujours, vont se perdre dans le vague à l'extrémité de l'horizon. Mais de Pau à Saint-Gaudens, de Lourdes à Miélan, dans les premières plaines du Gave et de l'Adour, comme dans celles de la Garonne, tous les objets sont visibles, et l'œil peut en suivre les innombrables détails. Dans la grande vallée de l'Adour, où se touchent les villages, où Tarbes s'étend avec ses routes rayonnantes, le fleuve se dessine jusqu'au delà de Vic comme un filet argenté sur une bande de verdure. Plus près, Bagnères, groupe bleuâtre, semble vouloir se cacher sous les pieds; Lourdes laisse voir son triste château et son petit lac qui réfléchit le ciel, et, par delà les landes brunes de Pontacq, la plaine bigarrée du Béarn conduit l'œil jusqu'à Pau, dont les édifices sont très-distincts. De même, à l'E., au delà du plateau stérile de Lannemezan, on peut suivre le cours de la Neste, brillant çà et là jusqu'à Montrejeau, où elle se réunit à la Garonne. Celle-ci reluit comme un point brillant auprès de Saint-Gaudens. A l'extrême horizon de l'O., on remarque une bande horizontale plus éclairée que tout le reste de l'atmosphère et s'effaçant vers le N. : cette lueur ne peut provenir que de la mer, ses rivages étant dans le champ de vue, puisque des dunes de Bayonne on reconnaît le pic du Midi.

« A l'opposite, vers l'Espagne, le contraste est parfait. Là, plus de villes, plus de hameaux, plus de campagnes fertiles. Excepté quelques cabanes éparses, la demeure de l'homme, reléguée dans le fond, reste inaperçue, et la nature grandiose n'offre sur tous les points que la neige et les rocs dépouillés. A g., derrière les montagnes de Saint-Sauveur, on reconnaît les escarpements du pic de Gabisos, le Monné de Cauterets, le Pic d'Ossau et les monts éloignés du Béarn. En face, on distingue la double cime du Néouvielle avec son glacier, et, sur le second plan, la superbe chaîne calcaire du Mont-Perdu jusqu'au Vignemale; au pied du Marboré, l'amphithéâtre de la cascade dominé par ses Tours. Du côté de l'orient, le sommet dominateur des Pyrénées, la Maladetta, attire les yeux par ses brillants glaciers. Au delà, le Mont-Vallier lève encore sa tête blanchie, et les monts bleuâtres du comté de Foix se perdent derrière les hauteurs ternes de la Barousse.

« Le Pic du Midi n'est pas couvert de neiges pendant l'été, à cause de son isolement et de la rapidité de ses pentes. La cime n'est qu'une terrasse étroite, élancée au-dessus des épouvantables escarpements qui, au N. et à l'O., descendent jusqu'à la base. De ces côtés, le pic ne présente plus que des ruines et des assises ébranlées, menaçantes pour les pâturages de Lesponne, qui occupent le fond de la vallée. »

Un grand nombre de touristes, pour jouir du magnifique spectacle d'un lever de soleil vu du haut du pic, font l'ascension pendant la nuit ou viennent coucher à l'hôtellerie du pic.

Si l'on ne veut pas revenir par le même chemin, on peut descendre du pic du Midi dans la vallée de Campan. Il faut d'abord retourner à la Hourque des Cinq Ours, puis prendre à g. un sentier qui descend par des lacets très-rapides, s'enfonce dans le *ravin de l'Arize*, dont les fonds offrent presque toujours quelques fla-

ques de neige et dont l'extrémité supérieure est occupée par un petit lac. De ce vallon on gagne la vallée de Tramesaïgues, d'où l'on aperçoit le pic de la base au sommet. Là on rejoint, à 2 h. 30 min. de la Hourque des Cinq-Ours, la route de Baréges à Bagnères-de-Bigorre (R. 98).

Ascension du Labas-Blancs.

A. PAR LA VALLÉE DE SERS.

6 à 7 h. aller et retour.

On descend d'abord la vallée du Bastan en suivant la route de Baréges à Luz, puis, vis-à-vis de Sers, (40 min.) on s'engage dans la vallée latérale qui s'ouvre du côté du N., puis du N. E. On dépasse ainsi les cabanes d'*Aristole* (2 h.) et de *Toucouets*; puis, quand le sentier commence à se perdre dans les derniers pâturages, on incline à dr. pour gravir de terrasse en terrasse, en suivant une direction parallèle à la crête. De Baréges au sommet du pic il faut de 3 à 4 heures.

B. PAR LE COURATGÉ.

Un bon marcheur peut monter en moins de 3 h.

Après avoir franchi le Gave de Bastan à Baréges même, on s'élève sur les prairies du *Couratgé*, qui dominent le bourg du côté du N. O. Leur pente est extrêmement roide; il faut suivre les mille sentiers tracés en zigzag par les bestiaux ou par les ouvriers chargés du travail de reboisement. Au-dessus d'un couloir escarpé, où l'on doit s'aider des mains, on atteint le point de la montagne qui, vu de Baréges, semble le véritable sommet, mais qui n'est guère en réalité qu'aux deux tiers de la hauteur totale. A partir de ce point, la montée devient moins roide, et bientôt on se trouve sur la crête, d'où l'on domine les deux vallons de Sers et du Bastan.

[On peut monter aussi dans la direction du col de Pène-Pourry (*V.* ci-dessous) par le chemin qu'ont tracé les soldats. En 2 ou 3 h. on atteint l'origine du ravin où se forment les avalanches (*V.* ci-dessus). En montant de ce côté, on peut se rendre compte des moyens qu'on emploie pour conjurer le fléau.]

Le panorama du **Labas-Blancs** (Pierres-Blanches), beaucoup moins étendu que celui du pic du Midi, est pourtant très-beau. A l'O., dans un roc énorme, dressé comme un gigantesque boulevard et liant le pic de Labas-Blancs au pic de Léviste, on remarque surtout la profonde coupure de Pène-Taillade. La hauteur du Labas-Blancs est de 2630 mèt.

On peut descendre par des sentiers très-rapides et même dangereux au (2 h.) lac Bleu (R. 101).

Ascension du pic de Bugaret.

3 h. jusqu'à la crête; 2 h. de descente.

On descend d'abord sur la route de Baréges à Luz jusqu'à (3 kil.) Betpoey; là on s'engage à g. dans le vallon de la Justé, dont on remonte la rive g. Ensuite on s'élève par une succession de sentiers escarpés et de plateaux en pente douce jusqu'au sommet de l'arête qui le réunit au pic du Néouvielle. On y jouit d'une vue analogue à celle de ces deux montagnes. Le **Bugaret** a 2700 mèt. de hauteur. C'est au S. de cette cime que se dresse le pic Vierge (R. 91), dont le panorama ne récompense pas les fatigues du touriste.

De Baréges à Gavarnie.

5 h. pour aller, 5 h. 1/2 pour le retour; 1 cheval, 6 fr.; un guide, 5 fr.; 4 porteurs, 12 fr. (R. 96 et R. 88.)

De Baréges à Cauterets.

10 h., aller et retour. 1 cheval, 3 fr.; 1 guide, 5 fr. (R. 96 et 88.)

De Baréges à Tarbes, R. 96; — à Bagnères-de-Bigorre, R. 98; — dans la vallée d'Aure, R. 99.

ROUTE 98.

DE BARÉGES A BAGNÈRES-DE-BIGORRE.

37 kil. – 7 h. 30 min. à 8 h.; 2 h. à 3 h. de Baréges au col; 1 cheval, 3 fr.; 1 guide, 2 fr.; 4 porteurs, 12 fr. 5 h. 30 min. environ du col à Bagnères. Chemin excellent. Route carrossable en construction.

On laisse à dr. des carrières de marbre commun exploitées pour la construction de l'établissement thermal, et l'on remonte, pendant 2 kil., dans la direction de l'E., la rive g. du Bastan. Au ham. de *Tourneboup*, on laisse à g. un pont sur lequel passait l'ancienne route, et l'on pénètre par un long lacet dans le vallon d'Escoubous (R. 99). Revenu par un nouveau détour au-dessus du Gave de Bastan, dont on longe la rive g. à une grande hauteur, on s'engage à dr. dans le vallon du Tourmalet, puis on traverse le Gave naissant pour aller rejoindre l'ancienne route près (8 kil.) du hameau de *Toue*, d'où part le sentier du pic du Midi (R. 97).

Les piétons et les cavaliers feront bien de suivre l'ancienne route de Baréges à Toue.

Au delà de Toue, on s'élève sur le flanc de la montagne par un nouveau laçet: on atteint (10 kil.) le **col du Tourmalet** (mauvais détour), qui s'ouvre à 2122 mèt. au-dessus du niveau de la mer, entre le *pic Tourmalet* (2467 mèt.) au N., et les crêtes ruinées du *pic d'Espade* (2461 mèt.) au Sud.

La vue que l'on découvre de ce point est bornée et insignifiante, les escarpements du Tourmalet cachant le pic du Midi. La partie de la vallée du Bastan qu'on domine est nue et aride, et c'est à peine si parfois de légères vapeurs indiquent la position du bassin du Luz. Du côté de l'E. s'étend une sorte de plateau désolé, où, parmi la neige, les débris et de maigres gazons, de nombreux filets d'eau donnent naissance à l'un des Adours; les fonds de Gripp se cachent derrière des saillies portant quelques bouquets de sapins.

Au delà du pas de l'*Escalette*, on atteint (17 kil.) le petit bassin du *Tramesaïgues*, entouré de sapins. Les cabanes du hameau éparses çà et là au milieu des pâturages ne sont habitées que pendant l'été, alors que les troupeaux reviennent des plaines où ils ont passé l'hiver. De Tramesaïgues, on jouit d'une vue magnifique sur le pic du Midi, qui dresse ses hardis escarpements du côté de l'O., au-dessus du ravin de l'Arize (R. 97).

Après avoir traversé ce petit torrent, qui va se jeter à dr. dans l'Adour, on descend rapidement au milieu des forêts qui couvrent le versant N. de la vallée. L'Adour, dont on longe la rive g., forme ici les *chutes d'Artigues*, qui doivent leur renommée au voisinage de Bagnères; l'une d'elles cependant mérite vraiment un regard. Au bas d'une pente herbeuse garnie de genévriers et de rhododendrons, on peut s'avancer sur de vieux troncs tombés dans le lit du torrent. Une faible lumière, pénétrant à travers la voûte des sapins, permet d'entrevoir l'eau qui se brise avec fracas sur les rochers. Près de là, dans le vallon de Jéret ou Garet, où coule une branche de l'Adour descendue de la crête de Port-Vieil, se trouvent deux autres cascades dont la supérieure est fréquemment visitée par les touristes de Bagnères.

Non loin des chutes d'Artigues, sur le bord du lit élargi où l'Adour commence à se calmer, jaillit la source sulfureuse froide du *Bagnet*, que l'on croit avoir des propriétés analogues à celles de Baréges, et sur laquelle la commune de Campan, qui en est propriétaire, a fait construire un petit établissement.

21 kil. **Gripp** (hôt. des Voyageurs, chez Cazères), ham. situé à 1066 mèt. au-dessus de la mer.

16 kil. (37 kil.) De Gripp à Bagnères-de-Bigorre (R. 101).

[Un autre chemin, assez fréquenté par les touristes, permet de se rendre à cheval de Baréges à Bagnères-de-Bigorre, en passant par le lac Bleu. A 4 kil. 1/2 de Baréges, près des cabanes d'*Aoube*, on quitte l'ancienne route du Tourmalet, et l'on s'élève par de nombreux lacets jusqu'au col du même nom, ouvert à 2500 mèt. de hauteur : on peut l'atteindre environ 3 h. après être parti de Baréges. De ce col, on descend à l'E. à travers les pierres et les pâturages, on dépasse (4 h.) le *Laquet*, environné d'éboulis de pierres, et bientôt après (4 h. 30 min.) on arrive à l'auberge du lac Bleu.

4 h. à la descente. (8 h. 30 min.) Du lac Bleu à Bagnères (R. 101).

[Les hardis piétons ont encore à leur disposition un autre col, celui de *Pène-Pourry* (2600 mèt.), immédiatement à l'E. du Labas-Blancs, et au S. E. de la profonde *brèche de Pène-Taillade*. Ce chemin est très-roide du côté de Baréges, et, du côté du lac Bleu, offre quelques dangers aux touristes qui ne sont pas habitués aux courses de montagnes. Par le col de Pène-Pourry, on compte 4 h. de Baréges au lac Bleu, 2 h. 30 min. à la montée, 1 h. 30 min. à la descente.

ROUTE 99.

DE BARÉGES A LA VALLÉE D'AURE.

7 h. environ. — Sentiers de montagnes assez pénibles. Un guide est absolument nécessaire. Cette course est très-recommandée. La vallée d'Escoubous est très-curieuse au point de vue géologique, et celle de Couplan est l'une des plus pittoresques des Pyrénées.

3 kil. De Baréges au torrent d'Escoubous (R. 98).

En quittant la route du Tourmalet, on peut immédiatement gravir à dr. le versant oriental de la Piquette (R. 97) pour atteindre un chemin qui suit de niveau le flanc de la montagne à une hauteur de plusieurs centaines de mètres au-dessus du torrent ; mais il vaut mieux franchir le torrent d'Escoubous et en remonter la rive dr. à travers les gazons, çà et là semés de pierres. En 25 min. (1 h. de Baréges), on arrive au confluent de l'Escoubous et de l'Aigues-Cluses, ruisseau dont on aperçoit à g. les diverses sources jaillir en nombreux filets d'une ancienne moraine de pierres.

[Au-dessus de cette moraine se trouve le vallon désolé d'*Aigues-Cluses* (eaux fermées), où l'on voit plusieurs lacs entourés d'éboulis. A l'extrémité supérieure du vallon s'ouvre le *Port-Vieil* ou *col de Baréges* (2470 mèt.), d'où l'on peut descendre dans la vallée de Couplan en suivant le ruisseau de l'Oule, qui forme la magnifique cascade de Couplan (*V.* ci-dessous).]

Aussitôt après avoir traversé le torrent d'Aigues-Cluses, on franchit le Gave d'Escoubous, et l'on s'élève à dr. sur le versant de la montagne, par un sentier pierreux tracé en zigzags. A g. le torrent forme une longue suite de chutes. En 45 min. (1 h. 45 min.) on rejoint le chemin direct qui contourne le flanc de la Piquette (*V.* ci-dessus), et, tournant à g. pour escalader une espèce de digue, on se trouve sur la rive occidentale du **lac d'Escoubous.** Ce lac, long de près de 500 mèt. et large de 300, est de toutes parts environné par des rochers et des éboulis. On ne saurait guère s'imaginer un paysage plus triste et plus sauvage : c'est le chef-d'œuvre du genre.

« Ce lac, a dit M. Darcet dans son

Discours sur l'état des Pyrénées, fut dans les temps passés entouré de rochers : aujourd'hui toute la partie du N. est à moitié détruite; il n'y reste plus qu'un banc de granit qui est presque au niveau de l'eau. Ceux du levant et du couchant tendent à leur ruine. On trouve des quartiers immenses de ce même granit non roulé, que les éboulements ont portés jusque dans le lac et sur ses bords. Quelque jour même ce lac rompra sa digue, et, si elle s'abîme tout à coup, Baréges sera emporté.» En attendant qu'il soit entraîné, on ne devra pas manquer de gravir le petit monticule qui sert de digue au lac d'Escoubous : c'est le meilleur observatoire pour contempler les ruines des montagnes environnantes et le versant oriental du pic de Néouvielle.

Pour se diriger vers le col d'Aure, on contourne à l'O. le rivage du lac d'Escoubous, et bientôt (2 h.) on traverse l'isthme qui sépare ce lac d'une autre nappe d'eau moins considérable, appelée le *lac Blanc*. On en suit la rive orientale, puis on passe sur un ruisseau souterrain dont on entend le bruit tumultueux, mais qui se jette dans le lac Blanc à une si grande profondeur au-dessous de la surface, que celle-ci n'en est pas même ridée. Ensuite on laisse à dr. un petit *laquet*, et l'on arrive (2 h. 30 min.) au bord du lac *Trassens*, bien plus triste encore que celui d'Escoubous. Plus haut, au delà d'un petit mamelon pierreux, on voit encore (2 h. 45 min.) un autre lac, appelé *lac Nègre*. Il est situé à 2195 mèt. de hauteur et presque toujours entouré de neige; le rhododendron et l'arbousier ne croissent pas même sur ses bords.

Du lac Nègre on s'élève en 25 m. (3 h. 10 min.) au *col d'Aure*, que depuis longtemps on apercevait en face : le sentier est très-pierreux, mais la pente est assez facile. Le col d'Aure, appelé aussi *Hourquette d'Aubert*, s'ouvre à 2500 mèt. de hauteur, au N. E. de la montagne de Néouvielle : c'est une arête de quelques mètres de largeur à peine, d'où l'on découvre un vaste panorama. Au N., c'est l'immense abîme de pierres où brillent les nappes d'eau des lacs Nègre, Blanc, Trassens; au S. E., on voit les pics de Néouvielle et leurs vastes champs de neige; au S. E. on aperçoit à ses pieds les lacs d'Aubert et d'Aumar (*V.* ci-dessous), et dans le lointain on distingue les cimes de la Pez, de Clarabide et le pic Posets, resplendissants de glaciers.

Du col d'Aure au sommet du Néouvielle, R. 97.

Un sentier, d'abord bien tracé, mais ensuite très-difficile à distinguer à travers les pierres des éboulis, descend obliquement sur le flanc de la montagne à g. En 35 min. (3 h. 45 min.) on atteint l'extrémité occidentale du *lac d'Aumar* (2202 mèt.), nappe d'eau longue de près d'un kil. et demi, qui remplit un vallon dominé à l'E. par la *crête d'Estibère*. Quelques pins rabougris croissent çà et là sur la rive du lac au milieu des blocs éboulés et des pâtis. Au-dessous du lac d'Aumar, et séparé de lui par une digue de pierres, on aperçoit le *lac d'Aubert*, situé à 2160 mèt., à la base même du Néouvielle; il reçoit les cascades, les avalanches de pierres et de neiges de cette montagne et se rétrécit peu à peu; cependant il a encore 1 kil. de longueur sur 200 mèt. de largeur moyenne. Au S. et à l'E. ses bords sont facilement accessibles et couverts de gazon. La pêche de ce lac est, ainsi que celle du lac d'Aumar, affermée par la commune de Vielle-Aure à des pêcheurs de Baréges.

Pour descendre dans la vallée de Couplan, on pourrait suivre le ruisseau qui sort du lac d'Aubert et traverse deux laquets avant de se jeter dans le lac de Doredom (*V.* ci-dessous); mais il vaut mieux longer la rive méridionale du lac d'Aumar, puis

(4 h. 5 min.) gravir une croupe de pâturages et redescendre au S. E. à travers une forêt de pins croissant sur un talus très-escarpé.

4 h. 45 m. On arrive à l'extrémité orientale du *lac Doredom*, qui déploie de l'E. à l'O., au pied de montagnes en partie boisées, sa superficie de 30 hectares. Au S. on voit se dresser le *Pic Méchant* (2944 mèt.), relié par l'arete d'*Estarragne* à la montagne de Caplongue et au massif de Néouvielle.

[En longeant la rive septentrionale du lac Doredom (1870 mèt.) et en remontant une gorge étroite qui s'ouvre du côté de l'O., on pourrait atteindre en 1 h, par un sentier escarpé, le *lac de Caplongue*, étendu en forme de croissant à la base méridionale du Néouvielle. Un peu plus grand que le lac Doredom, il est entouré comme d'un mur à pic, et les sommités qui le dominent n'offrent que des flancs déchirés. C'est en vain qu'on essayerait d'escalader de ce côté l'énorme masse du Néouvielle.]

En contournant à l'E. à travers de charmantes prairies le bord du lac Doredom, on atteint (4 h. 50 min.) le déversoir de ce lac qui forme la Neste de Couplan. On la traverse sur quelques morceaux de bois, reste d'un ancien barrage qui retenait autrefois les eaux du lac. De cette manière on pouvait arrêter pendant quelques heures l'eau fournie par les glaciers de Néouvielle et de Caplongue, et dès qu'on ouvrait les vannes, une énorme quantité d'eau s'en échappait pour aller augmenter le volume de la Neste. On se servait de cet expédient lorsqu'on exploitait les forêts de la vallée d'Aure pour le service de la marine, et qu'on avait besoin d'une assez grande abondance d'eau pour le flottage. Récemment on avait entrepris de réparer le barrage en construisant une digue qui eût permis au besoin d'élever de 50 mèt. le niveau du lac; on aurait pu ainsi fournir à la Neste et au canal de Sarrancolin (R. 105) une quantité d'eau toujours égale; mais ce travail, si utile, a été abandonné depuis 1856. On aperçoit encore la maison des ouvriers sur un monticule qui domine l'affluent.

Au-dessous du lac Doredom, on descend par un premier versant (5 h.) dans un vallon désolé au N. duquel se dresse le *cap d'Estoudou*, puis à la base d'un deuxième versant plus escarpé que le premier, on entre (5 h. 15 min.) dans le bassin d'*Artigusse*, où commence la forêt de Couplan, et où se montrent quelques cabanes. Pendant la descente on a remarqué à g. de jolies cascades; au-delà d'Artigusse, la Neste forme encore de nouvelles chutes. Elle plonge du haut d'une saillie de rochers, s'engouffre dans une espèce de cuve, puis se divise en deux filets qui se rejoignent à la base d'une aiguille de pierre et glissent en rapides au fond de la gorge. Mais bientôt après l'attention est attirée par la magnifique **cascade de Couplan**, ou le *Pisse-Vernaud*, l'une des plus remarquables des Pyrénées. A travers les branches des sapins, on aperçoit une nappe d'écume jaillir d'une brèche profonde du sommet de la crête noirâtre d'Estoudou, tomber d'un jet de plus de 100 mèt. de hauteur, puis se partager en plusieurs bras qui vont s'unir à la Neste par une succession de cascatelles. Cette belle cataracte est formée par le ruisseau de l'Oule (Cirque) descendu du Port-Vieil.

5 h. 45 min. Au delà des cabanes du *Couplan*, on traverse la Neste, puis on laisse à g. le sentier très-pénible qui remonte vers le Port-Vieil (*V.* ci-dessus), et l'on s'engage dans une charmante forêt de hêtres, à dr. de laquelle la Neste plonge en cascades au fond d'un étroit défilé. En aval de ce défilé, la vallée change de direction et tourne vers le S. On rejoint

le bord du torrent à (6 h.) la gorge d'Aube, ensuite on en longe la rive g., puis, au delà du pont du Badet, la rive dr. jusqu'à (6 h. 30 min.) la jonction des vallées des deux Nestes, d'Aure et de Couplan.

30 min. (7 h.) Aragnouet (R. 105).

ROUTE 100.

DE TARBES A BAGNÈRES-DE-BIGORRE.

A. Par le chemin de fer.

21 kil. — Le chemin de fer doit être inauguré pour la saison de 1862.

Aussitôt après avoir quitté la gare de Tarbes, on franchit l'Adour, puis, traversant la route de terre, on décrit une grande courbe vers le S. pour remonter la belle et fertile plaine de l'Adour. Le chemin de fer passe au milieu du village de *Soues* (502 hab.), et laisse ensuite à dr. *Salles-Adour* (384 hab.), à g. *Barbazan-Debat* (687 hab.), *Allier* (206 hab.), les deux villages rapprochés de *Bernac-Debat* (702 hab.) et de *Bernac-Dessus* (501 hab.), près desquels s'élève un ancien tumulus. A l'E., sur la colline qui porte le village de *Barbazan-Dessus* (266 hab.), on aperçoit une vieille tour. Elle rappelle le baron fameux qui, à la tête de six Français, vainquit six chevaliers anglais dans les landes de Montendre en Saintonge, et qui plus tard participa au meurtre de Jean Sans-peur sur le pont de Montereau.

9 kil. On dépasse ensuite *Arcizac*, v. de 624 hab., dont les maisons sont groupées des deux côtés de l'Adour; ce village a vu naître Mesclin ou Missolin, le vainqueur des Maures dans les plaines de Lanne-Mourine (R. 82). Autrefois la statue du héros décorait le porche de l'église, et, le jour de sa fête, les jeunes filles venaient la couronner de fleurs; cette statue a disparu. A l'E. du village se trouvait encore récemment l'*Estelou* (l'Étoile), reste d'une de ces hautes niches où les Romains plaçaient, près de leurs grandes voies, la statue de Mercure, patron des voyageurs. « Ce petit monument, dit M. Cénac-Moncaut, ne présente plus qu'un cube de 3m50 sur chaque face et de 2m50 de hauteur. Le tracé du chemin de fer passe précisément sur cette ancienne construction, qui semble ainsi destinée à disparaître. »

Au delà d'Arcizac, on laisse à g. *Vielle-Adour*, v. de 577 hab., puis à dr. *Hiis*, v. de 305 hab., et près du petit *château de Nodrest*, jadis pris et repris, dans le cours des siècles, par les Maures, les Normands, les Anglais, les huguenots et les catholiques (13 kil.) Montgaillard (*V.* ci-dessous *B*).

On laisse ensuite à g. *Antist*, v. de 185 hab., et *Ordizan*, v. de 504 hab., puis on se rapproche de l'Adour, que l'on traverse en aval de Bagnères.

La station est située au nord de la ville.

21 kil. Bagnères de Bigorre (R. 101).

B. Par la route de terre.

21 kil. — Route de voitures desservie par des diligences. Durée du trajet, 2 h. Le prix des places varie de 1 fr. 50 c. à 2 fr. 50 c.

La route de Tarbes à Bagnères traverse une belle plaine d'où l'on découvre de charmants points de vue. « A mesure que l'on avance, dit M. Lemonnier, les coteaux voisins augmentent d'élévation, les prairies et les arbres prennent cette teinte d'un beau vert qui n'appartient qu'aux pays de montagnes, et bientôt des ruisseaux d'eau vive coulent à pleins bords sur les deux côtés de la route, qui ne cesse pendant tout le trajet de suivre la rive g. de l'Adour. »

En sortant de Tarbes, on remarque un beau château dont il est souvent question dans l'histoire du Béarn; il portait autrefois le nom de *Castelnau;*

aujourd'hui il appartient à M. de Palaminy. Plus loin, vers la dr., au delà du village de (3 kil.) *Laloubère* (1014 hab.), s'étend le bel hippodrome où ont lieu chaque année, au mois d'août, des courses célèbres dans tout le Midi (R. 63).

6 kil. *Horgues*, v. de 500 hab. Au-dessus des maisons, on remarque un vieux castel des vicomtes de Lavedan. A dr., on a laissé dans l'intérieur des terres le château d'Odos (R. 82).

7 kil. *Momères*, v. de 618 hab.

9 kil. *Saint-Martin*, v. de 349 hab.

11 kil. Arcizac (*V.* ci-dessus).

Entre Arcizac et Montgaillard, la route gravit un monticule bordé à g. par un bouquet de bois : les géologues y voient une ancienne moraine formée pendant la période glaciaire. C'est là que périt, il y a une dizaine d'années, le fameux violoniste Lafont, par suite d'un accident de voiture; la rampe a été rectifiée depuis.

13 kil. **Montgaillard**, b. de 1112 hab., se compose de maisons pittoresquement groupées autour d'une église antique. Sur la colline qui le domine du côté de l'O., on voit une levée de terre, d'origine incertaine, qui fut probablement un rempart de terre élevé autour d'un camp par quelque armée romaine. — A une petite distance au delà de Montgaillard, on laisse à dr. une route (R. 102) qui se dirige vers Lourdes.

16 kil. *Trébons*, v. de 1208 hab., près duquel s'ouvre à dr. le *val d'Oussouet*, que remonte le chemin des ardoisières de Labassère (R. 101). La plaine de l'Adour forme sur ce point un vaste bassin arrosé par les frais ruisseaux et les canaux du fleuve qui circulent à travers les prairies et les champs de maïs. Déjà les clochers et les tours de Bagnères-de-Bigorre apparaissent au loin par-dessus les arbres.

18 kil. *Pouzac* (962 hab.) est le dernier village que l'on rencontre avant d'arriver à Bagnères. Sur la colline qui le domine à l'O., on voit encore les restes d'un camp romain (p. 380) : un autel votif dédié à *Mars invictus*, et quelques tronçons d'épée qu'on y a trouvés, ne permettent plus d'en douter. Une église voisine, entourée de murailles comme celle des Templiers à Luz, n'a aucune importance au point de vue architectural.

21 kil. Bagnères-de-Bigorre (R. 101).

ROUTE 101.

BAGNÈRES-DE-BIGORRE ET SES ENVIRONS.

Renseignements généraux.

HÔTELS : — *de France*, boulevard du Collège; *de Paris*, Coustous; *de Frascati*, rue de Frascati; *du Grand-Soleil*, place Lafayette; *du Bon-Pasteur*, rue de l'Horloge; *de la Providence*, route de Toulouse; *de Londres*, etc., etc.

TABLES D'HÔTE. — Prix ordinaires : déjeuner, 2 fr. 50 c.; dîner, 3 fr.; dans les hôtels de premier rang, la nourriture et le logement, 6 fr. par jour; dans les hôtels secondaires, 5 fr. Le service à la carte est à des prix modérés; on porte également en ville à tout prix.

LOGEMENTS. — Il est peu de maisons qui ne contiennent des logements pour les étrangers. Elles sont en général propres et commodes. Quelques-unes sont meublées avec luxe, la plupart avec élégance et simplicité. Le prix s'établit en général par jour, à moins qu'on ne loue pour deux ou trois mois. Il est proportionné à l'importance du logement, au quartier où il se trouve et à l'affluence des étrangers.

Indépendamment des écriteaux adoptés par quelques personnes pour indiquer qu'elles ont des appartements à louer, un signe encore plus apparent et consacré par l'usage est celui des jalousies et des volets fermés.

Le prix journalier des appartements peut être calculé de 2 à 3 fr. par chambre au moment même de la plus grande affluence des étrangers; une personne seule peut vivre et se loger convenablement pour 5 ou 6 fr. par jour.

CAFÉS : — *Américain*, *Godefroy*, *de Paris*, *des Voyageurs*, *des Pyrénées*, *du*

Commerce, de l'Union, Marcel-Pujo, Européen.

MÉDECIN INSPECTEUR DES EAUX. — M. Subervie; inspecteur-adjoint, M. de Lagarde.

DOCTEURS-MÉDECINS. — MM. Bruzaud, aux Coustous; Bourguet, rue Saint-Jean; Védère, rue du Théâtre; Gaye, route de Campan; Cazes, rue Longue; Costallat, rue des Vigneaux; Peyriga, aux Coustous; Pambrun, place Lafayette; Labayle, avenue du Salut; Rousse, place Lafayette; Candélé, place Napoléon.

PHARMACIENS. — MM Camus, place Lafayette; Ferrier, allées des Platanes; Duzerme, place Lafayette; Toujan, rue de la Comédie.

BANQUIERS. — MM. Vincent, allées des Platanes; Ortalix, place Lafayette.

LIBRAIRES. — MM. Dossun; Dufour; Sajous, chez lequel on trouve la collection des Voyages historiques et archéologiques dans le Bigorre, le Béarn, le Comminges, etc., par M. Cénac-Moncaut, les Vues des Pyrénées, par MM. Victor Petit, Édouard Paris et autres, les belles photographies de M. Maxwell Lyte, qui réside à Bagnères-de-Bigorre.

CABINETS DE LECTURE. — Plassot, aux Coustous; Ve Vert.

POSTE AUX LETTRES. — Sur le boulevard du Collége.

VOITURES PUBLIQUES. — *Messageries Ribettes*, pour Tarbes, Bagnères-de-Luchon, par Saint-Bertrand; pour Pau, correspondant avec les Eaux-Bonnes, Oloron, etc.; voitures directes pour Luz, Baréges et Cauterets. — Autres services de messageries pour Lannemezan, Arreau, etc.

LOUEURS DE VOITURES. — Ribettes; Carrère père et fils; Vital; César Poupounet; Armirailh; Lucat; Labat; Lias; Lacaze; Saint-Martin; Gabriel Pérès; Mac-Quintane; Magné; Courtade.

LOUEURS DE CHEVAUX. — Courtade; Idrac; Jean-Marie; Ve Idrac; Idrac (Philippe); Cabarrou; Magné; Pérès; Dupont; Lapoutge, sellier; Couroau; Labarthe; Lacaze; Noguès-Haouré.

GUIDES. — Un règlement de police assure l'exactitude et la fidélité du service des guides : Courtade (Bernard); Domec-Carithène; Idrac (Jean-Marie); Payssan (François) dit Peyroulat; Verdoux (Dominique); Cabiran (Charles); H. Idrac; Idrac (Philippe); Courtade (Jean-Pierre); Cabarrou (Jean-Marie); Courtade (Dominique); A. Courtade; J. L. Fages; E. Cabarrou.

TARIF DES GUIDES POUR LES DIVERSES COURSES. — Une journée de guide, sans cheval, 3 fr.; demi-journée de 4 heures au plus, 2 fr.

Les courses suivantes ne sont pas soumises à ce tarif, et leur prix est fixé comme suit, sans cheval, pour cinq personnes au plus.

Course au pic du Midi, en deux jours, 8 fr.; en un jour, 5 fr.; au col d'Aspin, 4 fr.; à la Fontaine-Blanche, 4 fr.; à la Clique et Castelloubon, 4 fr.; à Capvern, 4 fr.; au lac de Lourdes et Castelloubon, 4 fr. (*V.* les prix en tête de chaque course.)

En sus de ce nombre, les voyageurs devront prendre deux guides, ou, s'ils n'en veulent qu'un, il lui sera dû un supplément de 50 c. par personne au-dessus de cinq. Si les voyageurs veulent deux guides, l'un des deux pourra n'être qu'un *aspirant*; mais il sera payé comme guide selon le tarif.

CHAISES A PORTEURS. — TARIF. — Au grand établissement thermal et aux établissements des bains en ville, aller et retour compris, 40 c.; au Salut, 1 fr. — En été, départ d'un omnibus toutes les heures, de Bagnères au Salut.

Situation et aspect général.

Bagnères-de-Bigorre, ch.-l. d'arrond. du dép. des Hautes-Pyrénées, est une ville coquette de 9169 hab., sans compter la population flottante. Située à 567 mèt. au-dessus du niveau de la mer, sur la rive g. de l'Adour, qui s'y divise en nombreux filets, elle ferme d'un côté la riche plaine de Tarbes, et donne accès par son côté méridional dans la célèbre vallée de Campan. La température moyenne de la belle saison y est de 18° centigrades.

« L'aspect de la ville est charmant, dit M. Taine. De grandes allées de vieux arbres la traversent en tous sens. Des jardinets fleurissent sur les terrasses. L'Adour roule le long des maisons. Les deux rues de Venise sont des îles qui rejoignent la chaussée par des ponts chargés de lauriers-roses et qui mirent leurs fenêtres vertes dans le flot clair. Des ruisseaux d'eau limpide accourent de toutes les places et de toutes les rues, ils se croisent, s'enfoncent

sous terre, reparaissent, et la ville est remplie de leurs murmures, de leur fraîcheur et de leur gaieté. »

« Bagnères-de-Bigorre est la plus charmante vignette que l'on puisse placer au frontispice d'un voyage dans les Pyrénées, ajoute M. Cuvillier-Fleury, un peu trop emphatique dans ses louanges. Je ne sais rien, en France et en Italie, qui donne une idée de ce délicieux séjour. Vous allez en juger : Imaginez une ville où les maisons ont partout des chambranles de marbre à leurs portes, des assises de marbre à leurs fenêtres, des terrasses suspendues et des murailles qui sont blanches comme la robe de noce d'une jeune fille; imaginez des rues, non pas tirées au cordeau, mais aérées, spacieuses et serpentant comme les allées d'un jardin autour d'un *cottage;* des rues, non pas pavées avec des cailloux pointus comme la plupart des villes du Midi, mais qui semblent avoir été battues et nivelées par Mac-Adam lui-même; et partout, le long des maisons, des ruisseaux d'eau courante et limpide qui ne se taisent pas plus que les cascades du grand Condé; et une promenade qui vous donne, en plein midi et au milieu d'une cité populeuse, la fraîcheur du bocage le plus retiré et le plus secret; et plus de vingt sources d'eaux minérales qui jaillissent à gros bouillons du sein de cette terre échauffée par les plus doux rayons du soleil; et des établissements thermaux dignes des Romains, si ce n'est que, dévote à ses dieux autant que nous sommes devenus matériels, Rome adorait des naïades où nous ne voyons que des fontaines, et construisait des temples où nous bâtissons des buvettes; figurez-vous ensuite dans ces rues, sur ces places, dans ces promenades, une population pressée, mosaïque mouvante, bigarrure singulière de mœurs, de langage et de costume, où les modes de Paris luttent quelquefois sans succès avec la simple et rustique élégance du justaucorps montagnard...; enfin, représentez-vous cette scène dominée au N. par la flèche hardie et le gracieux campanile d'une église gothique, tandis qu'à l'extrémité opposée s'allonge le pic du Midi, couché comme un sultan parmi les roches verticales qui se dressent tout autour de lui, trop éloigné cependant pour projeter ses grandes ombres sur la délicieuse vallée où Bagnères sourit et se joue sous l'azur de son beau ciel, n'empruntant à la montagne que sa fraîcheur et lui laissant sa majesté. »

Histoire.

Bagnères a, comme toutes les villes célèbres, des prétentions à une haute antiquité. Il est même de ses enfants qui en font une contemporaine de la ville de Troie, et la fondent modestement 695 ans avant Rome. Quoi qu'il en soit de cette origine reculée, il est certain que les eaux thermales de Bagnères étaient connues des Romains, qui leur avaient donné les noms de *Aquæ Bigerronum*, *Balneariæ*, *Vicus Aquensis*. Ils construisirent des bains et des piscines, et, attirés sans doute par les charmes du site, bâtirent quelques maisons de plaisance sur le flanc des collines. Plusieurs monuments témoignent authentiquement du séjour des Romains à Bagnères : ce sont des pierres votives portant des inscriptions. La plus ancienne est placée au-dessus de la porte d'entrée de la maison Jalon, tout près des thermes; on y lit :

NYMPHIS
PRO. SALV
TE. VA. SE
VER. SERA
NVS. V.S.L.M.

« Aux Nymphes pour sa guérison, Severus Seranus.... a accompli son vœu. »

Une seconde inscription plus importante était autrefois placée sur le

frontispice d'un temple consacré à Diane; actuellement, on la voit au-dessus d'une fontaine, entre la place aux Grains et les promenades Coustous; elle porte :

NVMINI. AVGVSTI
SACRVM
SECVNDVS. SEMDEBO
NIS. FIL. NOMINE
VICANORVM. AQUEN
SIVM. ET. SVO. POSUIT.

« **Autel du Dieu Auguste, élevé par Secundus, fils de Sembedo du Bourg des Eaux pour lui et pour les siens.** »

Dans les fouilles entreprises en 1823 pour asseoir les fondations du grand établissement thermal, on trouva des médailles, des colonnes et des chapiteaux, enfin quatre piscines avec des revêtements en marbre, ornés de moulures travaillées avec art; trois de ces piscines étaient carrées, la quatrième était ovale et pouvait avoir une circonférence d'environ 40 mèt. Tous ces débris ont été recouverts de terre.

« Bagnères, comme le reste de la Gaule méridionale, passa, dit M. Frédéric Soutras, sous la domination des Visigoths, qui laissèrent subsister dans leur nouvelle conquête les monuments et les institutions de Rome. Jaloux de continuer l'œuvre de leurs prédécesseurs, les nouveaux conquérants ouvrirent des routes, bâtirent des ponts, construisirent des aqueducs, creusèrent des canaux. Un de leurs rois, Alaric, peut-être celui-là même qui fut vaincu par Clovis, dériva les eaux de l'Adour à 2 kil. au-dessous de Bagnères, et répandit ainsi la fécondité sur toute la rive dr. du fleuve, dans un espace de plusieurs lieues.

« Mais quand les Franks firent irruption dans le Bigorre, ils l'incendièrent, le pillèrent et le saccagèrent, et revinrent dans leur pays du Nord chargés de butin, conduisant devant eux des troupeaux d'esclaves. C'est vers cette époque, sans doute, que fut détruit, à *Vicus Aquensis*, le temple de Diane qui s'élevait au midi de la ville, sur la rive g. de l'Adour. Une église, placée sous l'invocation de saint Martin de Tours, s'éleva sur les ruines du temple; vers le milieu du XVIIe s. l'église fut démolie à son tour.

« .... Nous retrouvons le nom de Bagnères à la page glorieuse de l'affranchissement des communes. La charte octroyée à la cité par le comte Centulle III lui confère, entre autres priviléges et immunités, le droit de se garder elle-même, droit précieux qui faisait de la commune affranchie une espèce de commune indépendante. Dès lors Bagnères s'entoure d'une ceinture de remparts, flanquée de fortes tours, épaulée de bastions massifs.

« Les longues discussions de Henri de Transtamare et de son frère Pierre le Cruel furent la cause d'un grand désastre pour Bagnères. Vaincu par le Prince Noir, Henri s'était réfugié sur les terres de France. Il recruta bientôt, avec l'aide de Duguesclin, des bandes de routiers et de malandrins qui faisaient la guerre pour leur propre compte, dévastant tour à tour les États du roi de France et ceux du roi d'Angleterre. Animé par la vengeance, le prince castillan se jette en passant sur Bagnères, à cette époque vassale du Prince Noir. Les bourgeois dormaient, les sentinelles faisaient mauvaise garde. Les malandrins dressent en silence leurs échelles contre les murs du couvent des Dominicains, situé au N. de la ville. Ils y pénètrent sans être découverts, et de là se répandent dans la place, où ils commettent les plus affreux ravages.

« Après des luttes sanglantes, après de terribles séditions qui valurent à la malheureuse cité l'excommunication papale, après une guerre longue et cruelle, qui aboutit à l'expulsion des Anglais, le comté de Bigorre rentra sous la domination des

rois de France, puis devint un apanage de la maison de Foix.

« Au milieu du XVIe s., Bagnères fut le rendez-vous de la noblesse de Bigorre, de la Navarre et de la Guienne. C'est alors que Montaigne visita les Pyrénées, et écrivit ces lignes tant soit peu ironiques :

« I'ay veu, par occasion de mes voyages, quasi touts les bains fameux de chrestienté, et, depuis quelques années, ay commencé à m'en servir, car, en général, i'estime le baigner salubre, et crois que nous encourons non légières incommoditez en nostre santé, pour avoir perdu cette coustume, qui estoit généralement observée au temps passé quasi en toutes les nations, et est encore en plusieurs, de se laver le corps touts les iours; et ne puis imaginer que nous ne vaillions beaucoup moins de tenir ainsi nos membres encroustez et nos pores estoupez de crasse.... A cette cause, i'ay choisi iusqu'à cette heure à m'arrester et à me servir de celles où il y avoit plus d'amœnité de lieu, commodité de logis, de vivres et de compaignies, comme sont en France les bains de Banières.... »

« A la même époque, le poëte du Bartas vint aussi célébrer Bagnères, et

Ces monts enfarinés d'une neige éternelle!

« En 1588, la ville, atteinte par une terrible épidémie, fut presque entièrement dépeuplée. Le fléau, disent les registres de la ville, ne cessa que grâce à l'intervention de Notre-Dame de Médous, qui se laissa toucher par les larmes des habitants, venus processionnellement aux pieds de la statue. En tête de la procession s'avançait une femme de Baudéan, nommée Liloye, qui fit, en se traînant à genoux, le trajet de Bagnères à Médous. A son approche, les cloches se mirent à sonner d'elles-mêmes, et, dès ce moment, Liloye fut vénérée comme une sainte. »

A dater de la fin du XVIIe s. jusqu'à nos jours, l'histoire de Bagnères se confond avec celle de ses eaux thermales. Le nombre des étrangers va toujours en augmentant; maintenant il s'élève chaque été à 18 ou 20000, y compris les hôtes des hameaux voisins. En effet Bagnères attire les visiteurs par la douceur de son climat, par la beauté de ses environs bien plus encore que par l'efficacité de ses sources thermales. Un voyage aux Pyrénées ne peut manquer d'avoir des résultats heureux; car, d'après l'aphorisme philosophique de Bordeu : « Les eaux guérissent quelquefois, soulagent souvent et consolent toujours. »

Parmi les hommes célèbres auxquels Bagnères-de-Bigorre a donné le jour, nous citerons le savant géographe M. Davezac.

Monuments. — Curiosités.

L'*église de Saint-Vincent* se compose de parties différentes du XIVe, du XVe et du XVIe s. « Heureusement que la juxtaposition de ces fragments évite, dit M. Cénac-Moncaut, les contrastes trop brusques qui se font remarquer dans d'autres édifices du Bigorre. La muraille du couchant, large façade appuyée de contre-forts, est percée de fenêtres ogivales, une élégante tourelle quinquagone, avec pyramide à crochets, s'élève sur l'angle S.; une porte ogivale complète cette façade, évidemment construite au XIVe s. La nef, spacieuse et hardie, sa voûte ogivale, ses nervures redoublées s'appuyant sur des pilastres arrondis, leur abaque de feuillages enroulés, les grandes fenêtres divisées en deux baies sont autant de témoignages du XVe s. Le porche plein cintre de la façade méridionale appartient au style le plus pur de la Renaissance. Sa voûte à double croisement de nervures, la clef portant les armes de Bagnères, la porte ogivale décorée de voussures fleuries, d'un rang de consoles et de feuilles d'eau, les arabesques des pilastres, les trois niches à fond de coquilles du tympan, le lion chimérique à la tête d'aigle, le dragon à l'épine dor-

sale décharnée, léchant son dos avec sa langue de feu, sont des détails qu'aurait pu avouer le Primatice. La pierre porte le millésime 1557. »

L'*église* et le *cloître des Jacobins*, qui s'élevaient au centre de la ville, ont été presque entièrement détruits; il n'en reste plus qu'une élégante tour de la fin du xv[e] s. Ce charmant beffroi, carré aux deux premiers étages, octogonal aux trois derniers, est percé sur chaque pan d'une gracieuse fenêtre ogivale. Le dernier étage, reconstruit récemment, est éclairé par des ouvertures du même style.

Un *retable* de ce couvent, représentant l'histoire de Jésus-Christ, se trouve maintenant chez M. Soubies, dans le beau parc de sa villa Théas. Cette grande composition, sculptée sur une pierre tendre mesurant 1 mèt. 20 c. de haut et 2 mèt. 40 c. de large, est composée de 18 niches, placées sur deux étages; la grossièreté d'exécution des figures dépasse tout ce qu'il est possible de concevoir.

L'*église des Carmes*, édifice moderne construit dans un élégant style ogival, en dehors de la ville, du côté du N., est assez remarquable. Le portail est surmonté d'un bas-relief sculpté par Bonnassieux, et représentant la Multiplication des pains.

Le *temple protestant* est situé également hors de la ville, à l'entrée de l'avenue du Salut.

La *chapelle Saint-Jean*, aujourd'hui salle de spectacle, offre un portail très-élégant. C'est une grande ogive élancée, de 3 mèt. d'ouverture, ornée de trois retraites et d'un nombre égal de colonnettes doriques. Le grand arc est divisé en deux baies ogivales aiguës, séparées par une forte colonne, au chapiteau à larges fleurs romanes; un élégant monogramme, entouré d'une torsade et d'un ruban à dents de loup concentriques, orne le tympan.

Dans l'*hospice*, on montre également une petite chapelle de la fin du xii[e] s. : c'est une œuvre grossière et sans aucun intérêt.

On a récemment démoli le mur d'enceinte de la vieille prison qui déshonorait la place des Thermes. La *tour de Mauhourat* existe encore.

Le *musée*, fondé en 1853, occupe une salle de l'établissement thermal; il est ouvert trois fois par semaine, de midi à 4 h. A côté, est installée la *bibliothèque*, également ouverte au public.

Le *cabinet d'histoire naturelle* de M. Philippe, rue de l'Horloge, mérite une visite; il renferme une collection intéressante d'oiseaux des Pyrénées. — Parmi les autres collections formées à Bagnères par des particuliers, nous citerons les *collections de minéralogie* de M. Frossard, de M. Laguens et de M. Davezac.

Le *casino*, établi en 1848, avait succédé à l'établissement de Frascati, dont les soirées dansantes ont joui longtemps d'une réputation européenne. Les soirées des lundis, mercredis et vendredis sont consacrées régulièrement à la danse; les autres sont réservées pour de simples concerts d'artistes.

Récemment une compagnie étrangère a proposé au conseil municipal de construire un magnifique casino avec théâtre, moyennant la concession perpétuelle par la ville d'un terrain vaste et convenable. La bibliothèque et le musée trouveraient place dans le même édifice; bosquets, jets d'eau, montagnes russes, etc., rien ne manquerait à cet Élysée qu'on promet à Bagnères.

Une commission nommée par la ville s'occupe aussi de la réunion en un nouvel établissement public des diverses eaux thermales qui coulent inexploitées sous le sol ou qui appartiennent à des établissements privés; de la répartition complète des eaux potables dans chaque quartier; de la création d'une halle et d'un palais de justice; de l'ouverture de places, rues et boulevards, etc.

Établissement thermal.

« Les **Thermes**, dit M. Taine, sont un beau bâtiment blanc, vaste et régulier. La façade a 70 mèt. de long; elle est tout unie et de forme très-simple. Cette architecture, voisine du style antique, est plus belle au S. qu'au N.; comme le ciel, elle laisse dans l'âme une impression de sérénité et de grandeur.

« Une moitié de rivière (!) baigne la façade et précipite sous le pont d'entrée sa nappe noire hérissée de flots étincelants. On entre dans un grand vestibule, on suit un vaste escalier à double rampe, puis des corridors que terminent de nobles portiques et qui donnent sur des terrasses. Des salles de billard et de conversation, un salon de lecture, des cabinets de bains lambrissés de marbre, un jardin verdoyant, de beaux points de vue, partout de hautes voûtes, de la fraîcheur, des formes simples, des couleurs douces qui reposent l'œil et font contraste avec la lumière crue, éblouissante, qui tombe au dehors sur la place poudreuse et sur les maisons blanches; tout attire le voyageur aux Thermes, et l'on juge que c'est plaisir d'être malade ici. »

Afin de donner aux étrangers une idée des riches et nombreuses carrières de marbre que possède le département des Hautes-Pyrénées, on a réuni dans l'établissement thermal des échantillons de marbre de Campan, d'Aspin, de Sarrancolin, etc.

Les eaux.

A. Eau thermale, saline.

B. Eau thermale, ferrugineuse.

C. Eau thermale, saline et ferrugineuse.

D. Eau thermale, sulfureuse.

Émergence : Des ophites ou de la tourbe (Pinac).

Bagnères possède près de 50 *sources*, non compris celle de Labassère, dont nous parlerons séparément, réparties entre les différents établissements. Celui de la ville (thermes de Marie-Thérèse) renferme les sources de la Reine, du Dauphin, Roc de Lannes, du Foulon, Saint-Roch, des Yeux, du Platane, de la Rampe; les autres sont exploitées dans les établissements particuliers dont les noms suivent : Salut, Grand-Pré, Carrère-Lannes, Thermes de Santé, Versailles, Petit-Prieur, Petit-Bain, Bellevue, Petit-Baréges, Cazaux, Théas, Mora, Lasserre, la Guthière, Pinac. La source Salies, la plus abondante de toutes, n'est point utilisée; elle jaillit sur la place même des Thermes. Dans ces dernières années, de nouvelles sources ont été découvertes, dont une, identique au Foulon, supplée à son insuffisance.

Débit en 24 h.: le Foulon, depuis le nouveau captage, 472 hectol. (Cette source est l'une des plus faibles). Les cinq sources récemment découvertes, 1524 hectol.

Densité: Varie de 100,131 (Thermes de Santé) à 100 311 (la Reine).

Température : Varie de 18°7, bain de Pinac, à 51°2, Salies, Théas, Cazaux. Quatorze sources ont une température inférieure à 33°. Celles qu'on a découvertes récemment marquent de 35° à 42°.

Caractères particuliers : Eaux limpides, très-diaphanes; la plupart ne s'altèrent pas à l'air; quelques-unes (Reine, Dauphin), après avoir séjourné dans les réservoirs, se couvrent d'une substance gélatiniforme; elles forment, dans les tuyaux, etc., un dépôt rougeâtre ferrugineux plus ou moins abondant suivant les sources; saveur fade avec ou sans arrière-goût de fer, suivant les sources; inodores, excepté les sources de Pinac et de Labassère à odeur sulfureuse. Les sources de la Reine et du Dauphin dégagent un mélange gazeux composé, d'après M. Rozière, de : azote, 54: acide carbonique, 38; oxygène, 8.

L'*établissement* de la ville renferme, en dehors des bains, dit

M. Filhol, le système le plus complet qui existe de grandes douches diverses; un double appareil fumigatoire avec des cabinets où sont placés deux lits de repos; un bain de vapeur avec ses dépendances et deux buvettes.

La buvette de l'*établissement Théas*, située au N. des Thermes, est alimentée par l'eau sulfureuse de Labassère (*V.* ci-dessous), qui est préservée du contact de l'air et chauffée par un appareil ingénieux. Cette buvette est peut-être la plus fréquentée des Pyrénées. Le nombre des buveurs s'y élève parfois jusqu'à 800 par jour; le nombre de verres d'eau distribués approche de 80 000, et la consommation totale d'eau sulfureuse n'est pas moindre de 200 hectolitres. La villa Théas renferme aussi des cabinets de bains et des douches.

Les autres établissements situés dans la ville n'offrent rien de particulier. L'hospice, situé près de l'avenue du Salut, est aussi un établissement de bains, réservé aux pauvres.

Emploi : Boisson, bains, douches, fumigations.

Climat doux; saison du 1er juin au 15 octobre.

Effets physiologiques : Eaux laxatives en général, et notamment les sources Lasserre, la Reine; diurétiques, le Salut; ces effets ne se montrent qu'après quelques jours d'usage des eaux. Les sources peu chaudes agissent comme sédatives et hyposthénisantes; les plus chaudes sont excitantes et produisent au début du bain un effet astringent sur la peau. La réunion dans un même lieu de sources dont les unes sont purement salines, d'autres purement ferrugineuses, d'autres enfin salines et ferrugineuses, est une ressource précieuse comme thérapeutique. Ajoutons que l'eau sulfureuse de Pinac et celle de Labassère, amenées à Bagnères sans perdre rien de ses éléments, grâce à l'ingénieux appareil de MM. François et Filhol, permettent de combattre dans cette station thermale les affections qui réclament l'usage du soufre en même temps que celles auxquelles on doit opposer la sédation ou l'excitation des systèmes nerveux et circulatoire, l'effet laxatif des eaux salines ou les martiaux.

Les eaux de Bagnères ne se transportent pas; celle de Labassère s'exporte.

Classification chimique : *A.* Eau sulfatée à base de chaux. *B*, *C.* Avec ou sans mélange de fer. *D.* Sulfurée accidentellement (Pinac).

On a dû faire dans ces dernières années de nouvelles analyses des eaux de Bagnères-de-Bigorre : nous ne pouvons donner ici que celles qui ont été publiées dans l'*Annuaire des Eaux de France*, et dont une seule a été faite depuis qu'on recherche la présence de l'arsenic dans les eaux minérales. Ajoutons que, dès 1847, M. Lemonnier avait constaté, dans le dépôt d'une des sources ferrugineuses de Bagnères, la présence de l'arsenic.

Analyse : Ganderax et Rosière. O. Henry.
S. Foulon. S. Laserre.

	gr.	gr.
Bicarbonate de chaux.....	0,124	0,230
» de magnésie..	0,072	0,062
» de fer......		0,018
Chlorure de magnésium ...	0,142	0,172
» de sodium.......	0,326	0,046
Sulfate de chaux..........	0,158	1,832
» de soude..........		
» de magnésie.......	0.127	0,408
Acide silicique............	0,040	0,040
Subst. grasse résineuse....	0,012	0,004
» extractive végétale.	0,005	0,007
Matière organique.........		
Principe arsénical dans le dépôt de la source......		
Perte....	0,034	0.021
	1,040	2,840
Acide carbonique.	inap.	inap.

Bibliographie. C. Lemonnier, *Bagnères-de-Bigorre, sous le rapport médical et topographique*.... Paris, 1841; in-12. — M. Ch. Ganderax a publié à la même épo-

que une brochure sur les eaux de Bagnères. — P. Artigala, *Notice sur les causes du discrédit des eaux thermales de Bagnères*. Tarbes, 1845; in-8. — *Manuel du baigneur à Bagnères-de-Bigorre*, par M. Aristide Pambrun : 1 vol. in-12. — Bagnères, Dossun, 1857.

TARIF.

1re catégorie.

Bains à heure fixe et bains de passage, linge compris	1 fr.	25 c.
Bains à heure non fixe, sans linge : 1 fr. — 80 c. — 60 c. — 50 c. — 40 c. — 30 c. — 25 c. — 20 c. — selon les heures où les bains sont pris.		
Buvette : boisson	»	05

2e catégorie.

Bains chauds avec douches, linge compris	1	60
Douches jumelles	1	60
Douches ordinaires	1	10
Douches ascendantes et descendantes portatives	»	60
Douches locales fixes / Id. de pluie	»	50
Douches mobiles / Id. d'injection / Bains de pieds	»	25

Vaporarium.

Bain russe complet avec linge	2	50
Massage complet	3	»
Id. partiel	1	50
Bain de vapeur (gradines)	1	25
Douches de vapeur	1	50
Friction	1	50
Les porteurs, soit pour l'aller, soit pour le retour, soit pour l'un et l'autre	»	40
A Salut	1	»
A Bellevue et à Fontaine-Nouvelle	»	90

Industrie.

« On s'étonne, dit M. ***, de n'avoir pas vu plus tôt prospérer *la marbrerie*, sur un sol où tout est marbre, où les forces de l'Adour se perdaient inutiles. Les Romains, qui prodiguaient le marbre dans leurs édifices, avaient exploité d'un bout à l'autre de la chaîne une multitude de carrières. La Vénus d'Arles, retirée du Rhône dans un état parfait de conservation, après une immersion de 1600 ans, a été reconnue pour être de marbre pyrénéen, tandis qu'aucun de ceux d'Italie n'eût pu supporter sans altération une telle épreuve. On savait que les plus beaux marbres des maisons royales, bâties sous Louis XIV et Louis XV, sortaient des Pyrénées, et plus de cent blocs de ces exploitations gisaient encore dans les carrières de Campan, de Beyrède et de Sarrancolin. »

Plusieurs usines polissent aujourd'hui à Bagnères le marbre des Pyrénées; mais aucune d'entre elles n'est comparable à l'établissement de M. Géruzet, « qui, dit le rapport du jury central de l'exposition de 1844, s'est placé, par ses nombreuses exploitations de carrières et sa belle usine de Bagnères-de-Bigorre, à la tête de l'industrie des marbres de France. »

Cet établissement est situé à l'extrémité N. E. de Bagnères, sur les deux bords d'un canal de dérivation de l'Adour. Fondé par M. Costallat, considérablement agrandi par M. Géruzet père, il a reçu d'immenses développements sous la direction de M. Géruzet fils. Chacun de ses progrès a été la constatation des progrès de la marbrerie française, et il est arrivé graduellement à un état de prospérité qui lui permet de ne rien envier à aucun établissement connu dans ce genre. Aujourd'hui une grande scierie à eau, de la force de 74 chevaux, fait marcher 10 châssis armés chacun de 20 lames qui débitent annuellement près de 1000 mèt. cubes de marbre. A cela il faut joindre une scierie à refendre les blocs, contenant 8 scies, et 40 autres machines de toutes les dimensions. Les 80 ou 100 ouvriers de l'usine livrent annuellement au commerce intérieur pour 400,000 fr. et à l'exportation pour 200,000 fr. de marbre. M. Géruzet fait exploiter un grand nombre de carrières dans toute la chaîne des Pyrénées et achète même des marbres étrangers prove-

nant d'Italie, de l'Algérie, de l'Asie Mineure. Il a découvert de beaux marbres aux environs de Bagnères et de Baudéan, ainsi que de magnifiques albâtres dans les grottes de Bédat; il fait polir aussi des stalactites et des pétrosilex.

N. B. L'entrée des magasins et de l'usine est libre. Les pourboire sont versés dans la caisse de secours des ouvriers malades et infirmes.

Les autres marbreries de Bagnères sont celles : de M. Graciette, située près de l'église des Carmes; de MM. Cantet frères, hors de la ville, sur la route de Campan; de MM. Cazenave et Védère, rue St-Vincent; de M. Forgues, rue Semblas. La quantité des marbres qu'exploitent ces usines représente environ les trois huitièmes de la fabrication de l'usine Géruzet.

Bagnères possède aussi une fabrique de faïence, plusieurs tourneries, tabletteries et scieries à placage; deux papeteries dont l'une à bras, et l'autre mécanique. Celle-ci, située rue des Pyrénées, occupe un grand nombre d'ouvriers.

C'est aussi à Bagnères et dans ses environs qu'on travaille la plus grande quantité des étoffes de laines fines improprement nommées *crêpes de Baréges*; presque toutes les femmes de Bagnères et des villages voisins s'occupent à ce genre d'ouvrage, et, le soir, on peut les voir tricoter assidûment sur le seuil de leur porte. Le principal dépôt des crêpes de Baréges se trouve chez Mme Costallat. Les principales filatures sont celles de M. Dufau et de M. Bouix.

Promenades.

La **promenade des Coustous** est au centre de la ville. « Quatre rangées d'arbres poudreux, dit M. Taine; des bancs réguliers à intervalles égaux; sur les deux côtés, des hôtels de figure moderne; des files de boutiques illuminées; des cafés chantants autour desquels on s'amasse; des terrasses remplies de spectateurs assis; sur la chaussée, une foule noire qui s'agite sous les lumières : voilà le spectacle qu'on a sous les yeux. Les groupes se font, se défont, se serrent; on suit la foule; on rapprend l'art d'avancer sans marcher sur les pieds qu'on rencontre, de frôler tout le monde sans coudoyer personne, de n'être pas écrasé et de ne pas écraser les autres; bref, tous les talents enseignés par la civilisation et l'asphalte. On retrouve les bruissements des toilettes, le bourdonnement confus des conversations et des pas, l'éclat blessant des lumières artificielles, les figures obséquieuses et ennuyées des marchands, l'étalage savant des boutiques, et toutes les sensations qu'on a voulu quitter. Bagnères-de-Bigorre et Luchon sont aux Pyrénées les capitales de la vie élégante, le rendez-vous des plaisirs du monde et de la mode, Paris à deux cents lieues de Paris. »

La *promenade des Vigneaux* est une place carrée, plantée de très-beaux arbres, mais très-peu fréquentée; on y passe pour se rendre à la marbrerie Géruzet.

Allées Maintenon. A la sortie de Bagnères, du côté de Campan, s'ouvre à dr. une promenade solitaire qui longe le sommet d'un petit monticule planté d'arbres et appelé le *Pouey*. De cette promenade, qui se dirige vers le S. jusqu'à plus de 2 kil. de distance, on jouit d'une belle vue sur la vallée de l'Adour et sur ses montagnes. Un assez grand nombre de sentiers la font communiquer avec l'avenue du Salut. Le nom d'allées Maintenon lui a été donné parce qu'elle était fréquemment visitée par Mme de Maintenon, lorsqu'en 1675, 1677 et 1681, elle vint accompagner le duc du Maine à Bagnères.

Avenue et bains du Salut. 1 kil. omnibus toutes les heures. « Le petit vallon du Salut, le plus joli peut-être et le mieux disposé pour la prome-

nade de tous ceux des Pyrénées, dit M. Lemonnier, s'ouvre au S. de la ville de Bagnères ; il est dominé à l'O. par une série de petits pics, dont les crêtes arides forment une sorte de feston au-dessus des riches cultures, des bouquets de bois, des prairies, des métairies et des granges qui en occupent les flancs et la base. Le versant oriental est peu élevé et appartient aux collines qui sont occupées par les allées Maintenon et les beaux ombrages du plateau du *Pouey*, voisin de Médous. »

La charmante allée, ombragée de magnifiques peupliers, longe d'abord le ruisseau du Salut, puis le franchit au petit pont de la *Moulette*, et s'élève sur le versant oriental du vallon, en décrivant quelques méandres : elle est bordée de hêtres, d'ormeaux et de platanes. Ce n'est qu'au dernier repli du chemin qu'on aperçoit le petit établissement du Salut, devant lequel s'étend une promenade ombragée. A côté de l'établissement se trouve un réservoir alimenté par de l'eau thermale provenant du trop-plein des bains, et d'une source beaucoup moins chaude, dont le point d'émergence est au pied même de la montagne. Le réservoir se déverse dans le ruisseau du Salut.

A une petite distance de l'établissement on peut aller visiter des carrières de marbre gris. On peut, en continuant de suivre la route des carrières, rejoindre l'extrémité des Allées Maintenon, et revenir par ces allées à Bagnères, ou bien poursuivre toujours au S. et rejoindre la route de Campan, en passant au-dessus de Médous.

Le chemin le plus agréable pour revenir directement de Salut à Bagnères est l'allée qui suit le versant occidental du vallon, à travers de belles plantations de hêtres. Il rejoint la grande allée au pont de la Moulette (*V.* ci-dessus) après avoir dépassé la charmante fontaine de Rieunel.

Les **allées de la Fontaine ferrugineuse** s'élèvent en serpentant sur le flanc oriental du Mont-Olivet, qui domine du côté de l'O., et s'étendent depuis l'hôpital jusque bien au delà de la fontaine ferrugineuse. Peu de promenades ont des ombrages plus épais, des sentiers mieux entretenus et des pentes mieux ménagées. Vues de ces allées, les campagnes de l'Adour offrent un coup d'œil charmant. Il est facile d'atteindre sans fatigue le plateau qui forme la cime du **Mont-Olivet** (en béarnais *Montalinuet*).

Métaou, Fontaine Carrère. Métaou est une métairie située immédiatement derrière le grand établissement, sur le flanc méridional du Mont-Olivet. Cette petite maison n'a de remarquable que sa position et ses magnifiques ombrages. Elle est voisine d'une espèce de belvédère circulaire entouré de jeunes arbres, qui font partie des allées de la Fontaine ferrugineuse : là se trouvait autrefois un petit ermitage concédé par la commune, en 1666, aux Capucins de Médous.

Si, passant derrière la métairie, à l'ombre des châtaigniers, on se dirige vers un petit vallon qui sépare le Bédat du Mont-Olivet, on arrive bientôt au charmant bosquet où coule la fontaine ferrugineuse appartenant aux demoiselles Carrère.

Le **Bédat et ses grottes**. Bédat (881 mèt.) est cette pyramide obtuse et massive, presque partout pelée ou couverte d'un maigre gazon, qui domine Bagnères au S. O., et dont le Mont-Olivet est le premier gradin. On jouit à son sommet d'une vue assez étendue qui ne coûte pas une grande fatigue ; car il ne faut qu'une demi-heure ou trois quarts d'heure pour l'atteindre. Les promeneurs très-curieux vont quelquefois visiter trois grottes assez peu remarquables, situées à mi-côte, l'une sur le versant occidental, et les deux autres sur le versant oriental ; presque toutes les concrétions qu'elles renfermaient ont été enlevées.

Promenade des Allées Dramatiques. (Par le Bédat et retour par les allées de Maintenon, à cheval, 2 h.; à pied, 3 h.) Les Allées Dramatiques, partant du col qui sépare le Mont-Olivet et le Bédat, laissent à dr. l'origine du vallon de Cot de Ger (*V.* ci-dessous), et, tournant sur la montagne autour de l'établissement du Salut, reviennent tomber à l'E. sur le plateau du Pouey. C'est à peu près vers le milieu de ces allées qu'on jouit du plus beau point de vue. « Au midi, dit M. Frédéric Soutras, s'élève le rocher de *Castel-Mouly* ou Casque de Mouly (1142 mèt.), qui ressemble de loin au fronton d'un édifice géant; à l'O. on découvre les riches coteaux de Labassère et de Pouzac, et, au-dessus du premier de ces deux villages, une longue pyramide, que surmontait dans les temps féodaux une tour d'observation, correspondant à la fois avec Lourdes et Mauvezin, ces deux clefs du comté de Bigorre. Enfin, à ses pieds, on voit s'enfoncer sous les hêtres et les frênes le vallon de *Cot de Ger*, connu aujourd'hui par les étrangers sous le nom d'*Élysée-Cottin*. C'est dans cette retraite que l'auteur de *Malvina* venait rêver sous les ombrages, au murmure des ruisseaux. » Une source inconstante jaillit du Castel-Mouly; on y trouve aussi des grottes à stalactites.

Les Allées Dramatiques ont été ouvertes, en 1849, aux frais d'une société de comédiens-amateurs.

Le **Camp de César** (aller et retour : 1 h.) Plusieurs chemins conduisent à ce plateau, qui domine à l'O. le village de Pouzac (R. 100). Il vaut mieux suivre la grande route de Tarbes pour prendre à g. un chemin qui s'élève sur la colline.

En face du Camp de César, de l'autre côté de l'Adour, que traverse un pont, se présentent plusieurs monticules qu'on peut gagner par un chemin très-bien tracé. Sur l'un d'eux s'élève un *château* moderne appartenant à M. le comte de Langle, et où l'on peut se rendre aussi de Bagnères par des chemins plus directs. De ce point on découvre déjà une vue étendue; mais si l'on monte sur la crête de la *Serre d'Ordizan*, qu'on aperçoit à dr., vers le N., on voit se dérouler au N. les plaines de Tarbes, et à l'E. celles de l'Arros, dominées par la vieille forteresse de Mauvezin (R. 103). De là, on revient à Bagnères par la route de Saint-Gaudens.

Chemin des Palomières de Gerde et d'Asté (à cheval, 2 h.; à pied, 3 h.). Les Palomières, ainsi nommées à cause des palombes auxquelles on y fait la chasse, sont les hauteurs qui s'élèvent à l'E. de Bagnères, au-dessus des deux villages de Gerde et d'Asté. On y arrive par un chemin qui s'ouvre à dr. sur la route de Saint-Gaudens, immédiatement au delà du pont appelé *Pont-de-Pierre*, qui suit celui de l'Adour. Le charmant plateau des Palomières, ombragé par des arbres magnifiques, et dominant un beau panorama, est le but de nombreuses parties de plaisir. La chasse aux palombes s'y fait aux mois de septembre et d'octobre, exactement de la même manière qu'à Saint-Pé (R. 61). Sur les hauteurs des Palomières on voit des blocs erratiques venus de la montagne de Houn-blanquo (page 389).

Pour le retour, on peut prendre le sentier qui descend à *Asté*, v. de 975 hab., placé sur la rive dr. de l'Adour, à l'entrée de la gorge de Lhéris. Quelques-uns des habitants d'Asté et du village voisin de Gerde sont affligés d'un goître monstrueux et offrent tous les caractères physiques des crétins des Alpes. Le château démantelé qui s'élève à l'orient du village était la demeure de Corisande d'Audoins, maîtresse d'Henri IV.

Au-dessus du château d'Asté, bâti par Jean de Gramont au commencement du XIe s., on voit les restes plus antiques d'un petit donjon que le peuple nomme *Ets parets de Taouto*, nom qui a fait croire à certains éru-

dits de la localité que les druides y adoraient Teutatès; les bonnes femmes d'Asté font de cette vieille ruine la demeure des sorciers. Près d'Asté on exploite une carrière de marbre bréchiforme rougeâtre et noir.

Médous (2 kil. 1/2), sur la route de Campan. Vis-à-vis d'Asté, de l'autre côté de l'Adour, se montre l'emplacement du couvent de capucins de Médous, fondé au XVIe s. et nouvellement réparé. C'est un but de promenade fort recherché à cause de son voisinage de la ville et de la beauté, de la limpidité, de l'abondance d'une source dont la chute et le volume sont actuellement utilisés pour faire mouvoir une scierie à marbre. Cette source n'est autre chose qu'un bras souterrain de l'Adour, qui, se séparant du fleuve au-dessus de Campan, vient, à travers les grottes de la montagne calcaire, reparaître au jour à 5 ou 6 kil. de son point de départ. D'après la tradition, le lit de l'Adour se serait desséché pendant 24 heures, dans le courant du siècle dernier, et ses eaux auraient rempli quelque lac souterrain formé tout à coup dans les cavernes des montagnes. En même temps, la source de Médous aurait déversé une masse d'eau beaucoup plus considérable que de coutume.

Vers le commencement du XVIe s., Suzanne de Gramont donna aux Capucins le couvent de Médous, ainsi qu'une statue de la Vierge en marbre blanc, dont les prétendus miracles attirèrent plus tard des foules de pèlerins. Depuis la Révolution, la statue s'est transportée d'elle-même, dit la tradition locale, dans l'église d'Asté.

Au delà de Médous, à dr. de la route, on exploite une carrière de marbre *brèche universelle*.

EXCURSIONS.

Ascension du Monné.

2 h. à 2 h. 30 min. 1 h. 30 min. à cheval.

Le **Monné** ou *Mont-Né* est la plus haute sommité des montagnes qui s'élèvent à l'O. du vallon du Salut. De Bagnères, on l'aperçoit à peine; mais, vu du côté du S., de la vallée de Campan, et surtout des hauteurs qui dominent Saint-Paul, il se dresse fièrement au-dessus des montagnes voisines. Sa hauteur est d'environ 1258 mètres.

Plusieurs sentiers mènent à la cime du Monné, et, quand on tente l'ascension, il est absolument impossible de s'égarer. Le meilleur chemin est celui qui s'élève sur le versant méridional du Bédat, suit pendant une certaine distance les Allées Dramatiques, se détourne vers un grand rocher qui s'élève à dr., et, après avoir passé sur des crêtes escarpées, contourne le versant oriental, puis le revers occidental de la montagne. On ne tarde pas à rencontrer un col verdoyant, dominé à dr. par le Monné lui-même. On prend alors un sentier qui se dirige à travers un taillis de hêtres, dont le nombre diminue malheureusement tous les jours, et bientôt on arrive doucement et sans fatigue sur le sommet. De là, on jouit d'une vue assez étendue sur la chaîne des Pyrénées au S., depuis la Maladetta jusqu'au Vignemale, et sur les plaines de Tarbes au N. On distingue aussi quelques détails du bassin de Bagnères.

Pour revenir à Bagnères, on peut descendre par le versant méridional du Monné, dans le charmant vallon de *Serris*, qui débouche à Baudéan (page 384) et y rejoint la route de Campan. 2 h. 30 min. suffisent pour atteindre Bagnères par ce chemin.

Le Mont-Aigu.

10 h. aller et retour. Prix de la journée du guide, sans cheval, 5 fr.

Il faut d'abord suivre pendant 1 h. 30 min. le chemin du Monné, et, laissant cette montagne à g., s'élever ensuite sur les hauts pâturages d'*Esquiou*, puis se diriger au S. O., en tâchant, autant que possible, de

rester sur le sommet de la crête séparant les vallons qui descendent du côté de la Gailleste au N., et du côté de Lesponne au S. On dépasse la montagne (3h.) de *Couret* (1309 mèt.), puis on voit se dresser en face de soi la cime élevée de la *Peyre* (1740 mèt.), qui masque le Mont-Aigu; on gravit alors une pente escarpée par un sentier appelé les *Échelles de Pilate*, et l'on contourne la Peyre à g. par son extrémité orientale; ensuite on continue de s'élever en laissant à l'E. les bois de *Transloubats*. Enfin (5 h.). on atteint une crête rocheuse qui s'étend jusqu'au pied même du (5 h. 45 min.) **Mont-Aigu**, en séparant le sommet de la vallée de l'Oussouet de la vallée de Lesponne. Au sommet du pic, dont il faut tourner la base du N. E. au S. O., car il est inaccessible au N., on jouit de l'aspect des trois vallées de Lesponne à l'E., de l'Oussouet au N., et de Gazost au N. O. — « Le point culminant a 2341 mèt., dit M. Frédéric Soutras, mais il n'offre sur la chaîne des Pyrénées qu'une vue fort circonscrite et bien loin de répondre à l'idée qu'on s'en était faite. »

Pour revenir à Bagnères, on peut descendre à l'E. par un petit vallon boisé qui débouche dans la vallée de Lesponne (*V.* ci-dessous), au hameau de l'Hospital, à 45 min. en amont du chef-lieu de la vallée. En descendant dans la vallée qui s'ouvre à l'O., on atteindrait en 2 h. 30 min. la scierie de Gazost (R. 83).

Les ardoisières et la fontaine sulfureuse de Labassère.

3 h. à pied.

On peut se rendre en voiture jusqu'à une très-petite distance de la fontaine, en prenant la route de Tarbes jusqu'à Pouzac (R. 100), puis en remontant la charmante vallée de l'Oussouet, dont on suit d'abord la rive dr., puis la rive g., jusqu'au hameau de Soulagnets. Cette route carrossable, bien entretenue par la compagnie des ardoisières de Labassère (*V.* ci-dessous), a une longueur d'environ 12 kil., de Pouzac à la fontaine sulfureuse de Labassère.

Les piétons et les cavaliers feront mieux de prendre le chemin direct, qui sort de Bagnères près de l'église des Carmes et contourne au N. la base du Mont-Olivet. On longe ensuite pendant quelques minutes le ruisseau de Gailleste, puis on gravit les rampes un peu roides qui s'élèvent sur le plateau, et l'on atteint (1 h. 20 min.) le village de **Labassère** (669 hab.), misérable groupe de maisons dont l'unique auberge offre un gîte détestable. En revanche, on contemple du sommet du plateau un très-beau panorama.

En sortant de Labassère on franchit un petit vallon de prairies où se trouve une ardoisière importante, occupant une trentaine d'ouvriers, puis on gravit le versant opposé, et l'on contourne une montagne qui n'offre guère que des fougères pour toute végétation. En 40 min. (2 h.) on atteint la grande *ardoisière* de Labassère, appartenant à MM. de Goulard et Géruzet. Cette ardoisière, qui forme déjà une excavation très-considérable dans le flanc de la montagne, et dont les déblais composent d'énormes talus, est exploitée par 180 ouvriers environ, qui livrent 50000 ardoises par jour. Les propriétaires de l'ardoisière l'ont achetée 73000 fr. en 1859, et ont dépensé près de 200000 fr. pour déblayer le terrain et tracer la route d'accès. Les ardoises de Labassère jouissent d'une grande réputation dans les Hautes-Pyrénées; elles sont moins épaisses et plus régulières que celles de Lourdes (R. 82). L'ouverture du chemin de fer de Tarbes à Bagnères contribuera à les faire connaître hors du département.

On descend de l'ardoisière par une route en zigzag dont la pente, bien ménagée, ne dépasse pas un maximum de 7 pour 100, et l'on arrive en 25 min. (2 h. 25 min.) au bord de l'Oussouet, à l'endroit où doit pro-

chainement s'élever une usine pour la préparation des ardoises. Après avoir franchi l'Oussouet, on dépasse plusieurs ardoisières, et, laissant à dr. (2 h. 30 min.) le sentier de Germs (R. 102), on n'a plus qu'à longer le ruisseau, d'abord sur la rive g., puis (2 h. 40 min), au delà du hameau de *Soulagnets*, sur la rive dr., pour atteindre (3 h.) la fontaine sulfureuse, qui jaillit à 990 mèt. d'altitude environ, tout au fond de la vallée, dans un site sauvage.

L'eau froide, sulfureuse de Labassère émerge d'un schiste de transition carbonifère alternant avec le calcaire pyriteux. Son débit est abondant et fournit amplement à la consommation des buveurs de la villa Théas (page 376) où se trouve l'établissement. A Labassère on ne fait qu'embouteiller l'eau et préparer la buvette portative pour Bagnères. La température de la source est de 13° 8 c. Son eau est limpide, incolore et dépose de la glairine dans son parcours.

Son action spécifique est analogue à celle des Eaux-Bonnes, des eaux de Cauterets (la Raillère) et du Mont-Dore. Elle se conserve parfaitement en bouteilles et se transporte en grande quantité. On la classe chimiquement parmi les eaux sulfurées sodiques.

Analyse (Filhol 1850.)

	Eau 1 lit. gr.
Sulfure de sodium	0,0464
» de fer, de cuivre et de manganèse	traces
Chlorure de sodium	0,2058
» de potassium	0,0036
Carbonate de soude	0,0232
Sulfate de soude de potasse et de chaux	traces
Silicate de chaux	0,0452
» d'alumine	0,0007
» de magnésie	0,0096
Alumine en excès	0,0018
Iode	traces
Matière organisée	0,1450
	0,4813

Bibliographie. L. Cazalas, *Recherches pour servir à l'histoire médicale de l'eau minérale sulfureuse de Labassère.* Paris, 1851; Filhol. *Eaux minérales des Pyrénées.* Paris, 1853; in-12.

A 60 mèt. environ au-dessus de la fontaine sulfureuse jaillit la source ferrugineuse de *Hount Arrouye* (Fontaine Rouge).

De Bagnères à la Pène de Lhéris.

2 h. 45 min.

Après avoir traversé le pont de Gerde, on se dirige sur (3 kil.) Asté. Au delà de ce village et de son vieux château, on gagne la gorge étroite qui s'enfonce au S. E. Le chemin ne tarde pas à devenir plus étroit, et, prenant à dr. (1 h.), on commence à gravir, par des lacets assez courts et assez roides, les premiers escarpements de la montagne. On traverse ensuite (1 h. 30 min.) un petit bois bien éclairci par les bûcherons, et l'on entre dans les beaux pâturages du *Teillet*, d'où la vue embrasse le vaste horizon formé par le pic du Midi et les montagnes environnantes.

On traverse le pâturage en cotoyant la lisière du bois, et l'on atteint bientôt (2 h.) le vallon étroit ouvert à la base de la Pène. C'est là que les cavaliers doivent mettre pied à terre, car il serait imprudent de gravir à cheval les pentes inclinées de la montagne. Les guides, avant d'en faire l'ascension, s'amusent à faire résonner l'écho remarquable qui peut, disent-ils, répéter jusqu'à treize syllabes. Deux routes s'offrent pour monter au sommet : l'une est longue et peu pénible; l'autre, appelée le *Pas du Chat*, est plus courte, mais plus fatigante, car il faut continuellement marcher sur des pierres roulantes. Pour suivre la première route, on prend à g. et on gagne obliquement une pelouse qui s'élève doucement vers (2 h. 45 min.) la cime : en montant de ce côté, on passe près du *puits d'Arris*, nommé aussi puits des *Corneilles*, à cause du grand nombre de ces oiseaux qui y

font leurs nids. On trouve du minerai de fer près du sommet de la montagne.

« La vue de **Lhéris** (1593 mèt.) sur les plaines est à peu près la même que celle du pic du Midi, moins cependant cette immensité sublime d'une terre aperçue comme du haut du ciel, » dit M. de Chausenque. On voit par un beau jour toutes les campagnes qui s'étendent avec leurs villes, leurs fleuves et leurs champs, depuis Lourdes à l'O. jusqu'à Montrejeau à l'E.

La pelouse qui s'étend au N. de la cime « ressemble, dit M. Frédéric Soutras, à un véritable parterre pendant les mois de juin et de juillet. Ce lieu est depuis longtemps connu des botanistes ; Tournefort l'explora longtemps, et une inscription en assez mauvais vers français signale dans le village d'Asté le modeste réduit où le célèbre naturaliste

« Des fatigues du jour se reposait la nuit. »

On pourrait descendre de la Pène de Lhéris dans la vallée de l'Arros (R. 103) qui s'ouvre à l'E. et revenir à Bagnères par Mauvezin et l'Escaledieu, mais on redescend ordinairement par les *cabanes d'Ordincède*, ham. d'été, situé exactement au S. de la Pène, à 1345 mèt. d'altitude, sur le rebord du plateau qui domine à l'E. la vallée de Campan. Il faut d'abord revenir (30 min.) dans l'espèce d'entonnoir qui s'ouvre à l'O. de la Pène: puis, en longeant les montagnes boisées de dr., on monte au *col* très-facile de *Lhéris* (1380 mèt.), puis, sortant d'une triste enceinte de prairies, on se trouve (1 h. 15 min.) sur le bord du plateau aux cabanes d'Ordincède. Le panorama que l'on voit se dérouler tout à coup est d'un effet saisissant. On plane pour ainsi dire sur les vallons de la Séoube, de Gripp et sur la vallée de Campan, que l'on a sous ses pieds, ainsi que le bourg de Sainte-Marie.

Le sentier qui descend des cabanes d'Ordincède est très-roide et tracé sur la roche vive. Il faut marcher pendant plus d'une heure pour atteindre Campan (*V.* ci-dessous).

La Pène de Lhéris est dominée au S. E. par une montagne dont le sommet porte le nom d'*Ascle de Mail Arrouy*, probablement à cause du beau tapis rouge qu'y forment les fleurs du glaïeul. Cette sommité, haute de 1700 mèt. environ, offre à la fois à l'observateur et la magnifique vue dont on jouit de Lhéris sur le plateau de Labarthe et le cours de la Neste, et celle non moins admirable que présentent, vues d'Ordincède, les vallées de Campan, de Gripp et de la Séoube.

De Bagnères à Gripp.

16 kil. — Route de voitures.

Au sortir de Bagnères, on se dirige au S. sur la rive g. de l'Adour, en longeant les collines basses que couronnent les allées Maintenon. A g. s'étend un bassin remarquable par sa fertilité et dominé au levant par les Palomières (*V.* page 380).

A 1 kil. on laisse à g. le pont qui, traversant l'Adour ombragé de beaux peupliers, conduit à *Gerde*, v. de 775 hab. A 2 kil. plus loin on voit à dr., au pied de la montagne, le couvent des Capucins de Médous (page 381) et sa carrière, et, bientôt après avoir dépassé le v. d'Asté, qui s'élève sur la rive opposée de l'Adour, on atteint

5 kil. *Baudéan*, v. de 875 hab., situé au pied d'un promontoire qui sépare les deux vallées, de Serris au N., et de Lesponne au S., qui viennent déboucher dans l'Adour. Baudéan est la patrie du chirurgien Larrey, ainsi que le rappelle une inscription gravée en lettres d'or sur la maison où il naquit, et qui est aujourd'hui une salle d'asile. Au-dessus du village on voit une tour féodale transformée en maison de plaisance.

A partir de Baudéan, le pays change entièrement d'aspect; le côté droit de la vallée, jusque-là insignifiant, commence à se couvrir de pâturages, et à offrir ces longues pentes vertes qui font le charme de la **vallée de Campan**, tandis qu'à g. se dresse, pour ne plus cesser, cette aride muraille calcaire qui s'étend jusqu'à Sainte-Marie.

Après avoir franchi l'Adour de Baudéan, on laisse à dr., au pied de la montagne d'*Artigue d'Arré*, la charmante habitation appelée *Prieuré de Saint-Paul*. Au commencement de ce siècle, elle appartenait à l'abbé de Torné, cet ancien prédicateur de Louis XV, qui devint ensuite évêque constitutionnel de Bourges, puis simple citoyen, et finit par acheter un moulin à farine pour « mourir en meunier. » Bientôt après on arrive à

6 kil. **Campan**, ch.-l. de c. de l'arr. de Bagnères, contenant, avec tous les hameaux avoisinants, 3655 hab. Le bourg est décoré à son entrée d'une fontaine publique, qui n'a d'autre mérite que de fournir une eau fraîche. Il tire son nom d'une ancienne peuplade, les *Campani*, dont l'existence est constatée par des monuments. Les Aquitains y avaient élevé le *sacellum* d'une de leurs plus puissantes divinités, *Agheion*, qu'ils adoraient en même temps que les montagnes; on y a également découvert un autel, consacré au même dieu, qu'on peut voir maintenant au musée de Toulouse.

L'*église* de Campan a été bâtie en 1567, dix ans après celle de Bagnères, et sa porte a été évidemment construite sur le même modèle. Le porche conduit sous un fragment de cloître ou plutôt de galerie, formé d'une grossière toiture, reposant sur quelques piliers octogonaux. Ces piliers, d'un seul fût de marbre, appartiennent au XVIe siècle.

C'est à Campan (668 mèt.) que cesse la culture du maïs; plus haut, la vallée commence à devenir trop élevée. Près du bourg s'ouvre, de l'autre côté de l'Adour, une grotte qui n'est qu'une cavité sans intérêt et qu'on devra se garder de visiter.

En quittant Campan, on continue de longer la rive g. de l'Adour, et, après avoir laissé à dr. plusieurs petits vallons, parmi lesquels celui du Rimoula ou l'Élysée Fanny (page 388), on arrive au point où la vallée se bifurque; l'un de ses bras, arrosé par l'Adour de Gripp, se dirige au S. O. vers le Tourmalet, et l'autre, traversé par l'Adour de Séoube, remonte vers le S. E. (page 386). Au confluent de ces deux vallées et de ces deux rivières, se trouve

12 kil. *Sainte-Marie*, petit v. qui fait partie de la commune de Campan. On entre alors dans la vallée de Gripp, en longeant toujours la rive g. de l'Adour, et, 2 kil. après avoir quitté Sainte-Marie, on passe près de quelques granges nommées *Capadour*, où Vaucher, moine de l'ordre de Cîteaux, fonda en 1136 une petite abbaye dont il reste encore quelques débris, et qui, six ans plus tard, à cause de sa position trop reculée dans les montagnes, fut transférée à l'Escaledieu (R. 103). Saint Bertrand, évêque de Comminges, y résida, et fut canonisé pour des miracles que les moines de Capadour témoignèrent lui avoir vu faire.

Ici la vallée est charmante. Le chemin circule au milieu des prairies, çà et là interrompues par quelque champ de lin ou de blé, et séparées par des bouquets d'arbres. Des maisons sont éparses au milieu de la verdure, blanchies pour la plupart, couvertes d'ardoises et ornées de galeries qui leur donnent un air d'aisance. A g., se déroule le bas-fond de la vallée, fertilisé par les eaux de l'Adour, et contrastant par la teinte si verdoyante de ses gras pâturages avec l'aridité monotone de la pelouse noire et courte, semée de quelques sapins, qui revêt



le versant oriental. Le cours du torrent, dont le fracas augmente à mesure que l'on avance, est marqué par deux lignes sinueuses d'aunes et de bouleaux.

16 kil. Auberge de Gripp (R. 98).

De Bagnères à la marbrière de Campan.

Route de voitures. — 20 kil. jusqu'à Espiadet.

La vallée de la Séoube ou de Paillole est le prolongement oriental de la vallée de Campan; elle commence au pied du contre-fort qui sépare la vallée d'Aure de celle de l'Adour, et que domine le pic d'Arbizon.

Le chemin qui y conduit est la continuation de la grande route qui, venant de Bagnères, traverse Sainte-Marie du N. au S. Une fois l'église dépassée, on descend rapidement jusqu'au niveau de l'Adour de Gripp, que l'on franchit sur un pont; là, tournant à g., on suit les bords sinueux de la Séoube, dont les eaux rongent le pied des roches qui font suite à celles d'Ordincède.

A trois cents pas environ au delà du pont de l'Adour, s'ouvre un sentier qui gravit au S. les hauteurs du coteau de *Sarrat de Mortis*, d'où l'on jouit d'une fort belle vue sur le confluent des deux vallées de Gripp et de Paillole.

En face du torrent de Laurence, qui descend des pentes orientales de la vallée pour se réunir à la Séoube, à 2 kil. environ de Sainte-Marie, un autre sentier indiqué par une croix de bois monte également à dr. sur le coteau de *Sarrat de Bon :* à 400 mèt. plus loin, au delà du pont du ruisseau de Rioudille, un troisième chemin s'élève sur la crête du *Sarrat de Pradille.* De ces deux points, situés à une hauteur moyenne de 1200 mèt. au-dessus du niveau de la mer, sur l'arête de partage entre les deux versants, on domine également Gripp et Paillole, et du côté du N. le regard s'étend sur tout le cours de l'Adour dans la vallée de Campan. De là on peut descendre à volonté sur Paillole ou sur Gripp.

18 kil. Au sortir d'une gorge, on arrive enfin à l'*auberge de Paillole* (bonne), située, à 1110 mèt. de hauteur, dans un petit bassin borné à l'E. par les belles forêts de sapins d'Houeillassat, et s'ouvrant pour former les prés Saint-Jean; bien loin vers le S. s'étend cette vaste pelouse, parfaitement nivelée et dominée par une ceinture de forêts au-dessus desquelles apparaissent les cimes aiguës et les hauts ravins de l'Arbizon. La plaine, dont l'ensemble forme un admirable paysage, porte aussi le nom de *Camp-Bataillé*, parce qu'elle fut, suivant la tradition, le champ de bataille où, en l'an 27, le lieutenant d'Auguste, Messala, battit les Bigorrais.

La vallée se termine à l'E. par une gorge étroite, où, sur la rive dr. de l'Adour, est située la fameuse carrière de Campan, si longtemps abandonnée, et remise en exploitation par M. Costallat, et ensuite par M. Géruzet. Une douzaine de cabanes, groupées au pied de la carrière et habitées par des pasteurs, des bûcherons et des carriers, forment le petit hameau de (20 kil.) *Espiadet.*

Du temps de Louis XIV, les blocs de marbre étaient conduits par un chemin pavé jusqu'à Sarrancolin, situé à l'E., dans la vallée d'Aure, où on les embarquait ensuite sur la Neste. Le marbre de Campan, d'un vert nuancé de rouge et de blanc, est susceptible de prendre un beau poli, mais il ne doit être employé qu'à l'intérieur, car les feuillets argileux qui y abondent se détériorent promptement à l'air, ainsi qu'on le voit aux colonnes du péristyle du Grand-Trianon. Douze colonnes de Campan vert ornent le palais du roi de Prusse, à Berlin.

De Paillole à la Hourquette d'Aspin, R. 103.

La vallée de Lesponne. — Le lac Bleu.

5 h.—Route de voitures en construction. Elle est déjà terminée jusqu'à une assez grande distance dans la vallée de Lesponne. Au delà, excellent chemin de mulets. On peut parfaitement se dispenser d'un guide.

N. B. Avant de partir pour aller visiter le lac Bleu, il faut s'informer si la prise d'eau fonctionne.

Profondément creusée entre les contre-forts du Pic du Midi et ceux du Mont-Aigu, la **vallée de Lesponne** s'étend, de l'E. à l'O., en serpentant au pied de mamelons couverts de sapins et de hêtres. Elle débouche dans la vallée de Campan, entre le village de Baudéan et l'ancien prieuré de Saint-Paul. D'abord étroite, étranglée, elle s'élargit insensiblement, et, à mesure qu'on s'avance sur la route sinueuse qui la traverse, on découvre de belles prairies, de gracieuses habitations et de charmants jardins.

Le versant septentrional formé par une muraille de rochers, la *Coste-d'Arrou*, qui sépare cette vallée du vallon de Serris, offre à peine quelques maigres taillis. Le versant méridional est occupé par les étages gazonnés et couverts de fougères d'Artigue-Darré, auxquels succède la forêt de *Mourgueil*.

Après avoir traversé (1 h. 45 min.) le ruisseau de Lardezen, descendu des pâturages d'Esquiou (p. 381), puis la Claire, dont la vallée remonte jusqu'à la Peyre, on passe au ham. de la *Violette*, presque immédiatement suivi de (2 h.) *Lesponne*, ch.-l. de la vallée, et toutefois simple dépendance de la commune de Baudéan. Dans le vallon de Lardezen on exploite un marbre amaranthe, dont le grain fin permet de faire les objets les plus délicats.

Presque en face du village s'ouvre le charmant vallon d'*Entayenté*, arrosé par le ruisseau de Binaros; il remonte jusqu'au *col d'Aouet*, qui sépare le val de Binaros de celui d'Arize (R. 97, page 362), par lequel on s'élève au pic du Midi.

La vallée diminue considérablement de largeur au delà du hameau de Lesponne, et le chemin, assez mal entretenu, ne permet guère de continuer sa route en voiture. La culture ne se présente plus que par lambeaux sur les bords de l'Adour, et les deux versants commencent à ne plus offrir, vers le bas, que des talus parsemés d'ajoncs et de bruyères ; vers le haut, que des forêts de sapins.

2 h. 45 min. L'*Hospital*. On laisse à dr. une petite gorge, au fond de laquelle se dresse le Mont-Aigu.-Le ruisseau qui la creuse forme, à une petite distance de la route, une jolie cascade connue sous le nom de *cascade d'Aspi* ou de la *Truite :* au-dessus de cette chute on a construit récemment un pont de bois baptisé du nom de *Magenta*. Un chemin monte jusqu'au pont; plus haut, un sentier, à peu près praticable pour les chevaux, conduit au pied du Mont Aigu (page 381).

3 h. 15 min. On voit s'ouvrir à g. la gorge d'*Ardalos*, par laquelle on aperçoit la masse presque entière du pic du Midi. Cette montagne paraît très-rapprochée, mais on ne peut cependant en atteindre la base qu'après 3 h. de marche sur des pentes fort roides. Le lac *Dhéou* ou *Peyralade*, appelé aussi *lac Vert*, situé à l'extrémité supérieure de la gorge d'Ardalos, dans un effondrement formé au pied même du pic du Midi, est à 1952 mèt. de hauteur, c'est-à-dire à près de 1000 mèt. au-dessus de la vallée de Lesponne. Il est rarement visité; cependant les montagnes hérissées qui l'entourent offrent un aspect sauvage et grandiose : on vient d'y tracer un sentier. On peut aussi, bien qu'avec difficulté, faire l'ascension du pic du Midi par le ravin d'Ardalos.

3 h. 35 min. Laissant à dr. le chemin qui remonte vers la Hourquette de Baran (R. 102), on traverse l'Adour sur un pont, si l'on est à pied; à gué, si l'on désire rester à cheval,

et on longe la rive dr. du torrent à travers un charmant bosquet de hêtres parsemé de touffes de rhododendrons et dominé au N. par la montagne de *Bizourtère*. Deux cascades, hautes d'environ 15 à 20 mèt., attirent les regards au milieu du bois : l'inférieure divisée en deux filets, la supérieure en trois. Ensuite on continue de remonter la rive dr. du torrent. Quand, sorti du bois, on entre dans les pâturages, on ne tarde pas à atteindre (4 h.) les *cabanes d'Aya*.

Il faut alors gravir par des lacets bien ménagés un formidable escarpement rocheux, haut de 800 mèt. environ. Pendant la montée, on passe tantôt à dr., tantôt à g. du ruisseau qui bondit en cascades retentissantes, et ne forme du sommet à la base de la montagne qu'un long ruban d'écume. Enfin (4 h. 45 min.) on atteint une petite terrasse au-dessous de laquelle le déversoir du lac jaillit en cascade du tunnel de percement. On peut pénétrer à une petite distance dans le tunnel au-dessus de la voûte qui contient le torrent.

Au delà du déversoir, on n'a plus qu'à escalader le *Pas de Bouc*, et, laissant à dr. la maison des ouvriers du tunnel, aujourd'hui transformée en auberge, on atteint (5 h.) le bord du **lac Bleu**, ou *Lhéou*, belle nappe d'eau de 52 hect. de superficie, et de 120 mèt. de profondeur au milieu, située à 1958 mèt. d'altitude. Autrefois de magnifiques forêts croissaient sur ses bords ; maintenant on ne voit dans le vaste cirque qui l'entoure, que des rochers et des pâturages pierreux. Grâce au tunnel percé à travers les roches qui contenaient les eaux du côté du N., le lac est devenu maintenant un réservoir d'alimentation extrêmement important pendant les sécheresses. On peut alors abaisser le niveau du lac d'environ 20 mèt., et fournir ainsi aux canaux d'irrigation de la vallée et aux fabriques de Tarbes et de Bagnères environ 2 mèt. cubes d'eau par seconde, soit plus de 5 millions de mèt. pendant les deux mois que dure la sécheresse. En été le déversoir du lac Bleu a beaucoup plus d'eau que l'Adour proprement dit. L'ingénieur du département, M. Colomès de Juillan, avait cru d'abord pouvoir atteindre le résultat cherché par la construction d'un siphon, mais il dut abandonner ce travail et creuser un tunnel à travers la roche dure. Le canal, dont le percement a coûté près de 400 000 fr., fut achevé le 23 septembre 1859, sous la direction de M. Michelier; mais il ne fonctionne utilement que depuis le 3 juin 1861. Tout près de l'auberge, on peut, en se penchant au-dessus du lac, reconnaître l'endroit où se trouve la prise d'eau.

[Si l'on ne veut pas revenir par le même chemin, on peut contourner le lac Bleu et gagner (50 min.) la *Hourquette d'Ouscouaou*, qui le domine du côté du N. O. Un petit ravin, très-rapide et tapissé de gazon, descend du sommet de ce col vers le lac Vert (R. 102).]

Du lac Bleu à Baréges, par le col d'Aoube et par Pène-Pourry, R. 98. — Par le col d'Aoube on peut aussi se rendre du lac Bleu au pic du Midi.

Élysée Fanny ou Rimoula.

HOUN-BLANQUO.

10 kil. jusqu'au débouché du vallon. De là à Campan ou à Baudéan en passant par Houn-Blanquo, 4 h. 20 min.

Après avoir traversé le torrent de Rimoula, on quitte la grande route de la vallée de Campan, pour remonter la rive dr. du torrent par un chemin facile, qui se dirige au S. à travers les prairies parsemées de cabanes qui forment le hameau de *Rimoula*. A dr. on découvre les nombreuses habitations du *Peyras* (1068 mèt.), échelonnées en étages sur les hauteurs de la rive g. et protégées contre les vents et les neiges par d'impénétrables fo-

rêts de hêtres; au S., on voit le vallon se terminer aux escarpements de *Ballongue* (2300 mèt.), et le pic du Midi se dresser au-dessus de ces crêtes inférieures.

1 h. On arrive à l'endroit où le vallon se divise en deux branches: l'une, celle de g., se termine aux rochers escarpés de *Pena Pich*, remarquable par les sources qui glissent le long des parois; l'autre remonte au S. O. vers un cirque où se trouve (2 h. 30 min.) le petit lac d'*Aygos-Rouyos* (Eaux-Rouges). Ce lac n'est, à proprement parler, qu'un réservoir marécageux des eaux descendues des hauteurs voisines; sa surface est couverte de joncs et d'autres plantes aquatiques. En gravissant à dr., on atteint (3 h.) la crête du **Houn-Blanquo** (2000 mèt. environ), où se trouvent des rochers de quartz, desquels se sont problablement détachés les blocs erratiques qu'on voit sur les hauteurs des Palomières (p. 380). De Houn-Blanquo, on jouit d'une vue bien plus belle, dit M. Frédéric Soutras, que celle du Lhéris (p. 384). Le regard est borné au S. par le pic du Midi, mais à l'E. on voit un immense panorama de montagnes jusqu'aux glaciers de la Maladetta.

De la crête de Houn-Blanquo, on descend au petit lac et aux sources du même nom, puis on traverse la gracieuse forêt de Niclade, et l'on arrive 4 h.), par un chemin creux, au parc du prieuré Saint-Paul qui domine le confluent des Adours de Lesponne et de Campan.

Autres excursions de Bagnères.

De Bagnères à la Clique de Germs. (R. 102).

De Bagnères à l'Escaledieu et à Mauvezin. Guide, 4 fr. (R. 103).

Vallée de l'Arros (R. 103).

De Bagnères à la Hourquette d'Aspin et à la Hourquette d'Arreau (R. 103).

Ascension de l'Arbizon. Course du guide, 5 fr. (R. 103).

Ascension du pic du Midi. Guide pour deux jours, 8 fr.; pour un jour, 5 fr. (R. 97).

De Bagnères-de-Bigorre à Baréges, R. 98; — à Tarbes, R. 100; — à Lourdes et Argelès, R. 102; — à Bagnères-de-Luchon, R. 103; — à Toulouse, R. 109.

ROUTE 102.

DE BAGNÈRES-DE-BIGORRE A LOURDES ET A ARGELÈS.

A. De Bagnères à Lourdes par la grande route.

22 kil. — Route de voitures.

On suit pendant 7 kil. la route de Tarbes (R. 100), puis, 1 kil. environ avant d'atteindre Montgaillard, on tourne à g., on traverse un petit ruisseau, et l'on monte vers un col de 600 mèt. d'altitude, qui sépare le bassin de l'Adour de celui de l'Echez. Immédiatement après avoir atteint le point culminant, on voit à dr., sur une colline, les maisons du village de (11 kil.) *Loucrup* (462 hab.), puis on descend rapidement dans la vallée de l'Échez, qui va déboucher au N. vers la plaine de Tarbes, et où l'on rencontre plusieurs hameaux situés au milieu de belles campagnes. On traverse l'Échez, puis en remontant le cours de son affluent le Magnas, on laisse d'abord à dr. (15 kil.) les deux villages d'*Escoubès* et de *Ponts*, formant ensemble une commune de 256 hab., puis à g. (17 kil.) celui d'*Arcizac-ès-Angles*, dont la population s'élève à 240 hab.. Sur une colline qui domine ce village au S., on voit les belles ruines du château du baron des Angles, le défenseur de Lourdes (R. 82).

18 kil. On traverse *Lésignan*, v. de 363 hab., où l'on a découvert, il n'y a pas longtemps, une statue romaine conservée aujourd'hui dans la maison d'un paysan.

Ensuite on gravit une crête de collines, et on descend dans le bassin de

22 kil. Lourdes (R. 82).

B. De Bagnères à Lourdes par Labassère et la vallée de Castelloubon.

6 h. environ. — Route de voitures, construite de Bagnères à Labassère et de Cotdoussan à Lourdes, projetée de Labassère à Cotdoussan.

2 h. 25 min. De Bagnères à la vallée de l'Oussouet (R. 101, page 382). On suit pendant 5 min. le chemin de la fontaine sulfureuse, puis on tourne à dr. pour pénétrer dans un petit vallon où se trouvent des ardoisières, et l'on monte par un chemin pénible, frayé en zigzags à travers des prairies ombragées d'arbres fruitiers.

3 h. 10 min. *Germs*, v. de 604 hab., situé sur le versant occidental du *pic de Cotdoussan* ou *Clique de Germs*, dont le point culminant (1049 mèt.) offre un magnifique panorama, plus beau que celui du Monné (p. 381). On distingue une foule de villes des Basses-Pyrénées, du Gers, des Landes, et dans le lointain, des yeux exercés peuvent même apercevoir la Rhune (R. 16). Au N. du pic de Cotdoussan, s'étend le plateau de la *Croix-Blanche*, couvert de bruyères, d'où l'on jouit également d'une belle vue. 25 min. suffisent pour monter de Germs au pic de Cotdoussan.

Au delà de Germs, le chemin de la vallée de Castelloubon contourne le pic du côté du S., et s'élève (3 h. 25 m.) à un col de pâturages d'où l'on descend par une pente assez roide, couverte de fougères et d'ajoncs, au (4 h.) bord du Louey, qui plus bas va se réunir à l'Aucère, pour arroser la vallée du Castelloubon.

On traverse le Louey, dont on suit la rive g., bordée de charmantes prairies, et bientôt (4 h. 20 min.), on atteint *Ourdis*. v. de 55 hab., situé en face de *Cotdoussan*, v. de 77 hab., environné d'arbres et dominé par les ruines du vieux manoir de *Castelloubon* (Château-le-Bon), qui a donné son nom à la vallée. — On laisse à g. un chemin de chars qui franchit un petit col pour redescendre à Gazost (R. 83).

4 h. 30 min. *Cheust*, v. de 279 hab., situé au confluent du Louey et de l'Aucère.

4 h. 40 min. *Juncalas*, v. de 401 hab., au delà duquel on rejoint la route de Gazost à Lourdes.

7 kil. De la jonction des deux routes à Lourdes (R. 83).

C. De Bagnères à Argelès par les vallées de Lesponne et d'Isaby.

De 10 h. à 11 h. de marche. — Sentiers de montagnes. Un guide est indispensable. La vallée d'Isaby est très-pittoresque et mérite une visite.

3 h. 35 min. De Bagnères au fond de la vallée de Lesponne (p. 387).

Laissant à g. le chemin du lac Bleu et le pont de l'Adour, on pénètre à l'O. dans un étroit vallon, véritable continuation de la vallée principale. Après avoir marché pendant 1 h. 30 min. (5 h. 5 min.) sur le bord du torrent, entre la montagne de Bizourtère, à g., et les hauteurs boisées de *Maury*, qui de ce côté servent d'appui et de degrés au Mont-Aigu, on arrive au pied d'une belle cascade, de 25 à 30 mèt. de hauteur, ombragée par de grands arbres. Cette chute d'eau, connue sous le nom de *cascade de l'Ouscouaou*, est bien supérieure pour sa hauteur et le volume de ses eaux à toutes celles de la vallée de Campan. Elle est alimentée par les eaux du petit lac de l'*Ouscouaou*, appelé aussi *lac Vert* ou *lac Ourrec*, situé au S., dans un vallon de pâturages. On monte dans ce vallon, puis on gravit les escarpements qui ferment le cirque du côté de l'O., et l'on atteint (6 h.) la *Hourquette de Baran*, col de 1900 mèt. de hauteur environ, d'où l'on redescend par des pâturages aux pentes assez roides (6 h. 20 min.) sur le versant septentrional du cirque qui renferme le *lac d'Isaby*, belle

nappe d'eau de 800 mèt. de longueur, située à 1572 mèt. d'altitude.

On n'a plus alors qu'à choisir l'un des nombreux sentiers de brebis qui veinent le flanc de la montagne couverte de myrtiles, et au bas d'un ressaut de la vallée (7 h.), on trouve un bon sentier qui descend rapidement vers le torrent d'Isaby, bondissant de cascade en cascade. Quelques hêtres croissent, çà et là, sur les deux versants.

7 h. 20 min. On entre dans un petit bassin de pâturages, et bientôt (7 h. 35 min.) on voit à g. la **cascade magnifique de Paspiche,** l'une des plus belles des Pyrénées. Elle jaillit du flanc même de la montagne, comme de l'ouverture d'un tunnel, et plonge d'une hauteur de 60 mèt. environ sur un énorme talus de débris qu'elle a détachés elle-même de la paroi des rochers. Les eaux souterraines qui forment cette cascade sont probablement alimentées par les neiges du pic de Léviste et du plateau de *Yéous*. Le nom de Yéous rappelle celui de Zeus (Jupiter), auquel étaient consacrées tant de montagnes des Pyrénées.

7 h. 40 min. On arrive dans le charmant petit vallon du *Pradet*, ancien lac aujourd'hui transformé en magnifiques prairies, et après avoir franchi une arête de rochers qui retenait autrefois les eaux du lac, on se trouve sur un promontoire d'où l'on jouit d'une vue admirable sur le Saint-Orens et ses ruines, Pierrefitte, le confluent des Gaves de Luz et de Cauterets, une grande partie de la vallée d'Argelès et les montagnes de Soulom, de Cauterets, d'Arrens.

7 h. 55 min. Au pied d'une côte rapide, on atteint un autre promontoire qui porte les ruines de l'*abbaye de Saint-Orens.*

C'était là que, d'après la légende, saint Orens, jeune Espagnol de Huesca, s'étant retiré vers les premières années du v[e] s., vivait en solitaire dans une grotte entourée de forêts; les habitants d'Auch, attirés par sa grande réputation de sainteté, vinrent le chercher dans son ermitage pour en faire leur évêque. Il ne reste de l'abbaye que des pans de murailles d'architecture évidemment romane ; le porche et les trois chapelles absidales de l'église sont assez bien conservés, mais la voûte, ornée d'arbustes et de gazon, est à demi effondrée et menace de s'écrouler entièrement. C'est en pleine paix, vers la fin du moyen âge, que les religieux abandonnèrent l'abbaye. Les ruines appartiennent maintenant à un paysan qui reçoit les visiteurs dans une grange voisine et leur offre du lait moyennant finance. Il raconte aussi la légende obligée et montre sur le roc vif l'empreinte laissée par le bâton de l'ermite.

Des ruines de l'abbaye, on descend par un sentier très-roide sur le bord du torrent d'Isaby, qu'on traverse pour remonter sur un plateau ombragé de châtaigniers et de noyers. On passe (8 h. 15 min.) au ham. d'*Ortiac*, d'où la vue de la vallée d'Argelès forme un tableau de toute beauté, puis, laissant à dr. une vieille ruine, on arrive par un sentier très-rapide à

8 h. 30 min. Villelongue (R. 89).

9 h. Pierrefitte (R. 82).

6 kil. De Pierrefitte à Argelès (R. 82).

ROUTE 103.

DE BAGNÈRES-DE-BIGORRE A BAGNÈRES-DE-LUCHON.

A. Par Lannemezan et Montrejeau.

81 kil. — Chemin de fer concédé de Bagnères-de-Bigorre à Montrejeau. Messageries Ribettes. Départ tous les jours. Voitures à volonté. — Prix des places : de 10 à 15 fr.

Après avoir traversé le faubourg appelé Pont-de-Pierre, on s'élève en serpentant sur le sommet du plateau désolé qui s'étend entre la vallée de

l'Adour et celle de l'Arros. On laisse à g.

4 kil. **Merilheu**, v. de 440 hab.; puis on monte et on descend les longues côtes de ce plateau infertile, à l'extrémité duquel on voit s'ouvrir à dr. la charmante vallée du Luz, plantée de châtaigniers magnifiques. A 3 kil. au N. O. se trouve le village d'*Orignac* (658 hab.), près duquel on exploite d'importantes carrières de lignite : on emploie ce charbon à la cuisson de la chaux.

[8 kil. La route se bifurque, et l'embranchement de g., qui mène à Tournay, continue de suivre la direction du N. E. à travers le plateau. Le premier village qu'on rencontre, *Cieutat* (1131 hab.), est à 9 kil. de Bagnères. La chapelle, située à l'E., est de construction romane. On voit dans la muraille une ouverture fermée par une forte grille de fer qui n'était autre chose qu'un *guichet à cagots* (V. l'Introduction). Un petit bénitier placé intérieurement, assez près de la grille pour qu'on puisse prendre de l'eau à travers les barreaux, démontre évidemment la destination de cette ouverture.

Au delà de Cieutat, la route suit le sommet d'une chaîne de collines incultes, et ne rencontre plus aucun village avant d'atteindre le versant qui domine la plaine de l'Arros, où elle descend par une pente rapide à (20 kil.) Tournay (R. 104).]

Quand on a laissé à g. la route de Tournay et longé pendant quelque temps le bord du plateau qui domine la vallée du Luz, la route de Montrejeau descend dans cette vallée par une pente habilement ménagée à travers des bois, au confluent même des deux rivières, le Luz et l'Arros, où se trouve situé

12 kil. **l'Escaledieu.** L'antique abbaye de ce nom, maintenant en ruines, fut fondée en 1140 par les religieux de Capadour (page 385), et, grâce aux munificences des comtes de Bigorre, devint bientôt aussi célèbre que puissante. Saint Bertrand de Comminges y passa une partie de sa vie, et les miracles sans nombre qu'on lui attribue augmentèrent encore la prospérité du couvent.

En 1158, le moine Raymond, natif de Saint-Gaudens, fut envoyé en Espagne par l'abbé de l'Escaledieu. Le roi Sanche III était alors en guerre avec les Maures, qui menaçaient en force la ville de Calatrava. Sanche offrit de donner cette ville à celui qui se chargerait de la défendre; mais les plus braves chevaliers de Castille n'osèrent pas accepter cette offre périlleuse, et la ville allait tomber au pouvoir des Maures, quand le jeune moine Raymond s'y jeta, la défendit vaillamment, et força les musulmans à la retraite. En récompense de ce fait d'armes, le roi de Castille et le pape accordèrent à saint Raymond le droit de fonder l'ordre militaire de Calatrava, qui du reste fut toujours vassal de l'abbaye mère de l'Escaledieu.

Ce monastère était un véritable château fort. Autour de tous les autres couvents des Pyrénées se formèrent des villes et des villages; mais, bien qu'il étendît ses propriétés au loin, l'Escaledieu resta isolé au milieu des forêts qui l'entouraient : nul hameau ne prit son nom.

Pendant les XIIIe et XIVe siècles surtout, le couvent vit ses richesses s'augmenter chaque année : ce que les barons ne lui léguaient pas, il l'achetait, hommes et terres. Aussi la misère des paysans croissait-elle en proportion de l'opulence des moines. Encore aujourd'hui, les villages de la vallée d'Arros, connus sous le nom de *Baronnies*, situés dans les environs du couvent, témoignent, par leur état misérable, des conséquences que l'oppression féodale a eues pour eux.

En 1518, l'abbaye fut envahie par la bande du huguenot Fontaraille. « Alors survinrent, dit la chronique, une quantité de laquais et de gendarmes qui tinrent garnison, l'espace d'un an au moins, allant et revenant, poulaillant sur tout le pays et faisant tout plein de désarrois. » Ils chargeaient leurs arquebuses avec les papiers du couvent, et cassaient les vitres pour faire des balles avec le plomb qu'ils retiraient des châssis.

En 1567, un autre chef de bande, huguenot et contrebandier, le capitaine Jean Guillem, « sachant la maison bien étoffée, » vint s'en emparer et en fit une forteresse redoutable; il mit aussi le siége devant le château de Mauvezin, mais il fut repoussé et finalement pendu. Pendant l'intervalle, ses troupes avaient brûlé l'abbaye. Puis Montgomery vint à son tour occuper les ruines.

Le XVIIe siècle amena aussi ses troubles. Les moines se révoltèrent en 1675; on fut obligé d'envoyer des troupes pour les réduire; ils s'empressèrent de s'enfuir, « mais aussi ne laissèrent goutte de vin dans la cave. » Depuis lors jusqu'à la révolution française, le monastère n'eut aucun événement important à enregistrer dans ses annales.

L'église, qui existe encore, n'a rien de remarquable; la tour octogonale de son clocher, sa voûte élancée divisée en travées, sa double rangée de chapelles, n'offrent aucun intérêt archéologique. Elle ne remonte pas au delà du XVIIe siècle. Il reste à peine quelques débris de l'ancienne église détruite par Guillem; on les a utilisés pour la construction de l'église actuelle. Le tombeau d'une certaine comtesse Pétronille, célèbre pour avoir eu cinq maris, n'existe plus.

Le monastère, vaste bâtiment sans style, enfermé dans une enceinte de murs flanqués de pavillons aux quatre angles, ne peut remonter au delà du XVe s. Le cloître a été soigneusement réparé par le propriétaire actuel, M. de Nérac.

[A l'Escaledieu s'embranche une route qui remonte le cours de l'Arros, et que les touristes suivront avec plaisir. En se dirigeant au S. on franchit l'Arros pour passer à (1 kil.) *Bonnemazon*, v. de 305 hab. Vis-à-vis de (2 kil.) *Bourg*, v. de 680 hab., situé dans un bassin fertile, on traverse une seconde fois le ruisseau dont on longe la rive dr.

Après avoir dépassé des villages sans intérêt, on atteint (11 kil.) *Lomné*, v. de 275 hab., dominé par une éminence qui porte un beau château du XVIIe s., propriété de l'ancienne maison de Cardeilhac. « En quittant Lomné, dit M. Frédéric Soutras, on entre dans un bassin spacieux, où apparaissent plusieurs villages, parmi lesquels celui de *Bulan* (425 hab.), situé sur le versant occidental de la vallée. Après avoir dépassé (13 kil.) ce dernier groupe de maisons, on gravit le flanc des hauteurs de dr., on suit pendant quelque temps le sommet du plateau, et l'on pénètre bientôt dans une gorge profonde, tapissée à dr. et à g. d'une noire et épaisse végétation. L'Arros coule dans le fond : après l'avoir côtoyé pendant 1 h. ou à peu près, on découvre tout à coup une enceinte de rochers aux couleurs étranges, entre lesquels la rivière s'étend et forme une belle nappe azurée, connue sous le nom de *Gourgue* (gouffre). En remontant encore plus haut, à 1 h. de distance, on trouve la principale source de l'Arros, nommée l'*Oueil* (l'œil). Le sentier de la Gourgue à l'Oueil est difficile pour les piétons et impraticable aux chevaux. De la vallée de l'Arros on peut se rendre à Bagnères, soit par la Pène de Lhéris (page 383), soit par le chemin des Palomières (page 380).]

Au-dessus de l'Escaledieu s'élève une haute colline, que la route gra-

vit par des rampes en zigzag pour atteindre

15 kil. **Mauvezin,** v. de 507 hab., à 5 min. duquel, sur le point culminant de la colline, se dresse la vieille ruine du château appelé de *Malvoisin* dans les chartes françaises, et *Castrum de Malo Vicino* en latin. L'histoire de toutes les guerres et de tous les massacres du Bigorre est intimement liée avec celle de Mauvezin. Le château, qui date probablement du XIIe s., porta, durant le moyen âge, le titre de château comtal, comme ceux de Lourdes et d'Orthez. Pendant la domination des Anglais en Gascogne, il fut pris et repris, et les pillards des deux nations ravagèrent tour à tour les campagnes voisines. En 1374, le duc d'Anjou vint l'assiéger avec 8000 hommes.

« Le capitaine, dit Froissart, étoit pour lors un écuyer gascon, qui s'appelait Raimounet de L'Espée, appert homme d'armes durement. Tous les matins, y avoit aux barrières du chastel escarmouches et faits d'armes. et appertises grandes, et beaux lancis de lances, et poussis, et faites courses et envahies des compagnons qui désiroient avancer.

« Environ six semaines dura le siége devant le château de Mauvoisin. Et vous dis que ceux de Mauvoisin se fussent assez tenus, car le chastel n'est pas tenable, si ce n'est par long siége. Mais il leur avint que on leur tollit d'une part l'eau d'un puits qui sied au dehors du chastel, et les citernes qu'ils avoient là dedans séchèrent, car oncques goutte d'eau du ciel durant six semaines n'y chéy, tant fit chaud et sec. Et ceux de l'ost avoient bien leur aise de la belle rivière de Lèse, qui leur couloit claire et roide, et dont ils étoient servis, eux et leurs chevaux.

« Quand les compagnons de la garnison de Mauvoisin se trouvèrent en ce parti, si se commencèrent à esbahir; car ils ne pouvoient longuement durer; des vins avoient-ils assez, mais la douce eau leur manquoit. Si eurent conseil ensemble entre eux, que ils traiteroient devers le duc, ainsi qu'ils firent, et impétra Raimounet de L'Espée, leur capitaine, un sauf-conduit pour venir en l'ost parler au duc. Il l'ot assez légèrement, et vint parler au duc et dit : « Monseigneur, si vous « nous voulez faire bonne compagnie « à mes compagnons et à moi, je « vous rendrai le chastel de Mauvoi- « sin. — Quelle compagnie, répondit « le duc, voulez-vous que je vous « fasse? Partez-vous-en, et allez vo- « tre chemin chacun en son pays, « sans vous bouter en fort qui nous « soit contraire. Car, si vous vous y « boutez et je vous tienne, je vous « délivrerai à Jausselin (le bourreau), « qui vous fera vos barbes sans ra- « souer. — Monseigneur, dit Rai- « mounet, si il en est ainsi que nous « nous partions et retraions en nos « lieux, il nous en faut porter ce qui « est nôtre, *car nous l'avons gagné* « *par armes* en peine et grand aven- « ture. » Le duc pensa un petit, puis répondit et dit : « Je veuil bien que « vous emportiez que porter en pou- « vez devant vous en malles et en « sommiers, et non autrement; car « si tenez nuls prisonniers, ils nous « seront rendus. — Je le veuil bien, » dit Raimounet.

« Ainsi se porta leur traité ; et se départirent tous ceux qui dedans étoient, et rendirent le chastel au duc d'Anjou, et emportèrent ce que devant eux porter en purent; et s'en alla chacun en son lieu, ou autre part, querre son mieux. »

Ces bonnes gens, qui voulaient garder le fruit de leur travail, avaient passé leur temps « à rançonner les marchands » de Catalogne, aussi bien que de France « et à guerroyer et harrier ceux de Bagnères et de Bigorre. »

En 1584, le château de Mauvezin fut occupé par le capitaine huguenot de Sus, qui dirigea de là ses deux

terribles expéditions contre Saint-Bertrand de Comminges (R. 112). Depuis cette époque, il est tombé en ruine et n'est plus habité maintenant, s'il faut en croire les gens du pays, que par des revenants.

Les quatre côtés du château. égaux entre eux, mesurent chacun environ 26 mèt. Des contre-forts à base carrée flanquent les quatre angles de l'enceinte. Au milieu de la façade principale, qui regarde l'orient, s'élève une tour carrée dont la saillie est tout entière à l'extérieur. Les barons ne pouvaient pénétrer dans cette tour qu'à l'aide d'une très-haute échelle et devaient se glisser dans une étroite ouverture au sommet, comme des orfraies dans leur trou. Cette forteresse était entourée d'un large fossé dont il serait difficile de juger la profondeur primitive, à cause des nombreux éboulements qui ont eu lieu. Une grande porte, unique, s'ouvre à l'intérieur, sur le côté méridional de la tour, au milieu des lierres. D'après M. Bascle de Lagrèze, on n'y lit pas l'inscription : *Phœbus me fe*, que presque tous les antiquaires prétendent y avoir vue.

Placé sur le point le plus élevé du plateau de Lannemezan, le château de Mauvezin commandait le pays de toutes parts. Il est, dans les Pyrénées, peu de points de vue qui s'étendent aussi loin. D'un côté, le regard n'est arrêté que par la chaîne des montagnes; de l'autre, il embrasse la vaste et belle plaine de Tarbes.

Au sortir du v. de Mauvezin, la route descend d'abord une côte assez escarpée, et, s'enfonçant de plus en plus dans la région des landes, atteint (19 kil.) le village de

CAPVERN.

Renseignements généraux.

HÔTELS : — *de France*, *des Pyrénées*, *de la Paix*. Nourriture et logement, 5 fr. par jour. Table d'hôte, 3 fr. 50 c. à 4 fr. par jour.

MAISONS MEUBLÉES. — La principale est celle de M. Queheillat.

CAFÉS. — Ozun, Tramesaïgues.

MÉDECIN-INSPECTEUR. — M. Tailhade.

SOUS-INSPECTEUR. — M. Ricaud.

PHARMACIEN. — M. Larroque.

LOUEURS DE CHEVAUX. — Daugaix, Queheillat.

VOITURES. — Des voitures particulières font le service du village à l'établissement des bains. La route de Tarbes à Capvern est desservie par un service régulier de diligences. — Prix des places, 3 fr. Voitures de correspondances de Capvern à Montrejeau.

Situation.

Le village, peuplé de 783 hab., est bâti sur une colline, d'où l'on découvre une vaste étendue de montagnes et de plaines. L'**établissement thermal** de Capvern est situé à 2 kil. au N. du village, au fond d'un ravin, sur les flancs duquel s'étagent les maisons destinées aux baigneurs. Autour du hameau des bains, on ne voit que des pentes couvertes de fougères et de bruyères.

L'établissement.

Les eaux de Capvern paraissent avoir été connues des Romains sous le nom d'*Aquæ Convenarum*, bien qu'on ne trouve aux environs aucune trace d'antiquités romaines ; on y chercherait aussi vainement des souvenirs historiques d'une époque plus rapprochée de nous. C'est seulement dans ces derniers temps, et plus particulièrement depuis 1840, que ces eaux ont attiré d'autres malades que ceux de la contrée voisine. Leur vogue s'accroît maintenant d'année en année.

Les eaux de Capvern appartiennent à la commune, qui a fait construire, en 1817, un établissement pour leur exploitation Cet édifice, bâti sur la rive dr. d'un petit ruisseau qui prend le nom d'Aygue-Caoude (eaux chaudes) en aval des bains, forme un carré long, traversé de l'E. à l'O. par un corridor spacieux. En face de la grande porte d'entrée, située au midi, est un beau bassin de marbre, alimenté par un conduit dérivé de la grande source.

Les eaux.

Eau thermale, saline, ferrugineuse.

Deux sources : Houn caoude (fontaine chaude); Bouride (fontaine bouillonnante), à une petite distance de l'établissement.

Débit en 24 h. : 2500 hectol. (Houn caoude).

Densité : 100 50.

Température : 24° 31.

Caractères particuliers : Eau limpide, inodore; saveur fade prenant un peu à la gorge, dégageant un mélange d'azote, d'oxygène et d'acide carbonique.

Établissement peu considérable : quelques baignoires et une douche.

Service médical : Un médecin inspecteur.

Emploi : Boisson, bains, douches.

Climat : Doux : saison du 15 juin au 1er octobre.

Effets physiologiques : Eau agissant comme celle de Bagnères-de-Bigorre, diurétique et utile, dit-on, comme anticalculeuse.

Classification chimique : Eau sulfatée à base calcaire, ferrugineuse.

Analyse (Latour et Rozière 1838).

Eau 1 lit.	Houn caoude
	gr.
Carbonate de chaux	0,220
— de magnésie	0,012
— de fer	0,024
Sulfate de soude	0,072
— de chaux	1,096
— de magnésie	0,464
Chlorure de sodium	0,044
— de calcium	0,016
— de magnésium	0,032
Acide silicique	0,028
Matières organiques	0,076
	2,084
	lit.
Acide carbonique	0,49
Oxygène	0,18
Azote	0,28

Bibliographie : J. B. Tailhade, *Des eaux de Capvern ou Capbern....* Tarbes, 1846; in-8. — Latour, de Trie, *Traité de l'eau médicinale et thermale de Capbern.....* 1838. — S. L., *Simple aperçu des deux sources thermales de Capvern, la Houn caoude et la Bouride.* Pau, 1850; in-16.

Les excursions que l'on fait autour de Capvern sont celles de Bagnères-de-Bigorre et des environs (R. 101).

De Capvern à Labarthe (*V.* ci-dessous *B.*)

En sortant de Capvern, on entre dans la région la plus désolée des landes, où, de tous les côtés, de grandes collines couvertes de bruyères rouges s'étendent jusqu'à l'horizon. Au fond d'une petite vallée aussi aride que les hauteurs environnantes, on rejoint (22 kil.) la route directe de Tarbes à Bagnères-de-Luchon, que l'on voyait depuis quelque temps serpenter au N. O. sur des croupes arides.

59 kil. De la réunion des deux routes à (81 kil.) Luchon (R. 104 et 111).

***B.* De Bagnères-de-Bigorre à Bagnères-de-Luchon par Labarthe.**

79 kil. — Route de voitures desservie par des diligences. Au point de vue pittoresque, cette route est beaucoup plus agréable que la précédente.

19 kil. De Bagnères-de-Bigorre à Capvern (*V.* ci-dessus *A*).

Au delà de Capvern, la route se dirige en droite ligne vers le S. E., à travers les landes, et sur la partie du plateau qui forme le point de partage des eaux de l'Adour et de la Garonne. Après un trajet d'environ 6 kil., on atteint enfin l'extrémité de ce plateau, et on descend dans la vallée de la Neste au point où cette rivière, cessant de couler du S. au N., prend la direction de l'E.

26 kil. *Labarthe-de-Neste* ou *Labarthe-Mour* (hôt. des Voyageurs, chez Duvieilh), chef-lieu de canton de 800 hab., doit son nom de Mour aux Sarrasins qui l'occupèrent longtemps.

[A 1 kil. au N. O. du village se trouve un joli *établissement de bains*,

récemment construit à la place des bâtiments provisoires élevés en 1837. D'après un médecin du pays, M. Montagnan, l'eau de Labarthe contient peu de principes minéraux; elle est froide, limpide, inodore, et remarquable surtout par la présence de la barégine. Ce qui fait la spécialité de cette source, ce sont les effets sédatifs qu'elle exerce sur les malades attaqués de maladies nerveuses. — De la terrasse de l'établissement on jouit d'une vue très-belle sur la Neste et des montagnes qui limitent au S. la vallée d'Aure.]

De Labarthe à Lannemezan, R. 105; — à Aragnouet, R. 105.

Au delà de Labarthe, on descend vers la Neste, qui arrose une vallée fertile peuplée de villages. On passe sur la rive dr. de la rivière.

31 kil. *Bizous*, v. de 369 hab., situé au confluent du ruisseau de la Lavade et de la Neste, en face de *Tuzaguet* (1372 hab.).

34 kil. *Nestier*, ch.-l. de c. de 579 hab.

[De Nestier, un chemin de chars, qui se dirige au S. pour franchir une arête de collines, mène à l'important village de *Bize-Nistos* (1071 hab.), dominé au S. O. par le pic de Teillède, aux flancs couverts de bois. Le chemin descend ensuite dans la vallée du Nistos, et l'on traverse les communes de *Seich* (325 hab.) et de *Nistos* (1863 hab.), où se trouve une importante forge à la catalane, alimentée de combustible par les vastes forêts qui ombragent tous les versants des montagnes environnantes.]

Au sortir de Nestier, la route de Luchon traverse le Merdan pour remonter à

36 kil. *Montaigut* (365 hab.), d'où l'on redescend à

38 kil. *Aventignan* (653 hab.) Après avoir franchi le Nistos, on contourne le promontoire qui domine le confluent de la Neste et de la Garonne, et où se trouvent les grottes de Gargas (R. 112), puis on se dirige au S.

42 kil. On passe entre Jaunac et Tibiran (R. 112). On traverse ensuite un petit ruisseau, et l'on entre bientôt dans le beau bassin de Valcabrère.

46 kil. Saint-Bertrand de Comminges (R. 112).

33 kil. (79 kil.) De Saint-Bertrand à Luchon (R. 112 et 110).

C. **De Bagnères-de-Bigorre à Bagnères-de-Luchon par la montagne.**

70 kil. — Route de voitures assez mauvaise en plusieurs endroits, mais desservie par des diligences pendant la belle saison. On répare actuellement la route.

20 kil. De Bagnères-de-Bigorre à Espiadet (R. 101).

A Espiadet, on commence à s'élever à dr. sur le versant de la montagne par de longs zigzags tracés trop brusquement à travers de belles forêts de sapins, à dr. celles de *Terrays*, à g. celles de *Coumélade*.

On sort de la forêt avant d'arriver (25 kil.) au **col d'Aspin**, échancrure ouverte à 1497 mèt. d'altitude, entre deux montagnes de 2 à 300 mèt. plus élevées. Du col d'Aspin on découvre une vue admirable sur la vallée d'Aure, ses petits villages épars dans les vallons, les collines cultivées jusqu'au sommet, les longues pentes boisées des montagnes, et, dans le lointain, sur les neiges de la Pez et de Clarabide. On doit monter sur le sommet qui s'élève à g. (le *Monné*, 1755 mèt.) pour jouir du panorama dans toute sa beauté. — Sur les pentes d'Aspin gisent des blocs erratiques provenant de la vallée d'Aure.

En descendant du col d'Aspin, on décrit d'abord un énorme zigzag, facile à abréger pour les piétons, puis on laisse à dr. le village (239 hab.)

qui a donné son nom au col; on traverse dans toute sa longueur une terrasse d'où la vue continue d'être magnifique, et l'on descend dans la vallée d'Aure par une rampe non interrompue, ménagée sur le flanc de la montagne au moyen de longs zigzags. — On rejoint la route de la vallée à plus d'un kil. en aval de

36 kil. **Arreau** (hôt. d'Angleterre), ch.-l. de c., V. de 1330 hab., située au confluent de la Neste d'Aure, de la Neste de Louron et de la Lastie, dans un des plus vastes bassins des Pyrénées, à 700 mèt. de hauteur au-dessus de la mer.

L'*église de Notre-Dame* d'Arreau n'offre pas d'intérêt; elle a été construite dans le XVe et le XVIe s., sur les ruines d'une église romane de la fin du XIIe s.; de celle-ci, il ne reste plus qu'un monogramme et une gracieuse porte latérale qui rappelle tout à fait la belle porte de Saint-Jean, de Bagnères-de-Bigorre.

La *chapelle de Saint-Exupère*, construite en l'honneur d'un évêque de Toulouse qui défendit cette ville contre les Vandales, mérite une visite. Elle fut construite dans le IXe s. ou dans le Xe s.; mais depuis cette époque on l'a réparée tant de fois qu'il reste peu de fragments de l'édifice primitif. La porte qui conduit sous le porche offre des sculptures assez curieuses. Entre autres, on y voit un damné coiffé du béret des montagnards, qui s'enfonce jusqu'à mi-corps dans la gueule d'un monstre, sous le poids du sac de ses péchés. En vain il étend les bras pour chercher un appui; deux serpents les saisissent et les dévorent; à côté de lui, des saints regardent et applaudissent aux tourments du réprouvé. La nef, longue de 25 mèt., est du XVIe s.; elle n'a pas de bas côtés, et se termine en voûte ogivale. Au-dessus de l'église, la tour, d'abord carrée, devient octogonale et présente sur chaque pan ces fenêtres à triple plein cintre qu'on retrouve dans toutes les autres églises de la vallée.

On remarque également sur la place une belle halle couverte, et plusieurs maisons du style de la Renaissance décorées de marbres du pays.

[Les piétons qui se rendent de la vallée de Campan dans la vallée d'Aure n'ont pas besoin de passer par le col d'Aspin.

La *Hourquette d'Arreau* (1527 mèt.), située au S. du col d'Aspin, offre, quand on veut aller à Arreau, une voie plus courte, mais, en revanche, des pentes beaucoup plus roides. Pour y monter, on quitte la route qui conduit à Espiadet; et l'on se dirige presque directement au S., en suivant le cours de la branche principale de la Séoube, appelée ruisseau d'Artigousse; on laisse à g. les forêts magnifiques de Sarraoute, de Cularot, puis, après avoir atteint le col (2 h.), on tourne à l'E. dans la direction de la ville d'Arreau, où l'on arrive (1 h.) en traversant une nouvelle forêt de sapins et en laissant à g. sur le bord d'un ravin le v. de *Barrancouaou* (123 hab.).

Au S. O. de la Hourquette d'Arreau se dresse le *pic d'Arbizon*, dont le sommet (2831 mèt.), rarement visité, domine un immense panorama.

Un troisième col, la *Hourquette de Beyrède* (1424 mèt.), conduit d'Espiadet à Sarrancolin; c'est un passage suivi par les montagnards seulement.]

D'Arreau à Lannemezan, R. 105; — à Aragnouet, R. 105; — à Gistain, R. 106.

Au sortir d'Arreau, on entre dans la vallée de la Neste de Louron par un défilé que dominent à dr. des escarpements rocheux, et on la remonte en longeant la rive g. du torrent. En se retournant, on remarque les nombreux lacets de la route de Bagnères-de-Bigorre, qui descend de la Hourquette d'Aspin.

39 kil. On laisse à dr. le petit éta-

blissement thermal du *Couret*, où l'on utilise plusieurs sources minérales qui ne sont pas encore suffisamment connues. La première source est sulfureuse froide et renferme de la barégine et de l'acide sulfhydrique libre; la deuxième source est ferrugineuse, minéralisée par le carbonate de fer; enfin, la troisième est iodoferrée, c'est-à-dire qu'elle présente l'iode associé au fer et peut fournir ainsi l'agent le plus précieux de la thérapeutique actuelle. A une petite distance de l'établissement, on voit à g. le v. de *Cazaux-Debat* (108 hab.), près duquel jaillissent aussi des eaux sulfureuses froides contenant de la barégine.

41 kil. *Bordères*, ch.-l. de la vallée, v. de 462 hab. Au-dessus des maisons s'élèvent encore les murailles ruinées d'un vieux manoir où le dernier comte d'Armagnac, Jean V, vint chercher un asile, lorsqu'après la célébration publique de son mariage avec sa sœur Isabelle, il fut excommunié par la cour de Rome. En 1740, un grand incendie brûla la toiture de cet édifice et presque tout le village.

Au delà de Bordères, la vallée du Louron s'élargit, et l'on découvre un magnifique bassin qui s'étend dans la direction du S., parsemé de villages et dominé par de hautes et belles montagnes. Dans le lointain, on voit le confluent des deux gorges de la Pez et de Clarabide. On traverse

44 kil. *Avejan*, v. de 165 hab.

45 kil. *Vielle-Louron*, v. de 166 hab.

46 kil. *Pouchergues*, v. de 64 hab.

47 kil. *Adervielle*, v. de 180 hab.

De l'autre côté de la Neste, on voit au pied des montagnes *Aneran-Camors* (89 hab.); *Fréchet-Cazaux* (175 hab.) et *Estarvielle* (93 hab.), ainsi que plusieurs hameaux qui n'ont pas le titre de communes.

Vis-à-vis de l'embouchure du ruisseau de Bayet, qui descend des montagnes de l'E. et sur le bord duquel est situé *Armenteule* (80 hab.), la route tourne à g., laisse à dr. *Génos* (239 hab.), v. important par ses carrières d'ardoises, traverse la Neste de Louron, puis le Bayet, et commence à monter le long de la rive dr. du Bayet.

A mesure qu'on s'élève, on découvre de mieux en mieux tout le fond de la vallée du Louron; parmi les montagnes qui la dominent, le Pic du Midi de Génos attire surtout les regards, un peu plus à l'O., on remarque le pic d'Azet, et, entre ces deux pics se dressent deux autres cimes plus lointaines, celles de Lustou et de Batoa.

De Génos à Gistain, R. 106.

Au-dessus de Génos, la montée devient très-rapide et le chemin très-étroit, surtout près de

49 kil. *Loudervielle* (171 hab.); en outre les courbes sont beaucoup trop courtes. On décrit de nombreux zigzags qui offrent des points de vue de plus en plus beaux sur la vallée du Louron, les gorges de la Pez et de Clarabide. Près d'une usine où l'on exploite du minerai de manganèse, ce magnifique tableau disparaît. La route, inclinant à g., entre dans une gorge étroite, couverte d'abord de pâturages, puis en partie d'une forêt de sapins au delà de laquelle on aperçoit pour la première fois le **col de Peyresourde,** qui s'ouvre (56 kil.) à 1545 mèt. de hauteur, entre deux pentes gazonnées. De ce point, la vue est assez bornée et triste. On n'aperçoit plus en se retournant que les divers plans des montagnes de la vallée que l'on vient de quitter. En face se dresse une ligne de sommets grisâtres. A ses pieds on découvre l'extrémité supérieure de la vallée de l'Arboust, qui s'étend à l'E. dans la direction de Bagnères-de-Luchon, et où la route descend sur des pentes gazonnées par de nombreux lacets.

14 kil. (70 kil.). De Peyresourde à Bagnères-de-Luchon (R. 112).

D. **Par le col de Pierrefitte.**

69 kil. — Route de voitures de Bagnères-de-Bigorre à Arreau. Chemin praticable à cheval d'Arreau à Bagnères-de-Luchon. Une route carrossable entre Arreau et Bagnères-de-Luchon est depuis longtemps projetée, mais elle n'a reçu qu'un commencement d'exécution.

36 kil. De Bagnères-de-Bigorre à Arreau (*V*. ci-dessus *C*).

En quittant Arreau, il faut suivre le sentier que l'on voit se diriger à l'E. vers la gorge d'où sort le ruisseau de Lastie.

38 kil. *Jezeau*, v. de 283 hab., au delà duquel on longe tantôt l'une, tantôt l'autre rive du torrent, que l'on traverse cinq fois jusqu'au col. Quelques maisons sont encore parsemées sur les terrasses et sur les pentes, mais, au-dessus de

42 kil. *Bareilles*, qui avec plusieurs autres hameaux forme une commune de 516 hab., la vallée cesse d'être habitée. Changeant de direction, elle s'étend au S. E. entre les versants alternativement boisés et couverts de pâturages que domine au S. le pic de *Coume-Lasserre* (2175 mèt.). Laissant à dr., dans le fond d'une combe, le *lac de Bordère* d'où descend le torrent, on monte dans la direction de l'E. au (51 kil.) **col de Pierrefitte**, ouvert sur le flanc méridional du Montné, à 1806 mèt. de hauteur. De ce point, qui forme la ligne de partage des eaux de la vallée du Lastie à l'O. et de celle de l'Oueil à l'E., on voit à ses pieds le lac de Bordère et une partie de la vallée d'Aure. Pour jouir d'une vue plus étendue, on monte ordinairement au sommet du Montné, que l'on peut gravir facilement en 30 min. sans descendre de cheval (R. 112).

Le premier village que l'on atteint au pied d'une pente aride, à 3 kil. du col de Pierrefitte (54 kil.), est Bourg-d'Oueil (R. 112).

15 kil. (69 kil.) De Bourg-d'Oueil à Bagnères-de-Luchon (R. 112).

ROUTE 104.

DE TARBES A BAGNÈRES-DE-LUCHON.

89 kil. — Chemin de fer en construction de Tarbes à Montrejeau. Route de poste. Diligence tous les jours. Voitures de louage à volonté.

N. B. Au lieu de suivre la route directe, par Lannemezan et Montrejeau, les voyageurs qui prennent une voiture particulière feront bien de passer par Labarthe et Saint-Bertrand de Comminges. Cette route, que l'on prend à Capvern (R. 103, p. 396). est beaucoup plus agréable que celle du plateau. On passe la nuit à Capvern, à Labarthe ou à Saint-Bertrand.

Au sortir de Tarbes, on franchit d'abord l'Adour sur le pont de pierre qui sert aux trois chemins de Rabastens, d'Auch et de Luchon, puis la voie ferrée, et l'on se dirige vers le S. E. à travers la plaine. Pendant plus de 4 kil., la route suit une ligne parfaitement droite. On laisse à g. *Séméac*, v. de 1005 hab., au delà duquel on traverse le canal d'Alaric (R. 64). Ensuite la route s'engage dans un petit ravin dominé par des mamelons jaunâtres.

5 kil. Barbazan - Debat (R. 100).

La montée devient très-roide, et les diligences ne peuvent gravir la côte qu'avec l'aide de bœufs de renfort. La route, récemment rectifiée, se développe en lacets entre deux bois de chênes, sur le flanc de la montagne. On aperçoit à dr. le *château de Castelbajac*, bien situé sur un promontoire, et la belle vallée de l'Adour, avec ses nombreux villages, ses longues avenues de peupliers, ses vertes prairies. Dans le lointain se dresse le groupe de montagnes que domine le pic du Midi.

7 kil. On atteint le bord d'un plateau ondulé, où les champs alternent avec les bouquets de hêtres, et laissant à g. la *chapelle de Piétat*, grand lieu de pèlerinage, bien visible de Tarbes et de la plaine environ-

nante, on se dirige en droite ligne vers l'Est.

9 kil. *Angos*, v. de 196 hab. On laisse à g. *Calavanté*, v. de 212 hab., puis à dr. *Mascaras*, v. de 353 hab., situé sur une colline dominant à l'E. le petit ravin de Lasserene. Plus loin, on descend du plateau pour franchir le ruisseau Larret-Derrière, qui, plus au N., traverse de grands bois et va se jeter dans l'Arros.

13 kil. *Lhez*, v. de 194 hab., situé sur une colline qui domine le confluent du Larret-Derrière et du Lasserene. Au delà, la route décrit un grand détour vers le N., puis, laissant à g. au pied de la colline le v. de *Bordes* (896 hab.), descend dans la vallée de l'Arros. On traverse la rivière immédiatement en deçà de

18 kil. **Tournay** (aub. chez Darroy, Abbadie), ch-l. de canton, V. assez insignifiante, peuplée de 1340 hab., située sur la rive dr. de l'Arros.

De Tournay à Bagnères-de-Bigorre, par Cieutat, R. 103.

En sortant de Tournay, on remonte la vallée de l'Arros à une certaine distance de la rivière, mais, arrivé à (19 kil.) *Ozon*, v. de 810 hab., on gravit une très-forte côte, et près de l'église du village on atteint le bord du plateau, qu'on traverse dans la direction du S. E.

[A dr. une route de voitures redescend dans la vallée de l'Arros, passe à (3 kil.) *Ricaud*, v. de 290 hab., ainsi nommé probablement à cause de l'eau chaude que lui apporte le ruisseau de Capvern, traverse (4 kil.) le village de *Gourgue* (159 hab.), situé au confluent de l'Arros et de l'Aygue-Caüde, et remonte, le long de la rive dr., le cours de ce dernier ruisseau pour atteindre (9 kil.) l'établissement thermal de Capvern (p. 395)].

---

20 kil. *Lanespède*, v. de 425 hab., au delà duquel on traverse la Lène pour en remonter le vallon boisé en s'élevant obliquement sur le versant occidental. La côte que l'on gravit est très-pénible; elle a plus de 7 kil. de longueur.

26 kil. *Péré*, v. de 222 hab. On continue de monter; mais aux versants couverts de bois taillis ont succédé des croupes n'offrant pour toute végétation que les fougères et les bruyères des landes. Après avoir laissé à g. sur la hauteur le village de *Lutilhous* (293 hab.), on atteint enfin le sommet de la côte, et l'on jouit d'une vue magnifique sur les montagnes de la vallée d'Aure et celles qui se dressent au S. de la vallée de la Neste. On rejoint ensuite (30 kil.) la route de Bagnères-de-Bigorre à Montrejeau (R. 103), et l'on descend dans le ravin où la Baïse-derrière prend sa source, pour remonter à

34 kil. **Lannemezan** (Lanné-Mitan, Lande-Milieu), ch.-l. de c., bourg de 1607 hab., situé sur la rive dr. de la Baïse-devant, tout près de la source du Gers, qui jaillit sur le plateau un peu plus à l'E. La chapelle de Lannemezan, édifice insignifiant du reste, date de l'époque romane; elle offrait, comme celle de Cieutat, une ouverture spécialement destinée aux cagots (*V.* l'Introduction). La disposition de ce guichet, fermé par une claire-voie de chêne toute moderne, prouve que, jusqu'au milieu du XVIIe s., les cagots ne pénétraient pas dans la nef elle-même.

Il existe dans le voisinage de Lannemezan des traces d'une ancienne voie romaine qui se prolongeait le long des crêtes jusqu'à Bordeaux, en restant toujours sur la ligne de partage entre l'Adour et la Garonne.

Les landes de Lannemezan pourront être prochainement mises en culture, grâce aux eaux dérivées de la Neste que doit lui apporter le canal de Sarrancolin. On a récemment établi un grand camp militaire sur le plateau de Lannemezan.

De Lannemezan à Aragnouet, R. 105.

36 kil. La route croise presque à angle droit la route directe qui va d'Auch à la vallée d'Aure (R. 81 et R. 105), et franchit le Gers, simple ruisseau, le plus souvent sans eau, mais destiné à recevoir le trop-plein du canal de Sarrancolin.

38 kil. *Pinas*, v. de 400 hab., au delà duquel on franchit la petite rivière de la Save, pour remonter sur le plateau des Landes, d'où l'on découvre à dr. la riche vallée de la Neste, s'étendant de l'O. à l'E., toute parsemée de villages.

47 kil. Au hameau de *Naouatés*, la route, sortant du département des Hautes-Pyrénées, entre dans le département de la Haute-Garonne.

50 kil. Montrejeau (R. 110).

39 kil. (89 kil.) De Montrejeau à Bagnères-de-Luchon (R. 111).

ROUTE 105.

LA VALLÉE D'AURE.

DE LANNEMEZAN A ARAGNOUET.

50 kil. — Route de voitures non encore complétement terminée.

La vallée d'Aure forme une demi-circonférence d'environ 30 kil. de développement autour des bases méridionale et orientale du massif que dominent les pics de Néouvielle, d'Aigues-Cluses, de Bastanet et d'Arbizon. La rivière qui l'arrose prend son origine aux cols d'Aiguillons et de Cambielle, et, se dirigeant d'abord vers l'E., reçoit dans son cours les affluents de toutes les vallées latérales, puis se recourbe vers le N., avant de se réunir à Arreau avec celle qui descend de la vallée du Louron, pour former la rivière des Deux-Nestes. (Ce mot *Neste* est d'origine celtique et signifie la même chose que *Gave* ou torrent des montagnes.)

La vallée d'Aure est l'une des plus riches des Pyrénées en eaux thermales de toute nature. Elle en possède plus d'une vingtaine, presque toutes à peine utilisées, mais destinées à attirer un grand concours de baigneurs lorsque la route internationale de France en Espagne, depuis longtemps projetée, aura enfin franchi le col du Plan ou celui de Moudang.

A en croire certains historiens, la vallée d'Aure a reçu son nom de la peuplade des *Arebaci*, qui habitaient autrefois le territoire de Numance, sur les rives du Douro, et que Pompée força à s'établir sur le versant septentrional des Pyrénées. Arreau, Grézian, Azet, Bourisp, Estensan, Cadéac et plusieurs autres villages de la vallée, auraient été fondés par ces exilés de l'Ibérie.

Les Aurois eurent de longues guerres à soutenir contre les Sarrasins, et ce fut seulement à la fin du IXe s. qu'ils parvinrent, aidés des chrétiens aragonais, à chasser l'ennemi. En l'an 1012, les musulmans revinrent dans la vallée d'Aure, mais ils furent de nouveau expulsés par Sanche Abarca, roi d'Aragon, qui prêta secours aux Aurois. Alors ceux-ci choisirent Abarca pour seigneur et lui permirent de construire des châteaux forts dans leur vallée, à condition qu'il reconnaîtrait leur indépendance. Fiers et jaloux de leurs priviléges, ils gardèrent pendant tout le moyen âge leurs institutions républicaines, et, dans leurs assemblées, le peuple régnait seul, à l'exclusion de la noblesse et du clergé. Annexée à la vicomté de Béarn en 1252, la vallée d'Aure fut réunie à la France en 1589, en même temps que les autres parties du royaume gouverné par Henri IV.

La vallée d'Aure est très-peuplée D'Arreau à Saint-Lary, sur une distance de 3 lieues, où pas un arpent de terre n'est inculte, on compte 25 villages, les uns au bord de la route ou de la Neste, d'autres sur des mamelons ou bien à demi cachés dans quelque enfoncement. Outre l'agriculture, diverses industries prospèrent encore dans cette région; plusieurs villages

renferment des fabriques où l'on travaille les laines du pays en étoffes à l'usage des montagnards, et même dans beaucoup de cabanes on rencontre des métiers à tisser. Pendant l'hiver, les jeunes gens ont l'habitude d'aller chercher un emploi dans les contrées limitrophes, quelquefois même en Espagne.

Au sortir de Lannemezan, on se dirige au S. à travers le plateau des Landes. Après avoir traversé le ravin dans lequel la Save prend naissance, on laisse à dr. l'établissement thermal de Labarthe (p. 396), puis (5 kil.) on traverse à Labarthe la route de Bagnères-de-Bigorre à Saint-Bertrand de Comminges (R. 103), et on pénètre dans la vallée d'Aure, en suivant à une assez grande hauteur le versant occidental. Après les arides solitudes qu'on vient de parcourir, les charmants paysages des bords de la Neste produisent un agréable contraste.

9 kil. On passe au-dessus d'*Izaux*, v. de 297 hab., puis au-dessus de *Lortet*, v. de 556 hab. Vis-à-vis de ce dernier village, de vastes grottes s'ouvrent dans les rochers ; plusieurs d'entre elles sont fortifiées et percées d'embrasures par où les assiégés pouvaient tirer sur les assaillants. Il n'est pas douteux que ces grottes n'aient servi de refuge aux habitants pendant les guerres de la féodalité. On prétend qu'on y a découvert des trésors ; de là viendrait le nom de Lortet (*l'or tect; aurum tectum*).

Plus loin, la gorge de la Neste se resserre, et, après avoir traversé le v. de (13 kil.) **Hèches** (1526 hab.), où se trouve une *forge* importante, et aux environs duquel on exploite une carrière de beau marbre noir, la route suit le bord de la même rivière. Vis-à-vis des Hèches, près du hameau de *Hèchettes*, on voit une ancienne tour à signaux pittoresquement située sur un rocher qui surplombe le torrent, ainsi que deux pierres druidiques.

21 kil. **Sarrancolin**, v. de 968 hab., tire son nom de sa position entre deux escarpements : *serrée colline*. Elle est très-ancienne, fort laide et mal bâtie. Son église, construite à la fin du XII[e] siècle ou au commencement du XIII[e], présente un grossier mélange de pleins-cintres et d'ogives; les boiseries du chœur datent du XVI[e] siècle, mais elles ne sont pas moins médiocres que le reste de l'édifice. On gardait autrefois près de l'autel les cendres de saint Ébons, patron de Sarrancolin; en 1793, elles furent jetées au vent. Le prieuré a complétement disparu, et de l'ancienne ville, il ne reste plus que cinq ou six maisons à pignons et à croisées du XII[e] siècle ; une porte de ville en ogive, encore munie de ses rainures de herse, de ses gonds, et surmontée de sa tour carrée, et les débris du castel abbatial, où, dans l'année 1280, les moines qui s'étaient révoltés se défendirent vaillamment contre l'évêque de Comminges.

C'est à Sarrancolin qu'on a fait une prise d'eau pour alimenter le canal d'irrigation qui contourne le flanc des collines au-dessus de la Neste, et va fertiliser le plateau de Lannemezan (R. 104). Il roule 3 mèt. cubes d'eau. Sarrancolin possède une fabrique de papier à cigarettes.

Vis-à-vis de Sarrancolin, sur la rive dr. du torrent, se trouve le village d'*Ilhet* (646 hab.), au débouché d'un vallon où l'on voit les cinq plus vastes grottes de la vallée de la Neste. Aux environs, se trouvent de belles carrières de marbre, exploitées du temps de Louis XIV, puis abandonnées, et rouvertes seulement en 1845. Elles fournissent de fort beaux marbres rouges veinés de gris, et couleur de chair veinés de jaune.

A peu de distance au S. de Sarrancolin, une autre gorge, descendue des montagnes boisées de l'O., offre une communication facile avec Bagnères-de-Bigorre (p. 398). Sur le

versant méridional de cette gorge sont les immenses et magnifiques carrières de marbre de Beyrède, un peu au-dessus du village du même nom ; dans le commerce, on connaît généralement ce marbre, ainsi que celui d'Ilbet, sous le nom de Sarrancolin : il est en général d'un rouge très-vif. Au delà de

22 kil. *Beyrède*, v. de 531 hab., on parcourt une espèce de défilé entre deux terrasses, dont les hameaux de *Jumet*, à dr.; *Camous* (125 hab.); *Fréchet* (46 hab.), *Pailhac* (73 hab.), occupent les rebords. Après avoir franchi ce passage désolé, on rejoint la route qui descend du col d'Aspin (p. 397), et l'on entre enfin dans le bassin de

28 kil. Arreau (R. 103), où commence la vallée d'Aure proprement dite.

A la sortie de ce village, on continue de longer la rive g. de la Neste, et l'on voit bientôt la vallée se rétrécir.

30 kil. **Cadéac**, v. de 426 hab., surmonté d'une vieille tour féodale. Comme celle d'Arreau, l'église de Cadéac a été construite dans le XVI[e] siècle, sur l'emplacement d'une église romane du XI[e] siècle, dont il ne reste plus que la porte du N. et quelques sculptures curieuses encastrées dans le mur : une de ces sculptures représente allégoriquement l'histoire de Suzanne entre les deux vieillards (une brebis entre deux loups).

Un peu au delà du village de Cadéac s'élèvent deux *établissements thermaux*, situés, l'un sur la rive dr., l'autre sur la rive g. de la rivière. On lit dans une vieille chronique qu'une certaine Jeanne, reine de Navarre, couverte de lèpre, trouva dans l'une de ces sources la guérison qu'elle avait en vain cherchée à Bagnères et à Cauterets. Plus tard, Marguerite de Valois et Clément Marot visitèrent Cadéac. Aujourd'hui les deux établissements, avec leurs quinze baignoires, suffisent à peine aux nombreux baigneurs accourus des départements voisins, et principalement du Gers.

Les *eaux* sont froides, sulfureuses. Les sources sont au nombre de quatre : la Source principale, celle de la Buvette, celle de l'Ouest et la petite Extérieure. La température de la Source principale et de la petite source Extérieure est de 13° 15; celle de la Buvette est de 15 65 (Gintrac).

Les eaux, qui s'emploient en boisson et en bains, agissent comme excitantes.

Le médecin inspecteur est M. Fouga.

M. Gintrac indique le sulfure sodique comme élément minéralisateur de l'eau de Cadéac et dans les proportions suivantes :

	Sulf. de sodium. gr.
Source de la Buvette	0,0678
— de l'Ouest	0,0237
— Principale	0,0750
— petite Extérieure	0,0772

C'est près des sources que se trouvait, à n'en pas douter, la digue qui retenait les eaux de la Neste et en formait un grand lac : on distingue parfaitement le point où la roche a été fracturée violemment sur une longueur d'une trentaine de mèt. La tradition locale fait même honneur au travail humain de cette effrayante coupure.

32 kil. *Ancizan*, v. de 765 hab., situé à 777 mèt. au-dessus du niveau de la mer, est un amas informe de maisons, quelquefois décoré du nom de ville. On voit à l'O., au fond d'un vallon trop dépouillé d'arbres, se dresser comme une tour le pic d'Arbizon, et, en tournant les regards au N. O., on aperçoit les escarpements nus où s'ouvre la Hourquette d'Ancizan, à l'extrémité de la gorge de Cassaigne. De l'autre côté de la rivière, le v. de *Grezian* (192 hab.), dans les environs duquel on trouve de beaux marbres, fait face à Ancizan du haut de sa colline.

33 kil. *Guchen*, v. de 469 hab., au delà duquel on traverse le petit tor-

rent du Lavedan, qui descend par un vallon latéral du port de Bastanet (2377 mèt.), situé immédiatement à l'E. du pic de Port-Vieil (R. 99).

Vis-à-vis du village de *Guchan* (303 hab.), situé sur la rive dr. de la Neste, au milieu de belles prairies et à 762 mèt. d'altitude, la route passe devant la *chapelle d'Agos*, bâtie par les Templiers dans le courant du XIIe siècle. Cet oratoire est dans un état de délabrement complet; sa voûte est détruite; ses murailles sont tapissées de plantes grimpantes; mais on peut encore parfaitement apprécier la pureté de son style. Le clocher n'est qu'un simple exhaussement du pignon occidental. Il ne reste plus rien du couvent des Templiers.

Les montagnes s'élèvent et prennent un plus grand caractère à mesure qu'on remonte la vallée, au fond de laquelle le pic de Tramesaïgues, la montagne d'Ens et l'entrée de la vallée d'Azet, attirent surtout les regards.

37 kil. **Vielle-Aure** (hôt. d'Espagne; auberge chez Dupuy), ch.-l. de c. de l'arr. de Bagnères, v. de 383 hab., est situé à 810 mèt., dans un beau bassin où viennent déboucher, à l'O., le ruisseau de Soulan ou d'Espiaube, au S. E., celui de la Mousquère, au S. la Neste d'Aure. Son église romane, qui ressemble à celle d'Agos, est mieux conservée. L'abside présente à l'extérieur trois pilastres servant d'appui à un large cordon saillant que supportent également des arcatures placées deux à deux entre chaque pilastre; au-dessus, une petite corniche ornementée règne sur toute l'étendue de l'église. Le grand clocher carré a été construit, de 1615 à 1616, dans un style parfaitement conforme aux traditions romanes. Cette église appartenait également aux Templiers.

Près de Vielle-Aure jaillit une source saline alcaline, d'une nature analogue à celle des eaux de Vichy.

—

[En pénétrant au S. E. dans la *vallée d'Azet* ou de la *Mousquère*, que l'on voit s'étendre jusqu'à la base du pic d'Azet, on trouve à l'entrée le v. de *Bourisp* (237 hab.), où s'élève une église célèbre dans le pays. L'édifice lui-même, formé d'un vaisseau du XVe siècle, construit au pied d'une tour romane du XIe siècle, offre un aspect très-disgracieux. Pendant le XVIe siècle, l'intérieur de la nef fut décoré d'une profusion de peintures dont quelques-unes avaient un mérite réel, mais qui sont maintenant presque détruites par l'humidité; en plusieurs endroits, c'est à peine si l'on peut distinguer les saints, les martyrs, les anges ou les démons qu'ont voulu peindre les artistes.

Sous le porche, les peintures sont encore assez bien conservées; elles représentent sept belles dames en costume du règne de Henri III, montées sur des quadrupèdes et portant en croupe d'affreux démons à trois visages, dont l'un sur la poitrine et l'autre au bas du ventre. Ces belles dames sont les sept péchés capitaux. L'Orgueil est monté sur un lion, l'Avarice sur un loup, la Gourmandise sur un cochon, la Luxure sur un bouc, la Colère sur un cheval, la Paresse sur un âne. Quelques détails sont d'une étrange grossièreté. Cette inscription est peinte à côté de la chaire :

LAN 1592, FUT AGABADA LAP PINTVRA, ERAN OBRIES IAN BERNEIL E IAN BOE.

L'an 1592, fut achevée la peinture; étaient ouvriers Jean Berneil et Jean Boe.

Au-dessus de Bourisp, dans la même vallée, se trouvent les villages de *Sailhan* (334 hab.), *Estensan* (215 hab.), *Ens* (87 hab.), et *Azet* (476 hab.). A 1 kil. au S. de ce dernier village (1172 mèt. d'altit.), qui possède plusieurs moulins, la gorge se divise en deux embranchements qui décrivent un cercle presque parfait autour du *pic d'Azet* ou de *Sarrouyes* (2667 mèt.). La branche occidentale

est dominée au S. par le pic de *Lustou*, haut de 3025 mètres.]

Au sortir de Vielle-Aure, on peut suivre indifféremment la rive g. ou la rive dr. La première route, moins fréquentée, traverse *Vignec*, v. de 323 hab.; situé au débouché du vallon d'Espiaube, où se trouve le village de *Soulan* (158 hab),passe ensuite à *Cadeilhan* (150 hab.), à *Trancherre*, et traverse la rivière, vis-à-vis de Tramesaïgues. La seconde franchit la rivière à Vielle même pour se diriger, au S., à travers de belles prairies bien arrosées et bordées d'aunes et de peupliers.

Après avoir laissé, à g., sur la hauteur, la vieille ruine appelée *castel d'Arnaou*, ancien manoir d'un prince aragonais, on atteint

39 kil. **Saint-Lary**, v. de 249 hab., qui possédait une église romane, complétement dénaturée par des réparations considérables; il n'en reste plus qu'une crypte à six arcades plein cintre. Une petite chapelle gothique du XIVe siècle, située sur la face méridionale, est, comme le reste de l'église, enfoncée de 1 mèt. dans un sol graduellement exhaussé par les alluvions de la Neste.

En 1834, Saint-Lary fut presque entièrement détruit par une terrible inondation dont on peut encore voir les traces.

« Dans ce désastre, raconte M. de Chausenque, il se passa un fait singulier. Une forêt, située à 2 heures de Saint-Lary, sur un versant de la gorge supérieure, fut lentement détachée du flanc de la montagne, et glissa tout entière le long des pentes, jusqu'à ce que son bord inférieur fût plongé dans le lit de la Neste. Peu à peu les racines des sapins furent dépouillées par l'eau du torrent de la terre qui les retenait, et les troncs furent l'un après l'autre entraînés à la dérive. Ainsi la forêt continua de descendre, et dans l'espace d'un mois disparut jusqu'au dernier sapin. Pendant tout cet espace de temps, la Neste et la Garonne elle-même restèrent noircies par l'humus qu'elles entraînaient. » D'importants travaux d'endiguement récemment terminés ont pour but de mettre Saint-Lary à l'abri d'un nouveau désastre.

Au-dessus de Saint-Lary, la vallée n'est plus qu'une gorge étroite. A mesure que la route s'élève au-dessus du torrent, on découvre des points de vue de plus en plus beaux sur le bassin qu'on vient de traverser ; sur la dr. se montre au loin le pic d'Arbizon. Après avoir dépassé la petite *fontaine de Caneille*, dont l'eau est justement renommée, et un poste de douaniers, on monte par une gorge aride, où l'on cesse de voir la Neste d'Aure, à un petit col d'où l'on redescend, par une pente assez roide, à l'entrée pittoresque de la vallée de Rioumayou. La montagne dont on vient de longer la base septentrionale, et dont les pentes sont en partie couvertes de bois, s'appelle le *pic du Midi de Saint-Lary*, ou le *Cap de Mount* (2060 mèt.). On laisse à g. la route du Rioumayou (R. 106).

42 kil. *Tramesaïgues*, v. de 140 hab., situé à 969 mèt. d'altitude, au pied du *pic de Tramesaïgues* (2548 mèt.), belle montagne conique, couverte de taillis jusqu'à mi-flanc, et plus haut de sapins. On ne peut guère remonter en voiture au delà de Tramesaïgues.

A 5 min. du village, au-dessus d'un pont pittoresque qui franchit la Neste, on passe sous une porte en pierres appelée la *Garetvielle*, et construite, lors de la guerre de la Succession, pour défendre la basse vallée contre les Miquelets espagnols ; elle indiquait alors la limite entre la France et l'Espagne. Au delà, la gorge est tellement étroite, que le torrent se précipite à travers d'énormes rochers qui se rejoignent presque au-dessus des eaux : c'est ce qu'on appelle le *Ruadet* (le Pas-Rude). « Là tout est décombres et blocs

entassés; toute culture devient impossible. » On laisse à g. une petite source minérale non utilisée, et bientôt après on aperçoit, de l'autre côté du torrent, à la base d'un rocher escarpé, le petit *établissement* thermal *de la Garet*, renfermant quatre baignoires. La source d'eau sulfureuse qui alimente cet établissement est saturée de barégine et de sulfuraire; sa température est de 17 degrés centigrades. Elle est surtout recommandée pour les affections rhumatismales; mais les seuls malades qui viennent lui demander la guérison sont des montagnards espagnols ou français des vallées avoisinantes.

Sur un rocher qui domine l'établissement se dresse l'église du hameau d'Eget. Immédiatement au-dessous, on traverse le torrent de la Sasse, descendu à g. du pic d'*Aret* (2940 mèt.), puis on passe, par le pont de pierre très-pittoresque de la Hosse ou d'Aragnouet (44 kil.), sur la rive g. de la Neste. La vallée s'élargit un peu; on laisse à dr. une petite carrière d'ardoises; à g., une belle forêt de sapins recouvre les pentes de la montagne de *Bert* (2520 mèt.), contre-fort du Pic d'Aret.

45 kil. On dépasse la petite chapelle de *Médiabat*, qui porte une naïve inscription, et bientôt on aperçoit, à g., la gorge étroite d'où jaillit le torrent de Moudang (R. 107), ombragé de sapins. Près du confluent de la Neste et du Moudang, s'élèvent quelques murailles, débris d'une forge abandonnée.

Au delà de la gorge de Moudang, la vallée de la Neste d'Aure se rétrécit. On traverse une partie du hameau de *Castets*, puis on franchit sur un pont de pierre le torrent qui descend de la vallée de Couplan (R. 99). Le pic de Badet, presque toujours couvert de neige, se montre au fond de la vallée d'Aure, où la culture a remplacé les sapins, partout où elle était possible. La Neste coule au fond d'une gorge profonde. Le chemin reste sur la rive g., et contourne le bord des précipices qui s'agrandissent constamment après de fortes pluies ou à la fonte des neiges. A ces époques de l'année, de vastes terrains, manquant de base, glissent dans le lit du torrent qui les emporte.

A 1 kil. en deçà d'Aragnouet, on laisse à g. le tracé de la route de Moudang (R. 107), qui doit passer sur un pont hardi, au-dessus d'une étroite fissure au fond de laquelle gronde le torrent. Une ligne blanche, marquée sur la paroi des rochers, indique le tracé de la route future.

50 kil. **Aragnouet** (aub.), ch.-l. de la haute vallée, v. de 423 hab., situé à 1210 mèt. de hauteur au-dessus de la mer; son nom, diminutif d'Aran, se retrouve dans plusieurs autres vallées pyrénéennes.

Au-dessus d'Aragnouet, sur le versant méridional de la montagne, on aperçoit une large clairière dans la forêt de sapins : elle a été formée par une avalanche qui emporta, en 1846, plus de 15 000 arbres.

D'Aragnouet à Gèdre, par le col des Aiguillons et par le col de Cambielle, R. 95; — à Baréges, par le col d'Aure, R. 99; — à Bielsa, R. 107.

ROUTE 106.

D'ARREAU A GISTAIN.

A. Par le port de la Pez.

12 h. de marche environ. — Route de voitures jusqu'à Génos. Au delà, sentiers de montagnes. Un guide est indispensable.

12 kil. D'Arreau à Génos (R. 103).

Le chemin qui mène au port de la Pez se détache de la route un peu avant Génos, traverse ce village, et continue de longer la rive g. de la Neste. Après avoir franchi un petit torrent qui descend à dr. de la montagne de Serre-Pouillac, on laisse à g. les villages d'*Aranvielle* et de *Lou-*

denvielle, contenant ensemble une population de 352 hab. Ensuite on traverse le torrent de Tourtère; on laisse à g. le vallon dans lequel se trouve le village de *Germ* (152 hab.), où une compagnie minière fait exploiter des gisements de manganèse, de même qu'à Loudervielle (R. 103).

(45 min. de Génos). On voit à dr., sur une petite terrasse, un *établissement de bains*, aujourd'hui très-peu fréquenté, mais destiné à devenir peut-être l'une des stations thermales les plus importantes des Pyrénées. Cinq sources jaillissent du flanc de la montagne, à une altitude moyenne de 1123 mèt. Les deux principales, dont l'une est chaude et l'autre froide, sont mêlées et offrent une température de 26 degrés centigrades ; elles renferment une grande quantité de glairine. La troisième source, sulfureuse, a une température constante de 20 degrés; une quatrième source, également sulfureuse, est froide ; enfin une fontaine ferrugineuse coule à une petite distance de l'établissement. — De la terrasse des bains on voit s'ouvrir en face la vallée d'Aube, qui remonte au S. E. vers les pics de Nère (R. 112) et de *Belle-Sayette* (2966 mèt.). Le torrent d'Aube est alimenté par les lacs de Nère, situés dans un cirque désolé, au pied de Belle-Sayette.

Quand on a dépassé l'établissement thermal et l'entrée de la vallée d'Aube, on traverse le hameau de *Cambajou*, et on laisse à g. (1 h. 15 min.) le monastère en ruines d'*Artigalongue*, ayant appartenu aux Templiers. Un peu plus haut, on franchit le torrent pour longer la rive dr. jusqu'au pied du *pic du Midi de Génos* (2479 mèt.), dont la masse énorme semble fermer la vallée, jonchée de blocs roulés par les torrents. On traverse (2 h.) la Neste de Clarabide sur le pont de Tramesaïgues, et l'on pénètre à dr. dans la vallée de la Neste de la Pez, qui remonte au S. O. Un bois de sapins couvre le versant occidental du Pic du Midi.

[A 10 min. du pont de Tramesaïgues, on laisse à g. un sentier qui contourne le versant E. du Pic du Midi, et qui, restant à peu près de niveau sur le flanc de la montagne, va rejoindre le fond de la vallée (1 h.), au confluent de la Neste de Clarabide et du torrent de Caillouas : ce dernier torrent est alimenté par le grand *lac de Caillouas* (2165 mèt.), dont la superficie est d'environ 40 hectares, et les lacs des *Gourgs-Blancs*, ainsi nommés à cause des névés qui les environnent. Laissant à g. la gorge de Caillouas, le sentier de Clarabide continue de remonter au S. E. en longeant la rive g. de la Neste. En 1 h. de marche on arrive à une nouvelle bifurcation de la vallée, au confluent des ruisseaux de Pouchergues et d'Aygues-Tortes. En montant directement en face, à travers les roches et les neiges, on laisse à g. le *lac de Pouchergues*, et on atteint en 1 h. (5 h. de Génos) le **port de Clarabide**, appelé aussi *port de Venasque*[1] (2629 mèt.). De cette étroite arête qui domine un horizon de montagnes à peu près semblable à celui qu'on voit du port d'Oo (R. 112), on descend par des éboulis de pierre très-roides dans (30 min.) le vallon de la Paula, à l'origine de la vallée de San-Pedro. De là jusqu'à Venasque on compte 4 h. de marche environ.]

[Si, au lieu de monter vers le col de Clarabide, on eût pris à dr. pour suivre pendant quelque temps le cours du torrent d'Aygues-Tortes, on aurait vu s'ouvrir au S. un autre col, celui d'*Aygues-Tortes* (2619 mèt.), qu'on appelle aussi quelquefois, mais à tort, *port de Clarabide*. Ce col,

1. Il ne faut pas confondre ce port de Venasque avec celui qui met en communication Bagnères-de-Luchon et la ville de Venasque.

rarement visité, si ce n'est par les contrebandiers, est assez difficile à atteindre. Près du point culminant (5 h. de Génos), il faut passer sur une étroite corniche à une très-grande hauteur au-dessus du précipice. On a nommé ce pas « où le fils n'attend pas son père » le *Pas du Chat*, tant il faut d'agilité pour le franchir. Le port, d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur le pic Posets (R.116), est dominé à l'E. par le pic de *Clarabide* (*clara vista*, vue lointaine), qui doit probablement son nom à ses glaciers brillants, visibles de presque toutes les montagnes du Bigorre. Sa hauteur est de 2877 mètres. Du port de Clarabide, on peut rejoindre en moins d'une heure, par une pente assez facile, le sentier qui descend du col de la Pez (*V.* ci-dessous) dans la vallée de Gistain.]

—

Après avoir laissé à g. le sentier des cols de Clarabide et d'Aygues-Tortes, le chemin du col de la Pez traverse deux fois le torrent et s'engage dans l'étroite gorge que domine à l'O. le pic de *Lustou* (3025 mèt.), au S. O. le pic de *Guerreys* (2980 mèt.), à l'E. le pic de *Batchimale*, également élevé de 2980 mètres, et couvert de névés. On voit le port en face, mais la pente est très-roide et le sentier qui le gravit, encore praticable aux chevaux, se développe en longs zigzags sur le flanc de la montagne. Enfin on atteint (4 h. ou 4 h. 20 min. de Génos) le **col de la Pez**, ouvert à 2482 mètres de hauteur, entre le pic de Guerreys et celui de Batchimale. Du col on ne voit du côté de l'Espagne que des glaces, des rochers et quelques forêts : sur le versant espagnol, les neiges ont disparu en été : mais à g. on aperçoit la masse du pic Posets, toute flanquée de glaciers.

Le passage du port offre quelques dangers à cause des ouragans de neige qui s'y forment parfois au cœur de l'été; en hiver il est complétement impraticable.

Vers la fin du dernier siècle, on essaya de percer un tunnel ou plutôt un couloir par lequel on pourrait faire glisser sur le versant français les sapins qui tapissaient le versant espagnol de la montagne; mais la galerie ne fut creusée que sur une longueur de 60 mèt. environ, et depuis, les neiges et les éboulements l'ont complétement fermée. En 1839, on proposa d'ouvrir une route entre l'Espagne et la France au moyen d'un tunnel de 2442 mèt. de longueur, à 2100 mèt. au-dessus de la mer. Cette voie devait descendre vers Saragosse par le val de la Cinquetta et la vallée de Gistain, mais aujourd'hui les gouvernements de France et d'Espagne semblent préférer la vallée de Moudang et le col d'Héchempy (R. 107) pour la grande voie internationale.

Le versant espagnol est moins roide que le versant français. On descend à travers des pâturages faciles, coupés de distance en distance par des assises de rochers, et l'on atteint en 40 min. (5 h. de Génos) l'étroit bassin où s'opère la réunion des eaux descendues des cols de la Pez, d'Aygues-Tortes (*V.* ci-dessus) et de San-Chistau (R. 114). En aval, le torrent s'engage dans une gorge profonde. On prend à dr. pour contourner de niveau le flanc d'une montagne nue, dont la pente roide offre la même inclinaison depuis le sommet jusqu'à la base. Bientôt on aperçoit à g. le pic Posets (R. 117) et un vaste cirque de pâturages qui s'ouvre à sa base : c'est une des plus belles vues de montagnes que présente la chaîne des Pyrénées. En bas on voit les pelouses vertes de mousse, de gazon et de myrtils, coupées au milieu par une étroite fissure où passe le torrent, et où s'engouffrent les neiges; au-dessus de ce cirque se dressent des escarpements rougeâtres, rayés de distance en distance par des couloirs d'avalanches, et plus haut se développe en vaste demi-cercle un groupe de pics, dont les strates, étrangement contournées,

portent de la neige sur tous leurs plans, comme les marches d'un gigantesque escalier. A mesure qu'on avance, la masse du Posets se montre sous un nouvel aspect. Après avoir dépassé le cirque, on voit s'élever à g. deux contre-forts jadis boisés, mais offrant à peine aujourd'hui quelques sapins épars; ils forment comme le piédestal du Posets, qui de ce côté semble un pic isolé, aux escarpements perpendiculaires. Plus loin, on revoit la base de la montagne, mais ce n'est pas un cirque de pâturages qui s'ouvre au pied de ses parois, c'est un cirque d'éboulis où l'on n'aperçoit que des neiges et des blocs de granit.

6 h. On entre dans un petit bassin où des cabanes et des champs de blé s'offrent à la vue, puis on prend à dr. pour éviter la gorge au fond de laquelle mugit le torrent, entre des rochers couronnés de sapins. On laisse à g. le confluent de la Cinquetta et d'un ruisseau alimenté par les neiges du Posets, et l'on descend dans une charmante prairie où la Cinquetta et le ruisseau de Madera opèrent leur jonction. On franchit (6 h. 40 m.) ce dernier ruisseau provenant du col de même nom (*V.* ci-dessous), puis on s'engage dans un nouveau défilé : à g. le torrent bondit en cascades au fond d'une étroite fissure. Au sortir du défilé on monte à dr., et l'on se trouve (7 h. 15 min.) sur le promontoire où s'élève la caserne des douaniers de San-Chistau (*V.* ci-dessous).

2 h. (9 h. 15 min. de Génos; 12 h. d'Arreau.) De la caserne à San-Chistau ou Gistain (*V.* ci-dessous).

_B._ Par le port du Plan.

11 à 12 h. de marche environ. — Chemin de voitures non encore terminé d'Arreau à l'hospice de Rioumayou. Au delà, sentier de mulets très-fréquenté. Un guide est indispensable.

N. B. Se défier des vipères, très-nombreuses dans la vallée de Rioumayou.

14 kil. D'Arreau à Tramesaïgues (R. 105).

Avant d'arriver à Tramesaïgues, on prend à g. la route de voitures qui pénètre dans la vallée de Rioumayou, en s'élevant par quelques lacets à une assez grande hauteur au-dessus de la rive g., puis en contournant la base orientale du pic de Tramesaïgues, revêtue d'une belle forêt de sapins. A g. le torrent de Rioumayou forme de charmantes cascades.

45 min. On arrive au bord du torrent, qu'on traverse pour passer sur la rive dr., mais bientôt (50 min.) un pont ramène sur la rive gauche.

1 h. 10 min. On traverse le ruisseau des Graviers, ainsi nommé à cause des énormes débris qu'il apporte et qui obstruent la vallée, puis on monte à dr. par une allée bordée de buis, et l'on passe sur une étroite terrasse de rochers à g. de laquelle le torrent coule à une grande profondeur dans une fissure de rochers. On passe (1 h. 30 min.) au-dessus de cette fissure et du torrent par un pont pittoresque, puis on gravit un promontoire rocheux d'où l'on descend pour traverser (1 h. 40 min.) une quatrième fois le Rioumayou. Les forêts qui tapissaient en aval les deux versants de la vallée ont disparu. On ne voit que les bois très-clair-semés d'Arets (à dr.) et de Fittelongue (à g.).

2 h. 10 min. On entre dans le charmant bassin de *Frécancou* (1388 mèt.), formé par le confluent du Rioumayou et du ruisseau de Péguère. La combe de Péguère, qui remonte au S. E., forme un gracieux tableau. A l'entrée quelques cabanes sont éparses au milieu des prairies; plus haut se redressent des pentes couvertes de sapins, et plus haut encore on aperçoit des pâturages et des cimes neigeuses. C'est là que s'ouvre le *col* très-difficile *de Péguère* (2764 mèt.), entre le pic de Guerreys et le pic de Batoa. De ce col, les bergers descendent en Espagne par la gorge de pâturages qui commence immédiatement au S. du col de la Pez (*V.* ci-dessus *A*).

Au delà du bassin de Frécancou, on s'engage dans un nouveau défilé, dominé à dr. et à g., d'abord par de belles forêts de sapins, puis par des bouquets de pins clair-semés. On traverse (2 h. 55 min.) le ruisseau de Thos, qui forme à dr. une belle cascade, et bientôt après on arrive à un petit bassin demi-circulaire, qui porte le nom d'oule ou de cirque, comme ceux de Gavarnie et de Troumouse. Le fond du cirque est une vaste prairie, au centre de laquelle, à 1560 mèt. de hauteur au-dessus de la mer, est situé (3 h. 15 min.) l'*hospice* ou auberge *du Rioumayou*, misérable construction d'une saleté repoussante. Cette maison appartient conjointement aux villages de Saint-Lary et de Sailhan, qui la font exploiter par un fermier. Les voyageurs feront bien d'apporter avec eux leurs provisions, et de ne pas se confier à l'hospitalité de l'aubergiste de Rioumayou. Même en Espagne, il est difficile de trouver un gîte plus dégoûtant (1862). — La route de voitures qui s'arrête à l'hospice est construite pour l'exploitation des forêts de la vallée.

Après avoir dépassé l'hôpital, on traverse (3 h. 20 min.) le ruisseau d'Estats, puis le Rioumayou lui-même, et, tournant à g., on se dirige à l'E. vers l'entrée de la gorge de Cavarrère. On suit pendant 10 min. (3 h. 30 min.) la base du versant S. de cette gorge, puis on cesse de longer le torrent, et l'on gravit à dr. le flanc de la montagne par une succession de lacets très-roides : quelques sapins trop clair-semés recouvrent çà et là les pentes.

4 h. 20 min. On laisse à g. un sentier qui remonte à g. vers le *col de Cavarrère* ou de *Madère* (2530 mèt.), passage très-peu fréquenté, et praticable seulement pour les piétons. Il est dominé au S. par le *pic de Cavarrère* (2654 mèt.), que sa forme et sa couleur font ressembler à un dôme de fer lorsqu'il est dépourvu de neiges. Du col de Cavarrère on peut descendre dans la vallée de la Cinquetta par la gorge de Madera, qui méritait jadis son nom (*madera*, bois), mais qui offre à peine quelques lambeaux de forêts, près de sa jonction avec la vallée de la Cinquetta, à 35 min. en amont de la caserne de San-Chistau (*V.* ci-dessus *A*).

Au-dessus de la bifurcation des sentiers de Cavarrère et du Plan, on sort de la zone des forêts pour entrer dans celle des pâturages. On contourne le flanc d'une montagne, puis on s'élève par une succession de croupes et de plateaux superposés, et quand on croit enfin être arrivé sur la ligne de partage, il faut encore gravir le sommet même de la montagne, qu'on appelle improprement le **port du Plan**. Une croix posée sur un bloc de marbre y sépare la limite des deux États, à 2457 mèt. de hauteur, et un signal, formé de pierres entassées, le désigne de loin aux yeux des voyageurs. Il faut à un bon marcheur environ 5 h. 10 min. pour se rendre de Tramesaïgues au port.

De ce point on voit, du côté de l'Espagne, de longues pentes herbeuses, et dans le lointain les cultures de San-Chistau et de San-Juan : on distingue même les plaines de Balbastro; mais ce qui attire le plus les regards, c'est l'énorme masse du pic Posets, couronnée de glaciers dont la tranche bleuâtre apparaît au-dessus des cirques d'éboulement. A l'O. le Mont-Perdu, Troumouse, le Cylindre, déploient leur rangée de cimes neigeuses. Du côté du N. on n'aperçoit pas le sommet de Néouvielle, caché par les montagnes ravinées du Rioumayou. A ses pieds on voit s'ouvrir la profonde vallée de Rioumayou, véritable gouffre qui contraste avec les pentes douces du versant espagnol. Tout à fait à l'horizon, des vapeurs bleuâtres indiquent le plateau de Lannemezan.

[A 2 kil. à l'O. du port du Plan s'ouvre le *col d'Ordisset* (2400 mèt.), facile à atteindre en cheminant à tra-

vers les pâturages, d'où l'on ne cesse de jouir d'une vue magnifique sur le pic Posets et le groupe du Mont-Perdu. Vers le commencement du siècle, il avait été décidé que le tunnel de la route d'Auch à Balbastro passerait au-dessous du col d'Ordisset. Le port de Plan, bien que plus élevé, est le seul qui soit fréquenté, à cause de son voisinage des lieux habités de la vallée de Gistain.]

Sur le versant espagnol, les pentes sont beaucoup moins escarpées que sur le versant français. On descend obliquement en contournant un cirque de pâturages. On franchit (5 h. 30 min.) un ruisseau naissant, puis on suit de niveau le flanc de la montagne herbeuse, et laissant à g. quelques sapins, on se trouve (6 h.) sur le bord d'un promontoire, d'où l'on descend par trois ressauts successifs assez escarpés à (6 h. 30 min.) la terrasse de roches rouges qui domine le confluent de la Cinquetta et du ruisseau du Plan. C'est là qu'est bâtie la *caserne* des douaniers de *San-Chistau*, servant d'hospice; elle est beaucoup plus convenable que l'auberge de Rioumayou.

De la caserne de San-Chistau au col de Madère (*V.* ci-dessus); — aux cols de la Pez et d'Aygues-Tortes (*V.* ci-dessus *A*); — au col de San-Chistau, R. 114. — On peut se rendre aussi directement, en 4 h. de marche, dans la vallée de Bielsa, là où se trouvait l'hospice de Bielsa, aujourd'hui détruit.

En continuant de suivre la vallée de la Cinquetta, on arrive en 2 h. (8 h. 30 min. de Tramesaïgues; 11 h. 30 min. d'Arreau) au village de *San-Chistau* ou *San-Juan de Gistain*, situé dans une vallée verdoyante, au pied d'une montagne qui porte son nom. Le village du *Plan* se trouve à 1 kil. plus bas. Dans les environs, on exploite des gisements de cobalt arsénical; on y a découvert aussi du nickel et des veines de houille.

ROUTE 107.

D'ARREAU A BIELSA.

A. Par la vallée de Moudang.

12 h. de marche environ. — Route de voitures en projet. Sentier de mulets. Un guide est nécessaire. Il vaut mieux partir d'Aragnouet.

18 kil. D'Arreau à l'entrée de la gorge de Moudang (R. 105).

La route de voitures doit continuer de suivre la rive g. de la Neste pendant 2 kil. 1/2, jusqu'à une petite distance d'Aragnouet (R. 105), puis traverser la Neste et contourner la montagne boisée d'*Aougas*, de manière à pénétrer dans la vallée du Moudang, à une grande hauteur au-dessus du torrent.

Le chemin actuel traverse la Neste en amont du confluent des deux Nestes, et longe la rive g. de la Neste de Moudang, ombragée de sapins et de hêtres. La gorge, très-étroite à son débouché, se rétrécit encore, et l'on monte à g. pour éviter le précipice au fond duquel coule le torrent. Ensuite (1 h.) on passe sur la rive dr., puis, immédiatement après, de nouveau sur la rive g., qu'on ne cesse de longer jusqu'au (2 h.) bassin (1566 mèt.) où se réunissent les ruisseaux d'Héchempy et de Moudang ou de Chourrious. De nombreux chalets sont groupés dans les pâturages.

Le vallon occidental, qu'arrose le ruisseau d'Héchempy, a été choisi pour la route internationale qui doit traverser la crête entre le *pic de Bataillence* (2594 mèt.) et celui de *Marty-Caberrou*, par un tunnel d'au moins 4 kil. de longueur; mais le vallon que choisissent ordinairement les voyageurs est celui qui remonte au S. vers le port de Moudang. Le torrent de Chourrious, qui le parcourt, est en grande partie alimenté par cinq *sources ferrugineuses* formant à elles seules un véritable ruisseau. Ces eaux, non encore utilisées, ne sont pas re-

marquables seulement par leur énorme volume, mais encore par leur extrême limpidité et une vertu que n'altère en rien le transport.

Au delà des granges de Moudang, on s'élève sur le versant occidental de la vallée de Chourrious, puis on gravit par de longs zigzags le plateau du Bedoura, et l'on atteint par des pâturages escarpés (4 h.) le **port de Moudang**, ouvert à 2487 mèt., entre le *pic de Lia* (2775 mèt.), à l'E., et le pic de Marty-Caberrou, à l'O.

Du col de Moudang, on descend sur le versant espagnol par un sentier pénible qui traverse des talus d'éboulement, des pâtis ravinés, et l'on rejoint en 2 h. 30 min., près de l'ancien hospice, le sentier du col de Bielsa (*V.* ci-dessous *B*).

B. Par le col de Bielsa.

7 h. de marche : 2 h. 30 min. à la montée, 4 h. 30 min. à la descente.

En sortant du village, on suit (15 min.) la rive g. du torrent jusqu'au delà de son confluent avec le Saux, dont il faut ensuite remonter la gorge, dans la direction du S. A l'entrée de cette gorge, dans une vaste prairie, s'élève la maison de *Chaubère* (1326 mèt.), qui sert d'hospice aux voyageurs. Elle appartenait autrefois aux Templiers, dont on voit encore le monogramme sur les ruines d'une chapelle voisine.

En quittant la maison de Chaubère, on s'élève par de nombreux zigzags; puis, restant de niveau sur le flanc de la montagne, on longe la rive g. du ruisseau de Saux. En 1 h. de marche, on atteint le pont de Chaubère, qu'on traverse pour suivre désormais la rive dr. Arrivé (1 h. 20 min.) au confluent des deux torrents qui forment la Neste de Saux, on pénètre au S. dans la gorge orientale, et on s'élève vers le col qu'on aperçoit en face. En montant, on voit à dr. la cascade du Riou-Ner.

2 h. 30 min. Le **col de Bielsa**, situé à 2465 mèt. de hauteur, entre deux pics à peine plus élevés, celui de la *Guillette* à l'O. (2566 mèt.), et celui de Bataillence à l'E. (*V.* ci-dessus), est très-fréquenté, même pendant l'hiver, parce qu'il est moins élevé que les autres cols de cette chaîne et plus rapproché d'Aragnouet.

Du col de Bielsa, on descend par des sentiers pénibles à l'endroit où s'élève (5 h.) l'*hospice* abandonné de Bielsa, et où l'on rejoint le sentier du port de Moudang (*V.* ci-dessus *A*). Pour trouver un gîte, il faut continuer sa route jusqu'à (6 h. 15 min.) *Parsun*, ou mieux encore jusqu'à (7 h.) **Bielsa**, village important situé au confluent de plusieurs vallées. On y remarque l'église et la maison commune. Un Français y possède une forge importante. Les mines de fer des environs sont inépuisables. On a aussi découvert dans la vallée de Bielsa une mine d'argent.

De Bielsa à San-Chistau, R. 106.

C. Par le col de Barroude.

7 à 8 h. de marche. — Sentier peu fréquenté.

On remonte la vallée de la Neste jusqu'au delà de Chaubère, et, vis-à-vis du Plan (20 min.), on pénètre à g. dans la vallée de la Gela (gelée), dont on ne cesse de suivre le versant oriental. Arrivé à l'endroit où se réunissent les eaux qui forment le torrent, on prend à g., et l'on s'élève sur les flancs de la montagne de la *Hourmagerie*. Dans les environs, on a reconnu des gisements de plomb, qu'on exploitait en 1861.

3 h. On atteint le *col* ou les *passades de Barroude*, d'où l'on descend en Espagne par des éboulis extrêmement pénibles à traverser. On rejoint le sentier du col de Bielsa à une petite distance au-dessous du col.

7 h. 30 min. Bielsa (*V.* ci-dessus *B*).



TROISIEME PARTIE.

HAUTE-GARONNE. — VAL D'ARAN.

ROUTE 108.

TOULOUSE ET SES ENVIRONS.

Renseignements généraux.

HÔTELS. — Nous les indiquons par ordre alphabétique : 1re cl. *hôtel Capoul*, place Louis-Napoléon ; *Chaubard* ou *Casset; des Empereurs* ou *Vidal*, bien situé sur la place du Capitole ; *de l'Europe* ou *Bident*, bien situé sur la place Louis-Napoléon ; *de France ; du Midi ; de Paris ; Souville*, sur la place du Capitole ; — 2e cl., *Baichère*, rue des Arts ; *Chaumont*, rue Louis-Napoléon ; *Domergue*, rue des Balances ; *Dupin*, rue Clémence-Isaure ; *de Londres*, rue de la Pomme ; *Notre-Dame des Victoires*, rue Louis-Napoléon.

RESTAURANTS. — Toulouse est une ville chère aux gastronomes. Ils aiment à la visiter, car ils savent y faire d'excellents dîners. Ils en vantent surtout les pâtés de foie de canards, les ortolans et les champignons ; ses fruits sont aussi renommés. Parmi les restaurants toulousains, nous recommanderons : le *café Tivolier* et le *café Bident*, place du Capitole ; le *café Dardignac*, place Rouaix, 10 ; le *Café-Divan*, place du Capitole ; le *café Gaston*, rue Louis-Napoléon, 3 ; le *café Rouch*, rue Saint-Rome, 30, etc.

CAFÉS. — Les plus beaux cafés de Toulouse sont groupés sur la place du Capitole ; ce sont : les *cafés Tivolier, Malbec, Bident, Divan, Européen, Richelieu, Latour*, etc. Sur l'avenue Louis-Napoléon, on trouve les *cafés de Toulouse* et *des Américains*.

BAINS. — A l'hôtel de Londres, rue de la Pomme ; Laclau, rue des Couteliers ; Stoll, au Grand-Rond ; la Samaritaine, au pont de Tounis.

POSTE AUX LETTRES. — Rue Sainte-Ursule, 13, hôtel Cibiel.

TÉLÉGRAPHE ÉLECTRIQUE. — Rue Fermat, près de la préfecture.

LIBRAIRES. — Delboy, rue de la Pomme, 71 ; Gimet, rue des Balances, 66 ; Milhès, rue Saint-Rome, 46 ; Privat, rue des Tourneurs, 45.

OMNIBUS. — Ils correspondent avec tous les trains. Leurs bureaux sont établis : rue Louis-Napoléon, 21 ; place du Chairedon, 2 ; place Saint-Michel, 3 ; rue du Faubourg-Saint-Étienne, au bureau de tabac. On paye :

Aux bureaux et aux hôtels, 25 c. par voyageur et 20 c. par colis ;

A domicile, 40 c. par voyageur et 30 c. par colis.

Voitures de famille à 6 places : 1 voyageur avec ses bagages, 1 fr. 25 c. ; 2 voyageurs, 2 fr. ; 3 voyageurs et au-dessus, 3 fr.

Les omnibus pour Pibrac, etc., stationnent sur la place du Pont-Neuf.

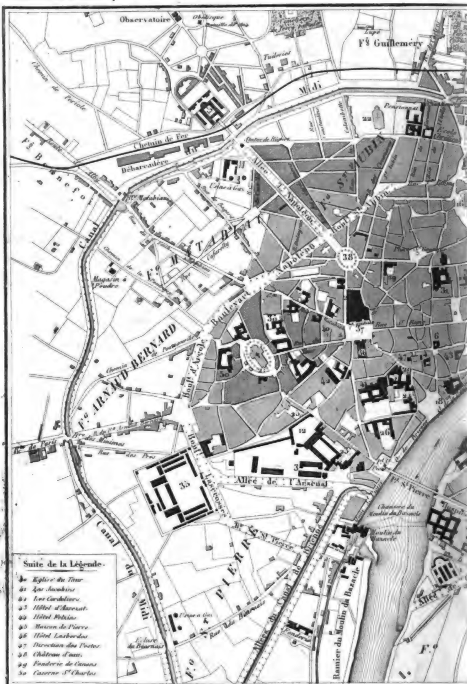
VOITURES DE PLACE (citadines). — Bureaux : galerie du Capitole et sur toutes les places publiques. La course, dans les limites du mur d'octroi, 90 c. ; l'heure, 1 fr. 50 c. Le prix de la première heure ne peut être fractionné.

DILIGENCES. — *Correspondances du chemin de fer* pour Albi, Gaillac, l'Isle-d'Albi, Rabastens, Tournay. — *Messageries du Midi et du Commerce*, rue Louis-Napoléon, 21. Services pour les bains des Pyrénées, Albi et Castres. — *Messageries impériales*, rue Louis-Napoléon, 22. Services pour Bayonne, Limoges, et, pendant la saison des eaux, pour les bains des Pyrénées. — *Hôtel Capoul*, diligences pour Lavaur, Castres. — *Vincens*, place Louis-Napoléon, 2. Voitures pour Puylaurens, Castres, Revel. — *Poste aux chevaux*, rue des Arts, 18. Diligences pour Albi. — *Hôtel d'Espagne*, rue Peyrolières, 18. Diligences pour Boulogne, Lombez, l'Isle-en-Dodon. — *Hôtel Lacaux*, rue de l'Écharpe, 3. Service sur Condom, Fleurance, Lectoure, l'Isle-en-Jourdain, Gimont, Auch, etc. — *Hôtel Delpech*, même rue. Voitures pour Beaumont-de-Lomagne, Lézat, etc.

Situation, aspect général.

Toulouse, ancienne capitale du Languedoc et métropole du midi de la France, est située à 146 mèt. au-des-

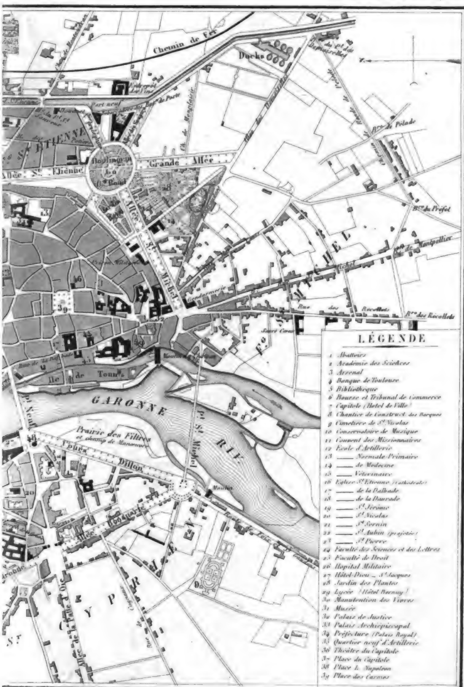
TOUL



Dressé par A. H. Dufour.

OUSE.

L. Hachette et Cie Editeurs, Paris



800 1,000 1,200

Gravé par Sengteller. Ecrit par Langevin.

sus du niveau de la mer, sur la rive dr. de la Garonne, qui la sépare du faubourg de Saint-Cyprien, et au point de jonction du canal latéral avec celui du Midi. Occupant une position tout à fait centrale au milieu de cette large dépression, qui longe la base septentrionale des Pyrénées et met en communication les rivages de la Méditerranée avec ceux de l'Atlantique, Toulouse était naturellement appelée à devenir la capitale de cette grande région géographique, et les chemins de fer, les canaux, les routes qui viennent y converger augmentent sans cesse son importance. Sa population s'accroît d'année en année. Elle était, en 1831, de 59 639 hab., en 1856, de 103 414; elle s'élevait, en 1861, à 113 229.

La plaine dans laquelle Toulouse s'est développée est fertile et riante, mais elle n'a rien de pittoresque. Seulement, quand le temps est clair, on y découvre, au S., la chaîne des Pyrénées, dont les principales sommités, étincelantes de neiges et de glaces éternelles, se détachent sur un beau fond d'azur.

Considérée en elle-même, abstraction faite de ses monuments, Toulouse est une ville laide, monotone, fatigante. Ses rues étroites, tortueuses, ne sont pas suffisamment propres; ses maisons de briques n'ont ni caractère ni style; même en se promenant dans ses plus beaux quartiers, on se croirait parfois dans un grand village; mais ce qui en rend le séjour insupportable aux étrangers, c'est le pavé, formé de petits cailloux pointus, qui dans la plupart des rues recouvrent encore tout l'espace compris entre les trottoirs ou bien entre les murailles des maisons. Depuis quelques années à peine on s'occupe d'assainir la ville par un réseau d'égouts.

Histoire.

Toulouse est une ville très-ancienne. Elle existait déjà dans le courant du IVe s. avant notre ère, lorsque les Belges ou Bolgs Tectosages, peuplades appartenant à la confédération des Kimris, chassèrent les Celtes établis, soit dans la plaine, au pied du Pech-David, soit sur le plateau de Vieille-Toulouse (*V.* ci-dessous, p. 432). Ils firent de Toulouse leur capitale et l'une des villes saintes de la Gaule. Le dieu Bélen, l'Apollon gaulois, y avait un temple renommé. C'est de Toulouse que partirent les Tectosages qui dévastèrent le temple de Delphes; en revenant ils jetèrent dans un étang, situé près de la ville, tout le butin dont ils s'étaient emparés. Plus tard, les Romains ayant soumis les Tolosates, le lac sacré fut fouillé par les ordres de l'avide consul Cépion, qui en tira des sommes immenses. Justin évalue ce qu'on y trouva à 110 000 livres d'or et 150 000 livres d'argent; Strabon dit 15 000 talents, ce qui correspondrait à 85 millions 500 000 fr. de notre monnaie. Cépion s'attribua frauduleusement la majeure partie de ce butin, mais il ne le porta pas loin. Il fut vaincu l'année suivante, au bord du Rhône, ainsi que son collègue Manlius, par les Kimris, qui vengèrent l'injure de Bélen d'une manière terrible : 80 000 soldats romains ou auxiliaires, et 40 000 esclaves ou valets d'armée, furent exterminés pendant ou après la bataille. On n'épargna que 10 hommes, pour porter en Italie la nouvelle du massacre. Les Romains attribuèrent le désastre de Cépion à son sacrilége, et de là vient le proverbe : *Habet aurum tolosanum*, appliqué aux gens qui ont une mauvaise chance. Quelques années après, Marius vengea Cépion et réunit le territoire des Tectosages et leur cité à la Province. Sous Auguste, Toulouse devint colonie de droit latin, et graduellement elle s'éleva au premier rang dans la Gaule méridionale. Au IIIe siècle, saint Saturnin vint y apporter l'évangile, et il y subit le martyre.

En 413, les Visigoths occupèrent

pour la première fois Toulouse, mais ils en furent bientôt chassés; puis, y étant rentrés en 419, ils en firent la capitale d'un royaume qui devint bientôt très-puissant. Six princes visigoths y régnèrent successivement. En 508, Clovis à son tour entra dans Toulouse en vainqueur, et pendant deux siècles les Franks la gardèrent sous leur domination. A peine avait-elle reconquis son indépendance, que les Sarrasins vinrent l'assiéger en 721. Si une première victoire d'Eudes, roi d'Aquitaine, sous les murailles mêmes de Toulouse, et la grande victoire de Karl Martel, la sauvèrent du joug musulman, elle retomba en 767 sous le pouvoir détesté des Franks. En 864, elle fut de nouveau prise et saccagée par les Normands; mais peu à peu, grâce à la faiblesse de la dynastie carlovingienne, le Midi recouvra son indépendance, et les comtes de Toulouse, nominalement vassaux du roi de France, devinrent plus puissants que leur suzerain.

Pendant les xe, xie et xiie s., les opinions manichéennes s'introduisirent graduellement dans le Toulousain, et bientôt l'Église catholique se crut obligée de verser le sang des hérétiques. Déjà en l'année 1020, des manichéens furent brûlés vifs à Toulouse, inaugurant ainsi cette longue série d'auto-da-fé qui ont signalé le zèle de la ville orthodoxe pendant tout le cours du moyen âge, et jusqu'en plein xviiie s.

Cependant le comte Raymond VI, qui monta sur le trône en l'an 1194, éprouvait une certaine répugnance à brûler ses sujets, et par cela même devint très-suspect à l'Église. Le pape adressa au comte plusieurs moines de Cîteaux pour l'exhorter à détruire l'hérésie par le fer et la flamme, et, comme Raymond hésitait toujours, le pape envoya pour renfort à ses fidèles l'abbé de Cîteaux lui-même, Armand Amaury. « C'était, dit M. H. Martin, un fléau de Dieu envoyé dans un jour de colère.... Cet homme avait sous sa robe de moine le génie destructeur des Genséric et des Attila. » Il s'adjoignit l'ancien troubadour Fouquet, et, d'accord avec cet apôtre, commença son épouvantable mission de convertisseur. Saint Dominique aussi, le célèbre inventeur de l'inquisition, vint s'unir à eux et les aider de son zèle et de sa cruauté.

Il ne nous appartient pas de raconter cette guerre horrible qui en vingt ans détruisit une nationalité, et ramena la barbarie la plus effroyable dans le pays le plus policé de l'Europe.

La lâcheté du comte de Toulouse, qui poussa l'ignominie jusqu'à se croiser lui-même et à implorer avec larmes les saints inquisiteurs, ne sauva pas sa ville, et cinq fois Toulouse fut attaquée par les hommes du Nord. La première fois, la population se défendit avec une telle énergie que Simon de Montfort fut obligé de lever le siége au bout de quinze jours; mais après la malheureuse bataille de Muret, où périt Pierre II, roi d'Aragon, qui venait au secours de son allié Raymond (R. 110), Toulouse fut occupée par les croisés (1214).

Le fils de Raymond avait plus d'énergie que son père : il alla demander un secours à la république de Marseille, intéressa toute la Provence en sa faveur, et se trouva bientôt à la tête de 100 000 combattants. A cette nouvelle, Toulouse se souleva de nouveau, et Simon vint l'assiéger pour la troisième fois. Deux attaques successives dirigées par le comte en personne furent repoussées avec une telle vigueur, que les croisés résolurent d'en venir à bout par la trahison. Fouquet, homme habile en perfidies, « envoya l'abbé de Saint-Sernin proposer aux citoyens de se remettre à merci, leur garantissant au nom de Dieu, de l'*Apostoile* et de tout le clergé, qu'ils ne perdraient ni corps,

ni biens, ni liberté, mais que, s'ils refusaient, les otages pris par Simon seraient *occis de male mort*. Les Toulousains ne connaissaient que trop la perfidie de l'évêque. Ils ne purent croire pourtant que Fouquet osât transgresser les terribles serments qu'il leur faisait de par Dieu, la Vierge et le corps du Sauveur, et n'eurent pas le courage de livrer à la mort quatre-vingts ou cent des notables de la cité, que Simon gardait au Château-Narbonne. » Mais, dès que Fouquet et Simon furent entrés dans la ville, ils tinrent la promesse mentale qu'ils s'étaient faite de violer leur serment. « Tous ceux des principaux bourgeois qui ne purent s'échapper de Toulouse dans le premier tumulte furent emmenés captifs, dispersés en terres étrangères, et entassés au fond des cachots, où un grand nombre périt de douleur et de misère, sans qu'on prît la peine de séparer les morts des vivants. » (HENRI MARTIN.)

Cette victoire de la trahison releva un moment les affaires de Montfort; il passa le Rhône pour aller porter la guerre en Provence; mais, pendant son absence, Raymond VI marcha rapidement sur Toulouse et s'en empara facilement. Simon fut obligé d'accourir pour assiéger la ville une quatrième fois. Le siége dura dix mois. « Or, voici, dit la chronique, qu'il y avait dans la ville un pierrier sous un sorbier, près de Saint-Sernin, et les femmes et les filles et les épouses de ceux de la ville le bandèrent et tirèrent, et la pierre *alla tout droit où il fallait.* » Simon eut la tête brisée du coup. Les hommes du Nord proclamèrent le fils de Simon, Amaury de Montfort, comte de Toulouse, et tentèrent un dernier assaut, qui ne leur réussit pas mieux que les autres. Ils furent forcés de lever le siége le 25 juillet 1218.

En 1219, le fils de Philippe-Auguste vint en personne bloquer Toulouse; mais, après deux mois et demi de siége, il s'en alla comme il était venu, et en 1222, Raymond VII succéda sans obstacle à son père. Il ne devait pas rester longtemps indépendant. En 1226, la guerre éclata de nouveau, et en 1229, Raymond fut obligé d'implorer la grâce du roi de France; Fouquet rentra en triomphe dans Toulouse, et l'Inquisition s'y organisa d'une manière formidable, malgré quelques insurrections rapidement comprimées.

En 1562, pendant les guerres de religion, il y eut de nouveaux massacres à Toulouse. On se battit dans les rues quatre jours entiers; mais l'armée de Blaise de Montluc donna la supériorité aux catholiques, et les huguenots furent égorgés ou traînés au supplice : un viguier et un capitoul eurent la tête tranchée; le capitaine Sanz fut écartelé; il y eut en tout, dit-on, 4000 victimes. Un jubilé centenaire fut institué pour rappeler aux siècles futurs le souvenir de ce fameux massacre. Dix ans plus tard, au signal parti de Paris le jour de la Saint-Barthélemy, 300 huguenots furent égorgés dans les prisons par les élèves de l'Université, et trois conseillers au parlement furent pendus.

L'inquisition avait porté ses fruits naturels en ce pays comme en Espagne; et Toulouse, pendant longtemps, ne fit guère parler d'elle que par la férocité de son orthodoxie. En 1618, le célèbre médecin Vanini fut traduit devant le parlement sous l'accusation de panthéisme, et condamné à être brûlé vif, après avoir eu la langue coupée. Cette atroce sentence reçut son exécution le 19 février 1619. En 1762, sous l'accusation injuste d'avoir tué son fils, un vieillard protestant, Jean Calas, fut roué vif. Personne n'ignore avec quel zèle infatigable Voltaire s'employa en faveur de cette famille infortunée, et le succès qu'il obtint après trois ans d'efforts. L'arrêt fut cassé, Jean Calas réhabilité, et ses enfants délivrés

rentrèrent en possession de ce qui restait des biens de leur père.

Trente ans après, la révolution éclata et fit de nouvelles victimes à Toulouse : cinquante-trois membres du parlement périrent sur l'échafaud en 1794 pour expier la mort de Calas. En 1799, une tentative avortée d'insurrection royaliste coûta encore la vie à quelques personnes.

Toulouse fut le théâtre du dernier combat livré en 1814 entre les Français et les alliés. La fortune offrit alors au maréchal Soult une chance de succès inespérée. Wellington avait jeté un pont sur la Garonne, en aval de la ville. Le 4 avril, il fit passer sur la rive dr. du fleuve le général Beresford, avec une division de 10 000 hommes; le reste de son armée devait passer le lendemain; mais pendant la nuit, la Garonne s'enfla subitement et enleva le pont. L'avant-garde anglaise se trouva ainsi séparée du corps de bataille, sans artillerie, sans munitions, et livrée, sans espoir de secours, aux coups de l'armée française tout entière, laquelle ne demandait qu'à frapper. Wellington la crut perdue et songea un moment à la retraite, car ces 10 000 Anglais étaient l'élite de son armée. Mais, pendant trois jours entiers, le maréchal Soult resta l'arme au bras et ne donna aucun ordre. Wellington eut le temps de rétablir son pont, et ajouta, le 8 avril, 40000 soldats aux 10000 de Beresford. Les positions retranchées qui défendaient la ville furent attaquées le 10 au matin. Les divisions françaises firent en vain une résistance héroïque; après la prise de plusieurs redoutes, elles furent obligées d'effectuer leur retraite.

L'année suivante, le 17 août, le général Ramel, royaliste éprouvé, chargé par Louis XVIII du commandement militaire du département de la Haute-Garonne, fut massacré et littéralement haché en morceaux par la populace royaliste de Toulouse, dont il essayait de contenir les fureurs. C'est le dernier fait marquant de l'histoire de Toulouse.

Toulouse est aujourd'hui le chef-lieu du départ. de la Haute-Garonne; le siége d'un évêché érigé au IIIe s., d'une cour d'appel, d'un grand commandement militaire, et d'une académie. Elle a vu naître MM. de Villèle et de Montbel, l'académicien Baour-Lormian, le jurisconsnlte Romiguières, le docteur Esquirol, M. de Rémusat, etc.

Monuments religieux.

La **cathédrale** de Toulouse, qui s'élève sur la place du même nom, dans la partie orientale de la ville, a été fondée on ne sait à quelle époque, et consacrée à saint Étienne; elle se compose aujourd'hui de plusieurs parties, non seulement distinctes, mais ne se reliant pas même entre elles. Au-dessus de la galerie percée à jour qui surmonte le portail du XVe s., se développe une immense rosace dont le milieu ne se trouve pas sur la même ligne que la pointe de l'ogive du portail. A g., s'élève un clocher terminé en 1531, masse énorme et disgracieuse qui contenait autrefois la grande cloche Cardailhac, transformée, pendant la révolution, en monnaie de billon. La nef est très-grande, mais beaucoup trop large pour sa hauteur; un gros pilier la sépare du *chœur*, autre église bâtie derrière la première et sur un axe différent. Commencé en 1275, achevé une première fois en 1502, puis incendié en 1609, le chœur fut complétement réparé pendant le courant du XVIIe s. Ce vaisseau est vraiment remarquable, malgré son lourd jubé et les ornements surchargés de son maître autel : on y remarque la grille, chef-d'œuvre de serrurerie, et les stalles. Autour du chœur sont disposées dix-sept chapelles, dont les décorations modernes dépassent tout ce que le mauvais goût de l'empire et de la restauration a produit de plus

hideux : on y voit aussi quelques mausolées sans valeur artistique.

La plus belle église de Toulouse est l'église romane de *Saint-Saturnin*, vulgairement **Saint-Sernin** (dans la partie septentrionale de la ville), ainsi nommée d'un martyr chrétien qui aurait été attaché par les pieds à un taureau. Bien qu'elle paraisse construite d'un seul jet, trois époques différentes, dit M. Viollet-le-Duc, ont contribué à son érection. Les parties les plus anciennes, qui sont le chœur et les transsepts, ne peuvent pas remonter au delà du XII[e] s. Au XIV[e] s., on continua la façade, qui est demeurée inachevée jusqu'à nos jours, puis on éleva les deux derniers étages de la tour centrale et la flèche qui la surmonte. Dans le XVI[e] s., on termina la galerie de la nef. Enfin d'importants travaux de restauration ont été entrepris en 1860, sous l'habile direction de M. Viollet-le-Duc, et les travaux, poussés avec activité, donnent lieu d'espérer que dans un avenir prochain le plus beau monument du midi de la France apparaîtra dans sa splendeur primitive. La façade n'a pas été terminée.

A l'extérieur, la partie la plus intéressante de Saint-Sernin est l'*abside*, flanquée de ses cinq chapelles. La chapelle du milieu est éclairée par cinq fenêtres; les autres n'en ont que trois. Dans l'intervalle qui sépare les chapelles s'ouvre une fenêtre surmontée par un large oculus. A dr. et à g. en avant de l'abside, s'étendent les deux parties du transsept, flanquées chacune de deux chapelles construites sur le même plan. L'abside elle-même forme comme un soubassement au-dessus duquel s'élève le chevet de l'édifice, percé de gracieuses fenêtres. Toutes ces constructions semblent s'appuyer mutuellement, pour servir de base à la tour qui s'élève au point de jonction des bras de la croix. De cet ensemble résulte, comme l'a dit M. Mérimée, une disposition pyramidale des plus heureuses, qui frappe de loin le spectateur.

On peut entrer dans l'église, soit par la porte de la façade située à l'occident, soit par la porte du S. (la porte Miégeville), située en face de la rue du Taur, et précédée d'un charmant portail, malheureusement mutilé, que Nicolas Bachelier construisit dans le style de la Renaissance; soit par la porte des Comtes, qui s'ouvre à l'extrémité du transsept droit, en face de la rue Bellegarde. De chaque côté de la grande *nef*, haute de 21 mèt., s'étendent deux nefs latérales, dont les deux premières ont 9 mèt. 50 cent., et les deux autres 7 mèt. 50 cent. de hauteur. Les cinq nefs sont nues et n'ont pas de chapelles. L'axe de l'édifice a quatre déviations, peu apparentes à l'œil, et que des mesures prises avec le plus grand soin ont pu seules faire découvrir; sa longueur totale est de 109 mèt. Chaque *transsept* a 22 mèt. de longueur à partir du centre du clocher, sur 8 mèt. 60 de largeur. L'une des chapelles du transsept du midi (dr.) renferme un Christ byzantin très-remarquable. Dans le transsept du nord se trouve la chapelle récemment restaurée, où le cadavre du maréchal de Montmorency fut déposé après son exécution, en 1632; on y remarque les vitraux modernes peints par M. de Nozan, qui représentent Montmorency et sa femme. Le *chœur* n'offre rien de bien curieux : on y remarque seulement la dernière stalle haute à gauche, représentant un porc assis dans une chaire; on lit à côté : *Calvin el Porc*, P t (prêchant).

Le pourtour de l'abside, nommé par le peuple le *tour des corps saints*, est l'objet d'une vénération particulière, à cause des reliques qu'il contient. A g., devant la chapelle de Saint-Georges, est suspendu un *ex-voto* solennel, consacré à l'apôtre de Toulouse et aux reliques des saints de la basilique, pour demander à Dieu

la cessation de la peste qui décima la ville en 1520. Il consiste en une représentation en bois et en relief de la basilique de Saint-Sernin, entourée de son mur d'enceinte, défendue par ses tours et son artillerie. La flèche élancée de l'église domine l'enceinte et l'édifice, où conduisent huit portes protégées par des créneaux.

Vis-à-vis de la chapelle du Saint-Esprit, en dehors et à la hauteur des balustres du baldaquin, les amateurs remarqueront une *Sainte-Famille* attribuée au Corrége; les curieux bas-reliefs incrustés dans le mur du sanctuaire ont peut-être appartenu au cycle carlovingien.

Les *cryptes* de Saint-Sernin possèdent un très-grand nombre de reliques: apôtres, confesseurs, docteurs, vierges, etc.; en 1794, les commissaires du district procédèrent à l'enlèvement de toutes les châsses d'or et d'argent qui renfermaient les corps saints, mais les reliques furent conservées intactes. Privées de leurs anciennes richesses, mutilées d'abord, puis recouvertes d'une couche de plâtre et de chaux, les cryptes restèrent longtemps dans un état d'abandon et de ruine. Elles ont été restaurées sous la direction de M. du Mège. Le prêtre chargé de les montrer aux étrangers signale surtout à l'attention des visiteurs la châsse qui contient le chef de saint Thomas d'Aquin, et qui a été transférée solennellement le 18 juillet 1852 de la chapelle du Saint-Esprit dans les cryptes, déjà en partie restaurées. Deux grandes tables de marbre blanc incrustées dans les murs des deux escaliers portent deux longues inscriptions qui énumèrent, à la suite d'un précis historique, « toutes les reliques que la Religion conserve à Saint-Sernin, et constatent que ceux qui visitent les sept principaux autels de cette église abbatiale obtiennent des indulgences pareilles à celles que l'on acquiert devant les sept autels de l'église de Saint-Pierre de Rome. »

M. de Caumont signale, parmi les reliques conservées à la sacristie, deux magnifiques *chapes*, l'une du XIIIe s., d'une richesse extraordinaire, et l'autre plus ancienne.

La hauteur totale du *clocher*, prise du dallage de l'église et sans y comprendre le pyramidion, la boule et la croix, est de 63 mèt. 72 c. De la galerie, on découvre un immense panorama sur Toulouse, les plaines et les collines du Languedoc, et toute la chaîne des Pyrénées.

Près de l'église Saint-Sernin, on voit encore une partie des anciens bâtiments du *collége de Saint-Raymond*, construction en briques, crénelée et flanquée de tourelles.

L'*église des Cordeliers* sert de magasin à fourrages; elle se compose d'une grande nef ogivale flanquée de dix-huit chapelles.

La *Daurade* (dorée), située sur le quai du même nom, près du Pont-Neuf, a été bâtie en 1764, d'après le plan de l'architecte Hardi. Le chœur de l'édifice est orné de sept tableaux par M. Roques père. Dans la chapelle à g., on remarque la statue de *Notre-Dame la Noire*, qu'on portait en procession dans les temps de calamités. Le monument du poëte Godolin (1649) se trouve dans une chapelle de dr., en entrant par le quai. D'après une tradition contestée, Clémence Isaure aurait été ensevelie dans la même église.

La *Dalbade*, près du pont de Tounis et au sud du Pont-Neuf, fut bâtie au milieu du XVe s., sur l'emplacement d'une église fort ancienne, et consacrée à la Vierge blanche (*dealbata*). L'intérieur se compose d'une seule nef extrêmement hardie. On y voit deux statues de Nicolas Bachelier. Le portail, sculpté par le même artiste et restauré par M. Adolphe Agibert, est une des plus charmantes choses dont la Renaissance ait enrichi Toulouse. La tour de la Dalbade mérite aussi d'attirer l'attention.

L'église du *Taur* ou du Taureau (rue du même nom, entre le Capitole et Saint-Sernin) est ainsi nommée parce que, d'après la légende, le taureau qui traînait le corps de saint Saturnin s'arrêta dans cet endroit. Elle semble dater de la fin du XIIIe s.

A l'arsenal, l'antique église de *Saint-Pierre des Cuisines* contient un beau tombeau byzantin.

Non loin de l'arsenal s'élève l'église des Jacobins, qui servait naguère de caserne d'artillerie (*V.* ci-dessous, Établissements d'instruction publique).

L'*église de Saint-Nicolas*, située derrière l'hôtel-Dieu, dans le faubourg de Saint-Cyprien, a été construite vers la fin du XIIIe s., mais dénaturée depuis par des réparations maladroites. On remarque derrière le maître autel un magnifique bas-relief de la Cène, attribué au célèbre Nicolas Bachelier.

L'*église Saint-Aubin* (à l'E. de la ville, sur les bords du canal) a été commencée en 1847 sur les plans de l'architecte Delort, mais elle n'est pas encore terminée. En 1862, on n'avait achevé que les cryptes, qui sont magnifiques, et le sanctuaire. Immédiatement au S. de cette église s'étendent les vastes constructions du couvent du pensionnat des Ignorantins. Un souterrain pratiqué au-dessous de la rue Caraman fait communiquer le pensionnat avec le couvent. Un grand nombre de couvents s'élèvent en d'autres parties de Toulouse.

L'*église des Jésuites* (rue des Fleurs, près de l'allée Saint-Michel) est une élégante et coquette construction du style de la Renaissance. Elle est décorée de statues et de sculptures remarquables.

L'*archevêché*, situé rue Baragnon, près du Musée, n'offre aucun intérêt. A côté, sur la petite place de la Trinité, on a érigé une jolie fontaine construite sur les plans de M. de Vitry, et décorée de sculptures par M. Romagnesi.

La *chapelle de l'Inquisition*, près de la fonderie de canons, rappelle les plus tristes scènes de l'histoire de Toulouse. Dans le corridor d'entrée est la cellule qu'occupait, dit-on, saint Dominique. Non loin de là se trouve la petite *place du Salin*, où l'on célébrait les auto-da-fé. C'est là que la langue de Vanini fut arrachée et que son corps fut brûlé.

Capitole.

Le **Capitole**, situé au centre de la ville, forme l'un des côtés de la place qui porte son nom. Cet hôtel de ville, qui tire probablement son nom de *capitulum* (chapitre), est un grand édifice d'une architecture médiocre, construit par Cammas, dans le style ionique, de 1750 à 1760. Huit colonnes de marbre incarnat supportent un fronton triangulaire dont le tympan offre à chaque changement de dynastie l'effigie d'un nouveau souverain.

Les statues qui décorent les avant-corps latéraux, représentent : à g., Clémence Isaure et Minerve ; à dr., Melpomène et Thalie.

Au fond de la première cour, où Montmorency eut la tête tranchée, en 1632, se trouve une belle porte construite par Bachelier ; au delà de cette porte, un grand escalier monte à la salle des Pas-Perdus, où sont exposés quatre tableaux, dont trois de Rivalz, rappelant des épisodes de l'histoire de Toulouse.

De là, on pénètre dans la *salle des Illustres*, ainsi nommée parce qu'elle renferme les bustes des quarante-trois plus illustres Languedociens. On y remarque : le peintre Antoine Rivalz; le poëte Campistron; le célèbre compositeur *Dalayrac;* le naturaliste Picot de Lapeyrouse ; *Paul Riquet; Pierre de Fermat*, que Pascal proclamait le premier géomètre de l'Europe : le poëte Godolin; *dom Vaissette*, le savant bénédictin de Saint-Maur ; Guillaume de Noga-

ret; le sculpteur ***Nicolas Bachelier;*** le jurisconsulte *Cujas;* et enfin Guy du Faur, seigneur de Pibrac, magistrat, diplomate, moraliste et poëte apologiste de la Saint-Barthélemy.

A g. de la salle des Illustres, en regardant la place du Capitole, s'ouvre la ***salle de Clémence Isaure***, où l'Académie des Jeux Floraux tient ses séances. Elle est ornée de la statue en marbre de la célèbre fondatrice des jeux. Dans la ***salle des Archives***, qui fait suite à celle de Clémence Isaure, on voit le portrait du poëte Godolin et le coutelas qui trancha la tête de Montmorency. Un bel escalier descend de la salle des Archives dans la deuxième cour du Capitole, où l'on remarque une tour carrée. La troisième cour est entourée des anciens bâtiments de l'Arsenal municipal de Toulouse : c'est la partie la plus ancienne du Capitole, elle date de 1520.

Le *Grand-Théâtre* occupe actuellement l'angle méridional de la façade du Capitole; on doit bâtir une salle nouvelle rue Louis-Napoléon.

Au S. du Capitole, dans la petite place de Saint-Pantaléon, s'élève une jolie petite *fontaine* en fonte.

Monuments divers.

Le *palais de justice*, construit près de l'île de Tounis, sur l'emplacement du Château-Narbonnais, dont on voit encore un pan de mur, contient trois salles curieuses dont les plafonds sont ornés de sculptures. C'est devant la place du Palais-de-Justice qu'on a érigé en 1850 la ***statue de Cujas***, sculptée par Valois.

L'***hôtel-Dieu Saint-Jacques***, situé sur la rive g. de la Garonne, à l'entrée du Pont-Neuf, fut fondé avant le XIIe siècle, détruit en 1430 par une inondation, incendié en 1434, souvent agrandi depuis sa reconstruction, rebâti en grande partie au siècle dernier, et enfin considérablement amélioré, surtout à l'intérieur, il y a peu d'années; il renferme dans son enceinte de vastes jardins. Il contient 560 lits, dont 450 pour les malades.

L'*hospice de Saint-Joseph de la Grave*, situé également sur la rive g. de la Garonne, à peu de distance à l'E. de l'hôtel-Dieu, est un des hospices les plus anciens de Toulouse. Une charte du comte Raymond V, datée de 1197, en fait mention. Il fut réuni ensuite à l'hôpital Saint-Sébastien, qui avait été fondé plus tard dans son voisinage. Il contient 1432 lits. Ses vastes constructions renferment des vieillards des deux sexes, des mendiants et surtout des enfants trouvés. Il possède aussi de belles promenades à l'usage des malades et des enfants. Sa chapelle, qui occupe le milieu de la façade, est couronnée d'un dôme.

L'*Observatoire*, situé en dehors de la ville, sur une colline qui domine à l'E. l'école vétérinaire et les constructions de la gare, et à côté de l'obélisque (*V.* ci-dessous), a été construit en 1839; il est aujourd'hui dirigé par le célèbre physicien et astronome M. Petit.

La Préfecture, la Bourse, la Banque, la Douane, les prisons, les abattoirs, n'ont absolument rien d'intéressant pour les étrangers. Non loin de la Douane, située à l'E. de la ville, au bord du canal, s'ouvre la petite place Dupuy, où l'on voit une *colonne triomphale* érigée en l'honneur du général Dupuy, né à Toulouse.

Ponts. — Château d'eau.

Au moyen âge, quatre ponts, qui depuis ont été emportés par les inondations, faisaient communiquer les deux rives de la Garonne. Un seul pont de pierre traverse aujourd'hui ce fleuve : c'est le *pont Neuf*, construit de 1543 à 1626, aux frais de la ville. Les plus habiles architectes de la province travaillèrent à la construction de ce pont sous la direction de Nicolas Bachelier, qui n'eut pas

le bonheur de voir son œuvre achevée, et qui en légua la continuation à son fils Dominique, aidé de Soufflot. L'*arc de triomphe*, massif et lourd, qui s'élève à l'extrémité du pont, sur la rive g., fut construit sous Louis XIV par François Mansart. Il porte, d'un côté, la statue de Louis XIII à cheval; de l'autre, une inscription en vers latins, gravés en 1667, à la louange du duc de Verneuil, fils naturel de Louis XIV. En aval et en amont du pont Neuf, on voit les restes de deux autres ponts renversés par les crues de la Garonne.

Le *pont suspendu de Saint-Michel*, qu'on aperçoit en amont du pont Neuf, a été construit en 1842. Deux de ses arches seulement sont bâties dans le lit de la Garonne; les autres reposent sur des îlots que forment en cet endroit les bras du fleuve. De ce beau pont qui, sur la rive g., aboutit à l'extrémité supérieure du cours Dillon, on découvre de charmants points de vue.

Le *pont de Saint-Pierre*, également suspendu, se compose de trois travées. Il met en communication la partie septentrionale de Toulouse avec le faubourg Saint-Cyprien. Construit en 1852, et détruit en 1855 par l'inondation, il a été rétabli depuis.

Le *pont de Tounis* est un pont de briques commencé en 1514 et terminé en 1516; il relie, un peu en amont du pont Neuf, la rive dr. à l'*île de Tounis*, langue de terre bornée d'un côté par la Garonne, et de l'autre par le canal de fuite du moulin du château, qui la sépare de la ville. Avant la Révolution, cette île appartenait au roi, et ses habitants jouissaient des priviléges accordés aux *terres du roi ;* l'autorité des capitouls y était presque nulle, et les criminels qui parvenaient à s'y réfugier y trouvaient un asile où la justice osait rarement les chercher.

A l'extrémité du pont Neuf s'élève le **Château-d'Eau**, tour de 28 mèt., due à la munificence d'un ancien capitoul, nommé Lagane, et construite, de 1821 à 1824, sur les plans de l'architecte Raynaud; elle peut fournir près de 5 millions de litres d'eau par 24 heures.

Dans la *prairie* située entre le cours Dillon et la Garonne sont disposés, en forme de bassins, des *filtres* souterrains remplis de sable et de cailloux, destinés à clarifier l'eau de la Garonne; de ces filtres l'eau clarifiée est amenée dans les puisards du Château-d'Eau, d'où des pompes aspirantes et foulantes, mises en mouvement par la Garonne elle-même, la font monter dans des tuyaux en fonte jusqu'aux cuvettes supérieures placées au second étage de la tour. Après s'être déchargée dans ces cuvettes de toutes les matières étrangères qu'elle pouvait encore contenir, elle redescend dans d'autres tuyaux et verticalement jusqu'au niveau de la terrasse à laquelle aboutit le petit pont dont l'extrémité s'appuie sur le cours Dillon, et de là elle se distribue dans tous les quartiers de la ville. Malheureusement, quand la Garonne déborde, elle obstrue les filtres et empêche les machines de fonctionner. Alors les fontaines de la ville ne donnent plus d'eau. On construit sur la prairie des Filtres un nouveau Château-d'Eau qui doublera l'approvisionnement actuel de la ville.

Hôtels et maisons particulières.

L'*hôtel d'Assezat*, bien dégradé depuis quelques années, est situé tout près du pont Neuf. A l'extérieur, rien n'attire d'abord les regards des passants ; toutefois, si la porte a perdu les tourelles et les clochetons qui la couronnaient, elle a conservé un beau fronton; elle est, en outre, surmontée de festons et de guirlandes. Mais, dès qu'on l'a franchie, on a sous les yeux l'un des plus beaux monuments du XVIe siècle, indignement mutilé, dégradé, souillé, sali.

La cour est carrée; les deux corps de bâtiment adjacents à l'angle opposé au portail présentent trois sortes de colonnes superposées : ionique orné au rez-de-chaussée, toscan au premier étage et corinthien au deuxième étage. A leur point de jonction s'élève en demi-saillie la tour de l'Escalier, terminée par une flèche et un clocheton, et décorée dans le même style. La baie de la porte est ornée de colonnes torses qui servent d'appui à un cartouche sur lequel on lit le millésime de 1555. Si l'on doit en croire la tradition, cet hôtel aurait été construit d'après les dessins du Primatice.

La rue de la Dalbade contient plusieurs hôtels de la Renaissance dignes d'une visite. Le premier est la *Maison de pierre*, édifice lourd, massif, disgracieux, mais original, qui date du commencement du XVIIe siècle. On a employé pour sa construction les débris d'un temple somptueux, consacré probablement à Pallas. La façade de ce monument vient d'être complétement restaurée par son propriétaire : toutes les sculptures ont été rétablies. Le portail, formé de deux portes séparées l'une de l'autre par une élégante colonne, est encadré de chaque côté par deux colonnes accouplées. Huit massives colonnes cannelées, à demi engagées dans la muraille, décorées de bas-reliefs à mi-hauteur et séparées par des fenêtres élégantes, complètent la façade. L'intérieur, plus orné et mieux fini, n'a ni la même lourdeur ni la même originalité.

Près de la Maison de pierre s'élève l'*hôtel de Saint-Jean*, bâti d'après les dessins de Rivalz, sur l'emplacement d'un couvent de Templiers : il sert aujourd'hui de marché aux draps.

Au n° 22 de la même rue, un peu au delà de l'hôtel Saint-Jean, les regards sont attirés par un portail de petites dimensions, dans le style italien de la Renaissance; c'est l'entrée de l'*hôtel Felzins*, construit, dit-on, par Bachelier. Ce portail est un arc à plein cintre, flanqué de quatre colonnes corinthiennes cannelées, soutenant un entablement et une frise à bossages en marbre de couleur, et formant de chaque côté une sorte d'avant-corps; au-dessus s'ouvre une fenêtre cintrée, ornée, dans son pourtour, d'un bandeau ou cadre qui est décoré avec toute la recherche de l'époque. A dr. et à g. sont deux Termes dont les torses sont modelées avec art. L'intérieur de l'hôtel renferme une très-belle cheminée appelée cheminée d'Hercule, et attribuée à Jean Goujon. Un cartouche élégant porte cette inscription : *Hercules gallicus*.

L'*hôtel Lasbordes* ou *Fleyres* a été construit par Bachelier, et peut être considéré comme son chef-d'œuvre. La cour est ornée d'admirables sculptures : chaque croisée est accolée de deux statues qui semblent vivre sur leurs socles de pierre; on remarque surtout une vieille femme qui « est pour une des choses les plus belles que la sculpture ait jamais produites. »

L'*hôtel Bernuy*, occupé aujourd'hui par le Lycée, est un édifice un peu plus ancien; tout y révèle le style sobre encore du XVe siècle. Il est aujourd'hui étayé de tous les côtés, car il tombe en ruines.

Établissements militaires.

On visitera avec intérêt à Toulouse l'*arsenal*, établi dans l'ancienne clôture des Chartreux et dans l'ancienne église de Saint-Pierre des Cuisines (*V*. p. 421). On y montre la cage de fer qui servait au moyen âge à plonger dans la rivière les blasphémateurs, les hommes et les femmes de mauvaise vie. Pour visiter les collections d'armes, il faut s'adresser au colonel directeur, qui réside à l'arsenal.

La *fonderie de canons*, établie en 1794, rue de la Dalbade, située dans l'ancien couvent des religieuses de

Sainte-Claire, peut fabriquer environ 300 bouches à feu par an. On la visitera avec beaucoup d'intérêt, surtout aux jours et heures où a lieu le coulage. Les divers ateliers dont se compose cet établissement sont : la *moulerie*, la *halle aux fontes*, la *forerie*, la *cisellerie*. Pour visiter la Fonderie de canons, on doit s'adresser au directeur, qui demeure dans l'établissement.

La *poudrerie* a été reconstruite entièrement depuis quelques années et sur un nouveau plan; elle est située, dans une île ou *ramier*, à 2 kil. au S. de la ville, en amont du pont Saint-Michel. Elle se compose d'une série de petites usines entourées de plantations destinées à arrêter les débris qui pourraient être projetés au loin dans le cas d'une explosion. Les ateliers de charpenterie et de tonnellerie, le séchoir et les bâtiments d'habitation sont groupés ensemble, du côté du bras droit de la rivière. La quantité de poudre fabriquée par an peut varier de 100 000 à 400 000 kilogrammes. *N. B.* L'inspecteur de la poudrerie n'accorde que très-rarement aux étrangers la permission de visiter cet établissement, à cause des accidents qui pourraient en résulter.

Le *polygone*, situé sur la route de Toulouse à Bayonne, à 2 kil. au S. O. de la ville, ne mérite une visite que pendant les écoles à feu des régiments d'artillerie, qui ont lieu en été, trois fois par semaine, le matin. Le polygone sert aussi d'hippodrome; c'est là qu'ont lieu les courses de chevaux. Il est question de supprimer le polygone pour le mettre sur le plateau de Lannemezan (R. 104), où l'on a déjà établi un camp.

Le *palais du Maréchalat* s'élève sur un terrain de 2 hectares environ d'étendue, près de la promenade du Boulingrin, à l'E. de la ville.

Les *casernes* dites *monumentales*, situées au N. O. de Toulouse, entre le canal du Midi et le boulevard Lascroses, n'ont de remarquable que leur grandeur : elles peuvent contenir facilement deux régiments d'artillerie, hommes et chevaux.

Établissements d'instruction publique.

La plus ancienne et la plus célèbre des sociétés littéraires et savantes de Toulouse est l'*Académie des Jeux Floraux :* elle date de plus de cinq siècles, et commença en 1323 dans un des faubourgs par « *la très-gaie compagnie des sept troubadours de Toulouse et mainteneurs du gay savoir.* Le premier poëte couronné par la compagnie fut maître Arnaud Vidal de Castelnaudary. L'institution vit s'étendre peu à peu sa célébrité, et, vers la fin du XIVe s., une dame noble, qui était probablement Clémence Isaure, fille de la maison de Laudun, acheva de consolider l'œuvre des mainteneurs, en lui consacrant plusieurs grands et notables revenus. » Le nombre des académiciens est de 40; le préfet de la Haute-Garonne et le maire de Toulouse sont *académiciens-nés*, et distribuent tous les ans six fleurs en prix de poésie : l'Amarante, la Violette, le Souci, la Primevère, le Lis et l'Églantine.

Parmi les poëtes couronnés par l'Académie des Jeux Floraux, on cite Marmontel, Laharpe, Chamfort, Millevoye, Alexandre Soumet, Victor Hugo, etc.

L'*Université* a été fondée en 1215; c'est la plus importante de France après celle de Paris; elle comprend une faculté de droit, une faculté des sciences, une faculté des lettres, une école de médecine et de pharmacie.

Les vastes constructions désignées communément sous le nom des **Jaccbins** ont été récemment achetées à l'État, au prix de 600 000 fr., par la ville de Toulouse, qui veut y établir toutes les facultés et la bibliothèque. L'État en avait fait une caserne. L'ancienne église se compose d'un seul vaisseau divisé en deux nefs par une rangée de longues colonnes. Des chapelles rayonnent autour de l'abside

unique. Sur le flanc N. de l'église, en avant des travées rayonnantes, s'élève un grand et beau clocher, ayant une base épaisse et ne communiquant avec la nef que par une arcade; ce clocher a été bâti, en 1294, sur le plan octogonal, de la base au faîte; toute sa construction est de briques, sauf les bandeaux, les gargouilles, les chapiteaux et les pinacles, qui sont en pierre, et les colonnettes de la balustrade supérieure, qui sont en marbre. Le rez-de-chaussée offre une magnifique voûte de près de 25 mèt. de hauteur. Le génie militaire a semblé prendre plaisir à dénaturer, à salir, à mutiler, à détruire les plus intéressantes parties des bâtiments, transformés en casernes et en écuries. En 1847, tous les meneaux des fenêtres ont été remplacés par des fenêtres ordinaires. Dans les chapelles, de magnifiques peintures italiennes ont été détruites en partie pour faire place aux râteliers des chevaux. Outre l'église, il reste encore, du couvent des Jacobins, les débris d'un cloître terminé en 1309, la salle du chapitre, le réfectoire et une chapelle.

Toulouse possède en outre l'une des trois *écoles vétérinaires* de France : cette école, construite en 1828, est située immédiatement à l'E. de la gare, au pied de la colline que domine l'Observatoire : c'est le premier édifice qu'on aperçoit en débarquant à Toulouse.

Les étrangers visiteront avec intérêt, dans l'école vétérinaire, les écuries, les amphithéâtres, les jardins, et surtout l cabinet d'histoire naturelle.

L'*école des beaux-arts et des sciences industrielles*, située rue des Arts, n° 25, est une des plus anciennes de France; elle a compté Gros parmi ses élèves.

Les autres établissements d'instruction publique importants sont le *lycée*, l'*école de musique*, l'*école d'équitation*, l'*école de dressage*, l'*institution des sourds-muets*, etc.

Musées. — Collections.

Le **musée** de Toulouse (ouvert au public le dimanche de midi à 3 h., et tous les jours pour les étrangers), situé au centre de la ville, rue du Musée, occupe l'ancien couvent des religieux de l'ordre de Saint-Augustin, dont les remarquables restes méritent à eux seuls une visite. Ce musée, l'un des plus variés et des plus intéressants de la France, se compose de deux collections principales : le musée des antiques et celui des tableaux et des plâtres.

Le *musée des antiques* a été fondé en 1817 par M. Alexandre du Mège, mort en 1862; la collection se compose de 9000 objets précieux, rangés en ordre dans deux cloîtres. Rien de plus charmant, de plus frais en été, de plus calme, de plus intéressant à Toulouse, que le petit cloître, si ce n'est le grand. Une gracieuse fontaine en décore le milieu; un monument en marbre blanc y a été élevé récemment au peintre Gros, né à Paris, mais originaire de Toulouse.

Une porte élégante, dans le style de la Renaissance, conduit du petit cloître dans le grand. Ses longues galeries, ornées de colonnes jumelles en ogives tréflées (XIVe s.), son joli jardin où reposent les derniers moines augustins, les monuments de toutes les époques qui s'y trouvent réunis, le silence et la solitude qui y règnent, le clocher de briques qui le domine, en rendent l'aspect général vraiment saisissant.

Parmi les antiquités les plus curieuses, on remarque : les autels votifs dédiés aux divinités locales des Pyrénées, qui forment la suite la plus nombreuse qu'on connaisse peut-être dans cette branche de la mythologie (R. 112); la série, sans rivale en France, des quarante têtes impériales en marbre qu'ont mises à jour les fouilles de Callagorris (Martres, R. 110); l'Ariane à deux couleurs; la charmante tête de Vénus trouvée à

Martres; des statues couchées de princes, de dames, d'évêques et de chevaliers; de curieuses mosaïques romaines à personnages; des sculptures de Bachelier, etc.

Dans les galeries de l'étage supérieur sont disposés de nombreux vases peints, des séries de bustes, figurines, statuettes, armes, styles, scarabées, papyrus et peintures, le timon et les roues d'un char antique, des châsses byzantines, des tryptiques, des émaux, etc. C'est là aussi que l'Académie des sciences de Toulouse a déposé son beau médaillier, riche de près de 5000 pièces.

La *salle des plâtres* occupe l'emplacement de l'ancienne chapelle de Notre-Dame de la Pitié, belle construction à deux nefs, qui contient aujourd'hui une collection de figures moulées sur l'antique. Un escalier, d'une construction hardie, monte de la salle des plâtres au *musée des tableaux*. La salle principale, l'ancienne église des Augustins, est vaste et suffisamment éclairée; mais l'humidité qui y règne a endommagé les tableaux, qui viennent d'être en partie restaurés (1858). Le musée de Toulouse a été fondé en 1792; l'ouverture en eut lieu le 10 fructidor an III; il contient environ 500 tableaux.

Parmi les toiles originales, on remarque :

Écoles italiennes. — 1. Sainte Famille, par *Barocci*. — 2. L'Adoration des bergers, par *Bassano*. — 6. Le Bucentaure, par *Canaletto*. — 7. Le Martyre de saint André, par *Le Caravage*. — 24. Les saints protecteurs de Modène, par *Le Guerchin*. — 25. Le Martyre de deux saintes, par *le même*. — 27. Jésus-Christ portant sa croix, par *Guido Reni*. — 28. Apollon écorchant Marsyas, par *le même*. — 42. Saint Jean l'Évangéliste et saint Augustin, par *Le Pérugin*. — 48. Tête colossale de femme, attribuée à *Raphaël*, mais qui semble plutôt avoir été peinte par *Jules Romain*. — 63. Neptune menaçant les vents, par *Salvator Rosa* (?)

L'école espagnole est représentée par un beau tableau de *Murillo* : 39. Saint Diégo en prières.

Écoles flamande, allemande et hollandaise. — 112 et 113. Paysages, par *Breughel de Velours*. — 119. La Vierge en prières, par *Philippe de Champagne*. — 122. Descente de croix, par *le même*. — 123. Louis XIII conférant le collier de l'ordre du Saint-Esprit, par *le même*. — 126. Job sur son fumier, par *Crayer*. — 127. Achille reconnu, tableau de *Van Dyck*. — 128. Le Christ aux anges, par *le même*. — 129. Saint Antoine opérant des miracles, par *le même*. — 135. Le Couronnement d'épines, par *Janssens*. — 136. Sainte-Famille, par *Jordaens*. — 142. Circé la Magicienne, par *Karel du Jardin*. — 150. Le siége de Cambrai, par *Van der Meulen*. — 151. Portrait, par *Mieris*. — 160. Le Christ entre les deux larrons, par *Rubens*. — 163. Paysage, par *Ruysdaël* (?). — 171, 172. Voyageurs, par *Wouvermans*.

École française. — 215. La Procession de la Gargouille, par *Boulanger*. — 220. Sorcière, par *Brascassat*. — 225. Ruines de Balbeck, par *Coignet*. — 226. La Soif de l'or, par *Couture*. — 232. Muley-Abder-Rhaman, par *Eugène Delacroix*. — 252. Louis XVIII, par *Gérard*. — 253. Anacréon, Bacchus et l'Amour, par *Gérôme*. — 254. Paysage, par *Giroux*. — 255. Hercule et Diomède, par *Gros* : c'est là le tableau si critiqué qui fut cause du suicide du célèbre peintre. — 256. Vénus et l'Amour, par *Gros*. — 257. Portrait de Mme Gros. — 258. Portrait de Gros, par lui-même. — 266. Port de Boulogne, par *Isabey*. — 267. Fondation d'une ville par les Tectosages, tableau de *Jouvenet*. — 268. Descente de croix, par *le même*. — 281, 282, 283. Portraits, par *Largillière*. — 299. Ecce homo, par *Mignard*. — 304, 305. Fleurs, par *Monnoyer*. — 309. La prise du cerf, par *Oudry*. — 315. Saint Jean-Baptiste au désert, par *Nicolas Poussin*. — 316. Sainte Famille, par *le même*. — 326. Portrait de Racine, par *Rigaud*. — 329. Fondation d'Ancyre par les Tectosages, tableau du peintre toulousain *Rivalz*. — 347. Portrait de sa mère, par *Roques*, autre artiste toulousain. — 353. Jacob demandant Rachel à son père, par *Schopin*. — 375. Judith, par *Valentin*. — 407. Paysage, attribué à *Claude Lorrain*. — Sans numéros : La mort du Précurseur, par *Glaize*. — Scène d'hiver, par *Antigna*. — Buffle surpris par un tigre, tableau de *Verlat*. — Femme de la vallée d'Orsan, par *Hédouin*. — Nymphes, par

Diaz. — Paysage, de *Tournemine*. — Mort de sœur Rosalie, par *Pils*.

Parmi les *sculptures*, on remarque une Chloris de *Pradier*, œuvre d'une exquise volupté.

La *collection ethnographique*, donnée à la ville de Toulouse par un capitaine de vaisseau, M. de Roquemaurel, n'offre rien d'intéressant pour les étrangers qui ont vu les collections des grandes villes de l'Europe. Les objets chinois sont en majorité.

La *bibliothèque publique*, rue du Lycée, n° 1, est ouverte tous les jours, excepté le lundi, depuis 10 h. du matin jusqu'à 3 h. du soir : elle doit être prochainement transférée aux Jacobins (*V.* ci-dessus). D'après M. Pont, elle renferme aujourd'hui plus de 60 000 volumes et 700 manuscrits, et présente dans toutes les branches de la bibliographie de précieuses collections et de très-bons ouvrages. Les éditions du XVe s. et du commencement du XVIe, les volumes rares, sont en grand nombre, et beaucoup de ces livres, indépendamment de leur mérite intrinsèque, tirent plus de valeur encore des savants illustres auxquels ils ont appartenu, et des notes autographes ou des signatures qu'ils contiennent.

Industrie et commerce.

Toulouse est une ville industrielle et commerçante; grâce à son heureuse position géographique, elle est devenue le principal entrepôt des départements du Midi pour les vins, les blés, les laines, les savons, les huiles, les fers, la quincaillerie et la mercerie. Chaque année, elle achète et vend près de 2 millions d'hectolitres de blé, et ses belles minoteries, comprenant environ 160 meules, fournissent au commerce près de 300 000 hectolitres de farines. Elle reçoit presque tous les fers du département de l'Ariége et une partie de ceux du département de l'Aude.

Les industries les plus renommées de Toulouse sont : l'ébénisterie, la chapellerie, l'impression des indiennes; la fabrication des cuivres et des fers laminés; la préparation des cuirs et des maroquins; la fabrication des draperies grossières; celle du papier. La carrosserie et la sellerie toulousaines occupent de 1200 à 1500 ouvriers, et donnent lieu chaque année à un chiffre d'affaires de 2 millions de francs. La préparation des pâtes alimentaires jouit d'une réputation méritée.

Toulouse possède la plus belle fabrique de faux, de limes et d'acier qui existe en France. Cette usine, créée en 1815, et mue par une force de 150 chevaux empruntée à la Garonne, produit plus de 350 tonnes d'acier pour ressorts de voitures et de locomotives, 300 000 faux ou faucilles, et des limes par centaines de mille. Les aciers employés à la fabrication proviennent de la province de Constantine en Algérie.

Avec cette usine, les principaux *établissements industriels* de Toulouse sont les *moulins*. A l'extrémité supérieure de l'île Tounis, près du pont Saint-Michel, on remarque celui du *Château-Narbonnais* ; ce moulin, dont il était déjà fait mention dans un acte de donation en date de 1182, fut administré pour le compte des rois de France pendant plusieurs siècles, et vendu en 1793 comme bien national. Il appartient aujourd'hui à une société d'actionnaires. On y compte 34 meules. Mais le moulin le plus curieux de Toulouse est le **Bazacle**, situé au-dessous du pont Saint-Pierre, près de la prise d'eau du canal de Brienne, sur la rive dr. de la Garonne. Les bâtiments actuels datent de 1816. Les 34 meules qui fonctionnent dans ce bel établissement peuvent livrer, en moyenne, au commerce, 40 hectolitres de farine par heure. L'entretien de la chaussée, qui subsiste en partie telle qu'elle fut construite en 1719 par l'ingénieur Abeille, coûte, chaque année,

de 25 000 à 30 000 francs. Le moulin de Bazacle renferme aussi une *papeterie*, des *laminoirs*, et des usines appartenant à la *manufacture des tabacs*, dont les constructions s'élèvent, près du Pont-Neuf, sur le quai de la Daurade.

A l'E. du moulin de Bazacle, entre la Garonne et le canal de Brienne, s'ouvre la longue *rue des Amidonniers*, dans laquelle se trouvent des amidonneries, des scieries, des aciéries, un martinet très-important, la fonderie Cardailhac, et d'autres établissements industriels auxquels le canal de fuite du Bazacle sert de moteur général. Près du Boulingrin s'élèvent deux vastes fonderies. En outre, deux usines appartenant à deux compagnies différentes, fournissent à la ville le gaz nécessaire.

Promenades.

Le **jardin des Plantes** s'ouvre sur l'allée Saint-Michel, à l'extrémité méridionale de la ville. Ce jardin, établi et enrichi par le célèbre botaniste Picot de Lapeyrouse, occupe, dans l'ancien enclos des Carmes déchaussés, une assez vaste superficie de terrain; il renferme une intéressante collection de plantes des Pyrénées, mais il est mal dessiné, mal entretenu et tout à fait indigne, comme jardin public, d'une ville aussi peuplée et aussi riche que Toulouse. Il est ouvert au public les dimanches, jeudis et jours de fête, de midi à la nuit, et les autres jours, de 3 h. à la nuit; les jours de pluie, il reste fermé. Un portail, orné de huit colonnes de marbre, en désigne l'entrée.

Du côté opposé au jardin des Plantes, c'est-à-dire à g. de l'allée Saint-Michel en allant au Boulingrin, se trouve le *jardin Royal*, établi sur le terre-plain d'une demi-lune qui défendait autrefois les abords des deux portes Montoulieu et Montgaillard. L'arc de triomphe qui s'élève à g. du jardin royal occupe la place de la porte Montgaillard; il fut construit à l'occasion de l'entrée de Louis XV à Toulouse.

Le *Boulingrin* ou *Grand-Rond*, situé immédiatement à l'E. du jardin Royal, est une belle pelouse de forme ovale, ombragée de grands arbres, ornée d'un jet d'eau au milieu. C'est autour du Boulingrin que rayonnent les principales allées de Toulouse: au S. O. l'*allée Saint-Michel*, qui va rejoindre la place Saint-Michel, près du pont Saint-Michel; au S. la *grande allée*, qui doit être prolongée dans la campagne; à l'E. l'*allée des Soupirs* et *celle des Zéphyrs*, qui vont aboutir au canal; au N. l'*allée de Saint-Étienne*, qui se continue à l'E. et au N. de Toulouse par le *boulevard circulaire*, connu aux différents points de son parcours sous les divers noms de boulevard Saint-Aubin, boulevard Napoléon, boulevard d'Arcole, boulevard Lascroses. Vis-à-vis des casernes monumentales, ce boulevard se bifurque et forme les deux allées de Saint-Pierre et de l'Arsenal, qui aboutissent au canal de Brienne, près du Bazacle (*V.* le plan).

Toutes ces promenades n'offrent aucun intérêt aux étrangers, si ce n'est les jours où la belle société toulousaine veut bien s'y laisser voir. Elles sont abandonnées, surtout depuis l'établissement du chemin de fer, pour l'allée qui réunit la gare à la partie centrale de la ville, et qui, plantée depuis quarante ans à peine, a successivement porté les noms de Louis d'Angoulême, de Lafayette et de Louis-Napoléon. C'est à l'extrémité septentrionale de cette promenade, au bord du canal du Midi et vis-à-vis de l'École vétérinaire, que s'élève la *statue de Riquet*, sculptée en marbre blanc, par M. Griffoul-Duval, professeur à l'École des Arts. Riquet est représenté debout, un manteau jeté sur les épaules, tournant le dos au canal, et par conséquent regardant la ville. Ce monument a donné lieu à un grand nombre de critiques plus ou moins fondées.

Le *cours Dillon*, qui s'étend sur la rive g. de la Garonne, du pont Saint-Michel au pont Neuf, est entretenu avec soin, et présente d'assez jolis points de vue sur la Garonne et sur la ville. Le faubourg Saint-Cyprien possède encore un autre boulevard qui se dirige obliquement du pont Saint-Michel au moulin de Beylac, situé vis-à-vis du Bazacle.

Le **quai**, qui s'étend de l'île de Tounis au Bazacle, porte quatre noms : il s'appelle, *quai de Tounis*, *quai de la Daurade*, *quai de Brienne* et *quai Saint-Pierre*. Il a été construit en 1765 par le cardinal Étienne-Charles de Loménie de Brienne, archevêque de Toulouse, dont les vastes plans n'ont, malheureusement pour Toulouse, reçu qu'un commencement d'exécution.

On peut aussi aller visiter, sur la colline qui porte l'Observatoire, un *obélisque* de pierre destiné à rappeler la bataille du 19 avril 1814. De ce point, on jouit d'une assez belle vue, masquée en partie par un pavillon situé sur le flanc de la colline. Non loin de l'obélisque, également sur la hauteur, s'étendent les vastes *cimetières* neufs, dont l'entrée est décorée de deux obélisques.

Mais la promenade la plus intéressante qu'on peut faire aux environs immédiats de Toulouse est le **bassin de l'Embouchure**, situé à l'O. du Bazacle, et à 20 min. de marche du Capitole. Ce bassin est celui où les trois canaux du Midi, Latéral et de Brienne se réunissent, les deux premiers pour se jeter dans la Garonne, et le troisième pour alimenter le second. Chacun de ces canaux y est traversé par un pont; deux de ces ponts ont reçu le nom de *ponts Jumeaux*, parce qu'ils furent construits à la même époque et sur le même modèle. En 1814, 600 Français les défendirent contre deux divisions d'infanterie commandées par le général anglais sir Thomas Picton. Au milieu du labyrinthe du petit Gragnague, s'élève le mausolée du lieutenant-colonel Forbes, tué à l'attaque de la tête du pont. Le massif en maçonnerie qui joint les deux ponts est décoré d'un *bas-relief* allégorique en marbre blanc de Carrare, dû au ciseau de François Lucas, artiste toulousain. Ces belles sculptures ont été malheureusement mutilées par les hommes et noircies par les intempéries.

Le **canal du Midi** — la création immortelle de Riquet — appelé autrefois *canal du Languedoc*, réunit l'Océan à la Méditerranée. (R. 153). De Naurouse, le canal descend : — à l'O., c'est-à-dire à l'Océan, par la vallée de l'Hers dans celle de la Garonne, et vient aboutir au bassin de l'Embouchure ; — à l'E., c'est-à-dire à la Méditerranée, par les vallons du Triboul et du Fresquel dans la vallée de l'Aude, qu'il prend à Carcassonne pour la quitter au Somail, non loin de Ginestas. Là il projette au S. le *canal de Narbonne*, vers le port de la Nouvelle. Après avoir ensuite traversé l'Orb à Béziers et l'Hérault au-dessus d'Agde, il aboutit à l'étang de Thau, où le canal de Thau le met, par le port de Cette, en communication avec la Méditerranée. Embranchements compris, le canal du Midi présente une ligne navigable de 279 kil. En 1859, il a transporté à la remonte et à la descente 430 930 tonnes.

Le **canal latéral à la Garonne** a eu pour but de compléter le canal du Midi. En effet, les barques qui arrivaient à Toulouse par le canal du Midi ne pouvaient pas toujours descendre à Bordeaux par la Garonne, dont le lit manque souvent de profondeur; il fallait transborder leur chargement sur des bateaux plats d'un faible tonnage. De même, les marchndises venant de Bordeaux ne remontaient ce fleuve, et à grands frais, qu'à certaines époques de l'année. Riquet avait déjà songé à remédier par un canal latéral à l'insuffisance de la Garonne. Ce canal, longtemps discuté,

commencé en 1838 aux frais de l'État, a été, après de nombreuses vicissitudes, concédé, pour 99 ans courant à partir du 8 juillet 1858, à la compagnie des chemins de fer du Midi. Les travaux avaient coûté plus de 60 millions. Le canal latéral, avec ses embranchements, a une longueur totale de 209 kil. En 1859, les marchandises transportées sur ce canal se sont élevées au total de 272 285 tonnes. Les embarcations des deux canaux opèrent en première ligne le transport des vins, puis celui des céréales, de la houille, des matériaux de construction.

Le *canal de Brienne* ou *de Saint-Pierre* est une simple dérivation de la Garonne, ouverte, dans le faubourg Saint-Pierre, d'un point situé à 150 mèt. en amont de la chaussée de Bazacle jusqu'au port de l'Embouchure. Commencé en 1768, terminé en 1778, il a pour but principal d'éviter aux bateaux le passage du pertuis du Bazacle. Sa longueur est de 1573 mèt.; le tirant d'eau de 2 mèt. Il est actuellement une des principales prises d'eau du canal latéral. On visitera avec intérêt le bassin de décantation, et les 36 réservoirs par lesquels la tranche supérieure des eaux tombe seule dans le bassin inférieur, d'où elles arrivent à leur destination au moyen d'un aqueduc à siphon pratiqué sous le port de l'Embouchure. A l'extrémité du bassin de décantation se trouvent six épanchoirs qui ont pour objet de rejeter dans le bief de fuite du moulin du Bazacle, au moyen de chapes, les dépôts de limon qu'amènent les eaux troubles de la rivière.

Le port de l'Embouchure, bordé de beaux quais, a une longueur de 240 mèt., une largeur de 40 mèt. près de l'écluse double, et de 50 mèt. aux ponts Jumeaux, d'où les barques passent à volonté soit dans le canal du Midi, soit dans le canal latéral.

A l'E. de Toulouse, le canal du Midi forme plusieurs *ports* qui présentent une grande animation.

Excursions.

BLAGNAC.

Au delà du port de l'Embouchure, on suit pendant 2 kil. une belle route qui longe la Garonne, puis on franchit le fleuve sur un pont suspendu d'une seule travée, et bientôt après on entre à **Blagnac**, v. de 1683 hab., situé à 5 kil. de Toulouse et sur la route de Grenade (R. 76), dans une situation très-pittoresque, sur la rive g. de la Garonne. Pendant la belle saison, les Toulousains s'y rendent par milliers, à l'occasion des jours de fête. Le principal hôtel s'élève au milieu d'un beau parc. Blagnac possède un château et une usine importante.

En revenant de Blagnac à Toulouse par la rive g., on laisse à g., près de la route, les débris d'un *cirque romain* de petites dimensions. Les broussailles dont le sol est couvert laissent cependant apercevoir des restes de gradins et de loges.

N. B. Pour visiter l'intérieur de ce cirque, il faut s'adresser au propriétaire de la maison voisine.

A une petite distance du cirque, on rejoint la route d'Auch (R. 77).

PIBRAC.

15 kil. — Omnibus stationnant sur la place du Pont-Neuf. — Prix, 1 fr., aller et retour.

On suit (14 kil.) la route d'Auch (R. 77) jusqu'au delà de l'Aussonnelle, et l'on tourne à dr. pour atteindre (1 kil.) **Pibrac** (bonne aub.), v. de 914 hab., situé sur les bords du ruisseau appelé Courbet. Son église est un grand lieu de pèlerinage. On voit à Pibrac l'ancien château de Guy du Faur de Pibrac (*V.* page 422).

On montre encore le cabinet orné de boiseries sculptées dans lequel il composait ses fameux quatrains.

LE PECH-DAVID ET VIEILLE-TOULOUSE.

12 kil. Plusieurs routes y conduisent.

Les collines arrondies qu'on voit s'élever au S. de Toulouse, dominant

la rive dr. de la Garonne, sont connues sous le nom de *Pech-David*. Elles étaient autrefois couvertes de forêts qui ont fait place à la culture, excepté dans les enclos réservés où croissent les grands arbres des parcs. Le Pech-David est le site légendaire par excellence des vieux historiens de Toulouse. Noguier, dans son *Histoire tolosaine* que cite M. Roschach, parle avec délire de « cette montaignette décorée de petits arbrisseaux de Bacchus, et colorés bourgeons de vigne, jetant par affoison vins de délicate excellence qui outrepassent la bonté du vin des Falerniens, Setiniens, Caleniens et Surentiniens. »

Le village de **Vieille-Toulouse** (262 hab.), situé sur le plateau du Pech-David, occupe, selon toute vraisemblance, l'emplacement de la localité la plus importante de l'ancien peuple des Tolosates. Il est dominé par une espèce de terrasse connue sous le nom de *Castela*, d'où l'on contemple un vaste panorama, du pic d'Aspe au Canigou, et qui devait être très-appréciée par des peuplades guerrières à cause de sa position stratégique. Les champs de Vieille-Toulouse, exploités depuis des siècles par les archéologues et les paysans, « n'ont pas cessé, dit M. Roschach, d'être une mine inépuisable de vestiges de toute espèce : médailles, objets de parure, de guerre ou d'ameublement, vases cinéraires, amphores, poteries sans nombre. Vers le milieu du siècle dernier, des paysans s'offraient à travailler le champ des fouilles, certains d'être payés par le sol lui-même, en belles monnaies grecques ou romaines. Beaucoup de ces médailles ont été ainsi perdues pour la science et fondues à la monnaie de Toulouse ou dans le creuset des orfévres. Les antiquités de Vieille-Toulouse, répandues en grand nombre dans diverses collections publiques et particulières, sont presque toutes d'un âge très-reculé et d'un travail commun et vulgaire, qui témoigne de la barbarie de leurs fabricants. On a découvert à Vieille-Toulouse peu de vestiges d'édifices. »

De Toulouse à Bordeaux, R. 2 ; — à Beaumont-de-Lomagne, R. 76 ; — à Auch, R. 77 ; — à Tarbes, par Lombez, R. 79 ; — à Bagnères-de-Bigorre, R. 109 ; — à Tarbes, R. 110 ; — à Bagnères-de-Luchon, R. 111 ; — à Saint-Girons, R. 122; — à Foix, R. 134; — à Cette, R. 153; — à Albi, à Castres (V 2e section, IIIe vol. de l'*Itinéraire de la France*).

ROUTE 109.

DE TOULOUSE A BAGNÈRES-DE-BIGORRE.

145 kil. Chemin de fer et route de voitures.

103 kil. De Toulouse à Montrejeau (R. 110).

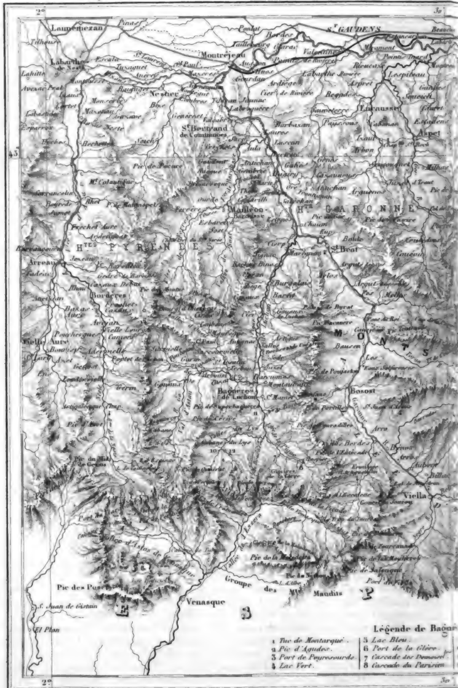
42 kil. De Montrejeau à Bagnères-de-Bigorre (R. 103).

ROUTE 110.

DE TOULOUSE A TARBES.

153 kil. — Chemin de fer en exploitation de Toulouse à Montrejeau et de Bagnères-de-Bigorre à Tarbes; en construction de Montrejeau à Bagnères-de-Bigorre et à Tarbes. Le tracé définitif de cette section de la voie n'a pas encore (1862) été adopté. On ne sait s'il passera par Lannemezan et Tournay, ou par l'Escaledieu et Bagnères. 2 convois par jour de Toulouse à Montrejeau ; 3 pendant la saison des bains. Trajet en 2 h. 25 min., et 3 h. 40 min. Prix : 11 fr. 65 c.; 8 fr. 75 c.; 6 fr. 40 c. Diligences de Montrejeau à Tarbes.

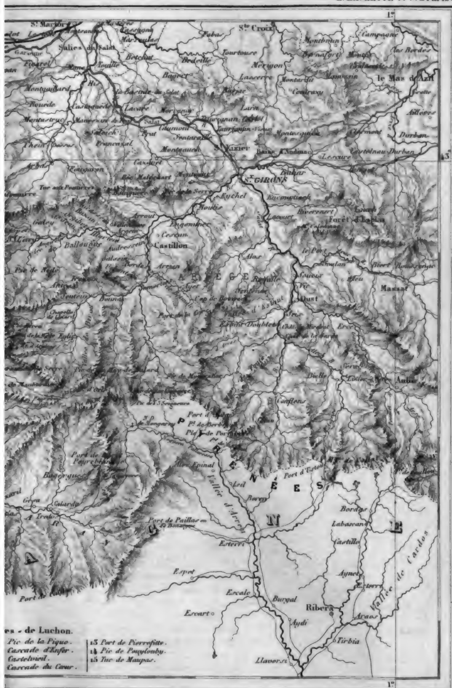
Au sortir de la grande gare du Midi, le chemin de fer de Tarbes se confond pendant 3 kil. environ avec celui de Cette (R. 153). Il contourne à l'E. la ville de Toulouse, traverse le canal du Midi, s'engage dans une tranchée argileuse à la base du Pech-David, et se rapproche de la Garonne, qu'il franchit sur le beau **pont d'Empalot**, l'ouvrage le plus remarquable de la ligne de Montre-



Dressé par A.H. Dufour.

AUTE GARONNE ET ARIÉGE.

L. HACHETTE et Cie_Paris.



Gravé le Trait par Lefèvre, la Topographie par Gerin, la Lettre par P. Rousset

jeau. Il est partagé en deux moitiés par une de ces petites îles verdoyantes que les Toulousains désignent sous le nom de ramiers. Le premier viaduc se compose de 5 arches ayant chacune 17 mèt. d'ouverture. Le second viaduc, où l'on arrive après un rapide passage entre deux haies de peupliers, est formé de 9 arches de 24 mèt. d'ouverture. Ce beau travail d'art a été construit en pierre d'Angoulême, sous la direction de MM. Frécot et Schellinx.

Bientôt apres (6 kil.), on laisse sur la g. le magnifique *asile de Braqueville*, qui peut admettre 400 aliénés des deux sexes. Cet asile, construit de 1850 à 1858, sur les dessins de M. Esquié, et inauguré en 1858, se compose d'un grand nombre de bâtiments d'un style élégant, couvrant une étendue considérable de terrain, et présentant l'aspect d'un de ces villages modèles souvent proposés par les architectes. Chaque division affectée à l'un des deux sexes comprend 8 quartiers distincts, spéciaux à une certaine catégorie d'aliénés. La cour centrale est environnée d'arcades élégantes; une église gracieuse, que domine une flèche élancée, s'élève entre les deux groupes de constructions. Malheureusement les campagnes environnantes sont trop dépourvues d'arbres.

12 kil. **Portet-Saint-Simon**, v. de 1121 hab., situé au confluent de l'Ariége et de la Garonne, à 20 min. de la station. Le hameau de Saint-Simon n'est plus guère qu'un faubourg rural de Toulouse. Il est entouré de nombreuses villas et de jardins de plaisance.

« Portet, dit M. Roschach, était au moyen âge une sorte de petite république, ayant sa vie à part, ses franchises, ses priviléges, et conservait à peu près intact, malgré de nombreuses péripéties, l'héritage de ses libertés communales. Au XVIIe s., après des années de régime féodal et d'usurpations administratives, l'*université* de Portet gardait encore ses quatre consuls, et le principe de l'élection populaire n'avait pas sombré. »

En 1813, Wellington essaya en vain de faire traverser la Garonne à son armée en face de Portet.

L'*église* gothique du village, grossièrement restaurée, se compose d'une seule nef, ornée de fresques fantastiques.

Les habitants de Portet s'occupent surtout du commerce des galets qu'ils recueillent dans le fleuve. Les cailloux sont employés par les riverains de la Garonne pour la construction des maisons et des enclos.

A Portet, on laisse à dr. le chemin de fer de Foix (R. 134), et l'on traverse la plaine dans la direction du S. O., à une certaine distance de la Garonne.

21 kil. **Muret** (hôtels: de France, du Griffon-d'Or), chef-lieu d'arr. du départ. de la Haute-Garonne, V. de 4130 hab., située au confluent de la Louge et de la Garonne.

La fondation de Muret date de la fin du XI[e] s. A cette époque, un certain Pierre de Raymond s'engagea à construire, en payement de 200 sous toulousains, un petit château entouré de murs ou *murets*. Peu à peu des maisons vinrent se grouper sous la protection de ses créneaux, et, vers le commencement du XIII[e] s., Muret devint la capitale du comté du Comminges.

Ce comté, lors de sa plus grande prospérité, s'étendait vers le N., de manière à enclaver les villes de Lombez, de l'Isle-en-Dodon, l'Isle-en-Jourdain, c'est-à-dire une partie considérable du pays d'Auch. Au S., il avait sa limite naturelle à la vallée d'Aran et à l'Espagne; à l'O., il remontait bien au delà de Lannemezan, jusqu'à 2 lieues environ de Tarbes; à l'E., il embrassait le Volvestre, Saint-Girons et le Castillonnais.

« Les montagnards du Comminges, dit M. Armand Marrast, descendants des *Convenæ* de Pompée, étaient de

franc-alleu; ils avaient leurs communautés gouvernées par des consuls choisis par le vote libre et populaire. Lorsque la monarchie française s'incorpora, en 1490, le Comminges et le Nébouzan, elle trouva dans la province la pratique des assemblées publiques, et l'histoire atteste que, pour garder paisiblement ce pays, les nouveaux maîtres durent confirmer par leurs ordonnances les droits dont la nature donne surtout le sentiment, et dont un long exercice avait ici donné l'habitude. »

Les plaines monotones qui s'étendent au N. de Muret rappellent un événement terrible dans l'histoire du Midi : 40 000 Albigeois et Espagnols, sous les ordres d'Alphonse, roi d'Aragon, et du comte de Toulouse, y furent complétement vaincus le 12 septembre 1213, par Simon de Montfort. Alphonse et beaucoup de ses chevaliers restèrent parmi les morts, et Simon de Montfort, qui, la veille, était assiégé dans la ville de Muret, devint le maître du Toulousain. Un poëte du Midi raconte ainsi cette funeste journée :

« Simon de Montfort fait dans Muret crier par toutes les albergues de seller les chevaux et de leur mettre leurs bardes sur le dos, afin de voir s'ils pourront prendre au piége ceux du dehors. Il ordonne que tout le monde se réunisse à la porte de Salas; et quand ils sont tous dehors, il se prend à discourir : « Seigneurs, « barons de France, je ne sais vous « dire autre chose, sinon que nous « sommes tous venus ici nous mettre « en péril. Je n'ai fait, toute cette nuit, « que réfléchir, et mes yeux n'ont pu « ni dormir, ni reposer. Or, voici ce « qu'en réfléchissant j'ai trouvé : il « nous faut suivre ce chemin, et mar- « cher droit aux tentes, comme pour « livrer bataille. S'ils sortent, résolus « à nous tenir tête, et si nous ne « pouvons les chasser de leurs tentes, « il ne nous reste qu'à nous enfuir « tout droit à Hautvillar. » Ils s'en vont droit aux tentes, à travers le marais, bannières déployées et pennons flottants; d'écus, de heaumes dorés, de hauberts et d'épées reluit toute la prairie. Quand le bon roi d'Aragon les aperçoit, il les attend avec un petit nombre de compagnons; mais tous accourent; de même les hommes de Toulouse, sans écouter nullement le roi ni le comte, sans savoir de quoi il s'agit, jusqu'au moment où les Français sont là, qui s'élancent tous là où le roi d'Aragon était inconnu. « Je suis le roi ! » s'écrie-t-il; mais on ne l'entend pas; et il est si cruellement frappé et blessé, que son sang a coulé jusqu'à terre et qu'il tombe là étendu mort. Les autres, qui le voient, se tiennent pour perdus. Qui fuit çà, qui fuit là : personne ne se défend; les Français les poursuivent, les exterminent et leur font si dure guerre, que celui qui leur échappe vivant se croit sauvé par miracle. Le carnage dura jusqu'à Rivet. Ceux de l'host de Toulouse restés aux tentes étaient là tous ensemble comme hommes éperdus, lorsque don Dalmace d'Entoisel s'est élancé dans l'eau, en criant : « Au secours! grand mal « nous est arrivé, le bon roi d'Aragon « est abattu et mort! et avec lui sont « morts tant d'autres barons, que ja- « mais perte si grande ne sera répa- « rée. » Parlant ainsi, il est sorti de l'eau de la Garonne. et aussitôt tous les hommes de Toulouse, les principaux, les moindres, ont couru tous ensemble vers la rivière : ceux-là la passent qui peuvent; mais beaucoup restent en deçà, et l'eau, qui roule comme un torrent, en a englouti plusieurs. Dans le camp est resté tout le bagage, et grande en retentit la perte par le monde; et ce fut aussi de maint homme qui resta là mort étendu, grand dommage.... Moult fut grand le dommage et le deuil, quand le roi d'Aragon resta mort et sanglant avec moult d'autres barons; le monde entier en valut moins, et toute la chrétienté en fut abaissée et honnie. »

« Le plus grand massacre se fit ans la plaine de *Joffrery*, à 2 kil. au . de Muret, vis-à-vis de Saubens. Il 'y avait qu'un bateau amarré sur la vière; la foule, haletante, désordon-ée, s'y précipita de la rive; quel-les-uns atteignirent l'autre bord; ais beaucoup se noyèrent, et, sui-nt l'expression des évêques, les tres furent dévorés par le glaive. illaume de Puylaurens porte à 000 le nombre des Albigeois restés r le champ de bataille. Pierre de ulx-Cernay en compte 20 000, et après plusieurs témoignages, les rtes des croisés furent presque lles. » (Ernest Roschach.)

A une demi-lieue de Muret, dans petit jardin d'une maison de cam-gne, se trouve un tombeau élevé lement de 30 cent. au-dessus du , couvert de ronces : c'est là, sui-nt la tradition qui s'est conservée as la famille des propriétaires de te habitation, qu'aurait été déposé corps du roi d'Aragon.

En 1799, la ville de Muret se ré-ta contre la République et prit le n de capitale des États du Roi. général improvisé, Auguste d'A-n, se maintint dans la ville pen-t sept jours. Le 16 août, les trou-républicaines entrèrent à Muret pas de course, et les 400 prison-rs patriotes qu'on retenait dans les sons furent délivrés.

L'église de Muret, fondée au XIIIe cle, a été complétement transfor-e dans les derniers temps : c'est à ne si elle conserve ses contre-forts XIVe s. et son clocher du XVe, cou-né par une galerie d'où s'élance belle flèche de briques avec des ustrades à jour. On remarque au nmet de la tour 8 figures de mons-, projetées en dehors de la mu-le. L'intérieur possède encore une ite chapelle ogivale décorée de vures du style de la Renaissance. entrée de l'église, on voit une *croix que* en cuivre doré, prise par les nçais à Bomarsund en 1854.

Vis-à-vis de Muret, on voit les ruines d'un pont construit en 1203, mais il ne reste aucun vestige de l'ancien château. Le pont suspendu, jeté sur la Garonne, a été construit en 1833, renversé par une inondation en 1835 et reconstruit en 1836.

Muret est la patrie du compositeur Dalayrac et du maréchal Niel.

[Une route de voitures, desservie par des diligences jusqu'à Rieumes, se dirige à l'O., vers le plateau accidenté qui domine la vallée de la Garonne. Après avoir franchi (3 kil.) le canal de Saint-Martory, elle gravit la première terrasse, et traverse successivement les vallons qu'arrosent le Merdanson et le Touch. A (9 kil.) *Saint-Clar*, v. de 544 hab., la route prend la direction du S. O. et parcourt un plateau peu habité, offrant encore quelques restes de ses anciennes forêts. Quand on a traversé la Bure, on monte enfin à (19 kil.) **Rieumes**, ch.-l. de canton, V. de 2302 hab., bâtie sur une colline, et environnée de grands bois au S. et à l'O. Au delà de Rieumes, une route, peu fréquentée et très-sinueuse, va rejoindre à (40 kil.) Ciadoux la route de Marires à Boulogne par Aurignac (*V.* ci-dessous).]

De Muret à Foix, par Lézat, R. 137.

A l'O. de Muret, la voie de fer traverse la Louge sur un pont de 13 mèt. d'ouverture, et gravit la pente insensible de la plaine, parallèlement à la route de terre qui la sépare de la Garonne. A g. (4 kil. au S. de Muret), on aperçoit au bord du fleuve les arbres qui entourent le *château de Montégut-Ségla*. Dans le parc jaillit une source minérale froide; d'après l'analyse de M. Filhol, l'eau de cette source renferme 7 centigrammes d'acide carbonique par litre, des carbonates de chaux et de magnésie, et du bicarbonate de soude. Elle exerce

une action sédative sur le système nerveux.

A dr. se montrent les villages de *Lacasse* (390 hab.) et de *Lavernose* (536 hab.), l'ancienne *Vernosol* de l'Itinéraire d'Antonin. On y voit encore les vestiges de la voie romaine qui se dirigeait de Toulouse à la cité des Convènes (Saint-Bertrand).

35 kil. *Longages*, v. de 986 hab., qui a possédé jusqu'à la Révolution un monastère de femmes de l'ordre de Fontevrault, fondé au XIIe siècle. « Ces religieuses, dit M. Roschach, partageaient avec le roi la seigneurie de la paroisse. Elles y faisaient administrer la justice en leur propre nom par leur juge, et possédaient un château à deux tours, environné de fossés, et pourvu de sa prison. C'étaient encore les religieuses qui nommaient le curé, ou plutôt elles étaient censées l'être elles-mêmes, se trouvant, depuis la fondation, *curés primitifs* du lieu. Ces droits ne cessèrent que par les lois de 1790. »

[A 2 kil. à l'E. de la station, sur la rive g. de la Garonne, se trouve *Noé*, b. de 1001 hab., habité jadis par de riches seigneurs, *princes du pays*. On y voit une jolie église moderne, bâtie sur l'emplacement d'un ancien édifice roman, sans caractère architectural. Le village de *Montaut* (678 hab.), qu'on aperçoit de l'autre côté du fleuve, sur les coteaux du Lauraguais, appartenait à une maison féodale, très-puissante au moyen âge.]

---

42 kil. **Carbonne**, chef-lieu de canton, V. de 2468 hab., située à l'E. du chemin de fer, sur une terrasse en forme de promontoire, qu'environnent de trois côtés les eaux de la Garonne. Les rues de la ville sont régulièrement disposées. Carbonne a particulièrement souffert pendant la domination anglaise. Le prince de Galles la brûla en 1335. La ville possède un hospice civil et de belles promenades. Un pont suspendu d'une travée franchit le fleuve.

De Carbonne à Saint-Girons, par Montesquieu, R. 122 *C*.

Au delà de Carbonne, on laisse à g., sur le bord de la Garonne, le *château de la Terrasse*, environné de grands arbres. Les vastes constructions qui dépendent du château sont occupées par une fabrique d'acier, de faux et de limes, un des rares centres industriels de la Haute-Garonne où se travaillent les fers de l'Ariége. Pendant tout le cours du XVIIIe siècle, jusqu'à la Révolution, il existait dans les bâtiments du château une importante manufacture de draps. En 1799, les royalistes insurgés battirent près de la Terrasse une colonne de gardes nationaux républicains.

Après avoir dépassé la Terrasse, on aperçoit à g. le village de *Salles* (342 hab.), où s'élevait au moyen âge l'un des innombrables châteaux des Templiers.

49 kil. *Saint-Julien*, v. de 411 hab., qui fut autrefois l'une des capitales du Comminges. Un pont suspendu d'une travée y franchit la Garonne.

A 4 kil. au N. O., sur la route de terre, se trouve le *château de Saint-Élix*, situé près du village de même nom (765 hab.). Ce château, curieux spécimen des constructions aristocratiques du temps de François Ier, aurait été élevé, dit une tradition plus qu'incertaine, pour une maîtresse de ce roi. Il forme un grand carré de 25 mèt., flanqué à chaque angle d'une énorme tour ronde, comme celles du château de Chambord, et entouré de fossés de 8 mèt. de largeur qui suivent les contours de l'édifice, en ménageant des terrasses à la base des tours et de la façade. Des toitures presque perpendiculaires, comme on les aimait à la fin du moyen âge, recouvrent tous les bâtiments, et des sculptures fort mé-

diocres ornent les mansardes. Le parc, dessiné sur un plan de Le Nôtre, est très-vaste et planté d'arbres magnifiques. Le propriétaire actuel s'occupe de rendre au château sa physionomie primitive. On remarque dans l'intérieur : le salon doré, tendu de vieux damas et de glaces de Venise; la chambre du roi, ornée de belles peintures; la salle de billard, où l'on voit deux tableaux de vénerie attribués à Oudry; la galerie des cerfs, etc.

Près de *Lafitte-Vigordane*, v. de 552 hab., situé à 2 kil. au N. E. de Saint-Elix, se trouve un autre château moderne remarquable, appartenant à M. de Rémusat.

56 kil. **Cazères-sur-Garonne** (hôt. Laporte), ch.-l. de c., V. très-ancienne, peuplée de 2663 hab., régulièrement construite sur la rive g. de la Garonne et entourée de belles promenades. Son église est dominée par une flèche singulière, tournée en spirale comme un tournebroche. La porte ogivale est assez jolie; dans la nef, on remarque une élégante piscine de 1320. Plusieurs archéologues veulent accorder à Cazères l'honneur d'avoir été l'ancienne *Calagorris* (*V.* ci-dessous). On a fait dans les environs des fouilles nombreuses couronnées de succès. Le paysage qu'on voit se dérouler à l'E. et au S. de Cazères est charmant; au sommet d'une colline, se dressent les ruines du *château de Saint-Michel.*

—

[Une route de 15 kil. de longueur traverse la Garonne à Cazères, et, laissant à dr. le v. de *Couladères* (400 hab.), qui est en réalité le faubourg de la ville, gravit une colline qui s'élève à l'E., et redescend dans la charmante vallée du Volp, tributaire de la Garonne. Cette route aboutit à Sainte-Croix (R. 122, *C*).]

—

[Une route, longue de 9 kil. et desservie par des voitures, se dirige au N. vers le *Fousseret*, ch.-l. de c., V. de 2197 hab., située sur une colline qui domine le cours de la Louge. Son église est du XVe siècle. Les foires du Fousseret sont les plus importantes de cette partie de la Gascogne. On voit encore sur les coteaux voisins quelques bois, seuls restes de l'immense forêt du Fousseret qui existait à la fin du XVIIe siècle.]

—

Bientôt après avoir quitté la station de Cazères, on laisse à g., dans un site très-pittoresque, sur le bord de la Garonne semée d'îles, ***Palaminy***, v. de 844 hab., qui possède un ancien château réparé à l'époque de la Renaissance et encore habité. Une vieille porte flanquée de tourelles relie le château à d'autres constructions situées sur la berge du fleuve.

On aperçoit l'ancienne *tour* télégraphique *d'Ausseing*, au sommet d'une colline qui s'élève au S., de l'autre côté de la Garonne.

62 kil. **Martres-Tolosanes** (hôt. : d'Espagne, de la Poste), b. de 1871 hab., situé à dr. du chemin de fer. C'est probablement l'ancienne *Angonia*, voisine de la ville de *Calagorris* ou *Calagorgis Convenarum*, cité romaine, détruite dans le VIe s. par les Vandales. Angonia servait de citadelle à Calagorris, comme le prouvent sa double enceinte de remparts, le chemin de ronde qui l'entoure, et un fossé d'origine romaine, qui existe encore au N. du bourg.

Un duc d'Alençon, inconnu à l'histoire, était devenu le captif des Sarrasins (ou des Goths, suivant une autre légende), et s'était fait échanger contre son fils Vidian. Celui-ci, vendu d'abord comme esclave, fut acheté ensuite par une dame anglo-saxonne qui lui rendit la liberté. Dès ce moment, il jura de ne vivre que pour la vengeance, et commença contre les infidèles une guerre de partisans, dans laquelle il remporta plusieurs succès

Cependant, revenu de la frontière pour aller recevoir de Charlemagne le titre de duc, il fut bientôt rappelé dans le midi de la France par une invasion de Sarrasins, qui venaient venger la conquête de la Catalogne. Il les attaqua devant Angonia, les repoussa d'abord; mais, blessé d'un coup de javeline, il tomba; les ennemis revinrent à la charge, le tuèrent, firent un grand massacre des chrétiens et prirent d'assaut la ville d'Angonia. La place fut livrée aux flammes, et les habitants furent égorgés : de là, dit-on, le nom de *Martès* ou *Martres*, ville des Martyrs [1]. La fontaine où saint Vidian lava ses plaies avant de mourir est encore employée par des infirmes superstitieux, et les mousses qui recouvrent ses murailles sont, pour ses fervents adorateurs, des traces indélébiles de son sang. Elle jaillit au S. de la ville, sur le bord de la Garonne et sous l'ombrage de quelques peupliers. Tous les ans on y célèbre une fête qui se termine par une bataille simulée entre Maures et chrétiens.

En l'an 1015, on éleva en l'honneur de saint Vidian un prieuré dont il ne reste plus aujourd'hui qu'une grosse tour carrée : il appartenait à l'abbaye de Saint-Sernin de Toulouse. L'église date du commencement du XIVe s.; c'est un vaisseau à une seule nef et à six travées, terminé par un chevet à pans coupés et surmonté d'une tour carrée à la base, octogonale au sommet, que termine une flèche hardie, entièrement construite en pierre, foudroyée le 6 août 1857, rebâtie depuis. Dans l'intérieur, on voit un beau sarcophage du VIe s., assis sur quatre colonnettes; il sert de fonts baptismaux. On y remarque aussi une petite chapelle romane du XIIIe s., consacrée à saint Vidian. La ville se construisit, au XIVe s., une enceinte de fossés et de murs dont les boulevards modernes désignent encore la circonférence.

1. Il est plus probable cependant que le nom de la ville est dérivé de *Mars*.

On avait déjà découvert plusieurs débris de statues romaines dans les environs de Martres, lorsqu'en 1826, un paysan qui travaillait son champ sentit la terre s'affaisser dans une sorte de cave remplie de statues, de bas-reliefs et de bustes dignes des beaux temps de la sculpture antique. Le plus grand nombre de ces œuvres d'art est de l'époque des Antonins. Les figures d'Auguste, de Trajan, d'Adrien, de Marc-Aurèle, de Commode, de Septime-Sévère, font de cette collection une véritable galerie d'histoire romaine. Parmi les images de dieux et de déesses, on remarque surtout la belle tête connue sous le nom de Vénus de Martres, l'Ariane polychrome, un grand médaillon de Sérapis, etc. Toutes ces sculptures sont aujourd'hui déposées au musée de Toulouse (R. 108), dont elles forment le plus bel ornement. C'est également dans ce musée que se trouve une horrible statue trouvée dans l'église de Martres, et représentant une femme accouchant d'un serpent qui lui suce les mamelles.

Les fouilles, interrompues en 1830, ont été reprises en 1839, sous la direction de la société archéologique, et ont permis de rétablir d'une manière à peu près complète le plan de l'opulente *villa* où l'on avait découvert la série des bustes d'empereurs romains : toutes les salles étaient pavées de marbre ou de mosaïques.

Une maison précédée d'un beau jardin, qu'on aperçoit de la gare, a longtemps servi de résidence à M. Léon Faucher.

Sur la rive opposée de la Garonne, près du village de *Mauran* (384 hab.), s'élève une fabrique importante de faïence commune. Martres possède également des faïenceries.

[Une route qui se dirige d'abord dans la direction du N. O., et traverse le

canal de Saint-Martory, puis une forêt, pénètre ensuite dans la petite vallée du Bernex, et s'élève en lacets sur la colline qui porte (8 kil.) **Alan.** Ce village, peuplé de 887 hab., est dominé par les débris historiques de son château, résidence préférée des évêques du Comminges qui le possédaient encore à l'époque de la Révolution. Le palais est en grande partie de construction moderne; mais on y voit aussi quelques détails du XIIIe siècle et une fort curieuse porte ogivale qu'il faut chercher au fond d'un corridor humide. « L'église, dit M. Ernest Roschach, est originale et présente une curieuse combinaison de l'ogive et du plein cintre qui montre la lutte des deux styles et la persistance de la tradition romane dans les Pyrénées. Il reste encore des débris imposants des anciennes fortifications du village : on remarque surtout une porte ogivale, d'une physionomie pittoresque, reliée à des murailles épaisses qui s'appuient sur des contre-forts.

Alan dépassé, la route laisse à dr. (11 kil.) *Montoulieu* (391 hab.), et se dirige au S. O. vers (14 kil.) **Aurignac**, ch.-l. de c., bourg de 1484 hab., bâti sur une hauteur, qui se termine à l'E. par un escarpement à pic. Au-dessus de cet escarpement se dressent les ruines majestueuses d'une *forteresse* féodale, offrant dans son architecture le mélange du style roman et du style ogival. Le donjon, énorme tour ronde, s'élève encore à 20 mèt. de hauteur. L'*église* d'Aurignac était autrefois la chapelle du château : on y remarque le portail du XIIIe siècle et le clocher, qui servait de tour de défense.

Près du bourg d'Aurignac, on a découvert un grand nombre d'ossements, comprenant des restes d'éléphants, de rhinocéros, de bisons, d'ours, d'hyènes, mêlés avec des squelettes d'hommes, évidemment contemporains de ces animaux, en partie disparus de la surface du globe. « Les os d'herbivores, dit M. Lartet, étaient cassés dans un plan uniforme, et avec l'intention évidente d'en extraire la moelle. Plusieurs présentent des entailles et des raclures produites avec des instruments tranchants. On a trouvé aussi divers outils et ornements d'os, de coquillages et de pierres, mais aucune trace de métaux. C'est le premier exemple authentique d'une sépulture évidemment contemporaine de plusieurs espèces d'animaux, admis jusqu'ici comme antédiluviens. Et cependant, il ressort de l'ensemble des faits observés à Aurignac, que depuis l'habitation de l'homme sur ce point, il ne s'est produit aucune grande invasion aqueuse, aucun bouleversement physique de nature à apporter le moindre changement dans les accidents topographiques du sol. »

Au delà d'Aurignac, la route continue à l'E. dans la direction de Boulogne. On traverse la Louge, puis on dépasse *Cassagnabère*, v. de 1485 hab., et l'on descend vers la Nèze. — 28 kil. *Ciadoux*, v. de 389 hab. On n'a plus qu'à franchir la Save et la Gesse pour atteindre (37 kil.) Boulogne (R. 79).]

Au S. de Martres, la vallée se rétrécit graduellement, et devient plus pittoresque.

67 kil. **Boussens**, v. de 322 hab., qui possède une fabrique de faïence, et où l'on fait un important commerce de plâtre et de chaux hydraulique. C'est là que commence la navigation de la Garonne. Un pont y traverse le fleuve. Au S., se dressent les ruines considérables du *château de Roquefort*, assiégé et pris en 1243 par Amaury de Montfort; elles dominent le village du même nom (910 hab.), situé sur la pente d'une colline, entre la rive dr. de la Garonne et l'embouchure du Salat. On exploite au flanc de la colline de Roquefort d'importantes carrières de pierre.

Laissant à dr. le bassin de retenue

de l'important canal d'irrigation de Saint-Martory à Toulouse, dont l'origine se trouve à 6 kil. en amont, on se rapproche de la Garonne, qu'on franchit sur un pont de 5 arches.

Près du hameau du *Fourc* (fourche, bifurcation), immédiatement au-dessus du confluent de la Garonne et du Salat, on aperçoit un instant la charmante vallée de cette dernière rivière, puis on longe la rive dr. du fleuve, qui, devenu plus étroit, mugit contre les rochers comme un torrent des montagnes. Sur la rive opposée, et à l'embouchure de la Noue, se montre *Mancioux*, v. de 542 hab., l'ancien *Mancipium* du moyen âge, près duquel on exploite une carrière de marbre nankin. Au sommet de la hauteur s'élève le beau *château de Montpezat*, dont les remparts crénelés sont en parfait état de conservation. Un donjon de 7 mèt. de façade, muni de sa basse-fosse et de sa porte d'accès, au premier étage, dresse sa masse énorme dans l'angle S. O. de l'enceinte. Du temps de Froissart « étoit une tour sur le chemin entre la roche et la rivière, et dessous cette tour, sur le passage, une porte de fer coulisse, et pourroient six personnes garder ce passage contre tout le monde; car ils n'y peuvent que deux chevaucher de front entre les roches et la rivière. » Cette tour existe encore en partie; mais la Garonne ne coule plus immédiatement à la base de cette construction; elle en est séparée par des terrains d'alluvions ombragés de saules; il est probable que depuis l'époque de Froissart, le cours du fleuve s'est déplacé. — Au S. on voit se dresser la pyramide de Cagire (R. 121).

72 kil. **Saint-Martory** (hôt. de France), b. de 1166 hab., longue rue assez étroite, dont les maisons sont pressées entre la montagne et la rive g. de la Garonne. Comme Martres, elle a dû son nom soit au dieu Mars, soit à ses nombreux martyrs. Ses fortifications ont complétement disparu; l'arc de triomphe qu'on voit sur l'emplacement d'une ancienne porte date du XVIIIe siècle. Le pont de pierre de trois arches jeté sur la Garonne, vers le milieu de la ville, offre un aspect pittoresque. C'est immédiatement au delà de ce pont que commence le canal d'irrigation de Saint-Martory à Toulouse.

L'*église* offre une jolie porte romane, qui se trouvait autrefois dans l'abbaye de Bonnefont (*V.* ci-dessous). On ne doit pas oublier de visiter, à l'extrémité méridionale de la ville, la *caserne* de gendarmerie, singulier édifice moderne construit avec les débris du cloître de Bonnefont. Huit colonnes en pierre embellissent l'entrée principale, et des fûts géminés de marbre rouge flanquent les croisées du premier étage. Le rez-de-chaussée est orné de 6 colonnes de marbre dont les chapiteaux, richement sculptés, supportent d'élégantes arcades romanes.

En 1799, les insurgés royalistes remportèrent à Saint-Martory une petite victoire sur les gardes nationaux républicains. Saint-Martory fait aujourd'hui un commerce important en grains, bestiaux, draperies communes.

En quittant la station, on laisse à dr., sur un promontoire ombragé qui domine le cours de la Garonne, le *château de Saint-Martory*, charmante construction du XVIe s. De l'autre côté du fleuve s'élèvent les escarpements de *Lescalère* (l'Echelle), à la base desquels passe la route d'Espagne, portée par un mur de soutènement. Bientôt le chemin de fer franchit la Garonne sur un pont de 4 arches, de 18 mèt. d'ouverture, et longe de nouveau la rive gauche.

[A dr. s'ouvre un vallon pittoresque, à l'extrémité supérieure duquel se trouvait l'ancien **couvent de Bonnefont** (4 kil. de la voie). Il fut fondé en 1136 par des moines de l'ordre de

Cîteaux, et, pendant près d'un siècle, ne fut guère qu'un groupe de modestes cabanes; mais graduellement il changea d'aspect : les grands seigneurs de la contrée, les Comminges, les Noé, les Montaut, comblèrent de leurs bienfaits le monastère cistercien, et pendant le cours du XIIIe siècle, l'ermitage se transforma en couvent splendide. Ses possessions territoriales étaient immenses; de protégés, les moines étaient devenus maîtres, et les comtes de Comminges eux-mêmes consentaient à tenir des fiefs militaires de l'abbé de Bonnefont, et à se reconnaître leurs vassaux, genoux ployés et mains jointes. « Près de l'église où se trouvaient les tombeaux des comtes, dit M. Justin Jourdan, s'étendait un cloître magnifique. Quatre cents colonnes de marbre blanc en décoraient les galeries. La salle capitulaire était très-grande, et les retombées de sa voûte venaient s'appuyer sur une colonne octogonale placée au centre de la salle. »

Pendant la Révolution, l'abbaye de Bonnefont, dépeuplée de ses moines, resta debout; mais depuis le commencement du siècle, les constructions ont été vendues, et les richesses artistiques ont été détruites ou dispersées dans les édifices des localités voisines (*V.* ci-dessus, Saint-Martory). Il ne reste de l'ancien couvent qu'une jolie façade romane, avec porche, fenêtres cintrées et rosaces.]

Après avoir laissé à dr. le vallon de Bonnefont, le chemin de fer entre dans une vaste plaine, lit d'un ancien lac qui s'écoula jadis par le défilé de Saint-Martory. A dr. on aperçoit *Lestelle*, v. de 664 hab., situé sur les deux rives du Jo, ou Joc, à près de 1 kil. en amont de son embouchure. Le clocher moderne de l'église renferme un ancien retable en relief assez bien sculpté, représentant la mort de Jésus-Christ et saint Jacques imploré par des pèlerins. Ce retable, qui date probablement du XVe siècle, a dû être fait en accomplissement d'un vœu de quelque riche pèlerin, à son retour de Saint-Jacques de Compostelle.

Au delà, le chemin de fer décrit une grande courbe vers l'E., et l'on voit apparaître à l'O. une grande partie de la magnifique plaine de Rivière (*V.* ci-dessous). Au-dessous de *Beauchalot*, v. de 444 hab., qui possède quelques débris de remparts, on franchit le Soumès; puis on continue de longer la base des collines qui s'élèvent au nord. De l'autre côté de la Garonne, on aperçoit les ruines pittoresques de Montespan. On dépasse le village (527 hab.) et le *château* ruiné *d'Estancarbon*, transformé en habitation de fermiers, avant d'atteindre la station de Saint-Gaudens, située au pied de la ville du même nom.

91 kil. **Saint-Gaudens** (hôt. : de l'Europe, de France), capitale de l'ancien pays du Nébouzan, aujourd'hui chef-lieu d'arrondissement de la Haute-Garonne, V. de 4975 hab., bâtie sur une éminence qui domine de 100 mèt. environ la rive g. de la Garonne. Elle doit son origine à l'établissement religieux de ce nom, fondé en 1038. D'après la légende, elle s'appelait d'abord *Mas Saint-Pierre;* mais un jeune pâtre auquel les Sarrasins venaient de couper la tête, parce qu'il refusait « d'être à eux et à leur foi, » s'étant avisé de prendre sa tête dans ses mains, comme saint Denis, courut à toutes jambes vers l'église de la ville. Un Sarrasin à cheval se mit à sa poursuite, mais ne put l'atteindre, et il arriva juste au moment où la porte de l'église se refermait sur l'enfant. « Sa course était si rapide, dit la légende, que la monture, donnant du pied à la porte avec tant de violence, y laissa fiché dans le bois le fer droit de devant. Or, cet enfant

s'appelait *Gaudens;* et, depuis son martyre, il a donné son nom à la ville. Le fer du cheval, aucuns disent de la mule, se trouve encore aujourd'hui visible à la même place. »

« Nous avons vu, dit M. Armand Marrast, natif lui-même de Saint-Gaudens, la pierre creusée qui portait cette trace; et l'on a conservé précieusement sur le grand portail de l'église (*V.* ci-dessous) un fer à cheval qui se rapporte à la même tradition. Toute histoire a ses temps fabuleux; et ce saint qui porte entre ses mains sa tête tranchée ne nous permet pas même de trouver la moindre invention locale dans ce tour de force dont il est fait honneur à une foule d'autres saints bien connus. Ce fut pour l'église de Saint-Gaudens un titre de plus à la faveur et au respect; aussi était-ce dans ses murs que les premiers évêques du Comminges établirent leur séjour.

« Saint-Gaudens éprouva beaucoup de variations dans son gouvernement politique. Enclavée dans le Comminges, elle vécut sous la domination des comtes jusqu'à la fin du XIIe siècle, à la mort de Bernard V, célèbre par ses nombreux mariages. Sa fille, Pétronille, avait reçu de sa mère la vicomté de Bigorre; elle voulut avoir de son père le Nébouzan et Saint-Gaudens. Cette ville alors dépendait du Bigorre. Pétronille, exagérant encore les traditions de son père, n'eut pas moins de cinq maris légitimes; et de l'un de ces mariages (1192) naquit Matte, qu'elle fiança, avant même que celle-ci fût nubile, à Gaston VII, comte de Béarn; elle leur fit donation, de son vivant (1250), du Nébouzan et de Saint-Gaudens.... Marguerite, fille de Matte, se maria en 1257 à Roger-Bernard, comte de Foix; et, comme le Nébouzan fut sa dot, Saint-Gaudens, qui avait passé du Comminges au Bigorre et du Bigorre au Béarn, passa du Béarn au comté de Foix.

« Mais, en changeant si souvent de maîtres, la ville, heureusement, ne changeait pas de condition. Ces différents mouvements la servirent au contraire : car, avertie, par cette expérience, de l'instabilité du pouvoir supérieur, elle rédigea les coutumes qui étaient depuis longtemps à son usage; et, à chaque changement, jusqu'au siècle même de Louis XIV, son premier soin, en passant sous de nouveaux seigneurs, fut de faire accepter et confirmer ses franchises municipales. La charte de Saint-Gaudens montre, par ses dispositions, que la ville était administrée par des consuls; ceux-ci étaient choisis tous les ans, à la fête de saint Jean-Baptiste, par un corps de vingt-quatre anciens, produits eux-mêmes de l'élection populaire. On n'exceptait du vote que les *ivrognes ordinaires*, les bouchers, corroyeurs, gens pratiquant des métiers de vile abjection. La prospérité de la ville se développa surtout dans le XIVe et le XVe siècle. Il y avait alors des fabriques de drap, des tissus de laine, des tanneries, et le commerce de tout ce qui venait d'Espagne par le val d'Aran avait son entrepôt principal à Saint-Gaudens.

« L'organisation sage et libre de cette ville la rendit bientôt la plus considérable du pays pour la richesse; mais cela même lui valut plus d'une calamité. Déjà, sous Bernard V, et quand Saint-Gaudens était encore partie intégrante du Comminges, Simon de Montfort vint s'en emparer et en fit le centre de ses opérations militaires, ou plutôt de ses incursions et de ses ravages dans tout le comté. Quelques années après, et pendant que les comtés de Foix et de Commines étaient en lutte, le Nébouzan, placé entre les deux, eut beaucoup à souffrir de ces guerres, et Saint-Gaudens entretint des troupes à ses frais pour se préserver de ces invasions de routiers qui dévastaient le pays. Pendant la guerre des Anglais, Saint-Gaudens tomba en leur possession; mais, s'il subit le joug de la force, il ne fit aucunement hommage

spontané de soumission. Enfin, durant les guerres religieuses, Saint-Gaudens fut encore au pouvoir des huguenots. Montgommery, à la tête d'une armée de quatre mille arquebuses, se répandit dans le Nébouzan, en 1569; il mit la main sur Saint-Gaudens, la pilla et la saccagea.... Cette succession de troubles fut à la fin funeste à la cité industrieuse. Les nombreuses fabriques de *rases* et de *cadis*, qu'elle possédait, diminuèrent; et, au milieu du XVIIIe siècle, les négociants de Saint-Gaudens avaient conservé très-peu de leurs établissements industriels, et ils étaient devenus simples facteurs des grandes maisons de Toulouse, de Castres, etc.

« Quand la Révolution éclata, elle n'eut pas à vaincre, dans les murs de Saint-Gaudens, cette énergique résistance qui décupla sa force et ses ressorts dans plusieurs villes du Midi. Le *tiers*, qui devait être *tout* en France, suivant l'expression de Sieyès, était à peu près tout à Saint-Gaudens.

« Le chapitre ne le gênait guère, et pourtant le chapitre disparut; les couvents avaient précédé le chapitre. Quant aux tours, aux remparts, déjà singulièrement ébréchés par les Anglais et par Montgommery, le temps en acheva paisiblement la ruine. La maison commune garda sa vieille figure du XIIIe siècle et son aspect rudement municipal; l'église ne vit pas dévaster sa belle nef si haute, ses piliers droits et forts, ni son clocher de casse-cou, ni même cette antique sacristie dont les ornements singuliers reportent l'esprit aux premières constructions de l'époque byzantine. La Révolution passa dans Saint-Gaudens comme une vieille connaissance à laquelle la bourgeoisie fit bonne hospitalité. Seulement Saint-Gaudens prit la peine de s'appeler plus tard *Haute-Ville*[1], et, encore plus tard, on releva les cloisons, on recrépit les murs fendus de vétusté; on refit même une sorte de porte cochère, pour que le lieu connu sous le nom de l'Evêché pût s'élever à la hauteur d'un hôtel de sous-préfecture. Saint-Gaudens n'en a pas moins conservé les traces de ses antiques annales. Des promenades larges et bien tracées le long de ses boulevards, un nouveau palais de justice, une halle moderne, des fossés qui se comblent, et la ville semblant sourire de ce côté à des constructions élégantes, telle est à peu près la part que la civilisation a conquise: celle de l'histoire est toujours la plus large; elle garde sa vieille église, son vieux cloître de l'hôpital, son hôtel de ville brisé, mâché, tombant, durant toujours; sa vieille halle avec son toit en forme de parapluie, et toutes ces maisons qui n'ont pas d'âge, pas de style, pas de nom d'architectes: maisons qu'on aurait dites bâties par des Bohémiens pour un jour de halte, et dont la boue, durcie par les siècles comme un ciment romain, semble jeter à tant de générations de passants le sourire d'une éternelle vieillesse. Tout cet aspect est pourtant sombre, et c'est un contraste désagréable pour le voyageur fatigué ou insouciant que celui d'une ville aussi ancienne au milieu d'un paysage aussi florissant. Mais il n'en est pas ainsi pour ceux dont le nid pend encore à quelques fentes de ces masures; leur antiquité les leur rend plus chères, et si, en remontant le cours des siècles, ils trouvent que là le travail fut honoré, la liberté bénie, le droit soutenu avec dignité, l'égalité pratiquée, la démocratie enfin comprise et respectée dans son germe, ces ruines ne leur paraissent plus que le vestibule du grand édifice auquel travaille l'Europe[1]. »

Au mois d'août 1799, les insurgés royalistes occupèrent Saint-Gaudens pendant six jours; ils y détruisirent les précieuses archives de l'abbaye de

1. Ou *Mont-d'Unité* (?).

1. ARMAND MARRAST, *Histoire des villes de France*, par Aristide Guilbert.

Bonnefont qui avaient été déposées à l'hôtel de ville.

L'église de Saint-Gaudens est une des œuvres les plus complètes du midi de la France. Elle fut, d'après M. Cénac-Moncaut, construite à deux époques différentes : la partie de l'E. au XIe siècle; celle de l'O. au XIIe. Elle reçut même une dernière modification au XVe, car la porte du N. présente tous les caractères du style flamboyant. Son vaisseau, de 34 mèt. de longueur sur 20 mèt. de largeur, est formé de trois nefs, terminées chacune par une abside en cul-de-four; trois fenêtres de la plus grande dimension éclairent celle du milieu, qui ne s'élève pas jusqu'au sommet du grand comble du chœur, dans lequel on a percé deux ouvertures. Les chapiteaux historiés de toutes les colonnes, à l'exception de celles de l'entrée du sanctuaire, sont curieusement sculptés et représentent plusieurs scènes bibliques : Samson à cheval sur un lion dont il déchire la gueule, Nabuchodonosor paissant dans la prairie, Adam et Ève cueillant la pomme, etc. Le porche du couchant, que les artistes du moyen âge soignaient ordinairement avec prédilection, est la partie la plus négligée de l'édifice; c'est là qu'on a cloué le fer à cheval d'Abd-er-Rhaman (*V.* ci-dessus). La porte du N., située du côté de la halle, offre tous les caractères du style ogival flamboyant. L'escalier par lequel on monte aux combles, du côté du N., est très-élégant et forme, dit M. de Caumont, une jolie tour romane cylindrique. Cette curieuse église, classée parmi les monuments historiques, était, récemment encore, entourée de masures qu'on a fait disparaître; on a restauré l'abside.

Le *monastère* roman a été complétement détruit. Les sœurs de charité occupent un couvent près de l'établissement de bains fondé dans le haut de la ville. Le *collége* est un vaste édifice situé sur le bord du plateau et commandant un admirable panorama. Derrière l'*hospice*, qui s'élève à l'O. de Saint-Gaudens, on a construit un *château d'eau*, où l'on fait monter l'eau de la Garonne.

Des *promenades* qui serpentent sur les flancs de la colline de Saint-Gaudens, on jouit de points de vue admirables sur la plaine de la Garonne et le vaste amphithéâtre de montagnes qui s'élève de sommet en sommet, d'abord boisé, puis nu, jusqu'aux glaces à peine visibles de la Maladetta. — M. Alfred Fontan a découvert de remarquables fossiles, entre autres un grand singe, dans la terrasse qui porte la ville.

De Saint-Gaudens à Bagnères-de-Luchon, R. 111; — à Encausse, R. 119; — à Castillon, R. 120; — à Saint-Girons, R. 123.

Immédiatement après avoir quitté la station de Saint-Gaudens, on franchit la Garonne en aval d'un vieux pont de bois, sur un pont en pierre de 3 arches, long de 74 mèt., et on laisse à dr. le village industriel de **Valentine,** peuplé de 1381 hab. Il a été fondé, dans le IVe s., par Valentinien Ier ou par Valentinien II. Des restes de murailles et deux portes prouvent son ancienne importance. Selon une tradition qui se maintient encore de nos jours, des villes florissantes auraient existé dans toute la vallée qui s'étend à l'O. de Valentine, et les paysans répètent souvent « qu'un chat pouvait passer de Valentine à Saint-Bertrand en ne suivant que les toits. » Le grand nombre de débris antiques trouvés dans la plaine prouve que ce dicton populaire repose sur des faits réels. Valentine a hérité de l'activité industrielle qui distinguait Saint-Gaudens pendant le moyen âge. Elle possède des filatures de laine, une fabrique de porcelaine, des tuileries et de nombreux moulins.

Au delà de Valentine commence la belle et fertile *plaine de Rivière*, qui fut autrefois l'un des plus grands lacs des Pyrénées. La Garonne forme ici une grande courbe, de sorte qu'une

prise d'eau en amont suffirait pour l'irrigation de près de 100 kil. carrés.

Après avoir laissé à g. le v. de *Labarthé-de-Rivière* (1695 hab.), où se trouve un *établissement d'eaux minérales*, on croise la route de Bagnères-de-Luchon (R. 111), et on se rapproche de la Garonne. A g., au pied du promontoire pittoresque, appelé *Cap de Houcheton*, qui porte les ruines d'une ancienne tour à signaux, se montrent les villages de *Martres-de-Rivière*(365 hab.), *Ardiége* (575 hab.), *Cier de Rivière* (743 hab.), entourés de vignes dont les sarments s'entrelacent avec les branches des érables. On a retrouvé dans les champs d'Ardiège de nombreux débris de colonnes et de sculptures, ainsi que plusieurs autels votifs portant le nom du dieu Leherenn.

On dépasse ensuite *Pointis-de-Rivière* (1044 hab.), on s'enfonce dans une tranchée près du village d'*Huos* (679 hab.), et l'on franchit la Garonne sur un pont de 3 arches, en amont de la route de terre, pour atteindre la station bâtie à 430 mèt., au pied de la colline de Montrejeau. Depuis Toulouse, le chemin de fer s'est élevé de 271 mètres.

103 kil. **Montrejeau** (*Mons Regalis*), ch.-l. de c. de l'arrondissement de Saint-Gaudens, V. de 3686 hab., située à l'extrémité d'un plateau, sur la pente d'une colline dont la Garonne vient baigner la base méridionale, un peu en aval de son confluent avec la Neste. Du sommet de cette colline, on jouit d'une vue magnifique sur les deux vallées et sur la haute chaîne des Pyrénées.

L'histoire de Montrejeau est celle de tout le pays de Comminges (*V.* p. 434). En 1799, les insurgés royalistes, après avoir traversé victorieusement Saint-Martory et Saint-Gaudens, rencontrèrent à Montrejeau les troupes républicaines, commandées par le général Barbot. Prise entre deux feux, l'armée royaliste fut à peu près exterminée : sur 4000 hommes, elle en perdit 3000; environ 2000 hommes furent tués sur le champ de bataille ou se noyèrent en essayant de traverser la Garonne.

L'église, de construction moderne, a remplacé une église ogivale dont quelques débris, datant du XIVe ou du XVe s., existent encore : c'est une construction des plus laides; l'intérieur offre une opulence d'ornementation tout à fait espagnole. Le *parc* de M. Lassus de Camon, situé près de la ville, est un des plus beaux des Pyrénées; il renferme un vallon tout entier.

Sur le bord du fleuve se trouvent plusieurs établissements industriels; fabriques de tricots, tanneries, et de vastes entrepôts pour le flottage de la Garonne et de la Neste.

50 kil. (153 kil.) De Montrejeau à Tarbes (R. 104).

De Montrejeau à Bagnères-de-Bigorre, R. 103; — à Bagnères-de-Luchon, R. 111.

ROUTE 111.

DE TOULOUSE A BAGNÈRES-DE-LUCHON.

A. Par la plaine de Rivière.

139 kil. — Chemin de fer jusqu'à Saint-Gaudens. Route carrossable de Saint-Gaudens à Bagnères-de-Luchon.

91 kil. De Toulouse à Saint-Gaudens (R. 110).

En quittant la station, on traverse la Garonne sur le vieux pont de Valentine (R. 110), en amont de la voie ferrée, et l'on se dirige en droite ligne au S. O., à travers la belle plaine de Rivière. La route passe au milieu du village de Martres-de-Rivière (R. 110) et vient rejoindre (104 kil.), à la Croix-de-Bazert, le chemin de Montrejeau à Bagnères-de-Luchon.

35 kil. (139 kil.) De la Croix-de-Bazert à Bagnères-de-Luchon (*V.* ci-dessous *B*).

B. **Par Montrejeau.**

142 kil. — Chemin de fer de Toulouse à Montrejeau. Route de voitures et service régulier de diligences entre Montrejeau et Bagnères-de-Luchon. Trajet en 3 h. 15 min. Prix : 6 fr., 5 fr. et 4 fr.

103 kil. De Toulouse à Montrejeau (R. 110).

On traverse le fleuve sur un beau pont de marbre de six arches, et l'on se dirige au S. en rasant la base de collines boisées qui s'élèvent à dr. sur la rive dr. de la Garonne. Bientôt on rencontre la route directe de Saint-Gaudens à Bagnères-de-Luchon (*V.* ci-dessus *A*). Le point de jonction, appelé *Croix-de-Bazert*, se trouve, dit-on, sur l'emplacement d'un ancien temple érigé au dieu ibère (?) ou gallo-romain (?) Baezert. Une chapelle consacrée à la Vierge a remplacé le monument de l'ancien dieu.

La route décrit un long lacet pour atteindre un petit *col* d'où l'on jouit d'une vue admirable sur le bassin de Valcabrère, le cours de la Garonne, les pentes boisées des collines environnantes et la chaîne des Pyrénées. Il est probable qu'avant de s'ouvrir une issue par le défilé de Jaunac (R. 112), la Garonne prenait son cours par le col où passe aujourd'hui la route. — Du col on descend vers

110 kil. *Labroquère*, v. de 606 hab., construit sur les débris d'une ville romaine. Après avoir traversé la Garonne sur un beau pont de marbre, la route incline vers le S. E. pour suivre la rive g. du fleuve, en laissant à dr. deux autres routes, dont l'une mène à Saint-Bertrand (R. 112), que l'on voit se dresser à l'O., couronné de sa cathédrale. L'autre route se dirige au S. vers la vallée de Barousse (R. 112).

112 kil. *Loures*, v. de 374 hab.

[De l'autre côté de la Garonne, on aperçoit, au milieu des prairies et des avenues de peupliers, le village de **Barbazan** (547 hab.), près duquel jaillissent, à 450 mèt. au-dessus du niveau de la mer, trois sources thermales, connues de tout temps dans la contrée. L'*établissement des bains* consistait, jusqu'en 1846, en une modeste cabane renfermant deux baignoires en bois; maintenant on y trouve huit cabinets de bains et deux buvettes. Une galerie sert de salle d'attente aux baigneurs.

Les sources sont salines, ferrugineuses. Leur température est de 19°8; de 16°3 et de 14° c.; l'eau est limpide, incolore, inodore, dégage un mélange d'azote, d'oxygène et d'acide carbonique, et forme dans son réservoir un dépôt ocreux. Elle s'emploie en boissons et en bains. Son action est tonique et agit sur l'économie à la manière des ferrugineux; elle est aussi légèrement laxative et onctueuse à la peau.

Sur la pointe du rocher qui domine le village du côté de l'orient, s'élève le vieux *manoir de Barbazan*, fondé au IXe siècle, et souvent réparé depuis. Il appartient aujourd'hui à M. de Saint-James. Des belles allées de tilleuls qui ombragent sa terrasse, on jouit d'une très-belle vue sur le bassin de Saint-Bertrand et sur le cours de la Garonne. Un petit *lac* aux bords marécageux se trouve entre la route et le village; d'après la légende, il aurait apparu tout à coup à la suite d'un tremblement de terre, en engloutissant quelques maisons situées sur son emplacement.]

Au sortir de Loures, la route se rapproche de la rive g. de la Garonne, franchit l'Ourse, descendue de la Barousse, et contourne le pied d'un monticule qui rétrécit la vallée vis-à-vis du village de *Luscan* (149 hab.).

115 kil. *Bertren*, v. de 272 hab.

118 kil. *Bagiry*, v. de 255 hab., dominé à dr. par des collines calcaires. En face, le Pales ou Pic de Bu-

rat apparaît déjà de distance en distance, à l'extrémité visible de la vallée. A g. le pic du Gar, et plus loin celui de Cagire, attirent surtout l'attention. A dr. s'ouvre le vallon aride et nu où se trouvent les villages et les établissements de bains de Sainte-Marie et de Siradan (*V.* ci-dessous).

120 kil. *Saléchan*, v. de 709 hab. Le cimetière contient une chapelle très-ancienne.

121 kil. *Esténos*, v. de 419 hab., situé dans une plaine bien cultivée, vis-à-vis du pic du Gar. Au pied d'un contre-fort de cette montagne, on aperçoit Fronsac (R. 121).

Au delà d'Esténos on sort de la région des collines pour entrer dans celle des montagnes ; on commence à apercevoir les glaciers qui se montrent par intervalles à l'extrémité de la vallée, derrière Pales de Burat.

Après avoir laissé à g. le nouveau pont de Chaum, qui mène à Saint-Béat (R. 117), on arrive au confluent de la Garonne et de la Pique. La jonction des deux rivières offre un coup d'œil charmant. A g. la Garonne, dominée au N. par les escarpements du Gar, au S. par une montagne de marbre, coule au milieu de belles prairies entre de grands peupliers, puis disparaît derrière les hauteurs bleuâtres de la vallée d'Aran. En face, le joli village de Marignac (R. 112) groupe ses maisons à l'entrée d'un vallon boisé, et de terrasse en terrasse, le regard s'élève jusqu'au sommet du Pales de Burat. A dr. s'ouvre la vallée de la Pique, moins belle d'abord que celle de la Garonne; mais qu'on la suive pendant quelque temps, que l'on gravisse la côte qui domine Cierp, et l'on jouira d'une vue magnifique, d'une part, sur le bassin fertile tout parsemé de villages qui s'étend au N., et, d'autre part, sur les glaciers de la haute chaîne.

126 kil. **Cierp** (hôtel de France), v. de 1003 hab., situé au pied d'un haut rocher. On y franchit la Pique sur un pont que dominent des maisons pittoresques, puis on traverse *Gaud*, v. de 337 hab., au-dessus duquel se trouvent plusieurs carrières de marbre griotte. Dans les environs, on voit plusieurs grottes, dont les habitants, au dire des bonnes femmes, viennent parfois jouir du soleil à l'entrée.

De Cierp à Saint-Béat, R. 112.

La route, taillée dans le roc, longe la rive dr. de la Pique, passe en vue de *Signac* (182 hab.), à l'entrée d'un vallon latéral où l'on exploite des marbres variés, et traverse de nouveau la rivière à peu de distance des v. de *Bachos* et de *Binos* (ensemble 264 hab.), également situés sur la rive g.; elle laisse ensuite à g., sur la rive opposée, *Burgalais* (391 hab.), dont l'église romane n'offre plus qu'une abside couverte de lierre; puis à dr. *Guran* (279 hab.), dominé au N. par son vieux et pittoresque château encore habité; enfin elle revient sur la rive dr. du torrent par le *pont de la Forge*.

Les villages se touchent pour ainsi dire. A *Lége* (301 hab.) et à *Cazaux-Layris* (240 hab.), localités de la rive g., au-dessus desquelles se trouvent des mines de plomb et de cuivre, succède *Baren* (61 hab.), qui s'élève à g. sur un escarpement. On traverse le ruisseau de la Mole, descendu des neiges du Pales de Burat. Presque aussitôt après, on franchit un autre ruisseau sur lequel est situé *Gouaux-de-Luchon* (271 hab.), et on arrive en face de

133 kil. **Cier-de-Luchon**, v. de 447 hab., dominé à l'O. par le hameau de *Montmajou* et par des terrasses boisées qui montent jusqu'au sommet de l'Antenac. Cier est placé à l'entrée du fertile bassin de Luchon, qui fut jadis l'un des grands lacs des Pyrénées. Ce lac fut mis à sec par la rupture d'un barrage naturel que

formaient les rochers de la gorge de Cier. Au-dessus de ce village (479 mèt.), on ne peut plus cultiver la vigne à cause de la faible température estivale.

La vallée s'élargit de plus en plus. Près du village de *Salles* (240 hab.), on traverse la Pique sur un pont de pierre, et l'on entre dans le bassin de Luchon proprement dit. On jouit de la vue complète des montagnes de la crête, depuis le Tuc de Maupas (à l'O.) jusqu'au pic de la Mine (à l'E.); dans la partie la plus large du bassin, on aperçoit la ville de Luchon étendue au pied de Superbagnères.

137 kil. *Antignac* (236 hab.) possède une église moderne.

139 kil. *Moustajou*, v. de 105 hab., dominé par sa vieille tour à signaux. Vis-à-vis on voit, de l'autre côté de la rivière, la cascade de Juzet tomber du haut d'une gorge étroite dans la vallée.

141 kil. *Barcugnas* est un faubourg de Luchon, auquel le relie une belle allée de platanes.

142 kil. Bagnères-de-Luchon (R. 112).

ROUTE 112.

BAGNÈRES-DE-LUCHON ET SES ENVIRONS.

Renseignements généraux.

HÔTELS. — Les principaux hôtels de l'allée d'Étigny, pour la plupart excellents, sont les suivants, classés par ordre alphabétique : *hôtel d'Angleterre*, tenu par Seveilhac, allée d'Étigny, 28 ; *hôtel des Bains*, tenu par Mme Mérens, tout près des Thermes, allée d'Étigny, 81 ; *hôtel de Bonnemaison*, même allée, 87, presque en face des Thermes; *hôtel du Commerce*, même allée, 19; *hôtel des Empereurs*, même allée, 49 *bis*: *hôtel d'Espagne*, même allée, 42; *hôtel de France*, tenu par M. Salles; *hôtel du Parc*, allée d'Étigny, 32; *hôtel de Paris*, même allée, 63; *hôtel de la Poste*, même allée, 29; *hôtel des Princes*, même allée, 38; *hôtel de Richelieu*, même allée, 14; *hôtel Sacaron*, tenu par Sacaron, même allée, 65. — D'autres hôtels, également bons, sont ceux de *Moynet*, rue Neuve, 5; *Polydor*, même rue, 12; *Estoup*, rue Legrand; *Faillère*, même rue; *Canton*, rue d'Espagne, 4, près de l'Établissement. — Dans les grands hôtels, le prix des chambres varie de 3 à 6 fr. et au delà par jour. Le prix de la table d'hôte est, suivant les hôtels, de 4, 5 ou 6 fr. par jour pour le déjeuner et le dîner.

RESTAURANTS. — On peut vivre à Luchon de toutes les manières, soit à table d'hôte, soit au restaurant, au prix fixe ou à la carte; soit dans une maison meublée, servi par son cuisinier ou par les domestiques de la maison. Les restaurants de MM. Garcia Sapène, rue Capitou, et Polydor, rue Neuve, méritent une mention particulière.

APPARTEMENTS A LOUER. — Plus de 6000 étrangers peuvent trouver à se loger en même temps dans les hôtels et les diverses maisons meublées de Bagnères-de-Luchon. Les appartements les plus somptueux et les plus chers se trouvent dans les chalets qui bordent les rives de la Pique, et dans les maisons de l'allée d'Étigny et du quinconce des Thermes; ceux de la rue Neuve, de l'allée de Piqué et de l'intérieur de la ville sont préférés par les baigneurs qui recherchent le bon marché.

Les prix varient suivant la saison; une chambre et un cabinet se payent de 2 fr. à 5 fr. et au delà.

CAFÉS. — Allée d'Étigny, café de la Terrasse d'Étigny; Anglais; de la Succursale, etc.

CERCLES. — Hôtel Bonnemaison, hôtel du Parc, hôtel Sacaron. Les étrangers sont admis à ces cercles moyennant une rétribution mensuelle.

CASINO. — Rue de la Cité et allée de Piqué. Il contient plusieurs salons, deux billards, un café restaurant, un théâtre, une salle de bal et de concert. Un grand jardin y est attenant.

Abonnement pour	8 jours.........	5 f.
—	15 jours.........	8
—	1 mois.........	15
—	la saison entière..	20

MUSÉE PYRÉNÉEN. — Au premier étage du Casino; il est ouvert tous les jours, de 9 h. du matin à 6 h. du soir. On paye 1 fr. d'entrée remboursable sur les achats, à la condition que les achats s'élèveront à 5 fr. Les jeudis, toute la journée, et les dimanches, de 2 h. à 6 h., l'entrée n'est

que de 50 c. remboursables sur 3 fr. d'achat. — Une bibliothèque des Pyrénées, d'ailleurs assez peu importante, est annexée au Musée. Abonnement, 5 fr. par semaine.

TIR ET CASINO DES CHASSEURS. — Rue de Piqué, tenu par M. Sapène. Tirs à toutes distances, tir de salon, tir à la carabine ; tirs spéciaux pour les dames, école de chasse, salle d'escrime, salle de billard, cercle, etc. — Diners de montagne, table d'hôte.

PLAN EN RELIEF DES PYRÉNÉES. — A l'Établissement thermal. Prix d'entrée : 1 fr. par semaine; 2 fr. pour toute la saison. Ouvert tous les jours, de midi à 6 h. (*V.* ci-dessous).

CABINETS DE LECTURE. — MM. Fadeuilhe, allée d'Étigny, 26, et Lafont, allée d'Étigny, 42. Prix d'abonnement avec journaux, 7 fr. par mois; sans journaux, 4 fr.

LIBRAIRES. — MM. Dulong, allée d'Étigny, 58, et Lafont, allée d'Étigny, 42. On trouvera dans leurs magasins tous les livres, cartes, albums, vues, etc., qui concernent les Pyrénées et particulièrement les environs de Luchon. L'album de lithographie publié par M. Victor Petit mérite une mention particulière.

MÉDECIN INSPECTEUR. — M. Barrié père.

INSPECTEURS-ADJOINTS. — MM. Barrié fils et Lambron.

MÉDECINS. — MM. Chapelon, Dulac (médecin de l'hôpital), Pégot (id.), Fontan, Estradère, Cargue, Laspalle, Mondon, Margoton.

PHARMACIENS. — MM. Paul Boileau, allée d'Étigny, 27; Léon Sapène, même allée, 20; Estradère, même allée, 16.

BAINS DOMESTIQUES ET ÉMOLLIENTS. — On appelle bains domestiques à Luchon les bains d'eau ordinaire. Les bains émollients sont des bains composés. — Lacau, Champ-de-Mars, 16; Maurette, Champ-de-Mars, 14; Tajan, rue Legrand ; Verdalle, Champ-de-Mars, 20.

POSTE AUX LETTRES. — Bureau, rue d'Étigny, 24. Deux courriers par jour pendant la saison. Distribution des lettres de 8 à 10 h. du matin et de 6 à 7 h. du soir. Levées de la boite à 3 h. du soir et à 9 h. du soir.

POSTE AUX CHEVAUX. — Rue d'Espagne, 3.

TÉLÉGRAPHE ÉLECTRIQUE. — Allée d'Étigny, 64, près de l'Établissement thermal.

DILIGENCES, VOITURES PUBLIQUES. — De nombreux bureaux sont établis dans l'allée d'Étigny. On y trouvera des diligences pour toutes les villes des Pyrénées et du Midi. Les prix varient tous les jours selon l'affluence des voyageurs.

LOUEURS DE VOITURES. — On en compte à Luchon plus de 20. Les voitures stationnent habituellement à l'extrémité de l'allée d'Étigny, près de l'Établissement thermal. Le tarif, qui est très-élevé, fixe le prix d'une course en ville. aller et retour, à 3 fr. le jour et 4 fr. la nuit. Pour les excursions qu'on peut faire en voiture, voyez chaque course.

LOUEURS DE CHEVAUX. — On compte à Luchon près de 300 chevaux de louage.

GUIDES. — Les guides, au nombre de 80 environ, sont obligés de se munir d'une plaque délivrée par l'autorité. La plupart sont des loueurs de chevaux et des écuyers cavalcadours qui ne savent pas marcher et qui ne connaissent pas les montagnes. Sept guides seulement ont le droit de conduire les touristes sur les sommets et les cols d'un accès difficile. Le plus célèbre, celui avec lequel l'ingénieur Lézat a fait toutes les excursions nécessaires pour la construction de son beau plan en relief, est *Redonnet Michot*, rue du Courtat. Les autres guides de sommets sont MM. Pierre Barrau, rue de Piqué; Redonnet Nate, rue Miégeville; Bernard Ursule, à Barcugnas; Bertrand Lafont et son fils, botanistes, rue de la Carraou; Jean Capdeville, rue Miégeville; Aureilhan. La journée d'un guide ordinaire se paye en général 5 fr. (les prix sont indiqués en tête de chaque excursion). *N. B.* Les droits d'entrée ou de péage, les dépenses de nourriture et d'auberge, des guides et des chevaux, sont à la charge des voyageurs.

PORTEURS. — Ils sont obligés d'avoir une plaque numérotée comme les guides; ils sont responsables de la perte des objets qui leur sont confiés.

Tarif. De quelque partie de la ville que ce soit jusqu'aux bains	» f.	75 c.
Courses en ville pour bals, soirées, etc	2	»
S'ils doivent attendre à la volonté de leurs pratiques	3	»

Pour les autres courses, *V.* chaque course.

PORTEFAIX. — Mener et ramener les voitures dans les remises, y compris laver :

Les grandes	3 f.	» c.
Les petites	2	»
Charger les voitures	1	50
Décharger	1	50
Charger ou décharger les petites voitures	1	»

Transport des effets dans les différents endroits de la ville....	»	75
Pour la charge ordinaire d'un portefaix....................	»	40
Pour les petits paquets........	»	25

Situation. — Aspect général.

Bagnères-de-Luchon, ch.-l. de cant. de l'arr. de Saint-Gaudens (Haute-Garonne), est une jolie V. d'une population fixe de 3294 hab., située à 629 mèt. de hauteur au-dessus de la mer, non loin du confluent de la Pique et de l'One, au débouché du val de l'Arboust. Elle occupe l'angle le plus occidental de la vallée à laquelle elle donne son nom, et, grâce à cette situation en retrait, échappe aux violents courants d'air qui remontent vers les hauteurs, ou en descendent en suivant l'axe de la vallée. Les montagnes qui la dominent l'abritent des vents du N. et de l'O., et des vents froids descendus des glaciers. Son climat est doux, mais l'air qu'on y respire est vif. Pendant la saison balnéaire, c'est-à-dire du 15 juin au 15 octobre, la température moyenne de Luchon (17° 1) est un peu plus élevée que celle de Paris; mais le climat est aussi plus extrême, puisque les variations de température peuvent être de 23 degrés en 24 heures. Les orages sont fréquents (22 sur 109 jours en moyenne); les pluies sont aussi plus considérables que dans les plaines situées au pied des Pyrénées. Le vent dominant est celui de l'O. Août et septembre sont les deux mois qui offrent le plus de jours sereins et le moins de brumes.

La ville proprement dite forme un triangle de chaque extrémité duquel part une avenue bordée de maisons; au S. E., l'allée d'Étigny, qui mène à l'établissement thermal; au N. E., celle de Barcugnas; à l'O., celle des Soupirs, qui remonte le cours de l'One. Deux autres allées, celle de Piqué (au N.) et celle de la Pique (au S.) ont pour point de départ les deux extrémités de l'allée d'Étigny, et se dirigent vers la Pique, dont la rive dr. est coupée par une autre allée. L'allée de Piqué est déjà en partie une véritable rue.

« La vallée de Luchon, quel que soit le but qui y amène, est, dit M. de Chausenque, une des plus attrayantes que renferment les Pyrénées, et mérite le plus d'être bien vue. D'une extrême variété dans ses aspects, elle charmera *encore* ceux qui connaissent le Lavedan, Campan et les gracieuse montagnes qui fertilisent de leurs eaux ces riches bassins. » Ce n'est pas *encore* qu'aurait dû dire M. de Chausenque, c'est *plus*. La vallée de Luchon est certainement bien supérieure à celles de Lavedan et de Campan. A certains points de vue, on pourrait même la comparer aux belles vallées des Alpes. La nature y est tout à la fois riante et forte, gracieuse et terrible; elle s'y pare de toutes les couleurs de sa palette; elle s'y montre sous des formes aussi variées que pittoresques.

« On aimerait à croire, ajoute M. de Chausenque, que cette riante oasis, cernée d'imposantes barrières, sert d'asile à des humains séduits par la paix qui semble y régner. Vaine illusion! Quel lieu a plus d'éclat et d'agitation que Luchon dans la saison des eaux, et en d'autres temps qu'a-t-il de plus qu'une petite ville?... Mais ce qui la fait oublier, c'est la majesté des sommets de la crête qui dans le lointain portent avec une rare fierté leurs festons de granit et leurs neiges éternelles, au-dessus des bois toujours sombres qui tapissent les gorges. L'œil ne s'y trompe pas : leurs formes alpestres et, dans les beaux jours, ces lignes teintes d'azur qui n'appartiennent qu'aux hautes régions de l'atmosphère, plus sensibles sous les rayons du couchant, disent au voyageur que c'est vers des monts de premier ordre qu'il s'avance.... De cette barrière du Midi, dont les périlleux déserts repoussent l'homme, les re-

gards s'abaissent, avec un plaisir qu'augmente le contraste, sur un amphithéâtre de forêts, sur un bassin fertile où partout les prairies sont mélangées aux moissons, et les villages à demi cachés dans les arbres, comme Juzet et Montauban, ou pittoresquement penchés, comme Cazaril et Lartigue. La Pique, dont les aunes dessinent le cours, n'y roule plus que des eaux rapides qui ont laissé leur fureur, le fracas et l'écume, dans les rudes vallons d'où elles descendent; mais les charmes le mieux sentis de ces grands tableaux résident toujours dans l'opposition des fonds riches et frais, où tout plaît à l'œil, où toutes les formes sont douces, avec l'âpreté, le colossal des cimes. » (*V.* les panoramas-cartes de M. VICTOR PETIT.)

Histoire.

Les thermes de Luchon sont connus depuis une haute antiquité. La plupart des commentateurs de Strabon admettent que ce grand géographe a voulu désigner les bains de Bagnères-de-Luchon en parlant des « magnifiques *Thermes Onésiens* » (des bords de l'One). Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, les nombreux objets d'art que les fouilles ont fait découvrir à Luchon prouvent que ses sources jouissaient dans l'antiquité d'une grande réputation.

On y parvenait de Toulouse en suivant une voie romaine dont on retrouve les traces à Saint-Martory, à Saint-Gaudens, à Valentine, à Labroquère, à Barcugnas, et en plusieurs autres endroits. Près des thermes s'élevait probablement quelque sanctuaire consacré au dieu des Ibères *Lixon* ou *Ilixon*, dont le nom à peine modifié (Luchon) est encore celui de la ville et de la vallée.

La plupart des inscriptions romaines trouvées dans le sol ont été transportées au musée de Toulouse, mais il en reste encore quelques-unes à Luchon. Au-dessus de la grande porte d'entrée de l'établissement thermal actuel, on voit un autel votif portant cette inscription :

DEO
LIXONI
FLAVIA RVFI
F. PAVLINA
V. S. L. M.

Au dieu Lixon. Pauline, fille de Flavianus Rufus; elle a acquitté son vœu.

Une autre pierre votive est conservée dans la salle n° 2 des Thermes, après avoir été longtemps exposée dans une chapelle à la vénération des fidèles. Elle porte l'inscription suivante :

NYMPHIS
AVG
SACRVM

Consacré aux Nymphes augustes.

Diverses fouilles opérées en 1736, en 1762 et en 1766, découvrirent plus de 80 monuments antiques de diverses grandeurs; enfin, de 1805 à 1807 et de 1848 à 1855, on trouva plusieurs débris de piscines, des autels en marbre blanc, un grand bassin dont les parois étaient revêtues de marbre, une statue mutilée, des niches qui semblaient avoir été destinées à donner des bains aux enfants, et des restes d'habitations consacrées aux baigneurs romains.

Pendant le moyen âge, Luchon fut saccagé plusieurs fois, et l'édifice somptueux élevé par Septime-Sévère aux environs des sources tomba sous les coups répétés des Goths, des Franks et des Sarrasins. L'emplacement des anciens Thermes devint un marécage. Néanmoins, la renommée des eaux ne s'effaça jamais complétement, et les habitants des pays voisins continuèrent de venir chercher en ce lieu privilégié le soulagement ou la guérison de leurs maux. L'eau sortant de la grotte entrait dans un réservoir carré où tous les malades se baignaient pêle-mêle. Plus tard, les habitants établirent sous des ba-

raques des baignoires creusées dans des troncs d'arbre, et graduellement un petit village se reforma autour des sources.

Vers l'an 830, la vallée de Luchon s'était donné volontairement au roi d'Aragon Sancho Abarca, qui l'avait délivrée des Sarrasins. Rentrée plus tard sous la domination française, elle appartint aux comtes de Comminges, passa plus d'une fois par mariage à la maison d'Aragon, et fut réunie à la couronne de France en 1453, sous Charles VII, et définitivement en 1549, sous Henri II. Ses nombreux priviléges, entre autres celui d'être territoire neutre en cas de guerre entre la France et l'Espagne, lui furent maintenus jusqu'à la fin du XVIIe s., et le village était devenu une ville prospère, lorsqu'en 1711, un corps d'armée de l'archiduc Charles d'Autriche, qui disputait alors la monarchie de Charles-Quint au duc d'Anjou, vint la ravager; en 1723, un incendie la détruisit tout entière, à l'exception de l'église. Vers 1754, M. d'Étigny, intendant d'Auch, ayant entendu parler des eaux de Luchon, alla visiter la vallée de Luchon, et fit venir deux savants chimistes, Bayen et Richard, pour leur confier l'analyse des eaux. Encouragé par leur rapport, il se mit aussitôt à l'œuvre; sur ses ordres on traça, puis on ouvrit la route de Montrejeau à Luchon, et celle de Bigorre à Luchon par le col de Peyresourde. Enfin, il perça la belle allée des bains, connue maintenant sous son nom. « Cependant, pour ce méfait, il manqua d'être lapidé. Il fallut faire venir une compagnie de dragons pour forcer les Luchonnais à souffrir la prospérité de leur pays. » M. d'Étigny voulait aussi faire construire un établissement digne du Luchon qu'il rêvait dans l'avenir, mais il mourut avant de pouvoir donner suite à ce projet. Son successeur, M. de Lachapelle, commença les constructions : toutefois les travaux furent bientôt interrompus, et ce fut seulement en 1815 qu'un édifice thermal fut définitivement achevé. Plus tard, le fermier des eaux construisit les bains Richard, et un M. Ferras éleva les bains Ferras; mais l'affluence croissante des visiteurs rendit bientôt tous ces thermes insuffisants. Enfin la ville de Luchon, devenue en 1827 propriétaire de toutes les sources, se résolut à bâtir un nouvel établissement. Le 22 août 1848, les commissaires de la République en posèrent la première pierre.

L'affluence des baigneurs et des touristes est chaque année plus considérable à Bagnères-de-Luchon. Le nombre des étrangers s'élevait seulement à 1865 en 1831; en 1850, il avait atteint le chiffre de 6367; actuellement il dépasse 10 000 par an. Il est probable que dans un avenir plus ou moins éloigné, l'ouverture d'une voie de communication avec l'Espagne fera de Bagnères-de-Luchon un grand marché international.

L'établissement thermal.

L'établissement thermal, construit par M. Chambert, est situé à l'extrémité méridionale de l'allée d'Étigny, au pied de la montagne de Superbagnères, qui l'abrite au couchant. Cet édifice, dont la façade a 97 mèt. sur 53 mèt. de profondeur, couvre une superficie de 5141 mèt. carrés.

Il ne se distingue aucunement par sa beauté architecturale, et ressemble plutôt à un entrepôt qu'à un palais des thermes. La *façade* se compose de cinq pavillons juxtaposés et précédés d'un péristyle de 28 colonnes monolithes de marbre blanc. Le pavillon du milieu, tout en marbre blanc de Saint-Béat, forme un vestibule, et donne accès dans une grande galerie ou *salle des pas perdus*, qui se termine par un grand escalier qui conduit au promenoir des buvettes. Les parois de cette salle sont décorées de *fresques*, peintes de 1854 à

1858 par M. Romain Caze, et souvent critiquées. D'après M. Nérée Boubée, la peinture allégorique située au-dessus du grand escalier « est d'un style vraiment magistral. Le premier personnage placé à g. du spectateur est le Génie des sources découvrant les eaux et les montrant à la Chimie qui les analyse; sur celle-ci s'appuie la Médecine.... Plus loin, écoutant leurs conseils, l'Architecture trace les plans d'un édifice digne d'abriter ces eaux salutaires. Aux deux extrémités du tableau, sont figurés les Génies des arts et des sciences. » Les fresques peintes dans les arceaux laissés entre les fenêtres représentent les nymphes des huit principales sources de Luchon. Elles se présentent dans l'ordre suivant, quand on va de g. à dr. à partir de la porte d'entrée : source du Pré; source de Bordeu; source des Romains; source de la Reine; source de la Grotte, source Blanche; source de Richard; source d'Étigny. Les figures de femmes peintes dans les panneaux personnifient les déesses des montagnes. En les regardant dans le même ordre que les nymphes des sources, on voit d'abord la déesse du port de Venasque, puis celles de la vallée du Lis, de la Maladetta, de la vallée d'Oueil, du Montné, de la vallée d'Oo, de la vallée d'Esquierry, de la vallée de Luchon. La plupart de ces fresques ont peu de valeur : on remarque cependant les nymphes de la vallée du Lys et de la vallée d'Oueil. M. Caze n'a pu faire usage dans ces peintures de couleurs à base de plomb, à cause des émanations sulfureuses qui remplissent l'établissement.

Deux galeries longitudinales, appelées *galerie antérieure* ou des *salles de bain* et *galerie du fond* ou des *douches*, coupent la salle des pas perdus à angle droit, de sorte que l'établissement est partagé en six compartiments. Entre les deux compartiments du fond, le grand escalier conduit aux réservoirs d'eau sulfureuse et au palier des buvettes, situé sur la face postérieure de l'édifice. Là, on se trouve à la base de la montagne, dans laquelle on pénètre pour suivre les galeries souterraines (*V.* ci-dessous).

« L'édifice, dit M. Lambron, renferme tous les modes balnéaires connus jusqu'à ce jour, de manière à ne rien laisser à désirer pour une parfaite administration des eaux. La disposition générale est si bien coordonnée, que le malade, dès son entrée dans l'établissement, passe successivement, pour se rendre dans sa baignoire, par une atmosphère de plus en plus chaude et riche en principes sulfureux, et qu'au sortir du bain, au contraire, il voit décrotre peu à peu ces conditions, de sorte qu'il arrive au dehors et regagne sa demeure sans transition brusque et dangereuse. » A chaque ronde de bain, c'est-à-dire de cinq quarts d'heure en cinq quarts d'heure, il est mis à la disposition des malades 106 baignoires, pourvues chacune d'une douche locale; 20 à 30 places dans les deux petites piscines, et 30 dans la piscine de natation; 6 grandes douches; 1 petite douche; 3 douches ascendantes; des étuves (*vaporarium*) et des bains de vapeur pour 40 malades; des salles d'inhalation; des salles de massage; etc., etc.

On a disposé des emplacements pour 22 buvettes : 3 dans l'établissement même, 15 en dehors de l'édifice, et 4 à une centaine de mèt. des Thermes, sous le charmant petit kiosque appelé *pavillon du Pré*.

Arrivé au sommet de l'escalier de la galerie des Pas-Perdus, on se trouve en face d'une large ouverture creusée dans le rocher : c'est l'entrée de l'*étuve sèche* (*sudatorium* ou *caldarium*), où l'on peut à volonté faire varier la chaleur de 33 à 40 degrés. Cette étuve sèche communique avec les *galeries souterraines* creusées dans le rocher, sous la direction de M. François, pour le

captage des sources. L'ensemble de ces galeries offre un développement de plus d'un kilomètre. Elles ont généralement 2 mèt. 20 c. de haut. sur 1 mèt. 60 c. de largeur, de sorte que deux personnes peuvent facilement y circuler de front. On remarque dans ces galeries une curieuse végétation de cryptogames.

A l'extrémité septentrionale du promenoir qui donne accès dans les galeries souterraines, se trouve le petit *établissement Soulerat*, qui doit être approprié au service des indigents et des malades de l'hôpital.

C'est dans une des salles du premier étage de l'établissement thermal que se trouve le beau **plan en relief des Pyrénées centrales** (1 fr. d'entrée), construit par l'ingénieur Lézat. Aucun des étrangers qui viendront à Luchon ne devra manquer de le visiter. Ce plan, auquel M. Lézat a travaillé pendant huit années, avec une merveilleuse patience et un talent remarquable, est de beaucoup supérieur pour l'exactitude et l'exécution à tous les reliefs des Alpes qu'on admire en Suisse; il a été modelé sur place, en face des montagnes qu'il s'agissait de reproduire. Le plan comprend la portion des Pyrénées qui se trouve dans le dép. de la Haute-Garonne et dans le val d'Aran, ainsi qu'une partie du versant espagnol, de manière à renfermer Venasque et surtout la Maladetta. Il a 5 mèt. 75 c. de longueur, 2 mèt. 50 c. de largeur et une hauteur moyenne de 70 c. Les distances longitudinales sont à l'échelle de 1 dix millième, mais les hauteurs sont à l'échelle de 1 cinq millième. Pour répondre aux regrets qui lui ont été exprimés au sujet de cette différence d'échelle, M. Lézat a fait de ce plan une reproduction au quarante millième, où les distances longitudinales et les hauteurs sont à la même proportion, et qui fait partie d'un *plan général du versant français* de la chaîne des Pyrénées. Plusieurs autres plans, entre autres celui des Alpes maritimes et celui des galeries souterraines des sources de Bagnères-de-Luchon, se trouvent dans la même salle. Les touristes peuvent également s'y procurer des albums de botanique à des prix modérés.

Les eaux.

A. Eau thermale sulfurée.
B. Eau thermale saline (sulfureuse dégénérée).
C. Eau froide saline.
D. Eau thermale ferrugineuse.

Émergence : Pour la plupart, du terrain primitif, granit, pegmatite grenatifère, schiste siliceux, ou d'atterrissements modifiés.

Cinquante-quatre sources : 48 sources sulfurées qui forment, dit M. Filhol, la série d'eaux sulfurées la plus belle et la plus complète qui soit connue (29 de ces sources ont été découvertes depuis 1848 par M. François); 1 source saline froide; 1 autre source peu sulfurée; 4 sources ferrugineuses, sans y comprendre les nombreuses sources de même nature qui jaillissent loin de l'établissement et appartiennent à des particuliers.— Voici les principales sources de Luchon, ou plutôt les plus connues : la Reine, Bayen, Azémar, Richard (au nombre de 6), la Grotte (2), Blanche (2), Ferras (4), Bordeu (9 sources).

Débit en 24 h. : sources sulfurées, 605 088 litres; source saline froide, 560 000 litres. Total des ressources de l'établissement : 1 465 088 litres. On peut donner chaque jour 1200 bains et 450 douches.

Densité : Un peu supérieure à celle de l'eau distillée.

Température : Reine, 55° 25; Bayen, 66°; Azemar, 53° 17; Richard-Nouvelle supérieure, 50° 04; Grotte supérieure, 58° 44; Blanche, 47° 20; Ferras-Nouvelle, 39° 96; Bordeu n° 1, 49°. (FILHOL et FRANÇOIS.)

Caractères particuliers : Eaux limpides, incolores, odeur prononcée

LUCHON. ——.VUE PRISE DU PI(

L. HACHETTE et Cie _ Paris.

Tour de Maupas
3,110

Haute - Chaîne des Gours Blancs
3,030
2,914

Pic Sacrous

1,798

Pâturages

Superbagnères

838 Bagnères-de-Luchon

Pont

Mont de Cazaril

868 Trébons

DE L'ARBOUST

Dessin

Montagnes par Gerin. la Lettre par P. Rousset.



d'œufs couvés, saveur hépatique; dégageant au griffon une quantité notable d'azote; quelques-unes déposent de la glairine colorée en noir par le sulfure de fer, ou grisâtre et translucide; d'autres, des filaments blancs de sulfuraire. Elles s'altèrent rapidement au contact de l'air; quelques-unes dégagent dans leurs conduits de l'acide sulfhydrique qui, décomposé par l'air, produit de l'eau et du soufre qui se sublime à la partie supérieure des canaux ou des réservoirs, sur des points que l'eau n'atteint jamais. Un phénomène caractéristique de la plupart des sources de Luchon, c'est le blanchiment. Ces eaux se décomposent dans la baignoire comme dans les conduits et réservoirs, sous l'influence de l'acide silicique en excès, et l'acide sulfhydrique au contact de l'air précipite du soufre dont le mélange avec l'eau lui donne cette teinte laiteuse.

Le degré sulfhydrométrique des sources de Luchon est variable, et ses oscillations paraissent se lier à celles du baromètre, aux changements de saisons et aux infiltrations d'eau froide dans le sol environnant. (FILHOL.)

Emploi : Boisson, pures ou coupées avec du lait, bains d'eau, d'étuve, de vapeur, douches, piscines; salles d'inhalation.

Saison : 15 juin au 15 septembre.

Effets physiologiques : Ces eaux sont excitantes de la peau et des muqueuses par le soufre qu'elles contiennent, soit combiné, soit en suspension, et par le gaz sulfhydrique qu'elles dégagent dans l'air respiré par les malades; en boisson, elles sont généralement bien supportées; quelquefois cependant il faut les couper. Leur usage produit dans l'économie la tolérance du mercure, qui peut être supporté à des doses plus qu'ordinaires, sans salivation; elles agissent de même sur le plomb et réussissent dans l'intoxication saturnine. Le grand nombre de sources à différents degrés de température et de minéralisation facilite les traitements à Luchon comme à Bagnères-de-Bigorre, et la présence d'eaux salines et ferrugineuses est un précieux avantage pour ces deux stations thermales.

L'eau de Bagnères-de-Luchon ne se transporte pas.

Classification chimique : A. B. Eau sulfurée sodique. *C.* Eau saline sulfatée sodique. *D.* Eau sulfatée sodique ferrugineuse.

Analyse (Filhol).

	S. de la Reine. Eau 1 lit. gr.
Carbonate de soude	traces
Acide sulfhydrique libre	traces
Sulfure de sodium	0,0508
— de fer	0,0022
— de manganèse	0,0028
— de cuivre	traces
Sulfate de potasse	0,0092
— de soude	0,0312
— de chaux	0,0312
Hyposulfite de soude	traces
Chlorure de sodium	0,0624
Iodure de sodium	traces
Acide silicique	traces
Silicate de soude	traces
— de chaux	0,0102
— de magnésie	0,0048
— d'alumine	0,0255
Silice libre	0,0209
Alumine	traces
Phosphate	traces
	0,0511

Bibliographie : E. Filhol, *Eaux minérales des Pyrénées....* Paris, 1853. In-12.— Pégot, *Essai clinique sur les eaux de Bagneres-de-Luchon.* Paris, 1854. In-8. — Lambron et Lézat, *les Pyrénées et les eaux thermales sulfurées de Bagnères-de-Luchon.* Paris, 1860. in-12.

N. B. Le *règlement* pour l'établissement thermal de Bagnères-de-Luchon et le *cahier des charges* imposé au fermier des eaux thermales et minérales sont affichés dans l'établissement.

Dès leur arrivée, les malades doivent aller à l'établissement se faire inscrire, afin de prendre un numéro d'ordre, car les cabinets inoccupés ou



devenus libres ne sont distribués qu'en suivant les numéros d'inscription. Le prix des bains varie selon les heures de la journée et l'époque de la saison. Le minimum est de 60 cent., le maximum de 1 fr. 50 cent. Le prix des douches est de 40 à 80 cent. Le pourboire des garçons et des filles de service est laissé à la discrétion des baigneurs.

Monuments.

L'*église* de Luchon a été récemment construite dans le style roman, sur les plans de M. Loupot. L'intérieur est décoré d'assez beaux vitraux placés à l'extrémité des absides et de grandes fresques peintes de 1852 à 1856, par M. Romain Caze, élève de M. Ingres. Ces fresques, qui offrent une certaine crudité et un défaut de perspective, forment trois grandes compositions : 1° le Couronnement de la Vierge, sur la demi-coupole de l'abside médiane; 2° les Litanies de la Vierge, sur l'espace laissé entre la l'abside; 3° la divine Liturgie, dans l'hémicycle situé derrière le maître grande voûte et l'arc triomphal de autel. — Les blocs de marbre employés pour la décoration de l'église ont été sculptés dans les ateliers de M. Géruzet (*V.* page 377); ils avaient été importés d'Italie.

Le *temple protestant* se trouve dans la villa Gypsy, à côté du musée pyrénéen.

L'*hôpital* de Luchon est tout simplement une maison que la municipalité a achetée en 1855. Moyennant 1 fr. 25 cent. par jour, remboursés à la ville de Luchon par la commune d'où viennent les malades, ceux-ci sont logés et nourris à l'hospice et reçoivent tous les soins médicaux que réclame leur état.

Le *musée pyrénéen*, situé dans l'allée de Piqué, au premier étage du grand Casino, n'est point un établissement libre : il appartient à M. Nérée Boubée, et l'on n'y entre que moyennant finance (*V.* Renseignements généraux). Les collections comprennent une série d'antiques et de bas-reliefs; les costumes des habitants des diverses vallées pyrénéennes; un cabinet d'histoire naturelle où l'on remarque surtout le bouquetin, animal à peu près disparu des Pyrénées; des échantillons de roches; des marbres bruts; des objets en marbre, en pétrosilex, en agate, etc., fabriqués dans les ateliers de M. Géruzet, à Bagnères-de-Bigorre.

En face de l'établissement, à l'angle de la promenade des Quinconces, s'élève une petite colonne assez massive, érigée en l'honneur de M. West, préfet de la Haute-Garonne, à l'occasion de l'inauguration du sentier de la Glère (page 485).

L'*usine à gaz*, inaugurée en 1861, est située sur le bord de l'One, près de la route de Toulouse.

A l'extrémité de l'allée des Soupirs, les eaux de l'One font mouvoir les meules et les tours d'une *marbrerie* encore peu importante.

Promenades.

Allées d'Étigny. Cette promenade, formée de quatre allées de tilleuls magnifiques, mène de l'intérieur de la ville à l'établissement thermal; elle a 560 mèt. de longueur et 30 mèt. de largeur. Ouverte en 1765 par M. d'Étigny, qui négligea, il faut le dire, d'indemniser les propriétaires dépossédés, cette promenade est aujourd'hui bordée de chaque côté d'hôtels, de chalets et de maisons, principalement habités par les étrangers; c'est le rendez-vous des baigneurs, des guides, des marchands, des voituriers, etc.; le matin et le soir surtout, elle offre un aspect très-animé. Malheureusement, aucune des allées n'est bitumée; aussi, dès qu'il pleut, elles deviennent impraticables pour les piétons, et, quand on veut aller aux thermes, il faut nécessairement prendre une voiture. Il serait temps vraiment que la ville de Luchon

se décidât à rendre les contre-allées abordables en toute saison.

Devant l'édifice des thermes s'étend un charmant *quinconce* de tulipiers et de catalpas où l'on fait de la musique tous les jours. L'*allée de la Pique*, plantée en 1823 d'ormeaux à larges feuilles, part du quinconce pour conduire au Gave de la Pique, puis elle se détourne à g. et suit la rive du torrent, en laissant à g. plusieurs maisons de campagne, le chalet Dorset, la villa Narichkine, la villa Bertin, etc. Arrivée au pont de Montauban, à l'endroit où s'élève une belle croix sculptée, du style de la Renaissance, l'allée de la Pique rencontre une troisième allée, celle de *Piqué*. Celle-ci, plantée en 1810 d'érables-platanes, part de l'extrémité N. de l'allée d'Étigny, passe devant le Casino des Chasseurs, l'élégante villa Gipsy (ou Grand-Casino), où se trouve le musée pyrénéen, laisse à dr. la villa Bertin, rencontre l'extrémité de l'allée de la Pique et traverse le torrent pour aboutir au village de Montauban (*V.* ci-dessous).

Ainsi les allées d'Étigny, de la Pique et du Piqué, forment ensemble les quatre côtés d'un carré qui n'a pas moins de 2210 mèt. de tour. Ce quadrilatère, connu sous le nom de *Lane* (en patois plaine), doit être prochainement converti en un vaste jardin anglais; sa contenance est d'environ 35 hectares.

Les *allées des Platanes* ou *de Barcugnas*, longues de 500 mèt. environ, mènent de l'église de Luchon au faubourg de Barcugnas, situé sur la route de Toulouse, de l'autre côté de l'One. A l'O. du village jaillit une *source ferrugineuse* appartenant à M. Maurette.

Le *chemin de la Casseyde* traverse l'One sur le pont des Saules, situé en amont de celui de Barcugnas, laisse le cimetière à dr. et suit la rive g. du torrent jusqu'au pont de Mousquères. De là, on peut revenir par la promenade suivante.

L'*allée des Soupirs* continue à l'O. de Bagnères la rue du Champ-de-Mars et remonte la rive dr. de l'One jusqu'au pont de Mousquères, sur une longueur de plus de 500 mèt. Cette allée, un peu humide, est ombragée de sorbiers et de magnifiques sycomores.

Le **bois** ou bosquet qui domine l'établissement thermal à la base de Superbagnères forme un jardin anglais, dont les nombreuses allées, dessinées par M. Boileau, conduisent sans fatigue et sous les plus frais ombrages jusqu'à la *Fontaine d'Amour*, près de laquelle on trouve un restaurant, et d'où l'on embrasse d'un regard tout Luchon et sa vallée, depuis Cier jusqu'à Castelvieil. Un sentier qui se sépare à g. de celui de la Fontaine d'Amour, un peu avant d'atteindre cette fontaine, mène à une autre *chaumière-restaurant*, d'où la vue est également très-belle. En suivant le chemin de la Fontaine d'Amour, on arriverait par une pente modérée au (2700 mèt. des thermes) *Mail de Soulan*, rocher qui domine un beau panorama.

PETITES EXCURSIONS[1].

Pour toutes les promenades qu'on peut faire dans l'après-midi, la course se paye 3 fr.

Cascade de Juzet.

3372 mèt. de Luchon. — La course des cascades de Montauban et Juzet en chaise à porteurs (4 porteurs) se paye 12 fr. Pour faire le tour de la vallée en voiture par Salles, Juzet, Montauban et Saint-Mamet, on paye 6 fr.

Pour aller à la cascade de Juzet, on peut prendre l'allée de Barcugnas, puis tourner à dr., traverser la Pique, sur la rive dr. de laquelle se trouve situé *Juzet* (426 hab.), et remonter le cours d'eau qui arrose ce village. Le propriétaire de la cascade l'a entourée d'une barrière en planches

1. Nous ne donnons ici que les excursions qu'on peut faire en voiture. On peut varier à l'infini ses promenades pédestres.

(50 cent. d'entrée). La chute a 40 mèt. de hauteur environ.

A moitié chemin de Juzet à Salles, au bord même de la route, jaillissent plusieurs *sources ferrugineuses* provenant sans doute d'un seul jet très-volumineux, assez considérable pour alimenter un établissement.

De Juzet, on peut revenir à Luchon par Montauban.

Cascade de Montauban.

2 kil. jusqu'au village. — Aller jusqu'à la cascade et retour, 1 h.

On se rend au v. de *Montauban* (376 hab.) par l'avenue qui, sur l'autre versant de la vallée, fait suite à l'allée de Piqué.

L'*église* de Montauban, récemment construite par M. Loupot, est un édifice à trois nefs, en style fleuri du XIIIe s. Les voûtes sont soutenues par deux rangées de colonnes monolithes en marbre blanc. Au-dessous de l'église se trouve une crypte à nefs, bâtie dans le style roman, ornée, ainsi que l'église, de diverses sculptures dues à M. Cassagnavère.

Pour visiter la cascade, on peut entrer dans le jardin du curé, et se faire conduire à la cascade à travers des parterres et des bosquets (entrée, 50 cent.). La cascade est formée par un ruisseau qui, au sortir de la forêt, bondit tout à coup dans une fondrière profonde, au milieu des rochers écroulés, et se brise en plusieurs gerbes. Ceux qui veulent contempler la chute d'eau dans sa beauté primitive feront bien d'éviter le jardin du curé et de gagner par un petit sentier l'antre sauvage au fond duquel tombe le ruisseau.

Saint-Mamet.

1 kil. des thermes.

Saint-Mamet est un v. de 489 hab., situé au S. E. de Bagnères-de-Luchon, sur la rive dr. de la Pique et au pied d'un contre-fort du Mail de Cric. L'église de Saint-Mamet a été décorée, en 1851, de fresques de M. Romain Caze, représentant : la sainte Famille, les Apôtres, saint Mamet et saint Bertrand, la Fuite en Égypte. Ces fresques n'ont pas autant de valeur que celles de Luchon.

Continuant de remonter la vallée de la Pique, on atteint (15 min.) une ancienne usine que le comte de Beust avait établie en 1784 pour y traiter le cobalt qui s'exploitait et qui s'exploite encore dans la vallée de Gistain (R. 106). Cette usine, abandonnée depuis longtemps, livrait au commerce environ 3000 quint. mèt. de produits par an.

Tour de Castelvieil.

3720 mèt. — Route de voitures.

La tour de Castelvieil se voit de Luchon à l'extrémité de la vallée, et la grande route y mène directement. En y allant, on laisse à dr. une ancienne chapelle nouvellement rebâtie, puis on traverse un ruisseau descendu des hauteurs de la Superbagnères, et l'on passe à côté d'un petit poste de douaniers.

Castelvieil, situé à 772 mèt., est une ancienne tour télégraphique, ou peut-être même un château fort qui surveillait autrefois le défilé de Venasque et l'entrée de la vallée de Burbe; pendant l'une des dernières guerres, on l'avait encore jugée digne de porter une pièce de canon; maintenant, ce n'est plus qu'une triste ruine. De son pied, la vue s'étend à g. sur la riche vallée de Bagnères; à dr., sur la route de la Pique, qui s'enfonce dans une gorge noire de sapins. En face, le vallon de la Burbe descend comme une immense cascade d'arbres.

A 300 mèt. au S. de Castelvieil, sur le bord de la Pique, jaillit une *source ferrugineuse* affermée par un ancien guide.

En descendant de Castelvieil, on peut traverser la Pique un peu en aval, au pont de *Péquerin*, et reve-

nir à Luchon par le village de Saint-Mamet.

GRANDES EXCURSIONS[1].

Saint-Aventin. — Cazaux. — Garin.

8500 mèt. — Route de voitures des thermes à Garin.

On sort de Bagnères-de-Luchon par l'allée des Soupirs, qui aboutit au pont de Mousquères (p. 475). On traverse l'One, et l'on s'élève par deux roides lacets sur le flanc de la montagne escarpée qui domine la montagne du côté du N. Arrivé (3 kil.) au-dessous du village de Trébons, caché à dr. sur une terrasse élevée, on franchit deux fois le torrent de l'One, puis aussitôt après la Neste, descendue de la vallée d'Oueil. La route monte en longs zigzags sur le promontoire qui sépare les deux vallées d'Oueil et de l'Arboust.

4 kil. 1/2. On voit à côté de la route un petit oratoire : c'est la **chapelle de Saint-Aventin.**

D'après la légende, saint Aventin, ayant été emprisonné par les Maures dans le Castelblancat, se précipita du haut des murailles, et, soutenu par les anges dans sa chute, vint tomber délicatement sur le rocher où se trouve aujourd'hui la chapelle. On voit encore l'empreinte de ses pieds moulée dans le granit qui, pour le recevoir, se ramollit comme de la cire. Poursuivi par les Maures, Aventin fut décapité ; vainement il ramassa sa tête; il dut périr, et son cadavre fut jeté dans une anfractuosité du rocher. Trois cents ans après sa mort, un berger remarqua que ses taureaux s'arrêtaient toujours à un endroit où, sans prendre de nourriture, ils se contentaient de gratter la terre en mugissant. Ils n'en étaient pas moins gras pour cela. Un jour, les populations voisines étaient accourues pour contempler ce miracle, lorsqu'une voix inconnue s'écria : « C'est ici que repose le corps de saint Aventin. » Après avoir religieusement exhumé les restes du saint, on les déposa sur un traîneau que deux vaches conduisirent d'elles-mêmes sur l'emplacement où s'élève aujourd'hui la chapelle.

Près du seuil de la chapelle, à g., se trouve une pierre en granit, sur laquelle on peut, avec beaucoup de bonne volonté, reconnaître la forme d'un pied humain : cette empreinte aurait été laissée par le pied de saint Aventin.

1400 mèt. plus loin se trouve le village de **Saint-Aventin,** situé à une assez grande hauteur au-dessus du torrent de l'Arboust. L'*église*, bâtie sur une terrasse, domine la plus grande partie des maisons du village ; elle a une longueur de 26 mèt. et une largeur de 13 mèt. Elle date du XIe s. ou des premières années du XIIe; mais elle ne fut pas achevée d'un seul jet, et les ornements de la porte ne furent sculptés qu'un siècle plus tard. Elle se compose d'une nef et de deux bas côtés très-étroits, séparés par des piliers massifs sur lesquels retombent des arceaux. Au-dessus des bas côtés, des galeries supérieures s'ouvrent sur la nef par des arcades fort espacées. Le chevet se termine par trois absides ; une grille d'un travail assez délicat sépare le sanctuaire de la nef. On remarque encore dans l'église un vieux bénitier aux sculptures fantastiques, et une peinture sur bois du XIVe s., qui décore les fonts baptismaux.

Le tombeau de saint Aventin, placé derrière le maître autel, est très-grossièrement taillé et n'offre absolument aucun intérêt; mais on remarque sur le retable de l'autel de très-jolies sculptures représentant diverses scènes de la vie du saint. On le voit, nouvel Androclès, arracher l'épine de la patte d'un ours, et, nou-

1. Nous décrirons ici seulement les excursions qu'on peut faire en voiture : nous rangeons les autres parmi les ascensions. Quelques-unes sont décrites dans des routes spéciales.

veau saint Denis ou saint Gaudens, porter sa tête dans ses mains.

La biographie de saint Aventin est également reproduite presque en entier sur les doubles chapiteaux de la porte du S. Près de l'abside, deux autels votifs consacrés à *Abellion* (le dieu du Soleil?) sont incrustés dans la muraille.

Le premier porte cette inscription :

ABELIONI DEO
TAVRINVS BONE
CONIS. F. V. S. L. M.

On lit sur la seconde :

ABELLIONI
CISONTEN
CISSOBON
NIS FIL.
V. S. L. M.

A côté se trouve un troisième autel votif consacré aux dieux mânes. Près de l'encoignure du couchant, on remarque aussi une vieille pierre représentant un buste d'homme et un buste de femme.

Sauf ces détails, l'extérieur de la chapelle n'offre qu'un intérêt très-secondaire. Le clocher carré est percé au dernier étage, sur chaque face, d'une fenêtre à quatre pleins cintres reposant sur trois colonnes isolées, sans chapiteaux et sans bases. Une seconde tour carrée, mais moins haute, s'élève au-dessus du transsept.

A 1400 mèt. de Saint-Aventin (7 kil. de Luchon), au delà du village de *Castillon* (215 hab.), ancien *castellum* des comtes de Comminges, on trouve le village de **Cazaux-de-l'Arboust** (263 hab.), que domine une église romane datant évidemment de la fin du XIIe s. La nef, longue d'environ 25 mèt., est voûtée en four et divisée en trois travées inégales avec chevet en cul-de-four. A g. s'étend une espèce de contre-nef s'ouvrant sur la grande nef par deux grossiers arceaux percés dans le mur à une époque postérieure. Presque toutes les sculptures curieuses ont été soigneusement badigeonnées ou recouvertes de maçonnerie par les architectes du village.

Les *peintures murales* qui recouvrent la voûte de l'église méritent d'attirer l'attention, surtout à cause de leur ancienneté : elles datent probablement de la fin du XIIIe s. La première fresque à dr. représente la bénédiction d'Adam et d'Ève par le Père Éternel revêtu de longs vêtements d'archevêque; la deuxième et la troisième figurent nos premiers pères dans le Paradis terrestre et leur expulsion de ce lieu de délices; viennent ensuite les saints, les sibylles, la Vierge, saint Jean-Baptiste; mais la composition la plus remarquable est celle du Jugement dernier. On y voit Jésus-Christ entouré d'une armée de saints, jugeant les vivants et les morts. Les bienheureux, qu'il envoie à sa dr., ne sont plus reconnaissables, à cause des infiltrations de la voûte; mais on peut encore voir les damnés dans toute la vivacité criarde de leurs couleurs. Comme dans les peintures de Bourisp (R. 103), les démons portent une figure humaine au bas du ventre, pour indiquer sans doute que chez eux le siége de l'intelligence est déplacé. Il va sans dire que ces fresques n'ont aucune valeur au point de vue de l'art.

En quittant Cazaux, on n'a qu'à suivre la route de Peyresourde pendant un quart d'heure pour atteindre (8500 mèt. de Luchon) **Garin**, v. de 283 hab., où l'on voit les restes d'une vieille tour télégraphique et une église romane réparée : des autels votifs consacrés au dieu Abellion étaient encastrés dans ses murailles; mais on les a ôtés pour les transporter à Toulouse. A 1/2 kil. au delà du village, on aperçoit à g., sur un monticule, la chapelle de *Saint-Pé* ou *San-Tritous*, dont les murailles présentent une foule de petites figures sculptées en marbre blanc. L'intérieur renferme un autel votif consacré au dieu Abellion et portant une inscription.

La chapelle, le village de Garin et toutes les cultures environnantes reposent sur un énorme entassement de blocs mélangés à de la terre végétale. Cette terrasse, composée de rochers, n'est autre chose que la moraine d'un ancien glacier qui remplissait autrefois toute la vallée d'Oo. Quelques blocs étaient poussés par-dessus les montagnes qui limitent la vallée du côté du N.; mais la grande masse du fleuve de glaces et de pierres était arrêtée par cette barrière et se réunissant à un autre glacier descendu du col de Peyresourde, devait se détourner à l'E. dans la vallée de l'Arboust, et y former la gigantesque moraine qu'on y remarque aujourd'hui. Cette prodigieuse moraine n'a pas moins de 4 kil. de longueur, sur 1500 mèt. de largeur moyenne et 240 mèt. d'altitude. L'extrémité inférieure de l'ancien champ de glace descendait à 1800 mèt. plus bas que les glaciers actuels.

Du sommet de cette moraine, on jouit d'une très-belle vue sur Oo et la vallée de l'Astau, qui remonte au S. vers les glaciers.

Vallée de l'Arboust, lac d'Oo.

16 kil. — Route de voitures jusqu'aux cabanes d'Astos-d'Oo (13 kil.). Cette route est assez bonne, excepté à la descente du village de Cazaux. Elle doit être continuée jusqu'au lac d'Oo.

7 kil. De Luchon à Cazaux (*V.* page 459).

Au sortir de Cazaux, on descend par un chemin raboteux et pavé de cailloux pointus, et on longe la base de la gigantesque moraine de Garin, ombragée de frênes. Après avoir traversé le ruisseau d'Arriousat, on laisse à dr. une haute tour à signaux récemment réparée, et l'on atteint le bord du torrent appelé Go, Astos ou Neste d'Oo.

9 kil. **Oo**, v. de 363 hab., situé à 980 mèt. d'altitude. L'*église* d'Oo ne peut manquer d'intéresser les archéologues. Plus grande que celle de Cazaux, elle se fait surtout remarquer par les trois fenêtres à plein cintre de son abside, qu'encadrent gracieusement des colonnettes et que séparent l'une de l'autre de grands arcs et des contre-forts à retraite.

Dans l'un des angles du cimetière s'élève un arbre magnifique qu'on dit être un arbre de la liberté planté pendant la première république : il est de dimensions énormes.

Au delà d'Oo s'ouvre immédiatement, dans la direction du S., le bassin supérieur de la vallée de l'Arboust, connue sous le nom de val de l'Astau; on traverse le torrent dont on longe la rive dr. Une route parfaitement unie, ombragée de frênes et entourée des plus verdoyantes prairies, remonte le vallon; mais la richesse de végétation, due à la présence d'une couche épaisse d'alluvions, cesse à mesure que l'on se rapproche des parties plus élevées, plus anciennement abandonnées par les eaux, et par conséquent moins riches en terre végétale. En 40 min. de marche, on gravit un ressaut assez escarpé, et l'on atteint le lit d'un ancien lac entouré de tous côtés, excepté au N., de montagnes grisâtres et pelées, dominées elles-mêmes par des pics neigeux.

13 kil. On dépasse les *Granges d'Astos d'Oo* groupées, au milieu des pâturages. Bientôt après on voit s'ouvrir à g., et remonter vers les escarpements du Céciré, le beau vallon de *Médassoles*, très-fréquenté par les botanistes. C'est là que s'arrête la route de voitures. Il faut continuer l'ascension à pied ou à cheval. A dr. on aperçoit le débouché du torrent d'Esquierry (p. 479), qui forme une cascade ondoyante appelée *Chevelure de Madeleine*.

Le pont de Sainte-Catherine, jeté sur le torrent, permet de pénétrer dans le val d'Esquierry.

Le sentier du lac d'Oo, qui se déve-

loppe en longs zigzags au milieu d'un entassement de blocs, longe la base des escarpements boisés de *Serra-Cremat*, et gravit un énorme promontoire qui se dresse en travers de la vallée. De distance en distance on aperçoit les rapides et les cascades de *Badech*, formées par la Neste à son issue du lac d'Oo. Enfin (45 min., 16 kil. de Luchon), on contourne la dernière pointe de rochers couronnée d'un bouquet de sapins, et l'on se rapproche du torrent, qui forme en cet endroit une magnifique cascade et qu'on entend mugir sous ses pieds à une profondeur considérable. Bientôt un mauvais pont, presque au niveau de l'eau, conduit sur la rive g. à la maison du fermier, bâtie sur un petit rocher, d'où l'on contemple dans sa beauté grandiose le magnifique panorama du lac.

Le **lac d'Oo** ou **de Séculéjo**, comme celui de Gaube, comme tous ceux qui sont placés au pied de montagnes très-élevées, étonne généralement par sa pêtitesse apparente; mais on ne peut, au premier aspect, s'empêcher d'admirer la belle cascade que l'on voit dans le fond s'élancer d'une hauteur de 273 mèt. Elle ne se jette plus, comme du temps de Ramond, dans les eaux mêmes du lac; elle tombe sur des rochers écroulés qu'elle traverse en bouillonnant. Environ vers la moitié de sa hauteur, sa masse se brise sur le roc, jaillit dans tous les sens, puis se resserre de nouveau entre deux saillies au-dessous desquelles elle s'étale une seconde fois pour former, au milieu d'un brouillard transparent, une gerbe trois fois plus large que celle de la partie supérieure. De tous les côtés, le lac est entouré de rochers à pic surmontés çà et là de quelques vieux sapins, tandis qu'au loin on voit se dresser à l'horizon, par-dessus la cascade, les trois pyramides neigeuses du Quairat, de Montarqué et de Spijoles.

Le lac de Séculéjo est le plus considérable des environs de Luchon; il a 39 hectares de superficie, et sa profondeur, mesurée en 1856 par MM. Lambron et Lézat, est de 69 mèt.; en 1831 elle était de 75 mèt.; sa profondeur aurait donc diminué de 6 mèt. en 16 ans, et l'on peut prévoir que dans 180 ans, ce lac aura entièrement cessé d'exister. Avant d'avoir été comblé en partie par les éboulements de rochers environnants, il était plus long de 355 mèt.; sa forme était celle d'un entonnoir parfait, d'une profondeur de 100 mèt. environ.

Une barque mène en 15 min. les visiteurs sur le bord méridional du lac, au pied de la cascade. Autrefois il existait un pont de bois à l'endroit même où les eaux sortent du lac pour former les cascades et les rapides de Badech; mais, dans le but d'*exploiter* les visiteurs et de les obliger à prendre sa barque, le fermier a détruit ce pont. C'est dans le même esprit de spéculation sordide qu'a été rédigé le tarif; les simples promeneurs qui n'entrent pas dans l'auberge sont obligés d'acquitter une redevance. Il est vrai que les bénéfices du fermier doivent être assez forts pour lui permettre de rembourser en trois mois son fermage de près de 3000 fr. *N. B.* Faire les prix d'avance. Le tarif des courses en bateau est très-élevé. Traversée simple pour une seule personne, 1 fr. 25 c. — Tour du lac, 1 fr. 50 c.

Du lac d'Oo, on compte 1 h. 1/2 ou 2 h. de marche à travers les roches et les pâtis jusqu'au col des Gourgs-Blancs (R. 106).

Bains de Sainte-Marie et de Siradan.

24 kil. — Route de voitures. Tarif d'une voiture de louage, 25 fr. 4 fr. par guide et par cheval.

21 kil. De Bagnères-de-Luchon à Esténos (R. 111).

Après avoir dépassé le v. de Saléchan, on quitte la grande route pour suivre une avenue de 5 à 600 mèt.,

qui conduit à (23 kil. de Luchon) l'*établissement thermal* de **Sainte-Marie**, ainsi appelé du petit village voisin (67 hab.). Cet édifice, vaste bâtiment à deux étages, renferme dix cabinets de bains, deux cabinets de douches et un grand nombre de chambres destinées à la réception des malades. Les eaux, connues depuis longtemps, mais exploitées depuis 1811 seulement, sont salines séléniteuses, et sourdent du point d'affleurement des ophites; elles ne jaillissent pas, mais remplissent une espèce de puits, de sorte qu'il faut les élever avec des pompes pour les conduire dans les chaudières. Leur température naturelle est de 17 degrés. L'action qu'on leur attribue est analogue à celle des eaux de Capvern et de Bagnères-de-Bigorre : diurétiques, légèrement purgatives, utiles contre certaines affections de la peau.

Les prix de l'établissement sont assez modérés et se règlent le plus souvent à l'amiable avec le fermier. Le médecin de Sainte-Marie, M. Bruguières, est en même temps inspecteur des bains de Siradan.

La commune de Sainte-Marie possède en outre deux *sources ferrugineuses* qui jaillissent à 1 kil. au S. O. de l'établissement thermal.

Le village de **Siradan** (417 hab.) appartenant, ainsi que Sainte-Marie, au dép. des Hautes-Pyrénées, est situé à 483 mèt. d'altitude, à moins de 1 kil. à l'O. de Sainte-Marie, avec lequel il communique par une avenue particulière. L'*établissement thermal*, construit en 1848, renferme 15 cabinets de bains, 4 douches et 33 chambres destinées aux malades. Les eaux qui l'alimentent sont de même nature que celles de Sainte-Marie; elles s'épanchaient autrefois dans un petit lac où on puisait l'eau. Récemment captée par M. François, la source se trouve maintenant dans d'excellentes conditions. On l'emploie, de même que celle de Sainte-Marie, en boisson, en bains et en douches.

Analyse (Filhol).

	Eau 1 lit. gr.
Bicarbonate de chaux	0,2000
— de magnésie	0,0255
Sulfate de chaux	1,3600
— de magnésie	0,2800
— de soude	0,1090
Chlorure de potassium	traces
— de sodium	traces
— de calcium	0,0500
— de magnésium	traces
Oxyde de fer	traces
Silice	traces
Iode	traces
Phosphate de chaux	traces
Matière organique	traces
	2,0245
Acide carbonique libre	0 lit.,18

Mauléon-Barousse.

29 kil. — Route de voitures. 5 fr. par guide et par cheval.

24 kil. De Bagnères-de-Luchon à Siradan (*V.* ci-dessus).

Au lieu de passer à Siradan, on peut laisser ce village à dr. en prenant directement le chemin de la Barousse, qui s'embranche sur la route de Toulouse, à 1 kil. au N. de Saléchan. On monte jusqu'au delà de *Cazarilh*, v. de 302 hab., puis on se trouve sur un petit col élevé de 605 mèt., et l'on redescend par une pente rapide à

29 kil. **Mauléon - Barousse** (auberge, chez Grillon), ancienne capitale des quatre vallées d'Aure, de Barousse, de Neste et de Magnoac, résidence de prédilection des ducs de Comminges, chef-lieu de canton de l'arr. de Bagnères-de-Bigorre, b. de 732 hab., situé dans une position tout à fait centrale, au confluent des deux Ourses, commandant ainsi les deux vallées supérieures, qui remontent vers le Montné et l'Antenac, et la vallée inférieure, qui descend vers la Garonne. Le rocher pittoresque qui s'élève au S. du confluent, sur la rive g. de l'Ourse, porte encore une vieille tour à signaux qui communiquait avec celle de Bramevaque (*V.* ci-des-

sous). Au S. se dresse le *Pic de Montlas* (1529 mèt.), dont la cime pyramidale et les flancs couverts de forêts produisent un bel effet.

[En remontant la rive g. de l'Ourse de Ferrère, on atteint d'abord une ancienne moraine, élevée par un glacier qui remplissait autrefois toute la vallée, et l'on arrive en 15 min. au-dessous du village d'*Ourde* (308 hab.). Là, un rocher de 40 mèt. d'élévation ferme la vallée. Érodé par les eaux du sommet jusque vers le milieu de sa hauteur, il livre maintenant passage au torrent par une arche naturelle de 10 mèt. de longueur. Du haut du rocher on domine le gouffre au fond duquel on a peine à distinguer les eaux de l'Ourse : ce gouffre est le **puits de Saoule**. On prétend qu'une partie seulement des eaux engouffrées reparaît en aval du tunnel; le reste continuerait souterrainement son cours. La route de voitures qu'on doit construire de Mauléon à Ferrère (*V.* ci-dessous) fera peut-être sauter le pittoresque rocher qui domine le puits.]

Saint-Bertrand, Valcabrère et la grotte de Gargas.

A. PAR LA ROUTE DE TOULOUSE.

34 kil. jusqu'à Saint-Bertrand. — Route de voitures. Une voiture particulière se paye 30 fr. jusqu'à Saint-Bertrand, 35 fr. jusqu'à la grotte de Gargas. 5 fr. par guide et 6 fr. par cheval jusqu'à la grotte de Gargas. On peut aussi prendre la diligence de Montrejeau et descendre au pont de Labroquère, d'où 30 min. suffisent pour gagner Saint-Bertrand, en passant par Valcabrère. — Excursion recommandée.

29 kil. De Bagnères au pont de l'Ourse (R. 111).

Au delà du pont, on quitte la route de Toulouse, et l'on prend à g. un chemin sinueux. On traverse *Isaourt*, v. au vieux nom celtique, peuplé de 386 hab., puis on passe au faubourg du *Plan*, et l'on gravit par de longs zigzags la colline qui porte

34 kil. Saint-Bertrand (*V.* ci-dessous).

B. PAR MAULÉON-BAROUSSE.

39 kil. — Route de voitures. On suit rarement cette voie, moins directe, mais beaucoup plus pittoresque que la grande route.

29 kil. De Bagnères-de-Luchon à Mauléon (*V.* ci-dessus).

Au sortir de Mauléon, la route de Saint-Bertrand longe la rive g. de l'Ourse, puis gravit la petite terrasse qui porte

31 kil. *Troubat*, v. de 360 hab. Dans un jardin, on montre un gros buste à deux faces, rudement sculpté, qui représente sans doute le dieu *Janus;* dans le pays, on l'appelle la *tête de carnaval.* Une carrière de marbre bréchiforme est exploitée au centre même du village; ses produits sont très-improprement connus sous le nom de *brèche africaine.* Au-dessus de Troubat et dans le rocher rougeâtre qu'on appelle le *Mail-Blanc*, s'ouvre la belle grotte de **Sainte-Araille**, dont l'entrée a plus de 10 mèt. de haut. sur 3 ou 4 mèt. de large; elle a dû être fermée autrefois à l'aide d'une barrière, car on voit de chaque côté des mortaises creusées dans le rocher. A 30 mèt. de l'entrée, la grotte se divise et se subdivise en une foule de cavités secondaires, qui forment ensemble une espèce de labyrinthe ayant un développement total de plus de 300 mètres. — *N. B.* Il faut s'adresser, pour visiter la grotte, au garde cantonal (1 fr. 50 c. ou 2 fr. par personne, suivant le nombre des visiteurs).

Vis-à-vis de Troubat, on aperçoit, sur un rocher, quelques restes informes de la *tour de Brameraque*, dans laquelle la comtesse Marguerite, dernière souveraine du Comminges, fut enfermée par son troisième mari pendant 23 ans, de 1420 à 1443. Il est bon d'ajouter qu'elle avait fait

mourir de misère son deuxième mari, le comte de Pardiac, en l'enfermant dans un donjon du Rouergue, après lui avoir fait brûler les yeux sur un bassin ardent. Plus tard, la reine Marguerite de France vint habiter ce château. Le village qui s'étend au pied de la ruine a une population de 164 hab.

On s'élève sur l'âpre colline de *Costinère*, dominée par des rochers blanchâtres, et l'on redescend vers

33 kil. *Gembrie*, v. 170 hab., situé sur la rive dr., en face de *Gaudent*, v. de 181 hab., et de *Sacoué*, v. de 470 hab., situé dans une charmante combe, au pied du *Mont-Sacon* (1528 mèt.), couvert de bois et de pâturages.

35 kil. On passe sur la rive g. de l'Ourse pour entrer dans la commune de *Créchets* (182 hab.), dont les maisons dispersées commencent à l'extrémité du pont. A g. de la route, en face du premier moulin, on voit un bloc erratique énorme, sur lequel les paysans montrent encore l'empreinte du pied de la mule de saint Bertrand : c'est le *Mail de la Mule*. On laisse à g., sur le versant d'une gorge couronnée d'arbres, *Aveux*, v. de 149 hab., puis on s'engage à l'E. dans un étroit défilé.

37 kil. *Sarp*, v. de 235 hab., d'où l'on descend dans la plaine par une pente rapide. On sort du départ. des Hautes-Pyrénées pour entrer dans celui de la Haute-Garonne.

39 kil. **Saint-Bertrand de Comminges** (hôtel de Comminges), *Lugdunum Convenarum*, autrefois ville capitale des *Convenæ*, aujourd'hui ch.-l. de c. de l'arr. de Saint-Gaudens, V. de 745 hab., est située sur un rocher isolé qui domine la fertile plaine où l'Ourse et la Garonne opèrent leur confluent.

On gravit une forte rampe, en longeant la base des fortifications, puis, après avoir contourné la ville du côté de l'E., on entre par la porte du S. E., ou de *Cabiroles*. On remarque au-dessus de son arc une plaque romaine, renfermant les mots parfaitement gravés :

IMP. XXXVI. COS
V. P. P.
CIVITAS CONVEN.

La cité des Convènes à.... 26 fois empereur (ou 26e empereur), 5 fois consul et père du peuple.

D'après M. Cénac-Moncaut, cette porte plein cintre n'aurait de romain que son inscription, et ne doit remonter qu'à 1661; car l'on voit dans le mur une plaque de marbre de cette date, sur laquelle l'autorité municipale avait fait graver un modeste arrêté sur la taxe du poisson.

« A peine a-t-on pénétré dans la rue, que l'on aperçoit à g. et à dr. deux maisons du XIVe et du XVIe siècle, appuyées contre le mur d'enceinte. La porte de celle de g., ouverte en ogive, est construite en très-beau marbre blanc, avec encadrement de baguettes prismatiques et tympan orné d'un écusson blanc, entouré de branches d'olivier. Celle de la maison de dr. offre également des sculptures de la Renaissance et porte la date de 1549. Plus loin se présente une tourelle octogone formant l'angle d'une maison; sa porte, à colonnettes d'angles prismatiques, offre les mêmes caractères du style de la Renaissance. Elle renferme au tympan l'écu de la famille Bridaut, gravé sur bois et représentant une bride avec son mors, sa gourmette et ses rênes. »

Plusieurs tribus celtibériques, chassées d'Espagne, et forcées de chercher un refuge dans les Pyrénées gauloises, s'organisèrent en corps de nation sous le nom de *Convenæ*, et fondèrent *Lugdunum*, 69 ans avant l'ère chrétienne. La beauté du climat, la fertilité du sol et le voisinage des eaux thermales, accrurent rapidement la nouvelle colonie, qui devint bientôt cité romaine et se

remplit de monuments. La citadelle, construite alors sur le sommet de la colline qu'occupe maintenant la cathédrale, dominait les quartiers populeux qui s'étendaient dans la plaine de Valcabrère et de Tibiran (*Tiberius*), entre la courbe de la Garonne et la rivière de l'Ourse. A cette époque, la population de la ville s'élevait, dit-on, à 50 000 hab. On aperçoit encore des restes de constructions qui ne pouvaient appartenir qu'à une grande cité. Ainsi, entre Saint-Bertrand et l'église de Saint-Just, on voit les fondements d'un arc de triomphe gigantesque, et, au S. E., dans le faubourg du Plan, au pied du rocher, des arcades ruinées indiquent l'existence d'un aqueduc, d'un cirque ou d'un théâtre. Trois grandes voies romaines partant d'Ax, d'Agen et de Toulouse, venaient converger à Saint-Bertrand. Le point auquel aboutissaient ces routes était marqué par une borne milliaire, érigée avant l'an 247, à l'endroit où se trouve aujourd'hui le pont de Labroquère (R. 111).

Lors de l'invasion des Barbares, la métropole des Convenæ fut tour à tour prise et reprise par les armées ennemies, et sa population diminua rapidement. En 585, Gondebaud, bâtard de Clotaire, roi de Soissons, se fit couronner à Brives; mais, vivement poursuivi par Léowigilde, général de Gontran, roi d'Orléans, il se jeta dans Lugdunum. Le général gallo-romain Mummolus, auquel Gondebaud s'était confié, défendit d'abord bravement la ville; puis, voyant que la résistance allait devenir impossible, il résolut d'acheter la vie par une trahison, et livra son maître. Celui-ci, pris par les soldats franks, fut précipité du haut d'un rocher situé au couchant de la ville, et qui, dans le patois presque espagnol du pays, porte encore le nom de *Matacan* (Tue-chien). Puis Lugdunum fut pillé; plusieurs monuments devinrent la proie des flammes; tous les habitants et les traîtres eux-mêmes qui avaient livré leur roi furent impitoyablement massacrés. Alors la ville, presque déserte, tomba peu à peu en ruines, et pendant cinq cents ans cessa presque d'exister. Dans les premières années du XIIe siècle, saint Bertrand vint la relever; il réédifia splendidement la cathédrale, bâtit un couvent pour les chanoines, et sa grande réputation de sainteté attira bientôt un grand nombre d'habitants. Pendant tout le moyen âge, les pèlerins affluèrent de toutes les parties de l'Espagne et de la France à Saint-Bertrand; car les habitants de cette ville avaient changé son ancien nom de Lugdunum contre celui de leur saint.

« Les guerres de religion, dit M. Armand Marrast, répandirent leurs ravages dans le Comminges, et Saint-Bertrand en eut beaucoup à souffrir. En 1586, un corps de religionnaires commandé par Sus, capitaine au service de Jeanne d'Albret, essaya de s'emparer par la force de cette ville; mais les catholiques le repoussèrent. Il se présenta alors avec un très-petit nombre d'hommes à l'une des portes, et les catholiques, comptant écraser cette poignée de protestants, s'élancèrent sur eux. Sus battit en retraite, attira les ennemis dans la plaine, et alors toute sa troupe, sortant d'un bois où elle s'était cachée, enveloppa les catholiques, en tua un grand nombre, puis fit irruption dans la ville ouverte, où les huguenots vainqueurs s'emparèrent de richesses considérables et commirent de grands excès. Les catholiques parvinrent cependant à débusquer l'ennemi, moins désireux du reste de conserver sa position que d'emporter son butin.

« Trois ans après, les huguenots vinrent encore surprendre la ville de Saint-Bertrand et s'y installer. L'évêque, qui résidait fort peu, avait, de loin, donné l'ordre de cacher toutes les richesses de son église; mais une femme le trahit, et les protestants profitèrent de la trahison. Ils demeurèrent maîtres de Saint-Bertrand pen-

dant plusieurs mois. Le vicomte d'Harcourt, qui vint les assiéger, rencontra la résistance la plus courageuse. Les huguenots tinrent pendant quarante-huit jours les assiégeants en haleine; mais les habitants de la ville s'insurgèrent, et alors il fallut céder. Les catholiques entrèrent en vainqueurs le 8 juin, et l'on institua à cette occasion une fête qui a longtemps été célébrée : ce qui n'empêcha pas Saint-Bertrand d'être encore pris par les huguenots en 1514. »

Le siége épiscopal de Saint-Bertrand, supprimé en 1793, n'a pas été rétabli : déjà depuis longtemps les évêques n'habitaient plus le chef-lieu de leur diocèse : ils résidaient à Alan (R. 110) ou à Saint-Gaudens. Pendant la Révolution, Saint-Bertrand portait le nom de *Hauteville*.

La cathédrale de Saint-Bertrand, classée parmi les monuments historiques, offre un singulier mélange de plusieurs styles d'architecture : la façade occidentale et les deux piliers qui soutiennent la tour sont de construction romane; la nef entière, bâtie de 1304 à 1352, est du style gothique; presque tous les ornements et toutes les sculptures du chœur datent de la Renaissance, et çà et là des pierres encastrées dans la muraille rappellent l'antique cité romaine. La tradition d'après laquelle l'église serait bâtie sur l'emplacement d'un ancien temple païen s'accorde probablement avec la vérité.

La *façade* consiste en une large tour, haute de 33 mèt., qui s'appuie extérieurement sur des contre-forts peu saillants. Elle se tourne vers le couchant, conformément aux traditions chrétiennes, tandis que l'axe de l'église est droit, et n'offre pas cette déviation vers le chevet qui doit indiquer l'inclinaison de la tête de Jésus-Christ sur la croix.

La *porte*, à laquelle on monte par un escalier de 14 marches, est entourée de 8 colonnes romanes aux chapiteaux historiés; une autre colonne, couronnée de quatre têtes de lions, la divise en deux parties, et plusieurs sculptures, représentant des monstres fantastiques, des serpents, des diables armés de fourches, l'avare à demi englouti dans la gueule d'un dragon, décorent le pourtour. Dans le tympan qui surmonte le linteau, on remarque la scène de l'adoration des Mages : les princes voyageurs sont agenouillés, à l'exception du dernier, et présentent les vases de parfums à la Vierge, assise sur un siége orné de têtes de monstres. Ce bas-relief est évidemment moins ancien que le reste de la porte; d'après M. Cénac-Moncaut, il a dû être sculpté à la fin du XIVe s., lors de l'achèvement de la cathédrale. Au-dessus de la porte, on voit une tête de Jupiter antique; à dr., deux pierres tumulaires romaines sont incrustées dans la muraille.

L'intérieur de l'église, entièrement du style gothique, se compose d'une seule nef et de onze chapelles rayonnantes, à peu près à partir du milieu de sa longueur. Malgré la hardiesse de la voûte et l'immensité du vaisseau, l'absence de bas côtés lui donne un aspect triste et incomplet. Sa longueur est de 60 mèt. et sa largeur de près de 16 mèt. « Ces proportions gigantesques s'expliquent, dit M. Durand, par l'intention qu'on a eue de conserver une partie des murs de l'ancienne église romane. »

Onze chapelles, qui ne se trouvent pas toutes au même niveau, rayonnent autour de la grande nef; elles sont éclairées par des fenêtres élancées, dont les anciens vitraux sont mal conservés.

Le *buffet d'orgues*, placé dans l'angle N. O., est remarquable par la beauté de ses magnifiques sculptures en bois représentant presque toutes des sujets païens, entre autres les douze travaux d'Hercule. Il enveloppe une chaire dans les spirales de son élégant escalier. En 1793, on en fondit les tuyaux pour faire des balles.

Le *chœur*, qui est très-vaste et qui forme une enceinte réservée au milieu de l'édifice, est à lui seul une véritable église en miniature; il ne laisse autour de lui qu'un couloir de 3 mèt. de largeur. Au-dessus de sa façade richement sculptée s'élève le *jubé*, dont vingt niches à fond de coquilles occupent la frise supérieure avec leurs statuettes d'apôtres et de saintes. Une inscription qui règne sur toute la longueur du soubassement nous apprend que le chœur fut construit aux frais de M. de Mauléon et inauguré dans la nuit de Noël 1536. Les parois extérieures du chœur sont formées de panneaux séparés par d'élégantes colonnettes à fuseaux, richement ornementées. Chaque panneau est surmonté d'une tête de relief complet, s'avançant en dehors d'une fenêtre dans le goût du XVIe s. Mais on dirait que l'artiste a pris à tâche d'éloigner le spectateur de toute idée chrétienne : on n'aperçoit que châtelaines d'une allure dégagée, guerriers romains, seigneurs, bandits; on y remarque aussi Lucrèce se perçant d'un poignard.

En pénétrant dans le chœur, qui renferme 66 stalles, outre le siége épiscopal, on est frappé d'abord par un tour de force de sculpture. La séparation du couloir et de la première stalle de droite représente un *arbre généalogique de Jésus-Christ*, du travail le plus achevé. Le patriarche Jessé, couché au bas, sert de souche à un arbre qui sort de sa poitrine, produit à ses divers rameaux une vingtaine de rois de Juda, et se termine enfin par une fleur épanouie d'où sortent la Vierge et l'enfant Jésus. Les personnages représentés n'ont guère plus de 8 cent. de hauteur.

Les *stalles* renferment quelques détails de la plus grande richesse. On y remarque des statues de patriarches, de martyrs, d'anges et de sibylles. Mille arabesques fantastiques décorent les intervalles de ces statues : guerriers, centaures, joueurs d'instruments, génies, animaux étranges, s'étalent dans ce chœur avec autant de liberté que dans les palais de Diane de Poitiers.

Le *maître autel*, en marbre rouge de Sarrancolin, présente également des boiseries assez intéressantes, qui retracent l'histoire complète de la Vierge et de Jésus-Christ en 27 sujets, composés de 115 personnages de 18 cent. de hauteur, et un retable en pierre peinte et dorée dans le style de la Renaissance. Sur le côté méridional du chœur, à dr. du maître autel, s'élève le trône épiscopal, dont le dôme, soutenu par deux colonnes ornées de feuillages et d'arabesques, sert de socle à la statue de saint Michel terrassant le démon.

Le *mausolée de saint Bertrand*, construit en 1432, est placé dans le couloir derrière le chœur; il est très-dégradé et ne présente aujourd'hui qu'une arcade surbaissée, ornée de feuillages, sous laquelle est renfermée la châsse d'ébène; on y conserve également un petit coffret de bois que le saint avait toujours sur lui. Ce coffret porte les mots romans : *Por l'amor de ma dona combat ab aquesta libra.* « Pour l'amour de ma dame je combats avec cette livrée. »

La cathédrale renferme plusieurs autres *tombeaux*, parmi lesquels le plus beau est sans contredit celui de Hugues de Castellione. La statue de l'évêque, couchée sur le sarcophage en marbre blanc, appuie ses pieds sur un petit chien qui ronge un os auprès d'un lion. Les faces latérales du tombeau sont garnies de processions de religieux et de religieuses, de soldats, d'Écossais portant le *plaid* national. On y remarque un moine conduisant des pénitents revêtus de sacs; un évêque suivi de diacres, portant un drap mortuaire; deux enfants de chœur avec leurs encensoirs; l'un d'eux souffle dans le réchaud, afin de rallumer la braise éteinte.

On montre sur plusieurs tombeaux d'étranges épitaphes.

L'une d'elles parle ainsi d'un prêtre prébendier :

Hic jacet in turba rosa mundi, non rosa munda.
Non redolet, sed olet quod redolere solet.

Ci-gît, dans la foule, cette rose du monde, rose immonde. Elle ne sent pas bon, mais elle sent ce qu'elle a coutume d'exhaler !

En pratiquant, pendant l'hiver de 1856, des fouilles dans la chapelle des cardinaux, on y a trouvé la tombe de l'évêque Bertrand de Miramont, mort en 1285; le prélat avait près de lui une crosse en cuivre doré et émaillé, dans le style du XIIe s.

Dans la sacristie, on conserve deux très-belles *chapes* données par Clément V, au commencement du XIVe s., représentant des prophètes, des rois et plusieurs épisodes de la vie de Jésus-Christ; on y montre aussi la mitre de saint Bertrand, ses pantoufles, son bâton pastoral et son anneau.

Une autre relique est le fameux *crocodile*, que l'on voit dans l'église suspendu à la muraille. Il s'était caché, dit-on, dans un vallon des Pyrénées, et par ses vagissements attirait les curieux imprudents. Plusieurs fois on avait essayé de le détruire, mais il avait dévoré ses assaillants. Saint Bertrand, touché du malheur de son peuple, s'avance vers lui sans autre arme que son bâton. Il touche l'animal, pose sur sa tête le bout de son étole, et le dragon le suit comme un agneau jusque sur la place de la cathédrale, où il expire.

Le vieux *cloître*, en grande partie ruiné, est attenant au côté méridional de la cathédrale. Les trois galeries du S., de l'E. et de l'O. sont formées chacune de sept arcades romanes reposant sur des colonnes géminées à bases toriques. Deux grandes arcades plein cintre, ouvertes dans la galerie méridionale et munies de fortes barres de fer, laissaient voir aux moines la belle vallée de la Barousse. Les statuettes qui décorent les chapiteaux sont charmantes et ne rappellent en rien le style un peu lourd du XIe et du XIIe s.; il est probable qu'elles ont été sculptées par un artiste espagnol. On remarquait autrefois de nombreuses tombes sculptées sous les quatre galeries du cloître; maintenant il n'en reste plus que sous celle du couchant. Pendant la Restauration, la fabrique vendit au poids presque toutes les sculptures du cloître, en même temps que les volumes de la bibliothèque.

Du haut du *clocher*, auquel on arrive par un escalier de 132 marches, on contemple dans toute sa beauté l'admirable panorama du bassin de Saint-Bertrand.

Parmi les autres antiquités de Saint-Bertrand, on remarque la porte de l'O., désignée sous le nom de *porte Majou*. Elle est ornée des armes de Foix, placées sous un arc trilobé. A l'intérieur, elle renferme une pierre tumulaire romaine représentant une tête d'homme et deux chariots à quatre roues, attelés chacun d'un cheval. Cette pierre porte l'inscription suivante :

O. A. M..... OSSI : : : PRIMVLI. F.
SABINA FRONTONIS
C. MIVCI. EX TESTAMENTO.

A feu Marcus Ossius, fils de Primulus, Sabina, fils de Fronton, conformément au testament de C. Miucius.

Le *musée* de M. Caze, situé en face de la cathédrale, renferme un cabinet d'histoire naturelle et de géologie, et une collection de monuments antiques, entre autres la borne milliaire de Labroquère (*V.* ci-dessus). Les innombrables débris gallo-romains découverts à Saint-Bertrand et dans les plaines avoisinantes ont en outre enrichi le musée de Toulouse (R. 108).]

Après avoir descendu les rampes de la colline de Saint-Bertrand, du côté du N. E., on arrive à (1 kil.)

Valcabrère, v. de 307 hab., qui faisait autrefois partie de la grande ville gallo-romaine, et portait le nom de *Vallis Capraria* (vallée des Chèvres). Outre d'innombrables autels votifs, cippes, et autres pierres portant desl inscriptions ou des bas-reliefs, on a retrouvé dans la plaine de Valcabrère un petit monument de marbre orné d'un très-beau bas-relief représentant une chèvre qui broute des feuilles : c'était sans doute l'image gardienne de ce faubourg de Lugdunum.

« Vers le commencement du xe s., dit M. Lambron, Abarca, roi d'Aragon, devenu maître de la Barousse, fit élever à Valcabrère, sur le bord de la Garonne, un magnifique château dont il reste un donjon en ruines, renfermant encore une salle voûtée dans laquelle on ne peut descendre que par une fenêtre. Plus tard la ville fut entourée de murs flanqués de tours; on voit encore les restes d'une petite porte qui se fermait du côté de la Garonne. Ainsi Valcabrère prit graduellement une telle importance, qu'elle devint la capitale, non-seulement de la vallée, mais de la Barousse entière, et servit de résidence aux députés des quatre vallées, Aure, Barousse, Neste et Magnoac. »

L'église de Saint-Just, située à 400 mèt. au S. de Valcabrère, dans un cimetière au milieu du vallon, fut construite vers le xe s. presque entièrement avec les ruines de la cité romaine, et sur l'emplacement d'un ancien temple de Minerve. « C'est, écrivait M. Durand à M. de Caumont, un véritable et vénérable musée qu'il serait bien à désirer de voir exhumer de l'oubli : car, placé à peu de distance de Saint-Bertrand, il est complétement éclipsé par la réputation de cette ancienne cathédrale de *Lugdunum Convenarum*. »

La porte du cimetière est ornée de colonnettes de transition, et, dans le mur qui l'encadre, on a placé d'un côté une belle inscription tumulaire romaine, de l'autre un monogramme du Christ provenant peut-être d'un tombeau chrétien.

La porte septentrionale de l'église appuie son plein cintre, de 2 mèt. de argeur, sur quatre statues de grandeur naturelle; ces figures sont d'un dessin beaucoup moins roide et moins froid que la plupart des figures romanes. L'intérieur de l'église, dans lequel on descend par un escalier de dix marches, est divisé en trois nefs et en quatre travées. L'abside du grand chevet est ornée de neuf arcatures assez étroites, formées de colonnes à bases toriques et à lourds chapiteaux grossièrement sculptés.

Telle était l'abondance des matériaux fournis par l'antique Lugdunum, que les constructeurs se contentèrent de superposer deux fûts de colonnes antiques pour former les longues colonnes romanes du transsept. Des fragments de frises tout entiers furent encastrés dans la maçonnerie des pilastres: on en remarque plusieurs, formés de trophées d'armes, de vases, d'épées et de boucliers. La base du monument repose sur un entassement d'antiquités romaines et romanes, où des fouilles intelligentes découvriraient sans aucun doute beaucoup de richesses archéologiques. L'autel, du xiiie s., est adossé et forme corps avec un petit monument ou sorte de châsse en pierre, destiné à abriter le tombeau de saint Just et de saint Pasteur, patrons de l'église. On accède à cet édicule par deux escaliers latéraux. Le dessous, derrière l'autel, forme une petite crypte. Cette disposition permettait aux fidèles de se placer, ou de passer sous les reliques des saints martyrs. Le clocher date du xiiie s. : c'est une tour carrée, lourde et grossière, percée de quelques fenêtres ogivales au deuxième étage.

Des deux monastères fondés à Valcabrère pendant le cours du moyen âge, il ne reste plus rien aujourd'hui qu'un fragment de haut relief repré-

sentant les trois Hébreux dans la fournaise : on le conserve au musée de Toulouse. Devant les maisons du village on rencontre çà et là des débris antiques; des sculptures brisées servent de bornes aux champs des paysans.

La **grotte de Gargas** est située à 5 kil. au N. O. de Saint-Bertrand, dans la commune d'Aventignan (R. 103), qui met en ferme le droit de visite; mais c'est à Saint-Bertrand que réside le fermier et qu'il faut se munir de billets d'entrée.

N. B. Le fermier illumine la grotte certains jours de la semaine, ce qui donne à l'ensemble un aspect féerique. Jours d'illumination, 2 fr.; jours ordinaires, 1 fr. 50 c. par personne.

Pour se rendre à la grotte, on se dirige, vers le N. O., à travers une vallée accidentée où la Garonne, dont on suit la rive g. à une certaine distance, s'est creusé un lit dans le roc. Sur la route on voit plusieurs débris antiques : des restes d'aqueducs, une tour en ruines, le piédestal d'une statue de Minerve, au pied de laquelle chaque voyageur en passant jetait une petite pierre. Après avoir traversé le Riaouset, on laisse la grande route à dr. pour monter à *Tibiran*, village d'origine romaine, ainsi que l'indique son nom (*Tiberianus*); il forme avec le village de *Jaunac*, situé plus à l'E., près de la gorge de rochers que parcourt la Garonne, une commune de 557 hab., appartenant au départ. des Hautes-Pyrénées. De Tibiran à Gargas, on n'a plus qu'à suivre un sentier de piétons pour atteindre la colline dans laquelle s'ouvre la grotte, et d'où l'on découvre tout à un coup la belle vallée de la Neste et ses nombreux villages.

La caverne de Gargas, profonde de 200 mèt. environ, est l'une des plus belles des Pyrénées. Partout le sol se hérisse en stalagmites, qui en plusieurs endroits vont rejoindre les stalactites de la voûte. D'étranges formes calcaires, auxquelles l'imagination prête l'apparence d'un jeu d'orgues, d'un trône épiscopal, d'un lit de noces, d'une chaire, d'un autel, etc., etc., décorent les parois. La voûte, tantôt courbée en dôme, tantôt élancée en ogive, est ailleurs presque horizontale comme un vaste plafond. D'ordinaire, les guides s'offrent à monter dans les anfractuosités les plus élevées, pour y allumer des feux de paille qui permettent d'apprécier l'ensemble des stalactites.

La grotte de Gargas doit-elle son nom à la légende de Gargantua, ou bien, ainsi que le disent les paysans des environs, à un seigneur féodal qui l'avait transformée en prison pour y faire périr ses ennemis? On ne sait. « Quoi qu'il en soit, dit M. Justin Jourdan, des crimes affreux ont donné au siècle dernier une nouvelle célébrité à ces grottes. Un maçon, Blaise Ferrage, homme de petite taille, mais de force herculéenne, s'était choisi, à la manière des bêtes fauves, un repaire dans la caverne de Gargas. Il enlevait les femmes et filles des environs et souvent tuait à coups de fusil celles qui fuyaient. Ce monstre les coupait ensuite par morceaux et les dévorait. Déjà plus de trente malheureuses femmes avaient été victimes de ce cannibale, lorsqu'on parvint à l'arrêter. Il fut condamné à mort par le parlement de Toulouse, et exécuté le 13 décembre 1782. »

De Luchon à Saint-Béat.

21 kil. — Route de voitures. 4 fr. par guide et par cheval. Voiture, 20 fr. Jusqu'au pont du Roi, 30 fr., l'aller et le retour.

16 kil. De Luchon à Cierp (R. 111).

Au delà de Cierp, on traverse une plaine magnifique, dominée au S. par des hauteurs boisées.

18 kil. *Marignac*, v. situé sur les deux rives d'un ruisseau descendu de l'étang de Burat, et possédant une vieille tour à signaux. La route longe le petit lac d'*Estagnaou* (1140 mèt.), presque entièrement comblé : on vient d'y élever une cabane pour donner des

bains sulfureux. Au delà on n'a plus qu'à contourner un petit mamelon qui domine la rive g. de la Garonne.

21 kil. Saint-Béat (R. 117).

Route de l'Hospice.

CASCADE DES DEMOISELLES ET DU PARISIEN.

10 kil. — Route de voitures qui s'arrête à l'Hospice. Voiture particulière, 25 fr. Voiture de l'Hospice, 4 fr. la place, aller et retour. Cheval et guide, 4 fr. chacun. Un guide est complétement inutile.

Lorsqu'on a dépassé Castelvieil (page 458) et la fontaine ferrugineuse, on traverse la Pique sur le pont Lapadé, et l'on remonte la rive dr. du torrent, laissant à dr. (5 kil.) le pont de Ravi, où passe la route de la vallée du Lis (*V.* ci-dessous). On continue de remonter la vallée de la Pique dans la direction du S. E. en laissant à g. les granges de *Labach*. Pour aller visiter la cascade des Demoiselles, il faut, au delà de ces granges, quitter la route d'Espagne, obliquer à dr. et se diriger vers un pont à demi caché sous le feuillage des aunes. On traverse ce pont pour suivre un sentier facile qui conduit à travers la forêt jusqu'à la belle *pelouse de Jouéou*, où un tas de pierres amoncelées à g. et un petit arbre planté sur des ruines indiquent la place d'un hospice fondé par les Templiers, lorsque le port de la Glère était encore fréquenté. Traversant cette pelouse, on laisse à dr. le chemin qui conduit au port de la Glère, et montant à dr., on atteint (7 kil.) la *cascade des Demoiselles*, formée par le torrent qui descend du col de la Glère (*V.* ci-dessous).

On revient ensuite à la route d'Espagne, et l'on continue de remonter la rive dr. de la Pique, à travers une belle forêt appelée le bois de *Charuga*. Enfin l'on arrive par une espèce de plateau où s'élève l'**hospice du port de Venasque**, auberge située à 1360 mèt. au-dessus de la mer, et dominée à dr. par les escarpements du *pic de la Pique* (2393 mèt.), qu'une arête hérissée de pointes relie au S. à la pyramide de la *Mine* (2767 mèt.). Cette auberge est affermée de 4 à 5000 fr. par an. L'hospitalier est tenu d'y laisser des provisions pendant l'hiver pour les personnes qui peuvent être assez imprudentes pour passer le port de Venasque. En été, il héberge souvent pendant plusieurs semaines des habitants des vallées inférieures qui viennent y faire une cure de petit-lait.

Dans les environs, on visite l'abondante *fontaine de la Pique*, qui jaillit à 500 mèt. au S. de l'hospice, entre les deux torrents de Venasque et de la Frèche ou Pesson. Un peu au-dessus de la source de la Pique se trouve une mine de plomb argentifère.

Quand on traverse le torrent, vis-à-vis de l'hospice, on n'a plus qu'à suivre la rive g. de la Pique et à s'engager dans la *forêt de Sajust* pour atteindre en 10 min. le ravin sauvage dans lequel bondissent les eaux de la *cascade du Parisien*, presque aussi régulière qu'une chute artificielle. Les piétons peuvent revenir à Luchon par la cascade des Demoiselles.

Vallée du Lis. — Cascades d'Enfer et du Cœur. — Gouffre infernal.

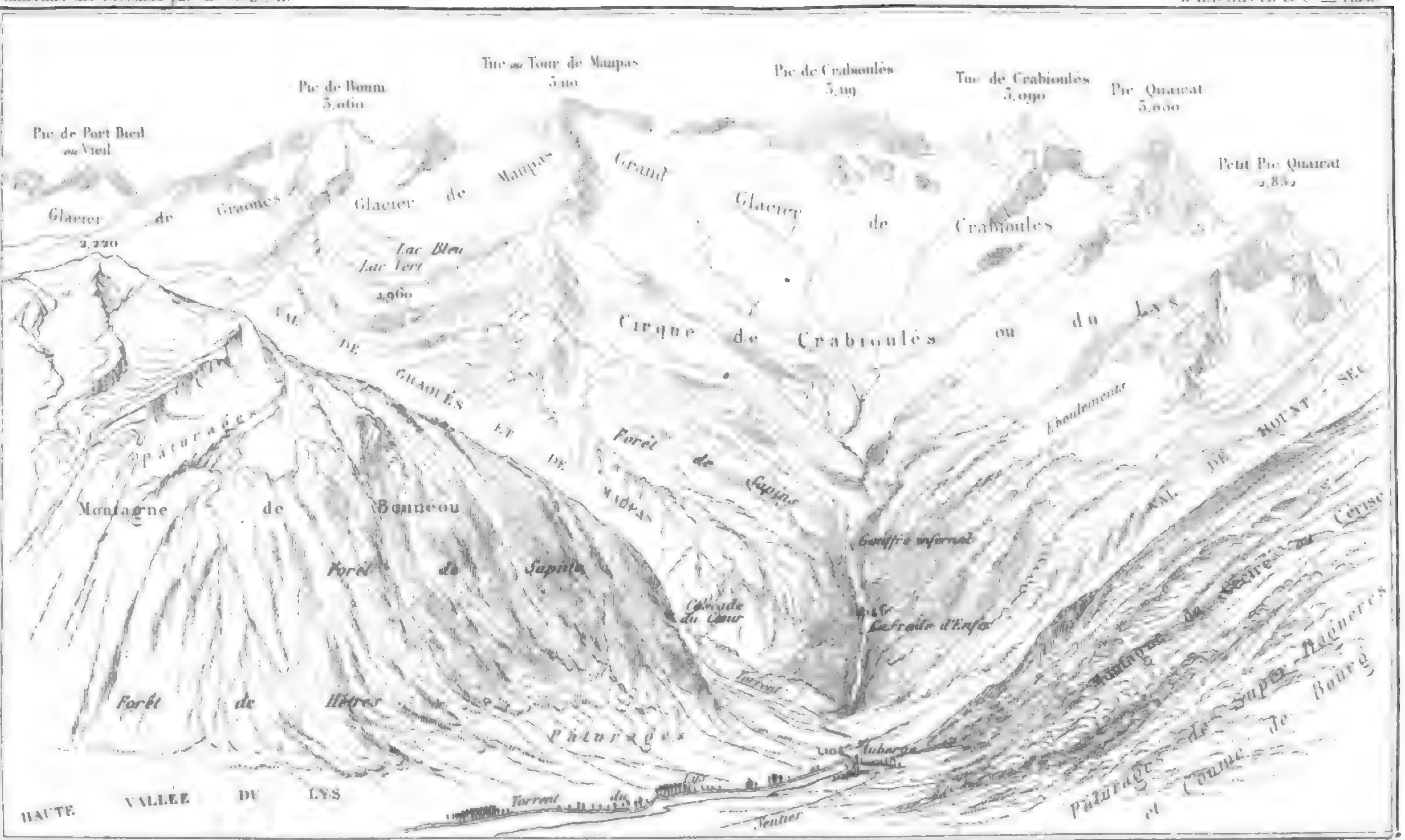
13 kil. — Route de voitures jusqu'à la cabane du Lis, 10 kil. Aller, 3 h.; retour, 2 h. 1/2. Cheval et guide, 4 fr. chacun. Cheval et guide, en passant par la cascade du Cœur, 5 fr. Chaise à porteurs (4 hommes), 16 fr.; en passant par Superbagnères, 30 fr. Voiture, 20 fr. Un guide est tout à fait inutile.

5 kil. De Luchon au pont de Ravi (*V.* ci-dessus).

On traverse la Pique, et bientôt après on s'engage dans une étroite vallée, que domine au S. une belle montagne couverte de magnifiques forêts de sapins, le *Mail-Aouéran*, haut de 2064 mètres.

CIRQUE DE LA VALLÉE DU LYS, PRÈS DE BAGNÈRES-DE LUCHON.

Itinéraire des Pyrénées par AD. JOANNE. L. HACHETTE et Cie — Paris



Dessiné d'après nature par Victor Petit. Gravé les Montagnes par Gerin la Lettre par P. Rousset

La **vallée du Lis** ou du *Litz*, dans laquelle on vient de pénétrer, est l'une des plus charmantes des Pyrénées : ses prairies émaillées de fleurs, ses forêts, ses pâturages parsemés de granges, les gracieuses ou sauvages cascades de son torrent, et plus haut son amphithéâtre de neiges, offrent une succession d'admirables paysages. Elle doit son nom, soit à un vieux mot celtique signifiant avalanche, soit aux lis qui croissent sur ses pelouses.

A 1 kil. environ de l'entrée de la vallée, s'ouvre à g. la charmante *combe de Bounéou*, dont les forêts, et plus haut les pâturages, remontent vers le pic Sacroux. Au débouché de cette combe, les regards sont attirés par la jolie cascade *Viguerie*, qui brille entre les arbres. 10 min. plus loin, on laisse à g. le pont et le chemin qui conduisent au S., sur les pâturages de la gorge de Bounéou. Tout près de ce pont, l'eau du Lis, encaissée entre les roches polies, forme une belle chute appelée *Trou de Bounéou*, ou mieux encore l'*Estrangouillé*. Ici, l'aspect des lieux change : le sol est parsemé de blocs de granit, que de vieux arbres embrassent de leurs fortes racines. La forêt se compose d'un grand nombre d'essences diverses : le chêne aux feuilles lisses, le sureau, le tilleul, l'ormeau, le frêne, l'aubépine, l'érable, le sycomore, le hêtre, l'alizier, le sorbier des oiseaux, et, çà et là, le sapin descendu des hauteurs.

La cascade *Richard*, que l'on voit ensuite en se détournant un peu à g., tombe comme dans une coupe, sous des rochers à pic ombragés de sorbiers et d'aliziers; plus loin on aperçoit à dr., sur les pentes, les granges du *plan de Cazaux;* la vallée s'ouvre, les montagnes qui la forment s'écartent; et, à mesure que la route se recourbe vers le S. avec le torrent, l'horizon s'élargit et le cirque apparaît dans toute sa splendeur. On est devant un des plus charmants paysages des Pyrénées. Au fond, on voit diverses cascades tomber d'assise en assise. Au-dessus des forêts s'étend un immense glacier, dominé à l'E. par le pic de Crabioules, à l'O. par le pic Quairat. Nulle part dans les Pyrénées, si ce n'est peut-être sur les flancs de la Maladetta et du Posets, les glaciers ne sont plus étendus, et la masse d'eau qui en descend n'est plus considérable.

Après avoir (10 kil.) dépassé l'*auberge du Lis* (1101 mèt.), où finit la route de voitures, puis une deuxième auberge, on arrive au pied de la **cascade d'Enfer.** Cette chute a tellement usé le rocher du haut duquel elle se précipitait autrefois, qu'elle s'y est taillé un canal étroit d'où elle tombe aux deux tiers environ de sa hauteur primitive. Au fond de cette noire coupure, dont les parois ombragées de sapins sont réunies par le *pont d'Enfer* ou *Arrougé*, on distingue vaguement la partie supérieure de la chute; à dr., d'autres cascades plus petites se précipitent du haut des rochers dans la vallée.

Le sentier qui s'ouvre à dr., en avant de la cascade, monte en zigzag à travers les rochers et des bosquets de noisetiers au pont d'Enfer (15 m.). Si belle que soit la vue que l'on y découvre, on ne doit pas s'en contenter; il faut continuer de monter; on dépasse un deuxième pont, et en moins d'un quart d'heure on atteint une saillie de roc garnie de murs d'appui, où l'on est récompensé de ses fatigues, car on contemple dans toute sa beauté la **cascade du Gouffre infernal**. Le torrent tombe d'un jet, du haut d'un rocher perpendiculaire dans lequel il s'est aussi creusé une large coupure, au fond d'un abîme que des rochers couverts de sapins surplombent de tous les côtés, et d'où il sort par une étroite fissure pour aller former plus bas d'autres cascades. Le *pont Nadie*, auquel il est indispensable de monter, a été jeté au-dessus du torrent, là où

il se précipite dans l'abîme et où il se fait admirer sous son aspect le plus effroyable.

[Plus haut, se trouvent encore d'autres cascades, descendues des glaciers de Crabioules et de Maupas. Un sentier nouvellement tracé permet de les visiter sans peine. Au-dessus du pont Nadie, on pénètre dans une forêt de bouleaux et de sapins, puis on laisse à g. la *cascade de Montigny*, et l'on atteint en 2 h. le parc d'Enfer (page 484).]

On peut redescendre à la cabane du Lis en visitant la *cascade du Cœur*. Cette chute est moins intéressante à visiter de près que les cascades d'Enfer et du Gouffre infernal. Elle se compose en réalité de deux chutes dont l'une se précipite d'un jet à travers les sapins, tandis que l'autre serpente entre des rochers qui la brisent en écume. Avant de se réunir, ces deux masses d'eau ainsi divisées contournent, par une succession de cascatelles, un rocher dont la masse dépouillée de sapins imite à peu près la forme d'un cœur : de là le nom de la chute. A peine les eaux se sont-elles mêlées, que, se divisant de nouveau en plusieurs masses distinctes, elles bondissent au milieu des pierres et des sapins brisés.

De la cascade du Cœur, on redescend en 5 min. à la cabane du Lis.

ASCENSIONS ET COURSES DE MONTAGNES.

Cazaril, Castel-Blancat et Tuc de l'Abécède.

4 ou 5 h. aller et retour. — Sentier.

1700 mèt. Des Thermes au pont de Mousquères. Après avoir gravi les deux premiers lacets de la route, on prend à dr. un petit chemin qui s'élève en longs zigzags vers

4 kil. *Cazaril-Laspènes*, v. de 121 hab., situé à 270 mèt. d'altitude. L'*église* de Cazaril offre quelques restes d'un édifice roman du XIe ou du XIIe s. Derrière le maître autel est une boiserie sculptée, peinte et dorée, représentant l'Assomption de la Vierge; mais on remarque surtout deux pierres votives enchâssées dans la muraille, près de la porte d'entrée ; la première, surmontée de deux bustes, l'un d'homme et l'autre de femme, porte une inscription romaine facile à lire : l'inscription de la seconde pierre est plus difficile à déchiffrer.

On prend ensuite à l'O. le chemin de Trébons, puis on gravit à dr. le flanc de la montagne pour atteindre (2 h.) la **tour de Castel-Blancat,** qui se dresse à 1481 mèt., au sommet d'une montagne extrêmement escarpée du côté de l'O. C'est de là que, d'après la légende, saint Aventin a sauté sur le promontoire qui porte la chapelle qui lui est consacrée, à 500 mèt. plus bas. De cette tour, on jouit d'une vue très-étendue sur Superbagnères, Céciré et les glaciers d'Oo. Si l'on désire embrasser un panorama plus vaste, il faut monter (30 min.) au sommet du *Tuc de l'Abécède*, qui s'élève au N. E. De ce point, on voit s'étendre à ses pieds et s'allonger au S. le bassin triangulaire de Luchon; en face se dresse la masse du Céciré, toute ravinée par les torrents et dominée à dr. par les glaciers du port d'Oo, à g. par ceux de la vallée du Lis. En se retournant du côté de l'E., on voit du S. au N. toutes les montagnes boisées qui séparent la vallée de Luchon du Val d'Aran; enfin, vers le N., l'arête sur laquelle on se trouve se prolonge jusqu'au sommet de l'Antenac.

Du Tuc de l'Abécède on peut redescendre soit vers Cazaril, soit par le Castel-Blancat, vers (20 min.) *Trébons*, v. de 78 hab., qui domine à l'E. le confluent des torrents de l'Oueil et de l'Arboust. A côté du sentier qui mène de Castel-Blancat à Trébons, jaillit une *source ferrugineuse*, d'un débit considérable et d'une température invariable de 11 degrés.

La vallée d'Oueil et le Montné.

19 kil. des Thermes au sommet du Montné. — 4 h. 30 min. de montée, 3 h. à 3 h. 30 min. de descente. Route de chevaux jusqu'au sommet. Route de voitures en projet jusqu'au col de Pierrefitte. Cheval et guide pendant le jour, 5 fr.; pendant la nuit, 6 fr. Un touriste habitué aux courses de montagnes peut facilement se passer de guide.

4500 mèt. Des Thermes à la chapelle de Saint-Aventin (*V.* ci-dessus).

On suit encore pendant 200 mèt. la route du col de Peyresourde, puis on prend à dr. une route de voitures commencée qui se change graduellement en chemin de chevaux, et bientôt on voit s'ouvrir au N. O. une grande partie de la **vallée d'Oueil,** ainsi nommée à cause de ses nombreux troupeaux de brebis (*ouailles*). A dr. la Neste coule dans une gorge profonde, que domine du haut de son gigantesque rocher, la tour de Castel-Blancat.

6 kil. *Benqué-Dessous*, ham. en face duquel, sur l'autre versant de la vallée, se trouve *Sacourvielle*, v. de 267 hab. On gravit une côte pour atteindre *Benqué-Dessus*, dépendant de la commune de Sacourvielle ainsi que l'autre ham. du même nom. L'église ogivale de Benqué-Dessus est décorée de peintures du XVe siècle.

8 kil. *Maylin*, ham. dépendant de Saint-Paul (*V.* ci-dessous). Non loin de Maylin se trouve une *grotte* ou plutôt un puits, de 10 à 12 mèt. de profondeur, présentant des galeries très-étroites qui paraissent s'étendre fort loin sous la montagne. M. Lézat y a trouvé un grand nombre d'ossements.

Au delà de Maylin, on contourne la base de la montagne de *Mail de Penau*, puis on franchit la Neste pour monter à

11 kil. *Mayrègne* (aub.), v. de 164 hab., le plus riche de la vallée. Son église est romane.

13 kil. *Caubous*, v. de 81 hab., puis *Cirès*, v. de 116 hab. Sur la rive opposée, au pied de la montagne, en partie couverte de sapins, de *Bilourtède*, se trouvent des blocs épars qui ne peuvent provenir que des montagnes d'Oo, ainsi que le prouve leur composition géologique. C'est une preuve que l'ancien glacier de l'Arboust (p. 461) remplissait autrefois toute la vallée jusqu'au niveau de la montagne de Bilourtède, d'où il poussait les blocs de sa moraine jusque dans la vallée d'Oueil.

15 kil. **Bourg-d'Oueil,** v. de 112 hab., situé à 1354 mèt. d'altitude. C'était jadis le chef-lieu de la vallée; mais il est aujourd'hui bien déchu de son ancienne prospérité, dont témoignent encore quelques maisons à trois étages; l'auberge est un ancien château, offrant quelques bas-reliefs assez curieux. On remarque sur la porte de l'église une pierre portant le millésime de 1138 et chargée de lettres romanes indéchiffrables.

En sortant de Bourg-d'Oueil, on peut continuer de suivre la route du col de Pierrefitte (R. 103), mais d'ordinaire on gravit à dr. des pentes assez escarpées, puis on traverse des pelouses pour atteindre une cabane de pasteurs et gagner directement (1 h. 30 min.) le sommet du pic.

Le Montné (2147 mèt.), étant projeté en avant du reste de la chaîne, est, comme le Bergonz et le Pic du Midi de Bigorre, un excellent belvédère. On voit: au S., la Maladetta, le Posets et tous les glaciers qui recouvrent les sommets, Crabioules, Oo, Clarabide et la Pez; à l'O., les Tours du Marboré, derrière lesquelles brille la cime du Mont-Perdu; plus près, l'Arbizon, le Pic du Midi de Bigorre; enfin les maisons éparses d'Arreau; puis toute la vallée de la Neste, et, du côté du N., les plaines de France.

Ordinairement, on monte pendant la nuit sur le Montné, pour voir le soleil se lever au N. de la chaîne, et

projeter sa lumière sur les glaciers et les neiges de toutes les Pyrénées ; mais pour contempler ce spectacle dans sa beauté, il faut entreprendre l'excursion avant la fin d'août.

On peut revenir du Montné à Luchon par le val de l'Arboust en 3 h. 30 min. On descend au col de Pierrefitte, puis on longe la crête de la chaîne, en se tenant toujours un peu sur le versant oriental. A 2 kil. environ, on passe au-dessous du pic du *Lion* (2106 mèt.), et, à 1 kil. plus loin, au-dessous du pic de *Pouylouby* (2098 mèt.). Franchissant alors, au *col de Sahiestre* (2016 mèt.), l'arête qui sépare la vallée d'Oueil de la vallée de l'Arboust, on descend ensuite à travers les pâturages dans le vallon de Saoudedo, qui plonge au S. E., vers la vallée de l'Arboust; on traverse le ruisseau un peu au-dessus du v. de *Jurvielle* (118 hab.), situé à 1354 mèt. de hauteur, on laisse à dr., sur le versant opposé, *Portet de Luchon* (149 hab.), puis, descendant sur la rive dr. de l'Arboust, on passe un peu au-dessous du *Poubeau* (78 hab.) et au delà de *Cathervielle* (133 hab.), pour rejoindre à Garin la route du col de Peyresourde.

Au lieu de revenir par le vallon de Saoudedo, on peut longer constamment le sommet de la crête de pâturages qui sépare la vallée d'Oueil de la vallée de l'Arboust et redescendre à Saint-Aventin. De cette manière, on ne perd pas de vue un seul instant le magnifique panorama des glaciers de la haute chaîne.

Un troisième sentier descend dans la vallée de Barousse (*V.* ci-dessous).

Ascension de l'Antenac.

Sentier qu'on peut suivre à cheval jusqu'au sommet. 3 ou 4 h. à la montée, 2 h. ou 2 h. 30 min. à la descente. 5 fr. par cheval et par guide. Par un beau temps, les piétons peuvent se passer de guide.

8 kil. De Bagnères-de-Luchon à Maylin (*V.* ci-dessus).

On traverse la Neste d'Oueil pour monter à *Saint-Paul*, v. de 295 hab., longue rue qui domine le torrent sur une longueur d'un kil. environ. On y remarque une église romane et une vieille masure qui porte le nom de château. Les carrières de marbre des environs sont faiblement exploitées.

C'est à Saint-Paul que commence la véritable ascension. On gravit des pentes assez roides dans un vallon complétement dépourvu d'arbres, puis après avoir traversé deux fois le ruisseau qui descend du pic, on atteint la fontaine de Caseneuve ou d'Antenac, d'où l'on gagne le *col de la Serre*, et bientôt après le sommet d'**Antenac,** haut de 2000 mèt. environ. Le panorama que l'on contemple de cette cime égale peut-être celui du Bacanère (p. 490); mais il lui est de beaucoup supérieur pour la vue du bassin de Luchon, de la vallée de l'Hospice et du groupe des Monts-Maudits : l'on aperçoit à ses pieds, du côté du N., la vallée de Sost jusqu'à Mauléon de Barousse.

De l'Antenac on peut revenir à Luchon en suivant au S. la crête de *Bassias* et de *Laragouère*, et en descendant soit par Sacourvielle, soit par Trébons ou Cazaril. On peut aussi se rendre à Mauléon par la vallée de Sost (*V.* ci-dessous).

De Bagnères-de-Luchon à Mauléon.

A. PAR SOST.

Sentier praticable pour les chevaux. 4 h. pour la montée, 3 h. pour la descente. Le prix de la course par cheval et par guide n'est pas fixé par un tarif : il faut s'arranger à l'amiable.

11 kil. De Bagnères-de-Luchon à Mayrègne (*V.* ci-dessus).

De Mayrègne, on gravit, par une montée rude, les pâturages qui couvrent les pentes du versant N. de la vallée d'Oueil, et, en 1 h. 30 min. de marche environ, on atteint le *col de la Palle*, situé entre deux pitons de 1800 mèt. de hauteur : on se

trouve sur la limite du département de la Haute-Garonne et des Hautes-Pyrénées. Du col on descend, par le ravin de la Palle, dans les pâturages, puis dans les *bois de Pradaous*, que suivent ceux de *Bédoura* et de *Bourgellas*. Arrivé (1 h. du col) aux premières cabanes, situées au confluent des deux ruisseaux de la Palle et d'Ardons, qui forment l'Ourse de Sost, on n'a plus qu'à suivre le chemin bien tracé, et bordé de cultures et de chalets, qui longe d'abord la rive dr., puis la rive g. de l'Ourse.

2 h. du col (6 h. de Luchon). **Sost** (aub.), charmant v. de 553 hab., situé à 750 mèt., à la base orientale du pic de Montlas.

« La **carrière de marbre de Sost**, ancienne exploitation romaine rouverte depuis quelques années, se compose, dit M. Alphonse Castaing, d'un énorme bloc qui, s'étendant sans solution de continuité dans toute la profondeur de la montagne, peut fournir des morceaux d'une dimension jusqu'à ce jour inconnue. On sait que son grain fin, serré, toujours homogène, sa cassure pleine et compacte, et sa dureté partout égale, le placent au même rang que le Carrare, sur lequel il a l'éminent avantage de ne point contenir les noyaux siliceux et quartzeux qui, trop souvent, déparent ces derniers. M. Héricart de Thury n'hésite pas à le comparer aux plus beaux marbres grecs, dont il est souvent impossible de le distinguer, tant est belle sa couleur blanc de neige ou blanc de lait, tant est irréprochable cette demi-transparence que les sculpteurs regardent comme une qualité essentielle et qu'ils n'obtiennent souvent qu'à l'aide de préparations nuisibles à la substance. Il ne manquait à la gloire du marbre des Pyrénées que d'aller, dans la patrie de Phidias et de Lysippe, faire concurrence au Pentélique et au Paros. Eh bien! il a eu ce triomphe, le jour où la poétique statue exécutée par David (d'Angers), en marbre de Sost, est allée orner à Missolonghi le tombeau de Marco Botzaris. »

La route de voitures commence à Sost. On passe à (2 kil.) *Esbareich*, v. de 526 hab., avant d'atteindre (4 kil. de Sost) Mauléon-Barousse (*V.* ci-dessus).

B. PAR LES BAINS DE FERRÈRE.

Sentiers praticables aux chevaux. 7 h. 30 min. environ de marche : 4 h. à la montée, 3 h. 30 min. à la descente. Pas de tarif.

N. B. Il est beaucoup plus agréable de faire cette course en allant de Mauléon à Bagnères-de-Luchon. L'ascension est moins pénible, et la vue de la haute chaîne produit un effet plus saisissant.

13 kil. De Bagnères-de-Luchon à Caubous (*V.* ci-dessus).

A Caubous, on quitte le chemin de Bourg-d'Oueil pour monter directement au N. une pente excessivement roide et dépourvue de tout ombrage. On contourne un ravin profond pour atteindre (30 min.) la cabane de Cirès, autour de laquelle on trouve des blocs de marbre épars. La montée devient moins fatigante, et l'on arrive sans difficulté (1 h. de Caubous) au *col de Paloumère* (1816 mèt.), large plateau de pâturages dominé à dr. et à g. par deux cimes herbeuses. De ce col on jouit d'une vue très-belle, analogue à celle du Montné, dont on voit le sommet se dresser directement à l'O. et qu'on pourrait facilement atteindre en longeant la crête qui forme la limite du département de la Haute-Garonne et des Hautes-Pyrénées. La première échancrure de cette crête, à l'O. du col de Paloumère, est le *Pas de la Botte* (1816 mèt.), col que choisissent les habitants de Bourg-d'Oueil pour se rendre dans la vallée de Barousse.

Au delà du col de Paloumère, on oblique à dr. à travers les pâturages de *Poujaous;* on passe à côté d'une échancrure, d'où l'on voit à ses pieds les pâturages et les bois de Pradaous, à l'origine de la vallée de Sost (*V.* ci-

dessus), et, contournant un ravin profond, on descend en zigzag sur les flancs d'une montagne herbeuse. Arrivé (1 h. du col) aux *prairies de Samaoury*, on pénètre dans la forêt de *Cuvielle*, riche autrefois en hêtres magnifiques, mais n'offrant plus guère aujourd'hui que de maigres taillis. On suit pendant longtemps le flanc de la montagne, à une grande hauteur au-dessus du torrent; puis on descend par de longs lacets la *côte de Madame*, pour atteindre la rive de l'Ourse de Ferrère, qui bondit en cascades à travers les rochers. On dépasse le confluent de l'Ourse et de la Salabe, que domine au S. O. la montagne boisée de Libonne, et bientôt après on débouche dans un petit bassin de prairies où se trouvent (2 h. du col) les

Chalets de Ferrère. Ce petit hameau, situé sur la rive g. du torrent, à 800 mèt. d'altitude, se compose de quelques auberges appartenant au fermier. L'*établissement de bains*, qui renferme 6 cabinets et 8 baignoires, est inachevé, mais on s'occupe actuellement de le compléter et d'y ajouter 6 autres cabinets. L'eau, classée parmi les eaux salines gazeuses, est froide, et on doit la chauffer avant de l'administrer aux malades. On dit qu'elle est excellente pour la guérison des maladies de nerfs, des douleurs rhumatismales et des affections de la peau. De 100 à 120 paysans des environs viennent chaque année lui demander le soulagement de leurs maux, mais il est douteux que les bains de Ferrère soient fréquentés par de nombreux malades, tant que la route de voitures projetée ne sera pas ouverte.

Immédiatement en aval de l'établissement, un filet d'eau froide exquise sourd de la base du rocher. A l'extrémité supérieure de la prairie jaillissent deux sources très-abondantes, qu'on appelle dans le pays *sources de l'Ourse*. L'une, froide, sort de la base de la montagne de *Lanère;* l'autre, d'une température élevée, est connue de toute antiquité sous le nom de *source des Bains*, ce qui semble indiquer qu'on s'y baignait autrefois. On dit qu'avant de se réunir aux eaux de ces deux sources, l'Ourse se perd presque en entier dans un gouffre souterrain.

Dans les environs on peut visiter de beaux blocs erratiques, entre autres la *Roche damnée*, qui se trouve à 300 pas des chalets, au milieu de la forêt.

Des bains de Ferrère à Mauléon, on compte 1 h. 30 min. On longe la rive dr. de l'Ourse en suivant un joli chemin qu'il serait très-facile de transformer en route de voitures, puis, on traverse le torrent en deçà du v. de *Ferrère* (447 hab.), situé sur la rive g. de l'Ourse. Ensuite on laisse à g., sur la colline, le village d'Ourde, au-dessous duquel les eaux de l'Ourse se perdent dans le puits de Saoule (page 464).

3 h. 30 min. du col. Mauléon-Barousse (page 463).

Ascension du pic de Monségu.

Aller, 4 h. 1/2; retour par le val d'Esquierry, 4 h. Cheval et guide, 5 fr. chacun. Id., retour par Esquierry, 6 fr. On peut rester à cheval jusqu'au sommet; mais il faut quitter sa monture près de la cime si l'on veut descendre par Esquierry.

8 kil. De Luchon à Garin (*V.* page 459).

Au sortir de Garin, on continue de suivre la route du col de Peyresourde pendant 1 kil. environ. Ensuite on prend à g. un chemin qui contourne en pente douce le flanc de la montagne. A g., à une grande profondeur au-dessous des rochers de la moraine, on aperçoit dans son entier la belle vallée d'Oo.

10 kil. *Gouaux-de-l'Arboust*, v. de 182 hab., entouré d'arbres fruitiers : il se compose de deux hameaux, *Gouaux-d'en-bas*, où s'élève une vieille tour à signaux, et *Gouaux-d'en-haut*, que domine une église ro-

mane, jadis décorée de peintures du XIIIe s., qu'on a récemment badigeonnées. Le vallon fertile à l'entrée duquel Gouaux est situé se prolonge pendant plus d'une lieue au S. O.

Au delà du village, on entre dans de belles prairies auxquelles succède bientôt une petite forêt de hêtres et de sapins; puis on monte par des pelouses doucement inclinées jusqu'au sommet du **Monségu** (2403 mèt.), que l'on voit se dresser en face.

Du plateau de la cime, on jouit d'une très-belle vue sur les glaciers de la grande chaîne, depuis la Maladetta jusqu'au port de Clarabide, dont on distingue parfaitement les lacs. En face, de l'autre côté d'un étroit et profond ravin, se dressent à 2750 mèt. d'altitude les trois sommets des *pics de Nère* (Noirs).

En suivant la crête vers le S., on arrive en quelques minutes près d'un rocher dont l'écho répète jusqu'à neuf fois, assure-t-on, les syllabes qu'on lui fait dire. Ensuite on gagne le *col* ou *Pas de Couret*, d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur le **val d'Esquierry** (le paradis des botanistes), s'ouvrant à g. comme un immense gouffre. A l'angle S. O. de cette vallée, au pied du pic de Nère, on voit le tout petit *lac de Sadagouaux*, suspendu pour ainsi dire au-dessus des prairies.

Pour descendre dans le val d'Esquierry, on passe à côté de l'endroit où le ruisseau se perd tout à coup sous les rochers pour ne reparaître que beaucoup plus bas, près des premières cabanes, qu'on atteint à 1 h. environ du point culminant. Quand on les a dépassées, on descend par d'innombrables lacets qui se développent sur une pente extrêmement roide, puis on traverse un petit bois de hêtres, on laisse à dr. la cascade de la Chevelure de Madeleine (*V.* ci-dessous), et l'on atteint enfin les pâturages et le (1 h. 30 min.) pont de Sainte-Catherine, sur le torrent de l'Arboust.

4 kil. Du pont de Sainte-Catherine à Oo (*V.* ci-dessus, page 461).

9 kil. D'Oo à Luchon (*V.* page 461).

De Bagnères-de-Luchon au port d'Oo et au col du Portillon.

8 h. 15 min. de marche. — Route de voitures jusqu'aux granges d'Astos-d'Oo. Sentier de cheval jusqu'au cirque d'Oo. Au delà, neiges, glaces et sentiers de montagnes. Si l'on veut dépasser le lac de Séculéjo et visiter les glaciers, il faut prendre un guide expérimenté. 5 fr. par guide et par cheval de Luchon au lac de Séculéjo. Course recommandée. Le lac de Séculéjo offre l'un des plus beaux spectacles des Pyrénées.

(16 kil., 4 h.). Des Thermes au lac d'Oo (*V.* ci-dessus).

Pour atteindre les lacs supérieurs, on traverse le déversoir et on contourne à l'E. la rive du lac en montant obliquement. Vis-à-vis de la cascade de Séculéjo le sentier devient escarpé: c'est l'*Escala*, véritable échelle qui monte par de longs zigzags tracés à travers les rochers. Ce sentier conduit d'abord à des bouquets de sapins rabougris d'où l'on domine le lac de Séculéjo, qui, situé à 250 mèt. plus bas, ressemble à une vaste chaudière; puis l'inclinaison devient plus forte, et l'on traverse de petits ravins souvent remplis de neige durcie. Enfin on atteint l'extrémité inférieure d'un couloir, d'où, pendant les fortes pluies, se précipitent des torrents de pierres; on le gravit et on se trouve (1 h.) sur une éminence couverte d'un gazon court, et formant le prolongement de la digue qui sépare les lacs supérieurs du lac de Séculéjo.

Le bassin supérieur contient deux lacs très-rapprochés l'un de l'autre: le *lac d'Espingo* (1875 mèt.), long de 600 mèt., est voisin de la tranchée profonde où son ruisseau va former la cascade, et renferme d'excellentes truites; celui de *Saousat* (1962 mèt.), qu'on dépasse 25 min. après, est un peu moins grand, et de forme à peu près carrée. Ici la solitude est com-

plète. C'est à peine si, du côté de la cascade, croissent encore quelques arbres étiolés. En face on aperçoit deux échancrures, celle d'Oo à dr. et celle du Portillon à g., séparées l'une de l'autre par la pyramide aiguë du Tuc de Montarqué. Le port d'Oo ressemble à un gigantesque escalier aux marches neigeuses.

Au-dessus du Saousat, la vallée se divise en deux parties, remontant, l'une au S. O. (*A*), l'autre au S. E. (*B*), et se terminant toutes les deux par un lac glacé environné de neiges.

A. En montant dans la direction du S. O., on arrive (2 h. du lac d'Oo), par un chemin très-abrupte et à peine frayé, au petit lac insignifiant de la *Coûme de l'Abesque*, que les avalanches de pierres auront bientôt comblé, puis on contourne un précipice qui s'ouvre à g., et l'on s'élève sur l'escarpement qui se dresse en face et que recouvrent d'énormes blocs de granit polis par d'anciens glaciers, et des couloirs de neiges très-inclinés. A dr. la cime de *Spijoles* (3049 mèt.), qui n'a encore été gravie que par des chasseurs (1861), domine les vastes pentes de neiges; en arrière, on aperçoit au loin, par delà l'arête du Montné, les hauteurs de la Barousse, Mont-Aspet et Mont-Sacon.

Enfin, on atteint (3 h. 30 min. du lac d'Oo) le sommet de l'escarpement qu'on gravissait, et l'on voit s'ouvrir à ses pieds, comme un vaste cratère rempli de petits *icebergs* flottants, le *lac glacé d'Oo*, situé à 2670 mèt. de hauteur, à peu près à la limite des neiges éternelles. Sa forme change suivant les saisons, à cause de l'amas de glaces qui viennent s'y engouffrer de tous les côtés. Le lac glacé d'Oo reste plus longtemps couvert de glace que celui du Portillon, parce que le Tuc de Montarqué lui cache le soleil pendant une partie du jour.

Sur le versant qui domine le lac du côté du N., s'ouvre au cœur du granit un filon de galène qu'on a eu le courage d'exploiter pendant quelques années.

On n'a plus qu'à marcher pendant 45 min. (4 h. 15 min. du lac) pour atteindre le port, dont les pentes sont assez faciles, malgré la quantité de neige qui les recouvre. **Le port d'Oo**, étroite crête, large d'un mèt. à peine, s'ouvre à 3002 mèt. de hauteur. Il est dominé à l'E. par la cime arrondie et complétement couverte de neige du *Seil de la Baque* (3060 mèt.); à l'O. se dressent la cime déchiquetée du *Pic du port d'Oo* (3114 mèt.) et les *glaciers des Gourgs blancs*, offrant du côté de l'O. une tranche bleuâtre coupée à pic. On jouit d'une vue de montagnes très-étendue. Au S. se dresse l'énorme massif du Pic Posets, plaqué de neige et de glaces : mais on ne voit pas le groupe des Monts-Maudits. Du côté de la France, on remarque surtout Spijoles et Crabioules : par delà l'arête du Montné, on aperçoit au loin le plateau de Saint-Gaudens.

Du port d'Oo, on peut descendre à Venasque en 4 h. par la vallée d'Astos de Venasque (R. 114).

B. 15 min. après avoir dépassé le lac de Saousat, on s'enfonce dans le ravin de g., entre les escarpements du pic de Quairat à g., et ceux du Tuc de Montarqué à dr. On dépasse la *cascade Michot*, que forme le gave de Portillon dans une effroyable déchirure de rochers, et l'on atteint enfin en 2 h. de marche (3 h. 30 min. du lac d'Oo) le *lac glacé du Portillon*, situé à 2650 mèt. de hauteur. Ce lac, au moins aussi grand que celui de Saousat, est encore plus remarquable que le lac glacé du port d'Oo. On peut y reconnaître distinctement les couches de glace de plusieurs années consécutives. Le *col du Portillon*, qu'on aperçoit distinctement au S., est une simple échancrure de la chaîne ouverte à 3044 mèt. d'altitude, à l'O. du *pic de Perdiguères*, haut de 3044 mèt. Le Portillon est le col le plus élevé

des Pyrénées; assez difficile à gravir du côté de la France, il est encore plus escarpé sur le versant espagnol.

On peut aller directement du lac du Portillon au lac d'Oo, en gravissant le *Tuc* (*Tusse* ou *Pène*) *de Montarqué* (2933 mèt.), c'est-à-dire le sommet de l'arête qui sépare les deux lacs. De ce point on jouit de la vue de tous les glaciers qui recouvrent au S. la vaste étendue du plateau connue sous le nom de Seilh, Cul ou Coume de la Baque. Au N. on domine les vallées de l'Astau et de l'Arboust.

Ascension de Superbagnères.

Montée par les granges de Gouron, 8 kil. 1/2. Descente par Castelvieil, 12 kil. 1/2. Durée de la course, 4 h. 30 min.; montée, 2 h. 30 min.; retour, 2 h. Un cheval, 5 fr.; un guide, 5 fr.

On a le choix entre plusieurs sentiers. On peut au besoin gravir directement la montagne au-dessus des Thermes; mais en suivant ce chemin, il serait difficile d'arriver à cheval jusqu'au sommet; on pourrait aussi prendre un sentier qui se détache de l'allée des Soupirs et longer la rive dr. du torrent de l'Oueil, en passant à côté d'une carrière de marbre grossier, et monter ensuite obliquement vers les granges de Gouron; mais d'ordinaire on suit la grande route de Peyresourde jusqu'au village de Saint-Aventin (p. 459). Là on traverse le torrent, et, se dirigeant au S. E., on s'élève de biais à travers les prairies par un petit sentier ombragé de sapins. En 45 min. on arrive aux granges de *Gouron*, situées dans un charmant vallon de pâturages. Là, on traverse le ruisseau, et on remonte en longeant le versant oriental du ravin, que la belle forêt de sapins d'Artigues-Ardoune domine des deux côtés. Environ 45 min. après avoir quitté le hameau, on sort des forêts, et l'on monte par des pentes rapides de gazon au sommet de **Superbagnères** (1797 mèt.), d'où l'on découvre un des plus beaux panoramas des environs de Luchon. Une petite cabane-auberge est construite près du sommet.

A ses pieds, on voit, au-dessous des sapins, une grande partie de la plaine de Luchon. En face, la vallée de la Burbe remonte entre les sapins jusqu'au Portillon, et le val d'Aran apparaît derrière la crête des montagnes. Vers le S. E., on peut distinguer tous les sentiers qui conduisent à l'Hospice, et on suit de l'œil la crête hérissée qui rejoint la chaîne du Couradille et du Campsaure aux puissantes assises de la Maladetta. Au S., se déroule le superbe amphithéâtre de glaces, de neiges et de forêts, d'où le torrent du Lis descend par une succession de cascades qui, vues d'en haut, semblent ne former qu'une chute immense. Enfin, à dr. du Céciré, dont les rochers en gradins se dressent au-dessus des pâturages de Superbagnères, on suit tous les contours des vallées de l'Arboust et de l'Oueil, et, par delà le col de Peyresourde, on aperçoit vaguement la cime de l'Arbizon.

Pour descendre à Bagnères, on peut choisir indifféremment plusieurs routes, outre celle qu'on a déjà prise à la montée. En traversant d'abord quelques pâturages, puis les forêts qui recouvrent le versant oriental de la montagne, on descend par les granges de Lesponne au torrent du Lis, qui arrose la vallée de ce nom (*V.* p. 473), puis on n'a plus qu'à suivre la route de voitures.

Ascension du Céciré.

Aller par les cabanes de Labach de Cazaux, 4 h. 1/2 de marche; retour par le val du Lis, 3 h. 1/2 de marche; retour par la cascade d'Enfer, 4 h. 1/2 de marche. Cheval et guide, 6 fr. chacun.

A. On va d'abord jusqu'à Cazaux (7 kil.), dans la vallée de l'Arboust, puis, traversant le torrent, on monte par un sentier rapide au milieu des prairies jusqu'à (40 min.) *Labach-Cazaux* ou *Bordes de Bach*, ham.

composé d'une trentaine de granges environ. Là, on voit parfaitement la cime du Céciré se dresser au S. E., et on n'a qu'à s'élever toujours dans cette direction, d'abord à travers un bois de noisetiers, puis sur les pentes de magnifiques pâturages remontant jusqu'au col de la Coume de Bourg, situé un peu à dr. du Céciré (2 h. à partir des granges). De là, on descend dans un petit ravin où jaillit une fontaine, et l'on gagne la cime en 20 min.

B. 4 à 5 h. Un autre chemin plus court, mais beaucoup plus difficile, est celui de Superbagnères. Quand on est arrivé au sommet de cette montagne, on s'aperçoit qu'on n'est en réalité que sur une terrasse située à mi-côte du Céciré, dont on voit l'arête aiguë, haute de 2397 mèt., se dresser au S. O. Pour monter directement, il faut suivre cette arête; d'abord le sentier n'est que rude et escarpé; mais bientôt il s'engage au milieu de rochers dont l'escalade devient de plus en plus pénible.

C. On peut également monter en 5 h. par la vallée d'Astos-d'Oo et le vallon de Médassoles (p. 461).

Le panorama du **Céciré** (du mot *cerisier*, en patois *ceriset*) est beaucoup plus étendu que celui de Superbagnères. A l'E., on aperçoit même la cime isolée du Mont-Vallier, et, derrière le cône de Montarto, on découvre les sommets neigeux du Pallas et de l'Andorre. En face s'ouvre la vallée du Lis, entourée de son magnifique amphithéâtre de glaciers, et la cime du Posets se montre par l'échancrure du port d'Oo; à l'O., se dressent les pics du Midi, de Troumouse, d'Arbizon; à ses pieds on voit les vallées de l'Arboust et de Luchon étaler leurs charmants bassins de verdure.

On redescend ordinairement par la vallée du Lis; dans ce cas, on suit le sentier que l'on a pris pour monter: arrivé au fond du ravin qui sépare le Céciré du col de la Coume de Bourg, on tourne à g. et on descend en suivant la rive g. d'un petit ruisseau jusqu'aux *granges de Castillon*. De là on gagne la vallée du Lis en amont du trou de Bounéou.

Quand on veut revenir par la cascade d'Enfer, il faut, à partir du col de la Coume de Bourg, longer plus longtemps la crête entre les deux versants des vallées du Lis et de l'Astau, puis, avant d'arriver au *Pic de Hounts Secs* (2790 mèt.), se détourner à g. et suivre le ravin jusqu'à la cabane du Lis. De là, on revient à Luchon par la route de voitures.

Ascension du pic Quairat[1].

9 h. à la montée; de 7 à 8 h. à la descente par la vallee du Lis. Pour le prix, s'entendre avec un guide de sommets. En moyenne, 10 fr. On fera bien de passer la nuit à l'auberge du lac d'Oo avant le jour de l'ascension. On abrége ainsi la course de 4 h.

5 h. de marche de Luchon au lac d'Espingo (p. 479).

Arrivé au-dessus de la rive orientale du lac d'Espingo, on monte obliquement à travers des rochers éboulés, puis on s'élève de corniche en corniche sur le flanc d'escarpements très-inclinés. Vers le sommet de ces gigantesques assises de pierre (6 h. 30 min.), il faut s'engager dans une espèce de cheminée d'une vingtaine de mètres d'élévation, où l'on doit se hisser avec l'aide des mains. Au delà de ce passage, les pentes deviennent plus faciles; on s'élève (7 h. 30 min.) sur la crête de la *Tusse de Crabioules*, qui réunit le Quairat au pic de *Montarrouy*, situé plus au N., et l'on aborde du côté de l'E. les pentes supérieures du pic.

1. Nous nous contentons d'indiquer sommairement, d'après le grand ouvrage de MM. Lambron et Lézat, la direction qu'on doit suivre pour les ascensions difficiles. On ne peut d'ailleurs les faire qu'en compagnie d'excellents guides.

9 h. Le **Quairat** (carré) ressemble d'en bas à une pyramide; cependant la cime se compose de deux pointes sur chacune desquelles les visiteurs ont élevé une tour en pierres sèches. Du sommet de ces pointes granitiques et disloquées, hautes de 3059 mèt., on jouit d'une admirable vue de montagnes. C'est de là qu'on voit le mieux la crête frontière, sa disposition géologique et ses glaciers.

Du pic Quairat on redescend d'abord par le chemin qu'on a suivi jusqu'à (45 min.) la crête de la Tusse de Crabioules; puis, obliquant à dr., on gagne à travers les débris éboulés la base des glaciers de Crabioules où se trouve un petit *lac* (2 h. du sommet). Ensuite on descend par des pâturages au (3 h. 30 min.) *Clot des Piches*, où jaillissent les eaux du glacier de Maupas, qui plus bas vont former le torrent et les cascades du Lis. Là, on peut choisir deux chemins : l'un, plus court, longe la rive g. du ruisseau à travers la forêt du Lis en laissant à dr. le parc et toutes les cascades d'Enfer (p. 474). L'autre chemin, plus long, mais plus facile, traverse le ruisseau, suit les escarpements de la base du Tuc de Maupas et vient aboutir par les prairies de Prat-Loung à (4 h. 20 min.) la cascade de Solage, dans le val des Graouès de Castillon (*V.* ci-dessous).

3 h. De la cascade de Solage à Luchon.

Ascension du pic de Crabioules.

9 h. environ à la montée; 6 h. à la descente du côté de Luchon, 4 h. à la descente du côté de l'Espagne. On fera bien d'aller coucher à la cabane d'Oo.

7 h. 30 min. de marche de Luchon au lac glacé du Portillon.

Après avoir dépassé le lac, on tourne à g. vers le champ de glace qui s'étend à l'E., pour atteindre le col de *Litayrolles* ou de *Perdiguères*, qui s'ouvre entre le pic de Perdiguères, au S., et celui de Crabioules, au N. Au col (8 h. 15 min.), on quitte le glacier pour gravir (8 h. 45 min.) les escarpements déchiquetés auxquels le **Crabioules** (3104 mèt.) doit son nom, synonyme de pic des Chèvres (*crabe*, chèvre, isard). Du sommet de cette montagne, la vue est analogue à celle du Quairat; mais elle est plus étendue du côté de l'Espagne.

Il faut redescendre soit du côté de la France, par le chemin que l'on a déjà suivi, soit du côté de l'Espagne dans la vallée de l'Essera. De ce côté deux voies se présentent au touriste : l'une, celle du *val de Litayrolles*, qui s'ouvre au S. E. du col de Litayrolles (4 h. jusqu'à Venasque); l'autre, celle du col de Portillon d'Oo (p. 480), d'où l'on descend à Venasque également en 4 h. par la cabane de Turmes (R. 114).

Cirque des Graouès de Castillon, lac Vert et lac Bleu.

Route de voitures jusqu'à la cabane du Lis. Sentier praticable aux chevaux jusqu'au lac Vert. Aller, 4 h. jusqu'au lac Vert; retour par le val de Bounéou, 4 h.; 5 h. par le parc des Cascades. Cheval et guide, 6 fr. chacun. Course recommandée.

2 h. 30 min. De Bagnères-de-Luchon à la cascade du Cœur (p. 474).

En s'élevant au-dessus de la cascade du Cœur à travers la forêt de sapins qui la domine, on atteint en 25 min. de marche le plateau des *cabanes d'Artigues*, près desquelles, à dr., le torrent forme la haute *cascade de Solage*. Au delà le sentier se rapproche du torrent, qu'il ne quitte presque plus jusqu'au lac. A g., on aperçoit diverses chutes d'eau formées par des torrents latéraux; en face la *cascade de Trégon* bondit du haut de l'escarpement qui sert de digue au lac Vert.

Le sentier devient de plus en plus pénible, et se développe en lacets à travers les pierres éboulées. Enfin (1 h. 45 min. de Luchon) on franchit une première crête, d'où l'on descend

dans le *cirque des Graouès* (graviers), emplacement d'un ancien lac aujourd'hui comblé, puis on gravit un deuxième escarpement, et l'on se trouve (4 h.) au bord du **lac Vert** ou **de l'Ile,** situé à 1960 mèt. de hauteur. Ce lac a la forme d'un fer à cheval; une presqu'île verdoyante, qui jadis était une île, le sépare en deux parties distinctes. A l'E., des rochers élevés le dominent, tandis qu'à l'O. s'étendent de vastes pâturages; sur la rive méridionale, une cascade y déverse les eaux du lac Bleu; sur la rive septentrionale une autre cascade, celle de Trégon, emporte le trop-plein de ses eaux. Vers le commencement du siècle, un habitant de Saint-Béat, qui exploitait les bois de ces montagnes, fit faire une écluse pour fermer à volonté le déversoir et élever le niveau du lac. Les troncs de sapins coupés aux environs étaient jetés dans l'eau, puis, quand ils y étaient accumulés en assez grand nombre, on ouvrait l'écluse, et tout le bois, se précipitant avec fracas du haut de la cascade, descendait avec le torrent. En s'accrochant des pieds et des mains aux saillies schisteuses de l'escarpement qui s'élève à g., on atteint en 40 min. le **lac Bleu**, triste bassin, dominé au S. par l'arête couverte de glaciers qui s'étend du Tuc de Maupas (à l'O.) au Mal-Barrat (à l'E.).

Les touristes ont le choix entre plusieurs chemins pour revenir à Luchon : ils peuvent redescendre par la cascade du Cœur, ou par le val de Bounéou, ou bien encore par le chemin des cascades supérieures du Lis. Pour revenir par le val de Bounéou, on monte à dr., pendant 30 min., au sommet de l'arête qui sépare la vallée du lac Vert de celle de Bounéou, puis on descend (1 h.), par une multitude de zigzags tracés au milieu des pâturages, au fond du val de Bounéou; on traverse la belle forêt qui tapisse ses pentes, et 2 h. 30 min. après avoir quitté le lac Vert, on entre dans la vallée du Lis, tout près du trou de Bounéou (p. 473).

La course de retour par les cascades supérieures de la vallée du Lis est plus longue, mais plus intéressante. En contournant au N. O. les escarpements du Tuc de Maupas, on atteint en 1 h. le petit *lac Noir*, puis on traverse les pâturages de *Prat-Loung*, et l'on descend dans le *parc d'Enfer*, vaste cirque pierreux dominé à l'O. par des murailles abruptes de rochers, et à l'E. par des pentes couvertes de forêts. Au S. on aperçoit la fissure profonde de la *rue d'Enfer*, où le ruisseau naissant du Lis forme de belles cascades. L'ensemble du paysage offre un aspect grandiose.

Du parc, on redescend par le sentier récemment tracé (p. 474) au (2 h.) pont Nadie, qui domine la cascade du Gouffre infernal (p. 473).

3 h. Du pont Nadie à Luchon.

Ascension du Tuc de Maupas.

De 7 à 8 h. à la montée; de 5 à 6 h. à la descente. On peut monter à cheval jusqu'au lac Vert.

4 h. 40 min. De Luchon au lac Bleu.

Arrivé au-dessus du lac Bleu, on gravit directement les escarpements de la base du Tuc, puis on longe une petite crête, et l'on atteint le glacier, qui est assez facile à traverser à cause du petit nombre de ses crevasses et de sa pente modérée : au delà du glacier, il faut escalader une muraille en s'accrochant des pieds et des mains aux saillies des roches. C'est peut-être ce pâturage qui a valu à la montagne son nom de Maupas (*maou pas, mauvais pas*). Après avoir escaladé la muraille, on n'a plus de difficulté pour atteindre le pic.

La vue dont on jouit du haut du **Tuc** (appelé aussi *Tusse* ou *Tour*) **de Maupas** est analogue à celle que l'on contemple du sommet de Crabioules (p. 483). Sa hauteur est de 3110 mètres.

Port de la Glère.

22 kil. Route de voitures en projet. Sentier praticable aux chevaux. Au lieu de prendre le nouveau sentier qui part de l'Hospice, on peut aussi monter directement par la pelouse de Jouéou et par le val de la Glère. Ce sentier monte à travers de belles forêts au cirque de la Glère, où il rejoint le nouveau tracé. 4 h. de marche. 4 fr. par guide ; 4 fr. par cheval. 5 fr. jusqu'au lac de Gourgoutes.

10 kil. De Luchon à l'Hospice (*V.* ci-dessus).

Laissant à g. le chemin du port de Vénasque, le nouveau sentier, construit en 1857 et en 1858, s'élève en contournant vers le S. O. le flanc septentrional des montagnes. Sa largeur est de 1 mèt. 50 c. et ses pentes ne dépassent pas 5 cent. par mèt. Sur beaucoup de points, les ouvriers durent tailler le chemin dans le rocher même, en se tenant suspendus par des cordes au-dessus d'abîmes effroyables.

Vers le milieu de la montée, on rejoint au *cirque de la Glère* l'ancien tracé, et l'on monte par des lacets très-doux jusqu'au **col de la Glère**, ouvert à 2323 mèt., entre le pic Sacroux à l'O. et le pic de la Glère à l'E. On y jouit d'une vue assez limitée; mais il suffit d'aller (10 min.) jusqu'au bord du petit *lac de Gourgoutes* pour découvrir presque en entier le bassin de Venasque, la ville avec son petit fort, et quelques hameaux dominés à l'E. par le groupe des Monts-Maudits.

Le col de la Glère était autrefois la voie internationale entre le Comminges et l'Aragon : on voit encore quelques ruines de l'hospice construit dans l'échancrure même du col. Depuis l'ouverture du chemin du port de Venasque (p. 487), celui de la Glère n'était plus fréquenté que par les contrebandiers; mais dans ces derniers temps, on a projeté de donner au passage de la Glère une importance qu'il n'a jamais eue, en y faisant passer une route de voitures ou même un chemin de fer international. Le sentier, tracé en 1857 et en 1858, est déjà classé sous le nom de route de Bagnères-de-Luchon à Barbastro : plus tard, il doit être transformé en route carrossable et passer sous la crête de la montagne par un tunnel de 2360 mèt., qui, d'après les devis approximatifs, ne devrait coûter que 1 500 000 francs. MM. de Barrande et Lézat ont même depuis longtemps proposé de construire un chemin de fer de Montrejeau à Barbastro par le port de la Glère. D'après ce projet, le chemin de fer s'enfoncerait sous le col de la Glère à 1460 mèt. d'altitude, pour y former un souterrain de 6660 mèt. de longueur, et viendrait sortir au jour, sur le versant méridional des Pyrénées, en aval des bains de Venasque. Les rampes maximum seraient de 2 cent. par mèt., et le kilomètre courant reviendrait à 500 000 fr.

Ascension du pic Sacroux.

4 h. 45 min. à la montée ; 3 h. 30 min. à la descente, 6 h. par le lac Bleu. On peut monter à cheval jusqu'au col de la Glère.

4 h. De Luchon au col de la Glère.

Du col on n'a plus qu'à monter à dr. à travers les pelouses qui dominent le lac de Gourgoutes, puis on escalade quelques rochers.

Le sommet du **pic Sacroux** s'élève à 2675 mèt. de hauteur. Moins haut que le Tuc de Maupas et le Crabioules, ce pic commande aussi un panorama moins étendu. Les glaciers de la Maladetta sont en partie cachés par le pic de la Glère et la *Montagnette* (2558 mèt.).

Au lieu de redescendre par le même chemin, on descend à l'O., puis, laissant à dr. l'origine du val de Bounéou, on franchit la *crête des Cabales* pour suivre obliquement le flanc de l'*Estaouas*, et descendre (40 mèt.) à travers les blocs éboulés au lac des

Graoués (graviers). Après avoir contourné ce lac, on escalade une arête abrupte pour atteindre (1 h. 10 min.) le *lac glacé du Port-Vieil*, dont les eaux vont se jeter plus bas dans le lac, par la magnifique *cascade Honorine*, haute de plusieurs centaines de mètres. On traverse le ruisseau qui va former cette chute, et l'on gravit, à travers les roches éboulées et les champs de neige, l'arête du Mal-Barrat qui sépare le cirque du Port-Vieil de celui du lac Bleu. On franchit (2 h. 10 min.) le passage difficile appelé *Pas des Crabes* (des Chèvres) ou *Trou de l'Homme*, et l'on descend par un champ de neige au bord du lac Bleu (p. 484). Moins de 4 h. après on atteint la ville de Luchon.

Course des Quinze-Lacs.

2 jours de marche. Il faut coucher dans une cabane de pasteurs, située au pied des glaciers de Crabioules.

Cette course est simplement une combinaison des précédentes. On gravit le pic Sacroux pour redescendre au lac Bleu, on traverse le torrent du Lis au Clot des Biches, et l'on monte à la cabane de Crabioules située non loin du lac du même nom (p. 483). Le lendemain, on escalade le Quairat et l'on va visiter le lac glacé du Portillon, d'où l'on n'a plus qu'à suivre le chemin du lac d'Oo, puis celui de la vallée d'Astos.

Port de Venasque et retour par le port de la Picade.

16 kil. jusqu'au port de Venasque; 2 kil. de plus jusqu'au port de la Picade; 17 kil. du port de la Picade à Luchon. Aller, 5 h.; retour, 4 h. Cheval et guide, 5 fr. chacun. Excursion recommandée, mais pénible à faire à cheval en certains endroits.

10 kil. De Luchon à l'Hospice (page 472).

En amont de l'Hospice, la vallée se divise en deux bras : l'un, encore boisé à son entrée, remonte à l'E. par des pentes comparativement faciles, pour former le val de la Frêche, tandis que l'autre, s'ouvrant à la base occidentale du pic de la Pique, se redresse brusquement, aride et nu, entre deux parois escarpées de rochers C'est ce dernier qu'il faut suivre pour monter au port de Venasque.

On traverse d'abord le Gave de la Frêche; puis, gravissant une belle pente gazonnée, sur laquelle une foule de sentiers suivent une même direction, on franchit le torrent de Venasque, dont on continue ensuite de remonter, sur des gazons, la rive g. A dr. se détache le sentier qui contourne les escarpements des montagnes pour s'élever au port de la Glère (page 485).

12 kil. On atteint le *Culet*, où la roche perpendiculaire laisse glisser par une fente plusieurs cascades qui disparaissent plus bas sous des masses de neige. Les avalanches qui au printemps descendent de ce rocher ont souvent fait des victimes.

Après avoir franchi plusieurs fois le torrent, on tourne à g. pour gravir un éboulement de roches escarpées qu'on appelle le *rail du Culet*, et au sommet duquel on entre dans le *vallon* sauvage *de l'Homme*, situé aux deux tiers de la montée du port, à 14 kil. environ de Bagnères. Une grosse pierre posée perpendiculairement sur le sol, et soutenue à sa base par d'autres blocs, est le monument qui a donné son nom à ce petit espace, couvert d'herbes vivaces et de rhododendrons. On voit ensuite à g. le trou dit des *Chaudronniers*, dans lequel périrent engloutis plusieurs voyageurs qui exerçaient cette profession, puis à dr. quatre ou cinq petits lacs qui se déversent l'un dans l'autre par-dessus d'étroites digues de rochers. Parvenu au-dessus du lac le plus élevé, qui est en même temps le plus grand, on voit tout à coup une fente s'ouvrir à g. à travers la paroi de la montagne : cette tranchée, ouverte, dit la légende, par l'ordre

essiné d'après du Pic de

Gravé les Montagnes par Gérin, la Lettre par P. Rousset

d'un comte de Comminges, c'est le **port de Venasque**. On en gravit les pentes par un sentier taillé en zigzag, qui d'en bas ressemble à un gigantesque escalier, et l'on atteint (16 kil. ou 4 h. 20 min. de Luchon) le point culminant du passage, situé à 2417 mèt. de hauteur absolue. De là, on voit se dresser au S., en face de soi, la Maladetta (*V.* la gravure-carte qui nous dispense de toute description).

M. Taine décrit ainsi la route de l'Hospice du port de Venasque.

« Mur après mur, les rocs serrés obstruent toute issue; on avance pourtant, en zigzag, parmi les blocs roulés, sur un escalier croulant; le vent s'y engouffre et hurle. Nul signe de vie, nulle herbe; partout la nudité horrible et le froid de l'hiver. Des roches trapues se penchent en surplombant sur le précipice; d'autres avancent leur tête à la rencontre; entre elles, le regard plonge dans des gouffres noirs dont on n'aperçoit pas le fond. Les violentes saillies de toutes parts s'avancent et montent, perçant l'air; là-bas, au fond, elles s'élancent en étages, escaladant les unes par-dessus les autres, amoncelées, hérissant sur le ciel leur baie de piques. Tout d'un coup, dans ce terrible bataillon, une fente s'ouvre; la Maladetta lève d'un élan son grand spectre; des forêts de pins brisés tournent autour de son pied; une ceinture de rocs noirs bosselle sa poitrine aride, et les glaciers lui font une couronne. »

La Maladetta, entièrement couverte de glace et de neige, excepté sur son versant occidental qui plonge sur Venasque, est isolée, des deux côtés, par un large vide, du reste de la haute chaîne. Ses vastes flancs, où çà et là quelques roches noires font saillie au-dessus des glaciers, se couronnent d'une longue crête qui se relève à l'E. pour former le pic central de la Maladetta, et le pic oriental de Nethou, plus superbe encore : autour de lui tout s'abaisse, et le pic d'Esbarrans, à l'E., semble n'être qu'un renflement de la base.

[Du port de Venasque, on peut gravir **le pic de Sauvegarde**, qui s'élève à l'O., à 370 mèt. plus haut. L'ascension n'en est pas difficile par le versant du S. E., et demande au plus 1 h. aux touristes habitués aux ascensions. Du sommet, on a sur la Maladetta la même vue que du port; mais on peut voir en outre Venasque au S., et Bagnères-de-Luchon au N. — A l'O. du pic de Sauvegarde s'ouvre le petit *col de la Montagnette*, plus difficile que celui de Venasque.]

En quittant le port de Venasque, on descend sur le versant espagnol, et l'on contourne à g. les flancs de la *Peña Blanca* (Roche blanche), ainsi nommée à cause de la couleur de ses escarpements brûlés par le soleil. On passe auprès de la petite fontaine de Peña Blanca, puis à côté de celle de Coustères ou des Aranais, où l'on s'arrête souvent pour déjeuner, et l'on s'élève par des pentes faciles jusqu'au (5 h.) **port de la Picade** (2424 mèt.), qu'on voit en face du côté de l'E., à 2 kil. environ du port de Venasque. De ce col, qui sépare la vallée d'Aran de celle de Venasque, on contemple la Maladetta dans toute sa magnificence, et l'on distingue parfaitement à sa base orientale le val fermé où viennent s'engouffrer les eaux du Jouéou.

Du col de la Picade, un sentier descend directement à l'E. vers le Goueil de Jouéou et Artigue-Tellin, en 2 h. 30 min. (R. 118).

Après une courte descente sur le versant oriental, le sentier de Luchon remonte à g. vers le *Pas d'Escalette* ou d'*Escoussas* (2400 mèt.), qui s'ouvre sur une crête, et (20 min.) on rentre sur le versant français, pour redescendre à l'Hospice (8 kil. de l'Escalette), à travers les pâturages du val de la Frêche.



Ascension du pic de la Pique.

D'après M. Lézat, 5 h. 30 min. à la montée, 4 h. 15 min. à la descente. L'ascension de la Pique est la plus périlleuse de toutes celles qu'on peut faire aux environs de Luchon : elle n'est qu'une affaire d'amour-propre.

Le **pic de la Pique**, qui doit son nom à la forme aiguë de sa pointe, se dresse immédiatement au S. de l'Hospice. En quittant l'auberge, on monte à travers la forêt sur le versant oriental de la Pique, et l'on s'élève obliquement pour gagner et contourner le versant nord, puis le flanc occidental. Après avoir fait ainsi presque en entier le tour de la montagne, on gravit des pâturages très-redressés qui aboutissent à un petit col. C'est là le passage le plus périlleux : à dr. et à g. s'ouvrent d'effrayants précipices. Au-dessus de l'échancrure du col, on atteint le sommet de la Pique en quelques minutes. La vue est bornée au S. par les montagnes qui dominent la Pique. Celle-ci a 2393 mèt. de hauteur.

Ascension de l'Entécade.

Montée, 4 h.; retour, 3 h. Cheval et guide, chacun, 5 fr. Course très-facile et recommandée. Un guide n'est pas absolument nécessaire.

Au delà de l'Hospice (10 kil.), on suit d'abord le chemin du port de la Picade, où l'on s'élève en 30 min. au-dessus des derniers arbres, et on atteint (35 min.) une source près de laquelle on peut déjeuner (45 min.); plus loin, on quitte le sentier qui conduit par le Pas de l'Escalette au port de la Picade (*V.* ci-dessus), et, se dirigeant à g. ou à l'E., on monte par des pentes gazonneuses sur les pâturages de Pouylané, où l'on trouve (1 h. 15 min.) la *cabane de Pouylané*, occupée par des bergers espagnols d'Aran. De là on aperçoit pour la première fois le pic de l'Entécade. Bientôt après on passe près du petit *lac des Garces* (Grues), ensuite on atteint (1 h. 25 min.) un premier col d'où l'on découvre le massif de la Maladetta, puis (1 h. 45 min.) un second col qui offre sur la vallée d'Aran une vue presque aussi belle que celle dont on jouit du sommet. Enfin, en 10 min. (1 h. 55 min.) d'une montée roide, on s'élève jusqu'au point culminant de l'**Entécade**, haut de 2220 mèt. De ce belvédère, on découvre un magnifique panorama. Au S., la Maladetta apparaît dans toute sa splendeur au-dessus du port de la Picade; à l'O., on voit jusqu'au Vignemale et au Pic du Midi de Bigorre, la vallée de Barousse qui se révèle entre les masses de l'Antenac et du Montné; au N., le regard se perd sur les plaines de la France; à l'E., on a le val d'Aran sous les pieds, et la vallée du Barrados remontant jusqu'au port d'Orle.

On peut redescendre par le plan de Campsaure. Il faut prendre, au delà de la cabane de Pouylané, le sentier qui se dirige à dr., et, sur un épais gazon couvert de troupeaux, une pente douce conduit au *plan de la Cabane*, situé près des premières eaux qui descendent dans la vallée de l'Artignon. Ensuite on laisse à dr. le sentier qui mène au sommet du Couradilles, à g. la belle forêt qui s'étend jusqu'à l'Hospice, et on passe aux cabanes de Barguères. Puis, descendant par une pente rapide et pierreuse, à l'ombre de frênes et de hêtres qui bordent de jolies prairies, on rejoint la route de l'Hospice, vis-à-vis de l'entrée de la vallée du Lis. Dans cette dernière partie du trajet on passe près de la *cascade de Courréges*, qui tombe de 30 mèt. au milieu de débris d'arbres et de rochers.

Ascension du Couradilles.

Aller, 3 h.; retour, 2 h. 30 min. Cheval et guide, 5 fr. chacun.

On remonte par le val de l'Artignon jusqu'au delà des cabanes de Barguères, situées à 2 h. de Luchon (*V.* la course précédente), et on s'élève par des pentes faciles, en 1 h. 15 min.,

jusqu'au sommet du **Couradilles,** ou *plan de la Serre*, haut de 1985 mèt. La vue est à peu près la même que celle de l'Entécade : cependant on voit de plus la ville de Luchon et les beaux glaciers qui couronnent l'amphithéâtre de la vallée du Lis.

De Luchon à Bosost, par le Portillon.

13 kil. : aller, 3 h. 30 min.; retour, id. Cheval et guide, 4 fr. chacun. Chaise à porteurs (4 hommes), 25 fr.

On passe à (1 kil.) Saint-Mamet (V. page 458), et, laissant à dr. (2 kil.) la fonderie de cobalt abandonnée, on remonte le **vallon de Burbe,** dont les pâturages sont dominés par de petits promontoires boisés. Après avoir passé (4 kil.) près de la gracieuse cascade de *Pich de Vergès* ou *Sidonie*, on arrive bientôt sur une espèce de terrasse où le vallon s'élargit pour former de magnifiques pâturages.

Plus haut, le sentier, devenant un peu plus rapide, monte en zigzag à travers une belle forêt de hêtres et de sapins, dont les racines servent de marches. Quelques minutes après, on atteint le **col** dit **Portillon** (10 kil., 2 h. 15 m. de Luchon), ouvert à 1308 mèt. de hauteur; il forme les limites de la France et de l'Espagne. De ce point la vue est limitée par le pic granitique d'*Arrou*, qui s'élève directement en face.

25 min. du col. On atteint la petite chapelle de Saint-Antoine, d'où l'on découvre une belle vue sur la vallée d'Aran. On y suit la Garonne des yeux jusque près de sa source, vers la dr., au milieu de belles prairies vertes; sur la g., à ses pieds, on voit Bosost avec ses toits d'ardoise, plus loin Lez et son établissement de bains, et enfin, au N., le village de Canejan, perché sur la montagne.

De la chapelle de Saint-Antoine on descend à Bosost (R. 118) en 20 minutes.

Ascension du Poujastou.

Aller, 4 h. 30 min.; retour, 3 h. 50 min. Course très-facile. Le chemin pour les chevaux n'est pas encore entièrement tracé jusqu'au sommet. Cheval et guide, 5 fr. chacun; 4 fr. seulement jusqu'à la grotte du Chat.

A l'O. du village de Montauban, situé à 1500 mèt. de Luchon, on laisse à g. le chemin de la cascade, qu'on ne tarde pas à dominer. Après avoir traversé un petit bois de hêtres, on entre (2 h.) dans le charmant pâturage d'*Erran*, d'où l'on jouit d'une très-jolie vue sur le bassin de Luchon et la gorge de l'Arboust. Au delà commence la grande *forêt de Sésartigues*, formée de sapins séculaires, et l'une des plus belles des Pyrénées. Arrivé à l'entrée de cette forêt, on prend un sentier qui s'élève à dr. et qui mène (3 h. 30 min.) à la fontaine rouge, ainsi nommée à cause du fer qu'elle dépose. A une petite distance à g. se trouve la *grotte du Chat*, où l'on a découvert des stalactites ferrugineux. Cette caverne est insignifiante, et l'on peut sans regret se dispenser de la visiter. Prix d'entrée, 1 fr.

Des rampes assez roides montent plus haut au (4 h.) *col de Courets*. C'est là qu'il faut descendre de cheval; mais 30 min. suffisent pour atteindre le sommet herbeux du **Poujastou,** haut de 1930 mèt.; on y découvre une fort belle vue, principalement sur la vallée d'Aran : au S. les masses ternes de Couradilles, séparées de Poujastou par le col boisé du Portillon, cachent la Maladetta; mais les glaciers de la vallée du Lis apparaissent dans toute leur splendeur. A l'O., on voit parfaitement les vallées de l'Arboust et de la Barousse, et, par-dessus le col de Peyresourde, se dressent les crêtes des montagnes d'Aure et de Baréges.

Du pic de Poujastou, on peut descendre sur le versant N. O. à travers la forêt de Juzet jusqu'aux *granges de*

Saint-Jean, où l'on retrouve quelques ruines d'un ancien village. Ensuite, on laisse à dr. la cascade, et l'on traverse le village de Juzet pour rentrer à Luchon.

Ascension de Bacanère et du Pales de Burat.

Aller, 4 ou 5 h.; retour, 3 h. 30 min. Cheval et guide, 5 fr. Chaise à porteurs (6 hommes), 36 fr.

Cette course est une des plus belles des environs de Luchon. Du Pales de Burat surtout, qui se trouve placé au-dessus du confluent de la Pique et de la Garonne, on a une vue magnifique sur la plaine et en même temps sur les glaciers de la chaîne principale. Le panorama qu'on voit se dérouler du haut de l'Antenac (p. 476) rivalise seul avec celui du Pales de Burat.

On suit d'abord l'allée de Barcugnas, pour gagner le village de Juzet par la route ordinaire; puis, prenant un chemin bien tracé au bord d'un ravin très-rapide, on monte au village de (5 kil.) *Sode* (130 hab.), perché sur la colline à 914 mèt. de hauteur.

Après avoir dépassé l'église, on continue de s'élever en zigzag, dans la direction N. N. E., à travers une petite forêt. Un petit sentier abrité conduit ensuite à (8 kil.) *Artigues*, v. de 187 hab., situé à 1241 mèt. de hauteur.

Au delà d'un ravin, on tourne à dr. pour atteindre une fontaine ferrugineuse d'où l'on gagne les *rochers de Cigalère*, qui commandent une vue magnifique sur le bassin et la ville de Luchon. On n'a plus alors qu'à traverser des pâturages faciles pour atteindre (4 h. 30 min.) la cime de **Bacanère** (Vache noire) ou *Bocanère* (Bouche noire), dont la hauteur est de 2195 mèt. au-dessus de la mer.

De Bacanère, 30 min. suffisent, en suivant la crête d'abord au N., puis au N. O., pour atteindre le **Pales** ou **Pic de Burat** (2158 mèt.), près duquel on a construit une petite cabane-auberge.

Le panorama du Pales de Burat, un des plus magnifiques de toutes les Pyrénées, comprend toutes les sommités de la crête, depuis les hauteurs de Seintein dans le Castillonnais jusqu'au Pic du Midi de Bigorre. A ses pieds, on voit un beau vallon boisé se déverser entre deux arêtes parallèles vers la plaine verdoyante où s'unissent la Pique et la Garonne; plus loin, la vallée élargie se dirige vers le plateau bleuâtre de Montrejeau, qui, vu de cette hauteur, ressemble à une plaine; quelques cimes émoussées, sur lesquelles se détachent seuls les pics du Gar et de Cagire, bornent l'horizon du côté du N. Du côté de l'E., on voit la vallée du Toran se redresser vers le Tuc de Mauberme. Au S., les regards remontent par les hauts vallons boisés de la Pique vers les ports de la Picade et de Venasque, tandis qu'au-dessus des combes riantes de Gouron et des pelouses de Superbagnères, une longue croupe cache la vallée du Lis. Mais la Maladetta se dresse imposante et superbe au-dessus du chaos des pics qui l'environnent de tous côtés.

Du Pales de Burat, on redescend par le même chemin, ou bien on suit, par une pente rapide, le ravin qui s'enfonce à l'O. dans la direction de Cier; on passe au village de *Gouaux de Luchon*, puis on tourne à g., et on vient rejoindre la grande route à 1500 mèt. en deçà du village d'Antignac (R. 111).

On pourrait aussi redescendre à Lez dans la vallée d'Aran, par un sentier très-pénible.

De Bagnères-de-Luchon à Bagnères-de-Bigorre, R. 103; — à Tarbes, R. 104; — à Toulouse, R. 111; — à Venasque, R. 113; — à Gistain, R. 114; — ascension de la Maladetta, R. 115; — ascension du pic Posets, R. 116; — excursion à Saint-Béat, R. 117; — au val d'Aran, R. 118.

ROUTE 113.

DE BAGNÈRES-DE-LUCHON A VENASQUE.

33 kil. 8 ou 9 h. de marche. Retour par le port de la Picade. 38 kil. Chemin praticable à cheval.

16 kil. De Luchon au port de Venasque (R. 112).

Du port de Venasque on descend à dr. par un sentier très-escarpé, et l'on contourne au S. la base du pic de Sauvegarde; on dépasse la caserne des carabiniers espagnols, et bientôt on arrive au niveau de la forêt désolée et jonchée d'arbres morts qui recouvre, de l'autre côté de la vallée, les derniers escarpements du Paderne. Vers la base de la Peña Blanca, on passe au milieu de grands blocs roulés, ancienne moraine d'un immense glacier qui remplissait toutes les gorges entre le groupe de la Maladetta au S., les pics Fourcanade, Poumero, de la Picade à l'E., et de la Mine, au N.

A peine a-t-on franchi les derniers débris de la moraine qu'on entre dans le beau et vaste bassin de l'Hôpital, ancien lac comblé, et couvert maintenant de prairies et de marécages. Du haut des rochers escarpés qui l'entourent de tous les côtés, à l'exception du S. O., se précipitent de hautes cascades qui vont rejoindre au fond de la vallée le rapide torrent d'Essera.

20 kil. *L'Hôpital* ou *Hospitalet*, misérable auberge située à 1705 mèt. et servant aussi de poste de douane, est construit sur l'emplacement d'une autre maison emportée par une avalanche en 1826.

N. B. Il est dû au fermier 25 cent. par cheval, aller et retour compris.

Au sortir de cette auberge, on voit sous une pittoresque scierie de planches la digue de l'ancien lac couverte de blocs roulés; c'est une autre moraine, au delà de laquelle on découvre un autre bassin lacustre rempli et fermé lui-même par une troisième moraine. Plus loin, on franchit un torrent rapide descendu du lac de Gourgoutes (page 485); puis, faisant à g. un coude prononcé avec la vallée de l'Essera, on longe la base de la montagne du Port-Vieil, et on traverse (22 kil.) le torrent du *Ramuño*, au-dessous de la belle cascade du même nom.

Plus loin la vallée se resserre; on franchit le torrent d'Aguas-Passas, puis (23 kil.) celui de Litayrolles, qui descend du pic de Crabioules (p. 483), enfin (24 kil.) on passe sur le pont des Bains, situé au pied du rocher qui, de l'autre côté de la vallée, porte l'*établissement thermal de Venasque*. Pendant cette partie du trajet, on aperçoit plusieurs cascades, entre autres celle de *Neptune*, dont les trois filets semblent de loin former un gigantesque trident.

Il faut environ 1 h. de marche pour atteindre les Thermes, dont on voit la vaste façade se dresser à une grande hauteur sur le bord même du précipice; d'en bas la roche paraît complétement inaccessible. Les six sources sulfurées qui y jaillissent du granit ont une température de 22° 25, 26° 25 et 36° 50. Leurs propriétés sont à peu près les mêmes que celles de Bagnères-de-Luchon; pour être plus souvent visitées par les malades, il ne leur manque absolument qu'une route de voitures.

Au-dessous du pont des Bains, le défilé, devenu de plus en plus étroit, ressemble à une large et profonde crevasse ouverte à travers le rocher. Au delà d'une jolie cascade, il s'ouvre un peu et forme un petit bassin ovale, où l'on voit encore les débris d'un camp retranché élevé par les Français pendant les guerres de l'Empire. Franchissant une muraille qui défendait les fortifications du côté du S., on entre dans un nouveau défilé moins étroit, au sortir duquel l'Es-

sera fait une chute magnifique au milieu des rochers.

Le nouveau bassin où la route pénètre alors est sans nul doute un ancien lac comblé; il est fermé par des blocs énormes, restes de la belle moraine formée autrefois par le confluent de la vallée de l'Essera et de celle du Malibierne (*mal invierno*, mauvais hiver), qui longe la base méridionale de la Maladetta: cette dernière vallée est la plus large de celles qui s'ouvrent dans le flanc des Monts-Maudits. On traverse (25 kil.) le pont du *Campamiento*, jeté sur l'Essera, et 80 mèt. plus loin, celui de *Greuño*, situé à l'entrée du vallon qui remonte vers le *lac Malibierne*.

La route, devenant plus facile, descend la rive g. de l'Essera, à travers une vallée couverte de buis, et, suivant toujours la direction du S. O., laisse à dr. (30 kil.) le pont de Cubère, qui donne accès dans la vallée d'Astos de Venasque (R. 114). Tout près du pont, une source ferrugineuse très-abondante jaillit d'un rocher.

On dépasse la petite chapelle de San-Jaime, et bientôt après, on voit les premiers champs cultivés parsemés de quelques granges isolées. On longe la base du mont *Seia*, d'où bondit la belle cascade de Venasque au sortir même de la source, qui communique sans doute avec un lac situé de l'autre côté de la montagne. Enfin, à un tournant de la route, on voit tout à coup apparaître le fort, et bientôt on atteint l'étroite et misérable porte de

33kil. **Venasque** (auberg.: Brousseau, Pedro Ferras, etc., 8 à 10 fr. par jour), V. riche et commerçante, mais affreusement sale, située à 1109 mèt. d'altitude, dans une position très-pittoresque, et contenant environ 500 hab. Elle est dominée à l'O. par une montagne dont les assises calcaires semblent formées de gigantesques gradins; à l'E. de grandes terrasses nues, et comme brûlées par le soleil, s'étendent jusqu'au pied des contre-forts de la Maladetta; au N., les montagnes de la frontière se dressent ainsi qu'une barrière infranchissable. Une *citadelle*, entourée de trois côtés par un ravin profond, s'élève au-dessus de la ville avec ses grandes murailles blanches percées d'embrasures, sa tour ronde crénelée et son haut donjon carré. Elle fut assiégée et prise en 1809 par les Français. Entre la citadelle et l'Essera, la ville développe sa longue rue, terminée à l'extrémité S. par les deux tours de l'église. Un petit pont ogival la fait communiquer avec la rive dr. de l'Essera.

Dans la rue principale, *calle Mayor*, on voit plusieurs vieilles maisons pittoresques ornées de sculptures et d'inscriptions; quelques-unes d'entre elles sont encore munies de leurs tourelles de défense. L'*église*, de construction romane, est assez petite, mais on y remarque plusieurs détails curieux, entre autres un crucifix du XIe s., en argent massif. Dans la sacristie, on peut visiter de magnifiques ornements d'or et de soie. Une autre église a été détruite par les Français en 1809, lors du pillage de la ville. A quelques lieues au-dessous de Venasque, on voit les ruines d'un château maure.

Le commerce de cette ville frontière de l'Aragon consiste surtout en mulets. Des écuries occupent les rez-de-chaussée de presque toutes les maisons.

Pour revenir à Luchon on a le choix entre 1° le col de la Glère (page 485), que l'on gravit directement en quittant l'Hospitalet de Venasque, et 2° celui de la Picade (page 487), dont le sentier se sépare du chemin du port de Venasque, au milieu des rochers de la Peña Blanca. Ces deux cols sont praticables à cheval. Les piétons qui ne craignent pas la fatigue peuvent revenir aussi, 3° par le

col de Litayrolles, ou, 4° par le Portillon (page 489), ou bien encore, 5° par le val d'Astos et le port d'Oo (*V.* R. 114 et page 494). Si l'on veut pénétrer dans le val d'Aran, on n'a qu'à remonter pendant 5 h. la vallée de l'Essera jusqu'au, 6° petit *col des Aranais*, d'où l'on descend en 2 h. au Goueil de Jouéou.

Enfin, si l'on désire faire au S. et à l'E. le tour du massif des Monts-Maudits, on monte directement à l'E. en s'élevant sur le flanc de montagnes escarpées, et l'on passe (2 h. 30 min.) au *col de Castaneza*, d'où l'on redescend en 1 h. 45 min. (4 h. 15 min.) au village de *Castaneza*. On contourne alors un promontoire, et traversant la Noguera Ribagorçana, on monte à (5 h. 15 min.) *Senet;* puis on laisse à g., sur le versant opposé de la vallée, le village de *Nethou*, ainsi nommé de la superbe cime qui le domine au N., et l'on continue de remonter au N. E. la vallée de la Noguera. On traverse (5 h. 45 min.) le hameau de *Barrabes*, puis on dépasse (6 h. 15 min.) l'*hospice* catalan, situé au milieu de beaux pâturages, et l'on gravit au N. les dernières pentes du (7 h. 30 min.) *col de Viella*, qui s'ouvre à 2506 mèt. d'altitude. De ce col, on descend en 45 min. (8 h. 15 min.) à une petite chapelle d'où l'on n'a plus à marcher que pendant 1 h. 30 min. pour atteindre (9 h. 45 min.) Viella (R. 118).

De Venasque au Plan, R. 114.

ROUTE 114.

DE BAGNÈRES-DE-LUCHON A GISTAIN.

A. Par Venasque.

1 jour de marche. Il faut coucher à Venasque. De Venasque au Plan, de 11 à 12 h. environ : 6 h. 30 m. à la montée, 5 à la descente. Guide indispensable.

33 kil. De Luchon à Venasque (R. 113).

En partant de Venasque, on reprend la route de Bagnères-de-Luchon jusqu'au (3 kil.) pont de Cubère, formé d'une seule arche très-hardie jetée sur l'Essera, et l'on remonte dans la direction du N. la rive g. du torrent d'Astos de Venasque. La vallée que l'on parcourt est aride et remplie de blocs éboulés. De maigres forêts de pins croissent sur le versant de la vallée exposé au Nord.

2 h. 45 min. de Venasque. On traverse le torrent à l'endroit où la vallée change de direction et remonte vers l'O. Bientôt après, on entre dans un petit bassin de pâturages où se trouve

3 h. La *cabane de Turmes*, dont l'altitude, évaluée par M. Packe, est de 1653 mèt. Quelques arbres rabougris se montrent encore sur les pentes méridionales de la vallée.

[Pour se rendre directement de Luchon à la cabane de Turmes, on n'a pas besoin de descendre jusqu'au débouché de la vallée d'Astos de Venasque. On peut cesser de suivre la route de Venasque à (23 kil.) l'entrée du vallon de Litayrolles, vis-à-vis de l'établissement thermal de Venasque, s'engager jusqu'à une petite distance dans le val de Litayrolles, puis contourner à mi-hauteur la montagne escarpée d'Astos de Venasque pour redescendre dans la vallée du même nom à (2 h. 15 min.) la cabane de Turmes.]

Au delà de cette cabane, on franchit de nouveau le torrent pour longer la base des contre-forts méridionaux de la montagne de Perdiguères. Après avoir dépassé les derniers arbres, on entre (5 h.) dans le petit cirque pâtureux de Paula (Paoules ou Paoulo), où doivent également passer les touristes qui vont du port d'Oo dans la vallée de Gistain.

6 h. 30 min. De Paula à Gistain (*V.* ci-dessous *B*).

***B.* Par le port d'Oo.**

Plus de 16 h. de marche. — De courageux touristes peuvent faire cette excursion en un seul jour; mais il vaut mieux coucher soit à l'auberge du lac d'Oo, soit dans le petit cirque de Paula. Il faut nécessairement engager un excellent guide. 10 fr. par jour.

8 h. 15 min. De Luchon au port d'Oo (page 479).

Le versant espagnol du port d'Oo est beaucoup plus roide que le versant français. On descend en se retenant aux saillies des rochers en ruines dans un premier cirque pierreux au fond duquel se trouve (25 min.) le petit *lac de Gias de Venasque*. A dr. on aperçoit la profonde échancrure du col de Venasque de Clarabide (R. 106); à g. on commence à voir dans le lointain le groupe des Monts-Maudits, que cachaient auparavant les rochers du Pic de Perdiguères.

Une nouvelle descente, aussi roide que la première, permet d'atteindre un deuxième, puis (35 min. du col) un troisième lac, d'où l'on gravit à dr. un contre-fort de montagne à travers un effroyable chaos de pierres roulées. Arrivé (45 min. du col) au sommet de ce contre-fort, d'où l'on voit le Posets dans toute sa majesté, on oblique encore à dr., et l'on descend de corniche en corniche sur les flancs d'une montagne très-escarpée; il ne faut s'avancer qu'avec la plus grande précaution en côtoyant le bord des précipices; aucun sentier n'est tracé sur cette effroyable pente. Enfin, on atteint (1 h. 30 min.) la base du rocher, et l'on entre dans le petit cirque de pâturages de *Paula*, où se trouvent quelques pierres amoncelées décorées du nom de cabane (1990 mèt.).

En sortant de l'étroit bassin de Paula, on s'élève à travers des pâturages semés de pierres jusqu'à (1 h. 45 min.) un petit col qu'on aperçoit à l'O.; puis, franchissant un ruisseau qui descend du col de Clarabide (R. 106) et qu'alimentent un grand nombre de sources ferrugineuses abondantes, on contourne à dr. le flanc d'une montagne, à travers des éboulis de pierres très-pénibles à parcourir. Ces éboulis offrent de curieux échantillons minéralogiques.

2 h. 30 min. du col d'Oo, on atteint enfin la base d'un champ de neiges et de rochers, et, suivant le bord d'un ruisseau, le plus souvent caché par les glaces, on s'élève par une montée très-rude au (3 h.) **col de San-Chistau** ou *col de Gistain*, ouvert à 2500 mèt. environ, entre un contre-fort du pic Posets et des rochers à pic appartenant au groupe de Clarabide. De ce passage étroit et assombri par les masses énormes qui le dominent, la vue est assez limitée; cependant on aperçoit à l'E. le massif de la Maladetta; en face, vers l'O., on distingue le Mont-Perdu; au S. se dresse le pic Posets. On contemple à la fois les trois plus hautes montagnes des Pyrénées; mais ces cimes neigeuses, ces roches nues offrent un aspect sinistre, semblable à celui du col d'Enfer (R. 85).

Au delà du col on suit de niveau le flanc de la montagne à travers les pierres éboulées, puis, laissant à g. un cirque pierreux au fond duquel se trouve un lac dont les eaux se perdent sous une digue de rochers, pour reparaître beaucoup plus bas dans la vallée, on arrive sur des pâturages extrêmement inclinés et coupés de rochers; il faut descendre avec la plus grande précaution sur cette pente. Tous les ruisselets s'engouffrent dans les fissures des strates schisteuses de la montagne.

En 40 min. (3 h. du col d'Oo), on atteint enfin le fond de la vallée d'Aygues-Tortes, on traverse le ruisseau descendu du col du même nom (R. 106), et 5 min. (3 h. 45 min.) après, on rejoint au bord du ruisseau de la Pez le sentier qui descend du col de la Pez (R. 106).

4 h. 15 min. (16 h. 15 min.). Du confluent des ruisseaux d'Aygues-Tortes et de la Pez à Gistain (R. 106).

MONTAGNE DE LA MALADETTA ET HAUTE CHAÎNE DE LA VALLÉE DE LA PIQUE.

Itinéraire des Pyrénées par AD. JOANNE.

L. HACHETTE et Cie — Paris

Pic de Néthou 3.404
Lac Couronné
Pic de la Maladetta 3.354
Pic las Moulières
Pic de Salenqués.
Pic Fourcanade. 2.882
Glace
Glacier de Néthou
Glacier de la Maladetta
Pic d'Albe
Pic d'Esbarrans
Montagne de la Maladetta
Neige
Pic Pouméro
2.767
Pic de la Mine
2.986
Pic de Sauvegarde
DE
2.532
Tusso de Barôas
FRONTIÈRES
L'ESPAGNE
Col
Tusso blanche
2.430
2.420
2.595
2.417
Port de Venasque
Lac
Pas de l'Escalette
Port de la Glère
2.220
Pic de l'Entécade
2.300
Lacs du Port
Lac
Ébouléments
VAL DE LA FRÈCHE
VAL DE LA GLÈRE
20-8
Col de Moujoyo
VAL DU PORT
Paturages
Sentier
Forêt de Sapins
Ébouléments
Cabane
FRONTIÈRES
VALLÉE D'ARAN (Espagne)
VAL DE LA PIQUE

Dessiné d'après nature par Victor Petit.

Gravé les Montagnes par Gérin, la Lettre par P. Rousset

ROUTE 115.

LA MALADETTA.

Ascension du pic de Nethou.

2 jours. — Course pénible, mais nullement dangereuse quand on ne commet pas d'imprudence et que l'on a un bon guide. Plusieurs dames, entre autres une jeune fille de Paris âgée de seize ans, ont fait l'ascension du pic de Nethou. En 1862, la première ascension de l'année a été faite par un Anglais, M. Hepburn, accompagné de ses quatre filles.

Cette course n'étant pas tarifée, on peut obtenir des guides à de meilleures conditions que celles qui vont être indiquées.

2 guides à 15 fr. par jour pendant 2 jours	60 f.
3 chevaux à 5 fr. par jour	30
Nourriture pour les chevaux	5
Total........... 95 ou	100 f.

En outre, il faut emporter du vin, des cordes pour l'ascension, des provisions de bouche, etc. Pour diminuer les frais de l'ascension, les touristes feront bien de s'associer et de former une caravane.

Le groupe des **Monts-Maudits**, qui s'étend de l'E. à l'O. sur une longueur de 15 kil. environ, est situé au S. de la chaîne principale des Pyrénées. Il est borné au N. et à l'O. par la profonde vallée de l'Essera; mais son extrémité orientale projette vers le N. un chaînon latéral qui se redresse pour former les hautes cimes du Poumero, de l'Entécade, du Couradilles, du Poujastou, et va mourir au confluent de la Garonne et de la Pique. Le massif entier des Monts-Maudits apparaît comme une énorme montagne isolée : ses principaux sommets, séparés les uns des autres par des échancrures peu profondes, ne sont, en réalité, que les renflements d'une seule et même arête. Le port de Venasque, celui de la Picade, ou les cimes voisines de la chaîne frontière, sont les meilleurs observatoires pour contempler l'ensemble des Monts-Maudits. On distingue nettement en face la cime de la *Maladetta* proprement dite (3312 mèt.), de laquelle descend une étroite arête de rochers séparant les deux glaciers de la Maladetta, à l'O., et du Nethou, à l'E. Audessus de ce dernier glacier apparaît la cime du même nom, point culminant de la chaîne (3404 mèt.); plus à l'E., on voit les trois cimes des *Salanques*, des *Moulières* et de Fourcanade (*V.* ci-dessous). Les points qui terminent le massif à l'occident sont connus sous les noms de *pics d'Albe* et de *Malibierne*, et portent tous les deux de petits lacs sur leurs flancs. Enfin plusieurs pics inférieurs qui ne dépassent pas la zone des glaciers servent de contre-forts à l'énorme crête.

En 1787, Ramond tenta l'ascension de la Maladetta; mais il put atteindre seulement l'arête qui sépare le glacier de la Maladetta de celui du Nethou. En 1804, le célèbre géologue M. Cordier atteignit le sommet d'une aiguille, inférieure d'une centaine de mètres à la cime de la Maladetta; mais il dut rebrousser chemin sans avoir atteint le véritable sommet. En 1811, Charpentier ne dépassa pas le glacier de la Maladetta. En 1824, MM. Blavier et de Belly firent une nouvelle tentative qui devint funeste à leur guide, Pierre Barrau : ayant négligé l'usage de la corde, il tomba dans une crevasse de glacier de la Maladetta.

MM. Platon de Tchihatcheff et de Franqueville, accompagnés des guides Argarot, Pierre Redonnet et Bernard Ursule, atteignirent les premiers le sommet du pic de Nethou, en 1842. Ils employèrent quatre jours et trois nuits à faire cette ascension, et ne parvinrent sur la cime que par le versant méridional du pic. Quelques jours après leur première ascension, ils remontèrent avec le célèbre chimiste Auguste Laurent, et cette fois ils escaladèrent le glacier du Nethou par le versant septentrional.

Depuis cette époque, on choisit toujours cette voie, qui est la plus courte et la plus intéressante.

Chaque année, on compte une dizaine d'ascensions au pic de Nethou; en 1857, MM. Lezat, Leymarie et Lambron atteignirent le sommet en compagnie de 21 autres personnes, guides ou amis. La saison la plus convenable pour l'ascension est du 20 juillet au 1er septembre.

---

16 kil. De Luchon à la fontaine de Peña Blanca (p. 487).

On se dirige ensuite obliquement vers (1 h. 15 min. du port de Venasque) le *plan des Étangs*, petite plaine marécageuse, parsemée de flaques d'eau, qui s'étend sous les escarpements boisés du *Paderne* (2652 mèt.), l'une des montagnes secondaires du groupe des Monts-Maudits. Une petite cabane, située à 1798 mèt. de hauteur, se montre au milieu des pâturages, à l'extrémité orientale du plan des Étangs.

[C'est là qu'il faut obliquer à g. quand on vient visiter le trou du Toro (*V.* ci-dessous) à la base du Fourcanade.]

En suivant un sentier qui monte au S., à travers une maigre forêt de sapins, on gagne en 45 min. (2 h. du port) un beau bassin qui fut jadis un lac et que traversent aujourd'hui les eaux de l'Essera : c'est la **Rencluse** (enclos), située à 2082 mèt. d'altitude. « La nature a tout prévu, dit M. A. Mony; à l'entrée du cirque, un plan de pâturages fournit aux chevaux la litière et le râtelier. Les eaux pures de l'Essera désaltèrent les bêtes et les gens. Au fond du cirque, la roche, haute de 20 pieds, s'avance en surplomb, offrant aux hommes un large abri; des sapins, pendant au front du rocher, protégent contre l'humidité de la nuit, et au pied du roc, un amas de débris informes, couverts de gigantesques orties, garantit des vapeurs du torrent. » Plus de 100 personnes pourraient se mettre à couvert sous le rocher de la Rencluse. Dans l'endroit le plus abrité, on a élevé une petite muraille de pierres sèches derrière laquelle se trouve « l'appartement des dames. »

A côté du rocher qui surplombe, s'ouvre le *gouffre de Turmon*, caverne dans laquelle se perdent les eaux de l'Essera, descendues des glaciers de la Maladetta, pour aller reparaître un peu en deçà de l'hospice de Venasque, de même que les eaux du Nethou se perdent dans le trou de Toro (p. 497) pour sortir au Goueil de Jouéou. On passe ordinairement la nuit à la Rencluse.

Le lendemain matin, il faut se mettre en route de bonne heure afin d'arriver au pic de Nethou avant que les brumes ne se forment et n'enveloppent les sommets.

On laisse à dr. le torrent de l'Essera, et l'on monte dans la direction de l'E., d'abord sur les gazons, puis à travers les rochers et les coulées de neige. Ensuite on gravit des assises de granit, et l'on atteint (2 h. 30 min. de la Rencluse) un petit col ou *portillon*, ouvert dans l'arête qui sépare le glacier de la Maladetta, à l'O., de celui du Nethou, à l'E. Le premier glacier a 1600 mèt. de largeur sur 1400 mèt. de longueur; celui de Nethou, plus vaste et plus beau, a 4300 mèt. de large et 1800 mèt. de haut. Sa pente moyenne est de 36 cent. par mèt.; mais plus haut, cette pente se redresse, et vers le dôme, elle atteint 48 c. par mèt. Les observations de M. de Franqueville, comparées à celles de M. Dumége et à celles de Charpentier, beaucoup plus anciennes, semblent prouver que le glacier de la Maladetta descend chaque année d'environ 3 mètres.

Arrivé sur la surface du glacier de Nethou, on le gravit directement du N. O. au S. E., en ayant bien soin de s'attacher par des cordes lorsqu'on arrive dans le voisinage des crevasses. En 1 h. (3 h. 30 min. de la Ren-

cluse), on arrive au bord d'un entonnoir au fond duquel se trouvait autrefois le *lac Couronné*, qui s'est effrondré au mois d'août 1857. On s'élève ensuite au moyen de marches taillées dans la glace jusqu'au *dôme* ou première cime du Nethou, et suivant une arête aiguë, que MM. de Tchihatcheff et de Franqueville ont appelée *Pont de Mahomet*, on se trouve (4 h. 30 min.) sur la plus haute cime de la Maladetta et des Pyrénées, le **Nethou** l'antique Olympe d'un dieu des Celtes ou des Ibères.

Le sommet de ce pic est une plate-forme d'une trentaine de mètres de longueur, sur 6 ou 8 mèt. de largeur, entièrement couverte de fragments de granit de diverses formes et de grosseurs très-variées. De tous côtés, excepté de celui de la rampe par laquelle on arrive, s'ouvrent d'effroyables précipices : à l'O., le glacier de Couronné développe jusqu'au lac son tapis éblouissant; au S., se creusent sous les pieds la gorge sauvage de Malibierne et ses profonds escarpements; au N. et à l'E., s'étend le glacier de Nethou, presque partout couvert de neige et ne montrant qu'en quelques endroits son dos bleuâtre et fendillé.

La partie supérieure de ce glacier est fort peu rapide; mais un peu plus bas il se recourbe en forme de dôme, et son inclinaison devient alors excessive. Quelques-unes des crevasses profondes dont il est sillonné n'ont pas moins de 8 à 10 mèt. de largeur. Les plus considérables ont ordinairement une direction parallèle à celle de la crête de la montagne; les autres sont moins grandes, et méritent plutôt le nom de fissures.

Au premier coup d'œil, on ne voit qu'un vaste et informe chaos, au milieu duquel s'élancent les cimes les plus élevées des hautes montagnes de la chaîne : selon l'expression d'un voyageur, on ne croirait apercevoir qu'un immense troupeau de moutons. Mais bientôt on découvre un ordre admirable dans ce désordre apparent. On distingue le faîte de la chaîne centrale courant de l'E. à l'O., toute déchiquetée et hérissée de mille pics. De cette crête se détachent de nombreux rameaux, pour former ces longues vallées transversales qui portent, d'un côté à la Garonne, de l'autre à l'Èbre, les eaux de leurs glaciers. A mesure qu'ils s'éloignent du centre des Pyrénées, les chaînons qui séparent ces vallées s'abaissent, et dans un immense lointain se développent les plaines de la Gascogne et de la Catalogne, où brillent, comme autant de rubans d'argent, les eaux des rivières qui arrosent et fertilisent ces belles provinces.

N. B. M. Lézat a laissé au sommet du Nethou un thermomètre à *minima* que les touristes sont priés de consulter.

Après être descendu du pic, on s'attache de nouveau avec les cordes laissées au pont de Mahomet; en 1 h., on atteint le bord du glacier, et en 3 h., on est de retour à la Rencluse. Après une halte plus ou moins prolongée, on remonte à cheval, et 6 ou 7 h. après, on rentre à Luchon.

[Le *pic de la Maladetta* proprement dit, et le *pic du Milieu*, qui s'élève entre la Maladetta et le Nethou, ont été gravis par M. Lézat et le guide Redonnet-Michot. « Pour parvenir à la pointe de l'un et l'autre de ces pics, il faut, après avoir traversé le glacier de la Maladetta, les attaquer par leur revers méridional. »]

Ascension de la Fourcanade.

2 jours. — On peut aller à cheval jusqu'au trou de Toro (*V.*, pour les renseignements, p. 495, la Maladetta).

16 kil. De Luchon au port de Venasque (R. 112).

On descend (1 h. 15 min.) à la cabane du plan des Étangs (p. 496), puis on gravit au S. E. des assises de roc qui forment une espèce d'escalier. En 40 min. de marche (1 h. 55 min. du port), on atteint le **Trou du Toro**, qui s'ouvre à 2024 mèt. d'altitude. « Ce gouffre, dit M. Tonnelé, est un grand bassin très-profond, entouré de toutes parts de parois verticales de roc, comme des fûts de colonnes brisées. Les eaux du torrent, tout à l'heure bondissantes, écumantes, viennent par une très-belle chute remplir le bassin, s'y arrêter stagnantes et sans écoulement visible. Jamais le gouffre ne déborde, même pendant les grandes fontes des neiges du printemps ou après les orages de l'été. Quelques arbres pittoresquement groupés sur les rochers étendent leurs rameaux touffus au-dessus de la cavité et y entretiennent une demi-obscurité mystérieuse.

Que devient l'eau engloutie dans ce gouffre? L'opinion commune des habitants du pays, parfaitement confirmée par la science, veut qu'elle traverse par des canaux souterrains toute l'arête de montagnes qui s'élève du côté du N. et vienne reparaître sur l'autre versant de la chaîne, dans le Goueil de Jouéou, à 4 kil. de distance et à 600 mèt. plus bas. En effet, le volume d'eau qui sort à Artigue-Tellin est sensiblement le même que celui que reçoit le gouffre du Toro; en outre, il croît et décroît en même temps et dans les mêmes proportions. Ainsi, on voit souvent grossir subitement la source d'Artigue-Tellin, quoique le temps soit très-beau sur le versant septentrional des Pyrénées, et l'on conclut de ce signe qu'un orage a éclaté sur la Maladetta, sans que jamais ce présage ait été trompeur. Enfin, les hauteurs qui entourent le vallon d'Artigue-Tellin se dépouillent entièrement de neige pendant l'été. Alors l'eau qu'elles reçoivent des pluies ne serait plus suffisante pour alimenter une source aussi considérable, tandis que les glaces de la Maladetta ne cessent jamais d'entretenir, en fondant, de nombreux torrents. D'ailleurs on a fait une expérience positive : on a jeté dans le gouffre une quantité considérable de sciure de bois, que des observateurs ont bientôt vue ressortir par le Goueil de Jouéou. Si quelque écroulement souterrain retenait les eaux du trou de Toro, elles déborderaient par-dessus le rebord à peine marqué du plan des Aigoualuts, et s'écouleraient par le plan des Étangs dans l'Essera; au lieu de descendre vers la Garonne, elles couleraient vers l'Èbre.

Le chemin de la Fourcanade remonte le val des Aigoualuts jusqu'à une petite cabane, située près de la zone supérieure des forêts. C'est là qu'il faut descendre de cheval et s'arrêter pour passer la nuit.

De la cabane on monte d'abord sur des pelouses, puis sur des bancs de neige, des blocs écroulés et un long glacier pour atteindre le *col Alfred*, ouvert entre la Fourcanade et les Moulières. On descend ensuite assez bas pour contourner la montagne, qu'on peut gravir seulement par le versant méridional. L'ascension est pénible : il faut traverser, comme au Néthou, une espèce de pont de Mahomet. Enfin, 4 h. après avoir quitté le plan des Aigoualuts, on atteint la plus haute cime de la **Fourcanade** (2882 mèt[1].), ainsi nommée à cause de ses *fourches* ou échancrures : d'en bas on n'en voit que deux; mais elle en présente quatre. M. Lambron propose de donner au point culminant le nom de *pic Tonnelé*, en l'honneur du touriste qui l'escalada le premier en 1858, accompagné des guides Redonnet-Nate et Antoine Ribis. On connaît aussi la Fourcanade sous la désignation de *pic de Pouys*.

Du sommet, on jouit d'une belle vue sur le groupe des Monts-Maudits, le val d'Aran et les montagnes d'Andorre et de la Catalogne.

1. D'après Reboul et Vidal, 3058 mèt.

ROUTE 116.

ASCENSION DU PIC POSETS.

2 jours. — Course pénible, mais non dangereuse. On peut aller à cheval par le port de Venasque jusqu'à la cabane de Turmes, où l'on peut passer la nuit. De la cabane au pic, 5 h. 30 min. de montée; descente, 4 h.

Le massif que couronne le pic Posets offre la plus grande analogie avec le groupe des Monts-Maudits ; il est également situé au S. de la chaîne principale, et ne s'y rattache que par l'étroite arête du col de San-Chistau. Ses diverses cimes, semblables à celles de la Maladetta, se dégagent à peine de l'énorme masse qui les supporte, et projettent d'étroites arêtes de rochers qui séparent les glaciers les uns des autres. Du haut du port d'Oo et des sommets voisins, les cirques de glaces que limitent ces arêtes apparaissent comme de véritables cratères et donnent au groupe de montagnes un aspect de majesté sublime.

Le pic Posets a été gravi pour la première fois le 6 août 1856, par M. Halkett et les guides Pierre Barrau et Redonnet-Nate. M. Behrens, avec les deux mêmes guides, en fit l'ascension le 31 août de la même année. En 1861, M. Charles Packe le gravit de nouveau en compagnie de Barrau, et nous a laissé un récit de sa course dans un ouvrage publié par l'*Alpine-Club*.

De Luchon à la cabane de Turmes, on compte environ 8 h. de marche par le port de Venasque et la vallée d'Astos de Venasque; de 9 à 10 h. par le port d'Oo (R. 114).

En quittant la cabane de Turmes, on monte d'abord dans la direction du S., à travers les blocs éboulés, puis on s'engage au S. O. dans une gorge aride, dominée à dr. et à g. par des murailles de rochers. Quatre arêtes transversales forment autant de gradins qu'il faut successivement franchir avant d'atteindre le glacier au-dessus duquel se dresse le pic. On dépasse un petit lac à la base du premier ressaut, puis on monte à l'O. pour s'élever sur une deuxième arête transversale, et l'on voit au milieu des pâturages le grand *lac de Baticiel*, presque aussi étendu que celui de Séculéjo. Ensuite, gravissant un troisième ressaut, on se trouve dans un cirque plus vaste que les précédents, renfermant plusieurs lacs. On contourne à dr. la base des murailles de rochers qui dominent l'enceinte, et l'on atteint (3 h. 15 min. de la cabane) la rive méridionale d'un petit lac : c'est l'endroit le plus convenable pour le déjeuner.

Au delà, la montée est d'abord assez pénible : on marche pendant 40 min. (3 h. 55 min.) à travers les blocs de granit éboulés. Toute trace de végétation disparaît. On suit une pente facile de neige et de glace, et, franchissant le quatrième ressaut, on atteint le glacier supérieur à l'O. duquel se dresse la haute cime. Après avoir évité les rares crevasses, on arrive enfin (5 h.) à la base d'une muraille de rochers qu'il faut escalader : c'est là seulement que commencent les difficultés de l'ascension; mais en montant avec prudence, on peut éviter la profonde crevasse qui s'ouvre au pied même du rocher et s'élever sur les rochers qui dominent cet abîme. 20 min. (5 h. 20 min.) suffisent pour cette escalade, et l'on se trouve alors sur une étroite arête qu'on n'a plus qu'à suivre, dans la direction du S., pour atteindre (5 h. 30 min.) la cime du **pic Posets**, haute de 3367 mèt., inférieure de 37 mèt. seulement au sommet du Nethou.

D'après le témoignage de M. Charles Packe, qui a gravi trois fois la Maladetta, « il n'est pas de cime pyrénéenne comparable au pic Posets pour la grandeur et la beauté du panorama qui s'y déroule. De ce point, beaucoup plus central que la Mala-

detta, on peut apercevoir à la fois toutes les grandes cimes. A l'O. se dressent superbement les formes gigantesques du Mont-Perdu et du Vignemale, et par delà ces colosses, les cimes du Balétous, du Ger, du Gabisos, du pic du Midi d'Ossau. Au N. O., on distingue surtout le Néouvielle, et près de lui le pic du Midi de Bigorre. En face, vers le N., se présente une longue arête de montagnes abruptes et de cols neigeux, de Clarabide au Perdiguères; plus loin s'élève le pic menaçant de Sauvegarde. A dr. sont les ports bien connus de Venasque et de la Picade et la masse énorme de la Maladetta, couronnée par la cime argentée du Nethou. Vers le S. on suit du regard les nombreuses chaînes des montagnes arides de l'Aragon, et vers l'horizon lointain du S. O., on croit reconnaître les contours bleuâtres de la Sierra de Moncayo. »

M. Packe employa 4 h. pour descendre du pic à la cabane de Turmes.

ROUTE 117.

DE MONTREJEAU A SAINT-BÉAT.

24 kil. — Route de voitures desservie par des diligences.

20 kil. De Montrejeau au pont de Chaum (R. 111).

On traverse la Garonne, puis laissant à g. la route d'Aspet (R. 121) et le village de *Chaum* (390 hab.), on remonte la vallée de la Garonne dans la direction du S. O.

23 kil. *Eup*, v. de 342 hab., situé à l'issue d'un vallon où se trouvent les deux villages de *Bezins* et de *Garraux*, formant ensemble une population de 220 hab. Dans ce vallon, d'où l'on peut facilement gravir le **pic de Gar** (1787 mèt.), aux sept pointes calcaires, on exploite des carrières de marbre blanc.

Le pic de Gar avait été divinisé par les antiques populations pyrénéennes. M. Morel dit que « sur la plus haute cime on a retrouvé un autel votif avec ces mots :

DEO GARO
CIVES
AVREATI.

24 kil. **Saint-Béat** (hôt. chez Fortan), V. de 1163 hab., située à l'entrée d'une gorge pittoresque d'où sort la Garonne, et si étroite que le torrent et les deux longues rues qui le bordent y trouvent à peine la place suffisante. Un pont de bois relie les maisons groupées sur les deux rives. Immédiatement au-dessus de la ville se dressent deux mamelons, dont le plus rapproché porte les ruines d'une chapelle, et le plus éloigné, les tours d'un château fort. Saint-Béat a été probablement fondée vers la fin du Xe siècle.

L'*église* de Saint-Béat est un très-petit édifice assez insignifiant, composé de deux parties distinctes : le chœur, du XIe s., et la nef du XIIe. Le vaisseau, long d'environ 21 mèt., et très-étroit, se termine en abside et forme trois travées séparées par des colonnes à moitié engagées et sans pilastres. Les chapiteaux offrent peu de sculptures.

Le *château* qui domine Saint-Béat, sur la rive dr. de la Garonne, et auquel on monte par un escalier taillé en zigzag dans le rocher, n'a jamais été une forteresse importante comme celles de Lourdes et de Mauvezin. On entre d'abord dans une enceinte quadrilatérale, longue de 35 mèt. sur 18 mèt. de large, et entourée d'une très-faible muraille couronnée de petits créneaux. Après avoir pénétré dans une seconde enceinte, on arrive au corps de logis principal, aujourd'hui tout à fait ruiné, devant lequel s'élève le donjon carré, bâti sur le roc. On ne pouvait s'introduire dans ce donjon, comme dans le Montaüzet (R. 49), que par une seule ouverture pratiquée à 6 mèt. du sol. Il sert aujourd'hui de piédestal à une grande statue de la Vierge en bronze peint,

érigée en 1856. Ce château fut construit dans le cours du XIIe s. pour protéger le prieuré dont on voit les ruines au-dessous.

Il ne reste plus rien des murailles de la ville, qui se nommait autrefois la *Clef de France* à cause de sa position importante à l'entrée du val d'Aran. Des anciennes maisons, on ne voit plus qu'une façade de 6 mèt., dont la porte, décorée de deux sirènes, montre encore le millésime 1553.

Les *carrières* du beau marbre blanc statuaire de Saint-Béat sont situées au-dessus de la route de Marignac (p. 471), sur les flancs du *Mont-Arri*, qui la domine du côté de l'O. On s'y rend en 20 min. environ. La montagne entière se compose de marbre gris et blanc, se rapprochant parfois du beau Carrare ; malheureusement il renferme assez souvent des cristaux de pyrite et des veinules d'ophite. La montagne de *Cap det Mount* ou de Bout-du-Mont (1250 mèt.), qui s'élève sur la rive dr. de la Garonne, et contribue à former, avec le Mont-Arri de la rive g., le défilé de Saint-Béat, possède également de beaux marbres.

Sur les flancs de cette montagne, dans le vallon où se trouve le village de Boutx (R. 121), on visite une ancienne carrière des Romains, profonde de 30 mèt. environ.

De Saint-Béat à Luchon, R. 112; — au val d'Aran, R. 118 ; — à Aspet, R. 121.

ROUTE 118.

LA VALLÉE D'ARAN.

DE SAINT-BÉAT A VIELLA.

35 kil. — Route de voitures jusqu'au pont du Roi, 11 kil. Du pont du Roi à Viella, route de mulets. Cheval et guide de Luchon à Bosost par Saint-Béat, 6 fr. chacun. — De Luchon à Viella, aller et retour, cheval et guide, 5 fr. chacun ; id., en deux jours, 7 fr.

Le **val d'Aran**, qui doit sans doute son nom à l'antique divinité gauloise Aram, est situé au centre même des Pyrénées, au point où les deux chaînes venues de l'Atlantique et de la Méditerranée se rencontrent et forment ensemble une espèce de remous circulaire de montagnes; dominé de tous côtés par de hautes sommités en partie couvertes de neige, il n'a d'autre ouverture que l'étroit défilé de la Garonne à son extrémité N. O. ; il ne peut communiquer avec toutes les autres vallées voisines que par des cols très-élevés. Aussi semblerait-il, au point de vue géographique, devoir former une république indépendante comme le val d'Andorre, ou peut-être appartenir à la France, puisque toutes ses eaux viennent se déverser par la Garonne dans les plaines de Toulouse. Cependant le val d'Aran appartient à l'Espagne.

Longtemps cette vallée fut tributaire tour à tour du Comminges et de l'Aragon ; en 1192, elle devint espagnole par le mariage de Béatrix, héritière du comté, avec un seigneur de la maison royale de Saragosse ; mais elle conserva jusque dans le XVIIIe s. le *pas pleinier*, c'est-à-dire le droit de commercer librement avec la France. On y compte actuellement environ 12000 hab., répartis entre une trentaine de petits bourgs et villages. Les crétins y sont plus nombreux que dans les autres vallées des Pyrénées.

Au sortir de Saint-Béat, on longe la rive g. de la Garonne ; on passe vis-à-vis du ravin de Latbach, où se voient le v. de *Lez* (227 hab.), et plus bas, la vaste carrière de marbre brèche de Saint-Martin, dont l'exploitation date du moyen âge; puis on s'éloigne un peu du fleuve avant de traverser le Riousec et d'atteindre

3 kil. *Arlos*, v. de 358 hab., dominé par de magnifiques forêts de hêtres et de sapins. Plus loin on laisse à g., de l'autre côté du fleuve, *Argut-des-*

sous, v. de 359 hab., et *Argut-dessus*, v. de 469 hab., bâti beaucoup plus haut, sur le flanc boisé du Tuc de l'Estang (R. 121). Près de ce village on exploite une mine de plomb, une mine de manganèse, une ardoisière et une carrière de marbre sanguin.

Après avoir franchi le Boncouas, qui prend sa source dans les gorges orientales du Pales de Burat, la route continue pendant quelque temps de longer la base des escarpements boisés de la rive g., puis traverse la Garonne pour entrer à

6 kil. **Fos,** V. de 1368 hab., qu'enrichissait jadis son commerce avec l'Espagne, quand la vallée d'Aran possédait des priviléges; aujourd'hui encore, il y règne une certaine activité, et dans les environs un grand nombre de scieries débitent les bois descendus des hautes vallées de la Garonne.

En amont de Fos, on suit une belle avenue entre des jardins, et l'on voit, à dr., briller, à travers les arbres, l'eau de la Garonne coulant à pleins bords au milieu des prairies; des maisons éparses çà et là jusqu'au petit hameau du *Sérial*, situé à l'embouchure du ruisseau du même nom, embellissent encore le paysage.

Du Sérial à Couledoux, R. 121.

On traverse le Sérial ou Maudan, puis on franchit le Muras, descendu du *Cap de la Pique* (2032 mèt.), et l'on se dirige au S. à travers un bassin nu qui se rétrécit peu à peu jusqu'au

11 kil. **Pont du Roi,** jeté sur la Garonne au point le plus élevé de la gorge, là où deux énormes rocs semblent n'être plus qu'une seule et même masse, fendue pour livrer passage au torrent. En voyant cette ouverture où quelques hommes suffiraient pour arrêter une armée, on s'étonne moins que le val d'Aran appartienne à l'Espagne, avec laquelle il communique par plusieurs cols. C'est au pont du Roi, limite des deux États, que se termine la route carrossable et que commence la route de mulets. La montagne qui se dresse à l'E. du Pont du Roi, appelé aussi pont du Roi-René, est le *Tentenade* (1650 mèt.).

Lorsqu'on a franchi le pont, on remonte le long de la rive g. à la base orientale du Pales de Burat et de Bacanère, où l'on exploite quelques mines de fer, puis on arrive à (14 kil.) *Pontau*, premier village espagnol, ainsi nommé à cause d'un pont de pierre d'une construction très-hardie qui conduit à *Canejan*, situé sur une terrasse pittoresque, à l'extrémité de la *vallée de Toran*, descendue du *lac de Peyrobun* et du Tuc de Mauberme. D'après M. Boubée, auquel nous laissons la responsabilité de cette assertion, il y aurait encore dans cette vallée des fanatiques qui, pour représenter Jésus-Christ dans le supplice de la croix, demanderaient comme un honneur de se faire fouetter jusqu'au sang, couronner d'épines et clouer par les mains sur un arbre en croix. A l'O. de Pontau, un autre village, *Bausen*, s'élève sur un contrefort de Bacanère. Plus loin la vallée s'élargit un peu; on passe de nouveau sur la rive dr. de la Garonne en deçà de

16 kil. **Lez,** célèbre par sa source thermale sulfurée, qui était certainement connue et utilisée dès le IIe ou IIIe s. de l'ère chrétienne. *L'établissement*, construit en 1852, est situé à 5 min. environ au S. du village, à l'extrémité d'une avenue de tilleuls et d'érables, sur la rive dr. de la Garonne. Il comprend des appartements pour les malades, et 20 cabinets de bains et une douche, dont les baignoires sont en marbre de Saint-Béat. La température de la source est de 30° 25; elle est très-efficace, dit-on, pour guérir les maladies des voies urinaires et la gravelle.

Non loin de l'établissement s'élève le *château de Lez*, bâti au pied d'une

ancienne tour à signaux; il est transformé en restaurant-casino pendant la saison des eaux. On y donne souvent des fêtes.

Au sortir de Lez, on traverse de nouveau la Garonne, et l'on entre dans une petite plaine où se trouve le hameau de l'*Espériade;* à g., la Garonne disparaît en partie sous des rochers calcaires qui forment le *gouffre de Clèdes.*

19 kil. **Bosost** (auberge d'Agostino, chère), bourg de 400 hab., situé à 730 mèt., et ne différant d'un village que par sa vaste halle et le nombre de ses rues, d'ailleurs fort sales. Le portail de l'église (celui qui touche au clocher) est surmonté d'un bas-relief dont les sculptures grossières représentent les Évangélistes.

N. B. Il faut acquitter à la douane un droit de 50 cent. par monture.

De Bosost à Luchon par le Portillon, R. 112, p. 489.

Au-dessus de Bosost, on continue de remonter la rive g., dans la direction du S., puis du S. E., à travers des fonds monotones dominés à dr. par les pics de Couradilles et de l'Entécade. Lorsqu'on a dépassé quelques granges, vers lesquelles un sentier ouvert entre les bois et des fourrés de noisetiers monte au Portillon, établissant ainsi une communication directe entre Viella et Luchon, on atteint, après 2 h. de marche, le point où les deux Garonnes se réunissent sous la butte de *Castelleon*, dont le château, autrefois chef-lieu féodal de la vallée, fut détruit en 1719 par les Français pendant la guerre de Succession, et n'offre aujourd'hui que des restes insignifiants. On traverse sur un vieux pont, que ferme un reste de fortifications, la Garonne de l'Ouest ou Jouéou, qui descend des glaces de la Maladetta par la vallée d'Artigue-Tellin; puis on monte à (26 kil.) *las Bordes*, v. situé à 790 mèt., sur une hauteur, au-dessus du confluent des deux Garonnes.

[On peut se rendre en 3 h. de las Bordes au Jouéou (*V.* ci-dessous), en suivant d'abord le versant oriental, puis le versant occidental de la vallée du Jouéou.]

Au delà de las Bordes, la vallée de la Garonne orientale, dont on longe la rive g., n'offre plus que des hauteurs escarpées, des bois clairsemés et des blocs de granit épars. A g., sur le versant de la rive opposée, on voit le village de *Bénos*, à peu de distance duquel s'ouvre la profonde *vallée de Barrados*, qui remonte au N., puis à l'E., vers le port de la Hourquette, d'où l'on descend ensuite sur Seintein et sur Castillon, dans le département de l'Ariége. Plus loin, on aperçoit sur la rive opposée le v. d'*Arros*, dominé par le château moderne du señor Troï, et on traverse la Garonne sur un vieux pont au dessous de

31 kil. *Aubert*, v. pittoresque, situé sur la rive g. du fleuve. Un peu au delà du village de *Bilac*, la vallée incline à l'E. au pied du *Courbasson;* un nouveau bassin s'ouvre, et la capitale d'Aran apparaît avec ses clochers au-dessus de hautes montagnes dont les bois et les pâturages couvrent les pentes, et dont les sommités neigeuses décrivent une immense circonférence. On dépasse ensuite la chapelle gothique de *Mitg-Aran* (milieu d'Aran), située sur le bord de la Garonne, au centre même de la vallée: c'est le seul reste d'un couvent très-célèbre et très-florissant au moyen âge. — De l'autre côté de la route s'élève une énorme pierre monolithe, ancien autel celtique ou ibérien qui fut peut-être consacré au dieu Aram.

35 kil. **Viella** (auberges chez Cabesset, chez Giles), chef-lieu de la vallée d'Aran, b. de 800 hab., situé à 881 mèt., sur les deux rives du Rio Negro, à une petite distance en amont de son confluent avec la Garonne.

Le bourg est composé d'un amas de maisons bizarrement groupées autour de places irrégulières. Une église principale et plusieurs chapelles d'une architecture massive, mais très-ornées dans l'intérieur, un pont couvert jeté sur le Rio Negro, des maisons antiques garnies de balcons et de *miradores*, lui donnent un caractère tout à fait espagnol ; toutefois, à part son aspect général, elle n'a rien d'intéressant à montrer aux étrangers qui viennent la visiter. On voit encore au-dessus de Viella les ruines d'un petit fort que les Français rasèrent en 1814.

DE VIELLA AUX SOURCES DE LA GARONNE ORIENTALE.

14 kil. — Chemin de mulets.

En amont de Viella, on continue de remonter la fertile vallée de la Garonne dans la direction de l'E. Le fleuve serpente à g. de la route, au milieu de belles prairies que dominent des escarpements boisés ; les villages sont très-rapprochés. On traverse successivement : (1 kil.) *Betren*, dont l'église offre des sculptures étranges ; (2 kil.) *Escunan ; Cazaril*, et (6 kil.) **Artias**. A 500 mèt. en deçà de ce dernier village, on laisse à dr. un établissement thermal (eaux sulfureuses) nouvellement construit. Cet édifice a environ 20 mèt. de longueur et 10 mèt. de largeur ; il contient 26 baignoires et une douche. Les sources sont au nombre de deux, possédant une température de 39° 50 et de 33°. « Les eaux sont très-douces, dit M. Lambron, et applicables à la plupart des maladies auxquelles conviennent les sources de Luchon, mais elles sont moins énergiques que ces dernières, et leur richesse en sulfure est moins grande. » En 1852, le nombre des malades qui ont visité ces eaux s'est élevé à 260. — Artias est construit sur les deux rives de la Garonne, que réunit un pont de pierre. On y remarque une église romane d'aspect un peu mauresque et d'anciennes maisons. Au S. du village s'ouvre le *val Artias*, où l'on exploite d'importantes carrières de marbre blanc.

[Ce vallon s'élève en droite ligne vers le S., puis se bifurque en deux embranchements : l'un remonte au S. O. vers le port de *Rieus* ou *Rios ;* l'autre, beaucoup plus fréquenté, se dirige au S. E., vers la base occidentale du cône de *Montarto* (2941 mèt.), et franchit le *port de Caldas*, par lequel on descend dans la direction du S. aux bains de **Caldas de Bohi**, situés à 10 lieues de Viella, sur le Ter, affluent de la Noguera Ribagorçana.

Ces thermes, appartenant à un couvent et renfermant 130 chambres pour les malades, sont alimentés par deux sources sulfurées d'une température de 31° et de 46°. En outre, ils possèdent une source d'eau froide qui ressemble à de l'eau distillée. Ils sont visités annuellement par un millier de malades environ.]

Quand on a dépassé Artias, on franchit la Garonne pour atteindre (8 kil.) *Gesa*, près duquel se trouvent les ruines d'une petite église de la plus belle époque du roman primitif. La vallée se resserre et devient moins fertile ; les villages qu'on aperçoit sont plus espacés sur les hauteurs. Bientôt on arrive au débouché de la vallée profonde de *Bouchergues* ou *Basergues*, remontant au N. vers un col qui le sépare du val de Canejan.

9 kil. *Salardu* (aub. chez Espa), v. perché sur une terrasse à l'E. du débouché du val de Bouchergues ; il possède une source thermale.

On laisse à dr., sur un petit monticule, l'église de *Pug* et *Tredos*, dernier village de la vallée ; puis on gravit au N. les flancs nus de la montagne pour atteindre le sommet de la crête qui sépare le val de Bouchergues de celui de la Garonne : bientôt

la vue, toujours plus étendue, embrasse toute la moitié supérieure du val d'Aran, depuis les trois cols auxquels il se termine, jusqu'au bassin de Viella. En face, vers le S., on voit le vallon de Tredos remonter jusqu'au *port de la Ratière*, à l'E. de Montarto, dont le sentier descend comme le port de Caldas sur le Ter. Au S. E. on aperçoit le *col d'Espot* qui donne accès dans la vallée du même nom, tributaire de la Noguera Pallaresa. A l'E., un vallon parcouru par le torrent de la Rude continue la vallée principale de Viella, remonte vers les pâturages de la montagne de Rude et vient aboutir au *port de Pallas* ou *de Bonaïgue* (3 h. de Viella), ainsi nommé à cause d'une excellente source qui s'y trouve; les Aranais le choisissent de préférence pour se rendre dans la vallée de l'Ebre. Les rampes qui aboutissent à ce col ne dépassent pas 5 mèt. sur 100, et il ne faudrait peut-être pas un mois de travail aux habitants du pays pour les rendre carrossables. — On compte environ 2 h. de marche du port de Bonaïgue au village d'Esterri.

En 2 h. de marche de Salardu, à travers de beaux pâturages, on atteint le bas d'un ravin au milieu duquel le petit ruisseau Garonne bondit en cascatelles. Après avoir gravi une éminence, on voit jaillir au pied d'un petit rocher (1872 mèt.) deux sources modestes, qui vont se réunir au-dessous : ces deux sources sont les *yeux* (*ojos*) de la Garonne. Un peu au delà s'ouvre le col de Peyrablanca qui cache la source de la Noguera (R. 126) et les pâturages du Pla de Béret; à g. s'élève une montagne herbeuse de médiocre hauteur; à dr., un terrain inégal, couvert çà et là de neige, monte par étages jusqu'à la cime blanche du *Pouïsespaous*. Ce petit col, ces hauteurs peu imposantes, sont ici la crête qui sépare les bassins des deux mers, et font partie de ce chaînon intermédiaire qui, dans sa direction N. et S., relie la chaîne des Pyrénées atlantiques à celle des Pyrénées méditerranéennes.

DE VIELLA AUX SOURCES DE LA GARONNE OCCIDENTALE.

4 h. de marche environ. — Course très-recommandée.

Au sortir de Viella, on monte au village de *Gausach*, puis on gravit des pentes assez rudes, et l'on contourne à l'O. les flancs de la montagne en suivant un sentier large et presque horizontal, ombragé par les magnifiques sapins de la *forêt de Baricaoudo*. « Cette forêt, déjà très-considérable, se relie, dit M. Lambron, à celles de Viella et d'Artigue-Tellin, et leur vaste ensemble forme le séjour privilégié des ours. Aussi est-ce là qu'à la fin de septembre et en octobre, ont lieu les grandes chasses. »

Après avoir suivi cette direction pendant 2 h., on pénètre au S. O. dans la vallée d'Artigue-Tellin, puis on descend au bord du torrent, dans une gorge boisée où les eaux se sont ouvert une issue à travers les blocs de rochers et les arbres. On passe alors sur un pont de sapins mal assemblés; on rejoint le sentier qui vient de las Bordes (*V.* ci-dessus), et l'on traverse une clairière, puis de nouveaux bois, jusqu'à ce qu'on atteint un grand espace libre, où l'on voit, à (3 h. 15 min) mi-pente, des bâtiments couverts d'ardoises et dominés par d'autres bois qui remontent jusqu'à la limite des neiges : c'est l'*ermitage* ou plutôt l'*auberge* d'**Artigue-Tellin**, située à 1235 mèt. Une chambre est réservée aux douaniers, l'autre aux voyageurs.

[De l'ermitage un sentier très-roide s'élève à l'O., à travers les bois, au *col de Mounjoyo* (2078 mèt.), et va rejoindre, dans le vallon de la Frèche, au-dessus de l'hospice de Luchon, le

chemin du Port de la Picade (R. 112, page 487).]

Au delà de l'ermitage, on remonte par un sentier inégal la rive g. du Jouéou, dont on ne cesse d'entendre les cascades. On traverse deux ruisseaux, et l'on arrive (35 min. de l'ermitage) au bord du Gave de Poumero, qu'il faut franchir avec précaution. En face s'élève le monticule ombragé de sapins qui donne naissance au Jouéou. On suit le sentier qui se dirige vers la partie moyenne du versant septentrional, et l'on arrive en 10 min. (4 h. de Viella) en face du **Goueil de Jouéou.**

« Là, dit M. Lambron, au milieu des rochers couverts de sapins, entre les racines même de ces arbres, on voit une dizaine de trous de plusieurs mètres de diamètre, entièrement remplis d'une eau qui, dans les uns, arrive avec fracas et en bouillonnant, qui, dans les autres, au contraire, est silencieuse et parait presque sans mouvement, son écoulement s'effectuant doucement en nappe, comme si elle débordait d'un vase. Le monticule duquel jaillissent les sources parait avoir été produit par un soulèvement local, dû à la poussée de ces mêmes eaux, lorsqu'après avoir creusé leur canal souterrain, elles se sont fait jour pour la première fois. » Cette eau, qui reparaît au jour, est celle qui s'est engloutie à 4 ou 5 kil. de là dans le gouffre du Toro, au pied de la Maladetta (page 497). Dans son cours souterrain, la chute du ruisseau est de 600 mèt. environ, puisque le trou du Toro est à 2024 mèt., et le Goueil de Jouéou à 1430 mèt. d'altitude. Cette source fut autrefois consacrée à Jupiter, comme l'indique encore son nom de Goueil de Jouéou (*Jovis*) (Œil de Jupiter).

Réunies à quelques mètres de leur origine, les diverses sources constituent un torrent considérable qui forme immédiatement une des plus belles cascades des vallées pyrénéennes. Pour la bien voir, il faut descendre sur sa rive dr., d'un accès assez difficile, à cause des rochers escarpés qui la dominent.

[Du Goueil de Jouéou au col des Aranais, on compte 2 heures de marche environ. On continue de remonter la rive g. du Gave, qui descend du *lac de los Negros* sur le flanc septentrional du pic de Fourcanade ; puis on gravit dans la direction du S. des escarpements d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur la vallée d'Artigue-Tellin. Du col des Aranais, on redescend à Venasque par le plan des Étangs (page 496).

Si l'on veut atteindre Luchon, il faut suivre le sentier précédent jusqu'au débouché du vallon qui remonte vers le port de la Picade, (page 487), d'où l'on s'élève ensuite au Pas d'Escalette.]

De Viella à Castillon par le port d'Orle, R. 126 ; — à Conflens, R. 130.

ROUTE 119.

DE SAINT-GAUDENS A ENCAUSSE.

10 kil. — Route de voitures desservie chaque jour par des omnibus pendant la saison des eaux.

En sortant de la gare de Saint-Gaudens, on se dirige au S. E., et l'on traverse la Garonne sur un pont de bois.

1 kil. *Miramont*, b. de 1586 hab., situé sur la rive dr. du fleuve qui fait mouvoir les roues d'un grand nombre d'usines. — On gravit par quelques lacets la colline qui sépare la vallée de la Garonne de celle du Ger, et l'on descend à

6 kil. *Rieucazé*, v. de 131 hab., qui possède un château moderne situé dans une position charmante. A g. de

la route, le Ger coule à travers de belles prairies bordées de peupliers. On longe à une certaine distance la rive g. du Ger, puis on traverse le Job, et laissant à g. (7 kil.) *Lespiteau*, v. de 182 hab., et la route qui conduit à Aspet (R. 120), on remonte une gorge étroite et sauvage en longeant la rive dr. du Job (10 kil.)

ENCAUSSE.

Renseignements généraux.

HÔTELS. — *De Londres.* — *Du Midi.*

Situation. — Histoire.

Encausse est un v. de 549 hab., situé sur la rive g. du Job, à 362 mèt. d'altitude. Le village s'appelait autrefois *Codz* ou Cutz (de là Encausse, *En-codz*).

Les eaux d'Encausse sont connues depuis une époque très-reculée. Scaliger, et, d'après lui, tous les archéologues patriotes de Saint-Gaudens et des environs, interprètent en faveur d'Encausse le passage si discuté de Strabon sur les thermes onésiens (page 451). Quoi qu'il en soit, la découverte d'une statue d'Isis, près des sources thermales d'Encausse, et les ruines romaines qui s'élèvent sur les hauteurs voisines, prouvent que ces eaux étaient connues au commencement de l'ère actuelle. Les chroniques du moyen âge se taisent sur les thermes d'Encausse; mais à l'époque de la Renaissance, ils acquirent une grande réputation, beaucoup plus considérable que celle dont ils jouissent aujourd'hui. Du Bartas adressa une ode à la nymphe d'Encausse; Chapelle et Bachaumont les visitèrent pour rétablir leur santé délabrée, et décrivirent en vers badins leur voyage et leur cure. De nos jours les eaux d'Encausse sont utilisées chaque année par 5 ou 600 malades.

Le nouvel *établissement*, appartenant à M. Dargut, renferme une quarantaine de baignoires, des douches, des appareils hydrothérapiques : il est décoré avec élégance. L'ancien édifice thermal, masure informe qui laisse tout à désirer, est la propriété de la commune.

Les eaux.

Eau thermale, saline.

Trois sources : Grande, petite et Dargut.

Débit en 24 heures : A été doublé par le captage qu'a opéré en 1854 M. François, ingénieur des mines.

Densité : 10042 à 16°.

Température : 22° 20 (Filhol, 1853), 28° depuis le nouveau captage (Camparan).

Caractères particuliers : Eau limpide, incolore, inodore, saveur légèrement amère; la petite source plus atramentaire que la grande.

Du fond du réservoir se dégagent des bulles gazeuses, mélange d'azote, d'oxygène et d'un peu d'acide carbonique.

L'eau d'Encausse ramène légèrement au bleu la teinture de tournesol rougie.

Service médical : Un médecin inspecteur.

Emploi : Boisson, bains, douches.

Climat doux, air très-pur.

Effets physiologiques : Eaux laxatives, toniques, excitantes ; action marquée sur l'estomac et l'hématose. Elles passent pour faciliter l'expulsion des calculs et paraissent agir spécifiquement dans les fièvres d'accès rebelles.

Elles ne se transportent pas.

Classification chimique : Eau sulfatée à base de chaux, avec forte proportion de chlorure sodique.

Analyse (Filhol).

	Grande S.	*S. Dargut.*
Eau 1 lit.	gr.	gr.
Sulfate de chaux........	2,1390	2,1130
— de potasse.......	traces	traces
— de soude........	0,0204	0,0189
— de magnésie.....	0,5420	0,4610
Chlorure de sodium.....	0,3202	0,3225
Carbonate de chaux.....	0,0270	0,0258
— de magnésie..	0,0155	0,0150

Oxyde de fer	traces	traces
— de manganèse	traces	
Acide silicique		0,0120
Silicate de soude	traces	
Silice en excès	0,0100	
Iode		traces
Arsenic	traces	
Matière organique	traces	traces
	3,0741	2,9682
Oxygène	4cc 5	5cc 2
Azote	19,	15, 1
Acide carbonique	5,	5, 0
	28,	25, 3

Bibliographie : Filhol, *Eaux minérales des Pyrenées*.... Paris, 1853; in-12.

Environs.

Sur le point culminant de la colline du *Plech*, à laquelle le village est adossé, se trouvent quelques ruines sans importance que vont souvent visiter les baigneurs. On y jouit d'une belle vue.

On peut aussi faire de nombreuses excursions à l'O., dans la vallée de l'Arrousset; au S., dans celle du Job, qui descend en ligne droite des flancs du Cagire. En moins de 3 h. on peut rejoindre la route de voitures qui contourne le versant septentrional de cette montagne. On passe d'abord au village de *Cabanac* (200 hab.), dominé du côté de l'O. par une grande forêt, puis on traverse *Izaut de l'Hôtel*, v. de 849 hab., qui possède également de vastes bois. On laisse à dr., sur le versant occidental de la vallée, *Arbon*, v. de 311 hab., et l'on rejoint soit à Cazaunous, soit à Juzet, la route d'Aspet à Saint-Béat (R. 121).

ROUTE 120.

DE SAINT-GAUDENS A CASTILLON.

47 kil. — Route de voitures non encore achevée en 1862. Voitures de Saint-Gaudens à Aspet correspondant avec les trains du chemin de fer.

7 kil. De Saint-Gaudens à Lespiteau (R. 119).

On continue de remonter au S. E. la fertile et large vallée du Ger, que dominent au S. des hauteurs couvertes de taillis.

10 kil. *Soueich*, v. de 1002 hab., entouré de beaux châtaigniers. Au delà, les collines se rapprochent, la route longe de très-près la rive g. du Ger pendant 3 kil. environ, puis elle passe sur la rive dr. et gravit une forte côte pour atteindre

14 kil. **Aspet** (hôtel : du Grand-Soleil, Carrère), ancienne châtellenie, aujourd'hui chef-lieu de canton de 2457 hab. Cette petite ville, dominée à l'E. par un vieux château, formait, pendant le moyen âge, une république indépendante. Elle tenait tellement à ses libertés, que plus tard, lorsqu'elle fut réunie à la couronne de France, elle acheta le droit d'élire ses propres magistrats. Elle est dominée à l'E. par une tour ronde, seul reste de son ancien château fort. Les habitants des vallées environnantes émigrent en grand nombre pour aller s'établir à Bordeaux, Toulouse, et dans les autres grandes villes de la plaine.

D'Aspet à Saint-Béat, R. 121; — à Saint-Martory, R. 122.

En sortant d'Aspet, on descend vers le Ger, qu'on traverse à 449 mèt. pour en longer la rive g. La vallée, assez étroite au-dessous de la colline d'Aspet, s'élargit pour former un bassin d'une grande fertilité, mais bientôt elle se rétrécit de nouveau. — On gravit une forte côte pour monter à (18 kil.) *Sengouagnet*, v. de 1427 hab., d'où l'on jouit d'une belle vue sur la vallée du Ger, les hauteurs couvertes de bois taillis et la cime verdoyante du Cagire (R. 121). Tous les versants des montagnes qui dominent la vallée du Ger offraient autrefois de magnifiques forêts de sapins; les plus beaux arbres furent coupés à la fin du XVII[e] s. pour servir à la construction des flottes de Louis XIV.

A 500 mèt. de Sengouagnet, on

laisse à dr. la route de Saint-Béat (R. 121), et l'on descend à g. vers le bord du Ger, ombragé de distance en distance par de charmants bouquets d'arbres. La vallée qui remonte dans la direction du S. E. se rétrécit graduellement et se transforme en défilé. On gravit (21 kil.) une côte assez roide, et l'on contourne le versant d'une montagne nue à une assez grande hauteur au-dessus du torrent.

24 kil. Au delà du petit hameau de *Henne-Morte*, où la route de voitures commence à devenir assez impraticable, on traverse le Ger immédiatement en amont du débouché de la vallée qui descend du col de Portet, et, laissant à dr. le chemin de Couledoux (R. 121), on s'élève à l'E. par des escarpements rocheux et couverts de maigres taillis. Ensuite on s'engage dans l'étroite combe de Portet, à peine assez large pour donner passage au chemin; puis on contourne à dr. deux vallons boisés, et l'on gagne de beaux pâturages, parsemés de granges et de bouquets d'arbres. En quelques minutes d'une montée facile on atteint

29 kil. le **col de Portet** (1074 mèt.), large croupe désignée de loin aux regards par une petite chapelle. Du col, on aperçoit à l'O. la belle pyramide de Cagire, aux flancs verdoyants, où les pâturages alternent avec les bosquets ; à l'E., on voit à ses pieds une vallée large et fertile, mais uniforme et dominée par des pentes nues : c'est la **Ballongue** (*vallis longa*). Les versants des montagnes tournées vers le N. offrent seuls quelques bois taillis et des restes de forêts; partout ailleurs on ne voit que des cultures et des pâturages. Une échancrure de la chaîne permet d'apercevoir la cime régulière du Cap de Bouirech (R. 127), et plus loin encore, les pentes neigeuses du Mont-Vallier (R. 129).

On descend obliquement du col, pour suivre de grands zigzags tracés d'abord sur le versant septentrional de la vallée, puis sur le versant méridional. On dépasse la chapelle de Poumé avant d'atteindre

31 kil. *Portet-d'Aspet*, v. de 990 hab., appartenant encore au département de la Haute-Garonne. Bientôt après, on entre dans le département de l'Ariége.

34 kil. **Saint-Lary**, chef-lieu de la Ballongue, v. de 1620 hab., situé dans une étroite gorge, au pied de rochers escarpés et sur la rive g. de la Bouigane.

C'est à Saint-Lary que commença, au mois d'avril 1829, l'insurrection des *Demoiselles*, paysans insurgés contre les nouvelles lois qui leur défendaient d'aller chercher leur bois selon leurs besoins dans les forêts communales. Ils se réunissaient parfois au nombre de 1000 ou 1500; ils portaient une chemise sur leurs habits, et, la figure barbouillée de suie, la hache ou le fusil à la main, apparaissaient à l'improviste sur un point pour donner la chasse aux gardes forestiers, puis disparaissaient avec la même promptitude. Au sommet d'une montagne nommée Surroc, qui domine la ville de Saint-Girons, et près d'un rocher appelé dans le pays la Table des Quatre-Seigneurs, ils creusèrent dans la nuit trois tombes, qu'ils surmontèrent de trois croix de bois, en jurant d'y enterrer les trois principaux propriétaires forestiers du pays. L'insurrection s'étendit bientôt; les gardes effrayés abandonnèrent les forêts; les soldats, envoyés de Foix et de Toulouse, au nombre de 800, poursuivirent en vain les révoltés au milieu des forêts et des montagnes, ou même furent obligés d'avoir avec eux des engagements sérieux. Heureusement la révolution de 1830 éclata, et, grâce à l'esprit de tolérance qui s'introduisit dans l'exécution des règlements forestiers, on n'entendit plus parler des Demoiselles.

—

[On peut faire de charmantes excursions dans la haute vallée de la Bouigane. En remontant le torrent pendant 2 kil. environ, on arrive au confluent de deux ruisseaux, celui de Roueich (au S.) et celui d'Outreich (au S. O.), qui arrosent des vallées admirablement boisées. En général les versants de montagnes exposés à l'orient sont ombragés de hêtres magnifiques, tandis que les pentes tournées vers l'occident sont couvertes de sapins, à peine inférieurs en dimensions à ceux de la forêt de Bélesta (R. 160). Les bois de Saint-Lary ont une étendue de 1500 hectares environ; ils appartiennent à l'État. Une mine de plomb argentifère, connue sous le nom de Balgrasse (ou mieux Valgrasse), est située dans le vallon de Roueich; on a souvent tenté de l'exploiter.

La haute vallée de la Bouigane communique par plusieurs cols avec les vallées voisines. En remontant le Roueich, on atteint le col de Nédé (R. 125), d'où l'on redescend à (3 h.) Seintein. Plus à l'O., un passage, ouvert entre le *Cap de la Pale d'Aouardo* (2140 mèt.) et le *pic de Paragrano* (2147 mèt.), permet de gagner la vallée de Melles. Enfin, le *col de Piéjean*, ouvert au S. O., donne accès dans la vallée de Couledoux. Au mois de septembre on y fait la chasse aux palombes (R. 61), l'on y prend parfois des centaines d'oiseaux.]

—

De Saint-Lary à Castillon, la route de voitures est complétement terminée. Au sortir du bourg, elle traverse la Bouigane et en longe la rive g., ombragée de peupliers et de trembles.

36 kil. On franchit la rivière en deçà d'*Augirein*, v. de 594 hab., d'où part un sentier qui remonte directement au S. vers le col de Nédé. La vallée de Ballongue, assez étroite en amont d'Augirein, s'élargit ici, et prend son véritable caractère. Des villages et des hameaux s'élèvent à mi-flanc des montagnes: les champs et les vergers sont distribués en terrasses sur les pentes, et retenus par des murs de soutènement; les *hautains*, formés de ceps de vigne entrelacés à des érables, se montrent sur les croupes et dans les ravins exposés au midi.

On traverse une troisième fois la Bouigane, et, passant au-dessous du village de *Galey* (713 hab.), dans les environs duquel se trouve une mine de plomb argentifère, on monte à

38 kil. *Orgibet*, v. de 905 hab. — A g., sur une terrasse, s'élève *Saint-Jean*, v. de 247 hab., que domine un vieux château.

39 kil. Après avoir dépassé quelques maisons appartenant à la commune de *Buzan* (415 hab.), on descend une côte un peu trop roide pour les voitures, et l'on franchit la Bouigane sur un pont moderne décoré de sculptures antiques, que les habitants de la Ballongue considèrent comme des divinités tutélaires.

40 kil. *Illartein* (434 hab.). Au N. de ce dernier village se dresse la belle colline, ou plutôt la *montagne de Buzan*, cultivée depuis le sommet jusqu'à la base, et portant le village qui lui donne son nom. On passe de nouveau sur la rive g. de la Bouigane.

41 kil. *Aucassein*, v. de 383 hab., au-dessus duquel s'élève à mi-côte le village à peine visible de *Villeneuve* (373 hab.).

43 kil. *Argein*, v. de 762 hab. Au S. E. on remarque l'échancrure du port de la Core (R. 127), largement ouverte au S. du cap de Bouirech.

43 kil. *Audressein*, v. de 450 hab., situé au confluent de la Bouigane et du Lez, d'où lui vient le nom de *Tramesaïgues* (Entre-deux-eaux), sous lequel on le connaît aussi. Le confluent des deux rivières est dominé par une église pittoresque, à fenêtres romanes, qui se dresse sur un rocher

escarpé. Dans le village d'Audressein, de même que dans tous ceux de la Ballongue, on trouve un grand nombre de goîtreux.

Après avoir franchi les deux cours d'eau, on remonte le Lez pendant quelques instants pour atteindre

47 kil. Castillon (R. 124).

ROUTE 121.

DE SAINT-BÉAT A ASPET.

A. Par Juzet.

26 kil. — Route carrossable.

4 kil. De Saint-Béat au pont de Chaum (R. 117).

On longe à une certaine distance la rive dr. de la Garonne, et, laissant à dr., à peu de distance, dans un vallon environné de bois, une mine de plomb anciennement exploitée, on traverse

6 kil. *Fronsac*, ancienne résidence des comtes de Comminges et pendant plusieurs siècles chef-lieu des hautes vallées. C'est aujourd'hui un village de 505 habitants, dominé par une belle tour carrée, de 7 mèt. de largeur, et très-bien construite, qui a conservé, comme la plupart des donjons de la même époque, l'ouverture ogivale ménagée à 4 mèt. au-dessus du sol, par laquelle on pénétrait dans l'intérieur. Il reste encore quelques débris de l'enceinte dont cette tour occupait le centre; mais l'ancien manoir seigneurial a complétement disparu.

Au delà de Fronsac, la route, cessant de suivre la Garonne, contourne la base septentrionale du pic du Gar, laisse à g. les villages de *Frontignan* (333 hab.) et d'*Ore* (505 hab.), et monte à

8 kil. *Antichan*, v. de 318 hab. La chapelle, garnie de meurtrières, date probablement du IXe ou du Xe s.; cependant elle n'a pour toiture qu'une couche de terre ou de gazon, qui l'a suffisamment protégée contre les intempéries de l'atmosphère. Continuant de monter, on laisse à g., sur la hauteur, *Saint-Pé d'Ardet* (600 hab.), puis on s'élève, par des pentes faciles, au *col d'Airès*, qui sépare le pic du Gar des montagnes d'Encausse. Ce col est couvert de bouquets d'arbres plantés tout exprès pour y tendre des filets où viennent se prendre les palombes dans l'arrière-saison (R. 61). Plus au S. s'ouvre le *col de Huos*, dont les palomières sont encore plus importantes que celles du col d'Airès.

Parvenu sur le versant oriental du col, on trouve d'abord les petits hameaux de *Sainte-Anne* et de *Pomarède;* au débouché d'un vallon descendu des hauteurs boisées du Gar, on change complétement de direction pour venir à l'O. passer près de *Moncaup*, v. de 344 hab., situé au fond de ce vallon, qu'on contourne pour reprendre la direction de l'E. Laissant alors à dr. le v. d'*Arguenos* (605 hab.), on longe la base septentrionale du Cagire, et on franchit le ruisseau qui descend de ce vallon en deçà de *Cazaunous* (382 hab.). Ce village dépassé, on franchit de nouveau le ruisseau pour remonter sur la première terrasse d'un contre-fort du Cagire, et redescendre ensuite au village de

19 kil. *Juzet-d'Izaut*, peuplé de 731 hab. C'est de ce village, situé à 591 mèt., qu'on peut le plus facilement faire, à travers les bois et les pâturages, l'ascension (2 h.) de la pyramide du **Cagire** (1913 mèt.), d'où l'on jouit d'une vue magnifique et très-étendue sur le plateau de Saint-Gaudens, les vallées du Ger et la Garonne, le val d'Aran et la haute chaîne des Pyrénées.

De Juzet à Encausse par la vallée du Job, R. 119.

Au sortir de Juzet, la route s'élève sur un col très-bas, dominé au S. par de belles forêts, et redescend dans la

vallée du Ger, où elle se réunit à celle de Castillon (R. 120).

22 kil. Sengouagnet (R. 120).

4 kil. (26 kil.). De Sengouagnet à Aspet (R. 120).

B. **Par le col de Mendé.**

25 kil. — Sentier de montagnes praticable aux chevaux.

En quittant Saint-Béat, on s'engage immédiatement dans la vallée qui s'ouvre à la base méridionale du Cap det Mount; on dépasse l'ancienne carrière des Romains (R. 117), et l'on joint à mi-côte le versant septentrional de la vallée.

4 kil. *Boutx*, v. de 958 hab.

On longe ensuite la lisière inférieure d'une forêt de hêtres, à la base méridionale du Cagire; puis on s'élève graduellement jusqu'au *col de Mendé* (1331 mèt. d'altitude), entre Cagire au N. et le *Tuc de l'Estang* (1814 mèt.) au S. De ce col, on descend par une pente d'abord insensible, puis plus rapide, dans un vallon herbeux et semé de cabanes, qui vient déboucher dans la vallée du Ger. Toutes les pentes des montagnes sont couvertes de bois taillis.

12 kil. *Couledoux*, v. de 738 hab., situé sur la rive dr. du Gers, dans un bassin fertile.

De Couledoux à Saint-Lary par le col de Piéjean, R. 120.

Au delà de Couledoux, on n'a plus qu'à longer le bord du torrent et à descendre un ressaut assez escarpé pour atteindre (15 kil.) la route du col de Portet, près du pont de Henne-Morte (R. 120).

10 kil. (25 kil.). De la jonction des deux routes à Aspet (R. 120).

C. **Par Melles.**

32 kil. environ. — Route carrossable de Saint-Béat à Melles. Sentiers difficiles de Melles à Couledoux.

7 kil. De Saint-Béat au Sérial (R. 118).

Au Sérial, on tourne à g. pour monter au v. de *Melles* (1089 hab.); puis on s'élève au-dessus de champs aux pentes roides, par un sentier taillé dans la roche, sur les flancs du ravin. Au delà d'une fontaine, dont l'eau jaillit, à demi cachée sous les herbes, le sentier incline au N. A mesure qu'on s'élève vers le col, la vue s'étend plus loin sur la vallée de *Bassioue*, qui, en partie couverte de forêts, se termine, au S. E., sous les escarpements déchirés de la Tour de Crabère. Enfin, une coupure se présente dans le roc au-dessus des pâturages : c'est le *pas d'Artiguescou* (1407 mèt.), ouvert entre le *Tuc de Culas* (1821 mèt.) à g. et celui de *Sijol* (1777 mèt.) à dr., deux des sommités de l'arête élevée qui unit la Tour de Crabère à Cagire.

13 kil. Le col franchi, on descend par une pente douce à travers les bois de hêtres et les pâturages, et, dès qu'on est arrivé dans la vallée du Ger, que de tristes hauteurs dominent du côté de l'E., on n'a plus qu'à suivre la rivière, à travers les prairies parsemées de groupes de cabanes, pour atteindre (19 kil.) Couledoux (*V.* ci-dessus).

13 kil. (32 kil.) De Couledoux à Aspet (*V.* ci-dessus).



QUATRIÈME PARTIE.

ARIÉGE. — VAL D'ANDORRE.

ROUTE 122.

DE TOULOUSE A SAINT-GIRONS.

Chemin de fer inauguré de Toulouse à Boussens, concédé de Boussens à Saint-Girons.

A. Par Boussens.

99 kil. — Chemin de fer et route de voitures. Service de diligences de Boussens à Saint-Girons, correspondant avec tous les trains. Trajet en 2 h. 40 min. — — Prix : 3 fr. 25 c., 2 fr. 50 c., 2 fr.

67 kil. De Toulouse à Boussens (R. 110).

La route longe la rive g. du Salat, ombragée de beaux arbres.

72 kil. *Mazères*, v. de 399 hab. La vallée se rétrécit graduellement.

76 kil. **Salies-du-Salat**, ch.-l. de c., V. de 789 hab., se compose d'une longue rue « alignée au bord du Salat, et dominée par les débris de son vieux château. Sur la cime escarpée où régna si longtemps la forteresse comtale, il ne reste plus qu'une tour carrée dont les murailles seules sont debout. Une petite église, également en ruines, s'élève un peu plus bas, sur la déclivité presque insensible du plateau supérieur. Elle n'a plus de toiture, et les buissons croissent et multiplient à leur gré entre les piliers fleuris de ses chapelles; mais elle a gardé son campanile et ses cloches. »

Les *eaux* auxquelles le bourg doit son nom, ne sont plus exploitées comme autrefois, à cause de leur faible rendement; mais, en revanche, on les utilise en bains, et des malades commencent à venir y chercher la guérison ou le soulagement de leurs maux.

Les deux sources, dont l'une est salée et l'autre sulfurée calcique, jaillissent au pied de la colline, dans le voisinage d'une masse d'ophites et de carrières de gypse. L'eau de la source sulfureuse, analogue à celle d'Enghien, est la plus riche en soufre des eaux sulfurées calciques des Pyrénées; mais elle est trop peu abondante pour être employée autrement qu'en boisson. M. Filhol a donné de ces deux sources l'analyse suivante :

	S. sulf.	*S. sal.*
	Eau	1 lit.
	gr.	gr.
Sulfure de calcium......	0,1135	
— de magnésium...	traces	
Chlorure de sodium.....	traces	30,073
— de magnésium..		0,438
— de potassium ..		0,060
Carbonate de chaux.....	0,1402	0,035
— de magnésie ..	0,0220	
Sulfate de chaux........	1,2142	3,372
— de magnésie.....	0,2750	
— de soude........	traces	
Silicate de soude........		0,062
Silice..................	0,0150	
Alumine..............		0,025
Matière organique.......	indét.	
	1,7802	34,065

Ces eaux ne sont pas encore employées régulièrement comme agent thérapeutique. La source salée sert aux usages domestiques.

A une petite distance de Salies, on rejoint la route de Saint-Martory (*V.* ci-dessous, *B*), puis on franchit l'Arbas, près de son embouchure, sur un pont de pierre de 5 arches.

80 kil. *Mane*, v. de 692 hab., situé sur la rive g. du Salat, à la jonction des routes de Toulouse et de Saint-Gaudens (R. 123) et à l'entrée de la vallée d'Arbas, qui remonte au S. vers les vastes forêts d'Arbas et de Fougaron. Sur le coteau situé à g., de l'autre côté du Salat, s'élève un château moderne, qui domine le village de *Touille* (573 hab.). Sur le bord de la rivière, on voit deux usines importantes, une aciérie et une forge à la catalane.

82 kil. *His*, v. de 372 hab.

84 kil. *Castagnède*, v. de 206 hab., situé vis-à-vis de *Labastide-du-Salat* (443 hab.), village du département de l'Ariége. On traverse ensuite un petit ruisseau, descendu de belles forêts, qu'on voit au S. couronner les hauteurs. Dans le vallon qu'arrose ce ruisseau se trouvent les divers hameaux de la commune de *Saleich* (1495 hab.), qui possède une source ferrugineuse froide.

Au delà du vallon de Saleich, on passe au pied d'un promontoire où se termine le département de la Haute-Garonne et où commence celui de l'Ariége; puis, suivant la courbe que décrit ici le Salat, on remonte, dans la direction de l'E., la riche, fertile et charmante vallée qu'il arrose. On laisse à dr. *Mauvezin*, v. de 173 hab., et, à g., de l'autre côté de la rivière, *Lacave*, v. de 363 hab., dont l'industrie déchue consiste dans la construction de bateaux. On passe ensuite au pied d'un monticule boisé, qui porte un château carré en assez mauvais état; puis, traversant la Gouarèze sur un joli pont de marbre, on laisse à une faible distance à dr.

86 kil. **Prat**, commune comptant avec les hameaux voisins une population de 1402 hab. Le village de Prat, où le Salat commence à être navigable, doit son nom aux magnifiques prairies dont il est entouré. L'église paroissiale, fort ancienne, possède une cloche fondue en 1340; on y montre la pierre tumulaire d'un centurion romain de la 9e légion, servant aujourd'hui de perron. Dans les environs du village se trouvent de nombreuses carrières de plâtre, ainsi qu'une grotte dont l'entrée est fort étroite, et sur la g. de laquelle s'ouvre une espèce de puits dont la profondeur paraît considérable, à en juger par le temps que mettent à y tomber les pierres qu'on y jette. Elles se brisent avec un long fracas sur les rochers, et vont s'engloutir dans les eaux qui remplissent le fond de cette cavité.

[A 6 kil. au S. de Prat, à l'extrémité supérieure du vallon du Gouarèze, on visite trois autres grottes fort remarquables, ouvertes dans le calcaire au pied de la montagne boisée de *Balex*. Pour les atteindre, il faut remonter le ruisseau de Prat et passer à *Cazavet*, v. de 665 hab., situé au confluent de plusieurs vallons. Au sortir de ce village, on suit une gorge qui s'ouvre dans la direction du S. Une des grottes, large et assez élevée, pénètre jusqu'à une demi-lieue dans la montagne; l'autre est si étroite qu'on n'a pas pu en mesurer la profondeur; de la troisième jaillit une source abondante, dont les eaux forment un ruisseau riche en truites et assez puissant pour faire mouvoir plusieurs moulins. On ignore aussi l'étendue de ces cavernes.]

En amont de Prat, on laisse à g., de l'autre côté du Salat, *Bonrepaux*, v. dépendant de la commune de Prat, et plus loin *Mercenac*, v. de 681 hab., où se trouve une verrerie importante; puis on tourne à dr. vers le S. E. pour atteindre.

92 kil. *Caumont*, autrefois ville importante, aujourd'hui simple v. de 531 hab., situé à la base orientale d'une montagne déboisée (*Calvus mons*, *Chauve mont*). « Là, dit M. Bergez, on voit des restes de fortifica-

tions imposantes, détruites probablement pendant la domination des Anglais. Sur cette même montagne s'élevait jadis un temple païen, qui fut incendié et converti en une église chrétienne; mais il ne reste de l'un et de l'autre que des fondements recouverts de l'herbe qui sert de pâture aux troupeaux. On a trouvé dans le cimetière et déposé à la bibliothèque du département un autel de forme élégante, avec cette inscription : *Deæ Andli Fœtinus* (Fœtinus à la déesse Andli). Non loin de là, on découvrit aussi, en défonçant un champ, un tombeau sur lequel on lit cette inscription : *Sergius Paulus uxori castissimæ* (Serge Paul à sa très-chaste épouse). »

Au delà de Caumont, la route, traversant des campagnes admirablement cultivées, laisse à g., sur la rive g. du Salat, *Saint-Araille*s, v. de 723 hab., puis *Taurignan-Vieux*, v. de 422 hab., situé sur la rive dr. et dominé par une vieille ruine. Au delà de

96 kil. *Lorp*, ham. dépendant de la commune de Saint-Arailles, la vallée se resserre; la route entre dans une gorge étroite et pittoresque, au fond de laquelle le Salat roule en écume sur un lit hérissé de rochers; on passe au-dessous de Saint-Lizier, qui domine la rive dr. (*V.* ci-dessous), et l'on traverse le ruisseau du Lez pour entrer à

99 kil. Saint-Girons (*V.* ci-dessous *C*).

B. **Par Saint-Martory.**

100 kil. — Chemin de fer et route de voitures.

72 kil. De Toulouse à Saint-Martory (R. 110).

En quittant la gare de Saint-Martory, on se dirige en droite ligne, au S., vers

75 kil. **Montsaunès,** v. de 512 hab., qui appartenait autrefois à l'ordre des Templiers : il doit son nom (*Mons Salnensis*) aux nombreuses sources salées qui jaillissent du flanc de la colline située à l'E. (*V.* Salies). L'église, assez laide construction en brique, date de la fin du XIIe s. Sa nef, dépourvue de bas côtés, mesure plus de 8 mèt. de largeur; elle est voûtée en ogive et divisée en quatre travées. Les peintures qui décoraient autrefois les murailles sont presque entièrement effacées.

Le formidable château des Templiers, dont l'église n'était qu'une simple dépendance, n'existe plus.

[Une route conduit de Montsaunès à Aspet (18 kil.). Laissant à g. la route de Saint-Girons, on va longer une forêt qui s'étend à l'O. jusqu'à la Garonne; puis, après avoir croisé la route de Saint-Gaudens à Mane (R. 123), on s'élève sur un plateau peu habité, qui remonte au S. vers la forêt d'Arbas. Au 12e kil., on laisse à dr. le v. de *Ganties* (608 hab.), à peu de distance duquel jaillissent des eaux salines thermales fréquentées par les habitants des environs. Enfin, après avoir dépassé le hameau de *Pujos*, on descend à Aspet (R. 120).]

A 3 kil. (78 kil.) au S. E. de Montsaunès on rejoint la route de Boussens à Saint-Girons.

22 kil. (100 kil.) De la jonction des deux routes à Saint-Girons (*V.* ci-dessus *A*).

C. **Par Montesquieu-Volvestre.**

87 kil. — Chemin de fer et route de voitures.

42 kil. De Toulouse à Carbonne (R. 110).

On franchit la Garonne entre Carbonne et le château de la Terrasse, sur un beau pont de trois arches en briques, et l'on remonte la charmante vallée de la *Rize* ou *Arize*,

dont certains étymologistes font dériver le nom du mot latin *aurum*.

41 kil. **Rieux,** chef-lieu de canton, V. de 2546 hab., située sur une terrasse qu'un méandre de l'Arize entoure de trois côtés, et qu'ombragent à l'O. des rideaux de magnifiques peupliers. La ville de Rieux est fort ancienne; mais on n'a point de notion précise sur son origine. Les libertés communales s'y organisèrent de bonne heure, et la charte de ses coutumes, l'une des plus anciennes de la province, affranchissait de droit tout serf étranger qui venait s'y établir. En 1317, lorsque Jean XXII érigea la ville en évêché, le maire et les consuls firent maintenir les libertés municipales contre l'évêque, et celui-ci ne put obtenir aucune suzeraineté temporelle.

« L'*église*, dit M. Roschach, occupe l'extrémité de la presqu'île et contribuait à la défendre; ses vieilles murailles de brique, ses contre-forts, que le lierre envahit par la base, plongent dans la rivière et se relient aux derniers vestiges des remparts. La hardiesse et la légèreté de la tour octogone, dont les quatre étages de fenêtres géminées marient agréablement leurs tons de brique fauve aux nuances grises des filets et des colonnettes de pierre, sont depuis longtemps célèbres dans la contrée. » Les sculptures du portail ont disparu. « Le *palais épiscopal*, défiguré par des travaux de tout genre, et en grande partie détruit, dresse encore sa tourelle crénelée que surmonte une double pyramide et laisse voir au passant, dans une cour, une petite tour d'angle et une façade du XVIe s. à décoration bicolore de pierre et de brique. » Une partie de l'édifice est transformée en couvent.

On remarque aussi à Rieux la porte sculptée de la maison capitulaire, des restes de fortifications, les deux ponts jetés sur l'Arize. Celui du Sud, par lequel passe la route de Montesquieu, se compose de trois arches à ogives inégales, que couronne une petite chapelle et qui se relient par de vieilles murailles à une tourelle ébréchée. — Rieux est aujourd'hui une ville déchue, sans commerce et sans industrie.

On traverse l'Arize sur le pont ogival, et on contourne au S. la base des collines verdoyantes qui dominent la rive dr. de l'Arize.

53 kil. **Montesquieu-Volvestre,** chef-lieu de canton de 4119 hab : on y voit une vieille tour.

De Montesquieu à Sabarat, R. 135.

Franchissant de nouveau l'Arize, on monte par des pentes douces sur le plateau boisé (459 mèt.) qui sépare la vallée de l'Arize de celle du Volp. La contrée que l'on parcourt est peu habitée; on ne rencontre à dr. et à g. que des hameaux sans importance, avant

62 kil. *Lahitère*, v. de 186 hab., appartenant à la Haute-Garonne, et d'où l'on descend, par de nombreux lacets, à

65 kil. **Sainte-Croix**, ch.-l. de c., b. du département de l'Ariége, sur la rive dr. du Volp, à 245 mèt. d'altitude, et contenant 1702 hab. On y remarque l'église de l'ancien couvent des religieux de l'ordre de Fontevrault, dont on fait remonter la construction au XVe s. C'est en 1809 seulement que ce couvent a été détruit. Tout près de Sainte-Croix, on peut visiter une grotte assez considérable, ouverte dans les roches calcaires. On prétend qu'il existe dans la commune des filons de charbon de terre.

Après avoir traversé le Volp, on s'élève de nouveau sur un plateau accidenté et boisé, où les hameaux sont très-clairsemés.

73 kil. *Lasserre* (574 mèt.), hameau d'où l'on jouit d'une belle vue sur la chaîne encore lointaine des

Pyrénées, et au delà duquel on ne cesse de descendre et de gravir des collines dont plusieurs sont couvertes de bois. A g. les pentes des collines calcaires sont ombragées de belles forêts : des grottes considérables s'ouvrent dans les flancs des rochers : la plus connue est celle de *Laguère.*

83 kil. **Audinac,** ham. situé à 500 mèt. d'altitude, dans un charmant vallon, dominé au N. par le *Mont-Calivet* ou *Calibert*, haut de 679 mètres.

Les *sources thermales*, qui donnent une si grande importance à ce petit ham. et qui jaillissent à une petite distance au S., sont connues depuis longtemps par les gens du pays et fréquentées par les étrangers depuis le commencement du siècle. Elles sont au nombre de deux : la source des Bains ou source chaude, et la source Louise, appelée aussi source froide, bien que sa température (22° c.) soit à peu près égale à celle de la source des Bains. L'eau, utilisée en bains (S. des Bains) et en boissons (S. Louise), est légèrement purgative et diurétique, ce qui la rend utile dans certaines affections chroniques des organes abdominaux; elle a aussi des propriétés toniques et agit (S. Louise) à la manière des ferrugineux. M. Filhol en a donné l'analyse suivante :

	S. des Bains.	*S. Louise*
Eau 1 lit.	gr.	gr.
Sulfure de calcium........	traces	
Chlorure de magnésium...	0,008	0,016
Iodure de magnésium......	trac.	trac.
Carbonate de chaux.......	0,200	0,150
— de magnésie....	0,010	0,004
Sulfate de chaux..........	1,117	0,935
— de magnésie.......	0,496	0,464
Oxyde de fer..............	0,003	0,007
— de manganèse......	0,008	0,005
Crénate de fer...........	trac.	0,008
Alumine..................	trac.	trac.
Silicate de soude..........	0,020	0,012
— de potasse........	trac.	trac.
Matière organique.........	0,042	0,058
Acide carbonique.........	0,079	0,142
	1,983	1,801

M. Filhol a trouvé le gaz qui se dégage spontanément composé ainsi pour 100 gr. de gaz : azote, 96 gr. 50 ; oxygène, 1 gr. 50 ; acide carbonique, 2 gr.

Audinac possède deux établissements de bains, dont l'un, nouvellement construit, est admirablement disposé. Le propriétaire a fait construire sur la hauteur, à l'extrémité d'une belle avenue de platanes, un vaste hôtel bien distribué et bien meublé, et il a su en outre transformer le vallon d'Audinac en un parc charmant.

Du 1er juin au 1er septembre, 500 malades environ viennent prendre les eaux d'Audinac. Un médecin-inspecteur est attaché à l'établissement.

—

[On peut faire dans les environs des excursions très-agréables, sur les bords du Baup et du Salat, aux nombreux châteaux qui dominent les hauteurs voisines, Commanies, Belloc, Lescure, Montesquieu (R. 135).]

—

A 2 kil. (85 kil.) au S. d'Audinac, on rejoint la route de Pamiers (R. 135), on traverse le Baup, et bientôt après on entre à

87 kil. **Saint-Girons** (hôt. : chez Ferrière aîné, de France, de Biros), ch.-l. d'arrond. du départ. de l'Ariége, assez jolie ville de 4576 hab., agréablement située à 213 mèt., dans une riche vallée, au confluent du Salat, du Lez et du Baup.

Saint-Girons portait autrefois le nom de *Bourg-sous-Vic* ; mais peu à peu le nom de l'évêque vandale, qui vint la convertir au christianisme au commencement du ve s., a fini par triompher. La vieille ville, située sur la rive dr., a conservé le nom de Bourg, tandis que le quartier neuf, situé sur la rive g., est connu sous le nom de *Villefranche ;* c'est là que se trouve l'ancien château, occupé aujourd'hui par le palais de justice et les prisons. Deux ponts réunissent

es deux parties de la ville : l'un, de quatre arches, en marbre rougeâtre, dit le pont Vieux; l'autre, de trois arches, en marbre gris, dit le pont Neuf.

Presque au centre de la ville se trouve l'*église* paroissiale, dont on a commencé la reconstruction en 1857. Elle était surmontée d'un clocher très-élevé, qui seul n'a pas été démoli. Jusqu'à la moitié de sa hauteur, ce clocher a la forme d'une tour carrée, percée à chacune de ses faces par des arcades en ogive; le deuxième étage octogonal s'élève en retraite au-dessus de la tour; il est couronné d'une galerie où se voit la cloche de l'horloge, et d'où s'élève encore, par une seconde retraite, une flèche déliée, de forme octo-pyramidale, dont les arêtes sont hérissées de ces ornements vulgairement connus sous le nom de têtes de loup.

Des promenades publiques de Saint-Girons, la plus belle, appelée le *Champ de Mars*, longe la rive dr. du Salat, en face du palais de justice; elle est formée par une quadruple rangée d'ormeaux.

Saint-Girons possède plusieurs fabriques d'étoffes, des filatures de aines, des moulins à huile et à farine, des papeteries, des scieries de marbre; une usine à fer. Aussitôt après la Révolution et la suppression de l'évêché de Saint-Lizier, cette ville vit accroître rapidement son importance.

A 2 kil. au N. de Saint-Girons, sur le penchant méridional d'une colline que longe le Salat du côté de l'O., s'élève la ville antique et déchue de **Saint-Lizier,** aux dépens de laquelle s'est accrue Saint-Girons. Aujourd'hui chef-l. de c. de 1165 hab., elle était autrefois la capitale du Couserans (*V.* ci-dessous), et portait le nom d'*Austria*, à cause du vent d'Espagne (*Auster*) auquel elle est exposée. Elle doit son nom actuel à un évêque qui, en l'an 708, si l'on en croit la légende, la défendit par ses prières contre une armée innombrable de Goths, et parvint à la sauver. En 736, l'évêque fut moins heureux, et, malgré sa piété, l'armée sarrasine, que des Visigoths avaient introduite par trahison, saccagea la ville, qui, rebâtie par Karl Martel et par saint Lizier, fut de nouveau réduite en cendres en 1120 ou 1130 par Bernard I[er], comte de Comminges. Elle resta pendant sept années complétement en ruines, et ne se releva qu'après la mort du comte. Quelques années plus tard, elle fut encore saccagée par Bernard III, et ne retrouva un peu de tranquillité qu'après la guerre des Albigeois.

Le **Couserans** ou *Conserans* (du latin *Conserranni* ou *Consorrani*, mot qui semble indiquer une confédération) est situé à égale distance des deux mers, entre le bassin de l'Ariége et celui de la Garonne. « Il présente, dit M. Bordes-Pagès, à peu près la figure d'une feuille de vigne dont les nervures seraient autant de rivières ou de vallées, toutes convergeant vers la principale, qui est celle du Salat, et offrant chacune une physionomie particulière.

« Les premiers rapports des habitants du Couserans avec Rome datent de l'époque de Sertorius, qu'appuyaient les montagnards des Pyrénées, Vascons, Asturiens et Cantabres. Pompée, accourant de la Gaule narbonnaise, commença sa campagne en s'établissant à Austria, capitale des Conserrani. Plus tard, Crassus, lieutenant de César, acheva la conquête de l'Aquitaine; mais les peuplades des hautes gorges restèrent à moitié insoumises.

« Lors de l'invasion des Barbares, les plaines du Couserans furent ravagées et ses cités détruites par les flots successifs des hordes qui se pressèrent au pied des Pyrénées. En 413, Honorius comprit le Couserans au nombre des provinces cédées aux Goths. Déjà, en 407, Constant, s'étant rendu maître de l'Espagne, en avait ouvert la porte aux Barbares,

en retirant la garde des Pyrénées aux braves paysans qui les avaient défendues jusqu'alors. Les seuls habitants des parties hautes échappèrent aux Barbares, comme ils avaient échappé aux Romains, et, grâce à l'âpreté de leurs gorges, à leurs forêts impénétrables, à leur pauvreté et à leur indépendance naturelle, conservèrent dans leurs mœurs, leurs costumes et leur langage, quelques traits des temps les plus anciens.

« Plus tard, les Sarrasins envahirent aussi le Couserans; leur passage a laissé des traces dans l'esprit des populations, et l'on montre encore les bois, les lieux déserts, les grottes où les restes de leurs bandes se cachaient, quand, pourchassées par les armées de Karl Martel et du duc d'Aquitaine, elles repassèrent les gorges des Pyrénées.

« Pendant le moyen âge, les Couserannais, surtout ceux des hautes vallées, se firent remarquer par leur esprit d'indépendance et résistèrent avec une grande énergie aux empiétements des seigneurs. Voici quelques-unes des franchises que se réservaient les habitants de Massat, d'Oust, d'Ustou, d'Ercé et d'Aulus. Nous les traduisons de l'original, écrit en patois du pays :

Suivent les franchises et libertés que Monseigneur le vicomte de Couserans doit jurer et promettre comme ont fait les autres seigneurs passés, en la forme qui suit :

Premièrement, que ledit seigneur vicomte ne prenne ni fasse prendre de force aucun habitant dans la commune pour aucun crime y commis, sans autorisation des seigneurs baillis et consuls de la vallée.

Item, que ledit seigneur ne frappe ni fasse frapper aucune personne sans l'autorisation des seigneurs baillis et consuls.

Item, que ledit seigneur ne prenne de force aucune chose à aucun habitant, ni bœuf, ni vache, ni mouton, ni chèvre, ni chevreau, ni quoi que ce soit, sans en payer le prix.

Item, que ledit seigneur n'envoie aucun habitant dans un pays étranger hors de la vicomté de Couserans, pour y tenir garnison, à moins que ledit seigneur n'y aille de sa propre personne.

Item, que ledit seigneur n'empêche aucun habitant de marier sa fille comme il l'entendra, soit dans la vicomté, soit en pays étranger.

Item, que si un habitant veut quitter sa ville pour aller en pays étranger ou dans une autre ville de la vicomté, ledit seigneur ne puisse l'empêcher de faire comme il l'entendra....

Item, que ledit seigneur ne puisse interdire auxdits habitants l'usage des eaux, étangs, forêts, pour pêcher et chasser....

Item, que ledit seigneur n'introduise point de bestiaux dans les pâturages de la vallée, sans l'autorisation des consuls.

Item, que ledit seigneur ne puisse faire travailler aucun habitant ni s'en servir comme de messager, sans le bien payer et sans en avertir préalablement les consuls.

Item, que ledit seigneur ne puisse exiger aucune taille, ni aucun impôt desdits habitants, sans l'autorisation desdits seigneurs consuls....

« Moyennant ces franchises, les habitants rendaient hommage au seigneur et promettaient de lui payer ses *oublies* (arriérés) et ses rentes. Ces chartes et ces franchises étaient en outre confirmées par le roi de France. Le dernier qui les jura fut Henri II, en septembre 1547. »

L'édifice le plus remarquable de Saint-Lizier est le *palais épiscopal*, que l'évêque Bernard de Marmiesse fit élever à grands frais, de 1655 à 1680 : on le voit fort bien de Saint-Girons, dominant de sa masse les vieilles maisons éparses tout alentour, et prolongeant de l'E. à l'O. sa façade décorée de trois tours semi-circulaires. Il sert aujourd'hui d'asile départemental pour les infirmes et les aliénés. Le chœur de la chapelle est décoré de quelques boiseries sculptées assez remarquables.

L'*église* paroissiale a peu de valeur architecturale; mais on peut voir, encastrés dans ses murs, des blocs de marbre blanc sculptés, des fûts de colonnes cannelées, des feuilles d'acan-

the, et d'autres ornements qui témoignent de l'antique splendeur de la ville. Dans l'intérieur de l'église, on conserve quelques peintures sur bois assez curieuses.

Les remparts de l'ancienne Austria sont en partie debout du côté de l'O., et l'on y remarque aussi quelques débris de tours. A leur base, près de la porte de Nargua, on voit la bouche d'aqueducs construits avec d'antiques sculptures. Diverses maisons particulières présentent des débris analogues. Dans un autel, on découvrit en 1771 le buste en marbre d'un Janus à deux têtes, et sur le pilier g. de la grande arche du pont du Salat, on remarque le fragment d'un frontispice en marbre avec cette moitié d'inscription, que plusieurs érudits veulent rapporter à la Minerve phénicienne :

MINERVAE
BELISAMAE
SACRVM
Q. VALERIV
MONTAN

Sur les hauteurs qui s'élèvent au N. E. de Saint-Girons, entre Saint-Lizier et Audenac, on a découvert des débris analogues. La *chapelle du Marsan* a remplacé un temple de Mars, et le v. de *Montjoie* (1606 hab.), autrefois *Mons Jovis*, a été bâti sur l'emplacement d'un sanctuaire consacré à Jupiter.

De Saint-Girons à Saint-Gaudens, R. 123; — à Castillon, R. 124; — à Conflens, R. 128; — à Saint-Lizier d'Ustou, R. 131; — à Aulus, R. 132; — à Pamiers, R. 135; — à Foix, R. 136; — à Tarascon, R. 139.

ROUTE 123.

DE SAINT-GAUDENS A SAINT-GIRONS.

46 kil. — Route de voitures.

3 kil. De Saint-Gaudens à Miramont (R. 119).

On laisse à dr. la route d'Encausse (R. 119), pour se diriger à l'E., à une certaine distance de la rive dr. du fleuve. Après avoir côtoyé la base d'une petite colline autrefois boisée, on voit s'ouvrir à dr. la vallée du Ger, à l'entrée de laquelle est situé, dans une charmante position,

9 kil. *Pointis-Inard*, b. de 1230 hab., dominé par un château.

On traverse le Ger, puis un de ses affluents, et bientôt on aperçoit à dr., au sommet d'un mamelon boisé, les ruines du **château de Montespan**, qui s'élèvent au N. du village de ce nom (961 hab.). On répète souvent que ce manoir fut construit dans les premières années du XV[e] s., par un certain Roger, qui voulait perpétuer le souvenir de ses hauts faits sur la terre espagnole en donnant à son castel le nom de *Mont-Espaing* ou *Mont-d'Espagne;* mais il est certain que la maison d'Espagne existait déjà dans le XII[e] s. Vers le centre de l'enceinte quadrilatère s'élève un donjon carré, dans lequel on ne peut pénétrer que par la fenêtre du S., située à près de 8 mèt. au-dessus du sol. Une tour également carrée, percée de deux fenêtres plein cintre et située à l'angle S. E., communiquait seule avec les parapets du rempart, dont les créneaux ne sont pas encore écroulés. Au XVI[e] s., on construisit une autre tour cylindrique à l'angle N. O., et, sous Louis XIV, M. de Montespan, dont la femme a joué un si grand rôle dans l'histoire de son temps, bâtit au levant une nouvelle façade, qui depuis a été détruite. Ce M. de Montespan n'appartenait pas à la famille d'Espagne. C'était un Pardaillon de Gondrin, héritier du château de Montespan.

Dans les environs du bourg on trouve des *eaux thermales* fréquentées par les habitants du pays.

Au-dessous de Montespan, la route, gravissant une côte assez roide, et laissant à g. le ham. du *Pont*, près duquel on remarque un château mo-

derne du style de la Renaissance, s'éloigne de nouveau de la Garonne, dont elle s'était rapprochée.

Figarol, v. de 624 hab. On rejoint à Montsaunès la route d'Aspet (R. 122, *B*), que l'on suit pendant un demi-kil. environ dans la direction du N. E. Quand on a atteint l'extrémité du plateau sur lequel on s'est élevé, et qui commande un magnifique panorama, on voit s'ouvrir devant soi la belle vallée du Salat, où l'on descend. On rejoint la route de Toulouse à Saint-Gaudens avant de traverser l'Arbas et d'entrer à

23 kil. Mane (R. 122).

23 kil. (46 kil.) De Mane à Saint-Girons (R. 122).

ROUTE 124.

DE SAINT-GIRONS A CASTILLON.

13 kil. — Route de voitures.

On sort de Saint-Girons par la route de Toulouse, et, aussitôt après avoir franchi le Lez, on remonte la rive g. de cette rivière à travers de riches campagnes. On laisse à dr. *Ledar*, puis on passe au ham. de *Lambège* avant d'atteindre

4 kil. *Aubert*, ham. situé sur la rive g. du Lez, à l'E. de la route. On y trouve une foule d'antiquités précieuses. « Les habitants, dit M. Bergès, peuvent vous montrer dans la maçonnerie de leurs maisons des morceaux de marbre et des débris de colonnes. Naguère même, on voyait un mur peu élevé, sorte de glacis, couvert de marbre poli et orné de mosaïques dont un morceau est déposé à la bibliothèque de Foix.... » Non loin du ham., on visite le *Traü del Debremberi* (Trou de l'Oubli), qui, dit-on, est une carrière de marbre autrefois exploitée par les Romains. A peu de distance de là, on a trouvé une pioche antique et plusieurs médailles, dont la mieux conservée est un Valentinien d'or.

5 kil. *Moulis*, v. comptant avec tous ses hameaux une population de 2411 hab. Les ruines du *château de las Tronques* le dominent du côté de l'O., et, sur la colline qui s'élève de l'autre côté de la rivière, se trouvent aussi quelques débris d'anciennes constructions. Sous les ruines de las Tronques, on trouva, en 1812, quatre piques, une hache, une soixantaine de flèches et une médaille en cuivre représentant les trois Mages.

6 kil. *Pouech* et *Luzenac*, ham. dépendant de Moulis.

8 kil. *Engommer*, v. de 840 hab., situé à 452 mèt. au-dessus de la mer. On y trouve des forges à la catalane; autrefois très-importantes. Le savant géologue Charpentier avait été chargé de la direction de cet établissement, et, sans cette circonstance, qui lui fournit les moyens d'explorer la chaîne des Pyrénées, peut-être la science ne lui devrait-elle pas l'important ouvrage qu'il a publié, en 1822, sous le titre d'*Essai sur la constitution géognostique des Pyrénées*.

A Engommer, on franchit la rivière, et, après avoir laissé à dr. *Arrout*, v. de 600 hab., à g. *Cescau*, v. de 556 hab., on arrive à

13 kil. **Castillon** (hôt. Dupuy), ancienne châtellenie, aujourd'hui ch.-l. de c., V. de 1072 hab., située à 540 mèt., sur une terrasse qui domine la rive dr. du Lez. Elle est sale et mal construite.

Le château, auquel la ville doit son nom, n'existe plus aujourd'hui; une chapelle romane du XIe s., comprise autrefois dans l'enceinte du château, offre à g. du portail une pierre représentant un prêtre avec une inscription en mauvais latin, qui signifie probablement que l'évêque Lacaza fut le fondateur de l'église.

Castillon fait un assez grand commerce avec les trois vallées de Ballongue, de Biros et de Betmale, au débouché desquelles elle est située.



De Castillon à Saint-Gaudens (la Ballongue), R. 120; — à Seintein (vallée de Biros), R. 125; — à Viella, R. 126; — à Seix (vallée de Betmale), R. 127.

ROUTE 125.

DE CASTILLON A SEINTEIN, LA VALLÉE DE BIROS ET SES PORTS.

12 kil. de Castillon à Seintein. — Route de voitures. Au delà, sentier de montagnes.

Au sortir de Castillon, on monte pour éviter un défilé au fond duquel on entrevoit les eaux du torrent à travers le branchage des arbres penchés. Au delà du défilé, on laisse à dr., sur la rive opposée du Lez, le ham. d'*Ourjout*, dominé par des escarpements rocheux.

3 kil. *Bordes*, v. de 1014 hab., situé à 578 mèt., au confluent de la vallée de Biros (au S. O.), et de la vallée de Betmale (au S. E.). Sur le flanc de la montagne qui domine Bordes, du côté de l'O., s'ouvre une *grotte* de 7 mèt. de large sur 3 mèt. de haut, d'où jaillit une source considérable. Pour l'atteindre, il faut monter pendant 10 min. à travers des rochers escarpés.

A Bordes, on traverse le ruisseau qui descend de la vaste et belle vallée de Betmale (R. 127), puis on franchit le torrent principal pour en longer la rive g.

—

[En face, vers le S., on voit s'ouvrir la vallée de Rivarot de Bordes, très-curieuse à visiter, et cependant fréquentée seulement par les bergers et les contrebandiers. Elle offre à l'entrée un grand nombre de pâturages et de chalets; mais au delà de (5 kil.) *Sarrat*, elle se rétrécit considérablement entre les bois de Touos à l'E., et ceux de Bounque à l'O. A 2 h. 30 min. de Bordes, on atteint la base d'un ressaut que domine immédiatement au S. le *Tuc de Laouet-Rade* (1500 mèt.), hérissé de hêtres et de sapins. En face, le torrent de Rivarot forme la belle *cascade de Moussès*, haute de 100 mèt.; quand on a gravi l'escarpement du sommet duquel plonge cette première cascade, on aperçoit une deuxième chute presque aussi belle que celle de Moussès: c'est la *cascade de Lescale*, ainsi nommée à cause de la roideur du sentier qui permet de la contourner et de gravir le ressaut d'où elle s'élance; près du sommet se trouve un passage difficile, connu sous le nom de *Trou de l'Homme :* récemment, sept montagnards, surpris par les brouillards, y ont misérablement péri. Plus haut, le torrent de Rivarot forme encore une troisième cascade: celle du *Pas de la Lauze*. Bientôt après on entre dans un grand cirque qui renferme deux lacs considérables, l'*Étang Rond* et l'*Étang Long*. Au S. s'ouvre le *port de Girette* (2620 mèt.), d'où l'on descend en Espagne à l'hospice de Mongarry. A l'E. se dresse la pyramide du Mont-Vallier, qu'on peut gravir de ce côté. On compte 10 h. de marche de Bordes au sommet du Mont-Vallier (R. 129).]

—

Après avoir dépassé l'entrée de la vallée de Rivarot, la route de Seintein passe au-dessous d'*Uchentein*, v. de 368 hab., puis à (9 kil.) *Lascous*, poste de douanes, gardant le débouché de la vallée d'Orle, qu'on voit s'ouvrir directement au S. On continue de longer la rive g. du torrent.

10 kil. *Bonnac*, v. de 905 hab., dominé du côté du S. par la forêt de l'Artigou, et du côté du N., par deux autres villages, *Irazein* (147 hab.) et *Balacet* (117 hab.), situés sur les flancs du *pic d'Arraing* (1667 mèt.).

12 kil. **Seintein**, b. de 1362 hab., que sa terminaison en *ein* (eigne [1])

1. Cette terminaison rappelle l'*ain* des nombreux villages basques.

suffit pour signaler comme un village de l'Ariége; c'est l'endroit le plus important de la vallée de Biros, à l'extrémité de laquelle il est situé, à 760 mèt. d'altitude. Plusieurs vallons viennent y converger et y verser leurs torrents, de sorte qu'il est facile de remonter de ce point central : au N. E., vers Saint-Lary par le col de Nédé; au S. O., vers Crabère par le lac d'Araing; au S., par les ports de la Hourquette et d'Urets. La vieille église de Seintein est entourée d'une enceinte fortifiée; sur la hauteur, il reste encore quelques débris de l'ancien château. Dans les environs jaillissent un grand nombre de sources ferrugineuses.

La vallée de Biros est l'une des plus belles vallées du département de l'Ariége. Les flancs des montagnes sont cultivés en céréales jusqu'à une très-grande hauteur, et les parties arrosables sont presque uniquement occupées par des prairies. Au-dessus de la région des bois s'étendent de vastes pâturages communaux, qui servent l'été à l'alimentation des bestiaux. Toutes les mines de zinc et de plomb, concédées au baron de Boisrouvray et Cie, se trouvent dans la région des pâturages. La concession, d'une étendue de 79 kil. carrés, touche : au S., aux confins de la vallée d'Aran; au S. O., aux limites du département de la Haute-Garonne; à l'O., à la Ballongue. Activement exploitées en 1857, les mines sont abandonnées aujourd'hui. La construction des chemins et l'établissement des bocards ont coûté près de 1 500 000 francs.

De Seintein à Augirein, par le col de Nédé.

2 h. 30 min. — Sentier praticable aux chevaux. Excursion très-facile.

En se dirigeant vers le N. O., à travers les champs et les prairies d'*Antras*, v. de 379 hab., on s'élève en 1 h. 30 min. au *col de Nédé* (1372 mèt.), d'où l'on jouit d'une belle vue sur la chaîne de la frontière, depuis le Mont-Vallier, à l'E., jusqu'à la Tour de Crabère, à l'O.; on distingue parfaitement à g. le col ou port d'Orle; plus en face, ceux d'Urets et de la Hourquette, entre lesquels se dresse le Tuc de Mauberme.

Du col de Nédé, on descend en droite ligne d'abord à travers les bois, puis à travers les pâturages et les cultures à (1 h. du col) Augirein (R. 120). On pourrait aussi descendre à Saint-Lary.

De Seintein à Fos par le col d'Aouardo.

5 h. 30 min. de marche environ. — Sentiers de montagnes.

En amont de Seintein, on longe la rive g. du Lez par un chemin presque horizontal. Arrivé (20 min.) au confluent de ce torrent avec un ruisseau important qui descend des montagnes de l'O., on pénètre dans la vallée que parcourt ce dernier cours d'eau. La belle forêt de la Coste recouvre le versant méridional.

2 h. On parvient à la jonction de deux vallons, dont l'un remonte au S. O. vers le col d'Aouéran (*V.* ci-dessous), et l'autre directement à l'O. vers le col d'Aouardo. Au N. du confluent des deux ruisseaux, sur un plateau de verdure, s'élève la *chapelle de Notre-Dame d'Izard*, où, le 5 août, les montagnards vont en pèlerinage. — Au delà de cette chapelle on s'élève à l'O., et l'on atteint en 1 h. (3 h.) de marche le col d'*Aouardo* (1997 mèt.), simple échancrure d'une crête haute de 2100 mèt. environ. De cette crête on descend par de nombreux zigzags dans la vallée du Maudan, dont on longe ensuite le versant septentrional, parsemé de nombreux chalets. Une belle forêt recouvre le versant méridional, dominé par le *Tuc de la Séquède* (1596 mèt.)

En 2 h. (5 h.) on arrive à Melles, où l'on n'a plus à marcher que pendant 10 min. pour atteindre la route

de voitures à 1 kil. en amont de Fos (R. 118).

De Seintein à Fos par le col d'Aouéran.

6 h. 30 min. de marche environ.
Sentiers de montagnes.

2 h. De Seintein à la chapelle de Notre-Dame-d'Izard (*V.* ci-dessus).

On s'engage au S. dans la vallée d'Araing, que domine à l'O. le *pic de Biren*, dont le nom, ainsi que le fait remarquer M. de Chausenque, est probablement l'origine du mot Pyrénées. Dans la vallée de Biros et dans les autres vallées du Castillonnais, les pâturages et les monts de la crête se nomment *Biren* ou *Piren*. Une chanson, très-populaire dans le pays, célèbre *las Filhos de Biren* (les filles des montagnes).

En 1 h. de marche (3 h.), on gagne le bord du *lac d'Araing* ou d'*Areigne* (1880 mèt.). dominé au S. O. par la pyramide obtuse du *pic de Crabère* (2630 mèt.), et au S. par les rochers du *Mail de Louzès* (2195 mèt.). C'est près de là, dans l'Artigue (ou prairie) de *Salabre* , que les montagnards allaient encore naguère adorer le Dieu des monts et se prosterner devant un autel, transféré maintenant au musée de Toulouse. Cette région centrale de la chaîne où l'on retrouve encore, par une remarquable coïncidence, le nom de Biren ou Piren, semble avoir été tout particulièrement consacrée à l'auguste et terrible divinité des neiges et des orages.

On contourne au N. la rive du lac d'Araing, et l'on monte en 30 min. (3 h. 30 min.) au *col d'Aouéran*, ouvert à 2000 mèt. environ, entre le pic ou tour de Crabère au S., et le *Tuc det Bouc* (2282 mèt.) au N. C'est sur le versant occidental de ce col que commence la vallée de Maudan, appelée aussi val de Bassioue. On descend les escarpements déchirés à la base desquels se forme le ruisseau, et où l'on a longtemps exploité une mine de plomb; puis laissant à g. le ravin qui remonte vers le *Pas de Cho* (2117 mèt.), d'où l'on peut redescendre à Canejan (R. 118), dans le val d'Aran, on rejoint (5 h.), près du premier hameau, le sentier du col d'Aouardo.

6 h. 30 min. Fos (R. 118).

De Seintein à Lez par la Hourquette.

9 h. environ. — Sentiers.

On suit pendant 20 min. le sentier qui mène à la chapelle d'Izard, puis on le laisse à dr. pour continuer de suivre la rive g. du Lez dans la direction du S. On dépasse plusieurs hameaux entourés de charmantes prairies.

1 h. 30 min. *Eylie*, ham. situé dans un joli bassin de pâturages, dominé par de belles forêts. Là, on cesse de longer le torrent, on monte à dr. pour traverser le bois de Rouge et s'élever par de nombreux lacets à une grande hauteur au-dessus du torrent, dont la vallée a changé de direction. On dépasse les mines de plomb de Bentaillou, puis on franchit le Lez qui vient de prendre son origine à l'*étang d'Albe* (2212 mèt.), et l'on s'élève par des pentes rapides, mais nullement dangereuses, à (4 h.) la *Hourquette*, ouverte à 2545 mèt., presque au sommet de la crête qui sépare la France du val d'Aran.

Du col, on descend d'abord au S. O., puis à l'O. dans le val du Toran. Cette vallée, presque entièrement déserte, mais riche en mines de fer, est très-rarement visitée, excepté par les montagnards qui viennent faire leurs dévotions à l'ermitage de *San-Juan de Toran*, situé au N. de la vallée, sur un contre-fort du *cap de la Pique* (2032 mèt.). En descendant du col, on atteint en 4 h. de marche (8 h.) Canejan (R. 118), d'où l'on peut en 1 h. (9 h.) se rendre à l'établissement thermal de Lez.

[D'Eylie (*V.* ci-dessus) on peut aussi se rendre dans la vallée du To-

ran par un deuxième col. On continue de suivre le bord du Lez jusqu'à (2 h. de Seintein) l'endroit où ce torrent reçoit son principal affluent. On traverse le Lez, et on remonte l'affluent dans la direction du S. On parcourt de belles forêts, puis, arrivé dans la région des pâturages, on laisse à g. de hautes cascades, et on s'élève par de nombreux lacets au (4 h.) *port d'Urets* (2547 mèt.), dominé à l'O. par le **Tuc de Mauberme** (2880 mèt.), la principale cime de cette partie de la chaîne. Du port d'Urets, on descend par un sentier abrupt dans la vallée du Toran.]

ROUTE 126.

DE VIELLA A CASTILLON

PAR LE PORT D'ORLE.

12 h. de marche environ. — Sentier praticable aux mulets.

4 h. (14 kil.). De Viella aux sources de la Garonne orientale (R. 118).

Des sources de la Garonne on monte en quelques minutes au petit *col de Peyrablanca*, dont l'altitude (1889 mèt.) est de 27 mèt. seulement supérieure à celle des sources de la Garonne. On se trouve sur l'un des plus beaux pâturages de la chaîne des Pyrénées, le *pla de Béret*, vaste et verdoyant tapis qui recouvre les croupes arrondies des collines voisines et remonte par des pentes insensibles jusqu'à 2 lieues vers le N., sous l'énorme base du Mont-Vallier. En se retournant, on jouit d'une belle vue sur la Maladetta, avec son large glacier et ses crêtes dentelées. On ne voit plus de la vallée d'Aran que ses montagnes. Un peu plus haut que le col, sur le versant oriental de la montagne, naît, dans une ondulation du sol, un joli ruisseau qui, bientôt accru par d'autres, va faire mille détours sur le plateau uniforme pour disparaître au loin vers Mongarry, où se montrent quelques bois : c'est la *Noguera*[1] *Pallaresa*. Tandis qu'on peut encore entendre le fracas de la Garonne, qui sur le versant du midi se précipite parmi les rochers, c'est à peine si l'on distingue le murmure de la Noguera sur la pelouse. « *Garouna per Aran, braman* (mugit); *Noguera per Louz, tout douz*, » disent les Aranais.

A partir du col, on se dirige vers le N. à travers de riches pâturages, ordinairement affermés par des pasteurs français; et l'on traverse plusieurs petits ruisseaux qui vont se jeter à dr. dans la Noguera. Graduellement, la descente devient plus rapide; quelques bois de pins rouges commencent à se montrer, et le ruisseau, transformé en torrent, s'enfonce en bondissant à travers les rochers et les arbres: en face, la ligne de montagnes qui se dresse au N. semble toujours grandir, et la Noguera, arrêtée dans son cours et obligée de prendre une autre direction, incline à l'E.

Si l'on ne descend pas plus bas pour aller passer la nuit à l'ermitage de Mongarry (R. 130), c'est ici qu'il faut abandonner la vallée principale, et remonter à g. par un vallon alpestre que l'on voit s'élever au N. jusqu'aux sommets du pic d'*Orle* (2631 mèt.). Après une montée difficile d'environ 2 h., on atteint le **port d'Orle** (2363 mèt.), et l'on redescend sur le versant français par les pentes roides d'un vaste cirque d'où tombent plusieurs filets d'eau. Ensuite, on longe constamment les bords du torrent d'Orle qui coule en droite ligne vers le N., et, passant de la région des pâtis dans celle des prairies, puis dans celle des champs cultivés, on entre enfin dans la vallée du Lez, près de la douane de Lascous (R. 125), en aval de Bonnac.

1. Ainsi que le fait remarquer M. Lambron, ce nom est l'anagramme de celui de Garonne : il avait probablement la même signification.

9 kil. De Lascous à Castillon (R. 125).

Du col d'Orle à Castillon, on compte 6 h. de marche.

ROUTE 127.

DE CASTILLON A SEIX.

A. Par le port de la Core.

5 h. 30 min. de marche : 3 h. à la montée, 2 h. 30 min. à la descente. — Sentier praticable aux chevaux. Route de voitures en projet. On peut facilement se passer de guide.

3 kil. De Castillon à Bordes (R. 125).

A Bordes même on quitte la route de voitures pour monter à g., par de longs zigzags, sur les croupes cultivées qui gardent l'entrée de la vallée de Betmale. En 20 min. (1 h. de Castillon), on arrive au hameau d'*Arrieu*, d'où l'on jouit d'une très-belle vue sur la vallée de Biros et les montagnes aux longues croupes verdoyantes qui la dominent. Au S., de l'autre côté du ravin profond que parcourt le torrent de Betmale, on aperçoit les ruines du vieux *château de Bramevaque*, couronnant le sommet d'un rocher. Au delà d'Arrieu, le chemin s'élève sur une pente très-douce.

1 h. 10 min. *Arret.*

1 h. 25 min. *Samortens.*

1 h. 35 min. *Ayet*, ham. le plus important de la commune de **Betmale** (1697 hab.), qui comprend tous les hameaux qu'on voit épars sur les terrasses des montagnes et sur les bords du torrent. Les vieillards betmalais portent encore la petite calotte rouge et le gilet blanc brodé d'écarlate qui les font ressembler aux paysans de la Morée. Les Betmalaises sont renommées pour le bon goût de leur costume. Elles portent une coiffe blanche dont le bavolet retombe sur leurs épaules, et que surmonte un petit bonnet rouge, orné de rubans noirs ou bleus : leur justaucorps est rouge; leurs jupes sont rayées de rouge et de blanc; leurs sabots se terminent par une pointe recourbée comme les souliers des Chinois. Les Betmalaises se distinguent aussi, par la noblesse malheureusement un peu dure de leurs traits. Quant à leurs voisines, les paysannes de la vallée de Biros, elles passent, à tort sans doute, pour être fort laides et fort disgracieuses.

Au delà d'Ayet, situé à 765 mèt. d'altitude, on ne voit plus de vignes en *hautains* sur le bord de la route; les croupes du versant septentrional de la vallée sont encore cultivées; mais le versant opposé n'offre que des pâturages et des forêts de hêtres et de sapins. De belles prairies s'étendent dans le fond de la vallée.

2 h. En suivant un sentier presque horizontal, on atteint le bord du ruisseau qu'on n'avait jusque-là cessé de dominer à une grande hauteur, et l'on monte à g. par un chemin que parsèment des blocs de granit. Au S. on aperçoit le cirque de pâturages au fond duquel le ruisseau de Betmale prend naissance, et qui était certainement un lac à une époque géologique encore récente : plus haut des pentes couvertes de hêtres, se redressent vers la base du *roc de Bélame* (227 mèt.), couronné par des murailles à pic percées de grottes. Les pâturages que l'on traverse ont peu de rivaux dans les Pyrénées : ils couvrent une surface considérable et produisent assez d'herbe, pour qu'on les fauche deux fois par an. Des chalets s'élèvent sur toutes les croupes.

3 h. On atteint enfin le **col ou port de la Core,** beau plateau de verdure situé à 1409 mèt., entre le cap de Bouirech au N. et un contre-fort du roc de Bélame au S. Vue de ce col, la vallée de Betmale paraît assez nue; mais on aperçoit toute la vallée de Ballongue et tout le versant septentrional de la vallée de Biros jusqu'à la montagne

de Nédé et de Notre-Dame-d'Izard; à l'E. on voit à ses pieds la profonde vallée d'Esbinths, dont le versant méridional est boisé de hêtres, et dans le lointain on distingue toutes les cimes d'Aulus et de Massat.

[Les rares voyageurs qui escaladent le *Cap de Bouirech* (1872 mèt.), dont on voit au N. le sommet arrondi s'élever au-dessus du col, et qu'il est très-facile de gravir en 1 h. à cheval, peuvent embrasser d'un coup d'œil le Couserans tout entier, avec ses montagnes, ses vallées et ses villes. Par un beau temps on peut même distinguer Toulouse. De cet humble sommet, on jouit, sans fatigue, d'une des plus magnifiques vues des Pyrénées.]

En quittant le col, on laisse à dr. un sentier par lequel on peut se rendre au Mont-Vallier (R. 129), et l'on descend de terrasse en terrasse par des chemins roides et pierreux. Après une descente de 40 min. (3 h. 40 min.), on dépasse l'entrée du beau vallon boisé de *Cazabède*, qui remonte au S. O. vers le *Tuc de l'Eychelle* (2307 mèt.), et l'on suit d'abord la rive dr., puis la rive g. du torrent qui vient de parcourir ce vallon.

4 h. 10 min. *Esbinths*, ham. qui donne son nom à la vallée tout entière. A l'E., on aperçoit toujours la cime pyramidale qui porte le château de Mirabal (R. 128).

En aval d'Esbinths, on suit d'abord le versant de la montagne à une grande hauteur au-dessus du torrent, puis on descend par des lacets roides et pierreux dans le fond de la vallée, ombragée d'aunes et de vergnes. On traverse (4 h. 50 min.) le torrent pour en longer la rive dr.; puis on s'engage dans un étroit défilé, dominé à dr. et à g. par des roches nues. Au sortir du défilé (5 h. 15 min.), on franchit de nouveau le ruisseau d'Esbinths, et l'on entre dans un bassin fertile dominé par des croupes plantées de vignes. On laisse à g. le chemin de Sentenac (*V.* ci-dessous *B*), puis à dr. un petit établissement de bains (R. 128), et l'on entre à

5 h. 30 min. Seix (R. 128).

B. Par Alos.

De 6 à 7 h. de marche. — Sentier praticable aux mulets.

7 kil. De Castillon à Luzenac par la route de voitures (R. 124).

De Luzenac, on monte au S. E. par un vallon très peuplé (3 h. 30 min. de Castillon) au *col de Portech* ou bien au *col de Houèges*, ouverts à côté l'un de l'autre, sur une crête que domine au S. le *Tuc d'Augaret* (1286 mèt.). De ces deux cols, dont l'altitude est de 1000 mèt. environ, on descend également en 30 min. (4 h.) à *Alos*, v. de 987 hab., situé à 694 mèt., sur une terrasse dominant un ruisseau qui coule au N. E. pour se jeter dans le Salat un peu en amont de Lacourt (R. 128). Le château moderne que l'on voit au N. d'Alos est bâti dans une position très-pittoresque, sur le bord du ruisseau. Le commerce de la vallée consiste surtout en fromages réputés pour les meilleurs des Pyrénées. Alos possède une forge à la catalane.

D'Alos, un chemin très-fréquenté s'élève, à travers des pâturages parsemés de granges (5 h.), à un petit col, que domine le *pic de la Quère* (1137 mèt.) et redescend par un agréable vallon (6 h.) *Sentenac*, v. de 1507 hab., situé à 675 mèt., sur un promontoire dont la base est baignée par deux ruisseaux. Au-dessus du v. de Sentenac s'élève le *château de Campagna*. La commune possède de magnifiques forêts de hêtres, toutes situées sur le versant des montagnes exposées au N.

On rejoint le chemin du port de la Core (*V.* ci-dessus *A*) avant d'atteindre

6 h. 30 min. Seix (R. 128).

ROUTE 128.

DE SAINT-GIRONS A CONFLENS.

28 kil. — Route de voitures.

On sort de Saint-Girons par le faubourg de Villefranche, pour remonter la belle vallée du Salat. Après avoir laissé à g., de l'autre côté de la rivière, le ham. d'*Olot*, près duquel s'ouvre une grotte considérable, traversée par un petit filet d'eau, puis à dr. *Eycheil*, v. de 399 hab., dont l'église attire, le jour de la Saint-Jean, un grand nombre de pèlerins, on entre dans un défilé dominé à dr. par des coteaux cultivés à la base et couverts de bois au sommet. Sur un promontoire placé à l'angle N. du confluent du Salat et du Nert, dont le vallon remonte dans la direction de l'E., les regards sont attirés par un vaste amas de ruines, en partie couvertes de lierre : ce sont les restes de l'ancien *château d'Encourtiech*, où les seigneurs du Couserans tenaient leur cour; au fond du vallon apparaît le v. de *Riverenert*, qui contient, avec tous les ham. environnants, une population de 1466 hab., et qui possède de grandes forêts occupant tout le versant méridional de ce vallon. Une belle avenue de peupliers, à g. de laquelle le Salat coule lentement entre deux rangées d'arbres, conduit à

6 kil. *Lacourt*, v. de 1179 hab., situé sur la rive dr. du Salat, au débouché du petit vallon de l'Erp. Son église se fait remarquer par l'étrangeté de son architecture. Un petit mamelon bas, qui s'élève au-dessus du village, porte encore les restes du château de Marmande qui appartenait autrefois aux seigneurs du Couserans. Un pont de pierre réunit le village à la route. On cultive le mûrier dans les environs. Une forge à la catalane s'élève près du bourg.

Au delà de Lacourt, les collines se resserrent, et on entre dans une gorge longue, étroite, sinueuse, qui doit son nom de *Ribaouto* à l'élévation de ses versants, autrefois couverts de forêts, maintenant en partie cultivés, en partie nus et arides. A l'entrée de la gorge, sur un monticule conique, se trouve une tour ronde, d'origine romaine peut-être, coupée en deux étages par une voûte intérieure. Une double ceinture de murailles séparées par un fossé complétait la forteresse. Il est probable qu'elle servait à transmettre des signaux entre Saint-Lizier au N. et le château de Mirabal au S. Au 9e kil. est un oratoire fameux dans la contrée (*el Sant de Ribaouto*). Il porte une pierre en marbre sur laquelle est une sorte d'écusson entouré d'une inscription en caractères gothiques, dégradés par le temps. On y distingue cependant les mots : *Amate, Orate.*

Vers l'extrémité de la gorge, les arbres reparaissent de nouveau; le paysage devient plus riant; entre les collines moins resserrées, on recommence à apercevoir les hautes montagnes du fond, et bientôt on arrive au confluent des deux vallées de l'Arac et du Salat. Ici la route se bifurque, et, tandis que l'un des deux bras traverse le Salat sur le pont de Kercabanac pour longer la rive g. de l'Arac et atteindre Massat (R. 139), l'autre bras, celui qui conduit à Conflens, continue de se diriger vers le S., le long de la rive g. du Salat. On passe dans un petit tunnel de 25 mèt. de longueur, et, après avoir décrit avec la rivière une courbe à l'O., on traverse

13 kil. *Saint-Sernin*, misérable ham., dont l'église est de construction romane, comme la plupart des églises de ces vallées.

14 kil. *Soueix*, v. de 767 hab. A une petite distance au delà, on laisse à g. la route de voitures qui remonte à Aulus (R. 132) par les deux villages de Vic et d'Oust, qu'on aperçoit à l'E., au confluent du Salat et du Garbet.

18 kil. **Seix** (hôt. Biros), ch.-l.

de c. de l'arrond. de Saint-Girons, comptant avec ses ham. une population de 3794 hab., et situé, dans une très-heureuse position, au confluent de plusieurs vallées. Le village se glorifie d'une haute antiquité. Au temps des Romains il s'appelait *Aquæ Sextiæ*, soit à cause de six ruisseaux qui viennent y aboutir (?), soit à cause d'anciens thermes qu'il aurait possédés (*V.* ci-dessous). Charlemagne, dit-on, visita Seix lors de son retour d'Espagne, et confia aux habitants la garde des frontières. Sa mère, Berthe ou Bertrade au long pied, l'accompagnait, et laissa en souvenir de son passage l'empreinte de son pied sur un rocher des environs.

Pendant le moyen âge, la communauté de Seix résista énergiquement aux empiétements des seigneurs. Elle tenait à rester ville royale, c'est-à-dire dépendante du roi seul, préférant avec raison un maître lointain à des despotes immédiats. Elle avait le droit de garder tous ses citoyens sous les armes pour défendre « le pauvre pays contre attaques de loups et autres bêtes féroces et itou contre les Espanhols, » et pouvait se dispenser de payer toutes contributions de guerre.

Les habitants de Seix plaidèrent souvent contre les seigneurs du Couserans, et plus d'une fois ils gagnèrent leur procès. Le châtelain de Lacourt exigeait que tous les manants saluassent de loin les murailles de son château, mais les fiers montagnards avaient l'habitude de s'acquitter de ce salut à la mode de Masaniello, en se baissant et en relevant les basques de leur habit. De là, des luttes à main armée et des plaidoiries devant le parlement. En 1793, la dispute fut définitivement vidée par la destruction du château de Lacourt, qui appartenait alors aux Chambord-Polignac. Cette famille possédait à Oust un autre château, dont il reste encore près du pont une tour délabrée.

Le faubourg occidental de Seix est connu sous le nom de *Bagnères*, ce qui semble indiquer que des thermes ont existé autrefois en cet endroit. Deux sources, appelées la *Chaude* et la *Froide*, y jaillissent et vont se perdre dans le ruisseau. On s'occupe aujourd'hui de les utiliser, et l'on y a construit en 1861 un petit *établissement de bains*. Une avenue, plantée de peupliers, conduit à ces modestes thermes, situés à 5 min. de la ville, près de la route du port de la Core (R. 127).

Seix exploite des carrières de marbre. Aux environs se trouvent des mines de cuivre, de plomb, d'argent et de zinc, dont l'exploitation est suspendue. Autrefois les sables du Salat passaient pour aurifères, et des lavages assez productifs existaient entre Seix et Saint-Sernin. Depuis 1815, l'industrie des orpailleurs a entièrement cessé.

[Sur la montagne, haute de 1272 mèt., qui domine Seix au S. E., s'élève au-dessus des bois taillis le château fort de **Mirabal** (belle vue) ou *Mirabat* (regarde en bas), dont l'enceinte et le donjon, l'un des plus hauts de la contrée, sont construits en marbre blanc. On y jouit d'un admirable point de vue. Au pied des murs on voit une ouverture de forme un peu cintrée, regardée, d'après la tradition, comme l'entrée d'une galerie souterraine qui se prolongerait dans le roc jusqu'au château de la Garde (*V.* ci-dessous), à plus d'un kilomètre en droite ligne. On descend dans cette galerie par une pente douce en limaçon; mais on ne tarde pas à trouver le passage obstrué. Autour du château, les paysans, en cultivant la terre, recueillent çà et là des débris d'armes. Non loin du donjon existent encore des ruines plus anciennes, débris d'une tour à signaux dont les feux s voyaient jusqu'à Saint-Lizier.

De Seix au sommet de la montag

de Mirabal, on compte 1 h. 30 min. d'ascension.]

De Seix à Castillon, R. 127 ; — ascension du Mont-Vallier, R. 129.

A Seix la route de Conflens traverse le Salat, et suit la base des escarpements de la montagne de Mirabal. Après avoir laissé à dr.

21 kil. *Conflens-de-Bémajou*, à l'entrée de la gorge de Bémajou ou d'Estours (R. 129), la route décrit avec la rivière une grande courbe vers le S. E., et atteint bientôt le confluent de la vallée supérieure du Salat et de la vallée d'Ustou. Dans les environs, on exploitait autrefois une mine d'or, qu'on a dû abandonner à cause de la pauvreté du minerai.

Sur la hauteur qui domine le confluent N. E., s'élève le *château de la Garde* (822 mèt.), que les annales de la commune de Seix affirment avoir été fondé par Charlemagne. Les restes de cette forteresse ont encore un aspect imposant. Ils forment un carré long un peu irrégulier ; trois tours rondes sont placées aux trois angles de l'E., du S. et de l'O. ; les murs qui joignent une tour à l'autre ont une forme courbe qui les rendait plus capables de résister au bélier ; une haute tour carrée placée dans l'intérieur constituait le donjon; à côté sont les murs d'un puits, en partie comblé par les ruines. Les murailles sont lézardées par d'étroites meurtrières, et on voit çà et là dans l'épaisseur des murs des restes de poutres que le feu a calcinées.

Au N. de ce château, une belle pelouse verte forme une sorte de col entre le mamelon qui le supporte et la montagne de Mirabal. Du côté du Salat, une forêt de chênes a glissé ses racines à travers les fentes des marbres, dont les couches vont en s'inclinant jusqu'à la rivière. Des grottes à stalactites, des mines de cuivre, de plomb, d'argent et même d'or, existent dans les environs, et les chercheurs de trésors ont souvent fait des fouilles pour y découvrir une cloche d'or qu'on entend tinter la nuit dans les profondeurs du rocher. Non loin du château, on montre les débris d'un prétendu temple dont il ne reste que les fondements et une chapelle voûtée.

22 kil. On franchit le torrent d'Alet sur le pont de la Taoulo, au-dessus duquel se dressent de tous côtés des rochers menaçants, et l'on continue de suivre la rive dr. du Salat, dans une gorge tortueuse, ouverte entre des masses tristes et monotones. Enfin, au confluent du Salat et de l'un des affluents supérieurs, on entre à

28 kil. **Conflens** (aub. chez Bardou), b. de 1151 hab., situé à 898 mèt. Autrefois le voisinage de la frontière donnait à Conflens une assez grande importance; maintenant il est à peu près ruiné, et dans l'hiver, il est abandonné par la population mâle presque tout entière et même par un grand nombre de femmes. Les uns se font colporteurs et voyagent dans tout le midi de la France, d'autres vont soigner les vignes du Médoc, d'autres encore vont travailler à Marseille en qualité de portefaix.

Les rochers escarpés qui dominent de tous côtés le bourg de Conflens menacent incessamment de le détruire sous leurs éboulements. Dans les environs on exploite plusieurs carrières de marbre.

De Conflens à Viella, R. 130 ; — à Saint-Lizier d'Ustou, R. 131.

ROUTE 129.

ASCENSION DU MONT-VALLIER.

Une journée. — Sentiers jusqu'au col de Cruzous. Un guide est absolument indispensable.

On a le choix entre plusieurs chemins pour monter de Seix au Mont-Vallier :

1° On suit la route de Conflens

(R. 128) jusqu'à Conflens-de-Bémajou, et l'on s'engage au S. O. dans l'étroite et sauvage vallée d'Estours ou de Bémajou. On dépasse (1 h. 30 min. de Seix) le hameau d'*Estours*, qui a donné son nom à la vallée, puis on longe la rive dr. du torrent, que dominent à l'E. les escarpements du *pic de Fonta* (1935 mèt.), couverts de forêts. Après avoir atteint (3 h.) le hameau de l'*Artigue*, où conduit un chemin bien frayé, on oblique à dr., et l'on monte à travers les pâturages vers (5 h.) le *col de Cruzous* ou *Pourtanech* (2316 mèt.), que domine au S. la cime du Mont-Vallier. C'est au col de Cruzous que viennent aboutir les deux autres sentiers que nous indiquons.

2° On remonte la vallée d'Esbinths (2 h. 30 min.) jusqu'au confluent des ruisseaux de la Core et de Cazabède, et l'on s'engage au S. O. dans le vallon boisé que parcourt ce dernier. Après avoir dépassé la forêt de l'Aube, on rejoint, en traversant des pâturages très-inclinés, le sentier qui vient du port de la Core.

3° Le chemin le plus facile à suivre est celui qui emprunte la route de Seix à Castillon (R. 127) jusqu'au port de la Core. Arrivé (3 h. 30 min.) sur le plateau du col, on se dirige au S., en prenant un sentier qui parcourt d'abord les pâturages et pénètre ensuite sous l'ombrage des hêtres. On s'élève ainsi graduellement en contournant le versant oriental des diverses montagnes, l'Eychelle, le Maledo, l'Estiouère, le Lampaou, qui prolongent au N. l'arête du Mont-Vallier. On atteint ainsi le col de Cruzous, où commence la véritable ascension. On franchit la crête pour attaquer, par le revers occidental, les assises du cône terminal, puis on laisse à dr. le petit étang de Cruzous, dont les eaux vont se déverser plus bas, dans les lacs d'Araouech et de Milouga, et l'on gravit obliquement les pentes supérieures. Après avoir contourné à l'O. le *Mont-Vaillerat* (2652 mèt.), premier couronnement de la pyramide, on n'a plus qu'à monter directement vers le sommet du **Mont-Vallier**, haut de 2840 mètres.

Près du sentier, les guides ne manquent jamais de montrer les *brebis antiques* (*oueillos anticos*), assemblage de pierres blanches rangées comme un troupeau. Selon la légende, un pâtre impie conduisait ses brebis sur les hauteurs. Le bon Dieu vint à passer : « Pâtre, lui dit-il, où vas-tu? — Faire paître mes brebis sur cette montagne. — Il faut dire : « Si Dieu « le veut! » — Qu'il le veuille ou non! » Soudain pâtre, chien et troupeau, furent changés en ces pierres qu'on montre aujourd'hui.

Deux croix de pierre de forme carrée, grossièrement ébauchées, qui se trouvent sur le petit plateau du Mont-Vallier, ont aussi leur légende : d'après les montagnards, elles auraient été posées, l'une par saint Vallier lui-même, la seconde par Bernard de Marmiesse, évêque de Saint-Lizier.

Du sommet du Mont-Vallier, la vue doit être admirable, car cette montagne occupe dans la chaîne une position presque isolée, et toutes les cimes qui l'entourent lui sont inférieures de plusieurs centaines de mèt. Du coté de la France surtout, elle semble trôner au-dessus des sommets voisins; sa forme pyramidale, l'escarpement de ses parois contribuent en outre à lui donner un aspect majestueux : bien qu'elle n'atteigne pas 3000 mèt. d'élévation, c'est une des reines des Pyrénées. C'est la montagne qui attire le plus les regards quand on se rend de Toulouse à Saint-Girons.

La ligne qui forme la frontière entre la France et l'Espagne passe à 1 kil. environ au S. du pic du Mont-Vallier.

On peut redescendre du Mont-Vallier, soit à Seix par l'un des chemins

que nous avons indiqués plus haut, soit à Castillon par la vallée de Rivarot de Bordes (R. 125).

ROUTE 130.

DE VIELLA A CONFLENS.

A. Par le port de Salau.

12 h. de marche environ. — Chemin de mulets très-fréquenté.

4 h. 30 min. De Viella au sentier du port d'Orle (R. 126).

Après avoir franchi le torrent qui descend à g. des glaciers du pic d'Orle, on suit vers l'E. la direction de la vallée principale, et bientôt (5 h.) on aperçoit un petit groupe de maisons dans un site triste et désolé. C'est l'**hospice de Mongarry**, composé d'une chapelle, de deux maisons destinées aux prêtres et à l'ermite, de l'auberge et d'une grange. Cet hospice, situé à 3 ou 4 h. de marche des plus prochains villages, Tredos et Salardu dans le val d'Aran, et Alos à l'E., dans le Pallas, est d'une grande utilité, à cause du débouché qu'il offre aux pâturages du pla de Béret, où de nombreux bergers paissent plus de 60000 têtes de bétail, et à cause de sa position centrale entre plusieurs ports : Peyrablanca, Orle, Aula, Salau, etc. La chapelle n'offre rien de remarquable : son autel, tout brillant de dorures, est de fort mauvais goût. Elle est érigée en église paroissiale pendant toute la saison de la transhumance; le 15 août on y célèbre une fête qui attire environ 2000 pèlerins. Les bois de sapins qui s'étendent au S. du hameau abritent alors des centaines de huttes temporaires.

Au delà de l'hospice de Mongarry, on descend vers l'E. par une pente uniforme, en longeant la rive dr. de la Noguera, que dominent les magnifique forêts de la Pallaresa. Les pins rouges d'abord, puis les bouleaux et les sapins, se succèdent dans la vallée à mesure qu'on s'abaisse, et, vers le fond, on voit les merisiers, les sureaux, les chèvrefeuilles et les rosiers croître au milieu des grands arbres. Les troncs que l'on coupe dans ces forêts sont traînés par des bœufs au village d'Aran; puis, lancés sur les eaux de la Garonne, ils flottent de rapides en rapides jusqu'aux scieries de Fos et de Saint-Béat; d'autres troncs servent à alimenter de combustible les forges d'Alos (*V.* ci-dessous); mais la plus grande partie des arbres pourrissent sur le sol.

La Noguera, devenue de plus en plus rapide, forme une longue suite de cascades entre deux parois de rochers : elle ne se calme un peu que pour entrer (2 h. de l'hospice) dans le petit bassin ovale où sont parsemées les granges du ham. d'été de *Mongossou*, que l'on atteint en passant sur la rive g. du torrent. Ici le paysage est charmant : à l'O., le haut de la vallée redresse ses terrasses couronnées de sapins; au S., les pentes se cachent sous une immense forêt où pas une clairière ne vient reposer la vue, tandis qu'au N. les escarpements, brûlés par le soleil et couverts d'une maigre verdure et de quelques genêts, montent jusqu'aux neiges de la crête. A l'E., le bassin se termine par un défilé où la Noguera, un moment ralentie, recommence à bondir au milieu des rochers.

En aval de Mongossou, la vallée commence à dévier sensiblement vers le S. E.; on la suit pendant 1 h. environ, en descendant les ressauts successifs qui forment en travers de la vallée comme autant de degrés réguliers. Ensuite on laisse à dr. le sentier qui mène aux forges et au village d'*Alos* (1500 hab.), situé en aval à 1 h. de distance, et l'on monte à g. par un vallon très-roide qui s'ouvre dans la direction du N. E. En 2 h. de montée, on atteint le **port de Salau,** situé à 2052 mèt., entre le *pic de Portabère* au N. et celui *de Péguille* au S.

Des vingt-deux cols ou passages

qui font communiquer le Couserans avec l'Espagne, celui de Salau est de beaucoup le plus commode, et l'on pourrait sans grande difficulté y construire une route de voitures qui mettrait Toulouse en communication directe avec Lerida. Il est très-fréquenté : chaque année il livre passage à plus de 20 000 ouvriers français qui vont en Espagne ou qui en reviennent, et à 6000 voyageurs, bergers ou paysans. C'est également par ce col que la France expédie ses articles de chaudronnerie et ses mulets, et que l'Espagne envoie ses soies et ses laines, et depuis quelques années ses vins. Le bureau de douanes de Salau reçoit 160 000 kilogrammes de laines par an. (Pour le projet de chemin de fer, *V.* ci-dessous.)

Du port de Salau, on descend par le vallon qui s'ouvre en serpentant dans la direction du N. E., on entre dans un cirque où se réunissent les eaux alimentées par les neiges des montagnes environnantes, et l'on traverse des pâturages arrosés par les eaux vives du Salat.

1 h. 30 min. du col. *Salau* (bureau de douanes), v. situé sur les deux rives du Salat, possède une église remarquable par ses voûtes à plein cintre, et par les sculptures et les colonnades en marbre qui ornent son clocher. Elle paraît dater du XI[e] s. D'après la tradition, elle aurait eu pour fondatrice une princesse espagnole exilée de son pays. Le cloître que les chevaliers de Malte possédaient à Salau n'existe plus depuis 1793; il n'en reste que des pierres encastrées dans les murailles des maisons particulières. En hiver, Salau est presque entièrement abandonné par la population. Pendant l'hiver de 1860 à 1861, il ne resta que trois maisons ouvertes dans le village.

Au N. de Salau commence une route carrossable qui descend à

4 kil. (12 h. environ de Viella). Conflens (R. 128).

B. **Par le port d'Aula.**

11 h. de marche. — Sentier de mulets.

7 h. De Viella au bassin de Mongossou (*V.* ci-dessus).

Laissant à dr. le chemin de la vallée de Noguera, on s'élève à g. par le sentier rapide qui monte (1 h. 30 min.) au **port d'Aula**, ouvert à 2237 mèt., entre le *pic d'Aréou* à g. et le *Tuc de Berbègue* à dr. De là on jouit d'une fort belle vue sur le Mont-Vallier (2840 mèt.), qui se dresse à peu de distance au N. O., et sur les plaines de France, cachées en partie par les sommets arrondis des montagnes de l'Ariége. Les pentes du col d'Aula sont moins rapides et plus faciles à gravir que celles du port de Salau; mais le plateau qui forme le col d'Aula se couvre en hiver de masses de neige considérables.

Un peu au-dessous du col, sur le versant français et tout près du chemin, se trouve (2099 mèt.), entre des pentes neigeuses, l'*étang de Prat Mataou* (Pré du Massacre), sur les bords duquel une bataille sanglante s'engagea, il y a quelques centaines d'années, entre les Ariégeois et les Espagnols. D'après la tradition, les premiers usèrent d'un singulier stratagème. Ils se tinrent embusqués derrière quelques rochers et dans des trous creusés exprès, après avoir étendu sur l'herbe, en face du port, des mannequins habillés en soldats. Les ennemis trouvant le passage libre, et voyant la garde nonchalamment couchée au bas des ravins, descendirent et chargèrent les mannequins avec la plus grande intrépidité. Les vrais combattants, sortant alors de leur embuscade, coupèrent la retraite aux Espagnols et les massacrèrent.

Au delà du Prat Mataou, le sentier passe à côté d'un autre étang plus vaste appelé *lac d'Aréou*, d'où les escarpements du Mont-Vallier semblent former une gigantesque et

inaccessible paroi, franchit un petit affluent du torrent d'Estours et remonte à dr. pour atteindre (1 h. du col d'Aula) le *col de Pauze* (1820 mèt.), ouvert sur la crête d'un chaînon transversal. On descend ensuite à l'E. dans le vallon de l'Angouls, et l'on arrive (1 h. du col de Pauze) au bord du Salat, à 1 kil. en aval de Conflens (R. 128).

Projet de chemin de fer entre Saint-Girons et Lerida.

Dès l'année 1855, M. Aristide Ferrère a proposé la construction d'un chemin de fer international par la vallée du Salat, réunissant le chemin concédé de Boussens à Saint-Girons à la ligne en exploitation de Barcelone à Lerida. On assurerait ainsi à cette vallée la prééminence commerciale qu'elle occupe sur toutes celles des Pyrénées centrales, depuis le col de Puymorin jusqu'au col de Somport. Le chemin de fer projeté n'offre pas de difficultés sérieuses jusqu'au cirque ouvert à la base du port de Salau, car jusque-là il ne sort pas des terrains habités et cadastrés, et ne cesse d'être protégé contre les avalanches par un rideau de pins et de sapins ; arrivé à l'extrémité supérieure du cirque, il le contourne au S. E. et rencontre les parois de la montagne de *Giéou* (Jovis ?) , haute de 2728 mèt., qu'il faut nécessairement traverser par un tunnel. Dans le projet rédigé par l'ingénieur Gérardin, le souterrain projeté aurait 6350 mèt. de longueur et une pente de 15 mil. par mèt. Son entrée, du côté de la France, serait à 1154 mèt. d'altitude, c'est-à-dire à une hauteur où les neiges séjournent seulement pendant trois mois de l'année, et, sur le versant espagnol, le tunnel déboucherait à 1250 mèt. de hauteur au-dessus de la rive g. de la Noguera Pallaresa. Ce tunnel, creusé en entier dans le calcaire, aurait donc sur ceux de la Glère (R. 108), de Gavarnie (R. 92), et même de Somport (R. 45), l'avantage d'attaquer la montagne à une hauteur moins considérable, et d'être, par conséquent, moins exposé aux avalanches et aux accumulations de neige pendant l'hiver. L'ingénieur Gosset a même proposé pour la percée des montagnes du Salau un tunnel qui prendrait son origine sur le versant français, à 900 mèt. d'altitude, c'est-à-dire à une hauteur où les neiges séjournent en moyenne pendant deux mois seulement. Ce souterrain aurait 6100 mèt. de longueur et une pente de 8 mill. par mètre. Il déboucherait en Espagne à 1380 mèt.; mais sur ce versant, exposé au midi, les neiges ne sont pas à craindre.

ROUTE 131.

DE SAINT-GIRONS A SAINT-LIZIER-D'USTOU.

30 kil. — Route de voitures.

22 kil. De Saint-Girons au pont de la Taoulo (R. 128).

Au lieu de franchir le pont de la Taoulo, il faut, pour aller à Saint-Lizier-d'Ustou, tourner à g. et remonter la vallée de l'Alet, qu'on traverse à plus de 1 kil. de son embouchure. Bientôt après, on laisse à g., entre la route et le torrent, la *chapelle de Hount-Santo* (Fontaine sainte), où, dans les temps de grande sécheresse, les habitants des cantons voisins, et même de l'Espagne, venaient en procession demander un peu de pluie. A 100 mèt. au-dessus de la fontaine actuelle, se cache, au milieu de champs cultivés, l'ouverture d'une grotte qui donnait autrefois passage au ruisseau.

La *vallée de l'Alet* ou d'*Ustou* (de *ustum*, brûlé, à cause des grandes forêts qui y furent incendiées jadis) était autrefois remplie d'étangs et de marécages. L'entrée en est assez étroite, mais elle s'élargit graduellement en remontant vers le S. E. Le

sol en a été amélioré par la culture; les petits lacs ont été desséchés, et de belles prairies ont remplacé les joncs et les eaux croupissantes. Partout de petits hameaux sont dispersés sur les hauteurs et dans la plaine; de belles forêts couvrent les sommets des montagnes voisines, et, par-dessus ces premières cimes, on voit se dresser au S. les crêtes blanches de la chaîne frontière.

Après avoir dépassé (29 kil.) *Trem* et *Bielle*, groupes de maisons situés à l'entrée d'un charmant bassin cultivé, on contourne le petit *Tuc de Gaspard*, et l'on atteint enfin

30 kil. **Saint-Lizier-d'Ustou** (aub. chez Gali), v. contenant 678 hab. de population agglomérée, et ch.-l. de c. de 1165 hab., situé à 752 mèt., sur la rive g. de l'Alet, en amont de son confluent avec plusieurs autres ruisseaux. Dans les environs se trouvent des mines de fer et des carrières de marbre non exploitées. « L'agriculture, dit M. Bergès, ne suffit pas à nourrir les habitants de Saint-Lizier. Aussi plusieurs d'entre eux sont-ils réduits à parcourir en nomades toute la France et même les pays étrangers; les uns montrent des figures de cire, les autres émerveillent, sur les places publiques, les bonnes et les enfants, par les danses grotesques d'un ours. Dans beaucoup de maisons de la vallée d'Ustou, on voit des deux côtés du large foyer, paisiblement étendus comme des chiens fidèles, un ou plusieurs oursons, espoir de la dot des filles de la maison. »

[D'Ustou, on peut se rendre à Conflens en 2 h. environ. On passe d'abord au ham. de Bielle pour en remonter le frais vallon dans la direction du S.; mais, avant d'arriver à son extrémité, on tourne à dr. pour gravir un petit ravin au sommet duquel s'ouvre le *col de las Portos* (1626 mèt.); de là on voit Conflens à ses pieds, et on peut y descendre par de nombreux sentiers qui traversent la belle forêt de Rouze.]

On compte 4 h. de marche d'Ustou à la frontière espagnole. A 2 kil. au S. de Saint-Lizier, au pied du cône *del Couret*, haut de 1505 mèt., la vallée se divise en deux branches : à l'E., le val d'Escorce, dominé à g. par les versants boisés du *Cap de Guzet* (1747 mèt.), et fermé du côté de l'Espagne par la longue et sourcilleuse crête du *Mont-Colat* ou *Coulac* (2546 mèt.) et de *Montabone* (2797 mèt.); à l'O., le val d'*Aucèze* (*Aqua cæsa*, eau brisée), profondément ouvert entre d'âpres et monotones hauteurs. Le **port d'Ustou** ou de *Martrat* (2138 mèt.), vers lequel le sentier praticable aux mulets s'élève à travers d'arides éboulis, est une profonde et large brèche praticable pendant plus de la moitié de l'année. A l'E., les masses de la *Coro de la Lio* (2663 mèt.) la dominent de loin; à l'O. se dresse la montagne de *Crusous* ou *Ruhos* (2604 mèt.), dont les faces sont couvertes çà et là de neige. Le premier village que l'on rencontre sur le versant espagnol est celui de *Tabascan*, situé dans le val de Cardos, tributaire de la Noguera Pallaresa. Plusieurs lacs considérables sont épars dans les cirques du versant espagnol, au S. du Mont-Colat et de Montabone.]

ROUTE 132.

DE SAINT-GIRONS A AULUS.

33 kil. — Route de voitures. Omnibus tous les jours pendant la saison.

14 kil. De Saint-Girons à Soueix (R. 128).

Au 15e kil. la route passe sur la rive dr. du Salat, et traverse une plaine fertile formée par le confluent de cette rivière et du Garbet. On découvre de tous côtés de beaux paysages :

à dr., la pyramide du Mont-Vallier domine une chaîne grisâtre; à g., le pic d'Ercé se dresse au-dessus de riants coteaux, tandis qu'en face la haute tour de Mirabal (R. 128) dresse, au sommet de la montagne couverte de bois taillis, ses murailles de marbre blanc.

16 kil. *Vic*, aujourd'hui petit v. de 296 hab., était autrefois une ville importante, ainsi que le témoigne le nom de *Bourg-sous-Vic* donné à Saint-Girons. C'est dans le cimetière de Vic qu'on inhumait les morts de Massat, ville située à 5 ou 6 lieues, dans la vallée de l'Arac. Dans les environs du village, on voit çà et là des tas de pierre provenant de la ruine des anciennes maisons. L'église passe pour la plus ancienne du pays, et ses deux petites absides datent certainement de l'époque romane. Elle a la forme d'une feuille de trèfle. Le plancher qui sert de voûte, moins ancien que les murs, est disposé par petits carrés où sont peintes une multitude de têtes aux couleurs encore très-vives. — Avant d'entrer à Oust, on dépasse une vaste usine récemment construite, où l'on traitait le minerai de fer des montagnes voisines. Elle est actuellement (1862) abandonnée.

17 kil. **Oust**, ch.-l. de c., situé sur la rive g. du Garbet et contenant une population totale de 1573 hab., était autrefois la simple villa romaine d'*Augusta* (Aoust); mais peu à peu elle acquit une plus grande importance que la ville de Vic, dont elle dépendait. On y entre par un pont de pierre à côté duquel s'élèvent une tour ronde et des murailles en ruines. L'église est surmontée d'un clocher neuf de style roman; au S., sur la colline du Puech, on remarque une petite chapelle nouvellement bâtie à l'endroit où un meurtre avait été commis. Dans les environs, on exploite des carrières de pierres à aiguiser que les habitants vont vendre pendant l'hiver dans les départements du midi de la France.

Au delà d'Oust, on continue de remonter la vallée en longeant la rive dr. du Garbet, dont les eaux, admirables de couleur et de limpidité, coulent dans un lit de marbre blanc. Les hauteurs qui bordent des deux côtés la jolie vallée du Garbet sont un peu basses et arrondies comme celles du pays basque; de distance en distance, on voit des restes de forêts, entre autres, à g. de la route, ceux d'une forêt de noyers sauvages; de nombreuses maisons isolées se montrent au milieu de toutes les prairies, sous tous les bouquets d'arbres, au bord de tous les ruisseaux. La plupart n'ont point de cheminées, et la fumée sort par la porte et les fenêtres. Un pareil état de choses, causé plutôt par la superstition que par la misère, nuit beaucoup à la santé des enfants; les habitants de la vallée prétendent que la fumée conserve le bois.

25 kil. **Ercé** (aub. chez Maury), ch.-l. de cant., dont les hameaux contiennent ensemble une population de 3371 hab. Selon toute probabilité, le nom de ce village provient du grand nombre d'incendies (*arsons*) qui ont dévoré les forêts des hauteurs avoisinantes. L'église, consacrée à saint Pierre, sans être aussi ancienne que celle de Vic, date cependant de l'époque romane; une autre église, très-peu intéressante d'ailleurs, est de construction moderne. Autrefois, un si grand nombre d'oratoires étaient parsemés sur tous les sentiers, que la vallée avait reçu le nom de *Terre-Sainte*. Les habitants ont conservé en grande partie leurs anciennes coutumes : ainsi les hommes se servent encore de la fronde. La coiffure des femmes consiste en un mouchoir blanc, formant en arrière un triangle dont la pointe pend librement sur la nuque, tandis qu'il se replie en bandeau sur le front; ces figures géométriques du mouchoir donnent aux femmes une certaine ressemblance

vague avec des statues égyptiennes. L'agriculture et l'industrie ne peuvent fournir assez de travail pour occuper tous les habitants d'Ercé; un grand nombre émigrent; les uns vont exercer à Toulouse le métier de portefaix; d'autres se rendent à Urgel et dans la Cerdagne française, pour y faucher dans la saison des foins.

Dans les environs d'Ercé se trouve une carrière de marbre blanc concédée en 1830 à M. Géruzet.

Après avoir franchi un ruisseau, dont le vallon parsemé de cabanes remonte, au S. E., vers le col d'Éret (R. 133), puis gravit la petite côte des Escales, on entre dans la partie supérieure de la vallée du Garbet. De hautes montagnes commencent à apparaître; au S. et à l'E., quelques crêtes neigeuses se montrent au-dessus des pâturages et des rochers.

A 6 kil. environ d'Ercé, on voit à g., sur le bord de la route, une source, appelée des *Neuf-Fonts*, jaillir par plusieurs ouvertures de la base d'une montagne. On dit qu'elle provient de l'étang de Lhers, situé à 5 kil. de là, dans la direction de l'E. A la suite des grandes pluies et à la fonte des neiges, la source des Neuf-Fonts grossit considérablement et roule avec un grand bruit à travers les rochers. Bientôt après avoir dépassé le ruisseau qu'elle forme, on laisse à dr. l'établissement thermal, et on atteint (33 kil.)

AULUS.

Situation. — Histoire.

Aulus (hôt.: de Paris, de France, Souquet, et plusieurs autres auberges, très-peu confortables), est un village de 898 hab., dont le nom (*Aou lous*, *ad lucem*) indique la position. Il est situé à 776 mèt. au-dessus de la mer, sur la rive dr. du Garbet, à l'extrémité la plus orientale et la plus élevée du Couserans. Les maisons sont toutes réunies dans la partie orientale du vallon, qui est la plus saine et la mieux exposée au soleil. Au N. se dressent les flancs du Bertrône, montagne rocailleuse et parsemée à peine de quelques touffes de buis, de coudriers et de hêtres. Au S., le Montrouch domine de vertes prairies bordées de grands arbres. Plus loin, du côté de l'Espagne, des forêts bien conservées couvrent de grandes montagnes séparées par des ravins profonds, et sur l'arrière-plan s'élèvent les pics neigeux de la chaîne frontière. « En été, dit M. Bordes-Pagès, toutes ces montagnes sont habitées jusqu'à la cime; les familles entières transportent leur ménage et leurs enfants sur des plateaux élevés, qui seraient impraticables l'hiver. » Une forge s'élève sur le bord du torrent, à moins de 1 kil. en amont du village.

Aulus n'a pas toujours occupé le même emplacement. On montre encore les ruines de l'ancien Aulus, à une demi-lieue plus en amont de la vallée, près de la route qui conduit aux Argentières (*V.* ci-dessous). Il est probable que, dans les premiers temps, la petite plaine où s'élève le village actuel n'était qu'un marais ou un lac pierreux qui s'est comblé à la longue, et dont les habitants ont graduellement cultivé le sol.

La découverte des eaux thermales d'Aulus, due au hasard, date de 1823; l'année suivante, M. Souquet construisit près de la source une petite baraque de planches recouverte d'un toit de paille, et garnie d'une baignoire en bois : ce fut l'origine des Thermes d'Aulus. On enferma d'abord le petit bassin de la fontaine dans un carré en maçonnerie, surmonté d'un toit en ardoise; puis on bâtit à côté un établissement contenant 5 baignoires. L'établissement actuel date de 1828; le nombre des baignoires fut alors porté à 16. Depuis, un établissement rival, les *bains de Bacque*, s'est élevé à quelques pas de distance. Chacun a son pont et son avenue; mais ils ne se distinguent l'un et l'autre que par

leur apparence chétive et misérable. L'inspecteur actuel des eaux est M. Bordes-Pagès.

Les eaux.

Eau thermale, saline, ferrugineuse.

Émergence : D'un terrain tourbeux dans une région calcaire.

Trois sources : La principale peut être désignée sous le nom d'un de ses propriétaires, M. Souquet; une autre porte le nom de M. Bacque.

Débit en 24 h. : 720 hectol. (S. principale).

Densité : 1,0027.

Température : 20° (S. Souquet).

Caractères particuliers : Eau limpide, incolore, légèrement amère, douce et onctueuse au toucher; dépose sur les parois du bassin qui la renferme un sédiment ferrugineux.

Emploi : Boisson, bains et douches.

Climat : Salubre.

Effets physiologiques : Eau laxative, diurétique, produisant fréquemment la congestion hémorrhoïdaire, la poussée, la fièvre thermale, activant les fonctions de la peau; douée de propriétés toniques et paraissant agir d'une manière spécifique dans la syphilis invétérée.

Classification chimique : Eau sulfatée à base de chaux.

Analyse (O. Henry, 1851-1854.)

	S. Souquet.	*S. Bacque.*
	Eau 1 lit.	
	gr.	gr.
Sulfate de chaux	1,400	1,980
— de soude	1,010	0,100
— de magnésie	0,302	0,300
Bicarbonate de chaux	0,485	0,097
— de magnésie	0,265	0,043
Chlorure de sodium / — de calcium / — de magnésium		0,040
Chlorure alcalin / Iodure alcalin	0,010	
Sel de potasse		sens.
Acide silicique, alumine et phosphate		0,080
Silicate de chaux et d'alumine	0,090	
Oxyde de fer	0,011	
— de fer et de manganèse		0,005
Manganèse et arsenic	traces	
Iode / Arsenic		traces
Matière organique	indét.	indét.
	2,573	2,645
Acide carbonique libre, environ	1/12	1/8

Bibliographie : Bordes-Pagès, ***Notice sur les eaux minérales d'Aulus****....* Toulouse, 1850; in-8.

TARIF DES EAUX.

1° *Boisson.*

Par personne et par jour	» f.	15 c.
Par mois pour les personnes qui se baignent	2	50
Par mois pour les autres personnes	3	50
Pour toute la saison, baigneurs	3	50
— autres	5	»»

2° *Bains et douches.*

Rondes du matin, de 5 à 9 h.	»	60
— du soir, de 2 à 4 h.	»	60
— autres heures	»	50
Douches de 30 min.	»	75
Servants par douche	»	10
Transport en chaise, aller et retour	»	50
Aller ou retour seulement	»	30

Ascension du Tuc de Bertrône et du Montbéas.

2 h. de marche, aller et retour.

Le pic ou **tuc de Bertrône,** qui s'élève au N. d'Aulus, sert de première assise à la montagne de Montbéas, située en face de toutes les gorges qui rayonnent en éventail du côté opposé de la vallée. Il offre un belvédère commode aux touristes désireux de se former d'un coup d'œil une idée générale du pays. On le gravit sans danger à travers quelques petits taillis et des pâturages. De son sommet, haut de 1401 mèt., on voit à ses pieds la belle vallée d'Aulus, toute bigarrée de bois et de prairies, se ramifier vers le S. en trois vallons, dont le plus oriental est la continuation de la vallée princi-

pale du Garbet, et dont les deux autres sont : au milieu, le vallon d'Arse, noir de sapins; à dr., celui de Fouillet. Entre le vallon d'Arse et celui de Fouillet se dresse le *Montrouch* (2380 mèt.), dont les larges flancs sont couverts de pâturages jusqu'à la région des neiges, qui entourent son cône large et pointu. Par delà cette première cime on aperçoit, à l'O., une grande partie de la chaîne frontière. « Entre les sommets de Montabone et de Bonrepos et le cône de Crusous, une large échancrure indique le port de Martrat ou d'Ustou. La crête se cache ensuite derrière les hauteurs d'Aucèse, pour reparaître au port d'Aula jusqu'au beau rocher du Mont-Vallier, drapé d'une longue traînée de neige, et redressant sa tête tronquée au-dessus des masses qu'il envoie jusqu'au passage de la Core. » (DE CHAUSENQUE).

Du sommet du **Montbéas** (1903 mèt.), qu'on atteint en 1 h. de marche depuis le point culminant du Bertrône, on jouit d'une vue encore plus étendue, car on découvre au N. les plaines de Toulouse.

Le lac ou étang de Lhers.

3 h. aller et retour.

Le **lac de Lhers** ou *de l'Ers* est d'un accès très-facile; il suffit, pour y monter, de suivre, dans le fond de la vallée, le sentier de Vicdessos (R. 133), jusqu'au point où l'on voit la vallée du Garbet remonter vers le S. Inclinant alors vers le N., on gravit les pâturages, on franchit un col (1670 mèt.), et bientôt on arrive sur les bords du lac, situé à 1390 mèt. de hauteur, dans un bassin de pâturages. C'est une vaste pièce d'eau croupissante et malsaine, dont le fond boueux est habité par les grenouilles, les salamandres et les sangsues. Les pierres verdâtres entassées sur ses bords sont des blocs de lherzolite, roche éruptive qu'on trouve en de rares localités des Pyrénées et qui doit son nom à sa présence dans le bassin du lac de Lhers. On a reconnu aussi dans le voisinage du lac des assises de marbre blanc et des gisements de plomb argentifère. Si ces bords sont aujourd'hui complétement dépouillés d'arbres, les troncs qu'on distingue au fond de l'eau, à demi engloutis dans la vase, prouvent que des forêts, aujourd'hui brûlées (de là le nom du lac), ombrageaient autrefois toutes les pentes voisines. Une grande quantité de scories, qu'on trouve dans le voisinage, indiquent la place où l'on avait construit une forge. On dit que les eaux de cet étang forment la fontaine des Neuf-Fonts, à 5 kil. à l'E. (page 537). Du lac de Lhers on peut facilement se rendre, soit à Massat (R. 139), soit à Vicdessos (R. 133).

Castelminier, mines de la Core et des Argentières.

3 h. aller et retour.

On suit la rive dr. du Garbet jusqu'au point où le vallon boisé remonte au S. E. vers la crête neigeuse de Caumale. De là, on aperçoit la *tour de Castelminier* se dresser à l'E. sur une petite terrasse. Suivant la tradition du pays, ce château aurait été élevé du temps des Romains pour protéger les mineurs, et sa destruction remonterait à l'époque de l'invasion des Arabes. Une figurine en bronze et des marteaux de forme antique ont été découverts dans l'emplacement de l'ancien village de Castelminier.

Un peu au delà de la tour, audessous du bois de las Coumes, se trouve l'ancienne mine de plomb argentifère de *la Core*. Pendant le dernier siècle, elle était exploitée avec succès. En 1838, un M. Lecourt en obtint la concession; il rouvrit les galeries, bâtit une vaste maison sur la montagne et des fourneaux à Aulus, construisit un bon chemin, et en-

voya une grande quantité de minerai à Toulouse. Mais l'exploitation fut bientôt interrompue, car elle cessa d'être productive.

La mine des *Argentières*, située à une petite distance vers le S., est encore plus épuisée que celle de la Core, et ne pourra jamais être exploitée utilement : cependant, d'après un mémoire publié en 1600 par maître Jehan de Malus, on aurait ouvert dans l'intérieur de la montagne des galeries d'une lieue et même d'une lieue et demie de longueur. Depuis cette époque, les eaux ont tout envahi.

Le lac de Garbet.

4 h. aller et retour.

Le **lac de Garbet,** d'où sort la rivière du même nom, au S. de Castelminier, est alimenté par une cascade qui descend elle-même d'un étang supérieur, étroit et profond, appelé l'*étang Bleu*. Sa hauteur est de 1670 mèt. C'est le plus grand lac français des environs d'Aulus. Il a une forme ovale; son eau est limpide et noirâtre, et les pâturages qui l'entourent sont entièrement dépouillés d'arbres. Il se comblera peu à peu, de même que s'est déjà comblé un autre lac situé au-dessous. Au S. se dresse le *pic de Caumale*, au large dos et aux flancs escarpés : plus loin, au S. E., on aperçoit le pic de Bassiés (R. 133).

La vallée d'Arse et le port de Guillou.

4 h. de marche jusqu'au col.

Au delà de (1 kil.) la forge, on franchit le torrent de Garbet pour monter, par une pente roide, vers le *vallon d'Arse* (brûlé), resserré dès son entrée entre le *Pouech de Guas* (à l'E.), haut de 1738 mèt., dont les flancs rocheux sont hérissés çà et là de broussailles, et le Montrouch (à l'O.), couvert de bois et de prairies. Peu à peu la vallée, s'élargissant entre des escarpements boisés, s'élève (1 h. 30 min.) jusqu'à une paroi abrupte, du haut de laquelle tombent à côté l'un de l'autre les trois jets d'une magnifique cascade.

Pour escalader ce rocher, qui semble inaccessible, il faut prendre à g., gravir un sentier rapide ombragé par de grands arbres, puis revenir à dr. quand on est parvenu au sommet. Le plateau sur lequel on arrive alors est entouré de tous côtés par des masses granitiques et dénudées; des blocs énormes sont épars çà et là sur la pelouse, et de petits étangs bordent le cours du ruisseau. En amont, (2 h. 30 min.) un court défilé, nommé *Touètes*, obstrué de roches éboulées, donne accès à un plateau assez vaste où sont parsemés quelques petits lacs. On les dépasse, et bientôt (3 h. 30 min.) on atteint la base du **port de Guillou**. Ce port a deux passages séparés par un morne : celui de l'E., haut de 2342 mèt., s'ouvre au-dessous d'une cime appelée *Bentefarine*; l'autre, le port de *Sounou*, haut de 2402 mèt., passe à côté du *pic de Turgulla* (2495 mèt.) et n'est guère suivi que par les troupeaux après la fonte des neiges. Ils ne sont tous deux praticables que pendant deux ou trois mois de l'année. « Au N. E. la cime de *Puntussan* (2715 mèt.), dont le Bentefarine est la première assise, ressemble, dit M. de Chausenque, à la tour d'un sémaphore au bord d'une plage maritime. »

Pour descendre du col de Guillou au premier village espagnol, Tabascan (R. 131), on compte 3 h. de marche.

Du col de Guillou, on peut revenir à Aulus par les pâturages qui dominent le versant oriental de la vallée d'Arse; de cette manière, on atteint facilement le sommet du Pouech, d'où l'on jouit d'une très-belle vue sur le bassin d'Aulus et sur la vallée d'Arse.

On peut aussi abandonner la vallée principale vers le milieu de sa longueur, remonter à l'O., et, franchissant un petit col, retomber dans

le petit cirque où le *lac de Guzet*, environné de tous les côtés par des prairies et par des forêts de sapins et de hêtres, est comme suspendu sur le flanc du pic de Montrouch. Le ruisseau qui sort de ce lac tombe dans la vallée d'Arse, près de son débouché dans le bassin d'Aulus.

Lac d'Aubé.

5 h. aller et retour.

Au-dessus de l'établissement thermal, on gravit la base du Montrouch, et, traversant quelques prairies, on entre dans le vallon de Fouillet, dont les molles sinuosités remontent dans la direction du S. A l'entrée de ce vallon s'étend un bassin inégal, semé de buttes gazonnées et dominé des deux côtés par des bois de hêtres et de magnifiques prairies. En continuant de remonter le ruisseau du Fouillet, on voit une cascade assez curieuse. « Elle a en effet, dit M. le docteur Bordes-Pagès, la forme d'une chapelle ou d'un caveau naturel entièrement frais, creusé dans le roc. La voûte de ce caveau, percée d'une ouverture, livre passage à un ruisseau qui tombe sur une sorte d'autel, et de là sur le sol, en éparpillant une pluie de perles. »

Plus loin, les escarpements qui dominent le vallon de Fouillet s'écartent; on entre dans le cirque parfaitement ovale et régulier de *Casiarens*, dont les hautes parois de granit brillent çà et là sous quelques filets d'eau qui les humectent. On escalade à l'O. les rochers abrupts qui précèdent ce cirque, et l'on continue de monter pendant 1 h. 1/2 à travers les neiges et les rochers; on atteint enfin le bassin qui renferme le **lac d'Aubé** ou de **Mède**, l'un des plus élevés de cette partie des montagnes; il est ainsi appelé, sans doute à cause des neiges blanches (*alba*) qui recouvrent le plus souvent les pâturages environnants et à cause de sa position isolée (*medius*) entre deux pics. En hiver, il est couvert d'une couche de glace qui a plusieurs mètres d'épaisseur. Ces glaces se fondent au retour de la belle saison, et descendent avec fracas, mêlées de pierres, le long des cascades et des précipices. « Lors même que le lac est tranquille, dit M. Bordes-Pagès, on entend sur ses bords un bruit souterrain, semblable à celui d'une mer lointaine. » Des hauteurs qui dominent le lac d'Aubé, on peut voir se développer au loin les fertiles plaines du Languedoc, jusqu'au delà de Toulouse.

En revenant à Aulus, on peut visiter, sur le versant occidental du vallon, les cabanes de Freychet, d'où l'on jouit d'une admirable vue. Si l'on franchit le *col d'Escots*, qui passe au N. du *pic de Freychet* (2064 mèt.), on retombe, non loin du hameau de *Mossure*, dans le val d'Escorce, dont les eaux descendent à Saint-Lizier d'Ustou (R. 131).

D'Aulus à Ustou, par le col de Latrape.

2 h. de marche.

Le sentier, très-facile à trouver, part de l'entrée du vallon de Fouillet, et gravit par des courbes gracieuses les pentes douces des prairies jusqu'au **col de Latrape**, couvert de granges, haut de 1122 mèt. et dominé au N. par le *Tuc de la Lane* (1337 mèt.), et au S. par le pic de *las Grepios* (1601 mèt). Le petit vallon dans lequel on descend est parsemé de bois charmants. La pente, d'abord assez facile, devient graduellement plus escarpée, et bientôt on voit la vallée d'Ustou avec ses champs, ses villages et ses mines, dominé à l'E. par la masse du Mont-Vallier. Quand on a laissé à dr. le plateau de *Fauguerolles*, couvert de touffes de buis, on ne tarde pas à atteindre le hameau de *Sérac*, situé sur le versant N. de la vallée, vis-à-vis de Saint-Lizier d'Ustou (R. 131).

ROUTE 133.

D'AULUS A VICDESSOS.

A. Par le port de Saleix.

4 h. 45 min. à 5 h. — Route de voitures en construction : passage fréquenté tous les jours par les muletiers chargés de porter le minerai à la forge d'Aulus.

30 min. D'Aulus au confluent du Garbet et du ruisseau d'Arse (R. 132).

On s'élève graduellement au-dessus du torrent sur le versant septentrional de la montagne, puis on remonte un petit vallon qui renferme les *granges de Combebière*, et l'on prend l'un des innombrables sentiers tracés sur les pentes gazonnées. En se retournant, on jouit, à mesure qu'on s'élève, d'une vue de plus en plus belle sur la vallée d'Aulus, qui ressemble à une vallée bernoise ; sur la tour de Castelminier, la sombre gorge de Garbet et un immense amphithéâtre de montagnes ; à g., Puntussan et la grande chaîne ; en face, le Mont-Vallier ; à dr., Bertrône et Montbéas. Au pied du Mont-Vallier, et par-dessus les bois et les pâturages du joli col de Latrape, de petites échancrures indiquent les vallons d'Ustou.

Bientôt après avoir dépassé les dernières granges, on atteint (2 h. 30 min.) le **port de Saleix**, appelé aussi *col de Combebière*, situé à 1801 mèt. Là on découvre, à l'E., une vue assez insignifiante sur un vallon nu, à demi rempli de débris d'avalanches de pierres, et qu'on prendrait, au premier aspect, pour le lit d'un ancien glacier.

On descend d'abord par une pente douce dans ce vallon, d'où l'on aperçoit, en face de soi, la terrasse de Goulier (R. 140), dominée par une montagne couverte de pâturages jusqu'a sommet. A dr. s'élève une montagne aride, *le pic de Bassiès* (2677 mèt.), sur le versant méridional duquel se trouvent le lac et les étangs du même nom. En 45 min. (3 h. 15 min.), on atteint les habitations les plus élevées du vallon, situées à 1425 mèt., au bord d'un plateau gazonné. De là on aperçoit les villages de Sem, de Saleix et d'Auzat, et l'on découvre la partie inférieure de la vallée, où la couleur grise domine malheureusement. La descente devient beaucoup plus rapide. On contourne une vaste courbe exposée au soleil du midi et bien cultivée. Près de (44 min.) *Saleix* (423 hab.), le premier village que l'on rencontre, situé à 1013 mèt., on aperçoit sur la dr. une partie de la grande chaîne, qui se découvre à mesure qu'on s'abaisse. On y distingue les ports élevés par lesquels Vicdessos communique avec le val d'Andorre. En face, les regards sont surtout attirés par le rocher grisâtre d'Olbier, que couronne une tour en ruine. Une dernière descente vient enfin aboutir, entre Auzat et Vicdessos, à la route de voitures qui relie ces deux villages (R. 141)

4 h. 45 min. Vicdessos (R. 140).

B. Par le lac de Lhers.

5 h. environ. — Sentier de mulets. Passage moins élevé.

1 h. 45 min. à 2 h. D'Aulus au lac de Lhers (R. 132, page 539).

Parvenu au lac de Lhers, on le contourne du côté du N., et on rejoint le sentier qui conduit d'Ercé (R. 132) par le *col d'Éret* à Vicdessos. En suivant ce chemin dans la direction de l'E., on arrive au *col d'Ercé* (1628 mèt.), où une croix de fer marque la limite qui sépare le Couserans et le pays de Foix. Les pâturages sont parsemés de blocs de pierres descendus du *pic Paloumès* (2088 mèt.), qui domine le col du côté du S. La vaste forêt de Freychinède recouvre le versant N. E. de cette montagne.

Une descente facile, à travers les charmantes pelouses qu'arrose un ruisseau, mène en 1 h. à *Suc*. v. de 1267 hab., situé, sur le versant

septentrional du vallon, à 950 mèt. de hauteur. Plus bas, de l'autre côté d'un profond ravin, on passe au hameau de *Sentenac*, qui appartient à la commune de Suc, et d'où l'on descend en un quart d'heure à Vicdessos, dont on voit les maisons à ses pieds.

C'est dans les environs de Suc que des chasseurs trouvèrent, en 1809, cette *folle des Pyrénées*, dans laquelle plusieurs personnes voulaient voir une variété intermédiaire entre l'espèce humaine et celle des orangs-outangs. « Elle était d'une taille élevée, dit M. Bergès ; sa peau était noire ; une longue chevelure, son unique vêtement, flottait sur ses épaules. On s'empressa de lui présenter des habits : elle les repoussa et les déchira avec violence. Il fallut lui attacher les mains pour parvenir à la vêtir. » On lui demanda comment les ours ne l'avaient pas dévorée. « Les ours ! répondit-elle ; ils étaient mes amis, ils me réchauffaient ! » D'autres paroles qu'elle prononça firent supposer que la douleur d'avoir vu poignarder son mari par des brigands l'avait rendue folle. Elle fut conduite à l'hospice de Foix, où elle périt misérablement.

ROUTE 134.

DE TOULOUSE A FOIX.

83 kil. — Chemin de fer. 2 convois par jour. Trajet en 3 h. 15 min. — Prix : 9 fr. 30 ; 6 fr. 95 c. ; 5 fr. 10 c.

12 kil. De Toulouse à Portet-Saint-Simon (R. 110).

Laissant à dr. le chemin de fer de Montrejeau, on se dirige au S. E. et l'on franchit la Garonne sur un beau pont de 7 arches à cintre surbaissé. A une petite distance en aval, on voit le pont de briques sur lequel passe la route de terre. Le village de *Pinsaguel* (460 hab.), dont les maisons sont en général bâties en galets, est situé à g. du chemin de fer, à 2 kil. de l'embouchure de l'Ariége : sa population se compose en grande partie de pêcheurs.

18 kil. *Pins-Justaret*, station qui doit son nom à deux villages assez éloignés l'un de l'autre et ne formant qu'une seule commune (274 hab.). Justaret est situé dans une charmante position, sur la rive g. de l'Ariége ; Pins se trouve à 1 kil. à dr., dans l'intérieur des terres. Des chaînes de collines qui s'élèvent à dr. et à g. commencent à dessiner la vallée de l'Ariége.

Le chemin de fer franchit la Lèze sur un pont de fer. A g., au sommet d'une côte qui commande la rive orientale de l'Ariége, on aperçoit le village de *Clermont* (535 hab.), et plus au N. un monticule artificiel, où l'on croit reconnaître un tumulus celtique ; à dr., dans la vallée de Lezat, apparaissent les maisons de *Labarthe*, v. de 584 hab., jadis environné de forêts.

32 kil. *Le Vernet*, v. de 626 hab., situé à l'E. du chemin de fer, au bord de l'Ariége.

« Vis-à-vis du Vernet, dit M. Roschach, l'Ariége reçoit la Hize, petit affluent boueux qui se traîne depuis les coteaux de Gibel en délayant de son mieux les terres jaunes du Lauragais. *Venerque* (988 hab.) s'est, pour ainsi dire, placée en vedette sur la plate-forme qui domine les deux rivières. Des haches celtiques et divers objets gallo-romains, découverts dans les terrains environnants, témoignent d'un établissement fort ancien. » Ses marchés sont très-importants. La petite *église* romane de Venerque, classée parmi les monuments historiques, est le dernier vestige de l'abbaye de Saint-Pierre, qui existait déjà au commencement du IXe s. On conserve dans l'église un très-beau reliquaire en bronze.

On laisse à dr. le v. de *Lagardelle* (872 hab.), qui possède un châ-

teau moderne flanqué de tours crénelées et entouré de beaux arbres.

28 kil. ***Miremont***, v. de 1386 hab., situé à l'O. du chemin de fer, sur le flanc de la colline. Ses foires sont très-importantes. A 3 kil. au S. O., dans un petit vallon, se trouve le v. de *la Grâce-Dieu* (514 hab.), qui possédait une ancienne abbaye dont l'église renferme encore une magnifique statue sépulcrale d'un chevalier de Miremont.

31 kil. **Auterive,** ch.-l. de c., V. triste et mal bâtie, peuplée de 3297 hab. et située sur une terrasse d'environ 20 mèt. qui domine la rive dr. de l'Ariége. La ville est réunie à la station par un pont de briques. De ce pont, on a une belle vue sur la vallée fertile de l'Ariége et sur les premières montagnes boisées des Pyrénées, au-dessus desquelles s'élève la cime presque toujours neigeuse du pic Saint-Barthélemy.

Auterive possède plusieurs moulins importants.

D'Auterive à Villefranche, R. 154.

Au delà d'Auterive, on laisse à g. le *château du Secourieu*, ayant appartenu au maréchal Clauzel, puis on traverse la vallée ombreuse et le ruisseau de Calers, sur les bords duquel s'élevait autrefois l'importante abbaye cistercienne du même nom, détruite en 1548 par les protestants.

40 kil. **Cintegabelle,** ch.-l. de c., V. de 4099 hab., située à 1 kil. à l'E. du chemin de fer, sur la rive dr. de l'Ariége, que traverse un vieux pont de brique à six arches inégales. La ville était autrefois dominée par un fort dont on aperçoit quelques restes sur la colline et qui devint en 1438 le repaire des routiers. L'ordre de Malte possédait aussi un château à Cintegabelle.

L'*église* paroissiale, dont la flèche élancée attire les regards du voyageur, a été bâtie et rebâtie à diverses époques. Elle s'élève au-dessus de la ville, sur une terrasse encore fortifiée de remparts crénelés. La porte de l'église est du style roman, mais l'intérieur, composé d'une seule nef, est entièrement ogival. On y remarque plusieurs tableaux de Despars, sans grande valeur, un orgue décoré de boiseries dorées dans le goût du XVIIIe s., un autel en marbre d'Italie et une curieuse piscine en bronze, évidemment très-ancienne. Les tableaux, l'orgue et l'autel proviennent de l'abbaye de Boulbonne (*V.* ci-dessous). De l'église on monte au *calvaire*, d'où l'on jouit d'une très-belle vue sur la ville, sur le cours sinueux de l'Ariége et du Lhers, sur la fertile péninsule de Boulbonne, et au loin sur la chaîne des Pyrénées, depuis le pic du Midi de Bigorre à l'O. jusqu'au Canigou, montrant à l'E. sa tête ronde par-dessus la ligne de faîte des collines de l'Ariége. Au S. on remarque surtout le pic de Tabe et le Mont-Vallier.

[C'est à Cintegabelle qu'il faut quitter le chemin de fer pour aller visiter les restes de la *seconde abbaye de Boulbonne* (autrefois Bolbonne), située à 5 kil. au S. O., à l'extrémité de la péninsule de Tramesaïgues (entre deux eaux), formée par le confluent de l'Ariége et du Grand-Hers, dont les eaux réunies commencent à devenir navigables. Un pont récemment construit traverse le Grand-Hers, immédiatement en amont de son embouchure. « Dès le Xe s., dit M. Roschach, une maison religieuse s'éleva dans la ravissante solitude de Tramesaïgues; mais la perception des dîmes amena des querelles interminables avec l'abbaye de Boulbonne (*V.* ci-dessous), fondée par les comtes de Foix, près de Mazères, et en 1219, l'abbaye comtale, devenue riche et puissante, absorba l'humble prieuré carolingien, qui devint un simple domaine d'agrément.» Après la destruction de la première abbaye, pendant

les guerres de religion, les moines de Boulbonne choisirent le site de Tramesaïgues pour relever leur monastère. Les travaux commencèrent en 1652 et continuèrent pendant près d'un siècle et demi : l'ornementation et l'ameublement de l'édifice n'étaient pas encore terminés, quand survint la Révolution. En 1790, ces immenses constructions appartenaient à 13 religieux de l'ordre de Cîteaux, qui jouissaient de revenus très-considérables; en 1791, elles furent mises aux enchères et vendues comme biens nationaux. On a transformé en greniers, en magasins, en logements de paysans, la plupart des salles de l'abbaye; et les tableaux, les meubles, les boiseries, les sculptures sont épars dans les églises et les fermes des environs. Les constructions offrent en elles-mêmes peu d'intérêt; cependant la grande cour du cloître, avec ses piliers et ses arcades, est encore d'un noble aspect.

A une petite distance au S. des ruines de l'abbaye, se trouve le ham. de *Tramesaïgues*, dont l'église a recueilli quelques épaves de Boulbonne : les boiseries du chœur, une chaire octogonale en marbre rose, deux tableaux de Despars.

A l'O. de Tramesaïgues, on atteint en 30 min. de marche, par un charmant sentier, le domaine de *Terraqueuse*, ombragé d'arbres magnifiques et baigné par les nombreuses sources vives auxquelles il doit son nom. On y voit les restes pittoresques d'un ancien château, où le comte de Paulo donna, en 1789, le signal d'une insurrection royaliste promptement réprimée (*V*. R. 110, Montrejeau).]

En quittant la station de Cintegabelle, on s'engage dans une tranchée ouverte à travers les cailloux roulés, puis on traverse la Jade, et l'on sort du département de la Haute-Garonne pour entrer dans celui de l'Ariége. A g. on aperçoit le ham. d'*Ampouillac*, offrant quelques débris d'une église ayant appartenu à l'abbaye de Boulbonne. A dr. se montrent les deux villages de *Labatut* (198 hab.) et de *Canté* (598 hab.), entre lesquels s'élève une colline couverte de chênes, où la tradition populaire place le berceau de Jacques Fournier, qui devint pape en 1335, sous le nom de Benoît XII, après avoir été moine de Boulbonne. Dans l'église de Canté on voit un singulier bénitier creusé dans une statue en marbre blanc mutilée.

49 kil. **Saverdun** (hôt. de la Croix-d'Or), ch.-l. de c., V. de 4205 hab., située à 230 mèt., au pied de coteaux escarpés dont l'Ariége vient ronger la base. Son vieux nom celtique (*Sabardu* ou *Sabardunum*[1]) prouve qu'elle existait avant la conquête de la Gaule par les Romains; plus tard, grâce à son importante position stratégique à l'entrée de la grande plaine qui descend au N. vers Toulouse, elle devint le siége d'une châtellenie et l'une des villes maîtresses du comté de Foix. Pendant les guerres des Albigeois, elle soutint un long siége contre Montfort, qui fut obligé de se retirer sans avoir pu s'en emparer. Au XVIe s., la plupart de ses habitants se convertirent à la Réforme, et Saverdun devint une des capitales protestantes du pays. En 1575, les réformés y tinrent une assemblée d'États et se donnèrent pour gouverneur général le fameux capitaine d'Audon, qui fit abattre plusieurs monuments religieux, églises et couvents. Enfin, en 1633, le duc de Richelieu ordonna la destruction des remparts et du château fort de Saverdun; il n'en reste plus que d'insignifiants débris.

L'hôpital civil de Saverdun a été fondé en l'année 1289 par Noël Arnaud. Dans le faubourg de la rive dr. s'élève un *orphelinat protestant*, habité par 125 enfants auxquels on

1. Les noms de Sabar, Sabart, Sabarthès sont attachés à un très-grand nombre de localités dans le département de l'Ariége.

enseigne principalement les travaux agricoles. Les recettes annuelles de cet établissement s'élèvent en moyenne à 70 000 francs.

Saverdun possède une minoterie et des usines à fer.

En quittant la station de Saverdun, on franchit l'Ariége sur un beau pont de 4 arches, à une petite distance en aval de la ville et de l'ancien pont de brique qui porte la route de terre. La plaine uniforme que l'on traverse n'offre qu'une légère couche de terre végétale mêlée à d'innombrables galets qu'on a entassés en pyramides au milieu des champs, et qui servent à former toutes les clôtures; les maisons sont également construites en cailloux roulés. — On traverse le Crieu en deçà de (57 kil.) *Mazères-le-Vernet-d'Ariége*, station située au milieu d'une campagne où l'on aperçoit à peine quelques habitations éparses. Le *Vernet-d'Ariége*, ou *de Canteraine*, est un village de 573 hab., situé à l'E. du chemin de fer, sur la rive dr. de l'Ariége et entouré de charmants ombrages. Ses beaux fruits jouissent sur les marchés de Toulouse d'une réputation méritée.

[Une route qui se dirige en droite ligne vers le N. E., sur une longueur de 8 kil., unit la station du chemin de fer à **Mazères**, ancienne résidence des comtes de Foix, patrie de Gaston, le vainqueur de Ravenne, aujourd'hui simple ch.-l. de c., peuplé de 3822 hab. La ville, fondée en 1251 par un abbé de Boulbonne, est régulièrement construite sur la rive g. du Lhers; ses rues se coupent à angle droit, et de beaux boulevards plantés d'arbres ont remplacé les anciens fossés comblés en 1634 par ordre de Richelieu : il ne reste plus de l'ancien château des comtes de Foix qu'une petite tourelle et des pans de murailles.

A 3 kil. au S. E. de Mazères, dans cette plaine caillouteuse qui sépare le lit de l'Ariége de celui du Lhers et que recouvrait autrefois une vaste forêt, s'élevait la *première abbaye de Boulbonne*, dont il ne reste plus que d'insignifiants décombres. Cette abbaye, fondée en 1129 par les bénédictins, devint bientôt par ses richesses et ses priviléges l'une des plus importantes du Midi de la France. C'est là que Simon de Montfort offrit son épée avant la bataille de Muret (R. 110). En 1567, elle fut renversée de fond en comble par les terribles *casaques noires* du capitaine d'Audon, qui « ravageaient sans pitié tout le pays catholique, attachant leur nom à toutes les ruines. Crampagna, le Mas-Saintes-Puelles, l'ancienne abbaye de Pamiers, le Mas-Saint-Antonin, Tarascon, Vicdessos, Saint-Girons, et bien d'autres lieux encore, gardèrent longtemps mémoire du passage du sire d'Audon. » Il expira paisiblement en 1598 dans son château de Bélesta.]

Au delà de Vernet, on laisse à g. la colline qui porte le village de *Montaut* (1425 hab.), dominé par une vieille tour gothique et les débris d'un château fort, souvent pris et repris pendant les guerres de religion. « La colline de Montaut, sorte d'îlot verdoyant, de 2 kil. de longueur, paraît surnager au-dessus du plat pays. Comme le calvaire de Cintegabelle, cette masse argileuse, placée au milieu de la plaine entre les deux courants de l'Ariége et de l'Hers, a survécu pour ainsi dire à l'érosion des vallées, afin de rendre témoignage du niveau primitif de la plaine. Aujourd'hui, par un privilége unique, elle conserve encore sur ses croupes adoucies quelques vestiges des anciens bois de Boulbonne. » (ERNEST ROSCHACH.)

A dr., les collines boisées de l'Ariége, hautes de 250 mèt. au-dessus du lit de l'Ariége, qui se déroule en méandres à leur base, se dressent en

promontoires et sont frangées de charmants vallons où l'on aperçoit quelques maisons des villages de *Bonac* (905 hab.) et de *Bézac* (273 hab.). Au-dessus de Bonac s'élèvent quelques pans de murailles et la tour d'un ancien château fort. Le chemin de fer décrit une courbe autour de Pamiers en longeant le bord d'une terrasse de galets qui domine la ville du côté de l'E.

65 kil. **Pamiers** (hôt. : du Grand-Soleil, de la Croix-d'Or, du Commerce), ch.-l. d'arrond. du départ. de l'Ariége, V. de 7910 hab., située sur la rive dr. de l'Ariége, dans un petit bassin où plusieurs canaux d'eau vive, utilisés d'ailleurs par des usines, entretiennent une belle végétation. Elle ne fut d'abord qu'un simple château construit auprès de l'abbaye de Saint-Antonin (*V.* ci-dessous). Selon la tradition, Roger II, comte de Foix, ayant fait bâtir ce château à son retour de la Palestine, en 1104, lui donna le nom d'*Apamia* ou *Apamée*, en souvenir de la ville syrienne de même nom, d'où il avait rapporté quelques reliques. Cependant, au dire des habitants, leur ville existait déjà du temps des Romains, et fut détruite par les Barbares : à l'appui de leur assertion, ils citent les noms de *place aux pots*, *place au blé*, etc., donnés à quelques vignes situées aux environs de Pamiers.

Jusqu'au XIIIe s., les comtes de Foix partagèrent seuls avec les religieux de Saint-Antonin les droits seigneuriaux de la ville; mais du XIIIe s. à la fin du XVIe, son histoire municipale n'offre qu'une longue suite de révolutions. « Nulle part peut-être, dans tout le pays de Foix, les pouvoirs rivaux ne luttèrent avec plus d'énergie et de persistance. Les religieux de Saint-Antonin, les comtes de Foix, les rois de France, les évêques de Pamiers, les six consuls qui représentaient la commune et sauvegardaient de leur mieux l'antique héritage de la liberté, luttaient pour la suprématie, obtenant tour à tour un triomphe, accompagné le plus souvent de luttes sanglantes. Pendant la guerre des Albigeois, Pamiers devint le quartier général de Simon de Montfort. En 1486, Jean de Foix, vicomte de Narbonne, qui disputait le pays à Catherine, reine de Navarre, saccagea la ville, et l'on vit, dit la chronique, « ruisseler le pavé de sang des meurtris, qui grossissait comme rivière d'une grande et indicible source. » Pendant les guerres de religion, Pamiers, devenue ville protestante, fut prise et reprise plusieurs fois, et la plupart de ses églises et de ses couvents furent détruits par les réformés; en 1628, elle fut prise d'assaut et impitoyablement traitée par le prince de Condé.

L'évêché de Pamiers a été érigé en 1296.

On remarque à Pamiers la *cathédrale*, surmontée d'un ancien clocher de forme octogonale, qu'a conservé Mansard, lors de la reconstruction de la nef dans le style du XVIIe s. et sur lequel on a élevé depuis d'élégants clochetons. L'*église de Notre-Dame-du-Camp* est très-ancienne. La ville possède plusieurs autres églises, sans compter un grand nombre de séminaires et de couvents. Il y avait autrefois des carmes, des dominicains, des cordeliers, des augustins, des carmélites, des ursulines et des clarisses; et le nombre des moines était si considérable qu'en 1560 le conseil de Pamiers refusa d'en laisser entrer d'autres, « pour ce que, disait-il, la cité avait prou de moynes, nonains, qu'elle était remplie de telle sorte de gens oyseux, qui seroient un jour pour se rendre maistres des habitants, si on permettoit ceste formillière si importune et si fascheuse. »

Il ne reste plus aucun vestige de l'ancien château, dont l'emplacement, qui a conservé le nom de *Castellat*, est devenu une promenade charmante; elle est fort élevée au-

dessus de la ville, qu'elle domine tout entière, et du point culminant, on voit : au S., les cimes neigeuses des Pyrénées; au N., le cours de l'Ariége et les plaines fertiles qui s'étendent vers Toulouse, tandis qu'à l'E. se montrent des vignobles et des champs.

L'hospice de Pamiers est propriétaire des bains d'Ussat (R. 142).

Pamiers possède des fabriques de serge, de faux et de limes, quelques filatures de laine et de coton, des forges. Les vins de Pamiers jouissaient autrefois d'une grande réputation, et ceux du quartier de *Baudet*, vignoble qui existe encore aujourd'hui, étaient réservés pour la table des rois. Dans les environs, on exploite d'importantes carrières de grès.

A un quart de lieue au S. de la ville, on voit quelques murs noircis, derniers débris de l'ancienne abbaye de Frédelas, connue sous le nom de *Mas-Saint-Antonin*, détruite en 1586 par les casaques noires du sire d'Audon.

Près des ruines du Mas-Saint-Antonin jaillit la source minérale des *Barraques*.

De Pamiers à Saint-Girons, R. 135; — à Carcassonne et à Bram, R. 157.

Au S. de Pamiers, on se rapproche de l'Ariége, qui longe toujours la base des collines de la rive g. Après avoir dépassé *Saint-Jean-du-Falga*, v. aux maisons éparses, peuplé de 526 hab., on aperçoit à dr. la ville de *Longpré*, construite par un évêque de Pamiers. Sur la rive g. de l'Ariége se montrent le v. de *Bénagues* (213 hab.), son château fondé vers la fin du XVIe s., ses vieux ormes disposés en quinconce sur une terrasse au bord de la rivière, et enfin, plus au S., la forge et le château moderne de *Guillot*, entourés de magnifiques jardins. — La plaine, se rétrécissant de plus en plus, se transforme graduellement en vallée.

74 kil. **Varilhes**, ch.-l. de canton, V. de 2006 hab., fort ancienne, car elle était connue au Ve s. sous le nom de *Villa Saxosa*. Elle possédait un château auquel les habitants mirent le feu en 1211, pour l'empêcher de tomber en la possession de Simon de Montfort. Celui-ci ordonna d'éteindre l'incendie et laissa une garnison dans la place. Le comte de Foix ayant repris ce château, Guy de Montfort, frère de Simon, se présenta de nouveau en 1228 devant Varilhes pour en faire le siége; mais il fut tué d'un coup de flèche à la tête. En 1621, les protestants, au nombre de près de 3000 hommes, assiégèrent la ville de Varilhes; mais attaqués par l'armée du duc d'Angoulême, ils furent obligés de lever leur camp et perdirent 5 ou 600 hommes dans le combat. En 1628, on pendit aux branches des grands noyers de Varilhes 24 protestants, condamnés comme rebelles par ordre de Richelieu.

Varilhes est entouré de vignes produisant un vin qui jouit d'une très-mauvaise réputation dans le pays. « Dieu nous préserve, dit un proverbe, du vin et du pavé de Varilhes! »

Au haut de Varilhes, sur la rive g. de l'Ariége, se trouve le petit ham. de *Vals*, dont l'église est en grande vénération dans le pays.

Au N. de la ville, on quitte définitivement la plaine d'alluvion nivelée par les eaux de l'Ariége; la vallée pyrénéenne commence, dominée à dr. et à g. par des collines d'une élévation de 600 mèt.

On aperçoit à g., dans le vallon boisé du Méridic, le v. de *Dalou* (563 hab.), près duquel on trouve des truffes. A l'extrémité supérieure du vallon du Méridic, on exploite de belles carrières situées près du v. de *Gudas* (285 hab.). C'est de là que sont sorties la plupart des pierres de taille des édifices de Foix.

On traverse le Méridic; de l'autre côté de l'Ariége se montre *Crampagna*, v. de 635 hab., dominé par son château en partie moderne. La tour, autrefois fort élevée, semble dater du XIe ou du XIIe s.

La minoterie de Crampagna, qui s'élève au bord de la rivière, livre aux consommateurs une grande quantité de farines. — A quelque distance du village, sur le revers d'un coteau boisé qui s'élève au-dessus de la rive g., s'ouvre une grotte assez vaste de de laquelle sortent les eaux d'une fontaine pétrifiante connue sous le nom de *Sarrasine*.

Le chemin de fer traverse l'Ariége sur un pont de trois arches à cintre surbaissé et remonte la vallée en longeant la rive g.

On laisse à dr. le ham. de *Verges* et la petite église de *Saint-Agouly*, construite, dit-on, sur l'emplacement d'un temple païen, dont il restait naguère un grand nombre de débris. A g., sur la rive opposée, on aperçoit *Saint-Jean-des-Verges* (*de Virginibus*), v. de 589 hab. C'est là que Roger Bernard, comte de Foix, vint en 1229 faire acte de soumission au roi de France. Près de Saint-Jean, on découvrit en 1830 quelques fûts de colonnes et des chapiteaux corinthiens, qui faisaient probablement partie d'un temple romain. « Ces antiquités, nous apprend M. Bergès, ornent maintenant le colombier d'un honnête bourgeois de Saint-Jean. » Dans les environs du village on exploite des carrières de lignite.

Au delà de Saint-Jean-des-Verges, on s'engage dans le petit défilé du *Pas de Labarre*, que défendait autrefois un château fort. Le petit ham. de *Labarre*, qu'on voit sur la rive dr., a gardé le nom du défilé; il possède plusieurs tuileries. Non loin de Labarre, dans le petit vallon où s'élève le *château de Tournac*, jaillit une source sulfurée sodique froide.

On passe au pied d'une terrasse boisée qui porte le village et le château de *Vernajoul* (453 hab.), on dépasse une forge, puis on franchit l'Ariége sur un beau pont d'une arche, et l'on voit se dresser à dr. les vieilles tours et le rocher de (83 kil.)

FOIX.

Situation. — Aspect général.

Foix (hôt.: Lacoste, Rousse, Baures), l'ancien *Fuxum*, actuellement le ch.-l. du départ. de l'Ariége, V. de 5507 hab., située à 374 mèt. d'altitude, dans un petit bassin triangulaire formé par le confluent de l'Ariége et du Larget, et dominée par les ruines pittoresques de son château. « Je doute, dit M. de Chausenque, qu'il y ait dans tout le royaume de plus humble ch.-l. de préfecture : vieilles maisons mal bâties; rues étroites et tortueuses; point de places; site inégal et enfoncé entre de tristes hauteurs; rien n'y manque pour en faire un lieu d'exil. L'enceinte de montagnes ne s'ouvre un peu que du côté du S. » — Une belle rangée de maisons, parmi lesquelles se trouvent les principaux hôtels, longe le quai de la rive dr. de l'Ariége.

Histoire.

« Antérieurement à l'établissement féodal, les vallées de Foix paraissent avoir formé, comme celle d'Andorre, une république municipale, se gouvernant par ses assemblées d'États, qui survécurent à tous les changements de régime, et payant peut-être quelque tribut au souverain de la plaine. Les gorges de Tarascon, de Sabar, de Génat ont conservé la mémoire des invasions sarrasines, qui troublèrent cette existence, et de l'intervention libératrice de Charlemagne, dont le nom est attaché à toutes les ruines, à toutes les cimes escarpées, à toutes les fondations religieuses des contreforts Pyrénéens. » (ERNEST ROSCHACH.)

On ne sait pas à quelle époque remonte l'origine de Foix, et ceux qui en attribuent la fondation à des Phocéens de Marseille n'ont d'autre preuve à l'appui de leur opinion qu'une vaine étymologie (Phocéens, Foix). La plus ancienne monnaie trouvée sur l'emplacement de la ville actuelle date de l'époque des Méro-

vingiens, et ce fut dans le vᵉ s. seulement qu'on dédia en ce lieu une basilique à saint Nazaire.

« Quoi qu'il en soit, dit M. Pascal Duprat, l'existence de Foix, comme ville, ne peut être placée au delà du xɪᵉ s. Roger, comte de Carcassonne, étant mort l'an 1090, son héritage politique fut divisé entre ses fils, et Bernard obtint, avec le Couserans, la forêt de Bolbonne (*V.* ci-dessus) et la seigneurie de Foix, qui fut alors érigée en comté par le comte de Toulouse, ce qui indique suffisamment pour Foix un lien de féodalité avec Toulouse et ses chefs.

« Le second successeur de Bernard, Roger II, qui remplaça, en 1111, son père Roger Iᵉʳ, dut contribuer au développement de la ville de Foix, où son mariage avec une belle Provençale attira, dit-on, un concours prodigieux. On y venait de tous côtés pour saluer « ce trésor de vertu et de beauté. » Mais ce trésor échappa bientôt à Roger, et son second mariage avec une de ses sujettes, Eximène, fut moins favorable à la ville de Foix. Les habitants du pays trouvèrent que le comte avait flétri l'honneur de sa maison ; ils se révoltèrent, et le château de Foix faillit être surpris. Roger cependant parvint à comprimer cette révolte.

« Sous Bernard le Gros, ou Roger III, en 1144, Foix reçut des développements assez considérables. Le nouveau comte, d'après l'expression d'Olhagaray, « travailla longtemps à « fortifier ses villes, sçachant que les « forteresses, quoyque petites, sont « de très-grand usage, tant pour « abréger une guerre que pour enfler « et élever le cœur des combattants, « et notamment quand les ingénieux « les tracent en lieux propres. » Il fit garnir le château de toutes sortes de munitions; il jeta sur l'Ariége un pont à deux arches, qui facilita les communications et devint un ornement pour la ville. Ayant épousé, l'an 1150, la fille du comte de Barcelone, qui fut richement dotée, il la conduisit à Foix, où il en eut un fils l'année suivante, le célèbre Raymond, l'adversaire de Simon de Montfort.»

Pendant la guerre des Albigeois, le comté de Foix ne fut pas épargné. Simon de Montfort parut sur son territoire et y porta partout le fer et le feu. Il attaqua même le château; mais les habitants, armés de pierres seulement, mirent les Français en fuite, après leur avoir tué beaucoup de monde. Simon eut beau jurer qu'il ferait « fondre comme graisse le rocher de Foix et griller le maître, » il s'abstint de revenir.

« Après la mort de Raymond, sous Roger Bernard, dit le Grand, le lien féodal qui rattachait Foix à Toulouse fut rompu. Le comte de Toulouse affranchit son vassal de l'hommage qui lui était dû, pour l'engager à se détacher du parti des Albigeois. Il est vrai que cette suzeraineté fut remplacée par une autre d'un caractère plus sérieux. En 1229, Roger Bernard assembla ses États pour leur communiquer la détermination qu'il avait prise de se placer sous la main du roi de France avec ses terres et ses châteaux. « Bon Dieu ! quelle faute ! s'écrie à ce sujet un vieil historien. « L'on dira que la maille est bonne « qui sauve le denier, qu'il faut « perdre quelque peu pour conserver « un Estat; mais c'est perdre tout, « perdant la liberté. C'est vivre en « valet, en faquin et en serf; et celui « qui combat pour la liberté ne man« que ny de cœur, ny de mains. » Le comte se repentit de l'hommage qu'il avait prêté, mais il n'était plus temps.

« Rien d'important ne se passa à Foix sous les deux comtes suivants, Roger dit Rotfer et Roger Bernard, si ce n'est que le dernier, après avoir accompagné Louis IX, son suzerain, dans la malheureuse expédition de Tunis, rentra tristement dans sa ville, ramenant les débris de la troupe qu'il avait conduite en Afrique.

« Des événements d'un plus haut intérêt pour Foix et le pays s'accomplirent quelque temps après. Un autre Roger, successeur des deux comtes que nous venons de nommer, s'unit à la maison de Béarn, alliance féconde qui devait engager les États de ce pays à reconnaître la maison de Foix pour sa souveraine, après la mort de Gaston de Moncade. Ce fut à peu près à la même époque, en 1272, que la ville de Foix échappa à un danger dans lequel il semblait qu'elle dût succomber. Des différends s'étaient élevés entre Roger et Philippe le Hardi, son suzerain. Philippe, irrité de trouver quelque résistance dans un vassal, se jeta brusquement sur le comté de Foix et assiégea la ville. L'attaque fut vivement poussée, mais la résistance ne fut pas moins ferme et moins énergique. Le roi, dont tous les efforts étaient impuissants, malgré la nombreuse armée qu'il commandait, résolut d'abattre l'énorme rocher sur lequel est assis fièrement le château. Une pareille entreprise était assez difficile, à une époque où la poudre n'était pas encore inventée. Les travaux commencèrent cependant, et furent suivis avec tant de vigueur, que bientôt, d'énormes quartiers de pierres se détachant de la masse, le rocher allait crouler. Il fallait se résigner à périr ou à se soumettre : le comte prit ce dernier parti. Il obtint sa grâce, et sa ville fut sauvée.

« La tradition et l'histoire ne nous disent rien de Foix sous les gouvernements qui suivent. L'adjonction du Béarn ôtait naturellement à cette ville une grande partie de son importance : presque tous les comtes séjournèrent à Pau.

« Les guerres religieuses qui ensanglantèrent tout le Midi désolèrent aussi le pays de Foix, et principalement la ville. Les scènes douloureuses qui avaient signalé l'époque des Albigeois se renouvelèrent avec un caractère encore plus grave. Paillès gouvernait alors à Foix pour Antoine de Bourbon, qui avait réuni dans ses mains les domaines de Foix et de Béarn avec la Navarre. Ceux de la religion, comme on disait dans ce temps-là, furent impitoyablement poursuivis. L'Ariége roula un grand nombre de cadavres; des femmes enceintes y furent même précipitées. Quand le calme fut revenu, les habitants furent déchargés des impôts qu'ils payaient. C'était un baume que la maison de Navarre jetait sur leurs cicatrices. Foix passa encore par quelques crises, tristes résultats des dissentiments religieux; mais elles ne laissèrent pas de traces aussi sanglantes.

« L'avénement d'Henri IV au trône amena bientôt la réunion de toutes les provinces du petit royaume de Béarn à la couronne de France. Foix subit la destinée du comté dont elle était la capitale, et qui avait brillé d'un si grand éclat au moyen âge. Fondue dans l'unité de la monarchie, elle ne fut plus que le siége de l'un de ses principaux gouvernements militaires. Le comté perdit son existence politique, et la Révolution le remplaça par un département qui emprunta son nom à la rivière dont les eaux baignent l'ancienne cité des Roger et des Raymond[1]. »

Monuments.

Le **rocher de Foix** se dresse au N. O. de la ville, à 58 mèt. de hauteur. Du vieux château qui le couronnait autrefois, il ne reste que trois tours inégales, rattachées l'une à l'autre par des constructions modernes. Celle du N., basse et carrée, est la plus ancienne, et les patriotes enthousiastes prétendent qu'elle date du bon roi Dagobert. On y montre encore la salle de l'inquisition et les oubliettes. L'autre tour carrée, plus massive et plus haute, avec des créneaux et une petite tourelle saillante,

1. *Histoire des villes de France.*

a une physionomie toute féodale. Une prison, sans aucun style, a été bâtie entre ces deux tours: mais on doit prochainement l'abattre (1862). La tour ronde, située à l'extrémité du rocher, est la moins ancienne, mais la plus belle. Elle fut construite ou réparée en 1361, par Gaston Phœbus, et s'élève à la hauteur de 42 mèt. L'intérieur renferme une belle salle voûtée. Sur d'autres points moins escarpés, diverses enceintes sont indiquées par des restes de murs, depuis des siècles recouverts de lierre. Du haut de la tour ronde, on découvre une vue magnifique sur la ville, le cours de l'Ariége et les Pyrénées.

Le *château des Gouverneurs* était situé à la base du rocher du côté N. Après avoir subi plusieurs modifications, il a été transformé en palais de justice.

L'*église de Saint-Volusien*, reconstruite par le comte Roger II, est située sur l'emplacement de l'antique église de Saint-Nazaire : elle n'a qu'une nef; le chœur, semi-circulaire, est entouré de jolies chapelles. Autour sont les halles couvertes. L'*abbaye*, où l'on conservait les reliques de saint Volusien, s'élevait au confluent de l'Ariége et du Larget. En l'an XII, elle fut détruite en partie par un incendie; depuis, on l'a réparée tant bien que mal pour en faire un hôtel de préfecture. Au second étage est la vaste salle de la *bibliothèque*, où les amateurs vont admirer, outre une collection de médailles trouvées dans le pays, huit gros volumes in-folio qui faisaient autrefois partie de la collection des livres de chant de la cathédrale de Mirepoix. Ces volumes sont ornés de miniatures, de vignettes, d'arabesques et de culs-de-lampe du goût le plus exquis.

Le *pont* de pierre qui traverse l'Ariége, commencé en 1188 par le comte Roger-Bernard, qui donna « la moitié du péage au glorieux martyr M. sainct Volusien, » ne fut « heureusement parachevé » que plus de 150 après, en l'année 1446. Il a été élargi ou plutôt reconstruit en 1832. — Un beau pont-viaduc de 5 arches a été jeté sur le Larget.

Au S. de la ville, sur un terrain bien cultivé, s'élève l'*école normale* de Montgauzy. C'est près de l'école que doit être construite la prison.

Foix possède une promenade charmante, connue sous le nom de *Villotte :* elle domine la rive g. de l'Ariége.

Près de la ville s'élève une usine où une trentaine d'ouvriers travaillent l'acier cémenté.

Le commerce de Foix consiste surtout en fers et en aciers, qui proviennent des nombreuses forges situées dans la vallée du Larget (R. 136).

Excursions.

Le voyageur qui désire contempler un beau panorama de montagnes ne doit pas oublier de gravir les flancs abrupts et dénués de végétation qui dominent la ville au N., et que couronne l'ermitage de *Saint-Sauveur* (724 mèt.). Cette petite excursion demande au plus 1 h. de marche (aller et retour).

Les géologues et même les simples curieux feront bien aussi de visiter la **grotte de l'Herm**, qui s'ouvre dans le flanc d'une montagne à 9 kil. à l'E. de Foix, dans la vallée de l'Alse, près du village de l'*Herm* (489 hab.), où l'on voit aussi les ruines d'un ancien château. L'entrée de la caverne est masquée par de gros blocs éboulés; mais dans l'intérieur, l'étroit vestibule dans lequel on vient de pénétrer se transforme bientôt en une vaste et spacieuse galerie qui finit par se ramifier en donnant naissance à deux couloirs très-accidentés : ces couloirs aboutissent tous les deux à de vastes salles. M. Garrigou y a trouvé quelques ossements humains, des débris de l'ours des cavernes, de diverses espèces d'hyènes et de chiens,

du grand cerf, des pierres taillées par la main de l'homme, et divers outils en os.

De Foix à Saint-Girons, R. 136 ; — à Muret par Lezat, R. 137 ; — à Tarascon, R. 138; — à Ussat, R. 142 ; — à Ax, R. 143; — à Perpignan, R. 160.

ROUTE 135.

DE SAINT-GIRONS A PAMIERS.

58 kil.—Route de poste.

On suit pendant 2 kil. la route d'Audinac (R. 122 *C*), puis on continue de remonter à l'E. la vallée du Baup, en longeant la base des collines du versant septentrional. Au N., les châteaux de *Commanies*, de *Belloc*, de *Miramont* couronnent les hauteurs.

10 kil. *Lescure*, v. de 1454 hab., situé au pied d'une colline qui porte les vieilles ruines couvertes de lierre d'un château. L'ancienne église du village est assez curieuse; on y montre un bénitier supporté par un autel votif à Jupiter : *Autori bonarum tempestatum.*

De Lescure à Foix, R. 136.

Au delà de Lescure, on traverse un ravin descendu des collines que domine le village de *Montesquieu* (772 hab.), près duquel on voit les ruines d'un vieux château et la grotte remarquable de Laguère (R. 122). La route, qui prend la direction du N. O., franchit une arête de collines pour redescendre à

19 kil. *Clermont*, v. de 330 hab., situé dans une vallée profonde que dominent, à dr. et à g., des collines boisées.

Laissant à g. le vallon de *Gaussaraing*, où jaillit une source salée froide, on continue de longer la rive g. du ruisseau jusqu'à son confluent avec l'Arize, rivière qui prend sa source au S. dans les montagnes d'Esplats, décrit une grande courbe vers l'E., passe à la Bastide-de-Sérou (R. 136), puis se recourbe vers le N., avant de se réunir au ruisseau de Clermont.

En aval du confluent, on franchit la Lézère, descendue du vallon de *Camarade*, qui s'ouvre au N. O. Près du village du même nom (1166 hab.), situé à 6 kil. de la route, jaillit une abondante source salée.

On contourne ensuite la base d'un rocher escarpé, et l'on s'engage dans un défilé que dominent à dr. les ruines du *château de Roquebrune*. C'est à une petite distance au N. E. qu'on voit l'Arize disparaître tout à coup dans la grotte de **Roche du Mas**, dont l'ouverture n'a pas moins de 80 mèt. de hauteur, sur 50 mèt. de largeur. On peut traverser cette grotte curieuse en suivant le cours de la rivière, et en se laissant guider par l'arche de lumière qu'on voit poindre devant soi à l'autre extrémité. Vers le milieu, la voûte est soutenue par deux énormes piliers.

L'intérieur de la galerie principale varie dans sa largeur ; sa longueur est de plus de 500 mèt. ; les parois sont nues, lisses et sans stalactites. « Le lit de la rivière, dit M. Bergès, est rempli d'une grande quantité de roches contre lesquelles les eaux se brisent avec violence. Vers le milieu de la caverne, on aperçoit une vaste ouverture conduisant à une grotte supérieure très-profonde, qu'on ne peut visiter qu'à la clarté des flambeaux; cette caverne, de même que la grotte principale, a souvent servi d'asile pendant les anciennes guerres (*V.* ci-dessous). » Dernièrement on a découvert une troisième grotte superposée aux deux autres.

Avant que l'Arize eût transpercé la montagne, elle décrivait un vaste méandre autour du promontoire de rochers sous lequel elle passe aujourd'hui.

L'ancienne route s'élevait à dr. de l'entrée, sur le promontoire de rochers que traverse l'Arize, et redes-

cendait de l'autre côté pour longer la rivière immédiatement à sa sortie. La nouvelle route doit passer par la grotte elle-même, ce tunnel que l'Arize s'est chargée d'ouvrir dans la montagne.

27 kil. Le **Mas-d'Azil** (*Asilum* ou *Mansus Asili*), ch.-l. de c. de l'arr. de Pamiers, V. industrielle de 2688 hab., située sur la rive dr. de l'Arize, à 286 mèt. au-dessus de la mer, dans un petit vallon fertile entouré de tous les côtés par de hautes collines en partie boisées; elle est assez régulièrement bâtie. L'église paroissiale dépendait autrefois d'une ancienne abbaye de Saint-Benoît, dont il ne reste d'autres vestiges qu'une mosaïque dégradée.

« En 1625, le maréchal de Thémines investit le Mas-d'Azil. Les habitants, ne se trouvant pas en état de résister, offrirent de se soumettre et de donner 15000 écus pour le rachat du pillage; mais le maréchal en exigeant 20000, le traité fut rompu, et Thémines ordonna l'attaque contre la Roche du Mas, où plusieurs familles des villages voisins s'étaient réfugiées. Les catholiques donnèrent trois fois l'assaut: mais, repoussés trois fois, ils furent obligés d'abandonner leur entreprise. »

Le Mas-d'Azil possède une forge, une fabrique d'alun et d'acide sulfurique. Dans les environs on a trouvé une mine d'alun et des gisements de lignite non exploités.

Sur deux collines situées l'une au N., et l'autre à l'E. de la ville, on voit deux dolmens très-bien conservés et composés chacun de quatre grandes pierres brutes. Trois sont dressées de champ, faisant face extérieurement, l'une à l'O., l'autre au N., et la troisième au S. La quatrième, qui est énorme, est placée sur les autres et forme une sorte de cabane que les paysans appellent *cabane de Roland*.

Au sortir du Mas-d'Azil, on franchit l'Arize; on gravit une côte, pour éviter un détour que cette rivière fait vers l'E., puis on redescend dans la vallée pour longer de nouveau la rive g. jusqu'à

31 kil. *Sabarat*, v. de 823 hab., dominé au N. par les ruines du vieux *château de Marveille*, près duquel s'ouvre une grotte où les protestants, pendant les persécutions, tenaient leurs assemblées secrètes. Ici la rivière fait un coude vers le N. O. pour aller se jeter dans la Garonne vis-à-vis de Carbonne, après un cours total de 48 kil.

[Une route de voitures longe les bords de l'Arize par une large et fertile vallée dominée à l'E. par des coteaux abrupts, à l'O. par des croupes arrondies. De nombreux châteaux s'élèvent sur les hauteurs. On traverse *Campagne* (800 hab.), *Daumazan* (1320 hab.), *la Bastide-de-Besplas* (726 hab.) et *Thouars* (118 hab.) avant d'atteindre Montesquieu-Volvestre (R. 122 *C*).]

On se dirige à l'E. pour traverser l'étroit plateau qui sépare le bassin de l'Arize de celui de la Lèze, et, après avoir traversé cette rivière, qui prend sa source aux environs de Foix, et va se jeter dans l'Ariége, près de son confluent avec la Garonne, on entre à

37 kil. *Pailhès*, v. de 1212 hab., relais de poste où viennent aboutir deux autres routes : l'une, remontant la vallée dans la direction de Foix, et l'autre, descendant vers Toulouse par Lézat (R. 137).

En sortant de Pailhès, on s'élève de nouveau sur un plateau en partie boisé; puis, après avoir laissé à dr.

46 kil. *Madières*, v. de 591 hab., on n'a plus qu'à traverser la vallée de l'Estrique, à gravir par de nombreux lacets une arête de collines et à franchir l'Ariége pour atteindre

58 kil. Pamiers (R. 134).

ROUTE 136.

DE SAINT-GIRONS A FOIX.

49 kil. — Route de poste. Voitures tous les jours, faisant le trajet en 4 h.

10 kil. De Saint-Girons à Lescure (R. 135).

Au delà de Lescure, on continue de longer le Baup, puis on gravit une longue côte pour atteindre

15 kil. *Rimont*, V. de 1853 hab., renommée pour ses fabriques de pots en terre rouge. Elle possédait autrefois une ancienne abbaye de Prémontrées qui, fondée, dit-on, par un prince d'Espagne au commencement du XIe s., était immensément riche et se composait de 700 religieux. Vers la fin du siècle dernier, les bâtiments de ce couvent furent abandonnés, et maintenant il n'en reste que des granges où l'on entasse des fourrages.

A l'E. de Rimont, on descend dans un vallon qui va déboucher au N. de de la vallée de l'Arize, puis on gravit une côte récemment rectifiée sur une longueur d'environ 2 kil. Après être descendu de nouveau dans un petit ravin, on traverse

20 kil. *Castelnau-Durban*, b. de 1387 hab., que dominent, au S. et à dr. de la route, de vieilles tours drapées de lierre. On exploite dans les environs des carrières de marbre. Au S. de Castelnau s'ouvre le vallon de l'Artillac, où se trouve la forge à la catalane de Tourné, et où l'on a reconnu des gisements de cuivre.

A peu de distance de Castelnau (près d'une papeterie), la route se bifurque de nouveau : le bras de dr., plus direct, mais plus difficile, gravit une côte assez élevée, tandis que l'autre longe le ruisseau de Castelnau jusqu'à son embouchure dans l'Arize, remonte la vallée de cette rivière, à travers un pays riche et boisé, laisse à dr. le ham. de *Vic*, revient au S. pour se réunir de nouveau à l'autre embranchement, et traverse l'Arize sur un pont de pierre d'une seule arche à

30 kil. **La Bastide-de-Sérou** (hôt. du Lion-d'Or), ch.-l. de c., jolie V. d'une population totale de 2717 hab. En 1150, c'était déjà un bourg connu sous le nom de Montesquieu, et dès le XIIIe s. le district environnant est connu sous le nom de Sérou. En 1689, les habitants de la campagne, voulant se soustraire aux vengeances des *camisards*, s'y réfugièrent en foule, et les comtes de Foix leur permirent d'en agrandir l'enceinte. — On y a construit récemment une assez jolie halle. La Bastide possède une forge et une faïencerie.

Au N. O., sur une hauteur, se trouvent les ruines du *château du Loup*, où la première femme de Gaston X, comte de Foix, fut obligée de se renfermer pour échapper aux persécutions de la seconde femme de son mari, Jeanne d'Artois, nièce de Philippe le Bel. Elle y mit au monde un fils, auquel elle donna le nom de Loup. Celui-ci, à l'époque de la mort du comte de Foix, revendiqua la succession de son père. Philippe le Bel s'y opposa; mais, en échange, il lui donna plusieurs baronnies, le nomma chanoine honoraire du chapitre de Foix, et lui concéda, ainsi qu'à ses descendants, le droit de commander en souverain dans cette ville pendant les semaines de Noël et de Pâques. Alors, le comte régnant était obligé de sortir de Foix pour y laisser son rival; et, chose surprenante ! cet arrangement ne produisit jamais aucun trouble dans le pays.

On remarque dans les environs de la Bastide une grotte spacieuse et une mine de cuivre dont l'exploitation est depuis longtemps abandonnée. On a reconnu aussi près du bourg des gisements de lignite.

En quittant la Bastide, on cesse de longer l'Arize, dont la vallée sinueuse

se dirige au S. vers la *forêt d'Esplats*, l'une des plus vastes des Pyrénées, et l'on remonte un petit vallon qui s'ouvre dans la direction de l'E. On laisse d'abord à dr. la chapelle, admirablement située, de

34 kil. ***Montels***, v. de 445 hab., au milieu duquel s'élève une église neuve. Enfin, près de l'extrémité du vallon, dont les charmantes campagnes sont dominées par des escarpements nus et arides, on trouve le village de

37 kil. *Cadarcet* (734 hab.), où l'on commence à gravir la ramification qui forme la ligne de partage des eaux entre les deux bassins du Salat et de l'Ariége. C'est une longue et forte côte appelée *côte du Bouch* ou *de Bouch*. Du sommet, on découvre tout à coup une vue magnifique : en face, sur la vallée de l'Ariége, avec ses innombrables habitations, ses vastes prairies, ses bouquets d'arbres, ses belles montagnes; à dr., sur un vallon boisé et fertile. Du côté du N., une longue crête grise sans caractère borne l'horizon.

On n'a plus qu'à descendre. On laisse à g. le v. de *Baulou* (464 hab.), qui possède une mine de plomb; et à dr.

42 kil. *Saint-Martin de Caralp* (552 hab.). Déjà l'on aperçoit au S. E., à une distance d'environ 10 kil., les ruines de Montgaillard (R. 138), et bientôt, à un détour de la route, on découvre la ville de Foix elle-même, dominée par son vieux château. Enfin, après avoir dépassé le village de

45 kil. *Cos* (155 hab.), on descend dans la vallée du Larget ou Arget. La partie supérieure de cette vallée est connue sous le nom de *la Barguillère*. Elle renferme plusieurs villages très-rapprochés, qui sont, en allant de l'E. à l'O., *Saint-Pierre* (429 hab.); *Brassac* (1340 hab.); *Bénac* (261 hab.); *Serres* (1458 hab.); *le Bosc* (1049 hab.); et au S., dans le vallon latéral de la Fargue, *Ganac* (1307 hab.). On y trouve des forges et des martinets, célèbres dans tous les départements voisins pour la fabrication des faux, des limes et des clous. Dans les flancs des montagnes qui l'entourent, on a reconnu des gisements de plomb. De belles forêts recouvrent les pentes méridionales de toutes les hauteurs.

Après avoir suivi le versant N. de la vallée du Larget pendant quelque temps, on traverse, sur un beau pont viaduc de cinq arches, le ruisseau qui lui donne son nom, et on entre à

49 kil. Foix (R. 134).

ROUTE 137.

DE MURET A FOIX,

PAR LÉZAT.

71 kil. — Route desservie par des voitures publiques jusqu'à Lézat.

La route franchit la Garonne sur le pont de Muret et s'élève obliquement au flanc des collines pour redescendre ensuite dans le vallon du Haumont. A dr. on aperçoit sur les hauteurs une sombre forêt qui appartenait autrefois à l'*abbaye d'Eaunes*, fondée dans la première moitié du XIIe s. par des moines de l'ordre de Cîteaux et supprimée à la révolution. Le village d'Eaunes a une population de 675 hab.

On monte de nouveau pour redescendre encore, et (7 kil.), laissant à g. une route qui mène à Auterive (R. 134), on remonte dans la direction du S. la vallée de la Lèze, large de 1 kil. environ. On suit la base des collines qui forment le versant occidental de la vallée.

11 kil. On dépasse *Beaumont*, v. important (1525 hab.), situé sur un promontoire du versant opposé.

18 kil. *Saint-Sulpice de Lézat*, v. de 1460 hab., situé sur la rive g. de la

Lèze. Bientôt après, on sort du départ. de la Haute-Garonne pour entrer dans celui de l'Ariége.

24 kil. **Lézat**, V. de 2967 hab., située à 200 mèt. d'altitude, sur le dernier renflement d'une colline qui descend en pente douce vers la rive g. de la Lèze. C'est une localité très-ancienne, car on y a découvert un nombre considérable de médailles romaines; pendant le moyen âge elle était la capitale du Lézadois, comprenant tout le pays montueux qui s'étend entre la Garonne, l'Ariége et l'Arize.

L'*abbaye* de Lézat fut fondée vers l'an 620, par le vicomte Aton Benoît, qui finit par y prendre lui-même l'habit monastique. Elle devint très-puissante pendant le moyen âge et devint si célèbre par ses richesses, qu'en 1139 on dut fortifier la ville pour défendre l'abbaye contre toute tentative de pillage faite par les seigneurs voisins. Une légende, rapportée par M. Bergès, dit que l'abbé du Mas-d'Azil ayant eu besoin de plusieurs moines pour ajouter à la pompe d'une cérémonie religieuse, l'abbé de Lézat lui en envoya 500 en s'excusant de ne pouvoir lui en offrir un plus grand nombre, parce que le reste était occupé à la moisson. L'abbaye de Lézat n'offre plus aujourd'hui que de belles ruines. A côté de la ville s'élève le *château de Malsang*.

30 kil. Laissant à g. un chemin qui traverse la Lèze, on monte à *Saint-Ybars*, V. de 2309 hab., située sur un promontoire qui domine toute la vallée. A l'un des angles de la ville on aperçoit les restes d'une vieille tour qui faisait autrefois partie d'un château fort pris par les Albigeois. Aux environs de Saint-Ybars on exploite plusieurs carrières de chaux hydraulique.

Au delà de Saint-Ybars, on dépasse le confluent du Latou et de la Lèze, et l'on continue de longer à une certaine distance la rive g. de cette dernière rivière. On aperçoit quelques châteaux sur les hauteurs en partie boisées. On remarque surtout à dr. celui de *Nogarède*, flanqué de vieilles tours.

37 kil. Le *Fossat*, ch.-l. de canton, v. de 1100 hab., situé à 240 mèt. d'altitude.

A 3 kil. au S. O. du Fossat, sur une colline escarpée (396 mèt.), s'élève le bourg de **Carla-le-Comte** (2000 hab.), qui a remplacé un ancien château, détruit pendant les guerres de religion, par Bellegarde, sénéchal de Toulouse, après avoir servi longtemps de forteresse aux protestants. On ne voit que d'insignifiants débris de l'ancien château; mais on montre encore le grenier qui servait de cabinet d'étude à Pierre Bayle, né à Carla-le-Comte en 1647.

En sortant du Fossat, on longe la base des contre-forts en partie boisés que couronnent le rocher et le bourg de Carla-le-Comte.

42 kil. *Artigat*, v. de 1258 hab., où se trouvent plusieurs briqueteries. Sur la colline qui s'élève à l'O., on aperçoit le v. de *Castéras* (165 hab.), ainsi nommé à cause de son ancien château fort, dont il reste encore trois vieilles tours.

46 kil. Pailhès. C'est là qu'on croise la route de Saint-Girons à Pamiers (R. 135).

On traverse la Lèze pour s'engager dans le défilé que défendait l'ancien château de Pailhès, et l'on pénètre dans l'étroite vallée de la Haute-Lèze, dominée à dr. et à g. par des collines boisées dont plusieurs portent encore les ruines d'anciens châteaux. A dr. une muraille de rochers d'une étonnante régularité se prolonge dans la direction du S. E. comme un énorme rempart de 550 mèt. de hauteur moyenne. A 5 kil. de Pailhès, on aperçoit une brèche dans cette muraille: c'est le *Pas du Roc*, défilé creusé par les eaux de la Lèze qui

prennent leur source plus au S. sur un plateau boisé.

52 kil. On laisse à g. sur un rocher *Montégut*, v. de 844 hab., dominé par les ruines de son ancien château qui défendait autrefois les confins du Sabarthès (R. 140). — Au delà, la route qui se dirige toujours au S. E., parallèlement au rempart de rochers qui s'élève à dr., dépasse *Cazaux*, v. de 187 hab., puis monte sur un petit col et descend vers la vallée de l'Ariége. A g. on aperçoit *Loubens*, v. de 529 hab., dans les environs duquel on exploite d'importantes carrières de chaux hydraulique. A côté de la route se montre un château moderne.

65 kil. On rejoint à Verges la route de Toulouse à Foix (R. 134).

6 kil. (71 kil.). De Verges à Foix (R. 134).

ROUTE 138.

DE FOIX A TARASCON.

15 kil. — Route de voitures. Diligences tous les jours.

On remonte la rive dr. de l'Ariége, que domine à g. une montagne nue. Bientôt la vallée s'élargit un peu, et l'on voit à l'E. un petit pic conique isolé, couvert de verdure à sa base, se dresser au milieu d'un vallon riche et bien cultivé. A l'O., de l'autre côté de l'Ariége, s'élève une montagne couverte de bois taillis; en face, on aperçoit déjà quelques pics de la grande chaîne.

4 kil. *Montgaillard*, v. de 902 hab., situé sur le Sios, et dominé à g. par un mamelon arrondi, où l'on voit quelques vestiges d'un ancien château fort démoli sur l'ordre de Louis XIII; Montgaillard possède une forge à la catalane. Vis-à-vis, sur la rive g. de l'Ariége, à l'embouchure d'un petit vallon en partie boisé, se montre le petit village de *Prayols* (375 hab.).

Franchissant le ruissseau du Sios, on laisse à g. (7 kil.) la route de Perpignan (R. 160), qui pénètre à l'E. dans la charmante vallée du Sios.

Ensuite on continue de longer la rive dr. de l'Ariége par une belle route, en partie taillée dans le roc. On découvre de beaux points de vue. En face, on voit les pics grisâtres ou neigeux de la grande chaîne apparaître au-dessus des divers plans de montagnes qui se dressent à l'horizon; à g., s'élève une montagne cultivée de la base au sommet; à dr., au fond de la vallée, de grands arbres laissent à peine entrevoir l'Ariége, profondément encaissée dans son lit de rochers. Sur la rive opposée, à mi-côte, apparaît *Montoulieu*, v. de 832 hab., près duquel on exploite de la terre à porcelaine assez estimée. En se retournant, on voit encore le château de Foix.

On passe au-dessus d'une fabrique d'acier, située sur le bord même de l'Ariége, au milieu des arbres, puis on traverse le hameau de

10 kil. *Garrabet*, d'où l'on aperçoit à dr., sur la rive opposée de l'Ariége, le village d'*Amplain* (170 hab.). Au delà de

11 kil. *Mercus*, v. de 813 hab., on franchit un petit torrent, et bientôt on commence à remarquer sur la dr., de l'autre côté de la vallée, la singulière montagne de Soudours, qui, vue de ce côté, semble un grand cône tronqué par le sommet.

13 kil. *Bonpas*, v. de 253 hab., situé à l'embouchure du torrent d'Arnave, qui arrose la commune du même nom (253 hab.) et celle de *Cazenave* (417 hab.), dans laquelle se trouve la forge à la catalane d'*Allens*, alimentée de combustible par le bois des montagnes environnantes.

Vis-à-vis de Bonpas, sur la rive opposée de l'Ariége, se groupent les maisons d'*Arignac*, v. de 800 hab., près duquel on exploite deux importantes carrières de plâtre. L'une de ces car-

rières, située au bord du torrent de Saurat, appartient à la commune. La population du village y est journellement occupée, et tandis que les hommes retirent la pierre, les enfants et les femmes la chargent sur des mules et la transportent aux fours à plâtre des environs.

On laisse à dr. le pont suspendu d'Arignac; enfin on aperçoit du même côté le confluent du Gourbit et de l'Ariége, avant d'atteindre

15 kil. **Tarascon** (hôtel Gabach), ch.-l. de c., V. de 1502 hab., située à 480 mèt. d'altit., immédiatement en aval du confluent de l'Oriége et de l'Ariége et coupée en deux quartiers distincts par leurs eaux réunies. Elle occupe un bassin étroit et irrégulier que dominent de tous côtés des hauteurs abruptes et presque sans culture, sauf du côté du N. O., où, dans la direction de Massat, on aperçoit quelques pâturages éloignés. C'est l'ancienne *Tascodenitari* citée par Pline. Dans le moyen âge, elle devint l'une des principales villes du comté de Foix, et resta très-florissante jusqu'à l'époque où elle fut détruite presque en entier par un incendie, sous l'un des derniers comtes. Elle a conservé cependant, outre quelques débris et des portes de ses anciennes fortifications, un certain nombre de vieilles maisons.

Au centre de la ville s'élève un monticule isolé, surmonté d'une haute tour ronde et de quelques débris de murailles, seuls restes de l'ancien château que Louis XIII fit démolir. C'est, dit-on, du haut de cette tour que, pendant les guerres de religion du XVIe s., furent précipités 66 huguenots, en représailles du même sort qu'avait subi, peu de temps auparavant, Baron, le recteur d'Ornolac. L'église, surmontée d'une tour ogivale, sert rarement au culte; l'autre église, de style gothique, n'offre aucun intérêt. Les rues sont pour la plupart escarpées et tortueuses; les maisons en général mal bâties, à l'exception toutefois de celles qui longent le bord de l'Ariége. Près du pont, une colonne-fontaine est surmontée d'une statue en pied de Napoléon. Un pont de trois arches réunit les deux quartiers.

Au S. de la ville, le long des anciens remparts, s'étend une belle promenade en terrasse, d'où l'on jouit d'une vue agréable sur la vallée de l'Ariége.

Le commerce de Tarascon doit une certaine importance au voisinage de l'Espagne, aux mines de fer de Rancié, et aux nombreuses forges des environs. Ses foires sont très-fréquentées par les Espagnols. Il s'y vend beaucoup de bestiaux, de laines, de fer et de fromages.

[Non loin de Tarascon et près de la rive g. de l'Ariége jaillit la *source* ferrugineuse froide *de Sainte-Quitterie*.]

De Tarascon à Saint-Girons, R. 139; — à Vicdessos, R. 140; — à Ussat, R. 142; — à Ax, R. 143.

ROUTE 139.

DE SAINT-GIRONS A TARASCON,

PAR MASSAT.

57 kil. — Route carrossable. Voitures à volonté. — 8 fr. de Saint-Girons à Massat; 10 fr. de Massat à Tarascon.

12 kil. De Saint-Girons au confluent de l'Arac et du Salat (R. 128).

Après avoir franchi le Salat sur le *pont* de grès de *Kercabanac*, d'une seule arche hardie, on remonte la rive g. de l'Arac, en suivant toutes les sinuosités d'une étroite vallée. Des peupliers ombragent le ruisseau; sur le versant opposé de l'Arac, quelques maisons sont éparses sur les promontoires, au milieu des champs et des prairies.

16 kil. On traverse, au *Castet*, un ruisseau dont le vallon supérieur contient le village d'*Aleu* (1136 hab.), où l'on exploite des carrières de pierres

à aiguiser les faux. Sur la rive opposée, on voit *Soulan*, ch.-l. d'une commune ayant avec ses hameaux 2078 hab. A 1 h. de Soulan, la gorge se rétrécit et se change en un véritable défilé, dominé à dr. et à g. par des escarpements rocheux. La rivière décrit de nombreuses sinuosités. Après une petite montée on entre dans le bassin où se montre

23 kil. *Biert*, commune qui compte, avec tous ses hameaux, une population de 2507 hab.

Au S., on voit s'ouvrir le vallon de Bagers, qui remonte vers la montagne d'Ercé. On contourne ensuite la base du rocher blanchâtre du *Queire* (784 mèt.), tout percé de grottes (*V.* ci-dessous), et l'on entre dans un deuxième bassin, plus large que celui qu'on vient de traverser. A g., près du village de *Boussenac* (2645 hab.), se montrent les ruines du *Castel-d'Amour*, ainsi nommé parce que les seigneurs avaient l'habitude d'y prélever cerains droits infâmes sur les femmes et les filles de leurs serfs. Un jour, les paysans indignés l'assiégèrent et le démolirent de fond en comble; puis, se jetant sur les forêts, ils les défrichèrent et s'en approprièrent le sol.

La route s'écarte un peu de la rivière et gravit une côte pour atteindre

27 kil. **Massat** (hôtel Lapène), ch.-l. de canton, petite V. située à 650 mèt. de hauteur, au débouché de tous les vallons supérieurs qui déversent leurs eaux dans l'Arac. La commune contient une population totale de 4031 hab.; mais la population agglomérée ne se monte qu'à 1047 hab. « C'est, dit M. Bergès, la commune de l'Ariége qui produit les plus beaux hommes, et à ce sujet, nous devons faire remarquer que l'eau et la pomme de terre avec le laitage sont presque leur unique nourriture. Les femmes de Massat, qui n'ont pas encore adopté les nouvelles modes, portent un justaucorps rouge et un tablier vert; les hommes sont coiffés d'un bonnet catalan de couleur violette. »

Le clocher octogonal de l'église, surmonté d'une flèche élégante, est construit de la même espèce de grès que le pont de Kercabanac et presque toutes les anciennes églises du pays. Au-dessus de Massat règne une belle *promenade* plantée d'arbres, appelée le *Pouch*.

Massat possède quelques établissements industriels : des scieries, des moulins. Dans les environs, on a reconnu des gisements de plombagine, de zinc, non exploités; ses mines de fer sont abandonnées, et ses forges à la catalane sont en chômage, ou complétement en ruines, à cause de l'appauvrissement continuel des forêts.

Sur la rive dr. de l'Arac, au pied du rocher qui porte le Castel-d'Amour, jaillissent quelques sources ferrugineuses appelées *balmes*.

Les *grottes à ossements* de Massat, au nombre de deux, sont situées à 2 kil. à l'O. de la ville, sur le flanc septentrional de la montagne de Queire, qui se dresse en promontoire. Elles ont leurs galeries principales dirigées parallèlement au sens de la longueur de la vallée, et leur sol, composé de sable et de cailloux roulés, atteste d'une manière irrécusable le passage et le séjour des eaux.

« L'une d'elles, dit M. Alfred Fontan, qui les a scientifiquement explorées le premier, est située au sommet de la montagne et précédée d'un vaste péristyle, dans lequel on pénètre par deux grandes ouvertures, faisant face l'une au N., l'autre au N. N. O. Le sol de la première chambre, entièrement dépourvu, comme la voûte, de concrétions stalagmitiques, est uni, horizontal, et, à l'exception d'une partie située près de l'ouverture N. N. O., où se trouvent amoncelés des débris informes de poterie mêlés à de la cendre et à du charbon, il est parsemé de petits cailloux roulés et ressemble à un lit de rivière abandonné. Ces dépôts se continuent ainsi dans les ga-

leries, seulement en diminuant d'épaisseur à mesure qu'ils pénètrent plus avant, et ils disparaissent entièrement dans le fond.

« Dans la première tranchée que je fis pratiquer dans le sol, on découvrit une quantité considérable d'ossements de carnassiers, de ruminants et de rongeurs, parmi lesquels dominaient le grand ours des cavernes décrit par Cuvier, une espèce d'hyène et un grand félin, le tout pêle-mêle et brisé; à travers tous ces débris apparaissaient du charbon, de la cendre, et quelques dents humaines, » que M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire a mises sous les yeux de l'Académie.

« Le monceau de cendres et de poteries situé sur la surface du sol, près de l'ouverture N. N. O., prouve que la grotte a été habitée à une époque relativement moderne, quoique déjà ancienne, car j'y ai recueilli deux médailles romaines, dont l'une à l'effigie d'un Gordien, et un poignard en fer. Je crois que ces débris n'ont aucune analogie avec ceux de l'intérieur; depuis sa formation, le sous-sol ossifère est resté intact.

« La grotte située au pied de la montagne ne diffère de la première que par une faune entièrement dépourvue de carnassiers et de rongeurs : les espèces qui y dominent sont le cerf et l'antilope. J'y ai découvert aussi plusieurs outils faits en os, entre autres des flèches creusées de petites rainures, qu'on a supposé destinées à recevoir des substances vénéneuses. »

—

[Si, en partant de Massat, on remonte le vallon de l'Arac, qui prend ici le nom de *Courtignon*, pour s'élever au S. vers le tuc de Montbéas, on atteint facilement, en 4 h., l'étang de Lhers, d'où l'on redescend dans la vallée d'Aulus (R. 132).]

—

Au sortir de Massat, la route de Tarascon descend vers l'Arac, qu'elle franchit sur un pont de pierre orné d'un buste antique, puis elle s'élève par une succession de lacets dans un vallon dont les pentes offrent de belles prairies ombragées de vergnes. On contourne plusieurs ravins, et l'on dépasse successivement les hameaux de la *Roquille*, de *Col de Four* et d'*Eycharre*. Les pentes des montagnes sont cultivées presque jusqu'au sommet, et témoignent de l'esprit industrieux des habitants.

33 kil. Arrivé à près de 1000 mèt. d'altitude, sur le flanc de la montagne, on voit s'ouvrir à dr. une gorge profonde dont un promontoire à cime arrondie cachait la vue. A g. se détache une route de chars empierrée, qui gravit en lacets les pentes supérieures du *Signal de Fontfrède*, pour atteindre le *belvédère* de M. Lafond, situé à 1389 mèt., sur une crête d'où l'on jouit d'une vue admirable, au S. sur les Pyrénées, au N. sur les vastes bois et les cultures de la vallée de Larget.

35 kil. *Rioupregoun* (ruisseau profond), ainsi nommé parce qu'il domine à une grande hauteur le ruisseau qui arrose la vallée. Les divers hameaux de Rioupregoun sont épars sur les terrasses au-dessous de la route. A dr., la forêt de Candail recouvre le versant méridional de la vallée.

40 kil. On atteint le **port** ou **col de Four** (1249 mèt.), qui forme la ligne de partage entre les eaux du Salat à l'O., et celles de l'Ariége à l'E.; il est dominé au S. par la cime arrondie du *pic d'Estibal*, haut de 1669 m., au N., par une montagne de la même élévation. Pendant toute la montée, on jouissait, en se retournant, d'une vue magnifique sur le Mont-Vallier et sur toute la grande chaîne.

Au delà du col, la route ne reste pas longtemps sur le plateau couvert de fougères, mais elle descend d'abord par deux grands et brusques lacets, puis par une succession de

courbes plus douces, dans de beaux pâturages parsemés de granges et de cabanes, et arrosés par de nombreux ruisseaux.

46 kil. On traverse le ruisseau de Saurat, puis on contourne sous l'ombrage des vergnes et des bouleaux une terrasse cultivée, d'où l'on jouit à l'E. d'une charmante vue sur la haute vallée de Saurat. Ensuite on franchit une seconde fois le ruisseau dont on suit la rive gauche.

50 kil. **Saurat** (hôt. Gals), antique localité gauloise, que M. Boucoiran croit avoir été consacrée au dieu *Saurhausi*, V. de 60000 hab., et ch.-l. d'une commune peuplée de 4012 hab., située à 674 mèt., sur un plateau que domine un rocher à pic entouré de tous côtés par de magnifiques pâturages. On s'étonne de rencontrer une localité aussi importante dans une vallée de montagnes si élevée et devenue accessible aux voitures depuis un petit nombre d'années. L'*église* de Saurat est fort ancienne; elle était autrefois sous la dépendance du chapitre de Saint-Saturnin de Toulouse, qui l'avait acquise du seigneur de Saurat en l'an 800.

Saurat possède de belles promenades ornées de fontaines. Ses deux forges à la catalane sont peu actives ou en chômage à cause du manque de combustible.

Presque au sortir de la ville on descend par une très-forte côte pour traverser le Saurat, et l'on remonte sur la rive opposée, en longeant la base de mornes escarpés, qui rétrécissent beaucoup la vallée et lui font perdre son caractère pastoral. Laissant à g., sur le versant opposé, le ham. d'*Aynat*, on vient passer à

52 kil. **Bédeillac**, v. de 586 hab., dominé à l'O. par la vieille ruine du *château de Calamès* (1000 mèt.), dont les habitants font le séjour des fées, et qui fut jadis, disent les érudits, celui du dieu gaulois Edelat.

D'après une légende très-répandue dans le pays, un deuxième château, habité par les Sarrasins, comme celui de Calamès, s'élevait de l'autre côté de la vallée. Un pont en verre, construit par un art magique, réunissait les deux forteresses; mais le paladin Roland, descendant du col de Four, brisa le pont d'un coup de sa Durandal enchantée, et renversa les deux châteaux forts.

Près de Bédeillac, sur les flancs de la montagne calcaire de *Soudours* (1067 mèt.), qui se dresse à l'E., se trouvent deux **grottes** situées l'une au-dessus de l'autre ; on visite ordinairement celle d'en bas, qui est en effet la plus remarquable : c'est la plus célèbre, sinon la plus belle des Pyrénées. Son entrée est vaste et imposante, et sa voûte atteint en plusieurs endroits une hauteur de 70 à 80 mèt. Elle se termine par une vaste salle, où l'on montre de belles cristallisations décorées des noms de buffet d'orgues, tombe de Roland, grosse et petite cloche, etc. D'après M. Bergès, il faut près de 2 h. de marche pour aller au fond de la grotte et en revenir, sans faire de longues stations devant ses principales curiosités. M. Garrigou a découvert des ossements d'homme mêlés à ceux de l'ours des cavernes, de l'hyène, du rhinocéros et du grand cerf.

N. B. S'adresser au fermier.

Au delà de Bédeillac, on s'élève sur un petit col entre la montagne de Calamès et celle de Soudours, et l'on descend une côte très-longue et très-roide, où les accidents ne sont pas rares.

54 kil. *Surba*, v. de 263 hab., situé à la base méridionale du Soudours, sur la rive g. du Gourbit, à peu de distance de son embouchure dans l'Ariége. A l'O., sur les hauteurs du vallon, se montre le v. de *Rabat* (1434), qui possède deux forges à la catalane.

On descend une nouvelle côte, puis on traverse le Gourbit à côté d'un

martinet, et l'on entre dans la plaine de

57 kil. Tarascon (R. 138).

ROUTE 140.

DE TARASCON A VICDESSOS.

14 kil. — Route de voitures. Diligences deux fois par jour.

Après avoir traversé l'Ariége, en aval de l'embouchure de l'Oriége, on remonte la rive g. de ce dernier cours d'eau, ombragé d'arbres et bordé de prairies.

1 kil. On franchit l'Oriége, puis on laisse à g. la route d'Ussat (R. 142). A côté de la bifurcation des deux routes s'élève l'*église de Notre-Dame de Sabart*, bâtie sur l'emplacement d'une abbaye militaire qu'avait fondée Charlemagne, pour défendre la frontière contre les incursions des Sarrasins. Cette église est en grande vénération dans la contrée; c'était là que se trouvait autrefois le siége de la viguerie de tout le pays de Foix, depuis le Pas de la Barre (R. 134) jusqu'au col de Puymorin; ce pays était nommé, d'après son chef-lieu, le *Sabartès*.

La route de Vicdessos s'engage au S. O. dans l'étroite vallée de l'Oriége, dominée de tous les côtés par des montagnes tristes et nues. On laisse à dr., au bord du torrent, les *forges* à la catalane du Saut-dei-Teil et de Saint-Julien.

4 kil. *Niaux*, v. de 336 hab., qui jouit d'une certaine célébrité dans le pays, à cause de sa *Calbière*, grotte au portail immense, dans l'intérieur de laquelle on peut voir, en s'adressant préalablement au fermier, deux petits lacs et de nombreuses stalactites. Toutes les montagnes calcaires des environs sont traversées de grottes dans tous les sens. Il y a quelques années, on ne voyait pas de la route le clocher de l'église de *Génat*, v. de 279 hab., situé sur une montagne nue à l'O.; maintenant on le voit fort bien, sans doute parce que quelques-unes des couches calcaires que domine ce village se sont effondrées sur quelque grotte inconnue.

En amont de Niaux, on gravit la côte de la *Pujade* (montée), et l'on entre dans un petit bassin presque horizontal, offrant de belles prairies, et çà et là, sur les pentes, quelques bouquets de bois.

6 kil. *Capoulet*, com. de 455 hab., dominée à l'E. par les deux tours crénelées et imposantes du *château de Miglos*. Dans le vallon de *Miglos* (1037 hab.), qui s'ouvre au S. E., on exploite des mines de fer.

7 kil. *Lespasses*, ham. de Capoulet, situé en face de *Junac* et de *Lapége* (474 hab.). — En amont de Lespasses et de sa forge, la vallée se rétrécit jusqu'au (9 kil.) pont de *Laramade*, jeté à 626 mèt., à l'embouchure du torrent de Siguer, dominé par des montagnes à pentes douces. A 2 kil. de l'entrée de ce vallon se trouve le village de *Siguer* (900 hab.), qui possède une forge à la catalane et une affinerie.

De Siguer en Andorre, R. 148 C.

Continuant de longer la rive dr. de l'Oriége, appelée aussi Vicdessos, puis, laissant à l'O. *Illier*, v. de 426 hab., situé sur la hauteur, on passe au milieu de blocs épars et couverts de mousse, tombés du haut de la montagne.

On franchit ensuite, près de la forge et du château de Cabre, le petit ruisseau qui descend du village de Sem (*V.* ci-dessous) et vient former une jolie cascade au milieu des arbres. Des rideaux de frênes et de saules, ombrageant la route, cachent à demi la montagne verte et cultivée, dont le village d'*Orus* (407 hab.) occupe une terrasse, à 984 mèt. d'altitude. On traverse l'Oriége pour entrer à

14 kil. **Vicdessos** (hôt. de la Re-

naissance), ch.-l. de c., situé à 695 mèt., sur la rive g. de l'Oriége ou Vicdessos, et à l'embouchure du ruisseau de Suc. C'est une longue rue assez régulièrement bâtie, contenant une population totale de 947 hab., composée en grande partie de mineurs. Dans l'espace des dix dernières années, le nombre de ses habitants a diminué de plus de 200. L'église, qui dépendait autrefois de Saint-Sernin de Toulouse, surmontée d'une tour romane, carrée à la base, octogonale au sommet, a été souvent remaniée et rebâtie en partie il y a peu d'années. La porte de la façade est du style gothique.

L'importance de Vicdessos provient de sa position centrale au milieu d'une des régions minières les plus riches de la France. Dans les vallons qui débouchent à Vicdessos, on trouve des gisements de plomb argentifère, de cuivre, de manganèse; mais ses mines de fer célèbres sont les seules qui donnent lieu à une exploitation sérieuse.

Mines de fer de Rancié.

Sur la rive dr. du Vicdessos s'élève le *roc de Berquié*, aux escarpements à pic, qu'il faut gravir, par un roide sentier, jusqu'à une anfractuosité appelée le *col de Sem*. Là, on voit sur une butte une pierre druidique de 5 mèt. de haut sur 4 de large, dont la masse de granit a pour base une saillie de roc calcaire. Du col, on entre dans un petit vallon aux formes arrondies, dominé par des pentes couvertes de bruyères et d'épais bouquets de sapins.

40 min. On traverse *Sem*, v. de 452 hab., presque tous mineurs, situé à 960 mèt. d'altitude, et l'on remonte au S. E. vers une montagne élevée, sillonnée dans toute sa hauteur par de longues rampes que parcourent incessamment les ouvriers qui transportent le minerai : c'est la *montagne de Rancié*. Sur sa pente uniforme, on voit les rampes aboutir, à diverses hauteurs, à sept ouvertures de mines désignées, à partir de la plus élevée, sous les noms de Laroque, Saint-Louis, la Grougne, l'Auriette, la Graillère, l'Escudette et Bellagre. A partir de Sem, il faut près de 1 h. pour atteindre la mine de la Grougne, qui est, avec celle de l'Auriette, la seule exploitée actuellement.

Les couches ferrifères de Rancié consistent en minerai pur ou presque pur, disposé par bandes ou grosses plaques alternant avec des assises de calcaire plus ou moins chargées de matières ferrugineuses. Des galeries traversent la montagne dans tous les sens, et la hauteur verticale des travaux, à partir de la cime jusqu'au point le plus profond, est de plus de 600 mèt.

Les mines sont exploitées depuis six siècles environ par les habitants de la vallée. Elles appartenaient originairement aux communes du canton de Vicdessos; mais il n'y a plus que les habitants des villages les plus rapprochés, Sem, Goulier et Olbier qui usent du privilége de l'exploitation; ceux de Vicdessos et des lieux circonvoisins ne sont admis à exercer l'état de mineur que lorsqu'ils épousent une fille de l'un de ces villages; autrement ils ne peuvent s'occuper qu'à transporter le minerai aux forges de la vallée ou des pays limitrophes.

De nos jours, l'exploitation des mines est moins active qu'autrefois. Les mineurs, très-superstitieux, n'osent point travailler dans leurs galeries pendant les jours consacrés à certains saints; en général, ils sont aussi très-imprévoyants, et ce n'est pas sans difficulté qu'on parvient à leur imposer les plus simples mesures de précaution.

Le minerai consiste : 1° en *peroxyde de fer hydraté*, c'est-à-dire en un composé de fer, d'oxygène et d'eau : ce minerai, pur, peut contenir jusqu'à 60 pour 100 de fer métallique; 2° en *peroxyde de fer anhydre*, le plus riche des minerais de Rancié : il

contient jusqu'à 70 pour 100 de fer; 3° en *fer carbonaté*, quelquefois pur, quelquefois aussi mélangé avec le peroxyde hydraté. A l'état pur, il contient 47 pour 100 de fer. Ordinairement, les produits de l'extraction se composent d'un mélange de toutes les espèces précédentes. Le fer qui provient des mines est dur et plus ou moins aciéreux; lorsqu'il a été cémenté, il peut revenir au feu un grand nombre de fois sans perdre ses qualités, tandis que l'acier obtenu avec le fer doux, provenant de l'affinage de la fonte, ne peut subir cette épreuve. Dans le fer de Rancié, on trouve même quelques portions qui sont un véritable acier, nommé *fer cédat* dans le pays.

La quantité de minerai extraite s'élève à près de 150 000 quintaux métriques par an, et se répartit entre plus de 60 forges à la catalane, dont 6 situées aux environs immédiats de Vicdessos. Malheureusement le manque de houille et l'appauvrissement des forêts voisines empêchent l'industrie du fer de se développer dans les hautes vallées de l'Ariége. Actuellement on s'occupe de reboiser les montagnes environnantes. En 1861, 600 hectares ont été plantés dans la vallée de Vicdessos en pins, sapins, cèdres et mélèzes.

On peut revenir des mines en se dirigeant à l'O. par le *pic de Risoul* (1387 mèt.), aux flancs escarpés, et par *Goulier*, v. de 1468 hab., situé à 1084 mèt., dans un joli vallon entouré de prairies et de bois de sapins. A l'O. s'élèvent la vieille tour de *Château-Réalp*, et deux autres ruines dominant le ham. d'*Olbier*, à tous les habitants duquel Charlemagne avait donné le droit de porter l'épée. Le ruisseau de Goulier se jette dans le Vicdessos en face même du bourg.

De Vicdessos à Aulus, R. 133; — au val d'Andorre, R. 148; — ascension du Montcalm, R. 141.

ROUTE 141.

ASCENSION DU MONTCALM.

Ascension facile du côté de la France. On peut monter à cheval jusqu'aux pâturages de Pla-Subra. De bons piétons peuvent très-bien faire l'ascension et redescendre en un seul jour. — 7 ou 8 h. à la montée; 5 h. à la descente. Un guide est absolument nécessaire.

Le **Montcalm** est, après la Pique d'Estats, la plus haute montagne de cette partie de la chaîne des Pyrénées qui se trouve comprise entre le groupe de Montlouis et celui du Mont-Vallier. Il a une hauteur absolue de 3079 mèt. au-dessus du niveau de la mer.

M. de Chausenque, qui a fait l'ascension du Montcalm en 1829, décrit ainsi l'aspect général de cette partie de la chaîne et de celles auxquelles elle se rattache :

« Des hauteurs de Toulouse, on peut prendre, dit-il, un premier aperçu de ces montagnes, comme de toute la chaîne de l'E. Auprès du Canigou, qui paraît au bout de l'horizon par-dessus les masses obscures de Paillers, le groupe de Montlouis est distinct, séparé de l'Andorre par un abaissement qui répond au col de Puymorin. La crête reprend son élévation pour s'exhausser encore au point où les contre-forts qui séparent les bassins du Salat et de l'Ariége, d'une part, de la Sègre et de la Noguera, de l'autre, viennent s'appuyer à elle. On y voit une longue arête monter de l'E. à la tête arrondie du Montcalm, que la neige quitte rarement et qu'une légère dépression sépare d'une crête dentelée qui est la Pique d'Estats, sensiblement plus haute. La pointe aiguë de Bassiès est la troisième saillie de ce groupe culminant. Viennent ensuite, sur une assez longue étendue, d'autres cimes qui ne sont guère moins élevées : celles d'Aulus, où des pics d'un dessin hardi, Caumale, Puntussan, Mède, couronnent de grandes nappes

de neige, et celles d'Ustou, où le Colat s'étend comme une longue digue dominée par les festons de Flamigelle, Montabone et Bonrepos. Au port de Salau, la crête s'abaisse jusqu'au Mont-Vallier, qui détache sa belle masse sillonnée de neige, et les pyramides de Mauberme et de Crabère, s'abaissant par degrés, terminent vers la Garonne la haute chaîne orientale. »

La route de voitures ne se termine pas à Vicdessos; mais continue de remonter la vallée de l'Oriége dans la direction du S. O. On traverse le ruisseau de Suc, puis on s'élève à dr. pour éviter un petit défilé, et l'on pénètre dans le bassin fertile où se trouve

1 kil. *Auzat*, v. de 1643 hab., renommé pour ses fromages et dominé par le vieux château de Montréal. De la forge située entre Vicdessos et Auzat, le Montcalm s'était laissé voir un moment, majestueux et superbe, au haut de la vallée principale.

On franchit le torrent qui descend du port de Saleix (R. 133), puis on dépasse la douane, et l'on redescend vers l'Oriége ou torrent d'Auzat, qu'on traverse près d'une importante forge à la catalane, sur un pont nouvellement construit. La route sinueuse se développe sur la rive dr. du torrent, à la base d'une montagne dont les flancs sont semés de roches éboulées; à dr. quelques bois recouvrent les pentes escarpées de la montagne d'Auzat.

3 kil. La route de voitures se transforme graduellement en un chemin pierreux où la marche est assez fatigante.

Un rideau d'arbres cache (1 h.), à g., l'étroit débouché de la gorge d'Arbeille ou d'Albère (R. 148). « Les monts de *Bassiès* et de *Canals* se sont rapprochés, dit M. de Chausenque; leurs âpres pentes, où se montrent tour à tour le granit et le terrain de transition, se hérissent de rochers et d'arbres, et le chemin, inégal, ombragé, s'avance comme au fond d'une vaste tranchée, tantôt au bord de l'Ariége qui gronde, et tantôt taillé à la base de Canals.

« A 2 h. de Vicdessos, au pont de *Marc*, la vallée se divise. L'embranchement principal remonte au S. vers le val d'Andorre (R. 148). A l'O., un ressaut boisé monte au *val de l'Artigue*, d'où le torrent se précipite inaperçu; mais, à son débouché, ses belles eaux, les roches vertes de stéatite qu'il a rougies, l'épais feuillage où filtre la lumière, et ce pont obscur qui figure une grotte, produisent de charmants effets. Quelques maisons se cachent sous l'ombre des arbres à l'entrée du val d'Artigue. Dans ce vallon supérieur, tous les aspects sont uniformes : d'une part, de longues pentes en culture, où des granges en groupes épars sont abritées du vent du N. par les crêtes de Bassiès, ce qui les rend habitables même l'hiver ; de l'autre, des plans redressés de taillis et de pâtures, à la base même du Montcalm, et au fond, des masses nues, d'apparence schisteuse, qui forment la crête de la frontière. »

Après avoir traversé le torrent d'Auzat et gravi la côte de l'Escale, on monte à travers des champs de seigle et d'orge dans le vallon supérieur dont le ressaut du Marc cachait l'entrée. En suivant le versant septentrional du val d'Artigue, on dépasse successivement divers hameaux, *Tulo*, *Cauleil*, *Amperrot*, *Magat* et (3 h.) l'*Artigue*, où les touristes qui sont partis de Vicdessos dans la soirée peuvent passer la nuit.

[En suivant le val de l'Artigue dans la direction de l'O., on peut monter en 2 h. 30 min. ou 3 h. au *port de Montescourbas*, de *Tabascan* ou de *l'Artigue* (2319 mèt.), d'où l'on redescend sur le versant espagnol, dans

la vallée de Castillo, tributaire de la Noguera-Pallaresa.]

Des granges de l'Artigue, on descend d'abord, à travers des cultures, au torrent, que l'on traverse. A peine a-t-on mis le pied sur la rive dr. que l'ascension commence. 1 h. (4 h.) suffit pour monter, par un vallon latéral, aux *Orris de Pigeol* (1704 mèt.), où la pente s'adoucit un peu. 1 h. plus loin, on atteint la plus haute combe de ce vallon, la pelouse de *Pla-Subra*, cernée d'escarpements schisteux : c'est là que les cavaliers doivent laisser leurs montures. Dès lors, la montée devient plus rude : on gravit des rochers en ruine et des neiges escarpées, et l'on parvient ainsi sur un plateau incliné et le plus souvent couvert de neige, offrant çà et là quelques saillies du roc. Ensuite on gagne une crête d'où l'on voit s'ouvrir à g. la vaste et profonde combe du Rioufred.

Cette dernière crête escaladée, on n'a plus jusqu'au sommet qu'une montée sans difficultés, sur une rampe souvent couverte de neige pendant toute l'année et n'offrant que de rares touffes de gazon. Le plateau que l'on traverse est bordé à g. par un redoutable précipice. Enfin, après avoir monté 4 ou 5 h. depuis les granges de l'Artigue, on atteint le point culminant du Montcalm, signalé par une petite guérite construite en pierres brutes et chargée d'inscriptions : on peut au besoin s'y mettre à l'abri. M. de Chausenque décrit ainsi la vue qu'il y découvrit :

« Perché sur la plus haute masse de la chaîne occidentale, mes regards se promenaient sur les mille sommets qui la composent, depuis les monts sourcilleux de la Garonne jusqu'au Canigou. C'étaient les perspectives des régions hyperborées : le Spitzberg ou la Nouvelle-Zemble étendus devant moi. Quelques fonds de vallée, visibles dans la direction de Foix ou de la Seu d'Urgel, décolorés par l'éloignement, se perdaient dans ce dédale immense de rochers, de pics, de neiges. Ce qui frappe toujours dans une telle vue de l'ensemble des hautes sommités, ainsi que l'a dit de Saussure, c'est l'espèce de désordre qui règne dans leur disposition. Lorsque des plaines de l'Ariége, ou même de la Pique de Tabe, on observe les Pyrénées, il semble que tous ces colosses soient rangés sur la même ligne; mais, vus ainsi à vol d'oiseau, ils sont comme distribués en grandes masses, en groupes distincts les uns des autres, ou du moins ne paraissent liés qu'accidentellement et sans aucune régularité.

« Au S., l'horizon de la Catalogne était couvert, à perte de vue, de hautes cimes qui, bizarrement assemblées et entrecoupées de gorges profondes, présentaient, sans autres teintes que celles des neiges et des rochers, un grand et sévère tableau.... Du côté de l'O., au delà de la crête où le granit est plus rapproché, celle qui, longeant le val de l'Artigue, va s'appuyer à la Pique de Bassiès, sont groupés et confondus les monts d'Aulus et d'Ustou, où l'œil qui les a déjà observés de divers points peut seul les reconnaître : Caumale, dont les prodigieux escarpements menacent le val de Garbet; Puntussan, qui domine les grandes neiges et les ports de Guillou; la tête conique du Montrouch, qui voit autour de lui les plus beaux sites d'Aulus; la Pique de Mède, planant sur un lac solitaire et des ruines; le long et massif rempart du Colat jusqu'à Montabone, tour de cette vaste forteresse; Flamigelle, cime espagnole, et Bonrepos, qui voit à ses pieds la brèche de Martrat, principal port d'Ustou. Plus loin, vers Salau et Aula, paraît un intervalle où des masses rabaissées sont confondues jusqu'au Mont-Vallier, comme pour faire ressortir ces escarpements et son double sommet; derrière lui se cachent les montagnes

de Luchon; à sa dr., dans l'éloignement, sont visibles quelques cimes neigées des Hautes-Pyrénées, même l'humble tête du Pic du Midi, grâce à son isolement; et, à g., au delà d'un vaste champ de montagnes du Cardos et de Pallas, s'élève le groupe superbe d'où la Garonne tire ses eaux, commandé par le point culminant de toute la chaîne, la Maladetta, reconnaissable à ses glaciers non moins qu'à sa prééminence.... Vers le N., au delà du Pic de Tabe, les hauteurs s'abaissent promptement; mais aux croupes obscures de Paillers commence cette suite d'autres monts qui vont montrer à la mer orientale les fières Pyrénées. On y voit le cône du Roc-Blanc, le pic de Lanoux, le pic Pédrous, et d'autres liés en apparence avec le beau chaînon du Puigmal, qui, parti de la crête, au Cambrasdase, va porter dans la Cerdagne des formes toujours alpestres. Par delà un de ces cols, je reconnus la tête du Canigou, et en deçà toutes les cimes de la crête, depuis le col de Puymorin jusqu'au Montcalm, dominées maintenant et projetées l'une sur l'autre.... Au S., je fus surpris de la hauteur constante des montagnes, en voyant du côté de la France leur prompt abaissement. A une assez grande distance, s'y font remarquer deux cimes qui étaient bien peu au-dessous de mon niveau, la Pointe de Médacourbe et le pic andorrais de la Massane (sans doute Combepédrouse) sur la limite de Cardos.

« Toutes ces montagnes ne sont partout que crêtes démolies, affreux escarpements et gorges repoussantes, dont on ne peut sonder les profondeurs; c'est une scène de bouleversement et de ruines, et souvent, dès que l'admiration que l'on éprouve invinciblement devant des vues si nouvelles a cédé la place au calme de l'observation, l'immobilité générale, le silence de mort qui y règne et tant de neiges éparses au milieu de masses sombres, n'en sont plus à la longue qu'une décoration funèbre, qu'une étendue de monotonie et de deuil. »

L'énorme promontoire que couronne le Montcalm projette au loin ses noirs escarpements sur les neiges et les montagnes; cependant il est dominé lui-même de quelques mètres par la *Pique d'Estats*, dont le sépare le petit col d'Estats, et qui se trouve ainsi le plus haut point de la chaîne ariégeoise. 45 min. suffisent pour atteindre cette saillie, qui n'est qu'une crête festonnée. C'est au port d'Estats que les bestiaux passent pendant l'été pour aller du val de l'Artigue dans les pâturages du val de Cardos. On pourrait également faire par ce col l'ascension du Montcalm. La Pique et le port d'Estats sont situés sur la frontière, entre la France et l'Espagne; mais le Montcalm se trouve en entier sur le territoire français.

4 ou 5 h. suffisent pour descendre du point culminant du Montcalm à Vicdessos.

Un autre chemin, plus escarpé et plus dangereux que le précédent, s'offre pour la descente. On suit d'abord le plateau qui s'abaisse au N. E. en pente douce, puis (15 min.) on tourne à dr. pour descendre dans le ravin de Rioufred en se retenant des mains aux saillies des rochers. En 45 min. on atteint le bord de *l'étang de Rioufred*, situé dans un cirque sauvage environné de rochers à pic et de pierres éboulées. On s'élève à g. sur d'étroites corniches qui dominent des précipices redoutables. Suspendu pour ainsi dire au flanc de la montagne, on descend ensuite les versants de ces précipices à la base desquels le ruisseau du Rioufred forme de magnifiques cascades. Enfin (2 h.) on atteint les premières cabanes, et par un sentier des plus roides, frayé en zigzag sur une croupe qui d'en bas semble presque impossible à escalader, on rejoint (2 h. 30 min.) au Pla de Soulcère, le sentier qui mène de Vicdessos au Val d'Andorre (R. 148).

ROUTE 142.

DE FOIX A USSAT.

19 kil. — Route de voitures. Service d'omnibus en correspondance avec tous les trains. Trajet en 2 h. — Prix : 2 fr. 30 c., 1 fr. 90 c., 1 fr. 50 c.

15 kil. De Foix à Tarascon (R. 138).

1 kil. (16 kil.). De Tarascon à Notre-Dame de Sabart (R. 140).

Laissant à dr. la gorge étroite d'où sort l'Oriége, on entre dans la vallée supérieure de l'Ariége, dont on remonte la rive g. entre des montagnes arides et jaunâtres. En se retournant, on voit encore derrière Tarascon et la singulière montagne de Soudours. Sur la rive dr., on aperçoit bientôt (19 kil.), au pied d'une montagne rocheuse, l'établissement d'Ussat, ombragé d'acacias et de platanes.

USSAT-LES-BAINS.

Renseignements généraux.

HÔTELS. — *Rouan*, *Cassagne*, *Pélissier*, sur le bord de la route, vis-à-vis de l'établissement thermal. De l'autre côté de la rivière, près de l'établissement, grand hôtel *Chaumont*, hôtel *Delpech*.

MAISONS DE PLAISANCE à louer dans les environs.

CHEVAUX ET VOITURES DE LOUAGE. — S'adresser aux hôtels d'Ussat, ou mieux encore à l'hôtel Gabach, à Tarascon.

MÉDECIN-INSPECTEUR: docteur Ourgaud.

INSPECTEUR ADJOINT : docteur Bonnans.

Situation. — Histoire. — Établissement thermal.

Le village d'Ussat, peuplé de 205 hab., est situé dans un petit vallon rocheux qui domine la rive dr. de l'Ariége : ses maisons sont distribuées en plusieurs hameaux. Le moins élevé est celui des *Bains*, construit à 500 mèt. d'alt., au pied de la montagne, presque au niveau de l'Ariége.

Les eaux d'Ussat sont connues depuis plusieurs siècles. Le fils d'un seigneur voisin s'étant guéri d'une blessure grave dans une mare que les paysans lui avaient recommandée, son père reconnaissant fit construire au-dessus de cette mare des espèces de caveaux, où les malades allaient se baigner. Plus tard, les bains devinrent la propriété de l'hospice de Pamiers, à la charge par lui d'y entretenir 16 malades pauvres.

L'*établissement thermal*, auquel on arrive en allant jusqu'au pied du rocher, à l'extrémité occidentale du jardin, est un édifice de construction nouvelle; il se compose d'un corps de logis renfermant 48 baignoires, précédé d'un péristyle d'ordre dorique, et flanqué de deux pavillons, dont l'un est réservé aux douches et l'autre aux piscines. Dans une saison régulière, on peut y donner 40 000 bains environ. Le prix des bains varie selon les heures : une heure favorable se paye 1 fr. ; y compris 10 c. pour le baigneur; une heure moins favorable, 80 c.; un bain pour un domestique, 60 c.

Le nombre des malades qui fréquentent l'établissement s'élève en moyenne à 1500 ou 2000 par an.

En face de l'établissement se trouve un édifice appelé le *Chauffoir*, contenant les bureaux de l'administration des bains et le cabinet de l'inspecteur des eaux.

Les eaux.

Eau thermale, saline.

Émergence : D'anciennes alluvions recouvrant le pied des rochers qui borde à dr. la vallée.

Une source ou plutôt un lac souterrain alimentait l'ancien établissement. M. François est parvenu à capter dans l'intérieur de la montagne les vraies sources, dont le produit est maintenant préservé de tout mélange soit avec les eaux de l'Ariége, soit avec d'autres sources froides. Séparées du lit de l'Ariége par une banquette de terrain perméable, les eaux thermales filtraient à travers cette banquette, et se perdaient dans la rivière lorsque, le niveau de celle-ci

baissant, la pression de ses eaux ne s'opposait plus aux infiltrations de la nappe minérale. Un canal latéral à l'Ariége a été creusé et rempli par l'eau de cette rivière, de manière à obtenir un barrage liquide à pression hydrostatique constante. Grâce à ces travaux, la déperdition des eaux minérales a cessé.

Débit en 24 h. : 820 mèt. cubes d'eau minérale sont retenus par des barrages convenables dans l'intérieur de la montagne, et 520 mèt. cubes, soit 5200 hectol., sont à la disposition de l'établissement pour l'usage quotidien.

Température : Elle s'abaisse à mesure que l'on s'éloigne du griffon, de manière que, marquant 36° 20 à la baignoire n° 1, elle n'est plus que de 31° 35 à la baignoire n° 38 ; ce qui permet de donner aux malades, suivant les indications, des bains de température graduée, sans altérer la pureté de l'eau minérale.

Caractères particuliers : Eau limpide, incolore, sans odeur, onctueuse, saveur amère très-faible.

Effets physiologiques : Eau adoucissante et sédative quand on l'emploie à une température modérée, excitante à la plus haute température, surtout chez les personnes impressionnables ; elle agit principalement sur le système nerveux ; excellent pour les maladies de femmes.

L'eau d'Ussat ne se transporte pas.

Classification chimique : Eau carbonatée à base de chaux, avec forte proportion de sulfate terreux.

M. Chevalier, cité par l'*Annuaire des eaux de la France*, indique l'existence de l'arsenic dans le dépôt ferrugineux de cette eau. M. Filhol n'en a pas pu trouver.

Analyse (Filhol, 1855).

	Eau 1 lit.
	gr.
Carbonate de chaux	0,6995
— de soude	0,0381
— de magnésie	traces
— de fer	traces
Sulfate de magnésie	0,1791
— de soude	0,0583
— de potasse	0,0200
— de chaux	0,1920
Chlorure de magnésium	0,0420
Matière organique et perte	0,0471
	1,2761

	gr.
Acide carbonique	16,57
Azote	20,38
Oxygène	1,05
	38,00

Bibliographie : F. Vergé, *Notice sur les eaux d'Ussat*. Foix, 1856 ; in-8. — Filhol, *Analyse chimique des eaux minérales d'Ussat*. Pamiers, 1856 ; in-8. — Ourgaud, *Précis sur les eaux thermo-minérales d'Ussat-les-Bains*. Paris, 1862.

Promenades. — Excursions.

Sauf le jardin et les allées ombreuses qui conduisent de l'établissement aux bords de l'Ariége, il n'y a pas à Ussat de promenades proprement dites. Vers le soir, les baigneurs se dirigent de préférence sur la grande route et sur les chemins vicinaux, qui conduisent au principal hameau d'Ussat, situé à 1 kil. au N., *Ornolac* (411 hab.), bâti au N. E., à l'entrée d'un joli vallon. A l'extrémité supérieure de ce vallon, près du ham: de *Lujat*, environné de bois, jaillit une *fontaine minérale* non utilisée.

La **grotte de Lombrive** est située vis-à-vis de l'établissement, au-dessus de la rive g. de l'Ariége. Après avoir franchi le pont de pierre qui relie la route à l'établissement thermal, on y monte en 30 min. La caverne présente deux entrées peu distantes l'une de l'autre, et tellement basses qu'on serait obligé d'y passer à plat ventre si l'on n'y eût creusé une espèce de tunnel. Cet immense couloir, qui n'a pas moins de 4000 mèt. d'étendue, offre une succession de chambres spacieuses présentant parfois une voûte en dôme immense, s'étendant en vastes galeries et ne communiquant entre elles que par des couloirs longs et étroits : cinq

ressauts, dont l'un ne peut être escaladé qu'au moyen de cinq échelles mises bout à bout, partagent la grotte en plusieurs parties complétement distinctes. Çà et là quelques embranchements latéraux viennent déboucher dans la caverne principale. Le fond de la caverne est occupé par un petit étang.

Il est probable que la grotte de Lombrive communique avec celles de Niaux, situées de l'autre côté de la montagne (R. 140), et avec une autre grotte qui débouche au-dessus de Notre-Dame de Sabart.

Les parois et le sol de la grotte offrent une grande variété de stalactites affectant les formes les plus bizarres; mais ce qui frappe surtout, ce sont les amas de pierres roulées qui témoignent du passage d'un ancien courant fluvial. Quelques-uns de ces blocs, identiques à ceux qu'on rencontre épars dans la vallée de Vicdessos, ont 1 mèt. de diamètre.

Vers le milieu de la caverne « le sol de la galerie, dit M. Garrigou, présente un immense ossuaire; là, les débris de l'homme et de son industrie naissante sont mélangés à ceux de l'ours, d'un chien, très-distinct du renard et du chacal, du cheval, du bison, d'un bœuf à petite taille, d'un cerf gigantesque : dans tous ces gisements, nous avons trouvé des débris de l'industrie humaine consistant en dents canines percées pour servir d'amulettes, et en poteries grossières. Les ossements humains ayant appartenu à des individus de tout sexe et de tout âge sont brisés et mélangés pêle-mêle à ceux des carnassiers et des herbivores. Tout indique qu'ils ont été charriés par une eau tumultueuse. » On n'a pas trouvé un seul squelette complet; mais seulement quelques crânes entiers et un grand nombre de mâchoires inférieures et d'ossements divers dont quelques-uns étaient encore revêtus de leurs chairs. Plusieurs de ces débris sont conservés à la bibliothèque de Foix, et notamment un crâne appuyé sur les doigts d'une main. L'examen des ossements porte les anatomistes à croire que les hommes de Lombrive étaient de race caucasique et de taille moyenne. Leur angle facial était très-ouvert, et leur crâne d'un bel ovale.

Depuis longtemps déjà on connaissait dans le pays l'existence de ces ossements humains contenus sous les concrétions calcaires des grottes, ainsi que le prouvent les vers d'Olhagaray :

Ce roc cambré par art, par nature et par l'aage,
Le roc de Tarascon hébergea quelquefoix
Les géants qui couvroyent les montagnes de Foix,
Dont tant d'os excessifs rendent leur témoignage.

D'Ussat à Ax, R. 143.

ROUTE 143.

DE FOIX A AX.

42 kil. — Route de voitures. Service de diligences en correspondance avec les trains. Trajet en 4 h. 10 min. — Prix : 5 fr. 05 c., 4 fr. 20 c., 3 fr. 35 c.

19 kil. De Foix à Ussat (R. 142).

Au delà d'Ussat, la route continue de longer la rive g. de l'Ariége.

22 kil. *Bouan*, v. de 170 hab., assez agréablement situé à l'entrée d'un vallon cultivé, qui remonte au S. vers le Roc de Gestiès. Aux environs, on voit dans les rochers, et à l'entrée de plusieurs grottes, des restes d'antiques fortifications, connues des habitants sous le nom de *las gleizos* (les églises). Elles datent, dit-on, des guerres des Sarrasins.

Ici le paysage perd son caractère aride et désolé. La route passe entre des allées de peupliers, des bosquets de saules et des prairies; sur la rive dr. de l'Ariége s'étend une longue crête rocheuse; mais, au delà de ses beaux escarpements déchirés, on voit de larges vallons s'élever vers la crête

neigeuse que couronne à son extrémité orientale la triple cime du Saint-Barthélemy. On laisse à dr.

23 kil. *Sinsat*, v. de 192 hab., et

24 kil. *Aulos*, v. de 119 hab., à l'O. duquel les ruines du *château Verdun* couronnent une colline élevée. Le château plus moderne, qu'on voit à dr. sur une éminence ombragée de sapins, de frênes et de mélèzes, est celui de *Gudane*, construit vers 1750, par un opulent maître de forges, qui avait autrefois reçu des paysans le nom de roi des Pyrénées. Les mines de fer des environs sont exploitées faiblement. Le village situé de l'autre côté de la rivière, au milieu d'arbres touffus, sur les bords du ruisseau de Moulines, est *Verdun* (635 hab.). On y trouve une source thermale.

On traverse le torrent de l'Aston, dont la vallée remonte au S. entre des escarpements boisés jusqu'aux neiges de Fontargente (R. 149) : et l'on aperçoit, en se retournant, *Larcat*, v. de 481 hab., perché au-dessus de la vallée, sur un rocher en apparence inaccessible.

26 kil. **Les Cabannes** (hôtel d'Espagne), ch.-l. de canton, b. de 486 hab., assez bien bâti, composé d'une seule rue. En face, de l'autre côté de l'Ariége, s'élève, sur une petite montagne verte et isolée, l'ermitage en ruines de *Saint-Pierre*.

Au sortir de Cabannes, la route fait un coude vers le S. pour suivre les détours de l'Ariége, puis reprend la direction de l'E. vis-à-vis d'*Albiès*, v. de 428 hab., situé au-dessous de l'ermitage Saint-Pierre, au pied d'une belle montagne cultivée presque jusqu'au sommet : on y a pendant quelque temps exploité des mines de fer et de plomb.

Plus loin, également de l'autre côté de la rivière, se trouve *Vèbre*, v. de 399 hab., où l'on remarque un petit castel délabré, près duquel jaillit une source d'eau minérale ferrugineuse. Sur le sommet d'un mamelon isolé se dressent les ruines du *château de Lordat*, qui, peu remarquables en elles-mêmes, offrent un aspect pittoresque. On ne saurait déterminer au juste l'époque de la fondation de ce château, mais on sait qu'il existait déjà dans le xe s. L'enceinte en est très-vaste; on y voit encore les restes de la citerne. Le rocher sur lequel il est bâti est inaccessible de trois côtés, et on ne peut y parvenir que par un sentier étroit, tracé sur le versant oriental. Roger II, comte de Foix, en fit don à l'abbaye de Cluny, en 1074, Jacques Ier, roi d'Aragon, y mit garnison pendant la guerre de Philippe le Hardi, roi de France, contre le comte de Foix. C'est après avoir dépassé *la Remise* et

31 kil. *Lassur*, v. de 194 hab., qu'on arrive au pied de ces débris, situés sur le versant opposé de la vallée. Nulle part l'industrie du montagnard n'est plus admirable qu'aux environs de ce village. Sur ces longues pentes hérissées de saillies rocheuses, le petit espace libre est semé en blé ; en plusieurs endroits, ces intrépides et persévérants agriculteurs taillent le roc en forme d'escalier, et élèvent des murs de pierres destinés à soutenir le peu de terre qu'ils recueillent alentour. Le blé ainsi cultivé est le meilleur du pays. Çà et là on remarque une croix dans les jardins ou dans les champs. Chacune de ces croix indique que dans cet endroit on a retiré un quintal de minerai de fer.

De Lassur au pic Saint-Barthélemy, R. 144.

On laisse à g., sur l'autre rive, *Garanou*, v. de 216 hab., qui possède une scierie et une forge à la catalane.

34 kil. *Luzenac*, v. de 461 hab., dont les maisons, divisées en deux groupes, occupent les deux bords du torrent. A l'E., on voit le village d'*Unac* (341 hab.), sur un mamelon pit-

toresque, à l'entrée d'un vallon qui monte en droite ligne vers le pic de Saint-Barthélemy.

La vallée se resserre, et la route, ne pouvant suivre le bord même du torrent, gravit l'extrémité d'un promontoire, puis redescend pour franchir l'Ariége, qui fait un grand détour vis-à-vis de

37 kil. *Perles*, v. de 416 hab., au delà duquel la vallée, bassin d'un ancien lac, jadis retenu par une digue de rochers dont on distingue encore les traces, s'élargit de nouveau; on passe vis-à-vis de la forge du Castelet, puis on traverse le grand village de

40 kil. *Savignac* (507 hab.), où se voit une maison ayant presque l'apparence d'un château. Au S. on aperçoit le petit vallon de Nagear, au fond duquel brille une cascade. Bientôt après on entre (42 kil.) à

AX.

Renseignements généraux.

HÔTELS. — *Boyer*, *Sicre*, etc.

APPARTEMENTS MEUBLÉS. — Pendant la saison, on trouve des appartements à différents prix dans presque toutes les maisons de la ville.

CERCLE. — Au café du Cercle.

GUIDES ET CHEVAUX DE LOUAGE. — S'adresser aux hôtels.

MÉDECIN-INSPECTEUR : docteur Alibert.

Situation. — Histoire.

Ax, ch.-l. de canton, est une V. de 1679 hab., assise en partie sur un rocher peu élevé, à 710 mèt. d'altitude, au confluent des trois vallées supérieures de l'Ariége : de Mérens au S., d'Orgeix au S. E., d'Ascou à l'E. Les rues de la ville sont en général fort sales et fort étroites, et l'atmosphère y est sans cesse imprégnée d'odeurs repoussantes. A peu de distance à l'O., on voit une métairie qui ressemble à une forteresse avec son donjon; il est probable qu'elle est en effet d'origine féodale. *L'église* d'Ax est surmontée par une tour carrée de construction moderne; sa porte est ogivale; quant à l'intérieur, il ne présente aucun intérêt.

Le nom seul d'Ax, provenant évidemment du mot latin *aquæ*, suffit à prouver que les eaux thermales de cette ville étaient connues des Romains. Pendant le moyen âge, elles ne furent pas complétement délaissées, et l'on montre près de l'hôpital un large bassin construit en 1200, et portant encore le nom de *bain des Ladres;* mais c'est surtout depuis le commencement du XVIII[e] s. que les eaux d'Ax sont de plus en plus fréquentées. Ax est la patrie du médecin Roussel.

Un grand nombre de sources sulfureuses jaillissent de tous les points du bassin : on dirait que la ville tout entière repose sur un réservoir d'eau bouillante. Aussi, près d'Ax, la neige reste moins longtemps sur le sol que dans les autres endroits de la vallée, et en plusieurs endroits l'eau de l'Ariége est sensiblement réchauffée par son mélange avec l'eau chaude des jets souterrains. Les habitants d'Ax se servent des eaux thermales pour tous les usages domestiques et pour le lavage des laines.

Établissements thermaux.

Les trois établissements d'Ax appartiennent à des particuliers. Le plus ancien, mais aussi le plus négligé, est celui du *Couloubret;* c'est le premier que l'on trouve à g. en entrant dans la ville. « Sa position en contre-bas du sol, dit M. Boucoiran, lui donne un triste et sombre aspect. La principale source, remarquable par son abondance et sa chaleur, jaillit du roc à quelques pas de l'établissement. Comme la force et la chaleur de l'eau ne permettent pas de l'employer immédiatement au sortir de la source, on l'affaiblit au besoin avec de l'eau froide. C'est la même qui sert à alimenter les buvettes et plusieurs baignoires.

« Le second établissement, fondé

en 1820, et visité surtout par les riches malades, est connu sous le nom de *bains de Breilh*. Il est situé au fond d'un jardin attenant à l'hôtel Sicre, dans une agréable position, à l'entrée de la route de l'Hospitalet et sur un sol où coulent plusieurs sources thermales. Il possède deux buvettes et douze baignoires. Les baigneurs, pouvant se loger aux Thermes, ne sont pas exposés aux variations de température.

« L'établissement du *Teich Saint-Roch*, construit le long d'une série de grottes thermales, est situé sur la rive g. de l'Ariége. Alimenté par huit sources abondantes, il possède quarante baignoires. Les étrangers qui veulent y prendre des bains y trouvent des logements, comme au Breilh. »

Dans les divers établissements d'Ax on a donné en 1861 jusqu'à 800 bains par jour.

Pour boire pendant toute la saison on paye	1 fr. 25 c.
Un bain coûte	0 80

L'*hôpital Saint-Louis*, situé à l'extrémité d'une allée de platanes, a été fondé en l'an 1270, et restauré en 1847.

Les eaux.

Eaux thermales sulfureuses.

Émergence : Atterrissements superposés au terrain granitique.

Cinquante-trois sources, employées pour la plupart aux usages médicaux; plusieurs, et des plus actives, coulent sur la voie publique, et servent aux usages domestiques. Les principales sont, au Couloubret : la Canalette, la Gourguette, Montmorency, les bains Forts vieux et nouveau, la Douche, l'Étuve; au Breilh : la S. Nouvelle, la Petite sulfureuse, la Pyramide, la S. Fontan; au Teich : l'Eau bleue, les Buvettes de Saint-Roch, la Pompe, la Buvette du petit robinet, la grande Pyramide, la S. Viguerie.

Les auteurs apprécient d'une manière différente la nature et la propriété des sources d'Ax. M. C. Alibert les a classées en trois familles : la première ne contenant ni soufre ni barégine, la deuxième contenant du soufre combiné et de la barégine, la troisième contenant du soufre libre et pas de barégine. Cette appréciation est repoussée par M. Filhol, à qui ses expériences ont donné des résultats différents : il a trouvé du soufre dans les eaux de la première famille, en les examinant le plus près possible du griffon, et de la matière azotée dans ces eaux et dans celles de la troisième famille rapprochées par l'évaporation. Le blanchiment des eaux et le dépôt de soufre dans les conduits, considérés par M. Alibert comme indiquant la présence du soufre à l'état libre, est pour M. Filhol, dans les eaux d'Ax, comme dans celles de Luchon, le résultat de réactions qui ont lieu au contact de l'air entre les éléments constitutifs de ces eaux.

Densité : Breilh, S. n° 1, 1,0045; S. n° 5 (douches) 1,0044 (Magnes-Lahens, 1821).

Température (Filhol, 1853).

Couloubret :	
Bain fort nouveau	43.8
Montmorency	30.3
Étuve	66.8
Breilh.	
Canalette	27,4
Petite sulfureuse	45,0
Fontan	53,0
Douche	56,0
Étuve	62,0
Teich.	
Eau bleue	45,0
Buvette Saint-Roch; à droite	42,0
— — à gauche	38,0
Quod	64,0
Viguerie	73,2
Sur la voie publique :	
Canons	75.4
Rossignol supérieur	77,5

Caractères particuliers : Eaux limpides au griffon, ne se troublant ni par les pluies ni par les orages; quelques-unes blanchissent au contact de l'air, et leurs conduits contiennent

du soufre sublimé. Une des sources du Teich présente une couleur bleue, attribuée par M. Fontan à une illusion d'optique, tenant, suivant M. Filhol, à la présence d'une faible quantité de soufre en suspension, qui donne à cette eau une couleur blanche ou bleue, suivant que la couche d'eau est plus ou moins épaisse. Odeur et saveur d'œufs pourris.

Service médical : Un médecin inspecteur.

Emploi : Boisson, bains de baignoire et d'étuve, douches.

Climat : Doux en été et en automne, variations brusques de température, rosée abondante le soir.

Effets physiologiques : La grande variété qui distingue les sources d'Ax les rend applicables au traitement d'un grand nombre d'affections, et permet de les employer chez des malades de constitutions très-différentes. G. Astrié et M. Filhol classent les bains et les buvettes en trois groupes : 1° Eaux douces, convenant dans les affections nerveuses, sédatives sans effet débilitant : Canalette, Gourguette, Montmorency (Couloubret), sources n° 1 à 4, S. nouvelle (Breilh), S. n° 6, Eau bleue, buvette Saint-Roch, grand bassin, pompe (Teich). L'Eau bleue passe pour antigraveleuse. 2° Sources moyennes, applicables au traitement spécifique des affections qui réclament les eaux thermales et sulfureuses chez des sujets dont les systèmes nerveux ou circulatoires demandent beaucoup de ménagements : n° 4 et réservoir des cabinets 5 à 9 (Couloubret); petite sulfureuse, n° 6, Pyramide (Breilh); n° 4, buvette ouest de Saint-Roch, S. Astrié, petit robinet (Teich). 3° Sources fortes, convenant aux constitutions molles, lymphatiques, sans réaction : bains Forts, Douche, étuve (Couloubret) ; S. Viguerie, grande Pyramide, S. Quod (Teich), S. Fontan (Breilh).

D'après M. Garrigou, les eaux d'Ax sont surtout efficaces pour trois maladies : les dartres, les rhumatismes et les scrofules.

Classification chimique : Eau sulfurée à base de soude.

M. Filhol a trouvé dans les eaux d'Ax de l'iode et de l'acide borique. Il a publié un tableau de la température et de la minéralisation des différentes sources. Le degré de sulfuration varie de 0,0018 (Eau bleue du Teich) à 0,0284 (S. Viguerie).

L'*Annuaire des eaux de la France* donne l'analyse suivante (Magnes-Lahens) :

	Breilh. gr.	*Teich.* gr.
Carbonate de soude.....	0,0814	0,1090
— de chaux.....		0,0066
Oxyde de manganèse.....	0,0035	
Magnésie...............		traces
Fer et alumine..........		0,0044
Alumine................	0,0017	
Chlorure de sodium.....	0,0354	0,0163
Acide silicique dissous...	0,0387	0,1090
— non dissous.		0,0569
Matière organique azotée.	0,0387	0,0052
Perte..................	0,0372	0,0510
	0,2366	0,3524
Acide sulfhydrique.....	q. ind.	q. ind.

Bibliographie : C. Alibert, *Traité des eaux d'Ax*. Paris, 1853 ; in-8. — G. Astrié, *De la médication thermale sulfureuse*. Paris, 1852 ; in-4. — Garrigou, *Étude chimique et médicale des eaux sulfureuses d'Ax* 1862.

Excursions.

Du sommet de la **Serre de Bernache,** qui domine la ville à l'O. et qu'on peut atteindre en moins de 1 h., on jouit d'une vue magnifique sur tout le bassin d'Ax et sur les montagnes qui l'entourent. Au N. O., on voit s'élever la triple cime du pic de Saint-Barthélemy. A l'E., s'ouvrent deux vallons, celui d'Ascou, remontant au col de Paillers par de larges ressauts de verdure, et celui d'Orgeix, dont l'extrémité supérieure est dominée au N. par la corne du Roc Blanc, visible de Toulouse. Au S. E., c'est le groupe de Lanoux et de Carlitte, dont les principales cimes s'élèvent

à près de 3000 mèt. de hauteur; au S., on voit les montagnes de la frontière d'Andorre, Fontargente, Serrère, et les pics qui dominent la vallée supérieure de Vicdessos.

Du sommet du *Bonascre*, (1128 mèt.) situé à l'E. d'Ax, la vue est fort belle aussi, surtout sur la vallée de l'Ariége; on atteint le point culminant en 2 h., par un sentier tracé d'abord sous les hêtres et les sapins et, plus haut, sur l'herbe des pâturages.

D'Ax à la *cascade d'Orlu*, la distance est de 8 à 9 kil. Au sortir d'Ax, on suit d'abord pendant près de 1 kil. la route du col de Puymorin (R. 147), puis on pénètre au S. E. dans la vallée de l'Ariége d'Orlu, que dominent à dr. et à g. des montagnes déjà très-élevées. A 2 kil., sur la rive g. du torrent, on voit un élégant château moderne et une forge à la catalane, alimentée par de magnifiques eaux vives. Ensuite on franchit le torrent connu sous le nom d'Oriége, on gagne (3 kil.) *Orgeix*, v. de 208 hab., et l'on continue de remonter la vallée en longeant la rive dr. de l'Ariége. A 5 kil. d'Ax se trouve *Orlu*, v. de 395 hab., au-dessus duquel on montre dans la montagne d'anciens travaux de mines. Aussi certains étymologistes voudraient faire dériver Orlu du mot *aurum* (or). Au S. s'ouvre un vallon où se montrent de charmantes prairies et dont l'extrémité supérieure est occupée par un petit lac. On dépasse le débouché de ce vallon, et enfin à 8 kil. d'Ax, dans une gorge sauvage, on atteint une forge à la catalane, sous laquelle passent les eaux de l'Ariége en formant une superbe cascade. Au S., le vallon de *Gnoles*, à l'entrée duquel on voit aussi une belle cascade, remonte vers l'étang de *Naguilles*, long d'un kil., et les beaux lacs des *Peyrisses*, situés dans un vaste cirque dominé par des montagnes nues.

En amont d'Orlu, un sentier qui longe au S. E., puis au S., et enfin au S. O. la rive de l'Ariége, permet d'atteindre en 3 ou 4 h. de marche les *étangs d'En Beys* et de s'élever soit au *col de la Grave*, soit au *col de Lanoux*, sur cette crête rougeâtre et dépourvue de végétation d'où l'on voit à ses pieds dans les cirques de rochers les divers lacs où l'Oriége, la Sègre et la Têt prennent leur source, en coulant dans des directions opposées.

D'Orlu, on peut aussi se rendre dans le Capsir par le Portaneich et le vallon du Galba (R. 167).

Ascension du pic Saint-Barthélemy, R. 144; — d'Ax à Quillan, R. 145; — aux bains d'Escouloubre; ascension du pic de Tarbesou, R. 146; — à Puycerda, R. 147; — à Andorre, R. 150.

ROUTE 144.

ASCENSION DU PIC SAINT-BARTHÉLEMY OU PIC DE TABE.

Ascension recommandée. — 10 h. environ: de 5 à 6 h. pour monter, 4 pour descendre. On peut se rendre en voiture jusqu'à Lassur. Guide indispensable.

11 kil. D'Ax à Lassur (R. 143).

On traverse l'Ariége en face du village d'Ax, et l'on pénètre au N. O. dans la gorge du Gerul, qu'on remonte (1 h.) jusqu'à *Lordat* (aub. chez Mourié), v. de 188 hab., dans les environs duquel on exploite des carrières de marbre. En face, sur le versant opposé de la vallée, on aperçoit le village d'*Axiat* (276 hab.), d'où l'on pourrait monter directement au pic de Saint-Barthélemy par le ravin très-escarpé du Sauquet et les pâturages de Girabal; mais il vaut mieux suivre le sentier moins fatigant qui longe jusqu'à sa source le ruisseau du Gérul, et contourne les contre-forts du Saint-Barthélemy. En 1 h. (2 h. de Lassur), on dépasse les derniers chalets (1053 mèt.), et l'on se dirige vers le N. en gravissant successivement plu-

sieurs ressauts séparés les uns des autres par des bassins de pâturages.

4 h. de Lassur. On atteint le *col de la Peyre* (1732 mèt.), d'où l'on pourrait aller rejoindre par le beau vallon boisé du Basqui le sentier qui longe les rives de l'Hers de Prades à Bélesta (R. 160). Laissant ce vallon sur la dr., on suit à l'O. la crête qui se prolonge vers le pic de Saint-Barthélemy. En 45 min. (4 h. 45 min.), on arrive à un plateau où se trouve le petit *lac Tort*, qu'on laisse à dr. pour gagner, toujours dans la direction de l'O., la *crête de Stentor :* on contourne au S. le flanc du *pic de Soularac* (2343 mèt.), presque aussi élevé que le pic de Saint-Barthélemy, on descend (5 h.) sur un petit col d'où un ravin plonge au S. dans la direction d'Axiat. On n'a plus alors qu'à monter parmi les tiges sèches des genévriers et des rhododendrons, et plus haut sur des saillies de roc entremêlées de neige. Enfin (5 h. 30 min.) on atteint la cime du **Saint-Barthélemy,** ou *pic de Tabe*, haute de 2349 mèt., et couronnée par un amas de pierres, débris d'une ancienne chapelle. Du sommet on découvre un admirable panorama, décrit dans les termes suivants par M. de Chausenque :

« Le premier point remarquable à l'O., où le groupe isolé du pic du Midi et quelques pointes blanches des Hautes-Pyrénées fuient par delà les montagnes de la Garonne, est la double tête du Mont-Vallier, dominant la soudure des deux chaînons qui se partagent la crête des Pyrénées. Viennent ensuite les hauteurs obliques d'Aula et de Salau, qui laissent voir dans l'éloignement quelques têtes blanchies des Monts-Maudits, peut-être même la Maladetta; puis celles d'Ustou et d'Aulus, qui s'exhaussent pour appuyer le groupe le plus élevé de toute la chaîne orientale, celui qui domine l'Andorre et le comté de Foix; c'est là que sont le Montcalm et la Pique d'Estats; en face se présentent les pics d'Auzat, de Siguer, de Serrère, de Fontargente, et ceux de Jouglan et de Porteil, qui voient à leurs revers les pelouses de Puymorin, où l'Ariége va chercher sa source principale.

« A l'E. du col du Puymorin, la chaîne se maintient encore dans les masses de Montlouis, peu inférieures aux précédentes. Ce groupe, où le granit partout étendu commence à envahir tous les étages, où les lacs et les forêts sont multipliés, d'où partent dans toutes les directions les sources de l'Ariége, d'Orlu, de l'Aude, de la Têt et de la Sègre, dont les affluents sont singulièrement croisés et entrelacés, forme un système particulier qui envoie ses eaux aux deux mers et offre un dédale inextricable pour tout autre que le contrebandier qui l'a mille fois pratiqué. A travers la brèche d'Orlu apparaît le toit neigé du Canigou, qui complète, pour le pic de Tabe, la vue de la chaîne orientale depuis la Garonne jusqu'à la mer et permet d'en comparer du même coup d'œil les principales sommités.

« Comme le pic du Midi de Bigorre, celui de Saint-Barthélemy est profondément déchiré sur son versant septentrional, jusqu'à deux combes séparées par une arête en ruine. Les neiges dont elles sont remplies, excepté là où de noirs rochers, autour du *lac Male* et du *lac Noir*, demi-glacés, interrompent leur blancheur, en font un tableau d'hiver d'un parfait contraste avec la verdure des plaines éloignées.

« Le pic et les lacs ont été longtemps le théâtre d'aventures auxquelles on ajoutait encore foi du temps d'Olhagaray, historiographe de Henri IV, et reléguées maintenant parmi les fables. Dans le pourtour de l'entonnoir où est l'étang de Male, le plus grand, nommé aussi le gouffre ou l'étang du Diable, tous les pâtres voisins, qui l'évitaient soigneusement,

croyaient qu'il y avait de forts anneaux et des chaînes en fer ayant servi à attacher des vaisseaux, et que ses eaux, à la moindre pierre qu'on y jetait, se soulevaient au milieu des flammes et avec un bruit de tonnerre. « La montagne de Tabor ou Tabe, « dit Olhagaray, a en son sommet « une plaine, en la plaine un lac, « au lac des truites en quantité, l'eau « très-claire et extrêmement froide, « dans laquelle si on est si hardy de « jeter chose quelconque, on oit et voit « aussitost les tonnerres et les foudres « en l'air, suivis de gresles, pluies « et tempestes, qui semblent vouloir « abymer dans les profondes cavernes « ce grand colosse de mont, de sorte « que ceux qui sont spectateurs n'en « rapportent sur eux que des effets « tristes et malencontreux. » Tous ces contes proviennent sans doute de la difficulté qu'offre l'ascension du pic du côté du N., des neiges et des ruines qu'on y voit longtemps mêlées, lorsque les contrées qu'il domine sont dans toute leur parure du printemps. Les habitants des plaines voisines croyaient encore récemment que le pic de Tabe était le plus haut de la chaîne.

« Au bas des Pyrénées, depuis la plaine de l'Ariége, étendue en une large trace vers celle de la Garonne, où Toulouse paraît comme une ligne obscure, jusqu'aux lointains vaporeux de la Méditerranée, la vue erre sur un chaos de basses montagnes nues et bizarrement groupées. Ces caractères se prononcent davantage du côté du Roussillon, où les Corbières vont porter vers Narbonne leurs têtes desséchées par un soleil rarement voilé.... Dans tout cet espace, sur la teinte générale d'un sol tourmenté, pierreux et rougeâtre, se détachent çà et là de noires étendues de sapins. Le Lauragais plus fertile et tout le haut Languedoc, où la cité de Carcassonne et d'autres de la ligne du canal doivent être visibles, se distinguaient par des nuances plus variées jusqu'à la montagne Noire, qui faisait ondoyer la ligne de l'horizon sur ses croupes allongées. »

On peut redescendre directement à Axiat par le ravin du Sauquel (*V.* ci-dessus). Si l'on désire gagner la plaine du côté du N., on a le choix entre trois vallées : celle du Touire, dont le ruisseau arrose Montferrier et Lavelanet (R. 160); celle du Lasset, où se trouve l'étang du Diable et dont les eaux descendent vers Monségur et Bélesta (R. 160); enfin, celle du Basqui (*V.* ci-dessus), qui se réunit avec la précédente à 5 kil. en *amont* de Bélesta.

ROUTE 145.

D'AX A QUILLAN.

51 kil. — D'Ax à Belcaire, 16 kil.; route de mulets. — De Belcaire à Quillan, 31 kil.; route de voitures.

Au sortir d'Ax, on prend, derrière les bains du Couloubret, un sentier rocailleux qui traverse quelques terrains d'un schiste rougeâtre, çà et là couverts de bois, pour monter à

1 kil. *Ignaux*, v. de 210 hab., situé sur un plateau herbeux. De là on s'élève, en suivant le cours du petit ruisseau d'Eychenac, jusqu'au petit *col de Sioula*, et bientôt on redescend sur le sentier plus fréquenté qui mène en droite ligne de Luzenac et d'Unac (R. 143) à Quillan, par le **col de Marmare** (1360 mèt.), point de partage des eaux entre les deux rivières de l'Ariége et de l'Hers. De ce col, on voit à l'O. un vallon boisé descendre vers *Caussou*, v. de 415 hab., dans les environs duquel se trouvent des gisements de plomb; vers le N. E., on ne domine que des pâturages uniformes; au N. O., le pic de Saint-Barthélemy se cache derrière la montagne de Caussou (2931 mèt.)

En descendant dans le vallon qui

s'ouvre au N. E., on traverse bientôt l'Hers, dont les diverses sources jaillissent au S., dans le bois de Drazet; sur le versant opposé de la vallée; au milieu de belles prairies, on aperçoit *Prades*, v. de 540 hab., près duquel sont les ruines d'un vaste *château* appelé *de la reine Marguerite*, et dont l'enceinte renferme les maisons de plus de vingt familles de paysans. « Prades est célèbre dans l'Ariége par ses excellentes lentilles, dit M. Bergès. Le vin du Roussillon y acquiert en peu de temps le goût du vin vieux; il s'y dépouille ou, comme disent les habitants, s'y *rancit* promptement, ce qui est dû sans doute au froid sec de la montagne. »

—

[Un sentier qui longe d'abord la rive g. de l'Hers passe à *Comus*, v. de 521 hab., situé sur la rive dr., puis continue de descendre la vallée en traversant les vastes bois de Gespetal, et va rejoindre à (3 h.) Barrineuf (R. 160) la route de Bélesta à Montségur.]

—

On gravit à dr. une pente escarpée pour atteindre

13 kil. *Montaillou*, v. de 318 hab., situé sur un promontoire au-dessus du confluent de l'Hers et d'un autre ruisseau qui forme la limite des départements de l'Ariége et de l'Aude; on descend à l'E. pour traverser ce ruisseau; remontant aussitôt sur le versant opposé, et laissant à g. sur une terrasse le v. de *Camurac* (473 hab.), on s'élève par un petit col à l'extrémité d'un plateau montagneux, appelé *plaine de Sault*, et qui s'étend sur une longueur de près de 10 kil., entre la forêt de Bélesta (R. 160) au N., et la vallée du Rebenti au S.

19 kil. *Belcaire* (beau rocher), ch.-l. de c. de l'arrondissement de Limoux, b. de 6937 hab., bâti en amphithéâtre sur une colline que domine le rocher du Calvaire. C'est là que commence la route de voitures.

Après avoir laissé à dr. *Roquefeil*, v. de 1038 hab., situé derrière un mamelon, puis *Espezel* (833 hab.), un peu plus éloigné de la route au S., on décrit une courbe vers le N., pour ne pas descendre dans la vallée escarpée du Rebenti. Longeant alors le bord du plateau, dans lequel s'ouvrent plusieurs *gouffres* où se perdent les eaux, on reprend bientôt la direction de l'E., et on laisse à g. *Belvis* (771 hab.), bâti en amphithéâtre sur une colline, d'où l'on jouit, ainsi que l'indique le nom du village, d'une vue admirable sur la chaîne des Pyrénées qui se dresse au S. Près du hameau de *Quirhaud*, dominé par un petit pic sur le flanc duquel on aperçoit une église en ruine, la route se dirige de nouveau au N., puis au N. E., et, après de nombreuses sinuosités, se recourbe brusquement à l'E. pour descendre par une pente roide dans le vallon où se trouve

37 kil. *Coudons*, v. de 314 hab., dominé à l'O. par le versant boisé de la montagne de Callons. De là on rejoint par de nombreux zigzags la grande route de Foix à Perpignan, qu'on longe à une grande hauteur pendant 2 kil. environ, dans la direction de l'E. à l'O., avant de l'emprunter pour atteindre

51 kil. Quillan (R. 160).

—

[A partir de Coudons, on peut abréger considérablement, en prenant à dr. et en descendant un sentier escarpé qui mène directement à Ginoles (R. 160) et de là à Quillan.]

ROUTE 146.

D'AX AUX BAINS DE CARCANIÈRES.

34 kil. — Route de mulets.

A l'E. de la ville d'Ax, on pénètre immédiatement dans la vallée de l'Ode



ou d'Ascou pour en remonter immédiatement le versant méridional, où se succèdent des chalets, des cultures et des pâtis abandonnés au libre parcours. A 2 kil. environ se trouve le v. d'*Ascou* (837 hab.), qui domine un escarpement de la rive dr. Les hauteurs voisines sont percées de trous ressemblant à d'anciennes excavations. « Le peuple, dit M. de Chausenque, croit y voir de l'or, ainsi que dans le sable des ruisseaux où brillent des paillettes de mica jaune provenant des schistes micacés qui forment la base du sol. »

Au delà d'Ascou, on longe la rive g. de l'Ode jusqu'au débouché d'un ruisseau (Riou Caou) dont on voit le vallon fertile et parsemé de granges remonter au N. vers le *col des Canons*, voisin de celui de la Marmare; on passe alors sur la rive dr. un peu en amont du confluent, et à côté d'une forge à la catalane, puis, traversant un autre ruisseau venu du N. E., on continue de remonter la vallée principale, qui bientôt ellemême se recourbe au N. E. et se resserre de manière à former une gorge étroite, offrant quelques bouquets de bois sur son versant méridional. On gravit alors sans difficulté le **col de Paillers** (1972 mèt.), qui verse ses eaux à l'O. dans l'Atlantique, à l'E. dans la Méditerranée. Il s'ouvre en effet sur l'arête qui se prolonge au N. jusqu'aux Pierres de Naurouse, point culminant du canal du Midi.

Le col de Paillers est un vaste plateau herbeux, dominé au S. par le *Mounégou* (2099 mèt.), contre-fort du *pic de Tarbesou* (2366 mèt.), et bordé au N. de petits monticules schisteux; mais, que l'on escalade l'une de ces éminences, on découvrira tout à coup sur la plaine une vue magnifique, à peu près semblable à celle dont on jouit du sommet du Saint-Barthélemy : on aperçoit en effet au N. O. les plaines accidentées de Bélesta et de Quillan, et tout le haut Languedoc jusqu'aux montagnes Noires; à l'E. le vallon de la Sonne, qui descend jusqu'au lit encaissé de l'Aude, dominé à g. par la sombre masse du Bernat-Selvaje, tout noir de sapins; au S. la large vallée du Capsir, où paraissent Puyvalador, et plus près, au milieu des rochers, Quérigut et Carcanières.

On descend à l'E. par un chemin en zigzag dans le vallon de la Sonne, dont les pentes méridionales sont en partie boisées, et, restant toujours sur le versant septentrional, on atteint en 1 h. 30 min.

25 kil. *Mijanès*, v. de 529 hab., dominé par une montagne où s'ouvrent trois cavités creusées jadis pour y chercher de l'or. « Dans l'une d'elles, appelée la *Bascouillade*, dit M. Bergès, on lit sur la pierre des noms qui y ont été gravés sous le millésime de 1300. La seconde, qui porte le nom de *Balbonne*, contient aussi des inscriptions fort anciennes, et on y remarque encore des arbres qui y avaient été placés pour faciliter la descente. Enfin la troisième est connue sous le nom de *Jasse del Bosc.* »

26 kil. Rouze, v. où l'on rejoint la route de Quérigut à Quillan (R. 167).

31 kil. Quérigut (R. 167).

3 kil. (34 kil.) De Quérigut aux bains de Carcanières (R. 167).

ROUTE 147.

D'AX A PUYCERDA.

41 kil. — Route de voitures, achevée d'Ax à l'Hospitalet et de la Tour-de-Carol à Puycerda, par Bourg-Madame; en construction de l'Hospitalet à la Tour-de-Carol. Un guide est absolument inutile.

A 10 min. d'Ax, la route, qui remonte la rive dr. de l'Ariége, traverse, sur un pont de pierre d'une seule arche, le torrent d'Oriége, ombragé par de beaux arbres et profondément encaissé entre deux parois de rochers. On laisse à g. le chemin d'Orlu

(page 576). La vallée, large et verte, semble terminée au S. par une montagne boisée qui la ferme entièrement; à dr., sur la hauteur, on voit les hameaux de Bazerque entourés de cultures. Cependant la montée devient plus douce, et (4 kil.), traversant l'Ariége sur un pont de pierre d'une seule arche, on s'engage dans un défilé rocheux, boisé au sommet, sauvage, pittoresque, au fond duquel on voit briller une cascade, et où l'on doit, dit-on, construire un fort : c'est le défilé de la *Troisième Bazerque.*

5 kil. On franchit de nouveau le torrent : la gorge s'élargit; mais, près d'une petite cascade qui tombe à dr., la montée devient plus roide. Sur la dr. se montrent aussi quelques maisons. Le troisième pont (5 min.) a été construit en 1857, à peu de distance du vieux pont de pierre. Après l'avoir dépassé, on laisse à dr. quelques rochers éboulés formant un petit chaos. En face, au fond de la gorge, se dressent de tristes et sombres montagnes, en partie couvertes de sapins. Enfin, à un détour de la route, on aperçoit

8 kil. *Mérens*, misérable v. de 703 hab., qu'on atteint après avoir franchi l'Ariége sur un quatrième pont de pierre récemment achevé. L'altitude de Mérens dépasse de 375 mèt. celle de la ville d'Ax : la route monte donc en moyenne de près de 50 mèt. par kil. Mérens fut brûlé en 1811 par les miquelets du général Villamil. Des postes de gendarmerie et de douaniers y ont été établis. Aux environs s'étendent quelques champs de seigle et de pommes de terre, bordés çà et là de misérables peupliers.

La vallée s'élargit, mais devient de plus en plus terne, aride, nue; le sentier longe la rive dr. du torrent, et passe de distance en distance à côté de petites granges. La seule industrie de cette partie supérieure de la vallée consiste dans l'élève du bétail. On franchit plusieurs torrents latéraux, dont l'un, celui de Salliens, forme une jolie cascade, et, continuant de suivre la direction du S. O. presque en ligne droite, par une montée très-roide, on arrive à

17 kil. l'**Hospitalet** (hôt. Astrier), ham. de 131 hab., situé à 1411 mèt. au-dessus du niveau de la mer, dans une froide région où se voient encore quatre ou cinq arbres à demi morts. On y cultive cependant du seigle et des pommes de terre. A dr. des maisons se montre une petite cascade.

Au sortir de l'Hospitalet, on passe sur la rive g. du torrent, et on monte dans un vallon gazonné, dominé à l'E. par les escarpements nus de la crête de Puymorin. A 1 kil. (18 kil.) environ, on laisse à dr. le chemin du port de Saldeu (R. 150), et l'on traverse l'Ariége sur le pont Cerda pour gravir à g., par des lacets faciles, les pentes arides du plateau qui remonte vers le col. Les montagnes offrent de tous côtés un aspect triste et nu. On s'élève à travers de maigres pâturages parsemés çà et là de blocs de granit, en dominant la vallée désolée de l'Ariége, de l'autre côté de laquelle se dressent les sommités grises et rocheuses d'Andorre. Du reste, il est impossible de s'égarer; de nombreuses pierres levées, semblables à des rangées d'hommes, indiquent le sentier, large et bien tracé, qui serait sans beaucoup de frais transformé en une route carrossable.

Après avoir atteint (45 min.) le bord du plateau qui forme la limite des départements de l'Ariége et des Pyrénées-Orientales, et que domine à g. le pic aigu de *Sabarthès* (2549 mèt.), ainsi nommé parce qu'il s'élève à la frontière de cette ancienne province (R. 140), on traverse par un chemin presque horizontal de vastes pâturages où se développe une longue file de pierres levées. A une distance d'environ 1 h. 15 min. de l'Hospitalet, on atteint enfin le **col de Puymorin**,

situé à 1918 mèt. de hauteur au-dessus de la mer. A cent pas du chemin se trouve à g. un corps de garde ou poste de douaniers. Des pâturages du sommet, on voit la vallée grise de Porté s'ouvrir à l'E., et vers le S. apparaît dans le lointain la montagne rocheuse de la *Tose*, sur laquelle croissent à grand'peine quelques sapins.

On descend par des pentes herbeuses dans la vallée de la Sègre, où quelques champs de seigle et de pommes de terre se montrent bientôt. Parvenu près du ruisseau que forment les eaux du col, on laisse à dr. un sentier roide qui descend directement dans la vallée de Carol, et l'on oblique à dr. pour descendre (1 h. 40 min.) par une rampe plus douce au ham. de *Porté*, situé au milieu de belles prairies, au confluent du vallon de Vignole (à l'O.) et de Fontvive à l'E.

[Un sentier praticable aux mulets, mais difficile à trouver sans guide, remonte de Porté à l'*étang* ou plutôt au **lac de Lanoux** (lac Noir), le plus considérable des Pyrénées. On remonte à l'E. le vallon de Fontvive, dont le versant méridional offre quelques massifs de sapins; puis après avoir gravi un premier ressaut derrière lequel on aperçoit, au milieu d'un cirque de pâturages, l'*étang de Fontvive*, on continue de gravir dans la direction du N. en longeant le torrent qui forme de belles chutes. Au delà d'une cascade assez élevée, on escalade un dernier escarpement, et l'on se trouve (2 h.) à l'extrémité méridionale du lac de Lanoux, long de 3 kil. et large de 500 mèt. environ; il occupe à 2154 mèt. d'altitude le fond d'un cirque irrégulier, entouré d'éboulis et de cimes nues parmi lesquelles on remarque à l'O. le *pic Pédrous* (2831 mèt.), au N. le *pic de Lanoux* (2661 mèt.) à l'E. le pic de Carlitte, et au S. E. le pic du Col-Rouge (R. 171). De petits lacs, le plus souvent glacés, sont épars çà et là dans les creux des rochers. Le Lanoux lui-même est gelé de septembre en juillet; il est peuplé cependant d'excellentes truites. On a le projet de construire un canal d'irrigation qui prendrait ses eaux dans l'étang de Lanoux et contournerait les montagues du val de Carol pour arroser toute la Cerdagne.]

En sortant de Porté, on s'engage au S. dans un petit défilé, dominé à l'O. par les ruines d'un château appelé *tour de la Cerdagne*.

Après avoir rejoint le sentier direct (*V.* ci-dessus), on passe sur la rive g. de la Sègre, et, laissant à g. une belle montagne grise où se voient encore çà et là quelques arbres, on atteint (1 h. de descente depuis le col)

26 kil. d'Ax. *Porta*, ham. entouré de prairies, situé à 1509 mèt.

On s'enfonce alors dans une gorge sauvage, d'un grand et beau caractère, admirable de forme et de couleur, parsemée de pierres et de rochers, comme le Chaos de Gavarnie (R. 91), et portant encore les traces des glaciers qui la remplissaient jadis. Au débouché de cette gorge, on entre dans un petit vallon où se montrent des champs cultivés et quelques bouquets d'arbres. La Sègre de Carol, déjà large, roule ses belles eaux pures dans le fond de ce bassin, dont on atteint l'extrémité en 10 min. On voit alors s'ouvrir devant soi une véritable vallée, dominée au S. E. par les montagnes de la Cerdagne. Sur un rocher de granit s'élèvent (1 kil.) deux tours carrées réunies par des débris de murailles : ce sont les *tours de Carol*, reste d'un manoir féodal, encore officiellement le chef-lieu du district, bien qu'inhabitable. Suivant une tradition qui ne s'accorde pas avec l'histoire, ce château aurait été construit par les Maures, puis conquis sur eux par Charlemagne, qui, en souvenir de cette victoire, aurait donné son nom aux tours comme à

toute la vallée; mais il est certain que Charlemagne n'a jamais pénétré dans le Carol. Les anciennes chartes latines prouvent qu'on connaissait autrefois la vallée sous le nom de *Quérol* ou *Quevrol* (peut-être vallée des pierres.) — Des tours de Carol on aperçoit au loin Puycerda sur un promontoire à l'entrée de la plaine.

Au delà de *Petit-Carol*, on traverse à 1350 mèt. le ham. de

31 kil. *Courbassil*, situé au pied d'un rocher et au-dessus de prairies qui disparaissent çà et là sous des amas de pierres roulées.

Au sortir de Courbassil, on suit une voie rocailleuse, frayée sur le versant oriental de la vallée, le long d'un canal d'irrigation qui va jusqu'à Puycerda, puis on laisse à dr., de l'autre côté de la rivière, le hameau de *Quès*, près duquel une source sulfureuse jaillit dans un pré, à dix pas de la rive g. de la rivière. Elle sort du granit à 1 mèt. environ au-dessous du sol, et coule dans un petit bassin, où les habitants de la vallée viennent puiser de l'eau, qu'ils utilisent en boisson, surtout contre les maladies de la peau. La température de la source (de 16° à 17° c.) est la moins élevée des sources des Pyrénées orientales.

36 kil. La **Tour-de-Carol** (aub. chez Pellegrin), bourg riche et assez bien construit, situé à 1240 mèt., à l'entrée d'une plaine fertile, et comprenant avec les hameaux voisins une population totale d'environ 1500 habitants.

De la Tour-de-Carol aux bains d'Escaldas, R. 171.

En aval de ce bourg, la vallée s'élargit; on franchit le canal, ombragé de saules, et l'on ne tarde pas à apercevoir à l'E. la cime pyramidale du pic de Gallinas, et au S. E. la masse escarpée du Puigmal. Bientôt on laisse à g. la route qui conduit à Enveitg et aux Escaldas (R. 171); on traverse le ham. de *la Vignole*, et, franchissant les limites de la France et de l'Espagne, on monte sur la terrasse qui porte

41 kil. **Puycerda** (hôt. d'Aygabanita), ancienne capitale de la Cerdagne, V. de 1900 hab., située à 1242 mèt., sur une colline qui domine la Cerdagne, entre la Sègre de Carol et la Sègre de la Llivia. Aucune route de voitures ne la relie à l'Espagne. Des espèces de fortifications, moitié en pierres sèches, moitié en terre et à demi ruinées, l'entourent; ses rues sont d'une grande malpropreté : on ne sait littéralement où mettre le pied. Une rue dont quelques habitations sont garnies de balcons conduit à une place bordée de maisons à arcades, parmi lesquelles se trouve l'*hostal*. On y remarque surtout une maison de style mauresque. En 1768, la ville de Puycerda fut prise par les Français après quatre assauts meurtriers, et la paix de Nimègue stipula formellement que ses fortifications ne seraient jamais relevées. En 1795, 600 Français occupaient Puycerda; ils y furent attaqués par 18 000 Espagnols et furent obligés de se rendre après un assaut de 11 heures, qui coûta la vie à 2000 assiégeants. Une grande partie de la garnison fut passée par les armes.

L'*église*, dédiée à sainte Marie, a une porte ogivale dont les chapiteaux sont ornés de têtes sculptées; elle se compose de trois nefs où la lumière ne pénètre jamais, et, comme la plupart des églises espagnoles, contient une grande quantité de lourds ornements dorés; on y voit aussi un tableau représentant l'Enfer, où le peintre a entassé sans scrupule des reines, des évêques et des papes. A côté de l'église, un ancien couvent, dont la façade offre trois rangées d'arcades superposées, sert aujourd'hui de caserne. Du haut des remparts on découvre une belle vue sur la vallée

de la Cerdagne, qui forma jadis un vaste lac. « Ici, dit M. Boucoiran, c'est l'entrée de la vallée de Carol et le port de Puymorin, qui dessine son échancrure dans le ciel; puis le pic de Lanoux; là-bas, Llivia, Caldegas; plus haut, c'est Montlouis et le col de la Perche; et, en face, le Puigmal avec ses belles vallées et les nombreux villages à ses pieds, qui se cachent à demi sous une abondante verdure. »

N. B. Nous conseillerons aux voyageurs de ne pas passer la nuit à Puycerda, mais de descendre à Bourg-Madame (1 kil.), sur le territoire français. On y trouve des auberges décentes (R. 166).

De Puycerda à Urgel, R. 152; — à Perpignan, R. 166; — aux Escaldas, R. 171; à Ripoll, par le col de Tosas et par Valsabollera, R. 182.

ROUTE 148.

DE VICDESSOS A ANDORRA.

A. Par le port d'Arensal.

12 h. de marche : 8 h. à la montée, de 3 à 4 h. à la descente. Sentier impraticable aux mulets. Un guide est indispensable.

2 h. De Vicdessos au pont de Marc R. 141).

On laisse ce pont à dr., et l'on continue de longer la rive dr. du torrent par un chemin assez large qui se développe tantôt sur le bord de l'eau, tantôt sur le flanc de la montagne. On traverse deux ham. : (2 h. 15 min.) *Rouzaoudis* et (2 h. 30 min.) *Caraffa*, et 30 min. (3 h.) après on entre dans le petit bassin cultivé appelé *Pla du Nizard* : c'est là que se trouvent les plus hautes métairies de la vallée, habitées pendant tout le cours de l'année. A g. on voit s'ouvrir un ravin qui donne passage au ruisseau du Picot alimenté par les étangs du même nom.

Au delà de ce ravin, la vallée principale semble fermée par un escarpement très-roide. On le gravit par de nombreux zigzags frayés à côté du torrent, qui forme plusieurs jolies cascades. Quand on a escaladé ce ressaut (3 h. 40 min.), on entre dans un bassin de pâturages presque aussi horizontal que l'ancien étang qu'il a remplacé. Le ruisseau parcourt en longs méandres cette pelouse verte, mais à dr. et à g. se dressent de hautes montagnes hérissées d'aiguilles et de tours, dont les flancs noirâtres, complétement inaccessibles, sont coupés de distance en distance par d'étroites fissures au fond desquelles on voit briller des cascades : à g., c'est le *pic de Malcaras* (mauvais visage), haut de 2904 mèt.; à dr., c'est la *Pointe d'Argent* (2694 mèt.).

4 h. On traverse le plan de Soulcère, situé au débouché du vallon de Rioufred (R. 141), dont la haute pyramide de *Madrous* garde l'entrée, et l'on gravit successivement plusieurs ressauts séparés les uns des autres par des bassins de pâturages. En 2 h. (6 h.) on atteint, en suivant l'une ou l'autre rive, le *Pla de la Cruz*, cirque herbeux situé à 2000 mèt. environ, à l'endroit où se réunissent les premiers ruisselets du Vicdessos. A l'O. on voit se dresser la *Soucaranne* (2762 mèt.), dont les flancs portent un petit lac; au S. O. le *pic de Médacourbe* (2849 mèt.). s'appuie sur des contreforts profondément ravinés et s'unit à l'E. par une côte rocheuse avec la cime pyramidale du pic de Bareytes (*V.* ci-dessous).

[En montant au S. O. sur le versant qui domine à dr. le ravin de Médacourbe, on dépasse bientôt l'étang du même nom (2192 mèt.), et l'on s'élève à l'O. par un sentier très-pénible et cependant praticable aux mulets. Il mène au *port de Bouet* (2700 mèt.), d'où l'on descend en Espagne

par un ravin pierreux semé de lacs et dominé par le *pic de Bouet*, rival du Montcalm. Le ravin du Bouet aboutit au val de Ferrera, qui débouche lui-même dans le val de Cardos.]

Au-dessus du Pla de la Cruz, le sentier du port d'Arensal tourne à g. et se développe en longs zigzags sur le flanc de la montagne. En 40 min. (6 h. 40 min.) on atteint quelques chalets situés sur une terrasse herbeuse. C'est là qu'on laisse à g. le sentier qui monte à travers les décombres vers le *port du Rat* ou d'*Ordino* (2601 mèt.) : les pâtres choisissent ce passage pour se rendre du Pla de la Cruz dans la vallée d'Ordino. Plus au N. s'ouvre un autre port connu sous le nom de *port de Caraoussans*.

Après avoir dépassé les dernières cabanes, on monte directement au S. d'abord à travers des pâtis pierreux, puis à travers des blocs éboulés, et par des pentes de neige très-inclinées : la montée est très-pénible et fatigante, mais elle n'offre aucun danger. Enfin, après 1 h. 20 min. (8 h.) d'une ascension pénible, on atteint le **port d'Arensal,** brèche ouverte à 2700 mèt. de hauteur dans une arête de rochers en ruine. A g. du col on a reconnu des gisements de cuivre.

Du haut du col la vue est très-étendue ; mais en s'accrochant aux saillies des rochers; on peut facilement monter au *pic de Bareytes* (2800 mèt.), qui se dresse immédiatement à l'O. et d'où l'on domine un panorama grandiose. Au S. on voit se développer en amphithéâtre toutes les montagnes de l'Andorre et la longue arête de la Sierra de Cadiz : on distingue même une partie du bassin d'Urgel, et par delà le cap de la Cape (*V.* ci-dessous), reconnaissable à sa pointe aiguë et à ses pâturages pelés, on distingue le défilé de Tres-Puentes, où passe la route d'Urgel à Lerida. Du côté de l'O., on voit les pyramides de Combepédrouse, de Médacourbe et du Bouet, sensiblement plus hautes que la cime où l'on se trouve; au N. brille l'étang de la Souèaranne et se dressent le Montcalm et la Pique d'Estats, appuyés sur d'énormes contre-forts; à l'E. on aperçoit par-dessus la cime du Tristaïna une partie du val d'Ordino, puis au delà, les sommets de Rialp, et Serrère, aux formes pyramidales.

Du côté de l'Andorre, la pente est moins abrupte que du côté de la France. On descend d'abord par des éboulis de pierres; mais aussitôt après avoir dépassé (10 min.) cinq petits étangs retenus par des digues de rochers, on arrive dans la région des pâturages, où se développe un sentier bien tracé. En 20 min. (30 min. du col), on arrive au *clot de Montmantell*, petit cirque entouré d'éboulis, puis, tournant à dr., on descend par des lacets assez roides au (50 min.) *Pla del Estagn*, qui doit son nom à un petit lac aujourd'hui comblé par les débris. De là on jouit d'une vue magnifique sur la montagne pyramidale de *Combepédrouse*, qui relève à l'O., de l'autre côté d'un cirque pierreux, ses longues pentes parsemées de quelques bouquets de pins.

En quittant le Pla del Estagn, on oblique à g. pour traverser des pâtis abrupts, percés çà et là de rochers d'un grand caractère; puis on longe le versant septentrional d'un profond ravin où brillent quelques cascades, et l'on descend en zigzag au fond de la vallée.

1 h. 30 min. du col. *Arensal*, ham. composé de misérables chalets habités pendant toute l'année, et situé sur la rive g. du torrent qui porte son nom. En face, du côté de l'O., s'ouvre un vallon dominé par la belle pyramide du *Coubil* ou du *Cap de la Cape*, aux flancs maigrement boisés. Entre cette montagne et Combepédrouse est situé le *port Nègre*, d'où l'on peut descendre dans le val de

Cardos. On compte 8 h. de marche d'Arensal à Esterri.

1 h. 50 min. *Erts*, ham. situé sur la rive g. de l'Arensal, vis-à-vis du vallon d'Apal, dont les versants sont en partie couverts de magnifiques forêts de pins. — On continue de longer la rive g. de l'Arensal au pied de montagnes verdoyantes, puis on traverse le torrent pour atteindre

2 h. 15 min. *la Massane*, ham. situé au milieu de champs cultivés, vis-à-vis de l'embouchure du torrent d'Ordino (*V.* ci-dessous *B*).

Au lieu de suivre le bord du torrent, on monte (2 h. 30 min.) sur une hauteur que domine à dr. le clocher ruiné de l'église de *San-Juan de Sispony*, élevé sur un ancien champ de bataille où Louis le Débonnaire, à cette époque roi d'Aquitaine, défit les Sarrasins, en l'année 805. On redescend ensuite dans la vallée pour traverser à son embouchure le Rieu-Montané, descendu de montagnes en partie boisées. Aussitôt après (2 h. 45 min.), on s'engage dans l'étroit défilé appelé *Grau* (passage) *de San-Antonio :* à côté de la route taillée en partie dans la pierre, une petite chapelle se blottit dans une anfractuosité du rocher.

Au delà du défilé, on traverse sur un pont de pierre le torrent de la Massane, dont on longe la rive g. pendant 10 min. (2 h. 55 min.) jusqu'à un deuxième pont. On passe de nouveau sur la rive dr.; puis, escaladant un petit promontoire, on voit tout à coup se dérouler le panorama du val d'Andorre, et bientôt (3 h. 15 min.) on entre dans Andorra (R. 151).

B. Par le col d'Arbeille.

11 h. de marche environ : 7 h. à la montée, de 3 à 4 h. à la descente. — Sentier difficile, impraticable aux mulets. Guide indispensable.

1. h. De Vicdessos au débouché du vallon d'Arbeille (R. 141).

On remonte à *g.* en suivant la rive dr. du torrent d'Arbeille, tantôt sur le bord de l'eau, tantôt à une assez grande hauteur sur le flanc de la montagne. On traverse successivement divers hameaux, *Bénasc*, *Artiès*, puis on dépasse des cabanes isolées. A 2 h. 15 min. de Vicdessos, au pied de la *Pique d'Endron*, qui se dresse à l'E. à 2477 mèt. de hauteur, on passe sur la rive opposée de l'Arbeille, et l'on suit le versant occidental de la vallée, d'abord par un chemin assez facile, puis par de roides lacets qui se développent sur un ressaut de la vallée. On atteint enfin (4 h.) le sommet de l'escarpement, et l'on se trouve sur le bord de l'*étang d'Izourt*, occupant, à 1642 mèt., le fond d'un cirque de pâturages parsemé de chalets, à l'E. s'élève le *pic de Peyrot*, haut de 2482 mètres.

Au S. du lac d'Izourt, on traverse d'abord un petit *planet*, et l'on s'élève à travers les roches et les pâtis. On laisse à dr. le ravin profond où coule un ruisseau alimenté par le vaste *lac d'Estagn-Fourcat*, puis on contourne à l'O. l'*étang d'Arbeille*, et l'on franchit un premier col d'où l'on voit s'ouvrir à g. la profonde vallée de Gniouère. Tournant à dr., on suit de niveau le flanc de la montagne à travers les roches éboulées, et l'on atteint (7 h.) le **port d'Arbeille** ou d'*Albères*, profonde échancrure de la crête ouverte à 2609 mèt. de hauteur.

Du col d'Arbeille, on descend sur le versant d'Andorre par le val désolé de Tristaïna, qui renferme plusieurs lacs, et après 1 h. de marche, près du ham. de *Serrat*, on rejoint le sentier du port de Siguer (*V.* ci-dessous *C*).

1 h. 30 min. du col. *Llors*, appelé également *Honts*, à cause d'une source d'eau ferrugineuse importante qui jaillit au milieu du village. On dépasse le hameau de *la Curtinada* avant d'entrer à

2 h. 30 min. **Ordino**, v. situé sur la rive g. du torrent, sur un contre-

fort du pic de *Casamaña*, dont les flancs offrent de vastes pâturages et de rares bouquets de pins. Au-dessus d'Ordino, on voit encore quelques ruines du château de *Mecca* ou de la *Mecque*, construit par les Sarrasins. Les Andorrans disent que l'ombre de Charlemagne hante souvent les murailles de l'ancien château. Dans les deux forges à la catalane que possède le village, on travaille du minerai de fer provenant de la montagne de Serrère (*V.* ci-dessous *C*). Ordino, dont le nom semble d'origine espagnole, portait autrefois la désignation basque d'*Ordinaby*.

A 30 min. d'Ordino (3 h. du col), on rejoint en aval de la Massaire le chemin précédemment décrit.

3 h. 45 min. Andorra (R. 151)

C. Par le port de Siguer.

10 h. environ : 6 h. à la montée ; de 3 à 4 h. à la descente. — Sentier plus facile que ceux d'Arensal et d'Arbeille. On doit le suivre quand on vient directement de Tarascon.

7 kil. De Vicdessos à Siguer (R. 14).

En amont de Siguer, on dépasse un martinet et une forge, et on suit le versant oriental de la vallée en traversant plusieurs hameaux. Après avoir marché pendant 1 h. 30 min., on laisse à dr. l'étroite et sauvage vallée de Gniouère, par laquelle on pourrait monter au port d'Arbeille (*V.* ci-dessus *B*), et l'on s'engage dans la vallée qui s'ouvre au S. E. On franchit successivement plusieurs ressauts formant comme autant de degrés séparés par des *jasses* ou vallons herbeux. En 1 h. 30 min. (3 h.) on atteint la Jasse-d'en-Haut qui renferme deux étangs, et l'on s'élève à dr. sur le versant oriental du *Pé Pelat*, haut de 2482 mèt. On contourne à l'O. le *lac de Peyregrand*, et l'on commence à gravir les pentes supérieures du col. Avant de l'atteindre, on laisse à g. le grand *étang Blanc*, ainsi nommé parce qu'il est le plus souvent environné de neiges et que la surface en est glacée.

6 h. de Siguer. Le *port de Siguer* est ouvert à 2594 mèt. d'altitude, immédiatement à l'E. de la belle montagne de *Rialp* (2900 mèt. environ), où le ruisseau andorran de même nom prend son origine. Pour descendre à (1 h. 30 min.) Llors, on n'a qu'à suivre ce ruisseau. A 30 min. du col, on rejoint le sentier du col de Bagnels (R. 149 *B*), puis 30 min. plus loin, on voit s'ouvrir à g. un vallon remontant vers le *pic de Serrère* (2911 mèt.), où l'on exploite des mines de fer qui alimentent les forges d'Ordino. Au delà de ce vallon, le chemin, fréquenté par les mineurs, est assez bien entretenu.

2 h. 15 min. (3 h. 45 min. du col). De Llors à Andorra (*V.* ci-dessus).

ROUTE 149.

DES CABANNES A ANDORRA.

A. Par le col de Fontargente.

13 h. de marche environ : 7 h. à la montée, 6 h. à la descente. — Le col de Fontargente est le plus pittoresque et le plus agréable de tous ceux qui font communiquer la France avec le val d'Andorre. Sentier parfaitement praticable aux mulets et l'un des plus faciles des Pyrénées. Cependant un guide est indispensable à cause des sinuosités imprévues de la vallée. 5 fr. par jour. S'adresser à Marino, aux Cabannes.

On sort des Cabannes par la route de Foix, puis tournant à g., on dépasse le château de Gudanne, et l'on descend dans la vallée de l'Aston pour la remonter en longeant la rive dr. du torrent. On laisse à g. une forge importante, dominée par un monticule qui porte les ruines de *Château-Verdun*. — On franchit le torrent en deçà de

30 min. *Aston*, v. de 510 hab., situé dans un large bassin ombragé de chênes et de peupliers. Les mon-

tagnes qui s'élèvent à l'O. sont cultivées en terrasses jusqu'au sommet.

45 min. La route de voitures se transforme graduellement en un chemin pierreux praticable aux mulets. Bientôt après (5 min.), on passe à côté de la *fontaine sulfureuse* de Saint-Martin, appelée aussi dans le pays « eau de fromage » à cause du résidu blanchâtre qu'elle laisse sur le sol C'est un mince filet d'eau qui jaillit de la base même du rocher. A moins de 100 mèt. plus au S., une source ferrugineuse, aussi peu utilisée que la précédente, verse ses eaux dans un petit bassin, et vient teindre en rouge les cailloux de la route.

La vallée se rétrécit peu à peu; à dr. et à g. se dressent des escarpements de granit portant quelques arbustes sur leurs corniches. En 50 min. (1 h. 30 min.), on arrive à la ferme de *Sigueilles*, entourée de prairies, et située au confluent du torrent de Fontargente et du ruiseau de Sirbal (Sir-vallée). Au-dessus du confluent s'élève la pyramide rocheuse de Sirmount (Sir-mont), couverte de taillis de hêtres.

1 h. 35 min. On passe à côté d'une forge abandonnée, et, traversant le Sirbal, on s'engage dans l'étroite gorge que parcourt le torrent de Fontargente. En 20 min. (1 h. 55 min.) on arrive à un véritable escalier de roches, ouvert dans une fissure du granit. On monte ainsi sur une plate-forme nivelée dans une période géologique antérieure, soit par l'action des eaux, soit par celle des glaces. A g. le torrent forme de belles cascades; des bois taillis, qui ont remplacé la forêt de Gudanne, recouvrent toutes les pentes.

2 h. 35 min. On traverse le torrent sur le pont Calvière pour suivre le versant oriental de la vallée sous l'ombrage des arbres; puis on entre (3 h.) dans un petit bassin de prairies formant un gracieux contraste avec la gorge sauvage qu'on vient de parcourir. Directement au S. on voit s'ouvrir la vallée de Tiouges ou de Querlong (*V.* ci-dessous *B*), qu'on laisse à dr. pour continuer de remonter au S. E. la vallée principale. Les arbres sont de plus en plus clairsemés.

4 h. Au pied de la montagne d'*Artaram*, qui s'élève à g., on gravit un ressaut de la vallée, et pour la première fois on aperçoit au S. une des cimes du groupe de Fontargente; mais les principaux sommets sont encore cachés par des montagnes rapprochées. Dans l'amphithéâtre des hauteurs on remarque surtout *Rieutort* (2335 mèt.), qui s'élève au S. E., couronné de rochers et soutenu par d'énormes contre-forts grisâtres.

Après avoir escaladé successivement plusieurs ressauts de rochers polis par d'anciens glaciers, on pénètre (4 h. 40 min.) dans un cirque presque horizontal où le ruisseau coule en serpentant à travers des prairies marécageuses qui furent autrefois un lac : ce sont les pâturages de *Lapparant*. Au delà de ce cirque solitaire, on gravit une pente douce à la base du Rieutort, et l'on se trouve (5 h. 40 min.) à l'extrémité inférieure d'un autre bassin, jadis rempli par les eaux d'un lac, aujourd'hui couvert de pierres éboulées qui lui ont valu le nom de *Pla des Pierres*.

En 10 min. (5 h. 50 min.) on traverse ce bassin, et, laissant à dr. la combe de Varilhes, d'où l'on pourrait pénétrer en Andorre par le *col* peu fréquenté *de Portaneille* (2500 mèt.), on s'élève obliquement sur le flanc de la montagne qui se dresse directement au S. Toute trace de sentier disparaît sous les blocs écroulés et les touffes de rhododendron; mais la pente est facile, et l'on aperçoit à l'O. la pyramide rocheuse qu'il faut contourner pour atteindre le col. A g., on voit l'ancien lac du *Pla des Crabes* et l'*Estagnole*, non encore comblé par les débris de la montagne. Plus

haut se trouve un lac plus considérable connu sous le nom d'*étang de Joucla* et dominé par des roches noirâtres.

6 h. 40 min. On atteint le sommet de la montée, et l'on arrive par un chemin presque horizontal au bord du premier *lac de Fontargente*, petite nappe d'eau insignifiante, séparée par un isthme étroit du grand lac, qui a plus de 1 kil. de tour. On y trouve d'excellentes truites, tandis que deux autres lacs situés à une petite distance à dr. et à peine plus élevés ne renferment point de poissons dans leurs eaux.

7 h. On gagne par une montée facile le **col de Fontargente** ou de *Dincla*, ouvert à 2252 mèt., et à l'O. du *pic Noir de Joucla*, appelé aussi *Jouglans*, et *Dincla* (2612 mèt.). Du col, la vue est assez limitée; en arrière on ne voit guère que les lacs de Fontargente, la montagne de Rieutort, et dans le lointain la cime du pic de Saint-Barthélemy; du côté de l'Andorre, on aperçoit au fond de la vallée quelques cultures appartenant au village de Saldeu.

D'après M. Léon Cros, on verrait encore sur l'une des montagnes de Fontargente les fragments du grand anneau de fer que Louis le Débonnaire y fit sceller, pour rappeler ses victoires et servir de limite entre la France et le val d'Andorre.

Sur le versant du val d'Andorre, on n'a qu'à descendre directement à travers les pâturages pierreux qu'arrose le ruisseau de Dincla. En 40 min. on atteint un petit bassin de prairies où se trouvent quelques cabanes, puis on contourne à l'O. la base d'une montagne qui porte encore de rares sapins, restes d'une antique forêt; on descend plusieurs versants de la vallée, et l'on gagne enfin, près d'une belle cascade, le hameau de

2 h. du col. Saldeu, où l'on rejoint le sentier du port de Saldeu (R. 150).

4 h. (13 h. des Cabannes). Du col de Saldeu à Andorra (R. 150).

B. **Par le col de Bagnels.**

11 h. de marche environ : de 6 à 7 h. à la montée, 3 h. 30 min. à 4 h. à la descente. — Col praticable aux mulets, facile à traverser. Guide indispensable.

3 h. Des Cabannes à la bifurcation des vallées de Tiouges et de Fontargente (*V.* ci-dessus *A*).

On pénètre à dr. dans la vallée de Tiouges, dont les versants sont couverts de hêtres jusqu'à une certaine hauteur. Après avoir gravi par de nombreux lacets un premier versant, on traverse le torrent, dont on longeait la rive g., puis on laisse à dr. la gorge sauvage de Mille-Roques, et, traversant le fort ruisseau de la Combe de Jasse, on continue de remonter la vallée principale en suivant le versant oriental.

4 h. 30 min. On longe le bord d'un étang (1603 mèt.), entouré de pâturages, et, franchissant le ruisseau de Seignac, alimenté par les neiges du pic de Serrère (R. 148), on se dirige à l'O. pour remonter la vallée du Bagnels. Après avoir gravi des versants assez escarpés, on se trouve (5 h. 30 min.) dans un deuxième bassin de pâturages, où l'on voit encore le petit *étang de la Sabine* (2065 mèt.), reste de l'ancien lac qui remplissait tout le cirque.

La véritable ascension commence en amont de la Sabine. On tourne à g. pour gravir obliquement le flanc de la montagne en contournant à l'E. le *pic de Thoumas* (2743 mèt.); puis on laisse à g. *l'étang de Soulanet*, et l'on atteint enfin (6 h. 30 min.) le *col des Bagnels* ou des *Peyréguils*, ouvert à 2585 mèt. d'alt., sur une crête dont les principales cimes s'élèvent à 100 mèt. plus haut.

En descendant sur le versant de la République d'Andorre, on rejoint en 15 min. le sentier du port de Siguer (R. 148 *C*).

3 h. 30 min. du col. Andorra (R. 151).

ROUTE 150.

D'AX A ANDORRA.

A. Par le col de Saldeu.

Route de voitures jusqu'à l'Hospitalet. Les voyageurs feront bien d'y passer la nuit pour faire le lendemain l'excursion du val d'Andorre. — De l'Hospitalet à Andorra, de 9 à 10 h. de marche : de 3 à 4 h. à la montée, de 5 à 6 h. à la descente. — Sentier praticable aux mulets. Par un beau temps on peut se passer de guide.

17 kil. D'Ax à l'Hospitalet (R. 147).

On suit la route du col de Puymorin jusqu'au (1 kil.) pont de Cerda, puis on prend à dr. un chemin largement tracé qui contourne le flanc de la montagne de *Soulane*. Bientôt après (5 min.), on traverse un petit ruisseau qui marque la frontière de la France, et l'on entre dans les pâturages de la République d'Andorre. Le sentier s'élève graduellement au-dessus de l'Ariége, que l'on aperçoit à g. au fond de son lit de pierres, et dont la vallée remonte au loin vers le S. O. On chemine ainsi entre des montagnes pelées, par des sentiers pierreux et abrupts qu'ont pratiqués les pâtres et les contrebandiers. Après 1 h. 30 min. de marche sur le flanc de ces hautes montagnes, qui ne renferment ni un arbre, ni un arbuste, ni une cabane, et qui étaient autrefois, dit-on, la contrée de prédilection des brigands, on laisse à g. la vallée de l'Ariége et le chemin du port de Framiquel (*V.* ci-dessous *B*), et l'on pénètre à l'O. dans un vallon latéral, dominé de tous côtés par des escarpements rougeâtres. On suit pendant 1 h. (3 h. 30 min.) le versant septentrional de ce vallon, puis on traverse le ruisseau, et l'on commence la véritable ascension du col. Le sentier, bien entretenu, se développe en lacets réguliers dont les tournants, sont marqués par des pierres levées ou *consoles*, qui servent à guider le voyageur pendant la saison des neiges. En 15 min. (3 h. 15 min.), on atteint une échancrure d'une crête étroite et rocheuse qu'on longe, en laissant à dr. un précipice, et bientôt (3 h. 30 min.) on se trouve sur une croupe herbeuse qui forme le **port de Saldeu**, appelé aussi *port des Méringois*, parce qu'il est utilisé par les habitants de Mérens (R. 147). Sa hauteur est d'environ 2500 mèt. au-dessus du niveau de la mer.

N B. Au lieu de suivre le chemin qui s'élève en lacets sur le flanc de la montagne, les piétons peuvent gravir directement les pentes supérieures du col.

Du port de Saldeu, on voit à ses pieds, vers le S., un beau plateau de pâturages où sont épars quelques lacs et que ravine la gorge profonde et boisée de Framiquel. Dans la direction du S. E. on suit du regard une chaîne de hautes montagnes interrompues par l'échancrure du col du Puymorin ; à l'E. se dressent les pics du groupe de Carlitte; au N. on aperçoit les cimes pyramidales du Jouglans (R. 149) et du *pic d'Albe* (2764 mèt.) ; à l'O. enfin, on contemple tout le panorama des montagnes d'Andorre, mais la vallée elle-même reste complétement cachée.

On gagne (10 min.) une première terrasse de pâturages, puis on descend par un sentier assez roide dans une étroite gorge, dont les versants offrent çà et là quelques bouquets de pins.

1 h. 30 min. du col. *Saldeu*, misérable ham. situé sur la rive dr. de l'Embalire et dépendant de la commune de Canillo. C'est là qu'on rejoint le sentier descendu du port de Framiquel (*V.* ci-dessous *B*), et plus loin celui du col de Fontargente (R. 149).

Au delà de Saldeu, un mauvais chemin pierreux suit la courbe de la rivière dans la direction de l'O. On dépasse le ham. de *Ransol*, où l'on exploite des mines de fer, puis la tour

de *San-Juan*, qui gardait autrefois la gorge étroite de l'Embalire.

2 h. 30 min. **Canillo** (600 hab.), second village de la République, situé sur la rive dr. de l'Embalire, dans un petit bassin où commence la culture du seigle.

Au S. de Canillo, la vallée se resserre et change de direction. On traverse un pont jeté sur l'Embalire, et, en côtoyant la rive g., on atteint bientôt la *chapelle de Mérichel*, où les pèlerins accourent de toutes les parties du val d'Andorre. A 1 h. (3 h. 30 min.) de marche de Canillo, on arrive à un autre détour de la vallée, réduite à un étroit défilé, qui s'ouvre dans la direction de l'O. A dr., au-dessus du torrent, on aperçoit la vieille masure de *los Bons*, antique forteresse élevée par les Sarrasins pour garder la vallée de Canillo. Au bas du rocher se trouve une *forge* à la catalane.

En aval du défilé, le val s'élargit pour former un bassin de prairies et de champs dominés par des montagnes dont les escarpements rocheux offrent quelques bouquets de pins. Sur la rive dr. de l'Embalire est situé (4 h.) le sale et misérable village d'*Encamp*, qui doit, dit-on, son nom au campement des Franks de Louis le Débonnaire (R. 151). Dans les environs on a reconnu des gisements de plomb argentifère qu'on n'exploite pas, disent les paysans d'Andorre, « parce que leur richesse allumerait la guerre entre la France et l'Espagne. »

Encamp dépassé, on continue de suivre le cours tortueux de l'Embalire, qui se dirige de nouveau vers le S., et l'on arrive, en 1 h. (8 h.) de marche environ, à *las Escaldas*, gros village qui doit son nom à des eaux chaudes minérales et sulfureuses non encore utilisées, jaillissant en véritable torrent à côté de la route et signalées au loin par leur vapeur. Tôt ou tard on ne peut manquer d'élever en cet endroit un des établissements thermaux des Pyrénées.

Au-dessous de las Escaldas, la vallée, jusque-là si étroite, s'élargit et présente de plus gracieux paysages. Les cultures se succèdent rapidement, et de vertes et riches prairies réjouissent la vue. Bientôt on traverse l'Embalire en aval de l'embouchure du torrent de Massane, et l'on monte à

5 h. 50 min. du col. Andorra (R. 151).

B. Par le port de Framiquel.

10 h. de marche environ de l'Hospitalet : 4 h. à la montée, 6 h. à la descente. — Sentier praticable aux mulets. Un guide n'est pas absolument indispensable aux touristes habitués aux courses de montagnes. — *N. B.* Les montagnards eux-mêmes confondent souvent le port de Framiquel avec celui de Saldeu. Le sentier du port de Framiquel est le plus long.

1 h. 30 min. De l'Hospitalet à la bifurcation des sentiers de Saldeu et de Framiquel (*V.* ci-dessus *A*).

On traverse le ravin qui remonte à l'O. vers le port de Saldeu, et l'on continue de suivre la rive g. de l'Ariége en longeant le flanc de la montagne à une assez grande hauteur au-dessus du torrent. En 1 h. 30 min. (3 h.) d'une marche facile, on arrive en face des *rochers de Porteilles* (2600 mèt.), au pied desquels se trouve l'*étang de Font-Nègre*, où l'Ariége prend son origine. On le laisse à g., et l'on monte à dr. pour gagner par des pentes assez roides (4 h.) le **port de Framiquel**, appelé aussi *Port de Saint-Michel* ou de l'*Embalire*. Sa hauteur est de 2500 mèt. environ au-dessus du niveau de la mer. On y jouit d'une belle vue sur les montagnes de Puymorin et sur la haute vallée de l'Embalire.

[Plus au S., à côté du pic de Porteille, s'ouvre le col de *Porteille-Blanche* (2572 mèt.), d'où l'on pourrait se rendre, par des chemins connus des

seuls pâtres, soit en Encamp, dans le val d'Andorre, soit à Martinetto, dans le val de la Sègre.]

Du col de Framiquel on descend dans les vallons de l'Embalire à travers des pâturages, puis, par une gorge assez inclinée dont les versants sont ombragés de pins. Après avoir atteint (30 min.) le bord de l'Embalire naissante, on n'a plus qu'à le suivre pour atteindre

2 h. du col. Saldeu.

4 h. (6 h. du col). De Saldeu à Andorra (*V.* ci-dessus *A*).

ROUTE 151.

LE VAL D'ANDORRE.

Le **val d'Andorre**, plus connu peut-être par l'opéra d'Halévy que par lui-même, dérive son nom soit du nom arabe *aldarra*, qui signifie un pays couvert d'arbres, soit plutôt de quelque mot ibère.

Placé presque en entier sur le versant méridional des Pyrénées, le territoire de cette petite République forme une espèce de rectangle dont la base septentrionale est la frontière française, depuis le port d'Arensal jusqu'au village de l'Hospitalet; à l'E. et au S. E., il est limité par les montagnes de Carol et le pays d'Urgel, tandis qu'à l'O. il confine aux vallées de Cardos et de Pallas. Les pâturages qui recouvrent le versant occidental de la haute vallée de l'Ariége, en amont de l'Hospitalet, sont les seules parties du nord de la chaîne qui appartiennent au val d'Andorre.

Presque tout le territoire de la République est occupé par des massifs de montagnes, revêtues de quelques forêts de pins, mais le plus souvent arides et décharnées. Deux vallées principales, celle de l'Embalire, à l'E., et celle qui recueille à l'O. les eaux de la Massane et d'Ordino, descendent de la crête, viennent se réunir dans le même bassin près du bourg d'Andorra, et ne forment plus vers le S. qu'un seul défilé, se terminant enfin dans la riante plaine de la Seu-d'Urgel.

Le val d'Andorre, qui compte tout au plus 28 kil. du N. au S., et 25 kil. de l'E. à l'O., couvre à peine 60 000 hectares de terrain. Il est peuplé d'environ 10 000 habitants, répartis dans 7 villages et 34 hameaux.

Vers l'an 805, Louis le Débonnaire, alors lieutenant de son père Charlemagne, se disposait à aller assiéger Urgel, quand plusieurs milliers d'Andorrans, qui étaient venus le rejoindre, le déterminèrent à prendre l'ennemi à revers par la vallée de l'Embalire, car les Sarrasins occupaient en force le défilé de la Sègre, en amont d'Urgel. « A l'approche du Frank libérateur, dit M. Castillon, les Andorrans, qui gémissaient alors sous le joug des Maures, prirent, à leur tour, les armes sous la conduite d'un chef aventureux, nommé don Marc Almugaver[1], et débarrassèrent leur pays de la domination étrangère. » Ce fut alors que tombèrent, pour ne plus se relever, les forteresses de los Bons (R. 150) et de la Mecca (R. 148). Pour récompenser les Andorrans du secours qu'ils lui prêtèrent dans cette occasion, Louis leur permit de se gouverner selon leurs propres coutumes, en se réservant certains droits, et leur accorda une grande charte que la République d'Andorre conserve précieusement. « Dans cette charte, dit M. Léon Cros, Louis le Débonnaire rapporte les faits les plus mémorables de sa campagne contre les Sarrasins; il expose le mauvais état dans lequel il a trouvé le pays andorran; il se félicite d'avoir exterminé les Maures et fixe les limites de son territoire; puis il ajoute qu'il y laisse des hommes pour construire des maisons, cultiver les

1. Tous les Ibères de la partie orientale des Pyrénées étaient connus sous le nom d'Almogavares.

champs, les jardins, planter les vignes, et, voulant que quelques-uns d'entre eux soient connus de la postérité, il les cite individuellement. » Plus tard, lors de son accession au trône, il fit concession d'une partie de ses droits à l'évêque d'Urgel, et organisa l'administration qui subsiste encore dans les mêmes formes et avec les mêmes noms. C'est ainsi qu'une partie de la dîme de la ville d'Andorre était encore récemment versée entre les mains de don Guillermo Areny, sous le nom de *droit carlovingien*. Charlemagne est le seul souverain dont les Andorrans aient gardé la mémoire, l'unique sujet des traditions et des légendes merveilleuses de la contrée.

Depuis l'époque des Carlovingiens, on peut dire que la République d'Andorre n'a pas eu d'histoire. « Fort de sa faiblesse, dit M. Léon Cros, ce petit État a eu le bonheur d'être oublié par tous les conquérants, comme il l'est encore par bon nombre de géographes. Heureux au milieu de ses montagnes, il a laissé passer toutes les guerres entre les deux nations voisines, sans jamais s'y mêler. Une fois seulement, un souverain étranger intervint dans les affaires intérieures d'Andorre : ce fut en 1585, lorsque Henri IV, alors comte de Foix, fit défense d'y établir l'inquisition. En 1842, une révolution populaire, la seule qui se soit accomplie dans ce pays, a supprimé la dîme et affranchi le peuple de tout l'impôt ecclésiastique. »

Aujourd'hui les Andorrans payent à la France un tribut de 960 fr., et versent une somme de 450 fr. dans la caisse du prince - évêque d'Urgel. Deux viguiers, agréés par les deux suzerains, sont chargés de décider dans les cas suprêmes, conjointement avec le syndic de la vallée; mais le viguier français n'a guère qu'un titre honorifique, et le véritable suzerain de la vallée est l'évêque d'Urgel, représenté à la fois par les six curés des paroisses et par le viguier andorran dont il agrée la nomination. En temps ordinaire, le conseil général, composé des douze consuls qui administrent les six paroisses et des douze consuls qui étaient en exercice l'année précédente, résout lui-même la plupart des difficultés qui se présentent. Aussi le petit État pyrénéen s'intitule-t-il, dans les actes officiels, *Vallée* et *Souverainetés* d'Andorre. Cependant, en dépit de sa prétendue indépendance, la République d'Andorre est, en réalité, au point de vue politique, une partie intégrante de l'Espagne, et les gendarmes espagnols ne se gênent pas pour violer le territoire andorran. Les vrais priviléges des montagnards d'Andorre sont de n'avoir à acquitter envers l'Espagne ni l'impôt du sang, ni les taxes ordinaires, et surtout de pouvoir faire impunément la contrebande; mais les empiétements de l'Espagne peuvent donner à craindre que ces priviléges ne durent pas longtemps. Il n'est pas étonnant que les Andorrans se trouvent plutôt dans la dépendance de l'Espagne que dans celle de la France, car, par le langage, le costume et les habitudes, ils sont Espagnols, et pendant six mois de l'année ils restent complétement séparés du bassin de l'Ariége, tandis que, par la vallée de l'Embalire, ils peuvent toujours communiquer avec Urgel.

« Le territoire d'Andorre, dit M. Fervel, appartient exclusivement à un petit nombre de familles, qui reconnaissent dans l'aîné un héritier universel, et tiennent si fort à honneur de ne rien ajouter ni retrancher aux biens qui leur ont été transmis par leurs ancêtres, que certains patrimoines sont restés ce qu'ils étaient au IXe siècle. Le reste des habitants, depuis les frères des héritiers jusqu'à leurs plus humbles serviteurs, sont condamnés à la pauvreté, et rarement trouvent-ils à se marier. Ils restent dans la maison des aînés et leur obéissent ponctuellement en travaillant au

profit du maître. Ils sont aussi exclus de toutes les fonctions publiques. » On le voit, l'État d'Andorre n'est pas une république dans le sens moderne que nous attachons à ce mot.

Toutes les ressources du pays consistent dans l'élève des bestiaux, l'exploitation des forêts, les faibles produits des forges et surtout les profits de la contrebande entre la France et l'Espagne. Chaque année, on afferme les pâturages de la haute Embalire aux bergers catalans, et ceux de Framiquel et de Porteille aux bergers ariégeois. En outre, chaque commune s'impose, suivant les besoins de l'année, en taxant tous les citoyens d'après le revenu présumé de leurs terres et le nombre de leurs bestiaux : récemment aussi, la République a imposé une taxe aux étrangers domiciliés dans le pays.

L'instruction publique est peut-être plus répandue en Andorre que dans le territoire d'Urgel; les écoles sont gratuites, et la plupart des fils de famille, destinés à devenir un jour propriétaires féodaux, vont faire leurs études à Toulouse ou à Barcelone. Dans les hameaux des hautes vallées, on compte à peine une dizaine d'hommes sachant lire et écrire; mais en général tous les Andorrans sont fins et intelligents. Ils sont curieux, parleurs même, mais subitement muets et ignorants, quand ils croient leurs intérêts en jeu. Aussi faire le niais pour éviter ou tendre un piége, s'appelle dans les vallées voisines, *faire l'Andorran*.

« Tous ceux qui sont investis d'emplois publics, dit M. Boucoiran, doivent porter un costume de cérémonie pour assister au conseil. Ce costume consiste en une culotte courte de drap gris, avec ceinture et un gilet de laine rouge, une cravate de soie noire, des bas de laine bleu-clair et des souliers à boucles, à quoi il faut ajouter un long surtout *balandran* de drap noir doublé de cramoisi, et un grand bonnet rouge sur lequel se place le tricorne d'apparat. Le costume des viguiers est tout noir : l'épée qu'ils ont le droit de porter seuls dans le conseil est l'insigne de la justice et du commandement de la force armée. »

Andorra, la capitale de la vallée, dont la population est de 850 hab., s'élève, à 1051 mèt. d'altitude, sur un monticule au pied de la montagne *Anclar* (*mons Clarus*), et domine une plaine pittoresque et féconde où s'opère le confluent de l'Embalire et du torrent de Massane.

« Cette ville, dit M. Boucoiran, ne serait qu'un pauvre village de France : les rues en sont fort étroites, irrégulières et tortueuses ; les maisons, bâties en débris de schiste et de granit, n'ont le plus souvent aucun enduit, ce qui leur donne un triste et sombre aspect. Ce qui constitue le plus riant quartier est, sans contredit, la place, avec sa pauvre fontaine, accompagnée de griffons et d'auges en bois, embellie par les maisons relativement élégantes de don Guillermo, de F. Duran, par la cure et l'église. »

L'*église* est un beau vaisseau roman du xe s., à une seule nef, hardie, et d'un goût simple ; elle a la forme d'une croix latine, et n'offre de remarquable que les riches boiseries de ses trois autels. Mais le *palais*, destiné, depuis un temps immémorial, à la réunion des cortès et du conseil général des vallées, mérite surtout de fixer l'attention. Il est situé à l'extrémité de la ville, dans une position naturellement fortifiée, puisqu'il est entouré de rochers sur deux de ses côtés et construit sur le penchant rapide d'une colline. Sa façade, d'une architecture lourde et massive, n'a que trois fenêtres de dimensions inégales et quelques lucarnes; son angle gauche porte une tourelle percée de meurtrières et surmontée d'une croix. Au-dessus du portail, qui res-

semble à une porte cochère délabrée, se trouve un écusson en marbre blanc où sont gravées les armoiries de l'Andorre, et que surmonte cette inscription en lettres d'or : *Domus consilii, sedes justitiæ* (maison du conseil, siége de la justice). Au-dessous, on lit quatre vers en mauvais latin dont nous n'osons pas risquer la traduction :

Suspice : sunt vallis neutrius stemmata suntque
Regna, quibus gaudent nobiliora tegi :
Singula si populos alios, Andorra, beabunt,
Quidni juncta ferent aurea secla tibi !

« Si l'on pénètre dans l'intérieur du palais, on est frappé de l'état de délabrement dans lequel l'ont mis les injures du temps. Au rez-de-chaussée sont les écuries où les membres du conseil souverain ont le droit de laisser leur monture pendant la durée des sessions législatives ou judiciaires. Un escalier, qui tombe de vétusté, conduit à la chambre du grand conseil. C'est une salle vaste et haute qui, dans sa simplicité, a quelque chose d'imposant ; des bancs en chêne l'entourent, et au fond, entre les deux fenêtres, est un tableau de Jésus-Christ qui paraît assez bien peint ; il est ordinairement couvert par deux vantaux sur les parois intérieures desquels sont dessinées en grand les armoiries de la République, et qui, lorsqu'on les ouvre dans les cérémonies solennelles, servent aussi à la décoration de la salle. De cette chambre, on passe dans celle moins vaste où se trouvent les archives; elles sont renfermées dans une armoire en bois de chêne à deux volets, au-dessus de laquelle on lit cette inscription : *Arxiuæ las escryturas de Andorra*. Sur les portes de cette armoire on voit six serrures, dont le premier consul a la clef; à côté de chacune d'elles est inscrit le nom de la paroisse, dans l'ordre suivant : Canillo, Encamp, Ordino, Massana, Andorra, San-Julian. A g. de cette salle, on trouve la chapelle dédiée à saint Armengol, évêque d'Urgel ; elle est d'une grande simplicité; au mur est appendue une carte des vallées d'Andorre, qui sert aussi à décorer, pendant les jours de cérémonie, la salle du conseil. Non loin de la chapelle est la cuisine, qui certes n'est pas une des parties les moins curieuses de la maison municipale : son centre est occupé par une immense cheminée dont le tuyau forme une espèce de pilier; quatre chenets de fer, d'une hauteur colossale, prouvent qu'au besoin on peut y faire rôtir un bœuf ; à côté est le dortoir où les membres du conseil souverain des paroisses les plus éloignées peuvent passer la nuit lorsqu'ils viennent assister aux sessions. Cet édifice est tout à la fois le palais du gouvernement (*casa de la Valle*), l'hôtel de ville d'Andorra, la maison d'école de cette paroisse et la prison d'État. »

Autour de la ville, on voit encore les restes de quelques remparts.

D'ANDORRE A URGEL.

6 h. — Chemin de mulets.

On descend du bourg d'Andorre dans le bassin fertile qu'il domine, et où les vergers alternent avec les prairies. Après avoir laissé à g. (20 min.) le ham. de *Santa-Coloma*, dont le clocher pittoresque est entouré de noyers, on franchit l'Embalire sur un pont de pierre, et l'on suit la rive g. du torrent par un chemin pierreux des plus fatigants. A g. des bouquets de pins croissent sur les hauteurs ; à dr. on voit s'ouvrir l'étroite vallée de Bexesarri.

1 h. *San-Julian de Loria*, v. assez propre, peuplé de 600 hab. : c'est l'une des six communes fédérales. Dominé à l'O. par une haute montagne, aux escarpements rougeâtres : on dirait un grand bloc de fer. « San-Julian est le seul endroit du val d'Andorre, dit M. Boucoiran, où

l'on trouve des magasins et toute sorte de marchandises de France et d'Espagne. Favorisé par sa position de terrain neutre, il a poussé hardiment le commerce de contrebande. Les magasins sont des lieux de dépôt, toujours approvisionnés par leurs correspondants français, qui n'attendent que le moment favorable pour introduire leurs marchandises en Espagne, soit à l'aide de traités secrets avec les chefs des *carabineros*, soit à leurs risques et périls. » On y fabrique des draps grossiers et des espadrilles.

Dans les environs, on cultive beaucoup de tabac pour le service de la contrebande.

On sort de San-Julian par une ancienne poterne, puis on dépasse une petite chapelle située sur un promontoire. En face, de l'autre côté du torrent, se dresse le rocher escarpé du *Puy*, qui porte les ruines du *Monte-Olivero*, restes d'un château fort où, d'après la légende, Charlemagne se serait arrêté.

1 h. 25 min. On franchit le torrent d'Auvina, qui forme à g. de la route d'assez jolies cascatelles, puis on descend sur le bord de l'Embalire, et près d'un petit moulin, on traverse (2 h.) l'insignifiant ruisseau qui forme la limite entre la République d'Andorre et le royaume d'Espagne. La caserne des douaniers est située à 5 min. au delà, sur une petite terrasse.

2 h. 10 min. Après avoir dépassé une forge, et, de l'autre côté du torrent, une exploitation d'ardoises, on s'engage dans un étroit defilé rocheux qui présente un caractère imposant et sauvage. Pas un arbre ne se montre sur les corniches des rochers : on ne voit au loin que les profils des pentes qui se croisent aux détours du torrent.

3 h. 30 min. La vallée s'élargit un peu pour former un petit bassin où se montrent les vignes et les figuiers. Sur la rive dr. de l'Embalire apparaît le village d'*Anserall*, aux maisons enfumées.

On gravit ensuite une petite côte rocheuse, et l'on découvre tout à coup la belle et fertile plaine de la Seu d'Urgel. On quitte ici l'Embalire, qui, faisant un détour vers la dr., va s'unir avec la Sègre, sous les forts de Castel-Ciudad. On entre dans la région des oliviers.

4 h. Urgel (R. 152).

ROUTE 152.

DE PUYCERDA A URGEL.

50 kil. 10 h. de marche. — Route de mulets. Excursion très-intéressante. Nous recommandons aux voyageurs de se rendre de Puycerda aux bains d'Ax, ou d'Ax à Puycerda, par Urgel, le val d'Andorre et le col de Fontargente. Trois ou quatre jours suffisent pour ce voyage.

Le chemin de Puycerda à Urgel traverse dans toute sa longueur la vallée de la Haute-Sègre, limitée au N. par les montagnes du val d'Andorre, au S. par le chaînon de Cadiz, dont les cimes le cèdent à peine en hauteur à celles de la grande chaîne. La vallée de la Haute-Sègre resta longtemps indépendante après l'invasion des Maures, puis, en l'an 1196, devint une province de l'Aragon, et fut enfin absorbée dans la grande monarchie espagnole; une petite partie, qu'en détacha la paix des Pyrénées, en 1669, a été cédée à la France, bien que la limite ainsi établie entre les deux États ne puisse être justifiée par la géographie. La gorge que parcourt la Sègre présente le caractère bien net d'une *vallée en chapelet*, c'est-à-dire qu'elle se compose d'une succession de bassins et de défilés.

Au sortir de Puycerda, on descend vers la Sègre de Carol, que l'on traverse (15 min.) au pont de Saint-Martin; puis, laissant à g. le bassin fertile où s'opère le confluent des deux Sè-

gres, de Carol et de Sallagossa, on franchit une arête de collines nues.

1 h. *Volvir*, v. situé au débouché de la vallée profonde de l'Arabo, dont les eaux sont alimentées par l'*étang de Guils*, lac d'une cinquantaine d'hectares de superficie. — Au S., de l'autre côté de la vallée des deux Sègres, on aperçoit la large échancrure du col de Tosas (R. 182).

Au delà de Volvir, la vallée devient graduellement plus étroite : on se rapproche de la Sègre, qui coule à g. sur un lit de cailloux.

2 h. *Isobol*, v. de 200 hab. environ, situé au pied d'un contre-fort de calcaire rougeâtre, qui ne formait autrefois qu'une seule montagne avec le promontoire de la rive opposée. Le torrent et la route qui en longe la rive dr. s'engagent dans un étroit défilé d'où l'on peut encore apercevoir, en se retournant, la ville de Puycerda, le col de la Perche et la montagne de Cambrasdase. Les rochers qu'a percés la Sègre, pour former le défilé d'Isobol, servaient autrefois de digue au grand lac qui remplissait tout le bassin de la Cerdagne.

2 h. 15 min. La gorge s'élargit un peu. A dr. s'ouvre la vallée de Maranges, qui remonte au N. vers le pic de la Tose; à g. on voit déboucher une autre vallée dont les eaux arrosent la commune de Valtinga. Après avoir dépassé cette vallée, on gravit un petit promontoire de roches schisteuses, et l'on voit à ses pieds le bassin verdoyant de

3 h. **Belver** (Belle-vue), v. de 650 hab. environ, bâti à 1016 mèt., sur une roche escarpée, au-dessus de la rive g. de la Sègre. Son vieux château ruiné, la tour carrée de son église et ses murailles en partie éboulées lui donnent tout à fait l'apparence d'une ville féodale. Des sentiers en zigzag gravissent les flancs du rocher qu'il couronne ; au-dessous s'étendent des champs cultivés que traversent des chemins ombreux; et par derrière s'élèvent des montagnes aux formes arrondies, couvertes de pâturages jusque près du sommet, où se montrent encore quelques restes d'une antique forêt. Le 26 juin 1794, les Français qui occupaient Belver y gagnèrent sur les Espagnols un sanglant combat, mais un an après, le 27 juillet 1795, toute la garnison française, composée de 1500 hommes, fut obligée de capituler. Les deux camps retranchés des Français étaient établis, l'un à *Montarros*, sur le plateau qui domine Belver au S. E., l'autre à *Tailletendre*, sur la montagne qui domine au N. la vallée de la Sègre et le bassin de Belver.

La route ne monte pas à Belver, mais elle continue de longer la rive dr. de la Sègre, tantôt sur le bord du torrent, tantôt à une certaine hauteur, sur le flanc de la montagne. Dans les fonds, on aperçoit de belles cultures; en face des rochers rougeâtres semblent fermer la vallée.

3 h. 20 min. On s'engage dans un défilé pittoresque. La rivière décrit un long méandre semi-circulaire qui suit la route ; à g., de l'autre côté de la Sègre, se dresse un rocher isolé portant quelques ruines et une maison encore habitée : des saules font à cet âpre rocher et à ces constructions noircies une ceinture verdoyante. Ce rocher forme à lui seul une enclave de la province de Girone, et de fait l'unique famille qui en a fait sa demeure constitue une petite république indépendante, en vertu de quelque privilége accordé dans les temps anciens.

5 h. **Martinetto**, v. important situé sur la rive dr. de la Sègre et à l'embouchure du torrent de la Loza. A 45 min. de Martinetto, dans les flancs de la montagne qui s'élève au N., un Français fait exploiter une mine de cuivre extrêmement riche et donnant en moyenne 28 pour 100 de métal pur.

—

[Au S. de Martinetto se dresse une colline très-escarpée, au sommet de laquelle (710 mèt.) on aperçoit les maisons et la haute tour carrée du village de *Montella*, ch.-l. de la commune dont fait partie Martinetto. Grâce à sa position presque inexpugnable, Montella a joué un rôle assez important pendant les guerres de la République. Le 17 octobre 1793, les Français s'emparèrent de ce bourg et le livrèrent au pillage. Aujourd'hui les habitants de la commune vivent principalement de la contrebande des étoffes.

De Montella, on peut facilement gravir la plus haute cime de la montagne de **Cadiz**, qui dresse au S. ses rochers crénelés. On suit pendant 2 ou 3 h. un sentier de mulets qui mène au *col de Creu*, puis on monte à pied à travers les rochers et les pâturages. En 1 h. d'ascension, on atteint le sommet, d'où l'on contemple un panorama splendide : au N. sur les montagnes d'Andorre et de la frontière française, au S. sur les montagnes, les plateaux et les plaines de l'Espagne, jusqu'à Manresa, Barcelone et la mer.

[De Martinetto, on peut aussi se rendre soit à Andorre, soit à l'Hospitalet, par le col de Porteille-Blanche (R. 150).]

En aval de Martinetto, la gorge, un moment élargie, se rétrécit de nouveau. On traverse la Sègre sur un pont de bois, et l'on gravit un escarpement rocheux pour longer le flanc de la montagne à une assez grande hauteur au-dessus du torrent. A l'issue du défilé, connu sous le nom d'*Estret de Mullet*, se montrent les premières vignes dont les excellents raisins servent à fabriquer un vin exécrable. L'aspect des montagnes qui dominent la vallée rendent témoignage en faveur de l'industrie des habitants : toutes les pentes sont cultivées en terrasses, excepté dans les endroits où la roche est trop abrupte pour retenir une motte de terre.

6 h. On traverse le ruisseau qui descend du village d'*Estanya*, situé sur un plateau que domine au S. la crête de la montagne de Cadiz, et l'on entre dans un nouveau défilé. A g., on aperçoit au sommet d'une colline le village de *Bar;* à dr., sur une terrasse de la rive opposée, les pittoresques maisons du village d'*Aristòt*.

7 h. *Puente de Bar*, misérable hameau qui doit son nom à un pont de bois dangereux qui réunit les deux rives de la Sègre. Le pont de Bar était autrefois une arche solide en pierre que les Français firent sauter en 1794.

Passant sur la rive dr. de la Sègre, on suit une route en partie taillée dans le roc. En 30 min. (7 h. 30 min.) on atteint *l'établissement thermal de San-Vicente*, situé à l'issue du défilé de Bar. L'édifice, bâti en 1852, est un grand caravansérail fréquenté non par des touristes, mais par de véritables malades. La grande salle sert à la fois de cuisine, de salle de conversation et de jeu, de restaurant et de dortoir; parfois plus de cent personnes y couchent pêle-mêle : quelques cabinets particuliers ouvrent sur cette grande salle commune : au-dessous sont les chambres de bains, qui renferment une quinzaine de baignoires. A 200 mèt. à l'O., sur le bord de la route, s'élève une construction plus petite contenant 5 baignoires : c'est là que jaillit l'*eau thermale sulfureuse* qui chaque année attire à San-Vicente un si grand nombre de malades, insouciants du confort. Les patients sont tenus d'apporter leurs provisions et de faire eux-mêmes leur cuisine : autrement, ils courraient grand risque de mourir de faim.

1 h. 45 min. On laisse à g. un pont pittoresque de 4 arches en pierre qui mène au village d'*Arsegra*, situé sur

un promontoire escarpé, et l'on aperçoit enfin pour la première fois les pentes supérieures de cette montagne de Cadiz dont on longe depuis si longtemps la base. A dr., les maisons et les tours en ruine de *Torres* couronnent une cime élevée. Quelques oliviers se montrent çà et là au milieu des vignes.

9 h. La vallée s'ouvre tout à fait. A g., de l'autre côté de la Sègre, on voit le vallon où le village d'*Allas* se cache au milieu des arbres fruitiers; en face, on reconnaît déjà la ville d'Urgel, dominée par les trois forts de Castel-Ciudad.

10 h. **Urgel** (hôt. chez Andria), appelée aussi la *Seu d'Urgel* ou plus brièvement la *Seu* (siége épiscopal), est une V. de 3200 hab., située à 696 mèt., à l'extrémité occidentale de sa *conque* fertile, au milieu d'une péninsule étroite formée par le confluent de la Sègre et d'un autre torrent plus important, descendu des montagnes d'Andorre, l'Embalire. Les maisons sont décorées de balcons élégants en fer ouvragé; quelques-unes même resplendissent de fresques; mais les rues étroites et tortueuses sont d'une indicible saleté. Comparée à Urgel, Puycerda est une ville remarquablement propre.

L'évêché d'Urgel, dont les titulaires ont reçu le titre de princes d'Andorre, a toujours exercé depuis le IXe s. une grande influence sur les destinées politiques de la Catalogne. En outre, les régions montueuses et les gorges difficiles qui environnent Urgel ont généralement été le siége principal des soulèvements des populations catalanes. En 1691, les Français prirent la ville et la brûlèrent; en 1719, le maréchal de Berwick s'en empara de nouveau; en 1794, les troupes du général Dagobert s'y installèrent pendant 48 heures et mirent la ville au pillage; mais n'ayant pu investir la forteresse, elles durent bientôt opérer leur retraite sur Puycerda. En 1822, les royalistes se *prononcèrent* à Urgel en faveur de Ferdinand VII; en 1827, l'insurrection carliste en fit son quartier général, et plus tard, le terrible comte d'Espagne, après avoir gouverné la Catalogne avec une main de fer au nom de Ferdinand VII, y prit le commandement de l'armée de don Carlos.

L'*église cathédrale* de la Seu, détruite par les Maures et reconstruite par ordre de Louis le Débonnaire, en 819, est un édifice massif et délabré. Sur la porte de la façade occidentale, on remarque d'intéressantes sculptures romanes représentant des hommes dévorés par des monstres. L'intérieur est d'une richesse surchargée. Le chœur surtout est somptueusement décoré : on y voit des peintures attribuées à Murillo. Une porte fait communiquer l'église avec le *cloître*, qu'entourent de longues galeries romanes aux chapiteaux bizarrement sculptés.

Urgel n'a pas d'autres monuments à montrer aux étrangers, si ce n'est une *fontaine* décorée de figures du moyen âge. Les fortifications en ruine ne servent qu'à gêner la ville. Urgel est défendue aujourd'hui par trois forts qui dominent à l'O. le confluent de l'Embalire et de la Sègre. La *citadelle* proprement dite s'élève immédiatement au-dessus du confluent; le *Castillo* est situé plus au N., sur une autre falaise; enfin la *Toretta de Salsona* couronne l'extrémité du rocher du côté d'Andorre. Le faubourg de *Castel-Ciudad* groupe ses maisons en amphithéâtre entre la citadelle et le Castillo.

A 1 h. au S. E. d'Urgel, dans un contre-fort de la montagne de Cadiz, on a reconnu des bancs de houille d'une grande épaisseur, non encore exploités, à cause du manque de chemins. Ces bancs de houille datent probablement de la même époque géologique que ceux de San-Juan de las Abadesas (R. 179), et peut-être se relient-ils avec eux par-dessous les

assises de grès rouge de la montagne de Cadiz.

[Aucune route de voitures ne fait communiquer la Seu d'Urgel avec le reste de l'Espagne. Le chemin le plus fréquenté et qui sera le plus tôt transformé en route carrossable est celui qui suit les bords de la Sègre et s'engage au S. dans l'étroit et pittoresque *défilé d'Organya*, formé par des murailles de roches à pic, presque sans végétation et se rapprochant au point de laisser à peine pénétrer la lumière jusqu'au chemin. Au delà d'*Organya* et de son petit bassin, qui s'ouvre à 27 kil. au S. d'Urgel, commence un nouveau défilé non moins sauvage que le précédent, connu sous le nom de *Paso dos tres Puentes*, à cause des trois ponts de marbre qui portent le chemin d'une rive à l'autre. C'est seulement en aval de ce défilé, au pont d'Oliana, situé à 45 kil. au S. d'Urgel, que commence la route de voitures.

C'est au *pont de la Espia*, près d'Organya, que le terrible général carliste le comte d'Espagne, enlevé par une troupe de conjurés, fut assassiné, en 1839, à l'instigation de Cabrera ou peut-être de don Carlos lui-même. Son ancien aide de camp, Mariano de Orleu, et un curé nommé Ferrer, étaient au nombre des meurtriers. « Les assassins, dit M. L. de Lavergne, s'étaient pourvus de cordes; on ceignit le corps en lui liant sur la poitrine une énorme pierre, et on le jeta encore palpitant dans le fond du torrent de la Sègre.... Mais, soit que la corde se fût rompue en frottant dans la rivière contre quelque rocher saillant, soit que la pierre se fût détachée en tombant ou qu'elle eût été dégagée par l'impétuosité du courant, il est certain que le cadavre remonta sur l'eau et fut porté la même nuit à une lieue plus loin, jusqu'à un îlot de sable formé par la Sègre, près de Coll de Nargo. Les habitants du pays le trouvèrent le matin du jour suivant. Ils le recueillirent et lui donnèrent en secret la sépulture, supposant bien, d'après sa tête blanche et ses blessures, que c'était le corps du comte d'Espagne. Telle fut la fin de cet homme qui avait fait si longtemps trembler la Catalogne entière. »

[On peut se rendre en 8 ou 9 h. de la Seu d'Urgel à *Sort*, sur le versant occidental de la vallée de la Noguera Pallaresa, en prenant le sentier qui remonte, à l'O. d'Urgel, la vallée de Castelbon et traverse la montagne au *col de Canton*.]

D'Urgel à Andorra, R. 151.



CINQUIÈME PARTIE.

AUDE, PYRÉNÉES-ORIENTALES, GIRONE.

ROUTE 153.

DE TOULOUSE A CETTE[1].

219 kil. — Chemin de fer. 3 convois par jour. Trajet en 5 h. par les trains express; en 9 h. par les trains omnibus. — 1re cl. 24 fr. 50 c.; 2e cl. 18 fr. 40 c.; 3e cl. 13 fr. 45 c.

DE TOULOUSE A CARCASSONNE.

91 kil. 5 conv. par jour. Trajet en 2 h., en 3 h. 30 min. et en 4 h. Prix: 10 fr. 20 c., 7 fr. 65 c., 5 fr. 60.

Au sortir de la gare, on laisse à g. l'Ecole vétérinaire, et l'on entre dans une profonde tranchée longue de 2 kil. environ. Un pont-tunnel, de 8 mèt. d'ouverture, a dû être construit au milieu de cette tranchée, sous la route de Toulouse à Castres. On laisse ensuite à dr. le chemin de fer de Montrejeau (R. 110), et l'on entre dans la vallée de l'Hers, que remonte le chemin de fer. Sur la dr., on longe le canal du Midi; à l'horizon, quand le ciel est clair, au-dessus d'une chaîne de coteaux qui sépare la vallée de l'Hers de celle de l'Ariége, on aperçoit la chaîne des Pyrénées. Au 6e kil. on traverse l'Hers.

13 kil. *Escalquens*, v. de 479 hab. On franchit le ruisseau de Jincarolles, et on laisse à dr. l'avenue de pins du *château de Terrefort*.

19 kil. *Montlaur*, v. de 692 hab., situé sur une éminence. Cette partie de la vallée de l'Hers, est tellemen exposée au mistral pendant certains mois de l'année, que la marche des convois y est forcément ralentie quand ce vent souffle. Au delà de Montlaur, on aperçoit à dr., de l'autre côté de l'Hers et du canal, sur la route de terre, *Montgiscard*, ch.-l. de c., v. de 1202 hab., dont l'église attire de loin les regards par le pignon de sa façade terminé en pointe et flanqué de deux tourelles.

23 kil. *Baziége*, v. de 1606 hab., situé au N. du chemin de fer. Il a eu le malheur d'être fortifié; par conséquent il a été assiégé, pris, pillé, incendié dans toutes les guerres politiques ou religieuses qui ont désolé cette contrée. On aperçoit encore çà et là quelques débris de ses vieilles murailles. Aujourd'hui il est entièrement ouvert au commerce, qui l'enrichit; ses marchés du samedi sont très-fréquentés, et il s'y fait des affaires considérables. A 1 kil. plus loin, on dépasse le *château de Lastours*.

27 kil. *Villenouvelle*, v. de 822 hab. La façade de son église ressemble à celle de l'église de Montgiscard. De l'autre côté de l'Hers et du canal se trouve *Montesquieu* (1319 hab.), dominé par son ancien château fort, assiégé et pris en 1617 par les catholiques. Plus loin, le petit château moderne et le v. de *Saint-Rome* (169 hab.) se montrent sur la dr., et, bientôt après, on aperçoit du même côté le bourg de Gardouch (R. 154).

33 kil. **Villefranche**, chef-lieu d'arr. de la Haute-Garonne, V. de 2865 hab., composée pour ainsi dire d'une

1. Pour la description détaillée de cette route, V. l'*Itinéraire descriptif et historique de Bordeaux à Toulouse, à Cette et à Perpignan*, par AD. JOANNE, Hachette et Cie.

seule rue, et située à 170ᵐ au-dessus de la mer, sur le ruisseau de Barelles et la rivière de Mares. Son histoire peut se résumer en quelques lignes. Fondée on ne sait à quelle époque, détruite pendant la guerre des Albigeois, elle fut une des *bastides* ou forteresses bâties en 1271 par Jeanne, comtesse de Toulouse, et par son mari Alphonse, comte de Poitiers, et elle obtint des priviléges qui lui valurent son nouveau nom. En 1355, le prince Noir s'en empara, la pilla et l'incendia. En 1439, les routiers la saccagèrent. Aujourd'hui, la culture et le commerce des céréales, du maïs, du chanvre, et l'élève des oies font vivre ou enrichissent ses habitants. Elle n'offre absolument rien de curieux; mais on regardera avec intérêt la façade de son église, bâtie en briques et semblable à une forterese féodale.

De Villefranche à Auterive, R. 154; — à Mirepoix, R. 155; — à Revel (*V.* l'*Itinéraire de la France*, 3ᵉ vol.).

Au delà de Villefranche, le chemin de fer longe la rive dr. de la Mares, qu'il traverse avant d'atteindre

40 kil. **Avignonet**, V. de 2400 hab., située à g. de la station, sur une éminence jadis fortifiée. Sa belle église, son clocher de pierre et une petite tourelle isolée, dominent ses maisons pittoresquement groupées en amphithéâtre. On montre encore dans l'église le banc qu'y occupaient, au XIIIᵉ s., les juges de l'inquisition. En mars 1244, tous les Albigeois de la ville, hommes, femmes, enfants, qui refusèrent de se convertir, furent brûlés vifs, avec leur évêque Bertrand-Martin. Ce fut le dernier épisode de la guerre des Albigeois. Deux années auparavant, des Albigeois avaient pénétré la nuit dans le château d'Avignonet, où ils avaient massacré, à coups de hache, l'inquisiteur Guillaume Arnaud, trois autres dominicains, deux franciscains et sept nonces ou familiers du saint-office.

En quittant Avignonet, le chemin de fer sort du département de la Haute-Garonne pour entrer dans celui de l'Aude, et traverse le canal du Midi. Bientôt on découvre à g., au delà du v. de *Montferrand* (962 hab.), situé à l'extrémité d'un promontoire, le monument érigé à la mémoire de Riquet sur les pierres de Naurouse (*V.* ci-dessous). On atteint le point culminant du canal du Midi, dont les eaux coulent d'un côté dans la Méditerranée, de l'autre dans l'Océan; mais le point culminant du chemin de fer (196ᵐ18) n'est qu'à 1 kil. au delà de

45 kil. *Ségala*, simple hameau où s'embarquent et se débarquent les marchandises et les denrées qu'exporte ou qu'importe la contrée voisine. C'est à Ségala qu'il faut descendre pour visiter les **pierres de Naurouse**, situées à 1 kil. 1/2 au N. O. de la station et à 215 mèt. d'altitude. Ces pierres sont remarquables non-seulement par leur masse et leur position isolée, mais par les traditions populaire. Nostradamus a déclaré qu'elles annonceraient la fin du monde lorsque leurs fentes se fermeraient. Le monument qui domine ces pierres a été élevé de 1825 à 1827 sous la direction de M. l'ingénieur Maguès et aux frais des descendants de Riquet. Du pied de l'*obélisque*, qui se dresse au milieu d'un enclos circulaire, auquel on monte par des degrés, on découvre un vaste panorama jusqu'au Canigou et au groupe des montagnes de Castille. La rigole qui porte au canal du Midi les eaux du bassin de Saint-Ferréol vient se déverser dans le canal, immédiatement à la base des pierres de Naurouse. C'est dans l'habitation de l'ingénieur de la division de Naurouse que les généraux français et anglais signèrent, en 1814, les préliminaires de la paix, après la bataille de Toulouse.

A l'E. de Ségala, on traverse une petite tranchée, puis on commence à descendre assez rapidement dans

le bassin de la Méditerranée, car on s'abaisse de près de 20 mèt. sur 4000 mèt.

50 kil. *Mas-Saintes-Puelles*, com. de 1311 hab., située à dr. du chemin de fer, à 1500 mèt. de la station. Elle doit son nom au martyre de deux vierges (*puellæ*) chrétiennes. Elle fut prise et brûlée en 1355 par le prince Noir, et en 1622 par Louis XIII. On voit encore les débris de ses fortifications.

La chaîne de la montagne Noire devient de plus en plus visible sur la gauche.

55 kil. **Castelnaudary** (hôt. de France, de Notre-Dame), ch.-l. d'arr. du dép. de l'Aude, V. de 9584 hab., située à 160 mèt. d'altitude, sur une éminence au pied de laquelle passe le canal du Midi. Les nombreux moulins qui entourent cette ville font aisément deviner qu'elle n'est que trop exposée au souffle désolant du mistral, et qu'elle fait un commerce considérable en grains et en farines. Castelnaudary a deux *ports* ou bassins, dont le plus grand, terminé par la quadruple écluse de Saint-Roch, a 1200 mèt. de long. Il est bordé de beaux quais, de chantiers et de magasins, et dominé par une belle promenade d'où l'on découvre les Pyrénées par un temps clair.

En 1069, Castelnaudary n'était encore qu'un bourg défendu par une forteresse; au XIIIe siècle, elle appartenait au comte de Toulouse, Raymond VI.

A partir de cette époque, l'histoire de Castelnaudary devient, malheureusement pour elle, intéressante. D'abord, à peine la croisade contre les Albigeois est-elle commencée, que Raymond, ne pouvant pas défendre Castelnaudary contre Simon de Montfort, l'incendie et l'abandonne. En 1211, Montfort s'en empare et la fortifie; il est bientôt obligé de s'y enfermer, car Raymond vient l'assiéger avec une armée nombreuse, mais il se défend si vaillamment, qu'il force son ennemi à se retirer. C'est à Castelnaudary, que deux ans plus tard (1213), le général de la croisade convoqua une grande assemblée de chevaliers et de prélats, afin de donner à son fils Amaury la ceinture militaire. La cérémonie eut lieu hors des murs, sous des tentes, parce que la ville trop petite ne pouvait contenir une si nombreuse assistance. En 1221, c'est le fils de Raymond VI qui reprend Castelnaudary au fils de Montfort, et qui la défend si vaillamment pendant huit mois entiers, qu'il contraint à son tour les croisés à en lever le siége. Aussi dans le traité de Paris, saint Louis comprit-il cette place trop forte au nombre des trente villes ou châteaux dont il exigea que le comte de Toulouse détruisît les murs et comblât les fossés (1229).

Après la mort de Raymond VII, le Lauragais, dont Castelnaudary devint la capitale au XVIe siècle, appartint tantôt à la couronne et tantôt à des seigneurs particuliers. Brûlée par le prince Noir en 1355, Castelnaudary fut bientôt rebâtie et fortifiée par le comte d'Armagnac, lieutenant du roi en Languedoc.

Les guerres de religion y firent, comme partout, des victimes : le 18 mars 1562, à l'instigation des chanoines de la collégiale de Saint-Michel, les protestants furent attaqués dans leur maison de prêche, située hors des murs. Ils se défendirent bravement; mais, inférieurs en nombre, ils laissèrent une soixantaine de morts et de blessés sur le champ de bataille. Cependant, au mois de mai suivant, ils soulevèrent la ville, qui se prononça pour le prince de Condé. Quinze ans plus tard, mécontents de l'édit de septembre 1577, ils essayèrent encore de ressaisir l'autorité; mais leur complot échoua, et les principaux chefs payèrent de leur vie cette tentative malheureuse. A la mort du duc de Guise, les habitants de Castelnaudary, entraînés par les

députés du parlement de Toulouse, prirent parti pour la Ligue et ne reconnurent l'autorité de Henri IV qu'en 1596.

A dater de cette époque, Castelnaudary ne figure plus qu'une seule fois dans l'histoire; mais elle est le théâtre d'un important événement, la défaite et la prise du duc de Montmorency, qui s'était décidé, sur les instances de Gaston, frère de Louis XIII, à se révolter contre Richelieu. Montmorency fut décapité dans une des cours du Capitole de Toulouse (R. 108).

Castelnaudary est la patrie d'Armand Vidal, un des sept troubadours qui fondèrent à Toulouse le collége du Gai-Savoir; de Pierre de Castelnau, légat du pape, tué en 1208 par les Albigeois; du poëte Alexandre Soumet; des lieutenants généraux comte Andréossy et comte Dejean.

Ses édifices publics n'offrent à l'étranger aucune espèce d'intérêt, non plus que les nombreux établissements de bienfaisance et d'instruction publique que renferme la ville; la bibliothèque contient près de 10 000 volumes.

[La source de *Co-d'en-Sans*, située à 11 kil. au N. E. de Castelnaudary, dans la commune de Labécède, à 172 mèt. au-dessus de la butte des Moulins, fournit à Castelnaudary 1375 mèt. cubes d'eau par jour. Le bassin, construit sur la butte pour recevoir les eaux que lui amène un siphon, peut contenir une réserve de 8000 mèt. cubes, et suffire ainsi à l'alimentation de la ville pendant huit jours entiers. — Il se tient à Castelnaudary des marchés importants et des foires considérables.

[Excursions à Revel (corresp.), à Sorrèze (corresp.), aux bassins et aux prises d'eau du canal du Midi (*V.* l'*Itinéraire de la France*, 2e partie, 3e vol.).]

De Castelnaudary à Lavelanet, par Mirepoix, R. 156; — à Fanjeaux, R. 156; — à Castres (*V.* l'*Itinéraire de la France*, 3e vol.).

Castelnaudary dépassé, on continue de côtoyer, sur la g., le canal, au delà duquel se trouve la route de terre; on découvre de mieux en mieux la montagne Noire. Le chemin de fer laisse à dr. les *châteaux de la Terrade* et *du Canast*, avant d'atteindre

63 kil. *Pexiora* (1337 hab.). Entre la station et le village, on voit des vestiges de l'ancienne voie romaine qui se dirigeait vers Carcassonne. A 10 kil. de Pexiora et de Castelnaudary, au N., se trouve *Saint-Papoul*, v. 1334 hab., aujourd'hui sans intérêt, qui a possédé, outre une abbaye fondée, dit-on, par Charlemagne, un évêché érigé en 1317 par le pape Jean XXII et supprimé à la Révolution. On se dirige au S. E. parallèlement à la *voie romaine*, qu'on laisse à g.

69 kil. **Bram**, v. de 1616 hab., l'un des plus riches du départ. de l'Aude, situé à 132 mèt. d'alt., sur le ruisseau de la Preuille, posséda autrefois un château fort. On y voit aujourd'hui le *château* de la famille de Lordat, bâti au XVIIe s. et décoré intérieurement de peintures et de sculptures remarquables. Bram fait un commerce important de pois et d'autres légumes.

De Bram à Fanjeaux, à Lavelanet et à Pamiers, R. 157.

A la station de Bram, on croise l'ancienne voie romaine, qu'on laisse désormais à dr. On traverse le canal du Midi, puis le ruisseau le Rebenty sur deux ponts de 12 mèt. d'ouverture, et l'on s'engage dans la vallée du Fresquel.

76 kil. **Alzonne**, chef-l. de c. de 1566 hab., situé à 1 kil. au N. de la station, sur la rive g. du Fresquel, qui y reçoit la Bernassonne grossie du Lampy et du ruisseau de Revel.





par A.H Dufour



Gravé le Trait par Lefevre, la Topographie par Gerin, la Lettre par P. Ro

Il s'y tient des foires importantes. En venant de Cette, on peut partir d'Alzonne pour l'excursion à la prise d'eau d'Alzau. (*V. l'Itinéraire de la France*, 2e section, 3e vol.).

Au delà d'Alzonne, on traverse un canal qui fait communiquer le Fresquel avec le canal du Midi, puis on laisse à g. *Sainte-Eulalie*, v. de 488 hab., et le beau *château d'Alzau*; à dr. le v. de *Villesèque* (378 hab.).

83 kil. *Pezens ou Voisins*, v. de 958 hab., entouré de riches prairies : dans les environs on exploite de vastes carrières de pierres. — A mi-chemin à peu près entre Pezens et Carcassonne se trouve le v. de *Pennautier* (1215 hab.), dont la châtelaine, Louve de Pennautier, femme poëte, très-célèbre au XIVe s. dans le midi de la France, abandonna son mari et son château, pour aller briller à la cour de Gaston Phœbus, comte de Foix, dont elle devint la maîtresse.

On franchit successivement les ruisseaux du Conquet et de l'Arnouze, et l'on s'enfonce dans une tranchée assez profonde, avant d'atteindre la belle gare, bâtie près du pont du canal, à l'extrémité septentrionale de (91 kil. de Toulouse, 348 kil. de Bordeaux).

CARCASSONNE.

Renseignements généraux.

OMNIBUS de la ville correspondant avec tous les trains : 25 c. par voyageur, et 20 c. par colis.

HÔTELS. — *Bernard*, *Saint-Jean-Baptiste*, près de la gare ; *Bonnet*.

LIBRAIRES. — Coutelle, Gadrat, Maillac, Pomier frères.

Situation. — Aspect général.

Carcassonne, ch.-l. du départ. de l'Aude, V. de 20 644 hab., est située sur la rivière de l'Aude, qui la divise en deux villes parfaitement distinctes : la *Ville basse* et la *Cité*. La première, autrefois fortifiée, mais ouverte maintenant, s'étend dans une plaine fertile, sur les bords de son fleuve, de son canal et de son chemin de fer, et se renouvelle et s'enrichit incessamment, tandis que la Cité tombe en ruine, végète et meurt dans sa double enceinte de murailles et de tours qui couronne le sommet d'une éminence trop escarpée pour que des maisons puissent se construire sur ses pentes; elle compte à peine un millier de pauvres artisans. La ville neuve a des rues tirées au cordeau et coupées à angles droits, des places carrées, des maisons uniformes et sans caractère; elle ressemble à toutes les villes modernes; on la voit d'un coup d'œil; mais en revanche, elle est gaie, animée, admirablement arrosée, entourée de magnifiques promenades. La vieille ville, au contraire, mérite une longue visite des archéologues et des artistes, mais ses rues sont tortueuses, ses masures délabrées, et sa population est triste et misérable.

Histoire.

Fondée à une époque inconnue par une tribu de Bolgs, Carcassonne eut une certaine importance sous les Romains. Ce n'était plus cependant qu'un *castellum* lorsque les Visigoths s'en emparèrent, au milieu du Ve s. Ils la gardèrent jusqu'en 713, époque où les Sarrasins la leur enlevèrent, pour s'en voir ensuite chasser par Pepin le Bref (759). En 877, un des comtes, préposés à son administration par les successeurs de Charlemagne, déclara sa dignité héréditaire, et en 1096 Bernard Atton fonda à Carcassonne la dynastie des Trencavel.

Le quatrième successeur de Bernard Atton, Raymond-Roger V, avait adopté les doctrines des Albigeois. Quand l'armée des croisés se mit en marche sur le Midi, il se rendit à Montpellier vers le légat pour faire sa soumission pleine et entière; mais le légat ayant refusé de l'écouter, il mit « bonnes et grandes garnisons par toutes ses places et castels, puis, choisissant les plus vaillantes ens

qu'il put, il alla s'établir en la Cité de Carcassonne, qui lui sembla la plus forte ville de sa seigneurie. » Aussi à peine les croisés eurent-ils fait de Béziers un monceau de ruines et de cadavres, qu'ils marchèrent sur Carcassonne et mirent le siége devant cette ville. Ils ne s'engageaient à laisser sortir que le vicomte et douze des siens, à son choix, « armes, chevaux et bagues saufs; » pour le reste « ils en voulaient faire à leur plaisir. » Le vicomte déclara qu'il se laisserait écorcher tout vif plutôt que d'abandonner le plus petit et le plus misérable de sa compagnie, car tous étaient en danger à cause de lui. Le légat fit alors une monstrueuse application de la maxime d'Innocent III : « On ne doit point garder la foi à « qui ne la garde pas envers Dieu; » il chargea un gentilhomme de s'introduire en parlementaire dans Carcassonne, et d'insinuer au vicomte que les barons croisés étaient tout prêts à lui accorder une capitulation honorable. Raymond-Roger eut la simplicité de se fier à la parole du légat et se rendit dans le camp des croisés : il y resta comme prisonnier, et la garnison de la Cité se rendit, croyant ainsi obtenir la rançon de Raymond-Roger (15 août 1209). « Les chefs croisés, dit M. Henri Martin, accordèrent aux habitants de sortir en abandonnant tous leurs biens; on ne leur laissa que « leurs chemises et leurs braies. » Ces pauvres gens se réfugièrent dans le Toulousain, dans la Catalogne, dans l'Aragon. Les Français se dédommagèrent de leur clémence en pendant ou brûlant comme hérétiques quatre ou cinq cents prisonniers ramassés çà et là dans les campagnes, et plusieurs des chevaliers du vicomte. »

Simon de Montfort, proclamé alors général de la croisade, accepta, sur le noble refus du duc de Bourgogne et des comtes de Nevers et de Saint-Pol, la terre et vicomté de Béziers, Carcassonne et Razès, et se débarrassa par le poison de son captif le vicomte Raymond-Roger; mais bientôt des insurrections locales éclatèrent contre lui. A sa mort (1218), Simon ne légua à son fils qu'une autorité si contestée, qu'impuissant à la maintenir, Amaury fut obligé de la céder au roi de France (1223). Trois années après, Carcassonne ouvrait ses portes à Louis VIII, et en 1229 saint Louis la réunissait à la couronne. En 1240, un mouvement populaire éclata contre la domination française. Le vicomte Trencavel, fils de Raymond-Roger, revint tout à coup d'Avignon, à la tête d'une multitude de *Faïdets*, illustrés par leurs brillants exploits contre les Maures. Un grand nombre de villes et de châteaux se révoltèrent en sa faveur, et Carcassonne lui ouvrit ses portes; mais il ne put s'emparer de la Cité, qui, bien munie de provisions de toute espèce, armée de *remparts de bois*, se défendit jusqu'à l'arrivée des secours que saint Louis envoya aux assiégés. Trencavel, obligé de se retirer, brûla les faubourgs de Carcassonne et alla s'enfermer dans le château de Montréal (R. 157), qu'il essaya vainement de défendre. Il dut bientôt capituler, et la vicomté de Carcassonne fut définitivement réunie à la couronne de France.

Cette expédition malheureuse du dernier vicomte de Trencavel fut l'origine de la nouvelle ville de Carcassonne. Saint Louis fit raser les restes des murailles des faubourgs, et, isolant complétement la Cité, entreprit de la rendre une des places les plus fortes de son temps. En conséquence, quand, après avoir pardonné aux bourgeois qui avaient livré les faubourgs à Trencavel, il permit de reconstruire les habitations incendiées, il leur ordonna de s'établir sur l'autre rive de l'Aude (1247). En 1305 les habitants de Carcassonne firent une nouvelle tentative malheureuse pour se séparer de la France. Cinquante ans après, le prince Noir s'empara facilement de la ville basse,

qu'il livra au pillage et à l'incendie; mais il n'osa même pas attaquer sérieusement la Cité.

En 1560, les protestants de Carcassonne, qui étaient en petit nombre, renversèrent de son piédestal une statue de la Vierge qu'ils traînèrent dans le ruisseau. Cette imprudence leur coûta la vie et fut bientôt suivie d'affreuses représailles. La majorité de la population, qui était restée catholique, ne se contenta pas d'avoir égorgé en un jour de colère tous les calvinistes qu'elle avait rencontrés sur la voie publique; après la proclamation de l'édit de janvier 1562, elle contraignit ceux qui survivaient à s'expatrier. Après le massacre de la Saint-Barthélemy, Carcassonne jura tous les articles de la Sainte-Union, et de 1591 à 1596, elle resta complétement au pouvoir des ligueurs.

A partir de cette époque, Carcassonne n'a plus d'histoire; elle devint « une grande manufacture où tout le monde, pour employer les expressions de Boulainvilliers, est occupé à carder, filer et préparer la laine. » Quand la Révolution éclata, elle était évêché, gouvernement de place, chef-lieu d'une recette particulière et siége d'un présidial et d'une sénéchaussée. L'Assemblée constituante en maintint le siége épiscopal; sous l'Empire, elle devint chef-lieu du départ. de l'Aude.

La ville basse. — Édifices. — Musées. Promenades.

Les deux *églises* de la ville basse, *Saint-Michel* et *Saint-Vincent*, toutes deux de la fin du XIIIe s. ou des premières années du XIVe, n'offrent aucun intérêt architectural. L'*église Saint-Michel* sert, depuis 1803, de cathédrale; elle a été restaurée par M. Viollet-le-Duc à la suite d'un incendie, qui a causé de grands dégâts dans le chœur (1849). *Saint-Vincent* n'a qu'une seule nef comme Saint-Michel, mais cette nef est plus vaste. La grande porte date du XVe s.; celles du S. et du N. ont été bâties dans le XVIe. C'est au sommet de la tour, qui n'est pas terminée, que Cassini, en 1740, et ses fils, en 1760, ont fait d'importantes observations géodésiques. Vers la fin du siècle dernier, Méchain et Delambre y calculèrent l'axe du méridien de Paris, d'où a été tirée l'unité de mesure qui a servi de base à notre système métrique.

L'*hôtel de la préfecture*, autrefois l'évêché, possède un beau jardin où le baron Trouvé, ancien préfet de l'Aude, a fait placer le seul reste qui rappelle à Carcassonne la domination des Romains : c'est une *colonne* de marbre gris, de plus de 1 mèt. de haut, élevée à Numérien, fils de l'empereur Carus et né à Narbonne. Elle porte une inscription. — Le *palais de justice* est un édifice moderne précédé d'un péristyle à 6 colonnes.

Le **musée** de Carcassonne, ouvert au public tous les dimanches et jours de fête, de midi à 3 h., et visible tous les jours pour les étrangers, est établi provisoirement rue Sainte-Lucie, n° 50, dans un local plus qu'insuffisant. Il comprend des collections de tableaux et d'autres œuvres d'art, d'inscriptions, de tombeaux, d'armures anciennes, d'ustensiles appartenant à divers peuples, de monnaies, de médailles antiques et modernes, etc. Parmi les tableaux, nous signalerons à l'attention des visiteurs :

3. *Bellengé*. Un soldat rentrant dans sa famille. — 4. *Bertin* (*Édouard*). Une des carrières de la Cervara, dans les environs de Rome. — 6. Attribué à *Paris Bordone*. Madeleine. — 10. *Chardin*. Nature morte. Signé Chardin, 1756. — 11. *Coignet*. Vue des Pyrénées. (Le lac d'Oo et la cascade de Séculejo.) — 20 à 32. Tableaux de *Gamelin* (*Jacques*), né à Carcassonne en 1738. — 34. *Gérard*. Portrait en pied de Charles X. — 59, 60. *Jalabert* (de Carcassonne). Madeleine. Odalisque. — 61. *Lehmann* (*Henri*). Le Pêcheur. — 69. *Natoire*. La Toilette de Diane. — 72.

Ouvrié (*Justin*). Les Eaux-Bonnes. — 73, 74. *Panini*. Ruines d'architecture. — 79, 80. *Rigaud* (*Hyacinthe*). Portraits d'hommes. — 90. *Spaendonck* (*Corneille*). Coupe de cristal avec un bouquet de fleurs à côté d'un nid rempli d'œufs. — 91. *Subleyras* (*Pierre*). Portrait. — 103. *Watelet*. Vue d'Italie. — 143. *Girardet* (*Édouard*). Le Défenseur de la couronne. — 144. *Girodet*. Un homme méditant sur la mort. — 147. *Huet* (*Paul*). Vue prise aux environs du col de Tende. — 149. *Jalabert*. La Pie voleuse. — 160. *Wattier*. Une fête champêtre. — Sans numéro. *Lapito*. Paysage. — Sans numéro. *Daubigny*. Vue prise près d'Oullins. — Sans numéro. *Lacoste* (*Eugène*). Ronde d'enfants de grandeur naturelle. — Sans numéro. *Cabanel*. Le Martyre d'un chrétien.

La *bibliothèque publique* (Grande-Rue, 67) compte 15 000 volumes; elle est ouverte tous les jours, de midi à 4 h. Parmi les documents curieux conservés à la bibliothèque, on remarque un diplôme de Charlemagne, daté de 778 et bien conservé. La bibliothèque est administrée par la *Société des arts et des sciences*, sous la direction de laquelle se trouve aussi le musée.

Carcassonne possède un lycée, un petit séminaire, une école normale, des écoles gratuites de dessin et de chant, des cours publics destinés à la classe ouvrière, de nombreuses écoles primaires, des salles d'asile, une Société philanthropique. Elle n'est pas moins riche en établissements charitables. On y trouve en effet : un hôpital général et un hôpital civil et militaire, un bureau de bienfaisance, des maisons dites de la Miséricorde ou de charité. On y voit aussi plusieurs couvents.

La *place Vieille* mérite une mention particulière : elle est plantée d'arbres et ornée d'une fontaine de marbre blanc, sculptée en 1770 par les Italiens Barata, père et fils. Cette fontaine, d'un goût contestable, représente les allégories ordinaires des Tritons et des Naïades et porte une statue de Neptune.

Le long du port u canal, au N. de la ville, s'étend une vaste place plantée d'arbres, appelée *Jardin public*; au milieu de cette place s'élève, sur un piédestal carré, une colonne haute de 7 mèt. 35 c., en marbre incarnat rouge et blanc, tiré des célèbres carrières de Caunes (*V.* l'*Itinéraire de la France*, 2e section). A dr. et à. g., en face des rues du Port et du Marché, on a érigé deux fontaines.

Les *boulevards*, construits sur l'emplacement des anciens fossés de l'enceinte, forment à la ville basse des promenades très-fréquentées. Il reste encore d'importants débris de l'ancienne, muraille bâtie de 1355 à 1359.

La vieille ville ou la Cité.

Pour aller plus en aval de la ville neuve à la **Cité**, il faut traverser l'Aude sur le pont Vieux ou le pont Neuf. Le *pont Vieux* (XIIe ou XIIIe s.) a été plusieurs fois reconstruit en partie ou restauré, notamment en 1820. Il se compose de 12 arches à plein cintre, d'ouverture inégale; il a 110 mèt. de longueur, 5 mèt. de largeur dans la voie ordinaire et 9 mèt. dans les refuges. Il était, dans le principe, divisé en deux parties par un arc en pierre qui formait la limite des deux communautés de la Cité et de la ville basse, et sous lequel se signaient les traités de paix conclus entre les deux villes. — Le *pont Neuf* (1841-1846) a coûté, avec la rectification de la route de Narbonne à Toulouse, 600 000 fr. Construit en pierres de taille, et composé de 7 arches de 15 mèt. d'ouverture, il est long de 119 mèt. entre les culées et large de 10 mèt. 50 c.

Les **fortifications** de la Cité, classées parmi les monuments historiques, et restaurées par M. Viollet-le-Duc, sont l'une des principales curiosités non-seulement du midi de la France, mais de la France entière, car elles forment, ainsi que l'a prouvé l'habile architecte qui en

a fait une étude spéciale, un cours presque complet de l'art des fortifications du VIe au XIVe s. Elles paraissent en effet avoir été construites par les Visigoths, sur l'emplacement même des fortifications romaines, puis avoir été complétées ou modifiées aux XIe, XIIe et XIIIe s. Elles se composent aujourd'hui de deux enceintes, protégées par une cinquantaine de tours de forme circulaire. L'enceinte intérieure, longue de 1100 mèt., est séparée de l'enceinte extérieure, longue de 1500 mèt., par un espace variable appelé *Lice* au moyen âge.

La principale entrée de la Cité était la *porte Narbonnaise*, qui était à elle seule tout un château fort, défendu par deux énormes tours, et armé de chaînes, de ponts-levis, de herses, de mâchicoulis, etc. Près de cette porte, on remarque un buste informe en pierre grise, au-dessous duquel on lit : *svm Carcas*. Suivant la légende, ce buste représente la *dame Carcas*, femme sarrasine qui, restée seule après un siége de cinq ans, daigna capituler et présenter les clefs de la ville à Charlemagne.

Les toitures coniques des tours de la porte, qui depuis longtemps avaient été enlevées, viennent d'être rétablies, et préservent entièrement les belles salles intérieures. Du haut de la porte Narbonnaise on jouit d'une belle vue sur les deux villes, la plaine de l'Aude et les Pyrénées.

Parmi les nombreuses tours de la la Cité, on remarque aussi la *tour de l'Évêque*, qui commandait les deux enceintes et pouvait couper la communication entre la partie S. et la partie N. des Lices. Cette tour, construite au XIIIe s., est fort belle; son parapet seul était détruit : elle contient un puits, un four et tout ce qui lui était nécessaire pour soutenir à elle seule un siége en règle. On voit, à travers les figuiers, la vigne et les amandiers du jardin du presbytère, toute la partie méridionale de Saint-Nazaire sous l'aspect le plus pittoresque. « Là, par un beau soleil, écrivait M. Viollet-le-Duc, on ne peut se lasser de regarder ce petit monument d'une couleur ravissante, si élégant avec ses grandes fenêtres à meneaux déliés, ses belles roses, ses tourelles et ses contre-forts minces et saillants, projetant leurs grandes ombres rendues transparentes par le reflet d'un ciel pur. »

Le *château*, auquel s'arrêtent les deux enceintes, est un grand bâtiment quadrangulaire, flanqué de fortes tours rondes, et protégé de trois côtés par un fossé large et profond. Le quatrième côté, donnant sur les pentes abruptes qui dominent l'Aude, était défendu par une barbacane construite sous saint Louis et démolie au commencement du siècle pour faire place à une usine. A en croire la tradition locale, le château existait déjà du temps de Charlemagne, et la tour carrée qui le domine du côté de l'Aude s'est inclinée devant le grand empereur lorsqu'il a passé à Carcassonne. Cette tour est inclinée, il est vrai, mais ne paraît pas antérieure au XIIe siècle. Quant au château, ses constructions inférieures pourraient parfaitement appartenir au XIe siècle et avoir été élevées par Roger III, qui mourut en 1062. Une des façades intérieures du château qui donne sur la cour est percée de petites fenêtres jumelles plein cintre, soutenues par des colonnes en marbre que surmontent de très-jolis chapiteaux également en marbre blanc (XIIe siècle). Le reste de cet édifice, successivement habité par les comtes, vicomtes et gouverneurs de Carcassonne, n'est qu'un mélange assez peu intéressant de toutes les époques : une cour d'amour y avait été instituée par Adélaïde, femme de Roger Trencavel. Près du château, on remarque un puits très-large et très-profond, dont la margelle est assez élégante. D'après une légende populaire, il n'a pas de fond, et les Visigoths y ont jeté, lors de l'arrivée

d'Attila, une partie de leurs trésors, qui n'ont jamais pu en être retirés. D'autres légendes racontent qu'au fond s'ouvrent les portes des souterrains les plus vastes de la Cité, et qu'il renferme des grottes habitées par des fées. Ce qui est positif, c'est que, dans les premières années de ce siècle, une société d'actionnaires se forma à Carcassonne pour le dessécher, dans l'espoir d'y découvrir un trésor. On n'y trouva ni objets précieux, ni fées, ni souterrain, mais seulement quelques pointes de flèches et quelques médailles, déposées au musée.

La réparation du château et des murailles qui y aboutissent se poursuit rapidement. Aujourd'hui plusieurs des tours de l'enceinte intérieure sont couvertes, les chemins de ronde et les crénelages voient disparaître les décombres qui les rendaient si difficiles à comprendre, et peu à peu disparaissent les baraques qui engagent les remparts du côté du sud.

C'est dans la Cité que se trouve la belle **église de Saint-Nazaire**, ancienne cathédrale remontant au ve siècle, reconstruite en 1096, et achevée au XIVe siècle par l'évêque Pierre de Roquefort, classée aujourd'hui parmi les monuments historiques. Ce charmant édifice (59 mèt. de long, 16 mèt. de large, 36 mèt. aux transsepts) a la forme d'une croix latine dont le sommet est tourné vers l'E. Deux tours octogones d'une grande élégance flanquent l'abside, surmontée d'une balustrade et ornée de modillons historiés, disposition fort rare dans les monuments de cette époque. Du côté des remparts s'élève un clocher qui servait de tour de défense à l'époque romane et qui vient d'être restauré.

Malheureusement le chœur, les transsepts et les deux chapelles latérales, si remarquables par leur architecture, avaient été construits avec de mauvais matériaux, et leur consolidation, on pourrait presque dire leur reconstruction, a exigé des sommes considérables.

La *porte* principale, du style roman, qui s'ouvre sur le flanc nord de la nef, vient d'être restaurée; on remarquera surtout les sculptures des chapiteaux de ses deux colonnes de marbre, qui proviennent certainement d'un monument antérieur aux constructions les plus anciennes de Saint-Nazaire, et qui sont presque antiques. La *nef*, du XIe siècle, aux gros piliers cylindriques, aux voûtes en berceau plein cintre, aux rares et étroites fenêtres et aux bas *côtés* étroits, contraste, par son style *lourd* et massif, avec un transsept, des chapelles et un chœur de la plus coquette, de la plus riche, de la plus légère et de la plus merveilleuse architecture du XIVe siècle. « L'œil se porte malgré lui, a dit M. Viollet-le-Duc, vers ces longues et larges fenêtres, ornées encore de leurs verrières, vers ces piliers et ces voûtes d'une légèreté de construction qu'on a peine à comprendre. Malgré ou peut-être à cause de ses défauts, l'architecture de Saint-Nazaire résume toutes les tentatives du XIVe siècle; de plus, elle présente une richesse d'ornementation dont cette époque plus qu'aucune autre est très-avare. Chaque pas fait découvrir une nouvelle perle. L'évêque Pierre de Roquefort, qui entreprit d'achever cette église, semble avoir voulu en faire un chef-d'œuvre d'élégance et de richesse. » Les *vitraux*, en partie modernes, offrent un grand intérêt.

La *chapelle de Saint-Pierre et de Saint-Paul*, bâtie dans l'angle que forme au nord la nef avec le transsept, renferme une grande dalle usée couvrant le corps de Pierre de Roquefort, mort en 1321. Les clefs des voûtes et les vitraux sont remplis de figures héraldiques. En face de la pierre tombale, contre le mur, s'élève la statue de Pierre de Roquefort, ayant les diacres à ses côtés; ces trois

figures, grandes comme nature, sont de véritables chefs-d'œuvre; une riche ornementation du XIVe siècle les entoure. — On remarque aussi à l'entrée du chœur le tombeau en marbre de Simon Vigorce, archevêque de Narbonne. — Dans la chapelle de Saint-Laurent, on voit un curieux bas-relief représentant le siége d'une place forte au moyen âge.

Enfin l'église Saint-Nazaire possède un monument qui mériterait à lui seul que les archéologues fissent le pèlerinage de Carcassonne: c'est le *tombeau de Radulph*, découvert en 1839 par M. Cros-Mayrevieille, dans la petite sacristie, construction du XIIIe siècle que M. Viollet-le-Duc a fait restaurer avec soin. Le sarcophage, remarquable par le dessin, le mouvement, la naïveté, la variété des figures, non moins que par les costumes de l'époque, est admirablement conservé.

On a récemment découvert sous le sanctuaire une *crypte* du XIe siècle, d'une grande simplicité. Le *cloître* de Saint-Nazaire, bâti et rebâti à diverses époques, a été démoli en 1793.

Industrie. — Commerce. — Le canal.

Carcassonne possède de nombreuses fabriques de drap, donnant lieu, chaque année, à un mouvement d'affaires de 4 millions. Leurs produits, dus au travail de 2000 ouvriers, s'écoulent non-seulement en France, mais encore à l'étranger, principalement dans l'Amérique du Sud. Pendant le moyen âge, les draps de Carcassonne approvisionnaient surtout les échelles du Levant.

Le *port* que forme le canal du Midi, au N. de la ville, couvre une superficie assez considérable.

Dans le principe, Riquet avait eu le projet de faire passer le canal du Midi à Carcassonne, bien que cette ville ne se trouvât pas sur la ligne la plus directe qu'il avait d'abord tracée. Mais les habitants n'ayant pas voulu contribuer aux frais que devait entraîner un détour si utile à leurs intérêts, il refusa de leur rendre ce coûteux service. Le canal du Midi était donc resté éloigné de 2 kil. environ de Carcassonne. En 1786, les états du Languedoc, cédant aux réclamations des autorités locales, résolurent d'en changer le cours; toutefois, cette importante rectification ne fut complétement réalisée qu'en 1810; elle coûta 2 millions de francs, car elle nécessita de larges et profondes excavations dans le roc et de nombreux ouvrages d'art. De beaux ponts ont été construits à l'entrée et à la sortie du port.

L'ancien canal longeait la rive dr. du Fresquel; la nouvelle branche, après avoir atteint Carcassonne, suit la rive g. de l'Aude et rentre dans l'ancien tracé au-dessus du *pont aqueduc du Fresquel*, situé à 3 kil. de Carcassonne. Ce pont remarquable mérite d'autant plus une visite, qu'en y allant, le long des bords du canal, on découvre de charmants points de vue sur la Cité, dont l'aspect varie à chaque pas que l'on fait, sur la vallée de l'Aude, la montagne Noire et les Pyrénées. Il sert tout à la fois au canal et à la route de Castres. Sa longueur est de 50 mètres, sa largeur de 25 mètres 33 centimètres; il se compose de 3 arches, construites entièrement en pierres de taille. Au-dessous coule le Fresquel dans le lit artificiel qu'on lui a creusé, plus direct que le lit naturel et bordé de digues.

De Carcassonne à Pamiers, R. 157; — à Quillan, R. 162; — à Rennes-les-Bains, R. 163; — à Saint-Pons, à Castres (*V.* l'*Itinéraire de la France*, 2e section).

DE CARCASSONNE A NARBONNE.

58 kil. 4 trains chaque jour. Trajet en 1 h. 20 min. et 2 h. 25 min. Prix 6 fr. 45 c., 4 fr. 85 c., 3 fr. 55 c.

A peine a-t-on quitté la gare de Carcassonne, que l'on traverse le canal du Midi sur un pont de 12 mèt. d'ouverture, puis l'Aude elle-même, sur un pont de pierre de cinq arches

de 18 mèt. A g. du chemin de fer on jouit d'une belle vue sur la montagne Noire, dont le point culminant, le Signal de Nore, attire surtout les regards. On cesse bientôt de voir la vieille ville, et, après avoir dépassé deux tranchées, on s'enfonce dans un souterrain de 400 mèt. de longueur, et l'on rase l'extrémité d'un méandre de l'Aude.

98 kil. *Trèbes*, v. de 1871 hab., situé à 1 kil. au N. de la station, au confluent de l'Aude et de l'Orbiel. Il possède des distilleries, des poteries et d'importants chantiers de construction pour les barques. Il s'y tient aussi trois foires considérables. L'Orbiel se jette dans l'Aude par un aqueduc construit par Vauban; une rigole de 780 mèt. de long amène au canal du Midi les eaux limpides de cette rivière, autrefois reçue en entier par le canal, qu'elle remplissait souvent de ses dépôts.

De Trèbes à Lagrasse, R. 164.

On entre dans la région des oliviers; le climat devient plus méridional, le sol plus sec et plus aride. Au S., s'élève la montagne d'Alaric, une des dernières ramifications des Corbières. On laisse à g. le *château de Saint-Julia*, et plus loin celui de *Millegrand*. Le canal est défendu contre les vents du N., quelquefois très-violents, par une plantation de cyprès très-serrée.

103 kil. *Floure*, v. de 405 hab. On traverse ensuite le ruisseau de Bretonne, puis le v. de *Barbaira* (468 hab.).

108 kil. *Capendu*, chef-l. de c. de 719 hab., dominé au S. par la *Montagne d'Alaric* (600 mèt.), sur laquelle, selon la tradition, le roi visigoth dont elle a conservé le nom avait fait bâtir un château fort. Les ruines d'un autre château et d'une église du XIVe s. couronnent un mamelon rocheux. Au N. de Capendu, le canal du Midi longe les contours d'un bassin marécageux que remplissait autrefois l'étang de Marseillette, d'une superficie de 2000 hectares; il a été desséché de 1804 à 1808, par une dame irlandaise nommée Lawless. Le canal souterrain qui le draine en partie se déverse dans l'Aude. On franchit le Rieugras à *Douzens* (639 hab.).

116 kil. *Moux*, v. de 676 hab., qui exploitent les vastes carrières de la montagne d'Alaric.

[Correspondance (75 c.) pour *Fabrezan*, v. de 1287 hab., situé à 13 kil. au S. E., au confluent de la Nielle et de l'Orbieu, et possédant encore quelques débris de ses anciennes fortifications. Ses vins sont renommés. La route passe à (5 kil.) *Fontcouverte*, v. de 490 hab., et à *Ferrals*, v. de 911 hab., situé sur la rive dr. de l'Orbieu.]

Le chemin de fer, s'éloignant de plus en plus de l'Aude et du canal du Midi, qui décrivent une forte courbe au N., se dirige directement à l'E., presque parallèlement à la route de terre, qu'il traverse à peu de distance de Moux. En sortant d'une espèce de défilé rocheux, on aperçoit sur la dr. le *château de Caumont*.

Au N., sur les bords de l'Aude, se trouvent *Roquecourbe* (117 hab.), qui possédait autrefois un château et une manufacture royale de draps, et *la Redorte* (869 hab.), où s'élève un beau château environné de bois. Plus loin, dans la vallée de l'Argens-Double, est situé le village de Rieux-Minervois (*V.* l'*Itinéraire de la France*, 2e section).

127 kil. **Lézignan,** ch.-l. de c., V. de 3016 hab., située à g. du chemin de fer. Elle possède d'importantes distilleries et fait un assez grand commerce. Les foires attirent tous les habitants des communes voisines.

[Voitures de correspondance (75 c.) pour (12 kil.) Fabrezan (*V.* ci-dessus).]

Le chemin de fer franchit l'Orbieu sur un pont de fer à treillis de 100 mètres de long, pesant environ 300 000 kilogrammes.

135 kil. *Villedaigne*, ham. de *Canet* (653 hab.), v. situé à 3 kil. au N. O. de la station. Ses figues sont estimées; mais c'est principalement à la récolte du miel, connu sous le nom de miel de Narbonne, que les habitants doivent leur aisance.

A 3 kil. au N. de Canet, sur la rive opposée de l'Aude, on visite les beaux travaux d'art du canal du Midi, le remarquable *pont-aqueduc* qui franchit le torrent de Répudre et que Riquet a construit en 1676; plus à l'E. se trouve l'*épanchoir à siphon* de Ventenac, inventé par M. Garripuy, et destiné à prévenir le danger d'une trop grande élévation des eaux.

On laisse à dr. la plaine dans laquelle s'opère le confluent de l'Aude et de l'Orbieu, puis on traverse le village de *Névian* (579 hab.), et l'on s'engage à dr. dans un petit vallon séparé de l'Aude par des coteaux rocheux et nus.

140 kil. *Marcorignan*, v. de 544 hab., situé à 2 kil. au N. O. de la station, sur une hauteur qui domine le confluent de l'Aude et de l'Orbieu.

Au delà de Marcorignan, on s'engage dans une tranchée, profonde de 15 mèt. Quand les talus s'abaissent, on aperçoit à dr. le v. de *Montredon* (512 hab.); puis, traversant la route de terre et la prise d'eau de Narbonne, et sortant enfin de la gorge, on voit s'ouvrir à l'E. la vaste plaine de Narbonne, couverte d'oliviers. On franchit le canal de la Robine sur un pont de 20 mèt., avant de s'arrêter à la station, située au N. E. de la ville, à 9 mèt. au-dessus du niveau de la mer, à 149 kil. de Toulouse et à 406 kil. de Bordeaux.

NARBONNE.

Renseignements généraux.

OMNIBUS correspondant avec tous les trains.
HÔTELS: — *de France* et *de la Dorade*.
LIBRAIRE. — Caillard.

Situation. — Aspect général.

Narbonne, ch.-l. d'arrond., V. de 16 062 hab., est située à 8 kil. de la Méditerranée, à la jonction des voies ferrées de Cette, de Bordeaux et de Perpignan, et sur le canal de la Robine qui la divise en deux parties, le *bourg* et la *cité*. Elle est entourée de remparts, du haut desquels on découvre au N. la chaîne des Cévennes, à l'E. le groupe des collines calcaires de la Clape, qui ressemblent à des murailles en ruines, au S. et au S. O. la chaîne des Corbières que domine au loin la cime neigeuse du Canigou. Narbonne était autrefois entourée de lacs qui, la mettant en communication avec la mer, en faisaient un des ports les plus fréquentés de la Méditerranée. Pour exporter les produits de son agriculture et de son industrie, elle est obligée aujourd'hui de se servir du canal qui porte son nom, et qui va aboutir à la Nouvelle. Narbonne est percée de quatre portes; ses rues sont en général étroites, tortueuses et mal pavées.

Histoire.

Les Tectosages qui fondèrent Toulouse (R. 108) furent aussi, selon toute apparence, les fondateurs de Narbonne. Cette ville était depuis longtemps florissante, lorsque les Romains pénétrèrent dans les Gaules. Pythéas de Marseille, qui vivait environ 280 ans avant Jésus-Christ, en parle comme d'une des plus opulentes cités de la Celtique. La première colonie que les Romains envoyèrent dans cette partie de l'Europe fut établie à Narbonne, 116 années avant le commencement de l'ère chrétienne. De grands travaux signalèrent cette prise de possession. « Un bras de l'Aude

fut détourné de son lit et dirigé vers le lac *Rubrensis* (l'étang de Sigean), pour donner à la ville une rade plus vaste et plus sûre; les étangs qui, vers l'E., inondaient souvent les environs de Narbonne, furent contenus par des digues et coupés par des ponts nombreux. Aux bords de l'Aude s'éleva une *image de Rome*, avec son Capitole, sa Curie représentant le sénat, ses décemvirs, ses consuls, ses prêteurs, ses questeurs, ses censeurs, ses édiles, ses institutions et ses mœurs calquées sur celles de la métropole, ses citoyens enfin qui, dans leur nouvelle patrie, restaient avant tout citoyens de Rome, et en conservaient l'orgueil et les droits [1]. » La nouvelle colonie prit le nom de *Narbo Martius*. Elle devint la capitale de la Province et la rivale maritime de Marseille; le proconsul y résidait; une flotte romaine, car c'était un petit port de mer, y stationnait habituellement. Elle possédait des monuments magnifiques, temples, théâtres, thermes, etc., dont il reste à peine encore quelques débris, et jouissait d'une grande prospérité. Mais, sous Tibère, elle devint la proie d'un effroyable incendie, et les empereurs Dioclétien et Constance, en divisant la province Narbonaise en deux parties, diminuèrent de moitié l'importance de son ancienne métropole. Le christianisme s'y introduisit vers le milieu du III[e] s.

Au commencement du V[e] s., Narbonne fut successivement ravagée par les Alains, les Suèves et les Vandales. Les Visigoths seuls parvinrent à s'y établir (413), malgré des luttes nombreuses contre les généraux de l'Empire, puis contre Clovis et les rois franks ses successeurs. Souvent prise et reprise, elle perdit peu à peu son importance et devint une grande ruine jusqu'au commencement du VIII[e] s. Investie en 717 par les Sarrasins, elle fut prise après un siége de deux ans. El Samah, le chef des Arabes, releva et augmenta les fortifications de la ville détruite, dont il fit sa place d'armes et la base de ses opérations militaires. Après la bataille de Poitiers, Charles Martel vint l'assiéger, mais il fut contraint de se retirer. Pépin, devenu roi des Francs, l'assiégea de nouveau en 752; il ne put pas non plus s'en emparer. Toutefois, en repartant pour le Nord, il laissa devant ses murailles une partie de son armée, et, après sept ans de blocus, les Franks y entrèrent par trahison. En 793, les Arabes essayèrent de la reprendre, mais ils ne parvinrent à occuper que les faubourgs. Charlemagne érigea Narbonne en capitale du duché de Gothie et divisa la ville en trois seigneuries. L'une fut attribuée à l'évêque, la seconde, à un guerrier frank nommé Aymeric, dont le roi récompensa ainsi les services. Il concéda la troisième, comprenant un quartier de la Cité appelé la Ville-Neuve, aux Juifs, dont il avait eu sans doute à se louer. Ainsi garantis contre l'animosité des chrétiens, et investis du droit de s'administrer eux-mêmes, les Juifs élevèrent des synagogues et ouvrirent des écoles, et notamment cette université, fameuse au moyen âge, à la tête de laquelle on voit placer le rabbin Moïse Khimkhi. Sous le régime féodal, Narbonne appartint, ou du moins la partie donnée jadis à Aymeric appartint à des vicomtes relevant tantôt des comtes de Toulouse, tantôt des comtes de Barcelone, qui n'ont joué qu'un rôle subalterne dans l'histoire.

Dans le XIII[e] s., Narbonne échappa aux désastres de la croisade contre les Albigeois. L'abbé de Cîteaux, Arnaud-Amaury, se fit seulement élire archevêque de Narbonne en 1212, et s'intitula duc de Narbonne, ce qui autorise à penser que le vicomte avait été chassé de son domaine. Mais il ne put défendre ce titre contre les prétentions de Simon de Montfort, qui, en 1216, reçut de Philippe-Auguste

1. Henri Martin.

l'investiture du duché de Narbonne, en même temps que celle du comté de Toulouse. Son fils Amaury, en 1224, abandonna tous ses droits au roi de France, de qui releva désormais exclusivement la vicomté.

Cette vicomté, après avoir longtemps appartenu à une branche cadette de la maison d'Aragon, fut cédée, en 1447, au comte de Foix, Gaston VI, qui la donna, en 1468, à Jean, son fils puîné. Il mourut en 1500, et son fils Gaston, en 1507, échangea avec Louis II sa vicomté de Narbonne contre le duché de Nemours. Narbonne alors fut pour toujours réunie au domaine de la couronne.

Louis XII jugea prudent de fortifier son acquisition contre les attaques possibles de l'Espagne; mais la population de cette ville avait beaucoup diminué depuis les temps anciens, et l'on eut la malheureuse idée de lui faire une nouvelle enceinte proportionnée au nombre actuel de ses habitants. C'était la condamner à ne jamais réparer ses pertes. On démolit donc les murs bâtis par les Visigoths et les fortifications élevées par les Arabes; les faubourgs de la ville du moyen âge et de la cité antique disparurent avec les monuments romains qui les illustraient. Ces glorieux débris servirent à construire une nouvelle enceinte plus étroite que l'ancienne, et où l'on ne retrouverait aucun vestige de la grandeur passée de la capitale de la Narbonnaise, si François Ier, devenu roi avant que ce travail fût achevé, n'eût ordonné que du moins toutes les pierres sculptées fussent réservées pour le couronnement des bastions et des courtines.

Au surplus, l'événement a démontré que la précaution de Louis XII était superflue. Narbonne n'a pas eu de siége à soutenir depuis qu'on l'a si bien fortifiée, et son rôle s'est complétement effacé dans l'histoire. L'ancienne capitale de la Province romaine n'est plus aujourd'hui qu'une ville de troisième ordre.

Sous le règne de Louis XIII, Narbonne se distingua par son attachement à la cause royale. Ce fut dans ses murs que se dénoua la célèbre conspiration de Cinq-Mars. Quand Louis XIII et Richelieu se rendirent au siége de Perpignan, Richelieu, atteint d'une maladie grave, se vit obligé de s'arrêter à Narbonne, où il fit même son testament. Le roi, se séparant de son ministre, alla seul à Perpignan; mais il tomba malade à son tour, et revint à Narbonne. Instruit pendant son séjour des projets de Cinq-Mars, il donna l'ordre de l'arrêter avec ses complices. Cinq-Mars était sur le point de sortir des murs, lorsqu'il fut saisi par les archers du cardinal (1642).

Narbonne a vu naître trois empereurs romains : Carus, Carinus et Numérien; Terentius Varro, l'ami de Cicéron; le musicien Mondonville.

Aujourd'hui Narbonne récolte ou fabrique des vins et du miel. Parmi ses établissements industriels on cite surtout ses distilleries, ses tanneries, ses poteries et ses tonnelleries.

Monuments. — Antiquités. — Musée.

L'**église de Saint-Just**, l'ancienne cathédrale de Narbonne, est classée parmi les monuments historiques. Fondée en 1272 sur les débris de deux églises antérieures, dont la première avait été construite en 445, et la deuxième pendant le règne de Charlemagne, elle n'a jamais été terminée et ne se compose en réalité que d'un vaste chœur de 40 mètres de haut.

« La construction de ce chœur, dit M. Viollet-le-Duc, est admirablement traitée par un homme savant et connaissant parfaitement toutes les ressources de son art. Les chapiteaux des piles sont complétement dépourvus de sculptures; mais en revanche, l'agencement des arcs et des moulures, la construction des voûtes, sont



exécutés avec une perfection qui ne le cède à aucun des édifices du N. Les vitraux des fenêtres, posés seulement dans le XIVe s., ne présentent que des grisailles avec entre-lacs de couleur; il semble que l'on ait tenu à bannir la sculpture et la peinture de cette église; aussi est-elle d'un aspect passablement froid. C'est plutôt l'œuvre d'un savant que celle d'un artiste. Outre la grandeur de son plan, ce qui donne à la cathédrale de Narbonne un caractère particulier, c'est la double ceinture de créneaux qui remplace les balustrades sur les chapelles, et qui réunit les culées des arcs-boutants, terminés en forme de tourelles. C'est qu'en effet cette abside se reliait aux fortifications de l'archevêché, et contribuait du côté du N. à la défense de ce palais. »

Le sanctuaire a conservé sa clôture formée de tombeaux d'évêques. Les orgues, couvertes de belles boiseries sculptées, datent de 1741. On remarque aussi dans l'église une tapisserie représentant la création du monde; une belle statue de la Vierge, en albâtre, sculptée au XVe s.; une copie, par Charles Vanloo, du magnifique tableau de Sebastiano del Piombo, la Résurrection de Lazare, qui se trouve maintenant à Londres. On conserve dans la sacristie de curieux ivoires; trois autels portatifs ou *pierres sacrées* du XIIIe et du XIVe s.; des missels et des manuscrits richement enluminés.

Du sommet de la tour on jouit d'une belle vue sur les plaines voisines, la mer et les étangs, la chaîne des Cévennes au N., et celle des Pyrénées au S.

Un cloître reliait la cathédrale à l'archevêché. Il fut commencé dans la seconde moitié du XIVe s. par Pierre de La Jugie, et continué par Roger de Beaufort, son successeur.

L'ancien **palais des archevêques**, transformé aujourd'hui en hôtel de ville et classé parmi les monuments historiques, communique avec la cathédrale : il est situé au centre de la ville, sur la rive g. du canal, et se compose de constructions de diverses époques. La façade, qui fait face au marché aux herbes, offre trois tours d'inégale hauteur. La première tour (*des télégraphes*) date du commencement du XIVe s.; elle est crénelée, percée de longues meurtrières, et dominée sur les angles par quatre tourelles; son aspect est celui d'un énorme donjon féodal. La deuxième (tour *Saint-Martial*) a été bâtie en 1380; son aspect est moins sévère; elle est couronnée de mâchicoulis et percée de baies ogivales. C'est entre ces deux tours que l'hôtel de ville a été construit sur les dessins de M. Viollet-le-Duc, dans le style orné de la fin du XVe s. La troisième tour, appelée *de la Madeleine* à cause d'une chapelle attenante, est séparée de la seconde par un passage recouvert de deux arcades. Une autre tour cernée, entourée de constructions et visible seulement du cloître Saint-Just, paraît dater du IXe s. et avoir fait partie de l'ancienne église carlovingienne, remplacée par la cathédrale actuelle. Il existe trois petites chapelles dans le palais de l'archevêché. Dans celle de la Madeleine, on voit une belle porte romane en marbre blanc, du XIIe s., et une petite fontaine du XVIe.

L'archevêché de Narbonne, jadis siége primatial de toutes les Gaules, a été supprimé à la Révolution.

Le **musée**, fondé en 1833, occupe, avec la *bibliothèque*, au premier étage de l'hôtel de ville, dix-sept salles de diverses grandeurs, et comprend en outre un vaste jardin dans lequel sont conservés des tombeaux chrétiens des premiers siècles, des inscriptions funéraires romaines, des bas-reliefs antiques, des colonnes et des chapiteaux : ce musée est l'un des plus remarquables de la province.

Un bel escalier, construit au XVIIIe s., monte à la première salle, à g., qui renferme la collection des monuments épigraphiques parmi lesquels on remarque surtout une série d'inscrip-

tions visigothes et hébraïques; l'autel élevé par les Narbonnais à l'empereur Auguste; une inscription phénicienne. La bibliothèque vient ensuite : elle renferme 2800 ouvrages, formant environ 8000 volumes : quelques-uns des manuscrits sont d'une très-grande valeur.

La première salle du musée, ou salle des Gardes, fut construite, ou plutôt restaurée en 1634. On y voit un moule de la célèbre porte de Ghiberti; un tombeau romain, représentant des faunes vendangeurs; la base d'une statue colossale; une magnifique *Chasse* de Jadin; des vases funéraires, un grand nombre de bas-reliefs antiques et du moyen âge, mais surtout une frise en marbre blanc, représentant deux aigles qui supportent une guirlande de fruits et de feuillages.

La salle suivante, située dans la grande tour, fut décorée à la même époque que la première. Le plafond est orné de quarante-neuf tableaux de l'école italienne, représentant des muses et des génies qui portent des fleurs, des fruits, des instruments de musique, et divers attributs. Une belle mosaïque antique, découverte depuis peu à côté de la porte neuve de Narbonne, sert de pavé à cette salle, dans laquelle on remarque une précieuse faïence émaillée de Lucas Della Robia, quelques beaux portraits, *Jésus et la Samaritaine*, par le Garofalo, et d'autres tableaux moins importants.

La troisième salle occupe toute la longueur du bâtiment construit par M. Viollet-le-Duc, et dont les fenêtres s'ouvrent sur la place du Marché. Les peintures du plafond sont dans le style du XVIe s. On voit, au centre de la salle, une colonne antique en brèche africaine, supportant un chapiteau en albâtre, de la Renaissance, et deux statues modernes, l'une de M. Ottin, l'autre de M. Lescorne. Nous citerons parmi les meilleurs tableaux de cette galerie, qui du reste en renferme beaucoup de médiocres et qui est assez mal éclairée :

Carducci (*Simon*). Saint Joseph. — *Rubens*. Jésus chez Marthe et Marie. — *Moralès*. Un Ecce Homo. — L'Adoration des Mages, tableau à volets de l'école de *Van Eyck*. — *Roqueplan* (*Camille*). Un intérieur. — *Lazerges* (peintre narbonnais). Groupe d'enfants. — *Mignard*. Saint Charles Borromée donnant la communion aux pestiférés, tableau qui a beaucoup souffert. — *Brisset*. Copie de la Transfiguration de Raphaël, etc.

A g. de cette belle et grande galerie, s'ouvre une galerie parallèle, plus petite, renfermant la précieuse collection d'armes, de chinoiseries, de meubles, de porcelaines, de bronzes, d'ivoires et de curiosités de tout genre, généreusement donnée à la ville par un de ses enfants, M. Barathier, peintre. De cette galerie, on entre dans l'ancienne salle à manger des archevêques. Cette salle contient un buste de Louis XIV, sculpté par Puget, en marbre blanc de Carrare. A g. s'ouvrent les petits appartements, et à dr. une autre salle située dans la tour Saint-Martial. On a réuni dans cette salle les principaux objets d'archéologie et de curiosités : émaux, faïences, figurines antiques, vases funéraires, bronzes celtiques, un pied en marbre sculpté par Michel-Ange, etc. Les deux salles suivantes renferment une belle collection de tableaux donnée au musée par M. Maurice Peyre, et une série de plâtres moulés d'après l'antique. Mentionnons encore au musée une statue en marbre blanc, de la meilleure époque, d'un excellent style, représentant *Silène*, trouvée pendant la construction de la gare, et donnée à la ville. Le musée possède en outre d'importantes collections d'histoire naturelle.

L'**église Saint-Paul,** située dans le faubourg de la ville et classée parmi les monuments historiques, mérite aussi la visite des archéologues. Elle date du XIIIe siècle et est d'un style

ogival très-hardi : mais les travaux faits après coup et à diverses époques ont modifié d'une manière fâcheuse le caractère primitif du monument. On remarque sur le pilier qui est en face de la principale porte d'entrée, une sculpture représentant le Jugement dernier. Les chapelles sont décorées de peintures et de dorures d'un goût détestable; l'une d'elles renferme deux sarcophages chrétiens des premiers siècles.

La *chapelle des Carmélites* ou de *Saint-Sébastien*, dont la façade a été restaurée, est remarquable par sa voûte à nervures ogivales. On voit dans une chapelle, un tableau de Mignard, représentant sainte Thérèse.

Tous les étrangers qui s'arrêteront à Narbonne ne devront pas manquer de faire le tour de la ville en dehors de ses **murs**, qui sont comme un musée en plein air; car dans toute leur étendue, et surtout près de la *porte de Béziers*, ils présentent une suite de bas-reliefs, d'inscriptions et de fragments antiques, mêlés aux pierres de taille et disposés avec une espèce de symétrie. C'est François Ier, le protecteur des arts, qui a fait détruire les édifices romains pour utiliser leurs débris dans la construction des murailles. « Mais il faut, dit M. Mérimée, rendre cette justice à l'ingénieur de François Ier, qu'il a placé la plupart des inscriptions de manière à pouvoir être lues; qu'il n'a point retourné ni détruit les bustes et les bas-reliefs; enfin qu'il a plaqué l'intérieur des portes des fragments de sculpture qui lui ont paru les plus curieux. Ce n'était donc point tout à fait un ignorant; il raisonnait la barbarie. »

Excursions.

On peut faire une course charmante en se rendant à Gruissan par les *collines de la Clape*, qu'on voit se dresser au S. E. En 1 h. de marche, on arrive à leur base, et l'on monte par un ravin étroit et pierreux sur (2 h.) la cime la plus élevée (214 mèt.), connue, à cause de sa forme, sous le nom de *Coffre de Pech-Redon*. De cet observatoire, on jouit d'une vue vraiment admirable sur la Méditerranée, les plages sablonneuses de Gruissan et de la Nouvelle, et les Pyrénées bleuâtres, qui se prolongent au loin dans la mer, et se terminent abruptement par le massif de San-Pedro de Roda. Du Coffre de Pech-Redon, on descend au S. dans de profonds ravins creusés par les eaux, et l'on atteint (3 h.) le bord d'un étang salin au milieu duquel s'élève en amphithéâtre, sur un rocher, le v. de *Gruissan* (2829 hab.), dominé par une vieille tour et réuni à la terre ferme d'un côté par une digue, de l'autre par un pont. De Gruissan, on revient à Narbonne en contournant à l'O. les collines de la Clape et en longeant les bords marécageux de l'étang du Capitoul et le canal de la Robine.

On visite aussi, dans les collines de la Clape, le v. *d'Armissan* (545 hab.), situé à 8 kil. E. de Narbonne, dans un étroit bassin de cultures, environné de rochers. On y exploite des gisements de lignite et des carrières de dalles. A 2 kil. au N. d'Armissan, se trouve le ham. de *Marmorières*, dominé par une vieille tour et les ruines d'une ancienne église.

Près du monticule appelé *Mont-Laurès*, à 4 kil. au N. de Narbonne, et à côté de plâtrières importantes, il reste encore des traces de l'un des neuf établissements de l'empire romain pour la teinture en pourpre des étoffes de laine ou de soie exclusivement réservées aux princes.

Excursion aux ruines de l'abbaye de Fontfroide, R. 164; — de Narbonne à Lagrasse, R. 164; — à Perpignan, R. 165.

DE NARBONNE A CETTE.

71 kil. — 5 convois par jour. Trajet en 1 h. 30 min. et 2 h. 30 min. Prix : 7 fr. 85 c., 5 fr. 90 c., 4 fr. 30 c.

156 kil. de Toulouse. *Coursan*, ch.-l. de c. de 2154 hab., sur la rive

dr. de l'Aude, dans une plaine sujette aux inondations. La route de terre y traverse l'Aude, un peu au-dessous du pont du chemin de fer (3 arches de 16 mèt.). A 2 kil. à l'E. de Coursan se trouve le *château* moderne *de Celeyran*, entouré de beaux jardins et de grands arbres. On ne tarde pas à sortir du départ. de l'Aude, pour entrer dans celui de l'Hérault, puis on franchit successivement les canaux des Trois-Ponts, des Portes, de la Collocation, et le canal de fuite de *l'étang de Capestang*, dont on voit la vaste nappe s'étendre au loin dans la direction du N. Après avoir décrit vers l'E. une forte courbe, on continue de se diriger au N. E., entre deux chaînes de coteaux éloignées d'environ 1500 mètr. et parsemées de vignes et d'oliviers.

165 kil. *Nissan*, v. de 1651 hab., exploite de belle carrières de pierres à bâtir.

Au sortir d'une tranchée dont les talus sont soutenus par des constructions en maçonnerie, on découvre, sur la g., une partie de la chaîne des Cévennes; mais bientôt on s'enfonce dans un tunnel de 500 mètr. de long., pour franchir à 19 mètr. le *col de Malpas*, qui sépare le bassin de l'Aude de celui de l'Orb. Ce tunnel est percé au-dessous de celui du canal du Midi et au-dessus de la galerie de Montady, qui traversent également le côteau.

Le plateau de la *montagne d'Enserune* (on nomme ainsi le massif que traversent le chemin de fer et le canal) abonde en débris d'antiquités. Dans le tertre du côté S. sont encore les restes d'un aqueduc souterrain.

A l'entrée du tunnel de Malpas, le canal du Midi était à g. du chemin de fer, à la sortie, il est à dr., car les deux tunnels se sont croisés. Du chemin de fer, on aperçoit le v. de *Colombiers* (612 hab.), près du canal. A l'horizon on découvre le Canigou. A dr., au delà d'un ancien étang desséché et coupé de fossés d'écoulement, on remarque surtout *Montady* (313 hab.), v. bâti en amphithéâtre sur une colline escarpée, et dominé par une haute tour carrée, seul reste d'un ancien château. Au sortir d'une tranchée profonde, on franchit l'Orb sur un pont de 5 arches, de 20 mèt., avec 4 arches de secours. En amont la route de terre, en aval le canal du Midi traversent également la rivière sur de beaux ponts (*V.* ci-dessous).

432 kil. **Béziers** (omnibus correspondant avec tous les trains; hôt. : du Nord, Paul Riquet, des Balances, des Postes, du Commerce, du Cheval-Blanc, du Bras-d'Or; libraires : Benezech, Carrière, Delpech, Mlle Bardou), chef-l. d'arr. de 24 270 hab., situé à 51 mèt., sur les pentes et sur le plateau d'une colline escarpée au pied de laquelle coulent l'Orb et le canal du Midi. Grâce à cette position pittoresque, et aux nombreuses améliorations qui ont modifié son aspect intérieur, cette ville sera bientôt l'une des plus belles et des plus agréables du midi de la France. Aussi les Languedociens disent-ils, depuis des siècles, que si Dieu venait habiter la terre, ce serait Béziers qu'il choisirait pour résidence. — En sortant de la gare, on monte à Béziers par un boulevard entièrement neuf, qui aboutit à la place de la Citadelle, d'où rayonnent au N. et à l'E. les diverses rues de la ville.

Rien ne prouve que Béziers ait existé avant les Romains; mais on pense généralement que la région où elle fut bâtie était occupée par une tribu de Tectosages appelés *Biterres* ou *Béterres*. Peu de temps après la fondation de Narbonne, une colonie tirée de la septième légion vint fonder, sur l'emplacement actuel de la ville, un établissement appelé d'abord *Colonia Septimanorum*. Puis le nom des Biterres revint peu à peu à la ville et lui fut conservé. Saint Aphro-

dise fut, au IIIe siècle, l'apôtre et le premier évêque de Béziers. Saint Athanase y convoqua, en 356, un concile contre l'arianisme. Après l'invasion des barbares, Béziers appartint aux Visigoths jusqu'à l'arrivée des Arabes, auxquels les rois franks parvinrent à l'enlever en 752.

Devenue vicomté héréditaire, par suite des concessions de Charles-le-Chauve, la seigneurie de Béziers fut bientôt réunie, grâce à diverses alliances, à celles d'Agde et de Carcassonne. Au milieu du XIIe siècle, elle avait pour seigneur un certain Raymond Trencavel, chevalier remuant et belliqueux qui avait suivi le comte de Toulouse à la croisade, et depuis son retour avait fait la guerre à son suzerain. Il eut une fin tragique : ayant offensé les bourgeois de Béziers, ceux-ci demandèrent une éclatante réparation; Trencavel refusa, et les bourgeois le poignardèrent au pied de l'autel, dans l'église de la Madeleine. Après la mort de Raymond Trencavel, sa famille fut chassée de la ville, qui se gouverna elle-même pendant deux ans, de 1167 à 1169. Roger, fils de Trencavel, avait demandé le secours du roi d'Aragon, dont il avait obtenu un corps de troupes qui, joint à la chevalerie du pays, lui faisait une petite armée. Il ne put cependant prendre la ville de vive force. « Il la reçut à composition, jura de ne rechercher personne pour le passé, et obtint ainsi l'ouverture des portes. Il introduisit alors ses Aragonais par petites troupes dans Béziers, et, au moment où les citoyens étaient dans la plus profonde sécurité, il lâcha sur eux ses féroces mercenaires. Tous les bourgeois qu'on put prendre furent massacrés ou pendus; on n'épargna que les Juifs, et les femmes furent réparties entre les soldats pour repeupler la cité. »

Roger laissa ses domaines, en 1194, à son fils Raymond Roger, qui était réservé à de bien tristes destinées. Il n'avait que vingt-trois ans lorsque la guerre éclata. Il était neveu du comte de Toulouse Raymond VI, dont son père avait épousé la sœur. Son âme était noble, ardente, intrépide, et son caractère aussi énergique que celui de Raymond VI était faible et irrésolu. Quand il fut sommé par les légats du pape de s'armer contre l'hérésie, de se faire le persécuteur et le bourreau de ses sujets, il méprisa cet ordre barbare, et les croisés s'avancèrent contre lui. C'était en l'année 1209.

De toutes les petites villes et des campagnes environnantes, catholiques et hérétiques s'étaient réfugiés en foule à Béziers. L'armée croisée était également redoutable aux uns et aux autres. « Les chefs de la croisade dépêchèrent l'évêque de la cité vers ses ouailles. L'évêque assembla les habitants dans l'église cathédrale de Saint-Nazaire, et, leur représentant le grand péril où ils étaient, il leur conseilla de rendre la ville au légat et de livrer entre ses mains les hérétiques, que lui, évêque, connaissait bien et avait couchés par écrit. » Ils refusèrent. « Vénérable père, dit un des consuls, nous sommes ici tous chrétiens, et ne voyons parmi nous que des frères. » L'évêque reporta cette réponse au camp, et les croisés délibérèrent sur le châtiment à infliger à la cité rebelle. L'extermination fut résolue. Quelques chevaliers cependant demandèrent grâce pour les catholiques. Mais le légat Arnaud Amaury, abbé de Cîteaux, trancha la question par ces paroles célèbres : « Tuez-les tous! Dieu reconnaîtra les siens. »

Les croisés s'approchèrent de la ville, et les Biterrois sortirent à leur rencontre, avec plus de bravoure que de prudence. Ils furent repoussés, rejetés dans la ville, et leurs ennemis y pénétrèrent pêle-mêle avec eux. « Ils se retirèrent, autant qu'ils le purent, dans l'église de la Madeleine. Les *capelans* (chanoines) de cette église firent tinter les cloches jusqu'à

ce que tout le monde fût mort. Il n'y eut glas, ni cloches, ni capelans revêtus de leurs habits sacerdotaux, qui pussent empêcher que tout fût passé au tranchant de l'épée, et il ne s'en sauva point un seul; ce fut la plus grande pitié que jamais on eût vue ni ouïe. La ville pillée, ils y mirent le feu.... et tout fut dévasté et brûlé.... en sorte qu'il n'y demeura chose vivante. Le chroniqueur Aubri ou Albéric de Troisfontaines prétend que la population égorgée s'élevait à 60 000 personnes, dont 7000 au moins dans la seule église de la Madeleine. Le contemporain Bernard Isthier de Limoges porte le nombre des morts à 30 000. Arnaud Amaury en avoue 20 000 dans la lettre où il rend compte au pape de sa victoire [1]. » Raymond-Roger, investi bientôt après dans Carcassonne, s'y défendit vaillamment; mais, dupe de sa loyauté chevaleresque et de la perfidie du légat, il devint prisonnier de Simon de Montfort, qui, convoitant ses domaines, lui donna bientôt une *dyssenterie* dont il mourut.

Simon de Montfort recueillit en effet le prix de son crime, et reçut du pape la vicomté de Béziers, dont Amaury son fils hérita après sa mort. Raymond Roger avait pourtant laissé un fils en bas âge, qui fut élevé par le comte de Foix, et qui, en 1224, âgé de seize ans, rentra dans Carcassonne et dans Béziers. Mais Amaury de Montfort fit cession à Louis VIII de toutes les conquêtes de son père, et le roi de France s'empara des domaines du vicomte de Béziers, qui, après avoir combattu pendant cinq ans à côté du comte de Toulouse, trouva enfin un asile à la cour du roi d'Aragon.

Béziers ne sortit que lentement de ses ruines et ne recouvra jamais son ancienne importance. Elle avait, dit-on, 30 000 habitants au XIIe siècle. A partir de sa réunion au domaine de la couronne, son rôle s'efface complétement dans l'histoire.

1. Henri Martin.

Béziers a vu naître Pierre-Paul Riquet, le créateur du canal du Midi; les académiciens Pélisson et de Mairan, MM. Flourens et Viennet. C'est à Béziers que le *Dépit amoureux*, de Molière, fut représenté pour la première fois.

L'église des Saints Nazaire et Celse, appelée communément **Saint-Nazaire**, l'ancienne cathédrale, classée parmi les monuments historiques, a été construite à diverses époques. Les plus anciennes parties (XIIe siècle) étant fortifiées, on a adopté la même disposition pour le chœur et la nef (XIIIe et XIVe siècles). Entre les deux tours de la façade s'ouvre une belle rose de 10 mèt. de diamètre; la porte placée au-dessous est encore ornée de deux statues (l'Ancienne Loi et la Nouvelle), abritées par des dais richement sculptés. « Sur le flanc méridional de la nef, il existe encore un beau cloître du XIVe siècle, dont la solidité a malheureusement été compromise par des déblais maladroits faits au pied des murs pour construire une prison. » (M. VIOLLET-LE-DUC.) L'intérieur de l'église a été aussi gâté par des restaurations inintelligentes; cependant toutes les fenêtres du chœur ont conservé leur grillage présentant des filigranes de fer d'un dessin merveilleux.

La longueur de l'église dans œuvre est de 52 mèt., la largeur de 14 mèt. à la nef, et de 34 mèt. à la croisée; la hauteur des voûtes est de 24 mèt., celle du clocher de 46.

Saint-Aphrodise, dont la crypte passe pour avoir été le tombeau de l'apôtre de Béziers, est l'une des plus anciennes églises de la ville. C'est une reconstruction romane du Xe siècle, agrandie et dénaturée par des constructions ogivales du XVe. Un *tombeau antique*, en marbre gris parsemé de taches rouges, y sert de cuve baptismale.

L'*église de la Madeleine* (XIe siècle),

où furent égorgés un grand nombre des habitants, lors du massacre de 1209, est un parallélogramme terminé par des transsepts très-courts et une abside pentagone. On y voit un tableau de Coustou représentant la mort de saint Joseph. — *Saint-Jacques* n'a gardé que son clocher et quelques parties moins importantes des constructions primitives du XIe siècle; dans le chœur on remarque de belles mosaïques. — L'*église des Récollets* a conservé un portail ogival du XVe ou du XVIe siècle.

L'ancien *évêché*, transformé en sous-préfecture et en palais de justice, n'a rien de remarquable; mais de ses fenêtres, ainsi que de la terrasse de Saint-Nazaire qui l'avoisine, on jouit d'une belle vue sur la vallée de l'Orb. Quand le temps est clair, on aperçoit la mer et les Pyrénées.

L'*hôtel de ville*, commencé en 1742, achevé en 1764, renferme depuis l'année 1859 une bibliothèque et un musée. La bibliothèque, riche surtout en livres de voyages, compte 10 000 volumes. Le musée possède un beau tableau du Dominiquin (*Grégoire IV*). On y remarque en outre un tableau italien de la fin du XVIe siècle, représentant les personnages de la comédie italienne; des tableaux de Cl. Marchal (une *Tentative de séduction*), de Joannin (*Paysage*). — La salle d'histoire naturelle renferme une collection intéressante de vases étrusques et de poteries grecques provenant de Délos. La salle des tableaux contient une belle collection de médailles romaines et de monnaies du bas-empire et gauloises frappées à Béziers.

Le *théâtre* est un édifice de construction assez lourde.

La *statue de Riquet*, érigée aujourd'hui (1862) sur la belle promenade ornée de jets d'eau qui s'étend au N. de la place de la citadelle et aboutit au théâtre, doit être prochainement transportée plus au S., sur le plateau des Prêtres, qu'on transforme en un jardin anglais, sous la direction de M. Bühler. De ce plateau, la noble statue de bronze, œuvre de David d'Angers, dominera le canal et la mer. Achetée par souscription, elle a été inaugurée en 1838. Le jour de l'inauguration, on a célébré avec une pompe extraordinaire l'ancienne fête locale de *Caritachs*, consistant en processions et en danses. — En 1835, la Société archéologique a fait placer une inscription sur le mur extérieur de l'une des maisons de la place Saint-Félix, où l'on dit que Riquet vit le jour.

Le *monument de l'Immaculée-Conception*, érigé en déc. 1856, consiste en une colonne de 15 mèt., imitée de la colonne de Juillet, à Paris, et surmontée d'une statue de la Vierge, en fonte, entièrement dorée, haute de 2 mèt. et demi.

Béziers possède encore de nombreux fragments d'antiquités romaines : des aqueducs; des arènes, si ruinées qu'on peut à peine déterminer leur forme générale et leur étendue; des voies antiques; des inscriptions et des mosaïques, etc. Nous signalerons enfin une *statue* colossale qui se voit depuis des siècles à l'une des extrémités de la rue Française, près de l'hôtel de ville. Cette statue, connue sous le nom de *Pupezue*, est en beau marbre blanc d'un grain très-fin. Elle est depuis longtemps mutilée.

Le *vieux pont* de Béziers, bâti au commencement du XIIe s., souvent remanié depuis, a 245 mèt. de long et se compose de 17 ouvertures, arches ou ailes intermédiaires, de constructions diverses.

Le plus beau des ponts qui traversent l'Orb est le *pont-aqueduc* du canal du Midi, qui se distingue des autres constructions du même genre, a dit un ingénieur, par la substitution de parements découpés et presque à jour aux parements lourds et pleins des autres ponts-canaux. Il est formé de 7 arches principales en anse de

panier, de 17 mèt. d'ouverture, et de 2 arches de secours en plein cintre. La cuvette du canal, large de 8 mèt., donne passage à une seule barque.

Béziers a possédé et possède encore des tanneries et des fabriques de soies; « mais la fabrication des alcools a dominé toutes les autres, a dit M. Viennet en terminant l'histoire de Béziers (*Histoire des Villes de France*). Toutes les spéculations agricoles se tournent de ce côté, depuis que la rigueur de quelques hivers a fait périr les dix-neuf vingtièmes des oliviers qui couvraient les collines de ce pays. Le marché de Béziers est, comme celui de Bordeaux, un des régulateurs du prix des trois-six. Ce marché a lieu le vendredi, et un nombre considérable de bestiaux, qui s'élève à plusieurs milliers, y est amené du haut Languedoc et des contreforts des Pyrénées. »

Dans les environs de Béziers, on visite surtout, à 1 kil. au S. O. de la ville, l'*écluse de Fonserannes*. Pour amener le lit du canal au niveau de la rivière, Riquet a eu recours à huit sas accolés, dont le développement présente une masse de construction de plus de 312 mèt. de longueur, sur une hauteur perpendiculaire de 25 mèt. « Ce bel ouvrage d'art, dit l'auteur anonyme du *Guide du voyageur sur le canal du Midi*, rappelle l'*escalier de Neptune* du canal Calédonien. Rien n'est plus beau et plus imposant que l'ensemble qu'offre la suite de ces huit sas, lorsque, toutes les vannes étant ouvertes à la fois, les eaux se précipitent en cascade et couvrent d'une nappe d'écume blanche toute la hauteur, depuis Fonserannes jusqu'au port de Béziers. »

A 8 kil. au S. de la ville, sur les bords d'un étang qu'entourent des plages basses, occupées autrefois par la Méditerranée, se trouve le petit v. de *Vendres* (579 hab.), près duquel on voit des vestiges d'un temple consacré à Vénus (Veneris, Vendres).

Les *bains de mer* de Béziers sont à 14 kil. de Béziers, sur une plage située immédiatement à l'O. de l'embouchure de l'Orb. Pour s'y rendre on passe à *Sauvian* (417 hab.) et à *Sérignan* (2408 hab.).

De Béziers à Graissessac (chemin de fer); — à Pézenas (corresp.); — à Saint-Pons (corresp.) (*V.* la 2e section, 3e volume de l'*Itinéraire de la France*).

Après avoir traversé sur un pont-viaduc l'embranchement de Graissessac, on s'enfonce dans une tranchée, profonde en certains endroits de 17 mèt.

181 kil. **Villeneuve-lès-Béziers**, V. de 2040 hab., située à 1 kil. au S. de la station, entre le canal et l'Orb. Elle n'a conservé de son ancienne église romane qu'une tour massive, et de son ancien château fort qu'une autre petite tour carrée.

On se rapproche de plus en plus de la Méditerranée, qu'on aperçoit à l'horizon. Le Canigou attire les regards au S. O. Des oliviers et des vignes couvrent la vaste plaine que l'on traverse. Après avoir dépassé le v. de *Cers* (250 hab.), dont les maisons se groupent immédiatement au S. du chemin de fer, on s'engage successivement dans plusieurs tranchées, puis on franchit le Libron.

193 kil. *Vias*, v. de 1761 hab., traversé par la route de terre, et dont l'église, bâtie en pierre volcanique, a été classée parmi les monuments historiques.— Le *pont-aqueduc*, construit récemment par M. Maguès sur le Libron, à 1 kil. au S. O. de Vias, est un des travaux d'art les plus remarquables du canal du Midi. Le torrent, dont les eaux sont ordinairement claires et pures, apporte pendant les inondations une grande quantité de pierres qui obstruaient autrefois le canal, interrompaient chaque année la navigation pendant 40 et même 60 jours, et donnaient lieu à une dépense considérable. Le niveau de la plaine environnante étant très-peu élevé au-

dessus du niveau du canal, on ne pouvait faire passer ses eaux sur un pont-aqueduc ordinaire : on a donc eu l'idée de construire, à une très-petite hauteur au-dessus du canal, un double pont composé de deux lits mobiles en bois, appuyés sur de fortes culées de pierre et séparés l'un de l'autre par un sas assez long pour contenir un bateau. Les deux tabliers des lits mobiles sont disposés de manière à pouvoir s'ouvrir par le milieu tout en servant d'écluses pour retenir les eaux du Libron. D'ordinaire celles-ci passent sur les deux tabliers, et vont se rejoindre plus bas pour se jeter dans la mer par une commune embouchure; mais quand un bateau se présente devant l'un des ponts, celui-ci s'ouvre, et en s'ouvrant, ferme en même temps le passage aux eaux du torrent, les refoule et les oblige à passer sur le deuxième pont. Quand le bateau s'est introduit dans le sas intermédiaire, le premier pont se referme à son tour et livre passage au torrent, tandis que le deuxième pont s'ouvre et permet au bateau de continuer sa marche.

Au delà de Vias on franchit le canal du Midi.

Sur la dr. les regards sont attirés par les éminences qui dominent la ville et le cap de

197 kil. **Agde** (hôt. : de la Poste, Notre-Dame, du Cheval-Blanc), ch.-l. de canton de 9737 hab., situé à 4 kil. de la mer, sur le canal du Midi et sur la rive g. de l'Hérault, dans une plaine fertile. Son port proprement dit contient d'ordinaire 30 ou 40 bâtiments d'un tonnage moyen, qui font le commerce de cabotage, et environ 40 tartanes de pêcheurs; malheureusement l'entrée de ce port n'est ni sûre ni facile. Le chemin de fer du Midi a fait construire un canal qui met l'Hérault en communication directe avec la gare, où les navires peuvent désormais charger et décharger leurs marchandises.

Les maisons et les édifices publics d'Agde sont bâtis de laves, « ce qui en rend l'aspect si triste, dit Millin, que cela a donné lieu à ce proverbe : *Agde, ville noire*, caverne de voleurs : expression qui ne porte aucune atteinte à la probité de ses habitants, mais que le peuple emploie pour caractériser la tristesse de la ville.... » Elle n'a qu'un monument à montrer aux étrangers : c'est son ancienne *cathédrale* (Xe et XIe s.), classée parmi les monuments historiques, et dont la tour carrée ressemble au donjon d'un château fort.

Agde (Ἀγαθήπολις), fondée par les Marseillais vers l'an de Rome 163, fut incorporée par César à la province romaine. Plusieurs fois saccagée par les Barbares, elle était dès l'an 263 le siége d'un évêché, dont les titulaires possédèrent bientôt le pouvoir temporel, avec le titre de vicomte. Elle eut beaucoup à souffrir dans la guerre des Albigeois. Elle fut prise en 1216 par Amaury de Montfort, rentra cinq ans après sous la domination du vicomte de Béziers et fut enfin réunie à la couronne par saint Louis en 1239. L'amiral espagnol André Doria la ruina à la fin du XIIIe s. et fit passer au fil de l'épée tous les habitants, depuis l'âge de cinq ans jusqu'à celui de soixante. Il *pardonna à tous les autres*, dit la chronique. Au XIVe s., Agde répara ses pertes. Louis XIII y établit, en 1630, un des quatre principaux siéges d'amirauté du Languedoc, et un port y fut construit de 1637 à 1642. Les protestants s'emparèrent de la ville en 1562, et résistèrent à toutes les attaques des catholiques. En vain Joyeuse vint l'assiéger; en vain livra-t-il quatre assauts pour s'en emparer de vive force; grâce à l'énergie du gouverneur de Cayla, il dut battre en retraite en laissant 4000 soldats au pied des murs. Les catholiques ne reprirent la ville qu'en 1577. Lors de la révolte de Gaston d'Orléans, les habitants, effrayés de l'issue de la ba-

taille de Castelnaudary, s'empressèrent de reconnaître l'autorité royale et démolirent eux-mêmes la citadelle.

Agde s'occupe aujourd'hui de la construction des navires, de la fabrication des cordages et des eaux-de-vie; elle possède aussi des minoteries, une brasserie, etc. Elle est, du reste, plus commerçante qu'industrielle. Plusieurs nations étrangères y entretiennent des vices-consuls.

Entre la ville et la mer s'élève un ancien volcan couronné de cinq cônes, dont le plus élevé, appelé le *pic de Saint-Loup*, atteint 115 mèt. au-dessus du niveau de la mer. On suit très-bien du regard la direction des deux courants de lave principaux : l'un, sur lequel est bâtie la ville d'Agde, l'autre qui forme le cap d'Agde, en face duquel se trouve l'île basaltique de Brescou. Le cratère est rempli de vignes et de maisons de campagne. Sur le pic de Saint-Loup, non loin de l'*ermitage*, on a érigé un phare de premier ordre, à feu tournant, dont les éclipses se succèdent de minute en minute. Sa portée est de 27 milles. De ce phare on jouit d'une vue très-étendue sur la plaine, les étangs, les Cévennes, la mer et les Pyrénées lointaines.

En descendant du pic de Saint-Loup directement au S., on contourne l'étang de Luno, et bientôt on se trouve sur le *cap d'Agde*, promontoire volcanique, défendu par un petit fort; au S. O. s'étend le *môle Richelieu*, long de 1 kil. environ. Sous l'impulsion du courant, les sables se sont lentement accumulés à l'O. de cette digue, de manière à la rattacher complétement à la terre ferme.

L'île de Brescou est située vis-à-vis du cap d'Agde et du môle Richelieu : c'est un petit rocher volcanique. Le maréchal de Joyeuse, s'en étant emparé en 1589, y commença des fortifications, continuées par le duc de Montmorency, démolies en partie sous Louis XIII et rétablies plus tard. On y voit des batteries creusées dans le roc. Un phare à feu fixe de quatrième ordre, de 10 mèt. de hauteur et de 10 milles de portée, y a été établi.

L'*embouchure de l'Hérault*, qui s'ouvre à 4 kil. plus à l'O., est également défendue par un ouvrage militaire appelé *fort du Grau*. Sur la jetée de l'E., à l'entrée du chenal, est un feu de port fixe, de 6 milles de portée.

D'Agde à Lodève (corresp.) (*V.* l'*Itinéraire de la France*, 2e partie). — Bateaux à vapeur pour Cette et Marseille. Service régulier de vapeurs sur l'étang de Thau.

A peine a-t-on quitté la station d'Agde, que l'on franchit le canal, puis l'Hérault sur un pont de sept travées de 17 mèt. On entre alors dans une tranchée volcanique, au sortir de laquelle on découvre : sur la droite, une plaine aride et triste; sur la gauche, le canal et l'étang de Bagnas. Avant d'atteindre la station des Onglous, on aperçoit la mer sur la droite, et, sur la gauche, l'étang de Thau, dans lequel vient se terminer le canal du Midi.

202 kil. *Les Onglous* se composent de la maison du garde-pilote du canal du Midi, et de la station du chemin de fer. C'est une langue de terre haute à peine, en certains endroits, de 51 cent. au-dessus de la mer, sans arbres, sans végétation, exposée à tous les vents, ayant à dr. la Méditerranée, à g. l'étang de Thau (*V.* ci-dessous), presque constamment sillonné de barques et de quelques bateaux à vapeur. La station des Onglous dessert les villages situés sur la côte septentrionale de l'étang, c'est-à-dire Marseillan, Mèze, Bouzigues (*V.* l'*Itinéraire de la France*, 2e section).

L'entrée du canal du Midi est indiquée par deux belles jetées en grosses pierres de taille; la plus longue, celle du S., est terminée par un fanal.

Au delà des Onglous, entre le chemin de fer et la mer, sur la plage,

haute de 3 à 4 mèt., qui sépare la mer de l'étang de Thau, on remarque quelques tentes de pêcheurs, les salines de Villeroy, et une fabrique de produits chimiques. A g. s'étendent les vastes salines de Cette, que longe au N. le canal de circonvallation de l'étang de Thau. Enfin, on contourne la colline de Cette, et l'on entre (219 kil. de Toulouse, 476 kil. de Bordeaux) dans la vaste gare de Cette, appartenant en commun à la Compagnie du Midi et à celle de Lyon-Méditerranée.

CETTE.

Renseignements généraux.

OMNIBUS. — Des omnibus, correspondant avec tous les trains, conduisent de la gare aux hôtels et à domicile, pour 25 c. par voyageur, et 20 c. par colis.

HÔTELS : — *du Grand-Galion, des Bains, de la Souche, du Languedoc, du Parc.*

LIBRAIRES. — Chauvin fils, Bonnet, Patras.

CABINETS LITTÉRAIRES. — Destrech, Martin fils, Patras.

BAINS DE MER. — Sur la plage, à l'E. de la ville.

BATEAUX A VAPEUR. — Des services réguliers de bateaux à vapeur mettent le port de Cette en communication directe avec les villes riveraines de l'etang de Thau, Marseille, Toulon, Cannes, Gênes, Livourne, Alger, Oran, Philippeville, Barcelone, Valence, Alicante, Carthagène, Almeria, Malaga et Cadix, Rio-Janeiro, Bahia, Fernambouc.

Situation. — Histoire.

Cette, ch.-l. de c. de l'arrond. de Montpellier, V. de 22 438 hab., est située à l'embouchure de l'étang de Thau, sur les pentes et à la base d'une montagne qui porte son nom et dont le point culminant atteint 180 mèt. au-dessus du niveau de la mer. C'est la ville la plus malpropre et la plus désagréable, en toute saison, du midi de la France; mais c'en est aussi, après Marseille, la plus industrieuse, la plus commerçante, la plus animée, la plus prospère. Elle se divise en deux moitiés bien distinctes, la vieille ville, dont la seule rue importante longe la base de la montagne, et la nouvelle ville qui s'étend à l'O. du canal, et que les bassins et les chenaux du port partagent en plusieurs quartiers. Elle doit son nom à son promontoire, que les Phocéens de Marseille désignaient sous le nom de Σίγιον ou de Σέτιον.

L'an 115 avant J.-C., les Romains établirent dans la partie N. de la presqu'île de Cette une colonie qui n'acquit jamais une grande importance. Pendant tout le moyen âge, Cette ne fut qu'un fief dépendant habituellement de quelque monastère, possédé un instant, au XVIe s., par le fils du connétable de Montmorency, et qui revint bientôt, on ne sait comment, aux évêques d'Agde, qui le gardèrent jusqu'en 1791. Henri IV avait pensé à établir sur cette côte un port de refuge pour les navires exposés aux tempêtes de la Méditerranée. Cette tentative échoua; mais Riquet, ayant choisi ce point pour mettre le canal du Midi en communication avec la mer, posa la première pierre du port en 1666, et fit commencer les deux jetées qui existent encore. Le port créé, la ville se fonda. En 1710, dans la nuit du 24 au 25 juillet, les Anglais s'emparèrent par surprise du port, des forts et de la ville, mais le maréchal de Noailles les leur reprit cinq jours après. En 1809, l'amiral Baudin, poursuivi par une escadre anglaise, supérieure en nombre, se réfugia dans le port de Cette, en perdant un navire. A part ces événements, l'histoire de Cette a toujours été purement commerciale.

Monuments. — Le Port.

Cette n'a pas le temps de se nettoyer! comment pourrait-elle se construire des monuments, se dessiner et se planter des promenades, les orner et les entretenir? Les archéologues et les architectes n'ont absolument rien à y voir. Les artistes et

les savants visiteront avec intérêt le *musée d'histoire naturelle et de curiosités* et le *jardin botanique* de M. Doumet, le maire de la ville. Ce jardin et ces musées sont régulièrement ouverts au public le dimanche, de une heure à quatre heures de l'après-midi. Les étrangers y sont admis dans la semaine, en en faisant la demande au propriétaire.

L'*école navale* a été fondée en 1851. Vingt places gratuites sont accordées aux candidats, qui doivent être âgés de 10 ans au moins et de 12 au plus.

L'*établissement des bains de mer* est situé sur une belle plage, immédiatement à l'E. du port : il ne brille ni par son élégance, ni par son confort, mais la plage est des plus agréables. Les bains de mer de Cette sont fréquentés chaque année par 3000 ou 4000 individus. Le mois de juillet est le mois le plus favorable; la dernière quinzaine de juin n'offre pas toujours une température suffisamment élevée, et l'approche de l'équinoxe expose, dans le mois d'août, aux coups de vent du large.

Il existe en outre à Cette deux établissements de bains pour les indigents, l'un, fondé en 1856 et réservé aux protestants, l'autre, qui date de 1858, appartenant aux catholiques.

Depuis sa construction, le **port** a nécessité de grands travaux. La jetée de l'O., mieux connue sous le nom de *môle*, construite par Vauban et de Niquet, a 600 mèt. de longueur; elle est défendue par les deux forts de Saint-Pierre et de Saint-Louis. La jetée de l'E., ou de Frontignan, a 500 mètr. et projette son musoir dans une eau profonde de 10 mèt. Ces deux jetées ont été insuffisantes pour empêcher l'ensablement. Sous la restauration et pendant le règne de Louis-Philippe, on a dû construire, au S. des jetées, devant l'entrée du port, un *brise-lames* curviligne de 500 mèt. de long : malgré cet abri, les frais de curage s'élèvent encore à 100 000 fr. chaque année. Aux deux extrémités du brise-lames ont été établies deux batteries qui défendent l'entrée du port. On a, de plus, creusé un nouveau bassin, ainsi qu'un canal maritime, parallèle à celui de l'ancien port, et au moyen duquel l'étang communique avec la mer. Dans l'état actuel, la rade a une surface de 13 hect. et une profondeur normale de 7 mèt.; les bassins ont avec le chenal et l'avant-port une superficie de 27 hectares et une profondeur variable de 5 à 6 mèt. L'entrée du port de Cette est désignée aux navigateurs par un *phare* à feu fixe, d'une portée de 15 milles, situé au centre du môle Saint-Louis et par deux feux de port construits, l'un à l'extrémité de la jetée de Frontignan, l'autre sur le musoir du brise-lames.

Commerce. — Industrie.

Le commerce de Cette *exporte* surtout des vins, des eaux-de-vie, des liqueurs, des sels, des verts-de-gris, des plantes tinctoriales; il *importe* des laines et des cotons, des chargements de blé, d'huiles, de merrain, de riz, de vermicelle, de denrées coloniales, de cuirs en poil, de liége, de sparterie, d'anchois en saumure, d'oranges et de bois du N., des fers, des cuivres, des morues, des sardines, etc.

En 1856, le mouvement du port de Cette a été, à l'entrée, de 2399 navires, jaugeant 259 160 tonneaux; et, à la sortie, de 2218 navires, de 243 337 tonneaux. Total : 4617 navires jaugeant 502 497 tonneaux. Le commerce de Cette augmente chaque année, par suite de l'importance croissante de l'Algérie; mais les facilités qu'offre le chemin de fer ont presque anéanti le grand cabotage, c'est-à-dire le commerce qui se fait avec les ports de l'Océan par le détroit de Gibraltar.

L'industrie enrichit autant la ville de Cette que le commerce. Elle *fabrique* au grand jour, et dans des conditions que la loi ne peut pas atteindre,

et que les jurys d'exposition récompensent (1855), tous les vins d'Espagne, de Madère, de Chypre, etc. Elle possède des tonnelleries (2000 ouvriers) qui fabriquent environ 200 000 futailles par an; des fabriques de bouchons, des ateliers de construction de navires (1200 ouvriers) et de machines à vapeur, des corderies, des saleries de sardines, etc.; enfin de nombreuses et importantes sécheries de morues. Dans ces établissements, on prépare et on sèche la morue qu'apportent à Cette, au retour de leur pêche à Terre-Neuve, les navires armés à Dieppe, Granville, Saint-Malo, Morlaix. La morue arrive fendue, vidée et salée, mais il faut la nettoyer de nouveau, l'aplatir et la sécher à l'air, pour en faire ce qu'on appelle de la *merluche*.

La *bourgique* du canal de Cette, destinée à la pêche du poisson qui retourne des étangs à la mer, du 1er juillet au 1er mars, est la plus productive du département. Les étangs salés, année moyenne, fournissent pour une valeur de 560 000 fr., dont les 3/5 proviennent des étangs exploités au profit de l'État. Bien que les huîtres soient en général fort grosses à Cette, on peut en recueillir d'aussi petites et d'aussi délicates que celles de l'Océan.

En 1789, des *marais salants* considérables ont été établis près de Cette, sur la plage qui sépare l'étang de Thau de la mer (*V.* ci-dessus). On est parvenu à former à cet endroit le plus vaste et le plus bel établissement de ce genre qui existe en France. Une plage immense a été convertie en salines : le sel qu'on en retire (environ 140 000 quintaux métriques) est d'une blancheur éblouissante ; il a un goût piquant et sans amertume.

Excursions.

La **montagne de Cette**, isolée pour ainsi dire au milieu des eaux, offre de beaux points de vue sur la Méditerranée, l'étang de Thau et l'étang de Vic; mais elle est couverte de maisons de campagne, aux portes desquelles vont aboutir de nombreux sentiers qui s'y terminent; si l'on veut monter jusqu'au point culminant, d'où l'on découvre un magnifique panorama, il faut avoir le soin de se faire bien indiquer la véritable route, qui s'ouvre à peu de distance de l'église.

Les **bains de Balaruc** sont situés à 4 kil. au N. de Cette, à l'extrémité occidentale d'une étroite péninsule qui s'avance au loin dans l'étang de Thau.

Les *eaux*, classées parmi les salines thermales, ont une température de 47 à 50 degrés cent.; très-limpides et légèrement onctueuses au toucher, elles ont une saveur salée et piquante; il s'en dégage une vapeur continuelle, et une grande quantité de bulles de gaz acide carbonique et d'azote.

Il existe dans le hameau un *hospice* où l'on admet les malades de tous les pays, lorsque leur pauvreté est constatée. On distingue à Balaruc deux saisons médicales : celle du printemps et celle de l'automne, mai et juin, septembre et octobre. Néanmoins, l'établissement demeure ouvert toute l'année aux personnes dont la santé ne permettrait pas une trop longue attente. Le séjour qu'y font les malades est, terme moyen, de 20 jours. Le nombre des malades se monte chaque année à 500. Les maladies pour lesquelles les eaux de Balaruc sont, dit-on, le plus efficaces, sont certaines paralysies; on s'en sert aussi pour le traitement des rhumatismes chroniques par faiblesse; du relâchement des muscles, des tendons et des ligaments; des maux de tête et de la surdité; des affections scrofuleuses, des tumeurs blanches, etc. Ces eaux se prennent en bains, en douche et en boisson, mais surtout en douches et en bains.

Le hameau dont les maisons se sont groupées autour des sources thermales dépend de *Balaruc-les-Bains*,

v. de 661 hab., situé à 2 kil. au N., à l'extrémité d'une petite baie.

On peut aussi faire aux environs de Cette de nombreuses excursions sur les rivages de l'**étang de Thau,** lac intérieur, séparé par une étroite levée de la mer, dont il était autrefois un golfe. Sa longueur est de 18 kil., et sa largeur varie de 5 à 8 kil. Quelques collines insignifiantes le dominent au N., et, par leur contraste avec les plages voisines, donnent parfois à la nappe de l'étang un caractère presque lacustre. La profondeur de l'eau n'est pas considérable; mais les tempêtes y sont aussi redoutables que sur la mer, et souvent la rive est parsemée de débris d'embarcations.

ROUTE 154.

DE VILLEFRANCHE A AUTERIVE.

26 kil. — Route de voitures.

Au sortir de Villefranche, la route franchit successivement la Mares, l'Hers, le canal du Midi, et, laissant à g. la route de Mirepoix (R. 155), traverse un autre cours d'eau, le Gardiol.

3 kil. *Gardouch*, b. de 1142 hab., qui fait un grand commerce de grains. Au delà, on remonte la rive g. du Gardiol.

6 kil. *Seyre*, v. de 281 hab., situé ainsi que son château sur une colline qui s'élève au S. de la route. On tourne à dr. par un brusque lacet, et l'on s'engage à l'O. sur le plateau accidenté du Lauragais, qu'on regardait autrefois comme le grenier du Languedoc et qui produit encore aujourd'hui de riches moissons. On y cultive surtout le maïs, les légumes secs et le lin. On y élève une grande quantité de porcs et de volailles, notamment d'oies.

10 kil. *Nailloux*, ch.-l. de canton, b. de 1408 hab., situé à 285 mèt., sur le plateau. Dans l'église, on remarque un autel en marbre qui provient de l'abbaye de Boulbonne (R. 134), et ne formait qu'un seul maître autel avec celui qu'on voit aujourd'hui dans l'église de Cintegabelle. A 2 kil. au S. de Nailloux, près du v. de *Montgeard* (672 hab.), s'élèvent les ruines importantes d'un château des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem.

Au delà de Nailloux, la route sinueuse se développe sur le flanc des collines et dans des vallons, offrant çà et là quelques bouquets d'arbres. On traverse la rivière d'Hize, puis le Tédelon.

26 kil. Auterive (R. 134).

ROUTE 155.

DE VILLEFRANCHE A MIREPOIX.

50 kil. — Route de voitures. Service de voitures en correspondance avec les trains de chemin de fer, de Villefranche à Salles-sur-l'Hers. — Prix, 1 fr. 25 c.

2 kil. De Villefranche au port du canal (R. 154).

Laissant à dr. la route d'Auterive, on remonte la vallée de l'Hers en suivant la rive g. de cette rivière. Après avoir dépassé *Montclar* (303 hab.), puis *Beauteville* (327 hab.), situés sur des collines au S. de la vallée, on sort du départ. de la Haute-Garonne pour entrer dans celui de l'Aude. Bientôt après on aperçoit à g., de l'autre côté de l'Hers, (12 kil.) *Saint-Michel-de-Lanès*, v. de 933 hab., réuni à la route par un pont.

17 kil. *Salles-sur-l'Hers*, ch.-l. de canton, b. de 1216 hab., situé dans un petit bassin au confluent de deux ruisseaux parallèles qui forment l'Hers. On longe la rive du ruisseau méridional.

20 kil. *Sainte-Camelle*, v. de 374 hab., que domine le *château de Ménard*.

24 kil. *Peyrefite-sur-l'Hers*, v. de 212 hab., situé près des sources de

l'Hers, qu'on dépasse pour s'élever sur un petit col et redescendre par un ravin latéral dans la vallée de la Vixiége, affluent du Grand-Hers. En débouchant dans la vallée, on aperçoit à g., sur une colline, le *château* et le v. de *Cahuzac* (156 hab.).

34 kil. Laissant à dr. une route qui mène à (7 kil.) *Belpech*, ch.-l. de canton, v. de 2477 hab., situé près du confluent de la Vixiége et du Grand-Hers, et possédant des fabriques de draps, on traverse la Vixiége, et l'on s'engage au S. dans un petit vallon. A dr. se montre *Plaigne*, v. de 515 hab., entouré de moulins à vent. Plusieurs châteaux s'élèvent sur les hauteurs voisines.

39 kil. On franchit un petit col (378 mèt.) qui sépare le départ. de l'Aude de celui de l'Ariége, et l'on descend par un chemin sinueux qui contourne des coteaux boisés. A g., sur le plateau, s'étend la vaste *forêt de Bélène*, que les étymologistes à tout prix veulent avoir été consacrée autrefois au dieu gaulois Bélénus. Les habitants des villages voisins ont aménagé cette forêt pour la fabrication du charbon. Bientôt (46 kil.) on entre dans la vallée marécageuse du Grand-Hers, dont on remonte la rive droite avant de le franchir pour entrer à

50 kil. Mirepoix (R. 157).

ROUTE 156.

DE CASTELNAUDARY A LAVELANET,

PAR MIREPOIX.

50 kil. — Route de voitures. Service régulier et quotidien de Castelnaudary à Mirepoix correspondant avec les trains de chemin de fer. Durée du trajet : 2 h. 40 min. Prix : 3 fr. 50 c.

Au sortir de Castelnaudary, on suit pendant près de 1 kil. la route de Narbonne, puis on tourne brusquement au S. pour traverser le canal du Midi. Bientôt après on laisse à g. une route qui se dirige vers (16 kil.) Fanjeaux (R. 157), par l'important v. de *Villasavary*, v. de 1880 hab., bâti dans une situation pittoresque, sur une colline d'où l'on jouit d'une belle vue sur la Montagne-Noire.

6 kil. *Fendeille*, v. de 547 hab. C'est là que la route quitte la plaine pour s'engager dans un pays montueux. Les collines n'offrent d'abord que des pentes nues ; mais plus au S. elles se couvrent de bois. On aperçoit quelques vieux châteaux sur les hauteurs.

17 kil. On traverse la Vixiége et l'on remonte au S., dans le vallon boisé d'un ruisseau latéral. Arrivé sur un petit col (396 mèt.), on sort du départ. de l'Aude pour entrer dans celui de l'Ariége, et bientôt on rejoint la route de Mirepoix à Carcassonne (R. 157).

32 kil. Mirepoix (R. 157).

Au delà de Mirepoix, on s'engage directement au S. dans un large vallon dont les versants offrent quelques bouquets de bois.

36 kil. *Labastide-de-Bousignac*, v. de 477 hab., dans les environs duquel on exploite de belles carrières. On laisse à g. la route de Quillan (R. 159).

39 kil. *Saint-Quentin*, v. de 787 hab., situé dans un petit défilé et dominé à l'E. par le *château de la Tour*. Les collines s'élèvent peu à peu : on laisse à g. une cime de 547 mètres.

43 kil. *Aygues-Vives*, v. de 423 hab. On franchit un petit col pour redescendre dans la vallée de la Lectouire, dont on remonte la rive gauche.

46 kil. On laisse à g., sur la rive orientale de la Lectouire, que traversent deux ponts, **Laroque d'Olmes**, qui jadis était une ville de 18 000 hab., aujourd'hui simple v. de 1373 hab. Elle est d'origine très-ancienne, ainsi que l'ont prouvé toutes les fouilles entreprises dans les

environs : elles ont toujours mis à découvert des mosaïques ou des restes d'édifices.

Laroque a eu, comme toutes les villes de la province, sa part de combats, de siéges et d'assauts : la peste noire lui enleva jusqu'à 6000 habitants. On ne voit plus que des ruines de ses anciennes murailles ; de ses quatre églises trois sont en ruines : l'une a été réparée.

Le bourg possède diverses fabriques de draps, une manufacture de bonnets de laine et de coton, des moulins à huile et à farine ; on exploite aussi dans les environs des carrières de pierre de taille.

Près de Laroque, on visite la curieuse *grotte de Peyro-Troucado*.

[A 4 kil. au N. E. de Laroque, également sur la rive dr. de la Lectouire, se trouve le b. de *Léran* (1048 hab.), dont le *château fort* a joué un grand rôle dans les siècles passés. Il fut pris par les catholiques pendant les guerres de religion. Cet antique château, situé vis-à-vis du bourg, sur la rive opposée, a été parfaitement restauré : dans l'intérieur on visite la salle acoustique dont l'écho répète, dit-on, distinctement 17 syllabes. On fabrique à Léran des peignes de buis et de corne et on y façonne le jais, comme à Sainte-Colombe. Le bourg de Léran possède aussi une filature de laine et une tannerie. A l'E. s'étend une vaste forêt.]

De Laroque à Limoux, R. 161.

Après avoir dépassé Laroque, la route continue de longer la rive g. de la Lectouire. On laisse à g. *Dreuille*, v. de 223 hab., près duquel une partie de la rivière s'engouffre dans les cavités de l'*Entounadou*, pour ne reparaître qu'à 8 kil. en aval. Ensuite, on traverse la Lectouire, et bientôt après on entre à.

50 kil. Lavelanet (R. 160).

ROUTE 157.

DE PAMIERS A CARCASSONNE ET A BRAM.

71 kil. de Pamiers à Carcassonne ; 53 kil. de Pamiers à Bram. — Route de voitures. Service quotidien de diligences de Mirepoix à Carcassonne.

En quittant Pamiers, on suit la route de Foix jusqu'au (1 kil.) Mas-Saint-Antonin, puis on tourne à g. pour gravir les terrasses caillouteuses qui dominent à l'E. la vallée de l'Ariége. On laisse à g. le v. des *Allemans* (846 hab.), qui fut plusieurs fois incendié pendant les guerres de religion, et plus loin *Saint-Amadou* (434 hab.), qui possède une église de construction singulière et un vieux castel encore environné de fossés.

On descend ensuite dans la vallée de la Lectouire, qu'on traverse (13 kil.) à 1 kil. en amont de son embouchure dans le Grand-Hers, et près du v. de *Rieucros* (482 hab.). Sur le promontoire qui domine le confluent du côté du N., on aperçoit *Vals* (150 hab.), dont l'*église*, en partie souterraine et taillée dans le roc, est, le 8 septembre, le rendez-vous d'un nombre considérable de pèlerins. Une tour en ruines domine le village. A une petite distance s'élève une pierre celtique : ce qui semble prouver que Vals était déjà considéré comme un lieu saint à l'époque celtique. Dans un vallon qui s'ouvre à l'E. de Vals, se trouve le v. de *Teillet* (407 hab.), dont l'église offre un joli portail gothique.

On se dirige à l'E. en suivant de loin la rive g. de l'Hers qui décrit un grand nombre de méandres au milieu de la vallée, large et çà et là marécageuse. Sur les collines qui s'élèvent à dr. et à g., on aperçoit des restes de forêts qui alimentent de combustible la *forge de Bacques*, située sur la rive dr. de l'Hers.

19 kil. *Coutens*, v. de 240 hab. Au N. s'ouvre le vallon des Portes qui

remonte jusqu'à la forêt de Bélène (R. 155), et renferme les divers ham. de *Portes* (542 hab.). Dans ce vallon s'élevait autrefois une abbaye de Bénédictins, dont il ne reste que l'église. Les habitants de Portes s'occupent de la fabrication et du transport du charbon.

20 kil. *Besset*, v. de 214 hab.

24 kil. **Mirepoix**, ch.-l. de c., peuplé de 4181 hab., jolie ville régulièrement construite à une petite distance de la rive g. du Grand-Hers. Ses rues sont larges et se coupent à angles droits. Ses places publiques sont ombragées de beaux arbres et ornées de fontaines jaillissantes; de charmantes promenades entourent la ville.

Mirepoix est une ville ancienne; mais son histoire pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne est peu connue. L'an 1000, elle groupait ses maisons sur la rive dr. de l'Hers, sous la protection de son château fort. En 1209, elle fut prise et ravagée par l'armée de Montfort. En 1279, elle disparut sous les eaux de l'Hers, que la rupture d'un grand lac situé près de Puivert (R. 160), au pied de la forêt de Bélesta, avait grossi d'une manière extraordinaire. Le château seul fut préservé, grâce à sa position sur un rocher; mais le bourg fut englouti, et les malheureux habitants qui ne furent pas emportés par les eaux rebâtirent leurs demeures sur la rive g. de l'Hers, à l'endroit où la ville s'élève aujourd'hui. Sous le règne de Gaston Phébus, les routiers s'emparèrent de Mirepoix et la livrèrent à l'incendie : il fallut la construire une troisième fois. L'évêché de Mirepoix, fondée en 1318, a été supprimé à la Révolution.

L'*église*, encore inachevée, est un des plus beaux monuments religieux du Midi. Elle a été fondée en 1401 par l'évêque Bertrand de Malmont, et depuis presque tous ses successeurs ont travaillé à l'agrandissement ou à l'ornementation de cet édifice. Le chœur, achevé en 1431, est entouré de 7 chapelles renfermant diverses œuvres d'art. Le clocher, terminé en 1506, est couronné d'une flèche octogonale très-élancée.

Le *château de Terride*, qui se dresse au N. de la ville, offre encore une tour carrée, les restes d'une chapelle, une enceinte de fossés, deux ponts, une place d'armes entourée de meurtrières. Le *pont* de l'Hers, qui ressemble au pont de Neuilly sur la Seine, se compose de 7 arches en pierre, de 20 mèt. d'ouverture. On remarque encore à Mirepoix l'*hospice civil* et l'*hôtel de ville*. Dans le *cimetière*, situé sur la route de Lavelanet, on a érigé plusieurs monuments remarquables, entre autres un mausolée en marbre blanc, renfermant le corps du maréchal Clauzel, natif de Mirepoix. L'astronome Vidal est aussi né dans la même ville.

Mirepoix a une grande importance commerciale. Ses marchés et ses foires sont très-fréquentés et abondamment pourvus de tous les produits du département et des pays voisins.

De Mirepoix à Villefranche, R. 155; — à Castelnaudary, R. 156; — à Lavelanet, R. 156; — à Limoux, R. 158; — à Quillan, R. 159.

Au sortir de Mirepoix, on traverse l'Hers, et, laissant à g. la route de Villefranche, on passe au pied de la colline qui porte les débris du château de Terride. Bientôt après (29 kil.), la route se bifurque, l'embranchement de g. se dirige vers Castelnaudary (R. 156), celui de dr. vers Carcassonne. On dépasse *Malegoude* (109 hab.), et l'on sort du département de l'Ariége pour entrer (32 kil.) dans celui de l'Aude.

33 kil. *Saint-Gauderic*, v. de 226 hab. On aperçoit ensuite à dr. le *château du Carla*.

38 kil. *Orsans*, v. de 385 hab.

44 kil. **Fanjeaux**, ch.-l. de c., b.

de 1734 hab., situé à 356 mèt. d'alt., sur un plateau accidenté. Il est bâti sur l'emplacement d'un ancien fort qui renfermait, dit-on, dans son enceinte un temple consacré à Jupiter (*fanum Jovis*). Fanjeaux était autrefois une place forte qui fut démantelée en 1229, et que le prince de Galles incendia en 1335. Dans les environs, on remarque un aqueduc taillé dans le roc. Des promenades de Fanjeaux on jouit d'une vue magnifique sur la vallée de l'Aude, Carcassonne et la Montagne Noire.

Au delà de Fanjeaux, on descend une forte côte, et l'on arrive (45 kil.) à *Prouille*, carrefour où la route se partage en trois embranchements. L'un se dirige au N. O., vers Villasavary et Castelnaudary (R. 156). L'embranchement du milieu, long de 8 kil., est desservi quotidiennement par des omnibus, et va rejoindre le chemin de fer à la station de Bram (R. 153). La route qui prend la direction de l'E. est celle de Carcassonne.

A 1 kil. (46 kil.) de Prouille, celle-ci projette à dr. un nouvel embranchement qui remonte au S. E. vers Limoux. Il existait à Prouille un monastère fondé en 1207 par saint Dominique, le persécuteur des Albigeois, et supprimé à la Révolution.

48 kil. *Laforce*, v. de 316 hab. On traverse le ruisseau de Rebenti.

53 kil. *Montréal*, ch.-l. de c., V. de 3009 hab., bâtie assez régulièrement au sommet d'une colline escarpée (230 mèt.) et entourée de moulins à vent.

Montréal avait titre de châtellenie dès l'an 520. Elle fut plusieurs fois prise et reprise pendant la guerre des Albigeois. On y remarque l'*église* consacrée à saint Vincent, et composée d'une nef de sept travées et d'un vaste chœur; treize chapelles entourent ce monument, qui est isolé de tous côtés, et domine pittoresquement toutes les maisons de Montréal. L'orgue, l'un des plus beaux de France, a été fabriqué par le célèbre Lépine.

De Montréal, on redescend au N. E. dans le vallon de la Martine, et l'on n'a plus à gravir que des côtes de peu d'élévation. La route se rapproche du canal du Midi et dépasse plusieurs usines. Enfin, elle rejoint la route de Limoux (R. 162) à une petite distance de

71 kil. Carcassonne (R. 153).

ROUTE 158.

DE MIREPOIX A LIMOUX.

36 kil. — Route de voitures.

Immédiatement à l'E. de la ville, on traverse un ruisseau qui fait mouvoir les roues d'un moulin, puis on contourne, au N., la base de collines boisées. La route se rapproche de l'Hers, et s'engage dans une espèce de défilé. Aussitôt après avoir laissé, à dr., l'église ruinée de Saint-Martin, et le v. de *Roumengoux* (346 hab.), on franchit (7 kil.) l'Hers au ham. du *Moulin-Neuf*, et l'on pénètre dans la vallée de l'Ambrole, en longeant la base des collines qui s'élèvent au S.

8 kil. On sort du départ. de l'Ariége pour entrer dans celui de l'Aude, puis on laisse à dr. le *château* et le v. de *Caudeval* (313 hab.). A g., sur la hauteur, se montre le *château de la Bastide d'Enrichart*.

14 kil. On franchit l'Ambrole en deçà de *Peyrefite-du-Razès*, v. de 242 hab., puis on longe la rive dr. du torrent pendant 1 kil. environ, et l'on s'engage dans un vallon latéral pour gravir, par de nombreux lacets, une arête de collines (500 mèt.) qui sépare le bassin de l'Ariége et de la Garonne de celui de l'Aude.

[*Alaigne*, ch.-l. de c. v. de 545 hab., est situé à 4 kil., au N., dans un petit vallon arrosé par le ruisseau de Dardanelle.]

Du col on descend dans la vallée du Brau, où se trouve

26 kil. *Loupia*, v. de 340 hab. On gravit une nouvelle côte, pour redescendre dans le vallon des Aurioles et rejoindre (30 kil.) la route de Lavelanet (R. 161) à 6 kil. de

36 kil. Limoux (R. 162).

ROUTE 159.

DE MIREPOIX A QUILLAN.

46 kil. — Route de voitures.

4 kil. De Mirepoix à la Bastide-de-Bousignac (R. 156).

Cessant de suivre la route de Lavelanet, on s'engage, à l'E., dans une dépression marécageuse que de hautes collines dominent à dr. et à g. On dépasse ensuite une forêt, et l'on contourne la base du coteau qui porte

9 kil. *Lagarde*, v. de 631 hab., célèbre par son château. Cette forteresse, qui défendait les vallées de l'Hers et de la Lectouire, existait déjà depuis longtemps lorsqu'elle tomba, en 1211, au pouvoir de Simon de Montfort. Elle a été réparée et transformée en maison de plaisance pendant le XVII[e] s. et le XVIII[e]. « Ce monument, dit M. Bergez, est flanqué de quatre tours carrées; en outre, quatre petits bastions, communiquant par des galeries souterraines casematées, s'élèvent aux quatre coins. La forme de ces bastions est ronde, ainsi que celle d'une cinquième tour dans laquelle était l'escalier qui conduisait aux différents corps de logis. L'ensemble des bâtiments et des ouvrages de fortification était défendu par un double fossé. » Il paraît que les seigneurs ne se gênaient pas avec leurs vassaux. On raconte qu'au XVI[e] s., le châtelain, irrité de ce que le sénéchal avait fait bâtir une maison près du château fort, fit pointer deux couleuvrines contre la demeure du sénéchal, et la perça de boulets. Ce fut pour se précautionner contre une agression semblable que le seigneur de Sibra bâtit son château sur une colline plus élevée que le château de Lagarde. La redoutable forteresse, qui appartenait à la famille de Lévis, fut en partie démolie pendant la Révolution. Au-dessous du château, sur les bords de l'Hers, se trouve une filature.

Après avoir dépassé Lagarde, la route remonte la charmante vallée de l'Hers, et, au-dessous du *château de Sibra*, traverse la Lectouire, qui sort d'une gorge étroite et boisée. On a fondé dans cette gorge plusieurs établissements industriels, des moulins à foulon et à farine, et la *forge* à la catalane *de Queilles*.

14 kil. *Camon*, v. de 523 hab., situé dans une position des plus charmantes, sur la rive g. de l'Hers, au pied d'un mamelon verdoyant. On ne voit plus que des vestiges de ses anciennes fortifications; quelques masures encore habitables faisaient autrefois partie d'une abbaye.

Au delà de Camon, la route traverse l'Hers sur un beau pont de pierre, et bientôt après (16 kil.) sort du départ. de l'Ariége pour entrer dans celui de l'Aude.

18 kil. *Sonac*, v. de 320 hab.

22 kil. **Chalabre**, ch.-l. de c., V. de 2291 hab., située à 380 mèt. d'altitude, dans un riant bassin où viennent se réunir trois ruisseaux : le Riveillon, le Blau et le Chalabreil. Elle est assez régulièrement construite : ses rues rayonnent autour d'une place centrale occupée par une halle couverte, et aboutissent à une ceinture de boulevards ombragés de platanes. Un ancien château, en partie réparé, domine la ville du côté de l'E.; on voit la statue du sire de Bruyères, l'un des compagnons de Simon de Montfort.

Chalabre est une ville industrielle. Elle possède d'importantes manufactures de draps, des filatures de laine, des teintureries, etc.

De Chalabre à Lavelanet, R. 161 ; — à Limoux, R. 161.

On remonte ensuite la vallée du Blau.

26 kil. *Villefort*, v. de 312 hab.

31 kil. Puivert (R. 160).

15 kil. (46 kil.) De Puivert à Quillan (R. 160).

ROUTE 160.

DE FOIX A PERPIGNAN.

136 kil. — Route de poste. Diligence tous les jours. Service quotidien de voitures entre Caudiès et Perpignan, correspondant avec les trains des chemins de fer. Trajet en 4 h. 15 min. Prix : 6 fr., 5 fr., 4 fr. 25 c.

7 kil. De Foix à la bifurcation des routes de Perpignan et de Tarascon (R. 138).

On s'engage à l'E. dans l'agréable vallée du Sios.

8 kil. *Saint-Paul de Jarrat*, v. de 1351 hab., agréablement situé au-dessous d'une colline qui porte encore quelques débris d'un vieux château. Près du village on travaille le fer dans une forge à la catalane.

11 kil. *Celles*, v. de 523 hab., qu'on atteint après avoir franchi le Sios, possède aussi un établissement métallurgique.

On remonte au N. E. le vallon qu'arrose le ruisseau de la Baure. On laisse sur la hauteur, à g., *Leychert* (341 hab.), puis *Roquefixade*, v. de 641 hab., dont « le vieux château, du XIIIe s., semble sortir de la roche avec sa tour et ses murs ruinés, tristes débris d'une antique splendeur. » On s'élève sur un petit col pour redescendre dans le vallon de la Douctouire à

18 kil. *Nalzen*, v. de 421 hab., situé dans une campagne boisée. Dans le vallon de l'Armentière, qui s'ouvre au S., on a reconnu plusieurs gisements de plomb.

On longe pendant quelque temps le ruisseau de Richebaco jusqu'au point où il se dirige au N. pour former la Douctouire avec d'autres ruisseaux, et se jeter dans l'Hers à Rieucros (R. 157).

On gravit une nouvelle côte, pour descendre dans la vallée de la Lectouire à

27 kil. **Lavelanet** (aub. chez Elanet), relais de poste, ch.-l. de c. de l'arrond. de Foix, jolie V. de 3006 hab., située sur les deux rives du Tourpe ou de la Lectouire. Son nom dérive, assure-t-on, du mot latin *avellana*, noisette ; il y a en effet beaucoup de coudriers dans ce pays. D'après M. Boucoiran, au contraire, il faudrait rattacher ce nom à celui de l'ancien dieu gaulois *Averan*. Il ne reste de l'ancien château fort de *Castelsarrasin* que les fondements de deux tours. Lavelanet possède plusieurs fabriques de draps, de cuirs-laines, des filatures de laine, des tanneries, des teintureries, des scieries, des moulins à foulon, des forges. Pendant les dix dernières années, sa population a considérablement augmenté.

[On peut faire plusieurs excursions dans les environs de Lavelanet. A 3 kil., à l'O., sur une cime élevée, se trouve le v. de *Pereille* (210 hab.), où l'on voit quelques restes d'un château fort, et où les minéralogistes peuvent visiter des gisements de fer et de plomb, ainsi que des veines de jayet. A 1 kil., au ham. de Pereille, est le v. de *Raissac* (83 hab.), près duquel on remarque une belle cascade et une source abondante, et que domine la montagne de *cap de la Mounjo*, haute de 883 mèt. Enfin, à 10 kil. au N. O. de Lavelanet, sur un promontoire qui se dresse au-dessus de la rive g. de la Douctouire, on visite les ruines du vieux castel du *Carla de Roquefort* (379 hab.), dont les épaisses murailles entourent encore l'église et quelques maisons particulières. Sur le bord du torrent

s'élèvent plusieurs établissements industriels, une forge à la catalane, une corderie, une scierie.

[On peut faire aussi une promenade très-agréable en suivant la route de voitures qui longe au S. O. la rive g. de la Touire. On passe (4 kil.) à *Villeneuve-d'Olmes*, v. de 622 hab., que dominent les restes d'un ancien château.

A 3 kil. au delà, on atteint *Montferrier*, jadis petite ville, aujourd'hui b. de 1835 hab. On y voit encore d'épaisses murailles, dans l'enceinte desquelles existait autrefois une forteresse. L'église a été construite en 1212, ainsi que l'indique une inscription que le temps n'a point effacée. « Ce qu'elle avait de remarquable, dit M. Bergès, c'était de porter sur sa voûte un couvent de Capucins dont on voit encore des vestiges. » De Montferrier, on peut se rendre en 1 h. par la montagne à Montségur (V. ci-dessous). On peut aussi tenter l'ascension fatigante du pic de Saint-Barthélemy (R. 144) par la gorge de la Touire et le col de Girabal.]

De Lavelanet à Castelnaudary, R. 156; — à Bram et à Carcassonne, R. 156 et 157; — à Limoux, R. 161.

Au sortir de Lavelanet, la route abandonne la vallée de la Lectouire, monte sur une arête de collines que projette au N. le pic de Saint-Barthélemy, laisse à g.

29 kil. *Saint-Jean d'Ayguesvives*, v. de 162 hab., puis descend par une suite de lacets dans la vallée de l'Hers, où elle rencontre d'abord le ham. de *Laguillon*, et dont elle remonte la rive g. pour atteindre

35 kil. **Bélesta,** ch.-l. de c. de l'arrond. de Foix, V. de 2459 hab., située dans une position charmante, sur la rive g. de l'Hers. A l'E. de Belesta, on voit les ruines appelées *Castel d'Amont* ou *vieux château*. Il résulte d'une pièce conservée dans les archives de la commune que ce castel fut fondé en 1550 par messire Jean Claude de Lévi-Daudou, et tout porte à croire que, n'ayant jamais été achevé, il fut entièrement détruit par les protestants.

A l'E., la **forêt de Bélesta**, que l'on dit être la plus belle des Pyrénées, recouvre les pentes des montagnes et se rattache à plusieurs autres forêts qui se prolongent au loin dans le départ. de l'Aude. Cette admirable forêt, presque entièrement composée de sapins, s'étend sur une longueur de près de 15 kil., de l'E. à l'O., et sur une largeur moyenne de 3 à 5 kil., du S. au N. Bien qu'on puisse y faire les promenades les plus intéressantes et y visiter des sites très-pittoresques, elle est peu fréquentée par les touristes. On y trouve des cavernes profondes qui décèlent un vide immense et l'existence d'un lac souterrain; au N. E. s'ouvre un joli vallon connu sous le nom de *Val d'Amour*.

Les habitants de Bélesta exploitent en grand les carrières de marbre du voisinage et se livrent à la fabrication du fer.

[La vallée de l'Hers, qui remonte au S. O. vers le col de Marmare et le pic de Saint-Barthélemy, offre des buts d'excursion très-intéressants. A 2 kil. environ de la ville, on voit s'ouvrir à g. un petit vallon. C'est là que jaillit la célèbre *fontaine* intermittente de **Fontestorbes**, si abondante que ses eaux, jointes à celles de l'Hers, jusqu'alors simple ruisseau, suffisent pour alimenter, en se divisant, une grande forge et des usines. La source coule par intervalles, disparaissant pendant 32 min. 30 sec., après chaque écoulement de 36 min. 36 sec. de durée; le retour de l'eau est annoncé par un bruit assez fort. Les pluies font cesser l'intermittence et rendent le cours continu. Cette

remarquable fontaine a été chantée par Du Bartas.

Au delà du vallon de Fontestorbes, on continue de longer la rive dr. de l'Hers, et bientôt on arrive à (4 kil.) *Fougax*, ham. formant avec *Barrineuf*, situé plus haut, une commune de 1699 hab. La vallée se bifurque: l'un des deux vallons, celui de g. ou du Frau, remonte directement au S. vers le col de Marmare (R. 145), tandis que l'autre se dirige d'abord à l'E., puis au S., vers le pic de Saint-Barthélemy (R. 144). On s'engage dans ce vallon, et, après 1 h. 30 min. ou 2 h. de marche, on voit s'élever à dr., au sommet d'un roc en apparence inaccessible, le **château de Montségur.** « Ses ruines, dit M. Bergès, sont aujourd'hui peu importantes; mais elles suffisent pour témoigner de son ancienne puissance. L'an 1244, un grand nombre d'Albigeois, commandés par de vaillants chevaliers qui s'étaient illustrés dans toutes les guerres de la province, vinrent se réfugier dans les murs de ce château, pour échapper à la vengeance de leurs ennemis. Pierre Amélie, archevêque de Narbonne, et Durand, évêque d'Albi, avec divers autres seigneurs, rassemblèrent des milliers de fanatiques et vinrent investir la place. L'attaque et la résistance furent des plus vives. Les assiégeants commençaient même à désespérer, lorsque des montagnards, habitués à gravir les rochers, escaladèrent les fortifications et se rendirent maîtres du château. Alors on traça une enceinte auprès de la montagne, on l'entoura de pieux, et, ayant dressé un bûcher au milieu, on fit périr dans les flammes les 200 victimes qu'on avait trouvées dans le château, hommes, femmes et enfants. » Au pied des ruines, sur la rive g. du ruisseau, se trouve *Montségur*, v. de 800 hab. En continuant de remonter la vallée, on atteindrait en 4 ou 5 h. le cirque de rochers où se trouve l'étang du Diable (R. 144), à la base du pic de Saint-Barthélemy.]

—

Après avoir franchi l'Hers, la route se dirige à l'E., s'engage dans le Val d'Amour, et, laissant à dr. sur la montagne la grande forêt de Bélesta, monte au *col del Teil* (595 mèt.) et sort du départ. de l'Ariége pour entrer dans celui de l'Aude. On traverse une partie de la forêt, et l'on descend dans le vallon du Blau où se trouve

47 kil. *Puivert* (1786 hab.), premier v. du dép. de l'Aude. Sur un rocher qui s'élève à l'E., on voit les ruines d'un château dont Simon de Montfort s'empara en l'an 1210. C'est dans une salle de ce château qu'a eu lieu le plus ancien concours de poëtes dont il soit fait mention dans les annales du Midi. En amont de Puivert se trouvait le vaste lac dont l'écoulement soudain causa la ruine de Mirepoix en 1279.

Continuant de se diriger vers l'E., à travers un pays accidenté, on passe à *Nébias* (668 hab.); on laisse à dr. la route de Belcaire (R. 145), puis à g. *Brenac* (706 hab.), et l'on descend par de grands zigzags dans la vallée fertile de l'Aude, sur la rive g. de laquelle se trouve, à 283 mèt.,

62 kil. **Quillan**, ch.-l. de c. de l'ar. de Limoux, V. industrieuse contenant une population de 1978 hab., et dominée par les ruines d'un château fort. Les hauteurs qui s'élèvent en amont au-dessus de la vallée supérieure de l'Aude, sont encore couvertes de belles forêts. Les *roules* sont transportées à Quillan, où les autres villes du département vont chercher leurs bois de construction.

Quillan possède plusieurs fabriques de drap et de plâtre, et des scieries. On remarque à une petite distance au S. les forges et scieries mécaniques appartenant à M. de la Rochefoucauld. Pour le service de cette usine, on a percé une montagne sur une longueur d'environ 160 mèt., et

on y a fait passer l'eau de la rivière d'Aude, qui forme une belle nappe d'environ 10 mèt. de chute.

A 1 kil. à l'O. de Quillan, dans le petit vallon où se trouve le v. de *Ginoles* (374 hab.), jaillissent des eaux froides salines et sulfurées calciques, utilisées dans un charmant établissement environné de plantations : on dit que les eaux de Ginoles, prises en boisson, sont excellentes pour la guérison des gastrites.

De Quillan à Ax, R. 145 ; — à Mirepoix, R. 159 ; — à Carcassonne, R. 162 ; — à Montlouis, R. 167.

On franchit l'Aude à Quillan, on suit pendant 2 kil. environ la route de Carcassonne, puis au *pont de Charla;* on s'engage à l'E. dans le vallon de Saint-Bertrand, à travers des campagnes bien cultivées.

A l'extrémité du vallon dominé au S. par les hauteurs de la *forêt de Fange*, se trouve

76 kil. *Saint-Louis*, formant, avec les hameaux avoisinants de *Richou* et de *Parahou*, une petite commune de 377 hab.

La route gravit alors les hauteurs nues et rocheuses de l'arête que projette vers le N. la Montagne Rase (R. 169), et qui réunit les Pyrénées aux Corbières, puis, après avoir atteint le **col de Saint-Louis,** haut de 687 mèt. au-dessus du niveau de la mer, elle descend par une longue et périlleuse rampe, et sort du département de l'Aude pour entrer dans celui des Pyrénées-Orientales. La route est tellement sinueuse qu'en un endroit elle franchit un ravin au moyen d'un viaduc, sous l'arche duquel elle passe immédiatement après.

85 kil. **Caudiès de Saint-Paul**, V. de 1260 hab., ainsi appelée à cause de l'eau thermale d'*Aiguebonne* qui jaillit à une petite distance au S., et agréablement située à 347 mèt., sur la rive dr. de la Boulzane et au pied méridional du pic superbe de Bugarach (R. 163). Au S. E., sur un mamelon, on remarque l'ermitage de *Notre-Dame de la Vall*, qui renferme un joli retable en pierre sculptée, de la fin du XVe siècle. De la chapelle, on jouit d'une belle vue sur la vallée de Caudiès et sur les roches arides qui l'entourent de tous côtés. En se retournant, on voit au S. le v. de *Fenouillet* (218 hab.), dominé par le donjon ruiné du vieux château de *Sabarda*.

[Une route, qui passe à côté de la chapelle de la Vall, se dirige au S. pour descendre dans le vallon de la Matassa, dont elle traverse le ruisseau au delà de (7 kil.) *Fosse*, v. de 113 hab. Elle passe ensuite à (10 kil.) *Vivier*, v. de 401 hab., et, cessant de longer la Matassa, gravit en zigzags une colline qui s'élève au S., redescend dans le vallon de (16 kil.) *Prats*, v. de 315 hab., qui doit son nom à ses prairies, et monte de nouveau. Une troisième descente permet d'atteindre (21 kil.) **Sournia,** ch.-l. de c., v. de 957 hab., situé à 513 mèt., sur la rive g. de la Desix, dans un vallon qui semble sans issue. De Sournia, on peut se rendre, en traversant la montagne, soit à Molitg (R. 168), soit à Mosset (R. 169) : 3 ou 4 h. de marche suffisent pour ce trajet.]

De Caudiès à la Montagne-Rase, R. 169.

A l'E. de Caudiès, la route de Perpignan longe la rive dr. de la Boulzane au-dessous d'une longue crête rocheuse que domine la *Couillade de Vente-Farine* (632 mèt.); puis on oblique à g. pour franchir cette rivière en amont de son confluent avec l'Agly, descendu des hauteurs du N. O.

96 kil. **Saint-Paul de Fenouillet** (*Feniculata*), ch.-l. de c. de l'arr. de Perpignan, b. de 2186 hab., construit sur une éminence au-dessus de la rive g. de l'Agly. A quelques centaines

de mètres en aval de leur confluent, les eaux réunies de la Boulzane et de l'Agly se sont creusé un lit à travers une chaîne calcaire; des deux côtés les parois sont coupées perpendiculairement comme par un ciseau : un pont hardi, appelé *pont de la Fou* ou *Foun*, fait communiquer les chemins taillés de part et d'autre au pied du rocher. Tout près du pont, sur la rive g., jaillit la source saline séléniteuse froide de la *Foun (fontaine)*, dont l'eau est reçue dans un bassin de pierre, sous une petite bâtisse voûtée.

[A 4 kil. au N. de Saint-Paul, se trouve l'ermitage de *Saint-Antoine de Galamus*. Pour s'y rendre, on gravit d'abord le versant méridional d'une montagne par des pentes faciles, puis, contournant cette montagne du côté de l'O., on pénètre dans un étroit vallon resserré entre deux parois rocheuses sur lesquelles croissent çà et là des touffes de buis et des arbres; à g., roulent et se brisent à une grande profondeur les eaux de l'Agly, à peine échappées d'une étroite coupure qu'elles ont creusée à travers la chaîne des Corbières. En un quart d'heure de marche entre les chênes verts, les arbousiers, les lauriers et les buis, on arrive au pied du rocher pyramidal dans lequel s'ouvre la grotte. Dans une cour d'entrée se trouve la maison de l'ermite, qui sert aux pèlerins de cuisine et de salle à manger; on y voit aussi la fameuse cloche que les femmes stériles devaient aller mettre en branle pour devenir mères. La grotte, où l'on monte par un escalier de 25 degrés, contient deux autels de marbre, dont l'un porte la statue du saint, ayant à ses pieds son fidèle compagnon. A g. de ce premier souterrain, on aperçoit l'entrée d'un second, où une eau fraîche et limpide filtre goutte à goutte à travers les fissures du rocher.]

[A 7 kil. au S. de Saint-Paul, sur un promontoire qui domine le confluent de l'Agly et de la Desix, se trouve le v. d'*Ansignan* (287 hab.), près duquel on remarque un très-beau pont-aqueduc datant d'une époque antérieure au XIIIe siècle. Ce pont est formé de deux grandes arches jetées sur l'Agly et surmontées d'une suite d'arcades plus petites, dont les piliers sont percés par une galerie où passe le chemin public, et dont les voûtes supportent un canal d'irrigation.]

Au sortir de Saint-Paul de Fenouillet, la route de Perpignan, s'éloignant de l'Agly, se dirige à l'E.

104 kil. *Maury*, v. de 1607 hab., situé au confluent de plusieurs ruisseaux, dans une contrée fertile en fruits et surtout en excellents raisins. Au N. E., sur un roc (688 mèt.) détaché de la chaîne des Corbières, faisant de loin l'effet d'une dent canine, se dresse le *château de Quéribus*, dont le donjon octogonal contient encore une salle voûtée; un bel escalier placé dans une tourelle monte à la terrasse de la tour, d'où la vue embrasse un vaste horizon sur les rochers jaunes et les plaines vertes du Roussillon, et plus loin, sur les montagnes neigeuses de la grande chaîne.

En suivant le vallon de Maury, on arrive de nouveau sur les bords de l'Agly, qui vient de décrire une grande courbe vers le S., et on traverse cette rivière sur un pont de pierre pour entrer à

114 kil. **Estagel**, V. de 2378 hab., située dans une charmante position, sur la rive dr. de l'Agly, à une petite distance en amont du débouché du vallon du Verdouble. C'est l'une des communes du Roussillon qui cultive le mieux l'olivier, et dont l'huile se rapproche le plus de celle de Provence. Ses habitants s'occupent aussi beaucoup d'agriculture. On exploite dans les environs de belles carrières de marbre gris, et l'on y montre deux



menhirs que les paysans appellent des *pierres enchantées*.

Estagel est la patrie de la famille Arago. Vis-à-vis de la maison où naquit le célèbre physicien, astronome, orateur et homme d'État, on a placé son *buste* sculpté par David d'Angers.

[A 3 kil. à l'O. d'Estagel, également sur la rive dr. de l'Agly, se trouve le b. de la *Tour de France* ou simplement la *Tour*, ch.-l. de c., peuplé de 1251 hab. C'était autrefois le premier château de la frontière du Languedoc, construit en face du château roussillonnais d'Estagel. Dans les environs de la Tour on exploite du minerai de fer.]

[Près du v. de *Montner* (336 hab.), situé à 3 kil. au S. O. d'Estagel, sur les pentes d'une colline, jaillit une source ferrugineuse froide. A 2 kil. à l'O. de ce village, dans le vallon de Cuchous, coule une source de même nature. La route de voitures qui mène d'Estagel à Montner continue de s'élever sur les collines à l'O. de la montagne de Force-Réal, pour redescendre à (14 kil.) Millas (R. 166).]

Au delà d'Estagel, on laisse à dr. les ruines de l'*ermitage de Saint-Vincent*, puis les débris de quelques grottes que les bohémiens habitaient autrefois, et l'on arrive au pied des *Penas* ou *Rochers*. Au sommet s'élève un ermitage où l'on parvient en suivant les nombreux contours d'une rampe très-rapide et en montant un escalier de 50 marches qui domine un précipice. D'après la légende, un bœuf égaré aurait découvert l'image de la Vierge cachée dans les rochers, et la chapelle aurait été bâtie sur le lieu même de cette découverte. Elle a été détruite en 1793. Derrière ses ruines, on voit un pignon de rochers escarpés qu'on appelle *lo salt de la donzella*, parce que, suivant la tradition, une jeune fille, contrariée dans son amour, sauta de cette pointe dans le précipice.

125 kil. *Espira de l'Agly*, v. de 1308 hab., situé sur la rive dr. de la rivière, dans une contrée fertile en excellents vins ; on y trouve une source minérale. L'église, de construction romane, offre un portail assez richement orné et une élégante abside.

On laisse à g. la vallée de l'Agly, qui descend à l'E. vers Rivesaltes (R. 165), puis à dr. *Baixas*, c. très-importante de 2344 hab., possédant d'excellents vignobles, et l'on se dirige au S. E.

128 kil. **Peyrestortes**, v. de 549 hab., dont le nom a dû quelque célébrité à la défaite que les Espagnols y subirent le 17 septembre 1793. Ils occupaient en force les hauteurs escarpées qui dominent le village du côté du S., et menaçaient d'écraser le corps du général d'Aoust, qui les avait combattus inutilement pendant toute la journée, lorsqu'ils furent attaqués intrépidement à 8 h. du soir, sur le flanc droit, sur leurs derrières, par les troupes que commandait le représentant du peuple Cassanyes. Chassés de leur formidable position en moins de 2 heures, ils s'enfuirent au milieu du gros de leur armée campée à Thuir, à 20 kil. au S., abandonnant leur bagage et 43 bouches à feu de tout calibre. Tout l'honneur de la victoire revenait à l'indomptable persévérance de Cassanyes.

134 kil. Le Vernet. On rejoint la route de Narbonne (R. 165).

136 kil. Perpignan (R. 165).

ROUTE 161.

DE LAVELANET A LIMOUX.

47 kil. — Route de voitures.

On a le choix entre deux routes. On peut suivre d'abord celle de Per-

pignan jusqu'à (5 kil.) Laguillon (R. 160), puis longer la rive g. de l'Hers en passant à l'établissement de bains de Fontcirgue; mais la route principale passe à Laroque et vient rejoindre la précédente à Labastide-sur-l'Hers.

4 kil. De Laroque à Lavenalet, R. 156.

Au sortir de Laroque, la route s'engage dans un vallon latéral et franchit une arête de collines pour redescendre à

9 kil. *Labastide-sur-l'Hers*, v. de 679 hab., situé sur les pentes d'une colline qui domine le grand Hers. On y jouit d'une vue magnifique sur la vallée coupée de canaux d'irrigation et traversée par de belles allées plantées d'ormeaux. Au loin se montrent Sainte-Colombe, Chalabre et d'autres bourgs entourés de peupliers, de platanes et d'arbres fruitiers.

A moins de 1 kil. au S. du village de Labastide, sur la rive dr. de l'Hers, s'élève l'*établissement des bains de* **Fontcirgue**, dont les eaux acidules calciques sont utilisées en bains et en boissons par un grand nombre de malades. L'emploi des eaux de Fontcirgue est recommandé pour la guérison des gastrites, des maladies de la vessie, de la jaunisse, des hémorrhoïdes, des névroses de toute espèce, etc. Un vaste hôtel est annexé à l'établissement.

10 kil. *Peyrat*, v. de 468 hab. La route traverse le grand Hers pour en longer la rive dr. On sort du département de l'Ariége et l'on entre dans celui de l'Aude.

14 kil. **Sainte-Colombe**, commune composée d'un très-grand nombre de hameaux et peuplée de 1325 hab., qui se livraient autrefois principalement à la mise en œuvre et à la vente du jais des montagnes environnantes. Au commencement du XVIIIe s., cette industrie occupait de 1000 à 1200 ouvriers, et non-seulement on travaillait à Sainte-Colombe les jais des mines voisines, mais encore on en faisait venir en quantité considérable des montagnes de l'Aragon. Aujourd'hui la fabrication du jayet a été en grande partie remplacée par celle des draps.

Sainte-Colombe possède aussi un petit établissement de bains situé au S. du bourg principal, entre les hameaux de *Campsaurine* et de *Rivals*, au pied de la montagne de *Plantaurel*, ou du signal de Sainte-Colombe, haut de 764 mètres.

En quittant Sainte-Colombe, on laisse à g. une forge à la catalane, alimentée de combustible par les bois de la Fajane et du Parrégas, qui recouvrent au N. le versant des collines, puis on traverse le Riveillon, qui fait mouvoir les roues de plusieurs établissements industriels, et l'on suit à une certaine distance la rive dr. de l'Hers.

21 kil. Chalabre (R. 159).

Au delà de Chalabre, la route s'engage à l'E. dans le vallon du Chalabreil, jusqu'à (24 kil.) *Montjardin*, v. de 306 hab., puis on gravit au N. E. par de longs zigzags un col (622 mèt.), d'où l'on descend par de nouveaux lacets dans le vallon de l'Ambrole.

31 kil. *Saint-Benoît*, v. de 483 hab. On remonte pendant quelque temps le cours de l'Ambrole, puis on s'élève au N. E. vers le *col de l'Espinas*, qui forme la ligne de partage entre les eaux tributaires de l'Atlantique et celles qui se dirigent vers la Méditerranée; de ce col on jouit d'une des plus belles vues qu'offre le département de l'Aude.

En descendant on contourne plusieurs vallons qui s'ouvrent dans la direction de l'E., on traverse (37 kil.) *Labessole*, puis (40 kil.) *Ajac*, v. de 262 habitants, et l'on rejoint (41 kil.) la route de Mirepoix (R. 158) à 6 kil. de

47 kil. Limoux (R. 162).

ROUTE 162.

DE CARCASSONNE A QUILLAN.

53 kil. — Route de poste. Diligence tous les jours. — prix : 5 et 4 fr.

DE CARCASSONNE A ALET.

35 kil. — Services particuliers pendant la saison des bains. Trajet en 3 h.

Au sortir de Carcassonne, on laisse à dr. la route de Pamiers (R. 157), puis une route départementale qui dessert les diverses communes du district montueux connu sous le nom de *Razès*, et l'on remonte la rive g. de l'Aude en suivant les nombreuses sinuosités de la vallée.

8 kil. On aperçoit à g. le v. de *Couffoulens* (478 hab.), situé, ainsi que son nom l'indique, au confluent de deux rivières, l'Aude et le Lauquet. C'est vis-à-vis de Couffoulens, sur la rive g. de l'Aude, que l'aqueduc d'alimentation de Carcassonne prend son origine.

[Au S. de Couffoulens, l'étroite et tortueuse vallée du Lauquet remonte vers (9 kil.) *Saint-Hilaire*, ch.-l. de c., v. de 934 hab., situé à une petite distance en aval du confluent du Lauquet et de la rivière de Baris.]

La route de Limoux continue de longer la rive g. de l'Aude, parsemée d'îles nombreuses.

10 kil. *Preixan*, v. de 429 hab.

13 kil. *Rouffiac-d'Aude*, v. de 320 hab. On s'engage ensuite dans le *défilé* ou *Pas de Lagaste*, dominé à l'O. par un château.

18 kil. *Cépie*, v. de 477 hab., au delà duquel on traverse le Brau; on laisse à g., sur la rive opposée de l'Aude, le v. de *Pieusse* (440 hab.).

25 kil. **Limoux** (hôt. du Lion-d'Or, tenu par Bernard; cafés du Commerce, de l'Europe), ch.-l. d'arrond. du département de l'Aude, V. de 6937 hab., agréablement située au milieu d'un vallon fertile, sur les deux rives de l'Aude, et entourée de coteaux plantés de vignes qui produisent la célèbre *blanquette*. Ses rues sont en général bien percées et bordées d'assez belles maisons; plusieurs ponts réunissent les deux rives du fleuve.

Il est fait mention de Limoux pour la première fois en 854. Cependant, quelques auteurs assurent qu'elle existait du temps de Jules César et qu'elle était défendue par un château appelé *Rheda*. En 1209, après la prise de Carcassonne, Limoux se soumit à Simon de Montfort; mais plus tard elle se révolta, et, en 1226, lors du concile tenu à Narbonne, elle fut excommuniée au son des cloches et à l'extinction des cierges, puis détruite par les troupes du roi de France. En 1574, elle se déclara en faveur des huguenots, et résista longtemps au maréchal de Mirepoix, qui la battit en brèche avec 16 pièces d'artillerie. Au troisième assaut, les catholiques emportèrent la place et la saccagèrent. Limoux est la patrie de Fabre d'Églantine.

L'*église* paroissiale, assez vaste et bien ornée, n'offre pas d'intérêt archéologique. L'*asile des aliénés* est commun aux départements de l'Aude et des Pyrénées-Orientales.

Les fabriques de draps, les filatures de laines, les tanneries et les teintureries de Limoux jouissent d'une réputation méritée.

A peu de distance au N. de la ville, sur une petite éminence qui domine la rive dr. de l'Aude, les pèlerins vont visiter une chapelle connue sous le nom de Notre-Dame de Marseille. A mi-côte, jaillit une fontaine d'où coule goutte à goutte une eau qui passe pour avoir des propriétés miraculeuses. La fête de *la Vierge noire* se célèbre le 8 septembre et se prolonge pendant trois semaines. Un grand nombre de fidèles montent à

genoux le coteau que couronne le chapelle.

Au delà de Limoux, la route franchit les ruisseaux de Lagagnous et de Roquetaillade, et continue de remonter vers le S. l'étroite vallée de l'Aude, en en suivant tous les détours. Après avoir franchi le défilé des *gorges d'Alet*, elle passe enfin sur un pont en pierre de 3 arches pour atteindre (35 kil.)

ALET.

Renseignements généraux.

Prix des chambres à l'établissement : 1 fr., 1 fr. 50 c., 2 fr.
Table d'hôte : 4 fr. par jour.
Maisons meublées.

Situation. — Histoire.

Alet, l'ancienne *Alectum* ou *Aletha*, est un gros bourg de 1336 hab., situé à 180 mèt., sur la rive dr. de l'Aude, entre de hautes collines boisées, au fond d'un vallon fertile et renommé pour ses excellents fruits. On dit que les Romains y avaient construit des thermes importants et qu'ils avaient élevé Alet au rang de chef-lieu du *Pagus electensis ;* mais le bourg actuel doit son origine à une abbaye de l'ordre de saint Benoît, fondée vers 813. Érigé en évêché en 1341 par le pape Jean XXII, il acquit peu à peu une grande importance. Pendant les guerres de religion, il fut successivement pris et repris par les protestants et par les catholiques. En 1585, lorsque la province commençait à se pacifier, le duc de Montmorency donna ordre aux habitants d'Alet de recevoir leurs compatriotes protestants. Ils y consentirent; mais, peu de temps après, ils se jetèrent sur les religionnaires sans défense et les massacrèrent tous pendant la nuit.

Monuments.

L'ancienne **abbaye** n'est plus qu'un amas de décombres; cependant l'abside de l'église avec ses deux tours, dont une rasée à la hauteur du premier étage, ses trois piliers, ses murs collatéraux et une partie du transsept gauche, restent encore debout. Élevé peut-être sur les ruines d'une construction antique, cet édifice fut consacré en 873, et presque reconstruit en 1018 : c'est, d'après M. Taylor, le monument de la France du moyen âge qui, après le baptistère de Poitiers, avait le mieux conservé dans ses détails la physionomie des temples de l'antiquité; aussi plusieurs archéologues ont-ils voulu y voir un sanctuaire de Diane. « Avec les fragments qui restent, il n'est pas difficile, dit M. Mérimée, de retrouver le plan original. C'était une basilique à trois nefs, terminée par une abside à cinq pans, avec des transsepts très-peu saillants, et deux tours placées latéralement vers le milieu de la nef. La façade, presque dépourvue d'ornements, a deux portes bouchées, correspondant à la nef principale, et encadrées par deux contre-forts carrés très-saillants. Sur la face méridionale, entre le deuxième et le troisième pilier, à partir de la façade, on voit une porte cintrée entourée d'une riche archivolte, couverte d'ornements byzantins d'un travail très-précieux. Deux lions fort mutilés sont sculptés des deux côtés de l'archivolte.... La seule tour qui se soit conservée jusqu'à présent, bien que très-lézardée, a deux étages; elle est carrée; de longues et minces colonnes à chapiteaux de feuillages pseudo-corinthiens garnissent chacun de ses angles. L'étage supérieur, plus moderne, présente deux fenêtres en ogive surmontées d'une corniche très-saillante. L'abside est la partie la plus riche et la plus curieuse de l'église. A l'extérieur, elle est décorée de quatre grosses colonnes à feuillages imités de l'ordre corinthien, mais minces, étroits, contournés. Une corniche, très-ornée, soutient un toit plat, et fait des retours en saillie au-dessus des tailloirs des cha-

piteaux. Bien que le style de ses ornements soit tout à fait antique, il serait impossible de ranger cette corniche dans un ordre quelconque : cependant la bizarrerie de l'ornementation n'empêche pas que l'effet général soit assez agréable.... Tous les détails, examinés à part, ont une physionomie antique; mais l'ensemble date certainement d'une époque postérieure au x[e] s.... Une partie de la muraille opposée à l'abside offre des restes de couleurs, et l'on y voit encore un ange les mains jointes, peint à fresque. »

L'ancien *palais épiscopal* domine encore de son énorme masse les maisons du bourg. — On remarque aussi à Alet les restes des anciennes fortifications et les débris du pont romain qui franchissait l'Aude en aval de la ville.

L'établissement. — Les eaux.

L'établissement thermal est situé au S. d'Alet, à 400 mèt. de la rive dr. de l'Aude; une allée de sycomores y conduit à travers de beaux jardins dont la terrasse borde la rivière sur 300 mèt. de longueur.

Les constructions se composent de trois corps de bâtiment avec 45 chambres, 2 salons, 3 salles à manger et 1 cabinet de lecture. L'établissement reste ouvert pendant toute l'année, comme ceux d'Amélie-les-Bains.

Les sources sont au nombre de cinq, dont quatre, ayant une température de 30 degrés centigrades, alimentent les bains, les piscines, et fournissent environ 600 000 litres de liquide en 24 heures; la cinquième, dite *Eau rouge*, est froide et ferrugineuse; on ne l'emploie qu'en boisson (pas de rétribution). Parfaitement transparentes et limpides, ces eaux sourdent au pied d'une énorme roche calcaire et se subdivisent en plusieurs filets, réunis dans des piscines.

La composition des eaux thermales d'Alet permet de les classer parmi les eaux minérales salines thermales, à côté de celles d'Ussat, de Bourbonne-les-Bains, de Saint-Amand, de Bagnères-de-Bigorre, etc. L'analyse médicale justifie d'une manière évidente la place qu'on leur a assignée: « Elles ont, en effet, avec ces eaux, plus d'un point de comparaison, dit M. le docteur Fournier, le médecin inspecteur : laxatives à un degré plus ou moins fort, elles stimulent légèrement le tube digestif et activent les sécrétions des sucs gastrique et intestinal; elles ont en outre une action puissante sur les viscères abdominaux, principalement sur les organes génito-urinaires; les fonctions de ces organes sont activées et régularisées sous leur influence, mais par degrés, sans secousse, et de façon qu'après quelques jours seulement on s'aperçoit de l'heureux effet qu'on a obtenu; enfin, le système lymphatique acquiert, lui aussi, une activité plus grande, et concourt par son action, à donner à ces eaux la propriété de résoudre les tumeurs, les engorgements viscéraux et glandulaires qui ont résisté à toute espèce de médication. »

Promenades.

Les jardins de l'établissement et les routes de Carcassonne et de Quillan sont à peu près les seules promenades fréquentées par les baigneurs; mais pour jouir de la plus belle vue qu'offrent les environs, il faut monter au N. O. sur le *pic de Roquetaillade* ou *Pech de Brau*, qu'on peut gravir en 45 min. De cet humble sommet (655 mèt.), on jouit d'un vaste panorama; on voit à l'E. le pic de Bugarach, près de Caudiès, et l'aride chaînon des Corbières, puis, en se tournant vers le S., le Canigou et la chaîne des Pyrénées, à l'O. les montagnes de Bigorre et le Pic du Midi, enfin au N. la ville de Toulouse, la Montagne Noire, et, dans un cercle plus rapproché, Castelnaudary, Carcassonne et Limoux.

D'ALET A QUILLAN.

18 kil. — Service de diligences.

En quittant Alet, on passe au pied d'une vieille tour, et l'on remonte la vallée de l'Aude en suivant toutes les sinuosités du fleuve, qui coule à dr. dans un lit encaissé. On traverse le Sals en deçà de

41 kil. de Carcassonne. **Couiza**, ch.-l. de c. de 956 hab., situé à 225 mèt., au S. du confluent du Sals et de l'Aude. Sur la rive septentrionale du Sals, on remarque un ancien château converti en filature. Un beau pont de pierre fait communiquer Couiza avec la rive g. de l'Aude et *Montazels*, v. de 313 hab.

De Couiza à Rennes-les-Bains, R. 163.

En sortant de Couiza par la route de Quillan, on continue de remonter la vallée de l'Aude, qui s'élargit de distance en distance pour former de petits bassins fertiles. On traverse le torrent de Couleurs, puis on laisse à dr., sur la rive g. de l'Aude, le village d'*Esperaza*, peuplé de 1470 hab.

46 kil. Au débouché du ruisseau de Granes, on passe devant l'**établissement de bains** de Campagne-sur-Aude, construit sur deux sources d'eau ferrugineuse. La *source du Pont*, ou source inférieure, jaillit presque au niveau du ruisseau; l'autre source, portant le nom de *Campagne*, ou source supérieure, est à l'abri des inondations. L'établissement est destiné au logement des malades; quand on n'y trouve plus de place, c'est au bourg voisin d'Espéraza et à *Campagne-sur-Aude*, v. de 433 hab., situé à 1 kil. en amont, sur la rive g. de l'Aude, qu'il faut aller s'établir. Les eaux de Campagne s'emploient en boissons, en bains et douches; leur température invariable est de 29° c. Le médecin inspecteur des eaux est M. Fréjacques.

Au delà de Campagne, la route de Quillan ne cesse de longer la rive dr. de l'Aude. On traverse le ruisseau de Saint-Bertrand.

51 kil. Pont-du-Charla (R. 160).

53 kil. Quillan (R. 160).

ROUTE 163.

DE CARCASSONNE A RENNES-LES-BAINS.

41 kil. — Route de voitures desservie par des diligences.

41 kil. De Carcassonne à Couiza (R. 162).

Au sortir de Couiza, on remonte la vallée du Sals en suivant le versant septentrional. Vers le 6e kil., la route se bifurque; l'un des deux embranchements (R. 164) se dirige vers Monthoumet, tandis que l'autre, se recourbant vers le S. en même temps que la vallée du Sals, traverse le Réalsès, puis le Sals, et s'engage dans un défilé.

49 kil. **Rennes-les-Bains**, v. de 506 hab., situé à 319 mèt., dans une gorge étroite et divisé en deux parties par le Sals.

Il existe dans les environs de ce village cinq sources minérales qui diffèrent entre elles par leur température et par leurs principes constituants; une de ces sources est ferrugineuse thermale, les autres sont salines froides. Les débris d'anciennes constructions, les urnes, les médailles qu'on a trouvés près des bains témoignent qu'ils ont été fréquentés par les Romains. Dans l'église, on lisait autrefois l'inscription suivante : *C. Pompeius quartus T. A. M. suo.* Une reine appelée Blanche, qui vint à Rennes pour se guérir de la lèpre, fit bâtir sur la hauteur un château dont les ruines portent encore le nom de *Blanquefort;* enfin une des sources porte le nom de *bain de la Reine.* Le médecin inspecteur est M. Cazaïntre.

Le village de *Rennes* (400 hab.),

auquel celui de Rennes-les-Bains doit son nom, est situé à 4 kil. à l'O., au fond d'un vallon dont les eaux se déversent dans l'Aude, près d'Espéraza (R. 162).

[On peut faire de nombreuses excursions aux environs de Rennes-les-Bains; mais la route de voitures cesse en amont du village; ce n'est que par des chemins vicinaux et des sentiers qu'on peut remonter au S. E. jusqu'au (8 kil.) village de *Bugarach* (780 hab.), d'où l'on s'élève à l'E. au **pic de Bugarach** (1231 mèt.), le sommet le plus élevé des Corbières. De ce pic, dont les flancs escarpés se présentent du côté du S. sous la forme d'énormes tours en ruines, on jouit d'une très-belle vue sur les plaines du Roussillon.

De Bugarach on peut rejoindre en 2 h. 30 min. ou 3 h. la route de Perpignan (R. 160) soit à Caudiès, soit à Saint-Louis.

[Une autre excursion très-intéressante est celle qu'on peut faire dans la haute vallée du Sals. On longe constamment la rive dr. du ruisseau jusqu'à (4 kil.) *Sougraigne*, v. de 346 hab. Au delà de ce village, on entre dans un cirque de pâturages où sont épars quelques hameaux. On traverse le ruisseau, puis on dépasse d'anciennes salines, et, en 1 h. de marche (2 h. des Bains), on arrive au bord des *sources salées* (800 mèt.), qui forment le torrent de Sals. Non loin des sources s'élève un ancien corps-de-garde construit pour empêcher les paysans d'utiliser l'eau des sources. Dans les environs, on exploite des carrières de grès à aiguiser.]

ROUTE 164.

LES CORBIÈRES.

Le chaînon de montagnes qui se rattache aux Pyrénées par le pic de Bugarach et l'arête du col de Saint-Louis, se compose en grande partie de groupes isolés, séparés les uns des autres par des vallées profondes, mais affectant en général la direction du S. O. au N. E. Ses âpres rochers coupés à pic, ses flancs ravinés, ses gorges dépourvues d'ombrage, en font un des districts montagneux les moins attrayants de la France; mais il est peu de régions qui soient plus curieuses sous le rapport géologique. La crête principale n'est traversée par aucune route importante. Les Corbières ont longtemps servi de limite entre la France et l'Espagne, et pendant 150 ans, aux XVI[e] et XVII[e] s., elles furent le théâtre de combats acharnés.

A. De Trèbes à Lagrasse.

25 kil. — Route de voitures.

Commençant à la station du chemin de fer, la route de Lagrasse se dirige au S. E.

3 kil. *Fontiès-d'Aude*, v. de 270 hab. Les montées et les descentes se succèdent. On traverse la Bretonne pour en remonter la rive dr.

7 kil. *Monze*, v. de 233 hab.

12 kil. *Pradelles-en-Val*, v. de 254 hab., où l'on voit un château. Au delà de Pradelles, on gravit une côte, puis on descend dans la vallée du Cadoual, et laissant à g. *Montlaur*, v. de 904 hab., on s'élève à l'E. sur les flancs de la montagne du *Boucher* (403 mèt.). Après avoir contourné cette cime du côté du S., on voit à ses pieds le bassin dans lequel se réunissent les eaux sinueuses de l'Alzou et de l'Orbieu.

24 kil. On franchit l'Alzou immédiatement en amont de son embouchure, puis on longe la rive g. de l'Orbieu, qu'on traverse à son tour en aval de

25 kil. **Lagrasse**, ch.-l. de c., b. de 1220 hab., situé dans un vallon qu'entourent des rochers escarpés. C'est

une commune fort ancienne, qui doit son origine à une *abbaye* fondée au VIIIe s. Les bâtiments de ce monastère, reconstruits ou réparés à différentes époques, sont encore en assez bon état, et recouvrent une étendue considérable de terrain. L'église de l'abbaye renferme des tableaux de l'Espagnolet représentant les Sacrements.

Lagrasse possède des moulins à foulon et à farine; on s'y occupe aussi de la fabrication des cuirs.

[De Lagrasse à Fabrezan (R. 153), par la vallée de l'Orbieu, on compte 8 kil.]

De Lagrasse à Narbonne; — à la Nouvelle; — à Estagel; — à Couiza (*V.* ci-dessous).

B. De Lagrasse à Nabonne.

43 kil. — Route de voitures.

Au sortir de Lagrasse, on remonte pendant 3 kil. environ la rive dr. de l'Orbieu, puis on tourne brusquement à g. pour gravir une côte et descendre au N. E., dans un petit vallon affluent de la Nielle.

8 kil. *Tournissan*, v. de 271 hab. On laisse ensuite à dr. une route qui vient de *Talairan*, v. de 598 hab., et l'on traverse la Nielle en deçà de

11 kil. *Saint-Laurent de la Cabrerisse*, v. de 679 hab. La route franchit ensuite le Rabet. A dr., le *château de Caraguilles*, à g., la *tour de Villerouge* se montrent sur des mamelons.

17 kil. On laisse à dr. la route de la Nouvelle (*V.* ci-dessous *C*), puis l'on contourne les pentes de la *Roque-Sestière* (271 mèt.), couronnée de bois, et l'on franchit l'Aussou immédiatement en aval de son confluent avec le ruisseau de la Caminade. Au N., la vallée de l'Aussou s'ouvre largement vers la plaine de Lézignan et de Villedaigne (R. 153).

La route de Narbonne continue de suivre la direction du N. E. Elle passe entre deux monticules qui portent chacun les restes d'un ancien château, puis elle s'engage dans un étroit vallon et traverse (29 kil.) le ruisseau de Fontfroide.

[A 2 kil. au S., dans un petit bassin formé par les premiers ruisselets de ce vallon, se trouvent les ruines de l'**abbaye de Fontfroide**, bien dignes de l'intérêt des archéologues. *L'église* est du XIIe s. La salle capitulaire, du XIIIe, est ornée de fort jolies colonnes de marbre et de chapiteaux de marbre, d'une sculpture remarquable. Le *cloître*, classé parmi les monuments historiques, date aussi du XIIIe s., mais il a été restauré au XIVe s. d'abord, puis en partie au siècle dernier. C'est un parallélogramme rectangle dont les voûtes sont d'un grand intérêt pour l'histoire de la construction.]

Après avoir dépassé l'entrée du vallon de Fontfroide, on se dirige au N., puis de nouveau vers le N. E., on laisse à dr. une tour en ruines, et l'on vient croiser le chemin de fer en aval de Montredon.

43 kil. Narbonne (R. 153).

C. De Lagrasse à la Nouvelle.

50 kil. — Route de voitures.

17 kil. de Lagrasse à la bifurcation des routes de Narbonne et de la Nouvelle (*V.* ci-dessus *B*).

18 kil. *Thézan*, v. de 484 hab., dans les environs duquel on trouve des gisements de lignite. La route s'engage au S. E. dans un défilé dominé à dr. et à g. par des rochers à pic d'un grand caractère.

27 kil. Au pied d'un escarpement qui porte l'*ermitage de Saint-Victor*, la route se bifurque.

[L'embranchement de dr. traverse la rivière de Berre et remonte vers

(6 kil.) **Durban**, ch.-l. de c., v. de 665 hab., dans les environs duquel on exploite un petit bassin houiller et des mines de fer. Au N. O. de ce village se trouve *Salcettes*, qui doit son nom à une source salée.]

L'embranchement de g. longe, à une assez grande hauteur, la rivière de Berre, qui coule à dr. dans un lit encaissé, dépasse le ham. de *Gléon*, situé sur l'autre rive du torrent, dans un étroit bassin, puis contourne un mamelon du côté du N., pour éviter un étroit défilé, et revient traverser la Berre à

38 kil. *Portel*, v. de 854 hab. La gorge s'ouvre peu à peu. On voit s'étendre à l'E. la vaste nappe des étangs qui doit son nom à

44 kil. **Sigean,** ch.-l. de c., V. de 3348 hab., entourée au N. et à l'E. de vastes *salines*, qui fournissent à la consommation environ 50 000 quintaux métriques de sel. Sigean possède plusieurs distilleries.

Au delà de Sigean, la route longe la base des dernières ramifications des Corbières, puis contourne l'extrémité méridionale de l'étang.

50 kil. La Nouvelle (R. 165).

D. De Lagrasse à Estagel.

51 kil. — Route de voitures de Lagrasse à Tuchan. Route de chars de Tuchan à Estagel.

On suit d'abord (3 kil.) la route de Narbonne (*V.* ci-dessus *B*), puis on longe encore la rive dr. de l'Orbieu pendant 1 kil. En deçà de *Saint-Pierre des Champs*, v. de 351 hab., qui possède une forge à la catalane, on tourne à g. pour s'élever par une succession de côtes sur (12 kil.) un col de 367 mèt. d'altitude, d'où l'on descend à

14 kil. *Villerouge*, v. de 395 hab., où la route se bifurque. On laisse à dr. l'embranchement de Monthoumet (*V.* ci-dessous *E*), et l'on gravit une forte côte dans la direction du S. E. Après avoir franchi le *col d'en Couloum*, haut de 600 mèt. environ, on descend à

22 kil. *Palairac*, v. de 216 hab. On pénètre ensuite dans la vallée en partie boisée que parcourt le ruisseau de Ségure, puis au delà du château de Ségure, on dépasse des mines de houille, ouvertes sur le versant occidental de la vallée. Dans les environs se trouvent aussi des mines de fer, d'antimoine, et des gisements de cuivre.

35 kil. **Tuchan,** ch.-l. de c., v. de 1155 hab., qui a donné son nom au bassin houiller qui s'étend au *N. Il* est situé sur les dernières pentes de la montagne de Tauch (879 mèt.), au-dessus de la rive dr. du ruisseau de Ségure, appelé aussi petit Verdouble. — La route de voitures s'arrête à Tuchan. Au delà, on ne trouve plus que d'âpres chemins de chars.

39 kil. *Paziols*, v. de 667 hab., situé au confluent du Verdouble et du ruisseau de la Coume. A 4 kil. à l'O., près du v. de *Padern* (558 hab.), une forge s'élève sur le bord du Verdouble.

Au delà de Paziols on traverse le Verdouble, puis au sommet d'une côte on sort du département de l'Aude pour entrer dans celui des Pyrénées-Orientales. On aperçoit sur la g. la haute *tour de Tautavel*, qui domine le village du même nom (826 hab.) et la gorge profonde et tortueuse du Verdouble. Près de Tautavel jaillit une source thermale nommée *la Formada*. Sa température est de 24° c.

51 kil. Estagel (R. 160).

E. De Lagrasse à Couiza.

57 kil. — Route de voitures non encore entièrement construite.

14 kil. de Lagrasse à Villerouge (*V.* ci-dessus *D*).

16 kil. *Félines*, v. de 211 hab., situé sur le ruisseau du Libre. — On

traverse ce ruisseau, puis on gravit une arête de collines pour redescendre dans la vallée de la Sou.

23 kil. *Laroque-de-Fa*, v. de 353 hab. La route franchit un deuxième faîte de hauteurs.

27 kil. ***Monthoumet***, ch.-l. de c., v. de 354 hab., situé sur un affluent de l'Orbieu. — On descend vers cette rivière, qu'on traverse en amont de *Lanet* (303 hab.).

33 kil. *Albières*, v. de 376 hab., situé à 308 mèt., sur une terrasse qui domine la rive g. de l'Orbieu. En bas, dans la vallée, se trouve une forge à la catalane. — Au delà d'Albières, on gravit une forte côte dans la direction de l'O., puis après avoir atteint le col (604 mèt.), on descend en lacets dans la vallée du Réalsès.

44 kil *Arques*, v. de 504 hab., situé sur la rive dr. de ce torrent, à l'issue d'un vallon où l'on a découvert des gisements de manganèse. A l'O. du village s'élève un ancien château au pied duquel passe la route.

50 kil. *Serres*, v. de 134 hab.

51 kil. On rejoint la vallée du Sals et la route de Rennes-les-Bains à

57 kil. Couiza (R. 162).

ROUTE 165.

DE NARBONNE A PERPIGNAN.

64 kil. — Chemin de fer. 3 convois par jour. Trajet en 1 h. 50 min., 2 h. et 2 h. 10 min. — 1re cl. 7 fr. 20 c.; 2e cl. 5 fr. 40 c.; 3e cl. 3 fr. 95 c.

Après avoir traversé la route de terre à l'O. de Narbonne, le chemin de fer se détourne à g. pour se diriger au S. E., et venir longer le *canal de la Robine*, l'*étang de Bages et de Sigean* à l'O., et l'*étang de Gruissan* à l'E. Celui-ci communique avec la mer par le *Grau de la Vieille-Nouvelle*, que défend une redoute. L'étang de Bages et de Sigean, plus considérable que celui de Gruissan, a 18 kil. de longueur sur 3 à 6 kil. de largeur. Sa côte orientale, découpée en nombreuses baies, est dominée par des collines en partie boisées qui lui donnent une apparence lacustre : quelques îlots rocheux, parmi lesquels on distingue l'*île de l'Aute* (54 mèt.), se dressent au-dessus de sa vaste nappe. Son principal affluent est la rivière de Berre; ses eaux s'écoulent dans la Méditerranée par le chenal de la Nouvelle.

16 kil. *Sainte-Lucie*, ham. situé dans l'île, ou plutôt la presqu'île de même nom, très-fréquentée des botanistes.

Le chemin de fer laisse à g. quelques salines, et franchit le chenal du port de la Nouvelle sur un pont en tôle de 70 mèt. d'ouverture.

21 kil. La **Nouvelle**, c. du cant. de Sigean, compte actuellement une population de 2000 hab. C'est une petite ville maritime de création récente. En 1820, il n'y avait encore sur cette triste plage que quelques cabanes de pêcheurs; à dater de cette époque, des constructions s'élevèrent sur la rive dr. du chenal; les enrochements, ou perrés inclinés qui bordaient le chenal, furent successivement remplacés par des murs de quai régulièrement établis; les constructions se multiplièrent, se régularisèrent, et la ville commença à se former; mais c'est surtout depuis 1830, depuis la conquête de l'Algérie, que ce petit port s'est développé.

Le port de la Nouvelle, formé par le chenal qui relie l'étang de Bages et de Sigean à la mer, a une longueur de 2400 mèt., une largeur variant de 60 à 80 mèt. et une profondeur de 2 mèt. 30 à 2 mèt. 60. Les eaux troubles de l'Aude, déversées dans l'étang par le canal de la Robine, y amènent des vases; en outre, son entrée est souvent obstruée par les sables de la mer qu'y apportent le courant littoral et les tempêtes du S. E. L'entrée du port est difficile

lorsque les vents du S. et du S. E. sont violents, et cependant on ne peut aborder qu'à l'aide de ces mêmes vents. Toutefois, malgré les obstacles et les difficultés de navigation que présente aujourd'hui le port de la Nouvelle, il y règne une certaine activité commerciale. Le mouvement a été, en 1857, de 784 navires jaugeant 48 926 tonneaux.

L'importance des chantiers de construction dans le port de la Nouvelle s'est accrue dans une proportion plus forte que celle des opérations commerciales. La progression porte tout à la fois sur le nombre et sur le tonnage des navires. Ainsi, en 1820, la moyenne était de 11 tonneaux par navire; elle atteint aujourd'hui 150 tonneaux; mais il a été récemment construit à la Nouvelle des bâtiments de 250, de 300 et même de 350 tonneaux: seulement, ces navires exceptionnels partent d'ordinaire en lest pour aller faire compléter leur gréement à Marseille, et ne rentrent plus à la Nouvelle.

Le tirant d'eau normal sur le canal de la Robine qui relie le port de la Nouvelle à Narbonne et au canal du Midi est de 1 mèt. 10 seulement, ce qui ne permet pas aux bateaux de dépasser un chargement de 8 tonneaux.

Sur la plage on a élevé un phare d'une portée de 10 milles, bâti un fort et fondé un établissement de bains de mer. On vient aussi de construire à la Nouvelle des hauts fourneaux pour le traitement du minerai de fer de Leucate (*V.* ci-dessous).

De la Nouvelle à Sigean (corresp. pour 40 c.), R. 164.

Après avoir dépassé la Nouvelle, le chemin de fer, s'éloignant de la route de terre, passe entre la mer et l'*étang de la Palme*, traverse le *Grau de la Franqui*, et s'enfonce dans une tranchée profonde de 7 mèt. avant d'atteindre la station de

33 kil. **Leucate.** Ce village, situé à plusieurs kilomètres à l'E. du chemin de fer, à l'extrémité septentrionale de l'étang de même nom, date de la plus haute antiquité. Il doit son beau nom grec à la blancheur du roc isolé et environné de terres basses auquel il est adossé. Sa population s'élève à 1276 hab.; dans le moyen âge elle était beaucoup plus considérable parce que les eaux de son étang, qui depuis se sont retirées, offraient une navigation facile.

L'*étang de Leucate* était jadis le plus vaste des départements de l'Aude et des Pyrénées-Orientales. La longueur de son bassin du N. au S. est de 15 kil. environ, et sa plus grande *largeur* atteint 10 kil., mais le plus souvent une grande partie de ses plages sont à sec: elles ne sont recouvertes par les eaux que lorsque ses *graus* ou déversoirs maritimes sont obstrués par les sables. La superficie de la nappe liquide du lac est évaluée en moyenne à 5710 hectares. Le port de l'étang s'ouvre à son extrémité méridionale, au *Barcarès*, dans l'importante commune de *Saint-Laurent de la Salanque*, peuplée de 4435 hab. C'est le point d'embarquement de tous les produits des vignobles environnants. Les deux *salines* de Saint-Laurent fournissent une grande quantité de sel.

Dans le flanc des collines qui s'élèvent à l'O. de Leucate, on exploite des mines qui produisent un fer d'excellente qualité.

Au sortir de Leucate, le chemin de fer traverse une partie de l'étang avant de rejoindre la route de terre près de *Fitou*, v. de 1167 hab., à peu de distance duquel on sort du département de l'Aude pour entrer dans celui des Pyrénées-Orientales. Après avoir longé la base des dernières ramifications des Corbières, dans des tranchées longues et profondes, on croise la route de terre en deçà de

46 kil. **Salces,** b. de 1603 hab., situé entre le chemin de fer et la route de terre, dans une espèce de

défilé, à la base aride et nue des Corbières. Il doit son nom à deux sources salines (*Salsulæ*), la *Fon Estramé* et la *Fon Dame*, qui sortent du rocher, à 2500 mèt. l'une de l'autre, et contribuent à l'insalubrité du bourg en se perdant sous ses murs.

Les anciens faisaient évaporer les eaux de Salces pour en préparer un sel qu'ils considéraient comme très-supérieur au sel marin. Pendant le moyen âge, et récemment encore, la nature des eaux des sources, leur température peu variable, leur voisinage de l'étang, les fit utiliser d'une manière très-ingénieuse pour la pêche des poissons. « On établit, dit M. Anglada, à l'embouchure des sources une espèce de labyrinthe en roseaux assez espacés pour que les poissons trop petits puissent ressortir sans difficulté. Ce labyrinthe, que l'on nomme dans le pays un *bourdigou*, est disposé de manière à rendre l'entrée facile, tout en multipliant singulièrement les difficultés de la sortie. Durant l'hiver, et, par suite des grands froids, les poissons quittent les lieux trop découverts, se réfugient vers le rivage, et, trouvant l'eau des sources salées bien plus douce, ils y pénètrent et s'y rassemblent. Quand les circonstances sont favorables, l'emploi du filet amène toujours une pêche aussi sûre qu'abondante. » Strabon, Pomponius Méla parlent des sources de Salces « plus salées que celles de la mer. »

Au N. de Salces s'élève un fort jadis important, qui défendait le défilé de Salces, Thermopyles du Roussillon, lorsque l'étang venait baigner la base du rocher. Sous Louis XIV y furent emprisonnées deux grandes dames (R. 166), condamnées à la détention pour complicité dans les nombreux empoisonnements de la marquise de Brinvilliers. Ce château, qui s'élevait autrefois sur la croupe même des Corbières, était la première place forte du Roussillon, du côté de la France. Démoli par les Français en 1496, il fut reconstruit par les Espagnols à l'endroit où on le voit aujourd'hui. Sa grosse tour ronde sert de poudrière. Il est gardé par un poste de vingt hommes, qui sont malheureusement exposés aux exhalaisons malsaines de l'étang. Il a soutenu plusieurs siéges contre les Français, qui brûlèrent le village en 1438, 1496 et 1503; le prince de Condé, alors âgé de 16 ans, le prit en 1639, les Espagnols s'en emparèrent en 1640, et le rendirent à Louis XIII en 1642. Le territoire de Salces fournit le vin blanc de *Macoaber*, *Macabeu* ou *Macabeo*, ainsi nommé d'un raisin originaire d'Espagne qui le produit; moins liquoreux que celui de Rivesaltes, ce vin a quelque ressemblance avec le tokay.

Au delà de Salces, on traverse la plaine riche et monotone de la *Salanque*. Au S. le beau groupe du Canigou devient de plus en plus distinct à mesure qu'on s'approche de Perpignan. A l'E. s'étend le *Salabre* ou plaine salée, qui gagne constamment sur la mer, grâce aux alluvions de la Têt et de l'Agly. Au moyen âge, *Toreilles*, v. de 1358 hab., se trouvait sur le bord de la plage; il en est éloigné aujourd'hui de 5 kil. environ. On franchit l'Agly sur un pont de 150 mèt. de long en deçà de

55 kil. **Rivesaltes**, V. de 4821 hab., située au milieu de beaux champs arrosés par des canaux de dérivation de l'Agly. Au milieu de la place on a foré un *puits artésien* qui fournit de l'eau en quantité suffisante pour tous les besoins des habitants. Les vignobles de Rivesaltes, comprenant plus de 10000 hect., produisent d'excellent muscat, de la malvoisie, du grenache, et le vin connu sous le nom de *rancio*.

En quittant Rivesaltes, on remarque de loin, à g. de Perpignan, la tour de Ruscino (*V.* ci-dessous). Le chemin traverse un bras de la Têt, à dr. du petit hameau du *Vernet*, puis le bras principal, avant d'entrer dans la gare,

située à l'O. de Perpignan, en dehors des fortifications (64 kil. de Narbonne).

PERPIGNAN.

Renseignements généraux.

HÔTELS : — *de l'Europe*, *du Nord*, *du Luxembourg*, *du Petit-Paris*.

CAFÉ. — *Café Français*, à l'angle de la place de la Loge.

MESSAGERIES. — Fabre, correspondant avec l'Espagne, Port-Vendres et toutes les villes des Pyrénées.

LIBRAIRES. — Alzine, Saint-Martory, Julia frères.

Situation. — Histoire.

Perpignan, place de guerre de première classe, ch.-l. du départ. des Pyrénées-Orientales et de la 11ᵉ division militaire, siége d'un évêché. Cette ville, peuplée de 23 462 hab., est située sur la rive dr. de la Têt, à 11 kil. du point où cette rivière torrentielle se jette dans la mer, et sur les deux rives du ruisseau de la Basse, dont les débordements sont l'un des fléaux du pays. Le sol de la ville est à 20 mèt. au-dessus du niveau de la mer; les maisons, pour la plupart construites en cailloux roulés et en briques, n'ont aucun caractère monumental, et les rues sont en général tortueuses et étroites.

Perpignan n'a pas été fondée, comme on l'a répété trop souvent à tort, sur les ruines de l'ancien municipe romain de *Flavius Ebusus*. Elle paraît n'avoir pris d'importance qu'après la chute de Ruscino (p. 655); son nom est cité pour la première fois dans les chartes du xᵉ s., et elle n'était alors qu'un alleu désigné sous le nom de *Villa Perpiniani*. Un ancien monastère de Bénédictins, dédié à Notre-Dame del Correg ou du Ravin, qui existait en cet endroit, avait servi de lieu de refuge à des habitants dépossédés. Ils formèrent alentour un village destiné à devenir par la suite, après Ruscino et Elne, la capitale du Roussillon. A la chute de l'empire, cette province de la Gaule romaine tomba sous la domination des Visigoths d'Espagne; mais les lois romaines et gothiques n'y furent abolies qu'en 1251, à la suite de l'assemblée des États que tint à Barcelone Jacques Iᵉʳ, roi d'Aragon. Elles avaient survécu à la puissance des Goths, détruite en Espagne par la conquête des Arabes, ou Sarrasins, au commencement du VIIIᵉ siècle. Ceux-ci étendirent leurs invasions en France; Charlemagne, pour leur opposer une barrière, établit dans le Roussillon des comtes souverains. Le dernier de ces comtes, mort sans enfants, légua en 1172 le Roussillon au roi d'Aragon, qui ratifia les priviléges accordés à la ville de Perpignan. Le Roussillon demeura entre les mains des souverains d'Aragon, sous la suzeraineté de la France, jusque vers le milieu du XIIIᵉ s. Philippe le Hardi entra alors en Espagne pour s'emparer du royaume d'Aragon; mais son armée fut décimée par les maladies, et lui-même vint mourir à Perpignan (1285). Louis XI réunit pendant quelques années le Roussillon à la France, le roi d'Aragon n'ayant pu lui payer au terme convenu 300 000 écus d'or, comme il s'y était engagé. Perpignan ne se soumit que par famine, après une vigoureuse résistance. Dans une sortie, le fils du commandant Blanca avait été fait prisonnier, et le général français avait mandé à Blanca qu'il égorgerait son fils, si la ville n'était pas rendue. Le généreux Castillan, plutôt que de manquer à son honneur, laissa exécuter sous ses propres yeux cette menace infâme. Charles VIII, malgré les remontrances du parlement, rendit le Roussillon aux rois d'Aragon. En 1542, François Iᵉʳ fit inutilement le siége de Perpignan. Un siècle après, le gouverneur espagnol ayant violé les priviléges des villes du Roussillon, et bombardé, pour une simple dispute entre bourgeois, un faubourg de la capitale, la province se révolta et s'offrit à Richelieu. Enfin, la posses-

sion en fut assurée à la France par le traité des Pyrénées.

Perpignan est bien déchue de son ancienne splendeur. Elle comptait autrefois 6000 maisons ; elle n'en a plus aujourd'hui que la moitié ; Charles-Quint en fit abattre 1500 pour augmenter les fortifications.

Monuments.

La **cathédrale**, placée sous l'invocation de saint Jean, fut commencée en 1524 par le deuxième roi de Majorque, et bâtie à l'aide de dons pieux, ce qui en fit durer longtemps la construction. Le sanctuaire de l'édifice ayant été achevé pendant que Louis XI était momentanément maître du Roussillon, les armes de France furent placées à la clef de la voûte, d'où elles n'ont jamais été retirées. Interrompus quand le Roussillon retomba sous la dépendance espagnole, les travaux ne furent repris qu'en vertu d'un décret du concile de Trente : cependant le manque de fonds nécessaires ne permit pas de terminer la façade. Pendant la Révolution, Saint-Jean devint un magasin d'approvisionnements militaires. L'intérieur de cette église, beaucoup trop richement décoré, se compose d'une seule nef, longue de 70 mèt., large de 18m30 d'un pilier à l'autre, et haute de 27m25 du sol à la voûte ; sur les côtés, de petites chapelles occupent les enfoncements. L'obscurité qui règne dans ce vaste vaisseau, éclairé latéralement par des œils-de-bœuf placés à une grande hauteur, empêche d'apprécier la valeur réelle de certaines peintures, qui sont, dit-on, justement estimées. Les trois grandes fenêtres ogivales à vitraux de couleur, que l'on voit à l'extrémité de l'abside, produisent un assez bel effet. Le retable du maître-autel, en marbre blanc, a été sculpté par un artiste de Barcelone nommé Soler. Huit pilastres ioniques, formant deux étages d'architecture, encadrent une vaste niche remplie par la statue de saint Jean. D'autres statues sont placées au-dessus. Dans le transsept s'élève un beau tombeau en marbre noir, gardé par quatre lions couchés : c'est là qu'est enseveli Louis de Montmor, premier évêque français du Roussillon. Outre les beaux vitraux et l'orgue, dont les boiseries, travaillées à jour, offrent des détails charmants, nous signalerons à l'attention des visiteurs un fort joli bénitier de la Renaissance, situé à dr. de l'entrée, et la cuve, en marbre blanc, servant de fonts baptismaux (dans la chapelle à g.) : cette cuve, que l'on fait remonter au temps des Visigoths, a la forme d'un tonneau dont les douves sont serrées par un gros câble et se brisent sous la pression. Au-dessus de l'église s'élève, dans une élégante cage de fer fabriquée en 1740, l'horloge de la ville.

Au-dessous du clocher de l'horloge se trouve une église appelée *vieux Saint-Jean*, qui n'offre d'autre intérêt archéologique que son antiquité. On prétend qu'elle a été bâtie du temps de Charlemagne. C'est dans cette église que furent reçus les membres de la très-sainte inquisition. Les registres de la sacristie contiennent les détails d'une procession ordonnée par l'évêque pour « la victoire remportée par le roi de France sur les huguenots de son royaume, » le 24 août 1772, jour de la Saint-Barthélemy.

De la place du Pont du Bastit, on voit à g. l'*église de Saint-Matthieu*, construite en 1639. On y remarque le bassin du bénitier, au fond duquel sont sculptées en relief une grenouille et une anguille. La statue de saint Matthieu, placée dans une niche du retable, est d'un sculpteur roussillonnais nommé François Boher.

L'*église de Sainte-Marie la Réal*, qui fut complétement dévastée pendant la Révolution, mais qu'on a restaurée peu à peu depuis, renferme plusieurs statues exécutées par le même sculpteur.

Dans le voisinage de la porte Canet

est l'*église Saint-Jacques*, dont le clocher, tour carrée construite en briques, a été entièrement restauré en 1849. A l'intérieur, le vaisseau est simple, mais la décoration des autels présente une surcharge d'ornements et de dorures d'un goût détestable. C'est de la chapelle des Pénitents de cette église que sortait autrefois la procession des Flagellants. Ordinairement on louait des Bohémiens à tant le coup de fouet pour se lacérer les chairs en public ; mais souvent aussi les volontaires s'offraient par dévotion ou par bravade. Au commencement de la Révolution, chaque compagnie de la garde nationale voulut avoir son flagellant en titre, qui se fouettait vertueusement au milieu de ses camarades édifiés.

Si l'on prend la rue faisant face à l'église Saint-Jean, on ne tarde pas à arriver à la *place de la Loge*. Elle doit son nom à l'un des deux bâtiments qui y avaient été anciennement élevés, celui de la Loge (de l'espagnol *lonja*, marché, bazar). Après avoir servi de Bourse de commerce, cet édifice fut momentanément transformé en théâtre par les consuls de Perpignan en 1770 : il a été restauré en 1843 ; le rez-de-chaussée est occupé par un café. L'autre bâtiment est l'*hôtel de ville*, construit au XIIIe siècle, et reconstruit en 1692.

L'**Université** de Perpignan compte Pierre IV pour un de ses fondateurs (1349). Après la paix des Pyrénées, elle tomba dans une complète décadence ; mais, en 1759, le maréchal comte de Mailly, commandeur du Roussillon, fit jeter les fondements d'un nouvel édifice qui devait y être affecté. On y a réuni le musée, la bibliothèque, l'amphithéâtre d'anatomie. C'est à l'Université qu'ont lieu les cours publics et gratuits de dessin, de physique, de chimie, etc.

Le **musée** a été fondé, en 1832, par les soins du peintre Capdebos : on y remarque les portraits du cardinal de Bouillon et du cardinal de Fleury, par *Hyacinthe Rigaud*, natif de Perpignan ; de l'archiduc d'Autriche, par un élève de Van Dyck ; de Rigaud, par lui-même ; les Noces de Cana, tableau médiocre et de grandes dimensions, attribué à *Alexandre Véronèse ;* la Promenade à Longchamp, par *Lancret ;* le Retour de la pêche, par *Breughel de Velours ;* des Fleurs, par *Monnoyer*.

Le musée possède aussi des collections d'histoire naturelle, entre autres, une collection de papillons d'Amérique recueillie par M. Jacques Arago. On y voit aussi une momie donnée par Ibrahim-Pacha, et un thermomètre de Galilée offert à la ville par François Arago. La bibliothèque compte 17 500 volumes. Elle est ouverte tous les jours, excepté le dimanche et les jours de fête, de 11 h. du matin à 3 h. du soir.

Les autres édifices civils sont le *palais de justice*, le *théâtre*, construit sur la place du Marché, le *collége*, l'*école normale*, l'*hospice de la Miséricorde*, etc.

Le petit château, de forme mauresque, appelé le **Castillet**, qui s'élève au N. O. de la ville, à g. de la porte où vient aboutir la route de Narbonne, a été bâti en 1319 par les ordres de Sanche, deuxième roi de Majorque. L'architecte chrétien qui éleva cette forteresse avait étudié son art chez les Arabes, ainsi que le prouve la forme des tours et surtout le minaret hexagonal, terminé par une coupole, qui domine l'édifice.

La *citadelle* de Perpignan, située au S. de la ville, est assez vaste pour contenir 2000 hommes. Elle se compose de fortifications construites successivement autour du château que le premier roi de Majorque s'était fait bâtir sur une petite terrasse qui domine Perpignan. Sous Louis XI, après la conquête du Roussillon, on augmenta considérablement la force et l'étendue du château royal dans la partie de l'E. ; et, sous Charles-

Quint, on commença les travaux qui ont changé les destinées de Perpignan en transformant la ville de commerce et d'industrie en une place de guerre. Plus tard, Vauban fut encore chargé d'augmenter les fortifications.

La porte de la citadelle était remarquable par les décorations dont l'avait fait orner le duc d'Albe ; on y voit encore quatre cariatides assez mal restaurées et les restes d'une inscription en l'honneur de Philippe II. Le *château des rois de Majorque*, qui constitue le donjon, a été successivement reconstruit dans plusieurs de ses parties. « De l'époque du XIIe siècle, dit M. Mérimée, il reste seulement quelques murs d'une solidité admirable. » Le *portail* de la chapelle haute offre un grand intérêt. D'après MM. Taylor et Charles Nodier, ce portail a beaucoup de rapport avec la façade de l'église du Mont-Sinaï. Les parties latérales sont en marbre blanc et rouge, et, comme dans le Bas-Empire, ces deux couleurs sont alternativement posées par bandes horizontales. Il est orné de six colonnes sveltes, dont les chapiteaux autrefois peints représentent des dragons; la porte elle-même ressemble, sous plusieurs points, à celle de l'Alhambra de Grenade. Il est évident que ce monument, unique en France, a été bâti par des artistes élevés dans l'Espagne maure. Le puits de l'ancien château royal, alimenté par une source intarissable, a près de 26 mèt. de profondeur, et environ 8 mèt. de circonférence.

On montre aussi dans la citadelle la salle où le fils aîné de Jacques d'Armagnac mourut en bas âge, après avoir été arrosé du sang de son père.

Du haut de la citadelle, la vue embrasse toute la plaine du Roussillon, circonscrite par les Albères au S., les Corbières au N., et dominée au S. O. par le Canigou.

On a récemment élevé, près des remparts, une belle *tour d'horloge* en briques flanquée de quatre tourelles.

Nous signalerons encore, dans l'intérieur de Perpignan, la *place du Marché*, plantée d'arbres et ornée au centre d'une fontaine en marbre blanc, dont la vasque est supportée par trois sirènes en bronze, et que la ville doit à la générosité de M. Desprez. En dehors de Perpignan se trouvent deux agréables *promenades :* la première, plantée de platanes, commence non loin de la porte Canet, et se prolonge en suivant les murailles jusqu'à la porte Notre-Dame, ou du Castillet; la seconde, la *pépinière publique*, s'étend à l'O. de la porte du Castillet, le long des rives de la Têt.

Perpignan possède des fabriques de draps, de bouchons de liége, de cartes à jouer, de chocolat; des teintureries, des distilleries, des tanneries, des tuileries, des briqueteries. Elle fait un grand commerce de vin de Rivesaltes, d'eau-de-vie, de miel, de laines fines, d'huile, de fer, etc.

Dans les environs de Perpignan, la culture maraîchère est extrêmement développée; les bords de la Têt et des canaux d'irrigation sont occupés par de magnifiques jardins appelés parterres, produisant des légumes et des fruits excellents. Le forage de nombreux puits artésiens a donné une nouvelle impulsion à la culture des jardins. Dans une zone de 90 kil. carrés, dont Perpignan occupe le centre, on avait déjà foré 71 puits qui donnaient ensemble l'énorme quantité de 10 mèt. cubes d'eau par seconde. Quelques puits ont été poussés jusqu'à la profondeur de 180 mètres.

Excursion à Castel-Rossello et à Canet.

10 kil. — Route de voitures. Omnibus pendant la saison des bains.

L'emplacement de l'antique *Ruscino*, désigné aujourd'hui sous le nom de *Castel-Rossello*, est à moitié chemin entre Perpignan et Canet (*V.* ci-dessous). « A g. de la route on voit s'élever une tour isolée qu'on a remarquée déjà en venant de Salces à Per-

pignan. Construite sur le bord d'un ressaut de terrain qui forme comme une falaise depuis Perpignan jusqu'auprès de Canet, cette tour, haute de 20 mèt. sur 3 mèt. 1/2 seulement de diamètre à l'intérieur, est, avec une chapelle et les fondements de deux métairies, tout ce qui reste, dit M. Henry, du *Castrum Ruscinonense* ou *Rossolionense* qui, après la destruction de la ville gallo-romaine par les pirates du Nord, vers l'an 859, à ce qu'on croit, avait réuni ceux des habitants de cette ville antique échappés au fer des barbares. Ce *castrum*, établi sur une partie de l'emplacement qu'occupait *Ruscino*, était encore habité au XIVe siècle. Un acte de 1255 parle même d'un endroit de cet emplacement nommé *Bustum*, qui devait avoir été le lieu où sous les Romains on brûlait les cadavres.

« Ruscino passe pour avoir été la capitale des Celtes Sardones. C'est à Ruscino que, suivant Tite-Live, se réunirent les différents chefs gaulois de ces contrées, pour délibérer sur la permission qu'avait fait demander Annibal, déjà campé sous les murs d'Illiberi (R. 185), de traverser librement leur pays, dans sa marche contre Rome. Favorablement disposés d'avance par les présents qu'avait eu soin de leur faire distribuer l'adroit Africain, ces chefs, qui n'auraient pu d'ailleurs qu'inquiéter l'armée carthaginoise sans pouvoir empêcher son passage, consentirent à recevoir Annibal en ami. »

Plus tard, Ruscino devint une colonie romaine, et déjà, du temps de Pline, elle jouissait du droit latin. Sous le règne de Louis le Débonnaire, elle était désignée par le nom de *Rosciliona* (d'où Roussillon). Elle fut complétement détruite par les Normands, après avoir été déjà incendiée par les Maures. A la suite du sac de la ville, les habitants construisirent vraisemblablement la tour que l'on voit encore, afin de surveiller la mer et de se préserver d'une nouvelle surprise. D'après M. Henry, cette tour daterait donc du VIIIe siècle. On a découvert aux environs plusieurs médailles et d'autres objets archéologiques; mais on n'a pas encore exploré le sol de cette ville antique par des fouilles régulières.

Un peu au delà, se trouve la *bergerie modèle* fondée, en 1800, par M. Gilbert. 16 béliers et 334 brebis mérinos, choisis en Espagne dans les plus beaux, y ont produit les nombreux troupeaux mérinos et métis qui existent aujourd'hui dans le Roussillon et dans les départements voisins.

Canet, v. de 524 hab., ancien bourg du moyen âge, situé non loin de l'embouchure de la Têt, à 10 kil. à l'E. de Perpignan, n'offre aujourd'hui rien de remarquable. On y voit seulement quelques ruines de ses fortifications qui furent détruites après le siége que la place soutint, en 1641, contre l'armée du prince de Condé. En 1474, Canet avait été défendu contre Louis XI par la vicomtesse de Canet, qui, secondée des seuls habitants, força les Français à lever le siége.

Quelques minutes de marche suffisent pour aller du village sur la plage de la mer, longue et uniforme levée de sable. C'est là que le clergé de Perpignan et celui des communes voisines venaient autrefois tremper dans l'eau les reliques de saint Galderic, afin d'obtenir de la pluie pendant les temps de sécheresse. A la suite de plusieurs processions infructueuses, les consuls de Perpignan décidèrent, en 1612, de faire venir d'Arles-sur-Tech les reliques des saints Abdon et Sennen (R. 176); mais leur intercession ne fut pas non plus très-efficace, et depuis longtemps on a cessé de les baigner.

De Perpignan à Foix, R. 160; — à Puycerda, R. 166; — à Molitg, R. 168; — aux Escaldas, R. 171; — au Vernet, R. 172; — à Amélie-les-Bains, R. 175; — à la Preste, R. 176; — à Figueras, R. 183; — à Port-Vendres, R. 185.

ROUTE 166.

DE PERPIGNAN A PUYCERDA.

100 kil. (101 kil. par Llivia). — Route de voitures. Plusieurs services de diligences entre Perpignan et Prades (5 fr., 4 fr., 3 fr. 50 c.) Service de diligences quotidien en correspondance avec le chemin de fer entre Perpignan et Mont-louis (10 fr. 50 c., 8 fr. 50 c. et 7 fr. 50 c.).

Pour se rendre à Prades, on a le choix entre les routes des deux rives, également desservies par des voitures publiques.

Au sortir de Perpignan par la porte Notre-Dame, la route de la rive dr. de la Têt se dirige à l'O., à travers les fertiles campagnes qui s'étendent le long de la rivière. Grâce aux nombreux canaux d'irrigation qui sillonnent cette plaine, l'agriculture n'a rien à redouter de l'ardent soleil du Midi, et, sur le même sol bien arrosé, la moyenne des récoltes est de deux par an; quelquefois elle s'élève à trois. Les champs que les eaux ne peuvent atteindre sont généralement plantés d'oliviers et de vignes, et séparés par des haies de grenadiers et d'aloès.

9 kil. Le *Soler*, v. de 1162 hab.

13 kil. *Saint-Féliu d'Avail*, v. de 1312 hab.

Autrefois, la route de Prades abandonnait ici la rive dr. de la Têt, allait raser la base des montagnes qui bordent la vallée du côté du S., et passait à *Corbères-les-Cabanes*, v. de 502 hab. Dans le voisinage de ce village se trouve une grotte spacieuse, formée de galeries à plusieurs étages, et ornée de belles stalactites; on y entend le bruit d'un torrent qui se jette dans un abîme. Rectifiée aujourd'hui, la route continue de longer la rive dr. de la Têt. Déjà les montagnes sont plus rapprochées de la rivière, et la plaine commence à prendre l'apparence d'une vallée.

15 kil. *Saint-Féliu d'Amont*, v. de 432 hab., possède une église fortifiée. En face, de l'autre côté de la Têt, se trouve *Corneilla de la Rivière*, v. de 1355 hab., dominé par une vieille ruine et traversé par un important canal d'irrigation. Dans un petit vallon situé au N., jaillissent les eaux thermales de *Berne* ou *Laverne*, qui jouissent d'une certaine réputation locale.

Après avoir traversé le Bolès, ruisseau qui descend des ravins de la Tour de Batère (R. 177), se dirige au N., vers la vallée de la Têt, puis sert de canal d'irrigation et suit parallèlement le cours de la rivière pendant une dizaine de kilomètres, on atteint (17 kil.) Millas (*V.* ci-dessous).

—

[La route de Perpignan à Millas par la rive g. de la Têt, un peu moins bien entretenue que la route méridionale, franchit la Têt et son large lit de galets, et s'engage à l'O. au milieu des vastes bosquets qui forment la magnifique *horte* de Perpignan. On dépasse l'ancienne église de Saint-Mamet, transformée aujourd'hui en métairie, puis on laisse à dr. *Saint-Estève del Monestir*, v. de 980 hab., et *Baho*, v. de 730 hab., dont les campagnes sont fertilisées par un canal d'irrigation. Ensuite on traverse (8 kil.) *Villeneuve de la Rivière* ou *de Rauter*, v. de 411 hab., et (11 kil.) *Pezilla de la Rivière*, v. de 1502 hab. L'église de ce village renferme un cippe en marbre blanc, consacré à Apollon et à Diane, et décoré de bas-reliefs. En 1793, les Espagnols franchirent la Têt à une petite distance en amont de Pezilla, et mirent les Français en déroute. Au delà de Pezilla, on gravit une côte pour atteindre (14 kil.) *Corneilla la Rivière*, v. de 1355 hab., dominé par une vieille ruine. On contourne ensuite les contre-forts de Force-Réal (*V.* ci-dessous), puis on traverse la Têt sur un pont suspendu formé de deux travées, et l'on entre à (19 kil.) Millas.]

—

Millas, ch.-l. de c. de l'arrond. de Perpignan, bourg de 2035 hab., dont les environs, remarquables par leur fertilité, s'appellent le *Rivéral*. C'était jadis une place forte; elle offre encore quelques pans de murailles flanquées de tours. Les Espagnols la prirent en 1793, détruisirent les redoutes qui la défendaient, et emmenèrent une partie de l'artillerie. Millas possède un hôpital civil.

[Au N. de Millas s'élève une montagne escarpée dont la cime est couronnée de rochers abrupts : c'est la montagne de **Force-Réal** (507 mèt.), sur laquelle s'orientent les petits navires de cabotage qui longent les côtes du Roussillon. On peut gravir en voiture les premières terrasses de Force-Réal, soit en prenant à g. la route d'Estagel par Montner (R. 160), soit en montant à dr. vers le *Mas de la Garrigue*, métairie près de laquelle jaillit une importante source ferrugineuse. De Millas au Mas de la Garrigue, on compte environ 1 h. de marche. Au-dessus, la pente devient plus roide, et l'on s'élève en zigzag à travers d'âpres rochers pour atteindre (1 h. 30 min. de Millas) l'*ermitage de Force-Réal*, bâti à 490 mèt. d'altitude, à l'extrémité orientale de la crête de rochers qui couronne la montagne. Cet ermitage a été construit en 1693 avec les débris et sur l'emplacement d'une ancienne tour à signaux; mais depuis cette époque, il a été souvent réparé. Il attire encore aujourd'hui un très-grand nombre de pèlerins.

A 300 mèt. environ à l'E. de la chapelle, à l'extrémité occidentale de la crête (507 mèt.), se trouvent les débris de l'ancien *château de Force-Réal*, qui fut probablement bâti vers le milieu du XIIIe s. pour protéger la frontière du royaume d'Aragon contre la France. L'enceinte, dont les murs sont d'une grande épaisseur, est de forme pentagonale, et renferme une citerne qui fournit encore aujourd'hui son eau pluviale aux pèlerins, comme elle la fournissait autrefois à la garnison du fort : un souterrain, dont on a récemment comblé l'orifice, permettait de descendre jusqu'au fond de la citerne. En 1793, les débris de l'enceinte servirent de redoute à une armée de 4000 Français, qui défendait contre les Espagnols le passage de la Têt.

De la plate-forme de l'ermitage ou de la *mirande* du château, on jouit d'une des plus belles vues du Roussillon, sur la mer, Perpignan, les plaines de la Salanque, les montagnes des Aspres et des Albères, le Canigou superbe, la fertile vallée de la Têt, et au N. sur les groupes en désordre de la chaîne des Corbières.

A 1 h. à l'O. de Force-Réal, on peut aller visiter, de l'autre côté de la route de Millas à Estagel (R. 160), le *château de Caladroër* (354 mèt.), près duquel se trouve un *menhir* brisé.]

De Millas à Elne, R. 186.

Au sortir de Millas, la route de Prades se dirige en droite ligne vers l'O.

19 kil. *Neffiach*, v. de 1052 hab. De l'autre côté de la rivière, à la métairie du *Mas de la Juliane*, jaillit une belle source d'eau saline (séléniteuse froide) faiblement minérale. Un grand nombre d'habitants des villages voisins viennent tous les ans faire usage de ces eaux en boisson. Leur action est salutaire pour les organes digestifs. On voit aux environs des bancs de coquillages fossiles d'une grande puissance.

Après avoir quitté Neffiach, on remarque à dr., de l'autre côté de la rivière, des falaises fortement ravinées, composées de couches de sable, d'argile et de marne: la route oblique à g. pour suivre un détour de la vallée.

24 kil. **Ille** (relais de poste), jolie V. de 3258 hab., bâtie à 130 mèt., dans une position charmante, entre

la rive dr. de la Têt et la rive g. du Bolès.

En 1598, Ille, qui appartenait encore à l'Espagne, soutint un siége mémorable. 3000 Français, arrivés inopinément sous ses murs, avaient fait sauter une tour pour pouvoir y pénétrer; mais les habitants, hommes, femmes, enfants, se précipitèrent hors de leurs maisons, arrêtèrent les Français à coups d'épée, de bâton et de pierres : si bien qu'après deux heures de combat les assaillants furent forcés de se retirer, laissant les rues et les campagnes voisines jonchées de morts. En 1640, Ille se souleva contre le gouvernement espagnol et ouvrit ses portes au prince de Condé. Quelques troupes sorties de Perpignan vinrent l'assiéger; mais elle résista avec succès. En 1793, les Espagnols s'en emparèrent, et pendant deux mois et demi le gouvernement des Bourbons y fut rétabli.

L'*église* paroissiale est assez jolie; ses murailles sont revêtues de marbre; mais l'intérieur n'est éclairé que par de petites fenêtres rondes. La chaire et les fonts baptismaux sont en marbre poli. Devant une maison de la ville, on remarque une charmante croix gothique de la fin du XIVe s. L'*hôpital* d'Ille est richement doté.

Les murailles et les tours de l'enceinte existent encore; elles sont entourées de jardins et de vergers qui produisent les meilleurs fruits de tout le département : les pêches d'Ille surtout jouissent d'une grande réputation.

Au delà d'Ille, la vallée se resserre, et, cessant de suivre le bord de la Têt, qui coule dans une gorge profonde, on gravit une forte côte, en laissant à g., sur la rive g. du Bolès, le village de *Boule-Ternère* (862 hab.), près duquel se trouvent des carrières de marbre.

[A 6 kil. au S. de Boule-Ternère, sur le versant occidental de la vallée du Bolès, se trouve l'ancien monastère de **Serrabona** (598 mèt.). M. P. Mérimée le visita en 1834, et c'est à lui que nous empruntons les lignes suivantes :

« Le site est triste et sauvage. Les bâtiments qui dépendaient de l'ancienne abbaye s'élèvent à mi-côte sur une montagne aride, au-dessus d'une vallée profonde et étroite qui l'entoure de trois côtés. Sur quelque point que la vue se porte, elle ne rencontre que des roches schisteuses d'une teinte sombre et verdâtre, parmi lesquelles quelques arbustes rabougris croissent comme à regret. Les murs sont construits de gros morceaux de schiste assemblés avec précision. L'appareil de l'église, et surtout l'abside, est remarquable par la taille de ces pierres, que leur contexture feuilletée rendait très-difficiles à travailler. Aujourd'hui, les bâtiments dépendants du monastère tombent en ruine, et l'église elle-même est en très-mauvais état.

« Sa forme est celle d'une croix latine terminée par une abside, ornée à l'extérieur d'une petite arcature et de dents de scie. Cette forme de croix n'existe qu'à l'intérieur; car les murs qui terminent les collatéraux se prolongent parallèlement à ceux de la nef, formant ainsi de chaque côté une espèce de galerie qui ne communique point avec l'église. Du côté du midi, cette galerie est ouverte à l'extérieur avec des arcades en plein cintre qui lui donnent l'apparence d'une allée de cloître : elle servait sans doute de promenade d'hiver aux religieux de Serrabona.... Un portique très-bas, sombre, voûté, et soutenu par deux rangées d'arcades cintrées, communique avec les deux galeries latérales et précède la nef. Au-dessus est une tribune avec un escalier pour descendre dans l'église. Les colonnes du portique sont ornées de sculptures bizarres, parmi lesquelles on remarque des singes cynocéphales. Un mur s'élève devant la pre-

mière rangée d'arcades, et ce n'est qu'à l'aide d'une torche que l'on peut distinguer les détails de sculpture qui en couvrent les archivoltes, les pendentifs et la corniche. Le style des sculptures annonce les commencements de l'art byzantin, mais déjà très-éloigné des souvenirs romains et plein de caprice; d'ailleurs nul goût, nulle proportion. Je ne pense pas qu'on doive assigner à ce portique une date postérieure à la fin du XIe s. La nef est à voûte ogivale; elle a probablement été bâtie vers le VIIIe ou IXe s., puis restaurée considérablement dans la suite. »

Sur le versant oriental de la vallée du Bolès s'étend le territoire des communes de *Casefabre* (136 hab.) et de *Prunet-Belpuig* (305 hab.). Dans cette dernière commune, qui possède des bois considérables, on remarque le rocher escarpé de Belpuig (772 mèt.), qui porte les ruines d'un ancien château.]

Après avoir gravi le col de Boule-Ternère, on redescend vers la vallée de la Têt, et l'on franchit le Riu-Fagès ou ruisseau de Rigarda, au-dessus de *Rodès*, v. de 640 hab. Au S. de Rodès, dans le petit vallon de *Bernadal*, jaillissent deux sources ferrugineuses connues dans le pays sous le nom significatif de *Font Roubillouse* (fontaine rouilleuse). A 7 kil. au S. de la route de Prades, sur une colline, se trouve *Glorianes*, v. de 210 hab., près duquel jaillit une autre source ferrugineuse renommée. Elle coule avec grande abondance dans un champ ombragé par de beaux arbres fruitiers. Les habitants de Glorianes en utilisent les eaux pour leur boisson habituelle et pour tous les usages domestiques.

34 kil. **Vinça**, ch.-l. de c. de l'arr. de Prades, V. de 1943 hab., située à 262 mèt., sur les pentes d'un coteau. De nombreux ruisseaux traversent les campagnes voisines et la ville elle-même, où ils entretiennent une délicieuse fraîcheur.

Vinça était autrefois une place forte, flanquée de tours rondes dont on aperçoit encore les ruines. Le 31 juillet 1793, les Espagnols s'en emparèrent et le gardèrent jusqu'après la bataille de Peyrestortes (R. 160).

Les **bains de Vinça** ou de *Nossa*, appelés autrefois *Fonts dal sofre* (fontaines du soufre), sont situés à 223 mèt. d'altitude et à moins de 2 kil. au N. O. de Vinça, sur la rive g. de la Têt, qui coule dans un lit encaissé. Le nom de Colline des bains (*Coume d'als banys*), que l'on donnait dans le pays à la montagne d'où jaillissent les sources (sulfurées sodiques froides), prouve que depuis longtemps on les avait utilisées sous forme de bains. En 1817, M. Escanyé y construisit un établissement. L'édifice, bâti parallèlement à la rivière, se compose de plusieurs étages; il sert à la fois à l'administration des sources et au logement des baigneurs. Ceux-ci sont encore peu nombreux; la température assez basse de ses eaux, et surtout le voisinage de Molitg et du Vernet, ont nui jusqu'à ce jour à la prospérité de Vinça. Une des sources est ferrugineuse.

Dans la même direction que l'établissement thermal, mais à 2 kil. plus loin, se trouve sur un rocher aride le petit village de *Marcevol*, jadis fortifié, auprès duquel existait un prieuré de l'ordre du Saint-Sépulcre, fondé peu de temps après les croisades. Le portail de l'église est d'architecture romane; selon une tradition locale, la mère du pape saint Lin, successeur de saint Pierre, serait enterrée sous l'autel.

A 3 kil. au S. de Vinça, près du v. de *Joch* (320 hab.), on voit les ruines pittoresques d'un château, dont le donjon est flanqué au sommet d'une charmante tourelle.

De Vinça au Canigou, R. 173; — à Arles, par Valmanya, R. 177.

On descend de Vinça par de nombreux lacets, et l'on franchit sur un pont de pierre de 3 arches, beaucoup trop étroit et vraiment dangereux, le ruisseau Lentilla ou Nantilla, dont le vallon remonte au S. vers les bois de Valmanya (R. 173), et ceux d'*Estoher* (496 hab.), qui alimentent la forge à la catalane de Llech. On se rapproche ensuite de la rive dr. de la Têt.

38 kil. *Marquixanes*, v. de 536 hab., en partie bâti sur la crête d'un rocher que couronne une vieille tour. Plus loin, la vallée s'élargit un peu, et on laisse à une certaine distance sur la dr. la Têt, qui décrit de nombreux méandres au-dessous des escarpements de sa rive g., couverts de vignes et d'oliviers. Enfin, après avoir franchi plusieurs ruisseaux, on atteint

42 kil. **Prades** (hôt. Januari, propre et bon), ch.-l. d'arr. des Pyrénées-Orientales, V. de 3152 hab., agréablement située à 500 mèt. au S. de la Têt., à une hauteur moyenne de 340 mèt. au-dessus du niveau de la mer. Elle se composait autrefois de cinq rues rayonnant autour d'une place centrale; mais la route de voitures qui passait au S. de la ville est devenue aujourd'hui la rue principale. Elle est aussi beaucoup plus propre que les autres. Au S. se dresse d'énorme masse du Canigou appuyée sur ses puissants contre-forts.

Prades n'a d'abord été qu'un simple monastère dépendant de l'abbaye de la Grasse. Une charte de l'année 855 y signale déjà une cellule. Vers l'an 1588, elle se racheta de la juridiction bénédictine pour se mettre sous la protection directe du roi, à la condition de garder ses privilèges.

L'*église* s'élève au centre de la ville, sur une place ombragée de beaux arbres où viennent converger les cinq rues principales de l'ancienne ville. Le clocher, — tour carrée de construction romane, — haut de 35 mèt., et en partie reconstruit, est surmonté d'un affreux carillon; on y a placé, en outre, une horloge non moins laide entre deux colonnes romanes. La nef, unique et voûtée en plein cintre, est partagée en deux par deux chapelles qui forment un transsept. La décoration de l'édifice est d'un mauvais goût déplorable; cependant on remarque un beau retable en bois du XVIIe siècle. A l'un des angles de l'église de Prades, on remarque un lit où repose, sur un oreiller brodé et dans des draps bien blancs, une statue en bois de Jésus-Christ.

Prades possède un établissement de bains dont les colonnes sont ornées de chapiteaux, aux sculptures variées, provenant de l'abbaye de Saint-Michel de Cuxa.

[Pour aller visiter l'**abbaye de Saint-Michel de Cuxa,** qui se trouve à 3 kil. de Prades, il faut se diriger au S. sur *Codalet* (276 hab.), où se trouve une jolie fontaine gothique, et pénétrer dans le vallon de la Taurinya, qui remonte directement vers le Canigou.

Cette abbaye fut fondée en 878 par des moines dont une inondation avait complétement détruit le couvent, situé à Exalada (*V.* ci-dessous). Plusieurs grands personnages y vinrent terminer leur vie, entre autres un doge de Venise, Pietro Orseolo, qui suivit l'abbé Garin dans cette solitude et mourut l'an 987, en grande réputation de sainteté. Grâce aux munificences des fidèles, Saint-Michel devint peu à peu très-riche. En 1011, le territoire de l'abbaye s'étendait sur le vaste espace compris entre le sommet du Canigou au S., et les rives de la Têt au N.; en outre, plusieurs monastères situés en Cerdagne, dans le Toulousain, dans le Fenouillet (R. 160), en Espagne, et jusque dans l'île de Minorque, dépendaient de l'abbé de Saint-Michel, qui commandait en maître à la fois temporel et spirituel, dans 42 paroisses et dans 234 villages,

alleux et vallées. Il jouissait de tous les honneurs dus au rang d'évêque, et quelques auteurs affirment que les religieux avaient chacun leur maison et leurs domestiques. Au XIIIe siècle, commença pour cette riche abbaye une période de décadence qui se prolongea jusqu'à sa chute.

L'*église*, construite en 974, fut détruite en 1794; c'était un bel édifice roman, et les ruines qui en restent encore sont classées parmi les plus belles des Pyrénées-Orientales. Presque toutes ses murailles étaient de marbre commun; toutes les colonnes du cloître étaient en marbre rouge, provenant des carrières voisines; et plusieurs portails, ainsi que l'entrée de la maison abbatiale, étaient en marbre blanc.

« Ce qui reste de l'enceinte, dit M. Edouard de Barthélemy, est environné de murs soutenus par des contre-forts et percé de plusieurs portes dont une a conservé de curieux débris; elle est entourée d'une épaisse et large bordure de marbre rose; sur les montants, dans l'intérieur, sont sculptés saint Pierre et saint Paul; à l'extérieur, des sculptures représentent un hibou, des lions et des animaux fantastiques. Les sculptures, notamment celle des deux saints, ont un singulier air de famille avec le style byzantin et semblent remonter au moins au XIe siècle. On entre dans une vaste cour toute jonchée de débris, et l'on arrive au cloître, c'est-à-dire à son emplacement, car il n'en reste que 9 arcades en plein cintre, avec de magnifiques chapiteaux en marbre rose; l'un d'eux représente trois hommes bizarrement accroupis, les mains posées sur les genoux, supportant avec effort le poids de la corniche.

« Derrière le cloître est l'église avec transsept et nef à cinq arcades; le chœur est du style ogival; tout le reste est en plein cintre. Chacun des transsepts se terminait par une tour carrée à trois étages; mais, en 1839, l'une de ces tours s'est écroulée. En arrière du chœur est une chapelle carrée, à dôme, communiquant par une petite porte avec le maître-autel, et éclairée par le haut; son état de dégradation ne permet pas de lui appliquer de date précise.

« A l'autre extrémité de l'enceinte était située la maison abbatiale, dont le portail en marbre, élevé sur un perron de plusieurs marches, présente encore un très-bel aspect. Il est couvert de sculptures du XIe siècle : des guirlandes de fleurs, des loups, des ours, des dragons, un lion levant une patte et tenant de l'autre un livre; un bœuf tenant une sorte de feuille sur laquelle on lit : LVE. HAS. »]

De Prades à Molitg, R. 168; — au Vernet, R. 172; — au Canigou, R. 173.

En sortant de Prades, on franchit sur un pont pittoresque la Taurinya, dont on voit la vallée remonter au S. vers le Canigou. La vallée de la Têt est encore large et fertile; mais déjà les montagnes qui la forment, plantées de vignes et d'oliviers, partout où la culture est possible, s'élèvent et se resserrent; la route se rapproche de la rive dr. du fleuve, qui roule ses belles eaux vertes dans un lit encaissé, au-dessous d'un pont pittoresque. On laisse à dr. l'embouchure du ruisseau de Caillan, descendu des montagnes de Nohédas (R. 168), puis on traverse le Merder tout près de son confluent avec la Têt.

44 kil. *Ria*, v. de 849 hab., bâti en amphithéâtre le long des deux rives de la Têt, jouit d'une belle vue sur les montagnes admirablement cultivées qui l'entourent, à l'E. sur la vallée de Prades, et à l'O. sur la gorge de Villefranche. Au-dessus de la route, sur la rive dr., s'ouvre une grotte remarquable par les stalactites qu'elle renferme. Dans les environs une forge à la catalane fonctionne depuis un temps immémorial.

Cependant la vallée se resserre de plus en plus, et bientôt la route et la rivière remplissent presque tout l'espace compris entre les rochers, en deçà de

48 kil. **Villefranche-de-Conflens,** V. forte, peuplée de 756 hab., située à 435 mèt. au-dessus de la mer, au confluent de la rivière de Filhols et de la Têt, à l'entrée d'une gorge étroite qu'elle ferme entièrement. Elle dut, dit-on, son origine à Guillem-Raymond, comte de Cerdagne et de Conflens, qui l'érigea en ville par une charte datée de l'an 1075, et son nom actuel à la grande quantité de priviléges et exemptions que lui accorda ce seigneur; elle s'est appelée aussi *Liberia*. En 1641 elle se rendit aux Français, lors de la conquête du Roussillon par Richelieu. Plus tard, les Espagnols s'en emparèrent de nouveau, mais ils en furent bientôt chassés en 1654, après six jours de siége.

En 1674, les principales familles de la ville ourdirent une conspiration pour secouer le joug de la France. Le plan des conjurés était ainsi arrêté. Pendant la nuit du vendredi au samedi de la semaine de la Passion, 200 Espagnols s'enfermeraient dans une vaste grotte située au S. de Villefranche, et le lendemain, de très-grand matin, des miquelets, portant leurs armes cachées dans des bottes de paille, entreraient dans la ville aussitôt après l'ouverture des portes. Au premier signal, les Espagnols enfermés dans la grotte se réuniraient aux miquelets, tomberaient à l'improviste sur les Français et les massacreraient tous jusqu'au dernier. En même temps un corps de troupes, parti de Puycerda, se trouverait aux environs pour se jeter dans la place dès qu'on s'en serait rendu maître. Ce plan échoua par la trahison de doña Inez de Llar, fille de Charles de Llar, l'un des principaux conspirateurs : ayant entendu à travers une cloison qu'on jurait la mort des Français, elle courut avertir son amant, M. de Perlan, lieutenant du roi. Quelques heures après, les principaux conjurés étaient arrêtés et appliqués à la torture; le père d'Inez périt de la main du bourreau ; sa tête fut exposée dans une cage de fer au-dessus de l'une des portes de Villefranche.

Les deux dames inconnues qu'on avait enfermées au château de Salces (R. 165), pour avoir participé aux crimes de la marquise de Brinvilliers, furent transférées dans leur vieillesse au château de Villefranche; l'une y mourut en 1717; l'autre obtint la permission d'avoir la ville pour prison.

Le 4 août 1793, le général espagnol Crespo s'empara de *cette clef du Conflent*, grâce à la trahison des deux gentilshommes qui commandaient la garnison, MM. de Mary et de Paluze; mais il fut obligé de l'abandonner vingt jours après. « Le 19 septembre, dit M. Fervel, Gilly, commandant le 2ᵉ bataillon des grenadiers du Gard, reprit Villefranche par un de ces coups d'audace si fréquents à la guerre, après une victoire décisive. » Il n'avait que 450 hommes sous ses ordres; « arrivé en vue des remparts, Gilly laisse dans la gorge, en avant de Sardinia; le gros de son monde, disposé de manière à simuler la troupe la plus nombreuse possible, et, prenant avec lui 60 grenadiers seulement, il s'avance en parlementaire jusqu'aux avant-postes espagnols. Là il mande le commandant de la place, qui s'empresse de se rendre à son injonction. « Vois, lui dit-il, « sur ces hauteurs, l'avant-garde de « Dagobert. Je viens te sommer en « son nom; rends-lui la place et tu « es libre: autrement, point de quar- « tier ! » Une heure après, la garnison de Villefranche défilait entre deux haies de *trente* grenadiers républicains, et allait par le Pla Guilhem regagner la vallée du Tech. Elle lais-

sait Villefranche approvisionnée pour trois mois.

Les *fortifications* de Villefranche ont été construites sur les dessins de Vauban. « L'enceinte, qui a la forme d'un rectangle, consiste en deux têtes bastionnées faisant face l'une à l'amont, l'autre à l'aval, et reliées entre elles par deux longues murailles flanquées de tours et de demi-lunes. Un petit fort appelé le *Château* protége la rive g., il est relié à 180 mèt. au-dessus de la vallée, sur un palier de la montagne de *Belloc* (900 mèt.). La rive dr., que la ville occupe, n'a rien pour défendre ses abords, si ce n'est l'escarpement de la montagne *Saint-Jacques* (792 mèt.), qui surgit immédiatement au delà des fossés comme une gigantesque contrescarpe. » La ville est percée de quatre portes, dont une sert à établir la communication entre les deux rives, Villefranche et le Château. Des souterrains relient entre eux ces divers travaux de la rive dr. On a utilisé également, pour y construire des bastions, et surtout des magasins, de vastes grottes auxquelles on monte par un escalier de 132 marches et qui s'étendent fort loin dans la montagne située au S. de Villefranche. Ces grottes, connues sous le nom de *Corta* ou *Cava-Bastère*, sont les plus vastes de la contrée après celles de Corbères (*V.* ci-dessus) et communiquent avec celles de Fouilla, qui s'ouvrent sur le versant occidental de la montagne; pour les visiter, il faut obtenir l'autorisation du commandant de la place.

Une tour ruinée couronne le sommet de la montagne Saint-Jacques.

Villefranche est presque entièrement bâtie en marbre rouge; elle n'a que deux rues, parallèles au cours de la Têt et communiquant par de petites rues latérales.

L'*église* se compose de deux vaisseaux parallèles, de hauteur inégale, ayant chacun son portail de style roman, l'un beaucoup plus large que l'autre et plus orné. Des quatre colonnes qui décorent le grand portail, trois ont leur fût uni: la quatrième est cannelée en spirale. Sur le chapiteau des deux colonnes intérieures s'appuie une archivolte romane rubannée et fleuronnée; de singuliers groupes d'animaux sont sculptés sur les chapiteaux des colonnes extérieures. L'intérieur est d'une grande simplicité; sous une fenêtre à dr. s'ouvre une petite chapelle ogivale. A côté de l'autel, on voit un Christ de bois couché sur un lit de parade, et reposant sa tête couronnée de roses sur un oreiller. La tour carrée de cette église est garnie de créneaux.

On remarque dans la ville quelques maisons très-anciennes, dont les fenêtres romanes sont séparées en deux parties par une colonne à chapiteau sculpté. Enfin, dans la grande rue, s'élèvent encore deux vieilles tours carrées.

De Villefranche au Vernet, R. 172.

Après avoir traversé Villefranche dans toute sa longueur, la route passe sur la rive g. de la Têt, longe la base méridionale de la montagne de *Campagna*, laisse à g. la vallée de Fouilla, qui remonte au S. vers Sahorre (R. 172), puis on s'élève par une montée assez roide à

53 kil. *Sardinya-Saint-Sauveur*, v. de 625 hab., formant une longue rue sur la rive g. de la Têt, qui coule dans un lit encaissé entre des montagnes nues; sur la rive dr. se trouvent aussi quelques maisons et l'église dépendant de la même commune. Cette église possède un beau reliquaire gothique en vermeil, soutenu par deux figures d'anges. On y remarque aussi un tableau du XIVe siècle, peint sur bois, représentant saint Côme et saint Damien à genoux devant un prince qu'entourent un page et des officiers; un petit démon qui voltige au haut du tableau, offensé sans doute de ce que le prince reçoit les deux saints le chapeau sur la tête,

allonge un long croc de fer pour le lui enlever.

A 500 mèt. environ de Sardinya, on laisse à g. le vallon gris de Marsane, dont le fond est parsemé de quelques groupes d'arbres, et où l'on exploite des mines de fer.

54 kil. *Joncel,* ham. situé sur les deux bords de la Têt, entre des pentes arides où croissent des cactus et d'autres plantes méridionales.

Au delà de Joncel, la vallée se dirige à l'O., entre d'âpres montagnes. On dépasse les débris d'un vieux pont, puis on laisse à dr., sur la hauteur, à 960 mèt., le v. de *Jujols* (164 hab.), et à g., de l'autre côté de la rivière, deux tours rondes crénelées, construites à 20 ou 30 pas de distance l'une de l'autre. Ces tours, appelées *la Bastida*, faisaient partie d'un château du vicomte d'Évol; en 1550, une forge catalane y fut établie.

58 kil. **Olette** (hôt. : du Midi, de la Fontaine), b. contenant une population totale de 1012 hab. (agglomérée de 300), autrefois résidence du vicomte d'Évol, l'un des hauts barons de la Cerdagne, aujourd'hui simple chef-lieu de canton de l'arrondissement de Prades. Il forme, entre la rive g. de la Têt et la montagne, une longue rue dominée par des rochers, au-dessus desquels quelques maisons s'élèvent en terrasse; sa hauteur moyenne au-dessus du niveau de la mer est de 613 mèt.

En 1793, pendant les premières guerres de la Révolution, le général espagnol Ricardos, voulant couper la retraite à l'armée du général Dagobert, forte de 3000 hommes, qui occupait la vallée de la Têt supérieure et le col de la Perche, envoya 5000 hommes d'élite l'attendre au passage à Olette. Averti à temps, Dagobert se hâta d'accourir, écrasa les Espagnols avant qu'ils eussent eu le temps de se reconnaître et sauva Montlouis.

A l'extrémité occidentale du bourg d'Olette, deux ruisseaux, celui d'Évol, descendu de l'étang Noir (R. 168), et celui de Cabrils, formé par les neiges des montagnes du Capsir (R. 167), viennent se réunir sous un vieux pont, et se jeter ensemble dans la Têt. Sur le promontoire au pied duquel s'unissent ces deux cours d'eau, s'élève une maison carrée flanquée de petites tourelles, d'un aspect pittoresque. Les vallées des deux affluents sont moins arides que celle de la rivière principale.

L'*église* d'Olette n'offre aucun intérêt; elle est surmontée d'une tour carrée; sur la façade, nouvellement restaurée, on remarque une fenêtre romane géminée.

Les outres en peau de bouc fabriquées à Olette jouissent d'une réputation méritée.

—

[Un sentier de montagnes (4 h. ou 5 h. de marche) mène d'Olette aux étangs de Nohédas. Au sortir d'Olette, on entre dans la vallée d'Évol, dont on longe le versant oriental, à une certaine hauteur au-dessus du torrent. On laisse à g., sur le versant de la montagne opposée, *Orella*, v. de 215 hab., puis on traverse dans toute sa longueur le v. d'*Évol*, dépendant d'Olette, dont il est éloigné de 2 kil. environ. Au delà, on franchit le ruisseau du Riel, et, laissant à dr. les ruines du château d'Évol, on continue de remonter la vallée, en suivant tantôt la rive dr., tantôt la rive g., entre des pentes parsemées de rochers, où sont éparses quelques cabanes. A son extrémité supérieure, on traverse une forêt de sapins, et bientôt on arrive sur le bord de l'étang Nègre ou Noir (R. 168), source du ruisseau d'Évol.]

—

La route de Montlouis traverse le pont d'Ollette, puis continue de suivre la rive g. de la Têt, au-dessous d'escarpements arides où se montrent çà et là quelques oliviers. A

1 kil. et demi, on découvre à g., dans le vallon cultivé de Mantet, qui remonte au S. vers la haute chaîne, le village de Nyer (415 hab.), dominé par un vieux castel nouvellement restauré et flanqué d'une tour ronde, c'était autrefois la résidence de la famille d'Aguylar. Tout au fond de ce vallon, dans l'un des sites les plus agrestes, s'élève la *chapelle de la Roque*, bâtie sur les ruines du château du même nom. Près du village, au S. E., sur la rive dr. du torrent, jaillissent quelques sources thermales sulfureuses, utilisées par les paysans du voisinage. Nyer possède une forge à la catalane et un martinet où l'on met en œuvre le minerai de fer qu'on extrait, à 3 kil. à l'E., sur le revers oriental du col de la Llauze, près du village d'*Escaro* (289 hab.).

Autrefois la rivière de Mantet se déversait en totalité dans la Têt, après avoir mis en mouvement des usines, et arrosé une partie des terrains de Nyer; actuellement, les eaux, retenues, à leur issue du vallon derrière une digue que l'on peut très-bien voir de la route, se dirigent, par un canal d'irrigation, vers les hameaux de *Marians* et de *Souanyas* (ensemble 126 hab.), situés vis-à-vis d'Olette : elles ont transformé en champs et en prairies des terrains abandonnés précédemment au pacage des bestiaux.

La route s'élève graduellement au-dessus de la Têt, que l'on voit, à g., descendre avec rapidité dans son lit de rochers. Les escarpements des deux rives se redressent de plus en plus, et finissent par former comme deux murailles perpendiculaires, entre lesquelles le torrent s'est frayé un passage de 6 à 10 mèt. de largeur. Au-dessous de la route, on aperçoit une petite maison au pied de la paroi de la rive g., dans une fissure circulaire d'environ 100 mèt. de hauteur : c'est un *établissement thermal* de 4 baignoires, construit dans cette espèce de puits, afin d'utiliser l'eau de deux sources sulfurées sodiques de 54 degrés centigrades, qui jaillissent de la partie inférieure du rocher. Un poteau placé sur la route signale au voyageur cet établissement, et indique le sentier qui y conduit.

L'ancienne route, tournant l'obstacle qui barre la vallée, s'élevait à dr. sur une montagne cultivée jusqu'au sommet à l'aide de petits murs de soutènement, passait au-dessous de *Canaveilles*, v. de 281 hab., et redescendait dans la vallée de la Têt par des gradins de pierre formant une espèce d'escalier en zigzag : aussi ce passage s'appelait-il alors *graus* (du latin *gradus*) ou *tourniquet d'Olette*. Rarement cette partie de la route se faisait à cheval, à cause de la rapidité de la descente et de la profondeur du précipice qui s'ouvre à côté. Actuellement, la route, laissant Canaveilles sur la hauteur à dr., pénètre dans le rocher, le traverse par un tunnel, au sortir duquel, descendant au bord de la Têt, elle passe sur la rive dr. par un beau pont-viaduc de 3 arches, situé à 751 mèt. d'altitude. La montagne à travers laquelle pénètre la route contient de nombreux filons de cuivre argentifère, aussi bien que le *Roc des Trépassés* (2038 mèt.) et le *Pic des Cimbeils* (2280 mèt.), situé en face, qui se dressent au S. Les filons sont parfaitement distincts, parallèles entre eux, et, vers 1830, ont été activement suivis. Les affleurements avaient fourni du minerai fort riche, entre autres, de beaux échantillons de silicate de cuivre. De longues galeries horizontales, des puits profonds avaient été creusés dans l'intérieur de la montagne ; mais les résultats définitifs ne furent pas heureux, et l'exploitation fut abandonnée.

Avant d'arriver au pont, on aperçoit, de l'autre côté de la rivière, à l'entrée du joli vallon de Fayet, l'**établissement des Graus d'Olette.** Autrefois, le terrain thermal qui l'environne était connu sous le nom

d'*Exalada*, à cause des vapeurs qui s'élèvent des sources, et le monastère dont on voit encore des vestiges dans les environs s'appelait *Saint-André de l'Exalada* (Saint-André des Vapeurs). Ce couvent, bâti en 840, ayant été détruit, trente-huit années plus tard, par une terrible inondation, les religieux furent obligés de s'enfuir, et allèrent fonder, près de Prades, le monastère, célèbre depuis, de Saint-Michel de Cuxa (*V.* ci-dessus). En voyant la grande élévation des ruines au-dessus du lit de la Têt, on comprend à peine que le torrent ait pu monter si haut; mais, ainsi que le fait observer M. Anglada, il est possible que la fissure des Graus ne fût pas alors aussi profonde qu'elle l'est aujourd'hui, et par conséquent l'eau de la Têt devait être plus élevée en amont de ce passage. A côté des sources se trouvait aussi le *château de Cérola*, dont il reste encore quelques races aujourd'hui.

Les sources sont au nombre de 31, et jaillissent çà et là du rocher, sur un espace d'environ 15 hectares; on les divise ordinairement en trois groupes: celui de *Saint-André*, situé sur la rive dr. de la Têt, entre le pont et les Graus, et comprenant 11 sources; le groupe de l'*Exalada*, composé de 8 sources jaillissant d'un terrain plus élevé, à l'E. des premières; enfin le groupe de la *Cascade*, situé à l'O. du pont en remontant au S. dans la gorge de Fayet, où une jolie cascade descend en trois chutes successives d'une hauteur totale de 30 mèt.; ce groupe est formé de 12 sources.

Toutes ces eaux réunies forment, d'après un rapport fait à l'Académie des sciences, une véritable *rivière minérale*, débitant par 24 heures un minimum de 1773 mèt. cubes, et dans le même espace de temps, prenant au sol 863 kilog. de composants fixes. La source de la *Grande-Cascade* couvre de soufre les pierres sur lesquelles elle tombe en chute.

« Les eaux, dit M. Puig, médecin-inspecteur de l'établissement, pourraient être conduites sur un seul point ou rester divisées de manière à alimenter un ou plusieurs établissements. La variété de composition et de température y réunit les analogues de presque toutes les eaux thermales en réputation, comme Bagnères, Baréges, Ax, Ussat, Bourbonne, Plombières, Eaux-Bonnes, Amélie-les-Bains, Vernet, Molitg, la Preste, etc. » La quantité d'eau thermale est quatre fois plus considérable que celle de Bagnères-de-Bigorre, onze fois plus que celle de Baréges; d'après M. Lambron, on pourrait donner jusqu'à neuf mille bains par jour, et cependant peu de sources sont utilisées. En 1851, seulement, on a fondé un petit établissement avec six baignoires; depuis on a agrandi les bâtiments, qui contiennent aujourd'hui une vingtaine de cabinets de bains. Il n'est pas douteux que les thermes des Graus d'Olette ne soient appelés, dans un avenir prochain, à une grande prospérité.

La température des eaux varie de 27° à 78°, suivant les sources. La source de la Cascade (78°) est l'une des plus chaudes parmi toutes les sources sulfureuses alcalines du monde. Les eaux des Graus d'Olette sont pour la plupart très-riches en barégine. Elles contiennent, dit M. Filhol, une énorme quantité de silice; aussi fournissent-elles des incrustations de soufre. Leur action est plus ou moins excitante; elles peuvent être appliquées au traitement de beaucoup d'affections diverses, et réunissent la plupart des propriétés curatives que l'on trouve disséminées dans les eaux minérales des Pyrénées.

C'est surtout au traitement des maladies des voies urinaires que M. Puig rapporte la spécialité des eaux d'Olette. Elles fournissent aussi un excellent traitement pour les affections catarrhales de l'appareil respiratoire, les laryngites en particulier.

Nous donnons ici l'analyse de

M. Bouis comme la rapporte l'*Annuaire des eaux de la France.*

Analyse.

	S. Saint-André.	*S. de la Cascade.*
	Eau 1 lit.	
	gr.	gr.
Carbonate de soude...	0,04785	0,03842
Potasse (silic. ou carb.).	0,00821	0,00940
Soude —	0,03542	0,03841
Chaux —	0,00813	0,00773
Magnésie............ / Fer................ / Alumine............. / Iode...............	0,03000	0,04200
Sulfure de sodium	0,02829	0,03010
Sulfate de soude......	0,06500	0,06200
Chlorure de sodium...	0,03160	0,03200
Acide silicique........	0,14300	0,16400
Glairine..............	0,03400	0,03600
	0,43150	0,42966
Azote et oxygène......	indét.	indét.

Bibliographie: Annuaire des eaux de France. Paris, 1854; in-4. — Bouis, *Vallée de la Têt.*. — Filhol, *Eaux minérales des Pyrénées.* Paris, 1853; in-12.

Du pont des Graus à Thuès, la route côtoie la base d'une montagne rocheuse, parsemée çà et là de châtaigniers; la rivière coule sur la dr., à 10 mèt. au-dessous. Après avoir longé la rive dr. pendant 1 kil. 1/2, on passe de nouveau sur la rive g. par un beau pont de pierre, et l'on traverse

64 kil. un petit groupe de maisons dépendant de *Thuès-entre-Valls*, v. de 219 hab., situé sur la rive opposée, à l'embouchure du ravin de Carença, dans un petit bassin où se montrent quelques arbres, et que dominent de grands pics à la cime boisée. L'église s'élève sur une légère éminence au milieu du village. La forge de Thuès, établie dès l'an 1533, a cessé de fonctionner à cause du manque de combustible. Les forêts des environs ont été graduellement dévastées, et par suite, l'industrie métallurgique a constamment diminué d'importance.

De Thuès à Camprodon, R. 180.

Après avoir dépassé Thuès et perdu de vue l'ouverture étroite de la gorge de Carença, on continue de remonter la rive g. du torrent. La vallée, presque complétement inhabitée, est dominée de tous côtés par de hautes montagnes grises où se montrent çà et là quelques arbres; sur les pentes inférieures, on voit des vignes et des noyers. A g., s'ouvrent les gorges étroites de Baret et de la Sourde, remontant vers le Pic de Gallinas et le col Mitjan. Au S. se dresse le *roc abrupt de Serradou.*

69 kil. *Fontpédrouse* (Fontaine pierreuse), v. de 853 hab., est situé sur la rive g. de la Têt, au-dessous de la route, dans un petit vallon parsemé de rochers gris. La plupart des habitants sont muletiers; ils se distinguaient autrefois par un costume particulier.

Au sortir de Fontpédrouse, la route se rapproche de la Têt, au-dessus de laquelle de solides murailles la soutiennent, passe deux fois dans le roc vif, franchit sur un pont-viaduc de trois arches le lit d'un torrent souvent desséché, et laisse à g. le vallon sauvage d'où descend la rivière de Prats de Vallaguer. Sur le promontoire qui domine l'entrée de ce vallon du côté de l'E., se trouve le village du même nom, dépendant de la commune de Fontpédrouse. Au-dessous, on aperçoit les restes d'une tour. Au confluent même, entre la rive dr. du torrent de Prats de Vallaguer et la rive dr. de la Têt, s'est bâti le *hameau de Saint-Thomas*, qui a donné son nom à trois sources sulfurées sodiques thermales, jaillissant à 500 mèt. en amont sur la rive g. du torrent, à côté d'une prairie qu'ombragent quelques peupliers. Un petit établissement, contenant quelques chambres et plusieurs baignoires, a été construit en 1842 pour utiliser ces eaux. Les résultats sont assez favorables, mais la concurrence que lui font tant d'autres sources de même nature, disséminées dans la

vallée de la Têt, nuiront toujours à la prospérité de cette entreprise.

De Saint-Thomas à Rivas, par le col de Neuffons, R. 181.

Quand on ne peut plus apercevoir l'entrée de la gorge de Prats de Vallaguer, la route franchit un cours d'eau sur un viaduc de trois arches, puis, pour conserver une pente à peu près égale, revient sur elle-même, et s'élève par un énorme zigzag sur le flanc de la montagne; elle laisse à dr. *Sauto*, v. de 348 hab., et, dominant une gorge profonde d'un grand caractère, décrit une courbe sur le flanc de la montagne, au-dessus du hameau de *la Cassagne*, où s'élève une vieille tour, dépasse *Fetges*, qui dépend de la commune de Sauto, traverse la Têt et revient sur elle-même, pour gravir par une longue rampe le rocher de Montlouis. Au-dessus de la route un canal d'irrigation contourne le flanc de la montagne.

76 kil. **Montlouis** (hôt. Jambon), *Mont-Libre*, pendant la Révolution, ch.-l. de c., V. forte, située à 1600 mèt. de hauteur sur un étroit plateau, se terminant au S. par des talus rapides, à l'E. et au N. par un précipice de 60 mèt. au fond duquel coule la Têt, à l'O. par de longues pentes qui remontent vers le col de la Perche.

La population de Montlouis n'est que de 318 hab. (745 avec le reste de la commune); mais sa position au pied du col de la Perche, qui commande l'entrée de l'Espagne, et l'étendue de ses fortifications, en font une place de guerre importante. Elle est de fondation récente, les premiers travaux datant de 1681. Après le traité des Pyrénées, Vauban fut chargé d'en choisir l'emplacement, et de donner également les plans de la citadelle. C'est la ville de garnison la plus élevée et la plus froide de France; la température y est très-basse en hiver, et les plus fortes chaleurs de l'été n'y font monter le thermomètre qu'à 16° c., rarement à 18°. Briançon est moins haut de près de 300 mèt. En vain, dès son origine, un décret a-t-il accordé des avantages à ceux qui viendraient s'y établir : les rigueurs du climat et l'aridité des rochers qui l'entourent ont toujours nui à son développement.

On n'y compte que huit rues, mais toutes régulières, bien percées et tirées au cordeau. La place principale renferme le tombeau du général Dagobert, sur lequel on a élevé une pyramide de pierre. Une vaste esplanade sépare la citadelle de la ville, dont l'enceinte, forcément irrégulière à cause de la nature du sol, consiste en trois bastions et en deux grandes lignes de communication. Tous ces ouvrages sont entourés d'un fossé, excepté du côté où le rocher est inaccessible. La *citadelle*, située sur la partie occidentale du rocher que couronnait jadis la vieille *tour de Castellosa*, est à peu près régulière; elle se compose de quatre bastions. Plusieurs milliers d'hommes trouveraient à s'y loger. Au milieu, on a creusé un puits d'une grande profondeur.

Montlouis communique avec la rive g. de la Têt par trois ponts, celui de la route de Formiguères (R. 167), celui de la route de Perpignan, et un autre moins important situé en aval des deux premiers. Entre Montlouis et le hameau de la Cabanasse (*V.* ci-dessous), situé au S. E., jaillit, au pied du rocher, la fontaine ferrugineuse du *Four de la Brique*. « Les eaux, dit M. Anglada, en sont fréquemment utilisées, et méritent de l'être. »

[**Planès** est un v. de 195 hab., situé dans un vallon de prairies, arrosé par un ruisseau qui va se jeter dans la Têt, à 2 kil. en aval de Montlouis, on peut s'y rendre, soit en prenant d'abord la route de Perpignan pour tourner ensuite à dr., soit en sortant par la route de Puycerda et de la Ca-

banasse (*V.* ci-dessous); on se dirige vers la g. par *Saint-Pierre dels Forcats*, v. de 305 hab., et on traverse un profond ravin.

L'**église** de Planès est, par son étrange construction, une des plus remarquables de France; les chroniques catalanes et la tradition prétendent qu'elle a été bâtie par les Arabes; aussi le peuple lui donne encore aujourd'hui le nom de *mesquita*, la mosquée. Cependant il est certain qu'elle est d'une époque beaucoup plus moderne. Construite grossièrement en moellons, il serait assez difficile de lui assigner une date précise; mais, en considérant le système de la bâtisse et la forme du plan, M. Viollet-le-Duc croit pouvoir affirmer qu'elle n'est pas antérieure au XIII[e] s.

Le plan de l'église de Planès est un triangle équilatéral dans lequel se trouve inscrit un cercle dont le diamètre est celui de la coupole. Sur chaque face du triangle est décrite une demi-circonférence de même diamètre que celle de la circonférence intérieure, de sorte que l'édifice présente extérieurement un périmètre régulier composé de trois demi-circonférences ou absides alternant avec trois niches angulaires. Au-dessus de la coupole s'élève un campanile moderne. Autrefois la porte d'entrée était placée au milieu de la demi-circonférence qui fait face à l'Occident; maintenant elle est située dans un angle tourné vers le Midi. Dans l'intérieur, deux des absides sont formées par des tribunes où se placent les chantres et les hommes; le bas de l'église est occupé par les femmes.

Il est probable que les trois absides sont la traduction symbolique et matérielle de l'idée de la Trinité. Pour la même raison, les architectes des églises basques (R. 35, Mauléon) donnaient trois pointes aux clochers.]

[On peut faire aux environs de Montlouis une autre excursion très-intéressante : celle de la haute vallée de la Têt.

Au-dessus de Montlouis, la **vallée de la Têt** remonte en droite ligne vers le N. O., entre deux chaînes escarpées. Le fond de la vallée n'offre pas une pente uniforme; il forme une succession d'étages ou de degrés séparés par des digues de rochers; aussi, tantôt la rivière s'étale sur de vastes espaces marécageux, tantôt elle descend en chutes rapides. Le premier bassin de pâturages humides est le *Pla des Abellans*, situé à 4 kil. de Montlouis. En amont, on trouve successivement plusieurs autres bassins que la rivière parcourt en longs méandres pendant l'été, et qui se changent en lacs lors de la fonte des neiges. Le plus vaste de tous est situé à 12 ou 13 kil. de Montlouis : c'est le *Pla de la Bouillouse*, qui couvre plus de 100 hectares de superficie. M. Tastu, ingénieur des ponts et chaussées, chargé par le conseil général d'étudier la question des barrages, afin de retenir l'eau pendant les époques d'inondation, et de la rendre pendant les périodes de sécheresse, a signalé ce bassin et celui des Abellans comme les plus favorables à l'établissement des barrages. D'après lui, on pourrait, moyennant une dépense de construction de 2 100 000 fr., réunir à la Bouillouse 20 398 000 mèt. cubes d'eau; au Pla des Abellans 3 148 000; en tout, 23 546 000 mèt. cubes, quantité d'eau égale à celle que le Rhône déverse en moyenne dans la Méditerranée pendant 1 heure entière.

• Une centaine de canaux, servant à l'irrigation et à la mise en mouvement de 50 usines, moulins, forges, papeteries, etc., puisent leurs eaux à la Têt. Les surfaces arrosées par les canaux de la rivière principale, à l'exclusion de ceux des affluents, sont évaluées à 12 000 hect. Sur ce nombre, 10 515 hect. sont arrosés par le canal de Corbères, dont la prise d'eau est au-dessous de Millas (*V.* ci-dessus,

p. 657), et par les dix autres canaux inférieurs qui fertilisent les campagnes de Perpignan. Pendant les sécheresses, l'agriculture de toute la plaine est en souffrance, et souvent le manque d'eau devient un véritable désastre public; en revanche, quand la Têt déborde après des pluies trop prolongées, les champs cultivés sont ravagés par les eaux et couverts de débris. Si la Têt était retenue près de son origine à l'aide d'un ou plusieurs bassins régulateurs, les canaux recevraient toujours leur approvisionnement normal; les eaux seraient toujours abondantes, même au fort de l'été, et ne déborderaient jamais, même après la fonte des neiges et pendant les fortes pluies.

Arrivé au Pla de la Bouillouse, on peut facilement aller visiter les lacs supérieurs où la Têt prend sa source; on peut aussi se rendre soit à Formiguères par le col de la Balmette (R. 171), soit aux Escaldas par le plateau pierreux des lacs de Carlitte (R. 171). Le lac d'Aude (R. 167), où la rivière prend sa source, est situé à 30 ou 40 min. de marche à l'E. du Pla de la Bouillouse.]

De Montlouis à Quillan, R. 167; — à Fontromeu et aux Escaldas, R. 171; — à Camprodon, R. 180; — à Rivas, R. 181.

On descend de Montlouis par une longue rampe qui mène à

77 kil. *la Cabanasse* (hôt. : Vaillant, Colomer), longue rue assez bien bâtie, dépendant de la commune de Montlouis et située à la base septentrionale de la montagne de *Cambrasdasa* (2750 mèt.). Les touristes qui veulent faire des excursions dans les environs feront bien de choisir la Cabanasse pour quartier général plutôt que Montlouis.

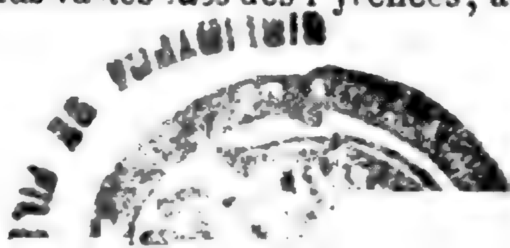
En sortant du village, on s'élève par une montée facile sur le **col de la Perche**, vaste plateau gazonné, situé à 1622 mèt. de hauteur. Autrefois ce passage était très-redouté aux époques où les neiges, recouvrant tous les sentiers, cachaient la véritable direction au voyageur surpris par le mauvais temps ou enveloppé par les brouillards. La route, maintenant praticable aux voitures, est entretenue avec soin, et bordée de poteaux indicateurs placés de distance en distance.

En 1793, une division espagnole venue pour assiéger Montlouis avait assis son camp sur le col de la Perche. Le général Dagobert, qui commandait la place menacée, attaqua le camp à la tête de 3000 hommes et remporta une victoire complète. Dagobert poursuivit l'ennemi et s'empara de Puycerda; mais en apprenant que Ricardos voulait lui couper la retraite à Olette (*V.* ci-dessus, p. 665), il s'empressa de revenir à Montlouis.

Du col de la Perche on découvre en se retournant la citadelle de Montlouis sur son rocher, qui semble presque de niveau avec le col; plus loin, on voit la profonde échancrure au fond de laquelle coule la Têt; à g. se montrent les âpres montagnes de Fontromeu (R. 171); dans le lointain, du côté de l'E. et par delà la pyramide du pic de Gallinas (R. 180), apparaît la double pointe du Canigou; à dr. s'élève la Cambrasdasa, à la cime couverte de sapins et aux flancs légèrement ravinés.

Du versant occidental du col de la Perche on descend insensiblement vers un vallon arrosé par le ruisseau d'*Eyna*, qu'on traverse (84 kil.) à 1 kil. en aval du village de même nom, peuplé de 334 hab. (R. 181). Au delà du vallon d'Eyna, on remonte sur le plateau de pâturages, sur lequel la route se développe en longs lacets.

86 kil. On atteint le bord du plateau, et l'on voit s'ouvrir à ses pieds la vaste plaine de **Cerdagne**, arrosée par les eaux des deux Sègres et parsemée de nombreux villages et hameaux (114). Autrefois c'était l'un des plus vastes lacs des Pyrénées; aujour-



d'hui, c'est l'un de ses bassins les plus fertiles. A l'O., on remarque Puycerda sur sa colline. Au N. O., dominant le chaos pierreux de Targassone (R. 171), se dressent les hautes montagnes du groupe de Carlitte.

A g., au fond d'un profond ravin, se montre le village de Saillagousse, où la route descend par de longs zigzags tracés sur le flanc de la montagne. Les piétons peuvent abréger considérablement leur chemin en prenant à g. un sentier de traverse.

89 kil. **Saillagousse** ou *Sallagossa*, ch.-l. de c., v. de de 547 hab., situé à 1309 mèt., sur la rivière de Sègre, au débouché de plusieurs ravins.

De Saillagousse à Rivas, par Llo et le col de Llo, R. 181.

A Saillagousse la route se bifurque.

[L'embranchement de g., qui est le seul carrossable, traverse la Sègre et s'élève sur les premières croupes des montagnes, afin d'éviter le territoire espagnol. A 2 kil. de Saillagousse (91 kil.), on laisse à g., sur la rive dr. d'un ruisseau, *Err*, v. de 767 hab., qui possède une source d'eau minérale ferrugineuse froide, mais qui n'a pas encore d'établissement de bains. On traverse ce ruisseau, puis on gravit une forte côte, et l'on contourne le flanc de montagnes nues. On dépasse (94 kil.) *Sainte-Léocadie*, v. de 120 hab., avant de traverser la Vernède et de gravir une nouvelle côte, d'où l'on descend à (98 kil.) Hix et (99 kil.) Bourg-Madame (*V.* ci-dessous).

Hix, qui dépend de la com. de Bourg-Madame, possède une charmante *église* romane. Trois fenêtres absidales, ornées de colonnettes en marbre blanc, sont, avec la porte, les seules ouvertures à travers lesquelles la lumière pénètre dans l'église. La voûte de la nef, élevée de 7 mèt. au-dessus du pavé, est ogivale et ne date que du XIVe s.; elle est moins belle que l'abside. On conserve dans l'église une chape avec une aigle impériale germanique brodée en or et en soie : la tradition ne raconte pas l'origine de cet ornement.]

La route internationale de Saillagousse à Bourg-Madame, par Llivia, n'est pas encore praticable aux voitures dans toute sa longueur; mais elle est plus intéressante à suivre que la route française. Elle longe le cours de la Sègre en laissant à dr. le ham. de *Callastres* et à g. celui de *Ro*.

93 kil. *Estavar*, dernier village français, contenant une population de 314 hab. L'*église*, d'architecture romane, est mentionnée dans des actes des années 819 et 1011; cependant la tradition orale attribue au comte Guiffre ou Guiffred (R. 172) la fondation de ce monument; peut-être ce comte la fit-il agrandir, et certainement elle a été allongée du côté opposé à l'abside. Deux ouvertures latérales en éclairent la nef; la voûte est ogivale.

Dans les environs d'Estavar on exploitait autrefois une mine de lignite, où l'on trouve des pommes de pin et d'autres débris végétaux parfaitement conservés : les paysans disent qu'on y a découvert des ossements humains.

A 300 mèt. d'Estavar, on traverse le petit ruisseau d'Estagouge, et l'on entre dans une enclave espagnole d'environ 12 kil. carrés, formant une espèce de croissant dont la convexité est tournée à l'O.; cette enclave n'est point séparée de la France par des frontières naturelles; elle doit son existence à une clause du traité des Pyrénées (1659), d'après laquelle l'Espagne s'engageait à céder à la France 33 villages de la Cerdagne; mais Llivia ayant titre de ville, les commissaires espagnols chargés de la délimitation des frontières refusèrent de comprendre cette localité dans la

cession. On a prétendu aussi que l'enclave fut établie afin de favoriser la contrebande. L'Espagne s'est engagée à ne pas y élever de fortifications. Un chemin neutre la traverse dans toute sa largeur.

94 kil. **Llivia,** la capitale de cette absurde enclave, est, malgré le titre de ville qu'elle ose prendre, un petit village ignoblement sale et laid, situé au pied d'une montagne nue. Une tradition populaire en attribue la fondation à l'impératrice Livie; mais cette tradition repose uniquement sur la coïncidence des noms. L'ancienne ville romaine s'appelait *Julia Libyca ;* déjà, du temps d'Auguste, elle était la capitale de la province *Ceretania Juliana*, et jouissait du droit latin. C'est dans les environs, suivant les chroniques arabes, que le fameux Munuza, qui avait souvent dévasté la France méridionale à la tête de ses Sarrasins, fut tué par Ghédi, lieutenant d'Abd-er-Rhaman, en punition de son mariage avec une chrétienne, Lampégie, fille d'Eude, duc d'Aquitaine. La tour ronde, située au sommet de la colline qui domine Llivia, est, dit-on, de construction romaine; de la terrasse qui s'étend à sa base, on jouit d'une vue très-étendue sur la vallée de la Sègre.

L'*église* date de 1617 : c'est un édifice très-peu intéressant et surchargé à l'intérieur de dorures et d'ornements de mauvais goût.

De Llivia aux Escaldas, R. 171.

Au delà de Llivia, la route de Puycerda prend la direction du S. O. en longeant le versant septentrional de la vallée de la Sègre. On entre de nouveau en France, et l'on aperçoit à g. le village français de *Caldegas* (164 hab.), dont le nom semble indiquer l'ancienne existence d'une source thermale aujourd'hui disparue. Ensuite on atteint (99 kil.) le bord de la Raur. On n'a plus qu'à la suivre pour atteindre

100 kil. (99 kil. par Sainte-Léocadie) **Bourg-Madame** (hôt. : du Commerce, des Deux-Nations), longue rue située à 1140 mèt., sur la péninsule que forme le confluent de la Sègre et de la Raur. Il portait autrefois le nom de *Guinguettes.*

En 1815, le duc d'Angoulême, qui résidait alors à Puycerda, et venait tous les jours à Hix, voulut rappeler le nom de la duchesse en donnant aux hameaux des Guinguettes et de Hix les noms qu'ils portent en commun.

Après avoir franchi la Raur à Bourg-Madame, on dépasse la douane espagnole, et l'on s'élève par une longue rampe à

101 kil. (100 kil. par la route de voitures qui passe à Sainte-Léocadie). Puycerda (R. 147).

ROUTE 167.

DE QUILLAN A MONTLOUIS.

A. Par les bains d'Escouloubre et de Carcanières.

66 kil. — Route carrossable. Pas de service de voitures.

Au sortir de Quillan, on remonte la vallée en suivant la rive g. de l'Aude qui, s'élargissant, forme des îles et des bancs de sable, puis on dépasse deux forges à la catalane.

4 kil. *Belvianes*, formant avec le ham. de *Cavirac*, situé sur la rive opposée, une commune de 596 hab. Son territoire produit des figues renommées.

Aussitôt après, on laisse à g. un pont qui mène sur la rive dr., et l'on s'engage dans l'étroit **défilé de Pierre-Lis**. Pendant 2 kil. 1/2 la route est resserrée entre des rochers perpendiculaires de 100 mèt. de hauteur et la rivière, dont elle n'est séparée que par un mur de soutènement. De l'autre côté s'élèvent des montagnes non moins abruptes que celle dont on côtoie la base; la vaste

forêt de Fanges en couronne le sommet. Au sortir du passage pittoresque et hardi, long de 40 mèt. environ, et appelé par les habitants du pays le *Trou du Curé*, en souvenir de l'abbé Armand qui le fit percer, on laisse à g. les ruines d'un couvent, puis, sur la rive dr. de l'Aude.

8 kil. *Saint-Martin de Taissac*, v. de 242 hab., dominé à l'E. par le *Cap de Fer* (1044 mèt.), et au N. par les montagnes que recouvre la forêt de Fanges. A 2 kil. de ce village, on traverse à son embouchure le torrent du Rebenti, qui sort d'une gorge profonde, puis on tourne brusquement à l'E. pour suivre un des détours de l'Aude, on reprend de nouveau sa direction normale vers le S., et l'on franchit la rivière pour entrer à

12 kil. **Axat**, ch.-l. de c. (arr. de Limoux) de 529 hab., renommé pour ses excellentes prunes, et possédant une forge à la catalane. Au S. E., sur la montagne, s'étend la vaste *forêt de Mâle*.

A peu de distance au delà d'Axat, la route, qui longe la rive dr., entre de nouveau dans l'étroit *défilé de Saint-Georges*, que dominent à g. des montagnes à pic portant sur leurs terrasses supérieures de magnifiques forêts. Au delà, la vallée s'élargit un peu; on laisse à dr. les vestiges d'un ancien pont, et l'on arrive au confluent de l'Aude et de la Guette ou Aiguette. On suit la rive dr. de ce dernier cours d'eau, et bientôt on perd de vue la gorge étroite au fond de laquelle l'Aude coule rapidement de l'O. à l'E. La vaste forêt de Gesse recouvre le versant méridional de cette gorge.

20 kil. *Sainte-Colombe*, v. de 373 hab., situé dans une région déserte, sur les deux rives de la Guette et au débouché d'un ravin qui remonte au S. E. vers la forêt de Bailleurs et la Montagne-Rase.

A Sainte-Colombe, la route passe sur la rive g. de la Guette, et s'engage dans une gorge étroite et sombre dominée par d'âpres rochers aux flancs presque perpendiculaires. A g. on aperçoit comme suspendu au rocher le sentier vertigineux du *Pas del Treoü*, qui fait communiquer Sainte-Colombe et Counozouls (R. 169).

Après avoir dépassé (24 kil.) le débouché de la combe où se trouve ce dernier village, on pénètre à dr. dans un défilé qui ressemble à une énorme fissure de la montagne, puis on laisse à g. une cascade, une scierie et une forge abandonnée, où vient aboutir le chemin du col de Jau (R. 169). On se trouve comme au fond d'un *puits*. La route gravit en roides *lacets*, en partie taillés dans le roc, les escarpements d'un ressaut qui se dresse en travers de la gorge du côté de l'O.

25 kil. *Roquefort-de-Sault*, v. de 743 hab., situé à 1009 mèt. d'altitude.

Au delà de Roquefort, on monte à l'O. par un ravin tourbeux, bordé à dr. et à g. de mamelons granitiques, puis on laisse à dr. le hameau de Buillac, et l'on se trouve dans un large bassin accidenté qui semble avoir été rempli autrefois par un vaste glacier. On aperçoit d'énormes blocs au débouché de tous les vallons ouverts du côté du S., sur les flancs des montagnes boisées au sommet.

29 kil. *Bousquet*, v. de 470 hab. La route, presque horizontale de Buillac à Bousquet, s'élève de nouveau sur le flanc de la montagne qu'elle gravit en longs zigzags.

31 kil. On atteint le *col de Bousquet*, d'où l'on voit en se retournant tout le bassin de Roquefort, avec ses villages et ses rochers épars qui de loin ressemblent à des villes en ruine. Au N. du col se dresse le *Castellas* (1430 mèt.), hérissé de rochers granitiques pareils à de vieilles tours encore garnies de leurs créneaux. Au S., la forêt de Rebiscagné recouvre les flancs de la montagne comme un manteau noir.

On descend du col dans un bassin cultivé, puis, laissant à dr. le village d'*Escouloubre* (851 hab.), dont le ruisseau va plonger au N. E. dans la vallée de l'Aude, entre deux montagnes rougeâtres et parsemées de blocs éboulés, on oblique à g. pour monter au petit *col de Garavel*, d'où l'on voit à ses pieds le château d'Usson (*V.* ci-dessous *B*). En face, on aperçoit le vallon de Mijanès qui remonte vers le col de Paillers (R. 146). Du col de Garavel on descend obliquement, puis par de longs et périlleux lacets, au fond de l'étroite et sinistre gorge de l'Aude. En plusieurs endroits deux voitures ne pourraient passer à côté l'une de l'autre sans danger.

36 kil. Les **bains d'Escouloubre** sont situés à 700 mèt. d'altit., sur la rive dr. de l'Aude. La gorge que parcourt le torrent est en cet endroit extrêmement profonde et d'une telle étroitesse, qu'elle laisse à peine la place nécessaire au torrent. Elle est limitée à l'E. et à l'O. par des montagnes presque verticales, hérissées de rochers qui se dressent en forme de tours : on se croirait au fond d'un gouffre; il a fallu conquérir à force de poudre la place nécessaire à la construction des bains et de l'auberge.

Les *sources* sont au nombre de 4; elles sont sulfurées sodiques, et leur température varie de 29° 50 à 45° 20 c. Une source est utilisée seulement en boisson; les trois autres alimentent l'établissement du *Bain fort*, contenant 6 baignoires et 1 douche, et le *Bain doux*, qui renferme également 1 douche et 5 cabinets de bains; prochainement le nombre des baignoires doit être augmenté. Les malades peuvent loger dans deux auberges : la principale met à leur disposition une trentaine de lits; l'autre est une espèce de caravansérail où l'on gîte pêle-mêle. Logement et bains reviennent à 80 cent. par personne et par jour.

Le nombre des malades qui fréquentent les thermes d'Escouloubre s'élève en moyenne à 600 chaque année. Ils appartiennent pour la plupart à la classe pauvre. Le seul but de promenade des baigneurs est une petite scierie qui s'élève sur le bord du torrent. L'escarpement du rocher n'a pas même permis de planter quelques arbres, ni de dessiner une seule allée autour des établissements.

En traversant l'Aude, qui forme sur ce point la limite des départements de l'Aude et de l'Ariége, on arrive à un autre groupe de constructions thermales, élevées sur des terrasses escarpées à la poudre : ce sont les **bains de Carcanières**, dont les sources étaient utilisées déjà vers le milieu du XVIII[e] siècle. En 1791, on construisit une cabane au-dessus de l'excavation qui servait aux malades, et quelques années après on éleva l'établissement de la Barraquette, qui existe encore. Aujourd'hui plusieurs maisons, appartenant à deux propriétaires distincts, disputent au torrent le fond de l'étroite gorge.

L'*établissement Esparre*, qui est situé en amont, immédiatement en face des bains d'Escouloubre, contient 12 baignoires alimentées par deux sources sulfurées sodiques, dont la température varie de 36° 75 à 49°. Une autre source est utilisée seulement en boisson; une quatrième n'est pas employée. On reconstruit actuellement (1862) la partie de l'établissement destinée à la réception des étrangers. Elle comprenait 17 chambres à coucher. Les malades pouvaient à volonté préparer leurs aliments, ou prendre leur nourriture à la table commune. En moyenne, l'établissement Esparre est visité chaque année par 300 étrangers, venant principalement de Carcassonne et de Limoux.

L'*établissement de la Barraquette* ou *de Roquelaure*, également fréquenté chaque année par environ 300 malades, se compose d'une auberge contenant 16 chambres et

d'un établissement thermal de 12 baignoires, qu'alimentent deux sources sulfurées sodiques de 33° et de 31° c. Les trois sources des buvettes ont respectivement une température de 41°, de 33° et de 25°. Les sources de la Régine et de Mis ne sont pas utilisées à cause de leur trop haute température (59° et 55° 50). Toutes ces sources, sans exception, sont sulfurées sodiques.

A une petite distance en aval de l'établissement de la Barraquette, jaillit une *source ferrugineuse*, sur laquelle on a récemment élevé une construction renfermant 8 baignoires et 1 douche. L'auberge voisine a 25 chambres à coucher à la disposition des étrangers.

Enfin, à 2 kil. plus bas se trouvent deux autres établissements, celui de *la Garrigue* ou de *las Caoudes*, dont l'eau est surtout utilisée en boisson, et celui d'*Usson* (*V.* ci-dessous *B*), fréquenté chaque année par une cinquantaine de baigneurs. On le voit, si l'étroite gorge de l'Aude est l'un des sites les plus sinistres et les plus effrayants des Pyrénées, en revanche, il en est peu qui soient aussi richement dotés de sources thermales. Un médecin-inspecteur, M. de Campoussy, est attaché aux deux groupes thermaux d'Escouloubre et de Carcanières.

Des bains de Carcanières à Ax, R. 146; — à Molitg, R. 169.

En quittant les bains, on gravit une rampe très-roide, tracée en zigzag sur le flanc de la montagne rocheuse, et l'on gagne une terrasse cultivée d'où l'on perd de vue l'effrayante gorge de l'Aude, qu'on vient de franchir.

38 kil. *Carcanières*, v. de 265 hab., situé à 1200 mèt. d'altitude.

40 kil. **Quérigut** (*Cheracentum*), ancienne capitale du Donézan, ch.-l. de c. de l'arr. de Foix, b. de 660 hab., situé entre deux crêtes de granit, dont l'une porte une petite église et les restes d'un vieux château.

D'après M. Bergès, « cette commune a bien déchu; elle était devenue très-florissante après la révocation de l'édit de Nantes, parce que beaucoup de protestants persécutés y étaient venus chercher un refuge et y avaient apporté avec eux l'aisance et l'industrie. »

Quérigut est la patrie du fameux Roquelaure, dont les facéties et la laideur égayèrent souvent la cour de Louis XIV. « Ce n'était pas certes, dit M. Bergès, le spectacle d'une riante nature qui lui avait inspiré une gaieté si communicative. » En effet, on ne voit de tous les côtés que des plateaux de roches blanchâtres dépourvus de toute végétation. Les Pyrénées, même sur le versant espagnol, offrent peu de sites plus désolés.

De Quérigut à Quillan, par Rodome (*V.* ci-dessous *B*).

Au delà de Quérigut, la route, très-mal entretenue, suit le versant oriental du ravin et s'élève au S. E. par une succession de courbes allongées, vers l'arête de montagnes qui forme la limite des dép. de l'Ariége et des Pyrénées-Orientales. Quand on a atteint la coupe granitique du *col des Ares* (1600 mèt.), on domine au S. la vallée du Capsir et ses tristes campagnes, dominées à l'E. par de longues pentes boisées de pins. On aperçoit à peine quelques villages : au loin, on distingue la route de la Quillane (*V.* ci-dessous), entre deux noires forêts. Quand on se retourne du côté du N. on a sous les yeux le panorama désolé des plateaux de Quérigut et de Rodome; mais à l'E., de l'autre côté de la gorge de l'Aude, on voit une grande partie de la forêt du Carcanet (R. 169).

On descend du col des Ares par une très-longue rampe, puis on laisse à g., à 1458 mèt., sur un monticule,

47 kil. *Puyvalador* (Montagne-Sen-

tinelle), autrefois place fortifiée, lorsqu'elle appartenait aux rois d'Aragon, aujourd'hui village insignifiant de 461 hab. A quelque distance au N., sur le bord de l'Aude, se trouve une forge à la catalane.

On atteint ensuite le fond d'un vallon arrosé par un ruisseau abondant. Le vallon remonte à l'O. vers le village de *Fontrabiouse* (342 hab.), ainsi nommé à cause d'une source très-abondante qui jaillit du pied d'un rocher, immédiatement en amont du village. A leur issue du sol, les eaux de la *Fontaine rageuse* font marcher les roues d'un moulin. La population de Fontrabiouse se compose en grande partie de goîtreux.

Aussitôt après avoir traversé le ruisseau de Fontrabiouse, on franchit celui de Galba, qui s'unit au Fontrabiouse, et va, à 1 kil. plus loin, se jeter dans le torrent de l'Aude.

—

[En remontant le vallon du Galba, qui doit son nom à un ancien village abandonné par ses habitants, on passe au hameau d'*Espousouille*, et, laissant à g., sur le versant méridional du vallon, les bois de las Pinatouses, on traverse des pâturages désolés. En 3 h. on atteint le *col* ou *Pourtaneil d'Orlu* (2277 mèt.), étroite entaille ouverte entre deux rochers à pic. Du Pourtaneil on descend dans la vallée de l'Ariége, dont il suffit de suivre le bord pour atteindre en 2 h. Orlu (R. 143). D'Orlu à la ville d'Ax on compte 1 h. de marche.]

—

La route recommençant à monter, à partir du pont du Galba, contourne la base orientale d'un promontoire assez élevé, franchit un long plateau et descend dans le vallon de Valserre, à (1481 mèt.)

52 kil. **Formiguères**, v. de 799 hab., ancienne capitale du Capsir, où mourut, en 1324, le roi Sanche, qui en faisait son séjour de plaisance pendant les ardeurs de l'été. L'église de ce village passe pour la plus ancienne du Capsir. Suivant la tradition, elle fut fondée au IXe s. par le vainqueur inconnu (Louis le Débonnaire?) de la bataille de Campoureils (R. 171). Elle est du style roman. A côté de l'église s'élève une vieille tour.

Il fait très-froid à Formiguères, comme dans tous les autres villages du Capsir. Les habitants ne quittent jamais leurs vêtements de gros drap, et, même au milieu du mois d'août, les veillées sont assez froides pour qu'on allume du feu dans les maisons. On a l'habitude de s'éclairer avec des copeaux résineux de bois de pin. Durant huit mois de l'année, une bonne partie des habitants émigrent de cette région glacée, et descendent dans la plaine pour s'occuper de la vente de leurs produits. A Perpignan, la vente du lait est presque monopolisée par des hommes et des femmes du Capsir.

De Formiguères à Olette, R. 170; — aux bains d'Escaldas, R. 171.

A Formiguères, la route de Montlouis traverse le ruisseau de Valserre, et s'élève insensiblement vers le S., en laissant à dr. de vastes et admirables forêts de pins, appartenant à l'État. On aperçoit à g., à 1 kil. de distance, sur la rive g. de l'Aude, le v. de *Matamala* (481 hab.); puis on descend dans la vallée de l'Aude, qui prend sa source à l'*étang d'Aude*, situé à 2 h. de marche du côté de l'O., dans un bassin de roches calcaires qu'entourent de belles forêts. Au N. de l'étang se dresse le *roc d'Aude*, haut de 2377 mèt.

Après avoir franchi le petit ruisseau de l'Aude, la route de Montlouis remonte au S. vers la ligne de partage des eaux entre les deux bassins de l'Aude et de la Têt, que dominent à g. de hautes montagnes boisées. On traverse de belles forêts de pins, et l'on atteint enfin la **Quillane** (1720 mèt.) ou *col de Casteillou*, près

duquel se trouve un petit lac. De ce col on descend à peine jusqu'à

63 kil. *Llagona*, v. de 470 hab., situé à 1688 mèt., sur le rebord d'un plateau au pied duquel coule un affluent de la Têt. En face, de l'autre côté de la rivière, apparaît la citadelle de Montlouis; à g., s'élève le *pic de la Tausse* (2038 mèt.). Dans les environs de Llagona, on exploite des carrières de granit.

La route descend ensuite vers la Têt, qu'elle franchit en aval de la redoute Dagobert, et remonte pour entrer, par la porte de l'O., à

66 kil. Montlouis (R. 166).

B. Par Rodome.

79 kil. — Route de voitures de Quillan à Espezel, 25 kil. — Route de chars d'Espezel à Rouze, 28 kil. — Route de voitures de Rouze à Montlouis, par Quérigut, 26 kil.

25 kil. De Quillan à Espezel (R. 145).

La route d'Espezel à Rouze, aujourd'hui dégradée, a été tracée par Vauban; elle a servi à transporter les canons à la citadelle de Montlouis; on y voit encore des ponts en pierre construits à cette époque.

Après avoir quitté la route départementale de Quillan à Belcaire, près du v. d'Espezel, on descend au S. par un chemin tortueux dans l'étroite vallée du Rebenti. On suit pendant quelque temps la rive g. de ce cours d'eau, puis, laissant à dr.

28 kil. *Belfort*, v. de 135 hab., on pénètre dans un aride vallon qu'on voit s'ouvrir du côté du S. Avant d'en atteindre l'extrémité supérieure, il faut tourner à dr. et traverser le petit hameau de *Munès* pour gagner

35 kil. *Rodome*, v. de 578 hab., situé sur un plateau désolé qui sépare les deux vallées de l'Aude et du Rebenti, et qu'on traverse dans la direction du S. Çà et là s'élèvent des mamelons rocheux. On passe au *col de la Clause*, puis, laissant à g. le v. de *Fontanès* (218 hab.), on contourne un promontoire qui domine du côté de l'O. l'étroite et profonde vallée de l'Aude. Près des ruines d'un vieux château, il faut prendre à l'O. et suivre le versant septentrional du profond ravin de Savanière, dont le ruisseau forme la limite des départements de l'Aude et de l'Ariége, et qui contient dans sa partie supérieure la commune de

43 kil. *Campagna-de-Sault*, v. de 354 hab. Là, le chemin, décrivant une forte courbe, traverse le ruisseau, suit le versant méridional du ravin, contourne une colline qui s'élève au-dessus du confluent de la *Sonne* et de l'Aude, et atteint

48 kil. *Rouze*, v. de 468 hab., situé à 973 mèt. Sur la g., à 1 kil. de distance environ, apparaît, comme au fond d'un précipice, le *château d'Usson* avec ses hautes tours et ses murailles croulantes, ancien manoir des seigneurs du Donézan. Ce château fut détruit en 1792; ses ruines sont situées sur un promontoire dominant les profonds défilés de la Sonne et de l'Aude, qui viennent s'unir à sa base. Non loin de là se voient encore les ruines d'un autre château où les Sarrasins s'étaient réfugiés. On montre aussi dans les environs plusieurs grottes profondes. Au pied du château d'Usson, sur la rive g. de l'Aude, se trouve un établissement de bains (*V.* ci-dessus *A*).

On remonte le vallon de Quérigut, qui court parallèlement à celui de l'Aude dans la direction du S. au N. Après avoir franchi le ruisseau d'Artigues, descendu des hauteurs du S. O., on traverse

50 kil. *Le Pla*, v. de 269 hab., puis on dépasse les ruines du monastère de *Saint-Félix*, et l'on gravit une forte rampe pour monter à

53 kil. Quérigut.

26 kil. (79 kil.). De Quérigut à Montlouis (*V.* ci-dessus *A*).

ROUTE 168.

DE PERPIGNAN A MOLITG.

49 kil. — Route de voitures. Service de voitures en correspondance avec les trains de chemin de fer. — Prix : 7 fr. 50 c., 6 fr. 50 c., 5 fr. 50 c.

42 kil. De Perpignan à Prades (R. 166).

Au sortir de Prades, on se dirige au N. O. vers la Têt, que l'on traverse sur un beau pont de deux arches en granit et en marbre rose. On prend ensuite une belle avenue plantée d'arbres qui parcourt la plaine dans la direction du N. E., à une petite distance de la rive g. de la Têt. Après avoir contourné un promontoire, on franchit le ruisseau Castellane sur un pont d'une arche très-élevée.

45 kil. *Catllar*, v. de 607 hab., au delà duquel on n'a plus qu'à longer la rive g. de la Castellane, que dominent de belles pentes couvertes de vignes et d'oliviers. On perd de vue le Canigou, mais après avoir gravi une forte côte, on le revoit dominant toutes les autres montagnes de sa masse superbe.

47 kil. On franchit la Castellane sur un pont très-élevé, composé d'une seule arche monumentale, et l'on passe aussitôt après sous l'arcade d'un aqueduc. A dr. le ruisseau décrit un long méandre au fond de son étroite gorge de rochers. Les montagnes qui s'élèvent à dr. et à g. sont cultivées en terrasses presque jusqu'au sommet.

48 kil. La route traverse de nouveau la Castellane sur un pont de trois arches très-hautes et serpente au flanc septentrional de la gorge. Un mur de soutènement la sépare du torrent qui coule à g. au fond du précipice. Bientôt la route se bifurque : l'embranchement de dr. monte au v. de Molitg (V. ci-dessous), l'autre descend (49 kil.) aux

BAINS DE MOLITG.

Renseignements généraux.

HÔTEL. — A l'établissement.
RESTAURANTS. — *Marty, Anter.*
MÉDECIN-INSPECTEUR. — M. Massot, résidant aux Thermes pendant la saison. — Médecin résidant au village de Molitg.

Situation. — Aspect général. — Histoire. Établissements.

Les thermes de Molitg sont situés à 487 mèt. d'alt., au fond de la gorge étroite que traverse la Castellane : c'est à grand'peine si l'on a pu trouver des terrasses assez larges pour porter les constructions, qui s'étagent en amphithéâtre sur le versant septentrional de la gorge.

« Avant 1754, un petit bassin carré, encore existant, servait de bassin commun à ceux qui utilisaient les eaux de Molitg. En 1786, le marquis de Llupia, seigneur de Molitg et propriétaire des eaux minérales, fit une petite construction avec 6 baignoires, desservies par la source qui a conservé son nom. Depuis lors, l'emploi de ces eaux a graduellement augmenté, et l'on a utilisé d'autres sources, qui, après avoir eu des propriétaires distincts, appartiennent maintenant à un seul. Les étrangers ne sont plus obligés, comme autrefois, de chercher un gîte au village de Molitg, situé bien audessus des bains : c'est aux Thermes qu'ils trouvent le logement et la nourriture.

Les *établissements* sont au nombre de trois. Le plus élevé renferme 8 baignoires et 1 douche. L'établissement de Llupia, situé au-dessous du premier et complétement réparé depuis l'époque de sa fondation, est le plus vaste ; il contient 20 baignoires et 2 douches ; enfin le petit établissement, situé immédiatement au bord de la Castellane, compte 12 baignoires. Près de 1000 étrangers, venant pour la plupart de Prades et de Perpignan, visitent cha-

que année les bains de Molitg. La saison commence en mai et finit en oct.; mais grâce à la douceur du climat, il serait facile d'inaugurer à Molitg une saison d'hiver. Le propriétaire des bains a fait dessiner quelques allées et planter quelques arbres sur les deux rives de la Castellane.

Les eaux.

Eau thermale sulfureuse.

Émergence : Du terrain primitif.

Onze sources, réparties entre les 3 établissements.

Débit en 24 h. : S. n° 1, Llupia, 734 hectol. (Bouis).

Température : De 38° S. n° 1, Llupia, à 21° 8, S. Riel (Bouis).

Caractères particuliers : Eau limpide, devenant louche au contact de l'air prolongé (n° 1), très-onctueuse au toucher, dégageant des bulles de gaz (azote, oxygène, acide carbonique), odeur sulfureuse légère, saveur sulfo-alcaline, dépose de la glairine.

Emploi : Boisson, pure ou coupée avec du lait; bains, douches, boues et conferves en topiques.

Effets physiologiques : Action spécifique sur la peau et sur les muqueuses, excitation assez vive.

Ne se transporte pas.

Classification chimique : Eau sulfurée à base de soufre.

Analyse (Bouis).

	S. *Massia*. Eau 1 lit. gr.
Sulfure de sodium	0,0142
Carbonate de soude	0,0048
Soude	0,0410
Silice	0,0470
Sulfate de soude	0,0150
Chlorure de sodium	0,0140
Chaux, Magnésie, Sulfate de chaux	0,0030
Matière azotée	0,0210
	0,1600

Bibliographie : Bouis et Massot, *Eaux minérales sulfureuses de Molitg*... Perpignan, 1861; in-8. — Filhol, *Eaux minérales des Pyrénées*. Paris, 1853; in-12. — *Annuaire des eaux de la France*, 2e partie, 1853.

Molitg, v. de 568 hab., situé à 601 mèt. (114 mèt. au-dessus des bains), sur une terrasse bien cultivée qui domine la gorge de la Castellane, n'offre rien de curieux. Son ancien château est une construction sans caractère architectural.

Les ruines du *château de Paracols*, qui se dressent au S. des Bains, sur un rocher escarpé, sont un but de promenade très-fréquenté. D'après une légende, sans doute d'origine phénicienne, ce château aurait été fondé sur un espace de terrain circonscrit par la peau d'un bœuf coupée en lanières. C'est là que naquit probablement, dans le XIIe s., le troubadour Bérenger de Paracols.

On peut aussi visiter, aux environs de Molitg, les ruines de Notre-Dame de Corbiac (R. 169).

Excursion aux étangs de Nohédas.

10 h. aller et retour. — Sentier de montagnes. Un guide est très-utile.

Plusieurs sentiers difficiles conduisent de Molitg aux étangs de Nohédas. Le meilleur est celui qui s'élève au S., sur la crête de la montagne, et longe constamment cette crête, d'abord dans la direction du N. O., puis dans celle de l'O. et dans celle du S. O. En le suivant, on s'évite la peine de redescendre pour remonter ensuite.

Les voyageurs qui désirent en même temps visiter les vallées de Conat et de Nohédas, doivent, après avoir atteint l'arête, descendre par la petite *chapelle de Sainte-Marguerite* (860 mèt.) à *Conat*, v. de 335 hab., situé à 520 mèt., au confluent des deux ruisseaux d'Urbanya et de Nohédas. L'*église* de ce village, du style roman, est encore parfaitement conservée; on y remarque surtout les élégants chapiteaux du portail. A une

faible distance des habitations, sur la rive dr. du ruisseau, coule un filet d'eau minérale ferrugineuse, désigné dans le pays sous le nom de *Fon d'Aram* (Fontaine de cuivre). Une deuxième source minérale jaillit sur le flanc de la montagne qui porte la chapelle de Sainte-Marguerite.

Laissant à dr. le vallon qui remonte au N. O. vers *Urbania*, v. de 409 hab., où jaillissent deux autres sources de même nature, on suit le vallon de l'E., qui s'élève vers *Nohédas* (317 hab.). On longe d'abord le versant méridional, puis, passant sur le versant opposé, on traverse plusieurs groupes épars de maisons qui composent la commune. Au delà d'un moulin situé sur le torrent, on commence à entrer dans les solitudes des montagnes, et l'on ne voit plus que des granges isolées au milieu des pâturages. On laisse à dr. un vallon qui remonte au N., puis, à g., un autre vallon au-dessus duquel apparaît un col que prennent les montagnards pour descendre à Olette (R. 166) par le vallon d'Évol; et, suivant toujours le ruisseau principal, on arrive enfin, après une marche de 4 à 5 h. depuis Molitg, aux **Gourgs** ou ***Gouffres* de Nohédas**. Le premier n'est qu'un petit étang où s'accumule le trop-plein des lacs supérieurs, situés presque immédiatement au-dessus. L'un, connu sous le nom d'*Estalat* (Étoilé), situé à 2110 mèt., a la forme d'un parallélogramme; l'autre, plus élevé, est presque rond et a reçu, à cause de sa belle couleur, le nom d'étang *Bleu*. En franchissant le petit col de l'arête, qui s'élève au S. de ces étangs, on atteint bientôt le bord du *gourg Noir*, le plus grand et le plus remarquable de tous (2081 mèt.). Il se trouve situé dans un vaste entonnoir, ouvert seulement du côté de l'E. pour laisser un libre passage aux eaux; et reçoit une teinte noirâtre des sapins qui ombragent une partie de ses bords. On disait autrefois qu'il suffisait d'y jeter des pierres pour en voir sortir des nuages de tempête. En été, le lac Noir, alimenté par la fonte des neiges, qui s'étendent sur toute la partie du versant exposé au N., a une largeur d'environ 500 mèt.; mais en hiver, il devient beaucoup moins vaste, et on peut voir, en avant de ses eaux, un amas considérable de gros blocs provenant des roches supérieures. Le ruisseau qui en sort est celui qui, sous le nom de rivière d'Évol, va se jeter dans la Têt, un peu au-dessus d'Olette.

Les gourgs de Nohédas sont renommés pour l'abondance et la grosseur de leurs truites.

[Du lac Estalat, on peut monter en 1 h. à travers les rochers au Bernat-Selvaje et au Pic de Madrès (R. 169), la montagne la plus élevée de toute cette partie des Pyrénées.]

Des bains de Molitg à Caudiès, R. 160; — aux bains de Carcanières, R. 169.

ROUTE 169.

DES BAINS DE MOLITG AUX BAINS DE CARCANIÈRES.

A. Par Counozouls.

De 8 à 9 h. de marche. — Route de voitures de Molitg à Mosset, et de Counozouls aux bains de Carcanières. Sentier praticable aux chevaux de Mosset à Counozouls. On peut se dispenser d'un guide.

Du hameau des Bains, on monte d'abord (30 min.) au village de Molitg, puis on prend à g. pour contourner à une grande hauteur le flanc des montagnes qui dominent au N. l'âpre vallée de la Castellane. A g., sur la rive opposée, on aperçoit le village de *Campome*, v. de 326 hab., où se trouvent les dernières vignes. On entre dans une région moins chaude, où le thym, la lavande, la santoline et beaucoup d'autres plantes aromatiques tapissent les collines pierreu-

ses. — Après avoir laissé à g. l'ancien monastère de *Notre-Dame de Corbiac* (XIII[e] s.), aujourd'hui transformé en maison de ferme, on atteint

1 h. 30 min. **Mosset,** b. de 1214 hab., où naquit, dit-on, le troubadour Pierre de Corbiac (XIII[e] s.); il est bâti sur un promontoire et ressemble à une forteresse féodale. Du côté de la campagne, les hautes maisons présentent une muraille continue, percée d'étroites meurtrières et flanquée, à la hauteur du premier étage, de petites tourelles rondes utilisées comme fours à pain. On pénètre dans le bourg par une ancienne porte. Le château de Mosset est un grand édifice quadrilatéral, aux murailles crénelées et dominées aux angles par quatre tours rondes.

Le bourg de Mosset est, dit-on, l'extrême frontière septentrionale du patois catalan; sur le versant opposé des montagnes qui dominent Mosset, les paysans parlent la vieille langue limousine ou romane à peu près dans sa pureté primitive.

Aux environs on exploite des carrières de marbre.

De Mosset à Caudiès, R. 160.

En sortant de Mosset, on descend sur le bord de la Castellane, qui bondit en cascatelles à travers les blocs roulés, puis on longe la rive g. du torrent. En face se dresse la *tour carrée de Mascarda*, construite sur un rocher qui semble fermer la vallée. On passe (2 h.) au pied de ce rocher (848 mèt.), puis, en remontant par un sentier rempli de pierres écroulées et en gravissant successivement plusieurs ressauts de la vallée, on arrive à la base d'un second monticule où s'élèvent quelques pans de murs de l'ancien couvent de

3 h. 20 min. *Monasty*. Là, on laisse à g. le vallon principal, et, prenant à dr. un vallon latéral tout parsemé de blocs, on monte par une pente rapide et fatigante au (4 h.) *col de Jau* (*Jovis*), qui s'ouvre à 1513 mèt. d'altitude et sépare le département des Pyrénées-Orientales de celui de l'Aude. « A l'E., dit M. de Chausenque, on voit la gorge nue de la Castellane, avec ses hauteurs arides, où les nombreuses saillies de granit apparaissent sur la cime des buttes comme autant de ruines crénelées, descendre vers le bourg de Mosset, dont on distingue encore parfaitement les maisons; à l'O., au contraire, se montre la charmante combe de Lapazeuil, où des eaux vives se cachent sous les sapins pour reparaître dans les clairières et se perdre de nouveau sous l'ombrage. »

[En moins de 1 h., on monte à dr. sur une pente assez facile, couverte de bruyères et de myrtilles au sommet de la **Montagne-Rase** (1845 mèt.). d'où l'on jouit par un beau temps d'une admirable vue sur les montagnes, sur les collines et les plaines du Roussillon. Directement au S. E.. se dresse l'énorme masse du Canigou, à laquelle les autres cimes semblent servir de piédestal. Au S. s'élèvent les montagnes de Nohédas. encore ombragées par les *forêts de Caillaous*, destinées à disparaître bientôt. Au S. O. et à l'O. la chaîne du Puigmal et le groupe de Carlitte sont invisibles, cachés par la haute cime du Bernat-Salvaje, aux flancs couverts de bois; mais on voit se dérouler en un immense amphithéâtre toutes les chaînes de montagnes et collines du col de Paillers et du pic de Tabe à la Montagne-Noire. Par delà d'âpres rochers, on remarque le cirque pierreux de Roquefort et du Bousquet; plus loin, vers le N., on distingue le sauvage défilé où l'Aude, grossie de la Guette, s'engouffre entre deux parois perpendiculaires de 100 mèt. de hauteur. Au delà des forêts de Mâle et de Fanges, apparaît le superbe rocher du Bugarach, dominant toutes les autres montagnes

des Corbières. Enfin à l'E. se prolonge une croupe de pâturages jusqu'à la *Serre d'Escales* (1725 mèt.), portant sur son revers septentrional les restes de l'ancienne forêt de Selvanera. Au loin se profilent les côtes maritimes et les blanches villes de la plaine.

De la Montagne-Rase on peut descendre, soit directement à (1 h.) Counozouls, soit à (1 h.) Sainte-Colombe (R. 167), par le vallon boisé de Bailleurs, soit au N. E. à (1 h.) *Montfort*, v. de 807 hab., qui possédait autrefois des forges importantes, ainsi que *Gincla*, v. de 250 hab., situé à 3 kil. en aval, sur le torrent de la Boulzane. De Gincla on se rend en 3 h. de marche à Caudiès, où l'on rejoint la route de Foix à Perpignan (R. 160). Le chemin suit constamment la rive de la Boulzane et passe à *Puylaurens*, v. de 951 hab., que domine un ancien château.]

Du col de Jau on descend d'abord à l'E. jusqu'au (4 h. 15 min.) débouché du vallon boisé de Lapazeuil (*V.* ci-dessous *B*), puis on suit un bon chemin de chars qui longe la rive dr. de la Guette, à la base des forêts de hêtres et de sapins qui recouvrent le versant occidental du vallon. En 45 min. (5 h.) on traverse la Guette près d'une scierie et d'une forge abandonnée, puis on laisse à dr. la route qui monte au v. de *Counozouls* (522 hab.), situé sur une terrasse escarpée.

Au delà le chemin, praticable aux voitures, contourne à g. le flanc d'une montagne escarpée, pour gagner par une très-forte rampe la vallée qu'on voit s'ouvrir à ses pieds. A dr. la Guette plonge en cascade dans un large et profond ravin.

5 h. 30 min. On atteint à la scierie de Roquefort la route de Quillan aux bains de Carcanières.

12 kil. (3 h. de marche). De la scierie de Roquefort aux bains de Carcanières.

8 h. 30 min. Bains de Carcanières (R. 167 *A*).

***B.* Par la forêt de Lapazeuil.**

De 8 à 9 h. de marche. — Guide indispensable.

4 h. Des bains de Molitg au col de Jau (*V.* ci-dessus *A*).

En descendant du col, on suit pendant 15 min. (4 h. 15 min.) le chemin de Counozouls, puis on tourne à g. pour pénétrer dans la combe de Lapazeuil, dont le versant septentrional est couvert de magnifiques bois de hêtres et de sapins appartenant à M. de la Rochefoucauld-Liancourt et destinés probablement à disparaître bientôt. Au S. et au S. O. on voit la montagne de la *Glèbe* ou de *Grabasse* (2024 mèt.) et le Bernat-Selvaje.

[Le **Bernat-Selvaje** ou *Bernard-Sauvage*, haut de 2427 mèt., forme avec le *Pic de Madrès* (2471 mèt.), qui se dresse immédiatement au S., le groupe de montagnes le plus élevé qui existe au N. de la Têt et à l'E. du Capsir. Aussi, grâce à leur hauteur et à la position excentrique qu'elles occupent relativement à la grande chaîne, les cimes de ces montagnes, très-rarement visitées par les touristes, offrent-elles un admirable panorama, semblable à celui de la Montagne-Rase, mais incomparablement plus étendu, surtout vers le S. et vers l'O.]

Après avoir suivi pendant quelque temps le fond de la combe de Lapazeuil, le sentier qu'on doit prendre pour aller aux bains d'Escouloubre gravit à l'O. (4 h. 45 min.) une terrasse herbeuse appelée *Pla de la Galline*, d'où, en se retournant, on jouit d'une vue magnifique sur les plaines du Roussillon. « Au-dessous, dit M. de Chausenque, le fond de Lapazeuil apparaît dans toute sa grâce charmante, et, par delà le col

de Jau qu'on vient de traverser, le regard s'étend jusqu'à la Méditerranée. Au-dessus de la vallée de la Têt, qui s'élargit et va se perdre dans la plaine, se montrent les premiers chaînons des Pyrénées, dominés par la triple cime du Canigou; à côté de son immense promontoire se blottit l'humble chaînon des Albères, qui va mourir sur les rivages de Port-Vendres. »

En s'éloignant de la terrasse de la Galline, on contourne les flancs septentrionaux du *Sarrat des Esclots* (1887 mèt.), et, sans suivre de direction fixe ni de sentier tracé, on atteint facilement (5 h. 30 min.) une autre terrasse appelée *Pla de la Madre* ou de *Madrès* (plateau de la Mère). Le panorama est différent; ce ne sont plus les plaines brûlées du Roussillon dominées par le blanc Canigou: on découvre des vallons noirs de sapins, qui descendent au N. vers l'Agly, le chaos des Corbières, toutes sillonnées de vallées courtes, sinueuses et profondément encaissées, et plus loin, les vertes plaines du Languedoc.

Les régions qu'il faut traverser au delà du Pla de la Madre consistent en grands pâturages parsemés de monticules, et dominés, tantôt par des bois de sapins, tantôt par des pentes neigeuses. On a le choix entre deux directions : on peut s'élever à dr. pour atteindre la forêt de Rébiscagné et descendre dans le bassin d'Escouloubre qui s'ouvre au N.O., et où l'on rejoint (7 h. 30 min.) la route des Bains près du col de Garavel (R. 167 *A*); mais si l'on veut contempler la gorge de l'Aude dans toute son horreur, il faut continuer de se diriger vers l'O. pour gagner (5 h. 45 min. des bains de Molitg) la crête d'où l'on voit s'ouvrir à ses pieds la vallée de l'Aude. Rien d'aride et de désolé comme la gorge de ce torrent; vers son origine seulement, le bassin de Formiguères attire et repose un peu le regard. Plus haut apparaissent les noires montagnes des Angles, où la route de Montlouis se perd sous les pins pour passer sur le versant de la Têt.

On descend des pentes rapides tellement couvertes de genêts que le sol disparaît parfois sous un voile d'or; puis, traversant la *forêt* de hêtres *de Carcanet*, on arrive (7 h.) sur les bords de l'Aude, qu'on franchit sur un frêle pont de bois, appelé *pont du Marchand*, et formant la limite des départements de l'Aude et de l'Ariége. « Ce site, dit M. de Chausenque, est un des plus sauvages que l'on puisse imaginer; on ne voit que des eaux écumeuses grondant contre leurs rives, et des berges escarpées *où les* arbres implantent çà et là leurs racines sur les aspérités des rochers. »

Le pont franchi, on n'a plus qu'à monter par un sentier rapide sur le versant occidental de la vallée, puis à tourner à dr. en longeant le bord du plateau. En 1 h. (8 h.) on atteint le village de Carcanières, d'où l'on descend en 20 min. (8 h. 20 min.) aux bains de Carcanières (R. 167).

ROUTE 170.

D'OLETTE A FORMIGUÈRES.

25 kil. (6 h. de marche). — Route de chars d'Olette à Railleu. Chemin praticable aux mulets de Railleu à Formiguères.

En sortant d'Olette, on remonte la rive g. de l'Èvol pendant quelques minutes, puis on franchit ce torrent, et, laissant à g. la maison carrée située au confluent des deux vallées, on suit le versant septentrional de la vallée du Cabrils, qui coule à dr. à une grande profondeur. A côté de la route un canal d'irrigation contourne le flanc de la montagne. Les pentes sont dépourvues d'arbres, et, dans les prairies du fond, les cabanes sont très-clairsemées.

Après avoir décrit un grand nombre de sinuosités nécessitées par les

ravins qui sillonnent le versant de la montagne, on laisse à g., sur la hauteur, le v. de *Talau* (137 hab.).

11 kil. Au-dessus de la prise d'eau du canal d'irrigation, le chemin se bifurque comme la vallée. L'embranchement de g., qu'il ne faut pas prendre, remonte à l'O. à *Ayguatebia* (en espagnol *Aguatibia*, c'est-à-dire eau tiède), v. de 554 hab., dont l'église romane était déjà mentionnée dès l'an 1047. Le nom même de ce village semble prouver qu'il existe dans les environs des sources thermales; elles ne sont pas utilisées.

L'embranchement de dr., que l'on suit, longe encore pendant 3 kil. environ le versant oriental de la vallée, puis tourne à g., traverse le torrent et atteint

15 kil. *Railleu*, v. de 240 hab., situé dans un vallon latéral que domine, à l'O., le *Pic du Pas-de-Loup* (1920 mèt.). La route de voitures ne dépasse pas Railleu.

[Au S. s'ouvre le vallon qui renferme la commune de *Caudiès de Montlouis* (163 hab.), dont le nom, comme celui d'Ayguatebia, semble indiquer l'existence de sources thermales. De Caudiès on peut facilement se rendre, soit dans le Capsir par le *col de Tourm* (1902 mèt.), soit à Montlouis par la Quillanne.]

---

* Au delà de Railleu, le chemin de Formiguères remonte le vallon de Creu en suivant la rive g. du ruisseau; puis il s'élève, par de nombreux lacets, sur l'arête qui sépare le bassin de l'Aude de celui de la Têt; enfin, après avoir atteint (5 h. d'Olette, le *col de Creu*, point culminant (1712 mèt.) du passage, il traverse un bois de pins et descend par de longs zigzags dans (5 h. 30 min.) la vallée de l'Aude, que l'on traverse près du hameau de *Creu*, à 2 kil. au N. de Matamala. Du pont de l'Aude à Formiguères, on n'a plus à franchir qu'une distance de 2 kil.

6 h. Formiguères (R. 167).

ROUTE 171.

DE PERPIGNAN AUX ESCALDAS.

106 kil. — Route de voitures. Pendant la saison des bains, omnibus de Bourg-Madame aux Escaldas.

99 kil. De Perpignan à Bourg-Madame (R. 166).

En sortant de Bourg-Madame on longe la rive g. de la Raur qui sépare ici la France de l'Espagne.

102 kil. On laisse à g. *Ur*, v. français, peuplé de 308 hab., dans un étroit bassin triangulaire où le Brangoly et la rivière d'Angoustrine se réunissent pour former la Raur.

On s'engage ensuite dans l'étroit défilé que parcourent les eaux de la rivière d'Angoustrine, puis on entre dans un charmant bassin de prairies, et, laissant à g. *Villeneuve des Escaldas*, v. de 160 hab, on franchit le torrent pour atteindre par une route en partie ombragée

106 kil. les Escaldas (*V.* ci-dessous).

[Au lieu de passer par Bourg-Madame, les cavaliers et les piétons peuvent quitter à Saillagousse la route de Perpignan à Puycerda et passer par Llivia (R. 166). Ils abrégent ainsi leur chemin d'environ 7 kil. Au delà de Llivia (94 kil. de Perpignan), on s'élève d'abord par une pente facile, puis par un sentier assez roide, sur un escarpement de granit qui forme à l'O. la limite de l'enclave espagnole. Ensuite on descend à (98 kil.) *Angoustrine*, v. de 464 hab., situé dans un étroit vallon, sur la rive g. de la rivière qui porte son nom. Dans le cimetière on a découvert, en 1838, un petit autel votif avec une inscription latine qui témoigne du séjour des Ro-

mains dans cette partie de la Cérétanie.

Au delà d'Angoustrine, on contourne un promontoire escarpé pour gagner (99 kil.) l'établissement thermal par un chemin tracé obliquement sur le flanc de la montagne.

LES ESCALDAS.

Situation. — Histoire.

Le hameau des bains, dépendant de la commune de Villeneuve, est situé à 1350 mèt. d'altitude, sur une terrasse d'où l'on découvre au S. tout le bassin de la Cerdagne, admirable « cirque de forêts, de coteaux, de vallons. » A dr., s'étendent des jardins accidentés et parsemés de blocs de granit; de beaux massifs d'arbres, de cerisiers, de noisetiers et de frênes ombragent la rive du torrent de Villeneuve.

Le hameau des Escaldas, dont le nom vient évidemment de *Aguas caldas* (eaux chaudes), doit son existence aux sources qu'il possède.

« Les Romains y avaient construit des Thermes, dit M. Henry. Ce qui en restait encore a entièrement disparu dans les dernières restaurations faites au local. D'après la manière dont en parle Marca, il semblerait que les bâtiments romains devaient être encore assez bien conservés de son temps, puisqu'il les qualifie de somptueux. En 1787, ces bains ne consistaient plus qu'en un *lavacrum* de 8m 76 de longueur, sur 4m 50 de largeur et 0m 97 de profondeur, pavé en larges dalles par-dessus une charpente qu'on avait accidentellement mise à découvert en soulevant une de ces dalles. On descendait dans ce *lavacrum* par trois marches de marbre blanc courant sur les quatre faces; à la même époque, on voyait encore quelques traces du *sudatorium*. En 1819 nous avions encore retrouvé nous-même une partie de ces constructions; mais tout a disparu depuis, dans les reconstructions urgentes faites en 1821. »

Établissements.

Deux établissements, appartenant au même propriétaire, constituent les Thermes des Escaldas : le plus considérable est connu sous le nom d'*Établissement d'en bas* : il a été reconstruit entièrement en 1859, et peut loger commodément plus de 60 étrangers. Celui *d'en haut*, beaucoup plus ancien que l'établissement d'en bas, est aussi bien moins distribué et ne peut recevoir qu'une trentaine de baigneurs. Les cabinets de bains des deux établissements contiennent ensemble 30 baignoires (22 en bas et 8 en haut) et 9 douches (7 en bas, 2 en haut).

Les Thermes des Escaldas sont fréquentés principalement par des Catalans venus de Barcelone, de Girone, d'Urgel, de Puycerda. Les Français ne forment qu'une faible proportion des visiteurs. En moyenne 500 personnes utilisent les bains chaque année. La saison dure 2 mois et demi.

En 1861, on a tracé à côté de l'établissement d'en bas de charmantes allées qui circulent sous les ombrages du parc, passent au griffon de la grande source et s'élèvent en lacets sur de petits monticules, entre des blocs épars. L'ensemble de ce parc forme un délicieux paysage.

Les eaux.

Sources. On en compte trois. La première, qui est la *Grande Source*, jaillit dans les jardins de l'établissement d'en bas et y forme un petit ruisseau. La deuxième, la *source Merlat*, se trouve dans l'établissement d'en haut. La troisième source, située au N. du hameau, dans un endroit connu sous le nom de *Tartère de Margail*, n'est point utilisée.

Eau thermale sulfureuse.

Émergence : Du terrain granitique.

Débit en 24 h.: Grande S., 7955 hectol.; les deux autres beaucoup moins.

Température : Grande S., 42° 15; S. Merlat, 35° 10 (Roux, *Annuaire*).

Caractères particuliers: Eau limpide, onctueuse au toucher, odeur sulfhydrique, goût légèrement sulfureux.

Service médical: Un médecin inspecteur réside à l'établissement.

Emploi: Boisson, bains, douches.

Effets physiologiques: Ceux des eaux sulfureuses thermales en général.

Ne se transportent pas.

L'analyse d'Anglada est déjà ancienne; M. Roux a trouvé ces eaux sulfurées dans des proportions moins fortes qu'Anglada.

	Sulfure de sodium par litre.
	gr.
Grande Source	0,0186
Source Merlat	0,0155

Analyse (Anglada).

	Grande S.	*S. Merlat.*
	gr.	gr.
Carbonate de soude	0,0274	0,0479
— de potasse	0,0117	
— de chaux	0,0003	0,0064
— de magnésie	0,0005	
Sulfure de sodium	0,0333	indét.
Sulfate de soude	0,0181	0,0945
— de chaux	0,0003	
Chlorure de sodium	0,0064	0,0218
Acide silicique	0,0390	0,0261
Glairine ou barégine	0,0075	0,0261
Perte		0,0070
	0,1445	0,2298

A 1 kil. à l'O. d'Escaldas, sur la hauteur, se trouve *Dorres*, v. de 320 hab. A moitié chemin entre les deux villages, on voit surgir, du milieu de quelques prairies, une source thermale très-abondante, qui paraît être l'une des plus chaudes des Pyrénées orientales. « Les habitants, dit M. Anglada, en utilisent les eaux pour l'arrosage de quelques prairies d'alentour; et la haute température (40° c.) don telles sont douées ne parait pas sans efficacité pour activer la végétation, dans cette région où les froids de l'hiver sont si rigoureux. » Un petit bassin, ménagé au bouillon même de la source, permettait aux malades de prendre des bains, mais le propriétaire des Thermes des Escaldas, qui possède aussi la source de Dorres, a fait fermer ce bassin, sans doute pour obliger les paysans des environs à venir se baigner à l'établissement.

EXCURSIONS.

Des Escaldas à la Tour de Carol.

8 kil. — Route de voitures.

4 kil. Des Escaldas à Ur (*V.* ci-dessus).

Après avoir dépassé le village d'Ur et franchi le torrent de Brangoly, on gravit une petite côte, et l'on contourne le versant méridional d'un promontoire aride.

6 kil. *Enveitg*, v. de 421 hab., entouré de blocs erratiques qui démontrent, peut-être autant que les nombreuses pierres polies de la vallée de Carol, l'existence d'anciens glaciers. L'église, insignifiante d'ailleurs, a conservé quelques débris d'une abside romane.

A 1 kil. d'Enveitg, on rejoint la grande route de la vallée de la Sègre.

8 kil. La Tour de Carol (R. 147).

[Au lieu de suivre le chemin carrossable, on peut aussi monter directement à l'O. par le village de Dorres et gravir (1 h.) le promontoire aride qui porte la chapelle de *Notre-Dame de Belloc* (beau lieu). Cette cime, haute de 1688 mèt., justifie son nom par l'admirable panorama qu'elle domine. On embrasse d'un seul regard la vallée de Cerdagne, si peuplée et si fertile. Au S. O., on voit l'arête du Puigmal se prolonger au loin vers les montagnes rocheuses de Cadiz; à l'O., se dressent les cimes neigeuses de l'Andorre; au S. E., par-dessus le col de la Perche, on aperçoit la pyramide du pic de Gallinas. De Notre-Dame de Belloc, on descend à Enveitg en 30 min.]

Des Escaldas à Montlouis,

PAR FONT-ROMEU.

4 h. de marche. — Sentiers pierreux praticables aux chevaux. Un guide n'est pas indispensable.

1 kil. (15 min.). Des Escaldas à Angoustrine (*V.* ci-dessus).

Au delà du village d'Angoustrine, on traverse le ruisseau du même nom, et l'on gravit au N. E. un escarpement très-rapide et parsemé de pierres éboulées. On laisse à g. (1 h.) les pâturages de Vilaite, et l'on entre à (1 h. 20 min.) *Targassonne*, v. de 152 hab., situé à 1597 mèt., au milieu d'un chaos de rocs granitiques tombés des flancs du *pic des Mauroux*, haut de 2136 mètres.

Après avoir dépassé Targastonne, on laisse à dr. *Égat*, v. de 110 hab., dominé par une tour ronde que l'on dit avoir été construite par les Maures, puis, obliquant vers le N.-E., on gravit une forte pente pour franchir un petit col et descendre par un étroit ravin (2 h. 30 min.).

La chapelle de Font-Romeu (Fontaine du Pèlerin) est située sur un étroit pâturage, entouré de sapins et arrosé par l'eau d'une source. Elle doit son origine à une statue de la Vierge, trouvée, dit-on, près de la fontaine. Elle dépend de la commune d'*Odello* (490 hab.), située à 2 kil. au S. O., sur le penchant d'une montagne.

L'intérieur de l'église est assez vaste, mais l'inégalité du terrain n'a pas permis de construire l'édifice sur un seul palier; de la porte on ne voit pas l'autel, et ce n'est qu'après avoir gravi plusieurs marches qu'on peut l'apercevoir. Derrière l'autel est un troisième palier, auquel on peut monter par d'autres degrés : c'est là que se trouve dans une petite niche la statue de la Vierge de Font-Romeu. Le 8 septembre, jour de sa fête, les montagnards des environs viennent l'adorer en foule. « Dans la nef, dit M. Henry, les marguilliers, rangés derrière une grande table, vendent, hors le temps des offices, des médailles, des petites croix, des chapelets, des *goigs* ou cantiques catalans en l'honneur de la Vierge locale, des rubans verts ou rouges, pouvant servir de jarretières, sur lesquels sont imprimés quelques mots sacrés. C'est par le grand débit de ces amulettes que la fabrique peut réaliser l'argent nécessaire pour l'entretien de la chapelle. »

A côté de l'église se groupent plusieurs maisons servant d'auberges aux pèlerins, et laissant entre elles un espace assez considérable, qui, le jour de la fête, devient la place du marché. Du rocher sur lequel la chapelle est construite, jaillit la fontaine miraculeuse. Comme toutes les autres sources sacrées, elle passe pour guérir toutes les maladies dont il a plu à Dieu d'affliger l'humanité.

A 400 mèt. environ de la chapelle, au sommet d'un rocher isolé (1750 mèt.), s'élevait autrefois un petit oratoire remplacé par une grande croix. Un large sentier monte jusqu'à la base du rocher, dans lequel on a taillé un escalier de 36 marches. Du point culminant, connu sous le nom de *Mirande* (belle vue), on jouit d'un vaste panorama, l'un des plus beaux du Roussillon : on découvre Montlouis, Planès; du côté du S., toute la Cerdagne française, Eyna, Llo, Err, Sainte-Léocadie, Nahuja, Palau; au S. O., la vallée de la Sègre, Puycerda, Belver, et dans le lointain, les cimes bleuâtres qui dominent Urgel.

En quittant la chapelle, on gravit un autre escarpement ombragé de quelques arbres, puis on redescend par un ravin semé de rochers.

3 h. *Bolquera*, v. de 415 hab. On contourne ensuite au S. une montagne dépourvue de toute végétation, et l'on atteint par un chemin tracé horizontalement

4 h. Montlouis (R. 166).

Des Escaldas à Formiguères,

PAR LES ÉTANGS DE CARLITTE.

De 7 à 8 h. environ. — Sentiers impraticables aux chevaux. Un guide est indispensable. S'adresser à Durand, d'Angoustrine. Excursion pénible, mais intéressante, surtout pour les géologues.

15 min. Des Escaldas à Angoustrine (*V.* ci-dessus).

Immédiatement après avoir traversé le village d'Angoustrine, on s'élève obliquement par un sentier pierreux tracé sur le flanc de la montagne, et l'on atteint (40 min.) une première terrasse, d'où l'on aperçoit à l'E. le cirque pierreux de Targassonne et la tour d'Égat, et au S. toute la vallée de Cerdagne dominée par la superbe pyramide du Puigmal. On parcourt ensuite dans la direction du N. des pâturages à peine inclinés et parsemés de blocs granitiques.

1 h. 20 min. On passe à côté de la *fontaine du Coup*, où des porteurs viennent chercher tous les matins l'eau exquise que les baigneurs des Escaldas boivent pendant la journée. A dr., dans la vallée, on remarque la petite *chapelle de Saint-Martin*, qui occupe, dit-on, l'emplacement de l'ancien village d'Angoustrine, détruit par les avalanches. Au commencement du mois de mai, on s'y rend en pèlerinage. Dans la chapelle, les montagnards à foi robuste montrent une tache rouge qu'ils disent être le sang du fils du comte Guilfred, tué par son propre père, parce qu'il avait livré et gagné une bataille sans son ordre (R. 172). Pour expier son crime, Guiffred éleva la chapelle de Saint-Martin d'Angoustrine et plus tard l'abbaye de Saint-Martin du Canigou.

1 h. 40 min. A un détour du sentier, on aperçoit à g. les montagnes du *Col-Rouge* (2835 et 2806 mèt.), ainsi nommées à cause de leurs escarpements rougeâtres. Pas un arbre ne se montre dans le vaste cirque de pâturages : autrefois, toutes les pentes de ces montagnes étaient couvertes de pins.

1 h. 45 min. On traverse le ruisseau du Col-Rouge, puis on s'élève obliquement à travers les pâturages de Carlitte, et l'on franchit (2 h. 15 min.) une arête d'où l'on voit se dresser au N. O. le groupe des montagnes de Carlitte dominant un vaste cirque de blocs éboulés. Au N. se montre la pyramide du Puy de Prigue aux pans allongés, et plus loin apparaissent les cimes arrondies de Campoureils : on peut difficilement imaginer un paysage à la fois plus grandiose et plus désolé : cependant au N. E., on aperçoit une lisière des forêts du Capsir.

Obliquant à g. pour éviter le *chaos des Fourats*, on prend un sentier scabreux tracé à travers les rochers et les touffes de rhododendrons, et l'on atteint en 1 h. (3 h. 15 min.) une cabane de bergers, située à la base orientale du pic de Carlitte.

[De cette bergerie, on peut facilement faire en 1 h. 20 min. l'ascension du *pic de Liauzet* (2744 mèt.), qui se dresse immédiatement au N. du pic de Carlitte. On laisse à g. un petit lac, puis (40 min.) un autre étang entouré d'éboulis neigeux, et l'on gravit en s'accrochant avec les mains aux saillies de la roche schisteuse. Au sommet s'élève une pyramide de triangulation. Autour de la pyramide sont éparses des plaques d'ardoises, traces des travaux d'excavation opérés par les paysans d'Angoustrine; car c'est sur la cime même de cette montagne qu'ils viennent chercher les ardoises dont ils ont besoin pour couvrir leurs toits. Du pic de Liauzet et de la longue croupe schisteuse qui s'étend jusqu'à 1 kil. environ du côté du N., on domine un vaste panorama de lacs, de pâturages et de montagnes. A ses pieds, du côté de l'O., on voit le vaste étang de Lanoux

(R. 147), dominé par la cime de *Castel-Izard*, qui jaillit comme un cône volcanique du milieu d'un cratère; à l'E., on aperçoit comme au fond d'un gouffre les quinze étangs de Carlitte parsemés sur le plateau granitique. Au loin on découvre toute la chaîne des Pyrénées méditerranéennes, depuis le Montcalm et le pic de Tabe, jusqu'au Bernat-Selvaje et au Canigou. Au S. on distingue Montlouis et le col de la Perche; mais le **Pic** ou **Puy de Carlitte**, qui se dresse au S. à 2915 mèt., ne permet pas de voir la vallée de la Sègre. Ce pic n'a pas encore été gravi : c'est le plus élevé des Pyrénées orientales, puisqu'il dépasse le Puigmal de 6 mèt. et le Canigou de 130 mèt.

Du Liauzet, on peut descendre en 1 h. 30 min. au *lac de la Coume de la Grave*, ainsi nommé à cause des éboulis qui l'entourent. De ce lac à l'extrémité supérieure de la Bouillouse (R. 166), on compte environ 1 h. de marche.]

En quittant la bergerie des Fourats, on contourne à dr. la base du Liauzet, en sautant de pierre en pierre. En 45 min. on arrive au bord du lac le plus considérable, appelé *étang d'Estalat* (2150 mèt.), ainsi nommé de ses nombreuses baies qui lui donnent une forme étoilée : il a plus de 1 kil. de tour. Laissant ensuite à dr. l'*étang de Commassa* et l'*étang Noir*, puis à g. l'*étang Long*, on gravit un mamelon rougeâtre, débris d'une ancienne moraine, et l'on aperçoit à g. (4 h. 30 min.) l'*étang de las Dous* (des Deux), qui, à l'époque de la fonte des neiges, déverse à la fois ses eaux dans un affluent de la Têt et dans le ruisseau d'Angoustrine, tributaire de la Sègre et de l'Èbre : cette petite nappe, qui a 800 mèt. de tour, est donc située exactement à la ligne de partage des eaux. Des truites renommées peuplent les étangs de Carlitte.

Après avoir traversé le petit ruisseau qui descend de l'étang de las Dous et va former plusieurs lacs insignifiants avant de se jeter dans la Têt, on gravit une nouvelle digue de rochers pour gagner obliquement la vallée de la Têt, qu'on franchit (5 h.) à une petite distance en amont du marais de la Bouillouse (R. 166).

Sur le versant septentrional de la vallée, on prend un sentier bien tracé que dominent à dr. des rochers blanchâtres couronnés de pins, et l'on entre (5 h. 20 min.) dans le charmant petit vallon de la *Balmette*, cirque de pâturages, parsemé de rochers épars et arrosé par une eau courante. Au N. O. se dresse le *pic du Puy de Prigue* (2810 mèt.), dont il serait facile d'atteindre le sommet sans quitter les pâturages. D'après les traditions locales, l'arche de Noé se serait arrêtée sur le Puy de Prigue, avant de s'échouer sur le Canigou. Des bergers prétendent avoir vu sur le Prigue l'anneau qui retenait l'arche.

5 h. 30 min. Du côté du N. E., le cirque de la Balmette aboutit à une porte de rochers (2118 mèt.), d'où l'on descend à l'E. par une succession de ressauts extrêmement rapides et séparés les uns des autres par de petits étangs. Tous ces lacs, entourés de rochers pittoresques, d'éboulis et de bouquets d'arbres, forment de charmants tableaux : les Pyrénées offrent peu de sites à la fois plus grandioses et plus gracieux. Au-dessus des rochers blanchâtres qui dominent les cirques, on aperçoit çà et là les cimes boisées des grandes montagnes. On entre dans la belle *forêt des Angles*.

6 h. 30 min. Le sentier traverse le ruisseau de Fontgrosse, qui jaillit à gros bouillons de la base d'un rocher calcaire et va se jeter dans le torrent de Valserre. Cette source importante doit prochainement alimenter un canal d'irrigation. A g. se dresse la su-

perbe pyramide de *Péborgne* (2528 mèt.), portant des pins sur ses escarpements; à dr. on aperçoit le *pic de la Palme* ou *de Pam* (2274 mèt.). A ses pieds, on voit s'ouvrir le *lac de Valserre* (1764 mèt.), qu'entourent des pentes noires de pins et que domine au S. le *roc des Maures*, couronné des ruines d'un vieux château. On a pêché dans le lac de Valserre des truites qui pesaient jusqu'à 9 kilogrammes.

Afin d'éviter le précipice au fond duquel se trouve l'étang, et qui a valu à la vallée son nom de Valserre (val fermé), on suit le versant oriental à une assez grande hauteur au-dessus du torrent, puis au delà du roc des Maures, on descend (7 h.) dans de vastes prairies parsemées de bouquets de pins. A g. s'ouvre le vallon de Campoureils, boisé à l'entrée. Sur un monticule qui domine le confluent des deux ruisseaux se dresse la tour carrée des *Gleizettes*, qui marque, dit-on, l'emplacement d'un village abandonné. Le nom de la montagne et des étangs de *Campoureils* (champs pourris), où le ruisseau des Gleizettes prend son origine, rappelle une ancienne bataille dont la tradition est encore vivante dans le pays.

Au delà des Gleizettes, on traverse successivement deux bassins occupés autrefois par des lacs; puis, longeant la lisière de la forêt des Angles, on descend à travers des pâturages pierreux à

7 h. 30 min. Formiguères (R. 167).

ROUTE 172.

DE PERPIGNAN AU VERNET.

53 kil. — Route de poste. Plusieurs voitures publiques tous les jours. Diligences correspondant avec les trains de chemins de fer. — Prix: 8 fr. 50 c., 7 fr. et 6 fr.

48 kil. De Perpignan à Villefranche (R. 166).

Pour aller au Vernet, il faut sortir de Villefranche par le pont-levis de la route de Perpignan, tourner à dr. en deçà de l'enceinte extérieure et passer sous une porte basse et étroite qui donne accès dans la vallée du Vernet. Cette vallée est tellement resserrée à son débouché, entre des rochers calcaires aux formes bizarres, que la rivière et la route s'y disputent la place qui leur est nécessaire. Bientôt elle s'élargit; de petits champs soutenus par des murs en pierres sèches se montrent à dr. et à g., et l'on ne tarde pas à apercevoir le Canigou, au-dessus du mamelon jaunâtre qui domine

51 kil. **Cornella**, v. de 505 hab., situé dans un petit bassin, au confluent des vallons de Vernet au S., de Saint-Vincent au S. E., et de Fillols à l'E. C'était autrefois une ville importante. En 965, le comte Guiffred en acheta l'église à l'évêque d'Elne. En 1407, les comtes de Cerdagne s'y firent bâtir une maison appelée dans les anciennes chartes *Palladium Cornelianum*.

L'*église* est du style roman. Son portail, de marbre blanc, est formé par six colonnes dégagées dont les chapiteaux représentent quatre dragons qui se mordent la queue, quatre béliers et plusieurs autres sculptures; trois archivoltes encadrent le tympan, au milieu duquel on voit la Vierge tenant l'enfant Jésus sur ses genoux : celui-ci bénit d'une main, et de l'autre porte une petite église, symbole de l'Église universelle; de chaque côté se tient un ange avec un encensoir. Autour du tympan, on lit une inscription latine. L'intérieur se compose de trois nefs, dont l'une, celle de dr., a été refaite; l'abside du fond a été également reconstruite. De chaque côté se trouvent deux chapelles absidales; à dr. une autre chapelle, de style gothique, sert de sacristie. Un beau retable en pierre, sculpté en 1345 par Cascall,

de Berga, est encore assez bien conservé : il en reste huit scènes et le tombeau de l'autel, soutenu par deux colonnettes à chapiteaux romans. A dr. du portail s'élève le clocher, grosse tour carrée de la même époque. A côté de l'église sont de vastes bâtiments sans intérêt, provenant de l'ancien prieuré des chanoines de Saint-Augustin, et renfermant quelques débris de l'ancien château, habité autrefois par les comtes de Cerdagne. En outre, sur la place de l'église se dresse une tour ronde, au-dessous de laquelle est une fontaine décorée d'armoiries sculptées. On remarque aussi dans le village des maisons du style de la Renaissance, qui semblent avoir été jadis fortifiées.

Ascension du Canigou, par Fillols, R. 173.

Une bonne route, récemment rectifiée, ombragée de châtaigniers et de noyers, monte de Cornella au Vernet (53 kil.).

LE VERNET.

Renseignements généraux.

CHAMBRES. — Aux thermes des Commandants et aux thermes Mercader. Prix du logement et de la nourriture, 6 fr. par jour. Table d'hôte à 10 h. et à 5 h. du soir. — Chambres de l'établissement de la mère source, 1 fr. par jour. Là, des cuisines communes à chaque étage permettent aux familles de se nourrir à leur guise.

APPARTEMENTS. — Dans le bâtiment de la Préfecture : 20 fr. par jour.

MAISONS A LOUER. — Dans tout le village.

TARIF DES BAINS. — 1 fr. par personne. L'usage des eaux en boisson est tout à fait gratuit pour les baigneurs. Il en est de même de la salle d'*aspiration du tube de vapeur* et du chauffage des chambres par l'eau chaude.

MÉDECIN INSPECTEUR : M. Piglowski.

OMNIBUS. — Du Vernet à Prades.

GUIDES. — Nous recommanderons Michel Nou, de Castell, à tous les touristes en général, aux botanistes et aux géologues en particulier. — Prix : 3 fr. pour les petites promenades; 5 fr. pour les grandes courses. Autant pour le cheval.

Situation. — Histoire.

Le **Vernet** est un v. de 876 hab., situé sur les dernières pentes d'une arête qui remonte au S. E. vers le Canigou. Il est dominé par une église et par une vieille tour en ruines. Depuis que ses eaux thermales sont devenues célèbres, il s'est étendu dans la vallée sur la rive dr. du ruisseau de Castell, et quelques maisons se sont même groupées sur la rive g. autour des Thermes des Commandants. La place publique est ornée d'un vieil orme autour duquel les paysans viennent danser les *Bayes*, espèce de ronde, d'origine grecque selon les uns, arabe selon les autres. Dans les grandes solennités, elle sert d'arène pour les courses de taureaux.

Par lui-même, le village du Vernet offre très-peu d'intérêt. Il ne reste dans son église que de faibles vestiges de l'antique chapelle romane qui fut donnée, en l'an 898, par la comtesse Ermessinde, au monastère de Saint-Michel de Cuxa. Mais on y conserve un reliquaire en argent sous forme d'avant-bras, contenant une partie du bras de saint Saturnin, et des broderies figurant des caractères arabes.

Bien que la hauteur moyenne du Vernet au-dessus du niveau de la mer soit de 620 mèt., la température y est généralement douce en hiver, aussi les malades y séjournent-ils pendant toutes les saisons.

Les sources du Vernet sont connues depuis plusieurs siècles, mais rien ne prouve qu'elles aient été visitées par les Romains : les vestiges du passé trouvés aux environs des Thermes ne datent pas d'une époque antérieure au moyen âge. D'après M. Anglada, le premier témoignage positif de l'existence des bains du Vernet remonte à 1377; à cette époque, ils appartenaient à l'abbaye de Saint-Martin du Canigou (*V.* page 695), et un établissement thermal y existait déjà. Il consistait en une grande bâtisse voû-

tée servant à couvrir les piscines, et en logements pour les baigneurs. Le grand bassin destiné aux bains communs avait 10 mèt. de longueur sur 5 mèt. de largeur et 1 mèt. de profondeur; sur le pourtour régnaient trois marches où s'asseyaient les baigneurs pour obtenir divers degrés d'immersion. Trois sources, dont l'une intérieure et jaillissant du fond, emplissaient le bassin.

Après un incendie qui, vers le commencement du XVIIIe siècle, détruisit la partie de l'édifice consacrée aux logements des baigneurs et endommagea la voûte des piscines, le nombre des visiteurs diminua constamment, et les bains n'étaient plus utilisés que par les paysans du voisinage, lorsqu'en 1788 le docteur Barrère les acheta au monastère pour la somme de 400 livres de droit d'entrée, et la rente annuelle de 6 livres. Le bâtiment voûté fut soigneusement restauré, et une maison d'habitation adossée contre la principale façade exposée au S. On combla la piscine, et, sur la place qu'elle avait occupée, s'élevèrent huit cabinets contenant des baignoires en marbre du pays. Depuis cette époque, chaque année a amené d'importantes améliorations, et la découverte de nouvelles sources a nécessité la fondation d'un second établissement, les Thermes Mercader (*V.* ci-dessous).

Établissements thermaux.

Les divers établissements connus sous le nom de **Thermes des Commandants,** parce qu'ils appartiennent aux anciens commandants de Villefranche, Couderc et de Lacvivier, sont situés sur la rive g. du ruisseau de Castell, au pied de la montagne rocheuse de *Pène*, et au milieu d'un beau groupe d'arbres.

Le grand établissement thermal s'élève au centre; à dr. se trouvent la maison du docteur, la Source Élisa, la Source Mère; à g. la maison du Petit-Saint-Sauveur, la Préfecture et le café du même nom (*V.* ci-dessous).

L'établissement renferme 50 chambres pour les baigneurs. La salle à manger est assez vaste pour recevoir 95 personnes; le salon est aussi vaste que la salle à manger et décoré avec élégance. Tout est réuni dans le même édifice : bains, douches, vaporarium, salles respiratoires, logement, table bien servie, voitures, remises, enfin les nombreux accessoires d'un hôtel de premier ordre (dans les Pyrénées). En outre, toutes les parties de l'établissement central sont maintenues par la source des douches à une température constante de 15 à 18°. Une élégante chapelle en style gothique se trouve dans l'intérieur même de l'établissement.

Le bâtiment du *Petit-Saint-Sauveur* est composé de trois étages, au-dessus du rez-de-chaussée, où se trouvent les bains; il contient 40 lits de maître. Le premier étage, distribué, meublé et décoré pour recevoir Ibrahim-pacha, est conservé dans l'état où il se trouvait alors. Il peut être divisé en deux parties distinctes, ayant chacune leurs terrasses particulières. Ces logements ne se payent pas au prix du tarif.

La construction appelée la *Préfecture*, parce qu'elle fut élevée pour l'un des préfets des Pyrénées-Orientales, contient 6 chambres de maître, une salle à manger, un salon de compagnie, une cuisine.

Enfin l'*établissement de la Source Mère* est consacré aux malades pauvres; il reçoit environ 60 personnes qui peuvent suivre un traitement complet en bains, douches et vapeurs, sans sortir de la maison.

Un *café*, construit sur le bord du torrent, sous l'ombrage des grands arbres, s'élève à côté de la Préfecture.

Les **Thermes Mercader,** construits à côté des sources découvertes par M. Mercader en 1832, sont situés sur la rive dr. du ruisseau de Castell, à 150 mèt. environ au S. de la grande

place du Vernet, réunie aux Thermes par une allée de superbes platanes.

L'établissement se compose de plusieurs maisons isolées et indépendantes les unes des autres, pouvant ensemble recevoir jusqu'à 120 baigneurs. La plus vaste de toutes, haute de trois étages, est précédée d'un long corridor, espèce de péristyle qui donne sur une terrasse bordée d'un petit jardin anglais. Les cabinets de bains s'ouvrent sur ce péristyle : ils sont parfaitement tenus, vastes, bien aérés et garnis de baignoires en marbre blanc d'Italie; quatre sources les alimentent.

Le second bâtiment est situé au bas du jardin anglais, sur le bord de la grande route. Il contient au rez-de-chaussée des cabinets de bains avec des baignoires en beau marbre blanc, un *vaporarium* et une grande salle de douches. Au premier étage se trouvent des logements commodes et le *salon sulfuraire* : un double vitrage sert à former sur le devant une galerie d'où l'on jouit d'une belle vue.

La troisième maison, attenante à celle dont nous venons de parler, est spécialement destinée aux baigneurs « qui aiment le confortable et qui peuvent le payer. » Elle offre à ses hôtes une vaste salle à manger, une table bien servie, des salons élégamment décorés, avec billard, piano, échecs, trictracs, et tous les accessoires du luxe (dans les Pyrénées).

Les eaux.

Eau thermale, sulfureuse.

Sources nombreuses et variées; les principales sont : S. n° 2 du vaporarium, S. de la Comtesse, S. Élisa, dans l'établissement principal dit des Commandants, S. Castell, S. du Torrent, S. Ursule (établissement Mercader).

Débit en 24 h. : 1104 hectol. (S. de l'établissement principal).

Température: Varie de 58° (S. n° 2) à 29° (S. Élisa) à la buvette, et 8° (S. de la Comtesse) établ. princ., à 32° (S. n° 1) et 40° (S. n° 6) établ. Mercader).

Caractères particuliers : Eaux limpides, incolores, odeur et saveur sulfureuses, onctueuses au toucher, déposant plus ou moins de glairine.

Service médical : Un médecin inspecteur pour chaque établissement.

Emploi : Boisson, bains, douches, inhalations, séjour d'hiver.

Situation : Au pied du Canigou, à l'abri des vents froids.

Climat : Superbe, hiver très-doux.

Effets physiologiques : Eaux agissant comme les eaux sulfureuses en général, plus ou moins excitantes suivant les sources, action spécifique sur la peau et les muqueuses. Recherchées principalement par les malades auxquels on conseille l'inhalation des vapeurs sulfureuses.

Quelques-unes de ces eaux paraissent se bien conserver en bouteilles; toutefois on n'en exporte pas.

Classification chimique : Eaux sulfurées à base de soude.

M. O. Henry a trouvé des traces de fer et d'iodure dans la S. de la Providence (établ. Mercader).

Analyse (Louis).

S. Petit-Saint-Sauveur.

	gr.
Sulfure de sodium	0,0406
Carbonate de soude	0,0730
— de potasse	traces
Sulfate de soude	0,0270
Chlorure de sodium	0,0120
Carbonate de chaux } — de magnésie } Sulfate de chaux }	0,0040
Silice	0,0600
Glairine ou barégine	0,0110
	0,2276

Bibliographie : Notice sur l'établissement thermal des anciens thermes du Vernet, par Lacvivier et Couderc. Perpignan, 1851; in-8. — Filhol, *Notice sur les eaux minérales sulfureuses du Vernet*. Montpellier, 1852; in-8. — O. Henry, *Analyse de l'eau minérale sulfureuse du Vernet*; *Bulletin de l'Académie de médecine*, fé-

vrier 1853. — Filhol, *Eaux minérales des Pyrénées*. Paris, 1853. — *Annuaire des eaux de France*. Paris, 1854; in-4.

EXCURSIONS.

Mines de fer de Sahorre.

Sentier de montagnes. — 4 h. en allant et en revenant par Sahorre, 7 h. en allant par Sahorre et en revenant par Py et la Tour de Goa.

Pour aller visiter les mines de fer de Sahorre, il faut prendre le sentier qui s'élève à l'O. du Vernet, sur le versant de la montagne, franchir un col (955 mèt.), et, tournant à g., descendre dans la vallée du Fouilla à (1 h.) *Sahorre*, ch.-l. d'une commune de 623 hab. On remarque sur la place du village un orme magnifique, célèbre dans toute la contrée.

A Sahorre il faut traverser le ruisseau, remonter sur le versant occidental de la vallée, et passer au ham. de *Torren*, que domine une vieille tour. C'est au delà du Torren, près du ham. et dans le vallon d'Aytua, que se trouvent les **mines de Sahorre**; elles étaient, dit-on, exploitées déjà par les Romains, et plusieurs outils trouvés dans les anciennes galeries leur ont été attribués.

[A 5 kil. au S. de Sahorre, sur la rive g. de la même rivière, se trouve *Py*, v. de 622 hab., dont les forges, établies en 1127, ont cessé de fonctionner depuis longtemps à cause du manque de combustible. On remarque dans les environs des gisements de beau marbre blanc non encore exploités à cause de leur grande élévation au-dessus du fond de la vallée. — De Py on peut revenir au Vernet, soit par le *col de Jou* (Jovis), ouvert sur la crête à 1128 mèt. d'altitude, soit plus au N. par la cime appelée *Tour de Goa* (1268 mèt.), d'où l'on jouit d'un panorama splendide. De Py au Vernet par la Tour de Goa, on compte 3 h. de marche, 2 h. à la montée, 1 h. à la descente.]

Castell et l'abbaye de Saint-Martin du Canigou.

45 min. — Chemin de mulets.

Au sortir de Vernet, on remonte la rive dr. du torrent. En 20 min. de marche, on arrive à *Castel* ou *Castell*, v. de 180 hab., situé au confluent de deux vallons et au pied d'un curieux entassement de rochers verdâtres, qu'il serait facile de confondre avec une ancienne moraine, mais qui n'est probablement qu'un pan de montagne désagrégé. L'*église* est une simple maison, ornée, ainsi que plusieurs autres maisons du village, de colonnes à chapiteaux sculptés, provenant des ruines de l'abbaye. Dans l'intérieur on montre, à dr., le tombeau de Guiffred, sur lequel est gravée une inscription moderne en l'honneur du comte.

Dans la maison du maire, on peut aller visiter un chapiteau très-curieux, qui représente plusieurs moines, et l'abbé placé derrière une table sur laquelle se trouve une colombe tenant un rameau d'olivier dans son bec; ce chapiteau provient également de l'abbaye de Saint-Martin.

Gravissant à g. un sentier taillé en partie dans le roc, on ne tarde pas à atteindre l'ancienne église de Castell, édifice en ruines, dont la tour carrée et les fortes murailles pourraient tout aussi bien avoir appartenu à un château qu'à une chapelle; puis on s'élève, par divers lacets, au-dessus d'une gorge pittoresque, et, à 25 min. de Castell (1 h. ou 45 min. du Vernet), on arrive à l'**abbaye de Saint-Martin du Canigou**, située sur un petit plateau, au bord d'un précipice à pic. La tradition donne à ce monastère l'origine suivante. Vers la fin du xe s., les Maures ravageaient la Cerdagne; le comte Guiffred les laissa s'engager dans un défilé de montagnes, où il espérait les écraser tous jusqu'au dernier. Il avait donné l'ordre d'attendre son signal, lorsque

son fils, d'autres disent son neveu, impatient de repousser les Maures qui entraient imprudemment dans les gorges d'Angoustrine, dont la garde lui avait été confiée, devança l'heure du combat et mit l'ennemi en déroute, en même temps qu'il le sauva d'une défaite totale. Guiffred, irrité de perdre par un demi-succès tout le fruit de ses embuscades, arriva en toute hâte et tua son fils sur la place (R. 171). Le pape Sergius IV imposa au coupable pour pénitence de bâtir un monastère de l'ordre de saint Benoît. Le comte posa la première pierre de ce couvent en l'an 1001, et huit ans après il consacra l'église. Plus tard il éleva encore d'autres bâtiments, et une petite population de paysans vint se fixer sur ce plateau sauvage. Cependant le comte Guiffred n'était pas encore satisfait : il voulait que Saint-Martin du Canigou possédât des reliques, et à cet effet, en 1014, il dépêcha des émissaires qui enlevèrent à Toulouse presque tous les ornements de Saint-Gaudérique, pour lequel une chapelle fut construite à côté de l'église abbatiale. En 1045, après avoir légué une grande partie de ses biens au monastère, il se fit moine lui-même, et mourut en 1049.

Pendant les XIe et XIIe s., l'abbaye vit s'accroître sa prospérité, car les donations affluèrent; mais aux siècles suivants, l'immoralité des moines, leurs dissensions intestines, les attaques des brigands, puis la peste et le tremblement de terre de 1428, amenèrent la ruine de l'abbaye; en 1781, les cinq derniers moines demandèrent enfin la sécularisation.

La façade, très-simple, de l'église est dominée à dr. par une tour carrée dont la partie inférieure n'offre qu'une seule porte arrondie en plein cintre, tandis qu'aux étages supérieurs, elle est percée de deux rangées de fenêtres romanes.

L'intérieur, dont la voûte est à moitié effondrée, se compose de trois nefs de style roman, ayant une longueur totale de 23 mèt. 39 c. sur 3 mèt. 25 c. de largeur, et séparées par deux rangées de cinq arcades chacune : les chapiteaux des colonnes sont des plus grossiers; au fond s'arrondissent trois absides. A dr. une porte donne accès, par un passage voûté, dans l'intérieur de la tour, où l'on voit encore des traces de peintures.

Au-dessous des ruines de cette église se trouve une crypte à trois nefs assez basses, séparées par des piliers pleins en maçonnerie; deux de ces piliers situés au fond sont ornés de chapiteaux.

Les visiteurs remarqueront au-dessous de la voûte d'entrée de l'abbaye une tombe creusée dans le roc, où avaient été ensevelis le comte Guiffred et son épouse; dans la cellule où il s'était, dit-on, retiré, on lit ces deux derniers vers d'un quatrain tracé en lettres gothiques carrées :

QVISQVIS. HEC. SACRI. SVBITIS PENETRALIA. TEMPLI.
VITAM. HANC. CŒLI. BEATAM. HABET. ATQVE. QVIETEM.

Depuis, les corps de Guiffred et de sa femme Élisabeth ont été transférés dans le village de Castell, ainsi que plusieurs pierres sculptées de l'abbaye (*V.* ci-dessus).

Du haut du rocher escarpé qui domine la tour, on jouit d'une fort belle vue, sur les précipices aux formes bizarres dont on est entouré et sur le bassin du Vernet.

[On peut aussi faire aux alentours du Vernet de nombreuses excursions décrites dans les routes suivantes. Fillols et son bois de sapins, le vallon de Saint-Vincent et ses cascades, le vallon de Castell sont les principaux buts de promenades.]

Du Vernet au Canigou, R. 173; — à Prats-de-Mollo, R. 174.

ROUTE 173.

ASCENSION DU CANIGOU.

L'ascension du Canigou, qui, au dire de certains écrivains, fait courir à ceux qui l'entreprennent des dangers de mort, n'offre aucune difficulté sérieuse. En partant du Vernet, on peut même aller à cheval jusqu'à 1 h. environ du sommet. Un guide est nécessaire, et il faut emporter des provisions. Michel Nou, de Castell, connaît admirablement le groupe du Canigou. J'ai fait avec lui, le 13 septembre 1857, l'ascension du Canigou, et je n'ai eu qu'à me louer de son attention, de son intelligence et de sa droiture. — Prix, 10 fr.; autant par cheval.

A. Par les Granges de Cadi.

6 h. pour monter, et 4 h. pour descendre. — Ce chemin est le plus fréquenté, parce qu'on peut aller à cheval jusqu'à 1 h. du sommet. Il est, du reste, facile.

Au sortir de Castell (20 m. du Vernet), on remonte pendant 1 h. environ, dans le lit du torrent, la vallée aride et triste qui s'ouvre dans la direction du S. Près de la *cascade anglaise*, on cesse de suivre le fond de la gorge qui fait en cet endroit un coude vers le S. E., et l'on monte directement en face par une gorge latérale. En 1 h. 15 min. (2 h. 35 min.) on atteint le col du *Cheval-Mort*, d'où l'on aperçoit au S. E. le pic des *Sept-Hommes* (2500 mèt.), l'un des pics de la crête qui réunit la chaîne principale au massif du Canigou.

A 5 min. de ce col, on laisse à dr. le chemin qui mène au Pla-Guilhem et à Prats-de-Mollo (R. 174), pui on gagne (10 min.) le *Randais*, espèce de ferme habitée seulement pendant l'été, et entourée de quelques champs. On contourne alors un petit vallon supérieur d'où descend un torrent qui, se dirigeant au N., parallèlement à celui de Castell, va se réunir avec lui. De rares bouquets d'arbres, surtout des genévriers et des bouleaux rabougris, tapissent les flancs de ce vallon, autrefois magnifiquement boisé. Dans le fond de la gorge qui s'ouvre du côté du N., dominée par des rochers de formes bizarres, apparaît le Vernet, entouré de verdure.

En 30 min. (3 h. 20 min.) de marche, on arrive aux pâturages de *Serrat de Marialles*, d'où l'on découvre une vallée supérieure qui se divise en deux bras, celui d'*Ilpoudère*, qui s'élève au S. vers les hauteurs de Pla-Guilhem, et celui de *Cadi*, qui remonte à l'E. entre les rochers, vers le versant méridional du Canigou. On descend en 20 min. (3 h. 40 min.) près de la jonction de ces deux vallées, et, traversant le ruisseau descendu du Pla-Guilhem, on gravit à g. une pente boisée assez roide qui aboutit à un petit col appelé le *col vert*.

[De ce col, on pourrait monter à g. en 1 h. 20 min. au pic des Sept-Hommes, d'où l'on jouit d'une belle vue sur la vallée du Tech, les Albères et les montagnes espagnoles.]

Au delà du Col vert, le sentier du Canigou descend dans le ravin du Cadi, au fond duquel coule le ruisseau du même nom, qu'on traverse (10 min.); quelques arbres, restes des immenses forêts qui couvraient tout le versant méridional du Canigou, se montrent encore çà et là parmi les rocs; de tous côtés se dressent des montagnes arides sans caractère. 15 min. après, on arrive aux granges de Cadi, situées au pied d'un vaste éboulis, où de petits arbres ont crû entre les rochers. Laissant cet éboulis à g., on monte en 30 min. (4 h. 35 min.) sur un vaste plateau désert, appelé le plateau de Cadi, où toute végétation arborescente disparaît peu à peu; on ne voit plus que de grandes pentes de gazons parsemées de rochers et dominées à g. par les croupes abruptes du Ca-

nigou. C'est à l'extrémité supérieure de ce plateau (30 min.) que les cavaliers doivent quitter leur monture et continuer l'ascension à pied. Il faut encore 1 h. (6 h. 5 min.) pour atteindre le sommet, d'abord par une montée difficile et fatigante au milieu des roches éboulées, puis dans une cheminée étroite où la roche est disposée par assises semblables à des degrés. Quand on est arrivé au haut de cette cheminée, entre les deux renflements du sommet du Canigou, on tourne à dr., et en peu d'instants, on atteint la véritable cime.

B. **Par Saint-Martin du Canigou.**

5 ou 6 h. pour monter, 3 h. pour descendre. — Chemin impraticable à cheval.

45 min. Du Vernet à Saint-Martin (R. 172).

Au delà des ruines de Saint-Martin, on continue de monter dans la direction du S. E., en suivant un sentier conduisant au sommet d'une arête qui sépare deux gorges. A une petite distance de Saint-Martin, ce sentier cesse tout à coup, et la pente devient beaucoup plus forte. Il faut franchir des ravins profonds en s'accrochant aux pierres et aux racines des arbres, et se diriger, en droite ligne, à travers des rochers éboulés, vers une crête élevée, le *pic de Quazemi* (2422 mèt.), qui cache le véritable sommet. Ce n'est qu'après 3 h. d'ascension depuis le Vernet qu'on peut atteindre cette première terrasse, au-dessus de laquelle on voit se dresser presque à pic la seconde crête du Canigou, hérissée de rocs entièrement nus et tachetée çà et là de larges flaques de neige. Une petite source, qui jaillit dans un petit vallon près de la partie supérieure de la terrasse, est ordinairement l'endroit que l'on choisit pour le déjeuner.

On côtoie ensuite l'extrémité supérieure du vallon de Saint-Vincent pour aller gagner le point culminant d'un ravin qui semble descendre du sommet même de la montagne. Les arbres commencent déjà à devenir rares; à peine quelques pins rabougris se montrent çà et là. Bientôt on atteint l'extrémité inférieure d'une longue pente couverte de neige, et l'on s'élève sans danger sur la croûte épaisse et dure, qui se redresse de plus en plus à mesure qu'on approche du sommet; quand la pente devient trop forte pour qu'on puisse en continuer l'ascension, on gravit à g. une masse énorme de rochers écroulés formant une espèce de retranchement, et l'on se trouve sur un immense éboulis qui tapisse de ses blocs tout le versant septentrional du Canigou, de la cime à la base; presque toute trace de végétation disparaît; plus d'arbres, plus de fleurs, plus de verdure: rien que des pierres et quelques mousses couvrant les rochers comme de la rouille.

Il ne reste plus qu'à monter en droite ligne vers la cime, qu'on voit se dresser au-dessus de soi; les blocs écroulés forment une sorte d'escalier que l'on gravit en s'aidant des mains; après une acension fatigante on atteint enfin le sommet.

La plus haute cime du **Canigou** est élevée de 2785 mèt. au-dessus du niveau de la mer. La plate-forme du sommet n'a guère que 8 mèt. de long sur 3 de large; il s'y trouve deux cabanes, dont l'une a été construite pour MM. Mauvais et Petit, lors de leurs expériences sur le magnétisme de la terre. Autrefois on y voyait aussi une croix de fer qui fut plantée en 1739 par Cassini et Lemonnier, à l'époque où ils exécutaient leur grand travail de la triangulation générale de la France.

« Placé sur le premier plan, dit M. de Chausenque, et presque isolé du reste de la chaîne, le Canigou domine tout le pays, et longtemps on l'a regardé comme le plus haut pic des Pyrénées. Du côté du S., se

dresse une montagne[1] qui le relie à un chaînon de pics très-élevés, se dirigeant au S. O. vers la cime de Costabona, d'où la crête principale se prolonge à l'E. par les Albères. Au delà de cette petite chaîne bleuâtre, on aperçoit au midi les âpres montagnes de la Catalogne, au milieu desquelles s'élèvent les cratères éteints d'Olot et de Castel-Follit. A l'E., on suit, par un beau temps, les rivages de la Méditerranée, depuis Barcelone et Mataro jusqu'à la Nouvelle, Agde, Cette et Montpellier. Il serait même possible de voir Marseille à une distance de 300 kil. à vol d'oiseau, puisque, de la colline Notre-Dame de la Garde, en 1808, l'astronome de Zach vit distinctement le soleil se coucher derrière la double cime du Canigou.

« Au N. O. le champ de vue est très-vaste et très-varié : de larges pentes neigées, et sans végétation aucune, descendent d'un seul trait jusque dans les fonds où sont le village de Castell et les eaux minérales du Vernet. En plongeant des yeux dans les sillons qui rayonnent du sommet et deviennent en bas des vallons dessinés par des traces de verdure, on arrive à la plaine du Conflent, où se distingue Prades; plus loin, par delà les chaînons qui dominent l'Agly, s'étend le Haut-Languedoc, nivelé en apparence, excepté là où s'exhaussent les dernières rampes des Corbières. La vallée supérieure de la Têt, étroite et profonde dans les défilés de Villefranche et d'Olette, ne se laisse deviner que par le croisement des pentes, et remonte vers le haut plateau vert de Montlouis et du col de la Perche, au-dessus duquel s'élèvent de belles montagnes drapées de neiges et de bois. On regarde avec plaisir ce peu de verdure : car ce qui frappe partout ailleurs, dans l'étendue visible du Roussillon, c'est la nudité absolue de la plupart des plans, où l'œil attristé ne rencontre partout que les teintes arides du schiste et du granit en décomposition. »

Le Canigou est probablement la montagne de France où le botaniste peut le mieux observer les étages de végétation. M. Ch. Martins en parlait ainsi (*Revue des Deux-Mondes*, 1er octobre 1856), en s'appuyant sur les observations de M. Aimé Massot :

« Le voyageur qui, partant du pied des Alpes ou des Pyrénées, monte sur un de leurs sommets, traverse des climats analogues à ceux qu'il rencontrerait en marchant vers le N., sans quitter la plaine (à mesure que l'on s'élève, la température s'abaisse, rapidement en été, plus lentement en hiver, mais en moyenne d'un degré centigrade pour 180 mèt. de hauteur verticale). Il traverse aussi des zones de végétation semblables. Au pied du Canigou, par exemple, l'oranger mûrit ses fruits dans des jardins entourés de murs; puis le voyageur traverse des champs d'oliviers, de maïs, des bouquets de chênes verts, des vignobles célèbres par leurs vins; mais, à 420 mèt. de hauteur, l'olivier l'abandonne; à 550 mèt., la vigne s'arrête; à 800 mèt., c'est le châtaignier; à 1320 mèt., il rencontre les premiers rhododendrons, dont les touffes fleuries lui annoncent qu'il entre dans l'air pur des régions alpines. Les derniers champs de seigle et de pommes de terre que l'infatigable Catalan va cultiver à l'extrême limite où il peut espérer une récolte, ne dépassent pas 1640 mèt. A cette hauteur, le hêtre, le sapin argenté, le pin, le bouleau ombragent le sol; mais leur taille se réduit peu à peu sous l'influence combinée du froid, du vent et du poids de la neige. Le sapin s'arrête à 1950 mèt.; le bouleau à 2000 mèt.; le pin gravit la montagne jusqu'à la hauteur de 2430 mèt. Au-dessus, s'étend une pelouse composée de plantes alpines ou polaires inconnues aux régions tempérées. Le rhododendron ne dépasse pas

1. Le *pic des Treize-Vents* (2763 mèt.), à peine inférieur de 20 mèt. à la cime du Canigou.

2540 mèt. Le genévrier seul, rabougri, couché sur le sol, monte jusqu'au sommet, à 2785 mèt., où les plantes du Spitzberg et du Mont-Blanc dorment ensevelies pendant neuf mois sous la neige, et croissent, fleurissent et fructifient en trois mois. »

En 1842, MM. François Arago, Laugier et Victor Mauvais firent un voyage à Perpignan dans le but d'observer l'éclipse totale de soleil du 8 juillet; mais le lieu de leurs observations étant très-rapproché du Canigou, ils profitèrent de cette proximité pour étudier certains problèmes relatifs à la physique du globe. Ils prièrent M. Petit, directeur de l'Observatoire de Toulouse, de les aider dans leurs travaux. Parmi les questions d'une égale importance qui s'étaient présentées à leur esprit, il s'agissait surtout de résoudre les suivantes : Les variations diurnes que l'aiguille de déclinaison exécute si régulièrement dans les plaines, se reproduisent-elles, au sommet d'une montagne élevée, dans les mêmes amplitudes et aux mêmes heures? L'intensité de la force magnétique décroît-elle d'une manière sensible sur un lieu élevé? Enfin, sous une même latitude, l'inclinaison magnétique est-elle la même, quelle que soit la hauteur de la station?

MM. Mauvais et Petit, désignés par le sort, allèrent s'établir avec leurs instruments sur la cime la plus élevée du Canigou, tandis que MM. Arago et Laugier restèrent à l'établissement du Vernet. Les instruments, comparés entre eux la veille même de l'ascension, furent installés de part et d'autre avec toute la solidité désirable et régulièrement consultés à des heures convenues à l'avance entre les physiciens.

Les observations constatèrent :

1° Une entière simultanéité de variations diurnes dans la marche des deux aiguilles. Le maximum de digression occidentale eut lieu entre 2 et 3 h. de l'après-midi, pour l'aiguille portée sur le sommet du Canigou, comme pour celle observée au Vernet.

2° Une inclinaison de l'aiguille plus faible environ de 5 minutes sur le Canigou que dans la plaine, tandis que, d'après les positions relatives des deux stations, elle devrait au contraire être un peu plus forte. Aucune circonstance locale n'a pu donner l'explication de cette irrégularité; car on sait, par les travaux de M. Dufrénoy, que la quantité de fer magnétique qui peut se trouver dans les environs est réellement très-faible.

3° Une intensité magnétique plus faible sur la montagne que dans la plaine : si l'on désigne par 1000 cette intensité à l'établissement du Vernet, 988 représentera celle que l'on observe sur le Canigou. Ainsi il y a une diminution de plus de 1/100ᵉ pour une différence de hauteur de 2133 mètres entre les deux stations.

4° Le décroissement rapide des amplitudes des oscillations au sommet du Canigou. Telle aiguille qui, dans la plaine, faisait 400 oscillations entre deux limites d'amplitude données, s'arrêtait au bout de 250 au sommet de la montagne.

En résumé, les forces magnétiques deviennent de moins en moins actives à mesure qu'on s'élève [1].

On peut descendre du Canigou au Vernet : 1° directement en 3 h.; 2° par les granges et le ravin de Cadi en 4 ou 5 h. On peut aussi aller le même jour coucher à Prats-de-Mollo (R. 174), par le Pla-Guilhem (c'est une journée de marche longue et fa-

1. Cependant les observations de M. Lamont dans les Alpes et des frères Schlagintweit dans l'Himalaya semblent constater que la différence d'intensité magnétique sur les sommets et dans les vallées est à peine appréciable. La question *n'est pas* encore résolue.

tigante); enfin descendre, soit à Vinça par Valmanya, soit au Vernet par Cornella, ainsi que nous allons l'indiquer.

Descente à Vinça par Valmanya.

3 ou 4 h. jusqu'à Valmanya; 15 kil. (4 h. environ) de Valmanya à Vinça.

On suit d'abord une étroite arête hérissée de débris, qui se prolonge vers le N. E. dans la direction du second pic (2748 mèt.); à dr. s'étend une immense fondrière de neige appelée *Gouffre du Canigou;* on l'évite soigneusement, pour gagner le plateau de *Bélach*, terrasse herbeuse de 300 mèt. de longueur sur 50 de largeur, située à 200 mèt. environ au-dessous du sommet. Plus bas commence un bois de pins rabougris dominant les pentes d'un ravin escarpé qui plonge au N. vers le val de la Taurinya, dans la direction de Prades; on traverse ce bois, en ayant soin de toujours garder la dr., et bientôt on arrive au col de la *Pardiou*, qui s'ouvre à l'origine des trois vallées de la Taurinya à g., de Llech au N. et de Valmanya à dr. C'est au-dessous de ce col que commence quand on descend, que finit quand on monte, le sentier praticable aux mulets.

On continue de suivre des pentes où se montrent quelques pins rouges clairsemés, puis, quand on a dépassé deux cabanes d'été, on s'engage dans une gorge étroite qui s'enfonce rapidement entre de longues arêtes en ruines; on entre ensuite dans un petit vallon herbeux, appelé *Clot d'Estabeil*, et l'on traverse un bois de pins pour atteindre une seconde terrasse plus vaste, connue sous le nom de *Prat-Crabère*.

Au-dessous de ces beaux pâturages, il faut descendre de nouveau une pente très-rapide par un sentier taillé en zigzag dans le roc vif; en moins de trois quarts d'heure, on arrive enfin au fond du vallon, près du ham. de *Paroutxe*, et un joli sentier, tracé sur la rive g. de la Lentilla, mène en 30 min. à Valmaya (R. 177) par le ham. de *Barjan*.

Descente au Vernet par Fillols et Cornella.

Après avoir atteint le plateau de Belach, au lieu de tourner à dr. vers le col de Pardiou, on prend à g. à travers les bois qui recouvrent les pentes de la montagne. Bientôt on arrive à l'énorme éboulis du versant septentrional.

D'après M. de Chausenque, cet éboulis forme « un plan d'une inclinaison tellement roide qu'il serait inaccessible sans les débris qui le couvrent, descendant d'une largeur uniforme jusqu'à une profondeur de plus de 1200 mèt., toujours accompagné d'une double muraille granitique festonnée de pics et de déchirures. » Sur cette longue pente ne se voient nulle part ni herbe ni arbustes; seulement tout au fond, au milieu d'un étroit bassin de verdure, on découvre Fillols. Au bas de l'éboulis, la rampe, subitement adoucie, se recouvre de prairies arrosées par des ruisseaux qui jaillissent du pied des débris, et ombragées de frênes et de noyers. Dans cette charmante oasis sont éparses les maisons de *Fillols*, v. de 283 hab. On trouve dans les environs une source d'eau minérale froide, et des mines de fer qui occupent une cinquantaine d'ouvriers.

Fillols est à 3 kil. de Cornella; on s'y rend en longeant d'abord la rive dr., puis la rive g. du torrent.

2 kil. De Cornella au Vernet (R. 172).

[En laissant à l'O. le formidable éboulis dont parle M. de Chausenque, on peut descendre directement à Prades, par la vallée de Taurinya. C'est une course des plus pénibles. Il faut prendre un bon guide.]

ROUTE 174.

DU VERNET A PRATS-DE-MOLLO

PAR LE PLA-GUILHEM.

8 h. environ. — Sentier de mulets, 13 ou 14 h., si l'on fait en même temps l'ascension du Canigou.

2 h. 35 min. Du Vernet au col de l'Homme-Mort (R. 173).

Laissant à g. le sentier qui mène au Canigou, on s'élève par des escarpements pierreux au point culminant de l'arête qui réunit le Canigou à la chaîne centrale des Pyrénées. A dr., on voit s'ouvrir la gorge déboisée de Py : de tous côtés se dressent des montagnes nues.

Ce plateau, sur lequel, à 4 h. 30 min. ou 5 h. du Vernet, on rejoint un sentier qui vient du Canigou (*V.* ci-dessous), se nomme le **Pla-Guilhem** (Plateau de Guillaume); il est situé à 2300 mèt. d'altitude moyenne. Il faut plus d'une heure pour le traverser en montant toujours. On y découvre, à mesure qu'on descend sur le versant méridional, un admirable panorama, plus beau à certains égards que celui du Canigou. A dr., on voit jusqu'à Costabona les hautes montagnes qui forment la ligne de partage entre la vallée de la Têt et celle du Tech; en face, par-dessus la chaîne abaissée des Albères, on domine du regard toute la province espagnole de l'Ampourdan ; à g. apparaît la ville de Rosas, assise, au fond de sa baie, sur le bord de la Méditerranée. Peu d'arbres, mais seulement des pâturages et des rochers nus, dominant çà et là quelques vallées d'un beau vert. Des blocs de marbre blanc sont épars sur le gazon jauni du plateau.

On descend du Pla-Guilhem sur une terrasse bordée des deux côtés par des gorges arides et grises. Au fond de celle de dr., qui est horriblement ravinée, apparaissent cependant de belles prairies. La descente est longue et pénible : il faut de 1 h. 30 min. à 2 h. pour atteindre, en se dirigeant à l'E., le fond du ravin de g., où coule un torrent appelé la Moline; on le traverse près de quelques maisons, puis, gravissant par une pente roide (15 min.) le versant opposé de la vallée pour pouvoir dominer des éboulements impossibles à traverser, on en côtoie à une certaine distance la rive g. Enfin, on s'en éloigne pour s'élever encore sur la croupe de la montagne, à la base de laquelle la Moline va se jeter dans le Tech, puis on descend par un chemin rapide et pierreux, d'où l'on découvre de beaux points de vue sur la vallée du Tech à

1 h. 30 min. de la Moline (3 h. 30 min. du col, 8 h. du Vernet). Prats-de-Mollo (R. 176).

[On peut aussi, quand bien même on ne ferait pas le même jour l'ascension du Canigou, suivre le chemin indiqué page 697, jusqu'au torrent d'Ilpoudère, où on laisse à g. le sentier du Canigou (R. 173), pour remonter la vallée jusqu'au (5 h. environ du Vernet) *col de Boucacers* (2285 mèt.). Au delà on rejoint le chemin direct du Vernet.]

ROUTE 175.

DE PERPIGNAN A AMÉLIE-LES-BAINS.

39 kil. — Route de poste. Diligences tous les jours, correspondant avec les trains de chemins de fer. — Prix : 5 fr., 4 fr. et 3 fr. 50 c.

On sort de Perpignan par la porte de Saint-Martin, et, se dirigeant au S., on atteint en quelques minutes la *fontaine d'Amour*, source d'eau fraîche qui jaillit au bas d'un mur de soutènement, à g. du chemin, tout près d'une petite esplanade, sur la-

quelle tous les ans, au premier jour de carême, les Perpignanais viennent célébrer la descente du carnaval. A l'extrémité de la terrasse, un petit escalier conduit à un étroit bassin dans lequel coule un très-mince filet d'eau minérale ferrugineuse froide, où un certain nombre de familles de Perpignan envoient tous les matins chercher leur provision d'eau de table.

Plus loin, on voit, à une petite distance à g., les arcades d'un aqueduc construit primitivement par l'un des rois de Majorque, pour porter au pied du château royal une partie des eaux de la Têt. C'est au-dessous d'une de ces arcades que, pendant le blocus de Perpignan par l'armée de Louis XIV, Turenne, alors lieutenant général du maréchal de la Meilleraye, commandant du blocus, avait dressé sa tente.

Traversant ensuite la rivière Canterane (chante-grenouilles), sans eau pendant l'été, on laisse à 500 mèt. sur la droite

7 kil. *Pollestres*, v. de 373 hab., où commença, en juillet 1651, une terrible peste qui fit périr plus de 6000 hab. de Perpignan.

On remonte pendant 3 kil. environ la rive g. du Réart. Ce torrent, presque à sec en été, devient parfois très-dangereux à la suite d'une forte pluie; il recouvre alors une grande étendue de terrain. Jadis ses eaux se déversaient dans des étangs infects, dont les émanations causaient de funestes épidémies; mais, depuis qu'on a creusé dans la plaine des canaux d'irrigation, celle-ci a gagné à la fois en salubrité et en fécondité. A 2 kil. à l'E. de la route, on voyait encore récemment un étang de près de 2 kil. carrés, appelé *étang de Villeneuve de Raho*, du nom d'un petit village de 174 hab., qui s'élève sur sa rive septentrionale. Cet étang, alimenté par les eaux du Réart, et situé à 13 mèt. d'alt., changeait de forme et d'étendue selon les diverses saisons de l'année. Il est aujourd'hui desséché, et les terrains restés à découvert sont transformés en fertiles rizières.

Après avoir dépassé les ruines du château de Réart, situées, au delà de la rivière de ce nom, sur un monticule de 76 mèt. d'altitude, on franchit le Réart, dont on remonte la rive dr. A 1 kil. du pont (10 kil.), on croise la route d'Elne à Millas (R. 186).

11 kil. On dépasse l'auberge de la Croix-Blanche, puis on laisse à dr., à plus d'un kil. à l'O., sur la rive dr. du ruisseau de Passa, le v. de *Villemolaque* (210 hab.), en espagnol *Villamaluca* (vilaine ville). A 1 kil. en amont, sur la rive g. du même ruisseau, se trouve le *Monastir del Camp*, ancien prieuré d'Augustins, dont l'église et le cloître, construits en 1488, par la famille des Rocaberti, conservent encore quelques parties intéressantes. « Le cloître, dit M. Henry, n'avait qu'un seul rang de colonnes au pourtour du préau; mais un arc s'élançait libre d'une colonne à l'autre, laissant un jour entre son extrados et l'espèce d'entablement qu'il supportait. Une seconde archivolte trilobée, s'élançant pareillement d'un chapiteau à l'autre, sous l'intrados de cette fausse arcade, servait à la renforcer. »

A g., et à plus d'un kil. de la route, on aperçoit *Saint-Jean-la-Seille*, v. de 110 hab. Plus loin se montre *Banyuls-les-Aspres*, riche v. de 501 hab., situé à l'E., sur un monticule de 115 mèt. de hauteur : ses champs sont arrosés par un remarquable canal d'irrigation, en partie taillé dans le roc.

Sur le versant méridional du plateau montueux qui sépare les vallées de la Têt et du Tech (102 mèt.), la route traverse le ruisseau de la Coume, et descend par une pente insensible dans la vallée du Tech; on la remonte dans la direction du S. O., et

l'on franchit plusieurs petits affluents, entre autres la Valmagne, avant d'atteindre

22 kil. **Le Boulou** ou **Volo** (relais de poste), bourg de 1207 hab., situé à 84 mèt., sur la rive g. du Tech, dans un petit bassin dominé au S. par la chaîne des Albères. D'après Marca, ce serait l'ancienne station romaine désignée dans l'Itinéraire d'Antonin sous le nom de *Stabulum ;* M. Henry trouve cette étymologie fort improbable. Le Boulou était autrefois une place forte, et sa position près de la frontière l'a exposé à plusieurs siéges; on y voit encore quelques restes de murailles flanquées de tours.

L'*église* du Boulou, autrefois possédée par les Templiers, date du xe et du xie s. Le portail, en marbre blanc, est orné de bas-reliefs sculptés non sur la frise, mais dans le cavet de la corniche; ils représentent l'histoire de la naissance de Jésus-Christ avec les costumes du moyen âge; les trois Mages sont habillés en chevaliers, la tête armée d'un casque.

Dans les débris de murailles qui sont restés debout près de l'église, M. Taylor a cru voir des restes de constructions arabes semblables à celles de Séville et de Cordoue.

Les environs du Boulou ont été le théâtre de combats sanglants entre les Français et les Espagnols pendant les premières guerres de la Révolution.

Après leur victoire de Trouillas (R. 186), les Espagnols se retirèrent dans leur camp retranché, sur une hauteur qui domine le Boulou du côté du N. Les généraux français, occupés à réorganiser leur armée vaincue, ne purent se porter en avant que plusieurs jours après, et donnèrent le temps au général Ricardos de fortifier sa position. Ils débattirent plusieurs plans, mais, au lieu d'adopter celui du général Dagobert, qui conseillait de tourner l'ennemi et d'occuper en force la crête des Albères, d'où le camp du Boulou se présentait à découvert, ils résolurent d'attaquer les retranchements espagnols de front, en commençant par la redoute du *Puig Scingli*, située à l'O. du camp, sur la rive dr. de la Valmagne, dont les berges sont très-escarpées en cet endroit.

« La colonne d'attaque, dit M. Fervel, forte de 6000 hommes, fut arrêtée, comme cela était inévitable, au bord même de la Valmagne, par une grêle d'obus et de bombes; elle dut rétrograder jusque dans un bas-fond où elle se reforma. Mais là nos soldats, toujours poursuivis par les projectiles ennemis qui fouillaient toutes les ondulations du terrain, et n'ayant à opposer à du gros canon retranché qu'une lointaine et insignifiante fusillade, essuyèrent d'assez fortes pertes. Néanmoins, ils restèrent en présence, et les six jours qui suivirent, les Français renouvelèrent leurs tentatives en pure perte. Pendant une semaine d'inaction forcée, le général d'Aoust et le représentant Fabre mûrirent le plan d'une nouvelle attaque, dirigée cette fois avec plus d'intelligence.

« A minuit, la colonne d'attaque, forte de 5000 hommes d'élite, s'élançant brusquement des ravins où elle se tenait cachée, débouche sur la redoute qui a été désignée, l'aborde et l'enlève après une attaque furieuse. Mais ce n'était là que le premier acte du drame sanglant qui s'ouvrait. Les Espagnols reviennent à la charge et pénètrent par les brèches; les Français, à leur tour, repoussent les Espagnols, et, pendant six heures, c'est un flux et reflux d'assauts qui se succèdent avec une continuité et un acharnement sans exemple. Enfin, les Français, cramponnés à la redoute, semblent l'emporter; mais l'intrépide Tarranco s'arrête à quelques pas du champ de bataille avec les braves qui lui restent.

« Cependant un bataillon de 300 gardes vallonnes, dépêché par le gé-

néral Ricardos au bruit de l'attaque, après avoir erré longtemps, arrive sur le terrain, et, sans perdre une minute, s'élance aux retranchements. L'uniforme, le langage de ces nouveaux assaillants causent une fatale surprise, et c'est seulement à une décharge à bout portant que les Français, croyant recevoir un renfort, reconnaissent l'ennemi. Ils sont enlevés; mais, comme leurs adversaires tout à l'heure, ils s'arrêtent à quelques pas en arrière. Cependant, au point du jour, après une dernière sortie des Espagnols, les soldats républicains se décident à abandonner la terrible partie. Le sol était encombré de cadavres.... Les Espagnols, dont la perte paraissait encore surpasser celle des Français, donnèrent à ce champ de mort le nom de *Batterie du Sang*, qu'il a conservé avec quelques vestiges de la terrible redoute. »

L'année suivante, le 30 avril, le général Dugommier, à la tête d'une armée de 30 000 hommes, fit traverser le Tech à une brigade commandée par le général Martin, et lui ordonna de prendre position sur la crête des Albères; en même temps, il détacha les troupes du général Pérignon contre la place de Montesquiou (R. 187), et dès que ce village fut emporté, il ne lui resta plus qu'à prendre ses mesures pour resserrer autour des Espagnols un cercle de feu et leur couper tout moyen de retraite. Le lendemain il attaqua le camp du Boulou avec des forces supérieures; entourés de toutes parts, les Espagnols ne sont bientôt plus qu'une masse de fuyards : abandonnant leurs canons, leurs équipages, leur matériel, ils se précipitent en désordre vers la route de Bellegarde, mais là ils rencontrent le général Martin et sont refoulés vers les âpres sentiers du col de Porteill, que les Français n'avaient pas eu le temps d'occuper. Le succès était complet. La frontière de la République était débarrassée d'ennemis. « On a comparé, dit M. Fervel, la bataille du Boulou à une de ces batailles de parade dont toutes les phases, réglées à l'avance, se succèdent à point nommé. Ce qu'il y a de certain, c'est que jamais jusque-là, dans aucune de nos armées républicaines, ensemble plus parfait, entraînement plus général ne s'était manifesté. »

Du Boulou à Figueras, R. 183; — à Argelès-sur-Mer, R. 187.

Avant de sortir du Boulou, la route d'Amélie-les-Bains laisse à g. celle d'Espagne, et remonte la vallée du Tech par une pente presque insensible. Au delà du ruisseau de Vivès, on gravit une petite côte, dont le point culminant est à 116 mèt. de hauteur. On aperçoit au S. le col de Perthus, dominé par le fort de Bellegarde. Sur la rive g. du Tech, à *Saint-Jean-Pla-de-Corts*, v. de 534 hab., on remarque les ruines d'un château bâti, en 1188, par un seigneur aragonais nommé Bérenger Castellan.

Ce fut près de ce village qu'en 1674 l'armée française, commandée par le maréchal de Schomberg, essuya une déroute complète. Surpris dans la nuit par l'armée espagnole que commandait le duc de Saint-Germain, vice-roi de la Catalogne, les soldats français n'eurent le temps ni de s'armer, ni même de s'habiller, et beaucoup d'entre eux arrivèrent en chemise à Perpignan.

Au delà de Saint-Jean-Pla-de-Corts, la route, traversant le ruisseau de las Aigues, laisse à dr., sur une colline de 300 mèt. d'altitude, l'*ermitage de Saint-Ferréol*. Ce saint, principalement invoqué par les boiteux et les estropiés, voit accourir à sa fête, le 18 du mois de septembre, un grand concours de pèlerins. Il était chef d'une bande de voleurs; poursuivi pour ses crimes, il se réfugia dans l'église d'un monastère et mourut moine. Les brigands roussillonnais le vénèrent comme leur patron.

Après l'attaque malheureuse de la redoute du Puig Scingli (*V.* ci-dessus), les Français s'établirent sur les hauteurs de Saint-Ferréol, et de là menacèrent la ville de Céret, que le général espagnol la Union occupait avec un corps de 4000 hommes. Celui-ci résolut de prendre l'offensive, et, le 25 novembre 1793, il se mit en campagne pour attaquer Saint-Ferréol, laissa une partie de ses troupes dans le camp, et descendit sur les bords du Tech pour surprendre Céret. Une division portugaise avait été chargée de la garde de cette ville; Solbeauclair fondit sur elle.

« Déjà, dit M. Fervel, ses soldats avaient refoulé les timides Portugais, déjà nos baïonnettes serraient, aux abords du pont, cette foule éperdue, quand soudain paraît la Union. Il avait été retardé par la crue non encore écoulée des torrents, et, au bruit de l'attaque qu'il avait pu entendre, il était revenu sur ses pas. La partie n'était plus égale; aussi, se lancer sur le pont et le dégager, puis refouler les assaillants sur les hauteurs, fut l'affaire d'un moment.

« L'élan des Espagnols fut tel qu'en quelques heures trois redoutes défendues par nos soldats, puis Saint-Ferréol lui-même, furent emportés. Nous laissions sur place huit pièces de canon, une cinquantaine de morts, plusieurs centaines de blessés, et un grand nombre de prisonniers. Cette journée fut pour les Espagnols une des plus brillantes de la campagne. »

Après avoir descendu une côte peu élevée, on atteint, un peu en aval de l'embouchure du ruisseau Ruicerda, le

30 kil. **pont de Céret**, qui relie les deux rives du Tech, assez large en cet endroit. « C'est, dit M. Mérimée, une construction hardie et gracieuse. Une arche de 45 mèt. d'ouverture traverse un ravin profond; on dirait de loin un ruban jeté au-dessus d'un précipice. La voûte est extrêmement mince à la clef, mais des garde-fous élevés (c'est une réparation moderne) ne permettent pas d'abord de le remarquer, et nuisent à l'effet général. Ce pont, fort étroit comme presque tous les ponts très-anciens, ne donne passage qu'à une seule voiture; encore ne faut-il s'y engager qu'avec précaution. L'arche s'appuie sur deux massifs de maçonnerie dans le haut desquels on a pratiqué des ouvertures cintrées assez étroites, qui n'ont sans doute d'autre but que d'alléger ces massifs; car le torrent ne s'élève jamais jusqu'à elles. Il est à regretter que des remblais n'aient pas caché ces massifs avancés, qui ôtent au pont de Céret un peu de sa grâce et de sa légèreté. »

La distance de la clef de voûte au niveau des eaux ordinaires est de 29 mèt. Comme tout monument dont la date est inconnue, ce pont a exercé la sagacité des antiquaires : les uns, avec M. Jaubert de Passa, prétendent qu'il fut bâti par les Visigoths; les autres en retardent la construction jusqu'à l'époque des rois de Majorque; quant au peuple, il tranche la difficulté en affirmant que le diable l'a jeté en une seule nuit sur le Tech. Réparé en 1333 ou 1341, par les maçons de la commune de Baixas, il fut consolidé pour la seconde fois en 1739. Jadis, une chapelle fortifiée s'élevait à l'une de ses extrémités.

Au delà du pont de Céret, la route se bifurque.

[Le bras de g. se dirige au S. vers

31 kil. **Céret**, *Ceredisium* du temps de Charlemagne, ch.-l. d'arr. des Pyrénées-Orientales, V. de 3585 hab., située à mi-côte, sur le versant septentrional de la chaîne nue des Albères, dominée au S. par le *Mont-Bouleric* (1035 mèt.) et le pic de *Fount-Frède* (1061 mèt.), à l'O. desquels s'étend le *bois de la Ville*.

En l'année 1660, les commissaires de France et d'Espagne s'assemblè-

rent à Céret pour la délimitation des frontières, aux termes de l'article qui fixait pour limites « les monts Pyrénées qui avaient anciennement divisé les Gaules des Espagnes. » Le savant Marca, commissaire de la France, établit par les témoignages de l'antiquité, quelles avaient été les anciennes limites : les commissaires espagnols, craignant l'érudition de Marca, firent plusieurs difficultés, refusèrent de siéger avec lui, et obtinrent la nomination d'un nouveau commissaire moins savant.

Céret est encore entourée en partie de hautes murailles flanquées de tours. Une belle promenade bien ombragée a remplacé les anciens fossés. Les rues sont généralement étroites et mal percées. L'église, de construction moderne, n'offre aucun intérêt. On remarque surtout les nouvelles constructions du *Barri*, le palais de justice, la caserne de gendarmerie, la prison. Une assez belle fontaine en marbre blanc est érigée au milieu de la place d'un faubourg.

Les vergers de Céret produisent des fruits excellents : on vante surtout ses cerises et ses noisettes.

[Une route de voitures, longue de 13 kil., fait communiquer Céret avec la route du Perthus. Elle se dirige à l'E., traverse le ruisseau la Nogarède, puis incline au N. E. pour contourner les dernières ramifications des Albères. Après avoir atteint le point culminant de la route (135 mèt.), on redescend vers le S. E., à (5 kil.) *Maureillas*, v. de 1199 hab., situé sur la rive dr. du ruisseau du même nom. Au delà, il ne reste plus qu'à franchir une étroite arête de collines, et à traverser le ruisseau de Rome pour atteindre (8 kil.) la route d'Espagne, au-dessous de l'Écluse-Basse (R. 183).]

En amont du pont de Céret, la route d'Arles, qui longe la rive dr. du Tech, pénètre dans la haute vallée connue sous le nom **Vallspire** (*Vallis aspera*). En faisant un petit détour à dr., on peut visiter en amont du pont actuel quelques vestiges d'un ancien pont romain. Les ruines d'une église, située à peu de distance, font supposer qu'il existait autrefois sur ce point un centre de population assez considérable. Au delà on traverse le ruisseau de las Pignadères, puis on laisse à dr. la vallée de l'Ample, qui remonte au N. O. vers les hauteurs de Belpuig (R. 166), et après avoir dépassé une forge à la catalane, on arrive en face de l'antique et pittoresque v. de *Palalda* (757 hab.), situé sur la rive g. du Tech, et réuni à la rive dr. par un vieux pont. Des fouilles entreprises près de Palalda ont fait découvrir un grand nombre de médailles celtibériennes. On y exploite des carrières de marbre gris et rouge.

Palalda dépassé, la route d'Amélie-les-Bains, suivant les sinuosités du Tech, fait un brusque détour vers le S. puis un autre vers l'O., et, gagnant la base de la colline escarpée qui porte le Fort-les-Bains (*V.* ci-dessous), traverse le ruisseau du Mondony, un peu en aval de (39 kil.)

AMÉLIE-LES-BAINS.

Renseignements généraux.

MAISONS MEUBLÉES. — Dans le village.
LOGEMENTS. — Aux établissements thermaux.
TABLE D'HÔTE. — Aux thermes Pujade.
MÉDECIN INSPECTEUR. — M. Genieys.
SALON DE LECTURE. — Aux thermes Pujade.

Situation. — Histoire.

Amélie-les-Bains, v. de 1009 hab., connu autrefois sous le nom d'*Arles-les-Bains*, *Bains-sur-Tech*, *Bains d'Arles*, est situé sur la rive g. du Mondony, à 220 mèt. de hauteur moyenne au dessus du niveau de la mer. Son origine n'est pas fort ancienne; en effet, c'est seulement dans le XIVe siècle que des maisons com-

mencèrent à s'y bâtir. Ses habitants furent attirés tout à la fois par les travaux des mines de fer et par le voisinage des eaux thermales; aussi le village est-il resté divisé en deux groupes distincts : l'un, près du Tech, autour des forges; l'autre plus haut, dans la vallée du Mondony, autour des établissements de bains. Les habitants du haut village ont, dit-on, les dents noircies par les exhalaisons sulfureuses du sol, tandis que les habitants des maisons situées plus bas conservent leurs dents parfaitement blanches.

Les premières constructions thermales, beaucoup plus anciennes que le village, datent certainement des Romains. « La seule partie qui existe encore de nos jours consiste, dit M. Henry, dans la salle où se trouvait le *lavacrum*, vaste parallélogramme de 20m40 de longueur sur 12 mèt. de largeur et 11m20 de hauteur sous la clef de la voûte, qui est en plein cintre. Le long des murs latéraux s'ouvraient, de chaque côté, deux niches de 2m80 d'ouverture et 3m50 de hauteur. Une niche beaucoup plus considérable remplissait presque tout le mur du fond; celle-ci avait 7m10 d'ouverture, 6 mèt. de hauteur et 1 mèt. de profondeur au centre. Ces niches étaient probablement réservées aux baigneurs qui voulaient se reposer ou bien ôter leurs vêtements. Le *lavacrum*, qui s'étendait au centre de cette salle, presque entièrement converti depuis en cabinets particuliers, avait 16 mèt. de longueur et 8m43 de largeur; sa profondeur, qui était de 2 mèt., prouve qu'il servait en même temps de piscine. Cinq marches régnant le long des quatre faces de cette piscine conduisaient jusqu'au fond, en même temps qu'elles offraient aux baigneurs des siéges qui leur permettaient d'immerger leur corps jusqu'à la hauteur qu'ils désiraient. Le fond de ce bassin était pavé de petites briques, posées de champ, obliquement, en manière de grains d'épis : *opus spicatum*. A côté se trouvait une grande salle servant de *sudatorium*, et qui, par la chute de la voûte, est transformée aujourd'hui en une cour intérieure de l'établissement thermal.

« D'autres constructions antiques se voient partout aux environs, et dans ce nombre il faut compter les murs de *l'église* même, qui, s'élevant à côté de l'établissement, a dû originairement en faire partie. Des médailles impériales ont été fournies par le sol de ces environs. Un aqueduc creusé en partie dans le roc, sur la pente de la montagne, amenait à l'établissement romain les eaux du ruisseau Mondony, où se voit encore le mur de barrage qui tenait le cours de ces eaux au niveau du canal : c'est à ce barrage qu'on donne, fort bizarrement, dans le pays, le nom de *mur d'Annibal*. »

En 786, Charlemagne fit don des bains d'Arles au couvent des Bénédictins d'Arles, et des édits subséquents de Charles le Chauve, en 869, et de Louis II, en 878, confirmèrent cette donation. Pendant la Révolution, les Thermes devinrent la propriété de la petite commune d'Arles-les-Bains, qui les conserva jusqu'en 1813, époque à laquelle ils furent vendus à un particulier, M. Hermabessière. Ce nouveau propriétaire transforma graduellement les antiques piscines en un édifice thermal un peu plus confortable.

Thermes Pujade.

Cet établissement s'élève en amont des Thermes Hermabessière, au pied des escarpements rocheux de la *Serrat den Merle*, à 224 mèt. au-dessus du niveau de la mer. Au premier coup d'œil, il semble n'être formé que d'un seul corps de logis de cinq étages d'élévation; mais il se compose en réalité de deux édifices distincts : l'inférieur, bâti parallèlement à la rivière, constitue les thermes proprement dits; le supérieur est la maison

d'habitation destinée au logement des baigneurs.

La maison des Thermes a deux étages, non compris le rez-de-chaussée qui renferme une vaste galerie, le long de laquelle s'ouvrent treize cabinets de bains, éclairés par autant de croisées prenant jour sur le Mondony. Au premier étage se trouvent neuf cabinets, ayant chacun sa baignoire en marbre, un salon d'attente et une chambre, donnant sur une terrasse. Au deuxième étage, on compte sept chambres, un salon, une chambre sulfuraire et un cabinet de bains.

En outre, l'établissement renferme des chutes d'eau de 8 à 9 mèt. de hauteur; de grands réservoirs voûtés creusés dans le roc; douze douches de 2 à 6 mèt. d'élévation, qu'on peut graduer en température, en volume, en pression, et une piscine gymnastique due à l'ingénieur François, pouvant contenir soixante personnes, et où l'on admet successivement trois séries de malades. Cette piscine, à courant continu et à trop-plein facultatif, offre 4 mèt. de longueur sur 7 de large, le fond présentant un plan mobile de 1m 40 d'inclinaison, avec une profondeur effective de 0m 80. L'eau minérale, dont la température native est de 63° cent., est refroidie par serpentinage, l'appareil qu'elle traverse plongeant dans l'eau froide d'un ruisseau détourné, opération pour laquelle on utilise l'ancien mur d'Annibal.

Un escalier intérieur relie la maison des Thermes à la maison d'habitation. Ainsi les malades peuvent se rendre aux galeries des bains et aux cabinets de vapeur et rentrer dans leurs appartements sans s'exposer à l'air extérieur.

La maison d'habitation se compose d'une grande salle à manger, d'un salon, d'une pharmacie et de deux étages contenant trente chambres; les appartements du premier étage conduisent de plain-pied à deux terrasses garnies de balustrades. On y trouve en outre trois cuisines communes à la disposition des personnes qui par économie ou par d'autres motifs désirent vivre séparément et préparer elles-mêmes leurs aliments.

Le médecin inspecteur est logé dans l'établissement même.

« La station où coulent nos sources étant la plus basse et la plus méridionale de toutes les stations thermales des Pyrénées, il en résulte, dit M. le docteur Pujade, que la température y est beaucoup plus douce, ce qui permet aux baigneurs, non-seulement de prolonger leur séjour à nos bains plus qu'à l'ordinaire, mais encore d'y venir faire usage des eaux au cœur de l'hiver.

« L'air qu'on y respire est pur et sain, étant sans cesse renouvelé et rafraîchi par une brise légère qu'entretient, durant l'été, le cours rapide des eaux du Mondony. »

Établissement militaire.

Cet édifice, nouvellement construit, s'élève sur la rive dr. du Mondony, non loin des bains Pujade : il est relié à la rive g. par un beau pont précédé d'un viaduc. Les eaux qui l'alimentent franchissent une distance de 376 mèt., en rachetant une hauteur verticale de 27 mèt., sans éprouver maintenant d'altération, et ne perdent plus une seule de leurs propriétés pendant leur trajet du griffon aux bains. Cet établissement possède une piscine pour les soldats, à 60 places, avec 6 baignoires et douches annexées, 8 grandes douches et des douches ascendantes; une piscine pour les officiers, à 30 places, avec 8 baignoires, 4 grandes douches jumelles, une douche à forte pression avec douche écossaise; enfin, une série de douches mobiles, annexées aux baignoires, et extrêmement variées. On règle à volonté la chaleur des étuves jusqu'à 54 degrés.

Ce sont les Thermes militaires de France qui peuvent recevoir le plus grand nombre de malades.

Les eaux.

Eau thermale sulfureuse.

Émergence : De rochers feldspathiques.

Douze sources principales, dont les plus importantes sont : le Gros-Escaldadou (appartenant à l'État); S. des bains Hermabessière, S. Arago (S. Villasèque d'Anglada), S. Amélie ou S. Noguère, S. Manjolet, S. Anglada.

Débit en 24 h. : Gros-Escaldadou, environ 10 000 hectol.; S. Arago, Anglada, Amélie réunies, environ 2400 hectol.

Température : Au griffon, Gros-Escaldadou 61°1, S. Arago 61°5, S. Hermabessière 61°, S. Amélie 48°7, S. Maujolet, à la buvette 43°.

Caractères particuliers : Généralement claire et limpide au griffon, déposant beaucoup de glairine, diversement colorée suivant les sources.

Service médical : Un médecin inspecteur, M. Genieys; médecin inspecteur de l'établissement militaire, M. Artigues.

Emploi : Boisson, deux à cinq verres, pure ou coupée avec du lait, douches de toutes sortes, piscines, salles d'aspiration.

Effets physiologiques : Cette eau, généralement bien supportée par l'estomac à dose convenable, agit comme les eaux sulfureuses en général, mais paraît avoir un effet spécifique dans certaines affections de poitrine. Un des principaux avantages de ces thermes, c'est de pouvoir recevoir les malades pendant l'hiver.

On exporte en bouteilles l'eau de la S. Manjolet.

Classification chimique : Eau sulfurée à base de soude.

Analyse (Bouis).

	S. Amélie. Eau 1 kil. gr.
Carbonate de soude	0,03823
— de chaux	0,00540
Soude	0,02462
Potasse	0,00612
Magnésie, fer, alumine	traces
Sulfure de sodium	0,02536
Sulfate de soude	0,02300
— de chaux	0,00600
Chlorure de sodium	0,04219
Acide silicique	0,08900
Matière azotée (glairine)	0,01400
	0,27383

Le degré de sulfuration des principales sources, d'après M. Roux (*Annuaire des eaux de la France*), varie de 0,0203 (Gros Escaldadou, à 0,0118 (S. Amélie), et 0,0020 (buvette n° 2).

Bibliographie : Pujade, *Notice sur les nouveaux thermes d'Amélie-les-Bains...* Perpignan, in-8. — E. Genieys, *Notice sur Amélie-les-Bains au point de vue du traitement prophylactique des affections chroniques de la poitrine....* Montpellier, in-8.

Promenades.

Des jardins en amphithéâtre, plantés d'arbres et d'arbustes, et bordant les deux rives du torrent, entourent les Thermes Pujade et l'établissement militaire. « A ses pieds, dit M. Pujade, on voit le lit encaissé et sinueux du Mondony. Vers le S., à l'entrée de la gorge de Montalba, on aperçoit l'indestructible muraille d'Annibal, du haut de laquelle les eaux du Mondony plongent en cascade, d'une élévation de plus de 10 mèt. : de chaque côté se dressent des rochers taillés à pic et inabordables ; de hautes montagnes, aux crêtes abruptes et déchirées, formant des précipices ou *singlas*, des anfractuosités, des déchirures, des moraines, ou *clapisses*.

« Un étroit sentier conduit à la grande cascade et au centre de ce sauvage et ténébreux détroit. C'est de ce point rapproché que le voyageur qui, au premier abord, n'avait vu qu'un vaste rocher dénudé et parsemé de saillies en surplomb, peut distinguer des paliers, lieux de repos, des cavités, des encaissements remplis de terre et couverts de jolis arbres et arbustes méridionaux, tels que le laurier, l'arbousier, le grand houx,

le pistachier sauvage, le micocoulier, le laurier-thym, le grenadier, etc.

« D'autres chemins, bordés d'arbrisseaux pyrénéens, traversent en serpentant les jardins et les parterres, et vont aboutir à la promenade communale, ainsi qu'au chemin qu'a fait construire le comte de Castellane. »

Après avoir dépassé un pavillon, puis une pyramide en granit et la fontaine de la Madonna, on atteint (30 min.) le point culminant de la crête au *Serrat den Merle*, ou bien au *Serrat de las Fourques*. De cet observatoire le regard embrasse à la fois une partie de la vallée d'Arles, si riante et si pittoresque, les sites variés qui entourent les bains, et les hautes et gigantesques cimes du Canigou.

Le Fort-les-Bains.

1/2 h. aller et revenir.

Le **Fort-le-Bains** est une petite forteresse de forme carrée, flanquée de quatre bastions, que Louis XIV fit construire d'après les plans de Vauban, pour contenir les habitants du pays, qui murmuraient contre l'intolérable impôt des gabelles. Les Espagnols s'en emparèrent en 1793 et brûlèrent le village des Bains. Les Français le reprirent le 1er mai 1794. Du sommet de ce fort, on jouit de la même vue que du sommet du Serrat den Merle.

[En remontant le cours du Mondony par *Montalba*, v. de 277 hab., et la vallée supérieure du Terme, où sont épars plusieurs hameaux, on peut atteindre en 4 h., par des sentiers abrupts, le *col del Faïtg* (950 mèt. environ), dominé au N. par le *Puy del Tourn* (1148 mèt.). De ce col on descend en Espagne par le vallon d'Arnera dans la vallée de la Muga, qu'on rejoint à (3 h. du col) Oliveda (R. 178), après avoir passé au pied de la colline qui porte le bourg de *Massanet de Cabreris*, important par ses mines de fer.

[Pour les autres excursions, soit en France soit en Espagne, *V.* R. 173, 174, 176, 177, 178, 180.]

D'Amélie-les-Bains à la Preste, R. 176.

ROUTE 176.

DE PERPIGNAN A LA PRESTE.

70 kil. — Route de voitures de Perpignan au Tech. Au delà, route en construction, chemin de mulets, parcouru en certains points par de petits chars. Diligences de Perpignan à Arles, en correspondance avec les trains de chemins de fer. — Prix : 5 fr., 4 fr., 3 fr. 50 c.

39 kil. De Perpignan à Amélie-les-Bains (R. 175).

Après avoir traversé le Mondony et laissé à g. le village thermal, la route contourne avec le Tech la colline qui porte le Fort-les-Bains, passe, à 1 kil. sur la rive g. de la rivière, à côté d'une forge à la catalane, et franchit un petit ruisseau descendu des hauteurs dénudées du N. O.

43 kil. **Arles** (*Arulæ*), ancienne capitale du Vallspire, chef-l. de c., V. de 2497 hab., presque aussi espagnole que française, située à 277 mèt. de hauteur moyenne, au centre d'un petit bassin où se montrent quelques groupes d'arbres, et que dominent des montagnes pelées et grises. Son origine remonte à une époque fort reculée. Selon certains historiens, elle doit son nom à quelques autels consacrés à des dieux païens; cependant on n'y voit aucun vestige de l'époque gallo-romaine. Dans tous les cas, elle n'acquit une certaine importance qu'après la fondation de son abbaye de Bénédictins (778). En 1707, pendant la guerre de Succession, les Espagnols s'en emparèrent; mais ils en furent chassés quelque temps après par les habitants. En 1793, l'ayant prise de nouveau, ils s'y maintinrent jusqu'après la prise du camp du Boulou par Dugommier (R. 175).

Le **monastère** d'Arles, fondé en 778 par un abbé espagnol, nommé ou surnommé Castellanus, sur les ruines d'un temple païen, fut dévasté par les Normands en 860, et s'écroula quelque temps après. En 1048, Guiffred, archevêque de Narbonne, consacra une seconde église qui tomba à son tour, à l'exception de la façade. Enfin, en 1157, Udalgérius, évêque d'Elne, procéda à une nouvelle consécration de l'église, reconstruite par les soins de l'abbé Raymond Ier, et qui existe encore aujourd'hui; le cloître, également conservé, date de la même époque. Quant aux autres constructions du monastère, elles ont été détruites pendant la Révolution française.

L'*église*, actuellement paroissiale, est située dans la partie la plus élevée de la ville; on y monte par plusieurs marches. La porte de la façade est du style romano-byzantin; sa partie supérieure est formée par un seul morceau de marbre, taillé en fronton, sur lequel sont gravés l'alpha et l'oméga; à la base de l'archivolte sont deux sculptures de lions dévorant des martyrs. Au-dessus de la porte, on remarque une petite fenêtre romane au milieu d'une rangée d'arcades, bouchées et surmontées de longues pierres saillantes qui semblent avoir soutenu un balcon. Le clocher, placé à la dr. du chœur, est de forme carrée; ses fenêtres cintrées sont ornées de colonnes engagées. L'intérieur, composé de trois nefs voûtées et soutenues par de fortes colonnes monostyles, marque pour ainsi dire la transition entre l'architecture sarrasine et le gothique pur. L'ornementation générale est du plus mauvais goût; cependant on remarque quelques sculptures sur bois qui ne sont pas sans mérite. De chaque côté s'ouvrent trois chapelles, dont l'une à dr., consacrée aux patrons de l'église, Abdon et Sennen (*V.* ci-dessous), est occupée par un retable en bois doré du XVIIe siècle, retraçant les principales scènes de la vie de ces martyrs et contenant leurs reliques dans des bustes en argent.

Le *cloître*, situé derrière l'église, est du style de transition; ses arcades retombent sur de sveltes colonnettes de marbre accouplées, surmontées d'élégants chapiteaux à crochets; malheureusement quelques-unes des colonnettes manquent.

Le *tombeau* des patrons *saints Abdon* et *Sennen*, placé derrière une grille, en dehors de l'église, près du portail, consiste en un sarcophage en pierre, surmonté d'un couvercle prismatique et isolé du sol par des supports en pierre. Ce mausolée jouit, dit-on, de la propriété merveilleuse de produire de l'eau comme une fontaine, et tous les ans on y puise plus de 300 litres d'un liquide miraculeux, qui guérit toutes les maladies. Pendant la Révolution française, l'eau cessa de couler; mais, depuis cette époque, elle a reparu de nouveau et jaillit maintenant avec la même abondance qu'autrefois. Voici comment M. Mérimée raconte la légende de cette eau merveilleuse :

« Il faut savoir qu'autrefois, je ne saurais dire précisément à quelle époque, le territoire d'Arles fut infesté d'une grande quantité de bêtes féroces, lions, dragons, ours, etc., qui mangeaient les bestiaux et les hommes. La peste vint encore ajouter aux maux qui affligeaient la contrée. Un saint homme, nommé Arnulphe, résolut d'aller chercher des reliques à Rome, pour guérir l'épidémie et chasser les animaux féroces. Arrivé à Rome, Arnulphe exposa au saint-père la misère de ses concitoyens et lui présenta sa requête. Le pape, touché de compassion, l'accueillit avec bonté, et lui permit de choisir parmi les reliques conservées à Rome, exceptant toutefois celles de saint Pierre et d'un certain nombre de saints dont il eût été imprudent de se dessaisir. Arnulphe était embarrassé pour se décider. Après avoir passé tout un jour en

prières, il s'endormit, eut un songe, dans lequel deux jeunes hommes apparurent à lui : « Nous sommes, di-« rent-ils, Abdon et Sennen, saints « tous deux. De notre vivant, nous « étions princes. La Perse est notre « patrie. Nous avons été martyrisés à « Rome, et nos corps sont enterrés en « tel lieu; exhume-les et porte-les « dans ton pays, ils feront cesser les « maux qui t'affligent. »

« Le lendemain, Arnulphe, accompagné d'une grande foule de peuple et suivi de travailleurs pourvus d'instruments convenables, fit fouiller l'endroit indiqué. On trouva bientôt les corps des deux jeunes gens, parfaitement conservés, reconnaissables pour saints à l'odeur. Il les exhuma en grande pompe, et se disposa à les emporter. Il pensa que, pendant le long voyage qu'il avait à faire pour retourner dans son pays, il pouvait trouver bien des gens qui voudraient s'approprier le trésor qu'il portait, car on se faisait peu de scrupule alors de s'emparer, même par force, des reliques de vertus bien constatées. Pour détourner les soupçons, il mit ses saints dans un tonneau, enfermé dans un autre beaucoup plus grand, qu'il remplit d'eau. Dès qu'il fut en mer, les matelots firent un trou au tonneau, croyant qu'il contenait du vin; mais s'étant aperçus qu'il n'y avait que de l'eau, ils ne poussèrent pas plus loin leurs recherches. Arnulphe, débarqué à Reus (d'autres disent à Cadaquès), avec ses reliques en double futaille, entendit toutes les cloches sonner d'elles-mêmes et se garda bien d'expliquer la cause de la merveille. Le chemin de Reus à Arles était alors, comme il l'est aujourd'hui, extrêmement mauvais et praticable seulement pour les mulets. Le tonneau est donc chargé sur un mulet, et le saint homme avec un guide se met en route. Dans un sentier dangereux, bordé d'affreux précipices, le muletier, homme grossier et brutal, crut qu'il fallait donner du courage à sa bête et lâcha un gros juron; soudain le mulet tombe dans le précipice et disparaît. On juge du désespoir d'Arnulphe. Retrouver le mulet était impossible; retourner à Rome en quête d'autres reliques ne l'était pas moins. Il prit le parti de poursuivre sa route et de rentrer dans sa ville natale. Quelle est sa surprise et sa joie, en entrant dans Arles, d'entendre sonner les cloches et de voir sur la place de l'église tout le peuple à genoux, entourant le mulet et son tonneau, qui avait déjà opéré la guérison des pestiférés et fait déguerpir les lions et autres bêtes féroces. Arnulphe tira d'abord les saints de leur tonneau, et quant à l'eau, il la versa bonnement dans un tombeau vide pour s'en débarrasser. Or, un lépreux, qui vint s'y laver, fut guéri à l'instant. D'autres malades vinrent bientôt constater la vertu de cette eau miraculeuse. Avertis de sa propriété, les moines du lieu la renfermèrent avec soin et n'en donnèrent plus que pour de l'argent. Elle coûte encore vingt sous la fiole[1]; mais on n'en donne pas à tout le monde. Il faut en demander en catalan pour en obtenir, et pour avoir parlé *gavache*[2], j'ai eu le chagrin d'être refusé. »

Dans le mur de l'enceinte où se délivre l'eau miraculeuse, est encastré un bas-relief en marbre représentant un chevalier d'Oms qui fut guéri par elle d'un cancer au nez. Il se fit moine et mourut vers 1200. Deux anges de style byzantin ont été placés auprès de lui dans l'attitude de l'adoration, uniquement par amour de la symétrie; ils proviennent d'un autre monument détruit.

Arles est une des villes où les Catalans français ont le mieux conservé

1. On la vend aujourd'hui 50 c. seulement.

2. Le mot *gavacho*, que les Espagnols appliquent aux Français par dérision, est probablement dérivé du mot arabe *cabach*, signifiant : détestable, laid, ordurier.

leurs coutumes antiques, et nulle part, lors des fêtes locales, on ne voit éclater plus de cette joie folle et de cet amour du plaisir qui distinguent les méridionaux. Sur les places publiques, on danse encore le *contrapas* dans toute sa perfection.

« Toutes les maisons, dit M. de Chausenque, sont ornées de balcons à l'espagnole remplis de spectateurs; dans le plus apparent, sont réunis les *jouglas* ou ménétriers, qui avec des hautbois, des cornemuses, des flageolets et des tambourins, font entendre une musique agreste très-animée..... Des couples indépendants dansent en tournant autour de la place et font assaut d'agilité : le comble de l'adresse est de passer lestement le pied par-dessus la tête de la danseuse et de retomber en mesure sans cesser de faire jouer les castagnettes. C'est ce qu'on appelle la *camada rodona*. Dans le mouvement général, les danseurs de chaque couple, toujours en face, avancent, reculent, tournent autour l'un de l'autre en faisant claquer les doigts; ce sont les aimables agaceries de deux cœurs, les feintes jalousies qui donnent tout son charme à un prix disputé. Puis, se réunissant huit ou dix ensemble, ils forment des ronds, et au point d'orgue, tous les hommes, passant leurs mains sous les bras de leurs voisines qui s'appuient sur leurs épaules et se courbent en avant, les élèvent à la fois sur leurs bras roidis, tandis que celles-ci, se prenant les mains, les élèvent en l'air. A côté, un cavalier resté seul poursuit sa danseuse, qui tout à coup s'avance rapidement, s'élance sur lui et bondit sur son épaule, ou reste soutenue en l'air sur ses poignets, pour n'en descendre qu'après deux ou trois pirouettes. Ces figures toujours mobiles et pittoresques, où les bonnets rouges des hommes sont toujours flottants; cette musique montagnarde si singulière, ces balcons espagnols, les physionomies brunes, expressives des acteurs, l'œil vif et agaçant de ces jeunes filles à la taille svelte, aux formes dessinées avec grâce, et toutes ces figures des spectateurs que le plaisir émeut, annoncent une peuplade émanée de la grande nation qui habite sous le soleil de l'Ibérie, ardente et passionnée comme ses ancêtres. »

« Souvent, ajoute M. Henry, quand la danse est le plus animée, on lance un taureau qui poursuit les danseurs et les disperse; c'est une gloire que de montrer quelque égratignure faite par la corne de l'animal. Un prix est quelquefois donné à celui qui peut enlever une cocarde attachée à l'une des cornes du taureau; alors on noircit les cornes, afin que celui qui a su les toucher, puisse en montrer les marques glorieuses sur ses mains. »

Arles est le centre commercial de la vallée du Tech : elle reçoit les grains destinés à l'approvisionnement des villages de la montagne, et expédie à Perpignan le fer forgé dans les usines des environs.

D'Arles à Vinça, par Valmanya, R. 177; — à Figueras, par la vallée de la Muga, R. 178.

Après avoir laissé à dr. le chemin qui monte vers Corsavi (R. 177), on suit la rive g. du Tech, et l'on traverse le Riu-Ferrer. De tous côtés s'élèvent des montagnes en partie grises et nues, en partie vertes et cultivées; celle qui se dresse au N. (838 mèt.) est célèbre dans le pays par la grande pierre druidique (?) qui en couronne le sommet : elle s'appelle *Palet de Roland*. On raconte encore comment l'immortel paladin s'amusait à jeter cette énorme pierre de sommet en sommet. La rivière et la route décrivent de grands détours; du haut d'une côte escarpée on découvre, en se retournant, Arles et Fort-les-Bains. On cultive encore des oliviers dans cette partie de la vallée du Tech.

A 6 kil. (49 kil.) d'Arles, on laisse à g. la route de Saint-Laurent de Cerdans (R. 178), puis on pénètre

dans un vallon latéral dont on remonte le versant septentrional pendant 1 kil. Ensuite on s'élève, par une forte côte, sur l'arête de collines qui sépare le vallon du Tech. De ce point, on jouit d'une vue magnifique au S., sur de beaux vallons verts de forêts, à l'O., sur la vallée du Tech, au N. sur le Canigou et la Tour de Batères, à l'E. sur la Méditerranée. On laisse à dr. les ruines d'un vieux château et *Montferrer*, v. de 744 hab., situé à 780 mèt., renommé pour ses excellentes truffes, et possédant une église romane construite en granit; puis on descend par de grands lacets dans la vallée du Tech, au confluent d'un ruisseau traversé par un pont de pierre.

53 kil. La vallée se bifurque.

[Le vallon qu'on voit s'ouvrir au S. O. est arrosé par le Galdaras ou ruisseau de la Manère. Un chemin fréquenté en remonte les bords. Après avoir dépassé la forge à la catalane de Galdaras, il gravit (40 min.) la côte qui porte *Serralongue*, v. de 778 hab., puis longe le versant oriental du vallon, à une assez grande hauteur au-dessus du torrent. Avant d'atteindre (2 h. 40 min.) *la Manère*, v. de 624 hab., on laisse à droite le vallon de Coral, qui s'élève au S. E. vers le promontoire de *Notre-Dame de Coral*. L'ermitage qui le couronne a été construit, dit-on, dès l'an 1282. A certains jours de l'année, l'affluence des pèlerins y est très-considérable. La tradition dit que l'image sacrée a été découverte dans le creux d'un arbre, par un bouvier à la recherche de son taureau. Au N. E. de la Manère s'élève une crête de montagnes (1300 mèt.), dominée par les deux vieilles *tours de Cabrens*. Dans toutes les vallées environnantes, on a découvert des gisements de plomb.

De la Manère, on peut pénétrer en Espagne par plusieurs cols. Le *col de las Falgueras* et celui de *Malrems* sont traversés par des chemins qui rejoignent à San-Jaime de Llera (R. 184) la route de Besalù à Castelfollit; le *col del Bouix* fait communiquer la Manère avec la vallée de la Muga (R. 178).]

Bientôt on perd de vue l'entrée de la gorge de Galdaras, et l'on suit, en la longeant à des hauteurs et à des distances inégales, la rive g. du Tech.

55 kil. *Le Tech*, ham. dépendant de la commune de Prats-de-Mollo, et situé à l'embouchure de la Coumelade, descendue de l'arête de montagnes qui unit le Pla-Guilhem au Canigou. Au delà, la route, qui cesse d'être carrossable, continue de remonter la rive g. du torrent, en offrant à chaque contour de beaux points de vue sur les montagnes cultivées et boisées qui forment la vallée. On franchit un ruisseau près d'une petite chapelle, 20 min. avant d'atteindre

62 kil. **Prats-de-Mollo** (auberge), ch.-l. de c. de l'arrond. de Céret, commune de 3336 hab. La ville est bâtie en amphithéâtre, à 798 mèt. au-dessus de la rive g. du Tech, sur le penchant d'une montagne dont l'église paroissiale couronne le sommet: un souterrain bien voûté conduit de cette église au fort *la Garde*, construit par Vauban et dominant la ville. Prats-de-Mollo garde l'issue des passages assez faciles qui mettent la vallée espagnole du Ter en communication avec la vallée du Tech.

Prats-de-Mollo n'était encore qu'un village au xve s. Don Martin, roi d'Aragon, accorda, l'an 1410, à ses habitants, le droit d'abattre les arbres de la forêt royale, dans un rayon d'un quart de lieue autour de l'église, pour éloigner les ours et les loups qui en rendaient l'abord dangereux. En 1428, elle essuya un violent tremblement de terre, qui causa de grands dégâts, et ses campagnes furent ravagées par une grande inondation; mais, grâce à ses immunités et à sa

constitution presque républicaine, elle acquit peu à peu une plus grande importance; les consuls seuls avaient le droit de convoquer l'*host* et la *chevauchée*, et les habitants devaient être à tout jamais exempts du payement des gabelles.

« En 1642, dit M. Taylor, Louis XIV voulut les rétablir; le peuple s'y opposa; on eut recours à la force. Les agents du fisc furent massacrés, et les soldats refoulés au bas de la vallée. Deux bataillons arrivèrent pour réprimer et punir les révoltés; les habitants battirent ces troupes et restèrent maîtres du terrain. Le maréchal de Noailles fit alors marcher deux régiments, qui tournèrent le Canigou en passant par Prades et la vallée de Py (R. 172); il fallut céder à la force. On imposa une taxe de guerre en sus des gabelles, et tout rentra dans l'ordre, ainsi que l'entendait Louis XIV, qui, afin de comprimer désormais toute tentative des habitants, fit élever le fort de la Garde. »

En 1691, les Espagnols assiégèrent Prats-de-Mollo sans succès, ils la prirent en 1793, mais ils ne la gardèrent qu'une année. Aujourd'hui, c'est une place de guerre de quatrième ordre, très-irrégulière, entourée d'une vieille muraille flanquée de tours rondes gothiques et de plusieurs bastions. On y fabrique des draps, des molletons, des lainages, etc., etc.

A 1 kil. 1/2 au S. O., sur le sommet d'une montagne, s'élève, à 1550 mèt., la *tour de Mir* (Regard), d'où l'on domine une grande étendue de pays sur les deux versants de la France et de l'Espagne. Autrefois, un poste y veillait sans cesse. Un sentier mène de la tour de Mir en Espagne par le *col* difficile *de Prégoun* ou de *Préjende* (1636 mèt.), ouvert à l'O. du col d'Ares (R. 179).

De Prats-de-Mollo au Vernet, R. 174 — à Ripoll, R. 179.

Au delà de Prats-de-Mollo, le chemin suit la rive g. du Tech, devenu un simple ruisseau, franchit (65 kil.) le torrent qui descend des hauteurs du Pla-Guilhem (R. 174), et, traversant des prairies où se montrent çà et là des bouquets de peupliers, de noyers et de frênes, s'élève graduellement jusqu'au petit village de

68 kil. **La Preste,** dépendant de la commune de Prats-de-Mollo. On n'a plus alors qu'à contourner le versant méridional du coteau sur lequel est bâti ce village, et à pénétrer dans le vallon latéral de la *Llabane*, pour atteindre (70 kil).

LA PRESTE-LES-BAINS.

Situation. — Histoire. — Établissement.

L'établissement est situé sur un étroit plateau qui forme comme un promontoire entre la gorge du Tech au S. et celle de Llabane à l'O. De grands arbres, croissant sur le penchant de la montagne, empêchent de voir au fond des gorges l'eau des deux torrents, et montrent à peine, à travers leur épais feuillage, les rochers coupés à pic qui s'élèvent en face du côté de l'O. Au-dessus de la gorge du Tech, se redressent dans le lointain les longues et faciles pentes du Costabona, et, vers le S., se dessine le sentier qui mène en serpentant au col d'Ares.

On ignore complétement à quelle époque les sources thermales de la Preste commencèrent à être utilisées. Carrère, chargé de les inspecter vers la fin du XVIII[e] s., attribuait une certaine antiquité au bâtiment voûté qui couvrait la piscine où se prenait le bain collectif. Déjà même, à cette époque, on ne pouvait constater que par des ruines l'existence d'une voûte ayant servi à abriter une source thermale du voisinage, qui conserve encore le nom de bain des Lépreux, *bañy dal Mazells*.

En 1766, l'établissement se composait encore d'un simple bassin carré d'environ 8 mèt. de côté, couvert par une voûte et présentant trois mar-

ches dans son contour extérieur. Il fallait être bien misérable ou bien malade pour consentir à se loger dans la masure attenante. Quelques années plus tard, on construisit une maison plus convenable pour les baigneurs : mais l'ancien bassin fut comblé seulement en 1813, et le bain collectif remplacé par des cabinets et des baignoires.

Le bâtiment thermal actuel, auquel on n'arrive que par la maison d'habitation, a 6m 15 de largeur sur 7 de longueur; il est surmonté d'une belle voûte et reçoit la lumière par la partie supérieure. Dans le sens du plus grand axe sont disposés de chaque côté 4 cabinets de bains, avec baignoires en marbre blanc. Au milieu règne un large corridor à l'extrémité duquel s'élève, en face de la porte d'entrée, une fontaine ornée de colonnes de stalactites, et fournissant l'eau thermale destinée à la boisson. A la façade septentrionale est adossé, extérieurement, un réduit voûté surmonté d'une lucarne et servant à abriter le bouillon de la principale source, la seule utilisée.

Outre cette source, connue sous le nom de la *Grande Source* ou *source d'Apollon*, on en a découvert trois autres : l'une, peu considérable, sourd à 3 mèt. environ de la première, à l'angle extérieur de la grande voûte; l'autre, autrefois utilisée sous le nom de bain des Lépreux (*V.* ci-dessus), sort de terre vis-à-vis de l'établissement, sur le bord opposé de la Llabane, et la troisième, surgissant à 200 mèt. à l'O., sur la rive g. du Tech, porte le nom de fontaine de la *Fargasse*. Elle s'annonce, au premier aspect, comme source sulfureuse, à une traînée de glaires blanches qu'elle dépose dans son canal.

De 5 à 600 malades visitent les bains de la Preste pendant la saison : ils viennent des départements voisins, et surtout de la Catalogne.

De vastes terrasses, ombragées par de belles plantations, ont été construites, le long du plateau, autour des bains de la Preste, et forment comme une suite de belvédères, d'où l'on peut voir les différents aspects des gorges du Tech et de la Llabane. L'une de ces terrasses se prolonge presque jusqu'à la belle *grotte den Brichot*, grand labyrinthe riche en stalactites.

Les eaux.

Eau thermale sulfureuse.

Quatre sources : Une seule, la Grande Source ou source d'Apollon, est en usage aujourd'hui.

Débit en 24 h.: 3084 hectol.

Température : Grande Source, 43° 5 à 44°.

Caractères particuliers : Eau limpide, incolore, odeur légèrement sulfureuse, goût plutôt alcalin; laissant déposer des filaments blancs de glairine.

Emploi : En boissons, bains, douches.

Saison du 1er juin au 1er octobre.

Effets physiologiques : Agissant comme les eaux peu sulfureuses, et plutôt comme certaines eaux alcalines, elle passait au siècle dernier pour succédanée des Eaux-Bonnes. On s'accorde à lui reconnaître une action spécifique sur les voies urinaires.

Classification chimique : Eau sulfurée à base de soude.

Analyse (Anglada).

	Eau 1 kil. *Grande S.* gr.
Carbonate de soude	0,0397
— de potasse	traces
— de chaux et de magn.	0,0011
Sulfure de sodium	0,0127
Sulfate de soude	0,0206
— de chaux (par réaction?)	0,0007
Chlorure de sodium	0,0014
Acide silicique	0,0421
Barégine ou glairine	0,0103
Perte	0,0051
	0,1337

Bibliographie : Filhol, *Eaux minérales des Pyrénées*. Paris, in-12. — *Annuaire des eaux de la France*. Paris, 1854; in-4.

De la Preste-les-Bains à Costabona.

Sentiers faciles. 3 ou 4 h. On peut monter à cheval jusqu'au sommet.

En remontant la vallée du Tech le long de la rive g., on trouve encore quelques métairies et des champs cultivés, puis des granges et des enclos où l'on enferme les brebis pendant les nuits d'été. A 1 h. 30 min. environ des bains, la vallée se bifurque : l'un de ses bras remonte à l'O., vers le flanc méridional du Costabona, tandis que l'autre, retournant cette montagne du côté du N., s'élève sur son versant occidental. C'est dans cette gorge que passe l'affluent le plus important du Tech supérieur. On peut suivre l'un ou l'autre vallon : car les flancs du **Costabona** sont couverts de pâturages faciles à gravir. Du sommet, élevé de 2464 mèt. au-dessus de la mer, et formant le nœud où la chaîne latérale du Canigou vient se réunir à la chaîne centrale, on jouit d'une vue très-étendue sur les vallées qui convergent dans tous les sens autour de ce massif des Pyrénées : à l'E., le Tech; au S., le Riutort et le Ter; à l'O., les Sègres; au N., les affluents de la Têt. On a découvert des gisements de cuivre sur les flancs du Costabona.

De cette montagne, on pourrait redescendre par d'abruptes pentes à Setcasas dans la haute vallée du Ter (R. 180).

ROUTE 177.

D'ARLES A VINÇA

PAR VALMANYA.

10 h. de marche environ. — Route carrossable d'Arles à Corsavi. Au delà, sentier de montagnes praticable aux mulets jusqu'à Valmanya. Un guide n'est pas absolument nécessaire.

Après avoir traversé le Riu-Ferrer, on laisse à g. (1 kil.) la route de la Preste, et l'on gravit par de longs et pénibles lacets un escarpement qui domine la vallée de la Têt et sépare la gorge du Riu-Ferrer à dr. de celle de la Fou, à g.; celle-ci est un véritable gouffre creusé dans le calcaire : sa profondeur est d'environ 160 mèt. et sa largeur, d'un bord du précipice à l'autre, est à peine de 50 mèt.

5 kil. (2 h.) *Corsavi*, v. de 964 hab., situé à 787 mèt. d'alt. et dominé par une vieille tour. Du plateau du village, on jouit d'une vue étendue, d'Arles à Saint-Laurent de Cerdans et à Prats-de-Mollo; mais, de ce côté, toutes les montagnes sont basses et déboisées; seulement à l'O., vers la source du Tech, apparaissent quelques forêts sur les contre-forts de la haute montagne de Costabona. Le village de Corsavi est célèbre par la fête des mulets qu'on y célèbre en grande pompe le jour de la Saint-Éloi. Ce jour-là, tous les mulets, dans leur parure de franges bleues et de pompons rouges, sont conduits à une grand'messe et font partie d'une procession précédée de la musique et suivie du clergé.

La principale industrie des habitants du village consiste dans l'exploitation des mines de fer. Le territoire de la commune abonde en truffes excellentes.

En sortant du village de Corsavi, on continue d'abord de suivre vers le N. O. le contre-fort escarpé sur lequel on se trouve, puis on descend vers le Riu-Ferrer, qu'on traverse en aval du ham, de *Lecca*, que dominent des parois perpendiculaires de plus de 100 mèt. de hauteur. Au N. du vallon de Riu-Ferrer se dressent les pentes nues de la *Tour de Batère* (1436 mèt.), où sont clairsemés quelques vieux ifs, essence presque détruite dans les Pyrénées; on gravit ces pentes par des sentiers en zigzag, puis on passe à côté d'une petite fontaine, et bientôt après (5 h.) à Arles, on atteint le *col de la Cirèré*, dominé à l'E. par le

Puy de l'Estelle (1738 mèt.) et à l'O. par le *Puy du Pel-de-Can* (2036 mèt.). Au col même on exploite plusieurs mines de fer, dont les produits alimentent la forge de Valmanya. Le minerai s'y trouve dans un schiste tendre, de sorte qu'il est facile de le dégager au moyen du pic seulement, tandis que plus à l'E., vers le sommet de la Tour de Batère, on est obligé d'employer la poudre pour extraire le fer du granit qui l'enveloppe. Près des mines, se montrent des veines d'un beau marbre blanc.

Quand on a suivi pendant quelque temps les rampes allongées du plateau, On atteint tout à coup le haut des parois rocheuses qui dominent le vallon de la Lentilla, où paraît dans le lointain le village de Valmanya. 1 h. 30 min. sont nécessaires pour descendre dans ce grand précipice par des pentes roides et monotones.

6 h. 30 min. *Valmanya*, v. de 349 hab., situé à 851 mèt. au-dessus de la mer. On ne saurait imaginer une solitude plus complète que celle de ce village, si bien enfermé de tous côtés par de hautes montagnes escarpées, qu'on ne peut deviner le point où passe la Lentilla pour s'écouler vers la plaine. La forge de Valmanya est très-renommée pour la supériorité de ses produits.

De Valmanya au Canigou, R. 173.

A moins de 1 kil. de Valmanya, la vallée de la Lentilla tourne à g. dans la direction du N. O., et bientôt après, on voit, à côté du chemin, une fontaine ferrugineuse connue, comme toutes les sources de même nature, sous le nom générique de *Fon-Roubillouse*. Le premier village qu'on rencontre en descendant est

4 kil. de Valmanya. *Ballestarya* (343 hab.), situé à 670 mèt. sur les deux rives du torrent et dominé au S. par les pentes boisées de la Batouse. On peut ensuite longer indifféremment l'une ou l'autre rive. Le chemin le plus court laisse à g. une autre *Fon-Roubillouse*, passe sur le versant de dr., gravit les croupes qui dominent le torrent du côté de l'E., dépasse *Finestret* (521 hab.), puis, après avoir traversé

12 kil. Joch (R. 166), descend enfin une arête de collines plantées en vignes, avant d'atteindre

15 kil. de Valmanya Vinça (R. 166).

ROUTE 178.

D'ARLES A FIGUERAS

PAR SAINT-LAURENT DE CERDANS ET SAN-LORENZO DE MUGA.

9 h. de marche environ : 23 kil. (6 h.) jusqu'à la frontière ; de 5 à 6 h. de la frontière à Figueras. — Route de voitures d'Arles à Saint-Laurent de Cerdans. Au delà, chemins praticables aux mulets pendant toute l'année.

6 kil. D'Arles à la bifurcation des routes de Prats-de-Mollo et de Saint-Laurent (R. 176).

On traverse le Tech sur un pont de pierre de 3 arches pour en remonter la rive dr. par une route sinueuse jusqu'à l'embouchure de la Quéra ou ruisseau de Saint-Laurent; pénétrant alors dans le ravin de ce torrent, on en longe le versant oriental par de nombreux zigzags. On dépasse trois forges à la catalane.

17 kil. **Saint-Laurent de Cerdans**, b. industrieux de 2173 hab., situé à 660 mèt., sur la rive dr. de la Quéra, dans un riant bassin planté de châtaigniers, entre deux montagnes, dont l'une, qui s'élève au S. O., est couronnée par le *bois de la Ville*. En 1159, ce bourg n'était qu'une cellule dépendante du monastère d'Arles; il fut ensuite peuplé par une colonie des vassaux du monastère qui avaient habité les hauteurs du col de la Perche (R. 166). Il doit son importance actuelle à ses forges et à ses clouteries, ainsi qu'à son commerce interlope avec l'Espagne.

C'est par Saint-Laurent de Cerdans que les Espagnols envahirent les Pyrénées-Orientales, en 1793, grâce à la connivence des principaux habitants.

A 1 kil. (18 kil.) environ au S. de Saint-Laurent, la vallée de la Quéra se divise en deux bras: l'un remonte le ham. de *Villeroge*, d'où l'on franchit la crête par plusieurs cols, et redescend à la rivière de la Muga, qui forme en cet endroit les limites de la France et de l'Espagne: l'autre bras de la vallée se dirige à l'E.; on le suit le long de la rive dr. du ruisseau, que l'on traverse seulement près de

22 kil. **Coustouges** ou *Costujas*, v. de 547 hab., situé à moins de 1 kil. de la frontière de la Catalogne, sur une hauteur (832 mèt.) qui domine deux vallées descendant, l'une vers la France, l'autre vers l'Espagne. C'est l'ancienne *Costudia*, fondée par les Romains pour surveiller l'Ibérie; elle devint un gros bourg du temps des Goths; mais depuis, souvent dévastée par les Sarrasins, les Normands, les Aragonais, les Catalans et les Français, elle a perdu peu à peu son ancienne importance.

L'*église* de Coustouges est un édifice remarquable, datant probablement du IXe siècle. « L'appareil, dit M. Mérimée, est de gros morceaux de granit assemblés avec précision. Du côté du midi, la teinte de ces pierres, d'un orangé foncé, est admirable. » — « Son plan, ajoute M. Taylor, est un parallélogramme rectangle terminé par une abside; sa longueur extérieure est d'environ 33 mèt., et sa largeur de 13; une partie de 7 mèt., prise sur la longueur, est séparée de l'édifice par une forte muraille, formant le *pronaos*. Pour entrer dans la nef, on descend deux marches, puis on en remonte trois pour arriver à l'autel. Deux colonnes grosses et courtes sont placées en avant de l'ouverture de l'abside, et sont couronnées de chapiteaux corinthiens modifiés par des ornements romans; elles supportent une voûte d'arête plus basse que la voûte de la nef, formant une légère ogive.

« La porte principale est encadrée par quatre colonnes à chapiteaux corinthiens romans qui supportent une grande archivolte, couverte de moulures et d'ornements : palmettes, oves, rinceaux, têtes plates de monstres fantastiques, fleurs, fruits de pins, feuilles d'acanthe : ces sculptures paraissent appartenir à deux époques différentes. Le clocher, placé à dr. du chœur, a 13 mèt. d'élévation : c'est une tour carrée percée de fenêtres à plein cintre. Il y avait autrefois une crypte sous l'église, mais elle est comblée depuis longtemps. »

[De Coustouges, on peut, en se dirigeant au N., gravir le *col de la Creu de Canonge*, d'où l'on descend par le v. de *Tapis* dans la vallée de l'Arnera (R. 175), tributaire de la Muga. Quand on veut se rendre à Figueras, ce chemin est beaucoup plus court que celui de Saint-Laurent de Muga.]

C'est à Coustouges même que le Riumayou, affluent de la Muga, prend sa source. On le traverse à son origine pour pénétrer (1 kil.) sur le territoire espagnol où l'on suit le versant septentrional du ravin. Bientôt, après avoir dépassé (15 min. de la frontière) le ham. de *Hors*, on aperçoit à dr. la gorge profonde où s'opère le confluent du Riumayou et de la Muga. On se garde bien de descendre vers le torrent, et tournant à g., on suit d'abord à l'E., puis au S. E., une longue arête de collines qui sépare la vallée de la Muga d'un vallon latéral.

1 h. 15 min. de la frontière. *Carbonils*. — On continue de suivre l'arête jusqu'à (2 h.) la *chapelle de San-Jorge*, d'où l'on voit s'ouvrir à ses pieds l'étroit bassin de San-Lorenzo

de Muga, dominé à l'E. par le superbe rocher de la Magdalena.

2 h. 15 min. **San-Lorenzo de Muga,** v. situé sur la rive g. de la Muga et réuni à la rive dr. par deux ponts en amont et en aval. « Nulle part, dit M. Fervel, l'âpre Catalogne ne présente un terrain plus bouleversé : des crêtes de roc vif aux flancs abrupts et décharnés, sur lesquels tranchent çà et là des lambeaux d'une noire et rude végétation ; un torrent embarrassé dans sa marche tortueuse et roulant entre d'immenses escarpements; un village isolé, puis de loin en loin seulement quelques métairies ou cabanes de bergers, éparses dans les rares ouvertures de la gorge ou dans les oasis de la montagne; enfin, pour communication, des sentiers suspendus au-dessus des précipices ou ensevelis dans les déjections des ravins : telle est la sévère image des lieux. » A 3 kil. en aval de San-Lorenzo, sur la rive g. du torrent, se trouve une fonderie. En amont, on remarque l'affreuse gorge d'Albanya, où le torrent bondit en cascades.

La superbe *crête de la Magdalena*, qui se dresse au-dessus de la rive dr., à 540 mèt. d'altitude, est un magnifique observatoire pour ceux qui veulent se rendre compte de la topographie du Haut-Ampourdan et des mouvements stratégiques qui ont abouti en 1793 et 1794 aux sanglantes batailles décrites par M. Fervel. Dans les deux cas, ce furent les Espagnols qui attaquèrent, et dans les deux cas également, ils furent défaits après un sanglant carnage.

La première bataille eut lieu le 19 mai 1793. L'acharnement des deux armées fut vraiment horrible : « on estima à 2000 le nombre des Espagnols tués ou blessés qui restèrent sur le terrain, chiffre relativement énorme, car il dépassait le cinquième de l'effectif des combattants. Des cimes de la Magdalena aux précipices de la Muga, les ravins étaient jonchés de cadavres et les rochers teints de sang. » Augereau commandait les troupes françaises, mais tout l'honneur de la victoire revint à la brigade du général Mirabel. Cette brigade refusa noblement les primes que le club des Jacobins vota d'enthousiasme pour elle, et consacra aux veuves et aux orphelins des soldats français tombés sur le champ de bataille le produit de la vente des armes arrachées aux Espagnols.

La deuxième bataille fut livrée le 12 août 1794 et dura 16 heures. Mirabel fut encore une fois le véritable vainqueur; mais il tomba en refoulant les Espagnols. A la suite de cette victoire, les Français s'emparèrent du fort de Bellegarde, le dernier point du territoire français encore occupé par la coalition.

De San-Lorenzo de Muga, on pourrait au besoin suivre la vallée tortueuse de la Muga pour rejoindre à (1 h.) *Oliveda* le sentier qui descend du col de Faitg (R. 175); mais le chemin direct traverse le torrent, laisse à dr. une vieille tour, et, contournant la base méridionale du rocher de la Magdalena, franchit un petit col pour redescendre à

3 h. 15 min. de la frontière. *Terradas*, v. situé dans un vallon, à l'extrémité supérieure d'une gorge profonde qui descend vers le S. E. Évitant cette gorge, on s'élève à g. sur la crête des hauteurs, et l'on dépasse (4 h.) *Palau-Surroca*, situé au bord d'un promontoire escarpé. Les hauteurs de Palau, la gorge d'Escaulas, au fond de laquelle coule la Muga, et les murailles du *Roc-Blanc* qui se dressent au N., furent, le 20 novembre 1794, le théâtre d'une sanglante victoire des Français.

4 h. 40 min. *Llers*, v. important situé sur la pente d'une colline, dont la route de Perpignan à Figueras longe la base.

5 h. 30 min. Figueras (R. 183).

ROUTE 179.

DE PRATS-DE-MOLLO A RIPOLL,

PAR LE COL D'ARES.

9 h. de marche environ : 2 h. à la montée, 7 h. à la descente. — Sentier praticable aux mulets. Route en construction de Camprodon à Ripoll. Chemin de fer concédé de San-Juan de las Abadesas à Ripoll. Un guide n'est pas nécessaire. Courrier de la poste tous les jours.

Au sortir de Prats-de-Mollo, le chemin, bien entretenu, traverse le ruisseau de Canadeille, qui coule dans un large lit pierreux et s'élève par de nombreux lacets sur le flanc de la montagne. Après avoir dépassé la chapelle ruinée de Sainte-Marguerite, on monte directement vers

2 h. Le **col d'Ares** ou *de Aras*, ouvert à 1500 mèt. environ, sur la crête qui forme la frontière entre la France et l'Espagne : au point de vue stratégique, c'est le col le plus important de la frontière entre Montlouis et la Méditerranée. Le maréchal de Noailles fit, en 1689, passer par ce col du canon pour le siége de Camprodon.

On descend sur le versant espagnol par des sentiers beaucoup plus mauvais, et cependant beaucoup moins inclinés que ceux du versant français. On suit le cours du Riutort, et, laissant à dr. sur un promontoire le village de *Mollo*, on arrive, après 2 h. de marche depuis le col, à

4 h. **Camprodon** (en français *Campredon*), V. de 800 hab., située au confluent du Riutort et du Ter, qui descend des neiges de Costabona. En 1793, les troupes du général Dagobert la prirent d'assaut et la mirent au pillage, mais elles y restèrent quelques jours seulement : craignant d'être enveloppées par l'ennemi, elles furent obligées d'opérer un mouvement de retraite, et poursuivies jusqu'à la frontière avec un acharnement extrême.

Camprodon est une ville déchue: un grand nombre de maisons n'offrent plus que des ruines, et personne ne songe à les réparer. A l'E. de la ville, sur un monticule, se dressent les murailles crénelées d'un fort jadis considérable, que le maréchal de Noailles détruisit en 1689.

Le pont de Camprodon, construit sur le Ter, immédiatement en aval de l'embouchure du Riutort, est un monument très-pittoresque : sa grande arche cintrée, qui porte une chaussée très-inclinée et qu'une haute tour défend du côté de l'église, ressemble à un contre-fort de cathédrale gothique.

De Camprodon à Montlouis, R. 180.

En sortant de Camprodon, on contourne la base d'une colline escarpée qui porte l'ermitage vénéré de San-Antonio; puis, à côté d'un trou de mine, on passe (15 min.) sur la rive dr. du Ter. A côté de la route s'élève l'usine *del Veterano*, où l'on devait (1861) mettre en œuvre les produits des mines environnantes. On a découvert dans ces mines du plomb, du cuivre, du fer, du cobalt, du spath, etc.

Au delà de l'usine, la vallée se rétrécit peu à peu entre des montagnes rougeâtres, n'offrant que des pâtés pierreux et des rochers. A dr., sur un monticule, se dresse la *tour* ruinée *de Caballera*.

4 h. 50 min. de Prats-de-Mollo. *La Real*, misérable hameau situé dans un petit bassin pierreux et peuplé en grande partie de crétins. On longe ensuite la rive dr. du Ter, qu'on traverse deux fois pour atteindre, en aval d'un vieux pont ruiné,

5 h. 25 min. *San-Pablo de Segurias* ou *Santa-Pau*, v. situé dans une île formée par deux bras du Ter. — Au delà de San-Pablo, on franchit la branche occidentale du Ter, puis on gravit une petite côte pour descendre de nouveau vers le Ter, sur lequel

passe la route par un cinquième pont. Ensuite, on n'a plus qu'à contourner plusieurs ravins profonds. Depuis Camprodon, le fond de la vallée n'a cessé d'être presque horizontal, et rien ne serait plus facile que de terminer la route de voitures commencée. Quand on se retrouve du côté du N., on ne voit point les montagnes de la grande chaîne : on dirait que de ce côté les hauteurs s'abaissent pour mourir dans la plaine.

6 h. 45 min. **San-Juan de las Abadesas** (*Saint-Jean des Abbesses*), v. de 500 hab., situé sur la rive g. du Ter, dans un bassin fertile qu'entourent de toutes parts des montagnes rougeâtres aux formes arrondies. Il doit son nom à un ancien couvent de femmes, dont il reste encore quelques murailles et des débris de tours. L'église offre une curieuse porte romane ouverte entre deux colonnes de marbre, aux chapiteaux dégradés : les sculptures du tympan représentent le Jugement dernier.

Une source minérale peu connue jaillit dans un vallon latéral à une petite distance au S. E. de San-Juan.

[C'est à 5 kil. au N. de San-Juan de las Abadesas, dans les vallons supérieurs de la *gorge de Font-Grau*, dont on aperçoit l'issue à moins de 1 kil. en amont du bourg, que se trouvent les importantes *mines de houille* auxquelles la vallée du Ter devra un jour sa richesse industrielle. Actuellement (1862), 100 ouvriers à peine sont employés à l'extraction du charbon de terre, et tant que les transports devront se faire au moyen de charrettes, il est probable que le travail ne sera pas activé. Depuis de longues années, on parle de la construction d'un chemin de fer industriel qui suivrait la vallée du Ter de San-Juan de las Abadesas à (52 kil.) Vich et franchirait ensuite un plateau pour redescendre dans la vallée du Besos, et se réunir, après un développement de 80 kil., au chemin de fer de Granollers à Barcelone, en exploitation sur une longueur de 30 kil. Ce tracé présente quelques difficultés, des tunnels nombreux, formant, bout à bout, une longueur de 4600 mèt., des remblais et des ouvrages d'art considérables. On a proposé d'appliquer à cette voie ferrée le système Arnoux, à trains articulés, et de diminuer ainsi le nombre des travaux d'art.]

A San-Juan de las Abadesas, la route de Ripoll franchit le Ter et descend le long de la rive dr. du cours d'eau, parallèlement au tracé du chemin de fer. La vallée devient graduellement plus fertile; des bouquets d'arbres se montrent sur les pentes.

9 h. **Ripoll,** V. de 5000 hab., située au confluent du Ter et du Frase, et défendue au N., au S. et à l'E. par trois forts couronnant trois promontoires escarpés. A l'époque de la Révolution française, elle possédait une manufacture d'armes très-importante.

Une route de voitures, régulièrement desservie par des diligences, fait communiquer Ripoll avec Vich et Granollers.

De Ripoll à Puycerda, par le col de Tosas, R. 182.

ROUTE 180.

DE MONTLOUIS A CAMPRODON.

9 h. de marche environ : 5 h. à la montée, 4 h. à la descente. — Route de voitures de Montlouis à Thuès. De Thuès à Camprodon, sentiers difficiles et rarement fréquentés. Un guide est indispensable.

12 kil. De Montlouis à Thuès (R. 166). Pour ne pas se fatiguer inutilement, on fera bien de passer la nuit à l'établissement thermal des Graus d'Olette, et de partir dans la matinée.

La *gorge de Carença*, qui débouche

dans la vallée de la Têt, immédiatement à l'O. de Thuès-entre-Valls, semble presque inaccessible, tant elle présente un aspect sauvage. Les deux parois sont deux murailles extrêmement élevées, distantes de quelques mètres à peine sur toute leur hauteur. La perpendicularité de ces rochers à pic se continue pendant plus d'un kil.; aussi est-ce avec difficulté qu'on pénètre dans la gorge, tantôt en côtoyant la rivière, tantôt en s'élevant péniblement sur l'un des côtés. Un chemin plus facile part de l'établissement thermal, gravit par de longs zigzags la montagne qui s'élève au S., et gagne le versant oriental de la gorge de Carença à une grande hauteur au-dessus du torrent.

3 h. On atteint un petit bassin pierreux où les ruisseaux de Carença et de Bassibès se réunissent. Au S. O. se dressent les escarpements du *Pic de Gallinas* (2624 mèt.) : cette montagne est celle dont la pyramide régulière se montre aux habitants de la Cerdagne par-dessus le col de la Perche.

Le sentier abrupt et pierreux qui se développe en longs zigzags sur le flanc de la montagne pénètre à g. dans le vallon de Bassibès, dont les pentes offrent çà et là quelques bouquets de pins.

4 h. 30 min. Toute trace de sentier disparaît sur une terrasse de pâturages d'où l'on aperçoit au S. la crête d'*Esquine d'Aze* (Échine d'Ane), qu'il faut franchir pour redescendre sur le versant espagnol. En 30 min. (5 h.) on atteint cette crête, qu'on appelle aussi *col de la Jéganne* (du Géant). Son altitude est de 2633 mèt. On y jouit d'un beau panorama de montagnes; mais pour contempler l'amphithéâtre des Pyrénées dans toute sa beauté, il faut monter (15 ou 20 min.) à travers des pâturages faciles au *pic de la Doña* (2714 mèt.), qui s'élève à l'E.

De cet observatoire, presque aussi élevé que le Canigou, on voit se dresser au N. E. cette énorme cime et s'abaisser vers les plaines du Roussillon et vers la mer toutes les crêtes des Pyrénées, des Aspres et des Albères. Immédiatement à l'O., de l'autre côté de la crête d'Esquine d'Aze, on voit les deux cimes jumelles du *pic Géant* (2881 mèt.) et du *roc de Prats* (2844 mèt.), plus élevées que le Canigou; au N. O., on compte tous les principaux sommets de la chaîne jusqu'au Puy de Carlitte et au Puy de Prigue.

D'Esquine d'Aze, on descend sur le versant espagnol par un couloir d'une roideur extrême, où l'on doit s'engager avec précaution, de peur de glisser sur les pierres roulantes et de se briser les os. En 30 min. (5 h. 30 min.) on atteint les pâturages de Mourens, encore fortement inclinés, mais déjà rayés de sentiers. A g. on voit s'ouvrir le *col de Porteille* par lequel on pourrait pénétrer dans la vallée de Mantet (R. 166); à dr. on aperçoit le *col de Maranna*, que choisissent les pâtres de la haute vallée du Ter pour se rendre à l'ermitage de Nuria (R. 181).

Après avoir traversé le cirque de pâturages (5 h. 45 min.), on recommence à descendre par un chemin tortueux et semé de pierres, et bientôt on atteint le bord du Ter naissant, qui bondit en cascades à dr. du sentier, et dont on longe constamment la rive gauche. Quelques pins, restes d'une antique forêt, se montrent çà et là sur les pentes escarpées des montagnes grises.

7 h. *Set-Casas*, misérable village, situé en amphithéâtre au pied d'une montagne qui domine la rive dr. du Ter. C'est à peine si l'on peut trouver dans l'une de ses deux auberges, soit un morceau de pain, soit un verre de vin ou de lait.

[De Set-Casas on peut se rendre en 6 h. aux bains de la Preste par le *col*

de la Pale, ouvert à l'O. du pic de Costabone (R. 176).]

En sortant de Set-Casas, on passe de nouveau sur la rive g. du Ter. Le fond de la vallée est presque horizontal, et l'on pourrait facilement y tracer une route carrossable.

8 h. 15 min. *San-Martino de Villalonga.* Bientôt après on laisse à dr., de l'autre côté du torrent, un rocher abrupt couronné de maisons : le hameau porte le nom de *la Roca.*

8 h. 40 min. *Llanas*, v. situé dans un bassin de prairies qu'arrosent abondamment les eaux réunies du Ter et du Tertas. L'église est du style roman : on y remarque surtout le porche et ses colonnes surmontées de chapiteaux dégradés.

Au delà de Llanas, on suit par un chemin presque horizontal, les bords du Ter et d'un canal d'irrigation, puis on traverse le Riutort et l'on entre sur la grande place de

9 h. Camprodon (R. 179).

ROUTE 181.

DE MONTLOUIS A RIVAS.

A. Par le col de Neuffons.

Route de voitures de Montlouis à Saint-Thomas de Vallaguer. Au delà, âpres sentiers de montagnes.—De 8 à 9 h. de marche environ : 5 h. à la montée, 3 h. 30 min. à la descente. Guide indispensable.

8 kil. De Montlouis à Saint-Thomas de Vallaguer (R. 166).

Au-dessus de l'établissement thermal, on gravit au S. une côte escarpée pour gagner (30 min.) le ham. de *Prats-de-Vallaguer*, situé à 1330 mèt., sur une terrasse qui domine la rive dr. du torrent. Après avoir dépassé ce hameau, on continue de longer à mi-flanc le versant oriental de l'étroite et pittoresque vallée. A dr. de vastes bois de pins appartenant à l'État couronnent les rochers et d'abruptes pentes.

2 h. Le sentier, moins incliné que le fond de la vallée, atteint le bord du torrent et en longe pendant quelque temps la rive dr. pour le franchir ensuite et suivre la rive g. Le chemin, assez pierreux, est cependant moins abrupt qu'à l'entrée de la gorge.

3 h. 30 min. On traverse de nouveau le ruisseau un peu en aval du petit lac où il prend son origine, et l'on s'élève par une suite de très-pénibles zigzags au (5 h.) **col de Neuffons** (Neuf-Fontaines) ou de *Naufons*, ouvert à 2600 mèt. d'alt. environ, immédiatement à l'O. du *pic de la Fosse du Géant*, haut de 2809 mèt. On se trouve sur la crête qui sépare la France de l'Espagne.

[Avant d'atteindre le fond de la gorge de Prats-de-Vallaguer, on laisse à g. un sentier qui remonte vers le *col du Pas-du-Porc*, d'où l'on redescend (1 h.) dans le cirque de pâturages pierreux appelé *Combe d'Enfer* ou *Combe des Gourgs* (des gouffres). C'est dans ce vaste cirque que sont épars les divers **étangs de Carença**, le *Grand Lac* (2226 mèt.), le *lac Noir*, le *lac Bleu*, etc., peuplés de truites. De riches mines de cuivre existent dans les environs des étangs, et, si l'on en croyait les paysans, l'une de ces mines serait aurifère. L'exploitation de ces gisements métalliques a été commencée à diverses reprises, mais n'a jamais été suivie régulièrement, à cause des neiges qui rendent cette position inhabitable pendant huit mois de l'année. Les étangs de Carença, comme ceux de Nohédas (R. 168), ont donné lieu à un grand nombre de légendes superstitieuses qui se racontent encore dans les villages : c'est là, dit-on, que se réunissent les esprits de la

montagne. Le grand pic qui se dresse au S. E. du cirque porte le nom de ***Pic de l'Enfer*** ou *des Gourgs :* son altitude est de 2870 mèt.]

Sur le versant espagnol du col de Neuffons, on descend par d'âpres sentiers à (1 h.) la ***chapelle de Notre-Dame de Nuria***, située sur un promontoire qui domine le confluent de plusieurs ruisseaux. Elle est en grande vénération parmi les montagnards des deux nations, qui s'y rendent par centaines aux jours de fête. La spécialité de la Vierge de Nuria est de guérir les maux de tête. A côté de la chapelle s'élève une auberge où plus de 100 personnes peuvent trouver à gîter au besoin. Après l'ermitage de Font-Romeu (R. 171), celui de Nuria est le plus célèbre de cette partie des Pyrénées.

De Nuria à Montlouis, par le col de Nuria (*V.* ci-dessous); — à Puycerda, par le col de Llo, R. 182.

En descendant de l'ermitage de Nuria, on s'engage dans la vallée d'un torrent qui va se réunir au Frase et dont on suit l'une ou l'autre rive.

2 h. 30 min. du col. *Queralps*, v. situé au confluent du Frase et d'un autre torrent. Plusieurs hameaux se montrent sur les hauteurs environnantes.

3 h. 30 min. du col (6 h. 30 min. de Saint-Thomas). Rivas (R. 182).

B. **Par le col de Nuria.**

Route de voitures de Montlouis au ruisseau d'Eyna. D'Eyna à Rivas, sentiers de montagnes. 7 h. de marche environ : 3 h. 30 min. à la montée, 3 h. 30 min. à la descente.

84 kil. De Montlouis au ruisseau d'Eyna (R. 166).

Le sentier du col de Nuria est beaucoup plus facile que celui du col de Neuffons, parce qu'il a son point de départ à une altitude plus considérable de 500 mèt., et qu'il traverse un col moins élevé. Au delà d'Eyna (20 min. de la route), il dépasse une église en ruine et longe le ruisseau, tantôt sur la rive dr., tantôt sur la rive g. Sur le versant oriental de la vallée, dans les ravins de la montagne de Cambrasdase, se montrent quelques bois, restes d'une ancienne forêt. Plus haut, on ne voit que des pâturages et des pentes ravinées.

A 3 h. 30 min. de la route de la Perche, on atteint le ***col de Nuria***, ouvert à 2500 mèt. environ, entre le ***pic d'Eyna*** (2786 mèt.) à l'E. et le ***pic de Fenestrelle*** (2826 mèt.) à l'O. De ce col on descend par le versant espagnol, et l'on atteint en 1 h. (4 h. 30 min.) la chapelle de Nuria.

2 h. 30 min. (7 h.). De Nuria à Rivas (*V.* ci-dessus *A*).

C. **Par le col de Llo.**

Route de voitures de Montlouis à Saillagousse. De Saillagousse à Rivas, âpres sentiers de montagnes. — 8 h. de marche environ : 4 h. 30 min. à la montée, 3 h. 30 min. à la descente.

89 kil. De Montlouis à Saillagousse (R. 166).

En sortant de Saillagousse, on pénètre dans le vallon supérieur de la Sègre en gravissant obliquement le versant septentrional de la vallée. Sur une distance de 2 kil. environ, on monte de plus de 200 mèt. A g., sur la hauteur, se montre une vieille tour.

45 min. **Llo**, v. de 449 hab., auquel des sources thermales sulfureuses pourraient donner quelque importance. Ces sources jaillissent à 1 kil. environ, sur la rive g. du torrent, dans une prairie ombragée d'arbres. Les habitants des lieux circonvoisins prennent ces eaux en boisson, quelquefois même en bains; mais ils s'en servent surtout pour certains usages domestiques, notamment pour le blanchissage du linge; car leur température s'élève de 33 à 35 degrés centigrades.

Non loin de ces sources, sur le flanc de la montagne, jaillit la *fontaine intermittente de Cayella*, dont le flux et le reflux se succèdent de demi-heure en demi-heure. Après le reflux, il ne reste plus qu'un mince filet d'eau, tandis que, pendant la durée du flux, la fontaine coule par six branches à la fois. Le retour de l'eau est toujours annoncé par un bruit souterrain, plus sensible au commencement de l'été que pendant le reste de l'année.

En amont de Llo et de la chapelle de Saint-Féliu, on peut suivre deux chemins : l'un qui traverse la Sègre pour s'élever sur le versant opposé de la vallée et contourner de nombreux ravins; l'autre qui ne cesse de suivre le versant oriental de la vallée jusqu'au *cirque de la Culasse*, au fond duquel se rassemblent les premiers ruisselets de la Sègre.

3 h. On se dirige alors vers la dr., on décrit du côté de l'O. un grand circuit autour du cirque, et l'on s'élève par de nombreux zigzags vers le

4 h. 30 min. **Col de Llo** (2558 mèt.), dominé au N. par le pic de Fenestrelle. En 1 h. (5 h. 30 min.), on descend du col à la chapelle de Nuria.

2 h. 30 min. (8 h.). De Nuria à Rivas (*V.* ci-dessus *A*).

ROUTE 182.

DE PUYCERDA A RIPOLL.

A. Par le col de Tosas.

Route de voitures en projet. Chemin de mulets très-fréquenté. — 12 h. de marche environ : 4 h. à la montée, 8 h. à la descente.

La route du col de Tosas sort de Puycerda par une porte ouverte au S. O. et descend dans la plaine fertile que les deux Sègres entourent de leurs eaux. A 1 h. de la ville, on traverse la Sègre de Saillagousse à une petite distance en amont de son confluent avec la Sègre de Carol, et, tournant à g., on pénètre dans le large vallon latéral de la Molina, dominé par des montagnes à cimes arrondies. Quelques restes d'antiques forêts de pins couvrent encore le versant méridional de ce vallon.

1 h. 30 min. *Vilar*, v. situé en face d'*Astoll*. On descend vers le torrent, qu'on traverse (1 h. 50 min.) près de la vieille *Tour del Biù*, pour le franchir de nouveau bientôt après.

Ensuite on prend à g., et, gravissant successivement plusieurs ressauts séparés les uns des autres par des *plans* de pâturages, on atteint enfin (4 h. de Puycerda) la large échancrure du **col de Tosas**, ouvert à 2200 mèt. environ, dans la chaîne de montagnes qui réunit le massif du Puigmal à l'arête de Cadiz (R. 152). A 1 kil. au N. du col de Tosas se trouve le petit *col de Mayence*, dont le versant septentrional est encore sur le territoire français.

4 h. 30 min. *San-Cristobal de Tosas*. On longe la rive dr. du Rigart, et l'on traverse successivement les villages de (5 h.) *Fornells*, (5 h. 45 min.) *Planes*, (6 h.) *Planolas*. Au delà de ce dernier village, la vallée du Rigart fait un coude vers le S. O.

8 h. **Rivas**, ch.-l. d'un district de 28 000 hab., bourg considérable, situé à 818 mèt., au confluent du Rigart, du Frase et du Sagadell. Dans les environs, on exploite d'importantes mines de fer.

On a souvent formé le projet de relier Rivas à Ripoll par un chemin de fer, embranchement de la grande voie future de Barcelone à San-Juan de las Abadesas (R. 179); mais il est probable que pendant de longues années encore le mauvais chemin qui existe aujourd'hui ne sera ni amélioré, ni remplacé. Il franchit une fois le Frase, dont la vallée est en plusieurs endroits étranglée entre des escarpements verticaux de rochers.

4 h. de Rivas (12 h. de Puycerda). Ripoll (R. 179).

B. **Par Valsabollera.**

Sentiers de montagnes praticables aux mulets. — De 11 à 12 h. de marche environ : plus de 4 h. à la montée, plus de 7 h. à la descente.

2 kil. De Puycerda à Hix (R. 166).

Après avoir dépassé Hix, on se dirige au S. E. à travers des campagnes fertiles et cependant monotones à cause du manque d'arbres, et coupées çà et là de ravins pierreux.

1 h. 20 min. de Puycerda. *Osseja*, v. de 1020 hab., situé à 1254 mèt., sur la rive dr. de la Vanera et faisant avec l'Espagne un assez grand commerce d'échange. Au delà, il faut traverser la rivière, remonter la vallée en longeant la rive g. de la Vanera, dominée au S. par des montagnes boisées, dépasser le ham. de (2 h. 20 min.) *Puig*, puis franchir de nouveau la Vanera et en suivre la rive dr. jusqu'à

34 kil. **Valsabollera**, v. de 350 hab., situé au confluent des ravins supérieurs, dont les ruisseaux réunis forment la Vanera. Les montagnes qui environnent ce bassin sont couvertes de forêts appelées *bois de las Coronas*.

[Au S. de Valsabollera, on peut franchir la crête de la frontière et descendre en Espagne par plusieurs points. En remontant au S. E. le cours du ruisseau de Fayton, on atteindrait en 2 h. un col de 2400 mèt. d'altit., d'où l'on pourrait descendre soit à Planolas (*V.* ci-dessus *A*), soit à Queralps par une vallée tributaire de celle du Frase. Ce col est plus difficile que les autres; mais il se rapproche davantage de la belle pyramide du **Puigmal,** qu'on voit se dresser au N. E. C'est après le puy de Carlitte (R. 171) la plus haute montagne des Pyrénées orientales : elle s'élève à 2909 mèt. de hauteur.]

Au delà de Valsabollera, les sentiers les plus fréquentés se dirigent au S. à travers le bois de las Coronas. En suivant le plus direct de ces sentiers, on arrive en 1 h. 20 min. (4 h. 20 min.) au *pla de las Salinas* (223[illegible] mèt.), où l'on franchit la frontière pour rejoindre à (5 h. 20 min.) Planes le chemin du col de Tosas.

6 h. 15 min. (11 h. 35 min.) De Planes à Ripoll (*V.* ci-dessus *A*).

ROUTE 183.

DE PERPIGNAN A FIGUERAS.

54 kil. — Route de poste desservie par les voitures de correspondance du chemin de fer. — Prix : 11 fr. 50 c., 10 fr. et 8 fr. 50 c. — Prix jusqu'à Girone : 19 fr., 16 fr. 50 c. et 13 fr. 50 c. — Prix jusqu'à Barcelone : 37 fr., 31 fr. 25 c. et 25 fr. 50 c.

2 kil. De Perpignan au Boulou (R. 175).

Au sortir du Boulou, la route *d'Espagne* descend de 15 mèt. pour atteindre le bord du Tech, franchit cette rivière près des moulins de la Barque, sur un pont situé à 68 mèt. d'altitude, et, gravissant une petite côte, vient se réunir à la route d'Argelès et de Collioure (R. 187). Bientôt après (2 kil. du Boulou), elle traverse à 90 mèt. de hauteur un petit ravin connu dans le pays sous le nom de *Carbassal* ou de *Correch de San-Marty*. Ce ravin, qui remonte à l'E. vers le pic Estelle, haut de 317 mèt., sépare le territoire du Boulou de celui de **Saint-Martin de Fenouilla**, hameau dépendant de Maureillas (R. 175). Plusieurs filets d'eau alcalino-ferrugineuse froide, qui sourdent des deux côtés du ravin, appartiennent à l'une ou à l'autre commune, selon leur situation. Quelques-unes de ces sources sont utilisées dans un petit établissement construit tout près de la route, sur le versant méridional du ravin, au-dessous d'un bois de chênes verts.

Après avoir dépassé le Correch de San-Marty, la route se rapproche du ruisseau de Rome, dont elle remonte la vallée, laisse à dr. sur le bord de ce ruisseau l'église de Saint-Martin de Fenouilla, puis, changeant de direction en même temps que la vallée, se dirige au S. E. A 131 mèt. de hauteur, près du moulin d'en Fourcanade, elle se réunit à la route de Céret (R. 175). Laissant alors à dr., de l'autre côté du ruisseau, l'*Écluse-Basse*, antique forteresse consistant en quelques tours liées par des pans de murs, on franchit deux petits ravins, et l'on passe à côté d'un vieux mur nommé *Écluse del Mitg* (Écluse du Milieu), avant d'atteindre, à 230 mèt. (28 kil. de Perpignan), les derniers débris de l'*Écluse-Haute*, qui font face aux ruines appelées **château des Maures.**

Ces restes antiques, désignés dans les anciens titres sous les noms de *Clusæ* et de *Clausuræ Spaniæ* (Portes d'Espagne), sont principalement mentionnés dans l'histoire de la révolte de Paul contre Wamba, roi visigoth d'Espagne. C'est de là qu'en 673, le rebelle écrivait à son roi qu'il voulait se mesurer avec lui; mais quand Wamba s'approcha à la tête d'une armée, il n'osa pas tenir son défi et s'enfuit jusqu'à Nîmes, où il fut fait prisonnier. Le hameau de l'Écluse est le chef-lieu d'une commune de 114 habitants.

Quand on a dépassé le château des Maures, on monte par une côte assez rapide jusqu'à 290 mèt. de hauteur, puis, après avoir traversé le ruisseau de Rome, sur le pont du Pertus, laissant à g. le vieux pont, on entre au

21 kil. **Pertus**, v. de 638 hab., ainsi nommé parce qu'il est situé sur la frontière, entre deux talus qui forment comme un *pertuis* pour pénétrer de France en Espagne. Sa hauteur au-dessus de la mer est de 290 mèt. Avant d'arriver à ce village, on a vu depuis longtemps le **fort de Bellegarde** qui le domine à l'O., au sommet d'un cône isolé, aux flancs abrupts et tout hérissé de rocs (420 mèt.). C'est là que se trouvaient autrefois les *trophées de Pompée*, consistant en une tour carrée, dont les inscriptions célébraient les victoires de Pompée sur Sertorius et la conquête de 876 villes d'Espagne. Jules César, après avoir vaincu dans la péninsule ibérique les lieutenants de Pompée, voulut à son tour élever au même endroit un monument de son triomphe; mais, par une feinte modestie, il se contenta d'y faire bâtir un énorme autel de pierre. Déjà, bien avant Pompée et César, Annibal avait fait passer par le col de Pertus ses légions carthaginoises.

« Vers la fin du XIIIe siècle, dit M. Cénac-Moncaut, le pape Martin ayant offert la Catalogne au fils de Philippe le Hardi, celui-ci réunit une armée très-considérable à Narbonne, 200 000 hommes, assure-t-on, et se prépara à franchir les Pyrénées. La plus haute noblesse du royaume, le légat du pape, la reine, les dames d'honneur l'accompagnèrent, prêts à installer la nouvelle cour à Barcelone. En arrivant sur le Tech, entre Céret et le Boulou, on trouva les Pyrénées occupées par l'armée espagnole. Le légat et Philippe le Hardi sommèrent le roi d'Aragon de se soumettre à l'arrêt du souverain pontife et de céder la couronne.... « Mes ancêtres, répondit fièrement Pedro, l'ont « conquise par le sang; qui veut l'en-« lever doit l'acheter au même prix. » Les Français tentèrent vainement l'attaque du Pertus, défendu par don Pedro et ses paysans, et durent chercher un autre col ouvert à deux lieues à l'E. du Pertus. Le défilé dura quatre jours; l'armée de Philippe put gagner sans encombre le port de Rosas, où l'attendait une flotte d'approvisionnement, et marcher de succès en succès jusqu'à Girone. Mais la flotte de Rosas fut détruite par Roger Lauria, et pour comble de mal-

heur le typhus des marais commença ses ravages parmi les troupes françaises. Bientôt des cadavres d'hommes et de chevaux, abandonnés par milliers sans sépulture, couvrirent la plaine, et les Français furent réduits de 200 000 à 50 000; enfin le mal atteignit Philippe lui-même. Le fils de saint Louis fut couché dans une litière, et le 30 septembre 1285, les débris de ses troupes battirent en retraite vers le Roussillon, emportant le roi prêt à rendre le dernier soupir : c'en était fait de l'armée, de la noblesse de France et du roi, si l'on n'avait imploré la générosité de Pedro. Le prince chevaleresque se laissa fléchir; il promit d'épargner le légat et le roi. « Il fit savoir par des criées, dit Muntaner, que, sous peine de mort, nul ne frappât où sa bannière ne flotterait pas et avant que les trompettes donnassent le signal. La litière royale entra dans la gorge du Pertus, accompagnée de l'oriflamme; toute la gent du roi d'Aragon criait : « Frappons, seigneur, frappons! » Mais seigneur roi les *massait* avec une javeline de chasse pour qu'ils n'en fissent rien. « Honte, seigneur! frappons! » Mais le seigneur roi tenait plus fort, jusqu'à ce que le roi de France eût passé avec ceux qui allaient près de lui avec l'oriflamme. » Aussitôt après que l'arrière-garde eut disparu, les montagnards espagnols fondirent sur les troupes françaises de l'arrière-garde et les massacrèrent. Deux jours après son arrivée à Perpignan, Philippe le Hardi rendait le dernier soupir. »

Mazarin porta les frontières de la France jusqu'à Bellegarde. Les Espagnols s'en emparèrent en 1674; mais dès l'année suivante elle était reprise par les Français sous les ordres du maréchal de Schomberg. Après la paix de Nimègue, en 1679, Vauban en fit une place régulière, composée de cinq bastions, en partie taillée dans le roc, avec une belle place d'armes : ce fut lui, dit-on, qui démolit la tour de Pompée et l'autel de César.

En 1793, le fort de Bellegarde fut pris par les Espagnols, après un siége de près de 2 mois, grâce au manque absolu de vivres et à la direction imprimée aux travaux d'attaque par le transfuge royaliste Cotte de la Tour. Lorsque le fort fut repris, en 1794, par le général Dugommier, la garnison, composée de 1000 hommes, dont 400 attaqués du scorbut, était également sans pain. 68 canons et 40 milliers de poudre furent le résultat de la capitulation.

Dans un des bastions de l'*enceinte* supérieure de la forteresse on *voit un* puits de 64 mètres de profondeur, creusé dans le roc et recouvert par des casemates à l'épreuve de la bombe. A l'O. du fort, s'ouvre le *col de Panissas*, plus fréquenté que celui de Pertus pendant l'antiquité et le moyen âge, mais aujourd'hui rendu impraticable par le génie militaire, dans l'intérêt de la défense de la frontière. Au S. du fort, et à 100 mèt. plus bas, se montre un petit fortin, au delà duquel commence le territoire espagnol. C'est là que les médecins Bailly, Pariset et François firent leur quarantaine, en 1821, à leur retour de Barcelone, où ils étaient allés étudier et combattre la fièvre jaune, et où ils laissèrent leur quatrième compagnon, le jeune Mazet, au nombre des victimes.

[A 5 kil. à l'E. du Pertus, à l'origine de la vallée de Rome, au pied du pic de Llobrégat (924 mèt.), s'élève l'église de ***Saint-Martin d'Albéra***, très-petit monument que M. Taylor cite comme un modèle en miniature des églises romanes.]

Après avoir dépassé les deux bornes en marbre qui marquent les frontières de la France et de l'Espagne, on descend, sur le versant méridional de la chaîne, dans la vallée du Llobregat,

par une pente beaucoup plus facile que celle du versant septentrional. La campagne offre un aspect désolé, les pentes des montagnes sont revêtues çà et là de chênes-liéges au feuillage sombre. Bientôt on arrive, en suivant la rive g. du Llobregat, à

38 kil. *La Junquera* (douane), premier village espagnol, situé dans un vallon marécageux et rempli de roseaux : de là son nom. Les Romains l'appelaient *Campus Juncarius*.

Continuant de suivre la vallée du Llobregat, qui coule dans la direction du N. O. au S. E., on passe à côté du pont de *Campmany*. A dr. se dresse la *Montagne-Noire* (*Mont-Roich* des Catalans). C'est là que fut livrée, en novembre 1794, une bataille sanglante, dans laquelle le général Dugommier trouva la mort, mais qui se termina par la déroute des Espagnols. Quelques jours après, se livrait une nouvelle bataille où périt le général en chef des Espagnols, le comte de la Union. Les résultats de cette journée furent désastreux pour l'Espagne : elle y perdit 200 canons, les bagages de toute une armée et 8000 hommes.

On traverse le Llobregat, puis, au pont de Molins, la Muga, fleuve le plus souvent à sec, pour atteindre, en contournant la base des collines,

54 kil. **Figueras**, en français *Figuières* (hôt. Dessaya, fonda del Comercio), l'ancienne *Ficaris*, ville relativement assez bien construite, contenant une population de 9000 hab. Elle est située à l'extrémité occidentale d'une plaine marécageuse et malsaine, arrosée au N. par la Muga et le Llobregat, au S. par le Manol. Du côté de l'O. seulement, s'élèvent les hauteurs couronnées par la forteresse.

Les monuments publics de Figueras sont peu remarquables. L'*église*, surmontée d'une coupole et flanquée de chapelles latérales, n'est pas aussi surchargée d'ornements que le sont en général les églises espagnoles. Le *théâtre* est un édifice moderne, décoré de statues. Les *promenades* sont spacieuses et plantées de beaux arbres. Figueras possède des fabriques de savon.

Comme toutes les places frontières, Figueras a souvent été prise et reprise. La **citadelle**, appelée *San-Fernando*, parce qu'elle fut construite sous le règne de Ferdinand VI, peu de temps avant la Révolution française, a été construite à 1 kil. au N. O. de la ville. Les remparts, en partie taillés dans le roc vif, ont la forme d'un pentagone régulier, et contiennent de magnifiques arsenaux et d'autres moyens de défense qui devaient rendre la citadelle imprenable. Elle pourrait recevoir 20 000 hommes de garnison et 500 chevaux, et les caves sont assez vastes pour qu'on puisse y entasser deux années d'approvisionnement. L'ensemble des ouvrages de défense a près de 2 kil. 1/2 de tour, et la longueur du chemin couvert atteint presque 7 kil. La citadelle de San-Fernando a coûté 14 millions de notre monnaie. Cette forteresse est, dit-on, la plus importante de l'Espagne. Cependant le luxe inouï de son architecture ne fait que mieux ressortir les graves défauts que les hommes de l'art reprochent à cette fastueuse construction. Elle n'intercepte aucun passage et n'appuie aucune ligne naturelle de défense ; elle est dominée par des hauteurs plus élevées, et son insalubrité est devenue proverbiale.

Elle était à peine terminée en 1794, lorsque la garnison, effrayée par la perte des deux batailles de la Montagne-Noire (*V.* ci-dessus), se rendit lâchement, sans avoir brûlé une amorce, aux troupes républicaines de la France, commandées par le général Pérignon, successeur du général Dugommier. Lors de la paix, la forteresse fut restituée aux Espagnols. En 1808, le général Duchesne parvint à y introduire 200 hommes, sous un faux prétexte, et s'en empara facilement. Trois ans plus tard, le 10 avril

1811, le docteur en théologie Rovira, aidé de quelques paysans, s'y glissa pendant l'absence de l'insouciant gouverneur, et en chassa la petite garnison française. Aussitôt après, le général Baraguey d'Hilliers, à la tête de 4000 hommes, s'avança vers Figueras pour la reconquérir, et par une brillante charge de cavalerie, mit en déroute 10 000 Espagnols accourus à la défense de la place menacée. La garnison de la citadelle, abandonnée à elle-même, et entourée par 13 000 Français, que commandait le maréchal Macdonald, se défendit héroïquement pendant cinq mois, et ne capitula qu'après avoir épuisé toutes ses provisions. Toutes ces capitulations successives firent faire aux Espagnols la remarque suivante : « Que la citadelle leur appartenait en temps de paix, mais qu'elle appartenait aux Français en temps de guerre. »

Du haut du fort, on jouit d'une vue magnifique : au N., sur les Albères aux flancs plantés de chênes-liéges; à l'O., sur des collines parsemées de bouquets d'oliviers; en face, vers l'E., sur la plaine fertile du *Pla de las Aguas* (plaine des Eaux), traversée par de nombreuses rivières, et, enfin, sur le golfe de Rosas déployant son vaste demi-cercle de sable, depuis le delta marécageux de la Fluvia jusqu'à la Punta del Falco.

[De Figueras plusieurs voitures vont chaque jour à (81 kil. de Perpignan) Girone, où aboutit aujourd'hui le chemin de fer de (179 kil. de Perpignan) Barcelone. La voie ferrée doit être prochainement terminée de Girone à Figueras. (*V.*, pour la description de la route de Figueras à Barcelone, l'*Itinéraire descriptif et historique de l'Espagne*, par M. DE LAVIGNE.)]

De Figueras à Ripoll, R. 184; — à Port-Vendres, R. 188; — à Cadaquès, R. 189.

ROUTE 184.

DE FIGUERAS A RIPOLL.

75 kil. Route de voitures en constru[ction] de Figueras à Besalù. Service de [dili]gences quotidien entre Besalù et [...] Au delà, sentiers praticables aux [mu]lets. Nous recommandons aux arc[héo]logues la visite de Besalù.

Au S. O. de Figueras, la ro[ute] parcourt un pays montueux où [le] seul ombrage est celui des olivi[ers]. Au delà de *Vilafant*, v. où se tr[ou]vent les ruines insignifiantes d'un [an]cien château, on traverse le Man[ol], ruisseau complétement à sec penda[nt] l'été. Après avoir franchi le ravin [de] l'Algama, également sans eau à l'ép[o]que des chaleurs, on atteint le bo[rd] d'une terrasse d'où l'on voit briller [à] ses pieds les eaux de la Fluvia s[i]nueuse. Quelques bosquets se mon[]trent çà et là sur les collines. En s[e] retournant du côté des Pyrénées, o[n] aperçoit la cime du Canigou, la *Sierr[a]* de Rosas, les cols de Pertus et d[e] Banyuls. La route descend à travers un bois de chênes et de pins et longe la rive g. de la Fluvia.

12 kil. *Espinadesa*.

15 kil. *Espia*, v. important, situé dans un étroit vallon, à une petite distance de la Fluvia. On franchit un petit col rocheux pour rejoindre le bord de cette rivière, qu'on longe à travers des cultures et des champs çà et là marécageux.

23 kil. **Besalù** (aub. ignoble), V. construite sur un rocher qui domine la rive g. de la Fluvia : l'intérieur de la ville est vraiment hideux; il est difficile de s'imaginer des rues plus étroites et plus sales : les étrangers se sentent suffoqués en respirant l'atmosphère fétide de Besalù. Cette ville était autrefois importante, ainsi que le prouvent ses monuments, aujourd'hui dégradés et ruinés : il est probable qu'elle a été fondée par les Ibères bien avant les temps histo-

riques, car son nom est d'origine basque. En 1794, Besalù fut mise au pillage par les Français.

L'*église*, de construction romane, n'a rien de curieux à l'intérieur; mais ses deux façades de l'O. et du S. offrent de très-remarquables détails. De chaque côté de la porte de l'O., deux élégantes colonnes de marbre blanc, aux chapiteaux de feuillage sculpté, supportent les archivoltes du tympan. Au-dessus de la porte, la façade est percée par une fenêtre dont la partie supérieure est ogivale et renferme une rosace, tandis que la partie inférieure se compose d'aratelles romanes et offre de chaque côté une colonne de marbre semblable à celle de la porte. Le portail roman de la façade du S. est très-curieux : les chapiteaux de ses colonnes, fouillés avec art, représentent les Vices sous la figure de monstres hideux; les sculptures du tympan symbolisent aussi les Péchés capitaux. A l'E. de l'église s'arrondit une élégante abside. Le clocher est une tour moderne insignifiante.

Au sommet de la colline s'élèvent une foule de constructions en ruine : les murs d'une ancienne forteresse; des remparts encore crénelés et percés de meurtrières, une église au toit effondré, une tour de beffroi qui sert aujourd'hui de tour d'horloge. Plusieurs maisons de la ville ont été construites avec des débris d'édifices du moyen âge; dans presque toutes les rues, on aperçoit des arcades et des colonnades romanes.

Le monument le plus curieux de Besalù est le *pont*, construction pittoresque et singulière qui n'a peut-être pas sa pareille dans le monde. Au lieu de franchir en droite ligne la rivière de Fluvia, il décrit une forte convexité dans le sens du courant, et se compose en réalité de quatre tronçons complétement différents les uns des autres. Le tronçon septentrional, dont l'entrée est défendue par une petite tour, est formé de trois arches en plein cintre; vient ensuite une arche ogivale qui a dû remplacer un ancien pont-levis. Une haute tour se dresse immédiatement au delà, sur la plus large et la plus forte culée du pont. Le troisième tronçon offre une grande arche en cintre surbaissé; enfin, le tronçon de la rive méridionale se compose de 2 arches inégales presque ruinées.

—

[A 2 h. de marche au N. de Besalù, l'ermitage très-célèbre de la *Madre del Mount* couronne, à 1317 mèt., l'extrémité d'un promontoire. De toutes les hauteurs situées entre Espinadesa et Besalù, on n'a cessé de l'apercevoir sur la dr.]

—

En amont de Besalù, la vallée de la Fluvia devient plus pittoresque. Des bois de chênes-liéges couvrent les pentes : en face, on voit se dresser des montagnes plus élevées. La route traverse le Burro, en deçà de (27 kil.) *Jalagué*, puis à (30 kil.) *San-Jaime*, le ruisseau de Llera, qui descend du col de Malrems (R. 176) et arrose une large vallée remplie de chênes-liéges.

35 kil. La voiture franchit la Fluvia, non sur un pont, mais sur une chaussée empierrée que les eaux recouvrent en été de quelques centimètres seulement, puis elle s'élève par de longs lacets vers **Castelfollit,** b. misérable, bâti à l'extrémité d'un promontoire de lave qui domine le confluent de la Fluvia et du Turmell. Sur le bord du précipice se dressent les ruines de l'ancien château qui a donné son nom au bourg. En aval du confluent, on aperçoit les ruines d'un pont dont la voûte est extrêmement mince à la clef. On a découvert à Castelfollit les restes d'une voie romaine qui se dirigeait au N. O. par la vallée de la Fluvia et celle de la Trana, et descendait dans la vallée du Ter, par le *col de Capsacosta*,

entre Camprodon et San-Juan de las Abadesas.

Au delà de Castelfollit, la route continue de monter en laissant à g. le ravin profond où coule le ruisseau de Turmell, et, tournant à dr., se dirige vers (40 kil.) le *col de San-Cosmo*. A g., sur une hauteur boisée, on remarque le ham. et l'église de *Balet*. La chaîne de montagnes sur un contre-fort de laquelle est situé Balet, et qu'on voit se prolonger du S. O. au N. E., est la seule chaîne volcanique des Pyrénées. A 2 kil. à l'E. de Balet s'ouvre un profond cratère; à 2 kil. au S. E., près d'une tour télégraphique, la *chapelle de Santa-Margarita* occupe le fond d'un deuxième cratère; enfin, à 2 kil. plus loin, dans la direction du S. E., un autre volcan éteint, dont le cratère est encore parfaitement reconnaissable, domine le village de Santa-Pau. Des éruptions volcaniques auraient encore eu lieu dans les temps modernes, s'il est vrai qu'en l'année 1421 trois cratères se soient ouverts près d'Olot. D'après M. de Chausenque, ce fait serait consigné dans les archives de la ville d'Olot.

Du col de San-Cosmo, on descend par une pente rapide vers la Fluvia, qu'on traverse sur un pont de 2 arches en pierre, beaucoup trop étroit.

43 kil. **Olot** (posada de la Estrella), ch.-l. d'un district judiciaire de la province de Girone, V. de 10 000 hab., située dans une plaine fertile et boisée qu'entourent des montagnes arrondies. Olot est une ville manufacturière : elle possède des filatures de coton, des fabriques de drap, etc., mais ses monuments publics n'offrent rien de remarquable. Elle a de grandes places et quelques rues qui semblent belles quand on les compare à celles de Besalù. Au N. de la ville, près du monastère de San-Francisco, un petit cratère s'ouvre au sommet d'une colline.

Au sortir d'Olot, on laisse à g. la large et belle vallée de la Haute-Fluvia, qui rappelle certains paysages du centre de la France, particulièrement la vallée de la Vézère à Brives, et l'on s'engage au N. O., puis à l'O. dans la vallée de la Ridaura. A dr., la tour du télégraphe couronne le sommet d'une colline. On aperçoit encore de rares oliviers sur les pentes.

50 kil. *Ridaura*, v. situé sur la rive g. du ruisseau du même nom, dans un bassin fertile que dominent au S. quelques forêts clair-semées de chênes et de châtaigniers. Au S. se dresse l'énorme rocher blanchâtre de *San-Juan de la Peña*, qui se termine brusquement du côté de la Fluvia par des parois perpendiculaires de plusieurs centaines de mètres de hauteur. L'ermitage de la *Magdalena del Mount* se montre sur la crête la plus aiguë du formidable escarpement. Dans les Pyrénées espagnoles, où toutes les cimes abruptes sont couronnées d'ermitages, il n'en est peut-être pas un seul qui, vu d'en bas, soit en apparence aussi inaccessible.

De Ridaura, on s'élève par une pente assez douce, mais par des chemins pierreux, au (55 kil.) *col de Canas*, d'où l'on descend au S. O. dans le Vallfagona, vallée qui doit son nom à ses anciennes forêts de hêtres, aujourd'hui disparues.

59 kil. *Santa-Julia de Vallfagona*. — Au delà de ce village, on continue encore pendant 3 ou 4 kil. de suivre le bord du torrent, puis on oblique à dr. pour monter de nouveau et gagner le col de *San-Vicente de Puigmal*, d'où l'on descend à

75 kil. Ripoll (R. 179).

[A l'O. d'Olot, on pourrait aussi gravir obliquement, sous l'ombrage des châtaigniers et des chênes, le versant des montagnes qui dominent au N. la vallée de Ridaura, et gagner à l'O. le *col de Panticosa*, où un ravin qui plonge sur San-Juan de las Abadesas

prend son origine. On compte 4 h. de marche d'Olot à San-Juan par le col de Panticosa.]

—

ROUTE 185.

DE PERPIGNAN A PORT-VENDRES.

31 kil. — Chemin de fer en construction. En attendant, mauvaise route carrossable. Route de poste. Diligences tous les jours, en correspondance avec les trains des chemins de fer. — Prix : 4 fr., 3 fr. 50 c., 2 fr. 50 c. — Voitures à volonté.

En sortant de Perpignan dans la direction du S. E., la route, bordée de cactus et de grenadiers, dépasse quelques tuileries, et laisse à g. (2 kil. environ de la route) le v. de *Cabestany* (702 hab.), dont le nom (Tête de l'Étang) indique l'existence d'un ancien étang, aujourd'hui desséché. Au-dessus de Cabestany s'élève une petite colline où l'on avait établi en 1793 le *camp de l'Union*. Le 17 juillet, l'infanterie espagnole échoua à l'attaque de ce camp, défendu par de simples recrues.

—

[A 5 kil. environ de Cabestany, sur le bord de l'étang de *Saint-Nazaire*, est le village de même nom (220 hab.), près duquel existe un tumulus désigné dans le pays sous le nom de ***Mount de la Terra***, et rappelant des souvenirs superstitieux de fantômes et de sorcières : « C'est apparemment pour tranquilliser l'esprit alarmé des populations voisines, dit M. Henri, qu'on avait bâti sur cette butte une chapelle dont il reste encore quelques débris au-dessus du sol. »]

—

Après avoir traversé sur un pont en fer (6 kil.) le Réart, parfois complétement à sec, on laisse à dr. Villeneuve de la Raho (R. 175). Le v. de ***Théza*** (204 hab.), situé à l'E., dans une plaine marécageuse, à 13 mèt. de hauteur au-dessus de la mer, est caché par une forêt de roseaux. Dans le mur de l'église sont enchâssées deux inscriptions romaines. Au S., on remarque les trois cimes des Albères, le phare de Béarn, la tour du Diable et la tour de Massane (*V.* ci-dessous).

9 kil. *Corneilla del Vercol*, v. de 240 hab., situé sur la rive g. d'un petit ruisseau, dont l'ignoble nom, *Agouille de la mer*, indique suffisamment l'insalubrité, et qui va se déverser dans la partie méridionale de l'étang de Saint-Nazaire. L'ancien château de Corneilla est aujourd'hui transformé en maison de ferme.

13 kil. **Elne**, simple commune du canton de Perpignan, V. de 2486 hab., située sur les pentes d'une petite colline de 44 mèt. de hauteur, qui s'élève du côté de l'O. C'est l'antique *Illiberi*, dont le nom basque (Ville Neuve) indique suffisamment l'origine. Elle fut la première étape d'Annibal sur le territoire de la Gaule. Le général carthaginois campa sous ses murailles, l'an de Rome 556, avec une armée de 80 000 hommes d'infanterie et 12 000 hommes de cavalerie, et il vint y conférer avec les principaux chefs des Belges Tectosages. Elle devait être alors très-considérable, si l'on peut en juger par ses restes et par les vestiges des monuments qu'on a découverts à différentes époques en fouillant dans la plaine. Au temps de Pomponius Mela, elle était complétement tombée en décadence et réduite aux proportions d'un village. En 335, Constance Chlore, vaincu par Maxence, y fut assassiné; plus tard, son fils Constantin, l'ayant relevée, lui imposa le nom de *Castrum Helenæ*, ou plus simplement *Helena*, en souvenir de sa mère l'impératrice Hélène, et y fonda probablement l'évêché qui existait encore à la Révolution française. César Borgia, avant de se marier, avait été nommé par son père au siége épiscopal d'Elne.

Les rois visigoths ne négligèrent pas Elne; mais bientôt les Maures (719-759), et ensuite les Normands (850), la dévastèrent et en brûlèrent plusieurs quartiers. En 1385, le roi de France somma les habitants de lui livrer passage : ils s'y refusèrent et s'exposèrent vaillamment à tous les dangers d'un siége pour sauver l'indépendance de leur pays. Vaincus, ils périrent tous par le fer et la flamme, hommes, femmes, enfants, vieillards, à l'exception d'un écuyer, nommé le Bâtard de Roussillon, qui, étant monté avec quelques autres dans la tour du monastère, obtint, dit Guillaume de Nangis, la grâce de vivre, en se rendant au roi de France. La ville fut ruinée de fond en comble.

En 1474, Louis XI, au mépris de la trêve qu'il avait conclue avec Jean II, roi d'Aragon, fit assiéger Elne, qui se rendit à discrétion, après six mois de tranchée. En 1602, elle perdit son évêché, transféré à Perpignan, et par suite un grand nombre d'habitants la désertèrent. En 1641, le prince de Condé l'assiégea de nouveau et la contraignit de capituler. En 1793, le duc d'Ossuna, avec une division espagnole forte de plus de 4000 hommes, s'en empara à son tour sans éprouver de résistance. L'année suivante, les Espagnols furent chassés de ce poste par le général Dugommier.

Deux fois l'église cathédrale, bâtie en plaine, avait été saccagée par les Sarrasins; pour éviter le retour de catastrophes semblables, l'évêque Béренger fit bâtir sur la hauteur, de 1019 à 1060, une nouvelle *église* qu'il affirme, dans l'acte de consécration, être construite sur le modèle et les mesures de l'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem, « pieuse erreur ou pieuse fraude, dit M. le baron Taylor, divulguée pour hâter les dons qui devaient concourir à l'érection du temple. » Malgré les réparations qui ont altéré son caractère, cette antique cathédrale offre encore un grand intérêt.

« A l'extérieur, dit M. Mérimée, l'appareil est généralement composé de petites pierres noyées dans le ciment, et par places, de cailloux rangés en arêtes de poisson. La façade assez élevée, et qui se termine par un gable crénelé, est encadrée par deux tours carrées qui ne s'élèvent pas plus haut que lui. Cinq fenêtres étroites sont percées dans le gable, et leur sommet s'aligne sur ses corniches rampantes. Des incrustations de pierres noires, disposées çà et là sur la façade, rappellent un style d'ornementation tout oriental, qui paraît s'être introduit de bonne heure dans le midi de la France. La porte cintrée, revêtue de marbre grisâtre, est d'ailleurs presque dépourvue d'ornements.

« Le plan de l'église est celui d'une basilique divisée en trois nefs. La voûte de la principale est une ogive à peine sensible, renforcée d'arcs-doubleaux en plein cintre. L'ornementation est très-pauvre, comme celle de la plupart des monuments du XIe siècle. Les piliers, lourds et massifs, portent des colonnes engagées à chapiteaux grossièrement ébauchés, qui rappellent le galbe corinthien. Quelques moulures, un cordon de damiers autour des fenêtres de l'abside, voilà les seuls ornements qui m'aient semblé du XIe siècle. Quant aux réparations nombreuses de l'intérieur, elles datent probablement du XIVe ou du XVe siècle. A la base du mur de l'abside, des ouvertures cintrées, obstruées de pierres, indiquent une crypte dont l'entrée est inconnue aujourd'hui.

« L'autel était autrefois d'argent massif (M. Taylor dit plaqué d'argent); les chanoines, sous le règne de Louis XV, ainsi que nous l'apprend une inscription, le firent fondre, de peur qu'il ne fût volé, et le remplacèrent par l'abominable autel qu'on voit aujourd'hui, chef-d'œuvre de mauvais goût et de mesquinerie.

La sacristie renferme un très-ancien tombeau en marbre blanc, orné de rinceaux dans le style du Bas-Empire, et plusieurs tables d'autel fort anciennes, soutenues par de petites colonnes romanes à larges chapiteaux.

« Une porte ogivale du XIIIe siècle, à voussoirs de marbre, alternativement rouges et blancs, communique de l'église au cloître. Sa ressemblance avec la porte de l'église de la citadelle de Perpignan (R. 165) est frappante. Toutes les deux indiquent des souvenirs de l'Orient apportés par les croisades, ou résultant du voisinage du Roussillon avec les pays occupés par les Maures.

« Le *cloître* lui-même est d'une admirable élégance. Il forme un parallélogramme, ayant à l'intérieur 16 mèt. sur 15, entouré d'une galerie à voûte ogivale de 3m 50 de largeur. Sur chaque face, trois piliers carrés, non compris les piliers angulaires, supportent quatre grands arceaux, divisés chacun en trois arcades cintrées par quatre colonnettes doublées. La voûte des quatre galeries est en ogive avec des nervures saillantes, croisées, qui d'un côté s'appuient sur les piliers, de l'autre, sur les murs latéraux : colonnes, piliers et arcades sont revêtus de marbre blanc. On observe une grande variété de formes dans les colonnes, dont le fût et les chapiteaux offrent comme un ensemble complet de l'ornementation du moyen âge, depuis le XIIe jusqu'au XVe siècle, car il paraît évident que l'on n'a pas cessé de travailler à ce cloître pendant cette longue période. Toutes les ciselures ont été faites sur place, car çà et là on remarque des chapiteaux, des tailloirs ou des bases qui ne sont qu'ébauchés. D'ailleurs on a travaillé sans ordre et dans les quatre galeries à la fois : à côté de colonnes cannelées, nattées, imbriquées, de chapiteaux historiés, de bas-reliefs byzantins sculptés sur les architraves, on voit des chapiteaux à feuilles frisées, des moulures prismatiques, des statuettes où l'on peut reconnaître l'origine et le progrès de l'art gothique. Dans les bas-reliefs les plus anciens, on distingue quelques traces de peintures, parfois des incrustations de verre ou de pierres de couleur, surtout dans les yeux des figurines. Une circonstance qu'il est important de signaler, c'est qu'à toutes les époques, on a voulu imiter le style des parties les plus anciennes, et conserver ainsi l'unité d'ornementation telle qu'elle avait été conçue dans le plan primitif. Les voûtes ne sont pas antérieures au XIVe siècle. »

Plusieurs inscriptions et quelques bas-reliefs sont encastrés dans le mur qui touche à l'église. On montre, entre autres, un morceau de marbre qu'une tradition peu ancienne signale comme ayant fait partie du tombeau de Constant, le dernier des fils de Constantin, tué aux environs d'Elne par un des émissaires de Maxence. Un autre bas-relief, plus intéressant, représente un évêque, les bras croisés sur la poitrine, entre deux anges tenant des encensoirs. La mitre, très-basse et très-échancrée par devant, est d'une forme remarquable. Le goût byzantin se montre dans les ajustements, la robe et le manteau plissés, avec quantité de broderies, de joyaux et de perles.

Le côté occidental de la grande rue d'Elne est encore formé par d'anciennes murailles flanquées de tours, d'un caractère imposant. Du haut de la colline située derrière l'église, on jouit d'un beau point de vue sur la plaine du Roussillon, depuis la Salanque jusqu'aux promontoires lointains des Albères.

[A 2 kil. à l'E. d'Elne se trouve, dans une région traversée de canaux marécageux, la *Tour-Bas-Elne*, v. de 310 hab., où s'élevait autrefois un château bâti par Constantin le Grand.

A 1 kil. au N. de la Tour-Bas-Elne, près du v. de *Saint-Cyprien* (667 hab.), situé sur la rive dr. du ruisseau du même nom, à 2 ou 3 mèt. seulement au-dessus du niveau de la mer, on montre les débris d'une vieille tour.]

D'Elne à Millas, par Thuir, R. 186.

Au delà d'Elne, la végétation prend un caractère de plus en plus méridional.

A 2 kil. (15 kil.), on traverse, sur un pont suspendu, le Tech, parfois large de 250 mèt. et souvent à sec, puis on laisse à dr. le v. de *Palau del Vidre* (802 hab.), situé à 20 mèt. d'altitude, dans une plaine marécageuse, entre le Tech et son affluent le Tanyari, dont les inondations sont également désastreuses. Le village doit son nom aux verriers qui y exerçaient autrefois leur industrie. L'église, ancienne dépendance de l'ordre des Templiers, possède deux beaux retables en bois doré du XIVe siècle, et une magnifique chape brodée en perles fines par Martin Otxoar, ouvrier de Barcelone, en 1554.

17 kil. On aperçoit à g. de la route l'ancienne forteresse de *Taxo d'Aval*, dont les tours en ruine et les murs crénelés enferment aujourd'hui les humbles constructions d'une métairie. A dr., sur un monticule, s'élèvent les ruines d'un autre château, le *Taxo-d'Amont*; ces deux sentinelles étaient chargées de défendre les débouchés des Albères.

20 kil. **Argelès-sur-Mer** (hôtel du Midi), chef-l. de c. de l'arrond. de Céret, V. de 2456 hab., située au milieu des belles et fertiles campagnes que couronnent les deux tours si pittoresques de Massane et du Diable. Argelès, à 2 kil. de la Méditerranée et au pied des Albères, était autrefois fortifiée, et elle a soutenu des siéges nombreux. On voit encore quelques vestiges de ses murailles, démolies en partie par les Français en 1642. Les habitants eux-mêmes avaient forcé la garnison espagnole à se réfugier dans l'église, et ils l'y tinrent assiégée jusqu'à l'arrivée de l'armée française. Les Espagnols s'emparèrent d'Argelès le 23 mai 1793.

L'église d'Argelès possède plusieurs tableaux peints sur bois et sur cuir. Dans une chapelle à dr., un de ces tableaux sur bois représente une dispute entre le Diable et saint Michel au sujet d'une âme qu'on pèse dans une balance.

D'Argelès au Boulou, R. 187.

En sortant d'Argelès, on se rapproche de la mer, dont la côte, toujours basse et sablonneuse depuis les environs de Narbonne, rencontre ici les premiers rochers projetés par la chaîne des Albères. Arrivée elle-même au pied des collines, la route, très-mal entretenue (1862), gravit une forte côte, laisse à g. l'ancien fortin de *Porteills*, situé pittoresquement au sommet d'un promontoire, traverse le ruisseau Ravaner sur un pont récemment construit, et franchit une deuxième crête de collines par une profonde tranchée taillée dans le roc. En descendant on laisse à g. plusieurs forts et fortins, entre autres celui de *Miradoux*, dont la poudrière, frappée par la foudre, sauta en 1818.

28 kil. **Collioure**, l'ancienne *Cauco-Illiberi*, ville fortifiée de 3470 hab., située dans une position pittoresque, autour d'une baie semi-circulaire. Le *château*, dont les flots de la baie viennent baigner les murailles, occupe le centre de la ville; de chaque côté du château deux quartiers distincts s'élèvent en amphithéâtre sur les pentes des collines. Une petite tour et l'îlot de Saint-Vincent qui gardent l'entrée de la baie du côté du N. ajoutent un trait pittoresque de plus au charmant tableau que présente Collioure et sa baie, peuplée de petits navires.

L'origine de Collioure remonte à une

haute antiquité; fondée par les Ibères, elle existait dès l'an 535 de Rome, époque où des ambassadeurs romains y débarquèrent pour se rendre à Ruscino, et demander aux chefs des Sardons de s'opposer au passage d'Annibal. Lors de la chute de l'empire romain, elle partagea les destinées du Roussillon, et fut plusieurs fois saccagée.

En juillet 1793, le général espagnol Ricardos voulut commencer la campagne contre les Pyrénées orientales par la prise de Collioure; il envoya 3000 soldats attaquer le *Puig-Oriol*, qui domine la ville du côté de l'O. et qu'occupait alors une très-faible garnison. Les assaillants rencontrèrent d'abord en dehors des murailles un petit poste de Français qui paraissait devoir leur opposer peu de résistance : en effet « ceux-ci, dit M. Fervel, semblaient n'avoir plus à attendre qu'une mort glorieuse; soudain des coups de feu se font entendre : c'était une centaine seulement de Français qui, bravant les ordres de la place, venaient de s'échapper par-dessus les remparts, et accouraient au secours de leurs frères. L'ennemi, se croyant coupé, s'arrête, tourbillonne, perd la tête, et s'enfuit dans le plus grand désordre, laissant sur la montagne 400 morts ou mourants. Le lendemain, l'escadre ennemie parut dans les eaux de Collioure; mais ce fut en vain qu'elle chercha des yeux, sur les montagnes, le drapeau dont son pavillon venait saluer la victoire. En revanche, elle put de ses batteries muettes contempler à loisir un spectacle qu'elle n'attendait pas : la populace de Collioure traînant sur la plage et jetant à la mer le cadavre de son gouverneur, l'infortuné Valette, dont la conduite, la veille, avait laissé prise à de vagues soupçons, et qui venait de se donner ou de recevoir la mort. »

Le 20 décembre de la même année, les Espagnols attaquèrent Collioure de nouveau, guidés par l'ingénieur émigré Pons et servis par la trahison richement payée de Dufaux, gouverneur du fort Saint-Elme, qui tourna son canon contre l'armée française et la ville. Malgré la résistance acharnée d'une poignée de soldats et des principaux citoyens de la commune qui servaient en volontaires, les Espagnols parvinrent à s'emparer de Collioure et de Port-Vendres, dans l'espace de quelques heures. Ils trouvèrent dans la ville 88 bouches à feu, un hôpital complet et des provisions de toutes sortes. Les Français y perdirent 150 hommes, entre autres le représentant Fabre. L'ancien commandant de Saint-Elme échappa au supplice des traîtres en passant à l'ennemi; mais un décret national voua sa mémoire à l'exécration publique. Quant au faible général Delattre, qui n'avait rien fait pour organiser la défense, il fut mis en jugement et condamné à avoir la tête tranchée. Quatre mois après, les Espagnols rendaient, en mai 1794, la place au général Dugommier, après 22 jours de siége.

Collioure est généralement mal bâtie et percée de rues étroites : elle n'offre d'ailleurs rien de remarquable, si ce n'est son vieux château, construit au moyen âge, et une croix gothique en pierre érigée dans le cimetière. A quelques mètres du rivage, à l'extrémité N. de l'anse, on voit un petit îlot rocheux couronné d'une *chapelle* dédiée à *saint Vincent*. Une fois l'an, à 9 h. du soir, une procession maritime promène la châsse du saint tout autour de la rade, à la lueur des flambeaux.

Les fortifications élevées par Vauban ont été modifiées depuis. Le fort le plus important est celui qu'on aperçoit au S. E., sur le haut de la colline : c'est le redoutable *fort Saint-Elme*, qui commande à la fois Collioure et Port-Vendres.

Le port de Collioure avait jadis une grande importance, à cause du faible tirant d'eau des navires employés par les anciens; mais aujourd'hui il ne

peut recevoir que de petits caboteurs. En 1856, les armateurs de Collioure possédaient 90 navires jaugeant 613 tonneaux. C'est de Collioure qu'on expédie le liége recueilli dans les forêts des Albères. Port-Vendres hérite de l'importance de l'antique Cauco-Illiberi.

Les environs de Collioure produisent un des vins les plus renommés du Roussillon.

—

[A 2 kil. au S. O., à l'extrémité supérieure d'un vallon dont la ville occupe l'embouchure, les touristes vont visiter (2 kil. 1/2 env.) un ermitage célèbre dans le pays par ses eaux abondantes et par ses frais ombrages : c'est *Notre-Dame de Consolation*. La chapelle est petite, mais le corps de logis qui lui est adossé est très-vaste. On l'afferme aux visiteurs, qui jouissent d'une température douce pendant les chaleurs de l'été. Sous les fenêtres de leur appartement s'étend une agréable esplanade bien ombragée, d'où l'on aperçoit le port de Collioure et la mer. Parmi les fontaines qui coulent de toutes parts dans ce délicieux vallon, il en est une qui porte pour inscription ce titre un peu ambitieux : *Salus infirmorum ;* son eau passait pour minérale, mais le savant Anglada a démontré qu'elle ne devait point avoir une pareille prétention.

A 2 kil. 1/2 en ligne droite de Notre-Dame de Consolation, vers le S. O., se trouvent les ruines de l'**abbaye de Valbonne**; pour les atteindre, il faut d'abord se diriger au S., passer sur le versant septentrional du *pic de Taillefer*, haut de 514 mèt., laisser à g. une ancienne *atalaya*, ou tour de guet, appelée par les géographes *tour de Madaloth*, et par le peuple *tour du Diable*, puis descendre dans la vallée du Ravaner, franchir ce ruisseau, et remonter au N. O. sur la pente opposée. En 1 h. de marche depuis l'ermitage, on atteint les ruines de l'abbaye, situées dans un petit vallon au pied d'une montagne qui porte à son sommet la tour romaine de la *Massane*. L'abbaye de Valbonne fut abandonnée dès le XVe siècle, lors de l'invasion des troupes de Louis XI dans le Roussillon.]

—

Au delà de Collioure, la route traverse, en décrivant de nombreux zigzags, les rochers de la côte, au-dessous du fort Saint-Elme. A 1 kil. de distance, on voit jaillir à côté de la route une source ferrugineuse, connue sous le nom de fontaine de *Gauderic Germa*. Après avoir franchi l'arête de collines qui porte le fort Saint-Elme, on descend à

31 kil. **Port-Vendres** (hôtel du Commerce, chez Durand), V. de 1832 hab. C'est le *Portus Veneris* des anciens, jadis dédié à Vénus Pyrénéenne, dont le temple, du temps des Romains, s'élevait dans les environs, sur le promontoire Aphrodision (cap Creus ou cap Béar).

La place carrée qui fait face au port est très-belle ; elle est élevée de 5 mèt. au-dessus du quai, et l'on y monte par un escalier à double rampe de 32 marches. Dans le mur qui la borde du côté du port, on voit deux fontaines décorées de trophées dégradés. Au centre, s'élève un obélisque de marbre d'Estagel, haut de 26 mèt., le socle est en marbre rouge de Villefranche. Sur les quatre faces étaient sculptés autrefois quatre bas-reliefs représentant : 1° l'Abolition de la servitude en France ; 2° la Restauration de la marine française ; 3° l'Indépendance de l'Amérique ; 4° la Liberté du commerce maritime. Ces bas-reliefs révolutionnaires ont été enlevés sous la Restauration.

La *rade*, profonde d'environ 13 mèt. et communiquant avec la mer par un chenal de 19 mèt. de profondeur, peut recevoir les navires du plus fort tirant d'eau ; c'est un bassin rectangu-

laire, long de plus de 1 kil. et large de 300 mèt. environ. Elle n'est exposée qu'au vent du N. E., contre lequel elle se défend par une jetée de 300 mèt. de long. A l'extrémité intérieure de la rade s'ouvrent deux ports en forme de carrés longs qui se rejoignent à angle droit. Le *port marchand*, au N. duquel la ville est située, ne pouvait recevoir que des galères ou de petits vaisseaux marchands, lorsque, vers la fin du siècle dernier, le maréchal de Mailly obtint la permission de le creuser, et de réaliser ainsi un des projets favoris de Vauban. En 1780, après 12 ans de travaux, on parvint à le nettoyer. En 1837, un crédit de 1 600 000 francs fut alloué pour les travaux du *port militaire*, qu'on a creusé à l'extrémité occidentale de la rade, au S. O. de la ville; il a de 6 à 9 mèt. de profondeur, et peut recevoir des vaisseaux de ligne et des frégates. Divers établissements d'entrepôt bordent le quai, dominé par des rochers rougeâtres escarpés à la mine. La douane est située dans la ville, près du port marchand. La rade et les deux ports peuvent contenir jusqu'à 500 bâtiments.

Port-Vendres est un point d'embarquement et de relâche bien préférable à la Nouvelle (R. 165). Son commerce toutefois n'est pas aussi important que celui de la Nouvelle, à cause de son éloignement des centres de production, et de l'état de dégradation dans lequel se trouve la route qui le relie à Perpignan. Il est sans aucun doute destiné à grandir dans un avenir prochain, et l'ouverture du chemin de fer lui donnera une forte impulsion. En 1858, on a compté à l'entrée 393 navires jaugeant 12 925 tonneaux, et à la sortie 409 navires jaugeant 15 699 tonneaux. Le commerce de cabotage de Port-Vendres avec les autres ports de la Méditerranée et avec l'Algérie augmente tous les ans; mais en revanche, le commerce de grand cabotage, c'est-à-dire celui qui consiste à expédier les marchandises dans un port de l'Océan par la voie du détroit de Gibraltar, diminue dans une forte proportion.

Les bateaux à vapeur qui font le trajet de Marseille à Barcelone et à Alicante touchent à Port-Vendres. Depuis 1861, c'est là que le câble télégraphique de France en Algérie a son point d'attache.

L'entrée de la rade est éclairée par deux feux fixes, de 10 milles de portée, et par un feu de port éclairant la mer jusqu'à 5 milles de distance.

De l'autre côté du port, à 800 mèt. au S. E. de l'entrée de Port-Vendres, s'élève une colline haute d'environ 203 mèt., que surmonte un phare de 1er ordre à feu fixe, dont la portée en mer est de 22 milles. Cette hauteur forme le *cap Béar*, improprement nommé Béarn. De Port-Vendres on monte en 35 min. au phare, et de là on découvre la mer sur une vaste étendue, une côte dentelée, une suite d'anses et de caps, au milieu desquels, vers la frontière espagnole, est le havre de Banyuls-sur-Mer, le dernier village de France; puis, dans une autre direction, on voit les plages basses du Roussillon, où s'élève la tour de Ruscino, et dont les découpures vont se perdre à l'horizon; à l'O., s'étend un amphithéâtre formé par les derniers contre-forts des Pyrénées, derrière lesquels se dresse la cime neigeuse du Canigou. Sur les sommets escarpés des Albères, on remarque les deux tours de Madaloth et de Massane. Au S. du phare on a construit un sémaphore en 1861.

De Port-Vendres à Figueras, R. 188; — à Cadaquès, R. 190.

ROUTE 186.

D'ELNE A MILLAS,

PAR THUIR.

31 kil. — Route de voitures.

Au sortir d'Elne, la route prend d'abord la direction du N. O.

4 kil. ***Montescot***, v. de 124 hab.

7 kil. *Bages*, v. de 784 hab., dont le territoire est assaini par un canal d'irrigation et d'écoulement. On a foré dans la commune de Bages un grand nombre de puits artésiens qui ont aidé puissamment au développement de l'agriculture.

10 kil. On croise la route de Perpignan au Boulou (R. 175), puis aussitôt après, on franchit le Réart, et l'on s'élève à l'O., sur une petite éminence qui sépare le Réart de la Canterane. A 2 kil. environ de la croisière, on laisse à g., sur une hauteur de 108 mèt., des bâtiments considérables appelés **Mas-Deu** ou Maison-Dieu : c'était autrefois le principal établissement des templiers dans le Roussillon. Une charte de l'an 1132 nous apprend qu'à cette époque la commanderie existait déjà, et que les donations affluaient en grande abondance. Nombre de seigneurs et de dames cédaient leurs biens, leurs châteaux, leurs terres, et, dans l'espace d'un siècle, les templiers du Roussillon devinrent les égaux du roi de Majorque en puissance et en richesses. Ils acceptaient tout, et se faisaient léguer jusqu'à des fruits et des vêtements. En 1169, Curbo de Brouilla leur laisse son palefroi et ses armes. Un autre leur donne le quart de sa récolte d'olives pour faire entretenir perpétuellement un cierge en son honneur. Un troisième donne ses terres et ses serfs, « timens pœnas « inferni et cupiens pervenire ad « gaudia paradisi. » En 1259, le roi Jacques défendit à ses officiers de poursuivre les templiers ou leurs serviteurs, sans observer un délai de dix jours, à partir de la signification de la plainte. En 1271 enfin, les templiers réclamèrent et obtinrent la souveraineté absolue pour tous les villages et châteaux qu'ils possédaient « en Roussillon, Cerdagne, Valespir et Conflent. » Ils faisaient cultiver leurs terres par des esclaves, et jusqu'à leur chute ils firent la traite des Sarrasins. Une charte nous rapporte que Jacques de Pleriis, commandeur du Mas-Deu, acheta un Sarrasin, nommé Azmet, moyennant une somme de « 11 livres 10 solz, bonne monnoie de Montpellier. »

Les templiers du Roussillon ne furent pas plus heureux que ceux des autres parties de la France, lors de la chute de l'ordre. Pris et enfermés, au nombre de 25, dans le château de Trouillas, ils se virent condamnés à mort en 1310, par jugement de l'évêque d'Elne.

Il ne reste presque rien de l'ancienne commanderie. Quelques pans de murs seulement semblent dater du XIIe siècle; mais les deux ou trois fragments sculptés qui subsistent, comme l'écusson du pigeonnier, ne remontent pas au delà du XVIe siècle. Les bâtiments modernes sont aujourd'hui occupés par une ferme modèle.

En avril 1793, les Espagnols, qui venaient de passer la frontière, attaquèrent l'armée française sur les hauteurs de Mas-Deu, et la forcèrent à battre en retraite. Le général Dagobert soutint vaillamment le choc pendant tout un jour, et l'armée espagnole commençait déjà à battre en retraite, lorsqu'une déroute insensée transforma les troupes françaises en une bande de fuyards: la démoralisation fut complète, et le général Ricardos n'avait qu'à poursuivre les Français pour entrer à Perpignan, qui ne pouvait lui résister; il commit l'inconcevable faute de revenir sur ses pas pour attaquer Prats-de-Mollo, Fort-les-Bains et Bellegarde, qui succombèrent. Mais en même temps le camp retranché de l'Union (R. 185) s'établissait sous Perpignan et permettait au général de Flers de créer une armée.

Au delà de Mas-Deu, on descend une petite côte, puis on traverse, 77 mèt. d'altitude, le lit de la Canterane, plus large ici qu'à son confluent

avec le Réart, et on laisse à g., de l'autre côté de la rivière,

15 kil. *Trouillas*, v. de 707 hab., près duquel, en 1793, les Français essuyèrent une défaite sanglante. Les Espagnols, postés au N. de Trouillas, au camp fortifié de Ponteilla, menaçaient la plaine de Perpignan. Dédaignant les avis du général Dagobert, les généraux d'Aoust et Goguet attaquèrent de front les retranchements ennemis; mais, après une bataille sanglante où ils perdirent 3000 hommes, ils furent forcés d'abandonner le champ de bataille. Cependant cette défaite eut les mêmes résultats qu'une victoire, et le général espagnol Ricardos, craignant une seconde attaque, opéra sa retraite sur le Boulou (R. 175).

Au delà de Trouillas, la route gravit une petite côte, puis traverse des campagnes fertiles où se trouvaient autrefois de nombreuses lagunes rendues aujourd'hui à la culture. On laisse à g., sur un petit monticule,

19 kil. *Llupia*, v. de 221 hab., près duquel on trouve quelques ruines de murailles romaines et d'un ancien couvent de bénédictins. On franchit successivement les ruisseaux de l'Adou et de Thuir avant d'entrer à

21 kil. **Thuir**, ch.-l. de canton de l'arrondissement de Perpignan, V. de 2384 hab., située dans une belle et riche plaine, à 100 mèt. de hauteur moyenne au-dessus de la mer, et renommée pour ses poteries. Elle fut le quartier général de Condé pendant le siége de Perpignan, en l'an 1642. En 1793, un combat sanglant se livra sous ses murs, entre les Français et les Espagnols. Ces derniers s'en emparèrent le 6 juin, mais ils en furent chassés le 25 septembre de la même année.

Thuir est encore entourée de ses vieilles murailles flanquées de tours rondes. Elle est généralement bien bâtie, et les rues en sont assez bien percées, quoique étroites. La place publique est ornée d'une belle fontaine en marbre.

C'est aux environs de Thuir que se trouve la ferme-école du département des Pyrénées-Orientales.

Au N. de Thuir, la route longe la base septentrionale des premiers contre-forts des montagnes, parcourt des campagnes fertiles, mais monotones, arrosées par plusieurs canaux dérivés des eaux de la Têt, entre autres par le canal nommé *ruisseau de Perpignan*, et vient se réunir à la route de Perpignan à Prades, à 1 kil. au-dessous de

31 kil. Millas (R. 166).

ROUTE 187.

D'ARGELÈS-SUR-MER AU BOULOU.

19 kil. — Route de voitures.

On sort d'Argelès par la route de Perpignan (R. 185), puis on tourne à g. et l'on traverse en droite ligne les fertiles campagnes qui s'étendent à la base des Albères.

5 kil. *Saint-André de Soréda*, v. de 622 hab., situé dans un vallon planté de chênes-liéges et de micocouliers. L'église est romane. En y entrant, on voit à dr., au bas du deuxième pilier, un cippe de marbre blanc découvert dans la commune vers la fin du XVIIe s. Ce cippe, élevé à la gloire de l'empereur Marc-Antoine Gordien par les décimateurs de la Narbonnaise, porte l'inscription suivante:

IMP. CAESARI. M. ANTONIO
GORDIANO. PIO. FELICI. INVICTO. AVG.
P. M. TRIBVN
POT. II. COS.P.P. DECVMANI. NARBONENS.

[A 3 kil. au S. de Saint-André, sur la rive g. du ruisseau de Soréda, se trouve le village du même nom, contenant une population de 1303 hab. A 1 kil. au S. de ce village, une source minérale, connue sous le nom

de *Fontagre*, à cause de son goût acidulé, jaillit dans le lit même du ruisseau. Sur la rive g., près de la source, au pied d'un escarpement très-abrupt, s'ouvre une cavité profonde appelée *Cobe de la Mène*, ou grotte de la Mine. Elle renferme souvent de l'acide carbonique en grande quantité, et, d'après M. Anglada, les animaux qui, dans les temps d'orage, y cherchent un abri, y sont facilement asphyxiés. En remontant, de Saint-André de Soréda, un ravin qui descend au S. E. du *pic del Castagné*, haut de 704 mèt., on arrive, après 1 h. de marche, au nouvel **ermitage de N. D. del Castell**, qui a remplacé un autre édifice plus ancien, dont on voit les ruines à quelques pas à l'E., tout près de celles du château d'*Ultréra*, anciennement *Vulturaria*. Le château, construit vers la fin de l'empire romain, sur une colline de 571 mèt. de hauteur, pour défendre l'important passage de la *Carbasséra*, fut pris par le roi Wamba en 673, par Pierre IV, roi d'Aragon, dans la guerre de 1344, et par Gassion l'an 1674. Quelque temps après, il fut démoli. Près des ruines, on montre un dolmen druidique.]

En continuant la route vers le Boulou, on traverse le torrent de Soréda sur un pont, puis le ruisseau de la Roque à 1500 mèt. en deçà de

9 kil. **Saint-Genys-des-Fontaines**, v. de 380 hab., situé dans une région boisée, abondante en sources et en ruisseaux; de là son nom. On y trouve les débris d'un ancien monastère de bénédictins, fondé au commencement du IXe s. par un certain abbé Santimirius. Peu de temps après sa fondation, les Normands le dévastèrent; mais, grâce aux présents des seigneurs voisins, il acquit ensuite de grandes richesses. L'église du monastère, encore existante, sert maintenant d'église à la commune; elle n'a qu'une abside, au chevet hémisphérique, accompagnée dans le transsept de deux petites absides semblables. La porte d'entrée est surmontée d'un bas-relief monolithe représentant Dieu le père, soutenu par deux anges agenouillés, et entouré de six personnages vêtus de longues robes. Un tableau, de la fin du XIIe s., peint sur le devant d'autel, reproduit la même scène. Du cloître, il ne reste qu'une arcade intacte; un côté entier a été abattu et remplacé par des maisons; les trois autres sont murés.

[A 2 kil. 1/2 au S. de Saint-Genys se trouve, sur la rive dr. du ruisseau de la Roca, descendu du pic des Trois-Termes (1129 mèt.), le village de *la Roque de l'Albère* (1209 hab.), que dominent les ruines de son château, dont la tour ronde, encore bien conservée, est couronnée par une gracieuse lanterne à jour. C'est dans ce château que se réfugia le premier roi de Majorque, quand Pierre III, son frère, vint, avec une poignée de chevaliers, le surprendre dans Perpignan pour l'empêcher de se liguer contre lui avec Philippe le Hardi.— Sur l'autre rive du ruisseau, du côté du N., le charmant petit *ermitage de Notre-Dame de Tanya* couronne un monticule de 82 mèt. de hauteur, au-dessus d'une vallée agréablement ombragée.

A 1 kil. au S. de *la Roque*, dans le lit même du torrent, jaillit une source carbonatée ferrugineuse, nommée dans le pays *Font de l'Aram*, Fontaine du Cuivre, à cause de la saveur métallique qu'on y trouve à un haut degré. Dans les environs, on voit un dolmen assez bien conservé, dressé au centre d'un espace d'environ 40 mèt. de circonférence, pavé de grandes dalles.]

Au sortir de Saint-Genys-des-Fontaines, on traverse successivement plusieurs ruisseaux, et, laissant à g.

(2 kil.) *Villelongue dels Monts*, v. de 440 hab., situé sur une colline de 117 mèt. de hauteur, on entre dans la vallée du Tech, que l'on remonte en se dirigeant au S. O. On voit à g., à 2 kil. de distance, sur une hauteur de 154 mèt., **Montesquiou**, v. de 392 hab., dominé par les ruines d'un ancien château que, suivant Desclot, sa châtelaine, la dame Alissen ou Élisande, défendit vaillamment contre Philippe le Hardi, en lui faisant perdre beaucoup de monde dans trois ou quatre combats.

Le 7 décembre 1793, après leur victoire de Saint-Ferréol (R. 175), les Espagnols, au nombre de 6000, attaquèrent la crête des Albères au-dessus de Villelongue et de Montesquiou, occupée par l'armée française. « A la pointe du jour, dit M. Fervel, ce fut comme un coup de théâtre. En quelques minutes, tout fut enlevé, batteries, camp, Villelongue et la Roque. Les Espagnols avaient perdu 48 hommes et nous 1210, dont 760 prisonniers. Nous avions perdu, en outre, 34 bouches à feu, 38 caissons, 5700 projectiles, 2000 fusils, 2 drapeaux et l'ambulance de Saint-Genys, où 28 malades furent égorgés. Les généraux français furent punis de leur honteuse défaite : de Vergès et de Bernède périrent sur l'échafaud, et Raimond alla mourir de chagrin dans les prisons de Perpignan. »

Le 30 avril 1794, la veille de la bataille du Boulou (R. 175), les Français, commandés par le général Pérignon, apparurent tout à coup sur les hauteurs qui dominent Montesquiou. Par une manœuvre des plus hardies, exécutée avec un merveilleux ensemble, le général français avait réussi à cerner complétement les Espagnols. « Un beau soleil de printemps révélait à ceux-ci un spectale aussi terrible qu'inattendu : en arrière et au-dessus de leurs têtes, les Albères hérissées d'armes ; leur droite enveloppée; devant eux, toute la plaine étincelante de baïonnettes. » Avant d'avoir été livrée, la bataille du Boulou était déjà gagnée. Les Français enlevèrent le village de Montesquiou avec un magnifique élan.

L'église de Montesquiou est du style roman; en dehors, on montre un tombeau de chevalier.

[Parmi les nombreux **ermitages** des environs de ce village, le plus curieux et le plus visité est celui de **Saint-Christophe**, situé à 3 kil. de Montesquiou, sur la crête même des Albères, à une hauteur de 1001 mèt. De ce point, on jouit d'une vue très-étendue sur les plaines du Roussillon. En suivant le plateau gazonné de la crête qui court dans la direction du N. O. au S. E., on atteint en 1 h. 30 min. de marche le *pic des Trois-Termes* (1129 mèt.), ainsi nommé parce qu'il s'élève aux confins du Vallspire, du Roussillon proprement dit et de la Catalogne. Le point culminant de la chaîne des Albères est situé immédiatement au N. E. du pic des Trois-Termes : c'est le *pic de Neules* (1257 mèt.). Le pic des Trois-Termes offre un des sites les plus imposants des Pyrénées orientales. On voit les trois chaînons, séparés par des vallées remplies d'arbres, rayonner vers trois points de l'horizon : au N., le *Bois-Noir*, peuplé de taureaux sauvages, cache l'origine du vallon de la Roca, au delà duquel s'étendent les plaines du Roussillon ; à l'O., le ravin de Rome se déverse du côté de Pertus et des Écluses; au S., le Llobregat descend vers la Junquera, et plus loin apparaissent les campagnes de la Catalogne; à l'E. s'arrondissent les rivages de la mer en deux arcs immenses : à g. le golfe du Lion, à dr. celui de Rosas.]

Après avoir dépassé Montesquiou, la route du Boulou traverse plusieurs ruisseaux, et vient enfin se réunir à la route d'Espagne (R. 185), à 1 kil. au S. du (19 kil.) Boulou (R. 175).

ROUTE 188.

DE PORT-VENDRES A FIGUERAS,

PAR LE COL DE BANYULS.

Route de voitures de Port-Vendres à Banyuls. De Banyuls à Figueras, sentiers praticables aux mulets. — 7 h. de marche environ : 2 h. 20 min. ou 2 h. 30 min. à la montée, 4 h. 30 min. à la descente. — Par un beau temps, on peut faire en bateau une promenade charmante de Port-Vendres à Banyuls, autour du promontoire escarpé du cap Béar.

Au sortir de Port-Vendres, on monte sur la colline qui s'élève en face du côté du S. O., et, laissant à g. le phare Béar, on redescend sur le bord de la mer à l'*Anse de Paulilles*. Là, on franchit un ruisseau qui prend son origine à l'O. au pic de Taillefer (514 mèt.), et l'on monte au S. sur une seconde colline d'où l'on domine les croupes Llestreill et Castell, couvertes de vignes qui produisent un excellent vin.

6 kil. **Banyuls-sur-Mer,** v. industrieux contenant, avec les ham. voisins, une population de 2637 hab., situé sur le bord d'une petite anse semi-circulaire, à l'embouchure d'un ruisseau descendu du col de Banyuls. Sa population a plus que doublé depuis cinquante ans; aussi l'ancienne église, trop petite désormais, a été démolie et rebâtie sur un plan plus vaste; il n'en reste plus qu'un joli portail roman.

L'anse de Banyuls n'est fréquentée que par de petits caboteurs; le mouvement total dépasse à peine 3000 tonneaux. Le nombre des navires appartenant à des armateurs du village est d'une trentaine environ. Les vignobles de Banyuls produisent les meilleurs vins du Roussillon, entre autres le célèbre *vin de Grenache*.

Pendant les guerres de la République, les habitants de Banyuls se conduisirent avec une admirable bravoure (*V.* ci-dessous).

En quittant Banyuls, on se dirige au S. O. par l'âpre gorge qui descend du col de Banyuls. Au delà de (1[illegible] min.) *Rhétorie*, on s'élève à dr. à travers les vignes, et l'on passe à côté de la *tour Reig*, dont les dépendances sont aujourd'hui transformées en maison de ferme. A g., de l'autre côté du ravin, on aperçoit la *tour Baille*, et tout à fait dans le lointain, sur une cime des Albères, la tour Carroig (R. 190). — Après avoir dépassé la tour Reig, on suit d'abord à mi-hauteur le versant septentrional de la gorge, puis on longe le bord du ruisseau, souvent desséché.

1 h. On arrive à la *jonction* des deux vallons de Banyuls et des Abeilles. On laisse celui-ci sur la dr., et l'on continue de remonter vers le S. O. la gorge tortueuse. Bientôt après un autre vallon s'ouvre sur la g. : c'est celui du Tourn, aboutissant à un col (612 mèt.), d'où un sentier descend à San-Miguel *de Culera* (R. 190).

1 h. 40 min. On dépasse les dernières vignes et l'on se trouve à la base d'une montagne escarpée tapissée de plantes aromatiques : on la gravit par de longs et roides lacets. Ce col, l'un des moins élevés des Pyrénées, est un des plus fatigants à franchir.

2 h. 20 min. On atteint enfin le **col de Banyuls,** ouvert à 362 mèt. immédiatement à l'O. de la montagne appelée *Puig de la Calm* (716 mèt.). Du haut du col on voit au loin la mer et un cirque de montagnes arides que domine la tour du Diable, posée sur l'arête tranchante d'un rocher. Du côté de l'Espagne, le panorama est plus étendu : on voit jusqu'aux montagnes qui bornent au S. la plaine de Figueras.

Le col de Banyuls est devenu célèbre pendant les guerres de la République. Le 15 décembre 1793, les Espagnols y mirent en déroute les

troupes françaises du général Delattre. Celles-ci laissèrent sur le terrain 23 pièces de canon, 300 prisonniers et 200 morts ou blessés. « Dans cette honteuse déroute, dit M. Fervel, ce furent des paysans qui sauvèrent l'honneur de nos armes. Le poste important du Puig de la Calm avait été confié, sur leur demande, comme le plus périlleux, aux habitants de Banyuls, intrépides montagnards dont le courage éprouvé par les dangers de la pêche et de la contrebande avait suffi pour garder cette partie de la frontière. Le torrent des fuyards se précipitait des crêtes dans le fond de la vallée. Seuls, immobiles au milieu de la débâcle, sans autre assistance que celle de leurs femmes et de leurs enfants, qui portaient les cartouches et chargeaient les armes, ces braves gens osent résister à une armée triomphante qui vient de toutes parts s'amonceler autour du rocher qu'ils défendent. On les somme de se rendre : *Les républicains ne se rendent jamais, ils savent mourir*, répond leur maire. Enfin ils lâchent prise, mais c'est pour se ruer en désespérés sur les Espagnols qui descendaient dans leur village.... Ce fut le général Delattre qui reçut à la mairie de Banyuls le parlementaire espagnol chargé d'offrir la capitulation, et pendant ce temps, l'officier municipal dont le général occupait la place remplaçait Delattre sur le champ de bataille. » La Convention nationale, admirant la conduite des habitants de Banyuls, décréta qu'ils avaient bien mérité de la patrie, et qu'il serait élevé sur la place du village un obélisque de granit pour rappeler leur glorieuse résistance. Après la prise de Collioure, le général Dugommier fit déposer aux Espagnols les armes sur la place de Banyuls-sur-Mer, exigea en outre la délivrance des prisonniers natifs de ce village, et demanda pour eux des indemnités et des secours qui leur furent accordés.

Sur le versant espagnol du col de Banyuls, on descend à peine. Après avoir traversé quelques pâturages peu inclinés, on arrive au bord d'un ruisseau dominé par des collines dont les pentes sont parsemées de chênes-liéges. On suit ce ruisseau pendant quelque temps, puis on oblique à g., et l'on gagne à travers par des chemins pierreux et accidentés.

2 h. du col. *Espolla*, premier village catalan, situé sur la pente d'une colline couverte de vignes. Au N. on exploite une mine de fer. Le 30 octobre 1793, le général Delattre fut battu par les montagnards des environs, unis aux troupes espagnoles du général Arias.

Au delà d'Espolla, on n'a plus qu'à suivre un chemin de chars très-fréquenté et facile à transformer en route carrossable.

2 h. 40 min. *Mollet*, v. considérable. A l'E. on remarque la chaîne bleuâtre de San-Pedro de Roda, qui, vue de côté, semble complétement isolée. On aperçoit au S. O. la citadelle de Figueras.

La route traverse quelques bosquets de chênes-liéges et franchit divers ruisseaux complétement desséchés pendant la saison des chaleurs. A g. se montre *Peralada*, bourg important que dominent les deux tours d'un ancien palais et les hautes constructions d'un couvent.

3 h. 30 min. On traverse le Llobregat, à pied sec en été, à gué en hiver et au printemps.

3 h. 50 min. *Cabanas*, v. entouré d'antiques murailles encore flanquées de tours. Un clocher gothique, d'un style élégant, domine l'église.

Au S. de Cabanas, la plaine devient marécageuse et insalubre. A dr. et à g. de la route s'étendent des vasières putrides couvertes de roseaux. On franchit le lit sablonneux de la Muga, large de 100 mèt. environ.

4 h. 30 min. (6 h. 50 min. de Banyuls). Figueras (R. 183).

ROUTE 189.

DE FIGUERAS A CADAQUÈS.

32 kil. — Route de voitures jusqu'à Rosas. Au delà, sentiers de mulets.

La route se dirige à l'E., traverse le village de *Villatenim* et longe la rive g. du Manol, qu'elle franchit en deçà de

6 kil. *Villasocra*. La plaine devient de plus en plus marécageuse. On se rapproche de la Muga qui coule au pied des derniers contre-forts des Pyrénées, puis on la traverse pour monter à

12 kil. *Castellan de Ampurias*, v. de 400 hab., qui fut au XIVe s. la capitale de l'Ampourdan. « Il est dominé, dit M. Cénac-Moncaut, par une *église* colossale, qui s'élève au-dessus du bourg comme un monument égyptien au-dessus d'un village de Fellahs. » Le porche, de la plus belle dimension, est orné de magnifiques statues en marbre blanc, représentant les douze apôtres. L'intérieur de l'église offre trois nefs, autour desquelles se trouvent les tombeaux gothiques des comtes d'Ampourdan, décorés de statues encore couchées dans leurs costumes de guerre ou leurs vêtements sacerdotaux. « Le retable du maître autel est une œuvre considérable : il est composé d'une douzaine de grands bas-reliefs représentant les épisodes de la Passion.» Ces statuettes ont été grièvement mutilées au XVIIIe s. par les soldats français.

Au delà de Castellon, on traverse la Muga, et l'on s'engage dans une triste et malsaine région d'étangs qui fut autrefois la mer. A g. s'étend le vaste *étang de Castellon*, parsemé d'îles vaseuses; à dr. se prolonge une plage coupée de marigots. On franchit encore une fois la Muga à son issue de Castellon, et l'on atteint le bord de la mer au pied de la citadelle de

22 kil. **Rosas**. Cette ville déchue, composée d'une seule rue de maisons blanches et peuplée de 800 hab. à peine, est située à l'extrémité septentrionale du golfe qui porte son nom, entre des plages de sable à l'O. et un promontoire rocheux qui s'avance vers le S. Elle est dominée par deux forteresses croulantes : à l'O., la *citadelle;* à l'E., sur un rocher escarpé, le fort de la *Trinidad* ou le *Bouton-de-Rose* (de Rosas).

Comme toutes les villes de cette côte, elle se glorifie d'une grande antiquité, et fut fondée autrefois par les Grecs sous le nom de Rhoda; maintenant c'est un petit port sans importance, ruiné par les guerres de la Révolution et de l'Empire. C'était elle qui veillait au N. sur cette vaste baie, dont l'antique cité d'**Emporion** ou **Ampurias**, jadis peuplée de 100 000 hab. et aujourd'hui déserte, gardait les plages méridionales. C'est dans le port de Rosas que Roger Lauria détruisit, en 1285, la flotte de Philippe le Hardi (R. 183). En l'année 1645, le duc de Plessis-Praslin s'empara de *Rosas*, après 45 jours de tranchée; en 1693, le duc de Noailles l'occupa à son tour, malgré des inondations terribles, telles qu'il en survient si souvent dans cette partie basse de la plaine. A ces deux époques, les Français étaient maîtres de la mer. En 1794, Rosas eut à subir son troisième siége, le plus mémorable des trois, car pour la première fois la défense réunissait les deux éléments, la terre et la mer. Ce fut le 1er décembre 1793 que le général Pérignon somma la garnison de Rosas de capituler, et le 3 février seulement, après 65 jours de siége, les Français pénétraient dans la citadelle où ils trouvaient 90 bouches à feu. Ils avaient lancé 40 000 projectiles sur la malheureuse cité. En 1814, l'armée du général Suchet, en se retirant de la Catalogne, fit sauter les saillants des forts de Rosas.

La ville n'a pas précisément de port, mais une vaste rade, ouverte aux vents de l'E., du S. et de l'O.,

et abritée seulement au N. Le mouillage y est assez bon.

De Rosas à Selva de Mar, R. 190.

On s'engage presque immédiatement dans un ravin à la base du *Puig-Rom* (100 mèt.), et l'on contourne les derniers escarpements des Pyrénées. Après avoir franchi un petit col, on descend à

32 kil. Cadaquès (R. 190).

ROUTE 190.

DE PORT-VENDRES A CADAQUÈS.

Chemin de fer concédé de Port-Vendres à Girone, par Llansa et Figueras. Route de voitures de Port-Vendres à Banyuls. Au delà, sentiers de montagnes praticables aux mulets. — 8 h. de marche environ.

6 kil. De Port-Vendres à Banyuls (R. 188).

En sortant de Banyuls, on traverse le ruisseau, on passe à la base d'une ancienne atalaya, la *tour Baille*, puis d'une autre, la *tour Pagès*, située à 146 mèt. d'altitude, et l'on s'élève graduellement sur le plateau terminal des Albères, dont la hauteur moyenne est d'environ 300 mèt. Après avoir laissé à dr. le pic *Jouan*, haut de 457 mèt., on redescend par de nombreux zigzags dans un petit ravin qui va déboucher à 300 mèt. du corps de garde de l'*Anse Cerbère*, et l'on remonte au S.

2 h. de Banyuls. Le **col des Balistres** (260 mèt.), que gravit le sentier, forme les limites de la France et de l'Espagne. A 1 kil. à l'E., à 208 mèt. de hauteur, sur le bord immédiat de la mer qui ronge ses falaises escarpées, s'élève le signal du *cap Cerbère*, qui, dès le temps de la domination romaine, séparait la Gaule de l'Espagne. A 3 kil. à l'O., sur la même arête de collines, se dresse, au haut d'un petit pic de 500 mèt. d'altitude, la *tour Carroig*, grande atalaya qui correspondait, au N., avec la tour de Madaloth (R. 185), au S., avec le vieux château de Viridaria, dominant la montagne de Rosas. C'est au-dessous du col des Balistres que doit passer en tunnel le chemin de fer international de Perpignan à Barcelone.

Après avoir dépassé la frontière, on traverse le ham. de *Port-Bon*, situé à l'extrémité de la baie du même nom, et l'on gravit les âpres collines appelées *Cumbre del Infern* (Crête de l'Enfer).

3 h. 30 min. *San-Miguel de Culera*, petit port sans importance. Dans les environs on a dernièrement découvert et commencé à exploiter de puissants filons d'arsenic aurifère. Au delà, on continue de longer le bord de la mer en contournant les promontoires.

4 h. 30 min. *Llansa*, v. situé dans un petit vallon, au bord d'un ruisseau qui descend du col du revers oriental du Puig de la Calme (R. 188).

Au delà de ce village, le sentier, cessant de longer le bord de la mer qui se recourbe vers l'E., s'enfonce dans l'intérieur des terres.

6 h. *Vall de Selva*, dont le port, connu sous le nom de **Selva de Mar**, est situé à une demi-lieue plus au N., sur la rive orientale d'une baie profonde de 8 à 20 mèt. Une compagnie espagnole, récemment formée, s'occupe de la pêche du magnifique corail de la baie. Les pêcheurs qu'elle emploie sont pour la plupart des Provençaux et des Piémontais.

[A 1 kil. à l'O. de Vall de Selva, sur une des cimes les plus élevées de la Sierra de Rosas, chaînon presque isolé du reste des Pyrénées, se trouve l'ancien monastère de **San-Pedro de Roda**, qui a gardé le nom donné par les Grecs à la ville de Rosas. Suivant quelques auteurs, ce monastère remplacerait l'ancien temple de Vénus, autrefois si célèbre, du cap Aphrodision. Aujourd'hui les marins espa-

gnols saluent le promontoire sacré avec la même vénération que les anciens navigateurs de la Méditerranée, Phéniciens, Grecs ou Carthaginois. Du haut du monastère, on jouit d'une vue admirable sur le golfe de Rosas, la plaine de Figueras, les étangs de Castellon, et l'amphithéâtre des montagnes.]

—

En quittant Vall de Selva, on s'engage au S. E. dans un étroit ravin où l'on cesse complétement de voir la mer, puis on franchit un petit col et l'on redescend à

8 h. **Cadaquès** (hôtel), V. florissante, située à l'extrémité septentrionale d'une baie assez profonde, entourée d'escarpements. Cette baie, garantie de tous les vents, à l'exception de ceux du S. E., est défendue par la batterie de *Cala-Ros*. Elle offre de belles plages aux baigneurs.

De Cadaquès à Rosas, R. 189.

—

De Cadaquès, il faut marcher pendant 1 h., par de mauvais sentiers, pour atteindre, à l'extrémité de la presqu'île, l'ancien cap Aphrodision, aujourd'hui **cap Creus.** On y a récemment érigé un phare de 3e ordre, dont les éclats d'une portée de 15 milles brillent de 3 min. en 3 min. Sur les rochers du cap, dernières protubérances de la longue chaîne des Pyrénées, on pourrait se croire dans une île déserte au milieu de la mer. *Sauf* les récifs et la côte de France qui se profile au loin vers le N., on ne voit que la surface bleue de la Méditerranée, où brillent çà et là les voiles blanches des navires.



INDEX ALPHABÉTIQUE.

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

L

M

N

O

P

Q

R

S

T

U

V

X, Y, Z





PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie
Rue de Fleurus, 9



